

L'ESPRIT DES BÊTES.

LE MONDE

DES

OISEAUX

ORNITHOLOGIE PASSIONNELLE

PAR

A. TOUSSENEL

Auteur des Juifs, rois de l'époque.

Le monde des animaux est un océan de sympathies dont nous ne buvons qu'une goutte, quand nous pourrions en absorber par torrents.
LAMARTINE.

La femme *est*, l'homme *devient*.
CARUS.

L'Amour est le Génie de la Raison.
Moi.



PARIS

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE

25, QUAI VOLTAIRE

—
1853

ERRATA.

Tous les hommes sont faillibles, même les analogistes; donc il n'est pas impossible que le présent *Traité d'Ornithologie passionnelle* soit entaché d'erreurs. Néanmoins je déclare n'accepter que la responsabilité de celles qui ont trait à mes opinions zoologiques, et je renvoie impitoyablement à qui de droit celle des lettres tombées ou omises et des fautes d'orthographe.

J'avais dit, page 72, que, lorsque le conteur du désert arabique prononçait avec enthousiasme la formule sacrée : *Louange à Dieu, qui a créé la femme*, ses auditeurs répétaient avec un accent *pénétré l'expression* d'admiration et de gratitude. On m'a fait dire : *accent pénétré d'expression*, ce qui est un non-sens.

Je crois me souvenir encore que j'avais cité l'*épeiche*, et non la pie grièche (page 160), à propos des oiseaux qui portent des miroirs sur leurs ailes.

J'avais écrit, page 190, que la liberté est une *force incompressible*; on m'a fait dire : *force incompréhensible*. Je répudie énergiquement la paternité de cette triste épigramme.

Page 208, au lieu de : *la région des oiseaux*, lisez : *le règne des oiseaux*.

Page 223, au lieu de : *pendactyles*, lisez : *pentadactyles*.

Mais c'est bien moi qui ai écrit avec un doublé le substantif anglais *love*, qui ne demande qu'un simple v. L'excuse de ce barbarisme, qui métamorphose l'amour en je ne sais quelle bête, est dans mon ignorance absolue et systématique de l'idiome britannique, et aussi dans l'habitude universelle où sont les jeunes personnes

ERRATA.

qui commencent à griffonner cette langue, de mettre des doublions partout.

Cette erreur n'est pas, du reste, la seule dans laquelle m'ait fait tomber ce dédain systématique et dangereux que j'ai toujours professé pour l'étude des langues. Par exemple, je ne serais pas étonné d'avoir armé celle du pivert d'une pince, bien qu'un examen approfondi de cet organe m'ait convaincu naguère que cette prétendue pince était un vrai poignard. S'il est bien de confesser ses erreurs, il serait mieux de n'en pas commettre.

Je ne comprends pas bien encore quelle funeste préoccupation a poussé ma plume à décorer l'Argus, qui est un faisan, d'une queue en éventail; car la preuve que ma pensée n'a jamais été complice de cette faute d'attribution se trouve dans la description même que j'ai faite de cette queue pharamineuse, qui ressemble beaucoup plus à une queue de raie ou de papillon qu'à celle d'un dindon, d'un coq de bruyère ou d'un paon.

En comptant bien le nombre des chevaliers, page 305, je me suis aperçu que j'en avais annoncé onze et que je n'en avais livré que dix. Je m'empresse de restituer à cette série peu intéressante le terme dérobé, qui est la Grive d'eau.

J'avais oublié aussi de faire figurer le héron pourpre sur la liste courante des huit hérons français; mais je n'ai pas omis la notice de cet oiseau, ce qui atténue considérablement la gravité de l'omission, dont personne ne se serait aperçu probablement si je n'avais rien dit.

J'ai toujours écrit avec un *p* le nom du révérend père Kempfer, l'auteur de *l'Histoire du Japon*. Par conséquent, la mutilation que ce substantif a subie dans ce livre, page 335, n'est aucunement de mon fait.

J'ai peut-être eu tort d'affirmer d'une manière trop positive que l'introduction du canard de Barbarie dans nos provinces du sud-ouest datait de l'invasion sarrasine; car les auteurs ne paraissent pas mieux renseignés sur la date de la conquête du volatile exotique que sur le lieu de son origine, les uns le faisant venir d'Égypte, les autres du Congo, ceux-ci de l'Inde asiatique, et ceux-là du Brésil. Il est possible que ma version soit la seule bonne, mais la loyauté

ERRATA.

néanmoins m'oblige de convenir qu'elle ne s'étaie sur aucun fait probant.

Je ferais peut-être bien encore de déclarer d'avance, pour ôter tout prétexte à un reproche d'exagération dans le poids de mes voilailles, que les livres dont se sert Audubon pour peser ses dindardes sont des livres anglaises et non pas des françaises.

Comme j'ai péché contre la lettre, j'ai dû pécher aussi contre l'esprit.

Je m'accuse notamment d'avoir été irrespectueux envers les maîtres de la science, bien qu'il y ait à faire valoir en ma faveur ces deux circonstances atténuantes : que je ne me suis jamais insurgé contre les maîtres que lorsque je les ai surpris eux-mêmes en flagrant délit de rébellion contre la nature, et que j'ai toujours eu l'attention délicate de leur demander pardon de mes offenses chaque fois que je les ai offensés.

Je n'ai pas craint d'affirmer, contrairement à l'opinion de Buffon, que la couleur du manteau de la bécasse était une couleur douce aux yeux, et que la population des petites outardes dépassait d'un chiffre exorbitant celle des grandes; mais je ne crois pas être sorti des limites de mon droit en m'avançant ainsi, surtout ayant pour moi la raison et la vérité.

J'ai ri trop haut peut-être de l'excès de sensibilité dans lequel l'auteur du *Système de la Nature* est tombé à propos de la grive, oiseau de belle humeur et de tempérament bachique, qui passe les trois quarts de sa vie à boire et à chanter, et dont le sort par conséquent ne devait guère inspirer la complainte ni les larmes. Mais je n'ai fait ainsi que pour mettre le public en garde contre une tendance à l'attendrissement irréfléchi trop prononcée chez M. de Buffon, qui est avant tout un grand homme de style et que la nature même de son talent entraîne à doter les créatures ailées de maux imaginaires, afin d'avoir une occasion de verser sur leurs plaies le baume de son éloquence. J'appuie de toutes mes sympathies la propension de l'ami des bêtes à s'apitoyer sur leur sort, mais je lui demande seulement de bien placer sa pitié et de ne pas chercher à m'attendrir par le tableau des vertus champêtres de la taupe ou à m'attrister par le récit des tribulations de la grive.

ERRATA.

Ce n'est pas moi qui voudrais de gaieté de cœur et sans de graves motifs d'intérêt public, m'attaquer à un écrivain de la valeur de M. de Buffon, *de qui le génie fut égal à la majesté de la nature*, à ce que dit sa statue.

Je renvoie du reste les personnes qui seraient tentées de me garder rancune de cette irrévérence, à la lecture du livre de M. Da Gama Machado, le plus illustre amateur d'oiseaux vivants et empaillés que je connaisse, un grand seigneur lusitanien qui a de l'esprit comme trois Français et de l'originalité comme trois lords. Le savant étranger a puisé, en effet, dans l'étude passionnée du règne de ses créatures favorites des convictions bien autrement opposées que les miennes à celles de M. de Buffon. Ainsi, non-seulement l'auteur de la *Théorie des Ressemblances* repousse, au nom de l'oiseau, l'insultante pitié de l'homme ; mais il tient que si l'une des deux races de bipèdes doit ce sentiment à l'autre, c'est incontestablement l'emplumée... Thèse bien facile à soutenir, hélas ! contre l'humain des sociétés maudites ! car il est certain que l'être privilégié qui mange quand il a faim, qui boit quand il a soif, qui aime et qui voyage quand le temps est venu de voyager ou d'aimer, a belle à déplorer le sort de l'infortuné prolétaire des champs ou de la ville que la misère cloue à son ingrat métier, à son gale-tas infect, à ses cieux embrumés. J'appelle surtout les méditations des penseurs sur ce fameux discours de l'étourneau, bien plus intéressant que celui de l'ambassadeur des Scythes à Alexandre, où il est prouvé d'abord, à l'aide de *calculs* effrayants, extraits du corps de l'homme, que la supériorité organique de ce dernier sur l'oiseau est une prétention contestable... Et ensuite que ces mêmes hommes qui goûtent un plaisir infini à se manger entre eux, à se brûler vifs, à se pendre, à s'empaler, à se crucifier, à se faire périr de mille morts, sont des êtres complètement insociables et très-inférieurs aux étourneaux sous le rapport des qualités morales, étant inouï que jamais oiseau de cette espèce ait mis son semblable à la broche en ce monde ni dans l'autre.

A MADAME HENRIETTE L.....

MADAME,

Personne ne sait comme vous les joies et les tristesses des fleurs, et ne les a entendues soupirer et se plaindre en un langage plus suave et plus harmonieux. C'est vous qui avez dit que le parfum des fleurs était un hymne d'amour comme le chant des oiseaux.

Jamais le mal contagieux qui brûle les pêchers et les vignes ne s'est attaqué à l'espalier ni à la treille que votre regard protège ou que votre main a touchés; et quand la chenille ignoble déshonore les vergers voisins, un génie protecteur semble veiller sur les vôtres, et leur réserver pour l'automne les fruits les plus superbes et les plus savoureux.

Les gens simples qui vous servent croient que vous possédez l'art de charmer le fléau au moyen de paroles

appries dans des livres. Je m'explique mieux le secret de ces faveurs du ciel.

Votre demeure hospitalière est une demeure bénie où le rouge-gorge reste l'hiver, où chaque arbre a son nid et son nid respecté, où tous les rosiers portent des chansons et des roses. Les petits oiseaux que leur heureuse étoile a fait naître près de vous appellent leur patrie le jardin des délices ; ils en gardent le souvenir dans la terre d'exil, et s'y donnent rendez-vous au printemps pour aimer,

Et les beaux jours venus, c'est du matin au soir, et du fond de la vallée jusqu'au sommet de la colline sur lequel est assis le manoir romantique, une adorable mêlée de cadences sonores, de réclames attendries, de petits cris joyeux et de battements d'ailes ; c'est une lutte sans fin d'infatigables virtuoses, un étrange concert où chaque exécutant, sans nuire à l'harmonie, chante son morceau à part et brode sa fantaisie sur le thème commun. Ce thème universel est le bonheur d'aimer, qui fait le fond de la poésie des oiseaux comme de celle des fleurs et de celle des humains.

Jamais solitude embaumée de l'Isère ou des Vosges n'abrita plus d'heureux que ce riant domaine. L'hymne d'amour y retombe du ciel par la voix de l'alouette et de la farlouse des bois, à mesure qu'il y monte par le gosier perlé des fauvettes et du rossignol. Les professeurs de musique vocale y sont en si grand nombre que les jeunes élèves ne savent auquel entendre, et répètent

fréquemment la leçon du voisin au lieu du grand air paternel. Et vous avez votre part en ces chants d'allégresse, vous la bienfaitrice et la reine de ce frais paradis.

L'hirondelle gazouilleuse se perche sur l'appui de vos fenêtres et se tait pour vous entendre, lorsque votre voix sympathique prélude à quelque touchante mélodie, et le rouge-gorge qui vous voit passer oublie sa famille pour vous suivre et vous accompagne en chantant jusqu'à l'extrémité de l'avenue ombreuse qui conduit vers la ville.

Or, c'est là le secret de l'éclat et du parfum de vos fleurs, de l'abondance et de l'exquise délicatesse de vos fruits. Les petits oiseaux chanteurs, ennemis nés des insectes, sont les génies ailés à qui Dieu a confié la garde des vergers de l'homme, en même temps que le soin d'égayer sa demeure; et les douces créatures dont vous protégez si charitablement les amours vous paient par leurs services et leur fidélité la tendre sollicitude que vous avez pour elles.

Je vous ai dédié ce livre du *Monde des Oiseaux*, Madame, parce que vous êtes, de toutes les personnes que je respecte et que j'affectionne, celle que les oiseaux aiment le plus.

Agréez, etc.

A. TOUSSENEL.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

L'histoire de tous les oiseaux de France n'est que le prétexte et le but apparent de ce livre. Le but réel et secret de l'auteur a été de tirer parti de l'étude approfondie qu'il a faite des mœurs et des institutions de ces créatures privilégiées pour en faire surgir les deux propositions révolutionnaires ci-après :

« Le règne de l'homme, créature inférieure, est le règne de la force brutale, de la contrainte, de l'imposition et des vieux, le règne de Sātan. Il coïncide fatalement dans l'histoire de l'humanité avec la phase d'enfance, âge des folles terreurs et des superstitions.

« Le règne de la femme, créature supérieure, est le règne du droit et de la liberté, le règne de la vérité et des jeunes, le règne de Dieu dont les bons cœurs implorent la venue chaque jour. Il coïncide avec la phase d'apogée ou de plein développement de l'espèce humaine. »

Mais ce livre n'en est pas moins pour cela un traité complet d'ornithologie *passionnelle*, c'est-à-dire un traité dans lequel sont consignées avec une fidélité

scrupuleuse toutes les observations relatives aux mœurs et aux coutumes des oiseaux de France, sans compter une multitude de détails analogiques inédits. Seulement le monde des oiseaux n'en est que le sujet accessoire, tandis que le monde des hommes en est le sujet principal.

En conséquence, ce traité s'adresse de préférence aux âmes pieuses et candides, à la femme, à l'enfant, amis naturels de l'oiseau.

L'auteur a fait du reste, suivant son habitude, tout ce qu'il a pu faire pour dissimuler son érudition classique sous la simplicité de ses récits. Il a imprimé les mots latins et les vers français en caractères italiques, et mis la traduction en regard. Il a cherché à relever l'importance de la partie culinaire de son sujet en donnant à l'article *Rôti* plus de place qu'il n'en occupe habituellement dans les œuvres scientifiques. En un mot, il a travaillé consciencieusement, et dans la mesure de ses forces, à mériter le prix de satisfaction institué par Horace :

Omne tulit punctum... qui miscuit utile dulci.

Celui-là enlève tout point...
Qui le doux à l'utile joint.

ORNITHOLOGIE PASSIONNELLE.

LE MONDE DES OISEAUX.

CHAPITRE PREMIER.

Le monde des oiseaux, leur politique, leurs lois, leurs mœurs et leurs coutumes. — Singuliers résultats de l'accord de la tonique avec la dominante. — Formule du gerfaut.

Les oiseaux aiment beaucoup; quelques-uns aiment toujours. C'est la tribu des créatures privilégiées du Seigneur; car la faveur du ciel se mesure pour chaque être à la puissance qu'il a reçue d'aimer.

Et comme Dieu ne fait rien à demi, il a eu soin de prodiguer à ces créatures charmantes les dons qui font aimer. Il a répandu à profusion, sur le manteau du colibri, du paon, du paradis et du faisán doré, les rubis, les saphirs, les émeraudes, les topazes, les tons les plus brillants et les mieux assortis de la gamme des couleurs. Il a choisi de même, dans la gamme des sons, les notes les plus suaves pour accentuer la voix de l'humble oiseau chanteur.

L'oiseau est, après l'homme, la seule créature qui puisse remercier Dieu par ses chansons joyeuses. Mais il faut que le cœur de l'homme et celui de l'oiseau soient contents pour que leur voix chante. Prier, c'est chanter son bonheur.

Et comme l'amour est une passion de luxe dont l'épanouissement intégral exige pour conditions premières la richesse, un air chaud, un ciel limpide et bleu, Dieu a doté l'oiseau de la faculté de locomotion rapide qui lui permet d'accompagner le soleil en ses courses et de réaliser l'utopie des printemps éternels. L'hirondelle et la tourterelle, ces modèles heureux de la fidélité ou de la tendresse conjugale, ignorent le froid des saisons comme celui du cœur. Une femme a écrit : « Les soupirs des harpes éoliennes qui résonnent dans les chaudes contrées du midi sont les accords dont la nature amoureuse accompagne les chants des amants. »

L'amour est facile aux oiseaux, car il n'y a parmi eux ni moins beaux ni moins riches; c'est comme chez les hommes en période d'harmonie.

Lorsque la liberté, cet incompressible élan de l'âme vers le bonheur, embrase une poitrine d'homme, le premier mouvement de l'inspiré est d'élever son regard vers le ciel, domaine de l'oiseau, et d'ouvrir ses bras comme des ailes, pour prendre possession de l'espace.

A l'âge des longs espoirs et des roses pensées, où tout fleurit et chante au dedans de nous-mêmes, où les cloches sonnent dans l'air le nom de l'ange aimé, où les étoiles l'écrivent sur la voûte du ciel; au temps où les deux moitiés de l'être, entraînées par le courant de leurs électricités contraires, se recherchent et s'aspirent pour faire retour à l'unité primordiale..., alors l'ardente imagination de l'amoureux éprouve le besoin d'incarner dans une forme aérienne l'idéal adoré. Je n'ai jamais aimé sans *lui* prêter des ailes. Les poètes qui inventèrent les anges étaient des amoureux, car tous les anges sont femmes.

Quand vous aviez vingt ans, vous avez quelquefois senti dans le sommeil votre corps allégé quitter le sol et planer dans l'espace, défendu contre la loi de la gravitation par des esprits invisibles. C'était une révélation que Dieu vous faisait alors et un avant-goût

qu'il vous donnait des jouissances de la vie aromale, cette vie d'où nous sortons et où nous rentrerons un jour, à la fin de cette existence terrestre, qui est à la vie supérieure ce que le sommeil est à la veille. Nous envions le sort de l'oiseau et nous prètons des ailes à celle que nous aimons, parce que nous sentons d'instinct que, dans la sphère du bonheur, nos corps jouiront de la faculté de traverser l'espace comme l'oiseau traverse l'air. Et il en sera ainsi de tous nos désirs et de toutes nos aspirations, puisque tous nos désirs sont des promesses de Dieu, qui ne peut nous tromper.

L'oiseau, vif, gracieux, léger, reflète de préférence les images adorées, jeunes, suaves et pures.

Jéhova, le dieu des Juifs, dit à son peuple, par la voie d'Isaïe : « Ceux qui ont foi dans Jéhova prendront des ailes comme l'aigle, et ils voleront partout au lieu de travailler. » (Chap. 40, v. 31.)

Le bienheureux saint François d'Assise dit aux oiseaux, ses frères : « Aimez Dieu, qui vous a vêtus de plumes, et qui vous a donné le pouvoir de voler dans le ciel. »

Cette perpétuelle aspiration de l'homme, et surtout de la femme, vers les sphères éthérées, est donc un des plus légitimes essors de la nature humaine. Les obscurantistes de l'antiquité ont lâchement applaudi à la chute d'Icare, le premier inventeur du ballon, disant que les dieux l'avaient puni pour s'être trop approché du soleil. Les obscurantistes de ce temps-là étaient pétris de la même pâte que ceux d'aujourd'hui, qui souffrent horriblement de voir qui que ce soit s'élever au-dessus d'eux; mais nous, qui ne sommes ni moralistes ni envieux, et qui valons mieux que nos pères, nous donnerions des larmes à la chute d'Icare, et nous lui dresserions des statues, ainsi qu'à Prométhée, qui découvrit le feu.

Si l'homme, depuis Icare jusqu'à Montgolfier et les autres, a constamment tendu à s'emparer des domaines de l'oiseau, qui font partie intégrante de son globe, c'est que Dieu a logé quelque part, dans un secret recoin de son cerveau, l'idée de cette conquête future, pour qu'elle servit de boussole et d'aiguillon à ses efforts scientifiques. La locomotion aérienne est, en effet, la première condition de la réalisation de l'unité et de la fraternité des peuples, but suprême de la science. C'est la locomotion normale et omni-

mode qui résume toutes les autres. L'aérostat léger, aux proportions immenses, est le char de feu qui passe sur les eaux, le navire qui court sur la superficie des continents, qui se rit de la fureur des éléments et monte sur la tempête, qui méconnaît les obstacles, mais respecte partout l'œuvre de Dieu, se dispensant de combler les vallées et de percer les montagnes, à l'instar de la locomotive homicide, que l'agioteur a déshonorée.

Or, le génie de l'homme, docile aux indications de l'instinct, a déjà planté son drapeau dans la région des nues; il a gravi plus haut que l'aigle et le condor, et l'heure n'est pas loin où il régnera en souverain maître aux champs de l'Empyrée. Ce jour-là, les douanes, les tyrannies et les nationalités s'évanouiront comme par enchantement sur tous les points du globe, et l'homme n'aura plus rien à envier à l'oiseau, que le privilège des ardeurs éternelles. Et encore, qui sait si cette bonne fortune ne lui viendra pas comme le reste? Les femmes seront si adorables, si touchantes et si fières, la constance leur sera si facile, quand on leur aura rendu le droit de disposer librement de leur cœur!

Puisque c'est Dieu lui-même qui créa pour ses fidèles les types aériens de la péri, de l'ange, de la sylphide, le servant d'amour qui adore la divinité sous ces espèces est un fidèle à l'état de grâce, qui fait preuve de soumission aux décrets du Très-Haut. Que celles qui ont des oreilles pour entendre conservent religieusement dans leur mémoire cette définition de l'amoureux.

C'est Dieu qui fait partout du don des ailes le signe d'avènement à la phase d'apogée. Manteaux de gaze translucide aux nuances irisées, les ailes sont à la fois attribut de nubilité, de favoritisme et d'amour.

Dans quelques tribus intéressantes d'insectes, comme celle des fourmis, où la virginité est tenue en haute estime, le droit de porter des ailes et de s'élever dans les airs n'appartient qu'à la corporation des vestales. Celle qui a aimé se punit elle-même de son innocente faiblesse, en déchirant de ses propres mains sa tunique virginale. Une coutume analogue s'observe au phalanstère, commune harmonienne d'où la pureté incomparable des mœurs a exclu de tout temps la fourberie d'amour. Au phalanstère, où la couronne

de roses blanches est l'insigne du vestalat, la jeune fille qui a donné sa démission de vestale et renoncé courageusement aux innombrables privilèges attachés à ce titre, le fait savoir plus tard à tous en paraissant dans une cérémonie publique, le front ceint d'une couronne de roses rouges. Je ne dissimule pas la vive admiration que j'éprouve pour l'institution qui a réussi à introduire la loyauté dans toutes les relations sociales et à bannir du foyer des affections intimes le mensonge et l'hypocrisie. Combien ce respect des droits de l'amour heureux qui a besoin de s'envelopper d'ombre et de solitude, combien ce délicat procédé de l'échange des roses me paraissent préférables aux coutumes immorales de ces civilisés sans vergogne, qui n'ont pas honte d'initier le public aux mystères de leurs félicités conjugales, prenant grand soin de publier à son de trompe et à l'avance le jour, le lieu et l'heure où le sacrifice aura lieu, afin que la victime demeure exposée aussi longtemps que possible aux propos railleurs des jeunes hommes, aux médisances jalouses des jeunes filles, aux sales quolibets des vieillards. Je ne puis m'empêcher d'avertir ici les législateurs de ma patrie que le cynisme des unions légitimes révolte la pudeur de tous les amoureux honnêtes et soulève de dégoût tous les cœurs délicats.

Je fais remarquer en passant que c'est l'histoire de la fourmi qui a prêté à la mythologie moderne le mythe de la sylphide, mythe gracieux et charmant que Marie Taglioni, la reine de la danse, traduisit autrefois en pirouettes immortelles sur la scène chorégraphique de l'Opéra français. La sylphide est, comme la fourmi ailée, une vierge de l'air à qui les ailes tombent au premier baiser d'amour.

L'histoire du papillon confirme plus vigoureusement encore que celle de la fourmi la théorie du glorieux attribut des ailes.

Quand la chenille immonde, qui ne vit que pour son ventre, a suffisamment dévoré, le souffle de la puissance génératrice qui plane sur les eaux, les forêts et les plaines, pour veiller à la conservation des êtres, avertit la chenille qu'il est temps d'arrêter le développement de l'*individu* et de songer aux intérêts de l'*espèce*. La chenille avertie s'arrête, et, se fixant à l'extrémité de la tige par elle dénudée, bâtit la chrysalide où s'accomplit sa transformation mys-

térieure. Après quoi l'insecte rampant, qui a dépouillé sa livrée de misère, s'élançait de sa prison de soie sous la forme d'un sylphe aérien aux ailes d'or et d'azur, qui ne vit plus que de parfum, de soleil et d'amour, et va demander sa compagne à toutes les corolles des fleurs, moins coquettes, moins parées que lui.

La métamorphose de la chenille en papillon symbolise le passage de la société limbique (civilisation), régie par les hommes et la contrainte, à la société harmonienne, régie par l'attraction, et où nul n'obéit qu'à la souveraine de son choix. Le temps où nous vivons est la période mystérieuse et sombre d'incubation de l'harmonie future.

L'analogie, qui est la mère de la poésie et de la science, a représenté longtemps aussi cette métamorphose comme l'image de l'immortalité de l'âme et de la transition des misères de la vie terrestre aux délices de la vie ultra-mondaine. Je regrette de n'être pas libre de m'expliquer à fond sur cette question intéressante; mais je me suis juré de garder pour moi tout ce que je savais des ravissements sans fin de la vie aromale, ne voulant pas qu'on m'accusât de pousser les populations au suicide. Tout ce que je consens à dire, et j'ai peut-être tort, c'est que l'usurier qui a usé indignement les facultés de son âme à gonfler son coffre-fort en cette vie, au lieu de travailler à accroître les trésors de son intelligence, est attaché dans l'autre monde aux services les plus souterrains et les plus ténébreux, comme les papillons de nuit.

Les personnes curieuses qui désiraient savoir pourquoi il existe des papillons de jour et des papillons de nuit, seront heureuses de mon indiscretion, qui leur donne la clef d'une énigme terrible, celle du dogme religieux des peines et des récompenses après la mort.

Les savants, qui confessent quelquefois la moitié de la vérité sans le vouloir, reconnaissent eux-mêmes que l'insecte qui revêt la parure des ailes est parvenu à son état parfait; mais c'est à peine s'ils osent convenir avec Dieu et les poètes que cet état parfait est la phase d'amour.

La vie de l'oiseau n'est qu'un épithalame. L'oiseau n'existe que pour aimer. Sa parure éclatante, ses chants mélodieux, son talent d'architecte, son industrie, son courage, ses ruses, sont autant de

dons de l'amour. Le peuple des oiseaux s'est voué corps et âme au culte de Vénus, et la déesse reconnaissante n'a jamais voulu atteler à son char que des coursiers ailés.

L'oiseau, qui est né de l'œuf, affecte naturellement la forme de l'ellipse, courbe d'amour. Le globule du sang, sphérique chez les quadrupèdes et chez l'homme, est elliptique chez l'oiseau.

Tous les oiseaux changent de plumage au moins une fois l'an : ce qui s'appelle muer ; beaucoup d'espèces muent deux fois. Les oiseaux ont la grande tenue d'amour et la petite tenue de voyage, le plumage de printemps et le plumage d'automne.

Comme le preux chevalier, le mâle ne se fait beau et n'endosse sa plus brillante tenue que pour plaire. Comme le joyeux ménestrel, il n'accorde sa lyre que pour en tirer des chants d'amour. La belle saison passée, adieu plumage, adieu ramage, adieu la passion des beaux-arts et de la musique. Je ne sais pas sous la voûte du ciel deux êtres plus dissemblables d'extérieur et d'esprit que le Combattant du mois de mai et celui de septembre. Je défie le chasseur vulgaire de reconnaître à première vue dans le simple chevalier à manteau gris, arpentant pacifiquement à la mi-août les grèves de l'Armorique, le farouche Combattant qu'il a rencontré sous la même latitude trois mois auparavant, le casque en tête et la lance en arrêt, se mirant, se pavanant, se trémoussant dans sa fraise, et offrant à tout venant la bataille pour l'honneur et les dames... C'est qu'il y a du chevalier amoureux du printemps au chevalier rassis de l'automne la même distance, hélas ! que de l'adolescent au vieillard.

L'amour, qui a fait don au mâle d'un éclatant plumage et d'un ramage qui s'y rapporte, a été envers la femelle plus magnifique encore. Il lui a attribué le monopole des travaux d'art, le privilège du génie, de la sagesse, du dévouement et du courage. Il a paré l'âme chez l'une de tous les trésors du sentiment et de l'intelligence, comme il avait paré le corps chez l'autre des plus riches couleurs de l'arc-en-ciel.

C'est ici le cas néanmoins de relever une erreur grossière, dans laquelle se complaisent une foule de savants superficiels, à propos du mot de beauté. On penche trop généralement, parmi les hommes,

à croire que la beauté est, comme le chant, apanage exclusif du mâle chez la gent emplumée. Je concède volontiers le monopole du chant au mâle, parce que je serais au désespoir de ravir le moindre de ses mérites à un sexe qui n'en est pas couçu. Je conviens de bonne grâce que l'espèce humaine est la seule où la femelle gazouille plus agréablement que l'autre ; mais, quant à ce qui est de la supériorité de la beauté masculine, je la nie et le nierai jusqu'à la fin des siècles.

D'abord, la meilleure preuve que la femelle est plus belle, ou du moins plus jolie que le mâle, c'est que c'est elle qui attire l'autre. Or, tout le monde sait que la beauté n'a qu'une mesure, la force d'attraction. Je dis ensuite que, pour être vêtue avec plus de simplicité que le mâle, la femelle n'en porte pas moins son costume de pierrette, de poule ou de faisane avec infiniment plus de grâce que le pierrot, le coq ou le faisau, et qu'il n'est pas besoin d'étudier si longtemps la mise de la Parisienne pour reconnaître que la simplicité dans le costume est un des plus dangereux artifices de la coquetterie. J'ajoute que la tourterelle, qui porte la même robe que le tourtereau, se distingue cependant de ce dernier par la sveltesse de la taille, la finesse de la tête et la délicatesse des attaches du col ; que la même différence existe à l'avantage de la chatte contre le matou, et si j'osais pousser la comparaison plus haut, à l'avantage de la femme contre l'homme.

Je suis désolé d'être obligé de le dire aussi crûment à ceux de mon espèce, mais la plupart de ces civilisés qui décernent au coq le prix de la beauté sur la poule ne sont que des goujats en matière d'esthétique.

Qu'on prenne une sylphide parisienne du type le plus pur et le plus idéal, aussi belle que possible de sa seule beauté. Qu'on la pose en son plus simple appareil sur un piédestal de marbre noir auprès d'un tambour-major de six pieds orné de son colback et de sa canne à ramages et risiblement galonné sur toutes les coutures. Qu'on fasse ensuite venir un coq et qu'on lui demande laquelle des deux créatures, de la sylphide ou du tambour-major mérite le prix de beauté. Je parie mille contre un que le stupide animal décide en faveur du géant à canne et à panache !

Vous riez de la stupidité de la brute et vous ne vous apercevez pas que la sentence ridicule qu'elle vient de prononcer est la même que ces bergers Pâris de l'espèce humaine que j'ai qualifiés de goujats prononçaient tout à l'heure sur la même question.

Personne n'a stigmatisé peut-être avec plus d'énergie que l'écrivain français la manie de l'empanachage. Personne n'a chargé avec plus de verve que le peintre de la même nation le portrait du Soulouque, du nègre, du barbare qui préfère le voyant au simple, et pour qui l'uniforme anglais réalise le beau idéal ; mais je ne connais pas de nation plus amoureuse au fond des panaches et des oripeaux que la nation française. Notre véritable théâtre national, le seul qui exerce une influence incontestée sur nos votes politiques, n'est pas celui de Molière ni celui de Rossini, mais bien le Cirque-Olympique. Nous nous moquons avec infiniment d'esprit des coqs et des barbares, ce qui ne nous empêche pas de nous laisser faire la loi par ces empanachés, et les barbares sont en majorité chez nous comme chez les bêtes. Ajoutérai-je que notre barbarie, je veux dire l'indélicatesse de notre goût, se traduit dans nos sympathies pour les fleurs, et que le dahlia et la rose trémière, qui jouissent en ce moment d'une si grande vogue en France, sont des fleurs ridicules que la même manie de l'empanachage a perdues ?

Il est si vrai que la femelle chez l'oiseau est en tout supérieure au mâle, qu'elle n'a qu'à se baisser pour lui prendre son costume le plus éblouissant et sa voix la plus mélodieuse. Il n'y a pas de jour qu'on ne voie de vieilles poules, paonnes ou faisanes, endosser la livrée des mâles quand elles sont trop lasses de la maternité. On a vu aussi des femelles de canaris, que l'imprévoyance de leurs propriétaires avait condamnées au célibat, se passionner pour la musique vocale et vaincre dans les combats du chant les plus illustres virtuoses, puis se taire soudainement, pour consacrer leurs facultés à des occupations plus sérieuses, lorsqu'on leur donnait des époux.

Mais laissons de côté la question de la beauté corporelle pour aborder la question de la beauté spirituelle. Ici plus de conteste. C'est la femelle seule chez l'oiseau qui choisit l'emplacement du nid,

et ce choix est presque toujours fait avec un discernement admirable. On reproche quelquefois à la mère imprudente de ne pas assez dérober son nid à la curiosité des enfants; mais on oublie que l'enfant n'était pas né pour être le persécuteur des oiseaux qui vivent dans son voisinage, et qu'il y avait, au contraire, dans l'état primitif des choses, sympathie mutuelle et pacte d'alliance entre eux. Si l'oiseau a été seul à se souvenir de la loi de nature, ne lui faisons pas un crime de sa trop grande mémoire et de sa foi en nous.

Quand la femelle du loriot d'Amérique choisit pour domicile d'aimer la Louisiane, où il fait très-chaud, elle n'emploie pour la bâtisse de son nid que la mousse, le construit à claires-voies et l'expose au nord-est. Quand elle s'établit un peu plus haut, vers la Pensylvanie et New-York, elle tisse ce nid des étoffes les plus chaudes et l'expose au midi. L'observation est d'Audubon, chasseur américain enthousiaste et naïf, dont l'ouvrage coûte mille écus.

C'est la femelle chez l'autruche qui non-seulement couve les œufs pendant la nuit, mais qui ensevelit, dans le voisinage de l'entonnoir de sable où ses petits doivent éclore, un certain nombre d'œufs qui serviront à leur première nourriture. Ce sont les femelles de l'Anis et du Moineau Républicain qui s'associent pour bâtir ces immenses rotondes où l'on niche, où l'on pond, et où l'on couve en société. La femelle est le lien de sociabilité dans toutes les espèces. Les femelles des albatros, qui sont les plus gros oiseaux de la mer, s'entendent pour bâtir des manières de camps retranchés et palissadés en forme de rectangles, au sein desquels elles déposent leurs œufs qu'elles surveillent à tour de rôle. Les femelles des hérons, qui se réunissent de cinquante lieues à la ronde pour nicher en commun sur les grands chênes, procèdent d'une manière analogue et en vertu des mêmes principes de prévoyance et de solidarité.

C'est la femelle seule qui collige les matériaux des nids, ces édifices aériens si variés de forme et de style, qui charment les regards de l'homme et confondent sa pensée. C'est l'amour maternel qui inspire l'artiste et produit ces merveilles, merveilles de tissage et de céramique, d'architecture ou de maçonnerie. Les femelles des

oiseaux sont de tous les états, maçonnes, tailleuses, tisseuses, sculpteuses, mineuses, vannières, potières, filandières, plumassières. La femelle du pic noir se taille chaque année dans le tronc des sapins une niche sphérique de seize pouces de diamètre et parfaitement polie à l'intérieur. Le guêpier niche dans de véritables souterrains qu'il creuse avec ses doigts. L'hirondelle et la sitelle bâtissent en pisé plus solidement que les hommes. Il y a dans le Levant une fauvette charmante qui coud l'une à l'autre avec son bec et du fil les deux feuilles voisines d'un arbuste, pour établir sa famille dans cette poche de son invention. La cisticole de nos marais construit de la même façon à peu près sa demeure invisible. La grive de vigne pétrit avec les matières les moins poétiques une coupe imperméable, d'une forme aussi élégante que le calice de la tulipe, pour y déposer ses jolis œufs bleus tiquetés de noir. La litorne emploie avec le même succès la pâte de bois mort. La linotte, le chardonneret, le pinçon, travaillent le erin, le coton et la laine, avec une perfection non moins désespérante; et jamais le génie adulateur de l'ébénisterie ne fabriqua pour un fils d'empereur, eu naissant roi de Rome, un berceau plus charmant, plus moelleux et plus doux que la barcelonnette de laine que la femelle du loriot suspend par quelques fils aux branches du peuplier mobile, comme pour forcer la brise à bercer ses petits.

Tous ces chefs-d'œuvre d'élégance, de solidité, de finesse, sont œuvres exclusives des femelles. Le mâle n'est admis que par faveur insigne, et pour récompense de sa bonne conduite, à coopérer à la confection de l'édifice, en qualité de manœuvre. Il apporte les brindilles, les plumes, les flocons de laine à la femelle, qui les travaille et les dispose de la façon convenable. On ne rencontre d'exception à cette règle générale que chez certaines familles titrées en monogamisme (fidélité), où le mari est le plus parfait modèle de toutes les vertus conjugales. C'est ainsi que le mâle de l'hirondelle a gagné, par ses rares mérites, le droit d'exercer, conjointement avec la femelle, le métier de maçon. On ne saurait s'imaginer combien les petits oiseaux honorent le travail. La glorification du travail est le fondement de toute leur politique. Si les législateurs des sociétés humaines avaient le moindrement conscience de leur mission, ils

chercheraient toujours à s'inspirer des leçons de l'oiseau. Je ne connais, pour les peuples, que deux moyens d'être heureux : le premier, d'être gouvernés par des analogistes; le second, et le plus sûr, de n'être pas gouvernés du tout.

Le privilège de l'incubation est dévolu à la femelle, comme celui de la construction du nid, et cette nouvelle règle générale souffre encore moins d'exception que l'autre. Il n'y a que les maris passionnés, comme ceux de la tribu des ramiers, des tourterelles, des cigognes, etc., qui soient admis aux honneurs de la fonction auguste. Généralement, le rôle du père de famille ne commence à prendre un peu d'importance qu'après l'éclosion des petits, alors qu'il passe de la fonction de pourvoyeur et de *charmeur* de la mère à celle de nourrisseur en chef de la jeune famille. L'importance du mâle est d'autant plus réelle à cette époque, que la femelle, qui a été réduite par la fièvre de l'amour maternel à un état de maigreur extrême, n'est pas fâchée de prendre un peu de bon temps à son tour, et d'essayer de réparer ses forces, en se débarrassant sur son époux des premiers soins de l'éducation de sa progéniture. Le silence du rossignol au mois de juin s'explique par le poids des charges de famille qui tombent tout à coup sur lui. Chez les canaris, la femelle abandonne complètement au mâle le monopole de l'éducation primaire et l'office de la becquée; elle se réserve l'éducation secondaire et professionnelle : c'est elle qui apprend à ses pauvres petits à se servir de leurs ailes, dont ils n'useront jamais.

C'est le monde des oiseaux qui offre à l'observation du philosophe les plus nombreux et les plus ravissants exemples de l'ordre dans la liberté amoureuse, de la fidélité conjugale et du dévouement maternel. L'histoire des hirondelles, des pigeons, des cygnes, des moineaux francs eux-mêmes, fourmille d'Artémises et de Niobés inconsolables, qui se laissent mourir de faim et de douleur près du cadavre de leurs époux défunts ou de leurs enfants égorgés, et qui ne font pas de leur deuil l'occasion d'une réclame commerciale, comme tant d'épiciers que l'on connaît.

Qui n'a pas vu la poule, la dinde, la perdrix ou la caille défendre leurs petits, ne peut avoir qu'une médiocre idée de l'héroïsme. Un homme qui déploierait une seule fois, dans le cours de sa carrière

de citoyen, la dixième partie du dévouement que ces pauvres bêtes déploient à toute heure de leur existence pour assurer le salut de leur couvée plantureuse, aurait des places d'honneur à tous les théâtres durant sa vie, et des statues dans tous les forums après sa mort. Une perdrix qui traîne l'aile et fait la blessée devant le chien, qui lui saute au visage pour lui crever les yeux; une pie grièche, qui met en fuite par la vigueur de sa résistance le gamin maraudeur qui a médité l'invasion de son domicile; le cygne qui ne veut pas laisser boire une cavalcade aux eaux de ses petits, toutes ces pauvres mères dont l'existence n'est qu'une longue série d'actes héroïques et de dévouements sublimes, auraient beaucoup de peine à comprendre notre admiration pour l'Athénien Codrus ou le Romain Curtius. « N'est-ce que cela ? » diraient-elles, si on leur cornait aux oreilles, comme à nous, le mérite de ces gens.

Il est inouï que dans une famille de bipèdes à plumes une mère ait abandonné volontairement ses petits, hors le cas de force majeure. Les cas d'infanticide, si communs chez la truie, chez le lapin et chez l'homme, sont si rares chez l'oiseau, que les savants les plus dignes de foi en contestent l'existence. Ces cas d'infanticide, au surplus, ne sauraient, en aucun état de cause, être attribués aux mères. Ils seraient le fait exclusif de la brutalité amoureuse des mâles, qui détruiraient les petits, comme ils cassent les œufs, pour reprendre possession des femelles. Si quelques oiseaux de proie chassent leurs petits de l'aire de trop bonne heure, c'est qu'ils n'ont pas les moyens de subvenir aux frais de leur éducation.

Si l'infanticide est un crime ignoré des oiseaux, la charité, en revanche, s'exerce chez eux, à l'endroit des enfants trouvés, avec une ferveur qui fait honte à notre philanthropisme. Placez à la première fenêtre venue un pauvre petit moineau, orphelin de père et de mère et dépaysé; aussitôt toutes les mères et tous les pères des alentours viendront, l'un après l'autre, lui apporter la becquée. Les tout jeunes moineaux, sortis du nid à peine, et qui n'ont pas encore de famille, profiteront de l'occasion pour s'essayer à la pratique de la maternité. Noble et touchante inspiration du sentiment de solidarité universelle que l'homme ne manquera pas d'exploiter avec une barbarie sans excuse!

Ainsi agissent la plupart des petits oiseaux amis de l'homme, le pinson, le linot, l'hirondelle. Le préjugé vulgaire qui tendrait à laisser croire que les parents de l'orphelin captif lui apportent du poison, pour le soustraire par la mort aux tourments de la captivité, est un préjugé tout aussi stupide que celui qui suppose que les enfants du bourreau sont condamnés par la loi à hériter de la profession de leur père. Les gouvernants n'ont pas besoin d'employer la contrainte pour trouver un exécuter des hautes œuvres, un homme tout disposé à en assassiner un autre pour un morceau de pain. (*Homo homini lupus*, a dit Hobbes, et Hobbes a eu raison.) Quand meurt le titulaire d'un de ces offices infamants de guillotineur, l'autorité qui veut lui donner un successeur est toujours sûre d'avoir à choisir parmi des milliers d'aspirants.

Je le répète, les oiseaux ne tuent pas leurs enfants par tendresse; ces vertus de Romain, de Spartiate ou de Juif, répugnent à leurs mœurs; ils aiment mieux, comme les gens simples, garder l'enfant morveux que de lui arracher le nez.

Les parents n'empoisonnent pas leurs petits, comme tant d'ignorants l'affirment. Seulement, quand ces petits ont déjà goûté quelque peu les charmes de la liberté, au lieu de leur apporter exclusivement des aliments et des consolations, ils leur rapportent des conseils d'évasion, et les pauvres captifs, qui n'ont déjà que trop de penchant à la tristesse, ne se nourrissent bientôt plus que de désirs et de regrets ardents et finissent par succomber à la double fatigue de l'esprit et du corps.

La charité maternelle va si loin chez l'oiseau qu'elle dégénère en abus et qu'elle aboutit au suicide. Exemples : le rouge-gorge, le proyer, la fauvette, dans le nid desquels la femelle du coucou a déposé son œuf, et qui sacrifient l'intérêt et l'existence même de leur propre famille à la voracité du bâtard parasite introduit en fraude dans leur nid.

Le coucou est l'emblème trop fidèle des fainéants qui sont incapables de tout travail et de toute industrie par eux-mêmes, et que la loi de nature condamnerait à mourir de faim, si le travail n'était pas condamné à nourrir la paresse. Le rouge-gorge et le proyer, qui élèvent le jeune coucou au détriment de leur propre famille,

symbolisent les pauvres jeunes filles des champs qui sont obligées de refuser aux fruits de leurs entrailles le lait de leurs mamelles, pour le vendre aux enfants des riches étrangères. La femelle du coucou, c'est la femme incomplète qui méprise les joies de la maternité et n'accepte l'amour que sous bénéfice d'inventaire.

Le génie de l'amour maternel, qui révèle à la femelle de l'oiseau ses éminentes facultés de travailleuse et d'artiste, illumine son intelligence des mêmes lueurs. Il lui donne à la fois et le courage pour défendre sa jeune famille et la prévoyance pour l'abriter contre les orages qui menacent sa sécurité.

On n'allie pas avec plus de fermeté que la femelle de l'oiseau la sagesse et l'amour. De ce qu'il y a promesse de mariage et cohabitation entre le tourtereau et la tourterelle, entre le pierrot et la pierrette, n'allez pas vous aviser de croire que l'amant soit investi de tous les droits du mari. Il ne suffit pas au mâle d'une parole en l'air et d'une cavatine plus ou moins bien filée pour triompher de la résistance de la femelle. Celle-ci n'entend pas raillerie sur cette matière, et elle ne cédera aux sollicitations amoureuses de son fiancé qu'après avoir donné les derniers coups de bec à son nid. Comme elle sait que l'amour amènera la famille, elle aura la force de maîtriser ses sens et retardera sa défaite jusqu'au jour où la possession d'un domicile confortable l'aura complètement rassurée sur les conséquences de sa faiblesse et sur l'avenir des siens.

Tout le monde comprend l'ironie de l'allusion et connaît la classe d'amoureux à laquelle l'oiseau sage fait ici la leçon. Je n'aurai pas la cruauté de retourner le fer dans la plaie et d'envoyer l'épigramme à son adresse. Il est bien facile, en effet, de s'imposer la contrainte, quand on sait que le plaisir n'est ajourné que pour un instant, quand on a pour garanties de son prochain bonheur l'aisance, le printemps et l'abondance des insectes, un domicile à soi... et les oiseaux, qui possèdent tout cela et le reste, en parlent bien à leur aise. Mais je voudrais bien savoir comment ils écouteraient la voix de la sagesse et de la prévoyance, s'ils étaient à notre place, à nous autres, pauvres prolétaires, pour qui l'amour est la seule consolation de ce monde et la seule fantaisie de luxe qui ne dépasse pas nos moyens.

La pureté des mœurs de l'oiseau est déjà une raison des affections puissantes que toutes les âmes tendres ont pour lui, surtout les enfants et les femmes. Dieu a mis le cœur de la femme en communion intime avec toute la nature par la maternité, et comme nulle autre histoire n'offre de plus touchants détails de tendresse maternelle que celle des oiseaux, la femme chérit ces douces natures d'une affection toute spéciale. Les oiseaux le lui rendent bien du reste. Le perroquet et la tourterelle aiment à se percher sur son col et à boire à ses lèvres, et il y a de ces oiseaux qui poussent l'attachement pour leur maîtresse jusqu'à la jalousie.

J'ai dit, et je ne saurais trop souvent le redire, que l'ambition secrète de tous les animaux était de se rallier à l'homme, de l'aimer et de le servir, et que la puissance de l'affection de chaque bête pour son souverain légitime pouvait même servir à mesurer son intelligence et à indiquer le degré que cette bête occupait dans l'échelle de l'animalité. Cette vérité est bien autrement saisissante quand elle s'applique à l'affection des bêtes pour la femme, souveraine légitime de l'homme.

Ainsi, parmi les quadrupèdes les plus intelligents, l'éléphant, le dromadaire, le chien et le cheval se sont laissé aller, dès les premiers jours du monde, à l'essor de leur dominante affective, et ils ont sollicité un emploi dans la maison de l'homme. Mais il n'est pas une de ces bêtes ralliées, à les interroger toutes, qui ne déclare franchement préférer de beaucoup le service du sexe le plus léger et le plus sensible à celui du sexe le plus lourd et le plus brutal. Il faut entendre avec quel mépris les chevaux d'une jolie femme parlent de ceux d'un banquier. Cet orgueil est légitime; à leur place, j'en dirais autant.

On a été jusqu'à prétendre que si beaucoup d'autres nobles bêtes à quatre pattes, comme le lion, l'ours, le zèbre, avaient différé jusqu'à ce jour de conclure avec l'homme un traité d'alliance définitive, leur hésitation provenait exclusivement de leur horreur invincible pour le régime d'anarchie et d'anthropophagie sous lequel l'humanité se débattait, régime d'iniquité dont elles attribuaient la prolongation à l'asservissement de la femme. Je n'affirmerai pas que le lion, le zèbre et l'ours soient dans le vrai, bien que je par-

tage complètement leur opinion à cet égard, et que je sois de ceux qui pensent qu'il n'est pas donné à la femme esclave d'enfanter des hommes libres; mais il est certain que le lion, le zèbre et l'ours ont l'histoire et la tradition pour eux, et qu'ils ont le droit de s'appuyer sur cette double autorité. Les bêtes ont, en définitive, plus d'intérêt que les hommes à se souvenir que la femme était reine aux jours tant regrettés de l'ère paradisiaque, où la paix fut entre l'homme et les bêtes. Et s'il est vrai que le retour du règne de l'harmonie sur la terre se lie indissolublement, dans leur espoir, à l'idée de la restauration de la royauté féminine, il me semble qu'elles ont parfaitement raison de persévérer dans leur hostilité et dans leur refus de concours, jusqu'à ce que la restauration ci-dessus soit un fait accompli.

Ne blâmons pas trop sévèrement les pauvres bêtes de leur obstination systématique et rationnelle. Les bêtes sont comme l'enfant, elles ne savent rien que de Dieu; et comme Dieu, qui régit les mondes par l'attrait, n'a déposé le cachet de sa puissance que sur le front de la femme, elles vont à la femme comme l'enfant, séduites et subjuguées par le charme souverain de sa grâce et le timbre caressant de sa voix; et elles se rient des vains discours des hommes qui composent tous les ans des milliers d'affreux volumes pour établir la supériorité de la laideur de leur sexe sur la beauté de l'autre. Il est impossible, par exemple, que les zèbres, les quaggas, les daws, les hémiones et les chevaux nains, qui se savent destinés à être les porteurs de la future cavalerie enfantine, sympathisent à la politique de nos hommes d'État, qui traitent d'utopies les institutions équestres où elles doivent trouver une position honorable. Ces bêtes attendent, pour se rallier à l'homme, que l'homme se soit rallié à Dieu. Les poneys d'Écosse, qui sont de capricieuses et mutines créatures, dont le plus vif bonheur est de s'échapper de leur box pour faire courir après eux leurs maîtres jusqu'à extinction de chaleur naturelle, reviennent, comme de véritables caniches, à la première voix de la jeune enfant qui les appelle. Le poney est le porteur né de l'enfant. Ces deux êtres sont faits pour s'estimer et se comprendre.

Le lion ne demande pas mieux non plus que de se laisser rogner

les ongles, pourvu que ce soit une jolie fille qui tienne les ciseaux. Ce fameux lion de Florence, qui a conquis une si belle place dans le traité de la morale en action pour avoir rendu aux larmes d'une mère l'enfant qu'il tenait dans sa gueule, n'eût jamais fait au père une pareille concession.

L'homme ne s'est encore occupé jusqu'ici des géants de la mer, des immenses cétacés, que pour leur percer le flanc et y puiser des tonnes d'huile. C'est un tort et un crime; car l'homme ne sait pas tout le parti qu'il eût pu tirer du concours de ces locomotives naturelles avec un peu de patience et une éducation appropriée au caractère et aux allures de ces monstres. Et quand je me mets à songer qu'il ne faut pas plus de quinze jours à la baleine franche ou au cachalot pour faire le tour du monde, je ne puis m'empêcher de regretter que l'ambition de rallier un pareil auxiliaire ne soit pas encore venue à l'homme. Quelle conquête, cependant, que celle d'un remorqueur qui file soixante-quinze nœuds à l'heure (vingt-cinq lieues)! et qu'est-ce que la vapeur auprès de ça! Ah! convenons que les savants de l'Institut, qui dépensent tant de génie et de pièces de cinq francs pour obtenir une race de mulots sans oreilles ni queue, pourraient parfaitement employer notre argent et leurs veilles d'une façon plus profitable pour la science et pour l'humanité!

Il y avait surtout deux races de mammifères aquatiques que Dieu semblait avoir marquées d'un signe particulier pour que l'homme les reconnût comme ses auxiliaires et s'appropriât leur puissance : c'étaient le lamantin et le phoque, deux espèces d'une douceur et d'une intelligence remarquable, toutes deux douées de la voix et facilement domesticables et attelables, à raison de la conformation singulière de leurs narines qui permettent à l'homme de les empêcher de plonger. Le lamantin avait reçu pour mission de paître et de détruire les herbes sous-marines qui croissent à l'embouchure des grands fleuves de l'Amérique équatoriale, l'Orénoque, l'Amazonne, etc., et d'empêcher ces végétations vénéneuses d'envahir les mers adjacentes. Or, aussi longtemps que la pauvre bête put remplir sa fonction hygiénique providentielle, le fléau de la fièvre jaune, du *vomito nero*, fut inconnu, même de nom, dans les parages du

golfe mexicain. Mais il arriva qu'un jour le commerce européen décréta l'extermination du cétacé herbivore, sous prétexte que sa chair fournissait de l'huile. Alors le fléau naquit et se développa au fur et à mesure de la tuerie, et il est aujourd'hui plus que jamais en voie de progression. Il tient cernées d'un cordon contagieux les plus belles demeures que la nature ait jamais faites à l'homme sur cette terre; il règne paisiblement de l'embouchure de la Plata à celle du Mississipi, dévaste périodiquement la Nouvelle-Orléans et Rio-Janeiro, et fait de temps à autre quelque courte apparition en Europe, comme pour prendre date de possession à l'instar du choléra, et préparer peu à peu les esprits à son établissement définitif.

La fièvre jaune est le résultat de l'empoisonnement de l'air et des eaux par les herbes marines putréfiées que le lamantin ne pait plus, comme le choléra provient des exhalaisons pestilentielles des cadavres humains précipités dans le Gange, et que les crocodiles du fleuve oublient quelquefois de croquer.

Je crois qu'il serait facile encore de limiter le fléau de la fièvre jaune jusqu'à un certain point, et de faire suppléer le lamantin par les tortues de mer, qui sont d'innocentes bêtes, vivant aussi d'herbes marines et habitant les mêmes parages. Mais la première mesure à prendre pour en arriver là, serait de supprimer la soupe à la tortue. Or, le moyen, je vous prie, de faire entendre raison sur ce chapitre au bourgeois de New-York, de Londres ou d'Amsterdam, qui raffole de ce potage! le moyen d'obtenir qu'il renonce à cette odieuse rataouille dans un intérêt d'humanité supérieur! Et pourquoi, après tout, cet Apicius de taverne s'inquiéterait-il outre mesure du prix que ses jouissances de table coûtent aux populations d'un autre monde? Pourquoi se condamnerait-il au sacrifice, lui d'abord, lui plutôt qu'un autre, quand il est reconnu que le premier mets venu peut fournir ample matière à des sensibleries analogues? Et qui de nous, qui des plus philanthropes, a jamais renoncé à sucrer son café de sucre des Antilles pour ne pas boire du sang de nègre?

Mais le fléau causé par la disparition successive du lamantin et de la tortue n'est qu'un bobo sans conséquence, en regard de celui que la disparition des phoques et des baleines réserve à nos neveux. Oui, le jour approche rapidement, je vous le dis, où va se faire sentir

l'absence de ces grands estomacs que Dieu avait chargés d'écumer la face des mers;... où les océans encombrés de poulpes, de méduses, de calmars et de tous ces tas d'infamies semblables à des cadavres que voïturent leurs flots, deviendront tout à coup le foyer d'une putréfaction animale universelle dont les résultats épouvantables sont plus faciles à imaginer qu'à peindre!!...

Alors, quand le vent de mer fauchera les populations des empires comme l'incendie l'herbe sèche des prés, le moment sera venu pour les sages de remettre sur le tapis la question du lamantin et du phoque, agitée jadis par les fous. Alors quelque hardi penseur se lèvera peut-être pour flétrir la sottise des gouvernements d'autrefois qui, trouvant que le mal ne marchait pas assez vite, encourageaient par des primes la pêche de la baleine. *O vanas hominum mentes!* Enfin, quoi qu'il arrive, j'aurai accompli mon devoir d'avertisseur public. Trois fois malheur à ceux qui ne m'entendront pas!

L'indifférence des modernes à l'endroit de la conquête du cétacé me semble d'autant plus coupable qu'il paraît presque démontré, par une myriade de preuves tirées de la mythologie grecque, que l'antiquité a connu le secret de la domestication du dauphin. Virgile, Ovide, Orphée, Homère, Hésiode, toutes les autorités les plus respectables des vieux temps s'accordent en effet sur l'existence des troupeaux de Neptune, qu'ils font même garder par le devin Protée, un prestidigitateur de première force, qui ne fait pas mentir le proverbe que tous les bergers sont sorciers. Or, de quels monstres marins devaient se composer ces troupeaux authentiques, sinon des variétés de cétacés et de phoques les plus connues dans les parages de l'Archipel, et notamment du dauphin macrocéphale, dont le pinceau des peintres et le ciseau des sculpteurs nous ont transmis les traits légèrement embellis. Je le demande à toutes mes lectrices de bonne foi, est-il supposable que tous ces historiens, que ces analogistes subtils, ces gens de sens, de sagesse et d'esprit, eussent associé le dauphin à leurs fêtes, à leurs jeux, à leurs arts, voire à l'illustration de leur gloire nationale, s'ils n'avaient jamais eu à se louer de ses rapports avec lui? On ne se jette pas ainsi à la tête des bêtes sans avoir une raison. Je ne saurais, pour mon compte,

exiger de preuve plus magnifique de l'amabilité du dauphin et de son goût passionné pour la musique que cette histoire touchante du sauvetage d'Arion, exécuté par un de ces intelligents souffleurs, à la vue de tout un peuple rassemblé sur la plage... Pline le naturaliste, qui n'était pas un poète, puisqu'il n'écrivait pas en vers, Pline, qui était payé par son gouvernement pour étudier les bêtes, corrobore de son témoignage de savant officiel l'opinion des Grecs sur les mœurs sociables du dauphin : « Non-seulement, écrit-il, le dauphin est ami de l'homme et de la musique, comme le lézard, mais il aime à choisir parmi les noms qu'on lui offre, et le sobriquet qu'il préfère est celui de *Simon*, parce que... il est camard. » Le même a constaté que ce cétacé gastrosophe nourrissait une passion profonde pour le vrai biscuit de Reims saturé de vieux bordeaux. Ce goût certainement est d'une honnête bête.

Si les archipels d'aujourd'hui étaient peuplés, comme ceux de jadis, de Néréides et de Sirènes, vous verriez les dauphins revenir à l'homme comme jadis, et répondre complaisamment à l'appel de leurs noms. Il ne manque à beaucoup de bêtes que de connaître la femme pour fraterniser avec l'homme.

Le faucon, qui est la plus noble et la plus intelligente de toutes les créatures ailées, fait commerce d'amitié depuis soixante siècles avec l'homme ; mais toutes ses préférences de cœur sont pour la femme. L'histoire de la fauconnerie est pleine d'exemples remarquables de ces attachements passionnés. Ici, c'est un gerfaut qui ne veut pas voler loin des yeux de sa maîtresse, qui n'obéit qu'à sa voix, qui ne veut pas se poser sur un autre poing que le sien, à l'instar de Bucéphale, qui n'admettait d'autre familiarité que celle d'Alexandre. Une autre fois, c'est un sacre qui renonce à chasser en public et se retire dans un désert, parce qu'il a manqué sa proie devant celle dont il ambitionnait l'estime. On en cite un qui se laissa mourir pour avoir été remplacé dans les bonnes grâces de sa maîtresse par un rival heureux. Aussi le faucon fait-il admirablement dans les vieux tableaux, au poing des châtelaines. Les beaux jours de la fauconnerie sont contemporains par toute l'Europe des beaux jours de la chevalerie. Cet art atteint son apogée, en France, à l'époque où régnaient Diane de Poitiers, Marie Stuart, Marguerite de Navarre,

Gabrielle d'Estrées, Marion de Lorme, Anne d'Autriche, où Catherine de Médicis, la grande chasseresse, réalisant l'idéal de la fable, à la chasteté près, qu'elle n'exigeait pas de ses compagnes, parcourait les forêts, les montagnes et les plaines, suivie d'un escadron de nymphes de vingt ans.

Tous les jolis oiseaux ont au cœur une passion malheureuse pour la femme; tous désirent ardemment être appelés à orner et à habiter sa demeure. L'exemple de l'apprivoisement des ramiers des Tuileries en dit plus sur ce point que les plus longs discours.

Les ramiers, à l'état naturel, sont les oiseaux des bois les plus défiants, les plus farouches, les plus inabordables; cependant leur humeur sauvage a fondu comme neige à la douce chaleur du foyer d'attraction qui s'appelle, dans toutes les langues européennes, la femme de Paris. Je suis peut-être le premier historien qui n'ait pas craint de révéler aux jeunes beautés de ma patrie cette preuve merveilleuse de la toute-puissance de leurs charmes.

Les ramiers sont les oiseaux chéris de la Vénus aphrodite, de nobles et élégantes créatures qui admettent, avec les socialistes de la meilleure école, que le bonheur est la destinée des êtres et que le bonheur est d'aimer. Un beau jour de printemps, il y a de cela un siècle ou deux, le hasard en amena quelques-uns sous les ombrages du château royal des Tuileries; ils virent et entendirent, et se fixèrent pour toujours dans ces lieux sympathiques à leurs secrètes attractions.

L'influence magique qui retint ce jour-là, sous les marronniers des Tuileries, les oiseaux de Vénus, et qui les y fixa depuis, ne fut pas seulement le charme personnel des hôtes de céans, mais encore et surtout l'écho des paroles d'amour qui se croisaient sous ces voûtes mystérieuses, et le parfum de jeunesse et de bonheur qui s'exhalait de ce milieu de jolies femmes et de jolis enfants qui viennent là pour aimer, sautiller et jouir. Si l'oiseau voyageur, qui avait le droit de choisir entre vingt capitales, a choisi pour sa résidence de prédilection le jardin de Paris, c'est parce que la beauté qui l'honore par ses pas était douée d'un attrait de séduction suprême; c'est parce que la grande allée des Tuileries a été de tout temps la véritable cour d'amour du monde européen. Je sais bien

que je tombe dans les redites, et qu'il y a bel âge que tous les hommes de goût de la France et d'ailleurs ont accepté la suzeraineté de la beauté parisienne; mais il manquait à cette opinion unanime de l'homme la sanction de l'opinion du ramier, juge souverain en matière d'amour.

Aujourd'hui, ces ramiers farouches circulent familièrement au milieu des promeneurs, et s'humanisent jusqu'à recevoir et à se disputer, comme de simples moineaux-francs, les miettes de pain qu'on leur jette. C'est le spectacle qui m'a le plus vivement frappé la première fois que j'ai mis le pied dans le jardin de Le Nôtre; c'est encore celui qui m'y attache le plus. Hélas! pourquoi le gouvernement français, qui protège les amours des ramiers dans un jardin gardé et privilégié de sa capitale, n'a-t-il jamais songé à étendre à tous les autres oiseaux et à toutes les autres localités de la France les bénéfices de sa tutelle? L'entreprise est si facile, le succès est si sûr, après la conquête du ramier!

J'aurais le droit de répondre à l'économiste moral et politique qui hausse les épaules de pitié en lisant ce passage, que je n'écris pas pour lui; mais j'aime mieux lui apprendre que l'appriivoisement du ramier, effectué aujourd'hui à Paris, demandait cent fois plus d'efforts, d'intelligence et de temps, que la solution du fameux problème de Malthus, qui l'intrigue depuis vingt-cinq ans, et que je me charge de faire comprendre en moins de deux minutes au plus sourd, à l'aide de la rose double, d'une carpe ou d'un lapin.

Il est bien certain que si l'homme est parvenu, à force de persévérance et d'égards soutenus, à dompter la sauvage humeur des ramiers et à les faire manger dans la main, il réussira sans peine à rallier à son service tous les autres oiseaux, qui ne demandent peut-être qu'à lui voir faire le premier pas pour faire le second. Mais que l'homme n'oublie pas que l'initiative de tout ralliement de ce genre appartient exclusivement à la femme.

Cela est si vrai que, s'il plaisait à quelque stupide pacha de police d'interdire le jardin des Tuileries aux jolis enfants et aux jolies femmes de Paris, pour en faire un champ de manœuvre ou une succursale de la Bourse, tous les ramiers auraient déserté avant six mois leur Paradis perdu. Les ramiers ont quitté le Luxembourg

depuis le jour néfaste où la noble promenade consacrée aux amours et aux études de la jeunesse a vu s'élever dans son enceinte d'ignobles baraques de campement, où le pantalon rouge a envahi les allées solitaires, et où le commandement : *Joue, feu!* a remplacé les éclats de la joie enfantine.

A dater de ce jour, tout ce qui restait de ramiers au Luxembourg prit son essor vers la forêt lointaine. Ils attendent là-bas que la démocratie triomphe, pour rendre au jardin du peuple-roi ses parures naturelles, ses couples d'amoureux, ses couples de ramiers.

Ainsi, les ramiers affectionnent les Tuileries parce que les cœurs aimants, dont la colombe est l'emblème, y sont en majorité, et parce qu'il s'exhale de cet ardent milieu un parfum d'amoureux bonheur qui correspond à leurs intimes sympathies, les attache et les charme; et ils abandonneraient les ombrages du grand bassin, si ces allées privilégiées cessaient d'être le rendez-vous habituel d'une société élégante et choisie et s'occupant exclusivement d'aimer.

Je préviens loyalement mes lecteurs que l'histoire des oiseaux, comme celle des abeilles, des fourmis et des fleurs, est un sujet d'études fécond en rapprochements peu agréables pour l'homme. L'histoire des oiseaux prouve, en effet, que toute grande pensée vient du cœur... et que le cœur tient plus de place chez la femme que chez l'homme... et que, si la femme est moins forte que celui-ci en géométrie et en thème, elle lui est supérieure dans toutes les fonctions où les affectives sont en jeu, comme l'amour et la danse, le drame et l'opéra. Qu'est-ce qu'un acteur auprès d'une actrice? Rien ou fort peu de chose. Dieu, en faisant la poitrine plate à l'homme, lui a évidemment interdit les plus beaux mouvements oratoires.

L'histoire des oiseaux a confirmé pour moi une grande vérité que tous les enfants heureux ont pu entrevoir dans leur bas âge, à travers les baisers et les adorations de leur mère, à savoir que de tous les amours, le plus sublime et le plus éthéré est l'amour maternel. Ce n'est pas la faute de l'homme, soyons juste envers lui, si Dieu n'a pas voulu lui graver ce sentiment dans le cœur; mais il est de fait que sa conformation et sa nature s'opposent à ce que ce sentiment germe et se développe en lui. La mère aime *son* enfant,

l'homme n'aime que l'enfant d'une autre. C'est Abraham qui consentit à faire griller son fils, soi-disant pour être agréable au Dieu juif, et qui ne rougit pas de s'en vanter plus tard, comme d'un acte méritoire. Jamais un Dieu humain n'aurait osé demander à une mère de brûler son enfant. Je fais observer à ce propos que les dieux de la Grèce étaient plus femmes que celui de la Judée, car ils infligèrent un supplice épouvantable à Tantale, qui n'avait pas commis d'autre crime que celui d'Abraham, à cette différence près qu'il avait mis son fils à l'étuvée au lieu de le rôtir.

Je ne crains pas d'afficher ma ferveur pour le culte de Cupidon, et je ne reculerai pas, au besoin, devant l'apologie de l'amour que symbolise l'ellipse aux foyers convergents; mais la ferveur de ce zèle ne saurait m'empêcher de voir que dans cet amour elliptique, le plus sensuel et le plus égoïste, on s'aime chacun pour soi. Or, comme il y a plus de bonheur que de mérite à être heureux, je consens à envier le bonheur des amants, mais je ne peux pas admettre qu'on leur décerne pour ce fait un prix de mérite quelconque. Non, l'idéal de la tendresse ne réside pas dans l'amour elliptique. Le beau idéal de la tendresse est d'aimer pour eux ceux qu'on aime et de s'attacher aux gens en proportion des maux qu'ils vous ont fait souffrir. Et je ne connais en ce monde que les mères pour aimer de la sorte, pour idolâtrer leur progéniture en raison directe de la laideur et des imperfections d'icelle, et pour s'attacher de préférence à celui de leurs petits dont l'éducation leur a coûté le plus d'angoisses, de pleurs et d'insomnies. L'homme a bien ses raisons pour être jaloux de la femme.

J'ai vu de jeunes mères, âgées de vingt ans au plus, et parées pour le bal, renoncer à leur toilette et aux espérances les plus légitimes de succès, et dépouiller en pleurant leur armure de bataille pour obéir aux caprices féroces de marmots sans pitié qui s'étaient habitués à ne pouvoir dormir que leur mère *ne fût là et leur main dans sa main*. Et des larmes d'admiration me sont venues aux yeux au spectacle de cette résignation de martyre. Trouvez-moi d'autres amours pour se faire obéir ainsi.

Trouvez-moi dans toutes vos histoires une illusion plus naïve, plus sublime que celle de cette pauvre mère à qui un instituteur

désolé écrit pour l'engager à retirer son fils de pension, *attendu qu'on ne peut rien lui apprendre*, et qui trouve dans cette confiance la preuve sans réplique *que son enfant sait tout*. Je ne pardonne pas à l'histoire d'avoir oublié d'enregistrer dans ses annales le nom de la digne femme, plus digne certainement de passer à la postérité que celui de Cornélie mère des Gracques.

La tendresse de ces mères est capable de tout. On s'est beaucoup moqué, dans le monde, de l'admiration enthousiaste du hibou pour ses petits; c'est à tort. Le hibou est de bonne foi, quand il dépeint à l'aigle, son ami de fraîche date, la beauté sans seconde de sa progéniture. Toutes les vraies mères et tous les oiseaux en sont là. Trop heureux le hibou, emblème de l'imposture religieuse et de l'obscurantisme, s'il n'avait sur la conscience d'autre crime que l'exagération de la tendresse maternelle!

Ce doit être une grande jouissance que celle de l'amour maternel, puisque les dieux furent jaloux jusqu'à la folie furieuse du bonheur de Niobé!

La nature, qui ne crée rien sans motif, a symbolisé le charme tout-puissant de cette affection sainte par le parfum suave et pénétrant qu'elle a donné à la jonquille, emblème de la tendresse maternelle. Beaucoup de jeunes mères, qui préféreraient l'odeur de cette fleur adorable à celle de l'œillet et même à celle de la rose, sans savoir pourquoi, ne sauront quelque gré peut-être de leur avoir expliqué la raison de leur prédilection instinctive.

Cette puissance de favoritisme ou rayonnement d'attraction, dévolue par Dieu à la femme et devant qui tout s'incline, homme et bête, n'est pas seulement le caractère qui trahit l'essence supérieure de l'être, c'est encore le signe révélateur de la mission glorieuse, le cachet du vase d'élection.

La vierge de Nanterre, qui chassa les Huns de Paris, avait le don de charmer les bêtes comme son homonyme de Brabant, dont les tribulations vous ont fait verser tant de larmes au spectacle des ombres chinoises. Jeanne d'Arc, qui chassa l'Anglais de France, et qui était aussi bergère de son métier, ne pouvait faire un pas dans la plaine sans voir accourir autour d'elle toutes les créatures du bon Dieu.

« *Quand elle étoit petite et qu'elle gardoit les brebis, les oyseaux des bois et des champs, quand elle les appeloit, ils venoient manger son pain dans son guon comme privez.* » (Journal d'un bourgeois de Paris.)

Jocelyn dit de Laurence :

« *Il me montre.....*

Les oiseaux qu'il a pris en leur jetant du grain,
Et les chevreuils privés qui mangent dans sa main;
Car, soit par préférence, ou soit par habitude,
Tous ces doux compagnons de notre solitude,
Biches de la montagne, élans, oiseaux des bois,
Accourent à sa vue et volent à sa voix. »

Jocelyn ne sait pas encore en ce moment que Laurence est une femme ; mais les biches de la montagne et les oiseaux des bois en savent plus long que l'amoureux, et ils n'ont pas eu besoin, pour distinguer la jeune fille du jeune homme, qu'on leur mit les points sur les i.

George Sand, la première plume de ce temps (une plume sans harbe), aime à choisir aussi ses héroïnes étranges parmi ces types supérieurs de favoritisme qui portent leur royauté écrite sur leur front, et dont le charme irrésistible s'impose à première vue à tout ce qui respire.

Les deux Genevièves, Jeanne d'Arc et les autres, sont autant de créatures ravissantes choisies par Dieu pour accomplir de grandes choses, autant de vases d'élection !

On rencontre tous les jours, dans le monde, des blondes et des brunes adorables qui, pour n'être pas des Jeanne d'Arc et des Geneviève de Brabant, n'en possèdent pas moins le don de fascination à un degré très-redoutable et qui, du premier regard, posent le pied sur vous.

Mais vainement les romanciers de l'un et de l'autre sexe, historiens distingués du cœur, ont mis leur imagination à la torture pour inventer des types masculins de favoritisme. Leurs efforts ont échoué ; les plus heureux n'ont abouti qu'à de vulgaires héros de mélodrame ou de cour d'assises, tous plus ou moins escrocs, corsaires ou assassins ; et c'est à grand'peine si dans toute cette bande de Leones-Leoni, de Lovelaces, de Szaffies et d'Horaces Beuze-

vals, on trouverait un seul fascinateur capable de charmer un pigeon.

Alexandre-le-Grand, qui charmait les chevaux, et dont le corps exhalait la senteur de la violette, est le plus illustre type de favoritisme dont l'histoire ancienne fasse mention; mais Alexandre avait le malheur d'être roi, et qui peut nous garantir qu'on ne l'ait pas flatté, à l'instar de Henri IV et de Louis XIV, dont le corps n'exhalait pas une odeur de jasmin?

Saint François d'Assise, que les oiseaux du lac Rieti suivaient avec amour, et qui était obligé d'aller reporter dans les bois les faons des biches qui s'obstinaient à se réfugier dans ses bras; saint François d'Assise, qui faisait nicher les tourterelles partout où il voulait, voire sur son bâton, qu'il avait soin préalablement de transformer en orme ou en chêne touffu; saint François d'Assise, qui fut vaincu par un rossignol dans une lutte musicale; saint François d'Assise, qui avait l'oreille de toutes les bêtes, eut malheureusement la faiblesse de céder aux exigences de son époque et de faire des miracles, ce qui a tué sa gloire; car depuis qu'il a été démontré que jamais miracle ne s'était accompli en ce monde sans l'autorisation de la police, ce don des miracles ne peut plus que nuire à tous ceux qui s'en sont servis.

Je ne connais qu'un seul homme dans l'histoire moderne qui ait possédé à un degré remarquable la puissance de favoritisme : c'est Léonard de Vinci, qui mourut au château d'Amboise ou de Fontainebleau dans les bras de François I^{er}. Léonard de Vinci ne fut pas seulement un peintre de la taille de Raphaël et de Rubens, un grand sculpteur et un grand architecte comme Michel-Ange, un grand ingénieur comme Vauban, un grand compositeur comme Rossini, un grand instrumentiste comme Liszt; Léonard de Vinci joignit à tous ces génies le don plus singulier et plus rare de captiver à première voix les coursiers les plus indociles, de se faire suivre et accompagner par tous les oiseaux dans les bois, de passionner pour ses propres goûts tout ce qui l'approchait, hommes ou femmes. L'arrivée de Léonard de Vinci à la cour galante de François I^{er} (1515) fut le signal d'une révolution radicale dans le costume des deux sexes; et pour la première fois dans l'histoire, on vit des femmes,

des femmes de Paris, emprunter à un homme, à un étranger, à un vieillard, un moyen d'ajouter à l'éclat de leurs charmes. Les biographes de Léonard n'ont pas assez admiré cette page glorieuse de la vie du grand artiste.

Léonard de Vinci écrivait de droite à gauche, suivant la méthode orientale. S'il n'a pas converti à cet usage les gentilshommes de la cour de France, cela vient probablement de ce que les gentilshommes de cette époque se faisaient honneur de ne savoir écrire ni signer.

L'enfant qui tient encore de sa mère la grâce, la naïveté, la douceur et la voix argentine, inspire aussi à l'oiseau, comme au chien, de vives sympathies. L'amour des oiseaux, en revanche, est la première passion sérieuse de l'enfance. Elle lui vient à l'heure où le besoin de l'éducation de l'âme ou de l'instruction se fait sentir. C'est la première fenêtre qui s'ouvre dans l'entendement de l'homme sur le monde extérieur. Les larmes que l'enfant verse sur la mort du moineau chéri sont pour lui le premier enseignement de la loi de solidarité qui relie tous les êtres.

On accuse les enfants de dépenser trop d'oiseaux. C'est la faute de l'éducation qu'on leur donne, bien plutôt que l'indice de leur méchant naturel. Si les instituteurs de l'enfant, au lieu de travailler à abrutir sa jeune intelligence par des exercices mnémotechniques insipides et rebutants, s'ingéniaient à lui enseigner tout d'abord les arts qui parlent à son cœur, comme l'équitation, le jardinage, l'art d'élever les lapins et les petits oiseaux, on ne tarderait pas à voir sortir de nos écoles une foule d'écuyers valeureux, de savants naturalistes et d'éleveurs experts, dont l'émulation produirait de magnifiques résultats. De telles pépinières fourniraient à en revendre des Bakewels, des Franconis et des Cuviers de douze ans, qui s'attacheraient à la science en raison du succès de leurs efforts ; et alors les pauvres bêtes, objets de leur affection, ne seraient plus, comme aujourd'hui, les victimes nées de leur ignorance et de leur gaucherie. Si l'enfant de nos écoles paraît être sans pitié pour les petits oiseaux, dont il déniche les nids avec une indifférence barbare, c'est qu'il ne sait pas toutes les peines que leur éducation coûte, de même qu'il prend plaisir à casser les barreaux de chaises, parce qu'il n'en a jamais tourné, et à briser les tiges de fleurs, parce qu'il n'en a jamais

planté. Faites de lui un éleveur, un tourneur, un jardinier, vous en ferez en même temps un conservateur exagéré des oiseaux, des bâtons de chaises et des fleurs. Les enfants du phalanstère, qui exercent dès l'âge de sept à huit ans une demi-douzaine de professions honorables, poussent jusqu'au fanatisme l'esprit de conservation, et attachent un certain point d'honneur à faire durer leurs culottes des espaces de temps infinis.

Je ne sache pas de spectacle plus émouvant, plus intéressant pour l'enfant, que celui de l'éducation d'une nichée de chardonnerets, de pinsons, de mésanges. Le souvenir du premier nid d'oiseaux que j'aie trouvé tout seul est resté plus profondément gravé dans ma mémoire que celui du premier prix de version que j'ai remporté au collège. C'était un joli nid de verdier avec quatre œufs gris-rose historiés de lignes rouges comme une carte de géographie emblématique. Je fus frappé sur place d'une commotion de plaisir indicible qui fixa pendant plus d'une heure mon regard et mes jambes. C'était ma vocation que le hasard m'indiquait ce jour-là.

Je sais des gens qui courent après l'or pour acheter des plaisirs, des vins vieux, des femmes jeunes; je sais des épiciers qui se donnent à vendre de fausses denrées à faux poids, pour avoir sur leur fin une voiture qui jette de la boue aux piétons; je connais des imbéciles qui économisent dans leur jeunesse pour avoir une superbe fortune à manger quand ils n'auront plus de dents. Je remercie le ciel d'avoir détourné de mon âme ces ambitions vulgaires. Si j'ai désiré quelquefois les faveurs de Plutus, comme on dit en rhétorique, si j'ai bâti comme tout le monde mon château en Espagne, c'était uniquement pour être maître d'aller chercher des nids dans les cinq parties du monde. A l'heure qu'il est, je n'envie encore qu'une gloire, celle des Levaillant, des Audubon et des Adulphe Delegorgue. Au temps où je me faisais de Dieu la plus folle des idées, m'imaginant que l'ordonnateur suprême des mondes était toujours disposé à troubler l'ordre immuable des choses pour faire plaisir au premier venu qui lui adressait sa prière, je ne lui demandais qu'une seule grâce, celle de me laisser donner en mourant mon nom à un oiseau.

Mais Dieu propose, hélas, et le père dispose. Dieu vous avait mis

au cœur l'amour des oiseaux et du vagabondage ; Dieu vous avait donné le don merveilleux de percer la feuillée la plus obscure pour y découvrir des nids de merle ; il avait joint à cette faveur, qu'il n'accorde pas à tous, un besoin prodigieux de mouvement, une inquiétude perpétuelle dans les jambes... Votre père a fait de vous un géomètre ou un receveur des domaines.

Cependant cette passion immodérée des forêts et des eaux, cette faculté divinatoire supérieure qu'exige l'art de trouver les nids, étaient bien pour vous les révélations d'une destinée brillante. Cette ardeur de vagabondage, cette propension décidée à la vie de bohème et à l'étude des choses de la nature, indiquaient que vous étiez né voyageur, cosmopolite, naturaliste, pionnier, chasseur ; que votre place était à vous geler les orteils aux pics neigeux des Andes ou à vous vitrifier le regard à la brûlante réverbération des sables du désert, et non à croupir dans l'infect bournier des grandes villes, à l'attache d'un bureau. Mais la société marâtre sous les lois de laquelle vous vivez, et qui ne tient pas note de ces révélations mystérieuses, n'a pas jugé à propos de tirer parti de votre dévouement à la science, de votre amour chevaleresque du péril et de l'inconnu qui fait les héros de haut titre. Non-seulement la société a dédaigné de profiter de vos aptitudes précieuses, mais quelquefois elle vous a imputé à crime les indices innocents de vos capacités. Dans votre besoin insatiable de mouvement, elle n'a vu qu'une menace pour la paresse d'autrui ; dans votre passion pour l'étude des vraies sciences, qu'un danger pour l'étude des fausses. En foi de quoi elle s'est insurgée contre la volonté de Dieu qui mesure les attractions aux destinées des êtres ; et elle a brisé sans pitié votre gracieuse originalité, sous prétexte d'assouplir votre nature rebelle. Hélas ! les misérables éducateurs auxquels elle remet le soin de vous défaire ne réussissent que trop bien dans leur tâche de Procuste ; ce qu'il est facile de constater en se regardant dans une glace au sortir du collège. Mais il arrive alors qu'à la vue de l'état dans lequel cette éducation civilisée vous a mis, la fureur vous emporte, et que, prenant en exécration cette société à rebours, vous lui rendez guerre pour guerre. Il arrive que vous renouvez à neuf ans, contre Rome et contre toute espèce d'autorité, le serment d'Annibal, et plus tard que vous vous

faites, suivant les circonstances et les localités, braconnier, contrebandier, feuilletoniste..... Et voilà comme les âmes se gagnent au Satan des révolutions!

Et moi aussi, *Anch'io*, j'étais né pour parcourir le monde et pour lire un jour mon nom gravé au-dessous de celui de quelques oiseaux rares dans les galeries vitrées du Muséum d'histoire naturelle! J'étais né pour gagner le prix de la gazelle mélampyre ou celui du touraco blanc, et non pas des prix de thème! Et plus d'une fois j'ai maudit la tendresse inconsidérée de l'auteur de mes jours, du fond de mon obscurité et de ma gloire perdue!

Alors..... par suite de la fatale direction des études, l'art de trouver les nids n'a plus été qu'une carrière semée de ronces et d'épines, féconde en déceptions et en déchirements; un talent qui pour mener haut quelquefois, conduit bien rarement à la fortune ou à la célébrité dans le temps où nous sommes. Triste réalité à confesser pour l'observateur persévérant qui fit de cette étude ingrate la principale occupation de sa vie!

Un jour, la raison et les mœurs, plus fortes que la loi, prendront sous leur égide tutélaire les amours de tous les oiseaux amis de l'homme, et l'art de trouver les nids sera partie intégrante de l'éducation de l'enfant. Quelle fête ce sera alors au printemps, dans les buissons, dans les vergers, dans les forêts, dans les plaines! Quel contraste avec le silence et la désolation de nos bois d'aujourd'hui! car un bel arbre sans nid, c'est le jardin des Tuileries sans la femme parisienne, la pelouse sans l'enfant, le mois de juin sans les roses, la jeunesse sans l'amour. J'ai rompu sans retour avec le bois de Meudon, depuis que j'y ai passé une journée entière du mois de mai sans y entendre chanter un rossignol.

Pour les femmes, les enfants, les amoureux, les poètes, la nature est sans charme quand elle est sans oiseaux. L'oiseau est de toutes nos fêtes; il foisonne dans les jardins d'Alcine comme dans les tapisseries à rames. L'imagination de l'homme en fait l'inséparable compagnon de ses joies et de ses félicités. Les esprits les plus indifférents par état aux harmonies de la nature partagent même à l'égard de l'oiseau beaucoup d'opinions de l'artiste. J'ai connu des banquiers et des fabricants d'assiettes plates qui tenaient aux fai-

sans de leurs pares avec autant d'amour qu'à leurs billets de caisse. J'ai trouvé plus d'une fois des volières admirablement meublées dans des villas charmantes habitées par des épiciers en retraite, anomalie qui s'explique par l'habitude qu'ont les gens de cette classe de prendre femme au-dessus d'eux.

Par une raison analogue, mais contraire à la précédente, le signe de la région maudite est l'absence de l'oiseau. Les Arabes, qui sont poètes, et les Grecs, qui le furent, emploient la même image pour exprimer le caractère de malédiction empreint par la colère céleste aux rives de la mer Morte ou de l'Averne ; ils disent qu'aucun oiseau ne passe et ne s'arrête sur ces bords désolés.

La sympathie universelle des âmes tendres pour l'oiseau a deux puissants mobiles dont l'homme jusqu'ici ne s'est pas assez rendu compte, mais sur lesquels il ne m'est pas permis de garder le silence. Voici que nous touchons, en effet, au vif de la morale de ce livre, et que nous allons sonder l'esprit des bêtes dans toute sa profondeur.

Le premier mobile de la sympathie de l'esprit humain pour l'oiseau est un mobile presque instinctif ; c'est la révélation secrète de la loi de solidarité qui nous avertit que la plupart des oiseaux sont des auxiliaires naturels que Dieu nous a donnés pour protéger nos vergers, nos moissons, notre sommeil, ou bien pour égayer nos domiciles, pour charmer nos palais, nos oreilles, nos yeux. C'est une sympathie qui court au-devant de l'analogie passionnelle, laquelle doit restituer un jour à chaque bête son rôle et son utilité spéciale, et faire rentrer tous les ordres d'animaux dans la voie de leurs destinées harmoniques. C'est la sympathie mystérieuse qui enfanta dans les religions anciennes le culte de l'ibis, du crocodile et du chien.

Il n'est pas de peuple, en effet, qui n'ait eu ou qui n'ait encore ses oiseaux sacrés, à commencer par l'Inde, par la Chine et l'Égypte, c'est-à-dire par les contrées les plus anciennement civilisées du globe, et qui furent le berceau des arts et de la science. Le culte que les Égyptiens vouèrent à l'ibis et à l'épervier était basé, comme celui du bœuf Apis ou du chien Anubis, sur la reconnaissance, l'excuse la plus plausible et la plus dangereuse peut-être de toute

idolâtrie. Sans l'ibis et sans l'épervier, destructeurs acharnés des reptiles et des grenouilles que multiplient outre mesure les périodiques inondations du Nil, la vallée de ce fleuve n'eût pas été habitable, et il fût advenu de la fertile Égypte ce qui advint une fois de notre riche colonie de la Martinique, d'où le trigonocéphale expulsa les premiers colons.

Les peuples de l'Amérique du Sud chargent certaines espèces de vautours, l'Urubu et le Caracara, d'opérer l'enlèvement de toutes les immondices d'origine quelconque qui déshonorent la voie publique, et ces omnivores, non moins intelligents qu'insatiables, remplissent les fonctions répugnantes qu'on leur a assignées avec un zèle et une régularité au-dessus de tout éloge. Il y a des Urubus ambitieux qui ont des actions dans les entreprises de curage de cinq ou six localités différentes, distantes quelquefois l'une de l'autre de 50 à 100 kilomètres (23 lieues), et qui n'oublieraient pas, pour un empire, de se rendre chaque jour, à heure fixe, sur tous les points de leur cantonnement. La périodicité de ces visites est même si régulière qu'elle sert de montre aux indigènes pour mesurer le temps. On cite des Urubus qui ont été ainsi vingt ans sans avancer ni retarder d'une seconde, et Bréguet a fait plus d'un chronomètre qui eût porté envie à cette régularité. Le Caracara accompagne le voyageur et le chasseur dans la solitude pour leur tenir compagnie à table et recueillir les débris de leurs festins; ce qui a fait dire qu'il était impossible dans ce pays-là de voyager seul.

La personne du Caracara et celle de l'Urubu sont inviolables et sacrées au Mexique, à la Guyane, dans la Terre-Ferme. Il en est de même pour le Secrétaire ou Messenger du cap de Bonne-Espérance et le Cariama de l'Amazone, deux espèces fort voisines, que la nature a armées des hautes jambes de la cigogne et du bec crochu de l'aigle, pour qu'elles triomphassent plus aisément des reptiles venimeux.

L'Agami ou oiseau trompette de Cayenne a témoigné le plus vif désir de conduire les troupeaux aux champs. Le Héron garde-bœuf d'Algérie ne demande qu'à justifier son titre. Le Cormoran et le Pélican, qui sont les plus habiles de tous les oiseaux pêcheurs, attendent, comme la loutre, que l'homme leur dise un mot pour traiter avec lui.

L'Inde, l'Orient, l'Afrique, ont des vautours ; la Russie, des corbeaux familiers qui s'acquittent aussi, tant bien que mal, du service de la petite voirie dans les villes, et de la destruction des mulots et des larves de coléoptères dans les campagnes. L'Allemagne, la Suisse, les Pays-Bas, la Hollande, l'Algérie, la plupart des contrées de l'ancien continent, révèrent la Cigogne, cousine germanique de l'Ibis égyptien, et apte à rendre à l'homme les mêmes services que lui. Un préjugé populaire, raisonnable cette fois, attache un signe de protection divine à l'élection de la cigogne ; on dit qu'elle porte bonheur comme l'hirondelle à la maison qu'elle a choisie pour y établir sa demeure semestrielle. La Hollande, amie de la cigogne et du héron, a en outre ses vanneaux, qui protègent ses digues contre la multiplication des tarets perce-bois, mais que les lois de ce pays ne protègent pas suffisamment contre le fusil et le filet. L'hirondelle, douce compagne du foyer domestique du pauvre, et qui a reçu mission de purger l'atmosphère de tous les insectes ailés qui troublent le repos du travailleur, l'hirondelle a sa légende sainte dans les annales poétiques de toutes les nations de l'hémisphère septentrional. Les chardonnerets, les pinsons, infatigables échenilleurs des vergers, attendent encore la leur ; les linots, qui défendent la vigne contre l'invasion de la pyrale, le moineau franc, qui fait au hanneton une guerre cruelle, ont droit à notre gratitude au même titre que l'hirondelle, le vanneau et la cigogne.

Toutes ces bonnes créatures sont dans la joie de leur âme, quand elles peuvent déployer au service de l'homme les divers talents que leur a départis la nature. Seulement, il est douloureux de songer que l'homme n'a encore su tirer qu'un bien faible parti de ces dispositions obligeantes, et que, sur sept à huit mille espèces d'oiseaux environ qui peuplent cette planète, on en compte douze à peine qui soient *domestiquées* et vingt *auxiliaires*. Me faut-il avouer que ma patrie, la France, n'a plus un nom à mettre dans la dernière des deux catégories ?

Le second mobile de la sympathie de l'espèce humaine pour l'oiseau prend sa source aux plus hautes régions de l'intelligence humaine. Ce n'est plus, comme le premier, une sorte de réaction logique de l'égoïsme ; c'est au contraire l'inspiration de l'esprit

d'unitéisme, c'est-à-dire du plus noble sentiment qui soit au cœur et au cerveau de l'homme.

Nous admirons l'oiseau pour son obéissance à la loi de Dieu, parce que le ménage de l'oiseau est le plus magnifique exemple du ménage harmonien que nous rêvons pour nous ; parce que chez l'oiseau, comme dans toute politique bien organisée, comme dans la ruche et dans la fourmilière, c'est la galanterie qui distribue les rangs. Nous admirons l'oiseau pour la pureté de ses mœurs, pour la sagesse de sa législation, qui a investi de la direction suprême du mouvement social la femelle, l'être producteur et travailleur par excellence.

En effet, nous comprenons tous d'instinct que la femme est une créature plus parfaite que l'homme, bien avant que le raisonnement nous ait démontré cette vérité de sentiment plus claire que la lumière du jour. Il est bien évident que nous n'adorerions pas la femme si elle ne valait pas mieux que nous et que nous ne la chargerions pas de porter à Dieu nos prières, si nous ne savions pas sa parole plus agréable à Dieu.

Nous croyons à la supériorité de l'essence féminine, parce que cette supériorité nous frappe comme elle frappe les bêtes ; parce que c'est la femme qui porte plus particulièrement le caractère du genre humain ; parce que l'homme peut rester beau dans le vice, dans l'orgie, dans le meurtre, tandis que la moindre atteinte portée à la beauté morale de la femme la dégrade et fait pleurer les anges.

Nous sentons d'instinct que la femme, qui est sortie des mains du Créateur après l'homme, a été faite pour commander à celui-ci, comme celui-ci est né pour commander aux bêtes qui sont venues avant lui. C'est pour cela que nous cherchons toujours, quand nous sommes jeunes et purs, à deviner les désirs de la femme pour prévenir ses ordres. Si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible, on le fera.

Nous lisons dans la grâce des mouvements de la femme, dans l'élégance idéale de ses formes, dans la délicatesse des teintes de sa chair, qu'elle a été créée pour la danse et pour le bonheur de nos yeux, et non pour le travail des bras, qui défigure le corps et fa-

tigue les traits; tandis que la conformation anguleuse et peu achevée de l'homme dénote évidemment qu'il a été façonné tout exprès pour les travaux pénibles et surtout pour découvrir la mesure de l'angle B A C inscrit à la circonférence.

Nous nous disons enfin que le sentiment qui inspire le bon mouvement, conseil instantané de Dieu, l'emporte autant sur la réflexion qui suggère le biais que le carquois de Cupidon sur la giberne du gendarme, — et que la sagesse, qui sortit un jour tout armée du cerveau de l'homme sous la forme féminine, n'a jamais atteint dans ses ascensions les plus audacieuses à la hauteur des aspirations d'unitéisme qui jaillissent du cœur de la femme en bouquet continu.

Or, dans notre soif ardente de justice et de bonheur, nous honorons l'oiseau du courage qu'il a, et que nous n'avons pas encore, de professer hardiment ses opinions passionnelles et de proclamer la supériorité du sexe qui attire sur le sexe qui est attiré.

L'oiseau est, en effet, de tous les êtres parlants le premier qui ait dit :

Le bonheur des individus et le rang des espèces sont en raison directe de l'autorité féminine...

L'homme n'aurait pas trouvé une formule aussi simple et tenant en aussi peu de mots tant de choses, entre autres le secret des destinées heureuses et la loi du mouvement pivotale.

En ornithologie passionnelle, nous appelons cette formule la formule du Gerfaut.

Le gerfaut est un magnifique oiseau blanc aux yeux d'or. C'est le plus fort, le plus beau et le plus brave des faucons. La race des faucons est une race d'élite aussi remarquable par sa bravoure et son intelligence que par la puissance de son vol, et la première naturellement qui se soit ralliée à l'homme. Le gerfaut tient la tête dans l'ordre des oiseaux supérieurs, et porte la parole pour l'immense majorité des espèces dans toute occasion solennelle.

La formule du gerfaut est claire comme eau de roche et simple comme bonjour. Il est fort probable néanmoins que jamais la sagesse des hommes n'a écrit dans aucun décalogue, dans aucun traité de législation ou de philosophie, dans aucun code, dans aucune

charte, une proposition qui approche de celle-ci pour la sagesse et la fécondité, qui lui soit comparable pour le grandiose et la majesté du principe, pour l'ubiquité et l'immensité des conséquences.

La formule du gerfaut contient toute la science et toute l'histoire de l'avenir,... plus celle du passé,... plus la solution immédiate et radicale de toutes les questions épineuses auxquelles cette pauvre humanité se déchire depuis six mille ans, religion, politique, beaux-arts, littérature, etc., etc.

Je ne jalouse pas la sépulture de Newton, qui dort dans le caveau des rois, côte à côte de Georges III l'imbécile, pour avoir découvert que l'attraction sidérale agissait en raison directe des masses et inverse du carré des distances. Mais je me demande ingénument ce que l'on fera pour les découvreurs des lois du monde passionnel, si l'on décerne de tels honneurs aux découvreurs des lois du monde matériel. Car, enfin, il faut bien se pénétrer de cette grande vérité, que le mouvement passionnel est tout dans l'univers, et le mouvement matériel pas grand'chose; et que la plus minime découverte de l'ordre pivotale a mille fois plus d'importance pour une humanité que la découverte de tout l'ensemble du système matériel. Les habitants d'une planète comme la nôtre peuvent parfaitement se passer de savoir que leur domicile tourne autour du soleil avec une vitesse de 1,600 kilomètres à l'heure. Cette ignorance leur va même d'autant mieux qu'il leur est à peu près impossible de concilier l'idée de cette rapidité prodigieuse avec le fait de leur immobilité apparente; mais ce qui est formellement interdit à ces humains, c'est de vivre heureux une minute en dehors de la connaissance des lois de l'ordre passionnel. Donc, qu'on m'apporte un bout de vérité morale qui réussisse seulement à supprimer le héros, le bourreau et le mouchard, et je proclamerai l'apporteur de cette bonne nouvelle plus grand à lui tout seul que Newton, et Kepler, et Galilée, et Laplace, et que tous les flâneurs du firmament qui s'amusent aux bagatelles des astres. Si le Christ n'avait fait que révéler aux hommes les lois du mouvement sidéral, il est probable que personne de nous ne l'eût reconnu fils de Dieu. Il y a du monde moral au monde matériel toute la différence qui sépare Jésus-Christ de Newton.

Ces considérations, qui ont échappé jusqu'ici à un trop grand nombre de penseurs, sont grandes comme le monde, et il importe d'autant plus d'en signaler la gravité pyramidale que les lois du mouvement matériel sont en antagonisme direct avec celles du mouvement passionnel. Je veux dire que la loi de gravitation ne gouverne que la partie terraqueuse de notre corps, et que notre esprit aspire aussi énergiquement à monter que notre corps à descendre, et que tout ce qui constitue en nous l'essence de la vie aromale, la pensée, l'amour, les fluides, électrique, magnétique et autres, est en révolte permanente contre la géométrie. Je ne veux pas démontrer sur-le-champ ces deux ou trois propositions, parce que la démonstration pourrait entraîner de gros livres, mais je crois qu'il me suffira d'arrêter au passage les deux premiers faits venus pour constater l'antagonisme des deux mouvements et en déduire logiquement la preuve que la loi newtonienne, très-bonne à consulter pour l'intelligence de la mécanique céleste, n'est propre qu'à égarer les consciences dans la recherche des lois du monde passionnel. J'appelle en témoignage Cupidon et Pluton, deux divinités qui habitent les deux points les plus opposés de ce monde, pour qu'on ne m'accuse pas de ne jamais faire entendre qu'une cloche et qu'un son.

L'idée d'appliquer à l'amour la loi de l'attraction proportionnelle au poids ou à la masse a par elle-même quelque chose de si burlesque, que je ne sais pas si l'on trouverait parmi les géomètres les plus déterminés une seule bouche pour la formuler. Il est certain que l'amour aurait ici beau jeu pour se railler de la géométrie et pour lui riposter que la mathématique sidérale n'a pas le sens commun. On a bien vu quelquefois en Turquie l'attraction féminine agir en raison directe de la masse; mais, si la proposition est vraie pour ce pays étrange, il n'est pas moins évident qu'elle est fautive pour le reste du globe.

La loi d'amour statue, contrairement à celle de Newton, que c'est le sexe le plus léger qui entraîne le plus lourd, et que le *summum* d'attraction des charmes féminins correspond à leur état naissant.

On voit que nous sommes loin de compte avec les géomètres, mais il n'y a pas à s'insurger contre cette vérité. L'expérience est pour elle comme la théorie. On avait quelquefois observé à Genève que

certaines jeunes personnes jouissaient de la propriété d'irradiation magnétique au point d'aimer tous les instruments d'horlogerie qu'elles touchaient, ce qui était on ne peut pas plus désagréable pour elles. Un recensement opéré naguère par les soins de la science pour établir le chiffre et la puissance de ces piles voltaïques de chair vive, a constaté que cette désastreuse faculté d'aimantation était l'apanage exclusif de l'âge heureux de *quinze à dix-huit ans*, orné d'une sagesse exemplaire. J'ajoute que Cléopâtre et Aspasia, qui n'ont jamais été citées l'une ni l'autre comme des modèles de bonne conduite, mais qui n'en exercèrent pas moins une influence magnétique sur les plus puissants personnages de leur temps, étaient de mignonnes créatures. La reine d'Égypte tenait dans un panier à bras.

L'application de la loi de Newton aux relations d'amour n'est que risible. Nous allons la trouver désastreuse dans l'ordre économique.

Que de gens écrivent sur les misères des États civilisés et recherchent les moyens de les guérir, qui ne se doutent pas le moins du monde que la plupart de ces misères ont leur source dans ce fait : que le capital est régi par la loi de Newton.

C'est-à-dire que, dans tous les pays civilisés et barbares, à Paris comme à Londres, à Mexico comme à Constantinople, la puissance d'attraction du capital agit en *raison directe* de la masse et *inverse* du carré de la distance.

Cette formule signifie que l'intérêt du capital est d'autant plus élevé que ce capital est plus fort, et qu'il est plus facile à un misérable juif de quadrupler ses millions sans travailler, qu'à un noble vigneron français de conserver son méchant coin de terre en l'arrosant perpétuellement de ses sueurs.

Ainsi la première réforme à opérer dans la sphère du crédit et de l'organisation du travail consisterait à renverser les termes de la loi de Newton dans son application au capital.

Cette conclusion est si juste que tous les projets de loi sur le crédit foncier, que tous les travaux si méritants de M. Loreau et de M. Vidal, que toutes les propositions d'impôt unique ou d'impôt progressif, la conversion des rentes, la fondation des caisses d'épargne et des caisses de retraite pour la vieillesse sont autant de propositions qui

aboutissent net au renversement des termes de la formule de Newton, et qui demandent que cette formule soit changée en celle-ci : *La puissance d'attraction du capital (intérêt) est en raison inverse de la masse et directe du carré de la distance.*

C'est-à-dire que l'intérêt du capital doit aller diminuant à mesure que ce capital grossit (résultat qu'on cherche à obtenir par l'impôt progressif), et que si le capital de l'artisan qui a 1,000 francs à la caisse d'épargne produit un intérêt de 4 pour 100, par exemple, celui du banquier qui a 1 million à la banque ne doit produire qu'un *quart pour cent*, puisque le quart est la raison inverse du quadruple.

Là est en effet le dernier mot de la science économique, le guide-âne des gouvernements, le point de départ de l'utopiste pour le voyage d'harmonie. Je ne connais pas de solution qui, de près ou de loin, ne découle de la formule du gerfaut. J'appuie ici sur le danger de l'engouement général pour les sciences *inférieures*, comme l'astronomie purement géométrique, parce que cet engouement a pour conséquence habituelle le dédain des sciences *supérieures*.

Or, la science supérieure, celle dont nous avons le plus besoin, est la science qui nous apprend à marcher dans la voie de nos destinées, et à dépenser de la manière la plus avantageuse et la plus agréable les cent quarante-quatre ans que la nature nous donne de temps à autre à vivre sur cette terre. D'ici à ce que nous connaissions le procédé, nous n'avons que faire de la science de luxe qui nous enseigne que les antipodes marchent la tête en bas et les pieds en l'air, et que notre globe est un fort tonton qui pirouette dans l'espace avec une vélocité inconvenante. Dieu s'est ouvert, il y a deux mille cinq cents ans, à Pythagore sur le carré de l'hypoténuse, et, quelques siècles plus tard, il révélait à Archimède le secret de la pesanteur spécifique des corps. Je demande ce qu'il est advenu pour le bonheur de l'humanité de cette double confiance qui n'a pas empêché le monde antique de rétrograder mille ans après de Civilisation en Barbarie et de Barbarie en Patriarcat. Je demande quand viendra le jour où la science du nécessaire aura enfin le pas sur celle du superflu dans les conseils des hommes!

Les hommes, par grand malheur, ont chargé de penser pour eux

des corps savants qu'ils rétribuent convenablement pour cette tâche, et qui pourraient faire de grandes choses, s'ils n'étaient trop généralement composés de gens chauves. Cet inconvénient capital, qui pousse à la paresse et à l'esprit de vieillesse, est cause que les académies accordent volontiers des primes de 500 francs et plus à l'auteur du meilleur mémoire sur une planète microscopique, mais qu'elles ne feraient pas l'aumône d'un misérable centime à l'auteur de la meilleure histoire des institutions politiques de Saturne ou de Jupiter. Ces pauvres corps savants, par parenthèse, sont travaillés en ce moment d'une manie étrange : la vogue y est si fort aux découvertes ou plutôt aux inventions planétaires, qu'on n'exige plus même de l'inventeur pour le décorer et le renter outrageusement qu'il exhibe son produit. Je laisse à penser les abus, et les mystifications sans nombre, et les planètes fabuleuses qui doivent naître de tels encouragements.

J'ai signalé dans le temps la mésaventure arrivée à un de ces prétendus découvreurs qui ne put jamais dire ni le nom, ni la couleur, ni l'odeur de sa planète, ni ses principales productions,... et qui les ignorerait probablement encore à l'heure qu'il est sans moi.

Je le répète une fois de plus, je ne jalouse pas le géomètre, je ne m'inscris pas en faux contre l'illustration des noms propres de la géométrie ; j'exprime simplement le désir que cette science peu agréable ne s'en fasse plus accroire et qu'on la remette à sa place. Je ne méprise pas le génie du calcul non plus ; je regrette seulement que ce génie se soit fourvoyé dans l'impasse du mouvement matériel, au lieu de s'élancer hardiment dans la sphère radieuse du mouvement passionnel. Dieu ne demandant pas mieux que de se laisser lire par les gens curieux, et tenant habituellement son livre ouvert au chapitre *bonheur*, j'accuse la myopie de nos chercheurs qui n'ont pas su encore nous déchiffrer ce texte, et qui se sont divertis à des puérités. On objecte parfois que Dieu est plus mystérieux, plus cachotier, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à l'endroit de ses vérités morales qu'à l'endroit de ses vérités physiques. L'accusation est matériellement et moralement fautive. Dieu nous inspire à tous le désir d'être aimés avant celui d'être forts en géométrie ou en thème. C'est donc de notre faute, et non de la sienne, si

nos regards de taupes n'osent pas suivre par-delà les fausses sciences la direction constante de nos propres pensées. Versons des larmes amères sur cette timidité d'optique qui provient bien plus encore de la misère de nos cœurs que du manque de lunettes. On ne sait pas assez que cette misère du cœur est la pire de toutes celles qui pèsent sur un globe. Le retard de la Terre dans la marche générale du tourbillon solaire n'est qu'un retard d'amour.

Or, la formule du gerfaut, qui doit révolutionner la science et redresser l'entendement humain, c'est du moins mon espoir, la formule du gerfaut a été extraite du chapitre en question par ce voyant de premier ordre. C'est une traduction littérale de la loi divine d'harmonie. De là sa portée incroyable.

La formule du gerfaut révèle de prime-abord aux âmes tendres, femmes et poètes, le mystère de leurs sympathies pour l'oiseau.

Cette sympathie est un hommage involontaire et tacite que ces natures privilégiées rendent à la loi d'harmonie ou d'amour, qui n'a pas sur cet infortuné globe de sectateurs plus fervents et plus enthousiastes que le moineau franc, le canari, l'hirondelle et les autres.

Les oiseaux sont les précurseurs et les révélateurs de l'Harmonie. Voici le fait. L'Harmonie est cette phase d'apogée des humanités et des globes qui s'intitule le règne de Dieu dans le *Pater noster*. Pendant toute sa durée, qui occupe heureusement les trois quarts de l'existence des humanités planétaires (soixante mille années sur quatre-vingt-un mille pour nous), l'homme est en accord parfait avec lui-même, avec ses semblables et avec Dieu. Et, comme en cette phase de délices où le bonheur des individus se noie et se confond dans le bonheur collectif, toute passion mène au bien, il s'ensuit que jamais le langage ne ment à la pensée. Nous appelons cette concordance de la parole avec le sentiment l'accord de la *Tonique* avec la *Dominante*.

L'accord de la Tonique avec la Dominante, qui est la base de l'accord parfait dans le monde musical (*ut-sol*), joue un rôle identique parmi les institutions des humanités planétaires. Il constitue la loyauté ou la franchise, qui est le signe caractéristique des sociétés harmoniennes.

Les sociétés subversives, au contraire, la civilisée notamment, sont celles où la Tonique jure perpétuellement avec la Dominante. Ces sociétés se reconnaissent au mensonge, à la fourbe, à l'hypocrisie, vices infects qui dégradent l'espèce humaine et sont étrangers à l'oiseau. Sénèque, l'agioteur millionnaire, qui prêche le mépris des richesses ; Messaline l'impudique, qui couronne les rosiers ; tous ces illustres chevronnés du parjure qui discourent sur l'honneur, et à qui les faux serments comptent comme années de campagne ; tous ces coquins, toutes ces coquines, sont des créatures perverses chez lesquelles la Tonique (vertu) discordé complètement avec la Dominante (ardeur à la curée).

Et nos mépris légitimes pour cette canaille ont précisément la même base que nos sympathies pour l'oiseau. Ce qui nous ravit en celui-ci, sans que nous nous en doutions le plus souvent, c'est l'accord constant de sa Tonique avec sa Dominante. Un oiseau ne ment jamais, à moins d'avoir été dressé à ce vice par l'homme. Ce qui nous révolte chez le Robert-Macaire de robe ou d'épée, c'est la discordance scandaleuse de son langage et de ses actes, et le chiffre de ses serments.

Ma lectrice ne devine pas encore à quelle conclusion éblouissante je la conduis à travers cette courte discussion sur l'accord de la Tonique avec la Dominante, qui lui semble d'ici un hors-d'œuvre. Je jouis d'avance de l'ébaillement profond dont elle sera frappée à l'aspect de l'horizon magique que va lui ouvrir cette percée.

S'il est une vérité bien prouvée, bien incontestable, c'est que l'amour est la dominante de la gamme universelle. Les anciens poètes avaient constaté le fait en écrivant que l'amour était le dominateur suprême des hommes et des dieux. La science moderne est d'accord sur ce point avec la poésie antique, quand elle fait de l'amour, qu'elle nomme attraction, la puissance génératrice du mouvement universel. Il faut bien que l'amour soit la dominante de la gamme naturelle, puisque la perpétuation des espèces est l'objet quasi exclusif des préoccupations de la nature.

Mâis, du moment que cette vérité est admise et que nous savons la dominante de la gamme universelle, nous tenons la clef de l'accord parfait de Dieu et des harmonies célestes : car la tonique de

cette dominante est connue. C'est la galanterie ou déférence *passionnée* du sexe masculin pour l'autre.

Cela veut dire que l'amour parfait est celui qui force l'amoureux à fléchir le genou devant sa souveraine et à la reconnaître comme l'arbitre suprême de sa félicité, et que Dieu ne reconnaît pour siens que ces agenouillés et ne se combine avec les esprits humains qu'à de hautes températures, ainsi que fait l'oxygène à l'égard de certains métaux.

Cela veut dire que l'amour est le commencement de la sagesse, contrairement à l'opinion des sots et des burgraves, et que, la phase d'amour étant la seule phase de lucidité morale pour tous les êtres, il est superlativement absurde de confier le gouvernement de quoi que ce soit à des vieux.

Cela veut dire encore que l'amour est la clef du bonheur *composé*, qui est d'*aimer* et de *connaître*, et que toutes les questions de science et de classification ne sont que de pures questions de *galanterie* ou de *préséance des sexes*, et que Linnæus et Geoffroy Saint-Hilaire n'ont manqué la classification des plantes et des bêtes que pour avoir trop cru aux paroles de Lhomond. Ce Lhomond fut un cuisinier, particulièrement répulsif aux jeunes gens de huit à quinze ans, qui, après avoir eu l'imprudence d'écrire dans un affreux bouquin que le masculin était plus *noble* que le féminin, crut atténuer sa sottise en ajoutant que le féminin était plus noble que le neutre ! *Risum teneatis* ! Il sera fait enfin justice de cette théorie scandaleuse qui a perdu tant de jeunes âmes, occasionné tant de pensums et couvert d'une cataracte si épaisse tant de magnifiques entendements.

Mais je ne finirais pas d'écrire, si j'entreprenais d'enregistrer l'une après l'autre, en manière de programme, les propositions innombrables que soulève cette façon nouvelle d'envisager l'amour. Il faut bien se borner pourtant, quand on ne veut pas donner à un chapitre la dimension d'un volume. Bornons-nous donc modestement à donner en icelui, et en dehors de notre sujet principal, la solution de cinq à six problèmes sociaux d'intérêt supérieur, et reprenons, sans plus tarder, notre formule fulgurante. N'énonçons plus, prouvons.

Prouvons ! le mot est bientôt dit , la chose est bien facile quand on est léger de preuves, comme le géomètre qui n'en a qu'une, comme le théologien qui n'en a pas du tout, ce qui est cause qu'il est quelquefois obligé d'employer le bourreau en guise d'argument. La besogne est moins commode en analogie passionnelle, où l'emploi de ce dernier argument est sévèrement interdit et où le démonstrateur, tirailé de tous côtés, accablé, surchargé par le nombre et le poids de ses autorités, ne sait à laquelle entendre et redoute toujours de blesser quelque pauvre fleur ou quelque pauvre bête en ne la citant pas. Ah ! le métaphysicien et le théologien qui se plaignent de misère sont bien heureux d'ignorer l'embarras des richesses ; il n'y a pas de jour, pour mon compte, que je ne porte envie à leur félicité. En ce moment même, où j'ai à prouver que le bonheur des individus et le rang des espèces sont en raison directe de l'autorité féminine, je n'ai peur que d'une chose : de devenir banal à force de clarté.

Le bonheur des individus proportionnel à l'autorité féminine ! mais c'est l'affirmation première que la nature écrit en caractères de feu sur tous ses horizons ; c'est la devise qui se lit sur l'étendard de tous les règnes ; c'est la fanfare éclatante que sonnent les anges de lumière aux quatre points cardinaux du ciel. Là où il n'y a qu'à regarder pour voir et qu'à écouter pour entendre, qui peut demander des preuves, sinon les aveugles et les sourds ?

J'oublie, hélas ! dans l'ardeur de ma foi, que les aveugles et les sourds sont en majorité dans les phases subversives et que c'est précisément pour guérir ces malheureux de leur infirmité que j'écris ! Alors que les clairvoyants et les bons entendeurs, qui comprennent à demi-mot, soient indulgents à ma surabondance et ne se rebutent pas trop vite de mes banalités. C'est un devoir pour les intelligences privilégiées de se mettre à la portée des intelligences paresseuses.

J'ai coupé la formule en deux parties, pour traiter séparément chacune d'elles, espérant que cette séparation me permettrait d'apporter un peu d'économie dans mes preuves. Je débute par la thèse concernant le bonheur des individus, pour finir par celle relative au rang des espèces.

CHAPITRE II.

Où il est prouvé par le témoignage de tous les règnes que le bonheur des individus est en raison directe de l'autorité féminine et inverse de la masculine.

Cette question de bonheur est si ardue et si controversée ; elle plane de si haut sur tous les intérêts de ce globe et des autres, que je sens le vertige qui me gagne, rien qu'à en mesurer du regard les proportions colossales. Elle est si compliquée, si vaste ; elle débouche sur tant de conclusions inattendues, stupéfiantes, que mon embaras n'est pas moindre de savoir par où l'attaquer que par où la finir. Le moment favorable serait venu pour le poète épique qui se trouverait à ma place, d'adresser une invocation à sa muse et de la prier poliment de lui ouvrir l'Hélicon. Commençons, s'il se peut, par le commencement.

Pour m'élever jusqu'à la hauteur de l'oiseau, pour prouver que le bonheur des individus est en raison directe de l'autorité féminine et inverse de l'autorité masculine, but essentiel et pivot de ce traité d'ornithologie passionnelle, il s'agit d'établir d'abord ce principe contesté que l'amour est l'état parfait de l'être, l'état spécial de grâce où Dieu lui révèle sa loi. Puisque le maximum d'amour correspond au maximum d'asservissement de l'amoureux à l'être aimé, c'est-à-dire au maximum de l'autorité féminine, il est évident qu'il aura suffi de démontrer que ce servage d'amour est l'état de bonheur parfait et de lucidité suprême pour conférer la puissance de l'axiome à la formule du *bonheur proportionnel à l'autorité féminine*, etc.

Je tiens en main un argument vainqueur, une simple définition

de l'amour à l'aide de laquelle il me serait facile de couper court à la discussion ; mais, comme je ne suis pas homme à me priver gratuitement du concours des autorités de tous les règnes sous le futile prétexte d'éviter une redite ou d'économiser quelques phrases, j'entends ne démasquer cette batterie formidable qu'après que chacun aura parlé. Et, pour régler le tour de la parole, je suivrai l'usage établi dans les conseils de guerre, où les derniers en grade opinent les premiers : Minéraux, Végétaux, Insectes, Oiseaux, Hommes. Ces pauvres minéraux ont si rarement occasion de deviser d'amour que c'est presque une bonne œuvre que de leur offrir celle-ci.

Si la chimie passionnelle n'était pas à créer, hélas ! de l'alpha jusqu'à l'oméga ; si la chimie, qui est la science des amours et des répulsions des corps simples, ne s'ignorait pas elle-même au point qu'il n'est peut-être pas encore aujourd'hui de chimiste en renom capable de dire à première vue le sexe d'un métal, d'un gaz ou d'un acide, ce serait par milliers que je compterais les adhésions aux doctrines du gerfaut dans l'ordre des composés chimiques. Car les corps simples, croyez-le bien, n'aiment pas moins vaillamment que les plantes et les bêtes, témoin l'amour désordonné de l'hydrogène pour l'oxygène et le chlore, pour n'en citer qu'un ou deux ; et les haines de ces prétendus corps inertes ne sont peut-être pas moins ardentes que leurs feux. Rien n'a fait plus de bruit dans le monde que les démêlés orageux de l'oxygène et de l'azote, ces deux principaux éléments de l'air atmosphérique, ces deux substances de tempéraments si inconciliables qui semblent ne pouvoir vivre l'une sans l'autre, et qui ne sont jamais plus voisines d'une séparation détonnante que lorsqu'elles vous paraissent plus intimement unies. Et pourtant le vulgaire, qui ne sait rien de plus inflammable que l'incompatibilité d'humeur de ces deux gaz, parce qu'elle a fourni le principe de la poudre à canon, est loin de s'imaginer que le salpêtre n'est, auprès du chlorure d'azote et de vingt autres tapageurs du même acabit, qu'un modèle de patience, un lézard engourdi.

Explique maintenant qui pourra comment, malgré la violence ostensible des passions qui les brûlent, ces corps que l'on dit si simples ont réussi à tenir secrètes jusqu'ici leurs affinités passionnelles.

Je crois bien pour mon compte que le scintillement des diamants, des rubis, des saphirs, n'est qu'un croisement indéfini de déclarations d'amour ardentissime, parce que l'analogie m'indique que la passion d'amour est la seule qui rayonne ainsi. Je sais encore que la cristallisation est la fleur des minéraux, que la pureté de l'eau et l'inaltérabilité des pierres précieuses sont les images de la pureté et de la pérennité de leurs feux ; mais, comme personne, pas même l'analogiste, n'a le droit de donner pour des preuves ses convictions personnelles les plus mûres et les plus arrêtées, il faut bien que j'avoue ici, en toute humilité, que les autorités dont j'aurais besoin pour étayer la formule du gerfaut sont absentes, et que l'état peu avancé de la chimie et de la minéralogie passionnelles ne me permet pas de soumettre cette doctrine au suffrage universel des corps simples. Mais à quoi pensent donc tant de jeunes chimistes distingués que je connais, de n'avoir pas su encore arracher à chaque substance élémentaire le secret de ses amours ? Ce doit être pourtant chose facile, car tous les amoureux sont jaseurs. Un phénomène surtout qui me passe, c'est que les mêmes gens qui ont des yeux pour voir que le diamant est du carbone pur, n'en aient plus pour reconnaître que ce carbone ne diffère de l'autre que par l'éclat et l'ardeur de la passion. Poussez le carbone (charbon) de cuisine à la température où il aime, c'est-à-dire à une température impossible, accompagnée d'une pression adéquate, vous aurez du diamant à bâtir des palais.

Si la cristallisation a bien gardé son secret, la fleur a été moins discrète. Linnæus a fait jaser la bavarde et lui a fait dire à peu près tout ce qu'il a voulu. Voici le résumé de sa conversation.

La fleur est l'explosion de l'amour et de la fécondité chez les plantes. Elle est au végétal ce qu'est l'aile à l'insecte. C'est, en même temps que sa parure d'amour, son attribut de perfection suprême et de noblesse. Si l'état parfait de la plante n'est pas celui où elle ravit les yeux par l'éclat de ses couleurs et où elle embaume l'atmosphère des senteurs de sa corolle, il faut dire tout bonnement que les mots n'ont pas de sens. Pourquoi cultive-t-on les plantes, si ce n'est pour jouir de leurs fleurs ?

De même que l'insecte, transfiguré dans ses appétits et dans sa

forme, s'élève glorieusement dans les airs, ainsi la fleur y verse ses parfums. Le parfum de la corolle est un hymne d'amour comme le feu des rubis et le chant des oiseaux. « La corolle, a écrit Linnæus, est la couché nuptiale des fleurs, » pour dire que le luxe de cette enveloppe radieuse était l'ouvrage de l'amour.

Et Linnæus a dit vrai : ces tentures splendides de l'enveloppe florale, où la richesse du coloris le dispute à la suavité du parfum, sont l'œuvre de la fée bienfaisante qui préside à l'union des cœurs, qui souffle aux individus de tous les règnes la passion immodérée du luxe et des brillants atours, et qui se charge partout, avec une munificence sans égale, des frais du trousseau des fiançailles.

Il est si vrai que la fleur est l'état parfait de la plante, que c'est dans sa fleur seulement et au pourtour de sa corolle que la plante porte écrits son nom propre et son titre caractériel. La fée qui préside à l'hymen ne se borne pas à tisser pour les fleurs des costumes splendides et à baigner les rideaux de la couche nuptiale d'aromes enivrants pour que la brise du printemps en imprègne ses ailes et sème dans l'espace l'encens qui fait aimer : elle varie la senteur et la nuance des pétales suivant la gamme des caractères humains que chaque plante symbolise. Par exemple, si la senteur du lilas est moins pénétrante que celle de l'œillet, et la nuance de ses pétales plus pâle, cela veut dire que la passion représentée par le lilas (cousinage ou amour enfantin) est moins vive que la passion symbolisée par l'œillet (emblème d'amour adulte, impétueux, débordant). La vigne, emblème cardinal d'amitié, se contente d'embaumer l'atmosphère et dédaigne d'éblouir les yeux, parce que l'affection qu'elle figure prend sa source dans une affinité spirituelle et ne dépend que faiblement des charmes extérieurs. Aussi la fleur parfumée de la vigne est-elle dépourvue de corolle. Voyez au contraire ce qui se passe chez les fleurs du dahlia, de la balsamine et de la rose trémière, fleurs d'automne, symboles parlants des bourgeoises enrichies qui ne peuvent briller que sur le retour. Toutes ces fleurs cherchent à écraser leurs rivales par le luxe de leurs corolles voyantes et innombrables. Leur toilette est riche et fastueuse, mais c'est une toilette de mauvais goût qui sent sa parvenue. La rose trémière, malgré tout son éclat, est empesée, froide et

pharmaceutique. Il n'y a pas jusqu'à son surnom de passerosse qui ne rappelle l'idée d'une tante 'Aurore quelconque, moins l'amour des romans. La balsamine est imprenable par défaut de pédoncule; le dahlia, avec ses pieds larges et sa haute fraise gaufrée et tuyautée, est l'image du collet monté. Comme le parfum manque à ces fleurs, ainsi qu'à leurs emblèmes, les amoureux et les poètes n'ont jamais songé à faire avec elles ni bouquets ni sonnets. On sait que les jolies femmes n'adorent que les fleurs odorantes, qui gagnent prodigieusement de leur côté à se faner sur leur sein.

Le buis, qui représente le pauvre déshérité, est bien plus éloquent encore en son muet langage. Sa fleur est dépourvue de parfum aussi bien que de corolle, et son fruit ironique représente une marmite renversée! Peinture trop fidèle du ménage du pauvre habitant des campagnes qui ne possède pas même les deux meubles les plus indispensables au bonheur de l'espèce humaine, la marmite et le lit.

L'intérêt que nous portons aux plantes revient si exclusivement à leurs fleurs, et la fleur est si bien pour nous toute la plante, que notre langage a subi de ce fait une altération singulière. Nous disons *la passion des fleurs* et *le marché aux fleurs*, au lieu de la passion des plantes et du marché aux plantes, et certainement la plupart de ceux qui s'expriment ainsi ne comprennent pas toute la portée de leur synecdoque. La synecdoque est une figure de rhétorique à nom barbare qui consiste à prendre la partie pour le tout et qui signifie, dans l'espèce, que la floraison chez les plantes est la phase de l'état parfait. Il serait curieux après tout qu'une plante qui cause si agréablement quand elle est en fleur et qui charme l'esprit en même temps que l'odorat et les yeux, nous parût moins intéressante qu'à l'époque où elle est complètement inodore, incolore et muette.

La plante qui ne fleurit pas est une plante déclassée par les savants de l'Institut eux-mêmes, qui la relèguent aux plus bas degrés de l'échelle végétale et la désignent ordinairement sous quelque sobriquet injurieux de cryptogame ou d'agame, comme qui dirait sans sexe. Cette plante déshéritée s'appelle lycopode, moisissure. C'est

encore le champignon immonde qui pousse sur le fumier comme l'ultramontanisme sur les cerveaux malades.

Botaniquement parlant, j'en ai peut-être dit assez pour gagner cette cause ; toutefois je ne quitterai pas le domaine embaumé des lilas et des roses sans lui demander une autre preuve, une preuve édifiante de la puissance salutaire de cette loi d'harmonie qui régit toute sphère où l'on aime et qui veut que le sexe féminin, pivot universel d'attraction, occupe la place d'honneur en toute cérémonie.

Assurément, s'il est un monde où l'on sache obéir aux lois de la nature et s'associer intimement à ses vues, c'est ce monde de verdure et de fleurs qui s'épanouit avec tant d'allégresse au printemps pour fêter le retour du soleil, qui se colore à l'automne de teintes si affligées et si mélancoliques pour pleurer son départ. Et ce monde feuillu est heureux d'aimer et de vivre, et personne n'oserait soutenir que les cèdres du Liban, et les baobabs du Sénégal, et les pins de Guatemala, qui vivent depuis quelques milliers d'années, soient minés par le spleen. Or il est facile de se convaincre, avec un peu d'étude, qu'en ce monde si heureux et si parfaitement uni de mouvement et de pensée avec Dieu, la galanterie chevaleresque est le ton général. Beaucoup de gens s'estiment très-forts sur la botanique et la professent même avec quelques succès et plusieurs milliers d'écus d'appointements, qui ne se sont jamais aperçus peut-être de cette particularité. Je pourrais aller plus loin, si je ne craignais d'anticiper sur la démonstration de la deuxième partie de la formule, et prouver que la déférence du sexe masculin pour l'autre est d'autant plus marquée, que la plante appartient à une famille plus distinguée par la dignité du caractère, la régularité de la conduite et la beauté de la forme. Pour les logiciens qui comprennent les exigences de la loi de l'accord parfait universel et qui ont l'habitude d'aller droit leur chemin, il n'y a rien d'excentrique dans ces coutumes de galanterie des plantes, attendu qu'elles sont conformes au plan universel de la nature. Mais, comme il arrive fréquemment que ce qui est le normal pour l'homme à principes fixes soit le monstrueux et l'anormal pour le savant civilisé, je ne

serais pas surpris que la double proposition parût paradoxale à plusieurs. Mais ne nous laissons pas plus longtemps interrompre par les vains murmures de ces gens.

La fleur, réduite à sa plus simple expression, se compose de deux parties principales : la fleur femelle, que les savants appellent d'un nom masculin, le *pistil*; la fleur mâle, qu'ils ont naturellement baptisée d'un nom féminin, l'*étamine*. Les savants n'en font jamais d'autres, et il faut s'attendre à tout de la part de ces parrains barbares qui ont donné le nom d'un astronome anglais à la planète cardinale d'Amour (Herschell) et celui d'un calculateur français à l'ambiguë de cette cardinale (Leverrier). J'aime à croire que si les savants savaient quels accès d'hilarité folle ces dénominations grotesques ont soulevés dans le temps parmi les rieurs de ces mondes, ils s'empresseraient de retirer leurs épithètes désobligeantes. Le véritable nom d'Herschell, que j'ai déjà indiqué mainte fois est *Aphrodite*; celui de Leverrier, *Sapho*. La première parfume de tubéreuse, la seconde de *caporal*.

L'étamine peut occuper diverses positions relativement au pistil. Elle peut se souder sur lui et même faire domicile à part; mais les choses se passent plus délicatement chez l'immense majorité des espèces, surtout chez les espèces les plus belles et les plus estimées.

Dans ces espèces d'élite, la fleur femelle occupe invariablement le centre de la corolle, où elle trône sur l'ovaire, et reçoit avec une majesté pleine de grâce les hommages d'amour de la foule empressée des fleurs mâles. La lionne des salons, la coquette Parisienne de haut titre, ne pose pas plus royalement au milieu de sa cour de dandies à tous crins. Écoutez ce qui se dit et regardez ce qui se passe au sein de la corolle embaumée de la rose; admirez comme les étamines font cercle autour de leur idole et courbent respectueusement leurs fronts devant sa gloire, et font pleuvoir sur elle un nuage d'encens! Ainsi l'enfant de chœur aux processions de la Fête-Dieu, renouvelée des Grecs, sème l'encens et les fleurs au-devant du saint Sacrement.

Ce nuage d'encens est l'agent mystérieux de la fécondation végétale. Vous le voyez tous les ans, au mois de mai, s'élever en brouillards transparents sur la houle des seigles; les insectes dorés et les

brises du printemps, qui recherchent si ardemment la société des étamines, sont les facteurs que Dieu a chargés de transmettre à distance leurs messages amoureux.

La déférence passionnée de l'étamine pour le pistil (galanterie) est presque toujours la raison de ces attitudes mélancoliques et de ces airs penchés que se donnent certaines fleurs, et qui font que les jeunes filles s'éprennent pour ces fleurs de si vives sympathies. Je sais le secret de la douce compassion de George Sand pour l'infortuné cyclamen à la hampe chétive, à la feuille malingre, à la corolle renversée, échevelée, sanglante. Le cyclamen symbolise la martyre de la passion, l'héroïne du roman noir, c'est-à-dire du roman qui finit mal et où l'on ne se marie pas. Les professeurs de botanique de la Sorbonne et d'ailleurs ont généralement le tort de taire et d'ignorer ces détails que je révèle complaisamment pour eux.

Quand l'étamine est plus longue que le pistil et que la fleur se tient debout, ce qui est le cas le plus fréquent, l'étamine n'a qu'à s'incliner respectueusement et à ouvrir ses anthères pour laisser tomber au-dessous d'elle ses trésors de pollen; mais, si la fleur mâle est plus courté que la femelle, il faut que la corolle se renverse pour que la fécondation ait lieu. Ainsi procèdent un grand nombre de fleurs de la plus haute distinction, les lis, les campanules et mille autres. La couronne impériale, qui possède tant de droits à notre estime, offre en sa floraison un des plus charmants exemples de galanterie qui se puissent citer. Indépendamment des puissantes raisons d'analogie passionnelle qui forcent la noble fleur à prendre l'attitude de la désolation, un motif plus charnel la pousse à renverser sa corolle : c'est le désir de complaire aux caprices du pistil, dont la hauteur dépasse considérablement celle de ses étamines. On sait que la couronne impériale, douée d'aromes amers, est l'emblème de l'homme de génie méconnu pendant sa vie et glorifié après sa mort. Par allusion aux tribulations et aux chagrins dont la carrière du savant est semée pendant la durée des périodes civilisées et barbares, la nature éloquente a logé trois grosses larmes au fond du calice de cette fleur. Je maintiens calice pour corolle par pure espièglerie.

J'ai dit que la galanterie était la tonique générale chez les fleurs. Mais une série n'est complète qu'à la condition d'être fermée par ses ambigus. Je cherche à exprimer en langage rationnel cètte banalité absurde que toute règle générale a son exception. La nature ignore l'exception et ne connaît que la transition. Le caractère du terme de transition est cumulatif des caractères des deux genres voisins ; mais ce terme est le *lien externe* de la série, et non la négation de l'ordre *interne* d'icelle. Et, de même qu'il se rencontre quelquefois dans nos sociétés des natures féminines d'exception, des Messalines, des Cléopâtres, des bacchantes, qui foulent aux pieds la pudeur et toutes les vertus de leur sexe, il doit se rencontrer également dans le monde des fleurs des images fidèles de ces organisations volcaniques, puisque toutes les plantes sont tenues de refléter, comme les autres êtres inférieurs, un caractère quelconque du type supérieur qui est l'homme. Je dirai, pour les personnes qui pourraient l'ignorer, que la mission de symboliser la bacchante est échue à l'ardente passiflore de la zone torride, une liane amoureuse aux enlacements frénétiques et surchargée de fleurs opulentes qu'ils ont nommée, au Mexique, la Fleur de la Passion. Ici la fleur femelle ne figure plus la souveraine adorée accueillant avec plus ou moins de froideur ou de coquetterie les hommages empressés de ses servants d'amour : c'est Rachel dans le rôle de Phèdre, en proie à Vénus tout entière ; c'est M^{me} Putiphar cherchant à entraîner Joseph dans une conversation criminelle ; c'est une vierge folle, en un mot, qui brise ses attaches pour courir au-devant des baisers de l'étaminé, qui se tord pour l'atteindre, et la mord et l'étouffe en ses embrassements. La vanille aux parfums brûlants est aussi une liane embrassante originaire de cette chaude contrée de l'Amérique méridionale, où toute l'énergie des mortels se dépense à aimer. Heureusement pour le sexe féminin que les cas exceptionnels ci-dessus figurés sont fort rares, et qu'ils s'en vont disparaissant chaque jour avec la liberté et le progrès des mœurs. En Harmonie, la pudeur est de ton chez l'homme comme chez la femme. La constance est la règle générale, et la mobilité l'exception. On y rit sur la scène des Richelieux et des Lovelaces, comme en Civilisation des Cassandres, des Sganarelles et des maris vexés.

Ainsi la fleur, poésie de la végétation et miroir des passions humaines, chante de sa voix parfumée l'*Hosanna in excelsis* à l'amour, état de grâce spécial des âmes et des corps, don de lucidité suprême qui fait lire couramment dans le livre de Dieu.

L'histoire des abeilles et celle des fourmis répètent mot à mot, comme celle des fleurs, des diamants et les autres, la formule du gerfaut.

La ruche est, à ma connaissance, la seule république dont la richesse repose sur le travail seul, et n'ait pas pour assises la guerre ou le commerce, une rapine quelconque. Le cas est assez rare pour valoir que nous l'honorions d'une mention toute spéciale, et que nous nous empersions de reporter à qui de droit le mérite d'une telle exception.

Or, il n'y a dans la ruche qu'une seule autorité, responsable de tout ce qui s'y fait de bien comme de mal : c'est l'autorité féminine. Politiquement parlant, le mâle, en cette espèce, est un mythe ; le mâle n'existe pas.

La richesse de la ruche, qui n'a coûté de sang ni de larmes à personne *au dehors*, semblerait démontrer *a priori* que c'est bien là le patron de la république modèle, et que la richesse et le bonheur sont dans la sagesse et dans la supériorité de la politique féminine. Mais la médaille là aussi a son revers, ce bonheur exigeant des victimes *au dedans*.

C'est une femelle qui est reine dans la ruche. Je demande pardon d'être obligé de me servir de cette expression de reine pour me faire comprendre du public illettré, car elle est complètement impropre à caractériser la présidence de la république des abeilles. Ce n'est pas la Reine qu'il faut dire avec le vulgaire, mais bien la *Femelle* ou la *Mère*, attendu que la fonction de cette prétendue reine n'est pas de régner, mais de pondre, et qu'elle seule en a les moyens. Et puis ce mot de royauté emprunté aux institutions politiques des hommes, et qui emporte avec lui l'idée d'oisiveté et de luxe fabuleux, jure avec la sainteté de la fonction maternelle, qui, loin d'être une sinécure chez les abeilles, constitue au contraire la plus pénible et la plus absorbante des occupations. On estime en effet que les plus fécondes de ces mères pondent jusqu'à vingt mille

œufs par printemps. On voit par là qu'il ne peut pas leur rester une somme énorme de loisirs. D'ailleurs les malheureuses paient bien cher leur haute position. La reine des abeilles est plus esclave de la loi du travail qu'aucune de ses sujettes; elle est emprisonnée dans l'intérieur de la ruche et gardée à vue par d'impitoyables argousines toujours empressées à la lustrer, à la brosser, à l'aduler et à la nourrir, mais qui ne lui permettent pas de se distraire une minute de son rude labeur. Elle n'est adorée, respectée et servie qu'à titre de travailleuse et de productrice par excellence. La ruche a emprunté une foule d'institutions à la commune harmonienne. Elle est fondée comme celle-ci sur le travail attrayant; on n'y trouve jamais ni oisifs ni improductifs. Elle en diffère surtout en ce que la fonction supérieure s'y décerne à la capacité... abdominale, et en ce que les travailleuses ne peuvent se défaire de la triste habitude de porter sous leurs paletots des armes prohibées.

L'ordre et la sagesse que l'homme admire dans le gouvernement des abeilles n'en sont pas moins le fait d'une institution où la femelle est tout. La prévoyance qui caractérise cette espèce semble en effet être l'attribut exclusif de la féminité et de la maternité dans tous les règnes. C'est une vertu en grand honneur dans les institutions politiques de Jupiter, planète pacifique et généreuse de qui nous tenons la vache nourricière et la pomme de Calville. Je prie à ce propos les jeunes personnes qui savent toutes ces choses-là pour me les avoir entendu conter, de ne pas m'accuser trop précipitamment de redite. D'abord les grandes vérités ne sauraient trop se redire, et ensuite les détails de cette espèce ne sont pas encore assez profondément entrés dans le domaine des idées courantes pour qu'il y ait réellement péril à les rappeler de temps à autre. C'est à force de répéter tous les matins la même calomnie contre l'hydre du socialisme que les journaux du grand parti de la peur ont fini par faire croire à l'existence du monstre et par y croire eux-mêmes. C'est bien le moins que les apôtres du progrès mettent autant de persévérance à semer la vérité que les apôtres de la routine à propager le mensonge.

Point de richesse sans le travail attrayant; point de travail attrayant hors de l'autorité féminine : voilà la formule des abeilles.

Elle se rapproche en une multitude de points de celle du gerfaut, sans être aussi complète. La tribu des abeilles occupe parmi les insectes le même rang que celle des faucons parmi les oiseaux. C'est la plus intelligente, la plus brave et la plus industrielle de toutes, celle qui porte le plus grand cœur dans le plus petit corps, celle qui la première s'est ralliée à l'homme.

Et la formule de l'abeille n'est pas de mon invention plus que l'autre. On sait que quand la Femelle ou la Reine des abeilles périt, la république prend instantanément le deuil, que le travail devient répugnant et que les ateliers se mettent en grève ; enfin, que l'Anarchie succède à l'Ordre, et que les ouvrières démoralisées se ruent sur les provisions et les pillent. Des mâles ne feraient pas pis.

Il est difficile de nier les magnifiques résultats de la politique adoptée par les habitants de la ruche. Toutefois, j'accorde volontiers aux mâles de toutes les espèces le droit de protester contre l'infinité et l'indignité du rôle assigné à ceux de leur sexe par cette politique ombrageuse.

Ceux qui ont un peu étudié l'histoire des abeilles savent, en effet, que tous les mâles d'une tribu sont réservés aux plaisirs du harem de la Sultane-Mère; qu'ils sont là trois ou quatre cents amoureux qui se disputent la possession d'une coquette, et que la première faveur accordée par celle-ci à un seul de ses soupirants devient le signal de l'extermination de tous. Il est clair qu'on pourrait se conduire d'une façon moins indélicate avec ces malheureux ilotes, et je ne suis pas assez partisan des harems féminins des Turcs, où l'on engraisse les odalisques, mais où on ne les tue pas, pour approuver l'institution des harems masculins des abeilles, où l'on extermine les mâles aussitôt qu'on n'a plus besoin de leurs services. Les abeilles ouvrières qui se chargent de la tuerie, et qui sont sans pitié parce qu'elles ont peu de sexe, disent bien, pour repousser l'accusation de barbarie qu'on leur adresse, que les mâles n'ont pas besoin qu'on les tue pour mourir, qu'ils se savent destinés à périr aussitôt que leur mission est remplie, et qu'ils sont tellement familiarisés avec l'idée de cette mort tragique qu'ils courent au-devant d'elle et l'acceptent comme un bienfait, la sollicitent même... Mais je ne sais pas jusqu'à quel point cette version est croyable; et, d'ail-

leurs, je ne saurais me faire à l'idée de ces pratiques philanthropiques qui consistent à poignarder les gens pour les empêcher de traîner.

Je partage à cet endroit l'opinion d'une jolie femme d'un esprit infini qui m'écrivait une fois : « Que vos abeilles soient plus sensées que les civilisés, je le crois facilement ; que leur politique produise d'admirables résultats, qu'elle prouve que l'espèce féminine de tous les règnes est remplie d'ordre et de sagesse, et qu'il est absurde de se priver de ses conseils dans les choses du gouvernement, c'est là une vérité d'évidence axiomatique ; mais ce n'est pas une raison suffisante pour nous faire prendre ces dames pour modèles, nous qui avons des hommes qu'il est défendu de tuer et qui s'entêtent à vivre. Jamais une société où l'enfant ne connaît pas sa mère ne sera mon idéal. »

Ni à moi non plus, madame ; mais il n'y en a pas moins là un fait que toutes nos critiques n'invalideront pas, et qui confirme glorieusement la théorie du bonheur proportionnel à l'autorité féminine. C'est que la ruche est un immense laboratoire où règnent l'autorité et l'ordre, la liberté, l'égalité et la solidarité, où l'amour sacré du travail est poussé jusqu'au fanatisme et où l'expression du bonheur de vivre est écrite sur chaque physionomie. S'il a fallu acheter ce résultat par quelques sacrifices regrettables, cela vient de ce que les insectes ne sont pas parfaits d'abord, et ensuite de ce qu'il est difficile de faire une excellente omelette sans casser quelques œufs. Enfin le résultat obtenu justifie en quelque sorte les moyens employés. Il est juste de faire observer d'ailleurs que ces mâles sacrifiés étaient des consommateurs improductifs complètement impropres à l'industrie, et qu'ils ne formaient qu'une fraction minuscule de la population de la république. Ah ! si seulement les hommes qui tiennent depuis six mille ans les femmes à la chaîne pouvaient justifier par leur propre bonheur, comme les abeilles, la barbarie de leur conduite à l'égard de leurs mères !

Quand on interroge la fourmi, cousine germaine de l'abeille, sur le secret de ses institutions politiques si grandioses, si durables, elle répond comme sa parente par la phrase stéréotypée : *Attribution exclusive de l'autorité aux femelles, garanties naturelles d'attraction.*

Peut-être même la fourmi a-t-elle poussé plus loin que l'abeille le culte fanatique de la femelle, car je ne sache pas que les abeilles aient jamais adopté la méthode du palanquin pour voiturer à la promenade les jeunes personnes qui se trouvent dans une situation intéressante, et l'usage de ce véhicule est pratiqué chez les fourmis depuis un temps immémorial. Les abeilles se disputent l'honneur d'apporter le miel à leur reine, et se précipitent sur ses pas pour lui caresser le corsage, pour broser et lustre toutes les pièces de son habillement ; les fourmis ne se bornent pas à ces attentions délicates. Lorsqu'une de leurs femelles meurt, elles s'empressent autour du cadavre, le tournent et le retournent dans tous les sens, le manipulent, le frictionnent, et ne consentent à se séparer de l'objet de leur tendresse qu'après des heures entières passées à cette pieuse besogne, et après avoir reconnu l'inutilité de leurs efforts pour rappeler la défunte à la vie.

La fourmi a été assez longtemps calomniée par les fabulistes ignorants et par les historiens perroquets pour qu'un écrivain courageux croie enfin l'heure venue de prendre sa défense et de lui restituer ses mérites. Non, *la fourmi n'est pas avare*, et c'est là son moindre défaut, entendez-vous, mons La Fontaine. La fourmi n'amasse aucune provision pour l'hiver, *ni mil, ni vermisseau*, attendu qu'elle n'en a pas besoin, et qu'elle passe sagement cette saison à dormir comme l'ours et la marmotte ; partant, elle n'a jamais rien eu à refuser à la cigale, qui d'ailleurs ne lui a jamais rien demandé, attendu qu'il n'y a pas de cigales en hiver, et que la cigale n'attend pas pour disparaître que la bise soit venue. Convenons-en tout bas pour l'honneur du bon La Fontaine, mais son déplorable apologue de la Cigale et de la Fourmi n'est qu'une petite flagornerie à l'adresse des capitalistes philanthropes qui fondent des caisses d'épargne et qui ne demandent pas mieux que de s'autoriser de l'exemple de la fourmi industrieuse pour faire de la morale au peuple, quand ce peuple lui demande du travail et du pain. Ces capitalistes philanthropes sont les mêmes qui trouvent fort étrange que ce soient toujours les malheureux qui se plaignent de l'état social et qui désirent changer de situation. Moi qui suis un homme simple, je comprends cette velléité, et je ne vois rien de bizarre à ce que ce soient

ceux qui ont faim qui demandent à manger. La plainte m'étonnerait davantage sortant de la bouche des repus.

Une chose que les fabulistes n'ont pas sue et que les historiens n'auraient pas osé écrire, c'est que de toutes les histoires de ce bas monde, celle de l'abeille exceptée, mais celle de l'homme comprise, la plus intéressante sous une foule de rapports, la plus curieuse à étudier, la plus féconde en enseignements politiques, est celle de la fourmi. On ne voudra peut-être pas ajouter foi à mes paroles, quand j'affirmerai que les principes les plus avancés du socialisme ont pénétré dans les fourmilières depuis des milliers d'années; mais le fait n'en est pas moins constant ni moins irrécusable. Oui, voilà dix mille ans et plus que ces insectes quasi microscopiques que nous foulons aux pieds ont résolu, dans leur simple bon sens, toutes les graves questions politiques qui agitent encore si profondément aujourd'hui la pauvre espèce humaine. Voilà dix mille ans que les fourmis, ainsi que les abeilles, ont dit le dernier mot sur la meilleure des formes gouvernementales, après avoir usé à la pratique, lois de Minos, lois de Lycurgue, communautés de Saint-Benoît et d'Icar, royautés absolues, royautés mitigées, théocraties, aristocraties, oligarchies, démocraties masculines et le reste. Et remarquez que l'opinion des fourmis et des abeilles est une opinion sérieuse qui s'étaie sur l'expérience et qui ne varie pas suivant les latitudes comme celle des versatiles humains : erreur en deçà des Pyrénées, vérité au delà. La foi que confessaient les fourmis et les abeilles, dès avant la naissance de l'homme, est encore celle qu'elles confessent à cette heure. Aujourd'hui comme il y a cent siècles, dans le vieux continent comme dans les nouveaux, la fourmi et l'abeille portent gravée sur leurs étendards la rayonnante devise du travail attrayant. Et comme ces petites bêtes sont des logiciennes de haut titre, elles ont compris d'emblée que le principe du travail attrayant était incompatible avec la fainéantise, le parasitisme et l'oppression des femelles, les productrices par excellence. Puis, conformant leur conduite à leur foi, elles ont décrété sans phrase la suppression des parasites et la supériorité du sexe féminin sur l'autre.

Or, admirez la fécondité magique du principe divin. Il a suffi de

ces décrets héroïques pour élever les républiques modèles des fourmières à des hauteurs de prospérité fabuleuses. C'est le travail glorifié qui enfante ces prodiges d'architecture, de sculpture et d'édilité dont le caractère cyclopéen stupéfie l'observateur au premier regard qu'il aventure dans les détails du labyrinthe d'argile qui sert de domicile à une tribu de fourmis. On a fait beaucoup de bruit de l'audace sans seconde des francs-maçons du moyen âge, artistes inconnus qui bâtirent avec leur truelle et leur foi tant de gigantesques cathédrales, Strasbourg, Rouen, Cologne, merveilles de l'art gothique, où la pierre spiritualisée semble avoir pris dans les mains du sculpteur la souplesse et la flexibilité du roseau. On élève jusqu'aux nues le grandiose génie de Michel-Ange, qui jeta dans les airs le Panthéon païen pour en faire la calotte d'une basilique chrétienne. Enfin, j'ai entendu vanter outre mesure, parmi les chefs-d'œuvre de l'art romain, le pont-aqueduc du Gard avec ses trois étages de voûtes. Or, écoutez ceci, pauvres génies humains, qui vous imaginiez avoir poussé jusqu'à l'impertinence suprême l'élégance et la fioriture de l'architecture idéale, et souffrez que ma voix franche rabatte un peu les fumées de votre orgueil.

En vérité, je vous le dis, les plus sublimes hardiesses de l'art gothique, de l'art romain et de la Renaissance, vos voûtes vertigineuses qui ne tiennent en l'air que par la force de l'habitude, vos piliers de fusées volantes, vos flèches évidées qui se balancent au vent, vos triples rangs d'arcades, vos pyramides d'Égypte elles-mêmes, ne sont que jeux de goujats limousins auprès des constructions impossibles de telle fourmi dédaignée de nos bois, de nos jardins, de nos plaines, qui jette insolemment cinquante ponts l'un sur l'autre, qui construit des pyramides de la taille de l'Himalaya, et qui vous bâtit en huit jours une ville fortifiée avec ses ponts-levis, ses fossés, ses places publiques, ses monuments, ses rues et ses portiques, et même des faubourgs à chaque porte.

Artistes à deux pieds sans plumes, inclinez-vous de bonne grâce devant vos maîtres les artistes à six pattes. Politiques, guerriers, législateurs, éleveurs, professeurs de barricade ou de boxe, travail-

leurs de tous états, allez apprendre votre métier à l'école des fourmis. Il y a là de l'enseignement pour vous tous.

Car, bien avant que le chien eût fait don de la vache et de la brebis à l'homme, c'est-à-dire bien avant qu'il y eût des peuples pasteurs, la fourmi de nos rosiers se livrait avec succès à l'élève et au parcage du bétail, industries qui font aujourd'hui l'Anglais et le Normand si fiers.

Avant qu'il y eût des musées de peinture et d'anatomie comparée, la fourmi de nos bois montait déjà des squelettes de reptiles et de toutes sortes d'animaux pour en décorer ses galeries publiques, et elle avait acquis dans l'art de préparer ces pièces un talent surhumain.

O hommes, mes semblables, qui n'avez qu'à vous baisser pour voir et pour apprendre des plus humbles créatures le secret des destinées heureuses, combien de temps encore le fol aveuglement de l'orgueil vous condamnera-t-il à croupir dans les bas-fonds de la misère? Quelles sanglantes leçons et quelles douloureuses épreuves attendez-vous encore pour proclamer l'avènement de la femme reine et confesser le travail attrayant?

Mais accordons enfin la parole à l'oiseau qui la réclame avec impatience pour chanter à son tour les vertus du printemps. L'oiseau est plus hardi que pas un dans la définition de sa passion dominante. Il appelle l'amour le flambeau de la vertu. Cette définition est fort juste.

L'oiseau nous crie depuis des siècles sur tous les tons, sur tous les modes, et par-dessus les toits et par-dessus les feuillages, que toute beauté naît de l'amour au *spirituel* ainsi qu'au *matériel*; que toutes les vertus sont du printemps, tous les vices de l'automne.

Comme il a été suffisamment constaté par de précédents détails que c'était l'amour qui donnait au mâle son éclatant plumage et son brillant ramage, à la femelle ses talents d'architecte, sa sagesse, sa prévoyance, son courage maternel, son dévouement sublime; comme personne ne s'est jamais insurgé contre cette attribution, pas même le savant d'Institut, je n'insiste pas sur la démonstration de l'axiome que toutes les vertus de l'oiseau sont de son printemps.

Je ne demande plus qu'une chose : quand est-ce que la nuit se

fait dans son intelligence, et que sa voix se perd, et que ses plumes s'en vont, et que le ventre lui vient?

· Sinon quand il cesse d'aimer, quand la passion rectrice qui illuminait son esprit s'est éteinte elle-même...

Quand est-ce qu'il s'adonne à l'ivrognerie comme la grive, à la gourmandise comme le bec-figue, à la paresse comme la caille? Quand est-ce qu'il se laisse prendre à tous les pièges que l'homme tend à ses vices?

· Sinon à l'arrière-saison! *Tous ses vices sont de l'automne!*

Tous ses vices sont de l'automne. La sagesse éternelle a parlé par le bec des oiseaux.

Car il y a dans cette simple comparaison des mœurs de l'oiseau aux diverses phases de son existence plus d'enseignement et de véritable science que dans les quatre cent mille tomes de la philosophie, de la théologie et de la métaphysique, ouvrages bons à chauffer les bains, et qui n'ont jamais servi qu'à faire vivre les philosophes et autres perversificateurs de l'entendement humain.

· Car à nous aussi, fils de la femme, nos vertus sont de notre printemps, nos vices de notre automne. Je voudrais voir pour beaucoup cette sentence de la nature écrite en lettres d'or au frontispice de tous nos monuments.

Remarquons, en effet, que cette vérité cruelle n'est que le développement de cette autre que l'amour est l'état parfait de l'Être, — et que la glorification de l'amour entraîne fatalement celle des jeunes, — et la glorification des jeunes la démolition des vieux, — et la démolition finale de ceux-ci celle de toutes les impostures religieuses, politiques et scientifiques, y compris les règles de Lhomond. Quand je disais qu'il était difficile de calculer du premier coup d'œil la portée de la formule du gérfaut!

Nous voici arrivés à l'histoire de l'homme par celle de l'oiseau, et là aussi il nous sera facile de démontrer par mille preuves que le bonheur des individus est en raison *directe* de l'autorité *féminine* et *inverse* de la *masculine*. Fasse le ciel qu'aucune considération d'intérêt personnel ne m'arrête en cette tâche courageuse, en m'inspirant pour mes contemporains une pitié coupable! Car tout n'est pas rose, je le sens, dans le métier d'avocat du bel âge, quand on

touche à la fin de son dixième lustre. Et pourtant il faut bien avoir un peu vécu pour savoir ce que c'est que vivre, pour juger et pour comparer.

C'est une femme qui nous console de notre première douleur, qui cueille notre premier sourire, qui guide nos premiers pas ; c'est la main d'une femme qui écarte de notre voie le mal et la souffrance, et colore pour nous de teintes roses les premiers horizons de la vie. Notre amour de la justice et des petits oiseaux, notre franchise, notre grâce et notre naïveté sont exclusivement de nos mères, anges gardiens du bonheur et de la pureté de l'enfant, qui ne lui font connaître de l'autorité que le bénéfice et les charmes, et qui jamais ne demandent à la contrainte ce qu'elles peuvent obtenir par la douce persuasion, les caresses et les confitures.

Mais, si le premier bonheur de l'enfant lui vient de la femme, son premier cauchemar est de l'homme, sa première bête noire est le pion. Pion est le nom qu'on donne dans le monde à l'argousin du bague collégial ; c'est une des variétés les plus déplaisantes du genre homme.

Il n'y a qu'une grande douleur et qu'une grande joie dans l'enfance : la grande douleur quand on quitte sa mère pour aller au collège ; la grande joie quand on quitte le collège pour se retrouver dans les bras de sa mère après dix mois d'absence.

Je me souviens encore comme si c'était d'hier, malgré quarante ans d'intervalle, du jour où ils m'ont arraché à mes vertes pelouses, au grand air, au vagabondage, aux lapins et aux merles ; où ils m'ont pris tout chaud encore des larmes et des baisers de ma mère pour me livrer à des cuistres crasseux, lesquels m'ont tout d'abord cloîtré dans des murs sombres, comme un poulet à l'épINETTE, mais non pour m'engraisser, les traîtres ! Je crois subir encore les tortures effroyables qu'ils m'infligèrent dix ans en châtiment d'une prétendue passion immodérée des fruits rouges, doublée et chevillée d'une répugnance invincible pour le *que retranché*, souvenir odieux qui me remonte au cœur comme un rhumatisme moral par les temps nébuleux. En ces jours-là j'entends encore et je me répète mot pour mot les longs discours qu'ils me tenaient de leur voix nazillarde sur les mérites de la sobriété et sur les inconvé-

nients de la pâte ferme, les misérables qui économisent sur la ration de leurs pensionnaires de quoi garnir somptueusement leur table, et qui ne manquent jamais d'abriter leur cupidité révoltante sous la sainte égide de la morale et des commandements de Dieu. Et ma haine contre ces tortureurs jurés de l'enfance n'a fait que s'aviver avec l'âge, et c'est toujours avec un nouveau plaisir que je saisis l'occasion de leur jeter à la face mes malédictions passionnées. Un pion que je rencontrai dans le monde, dix ans après ma sortie du collège, mē disait qu'il n'oublierait jamais le mal que je lui avais fait. « Ni moi non plus, monsieur, lui répondis-je avec une fermeté dont je m'honore, car je sais encore tous les vers de l'*Héloïse*, de *Warwick* et de *Fernand Cortès*. »

Le lâche, abusant de la ductilité de ma mémoire, me donnait à apprendre pour la moindre peccadille des tragédies de M. La Harpe et de M. Colardeau !

Oh ! oui, soyez maudits, méchants marchands de soupe, affreux empoisonneurs des enfants et des peuples, vous qui entamez l'œuvre de perversion de la créature humaine en lui faisant un crime de ses appétits légitimes, et qui l'armez dès l'âge de neuf ans contre toutes les institutions de votre ordre social sans tenir aucun compte de la volonté de Dieu. Car c'est Dieu lui-même, entendez-vous, qui a voulu que les développements de l'être physique précédassent ceux de l'être moral chez l'homme, et qui a fait au moutard de sa gourmandise providentielle la condition première de son développement normal. Et comme il faut absolument que la volonté de la Providence s'accomplisse, c'est vous qui êtes cause qu'au bout de six mois de votre régime de morale et de pain sec, cette gourmandise d'institution divine que vous prétendiez comprimer éclate de toutes parts en essors subversifs. J'ai vu des enfants de dix ans nés honnêtes et sortis de la maison maternelle, vierges de toute pensée mauvaise, devenir, au bout d'un trimestre, de damnés sacripants, bons à tout, hors le bien et le métier de soldat, et qui vous escadalaient les toitures avec la légèreté d'un chat maigre pour voler des pruneaux. Et quels pruneaux, Dieu du ciel ! des pruneaux de collège..... Dignes fruits de l'enseignement masculin !

On comprend que la modestie me retient de citer ici un nom

propre ; mais ce que j'ai vu, hélas ! ce que j'ai fait peut-être, tout le monde l'a vu et l'a fait comme moi.

C'est-à-dire qu'il ne faut pas même une année de cette éducation classique tant vantée pour conduire l'enfant à la gourmandise, au vol et au mensonge, et pour inoculer à une créature libre tous les vices de l'esclave. Apprendre toutes ces belles choses assaisonnées de quelques méchantes bribes de grec ou de latin de cuisine, est ce qu'on appelle en jargon de Sorbonne faire ses humanités !

Le pire de ce système d'enseignement masculin est que la tonique du pion, qui est l'éloge exagéré du pain sec, discordance avec sa dominante, qui est l'amour de la bécasse, et que cette discordance, qui n'échappe jamais à la perspicacité du gamin, finit par donner au maître, aux yeux de son élève, le caractère méprisable du hâbleur soldé pour mentir. Or, comme les impressions du jeune âge sont celles qui durent le plus, vous pouvez être certains d'avance que cette idée plus ou moins juste que l'enfant se sera faite au collège de la moralité de l'autorité déteindra quelque jour sur l'opinion de l'homme mûr, et contribuera puissamment à affaiblir chez lui le respect dû à tous les dépositaires assermentés du pouvoir. L'histoire du dernier demi-siècle nous dit si ce mépris déplorable de l'autorité gouvernementale a été fécond en bouleversements politiques et en révolutions. Une preuve positive que les trois quarts des révolutions ne sont que les explosions posthumes des colères du moqtard contre le pion, c'est que toutes celles dont les bourgeois ne se mêlent pas échouent.

La théorie de la supériorité du pain sec sur la tarte aux cerises a été inventée par les hommes ; mais il serait très difficile de citer une seule phrase d'une femme célèbre à l'appui de cette dangereuse doctrine, qui est en opposition formelle avec le fameux précepte de la gastrosophie chrétienne : « Ne faites pas manger à autrui ce que vous ne voudriez pas manger. »

Ce qui prouve que non-seulement le bonheur des enfants est en raison directe de l'autorité féminine et inverse de la masculine, mais que, de plus, tout système d'enseignement national qui ne débute pas par confier à la femme le monopole de l'éducation primaire est un système funeste qui ne peut aboutir qu'à des mons-

- truosités. C'est précisément parce que Dieu a destiné la femme à jouer ce rôle d'institutrice primaire qu'il lui a départi avec tant de libéralité, l'esprit, la sensibilité et la grâce, et qu'il lui a refusé la force musculaire nécessaire à l'exercice des industries pénibles. Il l'a faite gracieuse, douce et charitable, pour nous forcer à nous modeler sur elle à l'âge des impressions faciles; car Dieu souffre plus qu'on ne pense de notre grossièreté et de notre gaucherie. Mais les hommes qui avaient accaparé la toute-puissance politique pour ceux de leur sexe, ont bien compris que pour conserver à la barbe ce fructueux monopole, il fallait lui attribuer aussi le monopole de l'enseignement de l'enfance; alors ils ont banni la femme de sa sphère d'action légitime. Ceci a été de leur part un trait de haut machiavélisme. On verra dans un autre alinéa de ce traité d'ornithologie passionnelle sous quelle tente s'est retirée la femme, indignement spoliée par l'homme de la fonction auguste que Dieu lui avait assignée.

Donc tout le bonheur de l'enfant git dans l'autorité de la mère; mais cette autorité-là a le tort d'être quasi légitime, quasi de droit divin. L'attachement des deux êtres l'un pour l'autre n'est pas libre; l'enfant est la chair de sa mère. Le désir de l'adulte aspire vers un autre idéal, parce que la sphère de la liberté illimitée est la seule où l'amour puisse déployer ses ailes, et la liberté illimitée n'est que là où s'exerce sans contrainte la souveraineté de la femme. Bonheur, Liberté et Servage d'amour sont trois mots synonymes, l'idéal de félicité suprême que rêvent les amoureux étant de demeurer *enchaînés* aux pieds de leur souveraine. « *Reprends sur tout mon être un invincible empire; Sois le jour qui me luit, sois l'air que je respire.* » Les gens qui parlent ainsi et disent ce qu'ils pensent, désirent modérément qu'on les délivre de leurs fers.

Jamais je n'ai demandé à nos gouvernements que de se faire obéir ainsi de fougue et sans gendarmes. Mais les gouvernements, qui sont presque toujours menés par des hommes très-vieux et qui n'ont pas les mêmes moyens de séduction que les jeunes femmes, aiment mieux se faire détester, parce que c'est plus facile et ensuite parce qu'ils ont la ressource de rejeter sur l'esprit d'insubordination des masses les torts de leur impuissance sénile et de leur in-

capacité. Je désire maintenant qu'on me dise de quel côté se trouvent la charité et la générosité chrétiennes, du côté de ces mêmes vieux à lunettes qui n'hésitent jamais à mettre le feu aux quatre coins du globe pour défendre leurs emplois menacés, ou de celui de ces touchantes martyres qui meurent si souvent du regret de leur souveraineté perdue, mais qui jamais n'ont recours à la force pour faire rentrer les insurgés dans le devoir, sachant trop que là où il n'y a plus d'amour, la reine perd ses droits.

Je ne suis pas le premier sage qui ait écrit que l'amour était l'état de lucidité suprême qui permettait de lire dans le livre de Dieu. Saint Augustin, qui avait beaucoup aimé et qui n'était pas myope, avait entrevu dès son époque cette faculté d'intuition divine dévolue à l'amour : « *Donnez-moi un homme qui aime, dit le docteur de la grâce, et il comprendra tout.* »

Boileau, qui était un grand poète et qui se rendait volontiers justice en se plaçant au-dessus de Racine et au-dessous de Molière sur la liste des illustrations littéraires de son siècle, Boileau, qui a écrit une méchante satire contre les femmes, confesse, dans son *Art poétique*, que ce n'est pas assez d'être poète pour exprimer les transports heureux de l'amour, qu'il faut être, en outre, amoureux. Il constate, dans le même volume, que de l'amour la fidèle peinture... est, pour aller au cœur, la route la plus sûre. C'est-à-dire que le régent du Parnasse n'admet guère que les amoureux à l'honneur d'enfourcher Pégase, le bidet du local.

Ce double certificat d'aptitude poétique supérieure délivré à l'amoureux par un homme qui ne l'était guère, mais à qui l'on ne peut cependant pas refuser une dose de bon sens peu commune, est une pièce capitale. On ne s'attendait guère, j'en suis sûr, à voir le gerfaut et Boileau voter oui sur la même question.

Lamartine, qui eut le triste sort d'être plus aimé qu'amoureux, écrivait, en son meilleur temps : « *Et rien, excepté nos amours, ne mérite un regret du sage.* »

Et si l'amour n'était l'état parfait de l'être, le point culminant de la sagesse, pourquoi le sage regretterait-il l'amour ?

Je cite les poètes de préférence aux géomètres, parce que je crois les premiers plus compétents que les seconds sur la question d'a-

amour. Il est fort naturel d'abord que les gens d'imagination qui traversent fréquemment les régions de l'idéal en sachent un peu plus long sur le chapitre des harmonies divines que les professeurs d'*x*, gens généralement casaniers. Et puis la géométrie n'est que du cerveau, tandis que la poésie est du cœur. Le géomètre dit ce qui est, le poète ce qui sera ou ce qui devrait être. Si bien que ceux qu'on nomme les rêveurs sont toujours de quelques milliers d'années en avant des esprits positifs. Qu'est-ce que la vapeur, s'il vous plaît, cette vapeur animée dont le siècle est si fier, à côté de l'hippogriffe de l'Arioste, ... une bête infatigable, qui n'a besoin que d'être remontée comme une pendule pour entreprendre sans hésiter des voyages dans la lune ? Qu'est-ce que votre palais des Tuileries avec ses cheminées qui fument, et vos jardins de Versailles où il tombe de la neige et où les arbres perdent leurs feuilles, en regard des jardins et des palais d'Alcine ? Et comme la lecture de *Roland furieux*, de *Paul et Virginie*, de *Robinson Crusôé*, ou de *Don Quichotte de la Manche*, est plus intéressante, plus suivie et plus instructive que la démonstration du binôme de Newton !

C'est l'amour qui, dans tous les actes de l'homme comme dans ceux des oiseaux, a créé le plus de merveilles. Et de toutes ces merveilles, la plus rare, la plus regardée et la plus admirée est une image de femme en marbre, en ivoire ou en or. Quand un conteur arabe veut enthousiasmer son auditoire inflammable aux veillées du désert, il n'a qu'à entreprendre le portrait de son héroïne. Alors tous les regards s'allument, toutes les respirations se suspendent, et quand l'orateur a terminé sa description par la formule consacrée : *Gloire à Dieu qui créa la femme*, tous les auditeurs répètent en chœur avec un accent pénétré d'expression, d'admiration et de gratitude : *Grâce à Dieu qui créa la femme !*

On dit que c'est le mot d'amour qui sonne le plus doux dans tous les idiomes de la terre : *amour, amor, éros, love, liebe*, etc.

Je ne comprends pas qu'on ose dire que l'amour rend aveugle, quand il est prouvé au contraire par l'expérience universelle des siècles que l'amour fait découvrir à chaque instant chez l'être aimé une foule de perfections adorables, invisibles à l'œil nu pour tout autre que pour l'amoureux.

L'amour donne du cœur aux poltrons et de l'esprit aux sots; il double celui des filles.

J'ai vu des écrivains distingués de ma patrie qui avaient trop profité de la lecture d'Hégel faire retour à la lucidité nationale pour plaire à une grisette. J'ai vu des géomètres blessés d'un trait de Cupidon redevenir des hommes, et passer violemment du culte de l'angle aigu à celui de l'ellipse, gracieuse courbe d'amour.

Je sais vingt définitions charmantes de l'amour faites par l'homme; car l'homme abandonné à lui-même, c'est-à-dire à la pression de Dieu, a une forte tendance à se préoccuper de cette passion d'amour, et il emploie généralement pour la peindre son style le plus chaud et le plus coloré. Il n'est pas une de ces définitions qui n'apporte un argument de plus à la théorie du gerfaut, tant les esprits supérieurs sont d'accord pour glorifier l'amour.

Un premier Allemand a écrit :

« L'amour est le souvenir de l'unité primordiale de l'être. L'amour est à la fois souvenir et tendance. »

Un second Allemand :

« L'amour est un arbre magnifique qui a ses racines dans la chair, mais dont les rameaux planent au-dessus du monde matériel et amènent à maturité des fruits impérissables. »

C'est une femme qui a dû penser, en levant ses doux regards bleus vers les nuages, que l'amour était la nostalgie de la patrie céleste.

On lit dans tous les poètes chrétiens et même musulmans que l'amour est un parfum qui ne peut se conserver que dans des vases d'or.

Celui qui a écrit que l'amour était la colonne de feu qui guidait les élus vers la terre promise pourrait bien appartenir au rite juif. Il n'y a pas de religion, si absurde qu'elle soit, qui défende d'aimer. David, qui était un roi saint, et son fils Salomon, qui était un roi sage, ont aimé vaillamment. Le sage possédait, dit l'histoire, trois cents femmes légitimes et sept cents concubines. Trop de biens pour un homme seul.

J'ai souvenance d'avoir été accablé de très-nombreux sarcasmes, et d'avoir même été officiellement gratifié de l'épithète de cerveau

timbré pour avoir affirmé dans un de mes moments de lucidité extrême que l'Amour était le génie de la Raison. Mais je n'en persisterais pas moins à considérer cette définition comme la meilleure de toutes celles qui précèdent, si elle n'était de moi ; car elle a pour elle l'adhésion quasi unanime des bêtes, des métaux et des fleurs, plus celle de l'histoire de ce globe.

En effet, si l'amour, la jeunesse, le dévouement, la loyauté, le courage, ne sont pas des mots synonymes dans le langage des hommes, ces mots sont liés l'un à l'autre d'un ciment indissoluble dans le langage de Dieu.

La pudeur, qui est le coloris de la vertu, ne fleurit qu'au printemps, et la jeunesse a de telles grâces d'état que sa gaucherie et sa timidité sont des charmes. Mais la nature ne donne la jeunesse à l'homme que pour aimer, et ne tolère pas volontiers qu'on emploie ce temps à autre chose. Ce bonhomme Jadis de Murger, qui prie un jeune niais de lui prêter sa jeunesse puisqu'il n'en use pas, est un vieillard sensé taillé sur le patron des vrais sages par une main jeune et sûre.

On m'a demandé quelquefois pourquoi la nature, qui paraît attacher tant de prix à l'exécution de ses ordres amoureux, a fait cependant la part d'amour si petite à l'homme, après l'avoir faite si large et si magnifique à l'oiseau. Je me tue de répondre à cette question que l'oiseau a déjà les trois quarts du corps en Harmonie, tandis que l'homme n'y a pas encore mis le premier orteil, — et que, le bien ne figurant jamais que *par exception*, c'est-à-dire pour un *huitième* dans les sociétés limbiques, il suit fatalement de cette loi que l'âge de l'amour ou de la *lucidité morale* ou *du bien* ne peut occuper que le huitième de la vie des civilisés. Heureusement que le contraire a lieu en harmonie, et que ce n'est par conséquent qu'un peu de patience à avoir. En attendant, hélas ! cette limitation fatale de la phase d'amour au huitième de la vie humaine actuelle est cause que les amoureux se trouvent forcément en minorité dans toutes les assemblées législatives de ce monde, et chacun doit comprendre l'excessive gravité de cet empêchement. Puisque l'entrée en harmonie ne peut être déterminée que par l'avènement de la royauté féminine, et puisque la jeunesse est le seul âge où l'homme,

conscieux de ses vrais intérêts, soit disposé à proclamer avec enthousiasme la légitimité des droits de la femme à la couronne, il est bien évident que cette ère fortunée ne s'ouvrira pas que les jeunes n'aient la majorité dans les conseils des nations. Or, je laisse à imaginer si les vieux, qui jouissent depuis la Chute d'un pouvoir usurpé, et qui y sont plus âpres que le vautour à sa proie, s'en laisseront dépouiller philosophiquement et sans mot dire par la sentence du scrutin, ou si plutôt ils ne remueront pas ciel et terre pour conjurer le péril dont ils sont menacés... Car ces vieux sont les mêmes à qui la calomnie, l'imposture et la corde sont des armes familières, et qui ont déjà inventé contre la nature et contre la femme tant de fausses religions, de fausses morales et de faux codes. Et il sera prouvé que toutes les fausses religions et que toutes les constitutions politiques des barbares et des civilisés ne sont que des tentatives de rébellion de l'homme contre Dieu. Mais revenons pour le moment aux grâces d'état de la jeunesse, dont nous mènerons dorénavant l'apologie de front avec la démolition de l'âge mûr.

Bien entendu qu'en m'armant contre le vieillard, ce n'est pas à ses droits, mais à sa tyrannie que je porte la guerre. Je sais les privilèges de cet âge, qui sont de se reposer dans les délices du *far niente*, loin du bruit et de l'agitation fébrile, et d'y jouir doucement de la considération acquise par une vie bien remplie. Je veux faire au vieillard ces riches et plantureux loisirs; seulement je ne veux pas qu'on confonde les égards et la reconnaissance dus aux anciens services avec le respect dû à la femme jeune et belle. Je ne veux pas qu'on dise que l'arbre orné de son feuillage, de ses fleurs, de ses fruits, est moins digne de respect que l'arbre chauve. En harmonie, le mot de *respect* ne s'emploie jamais que de l'inférieur au supérieur et de l'homme à la femme.

Au surplus, quand je compare le sort que les civilisés font à leurs vieillards avec celui que nous faisons aux nôtres en cette même harmonie, je ne puis me défendre d'une sainte colère à l'endroit de l'hypocrisie de ces impudents philanthropes dont la bouche est toujours pleine de protestations de *respect* et d'*amour* pour les cheveux blancs, mais dont l'imagination desséchée n'a pu encore trou-

ver mieux que Bicêtre et la Salpêtrière, deux ignobles *prisons de fous*, pour loger convenablement ces objets de leur culte.

C'est que dans notre Éden d'harmonie, l'affection est au fond du cœur, et non pas sur les lèvres comme dans votre enfer, ô civilisés hâbleurs. Nous n'avons pas, comme vous, la mauvaise habitude de vanter outre mesure les privilèges de l'âge, parce que nous n'admettons pas que l'homme gagne beaucoup à vieillir, et parce que nous avons besoin de tenir notre Tonique d'accord avec notre Dominante. Nous n'appelons pas le vieux Nestor le confident des dieux parce qu'il a vécu trois âges d'homme et qu'il radote en conséquence; mais nous le logeons, lui et ses contemporains, en des appartements magnifiques et exposés au midi, dans l'aile la plus paisible et la plus retirée du palais communal. Là, nous le laissons dormir au sein des délices du confort, à l'abri de tout souci et de toute inquiétude, entouré des soins affectueux des enfants et de tous ceux dont il a dirigé les premiers pas dans la carrière du travail attrayant, et qui sont enchantés de lui payer en tendresse et en gratitude sur ses vieux jours les leçons qu'ils ont reçues de lui en leurs jeunes années. C'est un charmant spectacle à faire reprendre goût aux choses de ce monde et à faire désirer de vieillir que cet exemple édifiant des effets de la loi du contact et du ralliement des extrêmes. Mais la sphère affective des relations du vieillard et de l'adulte se borne à cet échange cordial de bons offices et de reconnaissance. Il est inouï qu'en harmonie un jeune homme ait jamais consulté un patriarche sur une affaire de cœur, ni que celui-ci ait prétendu s'entremettre dans une question de mariage à un titre de parenté quelconque, abus qui se renouvelle tous les jours chez les civilisés. Comme on regarde en harmonie que les vieilles gens n'y voient goutte en amour, on a le bon goût de ne jamais leur parler de ces matières-là.

Donc, la jeunesse, disions-nous, ne vaut que par l'amour. On n'est brave, élégant, prodigue de sa bourse et de sa vie, varié dans ses cravates et soigné dans ses chaussures que pour Elle. On se trompe de bonne foi quand on croit venger une offense en coupant la gorge à un ami; on ne se bat généralement, quand on est jeune, que pour qu'Elle sache qu'on est un homme et qu'on saurait la pro-

téger au besoin. C'est même une observation très-curieuse que l'homme joue d'autant plus facilement sa vie que cet enjeu a plus de valeur, et qu'il tient d'autant plus à sa peau que d'autres s'en soucient moins. Il n'y a peut-être pas un seul chauve en France et en Angleterre, où cette espèce est fort commune, qui, s'il était sincère, n'avouât naïvement qu'il a senti une vertu se retirer de lui avec chacun de ses cheveux.

Les vieux traitent rudement cette précieuse faculté exclusivement dévolue à la jeunesse, de tout embrasser par la foi, de tout comprendre par le cœur ; mais je n'en connais guère qui ne soient énergiquement disposés à troquer les trésors de leur expérience contre ce qu'ils appellent tous la déplorable inexpérience du jeune âge, et j'en connais, au contraire, un grand nombre qui donneraient encore cinquante de leurs plus belles années de sagesse par dessus le marché. Je ne crois pas m'aventurer en disant que s'il existait quelque part une fontaine de Jouvence et qu'on y menât un chemin de fer, ce serait de toutes les lignes du globe celle qui donnerait les dividendes les plus forts et les plus scandaleux. On peut se faire une idée de la presse des voyageurs par le récit de la fameuse émeute des octogénaires, qui eut lieu à Lisbonne vers 1520 dans des circonstances analogues et qui nous a été fidèlement conservée par Lorent Vasco le voyageur, en ses curieux mémoires, retrouvés naguère par Antony Méray.

Encore une fois, si l'âge de la prétendue folie ne valait pas mieux que celui de la prétendue sagesse, pourquoi les prétendus sages le pleureraient-ils sans cesse et feraient-ils, au besoin, des émeutes pour s'en rapprocher ? Hélas ! ces Jérémies ne se doutent même pas que cette rétrogradation perpétuelle vers le passé n'est qu'une aspiration vers l'avenir d'harmonie. Le désir entre toujours pour moitié dans le regret : *desiderare* en latin veut dire *regretter*.

Quand vient le mois de mai, le doux besoin d'aimer se réveille ou s'allume au cœur de tous les êtres. Un désir infini de doubler son existence tourmente les créatures les plus chéries de Dieu, les vierges, les oiseaux, les fleurs. La vie circule à flots sous l'écorce des saules. La terre, nue naguère et sonore sous l'étreinte glacée des frimats, se dilate et se gonfle sous la chaude haleine du midi, et sa

puissance génératrice éclate par un débordement fastueux de verdure et de fleurs. La prairie épaissit ses moelleux divans de paquerettes pour assourdir les pas des amoureux ; la forêt se fait sombre pour protéger les mystérieux promeneurs contre les regards indiscrets. L'amour veloute le gosier des oiseaux en même temps que les pétales des fleurs. Le rossignol, le merle, le rouge-gorge, la fauvette font assaut d'harmonie, pendant que les lilas, les marronniers, l'aubépine luttent de coloris, de parfum, de parure. Le sang bat plus vite aux artères de la jeune recluse de Saint-Denis, qui commence à professer pour la raquette un souverain mépris. Ses lèvres et ses joues s'empourprent chaque jour d'un incarnat plus vif, et le besoin de rêverie lui fait trouver du charme aux allées solitaires dont elle avait peur autrefois. L'auteur de toutes choses a placé sous le sein gauche des vierges une harpe éolienne qui rend des sons divins sous le souffle d'amour, et cette harpe résonne sous les caresses de la brise du soir, qui rapporte à la jeune captive les senteurs enivrantes et les élégies contagieuses qu'elle a ramassées en courant sur les buissons fleuris.

Mais laissez dire l'hiver, l'hiver qui clôt les lèvres ardentes d'un fermoir de glaçon et qui fait le nez rouge, l'hiver que la Mythologie antique nous représente judicieusement sous la figure d'un vieillard fortement enrhumé. L'hiver vous prouvera que la nature imprudente se ruine chaque printemps en des dépenses folles, et que ce linceul de neige dont il recouvre à peine les noirs squelettes des arbres leur va mieux mille fois que leurs habits de noces.

La nature a sa politique qui ordonne de s'aimer et, quand vient le printemps, de respirer à deux le parfum des lilas. Et la jeunesse, toujours prête à souscrire aux ordres venus d'en haut, ne demanderait qu'à profiter des beaux jours pour aimer et jouir, parce qu'elle sent parfaitement que le plaisir est la seule chose sérieuse de l'existence, et que la vie humaine la mieux remplie compte à peine vingt printemps.

Mais la politique du vieux vient se mettre en travers de celle de la nature, parce que le bonheur des vieux est comme celui des eunuques, d'empêcher les autres d'aimer.

Et le vieux commence par décréter d'immoralité la promenade

sentimentale, les chansons des oiseaux et la passion des fleurs. Puis, quand vient la pousse des feuilles, il proclame à son de trompe que le moment est venu... de se rompre les os...

Il y a eu dans ce pays, en l'an de folie 1840, un ministère sérieux composé d'hommes très-forts et à qui poussa l'idée de faire la guerre, parce qu'il était né le 1^{er} mars, mois du dieu des combats. La politique belliqueuse de ce ministère s'appelait la politique *printanière* dans les pamphlets du temps.

Les grands hommes d'État d'aujourd'hui, les fortes têtes politiques de l'Europe, de l'Angleterre, de la Russie, de la Prusse, tous ceux qu'on appelle les sages, sans aucune exception, en sont encore à considérer la question des beaux jours sous le même point de vue. Il y a des écrivains qui écrivent de gros livres, lesquels livres sont très-lus, pour démontrer que la guerre est le plus noble des passe-temps de l'homme; et la masse stupide est si intimement convaincue que le métier de tueur d'hommes est le plus honorable de tous, que tous les souverains des États civilisés sont forcés de se déguiser en généraux d'armée dans les cérémonies d'apparat pour faire plaisir à leurs peuples. Il n'a manqué à Lamartine qu'un uniforme de général pour étouffer dans son principe la sanglante insurrection de juin 1848, cause de tant de malheurs pour la France. Cette déférence insensée de la vile multitude pour le sabre est arrivée en France à un tel paroxysme qu'on y voit tous les jours de bons pères de famille, d'estimables bourgeois qui n'y sont pas forcés, habiller leurs enfants en hussards ou en artilleurs, et les faire peindre en ce costume, sans respect pour leur âge. La folie à cet égard est quasi-universelle.

Des hommes ont été jusqu'à associer leur Dieu *bon* qui n'en pouvait mais à leurs fureurs sanguinaires, et à lui imposer l'incroyable obligation de bénir les massacreurs à la suite d'une grosse tuerie. Le sacrilège a même pris quelquefois un caractère grotesque quand, par exemple, chacune des deux armées qui viennent de se cogner fait chanter le *Te Deum* (nous te remercions, Seigneur); car c'est le même Dieu, notez bien, que l'on remercie de la victoire dans chaque camp! J'ai lu beaucoup d'histoires de bêtes, je n'y ai jamais rencontré de telles extravagances.

Le peu de sagesse que possède ce monde lui a été donné par les fous , a dit Mirabeau, mort très-jeune.

Il est d'autant plus juste d'être dur envers les vieux qu'ils sont, de leur côté, sans pitié pour les jeunes. La sagesse qu'on leur prête par lâcheté et par habitude est une charité mal placée et dont ils font mauvais usage. Ce n'est pas tant la sagesse qui est le fruit des cheveux blancs que l'égoïsme, cet affreux égoïsme à un seul qui, pour vous mettre à l'abri des dangereuses impulsions de l'égoïsme à deux, ou à trois ou à quatre, commence par vous dessécher le cœur comme un vieux parchemin.

La vieillesse, c'est l'hiver, la décadence, la ruine ; c'est pis que tout cela encore, c'est l'âge où l'on ne peut plus apprendre et où l'on ne peut plus oublier, même les tragédies de Ducis, de Piron ou de Colardeau.

Le respect exagéré des vieilles culottes de peau qui a perdu la France est un préjugé d'autant plus déplorable qu'il est en contradiction formelle avec le principe même du respect dû à l'autorité de l'âge,... *attendu que les enfants sont toujours plus âgés que leurs pères.*

Cette proposition, qui a le tort de choquer les idées reçues et de paraître paradoxale au premier aperçu comme toute vérité neuve, n'en est pas moins irréfutable, moralement et mathématiquement parlant. Si l'on me concède, en effet, que l'humanité a aujourd'hui six mille ans de plus qu'au déluge, ce qu'il est difficile de contester, il faudra bien me concéder aussi que la génération la plus vieille est la dernière-née. Cette vérité, mise au jour par Pascal et Bentham, et consacrée par l'autorité religieuse du Dalai-lama, a l'inflexibilité rigoureuse du chiffre. Le Dalaï-lama, qui réside au Thibet, est une incarnation permanente de Bouddha dans l'humanité. Le dieu Bouddah ou Fò est celui des Chinois ; c'est un dieu qui, par parenthèse, compte plus de fidèles à lui seul que tous les cultes chrétiens, musulmans et juifs réunis. Or, comme le dieu qui sort du corps d'un vieillard pour entrer dans celui d'un enfant ne meurt pas, il s'ensuit que la série de ses incarnations constitue une chaîne insécable dont chaque anneau se compose d'une existence humaine, et que la dernière incarnation ou génération a *vécue la vie de toutes les*

incarnations antérieures, et par conséquent que le dernier-né est le plus vieux. Cela est si vrai que le Dalaï-lama ne parle jamais des actes de ses prédécesseurs que comme de ses actes personnels.

Et le simple bon sens nous fait tous agir et penser comme le grand Lama du Thibet. L'humanité d'il y a six mille ans n'était que l'enfance de la nôtre, comme la nôtre n'est que l'enfance de la période d'harmonie. Nous sommes plus vieux que nos pères, puisque nous savons tout ce qu'ils savaient, plus une multitude de choses et de procédés qu'ils ne connaissaient pas. Je vous demande comment nous recevrons aujourd'hui, à l'Institut ou ailleurs, un Épiménide qui se serait endormi vers l'époque de la guerre de Troie et qui, se réveillant tout à coup de sa longue léthargie, et ne comprenant rien aux usages du présent, voudrait nous ramener aux méchants bateaux plats et aux affreux rôtis de ses contemporains, en vertu de l'autorité de l'âge et de l'expérience. Il est plus que probable que nous inviterions ce marmot à se recoucher au plus vite, au nom de la susdite autorité de l'âge et de l'expérience, et nous ferions très-bien. Cependant la prétention de ce revenant mal-avisé ne serait pas plus ridicule et plus inconvenante au fond que celle qu'affichent journallement les pères d'en savoir plus long que leurs fils. L'enfant qui vient au monde trente ans après son père sait, au bout de trente autres années, comme j'ai dit, tout ce qu'a su son père, plus tout ce qui s'est découvert depuis que le père a atteint l'âge où l'on cesse d'acquérir pour commencer à perdre. Par conséquent, les jeunes en savent toujours plus que les vieux ; il n'y a même que les vieux de mauvaise foi qui nient la chose. Seulement ces vieux de mauvaise foi sont en majorité.

Si la prétention des vieux à en savoir plus que les jeunes était admissible un seul jour, ce serait la preuve que le monde viendrait de s'arrêter dans sa marche, et que le trésor des connaissances humaines, au lieu de se grossir, s'en irait diminuant. Ainsi, quand le flambeau d'une Civilisation s'éteint quelque part, comme il est arrivé autrefois pour Rome, pour Athènes, pour Memphis ; quand une société fait retour, *rétrograde* à la Barbarie, c'est tout simplement que les fils font retour aux us et coutumes de leurs pères, car les Civilisés sont les fils des Barbares, comme ceux-ci sont les fils des

Patriarcaux et des Sauvages. Or, il est à remarquer que la plupart des historiens qui ne sont cependant pas jeunes ne manquent jamais d'accompagner de leurs sanglots et de leurs jérémiades ces mouvements de recul qui ne sont pourtant que des triomphes des vieux sur les jeunes.

Maintenant, si les jeunes en savent plus que les vieux, on est bien forcé de leur décerner le prix de Sagesse en même temps que celui de Science, puisque le savoir est le véritable fonds de la sagesse; et alors ce serait aux cheveux blancs à s'incliner devant les noirs. Cette conclusion rigoureuse n'a rien qui m'horripile.

La supériorité de l'adulte sur le vieux n'a jamais fait, du reste, question en Harmonie, et si les civilisés n'osent pas encore la proclamer officiellement comme les harmoniens, c'est parce que l'hypocrisie empoisonne leur langue; mais il est trop facile de percer leurs mensonges, et de faire voir au travers que les déclamations des vieux contre les jeunes ne sont que des affirmations solennelles des mérites et des vertus de la jeunesse.

Jamais vieux, en effet, n'a insulté un jeune que du haut de sa jeunesse défunte;... jamais il n'a cherché à établir la supériorité *absolue* de l'âge de soixante ans sur celui de vingt-cinq, mais seulement, notez bien, la supériorité *relative* de l'époque où il avait vingt-cinq ans sur celle où il en a soixante. L'apologie du bon vieux temps n'est pas dans sa bouche une insulte gratuite au bon sens et à l'histoire, c'est tout simplement le regret et la glorification du temps où il aimait.

Je voudrais respecter ce chagrin légitime jusque dans l'injustice de la plainte, je serais tout disposé personnellement à pardonner à ceux qui n'aiment plus de jalouser ceux qui aiment; mais c'est un si grand malheur pour les humanités des jeunes globes que cette obstination de la génération qui s'en va à nier la supériorité de celle qui arrive, que la voix du devoir m'empêche d'écouter la pitié. Continuons donc de flétrir de toute notre énergie cette révolte impie des pères contre les fils qui a coûté et qui coûtera encore à notre infortunée planète tant de larmes et de sang.

Mais reconnaissons d'abord que cette révolte insensée n'est qu'un des accidents naturels de la grande rébellion des sociétés subver-

sives contre Dieu ; que c'est une des gourmes de la Terre dont la Terre se débarrassera à son heure, comme de la croûte de glace qui emprisonne ses deux pôles, et que ce mal enfin a eu sa raison d'être à un instant donné. Je ne cite qu'une preuve de cette nécessité fatale. Où en serait aujourd'hui notre littérature sans cette rébellion et cette tyrannie des pères ? Où le Drame, la Comédie, le Roman et le reste auraient-ils pris hors de là la matière de leurs chefs-d'œuvre ? Mais que les chefs-d'œuvre de la littérature nous coûtent cher, ô mon Dieu !

Les vieux savants, ceux dont la vue est protégée par un abat-jour vert, et qui protestent dans leurs conciliabules contre la coalition des heureux, des oiseaux et des poètes, sont des rebelles sans foi et qui mentent à leur propre pensée, quand ils soutiennent que l'état parfait de l'homme est celui où les cheveux s'en vont et où le ventre arrive, contrairement à l'opinion de l'insecte. Et vainement ils décernent des prix avec l'argent des jeunes pour encourager la doctrine de la sainteté et de la supériorité des vieux. La meilleure preuve qu'ils mentent et qu'ils ne croient pas eux-mêmes à la puissance de leur principe, c'est qu'ils sont obligés de payer l'apologie pour trouver des apologistes. Leur vertu est si déplaisante par elle-même qu'ils sont obligés de la doter pour lui procurer des amants. Ne pouvant la faire belle, ils la font riche, à l'instar du statuaire antique.

Et même, si la science officielle tolère parfaitement le mensonge à propos de la vertu et de l'état parfait, quand il ne s'agit que de l'homme, il est juste de reconnaître que ses lâches complaisances s'arrêtent là. Ainsi, du jour où elle a admis que la fleur était l'état parfait de la plante, le papillon l'état parfait de la chenille, et que la corolle et les ailes étaient les attributs caractéristiques de la phase du plein développement, de ce jour-là la Science a pris sous sa protection spéciale les amours des insectes et des fleurs, et malheur à qui aujourd'hui diffamerait ces êtres ! Tirez à votre plaisir sur la passion humaine, sycophantes moralistes, la science constituée vous la livre ; mais que nul ne s'avise de toucher aux amours du puceron ou de la lentille, s'il ne veut avoir sur les doigts.

J'ai entendu quelquefois de ces contempteurs gagés de la nature

humaine s'oublier jusqu'à dire que c'était l'amour qui allumait le fanal des lucioles dans les belles nuits d'été; mais pas un de ceux qui expliquent si bien le mystère de la phosphorescence des lucioles n'a pu m'expliquer l'aigrette bleuâtre qui scintille au cimier du casque de la capucine le soir des jours brûlants où l'orage est dans l'air et où le cœur des jeunes vierges donne cent pulsations par minute. J'ai été obligé de découvrir moi-même, comme si j'étais payé pour ça, que cette fleur originaire du Pérou, et dont la feuille est un soleil, symbolisait le prophète dont la mission est d'illuminer le monde et dont la parole jette souvent des éclairs au moment solennel qui précède le cataclysme social. J'ai quelquefois désiré que certains philosophes et certains savants n'eussent qu'une tête, pour me donner le plaisir de les coiffer du bonnet d'âne d'un seul coup.

Le vieux est l'ennemi du bien, a dit la Sagesse des nations.

Chateaubriand le poète, qui eut la singulière chance de mourir jeune à soixante-quinze ans passés, a écrit de sa tombe, à propos d'une espièglerie du vieux roi Charles X : « Les vieilles gens se « plaisent aux cachotteries, n'ayant à montrer rien qui vaille. Je « voudrais qu'on noyât quiconque n'est plus jeune, à commencer « par moi et douze de mes amis. »

Je ne pousse pas le fanatisme du principe jusqu'à la passion du suicide, mais je proposerais volontiers un amendement à la proposition ci-dessus en faveur d'un certain nombre de Burgraves que la pudeur et la loi m'interdisent de nommer.

Le même grand écrivain a écrit :

« L'âge nous flétrit en nous enlevant une certaine *vérité de poésie* qui fait le teint et la fleur de notre visage. »

Je ne crois pas qu'il soit possible de parler plus sagement.

Toutes les misères de ce monde lui viennent d'avoir été gouverné, depuis six mille ans, par des vieux. Moïse, qui *damna la femme* et qui eut l'impudence d'affirmer qu'il avait avec Dieu des entretiens secrets, Moïse, qui règne encore aujourd'hui par la superstition sur les dix-neuf vingtièmes des peuples civilisés, Moïse, qui décréta le commandement de l'usure, était vieux quand l'idée lui vint de fabriquer ses dogmes oppresseurs.

N'oublions pas de remarquer, à propos de Moïse, que tous les révélateurs des dogmes inhumains commencent par établir la déchéance de la femme. Tous les imposteurs sont en insurrection systématique contre la formule du gerfaut.

Jésus-Christ, que le vrai Dieu suscita pour démolir la Bible et qui racheta la femme, l'esclave et le travailleur de leur dégradation, Jésus-Christ, l'ennemi impitoyable de l'usure et du négoce, avait l'âge du sans-culotte Desmoulins, lorsque les Pharisiens et les Princes des prêtres le clouèrent sur la croix. Et rien ne me garantit qu'il ne fût pas mort conservateur, s'il eût vécu trente ans de plus.

Presque tous les grands noms de l'histoire sont des noms de jeunes filles ou de jeunes hommes.

Les vierges qui sauvent leur patrie de l'invasion étrangère passent rarement vingt ans.

Tous les grands capitaines de l'antiquité et de l'âge moderne, Alexandre de Macédoine, Jules César, Gustave Adolphe, Charles XII, Bonaparte, ont atteint l'apogée de leur gloire militaire avant l'âge de trente ans. Tous les héros de la révolution française, Girondins ou Montagnards, orateurs ou soldats, Vergniaud, Robespierre, Saint-Just, Hoche, Marceau, Joubert, périssent avant l'ère de leur septième lustre. Ceux qui dépassent cette période finissent tristement, comtes ou barons d'empire.

Tous les réactionnaires de nos plus mauvais jours, tous ces méchants professeurs d'histoire, de trahison et d'économie politique, tous ces marchands de phrases renégats dont les noms reviennent si souvent, depuis quinze ans, dans les malédictions du peuple français, sont peut-être encore plus coupables de vieillesse que d'apostasie. Ils ont eu aussi leurs beaux jours, leurs jours de pauvreté, de jeunesse et de cœur, et, à l'âge de trente ans, ils prêchaient comme nous le progrès et la liberté. L'un s'emportait en imprécations généreuses contre les bourreaux de la Pologne et demandait la réintégration de la nation martyre sur le livre de vie des États; l'autre échauffait de sa parole éloquente une jeunesse enthousiaste; l'autre protestait contre la censure, au prix de ses pensions et de ses dignités. Mais l'âge leur est venu à tous avec

l'or et le pouvoir, et ils n'ont pas su rester jeunes en prenant des années. Ils ont brûlé ce qu'ils avaient adoré et ils ont fléchi le genou devant le juif qu'ils avaient conspué. Ils ont pratiqué à l'extérieur la politique de l'aplatissement continu ; à l'intérieur, ils se sont ingénies à corrompre et à établir le tarif des consciences ; si bien que la patrie, malade d'un tel régime, les vomit un jour de son sein par un violent effort. Le ridicule et le mépris se sont attachés au nom de la plupart de ces apostats du libéralisme ; et ces deux sentiments sont plus justes que celui de la haine, car ces natures vulgaires étaient, je le répète, des transfuges de la jeunesse, plus encore que de la liberté. Aussi, de peur de finir comme eux, ai-je eu soin de rédiger mon testament politique et social le jour où j'ai atteint ma trente-cinquième année, pour protester d'avance et dans toute la plénitude de ma raison contre les défections et les palinodies involontaires que l'imbécillité et la peur, filles de l'âge, pourraient m'imposer au lit de mort.

L'histoire de France nous apprend que jamais trahison n'a manqué, faute d'un vieux général, ni un assassinat juridique, faute de juges édentés. Dans les époques fécondes en bouleversements politiques, les plus vieux fonctionnaires ont naturellement la chance d'avoir sur la conscience plus de faux serments que les jeunes.

Il y a peut-être pourtant quelqu'un de plus dangereux pour les États que le ministre très-vieux, c'est le ministre très-laid. Quand un pays consent à se laisser représenter ou gouverner par des hommes très-laid, c'est un signe qu'il a déjà perdu le sentiment du beau physique et qu'il ne tardera pas à perdre celui du beau moral. L'institution du clergé catholique, qui fait de la laideur un cas d'indignité pour le prêtre, est une institution très-sage et à laquelle je suis sûr que l'Église a dû bien des triomphes. J'admire que le régime représentatif ne s'en soit pas emparé. Montesquieu ne fait pas figurer les progrès de la laideur masculine parmi les causes de la décadence des Romains ; mais, moi, je ne crains pas d'attribuer celle du régime parlementaire à la laideur abusive et générale des hommes éloquents. Ces orateurs, qui jouaient les rôles de jeunes premiers sur la scène parlementaire, avaient oublié que

cette sorte d'emploi exige impérieusement un physique agréable. C'est ce qui les a tués.

Les femmes, chez qui le sentiment de la pudeur et du beau est plus développé que chez les hommes, n'ont jamais voulu de laiderons pour les représenter. Pourquoi dites-vous *un laideron* et non une laideronne ?

Les trois quarts des révolutions ont péri faute de tomber aux mains des amoureux. Celle de 89 n'a pas tenu parce qu'elle n'avait fait que décréter l'égalité des hommes ; celle de février a vécu ce que vivent les roses, parce que les constituants de 1848 n'ont pas osé réparer l'iniquité de leurs pères.

Un seul, parmi eux, avait compris la signification de la révolution du mépris, un jeune, Victor Considérant, aujourd'hui en exil. Un seul avait senti la nécessité de mettre la victoire d'un grand peuple sous la sauvegarde d'une grande mesure de réparation sociale. Un seul avait osé sommer ses collègues de restituer à la femme ses droits imprescriptibles de libre créature et d'inscrire l'égalité des deux sexes dans la Constitution. Mais les vieux, qui avaient la majorité dans la Commission des Quinze, n'ont pas même pris la proposition au sérieux ; alors la vengeance du ciel n'a pas tardé à s'appesantir sur leur œuvre. Je n'avais pas attendu qu'elle fût morte, leur Charte, pour la déclarer non viable. Je contemple, d'un œil serein, les infortunes de ces faux démocrates, qui ne s'émurent jamais des infortunes de leurs filles, de leurs sœurs, de leurs mères, et je déplore modérément le renversement de l'édifice assis sur une iniquité. Votre malheur, à vous, Victor Considérant, m'afflige davantage, car il n'accuse pas seulement la sottise des hommes.

Je me suis laissé dire qu'après que les collègues du citoyen Considérant eurent repoussé sa proposition à l'unanimité, l'un d'eux s'approcha de lui pour lui demander pardon de son vote, confessant que l'opinion publique aurait bien de la peine, dans *vingt ans*, à s'expliquer le rejet d'une mesure aussi équitable, et dont la France, hélas ! avait si grand besoin. Le coupable qui avouait si ingénument sa faute appartenait à cette variété de philanthropes puritains qui voyagent dans tous les hémisphères pour chercher des modèles

de prison et de potence utilitaires, et qui ont doté leur patrie du régime cellulaire volé à l'Amérique. Le système de l'emprisonnement cellulaire, qu'on a oublié de faire essayer à ses importateurs, est un système odieux de torture physique et morale, qui n'a pas dû germer dans l'imagination d'une femme ; car il condamne le détenu au silence éternel, et, sous prétexte de le préserver de la contagion du vice, le pousse fatalement au suicide ou à la folie noire. Je n'ai pas attendu vingt ans pour déclarer à ce vertueux ami du silence et des hommes que ses collègues et lui, en refusant de conclure, avec Victor Considérant, à l'émancipation politique de la femme, ont voté en raison inverse du carré du bon sens.

Je connais peu d'histoire triste plus triste que la fin de la dernière Constituante ; mais quels magnifiques enseignements nous offre cette lamentable histoire, quand on la rapproche de celle de Robert d'Arbrissel ! Comme l'éphémérité de la constitution de 48 et la longévité de l'institution de Fontevault confirment triomphalement en mode inverse et en mode direct la formule du gerfaut ! Il ne faut pas beaucoup d'exemples de cette nature pour démontrer que la raison est fatalement absente des conseils où l'homme parle seul.

La Constituante n'est plus et sa chétive enfant n'a guère fait de plus vieux os qu'elle. Le moment est donc venu de lui rendre justice et de dire que jamais assemblée révolutionnaire ne fut moins que celle-là à la hauteur de sa tâche, ne compromit plus sottement les intérêts démocratiques qu'elle avait mission de défendre et ne fit la partie plus belle à la réaction absolutiste... Mais gardons-nous d'être trop sévère à la défunte, puisque sa mort a déjà expié ses fautes, et ne demandons pas que le sang de la république romaine, des Hongrois et de Robert Blum retombe sur sa tête.

La liberté du monde saignera bien longtemps des sept plaies que la maladresse des législateurs de la Constituante a faites à la démocratie française. Longtemps encore les amis de cette liberté sainte auront à déplorer l'inconcevable vertige qui poussa tant d'hommes mûrs à remplacer la royauté héréditaire par la royauté présidentielle, comme pour mettre l'appât tentateur au niveau de l'ambition de tous. Mais la terrible catastrophe n'aura que faiblement surpris

le logicien inflexible, qui considérait le mouvement révolutionnaire d'un œil calme, car cette catastrophe était inévitable. Où pouvaient nous conduire, sinon dans le fond des abîmes, des guides assez aveugles pour ne pas voir les droits politiques de la femme en plein midi de la révolution ?

L'homme inspiré de Dieu, qui fonda Fontevrault vers la fin du XI^e siècle, savait mieux la justice que les constituants de 1848, bien que plus jeune que ceux-ci d'environ huit cents ans. Alors que le travailleur asservi se débattait avec peine sous le poids de la féodalité, Robert d'Arbrissel eut l'idée de rallier tous les hommes sous la loi de la femme, pour les pousser au défrichement des terres incultes de la France par la méthode du travail attrayant. C'était un plan fort avancé pour son époque et qui, même de nos jours, serait très-susceptible d'être qualifié d'utopie impraticable et absurde. L'utopie cependant obtint, au moyen-âge, un succès prodigieux, auquel le Dieu des catholiques lui-même ne dédaigna pas de s'associer par des miracles, si j'en crois les récits des chroniques locales. En effet, les populations enthousiastes de l'Ouest accoururent à flots pressés sur les pas du saint homme, désireuses de s'enrôler sous la bannière de l'autorité féminine, et quand elles furent arrivées vers la Thébaïde de Fontevrault, Dieu fit jaillir du rocher, suivant l'usage, une source miraculeuse pour indiquer le lieu où devait s'établir la sainte colonie. Aux alentours de la source fut donc bâtie la célèbre abbaye de Bénédictins et de Bénédictines de Fontevrault, qui prospéra si rapidement sous la douce loi de la femme, que la colonie-mère dut essaimer de nombreuses succursales du vivant même du fondateur et que la France compta un jour cinquante-sept prieurés régis par la règle de Fontevrault. Cette règle, qui me paraît beaucoup plus suivant le cœur du vrai Dieu que le Décalogue de Jéhova, conférait l'autorité suprême et l'administration temporelle de l'abbaye à une Supérieure. C'étaient les femmes aussi qui étaient chargées de l'office de la prière, comme possédant une âme plus pure que l'homme et un organe plus agréable au Seigneur. Les religieux labouraient et rentraient les récoltes, priant par le travail et réhabilitant ainsi la condition du serf attaché à la glèbe; tout était pour le mieux. L'histoire, qui en

registre sottement tant de puérités royales, a oublié de constater le chiffre des milliers d'hectares que ces valeureux pionniers rendirent à la culture pour mériter les bonnes grâces de leur Supérieure ; mais ce chiffre est énorme, et il est bien certain que si jamais ordre religieux eut droit aux bénédictions du peuple, c'est celui des bénédictines.

Or, Robert d'Arbrissel, le précurseur de Charles Fourier, n'avait fait que mettre en pratique la formule du gerfaut ; et pour cette cause, son œuvre a déjà duré près de huit siècles ; et nous la verrons quelque jour, galamment transformée suivant la nécessité du progrès, s'incarner glorieusement dans toutes les institutions industrielles de ce globe, pour fournir sa carrière jusqu'aux derniers beaux jours de notre humanité.

Ainsi Dieu accorde la durée à toutes les institutions basées sur le principe de l'autorité féminine, et la refuse aux constitutions barbares qui ne tiennent pas compte des droits imprescriptibles et sacrés de la femme. Ceci est de l'histoire des hommes comme de celle des abeilles et de celle des fourmis.

Michelet, qui est un grand historien et un voyant de haut titre, Michelet, qui pénètre encore plus avant par le cœur que par le raisonnement dans le secret des choses, a parfaitement expliqué pourquoi la femme avait manqué jusqu'à ce jour à la démocratie.

La femme a manqué à la cause du progrès et viré à la superstition, parce que les chefs de la superstition sont les seuls qui lui aient donné dans leurs rangs une place honorable et fait une destinée proportionnelle à ses attractions.

La société de Jésus, si redoutable aux rois, aux peuples et aux hommes, ne vit que des iniquités de la loi masculine, comme l'absolutisme ne vit que des sottises de la démocratie. Toute la puissance de cet ordre fameux, dont les membres s'intitulent les Chevaliers de la Vierge, lui vient de l'habileté extrême avec laquelle il a su exploiter les ressentiments légitimes de la femme contre une constitution sociale qui l'a mise hors la loi. Voulez-vous frapper au cœur la société de Jésus, le ban et l'arrière-ban de la superstition et de l'ultramontanisme, appliquez à votre politique la formule du gerfaut.

La femme, qui n'est que sentiment, charité et justice, appartient par essence au parti de la jeunesse, du mouvement, du plaisir et de la liberté. La démocratie ne peut pas, sans commettre un crime de lèse-humanité et sans trahir sa cause, se priver plus longtemps des secours d'un auxiliaire si puissant.

Je termine cette série de preuves qui m'a coûté tant de phrases par cette définition victorieuse de l'amour que j'avais gardée pour la fin, et qui rend inutile toute autre démonstration de la première partie de la formule du Gerfaut : — *Le bonheur proportionnel à l'autorité féminine*. Écoutez :

L'AMOUR EST LA PARTICIPATION DU FINI A L'INFINI QUI CRÉE...

Si quelqu'un connaît pour l'être fini un état plus parfait que celui de participant de l'infini, qu'il le dise. Quant à moi, je déclare que mon ambition s'arrête là. Et je passe sans plus tarder à la démonstration de la seconde partie de la formule : *Le rang des espèces proportionnel à l'autorité féminine...*

On remarquera que je n'ai pas fait la preuve de la raison inverse. J'ai cru en effet parfaitement inutile de prouver que le Collège, le Séminaire, le Régiment, le Vaisseau et la Prison, où *les hommes font la loi*, sont de véritables bagnes, et que les bagnes sont des séjours où l'on s'amuse peu, et qui ne valent pas pour l'agrément, le costume et les belles manières, le Bal et l'Opéra, où *les femmes sont reines*. J'ai retenu du jeu de barres, que je ne pratique plus, l'habitude charitable de ne pas tuer les morts.

CHAPITRE III.

Où il est prouvé par la même méthode que le rang des espèces est en raison directe de l'autorité féminine, et que l'Ignorance est la Haine, comme la Science est l'Amour. — Solution radicale et inattendue d'une foule de questions insolubles. — Résumé.

Rien de plus simple et de moins ambitieux au premier aperçu que cette moitié de formule : *le rang des espèces est en raison directe de l'autorité féminine*, ce qui revient à dire que le rang d'une espèce est d'autant plus élevé que le rôle de la femelle y est plus important. C'est tout au plus si la proposition a l'air de vouloir vous révéler le dernier mot de la classification universelle. Mais gardez-vous bien de vous fier à cette modestie apparente. Cette simplicité n'est qu'un leurre, et ce leurre cache un abîme prêt à engloutir le vieux monde. La formule du gerfaut est encore mieux peut-être qu'un abîme : c'est un vaste alambic dans lequel la Médée de l'analogie passionnelle s'est amusée à entasser toutes les questions capitales des sociétés limbiques pour les amalgamer et les fondre, et former de leur essence combinée l'embryon d'une société nouvelle. La formule du gerfaut est, à proprement parler, la formule de la Palingénésie scientifique, économique et sociale.

L'expérience n'avait déjà fait comprendre avant cette dernière leçon qu'il était aussi impossible d'assigner une limite à la portée d'une formule analogique bien conçue que de constater *à priori* ce qu'il peut tenir de sagesse et de folie au fond d'une bouteille d'encre. Aussi n'ai-je eu qu'à effleurer du regard les dix mots du théorème hypocrite pour me faire une idée du nombre indéfini de ses scho-

lies et de ses corollaires, de ses tenants et de ses aboutissants. A la suite de la question de la classification universelle marchent cinquante autres questions réputées comme celle-ci insolubles, mais qui s'ouvrent néanmoins avec une facilité extrême et avec la même clef.

C'est un des graves inconvénients de l'analogie passionnelle de ne pouvoir mettre les pieds dans un fourré quelconque, sans en faire partir à la fois cinquante solutions différentes qui vous éblouissent, qui se croisent et qui s'envolent si bien dans tous les sens qu'il vous est impossible d'en mirer une seule. Les chasseurs qui ont envahi Marly, Saint-Germain ou Vincennes un matin de révolution, peuvent se faire une idée très-juste de cet empêchement; cependant l'inconvénient est moindre encore que de faire buisson creux. Sans doute que cette épée flamboyante de la solution *ubicuitaire* dont l'analogie est armée est une arme lourde et embarrassante, et qu'il est difficile de remettre au fourreau quand on l'en a tirée; mais cette épée a l'avantage de trancher tous les nœuds gordiens d'un seul coup. C'est quelque chose; et si petit que soit ce mérite, il faut bien lui en tenir compte. Les ennemis de l'analogie l'accusent encore de se perdre au pourchas des rapprochements impossibles, et quelquefois aussi de désertir les oiseaux pour courir après les papillons, les abeilles et les fleurs. Et quand cela serait, voyez-vous le grand mal, et comme on est bien venu à se plaindre des écarts d'une science qui vous enseigne l'histoire totale de l'humanité ou de l'animalité entre deux parenthèses. Mieux vaut encore allonger les récits sans faire de tort à personne que de bizeauter les phénomènes comme font les autres sciences pour se donner beau jeu. Somme toute, et balance faite des agréments et des travers de l'analogie passionnelle, j'estime que le sage a plus de bénéfice à la laisser aller au courant de sa fantaisie qu'à la quereller pour ses frasques; ainsi fais-je.

Tous les lecteurs sont des ingrats qui trouvent bien que les chapitres d'analogie ne finissent pas, mais qui ne considèrent pas que le moindre de ces chapitres les dispense d'étudier une centaine de gros livres. La plupart des lecteurs ne comprennent pas assez non

plus que l'analogie passionnelle, qui considère toutes les sciences comme *la même*, ne doit voir que des détails là où nous voyons des ensembles, et doit dire ajustage là où nous disons, nous, solution de continuité.

Il est bien évident pourtant que ce que nous appelons *esprit de suite*, nous autres barbigères, êtres doués de la triste faculté de Séparation et d'Analyse, ne peut avoir le même nom dans la langue des femmes, créatures harmoniennes douées de l'esprit de Synthèse et de Raccordement. Et, en effet, nous voyons que l'esprit de suite auquel l'homme attache le plus grand prix est celui qui parque l'intelligence dans une spécialité quelconque, et qui fait réussir dans l'épicerie, dans la géométrie ou dans le notariat; tandis que la femme préfère l'autre, l'esprit d'embrassement, qui saisit les rapports des choses, qui voltige dans l'espace pour planer sur tous les horizons, et qui s'habille volontiers de paraboles, d'allégories et de métaphores, parce que ces figures sont des mariages d'idées. Ce brave mathématicien qui prit un soir la farce des *Plaideurs* pour le dénouement de la tragédie de *Britannicus*, parce que les deux pièces sont du même auteur, était un homme qui possédait l'esprit de suite à un degré éminent. Or, non-seulement la femme est incapable de commettre une semblable méprise, mais elle est plus disposée à en rire fortement comme d'une bourde que de l'admirer comme un trait de génie supérieur. C'est ce qui est cause que la femme est si faible en géométrie, et qu'elle réussit beaucoup mieux dans l'art de la conversation et dans celui de la danse. Charles Fourier m'a complètement rassuré sur l'avenir de la femme, à laquelle il assigne la supériorité absolue dans une science adorable, celle de la botanique passionnelle, qui consiste à entendre le langage des fleurs et à le traduire fidèlement. On sait que ce genre de traduction doit se payer 12,000 francs la ligne. L'analogie est femme comme les poètes et les anges.

Ces considérations préliminaires m'ont paru indispensables au début d'un chapitre d'ornithologie passionnelle où nous devons voir la question de la classification universelle, qui en est le sujet principal, aboutir droit à la question religieuse et aussi à la poli-

tique, à l'esthétique, à l'historique et à la grammaticale, sans qu'il y eût moyen de trouver un faux-fuyant pour éviter la rencontre.

.....

C'est la nature qui a créé les êtres et qui les a disposés dans l'ordre où ils sont. Par conséquent, le naturaliste n'a pas de classification à inventer; il n'a qu'à copier celle que la main de Dieu a tracée. C'a été jusqu'à présent le tort de-tous les savants, hormis de quelques astronomes, de distribuer les êtres à leur guise, sans tenir compte de cette distribution de Dieu.

J'ai déjà exposé ailleurs le vice originel de toutes les classifications scientifiques, et développé les vrais principes de la nomenclature naturelle. Je ne ferai donc que rappeler en quelques lignes, à l'occasion des oiseaux, la théorie que j'ai précédemment émise à l'occasion des mammifères.

Les animaux de tous les règnes sont, à l'instar des minéraux et des plantes, des moules particuliers de la passion humaine, des verbes inférieurs de Dieu, destinés à refléter le verbe typique et supérieur de la création terrestre, qui est l'homme. Cette dernière phrase est de celles que je suis forcé de répéter, jusqu'à ce qu'elle soit passée à l'état de lieu-commun.

Les choses étant ainsi, le seul moyen rationnel et scientifique de distribuer l'harmonie dans les rangs d'un ordre quelconque, et de mettre chaque individu à sa place, consiste à dresser l'échelle passionnelle des êtres inférieurs en regard de l'échelle passionnelle de l'homme, puis à classer chaque série, chaque groupe, chaque genre, chaque variété, dans le cadre correspondant indiqué par son étiquette analogique. Hors de cette méthode naturelle et passionnelle, la nomenclature la plus scrupuleuse est fatalement condamnée aux lacunes, aux méprises et aux alliances monstrueuses.

Plusieurs obstacles s'opposent malheureusement à l'application immédiate de cette méthode si simple, et le plus puissant de tous est l'absence complète du tableau échelonné des huit cent dix caractères humains en majeur et en mineur. On conçoit, sans que je l'explique, combien il doit être difficile de tirer une copie d'un tableau qui n'existe pas.

Si je n'ai pas cherché à dresser ce tableau du clavier passionnel humain, c'est que j'ai parfaitement compris que l'œuvre était de beaucoup au-dessus des forces d'un homme seul, et qu'elle exigeait le travail collectif de plusieurs académies morales et médicales pendant un grand nombre de lustres, plus le triple génie de Molière, de Geoffroy Saint-Hilaire et de Charles Fourier. On peut se retirer, je suppose, devant de telles exigences, sans mériter l'épithète de poltron ni de fainéant.

Mais parce que le temps, la puissance, le savoir et le génie me faisaient faute à la fois pour dresser l'échelle caractérielle du genre homme, et tracer un cadre de classification universelle qui eût environné mon nom de quelque éclat chez les races futures, ce n'était pas cependant une raison suffisante pour m'empêcher d'essayer l'œuvre en petit sur les bêtes de France, ni pour me forcer de garder pour moi ce que je pouvais savoir des dominantes caractérielles des oiseaux de ma patrie. Parce que je n'avais pas en main la carte qui pouvait me guider sûrement à travers les parages inconnus de l'analogie transcendante, je ne vois pas pourquoi je me serais astreint à côtoyer lâchement les nomenclatures officielles, à l'instar du navigateur antique que le défaut de boussole condamnait à serrer la terre. Le cadre n'existait pas, je l'ai supposé existant. Ne pouvant élever de mes débiles mains l'édifice glorieux, j'ai voulu au moins apporter quelques pauvres matériaux pour la bâtisse future. En un mot, forcé de brouter là où j'étais attaché comme la chèvre de Sancho Pança, j'ai tâché d'atteindre aussi loin que me le permettait la longueur de ma laisse. J'ai fait ce que je devais, car j'ai fait ce que j'ai pu.

D'autre part, j'ai eu connaissance que la découverte de la loi de la classification universelle était contemporaine des derniers jours des sociétés maudites, et que c'était en quelque façon l'arche d'alliance qui annonçait la réconciliation de l'homme avec Dieu et la venue du règne de la femme. J'ai su qu'en Jupiter et en Saturne, globes plus avancés que le nôtre et qui sont depuis longtemps en pleine phase d'apogée, la découverte n'avait précédé que de fort peu d'années l'entrée en harmonie. Alors considérant l'obscurantisme et la malice universelle des habitants de la terre, je me suis dit que

les jours de la nomenclature passionnelle n'étaient pas venus encore, et je me suis fait une raison.

D'ailleurs, s'il était au-dessus des forces d'un homme seul de dresser le tableau du clavier passionnel humain, et par suite de classer les oiseaux *analogiquement*, c'est-à-dire relativement au type unitaire supérieur, rien n'empêchait cet homme de classer méthodiquement ces êtres *par rapport à eux-mêmes*. Le but était même suffisant pour une ambition raisonnable. La chose faite, l'œuvre simpliste achevée, rien ne s'opposait désormais à ce que le nomenclateur fit sortir des rangs de la série nouvellement ordonnée tous les types qui lui conviendraient pour en faire le sujet d'autant d'études analogiques particulières, c'est-à-dire autant de spécimens de sa classification idéale. C'est le plan que j'ai adopté par la raison de sagesse qui dit qu'à défaut de grives, il faut se contenter de merles, et aussi par considération de la timidité intellectuelle de mes contemporains. J'ai même poussé la complaisance plus loin qu'elle ne pouvait aller ; car je ne me suis pas borné à esquisser le cadre d'une nomenclature ornithologique passionnelle isolée, mais de concession en concession, j'en suis venu à façonner de mes propres mains une méthode de classification purement matérielle, une méthode-pédiforme, susceptible d'être professée dans les classes et même de servir de guide-âne aux savants. Tant j'avais désir que chacun trouvât son compte à mon système, la femme comme l'homme, le poète comme le géomètre, l'analogiste comme le savant classique, l'harmonien comme le civilisé.

Si le travail de la classification analogique est un travail d'Hercule, celui de la classification spéciale et *intrà-muros* n'est qu'une besogne d'enfant. La nature a écrit la loi de cette classification partout et en caractères gros et lisibles, et la formule du gerfaut la répète à qui veut l'entendre. Seulement, comme les oiseaux disent souvent bien des choses que tout le monde n'entend pas, il n'est peut-être pas inutile d'entrer, à ce sujet, dans quelques petits détails.

Une question de classification n'est qu'une question de préséance, c'est-à-dire d'étiquette. Cette dernière expression me paraît la meilleure, parce qu'elle est vraie au physique ainsi qu'au figuré.

Or, la question d'étiquette n'a jamais été une question pour la nature. Du moment où elle prenait l'amour pour principe du mouvement universel, elle était bien obligée de donner la préséance au sexe féminin sur l'autre, puisque la femelle en tout règne est pivot normal d'attraction. Il est clair que si Dieu n'avait pas voulu subalterner l'homme à la femme, il n'aurait pas été prendre l'amour pour principe de sa loi. Mais bien des hommes sont galants et très-bien dans un bal, qui ne se doutent pas que la galanterie est un commandement de Dieu.

On va voir pourquoi cette loi de la préséance féminine est la base de l'ordre universel, comme quoi elle s'applique à tous les règnes et ne souffre pas d'exception. Je crois que le moment est venu, pour mes jeunes auditrices, de redoubler d'attention ; car je vais leur dire des choses neuves.

Tout ce qui a vie en ce monde a deux pôles : ces deux pôles s'appellent l'espèce et l'individu. La Vie constitue entre l'individu et l'espèce un antagonisme permanent.

Pour la Nature, l'espèce est tout, l'individu rien, ou du moins peu de chose.

Or, l'intérêt de l'espèce s'incarne dans le sexe féminin et celui de l'individu dans l'autre.

L'idée d'amour ne correspond généralement chez le mâle qu'à un simple désir de bonheur individuel et passager, tandis que cette idée éveille inévitablement chez la femelle celle de la maternité. La courbe de l'amour masculin est une ellipse, celle de l'amour féminin une parabole. De là les préférences légitimes de la nature pour la femelle.

Les intérêts de l'individu étant en opposition antipodique perpétuelle avec ceux de l'espèce, il arriverait que celle-ci périrait si l'individu ne songeait qu'à lui seul. Mais la nature prévoyante a paré à cette éventualité désastreuse en faisant de la passion qui entraîne l'individu à la conservation de l'espèce, le plus puissant et le plus irrésistible des mobiles.

Cette puissance irrésistible a reçu le nom d'amour dans la langue des fleurs, des animaux et des hommes. Les minéraux passent pour insensibles ; mais c'est, comme je l'ai dit, une fausse réputa-

tion que leur a faite l'ignorance générale aidée de la paresse des chimistes. Le mutisme systématique des minéraux n'est pour moi qu'un argument de plus à l'appui de l'aphorisme si vrai que les grandes passions sont muettes.

On voit déjà que l'amour qui entraîne l'individu à sacrifier son intérêt personnel à celui de l'espèce est en soi une passion éminemment vertueuse, puisque le mot de *vertu* veut dire, dans toutes les langues, *sacrifice* de l'intérêt *individuel* à l'intérêt collectif, patrie, religion, croyance politique, etc., etc.

L'amour fait explosion chez tous les êtres par la séparation ou la déclaration des sexes. Cette explosion s'appelle cristallisation chez les minéraux, floraison chez les plantes, puberté ou nubilité chez les animaux. Un exemple, que nous prendrons près de nous dans l'ordre des oiseaux, va nous faire comprendre la diversité du mode d'action de cette révolution organique en chacun des deux sexes ; et cet exemple justifiera amplement les prédilections de la nature pour son sexe favori.

Jusqu'au moment critique de la nubilité, les jeunes oiseaux portent la livrée de leur mère, comme les enfants des hommes ; ils se ressemblent tous.

Mais à l'heure où cette nubilité éclate comme une seconde vie qui s'éveille chez tous les êtres sous le souffle chaud du printemps, le jeune coq change soudain de tenue, de langage et d'allures ; il endosse le harnais de guerre, chausse l'épée, orne son chef d'une armure quelconque, aigrette, casque, panache, huppe de chair ou de plume. L'abondance des esprits vitaux qui circulent en son organisme tuméfié injecte d'un sang vermeil et colore d'une riche teinte écarlate toutes les nudités de ses joues, de son front, de son col. L'enfant est devenu un homme ; il prend une voix provocante et des poses de bataille en signe de sa virilité. Rien de semblable chez la poule.

Pendant que le mâle dépensait en frais de costume, d'apparat, d'armement, c'est-à-dire en luxe extérieur et *personnel*, toute l'exubérance de vie que lui avait apportée la Nature, la femelle consacrait cet afflux de vitalité au développement de ses ovaires. Pen-

dant que celui-là s'absorbait dans l'étude des moyens d'éblouir et de plaire, celle-ci ne songeait qu'à assurer les intérêts de l'espèce. Pendant que le coq aspirait à se montrer, à briller, à combattre, et clouait son cartel à toutes les tribunes de la ferme, la poule recherchait la solitude et les retraites sombres ; sa voix ne changeait que pour s'attendrir et se convertissait en un gloussement caractéristique, langage expressif et intime de la maternité.

Je conçois facilement que la Nature distingue entre ces diverses façons de procéder à son égard et que toutes ses sympathies et ses faveurs soient pour la poule ; je conçois que la Nature affiche tout haut, et en toute circonstance, ses préférences passionnées pour le sexe féminin et sa froideur pour l'autre ; mais, ce qui m'afflige profondément et me révolte presque, est de voir que cette froideur descende dans les règnes inférieurs jusqu'à l'outrage et à la barbarie. Examinons ce qui se passe chez les fleurs.

L'ovaire, qui est en tout et partout l'expression de la féminité, occupe dans la corolle la place pivotale. Toute la vitalité de la plante converge à son développement. C'est pour lui faire honneur que les pétales s'habillent de si riche velours et versent tant de parfums dans l'espace ; c'est pour lui rendre hommage que les humbles étamines l'entourent comme une garde fidèle, et tiennent penchées sur sa tête leurs urnes fécondantes. Dévouements bien mal récompensés, hélas ! car l'*accroissement de volume et de vie* que doit recevoir l'ovaire ne lui peut venir que de *la mort de l'étamine* et de la corolle que la fécondation aura tuées. Elles mortes et leur gloire éclipse, l'ovaire hérite de leurs trésors, acquiert des proportions colossales, revêt la pourpre et l'or dans la pêche, la grenade, la poire, l'abricot, le coing, l'orange, accapare toutes les teintes harmonieuses, toutes les formes élégantes, s'assimile tous les parfums et toutes les saveurs, et réunit au plus haut degré toutes les conditions du beau et de l'utile. Il s'appelle le fruit, en un mot ; il est pour l'homme une des suprêmes jouissances du palais, de l'odorat et des yeux, et la nature n'a trouvé rien d'assez beau, d'assez délicat, d'assez riche, pour parer cette précieuse capsule où repose la graine, espoir des générations à venir. Mais qui s'occupe du destin

des pauvres étamines? Personne, pas même les poètes, qui savent rarement la botanique, et qui ignorent quelquefois que les étamines sont de l'étoffe parfumée dont on fait les pétales.

L'histoire du règne des insectes fait éclater d'une façon plus scandaleuse encore que celle des fleurs cette indifférence outrageante de la nature pour le sexe masculin. On connaît l'histoire des abeilles et la façon dont les mâles sont traités par les ouvrières, quand la reine n'a plus besoin de leurs services. Le sort du papillon, du ver à soie, du hanneton et de tous les insectes ailés n'accuse pas en termes moins vifs la cruauté de la nature envers ces malheureux forçats d'amour. Pour l'immense majorité des espèces, l'amour du mâle pour la femelle pourrait rationnellement être qualifié de *monomanie du suicide*. On citerait des milliers de familles où la nature ne laisse à vivre aux mâles que le temps absolument nécessaire pour aimer. Euripide le mysogyne ne pardonnait pas aux dieux d'avoir fait de la femme un agent indispensable de la conservation de l'espèce humaine. La nature ne partage pas la stupide opinion d'Euripide; elle ne tolère le mâle qu'en raison du besoin que la femelle peut avoir de lui. Les femelles d'araignées croquent leurs amoureux sans scrupule, pour peu que les déclarations d'amour de ceux-ci leur semblent mal rédigées.

Si l'amour ne revêt pas ce caractère de suicide foudroyant chez les mâles dans les espèces supérieures de l'animalité comme chez ceux des espèces inférieures, encore est-il vrai de dire que ces mâles n'obéissent jamais aux ordres impérieux de la nature sans éprouver des avaries notables. L'amour casse les ailes et les jambes à l'outarde mâle et au coq d'Inde, et les rend incapables de se défendre contre les chiens. Le combattant, le paon, le faisan doré, le canard de la Caroline, perdent leur brillant costume aussitôt que leurs femelles dédaignent leurs hommages. Dans une foule d'espèces mammifères, le mâle n'est que la bête de peine de la femelle. Le rut énerve le cerf, le sanglier, le taureau, les amaigrit et leur échauffe la chair au point de les rendre immangeables. Ce n'est pas pour eux, mais bien pour les femelles, que la nature fait les mâles si beaux. Le paon éblouit sa femelle par la fascination de la beauté;

la femelle du bruant repousse les hommages du mâle qui a perdu sa queue.

Il n'est pas rare malgré cela d'entendre des professeurs d'ornithologie distingués, et même des chasseurs, s'apitoyer sur les disgrâces imméritées du sexe féminin, et déplorer, par exemple, que la nature, si prodigue de ses dons envers le faisán, se soit montrée si parcimonieuse à l'égard de la faisane. Je souffre horriblement de ce langage, et ne cache pas qu'il m'est pénible d'avoir à réfuter de semblables erreurs.

Oui, vous avez raison, mes maîtres, la nature a été bien injuste envers la pauvre faisane, peut-être plus injuste encore qu'envers le roseau de la fable. Elle lui a refusé la voix et l'éperon du mâle et le riche manteau rutilant aux reflets métalliques; elle l'a forcée de se contenter d'une modeste robe grise de la couleur du sol. C'est très-mal à elle, j'en conviens.

Il faut dire cependant que ce mutisme fâcheux auquel la faisane a été condamnée par la nature ne l'expose pas à trahir sa retraite ni celle de ses petits, et que la couleur de sa robe, qui se marie avec celle des herbes et du sol, lui facilite singulièrement les moyens de se soustraire à l'œil perçant de ses nombreux ennemis... tandis que la voix retentissante du coq lui sert surtout à renseigner chaque soir le renard et le braconnier sur la place qu'il a choisie pour dormir et où l'on pourra venir l'assassiner la nuit,... et que ses voyantes couleurs ont le triste privilège d'appeler sur lui pendant le jour le regard du faucon, du milan, de la buse, qui l'épient et le guettent sans cesse... Quant à l'éperon, qui est sans contredit une arme très-avantageuse, et avec laquelle il est facile de se débarrasser d'un rival, il y a à objecter encore qu'on ne peut guère essayer de couper la gorge à son voisin sans courir la chance de la réciproque, et que cette éventualité redoutable atténue sensiblement la valeur du privilège.

C'est-à-dire que tous ces dons si vantés que la nature a versés avec tant de profusion sur le coq, sont des dons à la grecque, des dons d'une ennemie perfide qui a parfaitement réussi à dissimuler ses antipathies masculines sous l'apparence d'une libéralité fastueuse.

J'ai vu aussi le cerf dix cors, le roi de la forêt, se pavaner le matin dans sa gloire et bondir d'assurance, fier de sa riche taille et de son front couronné... qui devait avant la fin du jour expier sa superbe. Et j'ai entendu l'orgueilleux à son heure dernière, haletant, épuisé, accuser amèrement la barbarie du sort qui avait fait les couronnes si lourdes, et envier le destin de la biche *au front nu* qu'aucun obstacle n'arrête en sa course légère, et qui fuit, rapide comme la flèche, à travers les halliers.

La nature ne se borne pas à témoigner en toute occasion de sa préférence pour la femelle, garantie de la prospérité de l'espèce. Elle fait l'homme complice de sa partialité inique. Ces mêmes chasseurs qui s'apitoient si charitablement sur les infortunes de la poule faisane, de la biche ou de la chevrette, sont tous d'accord pour interdire le meurtre des femelles par l'article 1^{er} de leur charte.

Je ne puis moins faire pour couronner dignement cette théorie des préférences de la nature que d'aller chercher ma dernière preuve, une preuve triomphale dans l'espèce typique supérieure. Je consens, puisque j'y suis forcé par les exigences de mon sujet, à établir un parallèle toujours intéressant entre l'homme et la femme. Seulement je déclare que je ne veux plus appeler comme précédemment l'amour, la poésie, les beaux-arts et l'assentiment unanime des siècles à proclamer la femme le plus charmant chef-d'œuvre qui soit sorti des mains du Créateur. Je laisserai désormais toute la tâche à la science, c'est-à-dire à la physiologie et à l'anatomie comparée. Qui oserait demander la parole en faveur de la barbe, quand j'aurai contraint Humboldt, Cuvier, Carus, Burdach, etc., etc., à confirmer Homère, Phidias et Raphaël !

Un poète dirait que si Dieu a fait la femme plus petite que l'homme, c'était pour la faire plus parfaite. La science ne s'exprime pas ainsi. La science dit par la voix de Cuvier et de tous les physiologistes : « Que l'élévation dans l'échelle animale est en raison de la capacité de la cavité crânienne par rapport au volume du corps, et que le caractère est d'autant plus élevé que la face est plus petite relativement au crâne. »

Or, il a été constaté par des millions d'expériences, de pesées et de contre-pesées que le poids des os du crâne de la femme est au

poids de son squelette total comme *un* est à *six*, tandis que cette proportion n'est chez l'homme que de *un* à *huit*! La portion centrale de l'encéphale et la glande pinéale, où quelques savants logent l'âme, sont proportionnellement aussi plus volumineuses chez la femme que chez l'homme.

Enfin Cuvier est obligé de convenir en termes exprès que la face est plus petite à l'égard du crâne chez la femme, d'où Sœmmering conclut naturellement à la supériorité du type féminin.

Cette supériorité, selon d'autres, n'a pas besoin d'être démontrée; elle se lit à première vue sur ces joues veloutées et roses, sur cette peau satinée et fine qui n'offre plus de vestige de la pilosité animale, tandis que la peau velue de l'homme offre encore tous les caractères des téguments de la bête. C'est pourquoi la femme seule porte sur sa figure le caractère de l'humanité.

Mais, comme le don de la pensée ne serait rien sans celui de la parole, Dieu a eu soin de proportionner la perfection de l'appareil vocal chez la femme à l'ampleur du cerveau. Il a fait la trachée-artère féminine plus longue de deux arcades que celle de l'homme (18 au lieu de 16), afin que la voix en sortit plus flûtée, plus sonore et plus argentine, et il a donné à la langue une aisance de jeu et une prestesse de mobilité qui devaient faire le désespoir éternel de l'autre sexe. Je lis dans Burdach :

« L'homme est donc plus *animal*, la femme plus *humaine*; l'homme est plus carnivore, la femme plus herbivore et par conséquent moins impure; car la carnivorie est une aberration de la nature humaine et un quasi-retour à la nature bestiale.

« La prédominance des appétits carnivores ou herbivores est un des caractères des deux sexes. La femme *forte, esprit fort ou carnivore*, est une anomalie et une dégradation; car la femme ne revêt jamais le caractère ou la forme de l'homme sans descendre.

« La forme de la femme porte le cachet de l'union et de la fusion; celle de l'homme le cachet de la séparation et de la destruction. La direction du dehors au dedans, qui est la direction de la féminité, aboutit à l'unité; la direction contraire à la pluralité. L'homme qui va du dedans au dehors n'exprime qu'une direction particulière de la vie. La femme est l'image de la vie universelle, de la *nature*.

« Or, l'amour est la conscience de l'imperfection de l'individualité et le besoin de se compléter en cherchant son contraire... Et la double ivresse des sens et de l'âme produite par le véritable amour prouve que le bonheur n'est que dans l'unité. »

Saint-Évremond, ami de Ninon de Lenclos : « J'ai cru moins impossible de trouver dans une femme la plus forte et la plus saine raison des hommes, que dans un homme les charmes et les agréments naturels aux femmes. »

Je ne sais qui : Tous les peuples grossiers considèrent la femme comme inférieure.

La sagesse est sortie du cerveau de Jupiter sous la forme d'une femme.

Les anciens Germains, à qui devait appartenir un jour l'empire du monde, considèrent la femme comme un intermédiaire entre Dieu et l'humanité, dit Tacite.

Auguste Comte, le chef de l'école positiviste, un des plus grands penseurs de ce siècle, a écrit tout récemment :

« Supérieures par l'amour, mieux disposées à toujours subordonner au sentiment l'intelligence et l'activité, les femmes constituent spontanément des êtres intermédiaires entre l'Humanité et les Hommes. Telle est leur sublime destination aux yeux de la religion démontrée. Le Grand Être leur confie spécialement sa Providence morale pour entretenir la culture directe et continue de l'affection universelle, au milieu des tendances théoriques ou pratiques qui nous en détournent sans cesse. »

« La nature, dit Humboldt, a pris les femmes sous sa protection spéciale, et les a traitées avec la préférence la plus marquée. Semblables aux filles de la maison, elles se pressent autour de leur mère diligente; tandis que le fils, aveuglé par le sentiment de sa force, s'élançait à corps perdu dans le torrent de la vie... La nature vient plus en aide à la femme qu'à l'homme quand il s'agit de démêler la vérité ou de résister à la maladie. »

« La nature de l'homme et celle de la femme peuvent être excellentes toutes deux, dit Carus; mais la femme *est* et l'homme *devenit*. Or, *devenir* est chose *incertaine*. La masculinité est plus propre à fournir des génies que la féminité, mais elle court aussi plus de

chances d'être féconde en idiots et en imbéciles. Toutes les vertus de l'humanité sont *inhérentes* à la femme; l'homme *est forcé de les acquérir.* »

Le bon sens et l'esprit, qui est la gaieté du bon sens, sont surtout d'essence féminine. Les Allemands ont appelé le bon sens *mutterwitz*, c'est-à-dire *esprit maternel*. L'entrée d'une seule femme d'esprit dans une famille suffit pour déniaiser plusieurs générations.

Si les gouvernements civilisés avaient songé à utiliser cette magnifique puissance de déniaisement départie à la femme; s'ils avaient seulement dépensé en frais d'amélioration de la race humaine la moitié de ce qu'ils ont dépensé pour l'amélioration de la race bovine ou chevaline, l'humanité n'en serait pas où elle en est à cette heure. Mais, comme l'une des premières conditions de l'amélioration de toute espèce est d'interdire sévèrement les mariages entre vieux et jeunes, les vieux, qui ont la haute main dans les gouvernements, n'ont jamais voulu laisser mettre la question sur le tapis.

On a remarqué que les mariages d'inclination, c'est-à-dire les mariages les plus heureux et les plus naturels, donnaient plus de filles que de garçons, et qu'il naissait au contraire plus de mâles des unions tourmentées, forcées, illégitimes. De là, suivant de profonds physiologistes, la supériorité de bon sens et de lucidité dévolue à la femme. On sait que les enfants se ressentent généralement de l'influence passionnelle qui a présidé à leur conception. La plupart des idiots sont des enfants procréés dans l'ivresse bachique.

L'homme est plutôt un être pensant qu'un être sentant; c'est pourquoi le sentiment de l'équité est si peu développé chez lui et dans ses institutions. On trouve des écrivains pour justifier toutes les sottises et toutes les infamies; il y en a qui adressent des odes à la peste. L'archevêque catholique le plus pieux vous prouvera, si vous voulez le laisser dire, que le Dieu de la Paix est le même que celui de la Guerre.

L'épée est sainte, disent les chanteurs de *Te Deum*, oubliant que le Christ a ordonné à saint Pierre de remettre le glaive dans le fourreau.

L'homme est le champion de la logique, qui pousse invincible-

ment, dit M^{me} de Staël, à n'aimer que soi et à n'estimer que l'Argent et la Force, les deux plus laides puissances de ce monde.

La femme a, au contraire, plus de sentiment que de logique, et le sentiment associe au lieu que la logique divise. Elle ne discute pas la justice comme l'homme; elle la sent, ce qui vaut mieux, et ne se trompe jamais. Elle a horreur de l'échafaud, *quel que soit le sang qu'on y verse*, et ne comprend pas la théorie des rigueurs salutaires. La femme n'a pas encore pardonné à la première République la mort d'André Chénier et de la princesse de Lamballe.

L'homme cherche la lumière, la femme porte en elle la chaleur. La femme est la poésie, l'homme la prose.

« La religion, dit Carus, est esprit et vérité pour l'homme; pour la femme, c'est foi et amour. »

La femme bâille et s'endort aux discussions subtiles sur l'infini, parce qu'elle n'a pas besoin qu'on lui démontre ce qu'elle sent. L'homme, à force d'apprendre, tombe dans le scepticisme; la femme, qui est en communion plus intime avec la nature, ne perd jamais l'idée de Dieu. C'est pour cela aussi que la femme n'éprouve jamais le besoin de se faire apôtre comme l'homme, quand elle croit à une vérité religieuse; c'est pour cela qu'elle a plus de tolérance, et qu'elle n'a jamais songé comme l'homme à se défier. Or, la déification de l'homme par l'homme est le *nec plus ultra* des extravagances de l'esprit humain.

Si les bêtes à quatre pattes, les oiseaux et les fleurs sympathisent si volontiers avec la femme, et la respectent et l'écoutent avec plus d'intérêt que l'homme, c'est parce que la sympathie pour tout ce qui a vie est plus active chez la femme, qui porte en elle le germe de création et de vie, et à qui la nature révèle mystérieusement l'unité.

L'homme veut paraître avant tout grand et fort; la femme aime mieux intéresser et plaire, et elle ne craint pas de confesser ses faiblesses, parce que la faiblesse intéresse.

La forme de la femme a été créée pour l'expression la plus sublime de la beauté composée, beauté du corps et beauté de l'âme. Quand le beau moral manque à la femme, elle ne tarde pas à provoquer le dégoût. L'homme peut rester beau dans le vice à cause

de la force, mais la femme devient hideuse par la flétrissure des traits. J'ai déjà écrit cette phrase.

Je lis dans une petite brochure rose toute neuve, intitulée *de la Prééminence de la Femme*, par M. le docteur Guilmot, de Lille (Paris, Chamerot et Masson, libraires) :

« Le savant et vénérable Deleuze, homme judicieux, méthodique et fort peu enthousiaste, surtout recommandable par sa véracité, dit, dans son *Instruction pratique sur le magnétisme animal*, qu'en trente ans d'exercice du magnétisme, il n'a vu *l'extase* se produire que quatre fois. En cet état, tandis que les cinq sens sont engourdis d'un sommeil de mort, la perceptivité prend une si extraordinaire transcendance, cet état est tellement supérieur aux autres degrés de somnambulisme, il ouvre de si brillantes percées sur les régions lumineuses de la vie ultramondaine, qu'être témoin, ajoute Deleuze, d'un pareil spectacle, est le plus grand bonheur qui puisse arriver à un homme en toute sa vie. Or, l'on voit plus de femmes que d'hommes atteindre les hauts degrés du somnambulisme, plus de femmes aussi passer à l'extase, reprend le docteur Guilmot; donc la femme, je le répète, est plus *éthérée* que l'homme, plus voisine, pour ainsi parler, des intelligences célestes et plus en rapport avec elles. »

Le savant qui s'exprime ainsi est un ancien chirurgien-major de la garde impériale, naguère médecin en chef de la maison de Loos, et qui n'est plus, comme lui-même l'affirme, dans l'âge du madrigal et des tendres illusions.

Je trouve dans le même écrit, au milieu d'une foule d'arguments plus puissants les uns que les autres, cet argument triomphant :

« Pour comble, enfin, dans cet ordre de preuves, c'est au sein de la femme que le Messie, le Dieu incarné des chrétiens, daigna revêtir la forme humaine. C'est au sein de la plus pure des vierges que le Christ prit un corps, à l'exclusion absolue de toute participation de l'homme. L'homme, *être inférieur*, en ce sens qu'il est moins dégagé de la matière, l'homme, immédiatement sorti du limon originnaire, eût de son souffle seul terni le vase d'élection! »

Sur mon honneur et sur ma conscience, devant Dieu et devant

les dames, je jure que rien de ce qui précède n'est de moi, mais des sages, hormis le commentaire.

Maintenant que nous avons sous les yeux la loi universelle de Dieu avec l'exposé des motifs, la seconde partie de la formule du gerfaut ne nous présente plus qu'un sens clair.

Puisque c'est Dieu lui-même qui a dévolu la préséance au sexe féminin, il est bien évident que plus une espèce honorera ses femelles, plus elle agira conformément aux volontés de Dieu et s'élèvera dans l'échelle... et, réciproquement, que plus elle honorera ses mâles, plus elle s'insurgera contre l'ordre naturel et se dégradera.

Ceci, je le répète, non sans un sentiment d'orgueil bien légitime, ceci est le critérium de toutes les sciences nées et à naître, la clef de toutes les solutions, la démolition de toutes les erreurs et la restauration de la vérité une sur son trône divin.

Ce qui est vrai des insectes, des oiseaux et des fleurs, est également vrai de l'homme; ce qui est faux des classifications de la science botanique ou zoologique est également faux des religions, des politiques, des grammaires et de toutes les institutions humaines. Le fond de toutes les erreurs est le même, la révolte impie contre Dieu.

Savez-vous pourquoi tous les savants et tous les génies de premier ordre ont manqué jusqu'ici la classification botanique et zoologique? — Pour avoir trop goûté les préceptes de M. Lhomond, qui a écrit que le masculin était plus noble que le féminin, et pour n'avoir pas compris la formule du gerfaut qui affirme le contraire, à savoir que le rang de la femelle détermine le titre des espèces.

Il y eut au siècle dernier en Suède un homme de génie du nom de Linnæus, savant de son métier et poète à ses heures, et analogiste comme pas un. Le poète découvrit un beau jour le mystère des amours des plantes, et il écrivit que la corolle était la couche nuptiale des fleurs; mais là s'arrêta son génie pour le malheur des hommes. Semblable à Christophe Colomb qui, débarqué sur la terre d'Amérique, croyait fouler encore le sol de l'ancien continent, Linnæus ne s'aperçut pas qu'il venait de découvrir un nouveau monde. L'œil de son corps ne vit pas aussi loin que l'œil de sa pensée, et Dieu, pour le punir de sa myopie, lui ravit comme à son émule la

gloire de baptiser de son nom sa découverte immortelle, et réserva cet honneur à un autre Vespuce.

Certes, ce n'était pas la hardiesse du génie, ni le savoir et l'amour du nouveau, qui manquaient à Linnæus ; mais les grands explorateurs sont ainsi faits pour la plupart que tel qui a franchi avec bonheur les écueils les plus impraticables et les passes les plus périlleuses de l'Océan scientifique se butte à un grain de sable en terre ferme et se casse le cou. Linnæus, originaire des froides contrées du Nord où la langue des morts est toujours honorée ; Linnæus, qui n'avait pas craint de donner des sens et des passions aux fleurs, n'osa pas s'affranchir des préjugés grossiers de la grammaire latine dont on l'avait imbu dès sa plus tendre enfance. Le respect du rudiment fut plus puissant chez lui que le respect de Dieu, et sa gloire fut perdue.

Dominé par la déplorable influence de cette éducation classique qui a stérilisé tant de génies inconnus, le grand naturaliste suédois, qui croyait naïvement à la supériorité de noblesse du genre masculin, prit pour caractère générique de sa classification botanique l'étamine, ... l'étamine, la fleur mâle, l'organe le plus ténu, le plus inconsistant et le plus fugitif de tous les organes de la plante, et il éleva sur cette fragile base son triste et stérile système. Comme vous aviez raison, ô Boileau Despréaux, d'écrire que ce n'était pas assez d'être poète pour bien comprendre l'amour !

Linnæus, hélas ! n'était que poète. Cependant le principe de sa classification était si fécond et découlait si purement de la vraie science, c'est-à-dire de l'amour, qu'il a suffi à Vespuce de Jussieu de corriger quelques imperfections du système de son devancier pour inventer ce qui a été inventé de mieux jusqu'ici en matière de classification. Je sais parfaitement que Bernard de Jussieu et son neveu Laurent, qui lui prêta main-forte, étaient d'honnêtes savants aussi et qui n'entendaient pas plus que Linnæus à l'amour, et qui ont fait de la méthode passionnelle sans le savoir ; mais le résultat auquel ils sont parvenus n'en est pas moins remarquable. S'ils n'ont pas eu plus que le naturaliste suédois la conscience de la grandeur de leur œuvre, c'est que l'amour, qui n'égare jamais ses fidèles, les a guidés à leur insu dans la voie de la sagesse et sans se dévoiler à leurs

yeux. Ainsi se conduisit autrefois la déesse Minerve à l'égard du jeune Télémaque, qu'elle pilota pendant nombre d'années sous la figure de Mentor.

Le système de classification botanique de Linnæus a péri par suite du respect exagéré de son auteur pour les doctrines de M. Lhomond, c'est-à-dire par suite de l'option de l'étamine comme type sériel; celui des de Jussieu a vécu, parce que ses auteurs ont simplement tenu plus de compte de la corolle et de l'ovaire que de l'étamine. Que cet exemple redoutable du châtement cruel infligé à un grand homme en punition de son irrévérence involontaire envers le sexe féminin, demeure toujours présent à la mémoire du classificateur, et lui serve éternellement de préservatif contre le poison de la grammaire latine.

Voyez maintenant à quoi tiennent la gloire des humains et les destinées de la science. Que Linnæus eût vivement aimé et qu'il eût deviné par une illumination soudaine de l'amour toute l'absurdité de la règle latine des genres;... qu'il eût reconnu avec le gérfaut que la vérité se trouvait dans la règle contraire, tout changeait aussitôt dans le monde et dans la science. Le poète de génie ne se bornait pas à écrire que la corolle était le lit nuptial des fleurs, il ajoutait que cette corolle était une cour d'amour où trônait royalement l'ovaire; il affirmait avant tous les analogistes à venir que dans les relations d'amour le rôle pivotale appartient au sexe féminin, et que la galanterie est la loi de l'ordre divin. Le dernier mot de la classification universelle était trouvé, la science et la philosophie marchaient à pas de géant, et le nom du Christophe Colomb suédois resplendissait à tout jamais dans les siècles futurs du même éclat que l'étoile Sirius dans nos cieux d'aujourd'hui.

Mais il n'a pas aimé, et tout cet avenir de gloire et de services éclatants s'est enfui comme un songe, et le génie plantureux qui contenait en virtualité tant de merveilles s'est allé briser les ailes contre l'affreux bouquin. Il est bien certain que l'amour, qui prouve que le féminin est plus noble que le masculin, est le seul antidote à prendre contre l'intoxication par les préceptes de la grammaire latine, où il est écrit que le masculin est plus noble que le féminin.

Encore si Linnæus était le seul que M. Lhomond eût perdu en

l'entraînant dans sa rébellion contre Dieu ! mais la science contemporaine a une perte bien autrement grande à pleurer.

Remarquez que quand j'accuse M. Lhomond d'avoir perdu Linnæus, je fais abus de la prosopopée. La prosopopée est un trope qui sert habituellement à faire parler les morts, et que j'ai peut-être tort d'employer ici à faire parler les gens qui ne sont pas encore nés, car ce n'est pas la même chose. Le lecteur, en effet, serait en droit de ne pas comprendre comment M. Lhomond, dont la notoriété fut postérieure à la chute de Linnæus, et qui n'a pas été connu de lui, aurait pu lui faire tant de mal, si je n'avais soin de déclarer à l'avance que M. Lhomond n'est pas pris ici pour un homme, mais pour un rudiment. La science, je le répète donc, a mieux que Linnæus à pleurer.

Il y a eu de nos jours en France un savant plus universel que Linnæus, plus poète que Keppler, aussi hardi et aussi révolutionnaire dans ses conceptions scientifiques que Fourier dans ses utopies. J'ai nommé Geoffroy Saint-Hilaire, le véritable créateur de la science zoologique et du Jardin des Plantes, l'homme de ce dernier demi-siècle qui a réuni au plus haut degré le génie de l'ensemble et celui du détail, le même qui a découvert dans la tératologie le mystère des créations successives et la loi de la progression indéfinie des êtres, et qui a réhabilité la mémoire d'Hérodote, faussement accusé pendant près de trois mille ans d'avoir trompé le monde sur la question du trochylus. J'ai ignoré longtemps pourquoi la nature, qui écrit partout ses décrets, n'avait pas voulu se laisser lire par Geoffroy Saint-Hilaire, par l'homme qui eut la gloire de porter pendant vingt ans sur ses épaules tout le monde de la philosophie et de la science, qui pratiqua dans la zoologie la même opération qu'Hercule dans les écuries d'Augias, qui étouffa dans une lutte immortelle le monstre de la superstition mosaïque vainement défendu par Bossuet, Cuvier et les jésuites, qui intéressa l'Europe et Goethe à ses triomphes, et finalement démontra que les globes ne se font pas de rien, mais bien de quelque chose. Longtemps je me suis demandé comment en ce vaste cerveau qui avait logé tant de sagesse avait pu trouver place cette idée incroyable que la femelle, le moule conservateur par essence du type primitif et qui

ne déroge jamais, put n'être que le résultat d'un temps d'arrêt dans le développement du mâle. Un détail révélé par M. Flourens dans l'éloge de Geoffroy Saint-Hilaire, prononcé cette année à l'Institut, m'a tiré de mes perplexités et m'en a appris plus que je n'en désirais savoir.

M. Flourens est ce même immortel qui persiste depuis cinq à six ans à ne pas vouloir me dire pourquoi les canards mâles ont une plume frisée sur la queue.

« *Geoffroy Saint-Hilaire, dit le panégyriste, eut le bonheur d'avoir pour maître et pour ami Lhomond, auquel il dut beaucoup, et dont les sages principes...* » Ma plume se refuse à transcrire les termes de cette indécente plaisanterie.

Les sages principes de Lhomond... le masculin plus noble que le féminin... La femelle mâle manqué, ou temps d'arrêt de développement du mâle. Les deux idées étaient effectivement connexes; la grammaire avait déteint sur la zoologie. Je compris toute l'atrocité de l'ironie contenue en ces paroles : Geoffroy dut beaucoup à Lhomond.

Geoffroy doit entre autres choses à Lhomond sa seule grande erreur, l'erreur qui lui a fait manquer la découverte de la loi de la classification, qu'il avait déclarée lui-même être la science des sciences.

La cause de l'erreur de Geoffroy Saint-Hilaire saute aux yeux. Le maître qui déchiffra si brillamment les mystères de la série a pris comme tout le monde le phénomène pour la substance.

Si ces paroles semblent obscures, je m'explique... Geoffroy Saint-Hilaire eut le tort d'accepter comme des signes de supériorité manifeste la grandeur de la taille, la richesse du costume et la sonorité de la voix. Et sur cent personnes qui liront ce chapitre, il s'en sera trouvé quatre-vingt-dix-neuf pour le moins qui, avant cette lecture, partageaient complètement l'erreur de Geoffroy-Saint-Hilaire; ce qui prouve qu'en matière d'histoire naturelle, on ne saurait trop se défier du témoignage des yeux. Cependant cette erreur monstrueuse et quasi universelle ne tient pas une seconde devant le raisonnement, et les faits eux seuls la réfutent.

Il est à remarquer d'abord que l'opinion de la supériorité des mâles est née généralement d'observations faites sur des oiseaux

domestiques appartenant à la famille des gallinacés, coq, faisan, paon, dindon, etc., espèces peu morales, vouées au culte impudique de la polygamie, et chez lesquelles le mâle l'emporte considérablement sur la femelle en poids et en beauté. La théorie du rudiment de Lhomond n'a jamais invoqué de plus puissant argument que le coq.

Si, au lieu de porter exclusivement sur des espèces *esclaves*, comme le coq et le dindon, l'observation eût porté sur des espèces *auxiliaires*, c'est-à-dire ralliées à l'homme par un lien supérieur, il est plus que probable que le mal que je déplore ne fût point arrivé. En effet, les races d'élite parmi les oiseaux, les espèces les plus remarquables par le courage, l'intelligence et la docilité, les premières en rang, les plus éminentes, en un mot, par toutes les qualités de l'esprit et du cœur, sont celles où la femelle l'emporte sur le mâle en force et en beauté. Dans la grande et illustre famille des faucons, la femelle est beaucoup plus grande que le mâle, et c'est elle naturellement qui porte le nom de l'espèce : le Gerfaut, le Lanier, le Sacre. Le mâle, qui est plus petit d'un tiers que sa maîtresse, porte pour cette cause le nom de *tiercelet*. On dit *tiercelet de pèlerin*, de *lanier*, ou bien encore *pèlerinnet*, *laneret*. On ne voit pas bien *a priori* dans ces races supérieures comment la femelle, qui est d'un tiers plus grosse que le mâle, pourrait n'être que le résultat d'un temps d'arrêt dans le développement de celui-ci. Cette théorie, pour être spécieuse, a donc besoin de ne pas sortir des espèces disgraciées où le mâle l'emporte sur la femelle par l'ampleur de la taille et l'éclat du costume.

Et ces dernières races sont, par malheur pour Geoffroy Saint-Hilaire, les races lourdes, épaisses, les races sans génie, oubliées de leurs ailes, et vouées par nature à l'esclavage et à la broche. C'est le coq, c'est le dindon, c'est la riche tribu des pulvérateurs (gallinacés) tout entière, gent de basse-cour et d'épinette, très-estimable sous le rapport de la délicatesse de la chair et prenant facilement la graisse, mais race sans noblesse, sans imagination, sans ressort. Je n'ai jamais pu pardonner aux parrains de la République française d'avoir laissé infliger à leur infortunée filleule pour emblème national un roi de basse-cour qui vit sur le fumier ; et j'a-

vais bien mes raisons de redouter que ce triste attribut ne lui portât malheur comme au gouvernement qui l'avait précédée. Le coq vire au chapon par une tendance fatale. Un peuple spirituel et sensé doit s'abstenir autant que possible de faire des révolutions et de se mettre dans la peine pour donner le pouvoir à des hommes de phrase, très-faibles sur l'analogie.

Personne ne me reprochera, j'aime à le croire, d'être un ingrat qui oublie tout ce que la grasse famille des pulvérateurs, ces *rumi-nants* de l'ordre des oiseaux, a fait pour l'homme, et dans quelles proportions colossales ses diverses variétés figurent comme éléments de nos jouissances gastrosophiques et cynégétiques. Je sais tout ce que l'homme doit à la poule domestique, à la faisane, à la perdrix, à la caille; j'estime ces espèces à leur haute valeur, et suis prêt à leur payer en toute circonstance le tribut de la gratitude de l'estomac et du cœur. Je proclame volontiers ces femelles les modèles des mères; j'ai fait adopter le principe de l'inviolabilité des faisanes et des chanterelles dans toutes les chasses où j'ai été le maître, et je voue encore aujourd'hui quiconque les fusille aux mépris des gens de bien. Je vais même à cet égard plus loin que la raison : je déclare que je ne conçois pas le bonheur de l'existence hors de la société des volailles. Mais toutes mes sympathies personnelles et toutes mes grâces de chasseur et de gastrosophe ne sauraient altérer la nature des choses et faire que ce qui est ne soit pas; et je ne puis pas, moi historien des bêtes qui me respecte, me résigner à commettre un mensonge pour flatter le coq gaulois; je ne puis pas assimiler un matamore de basse-cour qui trône sur le fumier, un gladiateur inintelligent qui se donne en spectacle et trempe dans des paris, au vainqueur du milan qui trône dans la nue. Je voudrais mentir d'ailleurs, que l'analogie m'arrêterait et briserait ma plume.

Le coq est l'emblème du tambour-major empanaché et maître d'armes, tapageur et mauvais coucheur, Lovelace de bas lieu.

Le faucon est l'emblème du chevalier Bayard.

Le faucon est l'auxiliaire le plus indépendant et le plus glorieux de l'homme. On lui fera attaquer le lion quand on voudra.

Il y a entre l'esclavage abrutissant auquel s'est *résigné* le coq pour

éviter une liberté plus dangereuse et le *ralliement spontané* du faucon, qui n'a pas besoin de l'homme pour vivre, toute la distance qui sépare l'ilotisme passif de la domesticité passionnée, une passion adorable dont l'amour seul offre l'exemple en civilisation, et que les amoureux ont décorée précisément du nom de galanterie.

Le Faucon est au Coq ce que le chevalier Bayard est au bourreau des crânes, qui se baisse en passant sous l'arc de triomphe de l'Étoile, de peur d'offenser de son colbak les voûtes du monument.

Voilà cependant les autorités que Geoffroy Saint-Hilaire a été obligé de citer pour justifier sa funeste théorie de l'infériorité des femelles, empruntée à Lhomond, son ami et son maître!

Laissons de côté pour un moment ces comparaisons de races, pour pénétrer au fond même de l'erreur, et démontrons par des arguments sans réplique les égarements du prince de la science.

Nous avons mis précédemment en regard la conduite de la poule et celle du coq à l'époque de la puberté; nous avons vu comment la poule consacrait à l'intérêt de l'espèce l'exubérance de vitalité que le coq employait à l'ornement de son individu. Or, ce qu'on aura peine à comprendre, c'est que Geoffroy Saint-Hilaire et les autres aient appelé ce développement normal des ovaires, qui est la condition première de la conservation de l'espèce, un temps d'arrêt dans le développement du mâle!

Entendez-vous. Cette noble abnégation de la femelle qui ne veut rien distraire pour sa toilette et sa coquetterie particulière des trésors qu'elle reçoit de la nubilité... c'est là ce que des savants n'ont pas craint de signaler comme le caractère de l'infériorité sexuelle!

Il y avait pourtant ici un fait qui tranchait catégoriquement la question de préséance des sexes, et j'admire que les moins clairvoyants ne l'aient pas encore aperçu.

Ce fait, c'est la faculté qu'ont toutes les *vieilles poules, malades d'esprit ou de corps*, de se métamorphoser en coqs quand elles ne sont plus propres à autre chose, c'est-à-dire quand elles ont perdu la faculté de pondre.

Il arrive tous les jours, en effet, qu'une poule sur le retour, soit par fatigue des tribulations de la maternité, soit pour cause d'avaries graves dans ses ovaires, renonce tout à coup aux attributs de

son sexe, abdique l'humilité et la douceur, et revêt le caractère batailleur et le costume éblouissant du coq. Le fait est acquis à la science; il a été observé dans toutes les espèces de gallinacés domestiques, paon, faisán doré ou argenté, coq vulgaire. Une poule qui chante le coq n'est pas rare dans nos basses-cours; une faisane non plus dans nos bois. La femelle du faisán doré, celle du paon, ne se gênent jamais pour échanger leur costume plus que modeste contre la parure resplendissante de l'autre sexe. La moindre blessure à l'ovaire sert de prétexte et d'excuse à ces travestissements. D'où il résulte clairement que l'état de coq est un pis-aller pour la poule.

Je demande alors à M. Lhomond et à tous ceux qui marchent sous sa bannière de m'expliquer comment un état maladif, un état qui résulte toujours d'une avarie majeure et d'un affaiblissement quelconque des facultés morales et physiques d'un individu, peut être considéré sérieusement comme une promotion de cet individu à un grade supérieur!...

L'argument est embarrassant, n'est-ce pas? et d'autant plus embarrassant que, s'il est permis à la femelle invalide de se métamorphoser en mâle, la réciproque est formellement interdite à celui-ci; nouvelle preuve que le féminin est plus noble que le masculin. Mais les savants sont comme les lézards verts : quand ils ont mordu à l'erreux, ils ne démordent pas facilement. Au lieu de répondre directement à la question, ils biaisent, et ils finissent par trouver dans ce fait même de métamorphose volontaire qui tue leur opinion une raison pour y persévérer.

Puisque la femelle peut changer de sexe à volonté, disent-ils, c'est une preuve que le sexe féminin n'est que transitoire et que la femelle n'est qu'un arrêt de développement du mâle. Son ambition de passer à la masculinité est la révélation de son infériorité.

Mais d'abord laissez-moi vous dire, ô savants que vous êtes! que cette expression de changer de sexe dont je me suis servi comme vous est une expression vicieuse, et que la femelle ne change pas de sexe, mais seulement de costume et de voix dans sa métamorphose, et qu'elle y perd son sexe sans en reconquérir un autre. Pour que son ambition révélât son infériorité, il faudrait que cette

ambition la tourmentât dans son état de santé parfaite, et c'est le contraire qui est vrai.

Et puisque la métamorphose de la femelle en mâle provient de l'arrêt de développement des ovaires,... vous voyez bien que c'est le mâle qui est le résultat de l'arrêt de développement de la femelle, que c'est le mâle qui est une femelle manquée!

C'est vous-mêmes qui venez de vous percer d'outrage en outrage avec votre propre argument!

Et maintenant, ô maîtres vénérés, Linnæus, Geoffroy Saint-Hilaire, que j'ai osé rappeler à l'ordre de Dieu, au nom de l'analogie passionnelle, accueillez avec indulgence l'acte de contrition que mon humilité vous adresse. Vous qui recherchez la loi de l'unité avec tant d'ardeur en cette vie, vous ne pouvez blâmer dans l'autre ceux qui essaient courageusement de marcher sur vos traces, de si loin que ce soit. Vous n'êtes pas de ceux que le verbe de vérité offense dans leur tombe, et vous devez l'entendre avec faveur de quelque part qu'il vous arrive, de la bouche des faibles comme de celle des puissants. Alors vous excuserez la hardiesse de l'écrivain obscur qui n'a pas craint de signaler vos erreurs, fruits de la grammaire latine, parce qu'il a compté sur votre générosité. Quel triomphe ce serait cependant pour la doctrine de la lucidité amoureuse, s'il suffisait à un simple chasseur, à un ornithologiste de rencontre, de se trouver dans l'état spécial de grâce indiqué par Boileau et par saint Augustin, pour découvrir dans les verbes de la nature un sens qui vous aurait échappé, à vous les princes de la poésie et de la science, les génies lumineux!

Le temps n'est plus où les savants paraient avec amour leur nom d'une docte particule en us, et les esprits les plus avancés de ce siècle commencent à comprendre les vices de l'enseignement classique. Beaucoup conviennent même que l'étude de plusieurs langues vivantes, qui sont d'une utilité extrême dans le commerce de la vie, remplacerait avec avantage l'étude d'une seule langue morte qui n'est plus guère propre qu'à inspirer des songes de tragédie et des inscriptions tumulaires, genre d'industrie peu lucratif et peu réjouissant. Enfin le père de famille, que l'expérience a instruit des disgrâces inévitables que l'avenir réserve aux jeunes gens forts en

thème, les redoute naturellement pour ses rejetons mâles; de sorte que c'est depuis trente ans bientôt à qui jettera la pierre à l'Université, fille des rois. J'ai suivi l'exemple de tout le monde; mais j'ai l'orgueil de croire qu'une personne n'avait encore indiqué aussi traitreusement que moi le côté vulnérable de la place. Espérons tous que la langue latine ne se relèvera pas du coup que je lui ai porté.

Simplistes qui accusez les auteurs latins de créer des générations de rhéteurs et de révolutionnaires, comment ne voyez-vous pas qu'il n'en saurait être autrement de l'étude d'un idiome qui a décrété en principe que le masculin était plus noble que le féminin? Et le moyen, s'il vous plaît, qu'une langue qui commence par se mettre en insurrection contre Dieu et la femme, soit plus respectueuse à l'endroit des institutions des hommes? La honte et le malheur sont l'apanage naturel du fils qui outrage sa mère!

Je parle sérieusement et suis de bonne foi quand j'accuse M. Lhomond d'hérésie, et quand je lui reproche d'être cause du malheur de Linnæus et de Geoffroy Saint-Hilaire. A Dieu ne plaise que je m'en aille de gaieté de cœur appeler les foudres de l'excommunication majeure sur un homme qui ne les mérite pas; mais le mot d'hérésie n'a pas deux significations sur la terre, c'est le crime de rébellion contre Dieu, et nous avons vu que le rudiment tendait de tous ses efforts à consolider cet état de rébellion qui est le caractère normal des sociétés subversives.

Il n'y a qu'une vérité d'ailleurs, comme il n'y a qu'un mensonge. La vérité est tout ce qui s'accorde, le mensonge ou la fausseté tout ce qui discordé avec Dieu; et lorsque Dieu affirme pour la botanique ou pour l'ornithologie, c'est comme s'il affirmait pour l'ordre universel, moral ou matériel. Dieu est un et ne se dément pas.

Or, la vérité en classification ornithologique étant que le rang des espèces est en raison directe de l'autorité féminine, et cette formule étant diamétralement opposée à celle du rudiment, il s'ensuit que le rudiment est en opposition radicale et universelle avec Dieu. Il s'ensuit encore que si la formule du gerfaut est une clef qui ouvre toutes les serrures, la formule du rudiment est un éteignoir qui fait la nuit dans tous les entendements. On conçoit parfaitement, en effet, que la nature répugne à confier à ses ennemis avoués le

secret de ses lois. Alors je n'ai pas été trop rigoureux envers le rudiment en demandant sa tête.

Mais voyez donc quelle adorable science que cette analogie passionnelle qui non-seulement fait lire aux simples le texte écrit de la loi divine, mais qui leur fait découvrir dans l'unité de cette loi un procédé infaillible pour discerner la vérité de l'erreur et un autre pour ranger chaque chose à sa place, leur révélant à la fois la double loi de l'ordre matériel et de l'ordre moral ! Qu'on aille me chercher dans les académies françaises, morales ou politiques, un immortel qui m'explique pourquoi le latin est contraire en principe à la loi de Dieu, et qui me fasse découler de cette explication le classement méthodique de toutes les littératures, de tous les peuples, de toutes les religions !

Mais ce que le plus illustre et le plus savant de tous les académiciens ne vous dira jamais, mît-il cinq lustres (1) à vous répondre, le dernier des analogistes va vous le dire à la seconde et sans hésitation aucune.

La langue latine est contraire en principe à la loi de Dieu, parce qu'elle subalternise le féminin au masculin ; et puisqu'elle se conduit ainsi, c'est une langue fausse. C'est une langue *mâle* qui a vécu ce que vivent les mâles, et qui n'a pu servir d'expression qu'à une législation barbare comme celle des Romains, laquelle maintenait la femme en état de servage conjugal, et donnait au père droit de mort sur son fils. Le latin est une langue particulièrement répulsive à la femme, et qui n'a dû conséquemment enfanter aucun chef-d'œuvre, même au temps de sa plus haute splendeur, attendu que les chefs-d'œuvre littéraires consistent exclusivement en peintures d'amour, romans, drames, comédies. Or, il n'existe ni drames, ni comédies, ni romans en latin, par la raison qu'il était impossible d'en faire. Ce qu'on appelle improprement les comédies de Térence sont des œuvres bâtardes baignées d'une atmosphère glaciale qui vous donne l'onglée et vous empêche totalement de tourner le feuillet. Virgile, avec tout son talent de poète, n'a jamais pu nous faire

(1) Le dictionnaire du Tintamarre définit ainsi le lustre : Espace de cinq ans qui donne du reflet aux étoffes.

croire à l'amour de Didon pour le pieux Énée, un héros assommant pétri des quatre semences froides, et qui se dit fils de Vénus on ne sait pas pourquoi, car sa principale occupation semble être d'occasionner du chagrin à sa mère. Parmi les érotiques latins, Virgilius Maro y compris, je n'en vois pas un seul qui n'ait sali l'amour. S'il est vrai que la littérature soit l'expression de la société, toute la littérature romaine est dans Sénèque, dans le Digeste et dans les Pandectes.

Le rang des littératures est en raison directe de l'importance du rôle qu'y joue la femme. Telle est la loi que vous retrouverez invariablement au bout de toutes les comparaisons de toutes les littératures antiques et modernes. C'est la formule du gerfaut appliquée à la poésie.

Vénus et Cupidon, Diane et l'Aurore, Junon et Minerve, Hélène, Léda, Procris et les mille autres personnifications de la beauté féminine tiennent dix fois plus de place dans la poésie des Grecs que dans celle des Romains. Donc la poésie des Grecs est dix fois supérieure à celle des Romains.

Shakespeare doit être le plus grand de tous les poètes de l'Humanité, puisque c'est lui qui a créé les types les plus divins et les mieux réussis de la femme, Ophélie, Cordelia, Desdemona, Julietta, Titania, etc., etc. Shakespeare écrivait sous le règne d'une femme.

Molière, Byron, l'Arioste et ceux qui viennent après, n'ont fait toute leur vie qu'aimer, et leur adoration pour la femme s'est traduite en chefs-d'œuvre dans leurs chants immortels.

La littérature française, qui est la plus riche et la plus conquérante de toutes les littératures de l'âge moderne, ne doit son éclat irradiant qu'à la prédominance du principe germain sur le principe latin dont elle est infestée. J'ai dit, d'après Tacite, que les Germains considéraient la femme comme un être intermédiaire entre Dieu et l'homme. Ils l'entouraient d'une vénération infinie, et prenaient ses conseils dans toutes les grandes occasions. De là, conclut cet historien immense, la pureté des mœurs de ce peuple, sa fidélité à la foi jurée, sa valeur indomptable dans les combats...

Quel hommage rendu par Tacite à la puissance des principes du gerfaut!

Là est, en effet, tout le secret de l'influence de la littérature française. Le respect traditionnel du Germain pour la femme a été le salut de la France qui avait à lutter contre l'influence de l'abominable héritage qu'elle avait reçu de Rome, le code du servage conjugal et l'atroce principe grammatical que le masculin est plus noble que le féminin. Il a fallu que nos mœurs chevaleresques fussent plus fortes que nos lois pour assurer à notre littérature la domination de la terre.

Une tradition touchante qui est dans notre sang veut que le pays ne puisse être sauvé que par une femme en ses grandes afflictions. J'ai invoqué plus d'une fois depuis dix ans l'apparition de l'ange de salut.

Boileau, qui a toujours raison quand il demeure lui et quand il ne demande pas à Juvénal son opinion sur les femmes, a parfaitement saisi et exprimé la différence du génie des deux langues latine et française :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.
Mais le lecteur français veut être respecté;
Du moindre sens impur la liberté l'outrage, etc.;

c'est-à-dire que la langue française est femme, et que la pudeur, qui est la plus incendiaire des vertus féminines, fait partie de son apanage. C'est à cette sensibilité exquise que la langue française devra de devenir l'idiome universel de l'humanité avant un demi-siècle. Elle conservera même ce privilège jusqu'à la première période d'harmonie; mais alors sa parenté malheureuse avec la romaine sera cause qu'on lui fera bien des misères et qu'on lui reprochera de se parler du nez comme la portugaise, de mâcher ses lettres, d'être sourde, et finalement qu'on la répudiera. La vraie langue universelle, celle de pleine phase d'harmonie ou d'apogée, sera souple et pudique comme la française, riche et melliflue comme la grecque, pleine, sonore et majestueuse comme l'espagnole, molle et douce à chanter comme l'italienne. Elle se chantera et ne se parlera pas, et elle différera essentiellement de tous les idiomes civilisés et barbares en ce que le féminin y sera plus noble que le masculin.

Si le peuple français avait le bon esprit de s'entendre dès aujourd'hui pour ne parler aucune langue étrangère et pour n'aller à

aucun peuple, il forcerait bien vite tous les autres peuples à venir à lui. C'est même le moyen le plus sûr et le plus économique qu'il possède de réaliser sa chimère qui est d'attacher à son char une foule de nations.

Un professeur de littérature comparée, qui joindrait à beaucoup d'esprit et de savoir une forte dose d'imagination poétique, ne devrait pas être fort embarrassé, à mon sens, d'écrire douze charmants volumes sur cette simple formule : *Dis-moi comme tu aimes, je te dirai ce que tu vaux.*

Avais-je tort d'affirmer que ni l'Académie française, ni celle des Inscriptions et Belles-Lettres, ni même le Conseil supérieur de l'instruction, n'avaient encore considéré l'enseignement de la langue latine sous son véritable point de vue? Parlons de l'Art maintenant.

On a écrit de tout temps que l'Art et la Poésie étaient sœurs. Le fait est vrai, toutes les deux sont filles de Vénus. Un puriste dirait frères au lieu de sœurs et fils au lieu de filles; mais j'aime mieux commettre trois fautes contre la grammaire que de me résigner à prononcer des mots qui blessent la pudeur. Tant pis pour l'art si ses parrains l'ont reconnu pour être du genre masculin, je n'endosserai pas la responsabilité de leur sottise.

Il est si vrai que l'art est du genre féminin que le domaine de l'art est celui où la formule du gerfaut s'applique de la façon la plus intolérante et la plus tyrannique : *Tant vaut l'amour, tant vaut l'artiste*, dit l'histoire de l'art.

La raison de ce despotisme est bien simple, et se trouve dans la définition même de l'art.

L'art est l'incarnation de l'idéal. Or, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais pour l'homme qu'un idéal, l'idéal féminin, l'ange, la Vierge-Mère. Et Virginité et Maternité sont deux aspects si ravissants, si poétiques de la même figure, que l'homme est entraîné par les aspirations de son éternel amour à les rallier bon gré mal gré dans un seul et même type, dans un type divin. La Vénus de Milo est une vierge-mère comme celle du paradis. La muse inspiratrice s'appelle partout du nom de la femme adorée.

Pygmalion, qui souffla une âme à une statue de marbre, et Or-

phée, qui attendrit les Mânes par sa lyre, sont peut-être les deux artistes qui ont démontré le plus vaillamment la puissance prodigieuse de l'art. Or Pygmalion et Orphée ne personnifient qu'un seul type, celui de l'amant passionné. C'est le feu de l'amour divin allumé dans leur cœur qui anima le marbre et faillit ravir une proie à l'avare Achéron.

Que vous parliez d'épopée, de pinceau, de ciseau ou de lyre, la question de classification ne change pas. Je la tiens emprisonnée dans la formule de la classification ornithologique. Le pivot de série autour duquel s'échelonnent les innombrables produits de l'intellect humain demeure là impassible, immuable, *indifférent*.

La mélodie est la voix de l'amour, ainsi qu'il est prouvé par le chant des oiseaux et par une foule de romances.

La danse est le langage expressif et muet de l'amour. L'art de la danse est si essentiellement féminin que l'homme y est déplacé, sinon souverainement ridicule. Les grues sont des oiseaux très-amis de la danse ; on a donné le nom de *demoiselle* à l'espèce de ce genre la plus forte en chorégraphie. Le plaisir excessif que les hommes éprouvent à regarder travailler une jolie danseuse provient de ce que Dieu, qui tira l'homme du *limon* et la femme de l'*homme*, prit soin de corriger sur sa seconde épreuve les vices de la première.

Sculpture, peinture, ciseau, pinceau, appellent invinciblement les noms harmonieux de Phidias et de Raphaël, les deux artistes qui comprirent le mieux l'idéal de la beauté féminine. Une statue de Vénus dont on ignore l'auteur s'attribue à Phidias. Les vierges d'Italie, de France et d'Angleterre rêvent d'amants aux yeux bleus ayant nom Raphaël.

Cet artiste géant qu'on nomme Michel-Ange est peut-être un génie plus sublime et plus surhumain que les deux autres ; mais parce qu'il n'a sculpté que des *Moïse* et peint que des *Jugement dernier*, le monde le connaît moins et moi je le conteste. L'auréole qui brille à son front ne peut avoir la même intensité d'éclat que celle qui couronne le statuaire du Parthénon et le peintre des Madones. Dieu refuse au génie lui-même la puissance de détourner l'admiration humaine de sa tendance irrésistible vers son idéal exclusif, la femme reine de beauté.

On m'objecte que Phidias a sculpté des figures masculines, le Thésée, le Jupiter, que Michel-Ange a peint des figures de femme, et que ces ouvrages sont des chefs-d'œuvre. Je ne dis pas le contraire; mais qui s'occuperait de Phidias, s'il n'eût fait que des hommes! Qui voudra jamais croire aux femmes de Michel-Ange, le peintre du hideux!

L'histoire de l'avenir, oublieuse des conquêtes et des noms des tyrans, ne mentionnera peut-être aux âges d'harmonie que deux races d'élite, les deux races d'essence féminine auxquelles la Providence avait remis le soin d'illuminer le genre humain et de le racheter par la Charité du mal de la Misère et du mal d'Ignorance. Ces deux races, vers lesquelles les regards des nations sont déjà tournés aujourd'hui et dont le radieux génie brille comme un double fanal au milieu de l'obscurité des temps, sont la race grecque et la race française, unies toutes deux à travers la distance par la noble culture de l'intelligence et des arts, fécondes toutes deux en apôtres et en martyrs de la sainte liberté. Bien des races éminentes les égalent en bravoure et les surpassent même dans l'art d'égorger, d'asservir et de pressurer les peuples, comme la romaine et l'anglaise; mais Dieu n'a donné à aucune autre comme à elles le privilège de vaincre les vainqueurs et de conquérir par l'idée. Pour tout ce qui sent, pour tout ce qui pense, pour tout ce qui aime, l'humanité n'a que deux patries, Athènes dans le passé, Paris dans le présent. Et la puissance d'absorption et d'irradiation intellectuelle dévolue à ces deux races leur vient de ce qu'elles ont été les premières à adopter en principe dans la poésie et dans l'art la formule du gerfaut.

Comme l'Athénien et le Français sont marqués au faucon, le Romain et l'Anglais le sont à l'aigle. L'aigle est vaillant aussi et monogame, et il s'élève plus haut que le faucon dans les airs, et la nature l'a armé d'un bec plus fort et de serres plus terribles. Mais il n'use que pour lui de la puissance de ses armes; il ne se rallie pas au service de l'humanité, il s'isole dans son orgueil et finit par mourir misérablement de faim au milieu de ses richesses. Révélation prophétique du supplice terrible que la justice divine réserve aux conquérants parjures et aux larrons insatiables!

J'ai donné ailleurs de vastes développements à cette donnée historique de la parenté des deux nations grecque et française par l'art et la divinisation de la femme, et je n'y reviendrais pas si le courant de la démonstration n'entraînait malgré moi ma plume ; mais le sujet est si important pour l'élucidation de la question littéraire, historique et philosophique, qu'on me pardonnera, je l'espère, cette redite.

Je le répète donc, l'art grec consiste tout entier dans la divinisation de la femme, ou, si vous aimez mieux, dans la féminisation de toutes les vertus et de toutes les beautés, ce qui est la même chose. Je dis que si l'on ôte au peuple grec son culte frénétique et respectueux de la beauté féminine qui le fait s'incliner devant Laïs sortant de l'onde ; que si l'on retire de sa mythologie Vénus, mère de l'Amour et des Grâces, le peuple grec n'est plus et que la cité de Minerve se confond aussitôt avec les autres cités mortes dans l'oubli du cercueil. Je dis que le divin Phidias et le divin Homère perdent du même coup leur immortalité. Je dis que la sculpture des Grecs est Vénus Aphrodite, et Vénus toute seule.

Et cela est si vrai que les types de beauté masculine les plus ambitieux de l'art grec n'osent pas porter la barbe, parce qu'ils sentent que cet ornement léonin ne les sépare pas suffisamment de la brute. Cela est si vrai que ses Méléagres, ses Antinoüs, ses Apollons, ses Bacchus visent à l'*hermaphrodite* pour se rapprocher autant que possible du type féminin. Le plus beau de tous les Apollons antiques s'appelle l'Apolline. Le Jupiter et l'Hercule, qui sont presque les seuls à ne pas rougir de leur sexe, ont du moins la pudeur de se montrer constamment en puissance de femme, pour honorer l'amour. La tradition du travestissement s'est, du reste, fidèlement conservée jusqu'à nous. Quand nous avons besoin d'un trop joli chérubin à la scène, nous donnons le rôle à une femme.

Or, ce qui est vrai de l'art grec est tout aussi vrai de la comédie française, et de l'esprit français, et de tous les autres esprits, de quelque lieu qu'ils soient. Tout ce qui s'est fait de beau, comme tout ce qui s'est fait d'un peu grand dans ce monde, s'est fait sous l'influence de l'autorité féminine ou de l'adoration de la femme. Littérature, poésie, beaux-arts, tout ce qui s'appelle le progrès,

tout noble essor de l'intelligence humaine, tend virtuellement à la glorification de la femme. Le roman et la comédie, ces deux vastes écoles d'enseignement mutuel où s'instruisent les peuples, ne sont que d'éternelles protestations de la raison humaine contre le régime de contrainte qui pèse sur la femme. Le *divin* Platon, qui se félicitait d'être *Grec* et non pas *barbare*, d'être *homme* et non pas *femme*, était lui-même un barbare qui n'a jamais fait que de belles phrases pour justifier son surnom de divin. Un faiseur d'utopies qui chasse de sa république idéale les musiciens et les poètes, Ros-sini et Shakespeare, le drame et l'opéra, est un maniaque absurde, qui ne mérite pas plus d'être appelé divin que le législateur *qui admet la promiscuité des femmes* n'a droit de donner son nom à l'amour *céladonique* (spirituel). *Divin* Platon et amour *platonique* sont des termes impropres, inconvenants et ridicules, et contre lesquels je proteste de toute mon énergie, attendu que les hommes vraiment divins, c'est-à-dire inspirés de Dieu comme Fénelon et Vincent de Paul, considèrent tous les hommes comme des frères et respectent la liberté d'amour. Si l'idéal de nos réunions de plaisir est le bal où la femme est reine, si le poète est le roi de la scène qui procure à l'esprit les jouissances les plus délicates, si la musique est la voix des fêtes, je comprends qu'un utopiste, embrasé de l'amour de ses semblables, invente des républiques pour multiplier outre mesure les institutions ci-dessus, le poète, le musicien et le reste. Mais qu'on veuille faire du neuf pour démolir le peu de gaieté qui subsiste en ce monde et pour porter l'ennui à la septième puissance, voilà ce qui me passe et ce que je considérerai toujours comme le dernier degré sous zéro du bon sens.

Je demande qu'on me cite dans tout le personnel de l'Académie des Beaux-Arts un seul sculpteur, un seul compositeur, un seul peintre qui ait jamais soupçonné la connexion intime qui lie la question d'art à celle de la classification ornithologique. Je demande, par la même occasion, le nom du maître assez osé pour dire publiquement devant des hommes ce que les oiseaux disent tous les jours devant Dieu par leurs chants, leurs nids, leur parure, ce que le grand Corneille avouait ingénument lui-même : « La première condition du génie est d'aimer. »

Je viens d'écrire, sans le vouloir, en traitant la question d'esthétique, l'histoire de deux grands peuples; je ne serais même pas étonné d'avoir écrit du même trait de plume un discours abrégé de l'histoire universelle. Ces carambolages de hasard, s'il est permis de s'exprimer aussi légèrement sur une matière aussi grave, sont fréquents en analogie, où toutes les questions se touchent; celui-ci était immanquable et me livre une série qui ne finirait pas si je voulais ménager mes effets.

Car la formule du gerfaut contient aussi la méthode historique supérieure, c'est-à-dire une méthode qui permet de faire tenir commodément en une demi-page le travail immense de Bossuet, surchargé du travail immense d'une foule d'autres historiens.

Laissons parler l'oiseau : « Le rang des peuples, dit-il, est en raison de l'autorité féminine. »

Traduction par Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements*, page 178 :

Les progrès sociaux et changements de périodes s'opèrent en raison des progrès des femmes vers la liberté, et les décadences d'ordre social en raison des décroissements de la liberté des femmes...

L'extension des privilèges des femmes est le principe général de tout progrès social.

Voici qui simplifie étrangement l'étude de l'histoire. Aidés de la formule et de son commentaire, nous pouvons désormais marcher droit et sans crainte d'encombre à travers le labyrinthe des faits universels ou des faits spéciaux à chaque peuple.

Pour pénétrer au fond de l'histoire de chaque peuple, nous laissons de côté le chiffre de ses impôts et le chiffre de l'effectif de ses troupes. Nous ne nous occupons plus du nombre des victoires que ses généraux ont gagnées, encore moins du nombre d'hectares qu'enclavaient ses frontières. Nous cherchons au Code civil l'article concernant les droits de la femme, et suivant que ces droits sont plus ou moins étendus, nous concluons à l'enfance, à l'apogée ou à la décadence de ce peuple. Une simple visite au harem du Grand Seigneur nous en apprend plus sur l'histoire de la Turquie et de ses dépendances que les trente volumes de Hammer, dont la composition a coûté à son auteur trente années de recherches. Quels

tintouins, quels efforts désespérés de mémoire épargnés pour l'avenir à la jeunesse studieuse, et notamment à tous les ambitieux qui aspirent au baccalauréat ès lettres, laminoir obligé du barreau, de la médecine et de l'enregistrement. Oh ! que si une méthode aussi simple eût existé de mon temps !

Pour l'histoire universelle ou l'histoire comparée, procédé plus expéditif et plus infailible encore. Le premier des empires n'est plus celui où le soleil ne se couche jamais, mais celui où la loi fait le sort le plus doux à la femme. Deux peuples sont entre eux comme leurs femmes. Alors les rangs se donnent à la galanterie et à la finesse du pied. C'est le peuple français qui prend la tête. O France ! ô ma patrie ! quand cesseras-tu de t'enivrer de la fumée de la poudre à canon pour voir clair dans ta gloire ?

On peut appliquer la méthode aux États puissants d'aujourd'hui pour en vérifier la justesse.

Dieu a livré le monde aux races de souche germanique qui honoraient la femme.

La plus puissante de ces nations est l'anglaise, où le sceptre est aux mains d'une femme, et où les plus illustres monarques s'appellent Élisabeth, Anne, Victoria. Le gouvernement anglais est jusqu'ici le seul où un premier ministre (M. Disraëli) ait osé soutenir en public qu'il y aurait justice à accorder le droit de suffrage à la femme, qui devait être capable de voter puisqu'elle était capable de régner.

L'empire russe, qui est le plus puissant après le britannique, est un empire de sang-mêlé, mais où les souverains s'appellent aussi Élisabeth et Catherine.

Si la fortune de la France est moindre que celle de l'Angleterre ou de la Russie, c'est la faute de la loi salique qui, sous prétexte d'empêcher le sceptre de tourner en quenouille, nous a soumis au régime avilissant des maîtresses et nous a ôté les *grande* Élisabeth et les *grande* Catherine pour nous infliger les Maintenon, les Pompadour, les Cotillons II et les Cotillons III.

La France ne peut remonter au premier rang qu'en remettant les soins de sa destinée à ses femmes, qui sont aussi supérieures à

celles de Russie et d'Angleterre que ses hommes politiques sont inférieurs à ceux de ces derniers pays.

Rapprochement singulier et qui n'a peut-être frappé que moi encore parmi tous ceux qui recherchent les causes de la grandeur et de la décadence des empires!

La nation anglaise et la russe, les deux nations les plus puissantes du globe, sont précisément celles où l'homme fait le plus d'efforts pour ressembler à la femme... l'Anglais en se *rasant sans cesse*,... le Russe en se *bombant la poitrine!!!*

Vous pouvez voir par ce simple parallèle que toute l'histoire est là où je viens de vous dire, là et non pas ailleurs; vous pouvez consulter, phase par phase, les archives de l'humanité, chacune vous répondra à son tour par la formule du gerfaut.

Les Japonais, qui sont les plus industrieux, les plus braves et les plus honnêtes d'entre les Barbares, dit encore Fourier, sont les moins jaloux et les plus indulgents pour les femmes.

Les Otahitiens, pour la même cause, furent les meilleurs de tous les Sauvages.

Les Français, qui sont les moins persécuteurs des femmes, sont aussi les meilleurs d'entre les Civilisés.

On peut de même observer que les plus vicieuses nations ont toujours été celles qui ont le plus asservi les femmes, témoin la chinoise qui est la lie du globe, la plus fourbe, la plus lâche, etc., etc.

Je crois sincèrement qu'il y a plus de véritable science historique dans ces dix lignes de Fourier que dans tous les écrits de MM. Bossuet, Rollin, Crevier, Lebeau, Hammer. Je vais plus loin, j'affirme que toute l'histoire du passé de l'humanité pourrait tenir moins de place encore et se borner au simple rapprochement du sort de l'Yankee et de celui de l'Iroquois.

Pourquoi l'Iroquois et l'Yankee occupent-ils aujourd'hui les deux degrés extrêmes de l'échelle sociale?

Pourquoi le dernier des Iroquois va-t-il mourir de faim et disparaître de la surface de ce même sol où l'Yankee a su trouver les éléments d'une prospérité fabuleuse?

— Parce que chez ces Iroquois, friands de chair humaine, la

femme était esclave, dégradée et assujettie à tous les travaux pénibles; tandis que la North-Amérique, vers laquelle en ce moment l'Europe entière émigre, est la seule terre où la femme ait été affranchie de toute rude corvée, où elle soit honorée et considérée à l'égal de l'homme, où l'on ait commencé à lui restituer la jouissance de ses droits politiques.

Immense enseignement du passé et de l'actuel... Solution radicale de la question politique... Histoire de l'avenir...

Puisque le bonheur des sociétés humaines se mesure à l'échelle des libertés de la femme, il est clair que la politique, qui est l'art de rendre les gens heureux, consiste exclusivement à étendre ces libertés. Un enfant qui vient de naître trouverait cette conclusion.

Un enfant qui vient de naître, c'est vrai, mais pas un vieux professeur d'histoire de Sorbonne ou de l'Institut. L'Académie française foisonne d'historiens célèbres, qui ont eu deux ou trois gouvernements tués sous eux; mais on y chercherait vainement un Washington capable d'assurer l'évolution pacifique de la société actuelle vers la société à venir par une transition ménagée.

Le salut de la société n'est pas dans la conservation des anciens abus, comme le prétendent les vieux, ni dans la *banque d'échange*, comme Proudhon l'a rêvé longtemps. Il est encore moins dans le *Circulus* de Pierre Leroux, attendu d'abord qu'une société, quelle qu'elle soit, ne peut pas être sauvée par un mot latin et ensuite parce que ce salut est ailleurs. Un espoir plus ridicule encore serait de l'attendre d'une *troisième ou quatrième restauration du droit divin monarchique* dans une branche aînée ou cadette. Le salut de la société git exclusivement dans la *restauration du droit divin de la femme*, à laquelle il a été réservé de mettre fin au régime de l'imposture et d'écraser la tête du serpent.

L'histoire des diverses phases qu'ont parcourues les humanités des planètes Jupiter et Saturne nous apprend que la Civilisation (période actuelle de notre humanité) transite en Garantisme par la reconnaissance universelle de l'égalité politique entre l'homme et la femme, et le Garantisme en Harmonie par la reconnaissance de la supériorité de la femme. Or, je ne sais qu'un moyen

de bien faire, c'est de suivre l'exemple de ceux qui ont fait mieux que nous.

Si vous n'avez pas foi aux dires des historiens de Jupiter et de Saturne, vous ne refuserez peut-être pas créance aux rapports de Swedenborg, de Saint-Martin, de Louis Lambert et des autres explorateurs courageux qui ont pénétré dans la vie ultra-mondaine. Or, tous ces témoins oculaires constatent à l'unanimité que l'ange au corps glorieux n'est qu'une transfiguration de la femme qui règne souverainement là-haut.

Je n'ai pas besoin à présent de faire une grande dépense de dialectique pour démontrer que la solution de la question religieuse tient dans la formule du gerfaut. Je me contenterai pour cela d'affirmer la supériorité de la religion Chrétienne sur la Juive.

Or qu'est-ce que c'est que la religion de Moïse? — Une religion qui pivote sur l'*indignité de la femme*, où notre première mère est représentée comme complice de Satan, où la *Femme perd le Monde*.

Dans la religion du Christ, au contraire, *la femme est réhabilitée*; le fils de Dieu veut naître d'elle. La Vierge-Mère s'appelle Notre-Dame de *Délivrance*, Notre-Dame de *Bon-Secours*, etc., etc. C'est la patronne et la consolatrice de tous les affligés, qui aiment bien mieux s'adresser dans leurs afflictions à une femme qu'à un homme; c'est la *Rédemptrice du genre humain!!*

« Le culte systématique de la femme, écrit Auguste Comte, est le précurseur nécessaire de l'adoration de l'Humanité. »

Ainsi la formule du gerfaut résout toutes les questions d'*ordre moral* par la formule du bonheur des individus proportionnel à l'autorité féminine — et toutes les questions d'*ordre scientifique* par celle de la classification des espèces par rang de galanterie.

Pour l'analogiste bien trempé, l'idée de la série qui distribue l'harmonie universelle revêt invinciblement la figure de la pyramide triangulaire, ou, pour me servir d'une image moins ambitieuse, la figure d'une échelle double ou d'un escalier gigantesque. Au sommet de cet escalier trône, assis dans sa gloire, le moule pivot de l'ordre, dominant les Puissances étagées par rang de mérite ou de galanterie sur toute la hauteur des gradins, aileron

ascendant à gauche, aileron descendant à droite. S'agit-il, par exemple, de la série ornithologique, l'échelle mystérieuse se dresse incontinent sous l'œil de ma pensée. Au gradin inférieur de gauche pose debout l'Autruche, indigène des déserts de feu ; l'Autruche, ambigu monstrueux du dromadaire au volatile, ovipare emplumé sans ailes, cloué par sa pesanteur à la terre. A droite, au poste correspondant, se tient le Manchot-géant, habitant des déserts de glace, ambigu de l'oiseau au phoque, ovipare aussi privé d'ailes et cloué par sa masse aux roches des banquises,... pendant qu'au sommet de l'échelle le Gerfaut et la Frégate se mirent dans leur immobilité majestueuse, rivés tous deux à la calotte du ciel par l'envergure démesurée de leurs ailes. Et la galanterie distribue les rangs intermédiaires avec une régularité si parfaite que toute ligne menée d'un point quelconque de l'un des côtés du triangle à l'autre, et parallèlement à la base, divise ces deux côtés en parties proportionnelles, et rallie deux groupes homologues, Autruche-Manchot, Faucon-Cormoran, Effraie-Épouvantail! *Ab uno disce omnes!*

Toute classification d'ordre moral ou d'ordre physique s'étage et se range dans ce cadre avec une facilité excessive, et le redressement des erreurs de Linnæus ne coûte pas plus de peine que celui des erreurs de Geoffroy Saint-Hilaire. Je prouverai par plus d'un exemple les avantages de cette disposition.

Un jour, lorsque la science aura pénétré dans les secrets de Dieu par la brèche que je viens d'ouvrir, et laissé entrevoir l'unité du principe qui régit le monde moral et le monde physique; lorsque ces deux mots de Mathématique et de Justice ne réveilleront qu'une seule et même idée dans le cerveau des hommes, alors un académicien se lèvera pour dire que la découverte du procédé sériaire était le pont aux ânes de la science; il s'étonnera que ses collègues des temps antérieurs, qui possédaient la notion du clavier sidéral et celle du clavier musical, ne soient pas arrivés à la découverte deux ou trois siècles plus tôt; il démontrera enfin que le nombre des familles d'oiseaux, de minéraux, de fleurs, est le même que celui des familles humaines répandues sur la face du globe et que celui des touches du clavier sidéral. Combien de familles humaines? combien de touches au clavier sidéral? Trente-deux... vingt-quatre

touches ou notes composant la gamme majeure et la gamme mineure, plus quatre notes pivotales et quatre notes ambiguës. Donc.....

Alors ce révélateur des lois de la série sera comblé de renommée et d'honneurs pour être arrivé en son temps. Et le bouquiniste fâcheux, qui vit dans la poussière des livres oubliés, sera le seul à protester contre le triomphateur du jour et à revendiquer le mérite de l'invention pour l'utopiste obscur mort depuis de longues années dans la mémoire des hommes, et à qui la même audace n'aura valu, hélas! que le titre de cerveau timbré et les rires dédaigneux de ses contemporains.

Mais, pour l'amour de Dieu, concluez! me crie-t-on de toutes parts. Je m'empresse de souscrire à ce désir unanime; je conclus.

.
Nobles enfants du beau pays de France, terre de gloire et d'amour, empressons-nous de revenir aux nobles suggestions de notre nature germaine qui nous dit qu'en la femme est la toute Sagesse.

Puisque toutes nos révolutions nous ont été confisquées par des hommes d'âge, profitons de l'enseignement de nos fautes et procédons à l'avenir par la méthode de l'Écart absolu.

Puisque toutes nos révolutions avortées s'étaient faites au nom des droits imprescriptibles de l'homme tout seul, faisons-en une au nom des droits imprescriptibles de la femme, pour voir si elle réussira mieux.

Puisque le plaisir est l'unique boussole que possède notre raison pour nous guider vers le pôle de notre destinée, puisque le bal est la seule réunion où les hommes sachent se tenir, habituons-nous à calquer toutes nos institutions sur le bal, où la femme est reine.

Puisque, de l'aveu des oiseaux, de Tacite et de Robert d'Arbrissel, l'usage d'adorer la femme et de la consulter dans toutes les affaires importantes est la source de toutes les vertus, le mobile de toutes les grandes choses et la garantie de tous les succès, ayons la force de remettre en honneur les pratiques de nos ancêtres les Germaines. Ne nous bornons plus à dorer la chaîne de notre esclave, brisons-la; faisons passer dans la constitution ce qui est dans nos mœurs,

et inscrivons au frontispice de la loi fondamentale l'immortelle déclaration de Carus : La femme *est*, l'homme *devient*.

Puisque Dieu a concédé à la femme le privilège exclusif d'enthousiasmer les hommes et d'attendrir les lions par le charme de la parole, lui mettant des larmes dans la voix, des flammes magnétiques dans le regard, ajoutant à ces talismans de séduction irrésistible la dent blanche, la narine mobile et le don plus magique encore de traduire les invisibles palpitations de son âme par les visibles palpitations de son sein, rendons à la femme ce qui appartient à la femme; ouvrons-lui la tribune pour qu'on sache une fois ce que c'est que l'éloquence.

Ouvrons-lui la tribune, foyer de loyale propagande et d'irradiation lumineuse, pour arracher à l'obscurantisme ses auxiliaires les plus redoutables, et les métamorphoser en apôtres du progrès.

Revenons en toute hâte au suffrage universel véritable, à celui d'où la femme ne sera pas exclue, et au système des deux chambres, l'une d'hommes, l'autre de femmes; la première qui propose, la seconde qui dispose. Cette hiérarchie est dans l'ordre des choses, puisque le sentiment, qui est le lot de la femme, est le critérium souverain de l'équité, et juge les choses de plus haut et de plus loin que la science, qui est le lot de l'homme.

Décidons que nulle ne pourra être élue représentante avant l'âge de quinze ans ni passé celui de trente; l'homme avant vingt ans et passé trente-cinq. Et laissons railler les mauvais plaisants qui mentent lorsqu'ils disent que la femme aimera mieux renoncer à son droit de vote que de décliner son âge. Disons que l'assemblée sera renouvelée tous les ans, à la saison des fleurs; que les femmes seront élues par les hommes exclusivement, et *vice versa* les hommes par les femmes, afin que le vrai mérite ait désormais place au soleil et que le titre d'homme d'esprit ne soit plus un titre d'incapacité législative comme par le passé. Enfin, pour éviter toute querelle et toute jalousie, que le sceptre de l'autorité exécutive, essentiellement temporaire et annuelle comme l'Assemblée qui la nomme, revienne de droit à la plus jeune, à l'instar de ce qui se pratique dans la république des abeilles.

Hors de là point de salut; car il est écrit que nulle société ne peut

se perpétuer sans la femme, et l'histoire et les oiseaux nous apprennent que Dieu a refusé la durée à toute institution où la femme, pivot d'attraction, n'occupe pas le premier rang.

L'institution d'une assemblée législative féminine, c'est le coup de grâce de la force brutale; c'est le glas funèbre du sabre et de la culotte de peau, le glas de l'imposture, de la corruption et de la vénalité; c'est la fin de la prostitution masculine et de l'autre; c'est l'aurore d'harmonie, c'est l'ère de clémence, de justice et de charité où la punition disparaîtra avec le crime pour laisser la société se tenir seule, en vertu de la mirifique puissance du principe d'attraction qui soutient les globes dans l'espace. Je sais de science certaine que le dernier mot de la navigation aérienne n'attend pour se laisser lire que le grand jour de la réparation.

L'institution du parlement féminin en France, c'est la renaissance des arts, des plaisirs, des fêtes éternelles; c'est l'explosion électrique de la liberté, du bonheur, sur toute la surface de la terre; c'est l'embrassement universel de toutes les nations, de toutes les classes et de tous les âges; c'est le règne de l'amour et de la fraternité, dont la venue fera tressaillir les planètes d'allégresse.

O mon Dieu! qui voulez toujours tout ce que veut la femme, preuve que la femme ne veut jamais que ce que vous voulez, faites par votre toute-puissance que le peuple de ma patrie se passionne pour le programme ci-dessus, et faites aussi que je voie toutes ces choses... Ensuite vous pourrez prendre votre serviteur pour le transporter n'importe où...

CHAPITRE IV.

De l'oiseau considéré sous le rapport physique.

Le monde des oiseaux, que nous venons de parcourir, est un monde passionnel. Il nous reste à examiner le monde matériel, car l'homme de la civilisation n'a pas moins à envier et à emprunter à l'oiseau sous le rapport physique que sous le rapport moral. Bon nombre de nos institutions d'harmonie sont calquées sur les institutions modèles de ce règne emplumé.

L'oiseau, créé pour vivre dans l'élément le plus subtil et le plus pur, est nécessairement de tous les moules de la création dernière le plus indépendant et le plus glorieux. La charpente de ces fins voiliers de l'air est une merveille de légèreté et de grâce, un modèle désespérant d'économie de ressorts et de solidité dont chaque pièce est évidée, polie, percée à jour avec une délicatesse exquise. Les deux sens qui mettent de plus rapidement l'être en communion avec le monde visible et le monde aromal, la Vue et le Toucher, atteignent chez l'oiseau un degré de sensibilité si exquise que toutes les autres créatures sentantes sont en droit d'accuser la nature de partialité envers lui.

L'oiseau vit plus dans un temps donné que tous les autres êtres. Car vivre, ce n'est pas seulement aimer, c'est aussi se mouvoir, agir et voyager. Les heures du martinet de nos églises, qui franchit en soixante minutes une distance de quatre-vingts lieues, sont plus longues que celles de la tortue, parce qu'elles sont mieux remplies et qu'il y tient plus de choses. Les hommes d'aujourd'hui, qui vont d'Europe en Amérique en huit jours, vivent quatre fois

autant que ceux du dernier siècle, qui mettaient un mois et plus à faire ce trajet. Cette sensation de bien-être indicible que l'aéronaute éprouve dans ses rapides traversées atmosphériques, lui vient d'une révélation interne de son orgueil qui lui affirme qu'il a conquis le temps et subjugué l'espace. La science a triplé la durée de l'existence humaine. L'homme qui a cinquante ans aujourd'hui a plus d'années à vivre que n'en reçurent à leur berceau Michel-Ange et Voltaire.

Indépendamment de ce que l'oiseau vit plus que tous les autres êtres dans le même temps, l'âge semble glisser sur lui sans y laisser d'empreinte, ou plutôt l'âge ne fait qu'aviver ses couleurs et ajouter à la sonorité des cordes de sa voix. La vieillesse embellit l'oiseau au lieu de l'enlaidir comme l'homme, *dont la figure dans sa décadence prend une expression vulgaire qui permet à peine la pitié... L'incarnat de la vie ne se change pas pour lui en livides couleurs, et ses yeux éteints ne ressemblent pas à des lampes funéraires qui jettent de pâles clartés sur un visage flétri.*

Non-seulement chaque nouvelle mue apporte un nouveau lustre au costume de l'oiseau, mais les vieux, dans toutes les espèces, muent beaucoup plus tôt que les jeunes, c'est-à-dire sont encore plus affolés de parure, ce qui est cause que Ruy Gomez de Sylva commet une faute d'ornithologie effroyable lorsqu'il dit à Doña Sol, pour la mettre en défiance contre l'amour des jeunes hommes :

.....Tous ces jeunes oiseaux
A l'aile vive et peinte, au langoureux ramage,
Ont un amour qui mue ainsi que leur plumage.

Le brave oncle se trompe, mais non pas sa nièce, qui sait parfaitement que les amours des jeunes sont bien plus sûrs et bien moins trompeurs que les amours des vieux.

Les petits des oiseaux ressemblent tous à leurs mères jusqu'à la puberté, comme les enfants des hommes. Leur sexe ne se révèle qu'après leur première mue ; ils n'aiment, pour la plupart, qu'à leur second printemps. On parle de moineaux francs qui anticiperaient sur ce terme. La chose se concevrait plus facilement du moineau franc que de toute autre espèce. Le fait n'est pas prouvé néanmoins.

L'oiseau est un navire modèle construit de la main de Dieu et dont les conditions de rapidité, de docilité et de légèreté sont absolument les mêmes que pour le navire bâti de la main de l'homme. Il n'y a pas dans le monde deux objets qui se ressemblent plus, mécaniquement et physiquement parlant, que la carcasse de l'oiseau et celle du navire. C'est la même physionomie, quant à l'ensemble; ce sont les mêmes dispositions de détail, les mêmes moyens d'action. Le sternum ou la partie saillante de la poitrine de l'oiseau figure si exactement la quille que les Anglais lui en ont conservé le nom. Les ailes sont les rames, la queue le gouvernail. Et de même que la vélocité et la docilité de la fringante yole, qui glisse sur la crête des vagues sans se mouiller les flancs, dépendent de la hardiesse de sa quille, de la longueur des rames et de la puissance des bras qui mettent en jeu celles-ci, la rapidité de l'oiseau et la sûreté de son vol sont en raison directe de la saillie de sa carène sternale, de la longueur de ses rémiges et de la puissance de ses muscles pectoraux. Le martinet, le faucon et la frégate, dont il faut, bon gré mal gré, s'habituer à m'entendre répéter les noms, sont *quillés* jusqu'au gouvernail et portent l'aile taillée en faux, tant sont longues les pennes qui leur servent d'avirons. Le squelette de l'oiseau-mouche, qui est aussi un marcheur aérien de premier ordre, semble un modèle réduit du plus hardi canot de la flotte d'Asnières. Convenablement décorée, grée et illustrée de paillettes d'or, de rubis et d'arabesques, cette coque élégante fournirait un char de parade magnifique pour une fée Mab des eaux.

Plus de quille au contraire, plus de carène sternale chez les oiseaux sans ailes que leur pesanteur cloue au sol. Le sternum chez l'autruche, le nandou, le casoar, se réduit à une simple plaque osseuse en forme de bouclier qui n'occupe que la partie antérieure de la poitrine. Le développement osseux qui manque ici se compense par le développement prodigieux du bassin.

L'analogie matérielle qui existe entre l'aile de l'oiseau et l'aviron du navire est si frappante qu'elle a forcé toutes les langues à marier les deux mots. Virgile avait dit en latin le *Rémige des ailes* (*remigium alarum*), et depuis lors ce terme de rémige a été employé pour désigner les pennes les plus externes de l'aile, celles qui jouent

ostensiblement le rôle de rames. Un savant de Genève, un vrai chercheur, Huber, qui a fait de curieuses observations sur le vol des oiseaux de proie, a même usé de la métaphore pour établir une distinction caractéristique entre ces espèces supérieures qu'il a divisées en deux classes principales, celle des *Rameurs* et celle des *Voiliers*. Rameurs sont les faucons, chez lesquels la première ou la seconde penne de l'aile est la plus longue, et qui peuvent, à l'aide de cette longue rame et de leur longue quille, piquer droit dans le vent et rompre le courant de l'air, comme le batelier habile dompte le courant du fleuve à l'aide de l'aviron. Les simples voiliers sont les aigles, les vautours et les buses, dont les ailes ne sont pas assez aiguës pour entrer dans le vent et ressemblent à des voiles. L'infériorité de ces voiles dépend de ce que ce n'est plus ni la première, ni la seconde de leurs pennes qui a la plus grande dimension, mais bien la troisième ou la quatrième, ce qui leur donne nécessairement une forme arrondie. L'oiseau rameur est à l'oiseau voilier ce que le bateau à vapeur qui se joue des vents contraires est au navire à voiles qui ne peut courir vent debout.

Les os de l'oiseau de haut vol, comme ses plumes, sont des tubes remplis d'air en communication intime avec un réservoir pulmonaire d'une capacité prodigieuse. Ce réservoir communique également avec des cellules aériennes pratiquées entre les muscles de l'intérieur, et qui sont autant de vessies natatoires à l'aide desquelles l'oiseau peut enfler considérablement son volume et diminuer proportionnellement sa pesanteur relative. Chez les oiseaux chargés d'une lourde armure de tête, comme les toucans et les calaos, la nature a ménagé entre cuir et chair un si large intervalle qu'il en résulte une désadhérence quasi complète de la peau, ce qui fait que ces oiseaux se dépouillent avec la même facilité que le lapin. Les grèbes, les plongeurs et tous les oiseaux d'eau, qui sont condamnés à demeurer quelque temps dans un milieu irrespirable, jouissent également à un puissant degré de cette faculté d'emmagasiner l'air à l'intérieur et de se dépouiller tout d'une pièce. L'art charmant du fourreur a su tirer de cette facilité d'écorchement un merveilleux parti.

Au lieu que le sang aille au devant de l'air comme chez l'homme

et chez les autres mammifères, c'est l'air qui va au devant du sang chez l'oiseau et qui le rencontre partout. De là une ubiçuité de respiration et une rapidité d'hématose qui explique l'infatigabilité des ailes de l'oiseau. Les muscles ne se fatiguent pas, parce que le sang toujours vivifié apporte à chaque seconde une nouvelle vigueur à chaque muscle. J'ai écrit au chapitre du Cerf et à celui du Lièvre, livre 1^{er}, que les bêtes se forçaient bien plus par la fatigue des poumons que par celle des jarrets. La puissance de locomotion de l'oiseau, dont les cavités aériennes ne se vident presque jamais, est une preuve indirecte de cette vérité bien connue des veneurs. Mais, quand un oiseau plongeur a dépensé sa provision d'air en restant trop longtemps sous l'eau, il ne peut plus replonger avant d'avoir rempli de nouveau ses magasins; alors le chasseur n'a qu'à l'empêcher de gonfler ses outres pour le prendre à la main. De même, comme l'air dont l'oiseau se sert pour se ballonner est chaud, ce qui le rend encore plus léger que l'air froid, il suffit de faire à un oiseau un trou par lequel cet air chaud puisse fuir, pour l'empêcher de s'élever.

Il existe entre les diverses parties du corps de l'oiseau une sorte de pondération et de balance qui fait qu'aucun organe, qu'aucun membre ne peut prendre un développement exagéré sans que tout aussitôt, par une espèce de compensation équilibrée, un autre organe ou un autre membre ne perde en pareille proportion. Ainsi les ailes démesurées coïncident généralement avec des pieds très-courts. Exemples : la frégate, le martinet, l'oiseau-mouche, déjà nommés. Des pieds patus, c'est-à-dire couverts de plumes, correspondent également avec la brièveté de ces supports. Exemples : le pigeon patu, le coq de Java, les lagopèdes, les tétras. La bécasse, qui a les jambes plus courtes que la bécassine, les a, par la même raison, mieux couvertes. De très-longues jambes, comme celles des échassiers, consonnent avec un petit corps : grue, héron, flammant, échasse, etc. Les autruches aux longues jambes et aux vastes flancs n'ont point d'ailes. Le cygne, le pélican, l'albatros, qui sont d'énormes oiseaux pourvus de grandes ailes, sont bas sur jambes. La nature économise toujours sur une partie quelconque du corps de l'oiseau ce qu'elle a dépensé de trop sur une autre. Les bons mar-

cheurs sont mauvais voiliers, et réciproquement; les coureurs et les plongeurs de premier ordre sont privés de la faculté de s'élever dans les airs; les myopes, comme les hiboux, ont l'ouïe très-fine; les clairvoyants sont volontiers durs d'oreille. Les oiseaux les moins bien partagés sous le rapport du costume et de la taille sont d'excellents chanteurs. Dieu a donné à l'alouette, au rossignol et au rouge-gorge, qui sont des espèces victimes, le don de poésie pour se consoler de leurs peines.

Le plus exquis de tous les sens de l'oiseau est celui de la vue. L'acuité et la perspicacité de la rétine sont en raison directe de la rapidité du vol. L'aigle, le faucon, le vautour et tous les oiseaux de proie, à l'exception des oiseaux de nuit, embrassent de leur regard un horizon immense dix fois plus étendu que celui de l'homme. Le martinet, au dire de Belon, aperçoit distinctement un moucheron à la distance de 500 mètres, fond dessus avec la rapidité de la foudre, et l'enlève avec une dextérité sans égale. Le milan, qui plane dans les airs à des hauteurs inaccessibles à nos débiles yeux, aperçoit facilement le poisson mort qui flotte à la surface des ondes ou le mulot imprudent qui se dispose à sortir de son trou.

Dieu fait bien ce qu'il fait. S'il n'eût proportionné la justesse du coup d'œil de l'oiseau de proie ou de l'hirondelle à sa vélocité, cette vélocité extrême de l'oiseau ne lui eût servi qu'à se casser la tête. Rien n'est plus commun que de voir les grives et les alouettes se rompre le cou en donnant dans la pantière, grand filet vertical qu'on tend au crépuscule sur la route de ces oiseaux. Tous les jours des perdrix s'assomment contre les fils de fer des télégraphes électriques, et les gardiens de nos phares font moisson quotidienne de cadavres de bécasses durant la saison des passages.

Ces malheureuses bécasses sont des voyageuses de nuit qu'attire la lumière et que leur myopie extrême ne sait pas préserver des dangers de l'abordage contre la cage de verre du perfide fanal.

Le mécanisme de l'appareil de vision de l'oiseau explique cette faculté qu'il possède d'embrasser du regard des horizons de quarante à cinquante lieues de rayon, suivant le degré de transparence de l'atmosphère où il plane. L'oiseau a l'œil beaucoup plus grand et beaucoup plus ouvert que tous les autres animaux. L'oiseau n'a

pas de cils; mais, indépendamment des deux membranes palpébrales (paupières) dont il jouit comme nous, il en possède une troisième, qui circule entre les deux autres, couvre tout le globe de l'œil, le parcourt sans cesse pour le tenir propre et brillant comme un verre de lorgnette, et lui sert à la fois de frotoir et de rideau contre l'éclat des rayons lumineux. Le globe de l'œil chez les oiseaux de proie n'est pas simplement mobile, comme chez nous, de haut en bas et de gauche à droite; il peut se projeter en avant ou se retirer en arrière, à l'instar du cylindre de nos lunettes d'approche, ce qui permet à la pupille d'agrandir indéfiniment le champ de ses investigations et à la rétine de trouver commodément son point.

Cette puissance d'embrassement de l'espace par la vue commence à vous donner la clef de ce fameux problème de la fixité de direction des oiseaux dans leurs migrations périodiques. Tous ces routiers de l'air qui transhument deux fois par an du pôle à l'équateur et retour portent gravée dans le cerveau en traits ineffaçables une carte itinéraire qu'ils ont levée dès le commencement des choses, à l'aide de points nombreux de triangulation et de repère espacés de cinquante en cinquante lieues au-dessus des régions à parcourir. Cette série de points de repère guide aussi sûrement les oiseaux de passage à travers l'océan des airs, que les poteaux de la grand'route nos soldats gagnant leur couchée.

Cette série se composera, suivant les circonstances, de cimes de montagnes, de volcans, de cours d'eau, voire de clochers de cathédrales dans les pays de plaine. Une cigogne native de Strasbourg qui a passé la mauvaise saison dans les parages de l'équateur, et qui veut regagner au printemps le foyer paternel, ne peut guère s'égarer en route. La première étape à franchir est le désert des sables; or, les limites du désert sont tracées par les sommets sourcilieux de l'Atlas qui sépare la région des palmiers de celle du froment. Notre voyageuse pique droit vers ces derniers monts, et descend aux plages de la Méditerranée vers Alger, Tripoli, Tunis. La voilà hors d'Afrique... Maintenant, du sein de la mer bleue surgit un bloc pyramidal immense qui s'empanache de fumée pendant le jour et de flammes durant la nuit: c'est l'Etna, dont la base s'appelle la Sicile. La Sicile, la plus grande des îles méridio-

nales de l'Europe, est la plus importante des stations de la grande ligne du Nord. De ce point, regardez vers l'Est cette arête azurée qui sillonne l'horizon jusqu'à perte de vue : c'est la crête du mont Apennin, la vertèbre dorsale de la Péninsule italique. Le chenal de la navigation aérienne est creusé entré cette arête orientale et celle que dessine vers l'ouest la cime du Monte-Rotondo. Des promontoires de la Sardaigne et de la Corse à la corniche de Gênes le chemin est tout droit et l'étape légère. Mais voici que déjà scintillent dans le lointain par-delà les rampes maritimes les aiguilles diamantées des pics de la Savoie. Ces pics-là sont voisins des monts géants des Alpes, générateurs des glaciers d'où le Rhin s'échappe; le Rhin c'est la patrie. La pèlerine est arrivée au terme de sa course; car cette flèche menaçante de 132 pieds de haut qui se dresse vers le ciel est le grand mât de la nef gothique qui commande la vallée du fleuve. Des palmiers de Bournou aux pénates chéris du Munster le voyage de l'oiseau n'a pas duré plus d'une semaine, y compris les séjours aux stations principales.

Sans doute voilà bien expliquée, pour l'oiseau de passage à l'envergure puissante, pour la cigogne munie de fortes études géographiques et qui passe de jour, voilà bien expliquée la fidélité à l'itinéraire de la direction pivotale des grandes émigrations. Mais la démonstration s'applique mal aux habitudes des espèces paresseuses, des cailles à l'aile pesante, des râles qui font à pied les trois quarts de la route, des fauvelles qui voyagent en buissonnant, de toutes ces espèces enfin que la peur des mauvaises rencontres force à passer de nuit. La science géographique la plus vaste, même étayée sur une perspicacité de nerf optique incomparable, est surtout impuissante à rendre compte de ces merveilleux retours du pigeon de volière qui, transporté en vase clos à des distance de trois cents lieues de son pays natal, à travers des contrées qui lui sont inconnues, n'en reprend pas moins sans hésiter, aussitôt qu'il est libre, le chemin de ses foyers.

Cette rectitude merveilleuse de jugement du pigeon belge, qui a la propriété de stupéfier le vulgaire, s'explique tout aussi facilement que le retour ou le départ de la cigogne. Seulement le phénomène appartient à une série de sensations combinées où la vue

n'est plus seule en jeu, et il semble sortir de la catégorie des faits spéciaux d'optique pour entrer dans une autre.

J'ai parlé avec enthousiasme de la perfection du sens de la vue chez l'oiseau, mais peut-être me suis-je trompé en affirmant que c'était le plus parfait de ses sens; peut-être l'organe du tact est-il doué d'une subtilité de perception plus exquise.

En effet, l'air étant le plus variable et le plus mobile des éléments, l'oiseau a dû recevoir de la nature un don de sensibilité universelle qui pût lui fournir les moyens d'apprécier et de ressentir les plus minimes perturbations du milieu qu'il habite. En conséquence, tous les volatiles sont armés d'une impressionnabilité nerveuse qui résume les diverses propriétés de l'hygromètre, du thermomètre, du baromètre et de l'électroscope. Le lièvre, qui sait la veille le temps qu'il fera le lendemain, et le rhumatisme goutteux, qui procure au vieux guerrier l'agrément de prévoir ses douleurs, ne jouissent que d'une sensibilité obtuse en regard de celle de l'oiseau. Jamais tempête qui surprend le baromètre du savant et la barque du pêcheur n'a surpris l'oiseau de mer. Les fous, les cormorans, les goëlands et les mouettes sont instruits quarante heures à l'avance par la voie du télégraphe électrique qui git en chacun d'eux du jour et du moment précis où l'Océan doit entrer en ses grandes colères, entr'ouvrir ses abîmes verdâtres, et cracher au front des falaises l'écume de ses flots. Et le même avertissement qui ramène à la côte la masse des fuyards va réveiller en sa demeure souterraine la noire satanite, l'épouvantail du marin, sinistre messagère des naufrages qui aime à se mirer dans le sillage du navire en détresse, et qui redevient invisible aussitôt que la tourmente a cessé. Tel oiseau est chargé de prédire le printemps et tel autre l'hiver. Le coq de basse-cour, vivante horloge des champs, sonne régulièrement certaines heures du jour et de la nuit; ce qui n'était pas une raison suffisante pour en faire un emblème religieux de vigilance et pour le jucher au haut des cathédrales où la tête lui tourne. Le corbeau et le rossignol annoncent l'approche de l'orage par une expression particulière qu'ils semblent avoir empruntée tous les deux au vocabulaire de la grenouille, créature éminemment nerveuse et qui a beaucoup contribué à fonder la science du

galvanisme. Le pinson, qui fait si volontiers élection de domicile sur les pommiers des grandes routes du nord et dans les vergers attenants à l'habitation de l'homme, a l'air de n'avoir adopté ces deux postes que pour exercer plus commodément sa mission charitable. Cette mission consiste à annoncer le beau temps par sa ritournelle triomphale, et le mauvais par une note attristée et plaintive. Quand le temps n'est pas sûr, le pinson recommande au voyageur de prendre son parapluie; il conseille à la ménagère imprudente de ne pas se hâter d'étendre sa lessive.

Il n'est pas d'oiseau voyageur qui ne dise à premier tact les quatre points cardinaux de sa localité. L'oiseau de France sait, par exemple, d'une façon positive que le nord souffle le froid, le midi le chaud, l'est le sec, l'ouest l'humide. C'est déjà plus de connaissances météorologiques et astronomiques qu'il n'en faut pour diriger sa marche sans le secours du soleil ni des yeux.

Cela est si vrai que les preneurs de cailles du midi de la France n'ont jamais besoin d'entourer de leurs filets que la face de leur champ qui regarde la mer quand a lieu le passage d'automne, c'est-à-dire quand les cailles se dirigent vers le midi. Voici qui suffit déjà pour nous rassurer sur le sort de l'oiseau voyageur. Ajoutons à cette considération météorologique que les oiseaux qui émigrent de nuit s'embarquent rarement seuls, et qu'ils ont presque toujours la chance de rencontrer en route une foule de voyageurs qui ont déjà plusieurs fois accompli leur tour de France, d'Italie et d'Espagne, et qui se font un véritable plaisir de piloter la jeunesse.

L'impressionnabilité tactile des plumes et de la chair de l'oiseau est si vive qu'elle persiste même après la mort. Le cadavre d'un martin-pêcheur, convenablement empaillé et suspendu par un fil dans la boutique d'un drapier, ne sert pas seulement à préserver les étoffes de la voracité des mites; il remplit de plus le double office de baromètre et de boussole, indiquant comme l'aiguille aimantée la direction du nord, comme le tube barométrique les variations de la pesanteur de l'atmosphère.

Ceci posé, reprenons l'histoire du pigeon messager.

Le pigeon domestique, transporté de Bruxelles à Toulouse dans

un panier couvert, n'a pas eu, il est vrai, le loisir de relever de l'œil la carte géographique du parcours; mais il n'était au pouvoir de personne de l'empêcher de *sentir*, aux chaudes impressions de l'atmosphère, qu'il suivait la route du midi. Rendu à la liberté à Toulouse, il sait déjà que la ligne à suivre pour regagner ses pénates est la ligne du nord. Donc il pique droit dans cette direction, et ne s'arrête que vers ces parages du ciel dont la température moyenne est celle de la zone qu'il habite. S'il ne retrouve pas d'emblée son domicile, c'est qu'il a remonté perpendiculairement à l'équateur et qu'il a trop appuyé sur la gauche ou sur la droite, Bruxelles et Toulouse ou l'autre ville ne se trouvant pas exactement sous le même méridien. En tous cas, il n'a plus besoin que de quelques heures de recherches dans la direction de l'est à l'ouest pour relever ses erreurs; et c'est ce travail de rectification qui explique la différence qu'on observe entre les heures d'arrivée des divers courriers expédiés. La rencontre des pirates qui croisent dans les hautes régions des nues, et qui s'appellent le faucon, le milan, l'épervier, est la seule cause qui empêche tous les pigeons d'être de retour au toit natal à heure fixe. Les bons pigeons messagers font habituellement vingt-cinq à trente lieues par heure. C'est moins vite que certains chemins de fer; mais on ne peut pas exiger d'un oiseau qui a ses besoins et ses inquiétudes la même régularité et la même rapidité que d'un rail-way inerte et sans passion.

Les chiens, qui n'ont jamais prétendu rivaliser avec les navigateurs de l'air sous le rapport de l'érudition géographique et de la mémoire des yeux, mais qui possèdent en revanche la mémoire du nez que n'ont pas les seconds, ne s'y prennent pas autrement que les oiseaux voyageurs pour retrouver leur route. Un chien de chasse prudent qui s'embarque en diligence ou en chemin de fer pour une expédition lointaine, n'oubliera jamais de prendre des notes, à l'aide du regard et du nez, sur l'aspect général du pays qu'il traverse, sur les accidents d'arbres, de rochers, de fleuves, de collines, sur la *senteur* des lieux. Qu'une circonstance fatale le prive quelques jours plus tard de son maître, à soixante lieues de chez lui, il ne sera nullement en peine pour retrouver le chemin de son domicile. Les documents dont il s'est muni, et qu'il a eu soin de

classer par ordre dans son cerveau, lui en donnent les moyens. Ce chien caniche qui revint de Lille à Paris en une nuit, bien qu'il n'eût fait le voyage qu'une seule fois dans sa vie, était une bête sage qui avait procédé comme je viens de dire. Mais j'ai connu un chardonneret qui faisait mieux que cela encore, et qui partait toutes les semaines de sa petite ville, située en Picardie, pour s'en venir à Paris faire préparer l'appartement de son maître. Castagno, qui avait fini par se ruiner le cœur à force de se meubler l'esprit, voyageait toujours en lapin. Quand on résume de sang-froid toutes ces merveilles de la sagacité animale, on est effrayé de la somme prodigieuse d'esprit qu'il a fallu que Dieu départit à l'homme pour le racheter des imperfections de sa nature physique et le mettre en mesure de tenir contre les bêtes.

C'est la sensibilité exquise du tact de l'oiseau qui lui a valu dans l'antiquité tant d'hommages de considération et de respect de la part des mortels. On ne peut guère imaginer pour des oiseaux un sort plus brillant que celui des poulets sacrés de Rome, qui étaient non-seulement largement entretenus, logés et nourris aux frais du gouvernement, mais qui avaient en outre à leur service un collège de médecins appelés *augures*, dont l'unique fonction était de leur tâter le pouls et de les maintenir en gaieté. Si l'institution a péri, ce n'est pas par la faute des poulets, mais bien par celle des augures, qui en étaient venus à ne plus pouvoir se regarder sans rire.

Néanmoins cette sensibilité exquise du tact qui fait de l'oiseau un sujet magnétique si précieux et si lucide, l'expose en retour à des désagréments nombreux, notamment au rhume de cerveau, infirmité désastreuse à laquelle les oiseaux chanteurs ne sont pas moins enclins que les gendarmes, et dont on les guérit comme ceux-ci, à l'aide de la réglisse. Il est bien rare aussi que l'homme, la pomme de terre et le bled soient frappés d'une contagion soudaine sans que l'épidémie ait d'abord sévi sur l'oiseau. Il est fatal, en effet, que les créatures les plus délicates soient les premières victimes de ces fléaux empoisonneurs dont la cause est inconnue du vulgaire et surtout des médecins. Et comment les médecins, qui ne savent pas que le fluide magnétique est le sang des planètes, com-

prendraient-ils des maladies qui résultent de l'interception de la circulation magnétique!

Il y a maintenant une raison péremptoire qui explique la supériorité de la finesse du tact chez l'oiseau. L'oiseau est, de tous les êtres animés, celui qui aime le plus et qui le dit le mieux; par conséquent le sens du toucher, qui joue le principal rôle dans les phénomènes d'électricité et d'amour, devait être marqué dans cet ordre au coin de la suprême perfection. Quelques mystiques de génie ont déjà attribué la faculté de divination des oiseaux à une sensibilité particulière qui les mettrait en rapport avec des courants électriques qui sillonnent l'atmosphère, et dont la direction leur serait parfaitement connue. Je ne vois pas un argument scientifique à opposer à cette théorie.

L'oiseau unit encore à ce don précieux de tactilité exquise deux autres facultés non moins brillantes, la Mémoire et l'Imagination. Il rêve.

Après l'organe de la vision et celui du toucher vient par rang d'importance le sens de l'audition. La finesse de l'ouïe de l'oiseau appert suffisamment de la passion d'une foule d'espèces pour la musique vocale. On verra quelque jour, par l'histoire du pinson et par celle du rossignol, jusqu'à quel degré d'incandescence cette mélomanie peut monter. La sensibilité du nerf auditif était une nécessité de nature, non pas seulement pour les oiseaux chanteurs, qui ont posé l'enseignement de la musique vocale comme un des premiers devoirs des pères envers leurs fils, mais encore pour toutes les espèces qui vivent en société ou qui émigrent en grandes bandes, et qui ont besoin de pouvoir faire entendre à des distances considérables leurs cris de ralliement ou de détresse. On conçoit encore que le suprême distributeur d'harmonie ait, dans une pensée de justice, traité l'oiseau de nuit plus favorablement que l'oiseau de jour sous le rapport de la perfection de l'appareil acoustique. Des savants mal renseignés ont accusé plusieurs oiseaux d'être complètement sourds, et notamment le gros-bec, qu'on nomme pinson royal dans quelques contrées de la France. L'accusation doit être calomnieuse, du moins quant au gros-bec, car le gros-bec a une voix, et Dieu l'aurait fait muet si son langage

n'eût pas dû lui servir à se faire entendre des siens. Parce qu'un oiseau n'est pas fanatique de la musique et méprise l'appel du pipeur, ce n'est pas un motif suffisant pour le déclarer atteint et convaincu de surdité complète. Passe pour dur d'oreille, et encore...

Il y a lieu d'appliquer ici, du reste, une loi physiologique universellement admise et qui précise mathématiquement l'importance des fonctions de l'ouïe dans l'ordre des oiseaux. C'est la loi de correspondance intime et invariable qui existe entre les organes de la voix et ceux de l'audition chez tous les animaux. Or, les oiseaux sont les Stentors de la nature. On sait que le taureau, qui est un quadrupède énorme doué d'une immense capacité thoracique, ne mugit pas plus fort que le butor, oiseau de nos étangs qu'on appelle *bœuf d'eau* en Lorraine. La note de l'oiseau est douée d'une acuité et d'une portée de son qui feront à jamais le désespoir des espèces mammifères, celle de l'homme y comprise. Une grue qui trompette à deux ou trois mille mètres de la surface du sol vous tire la tête en haut tout aussi violemment que l'appel d'un ami qui vous souhaite le bonjour du balcon d'un cinquième étage, tandis que le Mirabeau tonnant qui voudrait haranguer le peuple parisien du haut des tours de Notre-Dame risquerait fort de n'être pas entendu d'une seule de ses ouailles. Enlevez-vous dans les airs, au moyen d'un aérostat, avec un vieux lion de l'Atlas dont les rugissements formidables emplissaient naguère d'effroi les solitudes algériennes, et quand vous aurez atteint la simple hauteur d'un kilomètre, forcez votre compagnon de voyage à nous lancer ses notes de poitrine les plus retentissantes; ces notes s'éteindront dans l'espace avant de toucher jusqu'à nous,... cependant que le milan royal qui planera dans les régions supérieures, à un kilomètre plus haut, ne nous laissera pas perdre une seule inflexion de ses miaulements de chat, diminutifs du rugissement du lion. C'est chose facile que de se faire entendre comme l'homme sous une cloche à plongeur ou, ce qui revient au même, dans l'enceinte d'un forum où le son reste prisonnier, où l'orateur parle debout, appuyé sur le sol dont la densité conduit ou répercute les vibrations sonores, tandis que l'oiseau qui parle des hauteurs de la nue se trouve placé dans

les plus détestables conditions d'acoustique, n'émettant pas un son qui n'irradie immédiatement dans toutes les directions au plus grand préjudice de l'effet utile. Si l'on veut bien considérer encore que le son aspire naturellement à monter et non pas à descendre, et que les chasseurs de chamois qui escaladent les pics sont forcés de hausser le verbe à mesure qu'ils s'élèvent, ou finira par se faire une idée nette et précise de la puissance téléphonique des cordes vocales de l'oiseau qui traverse les déserts du ciel à une lieue au-dessus de nos têtes. Il est plus que probable que la nature a dépensé plus de génie dans la construction du larynx d'un roitelet ou d'un rossignol que dans celle des gosiers de tous les mammifères.

Baucoup d'oiseaux semblent même avoir été munis d'un double larynx, l'un supérieur, l'autre inférieur, et ce dernier est surtout très-développé chez les espèces qui ont la faculté d'imiter le chant des autres, comme les pics-grièches, les merles-moqueurs. D'autres fois, la trachée est si longue qu'elle est obligée de se creuser un domicile hors du cou, ce qui arrive par exemple pour la grue, le cygne et le phonigame, oiseaux à voix retentissante qui sont les Sax-horns de là-haut.

Ici s'arrêtent enfin, et il en était temps, les libéralités de la nature à l'égard de l'oiseau. Ici nous abordons une double sphère sensitive où la perfection des organes cesse d'appartenir à l'oiseau pour passer au chien et à l'homme. Je veux parler des deux sens du goût et de l'odorat.

Les animaux se repaissent, dit Brillat Savarin; l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger. Cet aphorisme gastrosophique d'une vérité rigoureuse s'applique bien plus exactement aux oiseaux qu'aux mammifères, car ce dernier ordre renferme encore quelques gastrosophes de haut titre, tandis que l'ordre des oiseaux ne compte guère que de gros mangeurs. Les oiseaux-mouches, qui vivent du miel des fleurs et qui symbolisent la jeunesse dorée, sont peut-être les seuls volatiles qui se montrent délicats sur le choix de leur nourriture. Un éléphant fait parfaitement la différence de l'affreuse piquette d'Argenteuil au produit du Château-Margot. L'ours distingue tout aussi bien que nous la cressane de la sorbe.

Sa préférence pour la fraise et pour le miel est connue; c'est une fine mouche que l'odeur du sang écœure tant que la saison lui fait litière de produits plus délicats. Le chien-d'arrêt qui a l'habitude de manger dans la porcelaine a de la peine à s'habituer à la gamelle du chien courant. L'oiseau n'a point de ces faiblesses de goût. Il mange par appétit et par désœuvrement bien plus que par gourmandise; il s'engraisse par ennui et pour passer le temps bien plus que par envie de mourir gras, but secret de l'ambition de tous les Lucullus. Il n'a pas, en un mot, la conscience de la finesse exquise que son embonpoint donne à sa chair, et Dieu soit loué de son ignorance... Pour la plupart des espèces qui aiment à ceindre leurs reins et leurs poitrines d'une blanche écharpe de graisse, ce vêtement délicat, ainsi que nous le démontrerons plus tard, n'est qu'une précaution contre le froid, une provision de combustible, une manière de gilet de flanelle, ou bien encore un portemanteau de voyage muni de provisions de bouche.

L'autruche, qui occupe un des degrés inférieurs de l'échelle des oiseaux, a le goût tellement obtus qu'elle engloutit sans distinction tout ce qu'on lui jette, cailloux, chiffons, ferrailles. Il y en eut une au Jardin des Plantes qui se déchira l'œsophage avec un fragment de vitre qu'elle avait avalé.

L'absence du sens gastrosophique chez l'oiseau s'explique sans beaucoup de peine par l'imperfection même de l'organe du goût. On sait que ce sens réside chez les mammifères dans les papilles du palais et de la langue, et que ces papilles ont besoin d'être lubrifiées par un liquide provenant de la glande salivaire sous-maxillaire pour accomplir leur fonction gustative. Or cette glande sous-maxillaire, qui fournit le liquide indispensable à la perception des saveurs, est totalement absente chez l'oiseau aussi bien que la glande parotide qui fournit le liquide nécessaire à la mastication. La seule glande salivaire que possède l'oiseau est donc la sublinguale, qui se borne à sécréter la matière visqueuse favorable à la déglutition. Cette explication physiologique, dont je demande pardon à mes lecteurs, tranche nettement la question.

J'ajoute que ce défaut de goût s'accorde merveilleusement avec l'appétit prodigieux de l'oiseau, appétit dont il a besoin pour sub-

venir aux énormes dépenses de chaleur animale que nécessite l'entretien de sa constitution supérieure. Il ne faut pas s'étonner de voir des canaris perpétuellement occupés à manger dans leur cage, et des geais en bas âge qui consomment en un seul jour le tiers de leur poids de fromage blanc. L'oiseau est une locomotive de première vitesse, une machine à haute pression qui brûle plus de combustible que trois ou quatre machines ordinaires. L'oiseau ne mange pas seulement pour vivre, comme l'homme de la zone équatoriale ; il mange encore pour tenir allumé son foyer de chaleur interne, comme l'homme des pays froids qui consomme autant que dix Arabes, et qui éprouve surtout le besoin de consommer des corps gras, corps combustibles par excellence. Or, la nature, comme on peut le voir par l'exemple du porc et du tapir, a toujours soin de marier la grossièreté du goût à la puissance de caléfaction des viscères. Il faut songer encore que les dix-neuf vingtièmes de ces oiseaux sont chargés de détruire des tas de mauvaises graines, de mauvaises bêtes et de mauvais insectes qui mettraient à néant tous les travaux de l'homme, si la prodigieuse puissance de régénération dont est douée cette triple vermine n'avait pour correctif, chez certaines espèces ailées, un besoin de la dévorer sans cesse renaissant.

La langue de l'oiseau ne ressemble aucunement non plus à celle des mammifères. Elle est ordinairement couverte d'une espèce d'enveloppe lisse et parcheminée enduite d'un vernis épais, et cette couverture et cet enduit sont deux obstacles matériels apportés à la sensibilité de l'organe. La langue charnue est une exception dans le règne ; la langue armée de crochets, de tenons, de dards, la langue sèche, engainée, empennée, rigide, y est au contraire la règle générale. C'est plutôt un instrument de préhension qu'un organe destiné à percevoir les saveurs. L'habitude commune à beaucoup d'oiseaux de faire macérer leur nourriture dans l'eau avant de l'avaler, n'est pas un raffinement de gourmandise, mais un simple procédé pour attendrir les substances trop dures.

Reste le sens de l'odorat, qui peut rivaliser quant à l'imperfection avec le précédent.

D'abord les narines de l'oiseau sont creusées dans la mandibule

supérieure du bec, et la substance des mandibules est une substance cornée parfaitement insensible. Quelques espèces seulement, comme les courlis et les bécasses, qui se servent de leur bec en guise de sonde pour fouiller dans la vase et dans la terre humide, paraissent posséder au bout de cet organe une sorte de sensibilité qui les avertit de la présence d'un ver. Mais ces becs sensibles sont très-rare et parfaitement reconnaissables à leur structure molle et spongieuse et au renflement qui se remarque à l'extrémité de leur mandibule supérieure. En outre, chez tous ces sondeurs de vase la narine est un sillon profond creusé dans toute la longueur du bec. Mais il est évident que cette faculté de sentir le lombric sous le sol est dépendante du sens du tact et non de celui de l'odorat.

Les oiseaux n'ont pas de nez par le même motif qui fait qu'ils n'ont pas de goût. Il n'est pas nécessaire que des bêtes qui sont destinées à manger beaucoup de choses et à trouver tout bon aient au devant de l'estomac, comme nous, une sentinelle vigilante qui fasse des difficultés pour laisser passer l'aliment. Par conséquent, tout ce qui a été dit de la finesse d'odorat du corbeau et du vautour, qui éventraient la poudre ou les cadavres à des distances incroyables, est absurde. Il y a d'abord une excellente raison pour que les corbeaux ne sentent pas la poudre, c'est que la poudre ne sent rien avant d'avoir brûlé. J'ajoute que si les corbeaux avaient la perception de cette odeur, cette odeur les attirerait au lieu de les faire fuir, attendu que les corbeaux et les vautours sont des oiseaux de carnage qui aiment par-dessus tout la curée des batailles, et qui se plaisent à la fumée de la poudre comme au bruit du canon. Une fois que les fils du dernier roi avaient commandé un simulacre de petite guerre aux environs de Fontainebleau pour faire plaisir aux bourgeois de Paris, race éminemment friande de ces spectacles puérils où l'on voit des hommes d'ordre faire mine de s'entre-tuer, un vieux corbeau du pays qui avait fait la campagne de 1812 s'imaginait reconnaître dans les manœuvres de l'armée de parade la répétition de ces drames meurtriers qui lui avaient procuré tant de riches aubaines au bon temps. En conséquence, il fit part à ses collègues de la forêt et de tous les alentours de l'heureuse chance qui leur advenait, leur recommandant expressément d'aiguiser leurs becs

et leurs ongles. Et tous les croque-morts d'accourir et de voltiger par masses épaisses au-dessus des deux camps, et d'exciter par leurs vociférations les deux armées qui se trouvaient en présence à en venir aux mains. Ce ne fut pas leur faute si le sang ne coula pas, et rien n'égala leur dépit et leur rage quand ils s'aperçurent que la démonstration n'était pas sérieuse, et qu'on s'était joué indigne-ment de leur crédulité. Ce jour-là, il fut facile aux quelques mil-liers de badauds qu'avait attirés la parade, de vérifier que la peur de la poudre était le moindre des défauts de maître corbeau.

Il me reste pour clore ce chapitre à déshabiller l'oiseau de la tête aux pieds; car je ne veux pas engager mes lecteurs dans le dédale de la nomenclature ornithologique sans m'être entendu préalable-ment avec eux sur le nom de chacune des pièces qui composent la charpente extérieure et l'armure de l'oiseau. La détermination du sens précis des mots est une œuvre préliminaire obligée pour tout écrivain qui respecte son public, et je n'aspire nullement à la gloire de ces braves professeurs de philosophie allemande qui se croi-raient déshonorés d'être compris de leurs auditeurs, et qui s'enve-loppent avec tant d'art d'une phraséologie nébuleuse pour se mettre à l'abri de ce désagrément. J'abrègerai d'ailleurs la besogne en traitant du même coup la question de vocabulaire et celle d'ana-tomie externe.

J'appelle le bec un bec, conformément à l'usage vulgaire, et parce que cette expression me semble moins prétentieuse que celle de *rostre*, dont l'étymologie latine, *rostrum*, signifie tribune aux ha-rangues ou éperon de galère antique. Néanmoins j'admettrai quel-quefois ce dernier substantif sous la forme terminale adjectivale pour éviter les périphrases. Ainsi, je dirai comme tout le monde *curvi-rostre*, *rectirostre*, pour désigner un oiseau à bec recourbé ou à bec droit.

Le bec se compose de deux mandibules (mâchoires), l'une supé-rieure, l'autre inférieure, la première ordinairement plus longue que la seconde. Les mandibules s'insèrent dans le crâne; l'endroit où l'insertion a lieu est dit la base du bec. La mandibule supérieure est généralement fixe chez les oiseaux comme chez l'homme; elle n'est mobile à l'égal de l'inférieure que chez certaines espèces,

comme le perroquet et le chat-huant, maudites engeances symbolisant l'apôtre de superstition et le sophiste, gens toujours prêts à parler et jamais à se taire. Le bec est la véritable enseigne de la profession industrielle de l'oiseau.

Le bec est dit, suivant sa forme, droit, arqué, pointu, crochu, en ciseaux, en cuiller, en spatule, en poignard. Un bec unguiculé est celui dont la mandibule supérieure se termine par un crochet en forme d'ongle comme chez la pie-grièche, le corbeau et le merle.

Les narines, qui sont deux orifices fort simples percés dans la mandibule supérieure du bec à une distance plus ou moins grande de la base, ont conservé le nom qu'elles portent parmi nous. Elles sont fréquemment garnies de petites plumes rigides qui affichent la prétention de ressembler à des poils de mammifères.

La cire est une membrane épaisse, nue et ordinairement colorée en jaune, qui entoure la base du bec chez les oiseaux de proie et qui déborde chez les petits oiseaux en nourrice.

La moustache est une bande colorée ordinairement noire qui part aussi de la base du bec pour s'étendre en arrière des deux côtés de la face ou sur les joues. Exemples : la mésange à moustache, le geai, le faucon pèlerin. La moustache se transforme en bride quand elle se prolonge à travers la face; et descend sur le cou comme chez la perdrix rouge.

Il y a des oiseaux qui portent la moustache frisée et retroussée comme l'outarde. D'autres individus, comme le gypaète, portent à la fois la moustache et la mouche impériale, autrement dite barbiche. Cette barbiche est un pinceau de filets rigides qui s'attache au menton, c'est-à-dire au-dessous de la mandibule inférieure.

Le tour du bec est une zone circulaire comprise entre les yeux et la racine du bec. C'est cette bande écarlate qui encadre si gracieusement la face du chardonneret, et fait lire sur sa physionomie la noble ambition qui l'anime.

Les yeux de l'oiseau sont dégarnis de cils, mais pourvus de sourcils qu'on appelle la bande sourcilière. Le tour des yeux est cette raie écarlate demi-circulaire qui accentue d'un si vif éclat le regard des coqs de bruyère et d'une foule d'autres oiseaux. La membrane transparente de l'œil a nom l'iris, comme chez les autres animaux.

L'orbite est souvent dénudée et colorée en rouge par l'afflux du sang artériel.

Le front est la partie antérieure de la tête. Le sommet de la tête s'appelle le bonnet, le chapeau, le vertex ; la partie postérieure ou occiput comprend le chignon, qui en est la saillie, et la nuque, qui descend du chignon sur le cou.

La diversité des coiffures de l'oiseau est chose merveilleuse, parce que la forme et la couleur de cette coiffure sont toujours en rapport avec la richesse ou la pauvreté du mobilier intellectuel qu'elle recouvre. Dieu avait fait don à la femme d'une splendide chevelure, et doué ce tissu électrique d'une souplesse adorable pour qu'il se prêtât sans efforts à la réalisation de toutes les combinaisons architecturales enfantées par le génie de la coquetterie. Or la femme, obéissante de tout temps à la volonté de Dieu, eut grand soin de rehausser l'éclat de ses charmes par les emprunts qu'elle fit à la toilette de l'oiseau comme à celle des fleurs, et il est arrivé de là que toutes les coiffures d'oiseaux ont reçu de jolis noms et les ont conservés jusque dans la langue scientifique. Ainsi nous aurons l'auréole, la couronne, le diadème, l'aigrette, la huppe et même le nom des coiffures d'hommes, le casque, le cimier, le capuchon, la calotte, le panache. Non-seulement nous aurons la couronne et l'aigrette, mais bien la série des couronnes, des aigrettes et des huppées, etc., couronnes de roi et d'empereur, de duc, de marquis, de baron, etc.; aigrettes flamboyantes qui menacent le ciel, aigrettes repentantes qui aspirent vers le sol; huppées relevées, huppées fuyantes, crête de chair, casque de cuir bouilli, casque d'ivoire, calotte grecque, calotte noire, camail, capuchon et capuche, etc., caroncules nues et colorées de toutes formes, pendeloques, barbillons, etc.; car chacun des insignes ci-dessus subit, au gré de l'espèce et des individus, des modifications innombrables. Donc ici point de noms inconnus, point de termes barbares. La géographie de la tête de l'oiseau, à l'exception des seuls mots d'occiput et de vertex, parle une langue convenable.

La nature ne pouvait déployer tant d'imagination et de luxe dans la parure du chef de l'oiseau sans décorer à l'avenant le col, support élégant de la tête. Les parures du col s'appellent le collier, la

cravate, la fraise, le camail. Les oiseaux enclins au duel, comme le coq domestique, le faisan et le chevalier-combattant, se couvrent volontiers les épaules et le col d'une housse mobile en guise de cotte de mailles. Seulement la plupart de ces ornements magnifiques sont pièces intégrantes de la grande tenue d'amour, et s'en vont à la mue d'été.

Le col chez les oiseaux commence à l'insertion de la colonne vertébrale dans le crâne, et il se termine à l'insertion dans le thorax.

La gorge est la partie inférieure ou antérieure du col la plus voisine du bec. C'est cet enfoncement qui est coloré d'une tache noire chez une foule d'oiseaux, notamment chez le moineau franc, la caille, l'ortolan de roseau.

Au bas du col et sur le devant du corps est situé le plastron qui couvre la poitrine. Le plastron est au corps de l'oiseau ce que la proue est au navire. La nature aime à marquer la séparation de cette partie antérieure d'avec le reste de la carène sternale par des zones colorées. Exemples : le rouge-gorge, la gorge-bleue, le ganga, la canepetière, la pie.

Le dos est la partie supérieure du corps comprise entre l'intervalle des ailes, depuis leur origine jusqu'au croupion. Le croupion est l'extrémité postérieure du corps que recouvrent les ailes à l'état de repos, et qui se laisse voir pendant le vol. La charpente de cette pièce qui se redresse en éventail au bout de la carcasse a été douée chez certaines espèces d'une grande puissance musculaire; c'est à cette partie externe que s'attachent les plumes de la queue. Le croupion porte à sa partie supérieure un corps glanduleux sécrétant une matière huileuse destinée à lustrer les plumes de l'oiseau.

L'aile de l'oiseau se divise, comme le bras de l'homme, en trois parties principales : l'humérus ou os supérieur, qui s'insère au thorax et va de l'épaule au coude; le radius et le cubitus réunis, qui vont du coude au poignet et forment l'avant-bras; enfin le poignet ou la main, qui se compose des quatre doigts et du pouce.

Les plumes les plus fortes et les plus longues, celles qui sont spécialement destinées à soutenir l'oiseau dans les airs, sont dites *pennes*. Celles qui s'attachent aux quatre doigts, et qui sont les plus extérieures et les plus longues, constituent l'aile proprement dite;

elles sont habituellement au nombre de dix, et s'appellent les rémiges ou les plumes *primaires* et *métacarpiennes*. Le fouet de l'aile s'entend de la réunion de ces plumes externes. On coupe le fouet de l'aile à l'oiseau quand on veut l'empêcher de voler.

Les plumes qui partent du pouce sont excessivement courtes et dites *policiales* (du latin *pollex*, pouce). Elles constituent un aileron bâtard quasi inutile. Ce pouce se transforme en un ongle semblable à celui de la chauve-souris chez certaines espèces d'oiseaux, comme le courlan et le talève. Ce même ongle sert encore au jeune martinet pour se traîner sur son grabat dans son bas âge; mais c'est à peu près le seul parti que les oiseaux tirent de cet organe.

Les plumes qui s'insèrent au cubitus sont dites *cubitales* ou *secondaires*. Leur nombre varie de dix à dix-huit; elles sont séparées des plumes métacarpiennes par un certain intervalle. Ces plumes secondaires prennent dans certaines espèces un développement considérable; c'est ce développement anormal qui contribue le plus activement à la magnificence des ailes de l'argus.

Les plumes de l'humérus sont courtes et peu nombreuses; on en compte rarement plus de quatre. Elles sont dites *tertiaires* ou *internes*.

Les grandes plumes de la queue portent aussi le nom de plumes.

Cette division des plumes en plumes et en plumes proprement dites n'a rien d'arbitraire. Le tissu des plumes des ailes et de la queue diffère complètement de celui des plumes qui couvrent le corps, et ce tissu constitue un système de voilure plus audacieux et plus admirable encore que tout le reste du mécanisme de l'oiseau, qui est une merveille d'architecture.

Ces plumes se composent d'abord d'une tige médiane résistante et flexible d'une substance cornée au dehors, spongieuse au dedans. Cette tige est convexe et polie à la surface supérieure, et creusée d'un sillon longitudinal à sa face inférieure; elle s'insère à ses diverses racines au moyen d'un tuyau transparent et vide, arrondi et se terminant en pointe. L'air arrive à l'intérieur au moyen d'une ouverture invisible percée à la jonction de la partie creuse du tuyau et de la tige. Cette tige, qui figure assez bien un mât garni de ses vergues, est bordée à droite et à gauche dans toute sa longueur de

barbes contiguës perpendiculaires à sa direction, et qui s'attachent l'une à l'autre au moyen d'innombrables barbules qui se croisent dans tous les sens. Ce lacis finit par former un tissu agglutiné et feutré aussi léger qu'imperméable, et assez solide pour que l'oiseau s'en puisse servir comme d'une rame et d'un parachute. L'oiseau frappe l'air de sa rame pour se créer un point d'appui par la pression, et s'élance dans l'espace. Les autres plumes ne présentent pas cette contexture résistante. Les plumes de l'autruche, qui n'ont point à remplir d'office de rame ni de parachute, puisque l'autruche ne vole pas, sont complètement dépourvues de barbules, ce qui leur permet de friser et d'offrir à la coquetterie des deux sexes un riche contingent. Je dis la coquetterie des deux sexes, parce que les plumes d'autruche sont aussi recherchées par les guerriers de l'Orient que par les dames européennes. Le commerce de cet article donne lieu, pour le seul port de Marseille, à un mouvement de fonds de 40 à 50,000 francs par an.

Les petites plumes écussonnées qui couvrent l'insertion des pennes et bordent les muscles de l'aile sont dites les petites couvertures des ailes. On donne le nom de scapulaires à celles qui couvrent les épaules et forment un ourlet sur l'humérus. Ces plumes sont souvent colorées des nuances les plus vives. Immédiatement au-dessous d'elles s'insèrent d'autres plumes qui descendent plus bas sur les ailes, et s'appellent les grandes couvertures des ailes. On les désigne quelquefois aussi sous la dénomination de tectrices. Les grandes couvertures des ailes présentent souvent en leur milieu une plaque rectangulaire ou ovale qui se découpe brillamment sur le fond par la disparate des couleurs. Cette plaque, qui est rectangulaire chez la plupart des oiseaux d'eau, a nom le miroir. Le canard sauvage, la sarcelle, la pie-grièche, le chardonneret, ont des ailes à miroir.

Les pennes de l'aile sont également couvertes en dessous par de courtes tectrices qui sont dites tectrices inférieures.

Les ailes sont dites *aiguës*, quand les pennes les plus extérieures sont en même temps les plus longues; *obtuses*, quand ce rang de longueur appartient à la troisième ou à la quatrième penne; *rondes*, quand la penne la plus longue est celle du milieu.

La rapidité des ailes est en raison de l'acuité des rémiges, mais leur force n'est point en raison de la longueur des supports. La largeur et la brièveté combinées qui donnent au martinet et à l'oiseau-mouche leurs ailes suraiguës, étroites, infatigables, offrent les meilleures conditions de solidité et de vitesse.

Les plumes de la queue sont dites les plumes *caudales* ou simplement *rectrices*. Elles sont habituellement au nombre de douze, rangées symétriquement, et elles se comptent par paires. Les deux plumes du milieu sont celles dont la dimension varie le plus; elles prennent parfois un développement considérable, comme chez le faisan, le coq, le guépier, le paille-en-queue, etc. Elles sont les plus courtes chez les oiseaux à queue fourchue, comme le milan, le chardonneret, l'hirondelle de cheminée. M. de Blainville a donné à cette paire de rectrices le nom de *coccygiennes*, sous je ne sais quel prétexte scientifique. C'est un très-vilain nom auquel je préférerais infiniment celui de *capricieuses*, d'*excentriques* ou de *fantasques*, qui aurait l'avantage d'exprimer une idée, puisque cette paire de rectrices est celle qui se livre aux écarts les plus extravagants.

Les noms de la queue sont aussi multipliés que les caprices de sa forme. Il y a des queues en éventail, comme celles du paon, du dindon, de l'argus; des queues en forme de lyre, comme celle de la lyre-magnifique; des queues étagées comme celles des pies et des pics, bifurquées ou fourchues, arrondies, etc.

Les plumes qui couvrent la partie supérieure de la queue à son origine sont dites les tectrices caudales supérieures; les plumes correspondantes au-dessous, tectrices caudales inférieures.

Le ventre, en langage anatomique, est toute cette partie *molle* qui commence où finit le sternum, promontoire de l'enveloppe osseuse de la poitrine, et qui finit à la naissance de la queue. En langage de chasse, ce mot s'entend plus généralement de toute la partie qui se trouve au-dessous de la ligne de flottaison chez l'oiseau d'eau.

Les flancs sont les parties latérales abritées par les ailes.

Les membres inférieurs de l'oiseau se divisent en quatre parties fort distinctes dont l'ensemble représente bien au fond une disposition analogue à celle des membres inférieurs de l'homme, mais dont les divisions présentent des différences si grandes qu'il est dif-

ficile de ne pas se tromper à première vue à la comparaison. Ainsi la plupart des personnes étrangères à la science de l'anatomie comparée commettent journellement la méprise de prendre pour la jambe du coq cette partie du membre inférieur habituellement nue qui s'attache immédiatement au pied; et l'on dit en langage vulgaire d'une personne peu favorisée sous le rapport des mollets, qu'elle est *jambée comme un coq*. Or cette locution pittoresque couvre une erreur profonde : les coqs appartiennent précisément à la famille de volatiles la mieux partagée en mollets. Cette erreur vient de ce que le vulgaire confond la jambe avec le tarse, et de ce que le tarse, qui est le cou-de-pied chez nous, prend chez les mammifères et surtout chez les oiseaux un développement beaucoup plus considérable. Mais procédons par ordre.

Le membre inférieur se divise donc chez l'oiseau en quatre parties distinctes, la cuisse, la jambe, le tarse et le pied.

La cuisse, qui s'insère au bassin, offre une analogie parfaite avec celle de l'homme sous le rapport de la conformation intérieure. Elle n'a qu'un os situé dans la partie médiane et qui s'appelle le fémur, et elle s'articule avec la jambe au moyen d'une charnière mobile qui figure exactement le genou; seulement sa direction, au lieu d'être verticale comme chez l'homme, est presque parallèle au sens longitudinal du corps, et au lieu de sortir presque entièrement du corps, elle y demeure presque complètement renfermée, et c'est la jambe proprement dite, avec laquelle elle fait un angle obtus, qui semble tenir à sa place le rôle que joue la cuisse chez les bipèdes sans plumes. La jambe est cette partie que nous appelons le pilon dans le poulet; elle est très-développée chez les oiseaux coureurs et chez les gallinacés, et ordinairement couverte de plumes. Elle s'articule avec le tarse au moyen d'un second genou qui a accaparé ce titre. Ce tarse, qui est presque toujours nu au contraire, est la portion du support qui sépare le pied de la jambe. Il est essentiellement dépourvu de chair, mais possède en échange de robustes tendons qui communiquent le mouvement du corps au pied et réciproquement. De la hauteur proportionnelle et de la vigueur de ce tarse dépend la rapidité de tous les animaux coureurs, l'autruche et le lévrier y compris.

Le genou remplit sa fonction de charnière avec une docilité merveilleuse, et tous les grands échassiers, comme la grue, la cigogne, ainsi qu'une foule de palmipèdes, profitent de cette complaisance pour dormir sur une seule jambe, spectacle qui vous surprend toujours et vous force involontairement à rêver. Le mécanisme qui permet à la cigogne d'affecter cette pose pittoresque est fort simple. L'os supérieur s'insère dans l'inférieur comme un moignon d'invalides dans sa jambe de bois, et les deux os s'emboîtent pour former un seul support vertical continu qui a pour appui sur le sol le large pied du palmipède ou de l'échassier.

Le genou est renflé dans quelques espèces, comme chez l'œdicnème, qui prend son nom de cette disposition particulière, à l'instar du roi Œdipe, dont le nom veut dire pieds gonflés. Quelques oiseaux coquets, comme le mâle de la poule d'eau, portent une jarretière ou un bracelet de couleur au-dessus du genou; car il faut bien le reconnaître, l'homme et la femme elle-même n'ont pas inventé un seul moyen de s'embellir dont les oiseaux ne leur aient suggéré l'idée ou taillé le patron.

Le propre du tarse est d'être nu, celui de la jambe d'être couverte. Mais cette règle générale admet de nombreuses exceptions. Il n'est même pas rare de voir dans la même famille des espèces qui portent des pantalons tombant jusque sur les doigts des pieds, tandis que d'autres s'en tiennent à la culotte. Les plus grands échassiers ont, outre le tarse, une partie de la jambe nue. Quelques espèces, en revanche, ont le tarse emplumé. Les oiseaux de proie nocturnes, qui sont naturellement plus douillets que leurs cousins germains les éperviers et les aigles, portent des gants fourrés qui leur couvrent les doigts jusqu'à la naissance des ongles. Les lagopèdes, qui ne sont pas des oiseaux amis du luxe, mais qui vivent dans les neiges, ont été contraints par la rigueur du froid d'adopter la même mode.

Le tarse est dit *squammeux*, quand il semble couvert d'écailles comme chez le balbusard; *réticulé*, quand la peau qui le recouvre offre à l'œil une certaine ressemblance avec les mailles d'un filet; *éperonné*, quand il est armé d'ergots et d'éperons.

Le pied de l'oiseau, dans sa forme normale et dans son développement le plus parfait, se compose de quatre doigts, trois en avant, un en arrière : ce dernier s'appelle le pouce ; il fait habituellement opposition aux trois premiers.

Le doigt du milieu, dit le *médian*, est ordinairement le plus long des trois. Le doigt qui regarde l'extérieur est dit le doigt *externe*, celui qui regarde l'autre pied l'*interne*.

Cette disposition n'est que générale et non universelle. Dans l'ordre des oiseaux d'eau comme dans celui des oiseaux de rivage, et parmi beaucoup d'autres espèces appartenant à d'autres ordres, le pied conserve bien encore ses quatre doigts, mais le pouce cesse de faire opposition aux trois doigts de devant. Tantôt il s'insère à l'arrière, mais à une élévation trop grande pour être utile à la marche ; tantôt à droite, tantôt à gauche ; quelquefois même il pousse l'esprit de fantaisie jusqu'à se diriger en avant.

Quelquefois les quatre doigts du pied s'accouplent par paires, deux en avant, deux en arrière : c'est la disposition particulière qu'ont adoptée les grimpeurs.

Non-seulement la disposition relative des doigts n'est pas fixe, mais le nombre même de ces doigts varie. Ainsi un grand nombre de familles et d'espèces ne possèdent que trois doigts. En ce cas-là, c'est le doigt de derrière ou pouce qui disparaît. Quand le pied n'a que deux doigts, comme chez l'autruche, il ne reste plus que le médian et l'externe.

Les oiseaux sont dits palmipèdes ou rémipèdes, lorsque les doigts sont joints par une large membrane comme chez les oiseaux nageurs, cygnes, canards, etc. ; lobipèdes, lorsque chaque doigt est orné d'une membrane particulière, mais libre : foulque, grèbe, phalarope, etc. ; scissipèdes, lorsque les doigts sont parfaitement indépendants les uns des autres ; jugipèdes et zygodactyles, lorsque les doigts sont appariés, mais non unis par une membrane.

Les ongles sont dits rectilignes quand ils ne font qu'une même ligne droite avec le doigt et qu'ils posent à plat sur le sol. Les qualifications de crochus et de tranchants portent leur signification avec elles. Un ongle rétractile est celui qui a la faculté de se replier dans son étui comme la griffe du chat ou le crochet à venin de la

vipère. Les oiseaux de proie les mieux armés n'ont pas seulement les ongles tranchants, crochus et rétractiles, ils les ont encore canaliculés, c'est-à-dire creusés en gouttière pour laisser écouler le sang.

Les oiseaux de proie ont des mains prenantes; leur tarse par conséquent doit prendre le nom de bras.

Les bigarrures qui décorent les diverses parties du plumage de l'oiseau ont reçu leurs différents noms de leur forme. Ainsi la poitrine du faucon-pèlerin à sa sixième mue est historiée de *larmes* ou de *virgules*; celle de l'autour et celle du coucou sont *striées* de bandes transversales. Une strie est une rangée d'écussons contigus qui finissent par s'articuler et par former une ligne droite ou une barre. Ces barres, en se multipliant, ont grand soin de conserver leur symétrie et leur parallélisme pour flatter le regard. Elles sont dites longitudinales quand elles courent dans le sens de la longueur de l'oiseau, et transversales quand elles courent dans le sens du petit axe. Il y a des oiseaux de proie qui, après avoir porté la barre transversale ou longitudinale dans leur jeune âge, prennent l'autre dans l'âge adulte. Les perdreaux et les faisandeaux *piquent la maille* à leur première mue, qui a lieu à leur premier automne; mais la plupart des oiseaux de luxe ne revêtent leur plumage de noces qu'au printemps. La grive, la farlouse, le becfigue, ont le plastron *grivolé* ou marqué de *grivolures*. Ce dernier mot, n'en déplaise aux puristes, me va mieux que celui de grivelures qui devrait vouloir dire voleries. Il y a des mouchetures, des perlures, des aiglures, des plaques, des épaulettes, des flammèches, etc. Il y a des plumes et des plumes rubannées, zébrées, lancéolées, écussonnées en manière de boucliers, imbriquées à la façon des tuiles ou des écailles de poisson. Les plumes *ocellées* sont celles qui sont couvertes d'yeux, comme celles de la queue des paons et des argus. J'aurai soin d'ailleurs d'expliquer le sens de toutes les expressions bizarres ou exotiques toutes les fois que mon respect pour les droits acquis des mots me forcera à les employer. Je pousserai même la déférence pour le vieux langage jusqu'à baptiser quelquefois une série, un groupe, un genre, d'un triple nom français, grec ou latin, afin que chaque lecteur en trouve un à sa guise. Néanmoins je me

servirai de préférence du latin francisé, et je n'aurai guère recours à la langue grecque que dans les cas extrêmes ou par raison d'euphonie. C'est ainsi que dans la classification d'après la forme du pied, où le mot *doigt* devra fréquemment revenir, j'aimerai à faire usage du vocable *dactyle*, qui veut dire doigt en grec, parce que ce mot sonne mieux à l'oreille que le mot latin *digitus* et le mot français *doigt*, qui sont complètement dépourvus d'harmonie terminale. Je ferai observer du reste que ce mot grec si commode a déjà passé dans la langue scientifique latine, qui écrit aujourd'hui *dactylus* sans scrupule.

Les renseignements qui précèdent étant plus que suffisants pour donner l'intelligence complète de tout ce que j'ai à dire, j'en reste là de ce chapitre, abandonnant volontiers aux maîtres de la science répugnante le monopole du scalpel et le droit d'entrer plus avant dans les entrailles de mon sujet.

CHAPITRE V.

Aspect général de l'oiseau de France. — Sa patrie, ses voyages.

L'oiseau définit la patrie : le pays où l'on aime, *ubi amor*. Cette définition me va mieux que celle du juif cosmopolite, *ubi fœnus*.

La patrie n'est pas non plus, comme disent les dictionnaires, l'endroit où l'on est né, attendu que nul ne choisit l'endroit de sa naissance. La patrie est avant tout la terre de l'élection du cœur. C'est la femme qui fait la patrie.

L'oiseau de France sera donc pour nous l'oiseau qui niche en France et passe en cette contrée la saison des beaux jours. On verra un peu plus loin pourquoi *terre natale* et *patrie* ne peuvent être synonymes dans la langue de l'oiseau.

Trois cent dix espèces d'oiseaux environ ont la France pour patrie, c'est-à-dire aiment en France, y nichent et s'y reproduisent.

Parmi ces trois cent dix espèces indigènes, un très-petit nombre, trente à quarante sont sédentaires. On appelle sédentaires les oiseaux qui vivent et meurent au lieu qui les vit naître, comme la perdrix et le moineau franc.

Les deux cent quatre-vingts autres espèces sont dites voyageuses ou émigrantes, parce qu'elles quittent leur patrie tous les ans, à époque fixe. On les désigne en langue vulgaire sous le nom d'oiseaux de passage; mais cette qualification s'appliquant également aux oiseaux qui ne font que passer en France, je la repousse pour défaut de précision. Les espèces émigrantes ou voyageuses seront pour nous celles qui quittent leur patrie en même temps que le soleil et le suivent vers l'autre hémisphère, comme les cailles et les hirondelles. Pour cette cause, je demanderai la permission de

les désigner quelquefois sous la dénomination d'*estivales*, c'est-à-dire qui passent en France leur semestre d'été.

Par une raison analogue, j'appellerai *hivernales* les espèces qui ont le nord pour patrie et que la rigueur du froid oblige à hiverner dans nos climats tempérés comme pour remplacer nos espèces fugitives. De ce nombre sont les cygnes, les oies sauvages, les pinsons d'Ardennes et une foule d'autres oiseaux qui séjournent dans les régions arctiques pendant la saison des amours, et qui ne font que camper en France. Ces espèces-là sont les vraies passagères, les seules qui méritent chez nous le nom d'oiseaux de passage. J'en compte une cinquantaine, appartenant pour la plupart à la série des palmipèdes ou oiseaux d'eau.

Ainsi la France nourrit temporairement ou à demeure trois cent soixante espèces d'oiseaux.

Il arrive quelquefois encore qu'une tempête, un coup de vent terrible, des intempéries extrêmes, jettent sur nos plages méditerranéennes un oiseau égaré, dépaycé, perdu; mais je n'ai pas cru devoir former une catégorie spéciale pour les rares naufragés dont j'aurai soin néanmoins de signaler les apparitions à leur heure.

Trois cent soixante! c'est un chiffre harmonique, mais un chiffre bien faible, si on le compare à celui des espèces qui vivent au Sénégal, à la Guyane, au Brésil et dans l'Inde. Mais il y a lieu de répéter, à propos de la faune des oiseaux de France, ce que j'ai déjà dit de la faune de ses mammifères : *Non quantæ, sed quales* (la qualité et non la quantité). Les oiseaux de France se recommandent plus en effet par les qualités de leur voix et de leur chair que par l'éclat et la variété de leurs costumes.

Les oiseaux s'habillent mieux dans le midi que dans le nord. La zone équatoriale est la zone de luxe pour tous les produits de la terre, et c'est là seulement que les oiseaux qui aiment à se couvrir de rubis, de topazes et de saphirs, peuvent se livrer sans crainte à leur amour désordonné de la parure; parce que la flore de ces contrées heureuses, modulant sur tous les tons, fournit aux plus riches toilettes un fond éblouissant comme elles. Alors ce luxe de costumes, qui serait extravagant et dangereux en Suède, concorde tout simplement à l'universelle harmonie dans les plantureuses forêts

vierges du Brésil, du Mexique et d'ailleurs, où l'éclat de toutes les robes de la faune locale s'éteint dans la splendeur du manteau de pourpre et d'or qui revêt toutes choses, et qui empêche de scintiller les mouchetures du jaguar, les anneaux du boa, les brillants du collier de l'oiseau-mouche, les feux du lophophore. Mais dans les contrées disgraciées de la nature, où la nature n'admet que trois nuances, le gris terreux, le blanc de neige et le vert de feuille, la couleur de la robe des oiseaux et de celle des quadrupèdes doit fatalement, et pour des raisons analogues, virer du gris au blanc.

Les oiseaux de France semblent tenir du caractère industriel, progressif et voyageur de la population humaine des zones tempérées. Ils sont humbles d'habits et de taille. Néanmoins la faune tropicale serait fort mal venue à accuser de pauvreté la faune d'un pays où chantent avec amour le rossignol, l'alouette, le rouge-gorge, le roitelet, le merle, le pinson, les fauvettes; où s'engraissent avec béatitude le becfigue, l'ortolan, la caille, la bécasse, la bécassine, la grive, le râle, le faisan et le chapon du Mans et la poularde de Bresse, et tant d'autres créatures dodues et succulentes dont une divinité jalouse sema cette vallée de misère et de larmes pour nous punir d'un crime que nous n'avions pas commis. Du reste, depuis que j'ai rencontré des Français d'Algérie qui préféreraient l'orange à la pêche de Montreuil, et des Anglais d'Angleterre qui tentaient d'établir la supériorité de la pomme cuite sur le beurré vert, je ne dispute plus des goûts ni des couleurs. Pourquoi, d'ailleurs, chercher à humilier l'Anglais dans sa passion pour la pomme cuite, s'il est bien vrai, comme on l'affirme, que ce fruit soit le seul qui mûrisse en son île. Heureux qui se contente de ce qu'il a!

J'ai dit ailleurs les dons heureux dont la faveur du ciel a comblé ma patrie, ses femmes au parler séducteur, aux allures de sylphides, délices du genre humain, charmes de l'esprit et des yeux. Je n'ai point à revenir sur ces détails intéressants dont la répétition m'amuse, mais froisse l'étrangère. J'ai dit ses vignobles fameux, les amours du soleil; ses raisins parfumés dont la chair savoureuse communique au gibier qui s'en nourrit un fumet supérieur; ses vins dont le bouquet exquis allume en tous climats la poésie et les chants; ses vins, source de désirs et de regrets sans fin pour qui les

a goûtés. On sait pourquoi la France est le pays où l'on aime et où on boit le mieux. L'histoire des oiseaux nous dira à son tour pourquoi la France est le seul pays où l'on mange...

La France est le seul pays d'Europe où l'on mange, parce que la France est le seul pays d'Europe où le gibier-plume aime à être mangé.

Mais la solution de ce problème délicat se relie si intimement à l'histoire des migrations périodiques des oiseaux, d'où elle découle en manière de conclusion triomphante, que la logique me condamne à couper court dès le premier mot à la question gastrosophique, pour revenir à la question des passages, n'étant pas de bonne logique, à mon sens, que la conclusion précède les prémisses. Reprenons donc, puisqu'il le faut, notre premier récit : jetons un coup d'œil rapide sur l'ensemble des évolutions mystérieuses de l'oiseau ; assistons un moment, spectateurs attentifs, à ces grandes manœuvres des armées aériennes qui s'opèrent tous les six mois au-dessus de nos têtes, au printemps et à l'automne ; observons le défilé de chaque corps principal ; dessinons à larges traits la carte itinéraire des bandes voyageuses en fixant sur le sol l'ombre de leurs ailes, et marquons d'un signe particulier les étapes, les lieux de réfection, les séjours. Cette étude importante nous permettra de dresser en courant l'inventaire des richesses ornithologiques et cynégétiques de la France, sujet immense de joie et de tristesse, de consolation et de deuil... après quoi nous reviendrons à la solution de la question culinaire.

Il est dans l'ordre des oiseaux voyageurs appartenant à nos zones tempérées, des espèces ennemies du repos que la passion désordonnée du changement de lieu pousse chaque année du pôle nord au pôle sud, et qui ne s'arrêtent réellement dans leurs courses que là où leur manque le sol. Or cette passion, comme on pourrait le croire, n'est pas exclusive aux familles que la nature semblerait avoir plus spécialement appropriées à cette destinée vagabonde. C'est ainsi, par exemple, que la caille au vol lourd et pénible, et qui ne voyage que la nuit, rivalise pour l'amour des expéditions aventureuses avec les plus fins voiliers de l'air, les hirondelles et les étourneaux, qui voyagent de jour. La caille quitte au mois d'août les rivages du Cap Nord et de la mer d'Archangel, et s'a-

vance dans l'hémisphère austral jusqu'aux derniers confins de la mer du Midi, jusqu'au cap de Bonne-Espérance, deux ou trois mille kilomètres par delà l'équateur, traversant de bout en bout le continent d'Europe et le continent africain, séparés l'un de l'autre par une mer. Dieu a voulu qu'il en fût ainsi pour que chaque contrée de la terre eût sa part de cette manne céleste qu'il fait pleuvoir indifféremment sur les continents et les îles, sur les déserts brûlants et les vertes prairies.

Plus vagabonds, plus aventureux et plus capricieux encore que les cailles et les étourneaux sont les oiseaux de rivage à la vaste envergure, qui ne peuvent tenir en place et prétextent des moindres affollements de la girouette pour entreprendre immédiatement des voyages de long cours ; oiseaux inquiets qui, pour trop fréquenter les grèves, semblent avoir pris à la mer qui les baigne quelque chose de l'inconstance et de la mobilité de ses flots.

Beaucoup de ces espèces voyageuses s'arrêtent en deçà de l'équateur, comme les tourterelles, les râles, les bécasses ; quelques-unes même en deçà de l'Atlas, comme les bizets et les palombes. D'autres, comme le rouge-gorge et la grive, n'osent pas même tenter la traversée de la mer d'Afrique, et passent la rude saison dans les contrées les plus méridionales de l'Europe, Andalousie, Portugal, royaume de Naples, îles de l'Archipel, de l'Adriatique ou de la Méditerranée. D'autres encore, comme l'émerillon, la crécerelle, les foulques, les canards, l'outarde, le pinson, etc., qui ont vu le jour dans les provinces du Nord ou du milieu de la France, choisissent tout simplement pour leurs quartiers d'hiver nos provinces du Midi. Il est telles espèces enfin, comme l'alouette, dont les migrations ne vont pas plus loin que d'un département à l'autre, quelquefois même d'un arrondissement à l'arrondissement contigu. Ces espèces-là vagabondent plutôt qu'elles n'émigrent. L'oiseau des cimes neigeuses, comme l'accenteur des Alpes, qui se borne à descendre pendant l'hiver au rez-de-chaussée du pic qu'il habite pendant l'été, ne peut pas être non plus réputé voyageur.

Or, à mesure que les espèces frileuses et délicates de poitrine abandonnent nos climats pour aller retrouver ailleurs les insectes, les graines et les fruits que font éclore et mûrir les rayons du so-

leil, la même cause, comme je l'ai déjà dit, peuple de nouveaux hôtes nos régions désertées. Le froid qui chasse de nos forêts, de nos eaux et de nos plaines les becs fins et la caille, y ramène la bécasse, les oies et les canards, et cette masse innombrable de palmipèdes étoffés que nourrissent dans leurs roseaux les lacs marécageux de la Finlande, de la Laponie, de la Suède, ces antiques officines des barbares qui ne vomissent plus aujourd'hui, grâce à Dieu, que des nuées de gibier-plume sur les douces contrées du Midi. Ces grands oiseaux, les grues, les oies, les cygnes, traînent naturellement à leur suite les rapaces qui les mangent.

Les émigrations périodiques dont je parle n'ont pas toutes lieu du nord au sud et réciproquement. Toutes ces nuées de voyageurs ne suivent pas une ligne géométrique parallèle au méridien, car plus d'une raison s'oppose à cette unité de direction; quelquefois ces émigrations se font du nord-ouest au sud-ouest. Ainsi nous voyons fréquemment une foule d'oiseaux de France dériver par les Alpes vers le Tyrol, la Lombardie et la rive orientale de l'Adriatique, au lieu de passer par l'Espagne, l'Italie et les îles de la Méditerranée pour se rendre en Afrique, et atterrir aux plages de Tripoli ou de l'Égypte, au lieu d'aborder le littoral africain par Maroc, Alger, Tunis, qui semblent les points naturels d'arrivée et de départ du convoi en ligne directe. Les mêmes anomalies se peuvent observer au retour. Ces anomalies ont pour cause première la variation des vents qui soufflent dans les hautes régions de l'atmosphère vers l'époque des départs; car les navigateurs de l'air sont tenus de conformer leur marche aux caprices des vents comme les navigateurs des ondes; et cette obéissance forcée explique en partie la prétendue inconstance des oiseaux voyageurs. Il a été constaté en outre par l'expérience que la plupart de ces oiseaux aimaient à cheminer par les nuits sereines, à la clarté du flambeau de la lune. L'obligation d'attendre la coïncidence de ces deux conditions de départ, lune et vent favorables, donne une raison de plus de l'irrégularité de l'époque des passages périodiques, dont la date varie quelquefois d'un mois à six semaines entre une année et l'autre. Une multitude de circonstances locales, provenant de l'intempérie des saisons, telles que débordements, inondations, sécheresses excessives, froids ou

chaleurs outrés, sont également de nature à déterminer un changement de front ou du moins une demi-conversion dans la marche de l'armée volante. Parfois l'apparition fortuite de nombreux insectes ou l'abondance extraordinaire de certains fruits, de certaines graines dans tel canton forestier, dans tel bassin de fleuve, aura suffi pour y appeler une masse de volatiles ambulants à peu près inconnus dans le pays avant ce jour et qu'on n'y reverra pas pendant toute la durée d'une vie d'homme. Ainsi les martins-roses et le faucon à pieds rouges, qui affectionnent le grillon d'un appétit tout spécial, n'apparaissent dans les plaines du midi qu'à la suite d'une éruption formidable de ces insectes, et l'on compte quelquefois une dizaine d'années d'intervalle entre deux apparitions de martins-roses. Il en est de même du bec croisé du Nord dans les mêmes contrées. La présence de cet oiseau dans nos provinces méridionales ne s'explique jamais que par la générosité insolite de quelque arbre vert qui aura porté fruit cette année par hasard. J'ai remarqué que les pigeons ramiers de la Lorraine émigraient peu, malgré les plus grands froids, dans les années à glands, années, par parenthèse, qui commencent à devenir extrêmement rares en France où la terre semble s'user pour le chêne comme elle est usée déjà pour l'aulne et le châtaignier. Les années d'inondations désastreuses, comme celles de 1836, de 1840 et de 1846, voient affluer sur les eaux de nos fleuves, transformés en petits bras de mer, des types de palmipèdes qu'on aurait crus exclusifs aux lacs hyperboréens des deux continents d'Amérique et d'Asie, et qui ne se déplaceraient certes pas de la sorte sans de graves motifs de curiosité. Il m'est arrivé trop souvent, comme à tous les chasseurs, de prédire de furieux passages de rouges-gorges, de cailles ou de bécassines à la suite de certains dérangements atmosphériques et de me tromper lourdement. Quelquefois aussi le sort a voulu que l'événement dépassât mes prophéties. J'avais annoncé en 1841, dans le *Journal des chasseurs*, une simple nuée de marouettes, il en tomba un déluge.

Toutes ces raisons, et plusieurs autres qui sont demeurées des secrets entre les bêtes et Dieu, expliquent d'une manière satisfaisante pourquoi les printemps et les automnes qui amènent par-

fois de si prodigieuses quantités de cailles, de pluviers et de bécassines, sont suivis de printemps et d'automnes qui leur ressemblent si peu.

Il est très-naturel encore que les oiseaux voyageurs qui ont été créés pour vivre et passer un semestre sous une certaine latitude s'amuse à visiter en flânant tous les points de la vaste zone qui leur fut assignée pour demeure par décret du Très-Haut. Les voyages ont servi de tout temps à fortifier l'intelligence et les muscles. Aussi les oiseaux émigrants, qui sont à belle école pour s'instruire, sont-ils généralement d'une force prodigieuse sur la géographie. Nos pigeons de colombier, qui s'en vont de Paris à Bruxelles en droite ligne, et qui *reconnaissent* à première vue des pays *qu'ils n'ont jamais traversés*, comblent d'admiration le badaud civilisé, pour qui l'idéal de la science est de savoir par cœur le nom des principales capitales de l'Europe et des fleuves qui les baignent. Mais que sont ces tours de force, encore une fois, en regard des exercices de cinquante autres espèces? Il est telle cigogne de la Frise qui sait la latitude, le nom et la hauteur de toutes les cathédrales de l'Europe, de la Baltique à la Méditerranée, qui donnera rendez-vous à une amie sur le faite d'un édifice, à deux mille kilomètres et à quinze jours de distance, et qui se croirait déshonorée de ne pas arriver, heure militaire, au lieu dit. Il y a telle bécasse de l'Islande, tel canard du golfe de Bothnie, qui savent mieux que pas un de nous le gisement de chaque flaque marécageuse de nos forêts, de nos plaines, pour y avoir barboté avec agrément pendant une demi-heure de leur vie, et qui tomberont dessus les yeux fermés, à quelques années de là, sans hésitation, sans détours. Et remarquez que la bécasse et le canard sauvage travaillent de nuit, tandis que le pigeon de colombier ne travaille que de jour; remarquez que la bécasse et le canard feront des traites de quatre à cinq cents lieues au besoin, et sous la seule impulsion du caprice, tandis que le pigeon fuyard a pour stimulants de vitesse les deux plus puissants mobiles du cœur de tous les êtres, l'amour et la famille.

Tout le monde connaît l'histoire de cette famille de rouges-queues qui nicha pendant vingt ans, de mère en fille, dans le corps de pompe d'une maison, subit un changement forcé de domicile de

trois ans par le fait de la destruction de l'établissement hydraulique, et s'y réinstalla de nouveau quand des réparations convenables eurent remis les lieux en état. Ceci n'est plus simplement un miracle de la mémoire des yeux élevée à la trente-deuxième puissance, mais bien un fait d'enseignement oral, une transmission d'idée par le langage, un souvenir du souvenir d'autrui. Je crois un peu, comme la nièce de Descartes, que sa fauvette avait du sentiment.

Nous disons donc qu'il n'y a pas émigration proprement dite quand les voyages des oiseaux ont lieu de l'est à l'ouest, parallèlement et non perpendiculairement à l'équateur; quand il n'y a, en un mot, que simple déplacement au milieu d'une zone isotherme et non changement de climat. Ce déplacement ne peut plus être considéré que comme une simple promenade provoquée par le besoin d'exercice qui tourmente la gent emplumée, et qui est cause que l'on retrouve à l'autre bout du monde et sur la majeure partie des points du parallèle de la France la plupart des oiseaux vagabonds de ce pays. Les naturalistes Van Siebold et Burger, qui avaient été chargés par le gouvernement hollandais d'une mission scientifique au Japon, trouvèrent dans ce pays de mœurs et de costumes impossibles cent dix espèces au moins de nos oiseaux indigènes.

Il faut bien se figurer, du reste, que cette expression de l'autre bout du monde, qui conserve encore pour quelques immobilistes d'entre nous une signification romanesque, n'a rien que de très-banal et de vulgaire pour des oiseaux comme l'épervier, l'étourneau et la bécassine, qui font sans se gêner leurs trente lieues à l'heure, partent au vent qui leur va, stationnent où bon leur semble. Un voyage à l'autre bout du monde, c'est tout bonnement, pour la plupart de nos oiseaux bons voiliers, un simple déplacement de quelques jours, puisqu'il n'est pas de martinet de nos églises, bien portant, qui ne fasse en se jouant ses trois à quatre cents lieues par jour. Les cailles elles-mêmes, qui seraient les oiseaux voyageurs les plus lourds si le râle et le grêbe n'étaient pas inventés, les cailles, si paresseuses devant le chien en septembre, opèrent leur traversée avec une vitesse minima de quinze et vingt lieues à

l'heure; à preuve qu'on retrouve encore dans leur jabot, lors de leur débarquement en Sicile, en Sardaigne ou en France, les graines recueillies en Afrique la veille, à quelques centaines de lieues de là. Il n'est pas rare que les chasseurs de la région des grands lacs d'Amérique tuent le soir des pigeons qui ont déjeuné le matin avec du riz de la Caroline, à trois cents lieues plus au sud.

Cette habitude qu'ont prise un certain nombre d'oiseaux voyageurs d'aller digérer leur nourriture à un millier de kilomètres de l'endroit où ils l'ont prise, a fourni pendant très-longtemps à la science botanique les seuls renseignements qu'elle possédât sur la flore de l'intérieur du continent africain. C'est par le témoignage d'une cigogne qui eut le courage de rapporter de ce pays à Bâle en Suisse une flèche dont elle avait été traversée de part en part vers les bords du lac Tschad, que les armuriers de Londres ont acquis la certitude que le fusil à piston n'avait pas encore pénétré chez les noirs habitants de cette contrée mystérieuse.

Je me suis laissé dire que quelques oiseaux de long vol s'étaient sentis piqués au vif par l'invention de la machine à vapeur et du ballon, et reculaient de jour en jour les limites extrêmes de leurs pérégrinations. On m'a affirmé notamment que les étourneaux, qui avaient complètement dédaigné jusqu'à ce jour les champs de l'Australie, s'étaient décidés récemment à lancer quelques essaims de voyageurs dans ce continent bizarre et fécond en fourmilières, parce qu'ils avaient entendu dire que les Anglais avaient fondé là un empire florissant. Cette préoccupation jalouse n'a rien qui me surprenne de la part d'un volatile à qui les déplacements aventureux coûtent si peu, ainsi que son nom l'indique, et qui aime d'ailleurs à se réchauffer les pattes aux toisons des brebis. On sait que l'éducation des bêtes à laine était la principale industrie de la Nouvelle-Hollande avant que l'idée ne lui fût venue de faire concurrence à la Californie.

L'ordre que suivent les convois d'émigrants dans leur marche explique d'une façon fort simple pourquoi terre natale et patrie ne sont pas synonymes dans la langue des oiseaux.

Les émigrations périodiques et semestrielles, les expéditions régulières qui ont lieu du nord au sud et réciproquement, ne se font

pas tout d'un coup et du jour au lendemain, comme il est facile d'en juger par l'exemple de l'indécision touchante des cigognes et des hirondelles, oiseaux amis de l'homme, qui habitent sa demeure et ne l'abandonnent jamais sans lui adresser leurs adieux. Avant de s'embarquer pour le long voyage, on s'assemble sur les combles de quelque haut édifice, sur la cime dépouillée d'un vieil arbre, quelquefois au sein des prairies ; on discute la route à suivre, les inconvénients et les avantages de telle ligne, les filets, les chiens, les oiseaux de proie ; on écoute les communications des estafettes apportant les nouvelles de l'approche et de la direction des convois du Nord qui ont pris l'initiative du mouvement ; on procède enfin au triage des émigrants, opération essentielle et condition première de discipline et de régularité dont une longue expérience a démontré la sagesse. Aux plus vieux qui ont déjà fait la route, et qui ont d'ailleurs subi la mue de meilleure heure que les jeunes, l'honneur de marcher les premiers et de serrer les pôles au plus près.

On a eu vent que de nombreux corsaires, ayant nom l'aigle, le faucon, le vautour, l'épervier, l'émerillon, croisaient au débouché des principales routes d'étape, affriandés par l'espoir du carnage et l'attrait du fruit nouveau. Il faut donc, pour affronter ces passes périlleuses et soutenir vaillamment ce rude choc, des voiliers courageux, expérimentés et rapides ; rapides, c'est le point essentiel. Et tout d'abord le conseil des espèces à l'aile paresseuse décide à l'unanimité que le passage s'effectuera de nuit. Ce n'est pas que la nuit chôme d'assassins plus que le jour, mais la série des assassins des ténèbres (chouettes et ducs) est pleine d'individus plus ou moins amis du repos et comptant avec la fatigue, et qui généralement préfèrent la chasse du mulot qui trotte menu sur le sol à celle de l'oiseau qui chemine dans les airs. Gibier-poil, gibier-plume, il y en a pour tous les goûts dans cette saison bienheureuse où l'émigration des campagnols opère une diversion avantageuse à l'oiseau voyageur.

La caille, la marouette, les râles, les foulques, une foule de bec-fins bocagers qui voyagent à petites étapes, adhèrent donc d'enthousiasme à la proposition du déménagement nocturne ; et plus

d'un oiseau à l'aile vigoureuse qui se défie de la puissance de son vol n'a pas honte de recourir à ce moyen de salut. La grive, oiseau cher à Bacchus, invoque à l'appui de sa ruse sa passion immodérée pour les fruits de la treille, qui la fait s'attarder jusqu'au soir dans les vignes du Seigneur ; ou bien encore les pesanteurs de cerveau auxquelles elle est sujette vers le temps des vendanges, et enfin cette obésité fâcheuse qui a fait de sa chair, pour l'émerillon, le hobereau et la crécerelle, l'objet d'une ardeur insensée. Il n'est pas jusqu'au pigeon ramier lui-même et à son cousin germain le biset, à qui la vigueur de leurs ailes semblerait devoir inspirer plus d'audace, qui ne prennent toutes sortes de précautions pour dissimuler leur marche. Le ramier et le biset n'attendent pas pour partir la venue de la nuit ; seulement, comme ils redoutent presque autant la venue du jour, ils choisissent pour se lancer dans l'espace cette heure matinale où la brume, fille des nuits d'octobre, défend avec succès l'héritage maternel contre les clartés de l'aurore, submerge l'horizon dans un bain de ténèbres, et clôt de ses doigts humides l'œil perçant du douanier et de l'autour pour livrer grande ouverte au contrebandier et à l'oiseau voyageur la gorge des Pyrénées.

L'alouette, l'étourneau, les farlouses et les bergeronnettes, oiseaux diurnes par excellence et qui aiment à se jouer dans les rayons du soleil, ne voyagent que par les beaux jours ; mais que de fois mal leur a pris de leur témérité !

Conformément à la loi générale du mouvement, qui fait de la préséance le privilège de l'âge, les cailles, qui devront pousser leurs excursions hivernales jusqu'aux limites extrêmes du continent, devront donc justifier d'une campagne pour le moins et de deux années d'âge. Celles qui auront vu le jour en la présente année formeront le centre et l'arrière-garde, par rang de force et de primogéniture ; et ici la confusion n'est pas possible, car l'âge se reconnaît à la voix et au plumage, et les vétérans se montrent inflexibles sur l'article de l'admission des conscrits dans leurs rangs. Les cailles qui donneront le branle seront celles qui auront été nicher sous la calotte du pôle arctique, dans les plaines marécageuses de l'Islande ou dans les steppes herbues du gouvernement

d'Arkangel, pays où la saison d'amour ne dure que trois mois. Ces voyageuses intrépides entraineront en passant leurs contemporaines de la zone tempérée à l'autre extrémité du globe, où séjourneront quelque temps les plus lasses avant de se lancer dans les hasards des nouvelles aventures. Puis, les vieilles cailles passées, viendra le tour des jeunes, qui partiront et se distribueront les étapes suivant l'ordre convenu; c'est-à-dire que les cailles nées au printemps prendront la tête et s'en iront stationner vers les parages de l'équateur, et les cailles d'été en-deçà de cette ligne. Les cailles tardives de l'automne qui auront assez d'ailes pour traverser la Méditerranée hiverneront au littoral de l'Afrique nord, de l'Égypte au Maroc; celles qui se seront trouvées trop faibles pour tenter le passage se cantonneront aux gorges et aux vallées les plus chaudes des îles et des presqu'îles de l'Europe, ce qui sera cause que les chasseurs européens en rencontreront quelques-unes encore dans les palmiers nains de la Sicile, de l'Andalousie ou de la Capitanate. Quelques traînardes enfin de la ponte d'octobre, soit qu'elles aient été privées trop tôt des soins affectueux de leurs mères, soit qu'elles aient éprouvé des malheurs à la chasse, demeureront clouées par les infirmités et la faiblesse aux champs de la Camargue, du Languedoc et du Roussillon.

Par une raison analogue à celle qui fait que les vieux précèdent les jeunes dans les grandes émigrations périodiques, les mâles, qui sont toujours plutôt prêts pour les voyages que les femelles, précèdent généralement celles-ci. Toutefois la règle générale souffre de nombreuses exceptions. Ainsi, dans l'espèce des pinsons, ce sont les femelles qui tiennent la tête; même chez les ortolans, ce sont les jeunes qui précèdent les vieux. Mais je fais observer ici que les migrations des ortolans et des pinsons, bien que régulières et périodiques, ne sont que des migrations pour rire. L'ortolan, qui ne fait qu'alterner de la Catalogne au Milanais, en passant par la Guienne, le Languedoc et la Provence, ne voyage évidemment que pour son plaisir; le pinson, qui ne dépasse guère dans ses plus grands écarts les frontières de nos départements du Midi, fait son tour de France et rien de plus. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que la moitié de ces pinsons, qu'on prend pour des femelles à l'arrière-

saison, ne soient pas des mâles dépouillés de leur costume d'amour par la mue de septembre.

Maintenant, le même ordre de marche étant suivi pour le retour, pour l'émigration du pôle sud au pôle nord, il en résulte que les plus vieilles cailles, qui s'ébranlent les premières, s'établissent dans les contrées les plus septentrionales et y choisissent les places, reprenant quelquefois celles qu'elles y avaient occupées l'année précédente. Les jeunes, qui partent plus tard et qui savent d'avance que les places sont prises dans leur *pays natal*, ne remonteront pas jusque-là. Ainsi se gouvernent les coucous et même les hirondelles. Ces hirondelles de cheminée, qui reviennent quinze ans de suite au foyer familial, sont des hirondelles mères, les mêmes hirondelles qui définissent la patrie la maison où l'on a son nid. Mais les jeunes hirondelles ne reviennent pas toutes s'établir aux mêmes lieux que les auteurs de leurs jours; elles se créent ailleurs une *patrie*. J'ai remarqué que les hirondelles de fenêtre, qui ne quittaient pas l'Afrique et s'arrêtaient dans leur émigration du printemps à nos villes d'Algérie, jouissaient généralement d'une complexion si délicate et si fragile que le moindre abaissement de la température suffisait pour les abattre par milliers sur le sol. J'en ai vu que le froid retenait prisonnières dans leur maison d'argile et faisait mourir sur leurs œufs.

La rapide exposition qui précède explique encore pourquoi, à de certaines époques de passage, les tendeurs et les chasseurs ne prennent ou ne tuent que des vieux ou bien des mâles, d'autres fois que des femelles ou des jeunes, et aussi pourquoi les premiers arrivants sont toujours les plus riches de taille et de plumage. Les tendeurs de Lorraine distinguent parfaitement le rouge-gorge aux pattes noires, qui est le véritable rouge-gorge de passage, du rouge-gorge aux pattes blanches, qui est le rouge-gorge indigène ou le rouge-gorge de l'année, et qui passe le premier.

J'aurai à revenir plus d'une fois dans le cours de cette histoire sur cette importante question des migrations aériennes, si grandiose dans ses résultats, si curieuse dans ses causes, et qui donne à chaque ligne un démenti solennel à ceux qui accusent Dieu d'avoir placé l'homme et la femme sur cette terre pour leur faire endurer

toutes les souffrances de la misère et toutes les tortures du besoin. J'aurai à ajouter à l'histoire spéciale de chaque oiseau la carte de ses voyages.

Tous les oiseaux vivent de chair ou de poisson, d'insectes, de fruits ou de graines ; leur contrée de prédilection doit donc être celle qui leur offre la réunion la plus complète et la jouissance la plus continue de ces divers éléments de nourriture et de bien-être. C'est pour cela que la zone tropicale, où les fruits mûrissent en tout temps, où le froid ne solidifie jamais l'eau des fleuves et ne détruit jamais l'insecte, est la patrie d'un si grand nombre d'espèces volatiles. La France, qui gît par le 45^e degré de latitude nord, juste à égale distance de l'équateur et du pôle, et qui doit à cette position l'alternative de saisons et de climatures qui fait le désespoir et l'envie de l'habitant de la zone torride, la France, appelée à jouir des magnificences et des bienfaits de l'hiver, devait subir aussi les charges et les misères de la rude saison. L'hiver, qui tue les insectes et ameublît le sol, flétrit en même temps les fleurs ; or, des tribus nombreuses, comme celles du colibri et de l'oiseau-mouche, qui vivent de l'insecte et du suc enfouis au calice des fleurs, ont besoin que la coupe embaumée où ils boivent ne se ferme jamais. Naturellement elles n'ont pu faire élection de domicile en Europe, quoique le colibri remonte parfaitement du Brésil et du Mexique à la Louisiane et aux États-Unis dans la belle saison.

Mais si nous comparons la France aux autres contrées situées sous la même latitude, nous reconnaitrons du premier coup d'œil qu'aucune autre ne fut mieux partagée qu'elle, au jour de la distribution solennelle des eaux, des forêts et des plaines. Ainsi, la Flandre, l'Artois, la Picardie, la Normandie, la Bretagne, la Champagne, la Lorraine, la Franche-Comté, le Nivernais, le Berri, l'Orléanais, le Poitou, le Languedoc et la Guienne, les deux tiers de la France, sont semés de lacs, d'étangs, de marais d'une étendue sans fin, qui offrent aux oiseaux d'eau d'innombrables demeures. Cinq cents lieues de côtes maritimes, de Dunkerque à Bayonne et de Port-Vendres à Antibes, y appellent tous les oiseaux de rivage, à l'ouest et au midi. Des forêts de toute essence, chênes, pins, sapins, bouleaux, hêtres, charmes, érables, frênes, y occupaient autrefois la cin-

quième partie de la superficie du sol, dix millions d'hectares environ, s'étendant sans interruption des Ardennes et du Palatinat, à l'est, jusqu'à l'extrême limite méridionale du Var, et couvrant d'un épais manteau de verdure les épaules et les flancs des Vosges, de la Côte-d'Or, du Jura, des Cévennes et des Alpes. L'Ouest et le Centre, de la Normandie et de la Bretagne jusqu'aux Pyrénées, pour être moins boisés que les versants montagneux de l'Est, ne laissaient pas que de fournir un magnifique contingent de nourriture et d'abri aux oiseaux des forêts. L'apanage de l'oiseau des bocages, des prairies, des plaines et des vignes, comprenait un parcours de 40 millions d'hectares, et il y avait des plaines humides pour le pluvier doré, le vanneau, la caille et les râles, comme des steppes arides pour l'outarde, le guignard, le ganga et la canepetière.

D'ailleurs, la France, assise sur trois mers au centre du continent européen, n'était pas seulement une étape obligée de la grande route du midi pour tous les émigrants du nord et du nord-ouest de l'Europe (Iles Britanniques, Hollande, Danemark, Suède, Norwège, Laponie et Islande), la nature en avait fait surtout une délicieuse station d'hiver pour une foule d'oiseaux d'eau, de la plaine et des bois.

La nature a bordé, en effet, les rivages français de la Méditerranée d'une riche ceinture d'étangs salés communiquant avec la mer, pour servir de refuge à tous les palmipèdes de la zone boréale. Elle a enclavé toute la France elle-même entre une chaîne interminable de hautes montagnes à l'est et l'Océan à l'ouest, ne laissant qu'une passe libre sur son territoire, celle du nord, afin que le gibier eût toute facilité pour y entrer et toute difficulté pour en sortir. C'est dans ce but évident de multiplier les difficultés à la sortie qu'elle avait barré au gibier français ses deux issues principales du midi, la porte de l'Italie et celle de l'Espagne, par les deux barrières colossales des Alpes et des Pyrénées, qui ferment les issues latérales, pendant que la mer bleue, avec ses menaces de tempêtes et ses horizons sans limites, condamne l'issue du milieu. Puis, pour rendre à tous les voyageurs captifs leur prison agréable, elle avait pris soin de couronner toutes les cimes et tous les plateaux élevés de la France d'une coiffure de sombres forêts dont le manteau pro-

tecteur abritait les vallées de la neige et les eaux de la gelée. Elle avait semé enfin sur les revers méridionaux des monts et des collines les baies et les graines qui enivrent et qui font passer aux voyageurs l'envie des autres lieux.

Ainsi avait fait la nature, et aussi longtemps que la main de l'homme n'a pas lutté avec trop de succès contre la générosité du ciel, tous les oiseaux du nord se sont abattus chaque année avec amour sur la contrée bénie, et les provinces du midi de la France ont été pour le veneur et pour le fauconnier la terre de promission. Mais la fureur de destruction qui consume le civilisé l'a emporté à la longue sur le génie du bien ; le défricheur impitoyable a fini par jeter bas les forêts qui couronnaient les cimes des montagnes et protégeaient leurs rampes, et il a réussi à tarir dans leur source la fraîcheur des vallées. Le bourreau n'a pas eu de cesse qu'il n'eût livré au sirocco et au mistral les champs du doux pays qui s'appelaient la *Province* du temps de la domination romaine, comme Rome s'appelait la *Ville*, c'est-à-dire la province par excellence, la terre des délices. Alors les prairies plantureuses de l'Occitanie et les verdoyants bocages où s'aimaient autrefois Némorin et Estelle se sont convertis peu à peu en mornes Thébaïdes, les fleuves sont devenus torrents, et le gibier de passage des forêts et de la plaine a fini par désapprendre jusqu'au nom des contrées déshonorées du Midi.

Le gibier d'eau a continué d'hiverner dans les étangs contigus à la mer, parce que l'homme n'a pu parvenir encore à mettre ces grandes nappes d'eau à sec ; mais la grive, le rouge-gorge, le proyer, l'étourneau et le merle n'ont pas attendu cette profanation dernière pour se détourner de ces rives maudites. Je ne crois pas que le midi de la France compte aujourd'hui cent espèces indigènes, en dépit de ses grands lacs, de ses climats divers, de ses hautes montagnes et de toutes les faveurs topographiques dont le ciel l'a comblé.

Il fut un temps pourtant où le sire d'Esparron, contemporain de Richelieu, écrivait *que si on cessait un moment de chasser les perdrix en Provence, elles rendraient en dix ans le pays inhabité*, ainsi qu'il arriva à la malheureuse ville d'Anaples, dont les habitants furent obligés de céder leurs demeures aux perdreaux, par suite de l'imprudence d'un étranger qui avait oublié un couple de ces oiseaux

dans l'île. Hélas ! ce n'est pas l'exubérance de la population des perdrix qui menace aujourd'hui de rendre inhabitée la Provence; c'est bien plutôt l'absence totale de la perdrix et du reste qui l'a rendue inhabitable; car la Provence est devenue une patrie de chasse ridicule depuis que le lièvre, la perdrix et l'alouette y sont devenus des mythes, depuis surtout que la ferveur du culte de Diane, comme on dit toujours à Marseille, a crû en raison inverse du gibier.

Je n'étais pas avec Méry, le jour où il fit rencontre de ce forcené chasseur marseillais, appartenant à l'orchestre du Grand-Théâtre, qui s'était égaré au beau milieu de la campagne de Rome, à cent lieues de son domicile, à la suite d'un châtre enchanté. Par conséquent, je n'oserais affirmer que la riche imagination du poète n'ait pas laissé tomber quelques perles de son trésor sur le récit de l'historien; mais j'ai vu de mes propres yeux des spectacles non moins affligeants en cette contrée aride.

Si Marseille est la ville de France où, à population égale, il se dépense annuellement la plus grande somme d'esprit, c'est malheureusement aussi la ville où, la même proportion gardée, il se tue le moins de gibier et où il se brûle le plus de poudre. A Marseille, tous les oiseaux qui ne dépassent pas la grosseur de l'alouette sont réputés ortolans. Ortolan le verdier, ortolan le pinson, ortolan la linotte. Et ne vous avisez pas, comme j'ai fait, de protester au nom de la science contre l'exactitude de la qualification que le chasseur de la Canebière décerne si généreusement à tous les granivores. N'allez pas dire, pour le troubler dans ses joies : Ceci est un bruant, cela un chardonneret...; car le chasseur de la Canebière vous répondra par-dessus l'épaule gauche et avec ce ton de souveraine indifférence et de fatuité admirable qui n'appartient qu'aux indigènes de cette rue sans seconde :

« Il ne s'agit pas que c'est de bruants ou bien de sardonnerets à Paris; il s'agit que c'est d'ortolans à Marseille... »

On sait que le suprême bonheur du badaud marseillais est de contrecarrer le badaud parisien dans toutes ses croyances de géographie, de chasse et de cuisine. Vous lui dites, vous de Paris, que Pondichéry n'est pas une île; le Marseillais vous répond avec calme

et sérénité que tout le monde a le droit d'avoir son opinion là-dessus, mais que pour lui Pondichéry est une île. Le Marseillais, qui n'a jamais tiré sur un faisan, qui n'a jamais vu le cerf ni le chevreuil se jouer sur les galets de Ratonneau et de Pomègue, est nécessairement incrédule à l'endroit de l'existence de ces êtres mythologiques. Il se contente néanmoins de vous répondre par son sourire le plus sceptique, lorsque vous lui affirmez avoir forcé dix cors, daguets, brocards. Il ne s'inscrira pas en faux contre vos prouesses, il se contentera de vous désigner désormais dans la conversation sous le nom de *ce Monsieur qui prend les cerfs*. C'est surtout sur le chapitre de la cuisine parisienne que la verve du Marseillais est intarissable de mordant et de sel. Le Marseillais est plein de mépris pour le beurre qui ne croît pas dans les Craus de la Provence, plaines semées de cailloux et où le roc est la seule forme que la végétation revête. Ce n'est pas de l'envie, mais bien de la pitié qu'il éprouve pour l'indigène des contrées plantureuses où le lait coule à flots; et l'on peut dire que si le beurre est le fonds de la cuisine honnête dans tous les pays où l'on mange, il est en même temps le fonds le plus inépuisable de la gaieté phocéenne. C'est un mauvais plaisant de la Canebière qui força un jour un voisin naïf et crédule en partance pour la capitale, où il allait se faire peindre, d'emporter son huile avec lui, lui jurant ses grands dieux que, sans cela, le peintre de Paris lui ferait son portrait au beurre!

J'ai parcouru naguère ces plaines caillouteuses où le sire d'Esparron vit prendre quarante-sept perdrix en un jour,... le même sire d'Esparron qui préférait son pays (la plaine d'Aix) à tout autre, parce que *le vol y était plus plaisant pour l'extrême variété du gibier*, le fauconnier n'ayant qu'à choisir, pour divertir ses oiseaux, entre la perdrix, le héron, le lièvre, la canepetière, le vanneau, le cocu, le sabat et le gabereau. Et sur cette terre jadis privilégiée entre toutes, je n'ai rencontré que des affûteurs de poste à feu, peu habiles à distinguer l'ortolan de la bergeronnette, et nul parmi ces héritiers bâtards des illustres veneurs de Provence n'a pu me donner des nouvelles sûres du sabat ni du gabereau.

En ces temps de richesse que mes regrets font revivre, le tétras blanc des saules, encore une espèce disparue, peuplait le lit des

séché des ruisseaux de ces plaines; le tétras blanc des saules, que le fusil à silex et le fusil à percussion ont également chassé des rives de l'Arno, et qui était aussi commun aux rives couvertes du Gardon, de la Durance et du Petit-Rhône que la canepetière et l'outarde dans les Craus, au dire de Bélon et de ses contemporains.

En ce temps-là encore, le lanier, le quatrième des faucons par l'intelligence et le cœur, posait régulièrement son aire aux roches de la corniche qui borde la mer de Provence, et le faucon pèlerin s'égarait volontiers dans ces giboyeux parages; car l'oiseau de proie n'a guère *d'attache* pour les demeures spéciales, et se tient naturellement là où sa nourriture abonde. Dites-moi ce qu'un oiseau mange, je vous dirai où il vit. Refrain monotone et cruel de ma chanson plaintive! le lanier et le faucon pèlerin sont presque passés en Provence à l'état de mythes, comme le chevreuil, le lièvre et la perdrix.

Alors l'aigle royal, l'aigle criard, le jean-le-blanc, qui aiment à planer au-dessus de la région des nuages, inspectaient constamment du haut de leur observatoire leur populeux domaine, et tenaient suspendue sur la tête du faucon et de l'autour la menace de mort. C'est en ces plaines-là que l'on voyait s'abattre ces tyrans redoutés des airs qui prenaient d'un seul coup deux faucons et leur proie, tuaient le tout, et, dédaigneux d'y mordre, remontaient majestueusement vers le ciel, chargés des malédictions furibondes du fauconnier impuissant.

Les aigles et le jean-le-blanc, plus fidèles à la tradition que le lanier et le faucon pèlerin, sillonnent encore par échappées l'atmosphère azurée de la région du midi.

Les autres contrées de la France n'ont pas autant perdu que le midi à la sottise de l'homme, et j'ai pu dans mon enfance dénicher en Lorraine plus de cent soixante-dix espèces d'oiseaux. Le Berry, la Bretagne, la Normandie, le Jura, en nourrissent encore une grande quantité; mais la détérioration du climat et des demeures du midi a réagi douloureusement sur les demeures du centre, de l'est, de l'ouest et du nord.

Du jour, en effet, où l'oiseau qui avait coutume de passer la froide saison dans les régions méridionales de la France a été forcé

de renoncer à l'hivernage de la Provence et du Languedoc, il a dû naturellement choisir pour nouvelle patrie ou domicile d'amour la contrée la plus rapprochée de ses nouveaux quartiers d'hiver. Alors la masse des émigrants s'est retirée plus à l'est, de l'autre côté des Alpes, vers la Bavière, la Hongrie et l'Autriche, aux lieux d'où il est le plus facile de passer en Italie, en Grèce, en Morée, en Épire. Les vastes eaux dormantes de la Hongrie, ses prairies inondées, ses forêts quasi vierges, ses montagnes boisées et ses vallées fertiles ont, depuis une centaine d'années, le privilège d'attirer tous les six mois le gros des oiseaux voyageurs de l'Europe, en quelque sens qu'ils volent. La diminution qui s'est opérée dans le nombre des oiseaux de France par suite de cette déviation forcée a atteint à cette heure des chiffres désastreux. Elle s'est fait surtout sentir parmi les espèces bocagères et granivores, grives, rouges-gorges, merles, becfigues, alouettes, dont les forêts et les plaines de l'est furent pendant tant de siècles d'inépuisables pépinières. Heureusement que les oiseaux d'eau ont mieux tenu pour les causes plus haut exposées, et aussi les oiseaux de rivage, race éminemment capricieuse et mobile, mais à qui le flux et le reflux de la mer apportent soir et matin de splendides repas.

Si j'étais libre du choix de mon domicile de chasse, j'irais dès demain m'établir sur les rives du lac Balaton. La Hongrie d'aujourd'hui est le seul pays d'Europe qui puisse donner, au point de vue de la richesse ornithologique, une idée suffisante de la France d'autrefois.

Entre temps, l'accroissement déplorable de la population humaine qui force le rapprochement des hameaux et des bourgs, et qui convertit les villages en cités, rétrécissait de jour en jour le désert de la plaine, et le soc impitoyable de la charrue mordait sur la bruyère. Alors la grande outarde, la canepetière et le pluvier de terre, qui jadis arpentaient en bataillons serrés les steppes de la Champagne, de la Beauce, du Berry, du Poitou. de la Brenne, du Languedoc et de la Provence, ont reculé peu à peu devant les débordements de la culture; puis ces espèces ont fini par demander un asile à des contrées plus sauvages et plus respectées du laboureur. Et la Russie méridionale et l'Espagne, pays où la verdure

brille par son absence, ont ouvert à ces peuplades fugitives leurs landes désolées, et les bords heureux mais calcinés du Tage sont devenus la patrie d'une foule d'émigrants.

Et en même temps que le défrichement des landes chassait l'outarde du désert champenois, le défrichement irréflecti des forêts causait un vide parallèle dans la riche tribu des tétras. A l'est, le grand coq de bruyère, le superbe auerhan, disparaissait des Vosges, et ses débris épars gagnaient la forêt Noire à tire-d'aile, ou s'allaient confiner aux contrées les plus inaccessibles des Alpes. A l'ouest, il cherchait un refuge aux limites de la région des neiges pyrénéennes, lit d'agonie des espèces victimes et leur dernière station sur la voie de la mort. Je pleure sur les deux nobles races du grand coq de bruyère et de la grande outarde, autruche de nos climats, honneurs perdus des plaines et des forêts de la Gaule, et dont ma génération avicide aura pu contempler les derniers survivants.

Assurément que s'il est une cause digne d'intérêt en ce monde, une cause capable d'absorber l'ambition d'un homme d'État vraiment digne de ce titre, c'est la cause de ces races d'élite menacées d'une extinction prochaine. Je parle de l'éléphant, de l'hippopotame, du rhinocéros, de l'aurochs, de l'élan, du daim, du bouquetin, du cerf, aussi bien que de l'outarde, du coq de bruyère et du faisan. Assurément que s'il est une loi dont l'urgence soit démontrée, c'est celle qui aurait pour effet d'arracher à une mort imminente le reste des plus magnifiques moules de la dernière création. Mais vainement l'ami des bêtes élève-t-il courageusement la voix en faveur des nobles victimes..., cette voix plaintive, semblable à celle de l'onocrotale dont parle l'Écriture sainte, s'éteint dans le désert, se perd dans le chaos des discordes politiques. Et pourtant chaque minute de retard que nous laissons courir sans nous occuper de cette œuvre, est un crime de lèse-humanité dont la génération actuelle se rend coupable envers les générations à venir.

Étrange et indéchiffrable logogriphes de la raison humaine! Nous sommes inexorables dans notre indignation contre les Érostrates et les Omars qui brûlent des temples ou des bibliothèques; nous dé-

cernons le prix de l'infamie suprême aux vandales qui écornent la moindre parcelle des trésors artistiques acquis à la génération vivante par la génération des aïeux, et nous n'avons pas même une imprécation charitable à jeter à la face de ceux qui détruisent criminellement l'œuvre de Dieu! Aveugles et insensés que nous sommes, de ne pas voir que ces merveilles des arts, verbes de l'homme, sont indéfiniment ressuscitables, tandis que tous les efforts de la volonté humaine, armés de toutes les inventions de la science, ne sauraient parvenir à retirer du tombeau le cerf à larges bois, le bouquetin des Alpes, ni le dronte de l'île de France, verbes de Dieu éteints pour jamais, et que nous avons laissés descendre dans la nuit éternelle avec une indifférence stupide qui témoignera éternellement contre nous. Eh! quand on chaufferait les bains publics avec tous les livres ennuyeux, où serait le mal? Et quels ouvrages plus ennuyeux, plus assommants et plus lourds savez-vous, que ces traités de philosophie, de théologie et de morale qui n'ont jamais servi qu'à encombrer les bibliothèques et à enrayer le progrès! Quel individu un peu sensé ne donnerait de grand cœur tous les théologiens et tous les moralistes pour ne plus avoir de philosophes! Quel homme de goût, par contre, ne déplore amèrement chaque soir la disparition du gibier! Qu'on m'ôte de la bibliothèque nationale tout ce qui a trait aux arts, à la poésie et à la science, le reste, se composât-il de 300,000 volumes, ne ferait pas trébucher un beffige aux balances de ma raison.

Mais essayez donc de faire comprendre à des hommes du pouvoir l'importance de la question de l'outarde ou de celle du coq de bruyère au double point de vue de la gastrosophie et de la solidarité des générations humaines; et avisez-vous de prétendre que chacune de ces générations est comptable envers celle qui la suit de l'héritage qu'elle a reçu de celle qui la précède, et que son devoir est d'ajouter à la richesse du fonds commun, sa honte de l'amoindrir!

J'ai vu bien des ministres, hélas! se remplacer sur les tréteaux de la politique dans le cours de ces derniers lustres; mais j'en cherche encore un, un seul, qui n'ait pas considéré comme plus urgent d'arrêter la propagande des théories socialistes que d'arrêter la

destruction des animaux utiles. Déplorable illusion d'où sont nés tous nos maux!

Car la science gouvernementale tout entière réside dans l'étude approfondie de cet aphorisme de la sagesse éternelle, passé à l'état de proverbe : *Quand il n'y a pas de foin au râtelier, les ânes se battent.* •

Or, aucun de ces ministres n'a médité assez attentivement ce proverbe ; tous ont dégarni sans pitié le râtelier du travailleur, pour garnir outrageusement celui des parasites, agioteurs et fonctionnaires.

Si Charles X et les siens, Louis-Philippe et les siens, le roi de Prusse et le pape ont été forcés l'un après l'autre d'entreprendre de si longs voyages, c'est pour avoir négligé les enseignements de l'analogie passionnelle, qui démontre :

— Qu'il n'y a de bonheur pour les peuples et de sécurité pour les potentats que dans la généralisation illimitée du bien-être moral et matériel des travailleurs.

— Que la liberté est une force incompréhensible qui ne peut manquer de faire explosion et de jeter des éclats très-dangereux à la tête de tous les maladroits qui essaient de l'emprisonner dans un mortier législatif quelconque, ainsi qu'il a été déjà et qu'il sera incessamment prouvé dans ce siècle par l'histoire d'une foule de révolutions.

Le chancelier Oxenstiern écrivait à son fils : « Mon fils, vous ne vous douterez jamais de la faible dose de sens commun qui est nécessaire pour le gouvernement des sociétés humaines. »

C'est que le chancelier Oxenstiern était un homme simple, qui avait parfaitement compris que si les ânes ne se battent jamais que lorsqu'il n'y a pas de foin au râtelier, le devoir de tout bon ânier, ami de la tranquillité publique, est de veiller à ce que ledit râtelier soit toujours bien garni, afin qu'aucun prétexte de collision fâcheuse ne se glisse entre ses administrés. Tout le secret de la politique est là et non ailleurs.

Voulez-vous que je vous apprenne, à vous autres, historiens de malheur, pourquoi vous admirez si chaudement le triple talent

d'Henri IV, et pourquoi ce roi est le seul dont le peuple ait gardé la mémoire?

Ce n'est pas assurément parce que ce prince était un *Pentatone* d'un haut titre (caractère à cinq dominantes), car les historiens sont généralement peu ferrés sur le chapitre du clavier passionnel de l'homme, et seraient fort embarrassés probablement de donner une définition satisfaisante du *Pentatone*.

L'illustration légitime du Béarnais lui vient de ce qu'il était avant tout homme de sens et très-fort sur l'analogie.

Le Béarnais, qui était un socialiste de la plus dangereuse école, avait l'habitude de dire que les tumultes populaires *provenaient plus souvent d'avoir trop de mal que du désir d'en faire*. Traduction en bon français : C'est la misère seule qui rend l'homme méchant et pousse à la révolution, ou bien encore, suivant la version de M^{me} de Staël : *L'absence du bien-être entraîne l'absence de moralité*.

Et le Béarnais en concluait, avec cette témérité de logique qui caractérise l'analogiste, que l'unique moyen d'empêcher les révolutions était de supprimer la misère... et, de conséquence en conséquence, il en arrivait à la reconnaissance du *droit à la poule au pot*, ce qui est un droit bien plus dangereux que le *droit au travail*, lequel pourrait fort bien n'être que le *droit à la corvée*.

Voilà pourquoi le Béarnais est le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Là où le Béarnais cesse d'être mon ami et celui du peuple, c'est quand l'analogie lui fait faute; quand, après avoir accordé au travailleur le droit à la poule au pot, il lui refuse le droit au lapin de garenne. Un analogiste d'aujourd'hui ne tomberait pas dans cette contradiction mesquine.

Je crois, comme Henri IV, que si tout le monde était heureux, personne ne se révolterait; mais j'ajoute que le meilleur moyen d'empêcher les populations de se plaindre est de leur fermer la bouche, non-seulement avec de vieilles poules bouillies, mais encore avec des lapins de garenne, des becfignes, voire des bécasses toutes rôties.

Mais cette figure de rhétorique qu'on appelle hyperbole me ramène heureusement à mon sujet, et me fait souvenir qu'un pieux

ecclésiastique du Midi attend impatiemment que je lui explique quelle cause pousse le gibier-plume de France à s'envelopper, vers l'automne, de cette pelote exagérée d'embonpoint qui lui fait tant d'amis, ou, si vous aimez mieux, tant d'ennemis. Hâtons-nous de satisfaire à cette légitime impatience.

La graisse, réduite à sa plus simple expression, est un portemanteau de voyage dont la nature force les oiseaux émigrants à se munir vers l'époque solennelle de leur départ d'automne. Or, rien n'étant moins certain que l'état de l'atmosphère aux environs de l'équinoxe, rien de plus variable et de plus capricieux que les vents que l'oiseau voyageur est exposé à rencontrer dans une traversée de plusieurs semaines, rien de moins assuré que l'hospitalité des bords sur lesquels pourrait le jeter la tempête, la nature, en mère prévoyante, a dû imaginer un moyen de parer à toutes ces éventualités de contre-temps, de famine et de misère.

Dans ce but, elle a commencé par accumuler les ressources alimentaires aux lieux que l'oiseau va quitter; elle y fait mûrir à foison les fruits, les baies, les graines, en même temps qu'elle y fait pulluler les insectes. Elle a eu soin préalablement de munir l'estomac du voyageur d'un appétit proportionné à l'abondance des biens de toute sorte qu'elle a semés sous ses pas, et, après lui avoir fortifié le tempérament par quelques semaines d'un régime tonique, elle le fait avertir par un secret message, quelquefois par la voix d'un mentor de son espèce, des dangers et des privations de tout genre qui l'attendent au-dessus de l'horizon des mers. Elle lui révèle que la graisse est le seul grenier d'abondance et surtout le seul magasin de combustible où l'oiseau puisse fouiller dans les jours de détresse, et elle le convie par toutes les amorces à jouir des richesses du présent et à thésauriser pour l'avenir.

Or, la logique exige que ce grenier d'abondance soit d'autant mieux fourni que les oiseaux sont plus délicats sur la nourriture et plus exposés à ne pas rencontrer dans les contrées qu'ils ont à parcourir les aliments qui leur conviennent.

La nature *proportionne en effet l'épaisseur de la cuirasse d'embonpoint dont elle ceint les bêtes aux privations et aux épreuves qui les attendent.*

Alors il est facile de se rendre compte de l'obésité excentrique qui caractérise le becfigue, l'ortolan, la caille, la grive, la bécasse, la bécassine et tout le gibier-plume de France.

La meilleure preuve que la graisse a été donnée aux oiseaux comme munition de voyage, c'est qu'il n'y a d'oiseaux gras que les oiseaux voyageurs, et que ces oiseaux ne sont gras qu'à l'époque des passages. De toutes les espèces de gallinacés, la caille est la seule qui voyage; c'est la seule qui s'engraisse toute seule et sans le secours de l'épINETTE.

Il suffit maintenant de jeter un coup d'œil sur la carte orographique d'Europe pour reconnaître d'emblée que les oiseaux voyageurs de France sont ceux qui ont à faire la traversée la plus longue et la plus périlleuse, étant condamnés à franchir la Méditerranée dans sa plus grande largeur, sinon à s'élever par-dessus les cimes glaciales des Alpes ou des Pyrénées, les plus hautes montagnes du continent européen.

La France, vue de très-haut et considérée dans ses rapports avec le gibier de passage, fait à l'observateur, comme je l'ai dit, l'effet d'une forte nasse d'où l'oiseau ne peut sortir sans de douloureux efforts une fois qu'il s'y est engagé.

Et voilà les deux causes qui obligent le gibier-plume de France à ceindre ses reins d'une triple ceinture de graisse, à l'instar de l'homme fort de l'Écriture.

Et voilà pourquoi la France est le seul pays où l'on mange!

Cette habitude de s'approvisionner d'embonpoint dans la prévision des mauvais jours n'est pas, du reste, particulière à l'oiseau. L'ours, le chameau, le bison, tous les animaux à bosse et tous les dormeurs la pratiquent. La bosse, qui n'est jamais chez l'homme qu'une boîte à malice, est toujours chez les bêtes un de ces magasins de réserve dont je viens de parler. Le chameau n'aurait jamais porté la bosse s'il n'eût été destiné à fréquenter le désert où les malheureux navigateurs sont si souvent exposés à périr de soif et de faim. Dieu ne fait pas de l'art pour l'art.

Et en effet, c'est parce que le chameau a reçu mission de servir de vaisseau à l'homme à travers l'océan des sables que la Providence l'a pourvu d'appareils perfectionnés d'équipement; c'est dans

ce but unique que Dieu a fait de la pauvre bête si disgracieuse de forme au premier aperçu une véritable merveille d'architecture animale dont chaque pièce constitue un chef-d'œuvre. Car ce sabot qui vous semble d'une largeur si démesurée, et qui ambitionne la dimension du battoir, a été taillé de la sorte pour que l'animal pût glisser avec sa lourde charge sur la houle mouvante sans enfoncer ni broncher. Ces yeux trop ombragés ont été garnis d'un double filet de cils de soie, pour intercepter les particules les plus impalpables de la poussière embrasée que le sirocco chasse dans l'air, et qui pénètre dans les appartements les mieux clos, à travers les carreaux des vitres. Dieu a fait don au chameau d'un estomac à plusieurs compartiments pour que l'une des poches de cet estomac lui servit de réservoir de liquide en même temps qu'il lui a planté sur le dos une bosse en manière de magasin de comestibles pour les en cas de jeûne. Et de même que le chameau boit dans son estomac quand il est pressé par la soif, de même il *mange sa bosse* quand il est pressé par la faim. Le vulgaire, qui aimait à se représenter ce ruminant comme le parfait modèle de la frugalité, a longtemps ignoré que l'excès de la faim pût le pousser à de semblables extrémités contre une partie essentielle de lui-même; mais il faut bien que tout finisse par se découvrir à la longue, et le fait est aujourd'hui avéré et acquis à la science.

Bien entendu que cette expression de manger s'applique ici à une autre opération que celle de la manducation ordinaire qui procède par la mastication, la déglutition et l'ingestion du bol alimentaire dans l'alambic stomachal. L'absorption de la bosse s'accomplit au moyen du procédé que les physiologistes appellent *résorption*, et qui se comprend parfaitement lorsqu'on dit d'un financier devenu maigre que sa graisse a fondu. La bosse du chameau est un magasin de graisse qui fond littéralement dans certaines circonstances au bénéfice du reste du corps, et qui profite du premier retour d'abondance pour reprendre ses dimensions primitives.

Le même phénomène s'observe chez le bison des prairies de l'Oregon et de la Californie, obligé, lui aussi, d'encaisser des provisions de richesse intérieure pour braver les rigueurs de la rude saison, où l'herbe disparaît parfois pendant des mois entiers sous

d'épaisses couches de neige qui se solidifient peu à peu sous la pression du froid, et finissent par retenir l'infortuné quadrupède emprisonné dans un étai de glace.

L'ours n'a été avantagé d'une bosse à l'instar du chameau et du bison que parce qu'il a été condamné à dormir, c'est-à-dire à vivre sans travailler pendant une partie de la mauvaise saison.

On me demande pourquoi les loirs, qui sont si gras au mois d'octobre et qui passent aussi la majeure partie de l'hiver dans un sommeil léthargique, amassent néanmoins des provisions de noisettes pour les mauvais jours. L'anomalie s'explique d'une façon toute naturelle. Les loirs ne sont pas bêtes à travailler en pure perte comme tant de pauvres diables que je sais. Si l'automne leur a été propice et qu'ils aient eu la chance d'emmagasiner quelques provisions, ils interrompent leur somme pour se mettre à table, puis, le repas pris, se rendorment. Si leur garde-manger est vide, ils en sont quittes pour ne pas se réveiller et pour mettre philosophiquement en pratique l'adage écrit par eux : *Qui dort dine*.

Je n'ai jamais entendu citer la bosse du chameau, non plus que celle de l'ours, comme mets de saveur princière et dignes de figurer dans la série des éprouvettes gastronomiques. C'est là évidemment un inexplicable oubli des cuisines civilisées et barbares, et contre lequel l'analogie m'ordonne de protester à haute voix.

Peut-être n'a-t-il manqué à la bosse du chameau et à celle de l'ours qu'un Cooper pour les immortaliser ! Dites-moi où en serait la gloire d'Achille, fils de Pelée, sans Homère, ... ou celle du preux Roland, neveu de Charlemagne, sans l'archevêque Turpin ! ...

CHAPITRE VI.

De la classification pédiforme et de l'éclosion des mondes.

La France ne nourrit que trois cent soixante espèces d'oiseaux, avons-nous dit, et ce chiffre ne représente que le vingtième de l'effectif total des espèces répandues sur le globe, qui est de sept à huit mille. Il semblerait que la nomenclature d'une fraction aussi peu importante dût offrir moins de difficultés que celle de l'ensemble; mais c'est précisément le contraire qui a lieu. L'ornithologie française possède en effet, malgré la pauvreté de son mobilier, un échantillon de presque tous les types de volatiles, et il en résulte que le travail de la classification spéciale est absolument le même que le travail de la classification universelle, et ne permet de réaliser de notables économies que dans les détails. Encore ce dernier avantage se trouve-t-il considérablement réduit par l'obligation où se trouve le nomenclateur de signaler les lacunes qui déparent les séries.

Il m'eût été facile de m'affranchir de tous les désagréments de ce travail de classification en me renfermant strictement dans le principe de l'analogie passionnelle, qui n'admet d'ordre hiérarchique possible que dans le rapport de tous les êtres inférieurs au type supérieur humain. J'aurais pu, conformément à ce principe, me borner à diviser tous les oiseaux de France en cinq grandes catégories : la première comprenant les oiseaux ralliés à l'homme, à titre d'*auxiliaires* ou à titre de *domestiques*; la seconde comprenant les *oiseaux du bon Dieu*, ou serviteurs libres; la troisième, les oiseaux de pur agrément ou de volière; la quatrième, les oiseaux de chasse; et la cinquième enfin, la masse des oiseaux indifférents qui

ne se mangent ni ne se chassent. Mais j'ai refusé noblement d'abuser des avantages de ma position; et j'ai cru que la délicatesse me faisait une loi de ne revenir à ce mode abrégatif de division des chapitres qu'après avoir vaincu sur son propre terrain et avec ses propres armes la science officielle. Analogie oblige... à rebâtir d'une main quand on démolit de l'autre, et j'ai essayé, en conséquence, de prouver aux savants, dans le travail qui va suivre, que même en acceptant leurs données et en se renfermant dans leur cadre, on pouvait faire mieux qu'eux.

L'ornithologie abonde, comme toutes les autres branches de la zoologie, en systèmes de classification plus ou moins ingénieux, plus ou moins décousus, et il suffit de citer les noms des Linnæus, des Geoffroy Saint-Hilaire, des Buffon, des Cuvier, des Blainville, des Brisson, des Gmêlin, des Temmynck, des Latham, des Charles Bonaparte pour démontrer que ni le génie, ni le talent, ni l'amour enthousiaste de la science, n'ont manqué en aucun temps à l'étude de cette science. A chacun des noms illustres que je viens de passer en revue, s'attache, en effet, un système de classification ornithologique; mais aucun de ces systèmes n'est né viable, et tous sans exception sont viciés de simplisme. Ce vice de constitution, je l'ai répété assez de fois, est le fruit de l'ignorance des lois de l'analogie passionnelle, qui est, à proprement parler, la boussole scientifique. Qui repousse le flambeau de l'analogie, dit Raspail, abdique le plus bel apanage de son intelligence! Or, beaucoup de savants illustres qui se sont occupés d'ornithologie ont abdiqué leur plus bel apanage.

Geoffroy Saint-Hilaire, qui tablait sur l'unité du règne et sur l'unité de composition, et qui a écrit un grand traité sur *la Théorie des Analogues*, était bien muni de cette boussole qui guide si sûrement le navigateur à travers les ténèbres, mais nous savons quelle influence néfaste lui voila en partie la manière de s'en servir. Ne revenons pas, s'il est possible, sur ce texte affligeant.

Buffon a bien écrit :

« L'Être suprême n'a voulu employer qu'une idée et la varier en même temps de toutes les manières possibles, afin que l'homme pût admirer également et la magnificence de l'exécution et la simplicité du dessein. »

Buffon est dans le vrai jusqu'au cou, c'est-à-dire dans l'analogie, comme Geoffroy Saint-Hilaire, comme Newton lui-même, comme vingt autres; mais tous ignorent que la véritable théorie des analogues a pour base la science du clavier passionnel humain. Voilà le mal. Du reste, j'ai entendu un professeur éminent du Jardin des Plantes, le propre fils de Geoffroy Saint-Hilaire, déplorer publiquement, dans son cours, l'imperfection et le décousu de toutes les méthodes en vigueur, et inviter ses nombreux auditeurs à sortir de la voix battue pour tâcher de trouver mieux. Je serais heureux et fier d'avoir été le premier à répondre à cet appel d'une façon distinguée.

C'eût été perdre mon temps sans profit pour personne que de m'attacher à faire ressortir les défauts de chacun des systèmes de nomenclature ornithologique adoptés jusqu'ici par la science. Il y a de ces erreurs qu'il est plus généreux et plus sage d'enterrer dans l'oubli que de faire revivre par des critiques posthumes. Mais si la générosité interdit de frapper le système couché par terre, elle n'enjoint aucunement d'honorer d'un semblable respect l'erreur officielle triomphante; au contraire. Ainsi devais-je, par exemple, le silence au système de Buffon tombé en désuétude, et la vérité à celui de Georges Cuvier, universellement adopté par l'enseignement public.

Georges Cuvier, que je révère comme une des gloires de ma patrie et comme le créateur de la paléontologie, n'a pas mon estime comme penseur ni comme classificateur. Sa faiblesse, sous ces deux derniers points de vue, se démontre par le seul fait de son opposition à Geoffroy Saint-Hilaire. Un homme qui reconnaît quatre plans et quatre types dans le règne animal, où il n'y a qu'un seul plan et qu'un seul type, et qui voit la variété de composition là où il y a unité, est un homme jugé pour la science. C'est en vain que les honneurs académiques et les princes des prêtres auront été pour le contradicteur de l'unité durant le cours de son existence dorée, la justice de la postérité ne ratifiera pas cet engouement déplorable, et cette justice même lui sera d'autant plus sévère, que la faveur de ses contemporains lui aura été plus partielle.

On sait l'importance de la lutte que soutinrent, pendant un quart

de siècle, Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, ces deux illustres champions de la foi et du doute, et que cette lutte, qui se dénoua comme toujours par la défaite de la foi, tint fixés, pendant tout ce temps, les regards du monde pensant. « Vous connaissez les nouvelles de France, disait, le 31 juillet 1830, Gœthe à l'un de ses amis ; le volcan a fait éruption. — C'est une triste histoire, répond l'autre, et au point où en sont les choses, on doit s'attendre à l'expulsion de la famille royale. — Et que diable nous radotez-vous là ? reprend l'auteur de *Faust*, il s'agit parbleu bien de trônes, de dynastie et de révolutions politiques. Je vous parle de la dernière séance de l'Académie des Sciences de Paris et du dernier mémoire de Geoffroy Saint-Hilaire. C'est là qu'est le fait important, la révolution véritable, la révolution de l'esprit humain. »

La critique de la classification de Cuvier, ou, pour mieux dire, de la classification universitaire et officielle, peut se faire en un trait de plume. On y rencontre un ordre de *passereaux* qui part du corbeau ou des environs, pour aboutir au roitelet, en passant par le pinson et par la tourterelle. Pour donner une idée de l'esprit de suite qui a présidé à cette méthode, il suffit de faire observer que le corbeau est l'image de l'homme de loi, rapace et croasseur ; que le roitelet est celle du furetage enfantin ; que la tourterelle symbolise les amants ardentissimes ; le pinson, l'artiste jaloux ! Linnæus, qui fut tant blâmé et avec tant de raison pour avoir marié, dans une de ses divisions botaniques, les iridées et les graminées, sous prétexte que les plantes de ces deux familles, qui n'ont entre elles aucun lien de parenté, portaient le même nombre d'étamines, Linnæus, s'il eût connu la théorie des emblèmes passionnels, eût été probablement scandalisé lui-même de cette alliance monstrueuse du procureur et de l'artiste.

Je conçois qu'on range dans un même ordre, dans celui des *percheurs*, par exemple, ou des *monogames*, des oiseaux comme le corbeau et la tourterelle, qui ont la commune habitude de *percher* et de se *mariar*, mais je ne comprends pas comment un titre comme celui de *passereau*, qui ne veut rien dire du tout, peut servir de commun dénominateur à deux espèces aussi éloignées l'une de l'autre par leurs principes politiques, leurs appétits et leurs mœurs.

La méthode officielle ne comprend pas malheureusement que des anomalies de ce genre : elle a un pied dans le *passionnel*, un autre dans le *matériel* ; ce qui l'expose à trébucher à chaque pas, et la fait ressembler à un système de numération bizarre dans lequel seraient confondus le chiffre arabe et le chiffre romain. Ainsi, elle a baptisé les oiseaux de proie *Rapaces*. Rapaces, c'est très-bien, j'accepte le vocable ; mais je fais observer que cette désignation, qui serait parfaitement admissible dans la classification passionnelle, puisqu'elle indique une *dominante caractérielle*, est tout à fait déplacée dans une classification où les oiseaux des bois s'appellent *passereaux*, et les oiseaux d'eau *palmipèdes*. Choisissez entre le passionnel et le matériel, je ne vous en empêche pas, mais une fois votre choix fait, tenez-vous-y, par grâce. Une nomenclature qui aurait la moindre prétention à l'unité ne tolérerait jamais un semblable amalgame. La série qui distribue l'harmonie exclut toute promiscuité.

Si donc la classification de Cuvier a des admirateurs et des adhérents fanatiques, je déclare humblement que je ne suis pas du nombre ; même ma franchise brutale irait volontiers jusqu'à baptiser cette chose-là de son nom véritable, qui est pour moi *chaos*. Et l'on sait que de tous les chaos, hélas ! le pire est le chaos systématique, le chaos organisé, le chaos qui singe l'ordre, comme qui dirait, par exemple, le pouvoir bureaucratique en France.

Dès qu'une méthode de classification réputée la meilleure en est encore là, c'est-à-dire à diviser un règne en cinq ordres qu'on appelle des Rapaces, des Passereaux, des Gallinacés, des Échassiers, des Palmipèdes, on peut se faire idée des autres, des méthodes inférieures. Soyons charitable envers elles, et ne les accablons pas de notre raillerie. Examinons plutôt quels étaient, en dehors de la méthode *passionnelle*, les caractères *génériques matériels* les plus aptes à servir de base à une classification ornithologique acceptable.

Ces caractères génériques en dehors de la Dominante passionnelle sont au nombre de cinq :

L'élément ou le milieu habituel de l'oiseau ;

Le genre de nourriture ;

La forme du bec ;

Celle de l'aile;

Celle du pied.

Passons attentivement chacun de ces systèmes en revue, afin de pouvoir choisir à bon escient, et tâchons de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Peut-être l'analogie passionnelle, en rémunération de notre humilité forcée, nous reviendra-t-elle en aide au moment où nous y penserons le moins.

Dans le premier système de classification, celui qui a pour base l'élément habituel, les oiseaux se divisent d'eux-mêmes en cinq grandes séries naturelles, ornées de leurs séries *ambiguës* ou de *transition*. Il y a :

1° Les oiseaux de haut vol, qui habitent *la région des nues* et qui *planent*;

2° Les oiseaux *des bois*, dont l'existence est attachée aux arbres, et qui ne planent pas, mais *perchent* :

3° Les oiseaux *des champs*, qui *courent*, et ne planent ni ne perchent;

4° Les oiseaux *de rivage* ou de *marais*, qui *barbotent*, et ne perchent ni ne planent;

5° Enfin les oiseaux *d'eau*, qui *nagent*, et ne perchent, ne planent ni ne courent.

Donc, cinq grandes divisions ou Ordres : *Planeurs*, *Percheurs*, *Coureurs*, *Barboteurs* et *Nageurs*.

La science n'a pas osé accepter cette méthode naïve, naturelle et simple à la fois, et dont le mérite avait frappé dans tous les temps et partout l'homme du peuple et le chasseur. Les instituts ont l'horreur née du simple, et cette répulsion a pour note complémentaire la passion de l'amphigourique. C'est un double vice qui leur est entré dans le sang à la suite de deux préjugés fâcheux, et qui les fera mourir.

Le premier de ces préjugés a sa source dans une tradition respectable, mais ridicule. Les savants de ces instituts ayant ouï dire, il y a très-longtemps, que les prêtres de Memphis avaient une langue secrète ou sacrée fort différente de celle du profane vulgaire, se crurent obligés de se conformer à cet antécédent déplorable pour maintenir leur prestige. Ils travaillèrent en conséquence à se forger

un charabia dont le succès dépassa leur espoir. Il est possible de tirer d'un savant d'énormes in-folio pleins de choses inutiles, mais non de lui faire appeler un oiseau qui vit sur l'eau *oiseau d'eau*. Le mot propre l'horripile et semble lui écorcher le gosier, comme au poète classique qui a mieux aimé s'ensevelir dans sa pudeur comme Virginie et mourir que de dire *homme* pour *mortel*. Le poète classique n'est plus, le ridicule et le romantisme l'ont tué. J'appelle de tous mes vœux une révolution analogue qui réalise dans la langue scientifique la réforme opérée dans le langage de la scène.

Tout le monde sait aujourd'hui que penser de cette langue sacrée des prêtres de Memphis. Le prêtre de Memphis, indigène d'une contrée où l'unique occupation des vivants était de pleurer et d'empailler les morts, et où l'on riait fort peu, devait naturellement chercher autour de lui une allégeance à ses ennuis profonds. Il la trouva dans l'innocente invention du rébus illustré qu'il écrivit sur la pierre, bien éloigné de penser que cette distraction drolatique serait pour les générations futures l'objet de tant de mystifications, de voyages scientifiques et de pensions littéraires. Or, le savant de nos jours, à qui la vie est moins triste qu'au savant de Memphis, n'a pas de prétexte pour légitimer l'emploi de son grimoire, et sa conduite est d'autant plus condamnable que la puissance répulsive de ce grimoire a eu pour résultat de détourner les masses de l'étude instructive des bêtes, qui leur eussent enseigné depuis des siècles la solution de toutes les questions sociales, si on les eût laissées vivre et causer ensemble.

Le second malheur des académiciens provient de ce vice de crédulité native dont les mauvais plaisants ont si cruellement abusé. On leur a fait accroire tantôt que c'était le grec et tantôt le latin qui était la langue naturelle de l'homme; c'est-à-dire que deux enfants qui seraient abandonnés à eux-mêmes dans une île déserte, éloignés du contact de tous les humains, finiraient par parler à quinze ans le pur idiome de Thucydide ou celui de Tacite. De là cette manie déplorable, devenue endémique dans toutes les académies, d'employer des mots barbares et d'une prononciation stranguante pour désigner des êtres qui pour la plupart avaient reçu de la bouche du peuple des noms de baptême expressifs et char-

mants. Ainsi le peuple et le chasseur avaient appelé la grive d'hiver *tiatia*, le coucou *coucou*, la tourterelle *tourtour*, le geai *jâques*, le cricri *cricri*. Il n'y avait pas une seule syllabe à changer à ces noms naturels, car c'était Dieu lui-même qui les avait donnés à ces bêtes au jour de leur naissance; et la meilleure preuve que ces noms sont bien les leurs, c'est qu'ils sont toujours les seuls auxquels ces mêmes bêtes répondent. Allez au bois dans la saison favorable, et appelez le geai, la tourterelle et le coucou par leurs noms naturels, ils ou elles vous répondront incontinent; parlez à votre chien d'arrêt du gibier qu'il chérit, perdrix, faisan ou caille, en imitant la voix de ces espèces, et il comprendra parfaitement tout ce que vous pourrez dire et suivra votre conversation *con amore*. On remarquera que cette propriété d'être comprise du premier mot par les êtres intelligents, hommes et bêtes, est le cachet caractéristique de la langue universelle. Mais le savant, qui est presque toujours très-faible sur la pipée, n'a jamais voulu entendre de cette oreille, et il a réformé l'appellation vulgaire et poétique pour donner au geai, par exemple, le nom de *corvus glandarius* ou bien *glandivorus* (corbeau mangeur de glands). Alors adieu raison et langue intelligible, adieu la poésie et le reste, et la possibilité pour votre chien d'entrer dans votre conversation. J'ai essayé bien des fois, par pure complaisance pour les maîtres, de faire venir le geai sur un arbre de pipée en l'appelant *corvus glandarius*; mais je dois confesser que je n'ai jamais recueilli de sa part qu'indifférence absolue ou mépris. Je n'ai jamais eu en revanche qu'à prononcer avec une certaine intonation, et à de certaines époques, le nom de *jâques* pour mettre en rumeur la forêt. Que ceux qui doutent de ma véracité refassent l'expérience.

Les peuples oublient de faire bien des choses le lendemain des émeutes réussies, et notamment de remettre les vieux corps savants à l'heure de leur époque et de leur interdire le privilège de déshonorer la langue naturelle. Cet oubli m'est pénible. L'homme a, sans contredit, le droit de donner un nom de famille à l'oiseau par mesure d'ordre et de police, mais il n'a pas celui de lui retirer son nom de baptême, le nom que la nature lui a assigné au commencement des choses, et par lequel elle a voulu expressément

qu'on l'appelât dans le langage familier. Cette usurpation est un mal bien plus grand qu'on ne pense. Si l'homme eût obéi en cette chose à la volonté de la nature, il s'ensuivrait que les mêmes oiseaux auraient le même nom dans tous les pays de la terre, et que nous posséderions à l'heure qu'il est un élément des plus précieux pour la fabrication de la langue unitaire, qui est une des conditions essentielles de la réalisation de la fraternité universelle. Encore une fois Dieu a gravé le nom des oiseaux dans leur cri comme le nom de la fleur au pourtour de sa corolle, et les savants n'ont pas le droit de substituer leurs caprices à la sagesse de Dieu.

Les gamins des rives de la Meuse, parmi lesquels j'ai vécu huit ans, de douze à vingt, et qui sont presque tous des ornithologistes forcenés, ont au plus haut degré le respect des noms naturels. Ils appellent le geai *jaques*, le troglodyte *tritri*, le pouillot *touite*, la fauvette jaseuse des roseaux *tirlibara*; et c'est évidemment à cette habitude qu'ils ont d'appeler les oiseaux par leur nom véritable qu'ils doivent leur supériorité indéniable dans l'art de la pipée.

La nomenclature tirée de l'élément habituel était d'autant plus acceptable pour les académies que rien ne les empêchait de concilier l'ordre naturel des choses avec leur monomanie d'archaïsme. S'il était absolument impossible au savant de se passer de latin pour sa nomenclature, il se trouvait ici parfaitement à son aise pour en fourrer partout. Ainsi il eût pu choisir, pour les oiseaux de haut vol, entre l'ordre des planeurs et celui des *nubicoles*; pour les oiseaux des bois, entre branchiers et *sylvicoles*; pour les oiseaux des plaines, entre coureurs et *arvicoles*; pour ceux de marais, entre barboteurs et *PALLICOLES* ou *luticoles*; pour les oiseaux d'eau enfin, entre nageurs et *undicoles*!

Même latitude pour les amateurs exclusifs de l'idiome d'Homère qui auraient pu préférer le nom de *tachydromes* à celui de *cursorés*, ou celui de *macroskèles* à celui de *longipèdes*. J'admire que l'Académie des Sciences soit demeurée insensible à tant de jolis mots!

Mais la nomenclature ci-dessus, malgré les avantages de sa simplicité extrême, eût péché par la confusion, ce qui est cause que je n'en ai pas voulu. Ainsi l'ordre des planeurs eût dû rallier forcément la cigogne, le martinet et l'aigle, et renfermer dans la même

famille le héron et le gerfaut, son ennemi intime ; car la cigogne, le héron et le martinet sont des oiseaux qui planent. Et chaque grande division eût été viciée fatalement de disparates non moins choquantes. D'ailleurs le nombre cinq est un nombre essentiellement inharmonique et impropre à toute combinaison sérielle. J'aurais rejeté la méthode pour cette seule raison.

Mais si je repousse l'élément habituel comme type insuffisant de division primordiale, je l'accepte volontiers comme type de division secondaire, et réclame d'avance le droit de m'en servir quand j'en aurai besoin.

Après la méthode basée sur l'élément ou le milieu habituel venait celle basée sur le genre de nourriture, et d'après laquelle le règne des oiseaux semblerait devoir se diviser en six grands ordres : — *carnivores*, ou mangeurs de chair ; — *piscivores*, mangeurs de poisson ; — *insectivores*, vivant d'insectes ; — *frugivores*, de fruits ; — *granivores*, de grains ; — *mellivores*, de miel.

C'était bien là à peu près la véritable division naturelle d'après le genre de nourriture. Malheureusement ce caractère est si fugitif, si vague, si propre à engendrer les méprises et les alliances contre nature, qu'il présente une base encore moins solide que le premier. Dans quel ordre ranger, par exemple, les espèces comme le milan et le pygargue, comme le héron et la cigogne, qui sont tout à la fois piscivores et carnivores ? Lequel des deux titres, de baccivores ou d'insectivores, donner aux becs-fins et aux merles, qui vivent d'insectes dans la saison du printemps et de baies après l'été ?

Vieillot, l'un des ornithologistes modernes les plus éminents, a essayé de parer aux vices de la méthode et de répondre aux objections de la critique en portant le nombre des grandes familles de six à douze dans l'ordre ci-après : *Carnivores*, — *Frugivores*, — *Baccivores*, — *Omnivores*, — *Mellisuges*, — *Insectivores*, — *Granivores passeriaux*, — *Granivores-gallinacés*, — *Vermivores*, — *Reptilivores*, — *Piscivores*, — *Herbivores*. Il est évident que cette augmentation du nombre des familles a diminué les chances de confusion et de méprise ; mais ces deux inconvénients n'en persistent pas moins.

Et d'abord, il paraît étrange que l'auteur ait fait suivre immédiatement la famille des carnivores de celle des frugivores, au lieu de

lui donner pour cortège immédiat celle des reptili vores, qui mangent avec une égale avidité les rats, les serpents et les grenouilles. La distinction entre les baccivores et les frugivores est subtile; les baies sont des fruits à pulpe molle, mais ce sont de véritables fruits.

La frégate, qui est le plus puissant navigateur de l'air, se trouve accolée malgré elle par la similitude de la nourriture au manchot qui n'a pas d'ailes, et au pingouin qui n'en a guère. Le pygargue et le martin-pêcheur, vivant l'un et l'autre de poisson, seront-ils de la même famille? ou bien, pour éviter le reproche d'alliance monstrueuse, sera-t-on obligé de retirer au balbusard, au pygargue et au milan noir leur titre légitime de piscivores pour les river à la série des carnivores?

Le cygne et l'autruche, qui vivent d'herbes tous les deux, ne peuvent pas être raisonnablement colloqués sous la même étiquette. Cependant si l'auteur recule devant cet accouplement bizarre, que devient sa méthode?

Les loriots et les merles, qui vivent de vers au printemps, de cerises pendant l'été, seront-ils frugivores, vermivores ou baccivores?

Mêmes questions pour la fauvette, le rouge-queue, le rossignol, qui passent de la nourriture animale à la nourriture végétale d'une saison et d'une heure à l'autre.

Les gallinacés mangent de tout, baies, fruits, insectes, grains, vers : pourquoi ne pas les classer parmi les omnivores? pourquoi surtout faire deux grandes familles d'une famille naturelle si compacte et si bien unie?

Je demande encore quelle place sera donnée à la mésange, qui vit de chènevis, de chair morte et d'insectes? Mais je sens que cette série de questions n'est pas près de finir, et je m'arrête.

Il ne faut, du reste, qu'un mot pour tuer ce système. Les poissons et les mollusques sont venus au monde avant les oiseaux et les fruits; donc personne n'a le droit de mettre les carnivores et les frugivores avant les piscivores.

A tant faire que de prendre le genre de nourriture pour caractère générique, mieux valait spécifier ce caractère par la forme du bec, qui est un organe complexe indiquant à la fois la nature des

aliments dont se nourrit l'oiseau et la nature de ses fonctions industrielles.

La classification de Vieillot, malgré ses imperfections et ses incohérences, est encore préférable, selon moi, à celle de Cuvier. Au moins le caractère générique est-il acceptable. L'esprit d'ailleurs se repose avec confiance dans ce nombre sacramentel douze, pivot d'arithmétique passionnelle et triple garantie d'ordre, de précision, d'harmonie.

La science a adopté le plus grand nombre des termes de cette série naturelle. Elle a bien fait, et je ferai comme elle; car le genre de la nourriture est un caractère trop important pour qu'on le néglige, et il peut même se rencontrer mille cas où le moyen séparatif qu'il présente soit le plus facile à saisir.

Après le genre de nourriture se présentait, comme type de classification, la forme du bec, organe qui, chez la plupart des oiseaux, cumule la fonction de la main avec celle de la bouche, et joue par conséquent le rôle le plus important dans l'économie domestique. Le bec, ainsi que je viens de le dire, n'indique pas seulement d'une façon claire et catégorique l'industrie spéciale de chaque genre, il lui donne de plus sa physionomie particulière. Mais ici se représentent avec plus de force encore les objections que j'ai fait valoir à l'encontre des systèmes précédents. La science elle-même n'a consenti à admettre la forme du bec que comme caractère de division secondaire. Les termes de *Curvirostres*, *Rectirostres*, *Dentirostres*, *Serrirostres*, *Tenuirostres*, etc., etc., expriment parfaitement la forme du bec, mais ne suffisent pas évidemment pour distinguer les espèces. L'aigle, le goëland et le coq domestique sont tous trois curvirostres, c'est-à-dire qu'ils ont le bec recourbé. Or, jamais nomenclateur, si complaisant qu'on le suppose, n'aura assurément l'idée bizarre de loger ces trois têtes sous le même bonnet. Distinguez-vous entre les diverses courbures de ce bec; alors les nuances deviennent difficiles à saisir, et le but que vous cherchez est manqué. Réservons donc le caractère générique du bec pour les divisions de deuxième ou de troisième ordre, comme nous avons fait pour le genre de nourriture et l'élément habituel.

L'aile, qui est l'attribut spécial de l'oiseau et l'agent pivot de sa

locomotion, semblerait à *priori* devoir constituer ce caractère générique supérieur destiné à servir de base à la classification ornithologique la plus naturelle. L'esprit philosophique, qui ne peut s'élever encore à la hauteur de la classification passionnelle, marche au devant d'une méthode qui classe les oiseaux d'après la puissance de leur vol. Il y a là, en effet, les éléments d'une sériation rationnelle. Ainsi M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qui est un esprit éminemment synthétique, et à qui je ne connais d'autre défaut comme professeur que de pousser trop loin l'indulgence pour les erreurs des maîtres; M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, dis-je, a établi d'après la forme de l'aile une classification ornithologique qui eût pu être parfaite si l'auteur eût osé la mener jusqu'au bout, et si, après avoir admirablement débuté en faisant de l'ordre véritable, il ne se fût rallié presque immédiatement au désordre en adoptant par déférence la classification de Cuvier. Je ne saurais trop vivement déplorer cet excès de modestie de la part du célèbre professeur qui soutient avec tant de distinction l'éclat du nom qu'il porte. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a dépensé certainement à récrépir et à étançonner le vieil édifice de la classification officielle plus de talent, de science et d'efforts qu'il ne lui en eût fallu pour bâtir de toutes pièces un édifice neuf et solide, d'une distribution méthodique et savante, supérieure à tout ce qu'on aurait vu jusque-là.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire commence par diviser la région des oiseaux en trois grands ordres, *Alipennes*, *Rudipennes*, *Impennes*. Les alipennes sont les oiseaux qui ont des ailes et qui volent : cet ordre comprend à lui tout seul les quatre-vingt-dix centièmes des espèces; les rudipennes sont des oiseaux qui n'ont que des moignons d'ailes, comme l'autruche, le nandou, le casoar, l'aptérix, etc.; les impennes, enfin, sont des oiseaux qui, comme le manchot et deux ou trois autres genres voisins, portent des nageoires en place d'ailes. Ainsi voilà du premier coup le tableau général qui se dessine. Point de confusion à craindre entre des ordres si parfaitement tranchés. Éliminons les rudipennes et les impennes, dont la monographie nous demandera peu de place, et taillons nos divisions secondaires dans l'ordre pivotale des alipennes en prenant pour caractère de classification cet attribut de l'aile véritable que nous avons brodé

sur le champ de notre étendard. Voici que nous avons déjà les ailes aiguës et les ailes suraiguës, les ailes obtuses ou arrondies, les ailes démesurées, les ailes rudimentaires, et que nous allons pouvoir utiliser la fameuse distinction d'Huber entre les voiliers et les rameurs. L'affaire est parfaitement engrenée; mais quel obstacle imprévu nous arrête dès les premiers pas? Je crois deviner, hélas! L'intention du savant professeur était bien de s'engager jusqu'au bout dans la voie qu'il avait entrevue; mais il aurait fallu pour cela passer sur le corps à la classification officielle, outrager dans sa tombe le génie de Cuvier, et l'on sait par expérience que l'irascible susceptibilité des maîtres en zoologie persiste au-delà du tombeau, et qu'il s'échappe même quelquefois de leur cercueil des prosopopées formidables à l'adresse des impies qui troublent le repos de leurs cendres. Alors le professeur a reculé devant le sacrilège, et il a pactisé avec la méthode sorbonnienne, espérant que l'idée progressive dont il était l'apôtre voyagerait plus sûrement sous le passe-port de l'erreur accréditée que sous celui de la vérité méconnue... Et au-dessous de la division cardinale des alipennes, nous avons vu reparaître la division inévitable des cinq ordres de Cuvier et de ses complices, Rapaces, Passereaux, Gallinacés et le reste; et la science de l'ornithologie, qui semblait pour un moment vouloir relever la tête, s'est replongée jusqu'à nouvel ordre dans le chaos. Maintenant il y a à dire contre la méthode de classification d'après la forme de l'aile que cette méthode est plus spécieuse encore que rationnelle, et que ses prémisses donnent plus d'espoir que ses conséquences n'en peuvent réaliser.

Le premier tort de cette méthode est de scinder violemment les familles naturelles et de porter le trouble dans les catégories en ralliant par un seul caractère des groupes et des espèces séparés de tous les autres côtés par d'incommensurables distances. Si nous admettons en effet la forme de l'aile pour caractère de ralliement ou de séparation des espèces, voici que du premier coup l'oiseau-mouche prime l'aigle; car l'aile de l'oiseau-mouche est plus aiguë que celle de l'aigle : elle est taillée en forme de faux comme celle du faucon, et il faut de toute nécessité que l'oiseau miniature, qui

vit du miel des fleurs, prenne rang avec le martinet, la frégate et les oiseaux de mer dans l'illustre série des rameurs, tandis que l'aigle devra être relégué à un échelon inférieur. Par la même raison, le canard s'en ira prendre la tête des palmipèdes et distancera le cygne, et ainsi de mille autres.

La méthode aliforme a cet autre inconvénient encore, de ne pas différencier à première vue les espèces et d'exiger de longues inspections et de longues comparaisons de détail avant de permettre au classificateur d'avoir une opinion. C'est un vice radical qui suffit pour démontrer d'avance que ce système de classification n'est pas parfait.

Je ne saurais parler de la méthode aliforme récemment établie par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire sans mentionner une méthode bien autrement ingénieuse et quasi analogique, exposée plutôt que développée par le même professeur en son cours du Muséum, il y a une quinzaine d'années. Cédant à la pression de la synthèse passionnelle ou de l'esprit d'unité qui agite les grandes intelligences, le père avait signalé de nombreux rapprochements entre les dominantes caractérielles et les similitudes organiques de certaines familles d'oiseaux et de mammifères. Dominé par la même influence, le fils entrevit dans cette comparaison les éléments d'une méthode de classification ornithologique beaucoup plus intéressante que les anciennes et surtout beaucoup plus expéditive, réduisant la tâche du classificateur à calquer la nomenclature des oiseaux sur celle des quadrupèdes. On doit apercevoir d'ici quelques détails heureux du nouveau classement.

Ainsi le noble gerfaut, le rapide lévrier de l'air, qui met son intelligence et ses ailes au service de l'homme, occupait dans l'ordre des oiseaux la place correspondante à celle occupée par le chien de chasse dans l'ordre des quadrupèdes. Rapaces et Carnassiers, hiboux et chats, vautours et hyènes, s'arrangeaient dans leur case respective de manière à se faire vis-à-vis. La riche et plantureuse tribu des gallinacés et celle des ruminants, qui se disputent l'honneur de servir de fond à la nourriture quotidienne de l'homme, siégeaient dans une position analogue à la même hauteur de gradins. L'au-

truche et ses plus proches parents reflétaient les Pachydermes; le canard l'animal immonde qui fait graisse de tout; les Conirostres les rongeurs; les perroquets les singes, etc., etc.

L'auteur oubliait bien de faire figurer au tableau comparatif quelques ordres importants, mais ce n'était là qu'un détail, et le tableau tel quel était rempli de charme, parce que l'analogie avait passé par là. Un oubli bien plus grave à reprocher au maître était de n'avoir pas songé à refondre le moule original avant d'en tirer une copie. Je veux dire qu'il eût été opportun de démolir de fond en comble et de refaire la classification des mammifères avant de rien calquer dessus. Ce n'est certes pas moi qui refuserai jamais mes éloges enthousiastes aux tentateurs audacieux que je vois disposés à se lancer à corps perdu dans la bonne voie; mais c'est précisément en raison même de l'estime et de la sympathie ardente que je porte aux esprits de cette trempe que je souffre de les voir s'exposer à des déconvenues inévitables en courant après un but chimérique, et que j'éprouve le besoin de leur crier *casse-cou*. Il est évident qu'ici le savant professeur du Muséum était arrivé aussi près que possible de la vraie classification, et qu'il ne lui a manqué pour la saisir de ses deux mains qu'une chose : de se souvenir que le type supérieur ou humain est l'unique terme de comparaison entre les règnes inférieurs, et que deux individus de règnes différents, comme l'oiseau et le quadrupède, par exemple, ne peuvent se ressembler qu'à travers la ressemblance de l'homme.

« Ceci est mon principe absolu et ma loi, a dit l'Analogie à ses fidèles, et vous n'en observerez pas d'autre. »

M. de Blainville, qui était doué aussi à un degré éminent de l'esprit de synthèse, a failli pour une autre cause dans son entreprise de classification ornithologique. S'appuyant sur la loi de l'antagonisme naturel qui existe entre l'appareil de locomotion pédestre et celui de la locomotion aérienne, et considérant que les os du sternum sont d'autant plus développés que ceux du bassin le sont moins, l'illustre académicien avait indiqué la structure du premier de ces os comme type généalogique de classement, et je ne nie pas que ce système n'eût pu fournir de précieux éléments à la nomenclature supérieure. Malheureusement la fidélité aux principes reli-

gieux et politiques fut plus forte chez le savant que la fidélité aux principes de la nature, et cet antagonisme entrava déplorablement l'essor de son génie. Un Zoïle sans pudeur ne manquerait pas cette occasion de faire remarquer que ces accidents-là s'expliquent d'une façon fort simple, attendu que c'est l'attachement aux opinions politiques régnantes et non l'attachement aux lois de la nature qui donne les emplois richement rétribués; mais Dieu me garde de me faire l'écho de pareilles médisances et d'offenser jamais par le moindre propos la gloire des défunts.

Restait donc la forme du pied, à laquelle je me suis rallié en désespoir de cause, et toutes réserves faites en faveur de la méthode passionnelle.

Le pied, à raison de l'harmonie admirable qui existe dans tous les règnes de l'animalité entre le système de la marche et les autres systèmes de l'organisme, constitue à mes yeux le caractère externe le plus générique, c'est-à-dire le plus propre à servir de type pivot à une classification. C'est le caractère qui réunit au plus haut degré les deux attributs de la spécialité et de la généralité. Il est plus important que l'aile, puisque l'appareil de la locomotion aérienne fait défaut à de nombreuses espèces, tandis que l'appareil de la locomotion terrestre est indispensable à toutes, et que son absence ne peut se concilier avec l'idée de vie. A ce seul titre, le pied constituait une base de classification supérieure à toute autre.

Maintenant les plus simples observations démontrent qu'il y a correspondance étroite et directe entre la forme du pied de l'oiseau et ses divers systèmes de volure et de nutrition, c'est-à-dire la forme de l'aile et celle du bec. Qui dit forme du bec, en effet, dit en même temps genre de nourriture et milieu habituel. La forme du pied résumait donc l'ensemble de tous les avantages spéciaux que pouvait présenter chacun des caractères génériques que nous avons précédemment analysés. Or, cette faculté d'amplexion synthétique dévolue à certains caractères physiques est le cachet indéniable de leur préexcellence comme types de classement.

Cette correspondance de la forme du pied avec celle des autres organes extérieurs n'est d'ailleurs qu'une des conséquences pre-

mières des deux grands principes religieux de la justice distributive et de l'économie de ressorts. C'est pourquoi la raison analogique pouvait la formuler *à priori* hardiment.

Le principe de la justice distributive exige que l'importance du pied de l'oiseau augmente ou diminue en raison de la faiblesse ou de la puissance de son vol. En conséquence, l'autruche, dont le vaste corps est porté par de véritables jambes de chameau, et qui court plus rapidement que tous les quadrupèdes, a dû se passer d'ailes, et ainsi de tous les coureurs rapidissimes ; ainsi également du manchot et du pingouin, qui plongent et nagent mieux que les poissons.

Par contre, le martinet de nos églises et la frégate de la zone torride, qui sont les mieux ailés de tous les navigateurs de l'air, ont si peu de pieds que cet appareil ne peut leur être d'aucune utilité pour la marche. Et que l'on ne m'objecte pas ici que la règle n'est pas générale, et que les faucons et les aigles, qui possèdent aussi une envergure prodigieuse, n'en ont pas moins été munis de pieds vigoureux et utiles. Utiles, l'expression est juste, mais non pas quant à la marche, car tous les oiseaux de proie sont très-mauvais marcheurs, et le pied des faucons et des aigles est une main véritable, un organe de préhension et non de locomotion. Le pied n'a pas perdu de son importance, c'est vrai, mais il a changé de fonctions. N'oublions pas, du reste, que les oiseaux dont nous parlons ici sont les tyrans de l'air, et appartiennent à ces espèces dominantes pour lesquelles la nature a tout fait. Voilà pour les rapports de la forme du pied avec celle de l'aile.

Même loi, même constance de rapports entre le pied et le bec. Dans cet ordre des oiseaux de proie que nous venons de toucher, l'adonité et le tranchant des ongles sont en raison directe de l'adonité et du tranchant du bec. Le vautour, moins féroce que l'aigle, et qui ne demande ses festins qu'aux cadavres, a les ongles quasi rectilignes, et ces ongles ont été taillés dans le même moule que son bec. Maintenant le faucon, qui est mieux armé que l'aigle pour la chasse, a les ongles plus crochus et le bec plus arqué que ce prétendu roi des oiseaux, qui ne semble armé que pour la boucherie. Il y a du faucon à l'aigle toute la distance qui sépare le chasseur du soldat.

Je crois inutile d'augmenter le chiffre de ces comparaisons pour établir que la forme du bec indique le genre de nourriture, et le genre de nourriture le milieu où vivent les espèces. Je demande à ne pas être obligé de prouver que le long bec mou de la bécassine n'est pas fait pour casser des noix comme celui du gros-bec, et que l'oiseau porteur d'une sonde destinée à fouiller la vase doit hanter de préférence les marais, les terres molles.

La forme du pied raconte tout aussi explicitement que le genre de nourriture la nature du milieu habituel de l'oiseau; mais le pied ne ment pas comme le bec. Prenez l'aigle, le goëland et le coq par les pieds au lieu de les prendre par la tête, vous ne confondrez pas.

Je sais que cette loi générale des rapports constants entre ces divers organes présente de nombreuses exceptions, offre même des lacunes, mais je ne suis pas comptable de ces dernières, et je ferai remarquer en passant, quant à l'exception, que ce mot n'a aucune valeur dans le langage analogique. *Exception*, pour l'observateur judicieux, veut dire *transition*, et rien de plus. Les moules de transition, que j'appelle ambigus de leur nom véritable, ont été créés pour servir de trait d'union entre deux groupes voisins ou deux séries voisines, et pour faire leur devoir, il faut absolument qu'ils fassent exception. Ainsi ne l'oublions plus désormais, l'exception est le lien de l'harmonie *externe*, et non, comme le pense le vulgaire, une révolte contre l'harmonie *interne* de la série. J'ajoute que l'ambigu possède un double privilège qui doit nous le rendre cher, celui d'être essentiellement utile ou agréable à l'homme, comme il sera prouvé plus tard par la comparaison des rôtis les plus délicieux.

Je crois donc sincèrement et du meilleur de mon âme qu'un modeste savant qui bornerait ses vœux à la possession d'un simple fauteuil à l'Institut ou d'une chaire au Jardin des Plantes, avec six mille francs de traitement et un logement gratis pour le reste de ses jours, pourrait commodément arriver à ses fins avec la méthode pédiforme. Je crois que cette clef de nomenclature peut être pour l'ornithologie, entre les mains d'un finisseur habile, ce que la disposition intégrale de la corolle a été pour la botanique entre les

mains des deux de Jussieu. Malheureusement pour moi, mon ambition vise plus haut, et je n'ai pas besoin de dire aux jeunes personnes qui me lisent que si j'ai pris le pied de l'oiseau pour type de classification préférablement à tout autre organe, c'est que ce caractère m'avait paru plus maniable qu'aucun autre et plus propre surtout à couvrir mes perfides desseins.

Ces perfides desseins, que je ne cache pas plus longtemps, sont de faire marcher de front la méthode pédiforme avec la méthode passionnelle, et de prouver catégoriquement à chaque ligne que la perfection du pied est dans toutes les espèces en raison directe de l'élévation morale d'icelles ou, ce qui revient au même, en raison de la prépondérance du sexe féminin.

Quel désappointement amer pour un tas de rivaux jaloux qui m'accusaient déjà de faire faux bond à l'analogie passionnelle... de voir que je n'ai choisi mon caractère de sériation ornithologique qu'à la suite de fortes études spéciales, lesquelles m'ont convaincu que si la Parisienne pur sang était considérée à juste titre comme le type supérieur du genre femme, le cachet de cette supériorité glorieuse se trouvait surtout dans son pied!

Deux mots pour démontrer *à priori* l'existence universelle du parallélisme des deux méthodes. Bien entendu que ce n'est ni pour les poètes, ni pour les jeunes personnes, ni pour les amoureux de haut titre, que je vais querir des preuves. La preuve est injurieuse quand elle est inutile, et elle est ici inutile pour les natures d'élite dont l'imagination rapide vole au devant de la vérité. Quand j'ai recours à ce triste moyen de persuasion, ce n'est guère que par condescendance pour les petits esprits, géomètres ou vieillards, chez lesquels l'abus de l'analyse ou les glaces de l'âge ont paralysé l'entendement.

Je dirai d'abord que la science officielle elle-même semblait avoir compris les avantages de la méthode pédiforme, puisqu'elle l'avait appliquée avec quelque succès à la nomenclature de certaines familles, à celle des palmipèdes dans les oiseaux, par exemple, et à celle des solipèdes parmi les mammifères. Et je me permettrai de regretter à cette occasion que la science n'eût pas eu le bon esprit de l'appliquer à toutes. Il est évident pour moi que si les nomen-

clatures ornithologiques officielles sont demeurées entachées de confusion et d'arbitraire, le mal provient principalement de ce que leurs auteurs, à qui le pied de l'oiseau avait commencé à servir de fil d'Ariane, n'ont pas su dévider la pelote jusqu'au bout et s'arrêter à tous les nœuds formés par la nature dans la longueur de ce fil; car les divisions formées par ces nœuds séparatifs indiquent précisément les séries, les groupes et les genres. La preuve qu'il n'y avait ici qu'à regarder pour voir, c'est que la science y a vu parfaitement toutes les fois qu'elle s'est donné la peine d'ouvrir les yeux, et que la critique la plus malveillante trouverait fort peu à reprendre à la distribution naturelle des séries là où la forme du pied a servi de type de sériation. Il y a, comme on voit, entre la science empirique des Instituts et la science analogique cette différence fort remarquable que la première est un phare à éclipses, et la seconde un phare à illumination continue.

La science s'est même approchée si près de la lumière dans sa classification des quadrupèdes qu'elle a failli *brûler*.

En effet, sur les neuf divisions que comporte, je crois, la distribution actuelle de ce règne, il en est trois qui reposent sur le système de la marche ou, ce qui revient au même, sur la disposition du pied, et l'on voit figurer au plus haut degré de cette échelle les quadrumanes (genre singe) et les *bimanes* (genre homme). Cela veut dire, si je ne me trompe, que l'espèce occupe dans la série une position d'autant plus élevée que la forme de son pied est plus complexe, et que la forme supérieure de ce pied est la main. Or, telle est précisément la gradation que la méthode que j'ai adoptée va m'obliger de suivre.

Mais je viens de m'apercevoir que j'avais oublié jusqu'ici de parler de l'éclosion des mondes et du développement de leurs animalités. Réparons cette omission, s'il en est temps encore, et servons-nous de la donnée analogique que va nous fournir cette histoire succincte pour achever de prouver que le pied est, de tous les caractères physiques d'une certaine importance, le plus propre à servir de type de classification ornithologique.

On sait comment les globes naissent, vivent et meurent, et comment ils passent successivement de l'état gazeux à l'état liquide, puis

solide. Le mystère de ces transformations curieuses, dont les archives de Jupiter et de Saturne conservent soigneusement toutes les pièces, a été expliqué. Un globe commence par vivre quelques millions d'années à l'état de *nébuleuse*. La nébuleuse est une sphère de vapeurs ignées et translucides qui voyage dans l'espace en décrivant une orbite quelconque. Ces vapeurs se condensent par le refroidissement, les métalliques d'abord, et forment un noyau solide autour duquel continue à circuler une atmosphère immense d'air et de vapeur d'eau. Le refroidissement graduel continuant, la vapeur d'eau atmosphérique se résout en une nappe d'eau étendue et d'une profondeur prodigieuse. Mais, comme tous les métaux sans aucune exception ont la propriété de décomposer l'eau à une très-haute température, et comme les métaux solidifiés se trouvent dans le principe à l'état incandescent, il arrive que le contact de l'eau et de la croûte métallique du globe donne lieu à une effervescence formidable et universelle, d'où résulte la formation des terres, qui sont des composés d'oxydes métalliques unis à une foule d'acides. Figurez-vous qu'après cette formation de la croûte terrestre, la mer, qui la presse de toutes parts, y pénètre par une fissure quelconque, et parvienne par ce canal jusqu'à la masse métallique sous-jacente qui est demeurée en fusion, alors la scène change, et vous assistez par l'esprit au spectacle sublime des horreurs du volcan. La croûte terrestre se déchire et se fend sous l'effort de la pression interne d'un amas de gaz incompressibles; la couche horizontale se redresse en parois de mur, et ouvre le cratère d'où s'échappent avec fracas de larges torrents de flammes, d'eau, de fumée, de scories embrasées, de vapeurs de toute nature, de métal et de soufre; une écume rougeâtre sort de la gueule de l'abîme en longs serpents de feu. Vous en savez désormais presque autant que les plus savants géologues sur la fameuse question de la formation des montagnes, qui ne se sont pas faites en un jour. L'infiltration des eaux a enfanté le volcan; la profondeur du puits volcanique ou cratère mesure l'épaisseur de la couche terrestre qui séparait la surface du sol du foyer de l'explosion, et c'est pour cela que les pics qui jettent des flammes sont généralement les plus élevés des chaînes de montagnes auxquelles ils appartiennent, comme l'Etna, le Saint-Élie, le Chimbo-

raço et le Cotopaxi. Les montagnes formant chaîne sont les résultats du soulèvement produit par la partie de la masse liquide que n'a pas absorbée ou revomie le volcan. La direction de ces chaînes a écrit au-dessus du sol la ligne que le courant a suivie au-dessous. Je n'entre pas à ce sujet dans de plus amples détails.

Ceci n'explique peut-être pas encore parfaitement comment le pied de l'oiseau est un caractère générique préférable au bec ou à l'aile, mais nous met sur la voie.

Il résulte, en effet, du tableau ci-dessus que les eaux couvrent à une certaine époque la totalité de la surface des globes. Alors les madrépores, les huîtres et les poissons doivent être dans chaque monde les premiers représentants de l'animalité. Viennent ensuite l'amphibie, le saurien, l'oiseau d'eau, etc., et la Création va se perfectionnant de jour en jour à mesure que les continents et les îles émergent du sein des Atlantiques, et que le titre du globe implané se raffine.

L'oiseau est intermédiaire entre le poisson et le mammifère. Le premier trait d'union entre l'ordre des poissons et celui des oiseaux est le poisson volant, ambigu non moins excentrique que la chauve-souris qui relie l'oiseau au mammifère.

Le premier-né des ovipares à plume est un oiseau qui nage, mais ne vole pas, et qui se nourrit de poisson, puisqu'il n'y a que des poissons à manger à l'époque où il vient au monde. Cette dernière circonstance explique et justifie par parenthèse l'habitude qu'ont prise certains poissons de se manger entre eux de père à fils et de frère à sœur. Cette habitude, qui est devenue pour eux une seconde nature, provient, à n'en pas douter, de cette prolongation forcée du régime de carême auquel ils furent soumis au commencement des choses. Or, c'est toujours un signe d'infériorité que de vivre de soi, comme c'est un signe de noblesse de vivre d'autrui, et la faculté de s'assimiler son prochain est un signe infailible de supériorité sur lui. L'animal est supérieur à la plante qu'il absorbe; l'homme, qui mange les éléphants et les hippopotames, qui hume les baleines et fait frire les requins, qui se fait des tapis de pied avec la peau des lions et des bonnets à poil avec la fourrure des ours, l'homme doit en grande partie sa supériorité universelle à cette fa-

culté précieuse qu'il a de s'assimiler les plus grands animaux, et de s'accommoder aussi bien de l'escargot et du homard que du blé, de la pomme de terre, du sagou, du chlorure de sodium et du nid d'hirondelle. L'homme vit de gazelles comme le lion, mais le lion ne vit pas de navets comme l'homme, ce qui le constitue vis-à-vis de ce dernier en état flagrant d'infériorité. L'homme, qui vit de chair comme le lion et de fruits comme le singe, a la main plus parfaite que ces deux animaux, qui sont exclusivement astreints à l'un des deux régimes. Or la main est le moule le plus achevé du pied. Voici que vous devez commencer à entrevoir les rapports de la forme du pied avec la question du soulèvement des montagnes.

C'est une fort triste histoire que celle de l'amour des poissons, et dont je ne parlerai pas pour n'humilier personne. Peut-être même serait-il plus vrai de dire que cette passion est inconnue chez les poissons, et qu'elle ne commence à se manifester que dans les séries des ambigus, tels que phoques et crocodiles, *bêtes qui ont des pieds...*

Le premier oiseau qui habite le premier îlot habitable a donc pour ailes des nageoires en corne, pour vêtement un justaucorps de duvet ras semblable à du velours d'Utrecht; il se tient debout comme l'homme, et n'a pas la physionomie spirituelle. Il a vingt-quatre pieds d'intestins, et ne peut marcher ni courir. Il a quatre doigts au pied; mais le pouce, par une de ces excentricités de la nature qui semblent une révolte contre ses propres lois, et que nous ne retrouverons plus que chez le martinet et la frégate, le pouce, le doigt de derrière, est *tourné vers l'avant!* Enfin cet oiseau, premier-né de l'alliance de l'eau et de la terre, creuse dans le sol des terriers où toutes les femelles se réunissent pour pondre et pour couvrir en commun; c'est-à-dire que la république adopte pour le régime de famille et d'amour la règle de Platon ou de la *promiscuité universelle*, adoption qui ne fait honneur ni au disciple ni au maître. Que vous semble, *à priori*, de la sagesse d'une utopie qui se présente dans le monde sous le patronage du manchot? car manchot est le nom de cette ébauche ou de ce premier début de la volatilité. La série, peu féconde en variétés, appartient exclusivement aux déserts glacés de l'hémisphère austral qui fait son entrée dans la vie.

Le manchot du pôle antarctique serait volontiers, pour l'observateur superficiel, le résumé de toutes les anomalies, au dedans comme au dehors, au physique comme au moral; mais pour l'analogiste qui raisonne et qui sait l'importance du pied, cette série de prétendues anomalies n'est que la série des attributions multiples et normales du chaînon ou de l'ambigu.

La promiscuité amoureuse, les vingt-quatre pieds d'intestin, l'attitude verticale, les nageoires et le reste, s'expliquent par la *structure embryonnaire du pied*. Nous avons vu que dans le règne des oiseaux le support ou membre inférieur se divisait en quatre parties, la cuisse, la jambe, le tarse, le pied. Les membres inférieurs du manchot ne se composent que de trois pièces; *il pose sur son tarse!*

Cette singulière économie de ressorts dans la structure des membres inférieurs caractérise ce que nous venons de nommer l'ébauche de la volatilité.

La nature, qui procède par gradation, est bien obligée de créer ces moules primitifs. Seulement, comme elle n'aime pas à se mirer dans ses types défectueux, elle a soin d'en réduire le nombre. Voilà qui explique pourquoi la série des *Tarsigrades*, que d'autres nomment Impennes, ne comprend que deux ou trois genres qui logent au bout du monde en des lieux impossibles.

Du reste, bien que le sort de ces malheureuses espèces n'ait rien de très-attractif, il faut reconnaître que la nature a fait tout ce qui dépendait d'elle pour adoucir leur misère. Si elle leur a donné des nageoires en place d'ailes, c'est parce que les nageoires sont infiniment préférables à des ailes quand on est destiné à vivre entre deux eaux; si elle leur a refusé la faculté de marcher et de courir, elle leur a accordé en revanche celle de sauter comme le kangourou, qui est une ébauche de mammifère comme le manchot est une ébauche de volatile. Or il est évident que, pour qui fréquente quasi exclusivement les falaises des banquises et les glaçons flottants, pouvoir sauter vaut mieux que pouvoir courir, et que cet empêchement de la course ne peut pas priver considérablement des bêtes qui n'ont jamais besoin de se rendre à terre que pour pondre et couvrir.

Mais il est très-naturel aussi que la création améliore ses types et

corrige ses moules imparfaits à mesure que les aromes de la planète se raffinent et que son goût se forme. Il est certain, quant à ce globe, que toutes les espèces qui vivent dans l'hémisphère boréal, qui est le nôtre, sont beaucoup plus richement titrées, hommes, bêtes ou plantes, que celles qui vivent dans l'hémisphère austral, patrie du nègre et de l'Australien, du manchot, de l'autruche, de l'ornithorinque et d'une foule de plantes paradoxales. Cette supériorité de raffinement de notre hémisphère ne provient que d'une seule cause, l'*antériorité d'émersion*. Nous n'avons pas le droit d'en être fiers ; car ce n'est pas de notre faute, mais bien de celle du dernier accident arrivé à notre planète, il y a environ six mille ans, si la race australienne et la noire n'ont pas acquis par le raffinement progressif les qualités morales et physiques de la caucasienne, et si la race caucasienne elle-même n'a pas monté d'un cran. Je demande à ne pas être forcé de revenir sur le récit de cette douloureuse catastrophe qui ravit à la Terre sa couronne et ses lunes, et son équinoxe perpétuel, et qui fit que la faculté de créer s'arrêta soudain en elle, en même temps que ses pôles s'englaçaient et que l'éléphant de la Nouvelle-Zemble et l'oranger du Spitzberg se couchaient pour mourir. S'il a été permis à M. Delille de s'écrier, à propos du sac d'Illion pris par un cheval de bois, que,

Au seul souvenir de ces scènes d'horreur
Son cœur épouvanté reculait de terreur,

à plus forte raison doit-on me permettre, à moi, de garder le silence sur un sujet bien autrement navrant.

On comprend, d'après ce qui vient d'être dit, comment les premiers-nés d'un globe peuvent cependant en être les plus jeunes, puisque tous les continents et toutes les îles du même globe n'émergent pas simultanément des mers, et que la création est en train de se raffiner dans un hémisphère alors qu'elle ne fait que commencer à se manifester dans l'autre. Or il est d'observation universelle que les continents de l'Afrique et de l'Amérique australe, ainsi que l'Australie et les îles de l'Océanie, sont d'émersion plus récente que l'Europe, l'Asie et l'Égypte. Alors nous ne serons plus surpris de trouver dans cet hémisphère tous les moules défectueux ou embryonnaires.

Quand le manchot naissait aux îles magellaniques et ailleurs, les contrées homologues de l'Europe avaient déjà répudié ce moule, et le tarsigrade à nageoires y était remplacé comme moule inférieur par le pingouin, qui ne vole pas encore, mais qui a déjà un commencement d'ailes et la jambe faite comme tout le monde, et l'intestin aussi. A partir de ces deux gradins, la série des palmipèdes s'échelonna maintenant dans les deux hémisphères en suivant les mêmes lois hiérarchiques, lois que nous apprendra l'étude des modifications successives de la forme du pied.

Or, pendant que ce travail de gradation s'opérait dans la série des oiseaux d'eau, une œuvre analogue s'opérait dans la série des oiseaux de terre. Et d'abord apparaissaient à la vie les oiseaux de rivage ou de marais qui barbotent dans les terrains noyés, les savanes, les vases liquides, et qui ont besoin de larges pieds palmés, de hautes jambes, de longs cous, pour subsister convenablement dans ce nouveau milieu. Voici venir l'échasse tridactyle, le flamant, l'avocette, des moules extravagants, bizarres, excentriques, précédant l'innombrable série des oiseaux de rivage.

Et les terres émergeaient toujours et gagnaient en superficie, et cette superficie se desséchait peu à peu sous l'influence combinée du vent et du soleil, et les grandes plaines et les grands plateaux nus se faisaient. Alors les déserts s'installèrent au centre des continents, et ces contrées nouvelles demandèrent de nouveaux hôtes. C'est l'époque de l'apparition de l'antruche, du nandou, du casoar, du dronte, du dinornis et de l'épiornis, et de ces oiseaux gigantesques inconnus qui ont laissé l'empreinte de leur pied sur les grès rouges de l'Amérique du Nord.

Le désert occupe encore de nos jours tout le milieu de l'Amérique australe, de l'Afrique, de l'Australie, et c'est là que nous retrouverons les débris de ces moules monstrueux. Les déserts de l'Asie et de l'Amérique septentrionale appartenant, comme il a été dit, à un hémisphère plus raffiné d'arômes, ne possèdent plus ces types des premiers temps.

L'oiseau des grès rouges d'Amérique mesure quinze pieds de haut et n'a que trois doigts au pied, ce qui donnerait à penser que le continent du nouveau monde tout entier pourrait bien être

d'émersion plus récente que l'ancien. Le dinornis de la Nouvelle-Zélande a trois doigts au pied également; sa hauteur est la même que celle du précédent. L'épiornis de Madagascar, dont le Muséum d'histoire naturelle de Paris possède l'œuf, a la même taille au moins et le même nombre de doigts. L'œuf de l'épiornis contient neuf litres, c'est-à-dire qu'il équivaut en capacité à six œufs d'autruche et à douze douzaines d'œufs de poule. Cet oiseau, dont il est question pour la première fois dans la chronique de Simbad le marin, est le Rock des poésies arabes, le même qui habite des cavernes sombres et enlève des bœufs, au dire des conteurs, affirmation d'autant plus téméraire que l'inspection du squelette de l'épiornis démontre qu'il n'a jamais pu parvenir à s'enlever lui-même. Les habitants de Madagascar disent que l'oiseau existe encore à cette heure dans certaine partie de leur île, où il a établi sa demeure au sein de rochers inaccessibles. Je ne me porte point garant de la véracité des Malgaches; mais ce qui est certain, c'est que l'épiornis a vécu à Madagascar comme le dinornis à la Nouvelle-Zélande en même temps que l'homme d'aujourd'hui, attendu que les ossements ou les œufs de ces deux espèces ne se rencontrent que dans les terrains de formation récente, comme ceux du notornis. Le notornis est une poule sultane de la Nouvelle-Zélande que l'on a crue longtemps fossile comme l'épiornis, et dont on a fini par retrouver l'espèce vivante en ces dernières années.

Le nandou, le casoar et l'émeu de la Nouvelle-Hollande sont tri-dactyles comme l'épiornis et le diornis. L'autruche est le seul oiseau qui n'ait que deux doigts au pied.

Étrange coïncidence! tous ces oiseaux à la taille gigantesque, à l'ossature démesurée, aux supports musculeux et longs, proportionnés au poids et au volume de leur corps, sont des moules embryonnaires de la volatilité. Tous sont dépourvus d'ailes et sont par conséquent de grands coureurs; et comme la rapidité de la course est en raison de la simplicité du pied, il s'ensuit fatalement que le pied le plus rudimentaire correspond à l'état le plus rudimentaire de la volatilité.

Mais cette correspondance intime ne se borne pas seulement à fixer des rapports de membre à membre, rapports purement maté-

riels. Écoutez cette autre conclusion formidable applicable à un autre ordre de faits :

Presque tous ces oiseaux sans ailes, et qui sont en dehors des conditions premières de la volatilité, vivent au sein de la polygamie et de la promiscuité! Les mâles y sont plus forts et plus beaux que les femelles...

Mais l'apterix de la Nouvelle-Zélande, qui a moins d'aile encore que l'autruche, a quatre doigts au pied. Alors c'est le modèle des époux. On en a vu se laisser prendre à la main sur le cadavre de leur femelle!

Donc l'élévation des espèces croît et diminue en raison de la perfection ou de l'imperfection du pied.

Reprenons notre récit des journées de la création, qui diffère peut-être de celui de la Bible, mais qui a le grand avantage d'être plus près de la vérité, et terminons d'un trait ce tableau émouvant.

Les terres continuent de surgir; les volcans soulèvent les montagnes; celles-ci ont engendré les fleuves et les vallées. Les prairies se sont émaillées de fleurs, les coteaux de forêts; le luxe de la végétation a débordé partout; les fruits, les graines et les insectes apportaient de riches éléments de nutrition à des espèces nouvelles. L'oiseau qui perche naquit alors, l'oiseau qui sait bâtir, l'oiseau qui sait chanter, l'oiseau qui sait aimer,... l'oiseau dont le pied a quatre doigts!

Puis est venu à sa suite, et pour remédier à la trop grande pullulation des espèces, l'oiseau qui vit des autres, l'oiseau qui pratique avec le plus de ferveur le dogme de la supériorité de la femelle,... l'oiseau qui a une main, c'est-à-dire le pied le plus parfait de tous.

Qu'on me dise maintenant si je n'ai pas eu raison de faire cette excursion rapide au-delà de l'Atlantique, de la Méditerranée et des âges, avant d'entrer de plain pied dans la classification des oiseaux de France, et si cette excursion ne m'était pas aussi indispensable pour étayer les bases de ma méthode que pour parer sagement aux vices de lacune qui auraient pu affaiblir l'intérêt de mon œuvre. Que serait une classification ornithologique sans ses termes extrêmes, le manchot et l'autruche, et comment les avoir s'ils n'habitent pas la France, à moins de les aller interroger chez eux?

Il ne s'agit plus que de savoir tirer parti de ce voyage. Revenons à la classification.

Le pied de l'oiseau réduit à sa plus simple expression, se composant de deux doigts et n'en portant jamais plus de quatre dans son plus large développement, une des premières pensées qui saute à l'esprit du classificateur est de prendre le nombre de ces doigts pour caractère sériel. Il est donc plus que probable que j'aurais adopté ce caractère tentateur, si l'exemple du malheur arrivé à Linnæus, qui avait pris aussi le nombre des étamines pour base primordiale de sa classification botanique, ne m'eût tenu en garde contre la tentation. Au surplus, il n'en coûte pas beaucoup d'essayer le système en présence de témoins pour en démontrer péremptoirement l'insuffisance et le péril.

Si l'on commence par appliquer ce système à la série des mammifères, ce premier travail donne incontinent sept séries : la première dite des *monodactyles*, c'est-à-dire des animaux dont le pied est formé d'une seule pièce (les porteurs, cheval, âne, zèbre); la seconde dite des *didactyles* (ruminants); la troisième des *trydactyles* (rhinocéros, etc.); la quatrième des *tétradactyles* (canins, félins, mustéliens); la cinquième des *pendactyles* (ours). La transformation du pied en main engendre les deux dernières séries des animaux supérieurs, celles du singe et de l'homme. Cette classification, dans laquelle il serait facile de loger à leur place les diverses séries d'ambigus, pourrait donc marcher avec les mammifères; mais, avec les oiseaux, elle trébuche à chaque pas, comme on va le voir, ce qui est un indice d'imperfection notable.

Dans ce système, en effet, l'ordre des oiseaux se divise en trois grands ordres : didactyles, ou oiseaux qui n'ont que deux doigts au pied; tridactyles, trois; tétradactyles, quatre. La Monodactylie et la Pentadactylie sont absentes.

Or, pour que ce système de classification fût le bon et le vrai, il aurait fallu de toute nécessité que la série monodactyle, qui nous a donné en quadrupèdes la brillante série des porteurs, nous eût fourni en bipèdes ovipares une série analogue. L'analogie indique bien pour type de cette série absente un oiseau de la taille de la girafe, à dos légèrement ensellé, monté sur de hautes jambes en-

tées sur un pied d'une seule pièce. L'animal devrait courir facilement ses douze lieues à l'heure avec un cavalier sur les épaules. Ses œufs auraient le volume et le poids du plus fort potiron. Mais l'indication analogique ne suffit pas. Il est possible que ce monodactyle ait vécu autrefois quelque part, et en même temps que l'homme, sur le sol de quelque Atlantide aujourd'hui submergée, et qu'on retrouve son squelette quelque jour en société de celui de l'homme; mais il est néanmoins permis de douter de l'existence de ce moule jusqu'à plus ample informé. Quant à l'absence de la Pentadactylie, elle s'explique tout simplement par l'infériorité de l'ordre des oiseaux relativement à celui des mammifères. Il est tout naturel que les animaux supérieurs portent au pied un ou deux doigts de plus que les animaux inférieurs.

La défectuosité de la nomenclature botanique de Linnæus et la lacune de la monodactylie étaient donc déjà des arguments puissants contre la prise en considération du nombre des doigts du pied comme caractère générique de classification; mais j'en trouve d'autres dans la pauvreté ridicule des deux premiers ordres et dans l'impossibilité des alliances forgées par le système. Ainsi, d'abord, le grand ordre de la Didactylie ne renfermerait qu'un seul genre et qu'une seule espèce, l'autruche; ensuite la ligne de démarcation tracée par le nombre brutal entre la Didactylie et la Tridactylie séparerait violemment de ce genre le nandou, le casoar et l'émeu, qui sont des oiseaux *rudipennes* comme l'autruche, pour les appa- reiller forcément avec des voiliers de premier ordre comme le pluvier et l'œdicnème; enfin dans ce système les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des espèces appartiendraient à l'ordre de la Tétradactylie. Or ce fut toujours à mes yeux, en économie politique comme en ornithologie, un méchant procédé de distribution que celui qui met tout d'un côté et rien de l'autre. Pour ces diverses raisons et beaucoup d'autres encore, j'ai conclu à prendre la disposition comparée du pied en général, et non pas simplement le nombre des doigts dont il est armé, pour base de mon travail; c'est-à-dire que j'ai répudié le système de Linnæus pour me rallier à la méthode de De Jussieu.

La Tridactylie étant un caractère d'infériorité morale et matérielle

dont la nature a fait le signe de l'état rudimentaire de la volatilité, j'ai dû me préoccuper avant tout de lui conserver ce caractère analogique, et j'ai en conséquence assigné à la Tridactylie les échelons inférieurs des ordres qui l'admettent, au lieu d'en faire le type de divisions impossibles.

Maintenant qu'aucun obstacle ne nous arrête plus, entrons dans la classification, nous souvenant toujours que le développement du pied et celui de l'aile sont en antagonisme normal, mais que toute série est ornée de son ambigu, ce qui traduit en langage scientifique le dicton absurde et vulgaire que toute règle a son exception. Rencontrez-vous par hasard une espèce qui jouit du double avantage de la facilité de locomotion terrestre et aérienne, affirmez sans crainte d'erreur que vous avez affaire à un moule de haut titre passionnel.

DIVISION CARDINALE.

Tous les oiseaux, à partir du manchot du pôle antarctique jusqu'au gerfaut du cap Nord, ont le pied plat ou arqué.

Un pied plat est celui dont les doigts sont rectilignes et posent d'aplomb sur le sol, et où le pouce, quand il y en a, s'éloigne indéfiniment des doigts antérieurs. Dans le pied arqué, au contraire, les doigts sont voûtés ou concaves; ceux de devant font opposition à celui ou à ceux de derrière, et tendent à se rejoindre comme le pouce et les doigts dans la main de l'homme.

Donc le règne tout entier des oiseaux se divise d'abord en deux grandes classes, l'une dite *Planipédie* ou *Planidactylie*, l'autre *Curvipédie* ou *Curvidactylie*. Je n'ai pas trouvé de substantif voulant dire *pieds voûtés ou bombés* comme *Bombipédie* ou *Cavipédie*, *Arcipédie*, *Hamipédie*. Je le regrette. Bombipédie eût mieux valu cent fois que Curvipédie.

Arrêtons-nous dès ce premier début pour admirer l'étrange coïncidence de la loi d'ordre moral avec la loi d'ordre matériel :

La Polygamie ou l'agamie confuse est la règle générale de la Planipédie; la Monogamie celle de la Curvipédie!

Chez les pieds plats, barbarie universelle, ignorance absolue de l'art architectural (nidification) et de l'art musical;... règne du mâle! Je sens qu'un calembour est au bout de ma plume.

.

Chez les pieds mieux bâtis, architectes et musiciens hors ligne;... règne de la femelle! Nous ne sommes pas au bout de nos étonnements.

.

Les pieds plats servent à trois choses : à marcher sur les eaux, à marcher sur la vase, à marcher sur la terre. De là trois ordres principaux dans la Planipédie : Nageurs, Barboteurs et Coureurs.

Les pieds arqués ou voûtés ont aussi trois emplois distincts : percher, grimper, saisir. D'où trois grands ordres principaux dans la Curvipédie : Percheurs, Grimpeurs, Empoigneurs.

Suivons l'ordre de la création que nous avons écrit déjà pour classer ces six grandes divisions cardinales d'après la forme du pied.

Oiseaux nageurs. — Pour que la conformation du pied de l'oiseau d'eau fût en harmonie avec la destinée d'icelui; pour que l'oiseau pût glisser avec aisance et rapidité sur la surface de l'élément liquide; pour qu'il pût fendre l'eau sans effort, il fallait que ce pied fût armé d'une *rame* large et puissante, que le tarse fût court et comprimé latéralement, que la carcasse affectât la forme du navire. La nature a donc taillé sur ce patron le moule de l'oiseau d'eau, et lui a ramé les doigts au moyen d'une membrane large, mince et flexible. D'où les savants ont donné à l'oiseau nageur le nom générique de *Palmipède*, oiseau à pieds palmés.

J'aurais préféré *Rémipède*, parce que *rémipède* veut dire pied muni d'une rame et indique clairement la fonction essentielle de l'organe, tandis que *palmipède* a le tort de rappeler à l'imagination les palmiers de l'Arabie et les palmes du martyr, ce qui n'est pas la même chose. Ensuite on peut porter des membranes en guise de patins pour marcher sur la boue et non pas sur les eaux, ainsi que font le flamant et l'avocette. De sorte que le nom de pieds palmés n'enporte pas essentiellement l'idée de nageoire qui demeure invinciblement attachée au contraire au nom de *rémipède*. Mais comme je suis toujours heureux de pouvoir faire une concession à

l'Institut quand l'occasion s'en trouve, je consens volontiers à appeler indifféremment du nom de rémipèdes ou de palmipèdes l'ordre des oiseaux d'eau.

Donc le premier ordre de la Planipédie, par rang de primogéniture, sera pour nous celui des *Rémipèdes*.

Barboteurs. — Maintenant ce n'était plus un tarse court, mais bien un tarse d'une dimension exagérée qui était nécessaire à l'oiseau de rivage pour arpenter commodément *et sans souiller sa robe* la vase des prairies marécageuses ou celle des plages maritimes que le flot vient d'abandonner. La nature, qui va toujours au devant des besoins de ses créatures, a donc imaginé de jucher ce moule, le second-né du règne, sur de véritables échasses, c'est-à-dire sur des tarses longs, grêles et nus, amincis par devant suivant la liquidité du milieu à parcourir, et portant sur des pieds plus ou moins membranés; puis elle a proportionné la légèreté de la carcasse à celle de ses supports, et souvent la longueur du bec et la longueur du cou à la hauteur des échasses, ainsi que le témoigne ce vers du fabuliste :

Le héron au long bec emmanché d'un long cou.

Mais gardons pour une autre place les détails de ces harmonies piquantes, et bornons-nous pour le moment à signaler les principaux caractères séparatifs des ordres. Les savants qui continuaient à être bien inspirés, considérant ces échasses, baptisèrent le nouvel ordre du nom d'*Échassiers*.

J'accepte encore cette qualification pour donner une preuve de plus du grand esprit de conciliation qui est en moi, et aussi parce que le mot fait image. Je pourrais à toute force objecter que *Longitarses* vaudrait mieux qu'*échassiers* comme dénomination scientifique et régulière,... et encore que ce dernier titre est un titre masculin qui ne se prête pas à la substantivation féminine comme *Longitarse*, qui fait *Longitarsie*. Mais enfin, dès que c'est l'analogie qui fournit le vocable, dès que c'est la forme du tarse qui attribue le nom, comme c'était tout à l'heure celle du pied, je crois avoir parfaitement le droit d'approuver et de me taire, et j'en profiterai. N'oublions pas de mentionner un caractère commun à tous les échassiers, qui est la nudité partielle de la jambe.

Ordre second de la Planipédie, *dito* des Échassiers ou des Longitarsiens.

Coueurs. — Passons des terres molles aux steppes, de la vase qui tient les pieds crottés aux sables brûlants, aux cailloux, qui les tiennent secs, et examinons attentivement les modifications que cet organe va subir. Nous devinons d'avance qu'un oiseau coureur ne se chaussera pas de la même façon qu'un oiseau barboteur, et qu'il préférera l'espadrille à la botte de marais. C'est ce qui a lieu en effet : la nature, sachant que la rapidité de la course exigeait pour condition première un jarret impétueux, a commencé par munir le coureur d'un tarse robuste attaché par le haut à une jambe opulente, et par le bas à des pieds courts, légers et vigoureux, chaussés de semelles inusables. Le tarse n'est ici ni trop court, comme chez le nageur, ni tubulé, ni comprimé, ni trop long, comme chez l'échassier ; il est plein et cylindrique, et réunit dans une juste proportion les avantages des deux autres modes. Il n'est pas toujours nu non plus, comme dans les deux précédents ordres, mais bien duveté et fourré suivant la température des milieux. Et le pied n'a conservé de la forme primitive que des rudiments de membranes qui semblent encore nécessaires pour assurer la solidarité des diverses parties de l'appareil de progression. J'ai déjà expliqué, par la comparaison des os du sternum avec ceux du bassin dans toutes les espèces, pourquoi les bons coureurs font de méchants voiliers et d'excellents rôtis. Je dirai un autre jour pourquoi les mêmes coureurs se distinguent à première vue de tous les autres bipèdes ailés par la majesté de leur port ; mais une chose que je ne dirai jamais ni personne pour moi, c'est la raison qui a fait baptiser par les savants cet ordre si tranché des coureurs du nom de *Gallinacés*, d'*Échassiers* et de *Gralles*. Je suis condamné cette fois à tenir rigueur à la science et à rejeter sa nomenclature ridicule par respect pour la science elle-même et pour le sens commun ; c'est-à-dire que, de mon autorité propre, j'ai débaptisé ledit ordre *Échassi-Gallino-Grallique* pour l'appeler des *Vélocipèdes*, oiseaux aux pieds rapides. Je laisse à choisir d'ailleurs entre *Vélocipèdes*, *Cursoripèdes*, *Dromipèdes* et *Tachydrômes*, qui veulent dire la même chose. J'avouerai même que Dromipède m'irait parfaitement pour trois causes : la première, parce

qu'il est le plus court ; la seconde, parce que le public sait déjà par les jeux de l'Hippodrome que *drome* répond à *course*, et enfin parce que je tiens, comme je l'ai déjà dit, à rester au mieux avec la science qui emploie fréquemment cette même désinence, *Ocydromes*, *Dromés*, *Eudromie*. Malheureusement des personnes graves que j'ai consultées au sujet de cette option m'ont détourné de Dromipède par cette considération que le nouveau substantif faisait involontairement rêver au dromadaire. D'autres ont objecté la confusion étymologique résultant de l'emprunt fait à deux langues. Bref, je n'ai pas insisté sur cette candidature. Hélas ! il y a un nom qui convient mieux que tous les autres à l'ordre des coureurs, en ce qu'il peint d'un trait son histoire et ses mœurs. C'est celui qu'il porte dans la nomenclature passionnelle : l'ordre des *Raffinés* !

Soit donc dit le troisième ordre de la Planipédie ordre des Vélo-cipèdes.

La Tridactylie, caractère d'infériorité ou de primogéniture et de promiscuité scandaleuse, est commune aux trois ordres de la Planipédie. Elle simplifie extrêmement la tâche du classificateur en lui offrant le moyen de diviser d'abord chacun de ces trois ordres en deux grandes classes parfaitement distinctes par le nombre des doigts du pied : Tridactylie et Tétradactylie. Après quoi vient la subdivision de la Tétradactylie en deux nouvelles classes également séparées par un caractère net et tranché, celui de l'*utilité* ou de l'*inutilité* du pouce. L'oiseau n'appuie-t-il dans sa marche que sur les trois doigts de devant, il est *dactylirème* ou *dactyligrade* ; sur les quatre doigts, *pollicirème*, *pollicigrade*. Ces divisions sont si naturelles et si simples qu'on a lieu de s'étonner tout d'abord qu'elles n'aient pas frappé les esprits les moins clairvoyants. Mais comment apercevoir les choses les plus visibles quand l'Analogie passionnelle vous retire son flambeau ?

Je crois le premier ornithologiste venu très en état de me différencier d'emblée un tridactyle d'un tétradactyle par le nombre des doigts de pied ; mais je donne cent ans au plus fort, avec un merle blanc par-dessus le marché, pour me dire sans l'analogie la distance morale prodigieuse qui sépare l'oiseau marchant sur trois doigts de l'oiseau qui marche sur quatre. Là est cependant toute la science.

Et une science facile et commode, et attrayante pour le jeune âge; car, les institutions des bêtes n'étant que des copies très-ressemblantes des institutions passées et futures de l'homme, il ne s'agit que d'être un peu au courant de son histoire pour pouvoir classer n'importe quoi. Par exemple, grimper est un travail pénible; le grimpeur me représentera aussitôt les corporations des maçons, des charpentiers, des ramoneurs. Percher n'a rien de répugnant; le percheur chante et tisse: c'est l'art, c'est l'industrie reine des états modernes. Les empoigneurs sanguinaires sont la tribu guerrière et aristocratique, comme les coureurs des champs étaient les laboureurs du sol et les oiseaux nageurs les laboureurs des flots, etc. C'est-à-dire qu'il m'aura coûté plus de peine à établir un semblant d'ordre dans la division matérielle de la Curvipédie que je n'en aurais dépensé à loger dans la nomenclature passionnelle le règne tout entier. Mais ne nous laissons pas aller à ces regrets amers, et continuons notre tâche. Examinons les conditions de la forme du pied chez les oiseaux percheurs.

Percheurs. — Percher, c'est se tenir assis sur la branche dans une attitude horizontale, tandis que grimper consiste à se mouvoir autour du tronc dans une attitude verticale. Il tombe donc sous le sens que la forme et la direction des supports ne seront pas les mêmes dans l'un et l'autre cas. Cette considération explique *a priori* pourquoi je n'ai pu admettre une classification qui confond les deux ordres des percheurs et des grimpeurs, et fait même de ce dernier une simple famille de l'ordre des passereaux.

Pour que le pied puisse servir de support à l'oiseau sur la branche, il faut d'abord que ce pied soit doué de la faculté de saisir et d'embrasser cet appui; et, pour qu'il y ait possibilité d'embrassement, il faut qu'il y ait opposition directe entre l'avant et l'arrière-main, avec facilité pour les doigts et le pouce de se rejoindre. Aucun tridactyle ne peut percher, pas plus qu'il ne peut chanter ni se construire une habitation sortable, parce que le pouce, qui est nécessaire pour opérer la jonction ou l'enchâssement et *conférer la dextérité*, lui fait défaut. Les tétradactyles, comme le vanneau et la caille, chez lesquels le pouce n'est qu'un simple objet de luxe et ne peut servir à rien pour cause d'exiguïté, sont aussi empêchés

que les tridactyles à l'endroit du perchement. Enfin le martinet de nos églises, qui est un excentrique en tout genre et qui porte ses quatre doigts à l'avant pour ne pas faire comme tout le monde, le martinet se trouve placé par ce singulier caprice dans une position bien autrement anormale. Il en est réduit à rester constamment en l'air faute de pouvoir faire usage de ses pieds.

Mais ce n'est pas encore assez que les doigts et le pouce se fassent opposition. Pour que cette opposition soit sérieuse et l'assiette solide, il faut que le doigt de derrière qui tient tête aux trois doigts de devant soit pourvu d'une puissance de contractilité extrême, d'une vigueur et d'une longueur à l'avenant. D'un autre côté, l'oiseau, dont l'existence est attachée aux végétaux, et qui vit de leurs fruits, de leurs insectes, de leurs graines, peut être appelé à chaque instant à ramasser sur la terre ces divers éléments de nourriture que le vent ou la maturité ont détachés de la branche. Il faut donc encore que son pied voûté soit doué de la propriété de s'aplatir comme celui des coureurs pour lui servir d'appui sur le sol. Enfin, comme ses ongles ne lui ont été donnés que pour se soutenir sur son perchoir et non pour déchirer, il n'est pas nécessaire qu'ils soient soigneusement renfermés dans une gaine comme un rasoir anglais ou une griffe de chat.

Pour toutes ces causes donc la nature a doté l'oiseau percheur d'un tarse grêle, élégant, diaphane, d'une longueur moyenne, généralement nu et supporté par des doigts opposés et libres, garnis d'ongles innocents. L'existence de la membrane interdigitale n'appartient dans cet ordre qu'aux espèces ambiguës, et ces espèces se rapprochent plus des grimpeurs que des percheurs. Tous les oiseaux percheurs peuvent se mouvoir à terre par la marche naturelle ou par le sautillerment; tous se branchent pour dormir et ont le tarse dirigé dans le sens vertical; tous font des nids, et c'est le seul ordre qui fournisse des chanteurs, à une ou deux exceptions près. L'ordre des percheurs comprend un nombre considérable de familles; mais je ne sais pour quelle cause les ornithologistes ont pris la mauvaise habitude de le considérer comme un ordre en quelque sorte négatif et destiné à servir de refuge à tous les genres qui n'ont pas de caractère séparatif bien tranché. Nous verrons à

l'usage que l'ordre des percheurs n'est pas plus dépourvu de ces caractères que les autres, et que la confusion qui y règne n'est pas le fait de la nature, mais bien celui des savants, qui ont commencé à y introduire le chaos en baptisant cet ordre du nom absurde de *passereaux*, nom qui n'a de comparable en négation et en insignifiance que celui de Gallinacés.

Il y avait à choisir entre six caractères pédiformes pour donner à cet ordre une dénomination convenable : *Antidactyles*, *libéridactyles*, *fissipèdes*, de l'opposition et de la séparation des doigts ; *lévipèdes*, de la légèreté des tarses et des doigts ; *hamipèdes*, *innocipèdes*, pour distinguer les ongles innocents des ongles assassins de l'oiseau de proie. J'ai opté pour le terme générique de *sédipèdes*, qui signifie tout simplement pieds servant à s'asseoir. *Ramo sedens*, a dit Virgile à propos de Philomèle (rossignol).

Ordre premier de la Curvipédie : Sédipèdes.

Grimpeurs. — Nous passons de cet ordre à celui des grimpeurs, chez lesquels la structure du pied présente une contradiction si flagrante avec tout ce que nous avons vu jusqu'à présent et tout ce que nous verrons plus tard, qu'il devient plus que jamais impossible de comprendre comment les ornithologistes n'ont pas été d'accord pour en faire une des grandes classes du règne des oiseaux. Il y a bien une classification de Cuvier, semblable de tout point à celle-ci, et dans laquelle les grimpeurs forment un ordre à part ; mais cette classification-là n'est pas l'officielle.

Le système de progression chez les grimpeurs est tellement en antagonisme avec celui de tous les autres oiseaux que rien de ce que nous avons appris jusqu'alors ne saurait nous en donner une idée. L'existence des rémipèdes est attachée aux ondes, celle des échassiers à la boue, et celle des vélocipèdes à la terre. L'existence des grimpeurs est attachée au tronc des arbres dans toute la force du terme. Ils ne peuvent pas plus quitter cette place que le plongeon son bassin.

Le rémipède, l'échassier, le vélocipède, le sédipède, progressent sur un plan horizontal au moyen de doigts formant un système parallèlement horizontal et perpendiculaire à la direction du tarse qui transmet le poids du corps à ces doigts. Il faut intervertir tous les

termes de ces rapports pour tomber sur la loi du système de progression du grimpeur et de la structure de son pied.

Le plan sur lequel progressent tous les autres oiseaux est un plan horizontal, avons-nous dit ; ils marchent de l'arrière à l'avant. Le plan sur lequel progresse le grimpeur est vertical ; il marche de bas en haut. Cette marche est une ascension graduée qu'il exécute au moyen d'une série de bonds successifs semblables à ceux que nous accomplissons quand nous gravissons les marches d'un escalier à pieds joints. Et les malheureuses bêtes n'ont pas toujours l'agrément que nous avons, nous autres hommes, de pouvoir redescendre cet escalier quand nous l'avons monté. Cette faculté de redescendre n'est pas dans les dons du grimpeur. Le grimpeur ne marche pas *sur*, mais *contre*.

Alors nous devons voir d'ici quelle sera la forme du pied chez l'oiseau grimpeur ; car la nature est une, quoique multiple, et variée en ses combinaisons. La métamorphose du plan horizontal de progression en plan vertical entraînera évidemment dans l'agencement du pied un renversement analogue. Les oiseaux qui marchent sur l'eau ou sur le sol ont le plan du pied parallèle à celui de leur point d'appui et le tarse vertical. La loi sera la même pour le grimpeur ; seulement, comme le plan de progression du grimpeur (le tronc d'arbre) est vertical, le plan de son pied sera vertical et la direction de son tarse horizontale. Tous les autres oiseaux ayant la paume du pied tournée en bas, le grimpeur l'aura tournée en haut. Voyons maintenant par quels autres moyens extraordinaires la nature, si féconde en ressources, a dû pourvoir aux nécessités du nouveau système, et mettre le grimpeur en état d'accomplir sa rude et importante mission de conservateur des forêts.

Nous avons établi à l'occasion du pied du sédipède les conditions de la solidité de l'assiette en matière de perchement. Parmi ces conditions figure la nécessité d'une opposition sérieuse entre l'avant et l'arrière-main. Or, si nous réfléchissons que le pied, chez l'oiseau grimpeur, a une charge beaucoup plus lourde que chez l'oiseau percheur, en ce que l'effort nécessaire pour s'élever de bas en haut est plus violent que celui exigé par la progression de l'avant à l'arrière sur un plan horizontal, nous serons amenés sur-le-champ

à comprendre que la nature a dû non-seulement doubler et tripler la puissance d'élasticité du pied chez le grimpeur, mais accroître l'intensité de l'opposition entre l'avant et l'arrière-main jusqu'à équitable répartition de la charge du corps entre ces deux parties.

C'est ce qu'elle a fait en raccourcissant et en fortifiant d'abord les tarses, les jambes et les cuisses, puis en partageant les quatre doigts du pied en deux sections égales, deux à l'avant, deux à l'arrière. La nature n'a pas borné là les avantages qu'elle a cru devoir faire aux grimpeurs en compensation de la rude besogne qu'elle leur a attribuée; elle les a dotés d'une queue rigide, étagée et pointue, qui leur sert de point d'appui dans leurs ascensions; d'un bec droit et taillé en coin, propre à creuser le bois, et mû par des muscles cervicaux d'une force prodigieuse. Ce bec a été de plus muni à l'intérieur d'une langue vermiforme d'une dimension exagérée, enduite d'une matière visqueuse et terminée par une pince, à l'aide de laquelle les grimpeurs s'emparent facilement des insectes logés dans les fissures les plus profondes de l'écorce. Les grimpeurs de France et d'Europe sont exclusivement insectivores; ils font des nids pour eux et pour une foule d'espèces, mais pas un d'eux ne chante; ils remplacent d'une façon désagréable la musique par le bruit. C'est pour cela que dans la nomenclature passionnelle ils viennent avant les percheurs et non après, comme je les ai fait venir ici pour être agréable à ceux qui ont assimilé les Perroquets (percheurs) aux Singes.

Nous possédons désormais dans ce caractère de la division du pied en deux parties égales le moyen de désigner l'ordre des grimpeurs par un nom convenable. Nous aurions pu nous servir avantageusement déjà de l'adjectif latin *supinus*, qui veut dire *paume en l'air*, pour baptiser cet ordre du nom de *Supinipèdes*. Nous aurions pu encore emprunter à l'art du tonnelier le nom de l'instrument qui sert à rapprocher de force les cercles des futailles et qui s'appelle *tirtoir*, attendu que ce tirtoir, composé de deux mâchoires *mousses* qui se font opposition sans se rejoindre, est l'image parfaite du pied de l'oiseau grimpeur. Mais, comme le caractère de division du pied en deux parties égales avait frappé autrefois les savants, qui en avaient pris texte pour donner à cet ordre le nom de

Zygodactyles (doigts attelés par couples, du mot grec *zygos*, joug), nous avons préféré conserver cette dénomination en la latinisant, et nous disons, à l'instar des savants, le second ordre de la Curvipédie, ordre des *Jugipèdes*. A ceux qui aiment à choisir, je laisse *Scansori-pèdes*, qui veut dire pieds grimpeurs, et qui n'est pas sans charmes.

Reste le troisième et dernier ordre, celui des Empoigneurs, que la structure de ses doigts armés ne permet de confondre avec aucun autre, et qui tient dans le règne des oiseaux, par le privilège de la main prenante, la même place que l'homme parmi les mammifères; de même que le perroquet, qui fait partie de l'ordre des grimpeurs, occupe dans son règne le même rang à peu près que le singe dans le sien. L'ordre des Empoigneurs, vulgairement désigné sous le nom d'ordre des Rapaces, sera pour nous l'ordre des *Griffus* ou des *Serripèdes* (pieds armés de serres), on encore des *Rapacipèdes* (pieds ravisseurs). J'aurais pu au besoin employer *Serrimanes*.

Récapitulons nos six ordres : Rémipèdes, Échassiers, Vélocipèdes, Sédipèdes, Jugipèdes, Serripèdes. C'est la même classification que celle de Cuvier, à cette différence près qu'il règne un peu d'ordre dans la première et beaucoup de confusion dans la seconde. Les savants sont très-forts pour dire que tout s'enchaîne dans la nature, mais bien plus forts encore pour désunir ce que la nature a uni. Tâchons de garder le pied sûr aux mauvais pas où presque tous ont bronché.

De chacune de ces divisions cardinales partent successivement une foule de séries ambiguës, ambiguës de groupes à groupes, de familles à familles, d'ordres à ordres, et dont j'aurai grand soin à l'occasion de détailler les attributions conciliatrices; car l'ambigu de tous les règnes, je ne saurais trop le redire, a reçu de la nature une haute mission de ralliement relativement à l'homme, et je connais peu d'espèces de ce genre, à commencer par le phoque, le lamantin, le guépard, la bécasse et l'anguille, qui ne soient capables de le servir ou de lui être servies.

Je ne me borne pas dans le travail qui va suivre à prouver que la classification d'après le pied de l'oiseau est la moins imparfaite de toutes les méthodes de classification ornithologique présentées jusqu'ici, et que la forme de cet organe peut servir de compas pour mesurer la distance qui sépare chaque gradin des deux points ex-

trêmes de l'échelle. J'ai eu grand soin d'écrire à côté du nom de chaque individu sa patrie, son origine, sa demeure d'hiver et d'été, sa taille, son costume, ses mœurs, ses amitiés et ses inimitiés. J'ai dit les caractères généraux de chaque groupe, et j'en ai détaché les individualités les plus saillantes pour en faire le sujet d'études analogiques spéciales aussi souvent que ces types m'ont paru se recommander à la curiosité publique par leur illustration historique, artistique, cynégétique ou gastrosophique. J'ai ménagé le texte aux espèces insignifiantes pour faire une plus large part aux emblèmes les plus touchants ou les plus effroyables de la passion humaine. J'ai été charitable envers les noms reçus toutes les fois que ces noms ne m'ont pas paru s'éloigner trop ouvertement du bon sens. J'ai cherché plus d'une fois, et sans qu'il y parût, à atténuer les torts de la nomenclature officielle. J'ai usé de tous les ménagements, en un mot, pour amener l'esprit de système mesquin et étriqué à une transaction amiable avec le principe supérieur de la méthode synthétique, essayant, suivant ma pratique habituelle, de combattre et de vaincre l'ennemi avec ses propres armes.

J'ai prévenu tous les souscripteurs du *Monde des Oiseaux* que le volume qui suivrait celui-ci contiendrait un traité complet de chasse et d'aveceptologie. L'impossibilité matérielle de donner place dans le même volume à tous les développements analogiques que comporte l'histoire de trois cent soixante espèces, m'a forcé de renvoyer à ce traité de chasse une foule de détails de ce genre, et notamment l'analogie des moules les plus importants de l'ordre des Percheurs, qui comprend à lui seul presque autant d'espèces que les cinq autres. Ce n'est pas de ma faute si les nombreuses illustrations artistiques, culinaires et cynégétiques que renferme cette tribu m'ont fourni un demi-volume de texte; mais il n'y a pas de motifs qui puissent contraindre un analogiste à écourter des sujets tels que le pigeon, l'alouette, le rossignol, le rouge-gorge, le pinson, le chardonneret, la mésange, la pie, le geai, le corbeau, etc. Nécessité fait loi. Au surplus, les personnes qui ne verraient pas de bon œil la présente lacune ont un moyen fort simple de donner satisfaction à leur curiosité. Ce moyen est de souscrire au second volume du *Monde des Oiseaux*.

CHAPITRE VII.

Tous les oiseaux de France.

ORDRE DES RÉMIPÈDES (78 espèces).

L'ordre des Rémipèdes se divise premièrement en deux grandes séries principales d'après le nombre des doigts du pied : Tridactylie, Tétradactylie.

La Tétradactylie se subdivise en quatre séries d'après la disposition des membranes : *Dactylirèmes*, *Pollicirèmes*, *Fissirèmes*, *Sémirèmes*.

La série des Dactylirèmes comprend toutes les espèces qui n'ont de membranes qu'aux *doigts*, c'est-à-dire à l'avant, et chez lesquelles les trois doigts sont reliés par deux membranes.

La série des Pollicirèmes comprend les espèces chez lesquelles le *pouce* ou l'arrière est relié à l'avant par une troisième membrane. L'opposition entre les doigts et le pouce est la base de la classification pédiforme; c'est elle qui fournit dans tous les ordres les caractères les plus séparatifs et les plus faciles à saisir.

La série des Fissirèmes ou des *Lobidactyles* comprend les espèces qui ont une membrane *libre* ou découpée à chacun des doigts de devant. Elle est ambiguë entre les oiseaux d'eau et les oiseaux de rivage.

La série des *Sémirèmes* enfin se compose des espèces chez lesquelles les doigts ne sont qu'à moitié palmés. Elle est ambiguë entre les oiseaux d'eau salée et les oiseaux d'eau douce.

Ces deux séries ambiguës sont en *rapport de contraste*. La série

des *Lobidactyles* (grèbes) a *trop de pied* et *pas assez d'aile*; celle des Sémirèmes a *trop d'aile* et *pas assez de pied*. Les espèces de la première sont *Brévipennes*; celles de la seconde *Brévitarses*.

Tous les rémipèdes du globe se logent sans confusion dans les cinq catégories que nous venons d'établir. Mais une réflexion se présente avant toute opération distributive : l'Océan fut avant les fleuves...

L'Océan fut avant les fleuves; donc les premiers débuts de la volatilité eurent lieu sur la scène des mers; donc nous devons diviser l'ordre tout entier de la Rémipédie en deux classes : Rémipèdes d'eau salée ou *Pélagiens*, Rémipèdes d'eau douce ou *Fluviatiles*. Cette division, pour n'être pas de nécessité absolue, me semble pourtant naturelle et propre à faciliter le travail de la sériation; elle me semble commandée surtout par les considérations ci-après :

Toutes les espèces tridactyles, c'est-à-dire tous les moules ébauchés, appartiennent à la mer.

Pas une espèce pélagienne n'est ralliable à l'homme,

Pas une n'est mangeable,

Pas une n'offre le touchant tableau de la fidélité conjugale et d'un amour qui persiste au-delà du printemps.

Cette division en pélagiens et fluviatiles devra naturellement se reproduire dans la classification de l'ordre des Échassiers.

Je profite de l'occasion pour prévenir mes lectrices que ces histoires d'oiseaux d'eau, d'oiseaux de rivage, etc., ne sont pas toutes amusantes, et que j'en abrègerai beaucoup par esprit de charité évangélique. Je les prévient encore que je n'appuierai pas assez sur la définition des nuances des costumes, attendu que l'expérience des écrits des autres m'a prouvé que la plume était complètement inhabile à parler aux yeux et à suppléer le pinceau dans les petits détails de couleur. Je ne connais qu'une méthode rationnelle pour bien peindre les oiseaux; c'est celle qu'adopta Audubon, et qui consiste à faire poser dans chaque espèce le mâle et la femelle adultes, les jeunes, le nid, les œufs, le milieu où tout cela se tient, la nourriture, insecte, graine ou oiseau; puis à peindre l'ensemble avec ses couleurs véritables, et à le représenter de grandeur naturelle en regard du texte. Ce système n'a

qu'un inconvénient, qui est de produire des ouvrages qui coûtent trois mille francs, et que tout le monde n'est pas en état d'acheter; mais il offre bien des avantages en retour. Les désagréments des autres méthodes sont d'autant plus nombreux que dans une foule de séries les espèces muent deux fois par an, et que les femelles ne ressemblent jamais aux mâles. Dans l'ordre des Rémipèdes où nous venons d'entrer, par exemple, les femelles ont presque toujours un plumage gris et terne, tandis que les mâles se parent de brillantes couleurs. Donc, si l'on voulait être exact, il faudrait faire pour chaque couple d'adultes trois portraits à la plume, sans compter celui des jeunes. Or ce travail fastidieux et inutile est de ceux qui dépassent ma patience. Aussi me contenterai-je d'esquisser, et très-sommairement encore, les principaux détails de la toilette du mâle. Du reste, comme l'histoire des espèces les plus intéressantes de l'ordre a trouvé une large place dans ce volume ou dans le suivant, il n'y a pas beaucoup à s'inquiéter des plaintes des espèces oubliées.

Observation. — Les séries de l'ordre des Rémipèdes prennent leur nom de la forme du *pied*, les groupes de la forme du *bec*. J'ai conservé aux genres leurs dénominations populaires. Maintenant, comme le nombre des oiseaux de France est au nombre total des espèces du globe comme 1 est à 20, le lecteur ne devra pas être surpris de rencontrer dans cette nomenclature des séries qui ne se composeront que d'un seul groupe, d'un seul genre, voire d'une espèce.

RÉMIPÉDIE PÉLAGIENNE (28 espèces).

Quatre séries : Tridactylie, Dactylirémie, Pollicirémie, Sémirémie; un seul groupe : Curvirostres; dix genres : Pingouin, Macareux, Cèphe, Guillemot, Pétrel, Goëland, Mouette, Labbe, Hironnelle de mer, Fou.

C'est dans les continents nouveaux, c'est-à-dire fraîchement émergés, qu'il faut aller chercher l'origine des règnes; c'est à l'ornithologie de l'hémisphère austral qui est en train de se faire et de poser ses assises de corail qu'il faut demander les types primitifs

et l'histoire des débuts de la volatilité. Là, en effet, se rencontrent les moules disgracieux et les séries tronquées par de brusques transitions. On s'aperçoit en y regardant d'un peu près que la nature n'a pas eu le temps d'y achever ses ébauches et d'y ménager les nuances. L'Ornithologie antarctique est semblable à une galerie d'ancêtres remarquables par leur laideur, où beaucoup de cadres seraient vides. Or, l'intérêt de l'immense travail que nous avons entrepris exige que nous tracions une esquisse abrégée de ces créations de premier jet, afin qu'on les puisse comparer avec les créations de seconde touche qui sont spéciales à notre hémisphère, et par le moyen de cette comparaison saisir l'ordre et la marche de la série universelle. Je prie, au surplus, qu'on se rassure, l'esquisse tiendra dans quelques lignes.

Le fleuve est rare dans l'hémisphère austral; par conséquent la Rémipédie y doit être presque exclusivement pélagienne. Elle débute par le manchot, que nous connaissons surabondamment déjà, un Tarsigrade qui porte des nageoires en place d'ailes. Le manchot personnifie à lui tout seul la navigation en pirogue, c'est-à-dire l'enfance de l'art nautique, où le navigateur n'emploie que la pagaie. De ce moule inachevé, la nature saute brusquement à l'Albatros, tridactyle gigantesque de la taille du cygne, nageur parfait pourvu de larges rames et de rémiges aiguës pour piquer dans le vent. C'est déjà une organisation très-puissante, et le nombre des doigts du pied et la forme brutale du bec, où la matière n'a pas été assez ménagée et où l'on aperçoit encore les soudures de la charpente, sont les seuls caractères qui trahissent la parenté rémipédique du manchot et de l'albatros. L'albatros est tout l'ordre des nageurs à trois doigts de l'hémisphère austral.

De l'albatros *tridactyle*, la nature passe au Pétrel Géant, *tétradactyle*. Ici la transition est un peu plus ménagée. Le pétrel est ventru et gros comme l'albatros, pourvu aussi de larges rames et de bonnes ailes. Le bec est semblable de loin; mais de près, la différence des deux systèmes est facile à saisir. Le bec du pétrel a la mandibule supérieure surchargée d'une gouttière longitudinale en très-mauvais état, et qui semble destinée à conduire au dehors les humeurs du cerveau; la mandibule inférieure n'est guère plus achevée que

le reste, et demande aussi comme gouttière de fortes réparations. L'albatros et le pétrel forment tout le personnel de la navigation *mixte*, c'est-à-dire de la navigation qui emploie la rame et les voiles.

La famille des Plongeurs tétradactyles (Plongeurs) est absente dans l'hémisphère austral.

Après le pétrel géant et sa famille, espèces tétradactyles, après la navigation *mixte*, devraient venir les représentants de la navigation à *voiles seules*, qui compte dans l'hémisphère boréal de si nombreux emblèmes; mais ici le groupe est à peine indiqué par la présence d'un goëland, d'une mouette. Cette rareté des intermédiaires est dans l'ordre; le luxe de l'ambigu n'est permis qu'aux très-riches séries.

Puis vient la série des Pollicirèmes ou de la navigation *composée* et *omnimode*, *infra*, *supra*, *extra*, laquelle, à raison de son titre de série *extrême*, fait office de jalon dans le plan et doit être nécessairement représentée dans une création de premier jet. Le Fou, l'Anhinga, le Pélican, remplissent parfaitement, en effet, les cadres de cette série dans le jeune hémisphère.

Remarquez bien encore que toute la série *ambiguë* des Lobidactyles (grèbes, etc.) est absente. Celle des Sémirèmes ou des Brévitarces, qui est aussi une série *ambiguë*, compte à peine deux ou trois moules, parmi lesquels le *Paille-en-Queue* ou l'oiseau du Tropic, magnifique voilier à manteau de satin blanc dont l'apparition dans le ciel annonce la région tropicale. Mais j'ai à signaler à l'occasion de ce nom de Brévitarces un rapprochement d'excentricités bien bizarre, et qui fait voir combien la nature aime à se répéter.

Il faut dire que les Sémirèmes ou Brévitarces pélagiens ont reçu en langage vulgaire le nom d'hirondelles de mer. Ce nom convenait parfaitement à la série qui joue dans l'ordre des Rémipèdes le même rôle que les hirondelles de terre dans l'ordre des Sédipèdes; mais il est plus que probable que les parrains qui l'ont trouvé ne se doutaient pas de la puissance des liens analogiques qui étaient entre les deux familles.

Non-seulement les hirondelles de terre sont brévitarces comme celles de mer, c'est-à-dire ont des pieds invisibles et des ailes déme-

surées, mais la parenté des deux familles se démontre en ce que chacune a voulu fournir dans son ordre le moule le plus hétéroclite et le plus prodigieux.

La famille des Brévitarses de terre avait donné le grand Martinet noir, qui est le plus rapide de tous les voiliers de l'atmosphère continentale, qui fait quatre-vingts lieues à l'heure et ne se repose jamais.

La famille des Brévitarses de mer, pour ne pas rester en arrière, a produit la Frégate, le plus infatigable des voiliers de l'atmosphère maritime; la frégate, qui n'est pas plus grosse qu'un poulet et qui porte des voiles de douze pieds d'envergure; la frégate, qui fait la traversée du Sénégal au Brésil d'une seule traite pour prendre de l'exercice.

Le martinet ne peut pas se reposer à terre, il y resterait cloué; la frégate n'ose pas davantage s'appuyer sur les flots.

Le martinet, qui ne peut rien ramasser sur le sol, est obligé de voler au moineau franc une partie de son mobilier, des objets de literie tels que plume et paille; la frégate agit pareillement, et pour des motifs identiques, à l'égard de plusieurs oiseaux de mer. Elle commence même quelquefois par manger les petits avant d'enlever le matelas, ce qui n'est plus dans les instructions qu'elle a reçues du martinet, et ce qui l'expose à de cruelles représailles de la part des Rapaces.

La Frégate a, comme le Martinet, les quatre doigts tournés vers l'avant, disposition absurde!

La ressemblance des deux excentriques se complète enfin par un fâcheux côté: tous deux sont dévorés de vermine et éprouvent un besoin continuel de se gratter, de se peigner. Or, considérez attentivement la disposition et la structure de ces doigts dont la direction unanime en avant vous avait scandalisé tout d'abord, vous reconnaîtrez que ce pied est un véritable peigne, et que la disposition adoptée est celle qui devait favoriser le plus le jeu de cet instrument. Suivez la frégate et le martinet dans les airs à l'aide d'un télescope, vous les verrez presque toujours s'arrêter dans leur vol pour se gratter le front.

Quelle analogiste intrépide que cette nature, et comme elle se moque qu'on l'accuse de se copier et de se répéter!

Il y a à dire à l'avantage ou peut-être au désavantage de la Rémipédie en général qu'aucune espèce n'est avivore, c'est-à-dire ne fait sa nourriture habituelle de créatures ailées. Il y a bien les pétrels, les goëlands et les mouettes qui ne crachent pas sur la chair des baleines mortes, et qui ne se privent pas plus que la frégate d'avaler les jeunes oisillons au berceau; mais ces déjeuners-là sont des repas de rencontre, de véritables extra qu'il convient de laisser, du reste, au compte des Pélagiens.

Remarquons encore que tous les Rémipèdes pélagiens qui vivent exclusivement de poisson sont d'une maigreur excessive, quoique gros mangeurs. Ce caractère de maigreur, qui paraît résulter du régime de la matelote et de la bouillabesse, fournit à la thérapeutique humaine un spécifique assuré contre l'obésité.

Je signale enfin avant d'entrer en matière un autre caractère de la Rémipédie pélagienne non moins digne de remarque que le précédent. Ce caractère est celui de la *Parciparie* ou de la *Monoviparie*, qui semble particulier à cette catégorie. Beaucoup de Rémipèdes pélagiens nichent dans des souterrains et ne pondent qu'un seul œuf d'une forme très-pointue.

PREMIÈRE SÉRIE : *Tridactylie*. — Quatre genres : Pingouin, Macareux, Cèphe, Guillemot; sept espèces.

Caractères généraux. — Physionomie excentrique peu heureuse, attitude verticale, marche sautillante, allures de kangourou, poitrine évidée, bec sillonné et aplati en hauteur, recourbé à son extrémité supérieure; tarse amincis vers l'avant, très-courts et insérés à l'extrémité inférieure du corps; ailes impennes ou insuffisantes, vol défectueux; supra et infranotation excellente; mœurs passables; nids souterrains; monovipares, piscivores, immangeables. Toutes les espèces de la Tridactylie rémipède passent les trois quarts de leur existence sous les eaux. Leur ligne de gravité est parallèle à la direction longitudinale de leur corps, et se prend de la tête aux pieds comme chez l'homme.

GENRE PINGOUIN. — Deux espèces : le grand Pingouin *Impenne*, — le petit Pingouin ou Pingouin torde.

Puisqu'il résulte de l'antériorité d'émersion de l'hémisphère

boréal et du raffinement supérieur de ses aromes que l'animalité dans tous les règnes y a haussé d'un cran, nous savons pour quelle cause les glaces du pôle arctique ignorent les trois tribus du Manchot, du Gorfou, du Sphénisque, qui sont les trois premières expressions de la volatilité, qui se distinguent de tous les autres oiseaux par la privation des ailes et la possession des nageoires, et vivent sous le régime de la promiscuité.

Le moule qui vient immédiatement après ces trois espèces rudimentaires, et qui occupe le gradin le plus inférieur dans l'Ornithologie boréale, s'appelle le Pingouin. C'est le nom sous lequel les marins désignent encore aujourd'hui le manchot antarctique; mais cette désignation est vicieuse : le nom de manchot, qui fait penser à l'invalidé, est beaucoup mieux trouvé.

Le pingouin est, en effet, un progrès sur le manchot, mais c'est tout ce qu'on peut dire de plus à sa louange. Le grand pingouin a des ailes, c'est vrai; mais ces ailes sont dépourvues de plumes, et ne peuvent par conséquent lui servir pour le vol. Il se tient debout aussi à l'instar du manchot, et n'a pas la physionomie plus avantageuse; seulement il ne vit pas comme lui sous le régime de la promiscuité amoureuse. La différence du titre aromal des deux hémisphères est cause de cette amélioration spirituelle. Mais quels tristes amours que ceux de ces latitudes! Union temporaire formée par le besoin, rompue par la misère. La femelle ne pond qu'un œuf, qui est excessivement pointu, et qu'elle dépose dans une retraite souterraine. La nature, qui est femme et qui n'aime pas à se mirer dans ses moules inférieurs, a logé cette espèce et les voisins dans les déserts de glace les plus impraticables, comme pour cacher sa faute.

Le grand pingouin égale presque le manchot en hauteur; sa taille, dont il ne perd pas un millimètre, s'élève à plus de deux pieds. Tout le dessus de son corps, y compris son aileron, est d'un noir assez ferme; tout le dessous, à partir du menton jusqu'aux pieds, est d'un blanc pur lustré. Le bec, d'une couleur noir-corné comme les pieds, est beaucoup plus long que la tête; il est ridiculement comprimé dans sa hauteur, crochu à son extrémité, et sillonné de huit à dix rainures verticales. Une longue

tache ovoïde blanc pur, qui va de l'œil à la naissance du bec, contribue à donner une expression étrange à cette physionomie. Le grand pingouin, qui habite en été les parages du Spitzberg et du cap Nord, ne niche pas sur nos côtes; il n'y descend que lorsque les glaces du pôle, sur lesquelles il a fait élection de domicile, débâclent dans nos mers. Il y est du reste extrêmement rare, et n'est même pas très-commun dans sa propre patrie, à en juger par la valeur exagérée de l'œuf de cet oiseau qui trouve facilement acquéreur dans le commerce sur la mise à prix de mille francs.

Le petit pingouin qui vole quelquefois, et qu'on aura surnommé à raison de ces équipées le pingouin *aux grandes ailes*, n'est que le moule réduit du précédent. Sa taille est celle du canard; son bec n'est sillonné que d'une seule rainure. Il habite, comme le grand pingouin, les parages de la mer glaciale, d'où il descend plus fréquemment que son homonyme, grâce à des moyens de locomotion plus puissants. Mêmes habitudes et mêmes mœurs, même chair détestable.

LE MACAREUX. — Le genre Macareux, qui ne fournit qu'une seule espèce, est si voisin du précédent qu'on les confond parfois. Cependant, quoique le bec des deux tridactyles soit taillé sur le même patron, il offre chez le second des particularités assez bizarres pour mériter qu'on les signale. Chez le pingouin, le bec est plus long que la tête, mesurée de la nuque à l'origine des mandibules. Chez le macareux, les deux longueurs sont égales, mais le bec est beaucoup plus comprimé en hauteur, et n'offre guère plus d'épaisseur qu'une lame de couteau; et comme ce bec prend du sommet de la tête pour aboutir au menton, il finit par ressembler de profil à celui du perroquet, ce qui a fait donner au macareux le nom de Perroquet de Mer. Ce bec, très-propre à fendre l'eau, mais peu avantageux à la physionomie, est de couleur cornée, comme celui du pingouin; il est sillonné de haut en bas par quatre rainures d'un blanc sale qui descendent en courbes parallèles. Il est à remarquer que ce bec excentrique dont la racine, chez l'adulte de trois ans, embrasse toute la partie antérieure de la tête, n'a pas dans le jeune âge ce développement ridicule. Le macareux naissant a le bec quasi-droit et placé, comme chez les oiseaux réguliers, au

milieu du visage. Le bec du pingouin subit, du reste, une transformation analogue, et prend du corps avec les années. Règle générale : voulez-vous apprendre à reconnaître les parentés des becs, étudiez-les à l'état naissant, même avant la naissance, c'est-à-dire dans l'embryon.

Le macareux, assez commun sur les côtes de France, est un oiseau de la taille d'une poule d'eau, au manteau noir et à la poitrine blanche, les deux couleurs fort ternes. La puissance de son vol égale, si elle ne dépasse, celle du pingouin aux grandes ailes, ce qui ne veut pas dire qu'il abuse de ce moyen de locomotion. Il niche dans nos falaises de la côte maritime du nord, ne pond qu'un œuf pointu, et se marie de la main gauche comme la plupart des oiseaux d'eau. Je ne sais pas pourquoi on l'appelle le moine.

LE CÈPHE. — Il ne m'est pas prouvé que le Cèphe, qui habite presque exclusivement les parages du Groënland et de l'Islande, se laisse jamais entraîner sur nos côtes par la curiosité, le froid ou les courants; mais je n'ai pas voulu prétexter d'économie pour lui refuser l'hospitalité de cette nomenclature dans laquelle d'autres que moi l'ont logé. Ce que je sais de plus intéressant sur le cèphe, c'est qu'il est de la grosseur d'une eaille, s'habille comme le macareux, vit de même et porte un bec encore plus court, mais plus arrondi, moins haut et moins comprimé, ce qui l'éloigne un tant soit peu du perroquet quant à la physionomie. Ce bec est entouré de plumes à sa base comme celui des hiboux. J'ignore quelle raison a pu faire mêler le nom de colombe à celui de cet oiseau.

LE GUILLEMOT. — Trois espèces : guillemot à capuchon, guillemot noir, guillemot nain. Le plus grand des guillemots a de quinze à dix-huit pouces de hauteur; le plus petit est de la grosseur du pigeon. Le manteau est invariablement brun olivâtre ou noir, ainsi que la partie supérieure du col, le dessous du corps depuis le collier, d'un beau blanc. Le bec est plus long que la tête, légèrement recourbé à son extrémité supérieure, et garni de plumes à sa base inférieure. La physionomie s'améliore. La grande espèce est commune sur les côtes maritimes de la Picardie, de la Normandie et de la Bretagne, où elle niche dans les fissures des falaises. Le dénichement des œufs ou plutôt de l'œuf du guillemot

est, dans ces trois pays comme en Écosse, l'objet d'une industrie fort dangereuse; car l'oiseau a soin de choisir pour demeure un trou percé dans une paroi de roche verticale, laquelle n'est abordable qu'au moyen de longues cordes à nœuds accrochées par en haut à des bras d'hommes, et qui vous descendent, vous remontent et vous tiennent suspendu entre ciel et pierre dans les positions les plus favorables pour gagner le vertige. J'ai assisté à ce drame dans le voisinage d'Étretat; mais j'ai refusé d'y prendre un rôle.

Les guillemots s'aiment beaucoup, et les mâles paraissent conserver leur affection pour leurs femelles au-delà de la saison d'amour. C'est une particularité assez rare dans le milieu où nous nous trouvons pour mériter d'être signalée. Ils ont le vol très-court et s'élèvent à peine au-dessus de l'eau, mais ils nagent et plongent beaucoup mieux. Dans la saison des noces, le mâle essaie de tourner en volant autour de la femelle. Celle-ci regagne son nid en sautant de roc en roc.

Le guillemot est un progrès sur le pingouin, puisqu'il a des ailes; il a aussi le bec au milieu du visage, et ce bec plus droit, plus effilé, moins aplati en hauteur, est taillé dans des proportions acceptables. Le bec des guillemots *adultes* est semblable à celui des pingouins et des macareux *jeune âge*.

Toutes les espèces des quatre genres ci-dessus sont, comme le manchot du pôle antarctique, exclusivement piscivores. Les mâles quittent peu la mer; les femelles ne grimpent les falaises que pour pondre et couvrir. L'incubation dure très-longtemps dans ces espèces; les petits naissent couverts d'un épais duvet dont ils ne se débarrassent que fort tard. La chair de tous ces tridactyles est huileuse et de mauvais goût, immangeable pour des Européens, mais bonne pour des Esquimaux qui ont besoin d'ingurgiter force suif, force huile, pour alimenter la combustion de leur lampe intérieure. Cette mauvaise qualité de leur chair, jointe à leur talent remarquable de plongeurs, devait leur faire beaucoup d'indifférents et pas un ennemi; mais l'homme civilisé, qui aime à détruire pour détruire, n'en a pas moins voué ces espèces malheureuses à l'extermination. Il y aurait un moyen de les faire respecter peut-être, ce serait de forcer ceux qui les tuent à les manger.

En rapprochant et en comparant ces quatre genres de la Tridactylie rémipède, on reconnaît sans peine qu'ils forment une famille naturelle des plus parfaites, ce qui prouve que le caractère générique par nous adopté a été heureusement choisi. Seulement, puisque ces caractères généraux sont si faciles à saisir, je regrette qu'il ne soit pas venu à l'idée d'un nomenclateur de remplacer les noms insignifiants que portent toutes les espèces par un nom de série tiré de l'un de ces caractères. J'aurais voulu voir par exemple, en place de pingouin ou de guillemot, quelque chose comme *Statoriens*, *Saltigrades* (sauteurs), *Bythophiles* ou amis du fond de l'eau, *Géophobes* ou ennemis de la terre, etc. Statoriens fait image, Bythophiles vous dit où vous êtes, tandis que Pingouin et Guillemot ne vous disent rien du tout. On sait peu de détails sur la manière dont pèchent ces oiseaux, malgré la facilité avec laquelle on les pourrait observer du fond d'une cloche à plongeur.

Toutes les espèces de la Tridactylie, voire tous les plongeurs, symbolisent, quant à la forme, les premières ébauches de la création humaine. Le manchot, le pingouin et leurs congénères me paraissent offrir de nombreux traits de ressemblance avec les populations ichthyophages de l'Australie, de la Patagonie, du Groënland et des parages de la mer Glaciale : cheveux épais, laideur surhumaine, courtes jambes, buste exagéré, taille de géants ou de nains; sociétés régies par la promiscuité platonienne; habitudes souterraines.

Cette première entrée en matière suffit pour donner une idée de notre méthode qui commence par le commencement, comme on voit, et que je trouve pour cette raison plus rationnelle et plus philosophique que les méthodes de classification ordinaires qui manquent rarement de commencer par la fin, c'est-à-dire par les Rapaces. Je suis de ceux qui pensent que les oiseaux de proie n'ont dû être créés qu'après ceux qui devaient leur servir de nourriture, de même que le cheval n'a dû être créé qu'après la luzerne et l'avoine. La Tridactylie rémipède dont je viens d'esquisser le tableau est évidemment le début du règne volatile, et voilà que nous venons d'assister aux premiers efforts tentés par l'animalité pour prendre possession du domaine des airs. Les pingouins, les maca-

reux et les guillemots sont les Icares et les Montgolfiers de leur ordre. Ils parviennent déjà à s'élever un peu au-dessus de leur élément naturel, mais ils ne sont guère plus avancés que nos aéronautes d'aujourd'hui quant à la solution du problème de la direction aérienne. Cependant nous avons déjà vu par anticipation que l'albatros, qui pique droit dans le vent, avait jeté sur la question un grand jour par le changement introduit dans le système de sa voilure. Nous allons suivre maintenant la série des expériences aéronautiques dont les résultats se traduisent aussi bien sur la forme du pied de l'oiseau que sur la forme de ses ailes. Mais rions d'abord en passant de cet étrange illogisme des savants dont pas un n'oserait peut-être entreprendre l'histoire de l'Aéronautique des Hommes sans commencer par Icare, et dont pas un n'a manqué encore de commencer l'histoire de l'Aéronautique des Oiseaux par la fin.

TÉTRADACTYLIE PÉLAGIENNE.

DEUXIÈME SÉRIE : *Dactylirèmes*. — Un seul groupe : Curvirostrés ; quatre genres : Pétrel, Goëland, Mouette, Labbe ; quinze espèces.

La nature ayant eu plus de temps à elle pour parfaire sa série dans l'hémisphère boréal, il en est résulté que la série des plongeurs n'y a pas sauté aussi brusquement à celle des voiliers que dans l'autre. Le manchot avait là-bas pour plus proche voisin l'albatros ; nous allons voir ici le rapprochement s'opérer entre les deux ordres d'une façon plus normale.

Et d'abord le manchot a été supprimé pour cause d'excentricité et remplacé par des moules plus présentables. Nous avons vu dans l'étude qui précède le type primitif du bec aller se perfectionnant du pingouin au guillemot. Arrivé à ce dernier terme, ce bec est déjà presque droit, légèrement renflé seulement et courbé à la pointe. Du guillemot à l'albatros, le saut aurait été trop périlleux ; la nature a supprimé l'Albatros et réduit le moule du Pétrel-Géant pour adoucir la transition. Ce pétrel-géant s'est transformé en pétrels minuscules de la taille d'une tourterelle. L'énorme bec tubulé de l'espèce primitive, qui en était le caractère le plus sail-

lant, s'est rétréci jusqu'à la dimension de celui du guillemot, tout en gardant son type. L'engrenage s'est trouvé alors parfaitement établi entre la série des tridactyles et des tétradactyles pélagiens par le guillemot *nain* et le pétrel *nain*, et la constatation de la parenté des deux espèces a été d'autant plus facile que nous avons retrouvé chez les deux cousins la même et caractéristique habitude de pondre en des domaines souterrains et de ne pondre qu'un seul œuf.

GRUPE DES CURVIROSTRES. — Quatre genres : Pétrel, Goëland, Mouette, Labbe; quinze espèces.

Caractères généraux. — Bec recourbé, larges pieds palmés à l'avant, pouce minuscule; les plus marins de tous les oiseaux. Les Curvirostrés sont les rapaces de la mer. Il y a la famille des Rapaces de jour et celle des rapaces de nuit, comme chez les Serripèdes.

GENRE PÉTREL. — Trois espèces.

Caractères généraux. — Oiseaux de nuit, friands de cadavres. Bec articulé, comprimé et crochu à l'extrémité, assez semblable à celui des vautours, la mandibule supérieure ornée d'un fragment de tuyau, l'inférieure creusée en gouttière; tarses vigoureux, doigts largement palmés, ergot crochu pour se tenir au cadavre, ailes longues se croisant à l'arrière, plumage d'un noir fumeux. Les femelles nichent dans des terriers et ne pondent qu'un seul œuf. Les mâles, dans cette espèce ignoble, sont naturellement beaucoup plus gros que les femelles. Piscivores. Immangeables.

Les pétrels s'accouplent, mais ne se marient pas; ils nourrissent leur petit avec de l'huile de poisson qu'ils lui dégorgent dans le bec.

Les pétrels avaient reçu primitivement leur nom de la singulière faculté qu'ils ont de marcher sur les eaux comme saint Pierre; mais, comme on trouva que cette faculté ne les différenciait pas suffisamment des espèces voisines, les savants lui attribuèrent plus tard une dénomination latine qui leur convenait mieux, celle de *Procellaria*, mot à mot *oiseau des tempêtes*. Enfin le peuple et les matelots, qui ont l'imagination plus poétique que les savants, renchérèrent sur la correction de ceux-ci, et baptisèrent quelques espèces du genre du nom d'*Épouvantail* et de *Satanite*, comme qui dirait déléguée de l'Enfer.

La satanite la plus connue de nos marins et qui justifie le mieux son titre de fille d'enfer est celle de la mer du Midi, celle qui fait journellement, avec nos bateaux à vapeur, le voyage d'Alger à Toulon et retour. C'est un petit oiseau d'aspect assez lugubre et se rapprochant beaucoup par la couleur et la taille du grand martinet noir.

Invisible à tous les regards durant des mois entiers, aussi longtemps que durent le calme et le soleil, la satanite semble avoir déserté pour toujours le domaine des flots; mais que le ciel seulement fasse mine de se chagriner, qu'un gros nuage noir, bien rempli de tempête, étende sa draperie funèbre au-devant de l'astre lumineux, la morte se réveille soudain et, sans qu'on l'ait vue venir, sans qu'on sache d'où elle sort, apparaît tout à coup dans tous les sillages des navires. Vous pouvez l'apercevoir à l'arrière du bâtiment en détresse qui inspecte avidement de sa vue basse chaque lame, qui suractive le jeu de ses ailes muettes pour se mettre au diapason de la tourmente, et qui se multiplie à vue d'œil sans appel et sans bruit, à la façon des larves. Puis, tout cela disparaît comme par enchantement, de même que c'était venu, aussitôt que la colère de l'Océan s'est éteinte sur le naufrage.

Mais d'où pourrait venir en colonnes si serrées, sinon du noir abîme, la sinistre messagère de mort? où pourrait-elle rentrer si vite au retour du soleil, si vite que personne ne l'a jamais vue passer, sinon au manoir ténébreux dont les soupiraux ouvrent sur tous les points du globe? Pourquoi ces formes noires et légères, qu'on ne voit voltiger que ces jours-là sur les ondes, garderaient-elles le silence, si elles n'étaient des âmes de naufragés qui viennent chercher leurs sœurs? Ainsi interroge la légende de la satanite, qui n'a guère plus de sens commun que les autres.

Les pétrels ne sont pas des âmes de naufragés, ce sont les hiboux ou les oiseaux de mort de la mer. Ils éprouvent naturellement le même plaisir à voir un bâtiment courir sur un écueil que l'effraie de nos églises à entendre tinter le glas funèbre.

La satanite se dissimule pendant le calme et pendant le soleil parce que l'éclat du jour offense les yeux de l'oiseau nocturne. De même que l'*Effraie* cherche un refuge contre la lumière dans les

plus secrets recoins des voûtes de nos temples; ainsi l'*Épouvantail*, son quasi-homonyme, demeure enseveli de l'aurore à la nuit, au fond de souterrains obscurs et tortueux, terriers de lapin, trous de taupe. C'est là que les pétrels se retirent aussi pour pondre et couvrir leur œuf unique, et quand on les approche de jour pour leur ravir leur trésor, ils se défendent comme les mouffettes du Mexique, en empoisonnant leurs ennemis, c'est-à-dire en *éternuant* sur les envahisseurs une matière huileuse et fétide qui suinte de leurs narines, et plus d'une fois cette défense a été cause de mort d'homme. On a vu des dénicheurs suspendus sur l'abîme lâcher la corde qui les soutenait pour porter la main à leurs yeux brûlés par le poison et, vaincus par la douleur, se lancer dans l'espace.

Le pétrel, qui fait de l'huile de poisson et qui vit de la chair de baleine morte, pourrait bien représenter le pêcheur de cachalots, qui doit empoisonner le monde.

On connaît sur nos côtes trois espèces de satanite : la satanite de la Méditerranée, à laquelle s'appliquent plus spécialement les détails qui précèdent ; puis le *Puffin-Manck* et le *Petrel-Leach*, assez connus tous deux dans la Manche et dans la Mer du Nord, et dont les rochers des petites îles de l'Écosse semblent être les patries.

Le genre le plus voisin des pétrels est celui des goëlands, chez lesquels la courbure ou l'adoncité du bec est plus prononcée encore que chez les pétrels, et qui n'emploient guère que les voiles, c'est-à-dire les ailes pour la navigation, leurs larges pieds palmés leur servant beaucoup plus à se reposer qu'à naviguer sur les vagues.

GENRE GOELAND. — Cinq espèces : Goëland à dos cendré, — à manteau bleu, — à manteau noir, — à pieds jaunes, — rieur.

Caractères généraux. — Tarses moyens, pieds largement palmés, bec très-recourbé comme chez les oiseaux de proie ; mandibule inférieure comprimée et carénée; ouverture du gosier démesurée; ailes sur-aiguës, se croisant à l'état de repos ; plumage terne, variant du blanc au brun. Piscivores et carnivores, doués d'une voracité insatiable, peu délicats sur le choix de la nourriture et s'accommodant parfaitement de la domesticité. Immangeables. Les goëlands se réunissent en vols nombreux au printemps pour procéder

au tirage au sort des femelles. Aussitôt que cette opération est terminée, les femelles font choix de certaines falaises pour y pondre et y nicher en société. Je n'ai pas vu que les mâles se chargeassent de nourrir les femelles pendant l'incubation, ni les petits après leur naissance, ce qui me laisserait croire que les goëlands ne se marient que de la main gauche et ne considèrent pas l'union amoureuse comme un contrat sérieux.

Les goëlands sont les vautours de la mer; ils ont toutes les lâchetés et toutes les utilités de cette espèce. Répandus à profusion sur toutes les plages, ils remplissent avec zèle l'emploi de croquemorts maritimes. Ils sont à l'affût de tous les accidents malheureux qui arrivent sur mer, comme les vautours sont à l'affût de tous les meurtres et de toutes les boucheries de la terre. Ils inspectent avec attention l'intérieur de la lame qui s'élançe vers le ciel et saisissent avec une dextérité extrême les petits poissons qu'elle roule. Les marins tirent parti de cette habitude du goëland, en clouant un bout de sardine sur un morceau de planche qu'ils jettent dans le flot. Le goëland, qui aperçoit l'appât, se précipite dessus avec acharnement et ne manque jamais de se casser la tête.

Le goëland affamé aboie à la façon des chiens et des grands oiseaux de proie. Son vol, puissant et soutenu, lui permet d'entreprendre les plus longues excursions aériennes. Quand les gros temps arrivent, on voit les goëlands se diriger en grandes masses vers les terres, pour prévenir les pêcheurs qu'il est l'heure de rentrer. Le vol capricieux et facile du goëland, rasant parfois le flot, s'abaissant et se relevant comme la vague, anime la scène des ondes; les peintres de marine en abusent quelquefois; j'en ai tué sur la Loire, à plus de cent lieues dans les terres.

La nature, en faisant cet oiseau immangeable, invite indirectement l'homme à le conserver.

Le goëland à *dos cendré* et le goëland à manteau bleu dépassent le canard en grosseur; le goëland *rieur* a la taille du pigeon domestique. Les deux autres tiennent le milieu. Les femelles sont grises.

GENRE MOUETTE. — Cinq espèces : la Mouette *rieuse*, la Mouette *blanche*, la Mouette *cendrée*, la Mouette à *capuchon brun*, la Mouette *Pygmée*.

Caractères généraux. — Les mêmes à peu près que ceux du groupe précédent : taille inférieure, plumage de même couleur, moins varié encore, bec plus droit, comprimé également par-dessus et par-dessous. Les mouettes sont aussi peu délicates que les goëlands sur le choix de la nourriture, acceptent volontiers le poisson mort en place du vivant, et n'ont même aucune répugnance pour la chair des cadavres. Elles se jouent au-dessus des flots avec la même aisance que les goëlands, et forment une corporation bruyante dont les cris imitent parfaitement le grincement des cordages. — Mêmes habitudes, mêmes mœurs; complètement immangeables.

Les mouettes sont les corbeaux de la mer. Elles descendent fréquemment sur nos grandes rivières, sur le Rhin notamment et sur la Loire, par les gros temps surtout. Elles y font leur curée des cadavres des petits mammifères que les grandes inondations laissent après elles sur les rives. Elles rendent de grands services comme agents de l'hygiène publique en purgeant le littoral et la surface des eaux d'une foule de débris animaux putréfiés. Elles sont respectables pour cette cause.

La mouette rieuse ou grande mouette de l'embouchure de la Seine est de la taille du canard, et porte un bonnet brun foncé et un manteau cendré clair. Elle a le dessous du corps d'un blanc sale, le bec et les pieds rouges. La mouette blanche, dite aussi *Sénateur*, qui est de même taille, se distingue par l'uniformité de son plumage où tout est blanc, excepté le bec et les pieds, d'une couleur gris de plomb. La mouette cendrée et la mouette à capuchon brun se distinguent parfaitement par les deux caractères qui les ont baptisés. La mouette pygmée aux pieds rouges n'est guère plus grosse que la draine. Toutes ces espèces sont richement emplumées et déguisent sous ce luxe de plumes une charpente exigüe.

GENRE Labbe ou Stercoraire. — Deux espèces : le grand et le petit.

Le genre Labbe donne le type le plus achevé des voiliers-nageurs. Les ailes sont plus rapides, le bec plus recourbé que chez les espèces précédentes. Le doigt du milieu est dentelé en forme de scie.

Très-rapprochés des goëlands par les caractères extérieurs, les labbes s'en éloignent considérablement par les habitudes et les

mœurs. Le labbe, qui devrait s'appeler le *Forban* et non le *Stercoraire*, est un oiseau de grand courage qui attaque avec acharnement les autres oiseaux pêcheurs, même des oiseaux plus forts que lui, comme le fou et le grand goëland, et qui les contraint à lui livrer leur pêche. Le labbe est la frégate de nos mers. Du plus loin que ses malheureux contribuables l'aperçoivent, ils fuient à tire d'aile au lieu de l'attendre de pied ferme, mais le forban, mieux gréé qu'eux, leur donne une chasse rapide qu'ils ne peuvent longtemps soutenir, tombe sur eux de toute la puissance de son poids accrue par la vitesse, et, leur appliquant à un certain endroit du corps un coup de bec savant qui détermine un vomissement instantané, s'empare immédiatement de leur capture. Ainsi fait le pygargue avec le balbusard. L'analogie dans l'un et l'autre cas n'est pas difficile à saisir. J'ai nommé le forban ou l'écumeur de mer. Du même droit aurais-je pu incarner dans ces moules dominateurs les tyrans de la mer et tant d'autres tyrans qui s'engraissent des sueurs et du travail d'autrui. Si vous ne m'entendez pas m'emporter à ce propos en déclamations généreuses contre la tyrannie, c'est que depuis quelque temps la lâcheté des victimes m'a fait indulgent aux bourreaux.

Le grand labbe *Pomarin* (*Penmarin*) porte un costume sombre, uniforme, dont le plumage de la cane domestique ordinaire, s'il était un peu plus foncé, donnerait une parfaite idée. Sa taille est celle d'un gros canard. Celle de la plus petite espèce descend aux proportions de la mouette. Les labbes sont exclusivement piscivores; ils nichent comme les goëlands dans les falaises de la Mer du Nord et notamment sur les côtes de l'Écosse. On les tue quelquefois, mais on ne les mange pas. Le labbe est un parfait gastronome qui, comme nous, a l'habitude de faire tremper les harengs salés dans l'eau avant de les avaler.

Entre la série des Dactylirèmes et celle des Pollicirèmes, à laquelle nous touchons, la nature a logé la série ambigüe des Sémirèmes ou des Brévitarques, chez lesquels la grandeur exagérée des ailes se trouve compensée par la suppression totale d'une des membranes natatoires de l'avant et la réduction de l'autre.

TROISIÈME SÉRIE : *Sémirémie*. — Un genre; cinq espèces.

La Sémirémié ne renferme qu'un seul genre, celui des Hirondelles de mer ou des Sternes de la classification usuelle. Il renferme cinq espèces : la grande Hirondelle de mer, — l'Hirondelle de mer à longue queue, — le Pierre-Garin, — l'Hirondelle noire à ailes bleues, — la petite Hirondelle de mer de nos rivières.

Nous avons déjà vu les mouettes faire irruption dans nos eaux de l'intérieur, empiétant de la sorte sur les privilèges des espèces ambiguës. Cette tendance à émigrer vers les eaux douces signalait l'approche d'un groupe de cette catégorie. Après les mouettes viennent, en effet, dans l'ordre de la série universelle, les sternes ou hirondelles de mer.

Caractères généraux. — Tarses courts et légers, pieds étroits et semi-palmés, les deux doigts externe et médian seulement réunis par une demi-membrane, l'interne généralement libre; bec élégant, plus long que la tête, légèrement arqué et effilé, et se terminant en pointe; mandibules d'égale dimension; ailes très-grandes, aiguës et étroites, se croisant gracieusement à l'arrière; queue fourchue; ressemblance marquée avec les hirondelles. Beaucoup de plumes, peu de chair. Piscivores; rôti détestable.

Les hirondelles de mer se marient réellement, et le mâle nourrit la femelle pendant l'incubation.

Les hirondelles de mer, dont certaines espèces fréquentent plus volontiers nos fleuves que nos mers et nichent en grandes masses sur nos étangs de l'est, sont de charmants voiliers qui aiment à se jouer dans les airs comme leurs homonymes de terre ferme, et qui ne descendent de leur élément favori que pour se reposer sur les flots. Encore préfèrent-ils pour ce lieu de repos la terre, et notamment ces petits îlots de gravier ou de vase qu'on voit émerger aux basses eaux du sein de tous les fleuves. Les hirondelles de mer affluent en vols nombreux, surtout par les gros temps, sur les eaux de la Saône et du Rhône, du Rhin, de la Loire, de la Garonne. La Loire, dont le lit est barré d'une série infinie de bancs de sable, est leur fleuve de prédilection. J'en ai vu tuer un demi-cent d'un seul coup de canardière sur une grève de la Saône que la bande couvrait littéralement de ses corps. On tire fréquemment la petite hirondelle de mer sur les bords de la Seine, dans le voisi-

nage de Paris. Quand une hirondelle est blessée, on voit soudain toutes ses compagnes accourir pour lui porter secours, et le chasseur inhumain ne manque pas d'exploiter cet instinct de charité sociale pour tripler et décupler la tuerie. Cependant les hirondelles de mer sont les plus innocents et les plus gracieux de tous les oiseaux de leur ordre. Elles dessinent dans les champs de l'air d'aussi capricieuses arabesques que le martinet et l'hirondelle de fenêtre, et elles paraissent si heureuses de vivre que c'est presque un crime de les tuer.

La grande hirondelle de mer est un oiseau de la taille du corbeau, mais qui paraît beaucoup plus grand, étant beaucoup plus fourni d'ailes et de plumes. Elle a la tête noire, le dos bleu, le bec et les pieds orangés. Commune sur nos côtes à l'embouchure des fleuves. L'hirondelle de mer à longue queue et l'hirondelle noire à ailes bleues se reconnaissent facilement à ces marques; leur taille est celle de la tourterelle. Le Pierre-Garin est l'hirondelle de mer des côtes de la Picardie et du Nord.

La petite hirondelle de mer porte un manteau gris clair virant au blanc. Elle a le bonnet noir, le front blanc, le bec jaune clair, noir à la pointe, les pieds de même couleur que le bec. C'est celle que l'on rencontre le plus communément sur nos rivières. Sa taille est celle du merle.

QUATRIÈME SÉRIE : *Pollicirémie*. — Un seul genre, une seule espèce.

La *Pollicirémie* pélagienne, à laquelle nous pourrions concéder trois genres, Fou, Cormoran et Pélican, n'en doit renfermer qu'un seul d'après l'analogie. Ce genre, représenté par une espèce unique, est le premier des trois, le genre Fou. Le pélican n'habitait pas notre pays ou ne s'y rencontrant qu'une fois tous les cent ans, et toujours sur un étang ou sur un fleuve, j'ai eu deux excellentes raisons pour lui refuser place dans la *Rémipédie* pélagienne de France. Quant au cormoran, j'ai à dire que s'il est incontestable qu'il préfère de beaucoup aujourd'hui les plages maritimes de la Normandie, de la Picardie et de la Bretagne à nos étangs et à nos fleuves, cependant sa passion véhémente pour l'anguille trahit ses vrais penchants, qui sont fluviatiles. J'ai à dire que le cormoran a

reçu des ongles crochus pour percher et pour faire son nid sur les arbres, et que s'il n'ose plus fréquenter les eaux de l'intérieur et nicher dans nos forêts, c'est la méchanceté toute seule de l'homme qui en est cause et qui l'a forcé de chercher un refuge aux rochers des falaises. Laissez au cormoran la liberté du choix, et il optera pour les lacs, les étangs, les eaux douces, où se trouve le poisson qui lui revient le plus. Aussi fait-il en Chine où il y a amitié entre lui et l'homme, et où il n'a pas besoin de forcer ses penchants; et tous les cormorans qui s'expatrient journellement de France pour aller en Hongrie pêcher des anguilles ne viennent pas nous le dire. J'ajoute que le pélican et le cormoran sont deux moules de haut titre que la nature a pourvus de la locomotion omnimode et de la faculté de percher, parce qu'elle les a destinés à servir d'auxiliaires de pêche à l'homme, et que pour cette seule cause le pélican et le cormoran, qui représentent les faucons dans leur ordre, doivent être placés à l'échelon le plus haut de la Rémi-pédie, lequel ne se trouve pas dans la Rémi-pédie pélagienne; et voilà pourquoi, de mon autorité privée, je les retire de cette dernière division. Le cormoran et le pélican peuvent d'ailleurs parfaitement exciper de leur caractère de pêcheurs omnimodes pour cumuler les bénéfices des deux pêches. Faites attention ensuite que la division que j'ai établie entre pélagiens et fluviatiles n'a rien de *rigoureux*.

LE FOU DE BASSAN. — Originaire de la petite île de Bassan, située dans la baie d'Édimbourg et dont les falaises servent de domicile d'amour à des myriades d'oiseaux de mer. Le fou est un oiseau pêcheur de premier ordre; sa taille est celle de l'oie sauvage. Tarses courts et forts, le pouce relié à l'interne par une troisième membrane; pieds noirs lisérés de vert; manteau d'une entière blancheur; un petit coin de la face et de la gorge nu; ces deux parties sillonnées de trois bandes noires, dont deux partent de la naissance du bec et traversent les joues, et la troisième descend verticalement sur le milieu de la gorge; bec conique très-long et très-fort, terminé en pointe et fendu jusqu'en arrière des yeux; mandibules deutelées sur les bords; ailes vigoureuses, d'une envergure immense. Le fou est exclusivement piscivore et sa chair

est détestable; il niche dans des trous de rochers et ne pond qu'un seul œuf. La riche armature de ses pieds indique qu'il se marie.

La nature, qui paraît avoir été si prodigue de ses dons envers le fou de Bassan, a malheureusement oublié de le doter d'une intelligence proportionnelle à ses facultés physiques. Le fou de Bassan est une espèce victime comme la nature, hélas! en a créé partout; c'est le serf de la mer, le manant, le vilain, taillable et corvéable à merci par tous les viveurs parasites, par le labbe dans les mers du Nord, par la frégate dans les mers de l'équateur. Il est lâche, il a peur; il n'a pas la conscience de ses droits; il tend le dos à l'oppression au lieu de lui tendre le bec... alors toute sa puissance industrielle, tous ses moyens d'action, sont comme non avenues. Il travaillera pour autrui jusqu'à la consommation des siècles; même de temps en temps il s'estimera heureux que son digne et excellent maître veuille bien, dans sa miséricorde infinie, lui laisser de quoi vivre à lui le producteur; et il bénira cette réserve; car enfin ce maître pouvait tout prendre, il en avait le droit, puisqu'il en avait la force. Ainsi raisonnent les sots, je veux dire les fous.

Enfin voici donc un oiseau baptisé suivant ses mérites, le fou, un oiseau qui porte la croix noire comme l'âne et qui se laisse dépouiller sans résistance du fruit de son travail. Mais pourquoi ne les a-t-on pas tous baptisés ainsi?

Je soupçonne qu'il n'est pas entré dans l'esprit de beaucoup d'ornithologistes de se demander pourquoi le fou, qui semble appartenir à l'ordre le plus élevé des oiseaux d'eau par ses pieds et par ses ailes, n'a pas reçu de la nature un bec crochu comme tous les autres. C'est que la pauvre bête ayant été destinée à être traitée par l'émétique, il eût été illogique d'armer son bec d'un crochet qui n'aurait pu que contrarier l'effet du purgatif. Quelques ornithologistes distingués révoquent en doute la lâcheté du fou, et le représentent comme victime d'une indigne calomnie. Je respecte cette illusion candide, mais ne la partage pas.

.....

Ainsi nous avons vu dans la Rémipédie pélagienne franche se perpétuer les principaux caractères de la création primitive : inap-

titude culinaire, nidification souterraine et monoviparie. Ainsi le fou, qui tient la tête dans l'ordre des pêcheurs pélagiens, pond un œuf dans un trou comme le pingouin, qui occupe le gradin le plus inférieur de l'échelle. Je suis obligé de déclarer que ces espèces inférieures sont marquées pour disparaître les premières lors de la prochaine création d'Harmonie. Je pourrais même dès à présent dire par quels moules nouveaux elles seront remplacées ; mais le sujet est assez grave pour mériter un traité à part, et je ne voudrais pas déflorer ce livre par d'indiscrètes détails.

RÉMIPÉDIE FLUVIATILE (50 espèces) (1).

Nous émergeons enfin du tempétueux domaine de l'eau salée, que les Égyptiens nomment le domaine de Typhon ou du mal, pour entrer dans le milieu plus raffiné des lacs, des rivières et des fleuves. Aucune des espèces insociables que nous venons de passer en revue n'appelait l'homme, puisqu'aucune n'est mangeable et ne peut se rallier à lui à aucun titre. Mais avec l'eau douce tout va prendre un caractère plus humain ; la chair s'améliorera, quand ce ne sera pas le moral. On ne chantera pas encore, comme dans les règnes supérieurs, mais toutes les espèces bâtiront et nicheront à la face du soleil, et beaucoup s'associeront au souverain de la terre.

Il y a entre la Rémipédie pélagienne et la fluviatile la même distance à peu près qu'entre la pélagienne australe et la pélagienne boréale. La Tridactylie est absente dans la Rémipédie fluviatile comme le manchot (l'oiseau-poisson) dans la pélagienne boréale, et la Rémipédie fluviatile, prenant son point de départ à un gradin plus élevé que la pélagienne, monte naturellement plus haut qu'elle.

La Rémipédie fluviatile se divise en trois séries : Dactylirémie,

(1) Au nombre de ces cinquante espèces figurent deux variétés de canards domestiques et six oiseaux, qu'on ne rencontre en France qu'une fois tous les vingt ans.

Fissirémie, Pollicirémie. Ces trois séries renferment dix genres : Plongeon, Grèbe, Phalarope, Foulque, Canard, Oie, Cygne, Harle, Cormoran, Pélican.

PREMIÈRE SÉRIE : *Dactylirémie*. — Un groupe : Lamellirostres; cinq genres : Plongeon, Canard, Oie, Cygne, Harle; quarante espèces.

Le gradin inférieur de la Rémipédie fluviatile est occupé par la famille des Plongeurs, qui paraît être exclusive à l'hémisphère boréal. Les plongeurs, comme tous les moules placés aux extrémités des séries, sont ambigus entre les séries voisines. Ici l'ambiguïté est complexe; elle va non-seulement de la Tridactylie à la Tétradactylie, mais encore de la Rémipédie pélagienne à la fluviatile. Les plongeurs sont habitants des lacs, qui sont des mers d'eau douce, et qui forment pour ainsi dire un milieu ambigu entre la mer et le fleuve. Ils nichent à terre sur les îlots et les rives des lacs, y passent la saison des amours, et vivent sur l'océan le reste de l'année. Ils ont des plongeurs tridactyles la brièveté des ailes, la station verticale, les habitudes sous-marines, et ils engrènent par le nombre des doigts dans la série supérieure.

Le genre Plongeon renferme trois espèces : le Plongeon lunbrin, le Plongeon Catmarin, le Plongeon Lumme.

Caractères généraux. — Pieds palmés à l'avant, pouce libre comme chez les pétrels; attitude verticale, col long et effilé, bec long, étroit, légèrement arqué dans sa partie médiane et se terminant en pointe; ailes courtes, mais assez longues cependant pour permettre des déplacements considérables; piscivores, immangeables. Monogamie annuelle.

Les plongeurs ou plongeurs tétradactyles sont un progrès sur les tridactyles; ils ne sont pas rivés, comme ceux-ci, aux rochers qui les ont vus naître par l'absence ou la brièveté des plumes. Originaires des grands lacs du nord de l'Europe, ils descendent fréquemment sur nos côtes maritimes, et c'est presque toujours sur la mer qu'on les tire, ce qui les a fait prendre très-longtemps pour des amis exclusifs de l'eau salée. J'ai dit leur patrie véritable, qui est le lac et non le fleuve. Les plongeurs ne muent qu'une fois par an; ils émigrent quelquefois très-loin, et ne craignent même pas

de transhumer de la mer de Norwége à celle de la Corse en passant par le continent. Ils prennent étape en ces longues traversées sur certains grands étangs de France ou sur les lacs de la Suisse, dont ils savent le gisement par ouï-dire. Mais il arrive fréquemment que, faute d'expérience ou de renseignements suffisants, les pauvres voyageurs tombent au milieu des terres au lieu de tomber sur les eaux. C'est ce qui arriva à ma connaissance, en 1838, je crois, à une forte compagnie de plongeurs imbrins qui, pour avoir mal pris leur point, allèrent donner de la tête dans les jardins d'une petite ville de la Côte-d'Or, croyant descendre sur la Saône : beaucoup furent empaillés ou cuits par suite de cette erreur.

Le bec pointu, long et fort du plongeon a dû lui être donné pour forcer des serrures, c'est-à-dire pour ouvrir des coquillages. Je le soupçonne d'aimer les huîtres ou les moules.

Le grand plongeon imbrin est un oiseau d'une taille avantageuse, richement couvert et d'un aspect imposant. Il mesure plus de deux pieds de hauteur de la base au sommet ; son manteau, gris ardoisé et historié de larges taches blanches rectangulaires, tranche par sa gaieté et par son émailure sur les costumes des espèces voisines. La partie supérieure de la tête, du cou et de la gorge, est teinte en noir, le dessous du corps gris argenté d'une seule nuance. Le plongeon lumme, beaucoup plus petit que l'imbrin, et qui ne dépasse que faiblement la grosseur du canard, porte un uniforme tout semblable. Le Catmarin des pêcheurs de Picardie, plus commun et plus connu que les deux autres, approche du volume de l'oie ; la couleur rouge-brun de sa gorge ne permet pas qu'on le confonde avec ses congénères. Ces trois espèces, qu'on rencontre beaucoup plus fréquemment sur les côtes d'Angleterre que sur celles de France, nous visitent surtout pendant l'hiver. Elles ne reviennent aux eaux douces qu'à l'époque des amours.

La tribu des plongeurs ou des grands plongeurs des lacs donne la main à la série des *Fissirèmes* ou des *Lobidactyles*, plongeurs de moule réduit exclusivement fluviaux qui sont eux-mêmes contigus par le phalarope et la foulque aux *Coueurs de Roseaux Pollicigrades* (poules d'eau, râles), autre série ambiguë remarquable

qui forme trait d'union entre les rémipèdes et les échassiers. Ici, par conséquent, se trouve le nœud d'insertion de la série ambiguë des fissirèmes qui s'ouvre comme une parenthèse au milieu de la Dactylirémie.

SÉRIE DES *Fissirèmes* OU DES *Lobidactyles*. — Trois genres : Grèbe, Phalarope, Foulque ; six espèces.

Caractères généraux. — Ailes courtes, bec droit et effilé ; une membrane libre à chacun des doigts ; monogames ; nichant sur des amas de roseaux desséchés.

GENRE GRÈBE. — Quatre espèces : le grand Grèbe ou Grèbe Cornu, — Jougris, — Oreillard, — Castagneux.

Les grèbes, qui ressemblent aux plongeurs par le bec, par les ailes et par les habitudes piscivores, s'en distinguent facilement par la forme de leurs pieds, dont les doigts de devant sont enveloppés d'une membrane libre et non festonnée sur les bords. Ils habitent de préférence les eaux douces, surtout celles des étangs et des fleuves ; ils se réfugient l'hiver sur les grands lacs, rarement sur la mer. Les ailes des grèbes sont fort courtes, comme celles des tridactyles, et ils n'aiment pas à s'en servir, parce que l'on ne fait avec plaisir que ce que l'on fait bien. Or, les grèbes ne peuvent pas même quitter l'eau quand ils prennent l'essor ; leurs pieds pendants en rasant la surface, et la sillonnent d'une blanche traînée d'écume. Lorsque le froid de l'hiver les oblige à quitter leur patrie, ils émigrent en nageant et non pas en volant, et cette difficulté qu'ils éprouvent à se transporter d'un lieu à un autre est cause qu'ils affectionnent particulièrement les petits cours d'eau qui ne gèlent pas, et qu'il en reste un grand nombre sur nos grandes rivières par les froids les plus rigoureux. La nature a compensé ce désavantage des ailes courtes, qui ne permet pas aux grèbes de voler dans les airs, par la faculté de *voler sous les eaux* et de traverser ainsi de longs espaces sans être obligés de remonter à la surface. Les tarsi sont taillés en lame de couteau comme le bec du macareux. Les pieds étant placés à l'arrière du corps comme chez les pingouins, remplissent à la fois l'office de gouvernail (queue) et d'agents propulseurs, et communiquent au mouvement d'immersion une énergie extrême que favorisent d'autre part la

forme conique de la partie supérieure du corps, un long col effilé, une tête fine terminée par un bec droit et pointu, de dimension moyenne. Le système des cavités aériennes est en outre plus développé chez cette espèce et ses congénères que chez tous les autres oiseaux, ce qui s'explique par le besoin qu'ont les oiseaux qui plongent d'emmagasiner une plus grande quantité d'air que les autres. Triste avantage, hélas ! si l'on se souvient de ce que j'ai fait remarquer au quatrième chapitre de ce livre, que cette faculté d'emmagasiner de grandes provisions d'air entraînait comme conséquence fatale la facilité de dépouillement. De plus, si l'on observe que la robe des grèbes est une véritable douillette de duvet qui remplit toutes les conditions de la bonne fourrure, on comprendra aisément que ces deux circonstances réunies aient influé d'une manière désastreuse sur le sort de l'espèce. Tous les malheurs du grèbe lui viennent de ce que sa dépouille vaut un peu mieux que sa chair, qui est un des plus détestables morceaux que je connaisse et qui se défend toute seule.

J'ai consacré quelques lignes à la chasse du grèbe dans le traité spécial. C'est l'espèce qui a eu le plus à souffrir de la funeste invention du fusil à piston, ainsi nommé probablement de ce que le fusil (silex) et le piston sont totalement étrangers à cette arme. J'ai vu dans mon enfance le grèbe castagneux (plongeon vulgaire), très-commun sur la Meuse, se rire du fusil à pierre et se faire un malin plaisir d'épuiser la patience et les munitions du chasseur; mais, depuis trente ans et plus, les beaux jours de l'ironie sont passés pour le grèbe.

Les grèbes sont exclusivement piscivores. Leurs migrations en France ne vont guère plus loin que les lacs salés du Midi. Ils muent deux fois par an, comme la plupart des oiseaux d'eau, et les mâles affectent, en matière de costumes d'amour, les goûts les plus bizarres. Néanmoins, l'influence du quatrième doigt du pied s'est fait sentir vivement dans les rangs de l'espèce. Le ménage des grèbes offre l'exemple de toutes les vertus conjugales. Le mâle ne se contente pas de pourvoir à la nourriture de la femelle pendant l'incubation, il sollicite et obtient quelquefois l'honneur de remplacer la femelle dans cette fonction délicate. Je ne connais, parmi les oiseaux

d'eau, que cette espèce et celle du pélican où le mâle soit admis à de tels privilèges.

Le grand grèbe ou grèbe cornu. Taille du canard, col plus évidé, tête plus haute et plus fine, bec un peu plus long que la tête, droit et se terminant en pointe; manteau gris-brun lustré; tout le dessous du corps d'un blanc d'argent à reflets satinés, la plus précieuse des fourrures de l'espèce. Commun pendant l'été sur tous les grands lacs d'Europe et sur tous les grands étangs de France où il niche. Les grèbes mettent tout leur luxe dans leur parure de tête. Le costume de noces du grand grèbe se distingue surtout de la tenue de voyage par l'épanouissement d'une vaste coiffe carrée de plumes fines et soyeuses d'une couleur rouge-marron, légèrement nuancée de jaune à la racine, ladite coiffe se relevant aux angles par des pointes et retombant sur la gorge comme un collier de barbe. De l'origine du bec part une tache noire triangulaire qui va s'épanouissant jusqu'au sommet du front, où elle se relève sous forme de cornes noires à ses deux extrémités. Le cygne n'est pas plus vain de sa beauté que le grand grèbe de ses cornes et de sa cravate et n'étale pas plus majestueusement sa blancheur immaculée sur le miroir des eaux.

Le nid du grèbe, que le couple compose avec des brins de roseaux desséchés et qu'il pose sur un lit d'herbes mortes en l'y attachant solidement, est un progrès immense sur les terriers du manchot et du pingouin, et sur le trou de rocher du guillemot, creusé par la nature. C'est la première bâtisse confortable, créée par l'amour maternel. La femelle y dépose quatre œufs, qu'elle couve alternativement avec le mâle. Les petits naissent couverts de duvet comme tous les oiseaux d'eau et comme beaucoup d'oiseaux de proie. Ils savent nager et plonger *avant d'être sortis de l'auf*; le fait a été démontré par des expériences solennelles.

Le *jougris*, plus rare que le précédent, habite les grands étangs de l'Est. On le rencontre quelquefois sur la Seine. Son nom lui vient d'une plaque d'un gris métallique qui couvre ses joues et sa gorge. Il a le dessus de la tête noir, le col roux, le dessous du corps grisâtre; sa taille est celle de la poule d'eau.

Le grèbe oreillard, comme le grèbe cornu, se trahit par son nom.

Commun sur tous les grands étangs de la Lorraine, de la Bresse, du Berri. Taille du précédent; deux bandeaux rutilants en arrière des yeux; iris rouge, cravate noire, plastron roux, pieds noirs; le dessous du corps gris lustré.

Le grèbe castagneux, du volume d'une caille, le plus commun et le plus petit de tous les grèbes, se rencontre sur tous les fleuves, sur tous les ruisseaux et étangs, et jusque dans les bassins de la poissonnerie anglaise, rue de Rivoli, à Paris. La tête et le cou du mâle se colorent d'une légère teinte rougeâtre ou plutôt lie-de-vin dans la saison d'amour.

LE PHALAROPE. — Le plus petit de tous nos oiseaux d'eau, emblème des jolis canotiers. Taille de la grive; manteau brun-fauve, dessous du corps grisâtre; bec arrondi, droit et effilé, légèrement arqué à la pointe. Rare en France, où on le rencontre sur les eaux de la Lys, de la Somme, et dans les grands marais de l'Artois. Le phalarope est un plongeur intrépide dont le pied offre une certaine différence avec celui du grèbe. La rame, dans celui-ci, est partout d'égale largeur; elle est festonnée chez le phalarope et représente une série d'épanouissements et de rétrécissements de la membrane. La nourriture du phalarope n'est plus exclusivement animale: les graines de certaines plantes y entrent pour une partie notable. Une modification dans la forme du pied, si insensible qu'elle soit, ne peut avoir lieu sans introduire dans le régime diététique de graves changements. Je ne connais d'autres ennemis au phalarope que le brochet et le naturaliste; encore celui-ci ne le recherche-t-il qu'à cause de sa rareté. L'analogie, à qui je suis forcé de m'en remettre pour avoir une opinion sur la chair de ce plongeur, m'en dit fort peu de bien.

LA FOULQUE. — Macreuse, Macroule, Morelle de Lorraine, Judelle de Paris.

La chasse de la foulque s'élève, dans plusieurs contrées de France, dans le nord-est et dans le midi notamment, au rang de plaisir national de première classe. C'est dire assez que nous avons consacré à cet oiseau, dans le troisième volume, un chapitre d'une étendue proportionnée à ses mérites; ce qui nous permet de passer rapidement dans cette notice sur les détails de sa vie. Buffon parle d'une

seconde espèce de Foulque ou de grande Morelle qu'il appelle la Macroule. J'ai peur qu'il n'ait confondu cette espèce avec la Macreuse, qui est un véritable canard, dont il sera question dans la prochaine série.

La taille de la foulque est un peu inférieure à celle du canard. Manteau noir, bec droit un peu plus long que la tête, remarquable par une protubérance cornée d'une belle couleur blanche, qui remonte du bec sur la partie frontale et la couvre comme d'un casque. Pieds festonnés, nourriture mi-partie animale, mi-partie végétale, dans laquelle le frai de poisson et la graine de la flambe d'eau entrent pour la meilleure part. Commune sur tous les étangs de France, voire sur ceux de Saclé et du bois de Meudon. Le nid de la foulque annonce déjà que des progrès notables sont à la veille de s'accomplir dans l'art architectural de l'oiseau. C'est une couche de joncs épaisse de plus d'un demi-pied, au milieu de laquelle la mère creuse une légère cavité pour y déposer une douzaine d'œufs. La masse demeure flottante, mais elle est attachée aux roseaux voisins par des brins de jonc assez lâches pour lui permettre de monter avec l'eau, mais non de démarrer. La mère a besoin de toute la chaleur et de toute la sollicitude de l'amour maternel pour veiller à la conservation de sa nombreuse famille ; car tous les forbans de la terre et des eaux, le milan, le busard, le brochet et l'homme lui-même semblent avoir conjuré leurs haines contre l'espèce malheureuse et voté son extermination à l'unanimité. Heureusement que la tendresse de cette mère est à la hauteur de sa responsabilité, et que sa fécondité est proportionnelle aux chances de destruction qui menacent sa famille.

La foulque ou la judelle, malgré la pesanteur de son vol, peut entreprendre sans péril de longues traversées. On l'a plus d'une fois rencontrée sur le sommet des Pyrénées et des Alpes, franchissant bravement à tire-d'aile cette barrière de glaces qui sépare la France des contrées sans hiver. Mais le plus souvent les voyages annuels de la foulque française se bornent à une simple transhumation du nord au midi de sa patrie, des étangs de la Lorraine et de la Sologne à ceux des rives de la Méditerranée, depuis Hyères jusqu'à Cette. La chair de la judelle, qui est immangeable pendant la

saison d'été, époque où elle se nourrit principalement de frai de poisson, se corrige complètement à l'automne par le fait de la substitution du régime purement végétal au régime animal. J'ai même connu des pays où cette chair devenait tout à fait présentable, et où l'énorme couche de graisse dont elle était enveloppée formait pour l'épinard et pour la pomme de terre un condiment exquis.

Les foulques se marient ; les mâles acceptent noblement les devoirs que l'amour et la paternité imposent à toutes les bêtes de bien. Je demande pourquoi les savants et les chasseurs, qui ont donné tant de noms absurdes à la foulque, y compris ce dernier, ont oublié de lui en donner un joli qui aurait voulu dire casquette blanche, nom indiqué par la nature.

La série des Lobidactyles ou des fissirèmes forme trait d'union entre les rémipèdes et les échassiers.

Après avoir traversé la série ambiguë des plongeurs fluviatiles, nous rentrons dans la série des Dactylirèmes par le groupe des Lamellirostres.

LAMELLIROSTRES. — Nous conservons à ce groupe le nom de *Lamellirostres* que lui ont donné les savants, et qui a été pris de la forme particulière du bec de tous les oiseaux qui en font partie. Ce caractère générique a été si bien choisi, qu'il serait difficile d'en trouver un meilleur ; c'est pourquoi nous nous y tenons.

L'histoire de cette famille a pour l'homme un intérêt immense, puisque c'est elle qui lui a fourni toutes les espèces rémipèdes ralliées à titre de *domestiques*, plus une espèce ralliée à titre d'*auxiliaire*, plus toutes les espèces qui se mangent et qui se chassent. A tous ces titres, les lamellirostres sont pour l'homme, parmi les rémipèdes, ce que lui sont les Pulvérateurs parmi les vélocipèdes, les ruminants parmi les mammifères, c'est-à-dire une des plus riches sources de ses plaisirs, de sa richesse et de son industrie.

C'est dans l'étude intéressante des mœurs de cette famille que nous trouverons pour la première fois l'application de ce magnifique aphorisme d'analogie passionnelle : *le granivore est ami de l'homme qui fait*

veur les grains. On n'ignore pas que la plupart des bêtes ralliées à l'homme, à quelque ordre qu'elles appartiennent, l'éléphant comme le chameau, le cheval comme la brebis, la vache, le lapin et le porc comme la volaille, sont unanimes à confesser que leur attachement pour l'homme leur est venu principalement de l'amour de celui-ci pour les dons de Cérès. L'amour du pain a été le commencement de la sagesse pour les espèces dociles ; et il n'y a pas jusqu'aux espèces les plus carnivores et les plus rebelles par nature à la frugalité, comme le chien et le chat, que l'homme n'ait pliées à ses propres appétits par la puissance lénitive du pain. Ce phénomène jette un grand jour sur la loi des rapports moraux de l'homme et de la bête. Mais l'amour du grain ne suffit pas dans la Rémipédie, pour constituer la pleine condition de domesticabilité ; il faut que le renipède cumule encore avec cette disposition la solidité des chaussures. Il est presque impossible de rallier l'oiseau nageur qui ne peut pas marcher sur le gravier sans se blesser.

Le groupe des Lamellirostres, qui emploie avec un égal succès les rames et les voiles, représente la navigation mixte fluviale. Il se divise en trois principaux genres : Canard, oie, cygne.

Caractères généraux du groupe. — Pieds fortement palmés à l'avant, pouce superflu, tarsi vigoureux et courts, sortant de l'abdomen à la hauteur de la partie médiane, disposition qui rend la marche à terre possible, quoique peu gracieuse, en répartissant le poids total du corps d'une façon plus équitable que chez les plongeurs. Attitude horizontale et non plus verticale ; le plastron large et proéminent, taillé sur le patron de la proue du navire, comme le col sur celui du mât. Ailes plus ou moins aiguës ; queue généralement rudimentaire et relevée à l'arrière. Bec essentiellement composé de deux larges mandibules, plus ou moins aplaties ou cylindriques ; la supérieure plus longue que l'inférieure et terminée par une plate-forme ornée d'un onglet corné ; l'une et l'autre ourlées sur leurs bords d'une garniture de petites dents de scie dirigées vers l'arrière pour retenir la proie glissante ; la langue barbelée aussi latéralement. Deux genres principalement herbivores, le troisième omnivore. Toutes les espèces du groupe sont éminemment voyageuses ; elles ont pour principale patrie dans les deux conti-

nents les grands lacs des contrées du Nord, d'où elles descendent vers la fin de l'automne sur les contrées du Midi en bandes nombreuses volant dans l'ordre triangulaire. Vol sibilant et rapide, voix perçante à timbre métallique. A de très-rares exceptions près, les lamellirostres sont polygames, et muent tous deux fois par an; piscivores par occasion seulement. La plupart délicieux à la broche, supérieurs encore en salmis. Espèces fécondes, recherchées pour l'excellence et la tendreté de leur chair par tous les carnivores de la terre et des cieux.

GENRE CANARD. — Vingt-cinq espèces, dont deux variétés domestiques.

Les espèces du genre canard, généralement omnivores, se distinguent de celles des genres oie et cygne herbivores par la forme de leur bec, dont les deux lames sont beaucoup plus aplaties et plus horizontales et dont l'aspect est beaucoup moins monumental et moins majestueux. Beaucoup de canards ont encore conservé l'habitude d'aller chercher leur nourriture au fond de l'eau comme les plongeurs. Cette habitude a disparu chez l'oie et chez le cygne, qui ne plongent plus que du bec dans les circonstances ordinaires de la vie, et n'ont recours à l'immersion totale que pour se soustraire aux attaques de quelque formidable ennemi. Les canards sont en outre de beaucoup inférieurs pour la taille aux oies et aux cygnes. Ils nichent volontiers en terre ferme, dans les blés, dans les bois. Les autres caractères généraux du genre sont ceux de la famille.

Il est à remarquer qu'aucun canard d'Europe ne perche et que tous ceux d'Amérique jouissent de cette faculté. Cette différence d'habitudes a été attribuée avec juste raison, selon moi, à une nécessité provenant de la prodigieuse quantité de serpents qui infestent les eaux de l'Amérique. Ces serpents auraient fait l'existence trop difficile au canard, si la Providence n'avait octroyé à celui-ci un moyen de se mettre à l'abri du reptile avivore.

Le canard sauvage, qui est le type et le père de notre canard domestique, peut être considéré comme le pivot du groupe auquel on donne son nom. Fidèle à notre système d'échelonnement, qui consiste à placer les espèces de titre inférieur aux plus bas gradins de la série, nous commencerons celle du genre Canard par les

espèces dont les mœurs se rapprochent le plus de celles des plongeurs.

LE MORILLON. — Espèce unique. Un des plus petits Canards, taille de la sarcelle. Remarquable par sa huppe de plumes longues, effilées et noires à reflets bronzés, bec bleu clair à ongle noir, iris jaune, tarses et doigts bleus, membranes noires en dehors, rouges en dedans ; ventre et flancs d'un blanc pur, domino noir. Le morillon s'apprivoise, mais se blesse en marchant. Plongeur intrépide. Rôti parfait. Passager.

LE GARROT. — Espèce unique. Moins gros que le canard ; remarquable par un bec très-court et par une large tache blanche située à la racine du bec et tranchant sur la couleur foncée vert pourpre qui couvre la tête et la partie supérieure du corps. Iris jaune, tarses et doigts de la même couleur. Commun sur toutes les eaux vives à l'époque des passages. Se blesse en marchant. Passager.

LA RELIGIEUSE. — Espèce unique. Taille et figure du précédent ; ainsi nommée de l'opposition des deux couleurs noire et blanche qu'on remarque dans son costume, presque complètement semblable à celui de la pie. Rare et seulement de passage.

LE CHIPEAU OU RIDENNE. — Espèce unique. Moins gros que le canard. Bec plat, tarses et doigts orangés, membranes noires ; la tête enveloppée d'un filet à mailles noires sur fond gris ; petites couvertures des ailes roux-marron ; grandes couvertures, croupion et dessous de la queue noir ; miroir de l'aile blanc pur ; plastron et flancs rayés de zigzags noirs et blancs. Bon à toutes les sauces. Passager.

LE SIFFLEUR. — Deux espèces : le Siffleur proprement dit, moins gros que le canard ; bec bleu, noir à la pointe ; pieds plombés, front blanc, tête et col roux-marron ; gorge noire, poitrine lie de vin, ventre blanc ; miroir de l'aile à trois bandes, celle du milieu verte, les latérales noires. Très-commun en France pendant l'hiver, rare l'été.

Le Siffleur huppé, de même taille que le précédent ; huppe noire, bec rouge, tête et col rouge-brique, miroir blanc encadré de noir. Très-rare en France en tout temps ; originaire du Volga et du

Danube. Ces deux espèces se distinguent parfaitement de toutes les autres par leur voix aigre et sifflante, qui ne ressemble qu'à celle des pluviers. Passager.

LE PILET. — Espèce unique. Canard à longue queue; niche en France, commun sur toutes nos rivières.

LE MILOUIN (*Rouget, Rougeot*). — Taille du canard; bec noir à la base et à la pointe, bande transversale d'un bleu foncé; iris rouge, tarsi et doigts bleuâtres, membranes noires; tête et col roux-rougeâtres à reflet; dos, poitrine et croupion noir mat; flanc, cuisses et abdomen cendré clair. Niche en France, commun sur toutes les eaux du Nord et du Midi. Très-gros, très-rond, très-doux; s'apprivoise facilement, préfère les vers au grain; suit le jardinier pour s'emparer des lombrics que la bêche apporte à la surface. Il pêche malheureusement par la qualité de la chaussure.

LE MILOUINAN. — Même taille; bec bleu-clair, narines blanchâtres, iris jaune, tarsi et doigts cendrés, membranes brunes, domino noir à reflets verdâtres taillé en rond sur la poitrine. Niche en France. Moins commun que le Milouin; bec plus court et plus large.

LE SOUCHET ROUGE DE RIVIÈRE (*bec en cuiller*). — Le plus délicat de tous les gibiers d'eau; un peu moins gros que le canard. Bec noir très-élargi et très-plat, arrondi à son extrémité; tête et col verdâtres, poitrine blanche, ventre et flanc roux, miroir vert. Niche en France. Omnivore.

LA SARCELLE. — Deux espèces: la sarcelle d'hiver (arcanette, racanette). Le moule le plus réduit du canard; taille de la perdrix, tête, joue et cou d'un roux-marron brillant, miroir vert azuré et noir. La sarcelle d'été ou du Midi, plus petite encore que la précédente, bec bleu-cendré comme la précédente, la tête et le cou d'un roux-clair, une raie blanche au-dessus et au-dessous de l'œil, le dessus du corps roux-cendré, le ventre émaillé de taches noires; miroir vert. La sarcelle d'hiver, qui approche du souchet pour la délicatesse de la chair, est, après le canard proprement dit, le plus commun de tous les palmipèdes de nos eaux. La sarcelle niche dans nos étangs de l'intérieur, et plus particulièrement dans les mares des forêts. Elle s'abat fréquemment sur la plaine et se nourrit de

grains. La sarcelle s'apprivoise avec une faeilité extrême et fait l'ornement des basses-cours. Cet oiseau a la singulière habitude de porter son grain à l'eau pour l'amollir, après quoi elle le dépose à terre pour barboter.

LE CANARD SAUVAGE. — Type et souche du canard domestique, avec lequel il continue ses relations de parenté. Le mâle se distingue de la femelle non-seulement par le volume de la taille et par l'éclat du plumage, mais encore par une plume frisée et recourbée qu'il porte sur la queue. La femelle est dite *Cane*; le jeune *Albran*, et mieux *Halbran*, attendu que le nom vient de l'allemand *halber ente*, qui veut dire *demi-canard*. Le canard sauvage est au canard privé ce que le sanglier est au porc. Il n'est pas plus difficile de réduire le canard sauvage à la domesticité que de faire reprendre la vie sauvage au canard domestique. Les deux espèces s'accouplent encore et vivent fraternellement ensemble dans une foule de localités désertes et marécageuses. Elles viennent à la voix l'une de l'autre, et les femelles de l'espèce ralliée servent d'appeaux pour l'espèce libre. Le canard est omnivore comme le porc et fait ventre de tout; il barbote dans les eaux vaseuses et s'accommode de tout ce qu'on y rencontre, grenouilles, vers ou mollusques. Il est friand de grains et vague par les récoltes; il n'est pas jusqu'au gland, nourriture favorite du porc, qui n'ait pour lui des charmes; pour quelle cause il n'est pas rare de le rencontrer l'hiver dans les forêts de chênes. Enfin, il s'abat en grandes bandes sur les plages maritimes, quand le froid a solidifié la face des étangs et des lacs, ses demeures favorites. L'histoire du canard sauvage ayant été traitée à fond dans le troisième volume, au chapitre du gibier d'eau, je n'ai besoin de signaler ici que les caractères saillants et séparatifs du genre. Un de ces caractères les plus intéressants est la solidité de sa chaussure.

La dureté du pied, comme je l'ai dit plus haut, est la première de toutes les conditions de domesticabilité pour les oiseaux aquatiques; la granivorie ne vient qu'en seconde ligne. Peut-être même aurais-je dû, à raison de l'importance de ce caractère, diviser la série en deux catégories: l'une des *Duripèdes*, l'autre des *Mollipèdes*. Le cygne, l'oie et le canard qui sont, dans la famille des Lamellirostres,

les espèces les plus anciennement ralliées à l'homme, ne doivent cet avantage et cet honneur qu'à la supériorité de leurs chaussures. Il y a des siècles que l'homme eût domestiqué toutes les autres espèces, n'eût été l'impossibilité de leur faire une existence tolérable en terre ferme. Beaucoup de ces espèces et des plus estimables sous le rapport de la beauté du plumage et de la bonté de la chair, ont tenté d'imiter l'exemple du canard; mais une excoriation rapide des doigts et des membranes qui leur rend, au bout de quelques jours, la marche et la station douloureuses, les a toujours contraintes de renoncer à la tentative. Tous les palmipèdes de la série des lamellirostres peuvent être domestiqués, mais à la condition préalable que la basse-cour sera métamorphosée en bassin de Neptune et que les eaux de cette pièce ne gèleront jamais. Les Anglais, qui sont d'excellents expérimentateurs en matière de domestication et d'acclimatation des volatiles, ont donné un magnifique spécimen de la conduite à tenir vis-à-vis de cette famille éminemment sociable. Tous les amateurs, curieux d'augmenter le nombre des rémipèdes domestiques, doivent commencer par prendre pour modèle la création de la rivière Serpentine de Hyde-Park, où vivent doucement, sous la protection du constable et des mœurs, une foule de milouins, de sarcelles, de morillons, de siffleurs, etc., quasi privés, qui ne paraissent aucunement désireux de changer leur existence contre une autre. L'adjonction d'une semblable rivière au Jardin-des-Plantes fut dans les vœux de Geoffroy Saint-Hilaire, qui mourut avant d'avoir vu se réaliser sa modeste utopie. La cité parisienne possède aujourd'hui à sa porte un domaine magnifique, l'ancien parc royal de Neuilly, dont il serait facile de faire le plus charmant jardin zoologique du monde, et où les eaux vives ne manqueraient pas plus aux palmipèdes que les prairies aux bisons, aux élans, aux axis. A qui ne sourirait l'idée de voir les îles et les canaux de ce riant domaine, embellis par la présence du flamant rose, de l'ibis rouge, du grand pélican blanc, du phoque et de l'hippopotame? J'appelle sérieusement sur ce point l'attention de la Grande Maîtrise des Monuments et des Plaisirs publics. On ne saurait trop multiplier les jardins des bêtes et les jardins des plantes. On ne saurait faire vivre les gazelles et les cerfs trop loin des lions

et des tigres. Je crois même qu'à faire de Neuilly une école d'acclimatation pour le *Fauve exotique* et une faisanderie pour toutes les espèces de volailles, il y aurait quelques millions à gagner.

On me dispensera, je suppose, de faire l'éloge des vertus culinaires du canard, dont le pâté d'Amiens a porté la renommée jusqu'en Chine et en Californie.

On dit bête comme une oie, et l'on a grand tort. L'oie n'est pas aussi bête qu'elle en a l'air; elle est même l'emblème du paysan rusé. On ne dit pas bête comme un canard, et l'on a parfaitement raison, car le canard est un animal plein de ressources et de malices, et qui cache parfaitement son jeu lorsqu'il a intérêt à le cacher. Je l'ai vu nicher sur les chênes quand il trouvait à sa convenance un bon nid de corbeau qui lui épargnait la peine d'en construire un de ses propres mains; et dans ce cas, il n'est aucunement embarrassé de mener ses petits à la mare ou à la rivière: la mère les prend délicatement par la peau du cou et les transporte à l'eau l'un après l'autre. Seulement, dans cette espèce, c'est la femelle qui porte les culottes, et le mâle joue le rôle du mari ensorcelé. Le mariage, du reste, est un contrat qui n'engage aucun des contractants, et le mari profite habituellement de la liberté que lui accordent les mœurs pour s'affranchir de tous les embarras du ménage.

Le canard est un goinfre de la famille du porc; il a un appétit qui lui sert de chronomètre et lui fait dire à la minute près les grandes heures du jour, c'est-à-dire les heures où l'on dîne. La montre du renard lui-même, qui est excessivement soigneux de ces détails, retarde presque toujours sur celle du canard, et l'oiseau est bête à en revendre au quadrupède en matière d'imposture.

On sait qu'un blaireau ou qu'un renard qu'on tire vivant du terrier fait volontiers le mort pour qu'on ne l'achève pas, et réussit parfois, au moyen de ce mensonge, à tromper le chasseur novice. On n'est pas sans avoir entendu parler non plus du procédé suprême qu'emploient les chasseurs d'ours qui ont manqué leur coup, et qui consiste à jouer aussi le personnage de cadavre et à se laisser retourner sans mot dire par la bête. Ces ruses, qui le croirait? sont familières au canard cauteleux, comme il sera prouvé par l'histoire qui suit :

Un monsieur avait un furet qui s'ennuyait d'être seul; il lui apporta un jour un jeune canard pour lui tenir compagnie. La bête scélérate s'avance aussitôt vers l'étranger pour lui souhaiter la bienvenue d'usage en lui ouvrant la jugulaire d'un coup de dent, d'après la méthode mustélienne. La pauvre volatille, que ce début chagrine, essaie d'éviter l'accolade et fuit d'abord dans toutes les directions; puis, s'apercevant que toute tentative d'évasion est inutile, elle change de batterie, s'arrête tout à coup, feint de subir une attaque d'apoplexie foudroyante, et s'étend tout de son long sur le carreau comme une masse inerte. Le furet s'approche de la défunte, la flaire dans tous les sens, constate le décès et, dédaigneux de la chair, se couche auprès et se rendort avec la stoïque insouciance particulière à son espèce. A peine a-t-il fermé les yeux que la morte ressuscite et relève la tête pour juger de la situation; mais le mouvement qu'elle a fait a suffi pour troubler le sommeil léger de son argus, à qui l'aspect de cette tête dressée rend l'espoir d'une saignée copieuse, idée fixe des furets. Il tombe sur son sujet d'un bond, et se met en devoir de pratiquer l'opération. Désappointement nouveau, désillusion cruelle; la tête s'est détendue machinalement et s'est raidie en retombant lourdement sur le sol, preuve que l'apoplexie n'était pas simulée et que le col ne s'était redressé que sous l'effort d'une convulsion dernière. Et le praticien trop expert de regagner sa paillasse pour reprendre son somme. Ce que voyant, le propriétaire, qui observait le débat par le trou de la serrure, entre-bâilla la porte pour abrégér l'expérience, et le canard, profitant aussitôt de la voie de salut qui lui était offerte, s'esquiva vivement, abandonnant le furet mystifié à ses réflexions amères.

Or, voici en deux mots l'explication du mystère : les furets comme les fouines sont des bêtes qui n'aiment que le sang, et qui savent par expérience que ce liquide ne coule pas de la saignée après la mort. Voilà pourquoi ils méprisent souverainement le cadavre, et pourquoi, dans l'espèce, notre canard fut sauvé. Maintenant, qui avait pu révéler à l'innocente volatille dans un âge aussi tendre les mystères les plus profonds de l'organisme et le secret des secrets du furet ?

LE CANARD DE BARBARIE. — Canard *musqué*, canard d'*Inde*, trop connu pour que je le décrive. Originaire d'Afrique et acclimaté dans le midi de la France depuis l'invasion sarrasine; de volume mitoyen entre l'oie et le canard; porteur d'une queue assez longue à l'encontre des habitudes de l'espèce; nature impétueuse et volcanique; désagréable dans ses rapports journaliers avec la volaille. Le canard musqué est peu estimable au point de vue du rôti, à cause du haut goût de sa chair; mais il a l'immense avantage de produire, par le croisement avec la cane domestique du Midi, un métis d'une valeur culinaire sans égale, dit dans quelques cantons le *Mulard*. Le mulard, création de l'homme, de beaucoup supérieure à tout ce qu'a fait la Nature, est le moule précieux qui donne les énormes foies de canard pesant un kilogramme. Le foie de canard est, à mon sens, la merveille des merveilles culinaires. Je suis plus fier d'être Français quand je regarde un pâté de foie de canard que quand je regarde bien d'autres choses.

LE TADORNE (*Canard des Alpes*). — Plus gros que le canard domestique; riche plumage; bec très-court, orangé comme les pieds; tête et cou noir à reflets verdâtres; la poitrine bardée d'une magnifique ceinture orangée sur fond blanc, entourant tout le corps; abdomen et flancs d'un blanc pur, sillonnés d'un large bandeau noir; miroir éblouissant à teintes cuivrées. Le mâle porte au bec un tubercule rouge de sang dans la saison des amours. Le tadorne, qu'il est impossible de confondre avec aucune autre espèce de canard, est rare en France, où il niche dans les dunes de la mer du Nord et de la Manche, et aussi dans quelques hautes montagnes des Alpes. Il choisit volontiers pour domicile d'amour un terrier de lapin. Le tadorne joint à sa remarquable beauté un caractère d'une gaieté folle, et la mère est un modèle de tendresse maternelle. C'est une conquête qui vaut par conséquent la peine d'être tentée, et que je crois facile à réaliser. Ses habitudes terrestres ont dû lui durcir la plante des pieds, et dès lors aucun obstacle sérieux ne s'oppose à sa domestication. J'ai entrevu dans le livre de la gastrosophie de l'avenir une illustration éclatante pour le tadorne, qui ne se doute peut-être pas à cette heure des triomphes qui l'attendent.

L'EIDER. — Une seule espèce. Taille voisine de celle de l'oie; manteau de la cane sauvage, illustré seulement de mailles plus serrées et plus fines. L'eider est ambigu entre l'oie et le canard; il a le bec demi-cylindrique de la première et toutes ses habitudes. Je ne l'ai fait figurer à la fin du groupe du canard que pour me conformer aux usages reçus. L'eider, dont le duvet fournit à l'opulence son plus précieux couvre-pieds, est étranger à la France continentale. Sa patrie est au nord de l'Europe, sur les lacs populeux de la Norvège et de la Suède, d'où il descend quelquefois, mais fort rarement, sur nos mers par les froids rigoureux. L'eider, qui s'arrache le duvet pour en faire un lit moelleux et chaud à sa progéniture ou du moins à ses œufs, est nécessairement un emblème de l'amour maternel.

LA MACREUSE. — Deux espèces : la Macreuse, la double Macreuse. Je déclare qu'en faisant figurer ce genre dans le groupe des canards, j'ai poussé la déférence pour la classification officielle au delà des limites permises; car les macreuses appartiennent beaucoup plus à la Rémipédie pélagienne qu'à la Rémipédie fluviatile. Elles n'ont pas le bec terminé par un onglet comme tous les canards, et elles passent les trois quarts de leur vie sur la mer au-dessus des bancs de mollusques où elles vont chercher leur pâture en plongeant. Leur véritable place était donc un poste d'ambigu entre la Rémipédie pélagienne et la fluviatile, à la hauteur de la Dactylirémie, section des Lamelliostres.

La Macreusé proprement dite est un grand canard à manteau sombre uniforme, qui vit comme je viens de dire, et qui ne s'égare que très-rarement dans les eaux de l'intérieur. La double Macreuse a la taille plus forte, mais c'est la seule différence qui existe entre les deux espèces. Leur chair, comme celle de tous les piscivores exclusifs, est un piètre régal.

VARIÉTÉS. — Le Canard de Pologne à bec recourbé, dont le plumage est d'une entière blancheur, semble être une création de l'homme; car on ne le retrouve nulle part à l'état libre. Ce serait dès lors une variété et non un genre, et l'espèce qui porte la huppe et qui est connue dans nos basses-cours serait une variété de cette variété. A tort ou à raison, j'ai pensé ne devoir mentionner que

ces deux seules variétés parmi toutes celles que l'homme a obtenues depuis des siècles dans cette famille. On sait que le canard domestique ordinaire, abandonné à lui-même, ne tarde pas à reproduire, comme le coq et le chien, le type primitif de la race : tête et col d'un vert velouté à reflets métalliques, plastron lie-de-vin séparé du col par une zone blanche en forme de collier.

J'aurais eu le droit de faire figurer dans cette nomenclature le plus joli de tous les canards du monde, le canard percheur de la Caroline, qui se reproduit parfaitement en France au Jardin des Plantes et ne tardera pas à s'y acclimater.

ÉGARÉS. — J'ai dit que les hivers exceptionnels amenaient sur nos côtes et dans nos eaux de l'intérieur quelques rares individus d'espèces appartenant aux régions les plus hyperboréennes du continent d'Asie et du continent d'Amérique, et que telle de ces apparitions demandait quelquefois un demi-siècle pour se renouveler. J'ai ajouté que les débordements extraordinaires de nos fleuves du Midi stimulent de temps en temps la gourmandise et la curiosité de quelques espèces africaines. Je désigne sous le nom d'*Égarés* ces hardis navigateurs battus par les tempêtes ou détournés de la voie de leurs pérégrinations normales par des intempéries outrées, par la curiosité, par la faim, par un motif accidentel quelconque. Au nombre de ces rémipèdes égarés figureront dans le groupe des Lamellirostres la Macreuse d'Amérique et la Macreuse couronnée de la Sibérie, le Canard à collier du voisinage d'Archangel, le Canard à longue queue de Terre-Neuve, la Sarcelle d'Égypte à iris bleu, marquée d'une tache blanche sous le bec.

GENRE OIE. — Six espèces.

Les oies diffèrent des canards par la forme de leur bec beaucoup plus cylindrique, plus étroit, plus développé en hauteur, plus semblable à un nez humain. Les oies vivent plus à terre que sur les eaux, se nourrissant presque exclusivement de la tige des végétaux qu'elles tondent comme les brebis. Elles sifflent à la façon des reptiles. Les mères s'associent pour l'éducation de leurs couvées, et, quoique vivant sous les lois de la polygamie, les mâles ne demandent pas mieux que de se mettre à la tête de ces associations, comme font les étalons dans les steppes. Il y a ici un progrès véritable

dans les mœurs, progrès dû à l'influence amélioratrice de la nourriture végétale. Les oies nichent à terre à la façon des canards. L'oie donne un *duvet* beaucoup plus fin que le canard, qui ne donne que de la *plume*, et si sa chair n'a pas la finesse de celle du rouge ou de la sarcelle, du moins a-t-elle encore une très-haute valeur culinaire; car je ne connais que le pâté de foie d'oie de Strasbourg qui puisse lutter avantageusement contre la terrine de Nérac. C'est l'oie qui remplaça jadis le paon et le faisan comme rôti d'honneur sur la table de nos pères; elle a dû céder à son tour cet emploi glorieux au dindon, précieux cadeau du Nouveau-Monde, qui trouvera bientôt, je l'espère, par un juste retour des choses d'ici-bas, des rivaux plus heureux. Je fais, en m'exprimant ainsi, allusion au coquard, métis du faisan et de la poule domestique, qui me semble appelé aux plus hautes destinées culinaires. Remémorons-nous à ce propos les grands principes de la vraie esthétique.

La nature est le domaine de la Création divine, impersonnelle, immuable; l'art est le domaine de la création humaine, personnelle, variable et infinie. L'art culinaire est l'une des branches les plus importantes de l'art universel. L'homme a créé, en matière de grains, de fruits, tout ce qu'il y a de plus délicieux sur la terre, le blé, la pêche, le chasselas, la reine-claude, et il est tenu de continuer son œuvre de l'*incarnation de l'idéal* dans les moules animaux. C'est ce qu'il fait quand il obtient par le croisement des races des métis dont la chair est supérieure à celle de leurs auteurs. Or, par cette raison bien simple que les meilleurs des fruits et les plus belles des fleurs sont des fleurs et des fruits de création humaine, c'est-à-dire des produits de l'art, il est fatal que l'emploi de rôti d'honneur soit rempli par un gibier créé ou amélioré par l'homme et non par un gibier de création naturelle. Et remarquez que ce rôle est déjà assigné dès aujourd'hui au coquard, au mulard, au chapon, à la poularde, qui sont des créations de l'homme, et que les ortolans, les grives, les carpes, les saumons, les truites, etc., etc., ont essentiellement besoin de l'intervention de la science du croisement des races et de l'engraissement des individus pour valoir tout leur prix. J'ai sous les yeux le menu d'un banquet d'harmonie offert par les hauts gastrosophes de la phalange du Faisan Doré de Bougival aux gastro-

sophes de cent autres phalanges d'Angleterre et de France; j'y cherche vainement parmi les mets d'honneur un ouvrage sorti des mains de la nature.....

On parle trop de la puissance de la nature; cette puissance est en effet immense quand la nature travaille sur son terrain; mais sortez-la de ses attributions et demandez-lui de vous confectionner une pêche de Montreuil, elle vous avouera sans rougir sa maladresse et son incapacité. Tous les fruits supérieurs de nos jardins sont des fruits métis ou bâtards provenant de fabrique humaine et que la nature cherche vainement à copier. Il en est de même du mulard, du coquard et de la poularde, qui sont des moules de création humaine que la nature est complètement impuissante à tailler.

C'est parce que les moules de la nature sont bornés et parce qu'ils peuvent se reproduire indéfiniment par le semis que ces moules ont si peu de valeur. C'est au contraire parce que les œuvres de l'homme sont enfantées par l'imagination, la science et le caprice, parce qu'elles portent le cachet de l'individualité et ne sont pas multipliables par la voie naturelle, que ces œuvres ont tant de prix. Les harmoniens, qui ont reculé les limites de l'art au delà de nos aspirations les plus idéales d'aujourd'hui, ont trouvé le secret de métisser et de chaponner dans l'œuf les coqs, les faisans, les befigues, les sterlets, les saumons, les truites. Ils ont gagné à cela de doubler et de tripler la taille de ces espèces en perfectionnant leur saveur. Ce n'est pas la nature que l'on dit si puissante qui ferait de ces miracles. La nature ressemble aux enfants; elle adore les fruits aigres, et si on la laissait faire, elle détruirait en un quart de siècle tous les monuments de la sculpture, de la peinture et de l'architecture; elle remplacerait la rose double par la simple et la pêche par l'amande amère. Ce malheureux Jean-Jacques a formulé la plus sottise et la plus dangereuse de toutes les propositions quand il a dit que tout était bien *sortant des mains de la nature*.

Le genre Oie comprend six espèces : l'Oie du nord, — l'Oie première, — l'Oie sauvage, — l'Oie à front blanc, dite aussi l'Oie rieuse, — la Bernache ou l'Oie armée, — le Cravant. Aucune de ces espèces n'est indigène de nos contrées. L'oie sauvage elle-même, qui descend tous les hivers par vols nombreux sur nos pays de plaines,

a cessé de pondre en France depuis la fin du dernier siècle. L'oie domestique, que je n'ai pas voulu séparer de l'oie première qu'on dit être son type primitif, l'oie domestique et la bernache sont les seules espèces qui se reproduisent chez nous, mais en domesticité. La chair de ces espèces est de beaucoup inférieure en général à celle de l'oie domestique, qu'il est facile de charger d'embonpoint à l'aide des moyens les plus naturels et sans recourir à des procédés barbares. Les oies sauvages ont pour ennemi principal le pygargue à tête blanche, qui les accompagne d'habitude dans leurs pérégrinations hivernales.

Le genre Oie confine au genre Cygne, son supérieur immédiat par l'oie *tuberculée*, qui porte un casque au front comme le cygne et l'égale presque en grosseur.

GENRE CYGNE. — Trois espèces.

Les oies sont des herbivores qui fauchent l'herbe des champs ; les cygnes des herbivores qui extirpent l'herbe du fond de l'eau. On pourrait au besoin distinguer les deux genres par les noms de *Faucheurs* et d'*Extirpateurs*, mais il serait encore bien plus simple de les distinguer par les titres analogiques de *Manant* et de *Gentilhomme*.

Le cygne est la plus magnifique expression de la Rémipédie ; la navigation mixte n'a pas de plus parfait modèle. Le col de l'oiseau de Léda, qui sert d'ornement obligé à tant de fontaines publiques, a été consacré par l'usage comme un type souverain de grâce. L'élévation morale du cygne est au niveau de sa blancheur immaculée et de son élégance suprême ; il aime et se marie, bien que cet amour se ressente encore de la barbare influence du milieu aquatique. Le cygne, en effet, ne se marie que pour un an quand il est libre, et le choix des femelles donne lieu chaque année, sur les eaux douces du Nord, à des combats mortels. La femelle est toujours le prix d'une victoire sanglante et chèrement disputée. Dans l'état de captivité, le cygne, qui n'a pas à choisir, est fidèle, mais, par contre, la violence de ses passions jalouses atteint au diapason des fureurs médéennes et le pousse à l'infanticide, lui faisant voir un rival dans chacun de ses fils.

L'importance de ce moule, qui est aujourd'hui le seul oiseau de France rallié à l'homme à titre d'auxiliaire sans que l'homme

s'en doute, exigeait que j'écrivisse son histoire avec de larges développements. J'ai donc traité le sujet avec luxe et amour. Il est dans ce volume même le texte d'un chapitre tout entier.

Le cygne domestique à bec rose est le seul qui niche en France, mais il serait facile d'y faire nicher les deux espèces de cygnes sauvages du Nord que les grands froids d'hiver amènent tous les ans sur nos côtes maritimes. Ces deux espèces, qui ont été considérées longtemps comme n'en faisant qu'une seule, qu'on appelait le Cygne à bec jaune, diffèrent l'une de l'autre par la taille et par la disposition de la membrane jaune qui couvre la base du bec. Elles ont pour patrie tous les grands lacs du Nord et particulièrement les eaux douces de l'Islande. Elles ont, dans la personne de l'aigle de mer, l'ancienne orfraie, le pygargue à tête blanche d'aujourd'hui, un ennemi acharné.

Les mariages sont faciles entre les cygnes des espèces privées et sauvages. Le cygne domestique ne craint même pas de se mésallier avec l'oie. La chair de cet oiseau, quoique mangeable, manque de plusieurs conditions d'excellence, et je crois qu'un obstacle majeur s'oppose à ce que l'homme la raffine considérablement par un régime diététique quelconque. Cet obstacle viendrait, suivant l'analogie, de ce que ce moule supérieur aurait été créé par la nature pour de plus hautes destinées que le canard, et de ce que sa mission spéciale est d'embellir et d'assainir les demeures de l'homme. Le cygne, en un mot, relève du département des beaux-arts et non de celui de la cuisine.

Dieu n'a pas prodigué cette brillante famille sur la terre, car je ne connais plus que deux autres cygnes dans le monde en dehors des trois que je viens de nommer ; mais il est à remarquer qu'il en a réparti les divers membres sur les deux hémisphères avec une égalité louable. Il a donné à l'hémisphère du Nord les cygnes blancs à bec rose et à bec jaune, à l'Australie le cygne noir à bec rouge, à l'Amérique Méridionale le cygne blanc à cou noir.

GENRE HARLE. — Trois espèces : le Harle huppé, — le Harle commun, — le Harle piette.

La Dactylirémie, qui débute par des oiseaux plongeurs, finit de même. Le plongeon est un oiseau qui vit essentiellement au fond

de l'eau ; le harle aussi ; mais le dernier ne vole pas seulement entre deux eaux comme le premier ; il a de plus la faculté de naviguer la tête seule hors de l'eau comme le cormoran et le manchot, et d'arpenter les airs comme le canard. Le genre harle est ambigu parfait entre le canard et le cormoran.

Le harle est un pêcheur de rivière d'une habileté excessive et qui ne reconnaît d'autres maîtres dans son art que les Pollicirèmes dont il cherche à se rapprocher par tous les moyens physiques. Son bec long, effilé, conique, terminé par un crochet aigu est déjà parfaitement semblable à celui du cormoran et n'a plus rien de commun avec celui des Lamellirostres que la dentelure des mandibules. Son pied vise à ressembler à celui du cormoran par la longueur du doigt externe, qui lui donne presque la même facilité de virement rapide que la troisième rame de celui-ci. Il a adopté également la coiffure du cormoran, porte volontiers la huppe, adore comme lui les anguilles et fournit une chair non moins rance, huileuse et coriace. Il ne s'en faut enfin que de quelques pouces d'envergure, d'une membrane au talon et de deux ongles un peu plus crochus, pour que le harle atteigne la ressemblance parfaite avec son modèle et mérite par là que l'homme le prenne à son service. Malheureusement il ne se marie pas comme le cormoran ; il abandonne lâchement sa femelle dès qu'elle se met à couvrir, et il me semble bien difficile que l'homme puisse s'entendre avec un oiseau coupable de telles indignités.

Les harles mâles attachent, comme tous les plongeurs, une immense importance aux choses de la toilette ; ils se couvrent d'atours dans la saison des noces. La femelle couve durant cinquante-sept jours ; et, comme les bonnes mères qui s'attachent à leurs petits en raison de la peine que leur éducation leur a donnée, celle-ci pousse la tendresse pour les siens jusqu'à les suivre dans la captivité. Les harles nichent dans les roseaux et quelquefois dans des trous d'arbre.

Les harles ont, comme le cormoran et le martin-pêcheur, et beaucoup d'autres piscivores du reste, l'habitude de rejeter les arêtes de leurs poissons en pelottes, comme les hiboux les os et la fourrure de leurs souris.

Le harle huppé à plastron rose, plus grand que le canard, a tout

le devant du corps et les couvertures des ailes colorés d'une magnifique nuance rose tendre qui n'est pas bon teint par malheur et qui passe immédiatement après la mort, ce qui est cause que l'oiseau empaillé ne donne qu'une idée incomplète de l'oiseau vivant. Le miroir des ailes est blanc, la tête et le manteau d'un beau noir velouté, l'iris rouge sanglant, les pieds rouges. Cette espèce, assez rare en France dans les années ordinaires, abonde au contraire dans nos eaux vives par les hivers neigeux et débordants comme ceux de 1836 et de 1838. Le harle à plastron rose devient alors l'occasion de nombreux désappointements pour les chasseurs de rivière qui le tirent pour canard, mais ne peuvent ni le vendre ni le manger comme tel. J'ignore si c'est à cette espèce qu'on a donné le nom de grand.

Le harle huppé vit parfaitement en domesticité au Jardin des Plantes, et j'ai pu juger par de nombreuses visites à cet établissement qu'aucun autre oiseau d'eau ne manœuvre sur un bassin avec la même rapidité que lui, ne vire de bord avec plus de prestesse, ne se saisit de sa proie avec plus de dextérité et ne l'absorbe avec plus d'aisance. Le harle huppé est un accapareur d'ablettes et de goujons d'une voracité si insatiable, que je le crois capable de tenir un pari avec un pélican ou un phoque à qui en avalerait le plus de douzaines. J'ai cru reconnaître dans cette fringale et dans cette prestesse de bec incomparable du harle huppé les indices de sa domesticabilité. L'affamé est enclin au joug, chez les bêtes comme chez l'homme.

Le harle commun, qui est peut-être le grand harle, est un oiseau de la taille du précédent, avec un col roux, une tête brune et une crête fuyante de même nuance. C'est celui qu'on tue le plus communément l'hiver.

Le harle piette, qui est très-commun dans les environs de Paris, et qui niche sur tous les étangs et sur toutes les rivières, est un fort bel oiseau dans son costume de noces. Ce costume est d'un blanc parfait sur lequel se détachent avec distinction une certaine quantité de taches et de lignes noires; bec noir, huppe blanche, chignon noir, iris rouge encadré d'une large tache noire, cordon noir sur les épaules, tarses et pieds noirs. Le harle piette, qu'on appelle vul-

gairement la *Piotte*, n'est guère plus gros que le castagneux, et les chasseurs ignorants confondent parfois les deux espèces.

TROISIÈME SÉRIE : *Pollicirémie*. — Deux genres; quatre espèces.

La Pollicirémie fluviatile se compose d'un genre unique, celui du Cormoran, auquel nous adjoindrons par complaisance celui du Pélican, qui a dû vivre autrefois sur nos fleuves et sur nos grands étangs du Midi, mais qu'on n'y retrouve plus que dans des cas exceptionnels.

Les caractères généraux de la pollicirémie sont extrêmement remarquables. D'abord tous les pollicirèmes se marient sérieusement, et la nature a doté toutes les espèces de cette série de moyens de locomotion prodigieux et d'une intelligence proportionnelle à leurs facultés physiques. Le cormoran et le pélican possèdent une rame de plus que les autres oiseaux nageurs, évoluent sur les eaux avec une aisance et une rapidité sans égales. Ils volent entre deux eaux comme les plongeurs, tenant leurs ailes ouvertes. Ils ont de plus, comme le manchot et le harle, la faculté de naviguer la tête seule hors de l'eau, ce qui leur permet de disparaître aux yeux de leurs ennemis sans plonger. D'un autre côté, l'envergure puissante de leurs ailes leur assure le libre parcours de l'air. Enfin leurs doigts sont armés d'ongles aigus au moyen desquels ils peuvent se jucher sur les branches, ce qui est interdit à la plupart des oiseaux d'eau de l'ancien continent. Il est facile de reconnaître à ce privilège de locomotion omnimode des moules favoris créés par la nature pour de hautes destinées. Les cormorans et les pélicans sont en effet, comme je me tue à le dire, les auxiliaires nés de l'homme, tenant dans l'ordre des Rémipèdes la même place d'honneur que les faucons dans celui des Serripèdes. Leur mission est de faciliter au souverain de la terre l'exploitation de son domaine des eaux douces. Il sera parlé longuement du cormoran et du pélican dans ce volume. Dès lors, notre tâche actuelle doit se borner à décrire les traits caractéristiques de ces deux groupes.

La faculté exceptionnelle que possèdent le cormoran et le pélican de se reposer sur les arbres, ce qui fait de cette série une série ambiguë entre les rémipèdes et les sédipèdes, pourrait nous servir à leur appliquer un nom sériel convenable qui serait celui de *Sédi-*

remes, c'est-à-dire d'oiseaux nageurs pourvus de la faculté de percher, mais nous leur conserverons les noms de *Cormoran* et de *Pélican* qu'ils portent depuis plusieurs milliers d'années, pour ne pas troubler les habitudes vulgaires; ce qui ne nous empêche pas de protester *in petto* contre l'ignorance traditionnelle qui a fait dériver *cormoran* de *corvus maritimus*, corbeau marin, et *pélican*, d'un mot grec qui veut dire *perce-bois*. Je demande où l'on a vu des pélicans faire des trous dans les arbres.

Tous les pollicirèmes ont une véritable queue fournie de véritables rectrices. Ils ont la face nue, l'attitude verticale, le long col qu'exige l'industrie du plongeur, et leur bec est fendu jusqu'au delà des yeux, ce qui donne à leur physionomie un accent incroyable de ruse et d'ironie. Un des membres de la famille, étranger à nos contrées, l'*Anhinga* de Madagascar, est de tous les oiseaux du monde celui qui ressemble le plus au serpent malicieux; mais les caractères ci-dessus sont, avec la membranure des quatre doigts, les seuls caractères communs aux diverses espèces du groupe. Il y a un abîme, l'expression n'est pas hyperbolique, entre le bec du pélican et celui du cormoran. Le bec du cormoran est étroit, cylindrique, unguiculé et dentelé comme celui du harle. Celui du pélican, large, plat, monstrueux, est l'ouverture d'un gouffre où se cacherait un enfant. Je renvoie au chapitre des auxiliaires de pêche les curieux détails concernant ce dernier type.

Le genre *Cormoran* compte encore chez nous trois espèces : le grand cormoran noir, le cormoran nigaud, le cormoran pygmée. Aucune de ces espèces n'est commune sur nos fleuves, et toutes, comme je l'ai dit, ont été réduites à chercher un refuge vers la mer.

Le grand cormoran noir, dont la robe moirée à reflets verdâtres semble couverte d'écailles de poisson, est un superbe oiseau de la taille du canard de Barbarie, haut de col, bas sur jambes. Ses joues sont dénudées ainsi que le dessous de la gorge. Le mâle adulte porte à l'occiput une huppe fuyante; de légers filets de duvet blanc argentant sa chevelure et la partie supérieure de son cou, noires comme le reste du manteau, lui donnent un faux air de vieillard coiffé d'une perruque à frimas. C'est sa parure de noces; elle tombe à la mue d'été, et l'oiseau redevient noir.

La couleur varie dans cette espèce avec le sexe et l'âge. On en trouve de toutes les nuances, pommelés gris, pommelés noirs, noirs parfaits. Un caractère fort remarquable chez les cormorans est la longueur et la rigidité des plumes de la queue. On sait que cet appendice fait défaut à la plupart des oiseaux nageurs et plongeurs, ou du moins n'existe chez eux qu'à l'état rudimentaire.

L'attitude du cormoran à terre est presque constamment verticale. Il a beaucoup de peine à se mouvoir sur le sol et à prendre son essor à raison de la brièveté de ses jambes, ce qui est cause que de pauvres observateurs qui n'avaient pas mis leurs lunettes l'ont accusé de se laisser approcher à bout portant par l'homme, et de se faire tuer par paresse et par stupidité. Ainsi l'homme de la civilisation se condamne lui-même, décernant le titre de stupide à toute bête innocente qui ne se défie pas de lui!

Le cormoran n'est rien moins que stupide, ou alors il aurait la physionomie bien trompeuse. Il ne va pas à terre pour son plaisir, mais bien quand les devoirs de sa charge maternelle ou paternelle le commandent; et c'est en prévision des dangers que cette grande difficulté de se lever de terre lui ferait courir que la nature a armé ses doigts d'ongles crochus pour lui permettre de percher et de se reposer ailleurs. C'est encore pour lui fournir un point d'appui dans sa station verticale qu'elle lui a fait don d'une longue queue formée de baguettes rigides. Le cormoran s'appuie sur ces baguettes comme fait le pivert, qui est condamné à gravir le tronc des arbres par de perpétuelles escalades.

Le cormoran vit parfaitement en domesticité, mais il est cependant facile de voir à ses bâillements multipliés et à son attitude morose que l'oisiveté lui fait honte, et qu'il s'indigne mentalement de voir que l'homme méprise ses services et refuse toujours de mettre sa bonne volonté à l'épreuve.

Le cormoran nichait autrefois sur les arbres des forêts voisines des étangs dans toutes nos contrées de l'intérieur. Il faut aller aujourd'hui demander sa demeure aux falaises de Dieppe, d'Étretat et de la mer Terrible.

Le cormoran nigaud, qui n'a jamais justifié son titre, n'habite guère que les côtes maritimes de la Picardie, de l'Artois, de la

Flandre. C'est un oiseau à manteau noir et à reflets verdâtres, porteur d'une queue arrondie composée de douze plumes, et de la grosseur d'un corbeau. Le cormoran pygmée, connu sur le Danube et sur tous les fleuves de Russie, n'apparaît que de loin en loin sur nos rivières. Cou excessivement long; taille de la poule d'eau.

Les cormorans se marient, puisqu'ils appartiennent à la série la plus élevée des rémipèdes; mais leur chair est immangeable parce qu'ils sont piscivores, et encore par cette raison d'ordre providentiel que l'homme ne doit pas trouver profit au meurtre de qui peut le servir.

.....

Sur ces soixante-dix-huit espèces de rémipèdes, cinq seulement sont ralliées à l'homme, le Cygne, le Cormoran, l'Oie, le Canard sauvage et le Canard de Barbarie; les deux premières espèces à titre d'auxiliaires, les trois dernières à titre de domestiques. Le cygne, l'eider et les grèbes lui fournissent des fourrures. Tous les lamellirostres et la foulque, sans tenir la tête du gibier-plume au point de vue gastrosophique, n'en sont pas moins des espèces précieuses pour les qualités de leur chair, et la chasse de ces oiseaux, qui offre une source de plaisirs intarissable à des myriades de chasseurs, s'élève dans quelques pays de la France à la condition de haute industrie.

Le plus grand de tous les rémipèdes de France est le cygne du Nord en l'absence du pélican; le plus petit est le phalarope. J'ai tué à trois lieues de Paris un cygne sauvage qui pesait vingt-six livres; le phalarope pèse à peine deux onces.

Le plus délicat de tous les rémipèdes est le rouge de rivière (souchet); après le rouge viennent la sarcelle, le milouin, le canard.

CHAPITRE VIII.

ORDRE DES LONGITARSES OU DES ÉCHASSIERS (56 espèces).

Les premiers oiseaux de rivage sont venus à peu près en même temps que les premiers oiseaux d'eau, car ceux-ci n'auraient pu nicher, s'il n'y avait pas eu des terres à proximité de leur élément habituel. La preuve que les rémipèdes et les échassiers sont contemporains de naissance comme de mort, résulte de ce fait que la plupart des oiseaux *fossiles* qui gisent en grand nombre dans les calcaires et dans les gypses d'Italie et de France appartiennent à ces deux grandes familles. Ces familles sont donc antérieures à celles des percheurs et autres, puisqu'elles ont sur le corps un dé-luge de plus.

En cherchant bien parmi les rémipèdes, nous avons fini par trouver quelques couples de vrais amoureux. Nous serons un peu plus heureux avec les échassiers, parmi lesquels nous rencontrerons plusieurs emblèmes de fidélité conjugale et d'amour maternel, plus un chanteur. Le chant de ce phénix ne sera pas tout à fait aussi mélodieux que celui du rossignol, mais ce sera un chant, une véritable chanson inspirée par l'amour et qui ne retentira qu'au printemps.

Nous avons vu que le plus noble et le plus amoureux de tous les rémipèdes s'appelait le cygne. Le cygne est un des plus magnifiques moules de la création; c'est l'édile des eaux, et nous lirons plus tard dans son histoire quel concours glorieux il est destiné à prêter à l'homme dans le grand travail de l'assainissement intégral du globe. Le seul oiseau chanteur de la Longitarsie s'appellera la Bé-

cassine!... la bécassine qui pourrait bien être le premier de tous les rôtis du monde, mais à qui aucun autre gibier ne saurait disputer la palme du salmis. Voilà les œuvres de l'amour.

Nous trouverons encore, parmi les ambigus de cet ordre, la bécasse, le râle de genêts, et quelques autres espèces éminemment propres à la broche, et que la nature y a logées, sans doute pour nous consoler de ce que l'ordre entier ne fournit pas à l'homme une seule espèce domestique ou auxiliaire. Il y a bien le serpentaire du cap de Bonne-Espérance et le cariamia du Brésil qui méritent ce dernier titre, mais ces deux ambigus appartiennent à un autre hémisphère et à d'autres continents.

C'est encore dans cet autre hémisphère ou dans des continents plus jeunes que le nôtre qu'il faut aller chercher les types primitifs de l'ordre actuel, les jabirus, les maguaris, les tantales, les marabouts, échassiers gigantesques, dont le flammant, qui s'égaré parfois sur nos côtes méridionales, nous offre seul un échantillon remarquable. La Nouvelle-Zélande, patrie des oiseaux impossibles, fourmille encore de râles, de poules sultanes et de bécasses sans ailes (ocydromes, notornis, apterix), mais nos climats trop raffinés d'aromes ne peuvent plus nourrir ces espèces d'essai. Tous les échassiers de France ont des ailes et des ailes rapides, et les plus lourds et les plus paresseux de la famille ne sont pas embarrassés de faire deux fois par an des traites de trois et quatre mille kilomètres.

Dieu a donné aux espèces qui vivent sur les bords de l'Océan un besoin de déplacement perpétuel en même temps qu'une grande puissance de vol, afin qu'ils pussent suivre sans efforts le mouvement du flux et du reflux de la mer qui découvre et recouvre incessamment les plages et leur sert à toute heure de splendides festins. Les hirondelles et les cailles sont de forcenées voyageuses, comme les coucous, les loriots et les sansonnets; mais leurs émigrations sont régulières et périodiques, et ces oiseaux voyageurs suivent invariablement la route perpendiculaire à l'équateur, du sud au nord, du nord au sud. Il y a une époque dans l'année où ils sont sédentaires. La sédentarité, au contraire, semble en dehors des habitudes des oiseaux de rivage qui *passent* pendant toute l'année; c'est à peine si les femelles s'arrêtent quelques semaines pour

pondre. Les oiseaux de rivage suivent plus volontiers dans leurs déplacements la direction parallèle à l'équateur, c'est-à-dire la direction de l'est à l'ouest, ce qui est cause que, sur une trentaine d'espèces d'échassiers maritimes qui habitent nos plages, vingt-cinq au moins se rencontrent à la fois sur la surface du globe aux mêmes latitudes, aux parages du Japon et du Kamschatka comme au littoral de la mer Noire et de la Caspienne, au recto comme au verso de l'Amérique septentrionale, en Terre-Neuve et en New-York aussi bien qu'en Orégon et en Californie. Les espèces paresseuses, qui appartiennent exclusivement aux eaux douces, aux roseaux des étangs et des fleuves, sont travaillées, comme les pélagiennes, de la passion de déplacement qui dévore l'ordre entier; elles ont dans les jambes, comme les autres dans les ailes, de perpétuelles inquiétudes qui leur font entreprendre la traversée de tout le continent européen à pied. Échassiers et longitarses sont des noms excellents et qui désignent suffisamment l'ordre des oiseaux de rivage, mais celui de *Marche toujours*, de *Mobiles*, d'*Instables* leur irait encore mieux.

Nous avons vu par la mention d'origine que la grande majorité des espèces rémipèdes se composait d'espèces étrangères, de passage seulement parmi nous. C'est le contraire chez les échassiers, presque tous sont Français.

Je rappelle sommairement les caractères généraux de l'ordre qui sont, avec l'horreur de la stabilité, un corps grêle, des tarsi grêles, un cou grêle, un bec effilé, une voix qui s'entend de loin. Tous les os, dans cette famille, ont été tubulés et pneumatisés avec le plus grand soin; les ailes sont longues et étroites, parfois concaves, la queue rudimentaire ou très-courte et souvent absente, ou remplacée par les pieds. Les jambes sont fréquemment nues dans leur partie inférieure comme les tarsi, et la coupe de ceux-ci donne sur les mœurs de chaque espèce d'excellents renseignements. Ainsi, l'espèce qui est destinée à patauger dans la vase molle et à entrer dans l'eau aura le tarse aminci par devant à la façon des grèbes, et ses pieds seront en outre protégés contre le danger d'enfoncement par de larges membranes en guise de patins; ce qui prouve, en passant, que j'ai eu raison dix fois pour une de préférer Rémi-

pède à Palmipède pour qualification générique de l'oiseau d'eau. On peut, en effet, rencontrer dans l'ordre des Échassiers des oiseaux comme le flamant et l'avocette qui ont aux pieds de larges palmes et qui ne nagent pas du tout, tandis que d'autres moules, tels que la poule d'eau et la marouette, qui n'ont pas le moins du monde les pieds palmés, nagent très-bien. *Rame* n'est donc pas synonyme de *palme*; rame désigne donc exclusivement un instrument de natation.

L'ordre est régi par la polygamie, au huitième près d'exception. Or, la jalousie étant un des attributs essentiels de la polygamie, il s'ensuit que la saison des amours est pour les échassiers la saison des batailles.

L'immense majorité niche à terre; les femelles ignorent presque toutes l'art de l'architecture, et elles sont obligées pour couvrir de replier leurs longs tarses sous leur corps. Les petits naissent couverts de duvet et courent généralement en sortant de l'œuf.

La piscivorie qui a l'inconvénient de produire des chairs détestables, n'étant heureusement que l'apanage du très-petit nombre, l'ordre abonde en rôtis généreux et surtout en salmis délectables.

La plupart des oiseaux de rivage muent deux fois par an, en avril et en juillet, comme les rémipèdes, et ils ne sont pas moins que ces derniers affolés de parures. Ils s'assemblent volontiers pour voyager de conserve, vieux avec vieux, jeunes avec jeunes.

J'appliquerai à l'ordre des Échassiers comme à celui des Vélocipèdes, la division que j'ai adoptée pour l'ordre des Rémipèdes. On sait, en effet, que la Tridactylie, qui est la série des moules ébauchés, est commune aux trois ordres de la Planipédie. Je trouve de plus, parmi les échassiers, la division naturelle établie chez les rémipèdes entre les espèces maritimes et les espèces fluviatiles. Seulement, comme les échassiers ne nagent pas, mais marchent, nous aurons des *dactyligrades* et des *pollicigrades* au lieu et place des *dactylirèmes* et des *pollicirèmes*. Je dirai aussi *paludiennes* ou *paludicoles* les espèces qui nichent près des rivages de la mer, et se délectent dans les vases salées; *palustriennes* ou *arundinicoles*, celles qui élisent domicile d'amour dans les marécages de l'intérieur.

Je désignerai ici encore les séries par la forme du pied, et les

groupes par la forme du bec, et je ferai partir les séries ambiguës, ainsi que ci-devant, de leur nœud d'insertion dans les séries normales. Nous pourrions suivre mieux que jamais, dans ce nouveau tableau, la marche parallèle de l'élévation morale et de la perfection du pied dans chaque espèce. Nous y verrons une fois de plus la marche sur quatre doigts coïncider d'une façon merveilleuse et fatale avec la monogamie pure et la faculté de percher.

DIVISION PRIMORDIALE.

L'ordre des Échassiers se divise en deux séries primordiales, d'après le nombre des doigts : Tridactylie et Tétradactylie.

La Tétradactylie se subdivise en trois séries secondaires, d'après la marche ; deux séries normales : *Dactyligradie* et *Pollicigradie* ; une série ambiguë, celle des *Longidactyles* ou des *Brévipennes*.

Dactyligrades sont les espèces pour lesquelles le pouce est un objet de luxe, comme nous l'avons vu précédemment pour les canards et les pétrels ; Pollicigrades sont celles qui appuient sur les quatre doigts en marchant. La série ambiguë des longidactyles ou des brévipennes comprend un certain nombre d'espèces pollicigrades à ailes courtes, à tarses épais, chez lesquelles les doigts sont si longs que ces espèces peuvent s'en servir pour marcher sur les eaux, c'est-à-dire pour nager. J'aurais pu ne faire de cette série qu'une simple division de la Pollicigradie, que j'aurais alors séparée en deux groupes : Pollicigrades — Longipennes ; Pollicigrades — Brévipennes ; mais ce dernier groupe a un caractère d'ambiguïté tellement prononcé, que j'ai dû en tenir compte et le considérer comme une série particulière que j'ai baptisée d'un nom qui rappelle sa spécialité d'une façon nette et précise : série des *Coueurs de roseaux*.

ÉCHASSIERS PALUDIENS (83 espèces).

Deux séries : Tridactylie et Dactyligradie. Deux groupes : *Ténuirostres*, *Longirostres*, douze genres, trente-trois espèces.

PREMIÈRE SÉRIE : *Tridactylie*. — Trois genres : Échasse, Huitrier, Sanderling; une seule espèce pour chaque genre.

L'ÉCHASSE. — C'est le moule-type de l'ordre; son nom lui convient parfaitement, car c'est de tous les oiseaux peut-être celui à qui la nature a fait don des jambes les plus hautes, proportionnellement au reste du corps. L'échasse a près de deux pieds de hauteur de la paume du pied au sommet de la tête, quoique sa grosseur soit à peine celle du pigeon domestique; mais son aspect ne réveille aucune des idées disgracieuses qui s'attachent chez nous à ce nom d'Échassier. L'échasse est un très-bel oiseau, d'allures élégantes, noir par-dessus, blanc par-dessous, à la jambe fine et tranchante, au tarse nu, aux grandes ailes; son bec droit, effilé, est taillé, comme son cou, dans des proportions convenables. Elle entre dans le flot jusqu'à mi-jambe pour chercher sa pâture. C'est une espèce cosmopolite de mœurs fort innocentes et qui fait peu parler d'elle. Elle niche en France, dans les champs voisins de la mer. La femelle *s'ajouve* (s'accroupit) pour couvrir. L'ignorance où je suis des vertus de sa chair ne m'en donne pas une très-haute idée. Polygame.

L'HUITRIER OU LA PIE DE MER. — J'aime mieux le second nom que le premier, parce que le premier est menteur, et parce que l'oiseau dont il s'agit a beaucoup de ressemblance avec la pie vulgaire, qu'il dépasse un peu en grosseur, mais dont il porte le costume. Ce nom d'Huitrier semble vouloir dire mangeur d'huitres. Or, on sait que les huitres sont des mollusques peu vagabonds de leur nature, qui meurent volontiers où ils s'attachent, qui passent toute leur existence ensevelis sous les ondes, et ne se risquent guère à flâner sur les grèves pour servir de pâture aux oiseaux de rivage. Si l'on voulait absolument baptiser la pie de mer d'un nom tiré du genre spécial de sa nourriture, mieux valait l'appeler le Moulier que l'Huitrier, attendu qu'elle peut faire une très-grande consommation de moules et d'autres coquillages de surface et qu'elle n'a, au contraire, que de très-rare occasions de se régaler d'huitres.

La pie de mer est un assez bel oiseau qui a la partie inférieure du corps d'un beau blanc, le manteau et le plastron noirs, comme la pie, l'iris rouge. Elle est surtout remarquable par son long bec

pointu, droit et fort, qui semble fait d'ivoire rose. Ce bec joue à volonté l'office de levier ou de pince; l'oiseau s'en sert pour ouvrir de force les coquillages et en dévaliser l'intérieur. Ses pieds vigoureux et rapides, ses tarses beaucoup moins longs que ceux de l'échasse, sont teints de la même nuance rose-clair, ce qui a fait donner à l'oiseau par Linnæus le nom d'*Hœmatopus* (pieds couleur de sang). Il est fâcheux que, depuis ce baptême, on ait trouvé dans la Nouvelle-Zélande un second huitrier qui n'avait plus les pieds roses; car, pour ne pas contrarier le grand naturaliste suédois, la classification officielle a dû enregistrer la nouvelle recrue sous le nom d'*Hœmatopus* à pieds bruns ou noirs, et l'on a eu de cette façon un oiseau à *pieds rouges* qui a *des pieds noirs*. Cette dénomination n'est guère moins malheureuse que celle de *solipède* donnée au cheval par la même classification : *quadrupède solipède*, c'est-à-dire bête à quatre pieds qui n'en a qu'un seul. Je voudrais cependant bien, à force d'épigrammes, contraindre l'Institut à se mettre d'accord avec le sens commun.

La pie de mer est douée en outre d'une voix de sifflet d'une acuité sans égale qui déchire l'oreille à de grandes distances, perce le bruit des tempêtes et le murmure des flots. Son humeur est très-batailleuse en tout temps, mais surtout dans la saison d'amour, et elle ne rachète pas suffisamment ses défauts par la qualité de sa chair dans la saison d'automne. La pie de mer aime et niche en France, erre d'une plage à l'autre, vagabonde, mais n'émigre pas. La nature, qui ne fait rien sans motif, a dû assigner à cet oiseau une mission de guetteur quelconque, en rapport avec la résonnance de sa voix.

LE SANDERLING. — Une des plus petites espèces de l'ordre. Sa taille est celle de la guignette, qui fréquente, aux mois de mai et d'août, les grèves de tous nos fleuves. Le sanderling a seulement la jambe plus haute et le manteau plus brun; bec droit et effilé de longueur moyenne, comprimé légèrement à l'extrémité. Le sanderling compose, avec le bécasseau et la maubèche, espèces voisines, cette famille nombreuse d'échassiers mignons qu'on désigne indistinctement sous le nom commode d'Alouettes de mer. L'espèce est répandue sur toutes les côtes de France, depuis les dunes de Dun-

kerque jusqu'au bassin d'Arcachon et plus bas ; mais sa vraie patrie est la plage néerlandaise, ainsi que son nom l'indique. Elle erre en tout temps des parages de la mer du Nord à ceux de la mer du Midi, et se croise fréquemment avec la guignette. Sa nourriture et ses habitudes sont à peu près les mêmes que celles de cette dernière espèce, si ce n'est qu'elle est plus amie des grèves de l'Océan que de celles des fleuves. Elle ne méprise pas cependant le lit des étangs fraîchement mis à sec, où elle descend quelquefois, à l'automne et au printemps, en petits groupes serrés qui font beaucoup de bruit, volent en tourbillonnant, et ne savent jamais s'ils veulent s'en aller ou rester, s'élever ou s'abattre. Tous ces petits oiseaux-là ont l'amour tapageur et font beaucoup de bruit en avril sur la plage ; mais leur chair est excellente à l'arrière-saison et peut devenir l'occasion de salmis généreux.

Beaucoup d'observateurs, considérant les habitudes marécageuses de certains pluviers et le nombre de leurs doigts, s'étonneront probablement de voir ce genre exclu de la série actuelle ; mais leur étonnement cessera avec une étude un peu plus approfondie des mœurs de cette famille, laquelle étude leur démontrera que les pluviers sont essentiellement arvicoles, c'est-à-dire amis des champs, et qu'ils appartiennent, par conséquent, à l'ordre des Coureurs ou des Vélocipèdes. Ce qui est vrai, ce qui se sent au fumet seul, c'est que les pluviers sont ambigus entre les tridactyles de terre ferme et les tridactyles de terre molle. C'est, en effet, le genre qui fournit le pluvier doré et le guignard, deux espèces succulentes.

On remarquera que dans cet ordre, ainsi que dans le précédent, aucune espèce marchant sur quatre doigts ne figure dans les séries maritimes, et que les espèces tridactyles, au contraire, appartiennent exclusivement à ces séries ; de même la monogamie pure ne se rencontrera que chez les espèces tétradactyles, et notamment chez les *Pollicigrades*.

DEUXIÈME SÉRIE. *Dactyligradie*. — Deux groupes : *Ténuirostres*, *Longirostres* ; neuf genres : Avocette, Maubèche, Bécasseau, Combattant, Chevalier, Tournepierrière, Barge, Courlis, Perdrix de mer ; trente espèces, dont quatre égarées.

La première place dans cette série revient de droit à un moule

excentrique qui n'appartient à aucun des groupes ci-dessus, et pour lequel on a forgé le nom de *Récurvirostre*.

La nature, qui n'est pas ennemie de la gaieté, débute volontiers dans une série par des moules de cet ordre; et même il lui arrive quelquefois, comme on le verra par l'exemple du flammant, de pousser ses figures jusqu'à la charge, uniquement pour donner à l'homme une idée de la richesse de son imagination.

L'AVOCETTE. — Une seule espèce. L'avocette est un moule bizarre dont la nature n'a voulu tirer que deux exemplaires, pour ne pas avoir l'air de s'insurger contre ses propres lois. C'est le seul oiseau de ce globe dont la courbure du bec rebrousse vers le front et forme crochet par-dessus. Cette disposition étrange qui facilite les tendances à l'écartement et à la disjonction des mandibules, jointe à la faiblesse et à la ténuité des deux branches de cette pince, rend très-difficile à l'oiseau l'acte de préhension, et fait à l'avocette, bien plus encore qu'à l'échasse, une loi impérieuse de chercher sa pâture dans le milieu le moins résistant. Aussi la nature, pour corriger les torts de sa fantaisie et venir en aide à ce moule disgracié, lui a-t-elle accordé de hautes jambes, des tarses tranchants à l'avant et des pieds presque aussi palmés que ceux des rémipèdes. Munie de ce double appareil de sauvetage, l'avocette arpenté sans encombre les vases les plus molles et les plus détrempées; elle fouille dans ce milieu à l'aide de son crochet, et, quand elle a senti quelque proie, comme un ver, elle la fait sauter adroitement en l'air et la reçoit dans son bec. L'Avocette est un assez bel oiseau du volume et de la couleur de l'échasse; elle est un peu moins haute sur jambes et moins fluette de corsage; manteau noir, gilet blanc, culotte idem. L'avocette est connue de tous les chasseurs de mer depuis le Pas-de-Calais jusqu'à la baie de Gascogne, et depuis la plage de Port-Vendre jusqu'à celle de Saint-Tropez. Polygame; niche en France. Mangeable comme tous les oiseaux à bec très-fin qui ne peuvent faire leur nourriture que de petits insectes, larves ou vers. Le pouce de l'avocette est presque imperceptible et ne lui a été donné que pour marquer la transition de la Tridactylie à la série supérieure.

GRUPE DES TËNUIROSTRES. — Quatre genres, vingt espèces.

Caractères généraux. — Bec droit, mince, effilé, et ressemblant en petit à celui de la bécasse; tarsi noirs, de hauteur moyenne; pouce minuscule; membrane interdigitale plus ou moins développée; manteau de nuance terne brun ou gris, virant au jaune roux ou au noir dans la saison d'amour, complètement gris dans la tenue de voyage; le dessous du corps invariablement gris pâle, virguleté de brun; voix sonore; vol rasant et rapide, ne restant jamais en repos ni le jour ni la nuit.

GENRE MAUBÈCHE. — Deux espèces : une de la taille du merle à manteau roux brun, l'autre un tant soit plus forte et de plumage plus clair. Pouce invisible.

GENRE BÉCASSEAU. — Six espèces : la Brunette, — le Bécasseau Pygmée, — Temmynek, — Échasse, — Pectoral, — Canut; ces deux derniers fort rares. Histoire sans intérêt. Le genre Bécasseau diffère du précédent par la dimension du bec, qui est plus long. Le bécasseau pygmée, de la taille d'une alouette, est le plus petit de tous les oiseaux de rivage. Le nom du bécasseau échasse s'explique de lui-même.

GENRE COMBATTANT. — Une seule espèce, la plus remarquable de tout le groupe. Le combattant mérite une place à part parmi les oiseaux de rivage et une notice biographique moins dédaigneuse que celles qu'on vient de lire.

Le combattant est un des moules les plus intéressants de tout le monde ornithologique, puisqu'il est un de ceux qui démontrent avec le plus d'énergie la vérité de l'aphorisme passionnel que toutes les beautés sont du printemps et toutes les laideurs de l'automne.

Le combattant est l'emblème du paladin, mais non du paladin fidèle, du don Quichotte de la Manche ou de l'Amadis de Gaule, qui brûle d'un unique feu et force tous les chevaliers qu'il rencontre à confesser la supériorité des charmes de la beauté qu'il adore. Le modèle auquel il tient le plus à ressembler est le raffiné de la cour des Valois ou de celle de Louis XIII, que l'histoire et la peinture nous représentent tout ruisselant de pierreries, de velours, de dentelles, toujours en quête d'un nouveau duel et d'un nouvel amour, la main gauche fièrement appuyée sur la hanche, la droite en

route vers la rapière. Cependant, au lieu de lui donner l'un de ces deux noms de Raffiné ou de Paladin, les seuls qui lui convinssent, les savants l'ont appelé le *Paon de mer*, d'autres le *Chevalier combattant*. Les chasseurs de Picardie l'appellent tout simplement Combattant, et ils ont plus raison que les autres, puisque ce nom est pris de sa dominante passionnelle. La première qualification est absurde, parce que l'oiseau dont nous parlons ne porte pas les plus riches pièces de son écrin sur la queue comme l'oiseau de Junon (paon domestique). La seconde est insignifiante, parce que ce titre de Chevalier, qui eût été très-acceptable pour notre paladin si on ne l'eût décerné qu'à lui seul, a été prodigué à un tas d'espèces qui n'ont rien de chevaleresque ni dans le costume ni dans les mœurs. Or, un oiseau de la figure et du caractère du combattant ne peut pas s'appeler comme tout le monde.

Le paladin en petite tenue, c'est-à-dire dans la tenue qu'il porte pendant neuf mois de l'année, de la fin de juillet à celle d'avril, est un oiseau de rivage comme un autre, modeste dans ses goûts, humble dans ses habits et noyé dans cette masse confuse d'oiseaux à manteau brun verdâtre, à plastron blanc virguleté de gris, hautes jambes et long col, qui du matin au soir suivent l'ourlet du flot sur la grève maritime, et dont le chevalier guignette (le cul blanc de la Seine) nous représente le type. Le paladin que nous avons à décrire est deux fois gros comme la guignette, un peu moins fort que la bécasse; mais j'ai déjà dit que le paladin de l'automne ne ressemblait pas plus à celui du printemps que le vieillard à l'adulte. En effet, du jour où la fièvre d'amour entre en lui et l'agite, le moral et le physique du paladin subissent une métamorphose si complète que ses amis les plus intimes ne le reconnaissent plus au bout d'une semaine.

Et d'abord ce n'est plus un oiseau au teint pâle et à la poitrine évidée que nous avons sous les yeux; c'est un oiseau de couleurs voyantes, jaune-roux, blanc ou noir, aux nuances accusées, aux formes athlétiques. Le paladin amoureux commence par se cravater le col d'une fraise resplendissante dont les dentelles débordent sur sa poitrine, envahissent peu à peu les épaules, la tête, et finissent par couvrir tout le devant du corps d'une housse mobile,

inquiète, animée, frissonnante : c'est la cotte de mailles du nouveau chevalier, c'est son armure de corps ; il en tire des effets et des poses martiales d'une crânerie indicible. Du reste, pleine liberté de goûts ; chaque individu se taille son pourpoint à sa mode dans l'étoffe de la fantaisie ; chaque paladin se pare des couleurs de sa belle suivant les traditions de la chevalerie antique. Après le choix de la couleur de l'armure de corps vient celui de l'armure de tête, du casque et du panache, et c'est ici surtout que la folle du logis fait des siennes. Il ne m'est pas prouvé que le génie de l'amour et de la mascarade ait fourni plus de types excentriques aux paladins de l'Arioste qu'aux paladins emplumés des grèves de la Manche. De cinquante chevaliers parés pour le tournoi, vous n'en trouverez pas deux vêtus de même sorte, et la plupart se croiraient déshonorés de porter le même costume pendant deux saisons de suite. J'ai cru remarquer que la couleur de favoritisme (noir velouté) et celle de la bécasse étaient les mieux portées.

Une chose qui m'a toujours vivement intrigué dans l'étude de ces physionomies étranges, c'est la tendance universelle des gens qui se travestissent à se mettre des cornes sur la tête. Pour s'expliquer que cette manie de vouloir ressembler au diable soit commune à tous les esprits galants et batailleurs, depuis le plongeon jusqu'au faisan ; pour que l'oiseau de guerre éprouve ainsi le besoin d'orner son front de cornes menaçantes comme un monstre de tragédie ; pour que le chevalier de la Table-Ronde et le cannibale des Antilles soient enclins au même travers, il faut absolument admettre que cette coiffure satanique recèle un talisman invincible, et un talisman à deux fins, qui terrifie l'ennemi et fascine la beauté. Je ne veux pas creuser la question plus avant, parce que le temps me manque, mais il est fâcheux que les savants qui ont peu de chose à faire ne l'aient pas encore attaquée.

En même temps que le paladin des grèves orne son chef de l'attribut diabolique et couvre son pourpoint d'une riche cotte de mailles, son caractère subit une métamorphose analogue et vire soudainement du pacifique au rageur. Sa jalousie amoureuse, toujours chauffée au rouge, fait immédiatement explosion à la vue d'un individu mâle de son espèce. Il se précipite de tout son poids

et de toute sa vitesse sur le rival inconnu qui, de son côté, se rue à sa rencontre avec le même entrain ; et le choc est quelquefois si terrible que les deux champions roulent du coup sur la molle arène, étourdis et sans pouls. Les mêmes scènes se renouvellent plusieurs fois chaque jour pendant huit à dix semaines, après quoi les combats finissent faute de combattants.

L'attitude de bataille de ces oiseaux, ce qu'on appelle la garde en argot de salle d'armes, est la même que celle du coq domestique : la tête basse, le corps horizontal, la collerette hérissée, le bec tendu, la pointe à la hauteur de la poitrine de l'adversaire. Ce bec, qui ressemble étonnamment à un fleuret démoucheté, est leur seule arme offensive ; elle suffit pour ensanglanter chaque rencontre, pour crever un œil à celui-ci, pour démonter celui-là d'une jambe ou d'une aile. Tant il y a que les rivages de la mer du Nord, où ces tournois se tiennent, fourmillent au mois de mai de paladins éclopés, boiteux d'un tarse, manchots d'une voile, et dont l'état piteux inspirerait infailliblement à un Indou l'idée d'un hospice d'invalides.

Le combattant ne quitte presque jamais les plages de l'Océan, où il trouve abondamment à vivre, à aimer, à se battre. Un grand nombre de héros de cette famille désertent chaque année les côtes de Picardie, de Normandie, de Bretagne, pour aller passer en Angleterre la riante saison des amours, des fêtes, des batailles. Revenu à résipiscence et à des habitudes plus pacifiques après la perte de son costume de noces, le paladin finit par fournir à l'arrière-saison un gibier très-passable. Ainsi Renaud de Montauban, le plus célèbre des quatre fils d'Aymon, pour racheter ses erreurs, se fit sur ses vieux jours porte-mortier des maçons qui construisaient la cathédrale de Cologne.

Le combattant vit parfaitement en domesticité pendant un an, mais à la condition qu'on ait soin de lui donner des compagnons de servitude avec lesquels il puisse échanger de temps à autre un coup de bec.

GENRE CHEVALIER. — Onze espèces, les plus grosses avoisinant la bécasse, les plus petites l'alouette ; toutes parfaitement reconnaissables à la marque qui leur a donné leur nom : Chevalier semi-

palmé, — gambette ou à pieds rouges, — à pieds verts, — arlequin, — à longue queue, — cul blanc, — sylvain ou des bois, — à bec retroussé, — aboyeur, — guignette (cul blanc de Paris, *gravier* de Champagne).

Le genre Chevalier se distingue des genres précédents en ce que la plupart des espèces ont les pieds à demi palmés et le bec plus long. Les chevaliers ont la double mue comme les combattants, et leur verbe ne manque pas d'éclat dans la période d'amour; mais leur costume de noces n'est guère plus brillant que leur costume de voyage. Le gris, avec l'amour, prend une teinte un peu plus foncée; le blanc devient un peu plus clair : c'est toute la différence. Les chevaliers se font de temps en temps tirer à l'intérieur sur les berges des fleuves et sur les rives des étangs; ils s'abattent même volontiers sur les mares des plaines. Le chevalier sylvain, ambigu comme la bécasse entre les oiseaux des bois et les oiseaux de rivage, se rencontre quelquefois comme la bécassine dans les jeunes taillis des forêts inondées. Les guignettes, qui s'en viennent de l'Égypte et de l'Afrique en Europe au mois de mai, et qui s'en retournent au mois d'août, opèrent leur double traversée en suivant la route des fleuves. Ce double passage procure aux riverains l'agrément d'un intermède de chasse qui a d'autant plus de charmes qu'on a peu de chose à chasser à l'une et l'autre époque, que le gibier est délicieux d'ailleurs et de plus difficile à tirer. Je parle naturellement du passage des guignettes au troisième volume de cet ouvrage, au chapitre de la chasse des oiseaux de rivage.

LE TOURNEPIERRE. — Espèce unique. Taille du vanneau; bec noir, pieds rouges; tarses courts; doigts libres, pouce invisible; manteau noir teinté de blanc et de gris, la partie supérieure du col et la tête noires, le dessous du corps d'un blanc terne. Le nom de cet oiseau indique suffisamment l'industrie dont il vit : c'est une espèce de dépaveur qui se sert de son bec comme d'un levier pour dépaver les petits cailloux des bords de la mer et faire main basse sur les vers et les larves qui ont l'habitude de se loger sous cet abri. Le tournepierre, qui se rapproche assez du vanneau pour la couleur et la taille, et qui est vermivore comme lui, n'en doit pas différer sensiblement quant à la chair. Les personnes qui désire-

raient voir figurer le vanneau dans l'ordre des échassiers devraient le colloquer à la suite du Tournepierre.

GROUPE DES LONGIROSTRES. — Deux genres; cinq espèces.

Le groupe des Longirostres renferme ces espèces qui sont si remarquables par la dimension exagérée de leur bec, et qu'on pourrait nommer pour cette cause *Bécassiens*. Ces longs becs sont droits ou arqués; de là deux genres ou deux sous-groupes : *Rectirostres* bec droit, *Falcirostres* ou bec en forme de faux.

SOUS-GROUPE DES RECTIROSTRES. — Un seul genre : Barge; deux espèces : la Barge à queue noire, la Barge à queue barrée.

La barge, qu'il est facile de confondre de prime abord avec la bécasse, et qu'on nomme pour cette raison la bécasse de mer, est le plus beau coup de fusil qu'on puisse avoir à tirer dans la chasse des oiseaux de rivage; car elle joint à la délicatesse de la chair le mérite du volume. La barge est beaucoup plus forte et beaucoup plus haute sur jambes que la bécasse; son bec est plus long aussi que celui de cette dernière espèce; il est moins renflé à l'extrémité, et il aspire presque à se relever vers le ciel. Du reste, même consistance molle et quasi spongieuse annonçant que les deux espèces doivent trouver leur vie dans le même élément, la vase plus ou moins détrempée. La barge, moins riche de toilette que la bécasse, et qui se contente pour tenue habituelle d'un simple paletot grisâtre de la nuance la plus modeste, revêt un manteau roux dans la saison d'amour. La barge à queue barrée est un peu plus petite que la barge à queue noire. Pièces de premier choix comme gibier maritime, mais inférieures de plusieurs grades à la bécasse et à la bécassine.

SOUS-GROUPE DES FALCIROSTRES. — Un seul genre : Courlis; trois espèces.

Les naturalistes ont l'habitude de diviser ce groupe en deux genres dits des *Courliens* et des *Ibiens*, ayant pour caractère commun un bec démesuré taillé en forme de faucille, mais se distinguant cependant par plusieurs caractères essentiels. Ainsi les ibiens ont le front et les joues chauves, tandis que les courliens ont toutes les parties de la tête parfaitement emplumées. De plus, le bec des ibis est beaucoup plus solide et plus vigoureux que celui des cour-

liens, à telles enseignes qu'ils s'en servent pour attaquer et pour dépecer les reptiles, genre de nourriture complètement interdit aux courliens. Enfin les ibiens habiteraient exclusivement les savanes et les rives marécageuses des fleuves des contrées les plus méridionales du globe, tandis que les courliens préféreraient les plages maritimes des zones tempérées. Ceux-ci seraient paludiens, ceux-là palustriens.

La distinction de ces deux caractères a peu d'intérêt pour l'histoire des oiseaux de France où les ibiens ne sont guère connus que de nom, mais elle en a beaucoup pour l'histoire universelle en ce qu'elle permet de suivre de l'œil toutes les gradations de la série. Il est curieux de voir, en effet, avec quel art infini la nature prévient les sauts brusques, et comme elle réussit à relier les genres les plus disparates par les transitions les plus insensibles. Observez dans l'ordre qui nous occupe le chemin qu'elle a pris pour amener le type rectiligne le plus simple au type curviligne le plus accentué auquel nous arrivons. C'était au début le bec de la maubèche ou du bécasseau, bec droit et effilé de longueur raisonnable. Le bec a grandi peu à peu avec le chevalier; il a atteint avec la barge et la bécasse des proportions menaçantes; il s'est renflé à l'extrémité de la mandibule supérieure. De la barge ou de la rectilignité absolue il a passé par un moule que nous ne possédons pas en France, par les *Rynchées*, à la courbure la plus adoucie de l'arc, puis enfin il est arrivé de celle-ci à la courbure falciforme par le bec des courlis et par celui de l'ibis. Il est bon, quand on étudie, de s'arrêter de temps à autre à ces revues rétrospectives qui servent à résumer les connaissances acquises, et qui sont pour la mémoire une aide plus puissante que tous les procédés mnémotechniques.

Indépendamment de l'intérêt ornithologique que l'ibis présente comme type extrême de série, il aurait encore droit à une mention honorable de notre part à titre de grandeur déchuë. Et s'il est vrai, comme l'affirment quelques observateurs de Languedoc, que la tempête jette quelquefois sur nos côtes du midi un individu de cette famille, nous devons d'autant mieux l'accueillir que cet ibis ne peut être que celui de l'Égypte, l'ibis sacré, le fameux ibis auquel la reconnaissance des indigènes de cette contrée pieuse éleva

jadis des autels. C'est, à parler franchement, un assez triste oiseau que l'ibis sacré, un oiseau chauve, gros comme une belle volaille, blanc par-dessus et par-dessous, avec des pieds noirs, un cou noir, un bec noir, long comme une faux. Il ne paie pas de mine ; mais il n'est pas le seul dieu des temps anciens et modernes qui ait éprouvé des malheurs et qui ne porte plus sur son front l'empreinte du caractère auguste dont il fut revêtu en des temps plus heureux. Respectons l'infortune de l'ibis, car nul de nous ne sait ce qu'il peut devenir, et rappelons-nous que bien d'autres divinités ont avalé l'encens des hommes qui n'avaient pas gagné leurs autels à manger des serpents.

Maintenant, à supposer que l'ibis d'Égypte dût être mentionné dans ce recueil à titre de voyageur égaré, ce serait au chapitre de la Longitarsie palustrienne et non en celui-ci qu'il lui faudrait faire place.

La Guyane française nourrit un magnifique oiseau qui s'appelle l'ibis rouge, et qui sera l'un des plus beaux ornements de nos pièces d'eau et de nos jardins publics quand on sera parvenu à l'acclimater parmi nous. L'ibis est ami de l'homme, ainsi que la cigogne sa cousine.

Le genre Courlis a trois représentants en France : le grand Courlis de mer, le petit Courlis, le Corlieu.

Le grand courlis de mer, qu'il n'est pas rare de voir figurer l'hiver au marché de la Vallée de Paris, est un grand oiseau fauve fort remarquable par la longueur démesurée de son bec en faucille. Son plumage, d'une seule nuance jaune terreux, est tout à fait semblable à celui de l'œdicnème, vulgairement dit courlis, qu'on rencontre dans les steppes. L'oiseau est assez haut sur jambes et deux fois gros comme la bécasse, avec laquelle le peuple le confond volontiers. Je dirai à ce propos que l'ignorance en histoire naturelle est un des crimes que le gamin de Lorraine émérite pardonne le moins aux gamins de Paris, dont la crédulité passe toute mesure. On ferait un volume très-ridicule et très-gros avec les absurdités et les fables qui se débitent en un seul jour au Jardin des Plantes devant les divers pares des oiseaux ou devant le palais des singes. J'ai fini par m'expliquer l'étrangeté de certains votes politiques du

peuple parisien par son opinion sur l'autruche. L'autruche est, au dire du gamin de Paris, un animal féroce qui combat les cavaliers à coups de pierre, et qui les tue fréquemment de la même façon que David tua Goliath. Pour lui encore, l'hyène, qui s'apprivoise comme un chien, est toujours la bête la plus féroce et la plus sanguinaire de la création, et l'oiseau qui a un grand bec, huïtrier ou courlis, est toujours la bécasse. Il n'y a réellement que la crédulité de ce badaud futur qui puisse égaler son aplomb. Le badaud de Paris est le gamin à l'état adulte.

Le grand courlis, comme beaucoup de paludiens de son ordre, traverse fréquemment les terres pour passer d'une mer à l'autre, et comme il s'arrête dans sa route au bord des eaux dormantes, il est peu de chasseurs de marais qui ne l'aient tué.

Les gens qui ont le bonheur d'être dévorés de la passion de la pêche à la ligne savent tous ce procédé pour récolter des vers rouges qui consiste à ficher un bâton pointu en terre et à ébranler circulairement le terrain. Le ver, qui sent trembler le sol autour de lui, s' imagine avoir affaire à la taupe, sa plus formidable ennemie, et se hâte de sortir pour que l'homme le prenne. Je ne sais qui a pu mettre le courlis au courant de ces détails, mais le fait est qu'il se sert de son bec immense pour produire le tremblement de terre comme le pêcheur à la ligne, et que le procédé lui réussit parfaitement.

Le petit courlis et le corlieu, communs sur les côtes de Picardie et de Bretagne, sont taillés sur le même patron, bec, tarse, pied, envergure; seulement le modèle est réduit. L'histoire de ce genre-là offre peut-être des particularités intéressantes, mais j'avoue que jusqu'à ce jour elles ne sont pas venues jusqu'à moi. La chair des courlis n'est que mangeable.

GENRE PERDRIX DE MER. — Deux espèces : Glarôle, Giarole.

Ce genre a été mal nommé Perdrix de mer, car les deux espèces qui le composent sont plus palustriennes que paludiennes; mais la rectification a si peu d'importance que je ne la discute pas. La division en espèces maritimes et fluviatiles peut être fort commode pour l'ordre, mais elle n'a rien de rigoureux.

La glarôle, qui porte plus particulièrement le nom de *perdrix de*

mer, est un oiseau excessivement rare, sinon invisible, sur nos côtes. Sa patrie est aux rives du Don et du Volga, de la mer Noire et de la Caspienne. On le rencontre sur les rives des grands lacs de Hongrie et sur celles du Danube, quelquefois sur les grèves du Rhône, dans le voisinage de son embouchure. C'est un oiseau de la grosseur d'une tourterelle, vêtu d'un manteau isabelle uni et sans mouchetures. Bec de moyenne longueur, légèrement arqué; queue fourchue et longues ailes; toute la tournure de l'hirondelle de mer; tarses courts et pieds rapides, indiquant que l'oiseau préfère le sable à la vase.

La giarole est une espèce tout à fait voisine, de même taille et de même couleur. Toutes deux sont décorées d'un ordre qui se porte en collier. Ce collier est un ruban noir.

ÉCHASSIERS PALUSTRIENS (23 espèces).

Trois séries : Dactyligrades, Pollicigrades, Longidactyles.

PREMIÈRE SÉRIE : *Dactyligradie*. — Un groupe : Longirostres; deux genres : Bécasse, Bécassine; quatre espèces.

Caractères généraux du groupe. — Bec très-long, droit et mou, plus large à l'origine qu'à l'extrémité; narines en sillon, mandibule supérieure renflée vers la pointe; tête carrée et comme aplatie sur les côtés; grands yeux *myopes*, percés au sommet de la tête; physionomie peu spirituelle. Ailes aiguës et étroites; vol rapide, irrégulier, puissant; queue arrondie et courte. Passion des voyages nocturnes. Le nom de *Mollirostres* conviendrait aussi bien à ce groupe que celui de Longirostres; car la mollesse des mandibules est le caractère le plus particulier du bec dans ces espèces. Ce bec, qui fait l'effet d'une sonde à l'aide de laquelle l'oiseau fouille au plus profond de la vase pour saisir les vers dont il fait sa pâture, emprunte en effet sa tactilité exquise à son extrême mollesse. Le bourrelet qui enveloppe la mandibule supérieure a l'apparence granuleuse et la consistance d'une véritable langue, et c'est là que réside évidemment un sens de tact alimentaire qui n'est ni le tact, ni le goût, ni l'odorat tout seul, mais qui tient de ces trois sens à la fois.

Des quatre espèces de ce groupe, une seule, la Bécassine, est, à proprement parler, indigène à la France. Les trois autres y nichent, mais en si petit nombre qu'il faut les considérer réellement comme oiseaux de passage. Heureusement que l'influence du milieu méditerranéen a opéré sur chacune d'elles, et que les quatre espèces rivalisent pour la finesse de la chair avec tout ce que le règne des oiseaux a de mieux. Ce n'est pas la seule différence que produise la transition des vases maritimes aux vases fluviales : la femelle, chez la Bécasse, est plus grosse que le mâle, et les bécassines se mariënt!

Ce groupe occupait une place assez intéressante dans l'histoire de la chasse et de la cuisine française pour mériter d'être traité avec une distinction toute spéciale. Aussi chacun des deux genres qui le composent est-il, dans le troisième volume de *l'Esprit des Bêtes*, l'objet d'un chapitre important. J'ai soin d'informer le lecteur de ces petits détails pour le porter à excuser la sécheresse et la brièveté de mes descriptions à l'endroit de certaines espèces dont il lui est pénible de voir écourter la monographie. Qu'il n'oublie pas que j'ai trois cent soixante espèces d'oiseaux à faire tenir dans un très-petit cadre, et que ce cadre, à raison de son exigüité, ne peut renfermer qu'un exposé trop succinct des caractères séparatifs des espèces.

GENRE BÉCASSE. — La bécasse, que tout le monde connaît, forme un genre ambigu qui aurait pu aussi bien trouver place parmi les oiseaux des forêts que parmi les échassiers. La bécasse, en effet, a le bois pour patrie; elle y vit, elle y aime; mais comme elle ne perche pas, comme elle se rapproche par tous les autres caractères de la famille des Échassiers, j'ai dû la loger dans cet ordre. Elle se distingue de la bécassine en ce qu'elle a les tarses beaucoup plus courts et la jambe couverte de plumes, ce qui indique des habitudes plus coureuses et la fréquentation d'un milieu plus couvert. C'est de plus un oiseau qui ne vole spontanément que la nuit, mais qui marche le jour.

La bécasse habite pendant l'été les plus hautes montagnes du continent européen et aussi le Groënland et l'Islande. Elle en descend avec les grands froids dans les plaines et passe avec aisance d'Amé-

rique en Afrique par-dessus l'Angleterre, la France, l'Italie et l'Espagne. Aucun oiseau n'a plus que la bécasse la passion des voyages, ce qui la force à se munir de ces fortes provisions de graisse qui donnent tant de prix à sa chair. Beaucoup hivernent en France aux environs des sources chaudes qui coulent dans nos bois et ne gèlent jamais. Quelques-unes même y nichent et y restent toute l'année. Le nid est une petite cuvette naturelle creusée sous un buisson de houx et à peine garnie de feuilles. La femelle pond dès le commencement d'avril; sa ponte est de quatre œufs. J'ai pris au nid de jeunes bécasses et les ai élevées heureusement jusqu'à l'état adulte. Elles accouraient à ma voix comme des perdreaux et des faisandeaux, et me suivaient pour un ver à travers chiens et chats. Il était même inutile d'extraire les vers de leur gangue pour les leur donner en pâture. Elles les retiraient parfaitement à l'aide de leurs sondes, et avec une habileté et une rapidité incroyables, de la petite motte de gazon ou d'argile dans laquelle ils étaient enterrés. La bécasse est donc un oiseau éminemment domesticable et sociable, et dont l'éducation peut devenir l'objet d'une riche industrie. Le succès me semble d'autant plus certain que j'ai vu d'autres amateurs réussir comme moi dans l'éducation de cette espèce, et que les cas d'albinisme, qui sont fréquents chez les bécasses, indiquent de leur part une tendance naturelle à se rallier à l'homme.

On a vu dans la mer du Nord des bécasses fatiguées s'abattre en vols nombreux sur le pont des navires, et j'ai cité déjà au cinquième chapitre de ce livre l'histoire des pauvres voyageuses qui, deux fois par an, se cassent la tête aux cages de nos phares maritimes. Ces détails et beaucoup d'autres se retrouveront où j'ai dit.

Les pays de France qu'affectionnent particulièrement les bécasses sont : à l'ouest, la Bretagne, la Vendée et les Landes; à l'est, l'Alsace, la Franche-Comté, le Bugey et les Alpes; au centre, le Cantal et les Cévennes. On en trouve partout ailleurs dans le mois de novembre et jusqu'à l'arrivée des froids; mais nulle part on ne les rencontre en aussi grande quantité que dans les environs de Belley et de Grenoble.

La bécasse est un oiseau complètement muet pendant dix ou onze mois de l'année et à qui l'amour seul a puissance de délier la

langue. Elle commence à parler vers la fin de février pour rentrer dans son mutisme obstiné avant la mi-avril. Son langage se compose d'une seule phrase, d'un cri d'appel amoureux en trois notes d'un timbre métallique et sonore : *pitt-pitt-corr*. La note terminale a fait inventer le verbe *croûler* pour exprimer l'idiome de la bécasse et le substantif *croûle* pour désigner un genre de chasse spécial à cet oiseau.

Le manteau de la bécasse, qu'il serait très-difficile de décrire, offre une riche bigarrure de plaques noires et de bandes transversales sur un fond roux qui n'appartient qu'à elle. La tête est sillonnée dans la direction de l'avant à l'arrière par d'élégants bandeaux alternativement noirs et blancs qui encadrent le regard et se retrouvent chez les bécassines. La couleur-type du gibier-plume, s'il en existe une, doit être celle de la bécasse; car je ne connais pas de pièce tuée qui fasse mieux que la bécasse à l'œil et à la main, comme je ne connais pas de rôti qui réjouisse d'une façon plus complète le palais et le nez.

Beaucoup de saints personnages sont friands de la bécasse, qui est l'emblème de la dévote, espèce grassouillette qui donne surtout vers l'arrière-saison.

GENRE BÉCASSINE. — Trois espèces : la double Bécassine, — la Bécassine, — la Sourde.

Caractères généraux. — Manteau brun noir à reflets verdâtres, le dessous du corps blanc, la poitrine marquée de grivelures d'une nuance terne, le tarse plus long que chez la bécasse, une partie de la jambe nue.

LA DOUBLE BÉCASSINE. — Commune dans les marais de Russie et de Pologne, niche rarement en France. Elle est intermédiaire pour la grosseur entre la bécasse et la bécassine proprement dite. Elle vole plus droit que cette dernière, part sans pousser le moindre cri et se tient plus volontiers sur les bords de l'eau vive qu'au milieu des marais. Je l'ai tuée plusieurs fois au bois, dans les taillis mangés par la bruyère et même dans les chaumes en plein champ.

LA SOURDE (hécot, bécasseau, jacquet). — Ainsi nommée parce qu'elle est muette et semble ne pas vous entendre venir, vous partant toujours sous les pieds. De passage plutôt qu'indigène, originaire

des grands marais du nord de l'Europe; arrivant assez tard en France et nommée pour cette cause bécassine *de la Saint-Martin* (11 novembre). La sourde, qui n'est guère plus forte que l'alouette, est moins difficile à tirer que la bécassine; elle tient l'arrêt comme une caille et se remise volontiers quand on la manque à trente pas de l'endroit d'où elle est partie. On la rencontre aussi fréquemment dans la plaine et dans les bruyères. Son arrivée coïncide avec celle de la bécasse et de la grive mauvis. J'ai cru lui reconnaître, en Algérie où elle est très-commune l'hiver, une prédilection toute spéciale pour le sol des prairies humides fraîchement incendiées. Gibier hors ligne pour la broche comme pour la casserole.

LA BÉCASSINE.—La Bécassine qui n'a, pour ainsi dire, que trois doigts au pied, *perche* et, qui plus est, elle *chante*. Ces tours de force merveilleux sont l'œuvre de l'amour qui ne connaît pas d'obstacles. Il n'y a que le mâle qui perche et il ne perche que pour chanter, et bien entendu qu'il ne chante que dans la saison d'amour et pour charmer les longues heures de travail d'incubation de la femelle. J'ai longtemps révoqué en doute la faculté de perchement de la bécassine, mais force me fut bien de revenir de mon obstination, après qu'on m'eut rendu témoin du phénomène et fait assassiner de mes propres mains deux pauvres amoureux sur la plus haute branche du même arbre. Cet arbre était un chêne qui s'élevait au milieu d'une prairie marécageuse du Val-de-Loire.

Le chant de la bécassine est une série de légers bêlements de chèvre qui reviennent de minute en minute et dont les intervalles sont remplis par une chaîne sans fin de *taratata* monotones que le virtuose récapitule avec une ardeur, une verve et une puissance d'haleine que je n'ai connues qu'à lui. J'ai entendu le mâle de la bécassine chanter deux heures de suite sans faiblir une seconde, sans varier ses intonations d'un demi-bémol, sans augmenter ni diminuer ses intervalles d'un soupir. Et si le dilettante exigeant est en droit de reprocher un peu de sécheresse et de pauvreté à la cantate, en revanche l'amateur d'évolutions aériennes a sujet d'être satisfait; car le vol de la bécassine en amour est un des plus curieux spectacles qui se puissent admirer. Ce vol est une alternance indéfinie d'ascensions verticales et de descentes en parachute dont le nid de la

femelle est le point d'arrivée et de départ. Vous venez de voir l'oiseau piquer droit dans la nue à la façon des martinets et des fusées volantes, votre oreille le suit encore, mais votre œil l'a perdu; attendez quelques secondes qu'il ait eu le temps de courir une vingtaine de bordées dans l'espace et de bêler son amoureux délire aux quatre points cardinaux du ciel. Le revoilà, regardez-le qui plonge et qui s'abat sur le sol; il va s'y enclouer tant sa chute de plomb est rapide; heureusement que son parachute s'est déployé à temps et comme il allait toucher terre. Admirez avec quelle grâce et quelle légèreté il se balance sur ses ailes; c'est pour faire le Saint-Esprit sur la tête de la couveuse, c'est pour l'endormir par une passe et pour la tenir encharmée. Après quoi il remontera pour redescendre encore et toujours et toujours..... O heureux par-dessus tous, ceux qui aiment et qui jamais n'ont fini de le dire, le royaume du ciel est à eux.

Le mâle de la bécassine en costume de noces est un très-bel oiseau dont le manteau fond roux est moucheté de taches brunes à reflets vert cuivreux, et dont la queue élégante s'épanouit en éventail sous l'impression d'une sensation profonde. Il n'a toutes ses couleurs qu'à sa troisième mue. La femelle est plus grise; chez les jeunes, le dos est presque complètement noir, le ventre complètement blanc; ces jeunes s'élèvent aussi facilement que ceux de la bécasse.

Malgré la puissance de son vol, la bécassine paie un large tribut à la convoitise du hobereau, de l'épervier et de l'émérillon; car tous ces petits tyrans de l'air ne font pas moins cas de sa chair que l'homme. Le faucon-pèlerin, semblable au chasseur de haut titre, qui est plus glorieux d'un paroli de bécassine que de dix parolis de perdreaux; le faucon-pèlerin, qui chasse pour chasser presque autant que pour manger, renonce à la perdrix ou au canard qu'il est prêt de harponner pour courir à la bécassine. Mais de tous les ennemis de la pauvre volatile, hélas! le plus terrible est l'homme.

Depuis que la prairie gagne sur le marais et que les digues et les levées s'exhaussent de toutes parts pour dire à l'océan et au fleuve : *Tu n'iras pas plus loin*, la bécassine a désappris la route de la France et, comme le corinoran, elle va demander un refuge aux

plages maritimes. Mais où seront les plaisirs de la chasse et les joies de la table, quand la bécassine ne sera plus !

DEUXIÈME SÉRIE. — *Pollicigrades*. Trois genres : Héron, Cigogne, Spatule; onze espèces.

Tous les pollicigrades appartiennent à la Longitarsie palustrienne ou terrienne. Tous s'unissent en saint et légitime nœud. Tous perchent.

Rien n'empêche de relier les deux genres Héron et Cigogne en un groupe dit des *Ensirostres*, à raison de la conformation caractéristique de leur bec long, droit, pointu et affilé comme une épée. En ce cas, le bec du héron figurerait l'épée actuelle; celui de la cigogne l'épée à deux mains d'autrefois.

Le héron et la cigogne sont les types populaires des échassiers : jambes immenses, ailes immenses, omnivores, piscivores, ranivores, murivores, percheurs, planeurs. Singulière influence du pouce ! parce que l'oiseau marche sur quatre doigts au lieu de marcher sur trois, le voilà qui devient monogame, qui perche, qui plane et qui mange de toute sorte de bêtes, en même temps que son caractère moral s'élève au niveau de ses facultés physiques.

GENRE HÉRON. — Huit espèces : Héron commun, — Héron garcette, — Héron crabier, — Héron garde-bœuf, — Butor, — Bihoireau, — Blongios.

Caractères généraux du genre. — Long bec emmanché d'un long cou, longs tarses, longs pieds, corps grêle, jambes à moitié nues, faisceau de plumes fines en bas du chignon, rabat de dentelle, pouce inséré au doigt interne au delà de l'extrémité du tarse, le doigt du milieu cannelé, queue courte, les pieds faisant office de gouvernail; grandes ailes, vol puissant; physionomie de serpent; piscivores, immangeables.

LE HÉRON COMMUN. — Le plus grand et le plus connu de tous les hérons de France, celui de La Fontaine. Oiseau gris cendré, de haute taille, mesurant un mètre environ de l'assise des doigts au sommet de la tête. Bec effilé et menaçant, long de dix centimètres.

Les adultes portent en bas du chignon, en manière d'accroche-cœur ou plutôt de catogan, un léger faisceau de plumes fines, souples et déliées qui retombent élégamment sur l'arrière du col

comme des nattes d'Alsacienne, mais qu'on a tort d'appeler aigrette, parce qu'une aigrette, en français, est une parure de tête qui aspire à monter et non pas à descendre. Le paon et le vanneau ont des aigrettes, le héron et le faisan doré n'ont que des queues. Cette queue du chignon a pour parure correspondante sur l'avant un fanon ou un rabat pointu de plumes fines roussâtres. La couleur noire et la blanche qui se fondent dans la grise se réveillent de temps à autre sur la robe du héron pour le relever de sa monotonie. La couleur noire encadre élégamment les rémiges, dessine sur la tête deux larges bandeaux qui descendent ensemble et se suivent jusqu'à la nuque; elle égrène enfin sur la gorge ses mouchetures de jais. La blanche argente les scapulaires, la coiffe et la partie antérieure du col pour aider au contraste.

Le bec du héron est une arme dangereuse dont l'oiseau malmené se sert pour tenir son ennemi à distance, homme, faucon ou chien. Un des instincts particuliers à tous les individus du genre est de viser aux yeux qui les attaque, et plus d'un braque imprudent a payé sa précipitation à courir sus au héron de la perte d'un œil. L'oiseau dans l'attitude de la pêche tient le bec presque caché dans la profondeur des épaules; il le décoche comme un pêcheur son dard contre le poisson qui passe à sa belle, et manque rarement son coup. La détente de l'arme prend sa force du jeu que lui laisse le brisement d'un long cou replié sur lui-même et lové à la façon d'un reptile. Cependant ce bec à poignard, si étroit et emmanché d'un cou si grêle, peut s'ouvrir pour donner passage à des pièces d'un volume énorme; cette gorge, grosse comme un tuyau de plume, se dilate au besoin comme celle des serpents. J'ai trouvé des poissons de deux livres au bas des chênes de la héronnière d'Écurey dont il va être question, et j'ai connu chez un ami un héron parfaitement privé, et répondant à l'appel de son nom, qui engloutissait avec aisance et facilité des côtelettes de mouton ou de veau de deux à trois pouces d'envergure. L'animal se prêtait avec une complaisance extrême à toutes les expériences que les curieux voulaient tenter sur sa glotonnerie. Le même était devenu, avec la patience et le temps, d'une adresse sans égale au tir du moineau franc et de l'hirondelle au vol. Il s'était fait un poste d'affût de l'es-

sieu d'une vieille roue de carrosse abandonnée dans un coin de la cour. Caché parmi les rayons de cette roue, il attendait patiemment durant des heures entières qu'une pauvre hirondelle s'aventurât à portée de son trait. L'imprudencce commise, le héron lardait l'oiseau au vol, descendait aussitôt de son observatoire, courait les ailes ouvertes vers le baquet où on lui servait ses repas, y plongeait proprement sa proie à diverses reprises, et après cette cérémonie préalable, l'avalait. Cette habitude de laver sa proie avant de l'engloutir n'est pas particulière au héron. J'ai déjà écrit que le labbe a grand soin de faire dessaler dans l'eau fraîche les harengs qu'on lui sert ; je signale également la grue et la cigogne, proches parentes du héron, comme coutumières du fait. Bien des années, vingt ans peut-être après avoir été témoin oculaire des détails qu'on vient de lire, j'ai mis la main par le plus grand des hasards sur un ouvrage indigeste de Julius César Scaliger où j'ai retrouvé toute l'histoire de mes observations. Scaliger aussi avait beaucoup connu un héron qui se conduisait absolument comme le mien à l'égard des moineaux francs. La seule différence que j'aie constatée entre les deux personnages est que le héron de Scaliger se permettait le gigot de mouton ; le mien n'allait que jusqu'à la côtelette.

Le héron affectionne, comme tous ses congénères, les poses impossibles, tristes et mélancoliques. Une de ses attitudes favorites est la station sur un seul pied, la tête renfoncée dans les épaules, le bec figurant parfaitement un clou pointu qui sort de la poitrine. D'autres fois il s'accroupit sur ses targes, la paume des pieds en l'air, et se fait aller en voiture. C'est un prestidigitateur d'une habileté supérieure qui perd à volonté dix-huit pouces de sa taille. Il vole les jambes sous le ventre, les pieds étendus vers l'arrière en manière de gouvernail. Quand un faucon l'attaque et le force à monter, il commence par se délester de tout ce qui l'alourdit, et l'on voit descendre du ciel, les uns après les autres, serpents, crapauds, mulots, etc.

La Fontaine et la Fauconnerie ont illustré le héron ; la nature l'a destiné à jouer un rôle immense dans les fêtes de l'avenir. Comme c'est l'oiseau de nos climats qui monte le plus haut dans les nues après l'aigle et le vautour, c'est aussi celui dont le vol (chasse par

le faucon) offre le plus d'intérêt. Rien n'empêcherait dès aujourd'hui de réunir dans un amphithéâtre de la dimension du Champ-de-Mars un million de spectateurs, et là de leur servir le spectacle attrayant d'un tournoi aérien entre le gerfaut et le héron. La représentation aurait d'autant plus de charme que tout le monde pourrait suivre avec une longue-vue toutes les péripéties du drame, et qu'il est presque toujours facile d'en humaniser le dénouement en sauvant la victime.

Le héron est le pêcheur de rivière par excellence, le modèle de résignation et de patience, qui entre dans l'eau jusqu'à mi-jambe pour happer le poisson. Il est indigène et sédentaire, habite toutes les contrées de la France et pêche sur tous nos fleuves.

Tous les individus de cette famille, qui s'éparpillent sur la superficie du territoire français après la saison des amours, se réunissent au printemps pour nicher en société en des localités spéciales appelées *héronnières*, et qui sont des massifs de vieux chênes où ces oiseaux reviennent tous les ans à l'instar des cigognes. Ces héronnières sont devenues très-rares depuis un demi-siècle. Je n'en ai rencontré, pour mon compte, qu'une seule dans tout le cours de mes excursions cynégétiques; c'était la héronnière d'Écurey, petite commune marécageuse du département de la Marne, distante de quatre ou cinq kilomètres de Jallons, station du chemin de fer de Strashourg entre Épernay et Châlons. La futaie hospitalière dont je parle faisait partie des propriétés de M. le général Sainte-Suzanne, il y a vingt-cinq ans. Ce devait être, d'après mon estime, le domicile d'amour de tous les hérons de dix provinces; car les nids se touchaient sur les arbres, et je crois rester au-dessous de la vérité en évaluant le nombre de ces nids à une centaine. Chacun de ces établissements embrassait une circonférence de trois pieds de diamètre. Chaque ménage se composait de cinq ou six têtes en moyenne, le père, la mère et trois ou quatre petits. La consommation quotidienne qui se faisait là de perches, de poissons blancs, de grenouilles et de couleuvres était prodigieuse, et le voisinage d'une pareille pension serait certainement la ruine de toutes les rivières et de tous les étangs d'alentour, si les hérons étaient plus ménagers de leurs peines. Heureusement que ces bêtes intelligentes

comprennent la nécessité de répartir équitablement leurs ravages pour ne pas faire erier. Elles commencent donc par se créer un arrondissement de pêche de quarante à cinquante lieues de rayon, plus ou moins ; puis, cette limite fixée, le conseil de la république assigne à chaque couple son canton spécial, ses étangs, ses cours d'eau ; à celui-ci le Rhin, ou la Meuse, ou la Seine ; à cet autre la Champagne, la Bourgogne, la Lorraine, etc. C'est, sur une plus vaste échelle, l'image de la Commune Russe où chaque individu marié reçoit de la communauté une portion de terrain suffisante pour le nourrir lui et les siens. La république des hérons est, du reste, un excellent sujet d'études pour tous les chercheurs de solutions politiques ; elle est bâtie sur le principe de la solidarité universelle des intérêts, et tous les citoyens y sont égaux devant le travail. Chacun y vit des produits de sa pêche, et nul n'y élève jamais l'insolente prétention de prélever une part quelconque sur les fruits de la pêche d'autrui. Il n'est pas difficile de deviner le secret de la prospérité de la république et les causes de l'entente cordiale : les hérons mâles sont tous des modèles de soumission conjugale, de constance et d'amour, dont l'unique ambition serait d'être admis, comme l'hirondelle et la tourterelle mâles, aux honneurs de l'incubation. Ne pouvant obtenir de leurs compagnes qu'elles se déchargent sur eux d'une partie du fardeau de la maternité, ils mettent du moins tout leur zèle à leur en alléger le poids. Chacun de ces tendres époux veille avec une sollicitude extrême à ce que le garde-manger de la couveuse soit constamment fourni de poisson frais et de l'espèce qu'elle aime. L'histoire ne rapporte pas que Philémon lui-même ait eu pour Baucis de pareilles attentions. A peine l'éclosion a-t-elle eu lieu que le père exige impérieusement que la mère se repose pendant plusieurs jours, et il prend généreusement pour lui seul la charge de l'entretien de la jeune famille.

Je viens de dire en termes assez clairs que la république des hérons est assise sur le principe de l'amour le plus pur, lisez sur le principe de la déférence passionnée du sexe masculin pour l'autre. Donnez-moi un oiseau qui aime, et il comprendra tout ! m'écrierai-je à mon tour après saint Augustin. L'état de grâce, vous le savez bien, c'est l'amour. Ce qui fait le plus de tort à la doctrine de la

grâce et ce qui l'empêche de pénétrer dans tous les cœurs est d'être préchée par des hommes qui ne sont pas gracieux ; faites-la prêcher par des femmes, et l'harmonie s'établira sur cette terre comme par enchantement.

Le héron est un oiseau beaucoup plus utile que nuisible, qui avale plus de couleuvres, de grenouilles et de crapauds que de carpes, et qui déserte volontiers les étangs et les gués des fleuves pour défendre nos plaines quand le mulot les envahit à l'arrière-saison. C'est un auxiliaire libre de l'homme, un gardien-né de son repos et de ses cultures. Doué d'un tempérament plus robuste que la cigogne, il nous reste quand celle-ci nous fuit. Il n'emploie que pour sa défense les armes puissantes que lui a données la nature. Il tient dans la chasse à l'oiseau le même emploi que le cerf dans la chasse au chien courant. C'est l'emblème inoffensif du pêcheur à la ligne toujours patient, toujours riche d'espoir, plus léger de butin, et disant par sa maigreur que pour lui le carême dure douze mois par an. Sa chair est immangeable, et l'huile de ses pieds est un mythe. Que pour toutes ces raisons le chasseur respecte les jours du héron.

LE HÉRON POURPRE. — Taille approchant de celle du précédent. Rare en France ; exclusif aux Bouches-du-Rhône et aux rives des étangs salés du Midi ; indigène des rives du Danube et des lacs de Hongrie. Le héron pourpre n'est pas rouge, comme semblerait l'indiquer son nom ; il est simplement marqué sur le poitrail et sur le dos de belles plaques d'un roux-vineux. Il a le dessus de la tête et les plumes du chignon noirs, le ventre roux, le reste du plumage cendré, le bec olivâtre, les pieds roux, le tout de nuances indécises difficiles à caractériser.

Le héron Garzette, nommé aussi petite aigrette, est un héron de la taille d'une corneille dont tout le corps est blanc, le bec noir, les pieds verdâtres, les brides de même nuance. Rare en France. La grande aigrette, dont la taille dépasse celle du héron commun, est indigène de l'Amérique méridionale. Les jolies femmes d'Europe ornent volontiers leur coiffure des plumes élégantes et soyeuses qui forment l'aigrette de cet oiseau. Le erabier, qui est un autre petit héron blanc à poitrine rousse, a les tarses plus courts et perche

plus volontiers que ses voisins ; il se nourrit indifféremment de coquillages maritimes et fluviatiles. Ces petites espèces sont rares en France, et ne se rencontrent guère que vers les parages de la Camargue, Delta du Rhône.

Le héron Garde-bœuf, presque invisible en France, où on ne le rencontre que vers l'embouchure de ce fleuve, est un charmant oiseau blanc, de la grosseur d'un pigeon, qui suit le bétail dans les champs, et revient avec lui aux étables. C'est le plus doux, le plus familier et le plus innocent de tous les volatiles amis de l'homme.

Sa mission est de servir d'escorte aux troupeaux qui vont paître et de les garder dans les champs. Je ne connais rien de joli comme un groupe de hérons blancs formés en cercle à l'entour d'un bœuf noir enseveli dans l'herbe à l'heure de midi, le veillant, le défendant contre les attaques des insectes ailés avides de son sang, et le débarrassant avec art des tiquets dévorants qui se suspendent en grappes à ses chairs. J'ai souvent admiré ces scènes dans les pâturages de l'Algérie, aux premières années de notre occupation, et plus d'une fois alors j'ai indiqué aux paysagistes amis des bêtes, comme délicieux sujet de paysage, cette défense du patient quadrupède par ses blanches sentinelles. Je regrette qu'aucun artiste éminent n'ait traduit sur sa toile ce petit drame rustique ; car il est possible que les représentations qui avaient lieu fréquemment autrefois aux plaines herbues de la Mitidja, de la Mina et du Chélif ne soient bien rares aujourd'hui.

En effet, la destruction du héron garde-bœuf, qui n'est pas mangeable, mais qui a le tort de tenter par la blancheur de sa robe tous les porte-fusils assassins, s'opérait déjà de mon temps en Afrique avec rapidité, et pour peu que la contagion de l'assassinat ait étendu ses ravages, la malheureuse espèce a dû être réduite à un chiffon mesquin, et condamnée à demander au désert un refuge contre les barbares de la civilisation.

Ce gardien ailé des troupeaux du cultivateur, qui paie un si lourd tribut de sang à la méchanceté diabolique des hommes, est l'image de l'humble berger que les prétendues nécessités de la guerre arrachent à une industrie utile pour le faire servir de point

de mire aux canons ennemis : triste métier pour l'homme, qui est un animal raisonnable, au dire de Cicéron.

LE BUTOR. — Le butor, qu'on a raison de comprendre dans le genre Héron, se distingue cependant de ce type par des caractères remarquables. C'est d'abord un oiseau de nuit dont le plumage, pour cette cause, a dû revêtir la nuance sombre qu'affectionnent les hiboux. Le butor a en outre le cou et les tarsi plus courts que le héron, le corps plus ramassé, le bec moins long, plus large à la base et un peu plus arqué. Le héron fréquente de préférence les gués des fleuves, les plages découvertes et les plaines où l'ennemi se voit de loin. Le butor se plaît au contraire au plus épais des fourrés de roseaux où il se tient caché tout le jour, attendant pour partir que le chasseur ou le chien lui marche sur le dos. Il niche à terre, non sur les arbres, et en qualité d'oiseau de nuit se dispense de bâtir pour sa famille un domicile confortable. Il ne porte pas de catogan, mais bien une véritable fraise qui s'arrondit en housse circulaire comme celle des combattants et des coqs, et lui donne des attitudes belliqueuses imposantes. Il quitte nos contrées septentrionales pendant l'hiver, et va passer dans les étangs maritimes du Midi la saison des grands froids. Les marais Pontins, qui servent d'asile vers cette époque à d'immenses volées de canards, abritent les butors par la même occasion.

Le butor, comme on le voit, est un fort triste personnage, et dont l'utilité ne m'est pas démontrée d'une façon aussi claire que celle du héron.

Le butor a surtout contre lui son effroyable chant d'amour, qui est tout simplement un beuglement de taureau, lequel a fait croire autrefois à l'existence de certaines cavernes éoliennes situées au fond des eaux, et d'où les vents s'échappaient de temps à autre, vers l'époque du printemps, avec un grand tapage. Aristote lui-même ne sait pas trop comment expliquer ces rumeurs sous-ondines.

Un homme mal embouché, et qui garde son chapeau sur la tête en société, s'appelle en français un *butor*. La grossièreté se traduisant généralement par la hauteur du verbe, le qualificatif a été assez bien imaginé quant à l'homme; mais il est arrivé que l'ac-

ception figurée donnée à l'adjectif hominal a si bien absorbé le sens physique du vocable que ledit adjectif est revenu de l'homme à l'oiseau, et a fini par placer ce dernier sous le jour le plus fâcheux. Il importe donc de rétablir pour l'oiseau le sens primitif de son nom, *Botaurus*. Un butor n'est pas un oiseau plus mal élevé que beaucoup d'autres; c'est seulement un oiseau qui beugle comme un taureau quand la passion lui parle. Si les savants linguistes qui fabriquent les mots avaient demandé conseil aux gamins de Lorraine pour baptiser le *Butor*, ils l'auraient appelé le *bruf d'eau*, et la confusion déplorable que je viens de signaler n'aurait pu avoir lieu.

J'ai compris, d'après la lecture de certains versets des Psaumes, que le saint roi David avait fait entrer le butor en même temps que le pivert dans la composition de son pélican ou de son onocrotale, dont la voix désolée emplit la solitude. J'ai déjà fait observer mainte fois qu'ils n'étaient pas forts en Judée sur la zoologie, ce qui s'explique par le commandement que Moïse avait fait à son peuple de *dominer les nations par l'usure* (1). Le désir de se conformer à la loi sainte a dû naturellement pousser ce peuple à l'étude exclusive des moyens de gonfler sa bourse et lui faire négliger les autres. « Un même serviteur, dit l'Évangile, ne peut servir deux maîtres. »

J'ai tué quelques douzaines de butors dans ma vie, et je ne serais pas éloigné de croire qu'il existe deux espèces de cet oiseau en France, si les différences d'âge et de sexe n'apportaient trop souvent en de pareilles matières des éléments d'erreur. Un fait certain, c'est qu'il m'est arrivé d'abattre dans la même saison des butors de stature fort variable, dont les uns égalaient le grand héron en hauteur, tandis que les autres étaient moins gros et moins hauts d'un bon tiers. Néanmoins, malgré la différence de la taille, la couleur de la robe était la même à peu de chose près. Tous étaient vêtus de la tête à la queue de cet uniforme jaune-roux qu'affectionnent les hiboux; le dos était constellé, comme la poi-

(1) Deutéronome, chap. VI, v. 15.

trine, des mêmes *étoiles* ou taches brunes à quatre pointes qui distinguent cette espèce de toutes les autres et lui ont fait donner le nom de butor *étoilé*.

Un oiseau qui exprime son amour par un mugissement et qui fait ses coups à la sourdine est peu fait pour mériter les sympathies des esprits délicats. J'ai toujours tiré le butor sans remords, sinon sans crainte. La crainte me venait d'avoir vu un de ces oiseaux blessé à mort percer d'un coup de bec le flanc d'un chien qui s'était mis en demeure de le happer. Donc, assurez-vous bien que le butor que vous avez abattu a rendu le dernier soupir avant de prier votre chien de vous le rapporter.

Le bihoreau, qui est un oiseau de nuit comme le butor, porte cependant un uniforme gris-perle d'une nuance très-tendre. Il est moins haut que le héron commun, a le cou et les tarsi plus courts, la tête plus épaisse et le corps plus ramassé ; son aigrette, plus élégante que celle de ses congénères, est formée de trois plumes blanches. Il a le dessus de la tête et le dos noirs, le bec court et légèrement arqué. C'est un des plus rares de l'espèce. On ne le rencontre que dans les grands marais ou laes de la Bretagne et de la Lorraine, dans ceux de la Sologne et sur les rives du Rhône. C'est le *nictycorax* des anciens sur le compte duquel il a été forgé plus d'une fable insignifiante qui ne mérite pas de place en cet écrit.

Le blongios, le plus petit des hérons de France, est un oiseau moins gros que la tourterelle, fort commun dans tous les pays marécageux de France, et qu'on rencontre en grande quantité dans les tourbières d'Essonne, près Paris. C'est un pêcheur de menu fretin fort habile, et qui se perche sur les glaïeuls et les prêles pour darder sa proie au passage. On ne peut tirer un coup de fusil dans les parages que je viens de citer, vers le mois d'août et de septembre, sans mettre en rumeur tous les roseaux de la vallée. Les blongios, à ce qu'il paraît, ne peuvent ouïr la détonation du salpêtre sans protester d'une voix unanime contre l'invention diabolique ; et la clameur furibonde, gagnant de proche en proche et de l'avant à l'arrière, finit par assourdir tous les échos de la vallée depuis Mennecey jusqu'à Étampes. Le blongios a les couvertures des ailes noires, le dos et le dessus de la tête brun foncé, le des-

sous du corps d'un jaune sale, le bec et les pieds verdâtres. Il porte sur le devant de la poitrine un large rabat de plumes rousses; il niche à terre, comme le butor, dans l'herbe la plus épaisse des prairies marécageuses qui ne se fauche que très-tard. C'est un méchant coup de fusil, car sa chair n'est pas mangeable, et sa maigreur ne dément pas sa race. Je verrais détruire tous les blongios du monde que je ne les regretterais pas, car je ne connais d'autre utilité à cette espèce que d'empêcher la trop grande pullulation du fretin. Or mieux vaut laisser la tâche au brocheton et à la perchette, qu'on retrouve et qu'on mange, qu'à un oiseau criard dont la voracité ne profite à personne.

La famille des hérons confine par la grue à celle des outardes. Elle est très-répandue sur toute la surface du globe, et possède dans l'intérieur de l'Afrique, dans l'Australie et dans l'Amérique du Midi des espèces d'une stature colossale. Le plus fort et le plus gigantesque de tous ces moules est le héron du Nil Blanc, indigène de l'Abyssinie, qu'on appelle le héron Goliath. C'est à cette famille aussi qu'appartient l'ombrette, un héron à aigrette du cap de Bonne-Espérance, qui bâtit l'un des plus curieux nids qu'on puisse voir, un nid en forme de réduit fortifié, maçonné et blindé à l'instar des casemates, et divisé à l'intérieur en trois appartements, dont le troisième seul est habité par la famille et sert véritablement de nid. Ces fortifications imprenables sont construites pour éviter les coups de main des reptiles trop communs dans cette partie du monde. La première pièce est un poste couvert où le mâle se tient durant le jour pour veiller à la défense de ses amours. Que ne fait-on pas quand on aime!

GENRE CIGOGNE. — Deux espèces : la Cigogne blanche, la Cigogne noire.

La cigogne des églises figure en tête du groupe des oiseaux du Bon Dieu ou des auxiliaires libres de l'homme dans la zoologie passionnelle.

Les cigognes diffèrent des hérons par un bec beaucoup plus fort, des ailes plus concaves, un cou plus court. Le pouce est inséré à l'extrémité postérieure du tarse au lieu d'être attaché au doigt externe comme chez les hérons. Les cigognes, en général, chassent

plus qu'elles ne pêchent, habitent la demeure de l'homme, et sont des oiseaux voyageurs.

La cigogne vulgaire, trop connue pour qu'il soit besoin de la peindre en détail, est un grand oiseau de deux à trois pieds de hauteur, dont les rémiges sont noires et tranchent hardiment avec la couleur blanche du reste de la robe. Son bec, ses pieds, ses tarsi sont, ainsi que sa peau, d'une belle couleur rose de chair. Le tour des yeux est dénudé chez la cigogne, ce qui indique chez l'espèce une tendance à la calvitie. La viande est immangeable et, pour une multitude de causes doit nous être sacrée.

Je traiterai en grand l'histoire de la cigogne.

La cigogne noire est un oiseau presque inconnu en France. Elle vit exclusivement de pêche, plonge comme le cormoran et niche sur les arbres. Elle ne vit pas en société comme l'autre et fuit le voisinage des hommes. Je ne sais de son histoire aucun fait à citer. Même taille que la précédente; tour des yeux nu, manteau noir à reflets verdâtres; plastron et abdomen blanc pur; bec olivâtre; tarsi rouge obscur.

Le musée de la ville de Nancy possède une cigogne maguari tuée dans les environs de cette ville au siècle dernier. Comme cette cigogne est exclusive à l'Amérique centrale, rien n'empêche de croire que l'individu tué en Lorraine provenait de quelque ménagerie. Des faits de cette nature sont arrivés cent fois en Angleterre, où la passion des oiseaux exotiques est commune.

La famille fournit en outre un des moules les plus laids qui soient au monde : la cigogne à sac (Marabout du Sénégal, Philosophe du Gange). Le philosophe est certainement l'oiseau le plus mal habillé qui soit sous la calotte du ciel. Ses vêtements, de couleur sale, sont déguenillés et percés aux coudes; il est chauve jusqu'à la moitié du col, où il porte un rabat d'hermine. La cigogne à sac a volé au vautour toutes ses laideurs, toutes ses puanteurs et ses habitudes vomitoires. Un ignoble sac nu lui sort du cou comme un goitre simulant parfaitement une besace de mendiant gonflée de toutes sortes d'infamies. Sur son crâne dévasté pousse l'usnée des tombeaux, et le bec ajusté à cette tête semble être un bec fossile, car la nature actuelle n'en fait plus de cette taille ni de cette forme-là.

L'âge antédiluvien de la bête est écrit d'ailleurs sur son front. En un mot, le philosophe est le modèle achevé de la laideur volatile; ce qui n'empêche pas ce véritable ami de la sagesse d'être content de son sort. Que voulez-vous! il aime, et pour lui, par conséquent, sa femelle est un parangon de beauté, de délicatesse et de grâce, un abrégé des merveilles des cieux. Je sais des hommes de ce nom qui s'entichent aussi follement de leur prétendue science, et qui sont persuadés que le titre de philosophe est le premier de tous. Or, vous savez ce que c'est qu'un philosophe, — un pauvre diable qui prêche à autrui la nécessité de réprimer ses passions pour gagner de quoi donner l'essor aux siennes!

GENRE SPATULE. — Une seule espèce. Très-rare en France; se rencontrant par aventure dans les grands étangs du Midi. La spatule est un grand oiseau blanc de la taille de la cigogne, au bec et aux tarses noirs, et qui porte l'aigrette ou le catogan à l'instar des hérons. Elle est surtout remarquable par la forme caractéristique de son long et large bec aplati à ses deux extrémités en manière de spatule. La famille fournit en Amérique un moule d'une grande beauté, tout rose, couleur qui dit assez l'innocence de ses mœurs. Fiez-vous à l'oiseau rose; la nature ne trompe jamais à ce caractère-là, que du reste elle ne prodigue pas.

GENRES AMBIGUS. — Flamant, Grue.

J'ai besoin de loger à cette place un moule extravagant, ambigu, excentrique, difficile à classer, le Flamant ou Phénicoptère. Le mot grec veut dire ailes de flamme; le mot français la même chose.

Où placer le flamant dactyligrade, qui a deux mètres de haut et ne pèse que trois kilogrammes, sinon parmi les échassiers, dont il est le type idéal? Où placer l'échassier à pieds archi-palmés et à bec de canard sinon en trait d'union entre l'ordre des Échassiers et celui des Rémipèdes, section des Lamellirostres? Tout bien considéré, j'ai cru devoir le laisser à ce poste que lui-même semble avoir choisi.

Le flamant, qui est un des plus grands oiseaux du globe, n'est pas seulement un moule excentrique et bizarre comme l'avocette, il est pharamineux et éaricatural. C'est un canard rose de cinq

pieds de haut monté sur des échasses de deux pieds et demi pour le moins, et qui a le cou si long qu'on l'accuse de s'en servir comme d'une canne et de s'appuyer dessus. Il vole les jambes pendantes et le cou tendu, et comme ses ailes sont beaucoup trop courtes pour son corps, il fait de loin à l'observateur l'effet d'une croix de feu qui s'emporte dans les airs. J'ai toujours été tenté d'attribuer à l'espièglerie d'un individu de cette espèce l'apparition du fameux labarum qui versa un si grand courage dans le cœur des soldats du pieux Constantin combattant contre le tyran Maxence et qui décida le triomphe des chrétiens sur les infidèles. J'ai eu des cerfs-volants bien réussis qui volaient mieux que le flamant et qui ressemblaient beaucoup plus à un oiseau véritable.

Le bec du flamant est une autre plaisanterie. On a eu raison de dire qu'un grand nombre de volatiles avaient été conçus par la nature dans un jour de gaieté. La description de ce bec n'est pas chose facile. Je ne puis mieux le comparer qu'à un superbe bec d'oie qui aurait reçu contre une muraille un renforcement si furieux qu'il se serait du choc aplati et cassé en deux, si bien que la moitié antérieure serait restée pendante et inclinerait même légèrement à se diriger vers la gorge. La première moitié de la mandibule supérieure est une lame déprimée qui s'emboîte et s'encaisse dans la mandibule inférieure comme un rasoir dans un étui. Enfin les deux lames s'étant disjointes au point de la fracture, il s'est formé en ce dernier lieu une cavité considérable où la langue s'est logée. Cette langue tuméfiée et grasseuse est ce friand morceau dont raffolait l'empereur Héliogabale. Les Égyptiens d'aujourd'hui s'en servent en guise de beurre ou de lard pour accommoder leurs ragoûts. L'histoire des excentricités du flamant n'est pas terminée encore. J'éprouve plus que jamais le besoin de faire faire de ce livre une édition illustrée dans le genre de l'ouvrage d'Audubon.

La nidification et l'incubation sont aussi curieuses que le reste chez ce moule fantastique. La femelle, pour couvrir à l'aise avec d'aussi longues jambes, a imaginé de se bâtir un cône d'argile d'une élévation correspondante à celle de ses échasses; elle tronque le cône à la hauteur convenable, et creuse à son sommet une cuvette où elle pond. Cette disposition ingénieuse lui permettra dé-

sormais de couvrir à califourchon, les pieds pendants à terre. Comme les femelles, dans cette espèce, aiment à couvrir en société, ce doit être un assez singulier tableau que la réunion d'une cinquantaine de ces hauts personnages vêtus de robes roses et assis gravement sur leurs chaises pointues à la façon des sénateurs romains. Je sais qu'il s'est rencontré des naturalistes assez malveillants pour traiter de fable cette histoire des nids en pisé, et pour affirmer *de visu* que les femelles des flamants couvaient comme toutes les autres femelles en repliant leurs jambes sous leur corps; je n'ai aucune foi en leurs dires. C'est précisément parce que le flamant ne peut rien faire comme tout le monde que je tiens pour prouvé le fait de l'incubation à cheval que de nombreux témoins, du reste, certifient aussi *de visu* sincère et véritable.

Le flamant ne pouvait pas manger comme les autres oiseaux, dès qu'il accomplissait toutes les autres fonctions d'une façon différente. La conformation de son bec lui prescrivait d'ailleurs un mode de manducation tout spécial. Il mange donc *en fauchant*. Il commence par renverser son bec, le fait circuler ensuite dans une position horizontale à l'aide de son long col, et réussit par ce procédé à ramasser au fond de l'eau des brassées de mollusques du milieu desquels il extrait les plus mous qu'il avale de côté. Et voilà comment la nature, à force de génie, finit par se justifier de ses excentricités les plus audacieuses.

Les flamants qui veulent pêcher une pièce d'eau se mettent en ligne à l'instar des faucheurs de luzerne. L'homme pourrait parfaitement, à raison de cette habitude, utiliser le flamant en guise de rabatteur de poisson.

L'éducation des jeunes flamants est longue et difficile, et la croissance tardive de leurs ailes les laisse pendant plusieurs mois sans défense à la merci de leurs ennemis naturels. Les adultes eux-mêmes ont chaque année de rudes semaines à passer à l'époque de la mue. La crise les prend si subitement qu'ils perdent à la fois toutes leurs plumes et demeurent plusieurs jours dans l'impuissance absolue de voler. Malheur à celui qui, dans ce moment de gêne, se trouve avoir affaire à l'homme et à ses chiens!

Le flamant est un oiseau de mœurs fort innocentes qui s'ac-

commode parfaitement de la domesticité à laquelle on l'a soumi dans beaucoup de pays de l'Amérique méridionale. Il est malheureux seulement qu'il ne puisse rembourser par le volume et la délicatesse de sa chair les dépenses de son éducation.

Les os du flamant sont tubulés et évidés au dedans au point d'en être diaphanes comme ceux du pélican, dont le squelette est quinze à vingt fois plus léger que le corps plein. Aussi les anciens tiraient-ils grand parti du fémur du phénicoptère pour la fabrication des instruments de musique. C'est avec ce fémur que se confectionnaient entre autres ces fameuses flûtes dont je ne sais plus le nom, et dont le son était si harmonieux et si propre à exalter les passions amoureuses que les législateurs se virent forcés d'en interdire l'usage.

Le flamant est un oiseau des lacs plutôt qu'un oiseau de rivage maritime ou fluviatile. On le trouve en assez grande quantité dans les savanes de l'ancien et du nouveau continent. La contrée d'Europe où il se plaît le plus est l'Andalousie, et dans l'Andalousie son séjour favori est la région des Marismas, immenses plaines inondées qui s'étendent à droite et à gauche du Guadalquivir, près de son embouchure dans l'Océan. C'est de là et du nord de l'Afrique qu'il vient en France. On l'a rencontré quelquefois en vols assez nombreux sur les rives du grand étang de Valcarès, en Camargue. Comme cet oiseau est assez enclin aux longs voyages, *quoique* ou plutôt *parce que* mauvais voilier, il lui arrive quelquefois de profiter d'une violente tempête pour se faire pousser plus au nord. J'en ai vu deux empaillés dans un café de la ville de Vitry-le-Français, en Champagne, qui s'étaient fait tuer dans la plaine voisine vers les premières années de la restauration.

Le genre Flamant renferme plusieurs espèces qui diffèrent entre elles par la taille. L'espèce qui s'égare en France est des plus haut jambées.

LA GRUE. — La grue est ambiguë entre les hérons et les outardes, c'est-à-dire entre les échassiers et les vélocipèdes. Elle a des premiers les hautes jambes, le haut vol, le long cou, le long bec; des seconds les habitudes arvicoles et les goûts granivores, bien qu'elle ne dédaigne pas à l'occasion le mulot ou la grenouille. Si

je la fais figurer à la suite des hérons au lieu de la placer à la suite des outardes, c'est parce que sa conformation générale la rapproche plus de la première famille que de la seconde, et parce qu'il m'a paru souverainement impossible de traiter des échassiers sans parler de la grue. La nature, du reste, a ménagé avec luxe la transition entre ces deux familles.

La nature ne s'est pas bornée, en effet, à créer le genre Grue comme moule de raccordement entre le type de l'échassier, qui est le héron, et le type du coureur, qui est l'outarde; elle a créé de plus entre l'outarde et la grue un genre intermédiaire spécial dans lequel elle a si exactement marié les caractères des deux groupes voisins qu'il est devenu très-difficile de dire auquel de ses deux plus proches parents le moule ambigu ressemble le plus. Ce moule ambigu est celui qu'un célèbre professeur a baptisé du nom d'Ardéotide (outarde-héron). Le terme est euphonique, mais je ne le trouve pas suffisamment exact, parce que l'oiseau ainsi nommé est beaucoup plutôt intermédiaire entre la grue et l'outarde qu'entre celle-ci et le héron, et parce que le nom de grotide lui eût mieux convenu que celui d'ardéotide. Il est difficile d'admettre, en effet, qu'un oiseau comme l'outarde, qui n'a que trois doigts et qui est polygame, puisse enjamber d'un seul saut la distance qui le sépare du héron, qui a quatre doigts et qui est monogame. La nature, je l'ai dit, a horreur de ces transitions brutales, et c'est précisément pour adoucir la pente qu'elle a créé la grue, qui est monogame et qui possède quatre doigts, mais dont le pouce est relevé pour indiquer la transition du pollicigrade au tridactyle. C'est la grue qui est le véritable ardéotide, puisqu'elle participe du héron et de l'outarde; l'autre, l'officiel, est un oiseau des terres qui méprise la pêche, et n'a l'air de ressembler au héron que parce que le héron lui-même ressemble considérablement à la grue.

La grue est un oiseau célèbre dans les fastes de l'analogie, de la mythologie, de la vénerie et de l'histoire. Il fut même à Rome une époque où elle acquit le lustre gastrosophique, et figura avec honneur sur la table des riches au lieu et place de la cigogne. Fermons les yeux sur ces déplorables aberrations du palais et de l'art culinaire, et occupons-nous de sujets plus dignes. Reconnaissons

d'abord que la grue est à la hauteur de la considération qu'on eut pour elle dans tous les siècles.

La grue est un des plus grands et des meilleurs voiliers que l'on connaisse; elle accomplit deux fois par an un voyage de deux mille lieues d'un hémisphère à l'autre. Les régions les plus septentrionales de l'Europe et de l'Asie sont ses demeures d'été; l'Afrique équatoriale, le Sénégal, l'Abyssinie, sont ses quartiers d'hiver. On assure qu'elle fait une ponte dans chacune de ses patries. Le fait à priori me semble très-douteux.

La grue vole lentement, mais longtemps, ne faisant guère plus de vingt lieues à l'heure; elle met une quinzaine de jours environ à venir du cercle polaire au tropique. Ses voyages ont lieu à des époques fixes; elle passe sur les terres de France du 15 octobre à la Toussaint pour l'aller, du 15 mars au 1^{er} avril pour le retour.

La grue, qui tient du héron et de la cigogne pour la physiologie, se rapproche beaucoup de l'oie sauvage et du cygne pour les habitudes et les mœurs. Les Grecs l'appelaient la Moissonneuse à cause de sa passion pour le blé. Elle est herbivore et granivore, et s'abat comme l'oie sur les plaines cultivées; elle vole par grands bataillons affectant le même ordre de marche. L'oie, la grue et le cygne habitent la même patrie l'été, et la quittent ensemble à la venue des froids. Les trois espèces semblent également munies d'un porte-voix de métal à retentissement prodigieux; elles recherchent la même nourriture et sont persécutées par les mêmes ennemis.

La grue d'Europe est haute de trois à quatre pieds. C'est un oiseau de noble prestance, aux tarses et au bec noir, au manteau gris-cendré uniforme, de la même nuance à peu près que celui du héron, plus foncé seulement. Elle porte un collier noir; le sommet de la tête est nu et vermillonné chez le mâle. L'oiseau semble avoir été taillé sur un patron plus avantageux que tous ses congénères; les proportions entre les diverses parties du corps sont plus harmonieuses; la légèreté s'y marie à la force et la grâce à la majesté. Une disposition toute particulière des plumes secondaires, qui se retrouve chez le cygne d'Australie, force l'extrémité de ces plumes à se relever à l'arrière en un somptueux panache qui donne à l'ensemble de la parure un cachet de recherche et de coquetterie.

Toute la famille semble, du reste, attacher un haut prix à la question de toilette, ce qui est très-naturel, puisque la danse est le passe-temps favori de la plupart de ses membres. On ne va pas au bal en blouse ni en sabots.

La plus coquette de toutes les grues, celle qui raffole le plus de danse et de colifichets, est la grue du pays des nègres, celle qu'on appelle la Grue Couronnée du Sénégal. Cet oiseau affiche une gaieté folâtre que la captivité altère à peine. Elle aime à se couvrir d'aigrettes et de pierreries (verroteries vaudrait peut-être mieux); elle en porte depuis le bout des penes jusqu'au dessous des yeux. Néanmoins son goût passionné pour les étoffes voyantes lui fait tort. Le velours et la pourpre, le blanc d'argent et le jaune d'or, se font si souvent opposition dans son costume que ce costume finit par ressembler à un habit d'arlequin et par manquer de distinction, sinon d'originalité. On reproche encore à la grue couronnée d'avoir le nez camard, de se trémousser trop vivement dans ses passes, et d'apporter dans la contredanse des poses risquées et orageuses sentant leur Bamboula. Bien entendu que ce n'est pas moi qui fais entendre ces plaintes, mais les faux moralistes qui voient du mal partout.

La Demoiselle de Numidie a plus de monde, plus de retenue et de décence, et elle sait allier la souplesse chorégraphique et la grâce des poses à la dignité du maintien. C'est une grande dame du siècle de Louis XIV qui affectionne par-dessus tout le menuet, et méprise souverainement le galop et la valse qui chiffonnent les robes. Sa mise, très-recherchée sans en avoir l'air, est un modèle de bon goût et de simplicité. Les demoiselles aiment à contempler leur portrait dans le cristal des ondes et aussi dans les miroirs de Venise. J'approuve d'autant plus ce goût, qui ne fait de tort à personne, que les motifs de cette coquetterie apparente sont presque toujours très-louables : en liberté, les demoiselles se mirent pour voir si chaque pièce de leur uniforme est bien exactement à sa place, et on saura tout à l'heure la raison de ce respect méticuleux de la tenue; en esclavage, elles sont heureuses de retrouver dans leur image celle de compagnes chéries dont elles pleurent l'absence; car l'amour de ses proches est une des vertus de la famille.

Aristote raconte que les demoiselles sont tellement passionnées pour la danse qu'elles en oublient quelquefois le sentiment de leur conservation personnelle, et qu'elles se laissent souvent surprendre par l'ennemi au milieu d'une figure. *Elles aiment trop le bal...* On croit que leur nom de demoiselles leur vient de l'habitude qu'elles ont de se rengorger quand on les examine, à l'instar des jeunes filles de province qui passent sous le feu des regards d'un régiment au sortir de la messe. Des barbares ont exploité autrefois, à ce qu'on dit, la passion des pauvres bêtes pour la parure et pour les ablutions de toilette en leur tendant un piège indigne. Le procédé consistait à se laver d'abord le visage et les mains à une certaine distance de ces oiseaux qui vous regardaient faire, puis à mettre dans la cuvette, au lieu d'eau, de la glu, et à s'éloigner doucement. Les curieuses, après votre départ, ne manquaient pas de vouloir répéter l'expérience; elles se barbouillaient de glu le visage, les mains et le poitrail, et ne tardaient pas à devenir victimes de leur curiosité. Si cette fable était une histoire, elle prouverait que l'homme est un être bien méchant et peu ingénieux.

Les grues d'Europe et celles d'Asie partagent naturellement la passion de leurs congénères pour la danse. Kemfer a écrit qu'au Japon on les dressait à cet exercice, et que des maîtres habiles leur faisaient exécuter de savantes pantomimes et des rondes merveilleuses. Les personnes qui ont vu des ballets de dindes domestiques ne trouveront rien de surprenant à ce fait. Les dindes domestiques, sans être ennemies de la danse, ont cependant beaucoup moins de vocation que les grues pour cet art.

Le caractère moral qui distingue le genre Grue de tous les autres est le respect de la discipline et de l'ordre qui explique l'importance de la tenue. Rien dans cette république ne se promulgue et ne se fait qui n'ait été délibéré préalablement en séance publique, et l'obéissance à la loi y est considérée comme le premier devoir de tous les citoyens. L'heure et le jour des départs sont réglés par un sénatus-consulte à la rédaction duquel prennent part tous les adultes. Les chefs de l'expédition sont nommés dans l'assemblée à la pluralité ou pour mieux dire à l'unanimité des voix; car il n'y a pas de brigade possible là où l'obtention des grades ne confère

d'autre avantage que celui de servir la république au poste le plus périlleux; et alors les suffrages vont tous au mérite et à la capacité, aux ailes les plus vigoureuses, à la vue la plus perçante, à l'érudition géographique la plus consommée. Quand le sort d'une expédition dépend de l'expérience et de la sagesse du chef qui la conduit, on conçoit que le choix de ce chef soit pour tous les intéressés l'objet d'un examen approfondi, et comme ici l'intérêt de tous les associés est le même, on ne voit pas de raison pour que le vote s'égare et aille à un indigne. Le genre Homme est, sous ce dernier rapport, beaucoup moins avancé que le genre Grue; c'est un aveu humiliant à faire. Le genre Homme a reconnu explicitement, du reste, la sagesse qui préside aux délibérations du genre Grue en donnant à ses assemblées politiques et diplomatiques le nom significatif de *congrès*, qu'il a tiré du verbe latin *Congruere*, *se réunir à la façon des grues*. Congrès, comme qui dirait l'assemblée par excellence.

L'ordre de vol que suivent les grues dans leurs émigrations périodiques est l'ordre triangulaire, qui était aussi l'ordre d'attaque de la phalange macédonienne. On sait la puissance ordonnatrice du nombre trois et du triangle. Les cygnes, les oies et les canards, et tous les oiseaux lourds qui comprennent la nécessité de ménager leurs moyens, ont adopté comme la grue l'ordre triangulaire, qui doit être le plus avantageux pour fendre l'air, puisque tant d'espèces savantes l'ont choisi. Quant aux oiseaux plus légers, tels que les pluviers, les étourneaux et les hirondelles, qui ne sont pas astreints à économiser leurs ressources, ils suivent indifféremment l'ordre profond ou mince, volent en ouragans, en trombes, en tourbillons ou en lames brisées.

Cicéron, dans son traité de la *Nature des dieux*, explique d'une façon très-ingénieuse que l'ordre de marche des grues est combiné de manière à ce que l'arrière-garde pousse en avant le corps de bataille. Je ne suis pas bien sûr des raisons du beau diseur, mais il est vraisemblable, d'après les déplacements perpétuels qui s'opèrent dans les rangs de tous les oiseaux dont le vol dessine un triangle ou plutôt un angle aigu, que le poste le plus difficile à tenir est celui du sommet de l'angle. L'oiseau placé à ce poste est un chef de

nage qui a pour office de rompre le courant de l'air et de frayer la voie à ceux qui le suivent. Aussi le voit-on, quand ses ailes se sont épuisées à ce travail, céder la place à un autre et prendre position à l'arrière-garde. On a remarqué en outre que les soldats du centre demeuraient étrangers à ces revirements, et on en a conclu judicieusement que les rangs intermédiaires devaient se composer des jeunes de l'année, et que les adultes s'arrangeaient de manière à prendre pour eux toute la peine. Ce n'est pas la seule preuve de fraternité et de sagesse qu'offre la conduite de l'espèce exemplaire dont nous parlons ici.

Les anciens, qui prêtaient beaucoup d'attention aux choses de la nature et surtout au vol des oiseaux, croyaient avoir observé que les grues n'abandonnaient jamais leur ordre de vol triangulaire que devant l'imminence d'une grave perturbation atmosphérique ou l'apparition de l'aigle, leur ennemi redouté, et ils ont forgé à ce propos des contes amusants qu'a ramassés naturellement la crédulité des modernes ; car, tant que la réalité sera laide, il faudra bien que les hommes, qui sont par essence amis du beau, l'aillent chercher dans la fable.

Les Grecs ont raconté, par exemple, que lorsque les grues des environs de la mer Noire approchaient des monts Taurus, qui se trouvent sur la route de la Thrace à l'Égypte, où elles allaient passer l'hiver, la crainte de tomber dans les croisières des aigles qui peuplent cette chaîne leur faisait prendre des précautions toutes particulières. Un premier ordre du jour prohibait d'abord les voyages diurnes ; un second invitait tous les voyageurs à prendre un caillou dans leur bec pour se tenir la langue captive pendant la route. Au moyen de ces précautions, les traversées s'opéraient sans encombre ; ou si quelque catastrophe arrivait par suite de l'indiscrétion d'une personne de la société, au moins était-il facile de connaître sur-le-champ la coupable ; et comme le châtiment suivait de près la faute, l'exemple guérissait les bavardes de la déman-gaison de jaser.

Les Grecs n'ont pas menti en affirmant que beaucoup d'oiseaux peureux intervertissaient leurs heures de départ quand ils avaient à traverser des parages redoutables. Le fait est vrai pour la grue

comme pour l'oie, le canard, la grive et une foule d'autres espèces voyageuses. Il n'y a de controuvé ici que le procédé du caillou.

Ayant observé que les grues avaient emprunté aux guerriers l'habitude de disposer des sentinelles la nuit autour du camp qu'elles ont choisi pour paturer et dormir, les mêmes Grecs ont également éprouvé le besoin de faire intervenir un second caillou dans l'histoire. Bien que la nouvelle fable ne soit qu'une variante de la première, elle a eu plus de succès encore, tant de succès que la grue est devenue du fait l'emblème officiel de la vigilance, et que la corporation des typographes a déclaré un beau jour l'adopter pour attribut.

J'ai dit l'histoire, voici le conte. Il arriva une nuit que par le défaut de vigilance d'une sentinelle qui s'était endormie, un ennemi féroce, qu'on suppose être un renard, s'introduisit dans le camp et y moissonna largement pour le compte de la mort. Alors, pour prévenir le retour d'un semblable désastre, il fut décidé qu'à l'avenir les sentinelles seraient obligées de se tenir sur une seule patte et d'avoir un caillou dans l'autre pour que la chute de ce corps les réveillât lorsqu'elles seraient sur le point de succomber au sommeil. Et depuis ce jour-là, le signe hiéroglyphique de la vigilance fut une grue en faction tenant en sa patte un caillou. Il y a tel Elzévir à la grue qui vaut aujourd'hui des sommes folles.

Au surplus, ce n'est pas d'hier que datent les bons rapports des grues et des lettrés. Une opinion vieille comme le monde ou comme le jeu d'échecs veut que ce soient ces bêtes qui aient soufflé à Palamède l'invention de la lettre V (*n* grec) et celle de la lettre Y (*upsilon*), qui représentent toutes deux l'angle aigu que les grues décrivent dans leur vol. De là le nom de l'oiseau de Palamède discerné à la grue.

La déposition muette que firent les grues dans l'affaire de l'assassinat d'Ibycus contribua grandement aussi à leur popularité. Ibycus était un poète lyrique qui avait beaucoup d'ennemis, et que ceux-ci occirent un jour qu'il flânait par les champs. Or il arriva qu'un vol de grues passait sur la scène du meurtre. Alors la victime, prenant ces oiseaux à témoin de la scélératesse des assassins, leur cria : « Soyez mes vengeurs ! » Quoique le crime eût fait beau-

coup de bruit, ses auteurs demeuraient toujours inconnus, lorsqu'un beau soir deux étrangers qui se promenaient sur la place publique de Corinthe, apercevant en l'air une troupe de grues, laissèrent échapper cette exclamation imprudente : Voilà les vengeurs d'Ibycus ! A ce nom, les voisins se retournent ; le mystérieux propos par eux recueilli est commenté par mille bouches. La foule entoure les deux amis ; le magistrat les fait arrêter, leur applique la question, et si bien que les assassins finissent par avouer tout ce qu'on veut au milieu des tortures. C'est à ce sujet que le sage Plutarque mit au monde le fameux adage : *Trop gratter cuit, trop parler nuit.*

Les démêlés des grues et des pygmées eurent encore dans le temps un retentissement raisonnable. Pline a essayé de tirer la fable à clair à la suite d'Aristote ; mais les explications des deux grands naturalistes de l'antiquité m'ont semblé si peu satisfaisantes que je ne les reproduis pas. La version la plus probable est que ces petits bonshommes de deux pieds de haut qui vivaient dans des cavernes étaient des singes avec lesquels les grues avaient maille à partir quand elles se rencontraient avec eux au pillage des récoltes de l'homme. Mais cette version, qui serait tout au plus acceptable pour la haute Égypte, pays de singes, ne l'est plus pour la Thrace ni pour les rives de l'Èbre et du Strymon, où les poètes placent ordinairement la scène du combat, mais où de mémoire humaine on ne vit quadrumanes.

La grue, si intéressante au point de vue de la mythologie, ne l'est pas moins à celui de la fauconnerie. Au moyen âge, en Europe et dans l'Asie, en tout temps, en tout lieu, le vol de la grue a été considéré comme vol royal ou impérial de première classe. Au Japon, où ces oiseaux sont exclusivement réservés à la volerie impériale, on les traite d'Altesses ou d'un titre équivalent. Les Tartares, qui furent toujours d'habiles fauconniers, ne témoignaient pas moins de considération pour cet oiseau. Mais ce n'était pas assez pour l'ambition de la grue de se faire peindre comme emblème de vigilance et d'être traitée d'Altesse ; elle a voulu figurer en outre, dans les *Traité*s de la *Morale en action* des hommes, comme un modèle incomparable d'amitié et de fidélité, ce qui est cause que j'ai lu dans Paul Jove

l'histoire touchante d'une grue du nord de l'Europe qui vécut pendant quarante ans avec un certain philosophe nommé Tomæus Léonicus, et voulut mourir avec lui.

On pense bien qu'un oiseau doué de tant de qualités et de vertus ne pouvait pas être étranger à l'art divin d'Esculape. La grue, à raison de la puissance de son vol, avait donc la propriété de rendre les jarrets infatigables. Atalante et les plus célèbres coureurs de l'antiquité n'ont dû leur illustration qu'à la précaution qu'ils avaient de porter sur eux un os de grue. C'est grand dommage pour notre époque que le secret de la recette soit perdu, comme celui de la fricassée de corbeau qui donnait à ceux qui en mangeaient la faculté de prédire l'avenir et de deviner les quaternes.

La grue, qui n'est plus que de passage en France depuis bientôt trois siècles, et qui a même renoncé depuis peu à pondre en Angleterre, a fait beaucoup moins parler d'elle dans l'ornithologie moderne que dans l'ornithologie ancienne. On ne la chasse pas, on la tue peu, on la mange encore moins en France; on se contente de la regarder passer, et tout ce que la science d'aujourd'hui sait de plus particulier sur elle, c'est qu'elle a, comme le cygne du Nord, la trachée plus longue que le cou, ce qui l'oblige à faire creuser pour cet organe une cage supplémentaire à l'avant de la carène sternale. Mais le phénomène était connu de toute antiquité, puisqu'on trouve dans Athénée le bon mot d'un brave homme qui conseille aux amis de la dive bouteille d'adopter pour emblème la grue *au triple entonnoir*.

L'opinion analogique du brave homme d'Athénée n'a pas le sens commun. Le buveur a pour emblème la grive, oiseau dodu, cher à Bacchus, grand ami du raisin et des gaies chansonnettes. La grue, buveuse d'eau et montée sur échasses, ne saurait personnifier une race pansue, à courtes jambes, et qui professe pour le cristal des ondes le plus profond mépris. Je ne crois même pas que la grue possède son analogue humain dans la société actuelle; car cet analogue me paraît être une corporation de fakinesses très-savantes dans l'art des évolutions chorégraphiques, un peu sèches, mais infatigables et fidèles, et courant le monde en dansant. La grue est monogame. Monogame et danseuse, ceci cache un mystère.

TROISIÈME SÉRIE : *Longidactyles* ou *Coueurs de roseaux*. — Cinq genres : Poule d'eau, — Râle d'eau, — Marouette, — Râle de genêts, — Talève; sept espèces.

Les longidactyles sont de tous les oiseaux ceux qui ont les plus longs doigts. Cet agrément, qui leur permet de marcher sur l'eau sans enfoncer, est compensé par l'inconvénient des ailes courtes, lequel est compensé à son tour par l'avantage d'un corsage si mince que l'oiseau peut circuler à travers les lacis les plus épais de l'herbe des prairies avec la même facilité qu'une perdrix dans un champ labouré.

Je ne connais pas dans tout le monde ornithologique une série aussi fortement marquée que celle-ci au coin de l'ambigu. La Faune française compte à peine cinq ou six espèces longidactyles réparties en quatre ou cinq genres, et, dans ce nombre d'espèces si minime, j'en vois une qui n'a pas les pieds palmés, mais qui nage et qui plonge mieux que vingt palmipèdes; une autre qui diste à la course la caille et le turnix, oiseaux coueurs doués d'un jarret vigoureux; une troisième enfin qui a l'aile armée en guerre, et qui se sert de son pied comme d'une main pour porter ses mets à son bec à l'instar d'un vrai perroquet. Ce n'est pas tout encore; nous trouvons en ces rares espèces : Ambigus de l'oiseau d'eau à l'oiseau de rivage; Ambigus de l'oiseau Nageur à l'oiseau Coueur (*vélocipède*); Ambigu du Vermivore à l'Anguivore, Ambigu de l'Échassier inoffensif au moule redoutable illustré à tout jamais par Buffon sous le nom de Kamichi; ce kamichi, dont la grande voix domine les clameurs de la savane, dont le bec est aussi crochu que celui de l'aigle, qui porte à chaque coude deux dagues de merci, et qui se suicide de chagrin quand le sort inhumain lui ravit sa moitié. C'est ici qu'on peut voir une preuve remarquable de la supériorité de la méthode pédiforme sur les autres.

Les longidactyles, en effet, ne tiennent aux échassiers pollicigrades que par le pied; ils en sont à des distances prodigieuses par le bec et les ailes. Les pollicigrades sont des oiseaux planeurs, des oiseaux aux longues ailes. Les longidactyles ont les ailes si courtes qu'elles finissent par disparaître complètement dans le râle ocydrome et dans le notornis de la Nouvelle-Zélande. Les échassiers

pollicigrades ont un bec énorme et pointu, taillé en forme d'épée; les longidactyles ont le bec court, carré, inconsistant. Les premiers, quand on les attaque, vont chercher un refuge dans le sein de la nue; les seconds ne connaissent d'autre abri que le fourré du marécage, et s'y tiennent si bien qu'il est presque impossible de les en détacher. Ceux-là s'en vont par la grande route de l'air, ceux-ci par la voie de terre. Certes, s'il est entre deux oiseaux une différence capitale, c'est bien d'avoir des ailes ou de n'en pas avoir; et cependant voyez, il a suffi de la parenté du pied entre les deux familles pour forcer en quelque sorte la parenté des mœurs. Ainsi le butor, le bihoreau, le blongios, qui font la queue du groupe des hérons, affectionnent les mêmes demeures fourrées que les poules d'eau et les râles, et sont aussi paresseux à partir que ceux-ci. La poule d'eau vit de vermiseaux et de mollusques aquatiques comme l'échassier; le râle de genêts mange le lézard, et toutes ces espèces trainardes volent les pattes pendantes à la façon des hérons et des cigognes. Mais faites abstraction de la parenté du pied, et il vous deviendra absolument impossible de séparer le râle de genêts de l'outarde, de laquelle il se rapproche par tant de caractères que la science officielle n'a pas encore osé dire si certains coureurs de l'Amérique méridionale qu'on appelle eudromies étaient des outardes ou des râles,... comme si c'était chose bien difficile de compter le nombre des doigts du pied pour résoudre le problème.

Si la méthode pédiforme n'éprouve aucun embarras à trouver la bonne voie parmi toutes celles que nous offre le carrefour où nous sommes, c'est qu'elle est une méthode naturelle et que le pied est un excellent caractère générique.

La méthode naturelle commence par appeler la série des Longidactyles de France la série des *Coureurs de roseaux*, pour bien préciser d'un seul mot les allures caractéristiques de la famille et le milieu où elle vit. Beaucoup d'oiseaux, en effet, habitent les roseaux des étangs, les prairies marécageuses, les rives boisées des fleuves, mais aucune espèce, si ce n'est la poule d'eau, le râle d'eau ou la marouette, n'y court et ne cherche à lutter contre le chien par la vigueur des jarrets. La poule d'eau, qui plonge et

qui nage, est une très-proche voisine de la judelle, c'est vrai. Ces deux espèces vivent dans les mêmes eaux et presque de la même nourriture; leur bec a été taillé dans le même moule, et toutes deux semblent avoir une foule de caractères communs; mais les nomenclateurs n'en ont pas moins eu tort de confondre quelquefois les deux espèces dans le genre unique *Foulque*, car chacun de ces oiseaux appartient non-seulement à une famille distincte, mais à un ordre différent. La loi de la série admet volontiers la tendance au rapprochement entre la poule d'eau, oiseau coureur à longues jambes et à pieds non palmés, et la judelle, oiseau lourd, à tarses courts et à pieds archimembranés, mais elle ne peut pas reconnaître entre les deux espèces la parenté de genre. Ceux qui ont confondu la judelle parmi les échassiers ont commis la même erreur que ceux qui ont rangé la poule d'eau parmi les palmipèdes. C'est une immense erreur de croire qu'on est de la même race lorsqu'on ne se ressemble pas par les pieds. Les femmes d'esprit sont plus fières de la petitesse et de la beauté de leur pied que de tout le reste, parce qu'elles savent parfaitement que là est le véritable cachet de l'aristocratie féminine.

Ainsi le rôle de genêts, dont le classement a coûté tant de tablatrice aux classificateurs empiriques, devient encore dans la méthode naturelle un moule précieux de ralliement. Le rôle de genêts, qui vous intrigue si fort, est, dites-vous, un oiseau tétradactyle au corsage souple, aux pieds rapides, aux ailes paresseuses; eh bien, c'est précisément le moule dont nous avons besoin pour opérer la jonction entre les coureurs de terre ferme tridactyles et les coureurs de roseaux tétradactyles. Le rôle de genêts est le *coureur de la prairie*; il est aussi voisin de la caille et du turnix, que nous passerons en revue tout à l'heure, que la poule d'eau est voisine de la judelle. Il touche aux vélocipèdes par ces deux espèces comme la poule d'eau touche aux rémipèdes par la foulque. Il a quatre doigts au pied, mais le pouce est retroussé d'une façon si lesté qu'on le prendrait pour celui d'un dactyligrade. Le rôle forme un des deux termes extrêmes d'une immense série qui, pour ne pas compter de nombreux représentants en France et en Europe, n'en est pas moins une des plus importantes du règne tout entier, et qui occupe sur-

tout une position considérable au sein de la savane américaine où Buffon a trouvé de si magnifiques effets de style. Et puis, qui est-ce qui oserait se plaindre de la pauvreté de la série qui produit le râle de genêts? Vous m'offririez, à moi, tous les moules d'élite de la série intégrale, Poule Sultane, Tiklin, Jacana, Kamichi, en échange du râle de genêts, que je ne voudrais pas du marché.

Les personnes qui ont lu avec fruit ce que j'ai dit précédemment de la bécasse, qui joue le rôle d'ambigu entre les oiseaux de rivage et les oiseaux des bois, doivent comprendre, rien qu'à l'excellence de la chair du râle de genêts, le caractère du rôle conciliateur qui lui est assigné. Aujourd'hui que je commence à posséder une teinte superficielle de la série, un fumet délicat de rôti ne saurait chatouiller mes narines sans réveiller à l'instant même, au fond de mon cerveau, l'idée de l'ambigu.

Mal en a pris, hélas! à la science officielle de l'imperfection obstinée de son nerf olfactif, car sa méconnaissance des propriétés et du parfum de l'ambigu lui a fait commettre ici même, à cet endroit du râle, une de ces fautes graves que l'indulgence la plus charitable aurait peine à excuser.

Comme le guidon de la série qui était ici le caractère du *coureur* manquait donc aux savants, ils ont pris pour pivot de cette série la poule d'eau, qui n'était qu'un de ses termes extrêmes, et, la logique aidant, ils en sont arrivés à me faire du râle roux une *poule d'eau de genêts!*

Une poule d'eau de genêts, Dieu du ciel! Comme si les genêts, qui croissent dans les hautes terres, dans les bois, dans les sables, poussaient dans l'eau comme les glaïeuls! comme s'il était rationnel de donner le nom de poule d'eau à un oiseau qui ne va pas sur l'eau et qui ne ressemble pas à une poule! Comme si l'illustration gastro-sophique du râle de genêts n'aurait pas dû protéger sa personne contre de telles confusions!

Les chasseurs d'autrefois l'appelaient le Roi des Cailles; l'expression n'était pas très-juste, puisque le râle ne porte pas de couronne et ne marche pas à la tête des cailles; mais du moins elle était pittoresque et sonore; elle était, de plus, un titre d'honneur gastro-sophique au lieu d'être une injure. Enfin elle disait une chose vraie,

à savoir que le râle de genêts vit dans la société des cailles. Savants, gardez pour vous votre poule d'eau de genêts, et rendez-moi mon Roi des Cailles!

La série des Longidactyles de France compte cinq genres : Poule d'eau, Râle d'eau, Marouette, Râle de genêts, Talève. L'existence de ce dernier genre sur le territoire français est plus que problématique. Nous l'accueillons cependant avec notre hospitalité habituelle, parce que le talève se rencontre assez fréquemment en Sardaigne, et qu'il nous semble bien difficile qu'un oiseau curieux qui habite cette île ne traverse pas le détroit de Boniface, rien que pour dire qu'il a vu la Corse. D'ailleurs, la faune ornithologique de cette dernière contrée n'est pas encore assez parfaitement connue pour que je prenne sur moi d'affirmer qu'elle ne comprend pas au moins une vingtaine d'espèces étrangères à la France continentale. Selon toute apparence, la plupart des espèces qui sont considérées aujourd'hui comme exclusives aux provinces les plus méridionales de l'Europe, Andalousie, Sicile, Calabres, Grèce, habitent également la Corse.

Les caractères généraux de la série sont ceux que j'ai décrits tout à l'heure : tarsi verdâtres, longs et forts, doigts d'une longueur démesurée; pollicigrades, brévipennes, efflanqués; corsage étroit et long, déprimé à l'origine des cuisses; col effilé, tête fine; forme du bec variable, suivant les espèces, ainsi que la délicatesse de la chair. Habitants des roseaux, des prairies, des oseraies, des taillis marécageux. Les oiseaux qui ne prennent jamais leur essor quand ils peuvent s'en dispenser n'ont pas besoin de gouvernail pour diriger leur vol; la nature n'a laissé aux coureurs de roseaux qu'un bout de queue pour la montre. Les longidactyles sont monogames, et forment le personnel d'une chasse spéciale à laquelle un chapitre du troisième volume a été consacré.

GENRE TALÈVE. — Au genre Talève appartient la magnifique espèce connue sous le nom de Porphyrion ou de Poule Sultane, qui tenait dans la peinture antique la même place que le faisan doré dans celle des Chinois. La poule sultane remplit admirablement toutes les conditions du moule fantastique par le relief et l'éclat des couleurs de sa robe et par l'exagération de la grandeur de ses

pieds. Son uniforme n'a que deux couleurs, mais ces deux couleurs se font valoir étrangement l'une l'autre par leur contraste et leur disposition. Tout ce qui est plume est indigo tendre; le reste, bec et tarsi, carmin, et les doigts de ses pieds sont d'une dimension telle que l'oiseau s'en sert comme d'une main pour ramasser les objets à sa convenance et les lever à bras tendu à hauteur de ses épaules. Le bec court et presque carré, largement assis à la base, contribue puissamment à l'étrangeté de cette physionomie. La poule sultane est le type idéal de la série des Longidactyles. C'est un de ces oiseaux dont la mémoire vous reste dans les yeux pour toujours quand vous l'avez vu une fois. La nature l'a destiné, comme le faisane doré, l'ibis rouge et tant d'autres, à embellir la demeure de l'homme, et lui s'est empressé de tout temps de souscrire aux vœux de la nature. Le talève de Sardaigne, celui qui peut se rencontrer en Corse est un moule beaucoup moins remarquable que le porphyron et qui se rapproche plus de la poule d'eau commune dont il a le volume et la physionomie : manteau vert sombre, col et plastron indigo; bec et pieds rouge tendre; front nu, bec de tous points semblable à celui de la poule d'eau. Mais le talève est le premier oiseau qui nous présente ce caractère remarquable de l'aile éperonnée, qui atteste que des liens de parenté éloignée existent entre la famille de la poule d'eau et celle du kamichi, Roi de la savane américaine.

GENRE POULE D'EAU. — Espèce unique.

Le nom de poule d'eau est un des plus malheureux de l'histoire naturelle, car l'oiseau dont il est ici question ne ressemble en rien à une poule, pas plus au physique qu'au moral. La poule d'eau possédait cependant un caractère fort distinctif au moyen duquel il eût été facile de lui donner un joli nom. Ce caractère est une paire de bracelets ou plutôt de jarretières rouge-orangé qu'elle porte au bas de la jambe, à la hauteur de l'articulation que le vulgaire appelle le genou, mais qui n'est que le talon. Un bracelet se disant en latin *armilla*, rien n'empêchait d'appeler la poule d'eau l'*Armillaire*. Dans certains pays de France, on donne à la poule d'eau le nom de *Pattes vertes*, et on applique la qualification aux râles d'eau, ses voisins. On a parfaitement raison : *Pattes vertes*,

Chloropus, *Viridipèdes*, sont tous infiniment supérieurs à poule d'eau.

La poule d'eau vulgaire est un oiseau long, haut jambé, de la taille d'une perdrix qui porte un pardessus brun olive, écussonné de taches sombres à franges claires, et dont la robe, depuis la gorge jusqu'à l'abdomen, a l'air d'avoir trop longtemps trempé dans une bouteille d'encre. La couleur blanche n'apparaît, dans tout le costume, qu'à la partie inférieure de la queue. Le bec, large à la base, étroit à l'extrémité, s'infléchit rapidement et se rapproche assez de celui de la judelle ; il est coloré, chez le mâle adulte, d'une jolie teinte rouge-orangé qui n'embrasse que la première moitié de ses mandibules. Cette nuance est la même que celle des jarretières qui orne le tibia de l'oiseau ; elle n'a tout son éclat que dans la saison des amours. Le front est nu, et la nudité semble continuer le bec.

La poule d'eau habite toutes les contrées marécageuses de la France, tourbières, marais, étangs, rives de fleuves, fossés de citadelles ; elle vit d'insectes, de mollusques, de frai de poisson et de grenouilles. Elle mérite une mention spéciale pour l'art qu'elle déploie dans la construction de son nid : ce nid est un polyèdre régulier à cinq ou six pans, plutôt qu'un cylindre ; il est composé de feuilles sèches de glaïeul, dont l'oiseau multiplie les assises, jusqu'à ce que l'édifice s'élève à la hauteur d'un pied au-dessus des grandes eaux ; la construction est adossée de toutes parts à une forte muraille de tiges desséchées, qui lui sert à la fois de contrefort et de rempart contre la curiosité du passant. La poule d'eau fait une ponte de huit à dix œufs chaque printemps. Les petits naissent couverts de duvet noir et sortent du nid aussitôt qu'ils sont éclos.

Le mâle aide la femelle dans la construction du nid et remplit dignement tous les devoirs du père de famille. Quand la mère quitte ses œufs, elle a grand soin de les couvrir à l'instar de la perdrix, pour dérober ce fruit tentateur à la vue perçante du corbeau, la bête noire de toutes les couveuses.

La poule d'eau marche avec grâce et court avec rapidité à terre ; elle a coutume d'accompagner chacun de ses mouvements de progression d'une saccade de la queue, comme la perdrix inquiète. Quand elle se promène à travers les roseaux sur les larges feuilles de

nénuphar qui tapissent la face des eaux mortes, on dirait qu'elle marche sur l'onde. Plus habile à courir qu'à nager, elle ne se hasarde que timidement à franchir l'enceinte de ses fourrés de roseaux, de joncs et de glaïeuls, et se hâte de s'y réfugier à tire d'aile à la première apparence de péril; elle nage comme elle marche, par saccade, et vole les pattes pendantes. Elle trahit fréquemment sa demeure, pendant le jour, par un cri de rappel, bref, métallique et sonore, mais elle ne s'aventure en pleine eau que vers la première et la dernière heure du jour.

La poule d'eau tient l'arrêt comme la caille et plonge très-souvent, au lieu de s'envoler, lorsque le chien la pille. On la prend fréquemment à la main après le premier vol et le premier plongeon. Elle vit parfaitement en domesticité et s'accommode de la société des volailles, pourvu qu'elle ait à sa proximité une mare où barboter à l'aise. Sa chair est presque mangeable en salmis à l'arrière-saison. J'ai remarqué que la robe de la poule d'eau, qui est parfaitement imperméable tant que l'oiseau est en vie, prend l'eau instantanément après sa mort. Toutes les poules d'eau que vous tuez raides sur l'eau et que votre chien vous rapporte sont mouillées.

C'est vers la mi-octobre que les poules d'eau quittent les étangs, les mares, les fossés des châteaux et des places de guerre pour les rives couvertes des rivières et des fleuves où elles passent souvent tout l'hiver, quand le froid n'est pas rigoureux. Il existe un grand nombre de cours d'eau qui ne gèlent jamais et où l'on trouve en tout temps des poules d'eau, des râles d'eau, des grèbes castagneux. Les poules d'eau émigrent vers les grands étangs du Midi et pénètrent jusqu'au cœur des contrées les plus méridionales de l'Europe, quand la gelée menace de solidifier l'eau de nos fleuves; il est probable même qu'elles traversent la Méditerranée et se rendent en Afrique, car j'en ai tué en Algérie, vers le mois de janvier, des masses qui étaient évidemment de passage, puisqu'on en tirait, en un seul jour, une trentaine en des endroits où, quelques semaines auparavant, on aurait eu beaucoup de peine à en voir une ou deux.

La poule d'eau a pour ennemis tous les oiseaux de proie qui rôdent sur les étangs, la loutre, le chien et l'homme.

LE RALE D'EAU. — Encore un mauvais nom. Le râle dont je veux

parler ici est celui qui a l'iris rouge, le bec long et arqué, à mandibule inférieure rouge obscur. Ce râle-là est évidemment le diminutif de la *poule d'eau*, et le nom de *poulette d'eau*, qu'on lui a donné quelquefois, lui conviendrait mieux que celui de râle. C'est l'intermédiaire parfait entre la poule d'eau et le râle de genêts. Il habite exclusivement, en effet, les marécages, les roseaux, les glaïeuls, et s'embarque même quelquefois à la nage. Le devant de sa robe, de la gorge à la queue, est largement saturé d'encre aussi comme celui de la poule d'eau. La coloration de son bec le rapproche encore de celle-ci; il vit de la même façon qu'elle. En un mot, par tous ses principaux caractères et par ses habitudes aquatiques, ce râle est plus voisin de l'oiseau d'eau que de l'oiseau de terre; mais néanmoins sa parenté avec le râle de genêts est visible, car il porte le même pardessus et voyage de pied comme lui.

Je n'ai jamais trouvé de nid de râle d'eau en Lorraine où cet oiseau est fort commun en automne et même en hiver, ce qui tendrait à me faire croire qu'il n'est que de passage en France et qu'il niche, comme la marouette, plus au nord. Ce râle d'eau est le plus mince et le plus efflanqué de tous les coureurs de roseaux; il est de la taille du râle de genêts, mais ne prend pas comme lui la graisse : c'est un pauvre gibier. Je l'ai tué en plein cœur de janvier dans ces marécages voisins des bois où l'eau ne gèle jamais et où croissent de petits bouquets d'aulnes.

LA MAROQUETTE (*Râle tigré*). — Taille de la grive; plumage moucheté par-dessus et par-dessous; le fond du manteau olivâtre; bec jaune, court et quadrangulaire. Gibier de beaucoup supérieur aux deux espèces précédentes. La marouette, qu'il est impossible de confondre avec aucun des genres voisins, est un oiseau de passage dont l'émigration périodique et régulière commence et finit chaque année avec celle des cailles, et dure deux mois environ, de la mi-août à la mi-octobre. Elle abonde alors suivant les années dans les pays d'étang, dans les prairies marécageuses et dans les mares des plaines. Les marais de l'Artois et de la Bressé et les rives des cours d'eau de l'est en sont généralement plus fournis que ceux de l'ouest et du centre; car la masse paraît se diriger du nord de l'Europe vers l'Afrique en passant par l'Italie et les marais Pontins.

Toutes les petites rivières et tous les petits ruisseaux herbeux qui se versent de droite et de gauche dans la Saône et dans l'Ain sont de véritables nids à marouettes vers le 1^{er} septembre, tandis que les affluents de la Loire n'en hébergent qu'un très-petit nombre.

La marouette a besoin de se sentir les pieds frais et ne quitte jamais la terre molle. Elle est si paresseuse à voler qu'elle aime mieux quelquefois traverser un canal à la nage que de le franchir en volant. Elle circule sous le nez du chien avec une vitesse extrême, multiplie les détours et les contre, coule sous les racines des aulnes à la façon des rats d'eau, et ne se décide à prendre l'essor que lorsqu'elle sent sur son dos le souffle de l'animal. Les choupilles, qui ne font que pointer et qui n'arrêtent pas, sont les chiens les plus convenables pour cette chasse amusante. J'en ai connu deux en Bresse dont le nom ne me revient pas, et qui s'entendaient si bien à bloquer et à happer la marouette qu'ils laissaient à peine à leur maître l'agrément de la tirer. Ils lui firent rapporter une fois quatre-vingts marouettes d'une seule chasse dans le marais de Poyat, près de Bourg. L'événement eut lieu au mois de septembre de l'an des râles 1841, pour lequel j'avais prédit, dans le *Journal des Chasseurs*, un déluge de marouettes.

RALE POUSSIN. — Ambigu entre le râle d'eau et la marouette, mais qui se rapproche tout à fait de celle-ci par le bec et les mœurs. Rare en France, exclusif au midi. Devanture de la robe tachée d'encre; pardessus olivâtre; taille de l'alouette.

RALE BAILLON. — Autre espèce minuscule, moule réduit de la marouette. Plumage noir. Rare en France, mais indigène.

Toutes les espèces qui précèdent ont la chair noire et veulent être mangées en salmis. J'estime qu'il faut ranger le râle d'eau dans le même genre que la poule d'eau, et faire des trois dernières espèces le genre Marouette, qui devrait prendre alors le nom de Râle d'eau.

LE RALE DE GENETS. — Quand le roi Charles X, qui s'entendait mieux à tirer un lapin qu'à gouverner un peuple, habitait encore les Tuileries, les gardes de ses chasses avaient ordre de considérer le râle de genêts comme gibier royal de première classe, c'est-à-dire de le réserver pour le fusil du roi et de le détourner comme s'il se

fût agi d'un dix-cors; si bien que lorsqu'il arrivait à un garde de Versailles ou de Saint-Germain de lever un de ces oiseaux, il en observait attentivement la remise, y marquait sa brisée, et faisait immédiatement son rapport. Le roi, toutes autres affaires cessantes, venait, tirait, tuait, et le soir même mangeait sa chasse; car le râle est un mets de prince, mais qui aime, comme la truite, à être mangé frais. Cet hommage solennel rendu au râle de genêts par un roi de France qui savait estimer le gibier à sa juste valeur venge suffisamment cet oiseau de l'affront qu'a essayé de lui faire subir la science en le classant dans sa nomenclature sous le pseudonyme de poule d'eau.

Le râle de genêts (râle roux, râle rouge, roi des cailles) est un oiseau de grosseur intermédiaire entre la perdrix et la caille. Il porte un uniforme d'une couleur à lui, roux-isabelle. Les plumes sont mouchetées de brun foncé en leur partie médiane; le manteau est plus brun que le dessous du corps, la gorge plus pâle que le plastron et l'abdomen. Le râle a la passion du lézard et prend admirablement la graisse. Sa chair est de la plus entière blancheur et naturellement faisandée, pourquoi elle perd considérablement à attendre et ne se garde pas. Ses pattes ne sont pas vertes comme celles des autres râles, mais blondes; il a le pouce relevé à la façon du coureur de terre. Son corsage conserve sa sveltesse en dépit de son embonpoint. C'est le plus infatigable coureur de nos prairies et de nos plaines; il fait à pied les trois quarts de ses voyages d'Irlande en Afrique, et ne se décide à prendre la voie de l'air que lorsqu'il y est forcé, lorsque, par exemple, il a atteint les rivages de l'Océan, et qu'il s'agit de franchir la Méditerranée ou la Manche. Le râle de genêts a l'aile plus paresseuse encore que la caille, et se montre aussi passionné que celle-ci pour les voyages de long cours. L'espèce est indigène de France, mais sa véritable patrie européenne est l'Irlande. Il passe du 15 août à la Toussaint, après laquelle époque il est presque aussi invisible en France que le coucou. Il habite l'Afrique pendant l'hiver.

Le râle de genêts niche dans les prairies, où il fait entendre au printemps un chant peu harmonieux qui rappelle assez exactement celui de la crécelle, d'où les savants lui ont donné en latin le nom

de *Crex*. On n'a jamais pu savoir pourquoi les mêmes savants qui avaient trouvé convenable d'appeler le râle en latin *crex*, par onomatopée, n'ont pas jugé à propos de l'appeler en français *crécelle*, en continuant la métaphore. Il est certain pourtant que Crécelle des prés eût mieux valu mille fois que Râle de genêts et surtout que Poule d'eau de genêts; mais le moyen d'obtenir que des gens qui n'en ont pas l'habitude aient raison tout à coup en deux langues à la fois?

Le râle de genêts, indigène des prairies épaisses, se réfugie dans les blés, dans les luzernes, dans les genêts, les bruyères et les taillis herbus aussitôt que les foins sont coupés. C'est là qu'on le rencontre dans la saison des chasses et aussi dans les prés-marais, où l'herbe ne se fauche que très-tard. C'est de toutes les pièces de gibier-plume la plus facile à tirer, mais la plus difficile à lever. J'ai chassé plus d'une fois le râle de genêts avec des chiens courants qui lui cornaient leur musique à bout portant dans les oreilles, et le battaient souvent pendant une heure entière avant de le décider à partir. Rien d'amusant comme de suivre à travers la passée des chiens les savantes évolutions du coureur, qui rebrousse très-souvent sur la meute, au lieu de piquer droit devant elle, et vous part à l'autre bout de la pièce, à cent pas de distance, pendant que vous croyez marcher dessus. Je tiens que le basset est préférable pour cette chasse au meilleur chien couchant, que ce piétement obstiné fatigue et dégoûte de l'arrêt. Mais n'anticipons pas sur le champ de nos études ultérieures, et hâtons-nous de terminer cette notice.

De nombreux gastrosophes ont assigné au râle de genêts la première place comme rôti. Si le becfigue, l'ortolan, la bécasse et la bécassine n'étaient plus de ce monde, je n'hésiterais peut-être pas à considérer ce jugement comme une sentence sans appel; mais, aussi longtemps que ces quatre espèces existeront pour le bonheur des hommes, je demanderai pour moi et pour les autres liberté absolue des goûts.

Le râle *aux pieds légers* nous conduit aux *vélocipèdes*. Un introducteur de ce mérite et de cette saveur nous fait suffisamment pressentir les principaux caractères de l'ordre dans lequel nous allons entrer. L'ordre des Vélocipèdes débute par l'outarde et finit par

la gelinotte!... Il a des ambigus qui s'appellent le pluvier doré, le guignard, le vanneau, la caille, etc.!... Il est borné au midi par le francolin, au nord par le lagopède; il transite aux percheurs et aux chanteurs par la colombe et par l'alouette! Flambez, fourneaux! broches, entrez en danse! et vous, messieurs les chiens, Pointers, Settlers, Braques et Griffons, tout beau!

Que dit le savant d'une méthode de nomenclature où les espèces s'abouchent par le côté moral en même temps que par le côté matériel; où la parenté des espèces et des ordres se trahit par la délicatesse et le fumet de la chair aussi bien que par les allures du corps et les dominantes passionnelles; où le nez tout seul, à défaut de lunettes, vous dit le bon chemin?

Des cinquante-six espèces d'échassiers que nourrit la France, pas une n'est ralliée à l'homme, à quelque titre que ce soit. La cigogne seule habite sa demeure et le sert comme auxiliaire libre. En revanche, quarante espèces sont mangeables, et parmi elles toutes les paludiennes; mais la palme de la délicatesse appartient sans conteste aux espèces palustriennes, et parmi les palustriennes aux moules ambigus, vagabonds des marais, des bois et de la plaine : bécasse, bécassine, râle de genêts.

Le plus grand de tous les échassiers de France est le flamant, qui a cinq pieds de haut; le plus petit, le râle bâillon ou le bécasseau pygmée.

L'ordre des Échassiers sert de fond à dix chasses spéciales dont les deux plus intéressantes sont la chasse de la bécasse aux bois et celle de la bécassine au marais, qui toutes deux exigent la coopération du chien d'arrêt, le plus prudent, le plus rusé, le plus subtil. Mais le plus fécond de tous les ordres en gibier qui se chasse et en gibier qui se mange, est celui dans lequel nous entrons, l'ordre des Vélocipèdes.

CHAPITRE IX.

ORDRE DES VÉLOCIPÈDES (33 espèces).

Louange à Dieu, qui a créé le vélocipède, charme du palais et des yeux, gloire et splendeur des champs, des forêts, des festins, nourrisseur du riche et du pauvre !

Car aucune autre race ne contribue dans les mêmes proportions que celle-là aux jouissances composées de l'homme (Chasse et Table). Aucune ne lui fournit autant d'espèces ralliées et soumises. L'homme et la femme seraient seuls avec le vélocipède sur la terre, que le monde ne finirait pas.

Les vélocipèdes arrivent immédiatement après les échassiers, dans l'ordre de la création. Ils furent les premiers habitants des premiers continents émergés, puisqu'ils sont herbivores et granivores et que l'herbe est la première manifestation de la puissance vitale de la terre. Leur caractère de primogéniture est d'ailleurs écrit dans leurs traits, dans leur structure rudimentaire, dans le petit nombre de leurs doigts. L'ordre débute par l'autruche... L'autruche est un oiseau quadrupède comme le manchot est un oiseau poisson ; elle ne vole pas faute d'ailes, et n'a que deux doigts au pied. Le Casoar à casque des îles de la Sonde, le Nandou de l'Amérique australe, les Dromés de la Nouvelle-Hollande, coureurs géants, qui n'ont pas plus d'ailes que l'Autruche et qui forment le personnel de la tridactylie aptère, sont encore des vélocipèdes, et le dinornis et l'epiornis aussi, et, si le monodactyle existait, il appartiendrait à cet ordre.

L'autruche et ses plus proches parents sont nécessairement étran-

gers au continent européen, dont le raffinement aromal et le vieil âge ne s'accommodent plus des ébauches et demandent des moules plus finis. Les espèces gigantesques vivantes encore ou enterrées d'hier appartiennent exclusivement à l'hémisphère austral riche en monstres, de même que l'aptérix, l'ocydrome et le notornis, tétradactyles aptères. Il y a cent siècles environ que l'Europe a vu périr dans un de ses déluges ses types identiques. C'est à la même époque à peu près qu'elle a perdu ses Éléphants et ses Mastodontes, analogues des éléphants, des rhinocéros et des hippopotames, qui sont les contemporains et les compatriotes des autruches.

Il en est des Coureurs ou des vélocipèdes de France comme de ses échassiers, ils sont tous pourvus d'ailes et volent. La série la moins travaillée est celle de la tridactylie ailée; l'espèce la plus voisine de l'autruche est l'outarde.

Cependant, comme, de près ou de loin, toutes les espèces de l'ordre ont la charpente taillée sur celle de l'Autruche, image du chameau, il importe de revenir sur ce moule originel, primitif, et d'en comparer l'organisation avec celle de l'oiseau-mouche, pour bien faire comprendre le caractère et la destination providentielle de l'ordre qui nous occupe.

J'ai dit que, chez l'oiseau-mouche et tous les fins voiliers, la cavité thoracique (poitrine) était développée outre mesure et que la carène sternale faisait saillie au dehors comme la quille d'un esquif. J'ai dit qu'en vertu de la loi naturelle d'équilibre, ce développement excessif ne pouvait avoir lieu qu'au détriment d'une autre partie quelconque du corps. Cette partie déprimée, atrophiée ou sacrifiée chez l'oiseau-mouche, est la région du bassin qui est la région de l'insertion des membres inférieurs.

Le développement extraordinaire de l'enveloppe sternale est motivé, chez l'oiseau-mouche, par la nécessité d'offrir de vastes et solides points d'attache aux muscles pectoraux qui sont les agents principaux de la locomotion aérienne et de laisser leur jeu aux clavicules qui sont en quelque sorte les détentes de l'arc alaire. Tout est sacrifié à la légèreté et à l'utile; les muscles de ceinture qui arrondissent les formes, mais qui alourdissent le corps, ont été supprimés; la poitrine est taillée en lame de couteau, le ventre

ravalé, l'intestin court ; bref, toute la puissance musculaire est accaparée par les ailes et la chair comme tirée en haut ; c'est-à-dire que le fin voilier nu ressemble toujours plus ou moins à son squelette, image odieuse qui repousse invinciblement la pensée du rôti.

Mais démolissons pièce à pièce cette charpente de l'oiseau fin voilier, du rapace ou de l'oiseau-mouche ; mettons le plein à la place du vide, le vide à la place du plein ; prenons, en un mot, le contrepied de toutes les dispositions anatomiques ci-dessus, et nous aurons le moule exact du coureur. Peut-être n'existe-t-il pas dans toute la nature deux êtres de la même famille qui aient aussi peu de traits de parenté que l'oiseau-mouche et l'autruche. Vainement celle-ci voudrait-elle le nier, mais elle tient plus du quadrupède et du chameau surtout, que du bipède, à preuve qu'elle porte sur son dos des enfants et des rois d'Égypte. Or, ce ne sont pas là des allures d'oiseau et particulièrement d'oiseau-mouche.

Ces deux moules d'ailleurs formant des termes extrêmes de série sont en rapport absolu de contraste, ce qui équivaut à dire que l'autruche doit être un oiseau-mouche renversé et *vice versa*. Cette proposition est très-vraie.

L'oiseau mouche était tout ailes, tout queue, tout vol ; l'autruche est toute jambes et toute ventre. Le sternum, chez l'autruche, au lieu de saillir en arête, se trouve réduit à des dimensions ridicules ; c'est une plaque osseuse en forme d'écu qui fait *proue* au lieu de faire *quille* et à laquelle l'omoplate s'est soudée par ankylose. Plus d'ailes, par conséquent, ni de queue ; rémiges et rectrices absentes ; dépression excessive des muscles pectoraux. Toute la puissance musculaire *active* s'est retirée dans la région du bassin, ou elle a été mise au service de la locomotion pédestre, qui exige d'énormes leviers. La charpente de ce bassin a été dressée avec le même luxe que celle du thorax chez l'oiseau-mouche ; l'ossature déborde à son tour et fait crête sur l'épine dorsale. La région sacrifiée est celle où s'inséraient les ailes. Les cuisses, les jambes, les tarses, chargés de suppléer à celles-ci, prennent les dimensions volumineuses qu'ont les membres correspondants chez les quadrupèdes herbivores. La cavité abdominale s'agrandit considérablement pour loger un intestin que la nourriture végétale a pour effet de distendre. Enfin, comme la vitesse

de la course exige impérieusement que le poids du corps porte sur l'avant, et comme le développement des pectoraux faisait ici défaut, la nature a bien été obligée de pourvoir à cette nécessité par un autre moyen. Elle a fait de la plaque osseuse du sternum, qui avait rompu toutes relations avec la région d'en haut, le point d'attache d'une masse musculaire inerte, aspirant vers la terre, et dont l'unique office est de faire poids et de donner de l'abatage au coureur. C'était le muscle pectoral supérieur qui prédominait chez l'oiseau-mouche et chez l'oiseau de proie et qui déprimait le muscle de ceinture, le muscle inférieur. Ici, au contraire, c'est le muscle de ceinture qui occupe glorieusement toute la place; c'est la région d'en bas qui absorbe la vitalité de l'organisme; mais voici malheureusement ce qui arrive. Cette masse de chair, trop éloignée des os et trop pesante pour les deux pauvres ligaments qui la retiennent, ne tarde pas à manifester ses tendances vers une obésité et une rotondité fâcheuses. Bientôt la chair débordé le sternum, et la graisse menace de déborder la chair...

C'est-à-dire que la nature qui, chez les fins voiliers, a favorisé étrangement le développement des parties qui ne se mangent pas au préjudice des parties qui se mangent, a complètement changé son système de bâtisse à l'égard des oiseaux coureurs, négligeant complètement les parties qui ne se mangent pas pour développer, d'une façon luxueuse, les parties qui se mangent !

Un Arabe du désert me disait une fois qu'une bonne autruche, du poids de trente à trente-cinq kilogrammes, lui rendrait largement de vingt à vingt-cinq kilogrammes de gigots et d'aiguillettes de qualité superfine. La vérité était dans les paroles de l'enfant de Mahom; seulement cette qualification de superfine arrachée par l'enthousiasme n'est bien placée que dans la bouche d'un Bédouin vagabond, qui a jeûné souvent. L'aiguillette et le gigot d'autruche peuvent être de délicieux morceaux dans le désert, ils ne sont que bons partout ailleurs; c'est comme le bifteck de chameau. L'autruche est, de tous ses congénères, le moins charnu peut-être et le moins susceptible d'embonpoint.

Maintenant pourquoi ce contraste de l'anatomie comparée ? Pourquoi la nature, qui ne fait rien sans motif, a-t-elle si richement

développé l'aiguillette et le gigot chez le vélocipède; pourquoi doté cette chair si tendre d'une facilité d'assimilation si remarquable, d'un fumet si exquis, si appétissant, et qui semble de lui-même appeler les parfums de la truffe? La nature voudrait-elle insinuer, par tant de signes, que la destination providentielle du coureur est surtout d'être rôti?

La chose est trop probable, hélas! le langage trop clair, l'oracle trop certain. Oui, tout nous porte à croire que la nature a destiné l'ordre des vélocipèdes à servir de pâture aux carnassiers de tous les règnes. Oui, cet ordre infortuné mérite, au même titre que le ruminant, la qualification d'Ordre-Victime. (*Victime*, du mot latin *victus*, vaincu, dont on a fait aussi victuaille, à cause de l'habitude où étaient jadis les vainqueurs de manger leurs vaincus.)

Oui, les vélocipèdes, à quoi nous servirait de nous mentir à nous-mêmes? sont à l'homme, parmi les oiseaux, ce que lui sont les ruminants parmi les mammifères, un ordre dont chaque espèce a mission de lui fournir un élément de jouissance composée. Il faut que l'analogie soit bien évidente, pour avoir frappé, avant nous, un grand nombre de savants.

Il y a, en effet, les vélocipèdes des sables et des steppes, des prés, des rochers, des abîmes, comme il y a le ruminant de tout cela. Il y a l'Autruche, comme il y a le Chameau; l'Outarde, comme l'Antilope; la Poule, comme la Vache; la Perdrix, le Faisan, le Coq de Bruyère, comme la Gazelle, le Chevreuil, le Daim, le Cerf; la Bartavelle et le Lagopède, comme le Moufflon, le Bouquetin, le Chamois.

Il y a plus, tous les vélocipèdes sont de vrais ruminants qui vivent d'herbes et de grains comme ceux-ci, et qui ont plusieurs estomacs dont un préparatoire qui remplit exactement le même office que la Panse chez les ruminants. Or, toutes les viandes faites d'herbe sont de goût délicat et de digestion facile.

Analogiquement et algébriquement parlant, la poule est à la vache comme la perdrix est au chevreuil. Je ne sais pas si l'on prouverait l'égalité des deux rapports par l'égalité du produit des Moyens avec celui des Extrêmes; mais il est certain que la poule nous donne ses œufs et ses poulets comme la vache son lait et

son veau, et que les deux espèces domestiques s'entendent pour nous fournir le nécessaire, comme les deux espèces sauvages pour nous procurer le superflu, en nous offrant indépendamment de rôtis supérieurs, le barbare plaisir de les tuer. Il est à remarquer encore que, dans l'un et l'autre ordre, la chair de la femelle est de beaucoup plus fine et plus tendre que celle du mâle. Le fait est universel, du reste; la nature a doué partout les femelles d'aromes plus délicats que les mâles, en même temps que de muscles plus charnus, plus arrondis et plus courts, et elle les a de plus soustraites à l'influence des passions incendiaires qui calcinent la chair du Coq, du Taureau et du Bouc. J'entends émettre contre cette proposition indiscutable l'objection que la chair de bœuf est cependant préférable à celle de la vache..... Je ne dis pas non, mais je fais observer seulement que le bœuf n'est pas le contraire de la vache et qu'il n'est que l'oncle du veau. Placez la vache dans la même situation que le bœuf, et elle l'emportera sur celui-ci comme la poularde l'emporte sur le chapon. La poularde non plus n'est que la tante du poulet.

Mais l'analogie ne ressort pas seulement de la similitude de l'organisation physique, elle se trahit surtout dans le rapprochement des dominantes caractérielles. Je dirai même que c'est l'étude approfondie de ces analogies morales qui m'a conduit à la découverte de cette magnifique loi de mouvement passionnel :

« Dieu livre les bêtes à l'homme par les vertus des femelles et par les vices des mâles. »

Prenez l'un après l'autre tous les animaux domestiques (la liste n'est pas longue à écrire), analysez consciencieusement le moral des deux sexes, vous trouverez inévitablement au bout de vos comparaisons la conclusion qui précède; et partout et toujours vous verrez l'innocence, la douceur et la docilité des femelles en antagonisme absolu avec la fierté, la méchanceté, l'humeur indisciplinable et farouche des mâles. Le coq d'Inde, le coq domestique, le coq de faisan doré, le coq de perdrix rouge, ne font pas beaucoup parler d'eux pour leur férocité, parce que cette férocité n'aboutit pas généralement à mort d'homme; mais ce n'est pas la volonté de faire mal qui leur manque, et il est juste de leur tenir compte de

leurs intentions. J'affirme que ces coqs-là poussent l'esprit d'agression et de bataille plus loin que tous les taureaux de Séville, tous les buffles des marais Pontins et tous les étalons de la steppe.

Les ruminants mammifères vivent sous le régime de la polygamie comme les ruminants ovipares; mais il y a au moins à dire à l'avantage des taureaux qu'ils se réunissent bravement, à l'occasion, pour défendre leurs femelles et leurs petits contre les attaques des plus redoutables carnivores, tandis que le Coq, chez les trois quarts des vélocipèdes, se montre l'ennemi le plus acharné de son propre sang, assassinant les jeunes avec délices et cassant les œufs dans le nid pour reprendre possession des mères.

J'appuie avec bonheur sur ces détails qui me défendent du remords et tranquillisent ma conscience sur la légitimité de mes appétits de gastrosophe et de chasseur; car il est évident pour moi que si la nature a titré ces mâles en grossier sensualisme, ce n'a été que dans le but d'affaiblir l'intérêt abusif que nous aurions pu porter à une espèce innocente, qu'elle avait destinée à nous servir de nourriture, tout le temps que la grossièreté générale des arômes de notre planète nous ferait un besoin de la carnivorie.

Donc l'immense majorité des espèces de l'ordre des Vélocipèdes marche, comme les ruminants, sous la bannière impudique des Platon, des Mahomet, des Moïse, ces tristes instituteurs de Promiscuité et de Polygamie. Lorsque les mâles sont plus nombreux que les femelles, il y a Promiscuité; Harem et Polygamie, quand les mâles sont plus rares. A peine si quelque famille courageuse, comme celle de la perdrix, ose protester en faveur de la fidélité conjugale au milieu du débordement universel des mœurs, comme a fait le chevreuil parmi les ruminants.

Or, nous savons que là où la Polygamie est la règle, les mâles sont mieux vêtus et mieux nourris que les femelles; alors nous apprendrons sans surprise que l'outarde mâle pèse seize kilogrammes, son épouse six ou sept.

La jalousie est un des caractères les plus affreux de la Polygamie. Alors nous devinons d'avance que la manie du duel sera endémique dans l'ordre, et que la lice des tournois y sera ouverte du matin jusqu'au soir en certaines saisons.

Mais notre propre histoire nous apprend que la passion effrénée des aventures amoureuses et des duels a pour complémentaire fatal l'amour non moins ardent du faste et du colifichet, et que les raffinés du Louvre n'étaient pas moins curieux de pourpoints de velours, de fraises et de dentelles, que de rapières bien mordantes et de bottes secrètes. Nous allons donc rencontrer chez les coqs, qui sont les raffinés de l'ordre des oiseaux, tous les vices, tous les goûts et toutes les habitudes de leurs homonymes humains. — Ainsi culte frénétique des colliers, des aigrettes et des riches atours; affectation de galanterie excessive et de parler doucereux auprès des femelles; besoin de s'étaler en public, de faire la roue et d'ébruiter ses conquêtes. — Poses de matamore entre rivaux; verbe aigre et cassant; tenue et propos de salle d'armes..... C'est là en effet tout le coq. Dans cet ordre des Vélocipèdes, la plupart des mâles sont des diables à quatre qui portent leur tempérament sur leur mine; néanmoins, à côté des verts-galants comme le faisan et le coq domestique, originaires de l'Asie, se trouvent des amoureux transis comme le dindon de l'Amérique du Nord. On sait que le nom de coq se donne indistinctement à tous les mâles de la tribu des gallinacés, comme celui de poule aux femelles.

Ainsi le sexe le plus beau, le plus fort, le plus favorisé dans l'ordre des Vélocipèdes (j'emploie ironiquement le langage vulgaire), a pour péchés capitaux la Bataille, l'Orgueil, le Luxe, la Luxure et l'Infanticide. Ajoutez heureusement la Gourmandise et la Paresse.

J'ai vu des moralistes absurdes s'emporter ridiculement à ce propos contre les coqs et appeler sur leurs têtes les foudres vengeresses du ciel. L'appel à la vengeance de Dieu était puéril et l'imprécation inutile. Il y a bel âge en effet que l'immoralité de ces coqs est retombée sur eux.

Car tous ces capitaines Fracasses, si terribles d'aspect, si hautains de verbe, si indisciplinables de loin, si chatouilleux sur le point d'honneur, si prêts à dégainer pour un mot plus haut que l'autre, sont au fond, pour qui les sait prendre, tout ce qu'il y a de plus maniable et de plus ductile en fait de pâte de bêtes. Comme ils sont avant tout paresseux, gourmands et lubriques, ils appartiennent par ces trois vices au premier venu qui les empanse, qui les gorge

et les soûle; ils sont plats, rampants et soumis pour qui leur donne à banqueter et à coqueter gratis et à gogo. Et pour vivre jusqu'au bout d'une vie fainéante, ils sont disposés tous à accepter les rôles les plus indignes et les obéissances les plus lâches; ils se laisseront emprisonner sans résistance, fustiger, chaponner, mutiler au physique comme au moral. J'en connais qui, pour colorer leur bassesse et se faire illusion à eux-mêmes sur leur propre infamie, ont érigé la passivité absolue, c'est-à-dire l'abdication complète de leur libre arbitre, en vertu supérieure, en devoir sacro-saint. Ils y ont gagné, les stupides! que l'homme, leur maître, a fait d'eux de la chair à pâté ou bien d'ignobles gladiateurs qu'il force à se couper la gorge en public pour le divertissement des badauds.

C'est triste, mais c'est ainsi, le coq n'a guère à choisir qu'entre ces trois rôles, chair à fusil, chair à pâté, spadassin. Mais j'en prends mon parti en brave et vais même plus loin : je dis que ce n'est pas le cas de tonner avec le moraliste contre le débordement des passions mauvaises, mais au contraire une magnifique occasion d'admirer la sagesse des décrets de la Providence et de s'incliner devant elle. Je reviens à mes moutons, et je répète que la nature, en pétrissant les coqs de cette pâte, avait uniquement en vue le bonheur de l'homme, et qu'elle n'a refusé un titre supérieur aux espèces de la tribu succulente que pour nous la livrer plus sûrement. Je dis qu'elle a fait le coq vicieux par le même motif qu'elle l'a fait déjà plus gros de taille et plus voyant de costume que la poule, afin de détourner exclusivement sur lui l'attention du chasseur, et je prouve l'utilité providentielle de la dépravation masculine par cet argument tout-puissant, que c'est l'infamie même du coq qui nous a donné la poule.

Écoutez l'argument :

La poule est le modèle des mères; c'est même un des emblèmes cardinaux de maternisme. Jamais aucune mère, en effet, ne fut chargée d'une responsabilité plus lourde et plus alarmante que la poule; car les femelles, dans cette race, ne sont pas moins fécondes qu'héroïques, et elles ne peuvent compter que sur elles seules pour l'éducation de leur nombreuse famille. Or, cette éducation dure des saisons entières et demande des soins infinis; les petits sont d'une

santé aussi délicate dans leur jeune âge qu'ils sont robustes dans l'âge adulte, et toutes les herbes de la forêt et de la plaine sont semées d'ennemis invisibles. Encore si la famille n'avait à craindre que les ennemis du dehors; mais les ennemis les plus redoutables, hélas! sont dans son propre sein. Oui, ces pères qui, d'après les lois ordinaires de la nature, devaient être les premiers tuteurs et les guides attentifs de leurs infortunés rejetons, ces pères dénaturés, ces pères fainéants, ne se contentent pas de laisser lâchement retomber sur leurs épouses toutes les charges de l'entretien et de la nourriture de la famille, ils poussent l'oubli de leurs devoirs les plus sacrés jusqu'à se faire les bourreaux de leur propre sang, à ce point que les mères ont plus à se cacher d'eux que du renard.

Et ce n'est pas seulement la chair des poussins qui affriande toutes les mauvaises bêtes de la création, toujours à l'affût de la couvée; les corbeaux et les pies, qui tâtent quelquefois du perdreau, du poulet et du faisandeu, prétendent que les œufs d'où ils sortent sont encore préférables, et, pour se procurer cette nourriture délectable, il n'est pas de bassesse dont ils n'usent; et les fouines disent de même. Vous jugez s'il était nécessaire que Dieu mît au cœur de la poule un fonds inépuisable de tendresse maternelle pour lui donner la puissance de résister à tant d'assauts et à tant de persécuteurs.

Alors les pauvres mères, abandonnées de leurs défenseurs naturels et affligées de tant d'angoisses, ont été obligées de chercher auprès de l'homme l'appui qui leur manquait chez elles. C'était tout ce que voulait la Nature. C'est ainsi qu'elle a obtenu le ralliement forcé d'une foule d'espèces de l'ordre des Véloupèdes, coq domestique, paon, faisan, pintade, dindon, etc. Les perdrix, qui se marient et qui sont toujours à deux dans chaque ménage pour protéger les poussins, n'ont pas eu besoin de recourir à la même assistance; les cailles, qui vivent sous le régime de la promiscuité, et qu'il est impossible d'acclimater à raison de leur amour des voyages, avaient leur fécondité extrême pour se sauver de la destruction.

Comme je le disais donc, Dieu nous a livré les Véloupèdes par les vices des mâles et par les vertus des femelles; et s'il a jugé à propos de condamner les pécheurs aux flammes éternelles (rôti) en

expiation de leurs méfaits, il ne nous appartient pas d'aller à l'encontre de sa sentence. S'il nous a laissé la possibilité d'apprécier encore la délicatesse de la chair là où il nous interdisait l'admiration des qualités de l'esprit, nous devons le remercier de sa bonté infinie et nous résigner même avec philosophie à nous faire les exécuteurs de sa sainte volonté à l'égard des coqs, sauf à reporter sur les poules exclusivement tout l'intérêt que mérite la famille. Cette morale de l'Analogie, en même temps qu'elle est consolante, a l'avantage d'être conforme aux commandements de Dieu.

Ne demandons pas à l'histoire, qui ne nous répondrait pas, à quelle époque précise a été conclu le traité d'alliance entre la Poule et l'Homme, car c'est toujours par les femelles, douces et sympathiques à l'homme, que les espèces se rallient à lui; mais l'analogie heureusement sait bien des choses que l'histoire ignore, et n'est pas tenue de se taire toutes les fois que celle-ci a le bec clos.

Puisque tous les vélocipèdes sont granivores, ils sont naturellement amis de l'homme qui fait venir les grains (le lecteur n'a pas oublié cet aphorisme mémorable). La conclusion du traité d'alliance entre la poule et l'homme a donc eu lieu aux temps voisins de l'invention de la charrue. Le pigeon, qui est plus granivore encore que le vélocipède, et qui est même exclusivement granivore, s'est rallié pour cette raison avant le coq; mais il y a une espèce qui a pris les devants de la soumission sur le pigeon et sur le coq, c'est le faucon ou l'épervier, parce que l'homme a dû vivre de chasse avant de vivre du grain de ses moissons. Les plus anciens livres du monde, le livre de Job, la Bible et même l'Odyssée, confirment à cet égard les assertions de l'analogie. Moïse, qui vivait quinze cents ans avant Jésus-Christ; Job, plus antérieur encore; Homère, qui est de trois siècles au moins plus moderne que Moïse, connaissent tous l'épervier et le pigeon, mais ils ignorent la poule. La *Batrachomyomachie* parle bien de celle-ci, mais cette œuvre est de beaucoup postérieure à l'Illiade et n'a jamais appartenu à Homère.

D'autres considérations non moins importantes que celles qui précèdent, et prises d'un point de vue non moins philosophique, viennent encore confirmer la légitimité de nos appétits pour la

chair des vélocipèdes. Dieu semble avoir si bien compris la haute utilité de ces espèces pour l'homme, qu'il n'a voulu en déshériter ni un seul continent ni une seule latitude. D'abord il a fait ces familles pour l'immense majorité *sédentaires*, et quant aux rares espèces voyageuses comme la caille, il les a forcées de parcourir successivement toutes les contrées du globe et de payer tribut à chacune en passant. Ainsi il a donné à l'Afrique l'Autruche, les Outardes, les Pintades, une foule d'autres pulvérateurs (gallinacés); à l'Amérique, le Nandou, le Dindon, les Hocos, les Marails, etc.; à l'Australie, les Dromés, etc.; à l'Asie le Casoar, le Paon, l'Argus, les Faisans, le Coq, le Népaül, le Lophophore, etc.; à l'Europe enfin, les Tétrars, les Francolins, les Perdrix, les Gangas. De plus, pour stimuler les peuples à la conquête des espèces étrangères à leur sol et pousser, en résultat final, au partage fraternel de toutes ces races précieuses entre tous les habitants du globe, il les a douées d'une facilité de domestication exemplaire et d'une vigueur de complexion sans égale qui leur permet de s'acclimater partout et de suivre partout l'homme. Avant un demi-siècle l'Europe aura vu s'acclimater dans ses principaux États les pénélopes, les hocos, les paxis et les colins d'Amérique et les gouras, les népaüls, le lophophore et l'éperonnier d'Asie, qui n'ont pas plus de raisons que les paons et les faisans pour refuser de traiter avec l'homme. Entre temps, les Français d'Algérie auront domestiqué l'autruche et peut-être l'outarde. Et ces résultats que j'annonce n'ont rien de merveilleux, rien qui sente l'utopie. Déjà les Anglais sont tout près d'avoir réalisé quelques-unes de ces impossibilités, et pendant que nous nous acharnons, nous tous tant que nous sommes, braconniers ou chasseurs, à exterminer les derniers chevreuils, les dernières outardes ou les dernières bartavelles de notre triste patrie, ils sont là au Jardin des Plantes deux ou trois naturalistes courageux, MM. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et Florent Prévost entre autres, qui s'attachent avec une persévérance infatigable à combler ces vides affreux par l'acclimatation de magnifiques espèces en ruminants et en vélocipèdes. A la disparition imminente de nos richesses cynégétiques nationales, cerf, daim, chevreuil, bouquetin, isard, outarde, ils répondent par la naturalisation du grand cerf

d'Aristote, du cerf cochon de l'Inde, du cerf de Virginie, de l'Axis du Bengale, du Lama, de la Vigogne des Andes, du Dromé de l'Australie, de la Bernache d'Égypte, etc., etc. Vienne une loi raisonnable sur la chasse qui mette enfin un terme à la boucherie des espèces précieuses et qui concilie dans de sages limites l'exercice de la vénerie avec la conservation du gibier-poil et plume, et alors nous verrons tout à coup nos forêts, nos plaines, nos montagnes, pulluler de moules inconnus conquis par la vraie science sur tous les pays du globe; et tous les vrais amis des bêtes et tous les gastronomes, m'imitant, béniront dans leur reconnaissance les noms glorieux des hommes que je viens de citer.

J'ai signalé à travers cette longue excursion dans le domaine des causes providentielles les raisons de la majestueuse prestance des espèces vélocipèdes. Cette majesté est un des caractères proéminents de l'ordre. J'ai parlé de la richesse du costume des mâles, de leur fierté, de leur orgueil. C'est pour cette race que le verbe *se pavaner* a été inventé. Se pavaner, c'est se mirer dans sa propre splendeur, ainsi que fait le paon, que Junon, la reine de l'Olympe, voulut pour attribut. On a retenu que l'inconstance en amour, la jalousie, l'humeur batailleuse et la passion du luxe extérieur étaient les caractérielles dominantes de ces beaux fils, et que les femelles n'avaient reçu en partage que l'humilité, la douceur, l'héroïsme maternel, la sympathie pour l'homme. Un autre caractère essentiel et séparatif de l'ordre des Vélocipèdes est la pesanteur du vol, compensation nécessaire d'une marche rapide. L'aile ronde, le bec voûté et court, les tarses vigoureux et cylindriques, sont encore des signes auxquels on peut les reconnaître. Tous les Vélocipèdes nichent à terre et y vivent; plusieurs espèces néanmoins se branchent pour dormir. Presque toutes grattent la terre pour y chercher leur pâture. Beaucoup ont l'habitude de vivre en société et demeurent attachées aux lieux qui les ont vues naître. Dieu devait faire fécondes ces espèces dodues et succulentes si précieuses pour l'homme; la fécondité est en effet l'apanage du plus grand nombre et surtout des plus délicates. Or, cette fécondité exige à son tour que les petits soient en état de courir et de manger tout seuls aussitôt qu'ils sont sortis de l'œuf; car la mère, à qui incombe tout le

fardeau de leur éducation, ne pourrait les nourrir. La longueur de l'éducation de ces petits, ainsi que leur délicatesse de complexion dans le jeune âge, sont encore des caractères propres à la famille. Je garderai les autres signes distinctifs d'une importance secondaire pour la division des séries, des groupes et des genres.

Il est pourtant un dernier caractère général qui n'est pas exclusif à l'ordre des Vélocipèdes, mais qui se retrouve chez toutes les espèces granivores et que je veux signaler : c'est la sympathie touchante dont toutes ces espèces sont animées à l'égard des nobles quadrupèdes qui aident l'homme dans ses travaux agricoles. Cette sympathie, qui avait frappé les anciens, est facile à expliquer au moyen du fameux aphorisme de la granivorie.

Il est tout simple, avons-nous dit, qu'un oiseau des champs qui vit de graines ou d'insectes soit ami de la charrue qui ouvre le sein de la terre pour mettre à nu les larves et les vers qui s'y cachent, et pour y déposer le germe des moissons à venir. Or, pour ces oiseaux-là, le véritable nom de la charrue est cheval, cheval ou bœuf suivant les pays, et quand ils voient se diriger sur le terrain du travail un ou deux de ces animaux trainant une charrette ou un véhicule quelconque, ils ne peuvent pas s'enfuir à l'approche de l'attelage; car ce serait faire une impolitesse gratuite à qui ne leur a fait que du bien, et ces façons d'agir ne sont pas dans leurs mœurs; ils aiment mieux le saluer. L'homme exploite bien lâchement cette noble sympathie des oiseaux pour le cheval et pour le bœuf, pauvres bêtes innocentes qu'il associe de force à ses méfaits; mais il n'a pu tarir encore dans le cœur des victimes la source de leur confiance naïve dans la loyauté de leurs amis naturels. Aux premiers temps de notre occupation de l'Algérie, pays où l'indigène était plus charitable aux oiseaux du ciel qu'à ses frères, l'apparition d'une seule charrue suffisait pour amener sur les pas du laboureur des myriades d'oiseaux de tous les points de la plaine. Les plus familiers de la bande, les traquets, les hochequeues, le héron garde-bœuf, commençaient par accaparer les places les meilleures et s'adjugeaient la primeur des mottes retournées. Puis venaient à la suite l'étourneau, le corbeau, le rolhier, la pie-grièche, le merle, la perdrix et vingt autres, faisant au travailleur un cor-

tége de fête, amusant ses regards du spectacle de leur fourmille-ment actif, de leurs querelles bruyantes, de leurs catégories confuses. Dans l'Amérique méridionale, le gaucho qui a besoin d'une perdrix pour son dîner s'en va tout simplement la chercher à cheval. Il se dirige vers la première qu'il avise et lui passe au col un lacet disposé au bout d'une grande gaule. La perdrix ne bouge pas; elle ne fait que lever la tête pour faciliter l'opération. Voilà quelques siècles déjà que l'âge de ces jeux est passé pour la France, où l'oiseau n'a plus foi en l'homme; mais que de trahisons et de meurtres il en a dû coûter au souverain de la terre pour détruire au cœur des oiseaux cet amour pour sa race que l'auteur de toutes choses y avait si solidement incrusté!

Un jour, quand la vapeur aura enlevé au cheval son dernier instrument de travail, quand elle labourera à sa place, la charrue s'incarnera dans l'esprit de l'oiseau sous la forme d'un panache de fumée qui marche, et l'homme pourra encore abuser pendant un certain temps des remparts de la machine pour assassiner ses amis.

Il n'est pas d'ordre plus complet, plus distinct, plus isolé de tous les autres que celui des Vélocipèdes, et je tombe réellement de mon haut quand j'entends Linnæus et Buffon, et d'autres naturalistes de premier mérite, reprocher à la nature de n'avoir pas tracé entre les divers groupes de l'ordre une ligne de démarcation assez nette. « Chose étrange! s'écriait Charles Fourier dans son humble langage, que tous les philosophes aient manqué la solution du problème des destinées sociales, pour en laisser la gloire à un obscur sergent de boutique! » Chose non moins étrange! m'écrierai-je à mon tour, que tant d'ornithologistes illustres aient eu les yeux fermés sur les caractères séparatifs de l'ordre des Gallinacés, pour laisser l'honneur de les découvrir et de les indiquer à un obscur analogiste, chasseur de son métier! En effet, là où les maîtres se plaignent de la parcimonie de la nature en caractères différentiels, j'en suis à déplorer sa profusion inouïe et sa prodigalité; là où ils se disent empêchés de trouver un type suffisamment générique, je rencontre ces types en si grand nombre que je ne sais plus lequel prendre. Mon embarras n'est pas moindre que le leur; seulement c'est l'embarras du choix.

Une des premières causes de la confusion où sont tombés tous les nomenclateurs, Buffon et Cuvier en tête, git dans l'impropriété et dans l'insignifiance de la dénomination de Gallinacés qu'ils ont donnée à l'ordre des Courcours. L'insignifiance des termes est un vice impardonnable dans une nomenclature sérieuse où tout nom doit avoir un sens clair et précis; et je défie les plus habiles maîtres de rallier qui que ce soit, gens ou bêtes, sous un étendard invisible, sans devise ni couleur. Ce nom de Gallinacés n'a eu d'autre avantage jusqu'ici que d'apporter le trouble et le chaos dans une famille admirablement ordonnée et hiérarchisée par la nature. Si Georges Cuvier et les siens avaient eu le bon esprit de faire comme moi et de remplacer cette dénomination insignifiante de Gallinacés, qui ne veut rien dire du tout, par celle de *Pulvérateurs* qui veut dire quelque chose, il est plus que probable qu'ils n'auraient pas eu sujet d'accuser la nature. Le chaos dont ils se plaignent est celui qu'ils ont fait.

Non-seulement *Pulvérateurs* signifie quelque chose, mais ce quelque chose rappelle une habitude fonctionnelle commune à toutes les espèces de la famille que l'on voulait désigner par le nom de Gallinacés. *Pulvérateurs* a un autre mérite encore : de loin le mot fait image, et il suffit de le prononcer devant vous pour forcer votre pensée de se rabattre sur la perdrix, le faisan et la poule, que vous avez vus mille fois *poudroyer* et *gratter* la terre. Prenez donc *Pulvérateurs*, puisque toutes les espèces de votre ordre des Gallinacés sont enclines à faire de la poussière, et que telle poudroie dans le sable vitrifié, telle autre dans la neige, celle-ci dans les guérets, celle-là sous les chênes.

Une difficulté surtout qui a fort embarrassé les savants a été de savoir comment on s'y prendrait pour séparer la tribu des outardes de celle des Gallinacés proprement dits. Des savants embarrassés pour distinguer un oiseau qui n'a que trois doigts d'un oiseau qui en a quatre!... La chose est vraie, sur mon honneur, si elle n'est pas vraisemblable. Mais alors qu'on me dise donc ce qui sera aisé, s'il est si difficile de compter jusqu'à quatre!!!

.
L'ordre des Vélodépèdes ne renferme que deux séries : celle des

Coueurs qui ont trois doigts, Tridactylie; celle des Coueurs qui en ont quatre, Tétradactylie.

Maintenant, comme tous les bipèdes qui courent, emplumés ou non emplumés, sont forcés de lever le talon et de s'appuyer sur la pointe des pieds, la logique m'a forcé à renoncer pour la dernière série à mon système habituel de division, qui m'eût donné les *Dactylidrómes* et les *Pollicidrómes*. Alors j'ai conservé à la première série son nom de Tridactylie tout court, et choisi pour la seconde celui de Pulvérateurs pour les causes signalées plus haut.

PREMIÈRE SÉRIE : *Tridactylie*. — Cinq genres : Outarde, — Courvite, — Turnix, — OEdicnème, — Pluvier; onze espèces, plus deux ambiguës.

La différence dans le nombre des doigts n'est pas la seule qui sépare les Coueurs tridactyles des Pulvérateurs. Plusieurs autres caractères contribuent à établir entre eux une ligne de démarcation bien tranchée. Les Tridactyles habitent exclusivement les steppes, les hautes terres, les plaines découvertes. Ils tiennent de l'échassier pour l'humeur vagabonde, changent volontiers de canton, émigrent même. La fécondité des femelles de cette série, loin d'approcher de celle qui caractérise les Pulvérateurs, est au contraire fort restreinte. Le bec présente encore des différences très-marquées; enfin les goûts de toilette ne se ressemblent plus. Les Tridactyles affectionnent particulièrement la couleur jaune terreux, qui est celle des herbes et des champs brûlés par le soleil, et leurs dépenses de parure portent principalement sur les articles collier et ornement de poitrine; ils négligent presque tous leur coiffure et leur queue. Enfin les rares espèces qui s'arment portent l'épée au poignet (coude). Tout cela est contraire aux habitudes de tous les Pulvérateurs, coqs, faisans, paon, dindon, etc., qui se ruinent en dépenses de coiffure, étalent des queues splendides et portent l'épée au talon (éperon).

Je viens de dire les caractères communs aux diverses espèces tridactyles, l'amour des uniformes jaunes, des colliers noirs, du vagabondage et des steppes. Elles se distinguent parfaitement les unes des autres par la forme du bec et le genre de nourriture. Beaucoup sont exclusivement vermivores; aucune n'est exclusivement granivore.

GENRE OUTARDE. — Ce genre ne compte réellement que deux espèces en France, la grande et la petite outarde, dite vulgairement Canepetière. L'outarde Houbara, dont la patrie est l'Afrique, n'apparaît sur notre territoire qu'à la suite de rares accidents. Ce nom d'outarde dérive de deux mots, l'un grec, *otis*, l'autre latin, *tarda*, qui signifient à peu près oiseau lourd. Les gendarmes prononcent la Houtarde, comme on dit la *onzième*, mais cette locution n'est pas pure.

Caractères du genre. — Tarses nus, jambe musculieuse, plastron largement développé, corps pesant, doigts courts et rectilignes reliés à leur base par une membrane étroite qui se prolonge jusqu'à l'ongle; col effilé; bec un peu voûté, mais comprimé et un peu large à la base, et se rapprochant de celui de l'autruche qui est plat et triangulaire; grands yeux, iris jaunâtre, attitude verticale, ailes arrondies, vol saccadé, sibilant, lourd; course rapidissime. Les outardes habitent les plaines découvertes et les terrains les plus secs et les plus arides; leur véritable patrie est la steppe de Russie ou le désert d'Afrique. Leur nourriture se compose de grains, d'herbes, d'insectes, vers, scarabées, grillons. Elles vagabondent plutôt qu'elles n'émigrent, et transhument pendant l'hiver des steppes du Nord à celles du Midi, ce qui est cause que leur chair est excellente, quoiqu'un peu sèche, et convient surtout au pâté. Ces oiseaux boivent fort peu.

LA GRANDE OUTARDE. — La grande outarde est la plus proche parente de l'autruche en Europe. C'est la plus belle pièce de gibier-plume de France; c'est le plus gros et le plus pesant de tous les oiseaux que nourrit notre patrie. Son poids, qui est quelquefois de seize kilos, dépasse de deux kilos celui du pélican et de quatre celui du cygne; mais cette haute taille et ce poids exorbitant n'appartiennent qu'au mâle.

L'outarde est le plus rapide de tous nos oiseaux coureurs. Par contre, le vol est un exercice très-fatigant pour elle; aussi ne s'y livre-t-elle qu'avec une répugnance visible et lorsqu'il y a péril en la demeure. Elle est obligée de courir longtemps sur la pointe des pieds et de s'aider du vent et des ailes pour prendre l'essor, à la façon des oies privées. La plus légère des avaries dans sa voilure

l'expose à de graves désastres. Une fois que des paysans champenois se rendaient de Suippe à Châlons-sur-Marne avant le lever de l'aurore, ils avisèrent à quelque distance de la route un troupeau de bêtes qui semblaient faire d'inutiles efforts pour se détacher du sol; et, s'en étant approchés pour contempler le phénomène de plus près, ils reconnurent que les oiseaux empêchés étaient des outardes de la plus grande espèce à qui le verglas de la nuit avait si bien cadencé les ailes qu'elles ne pouvaient plus s'en servir ni pour le vol ni pour la course. De laquelle position nos barbares pèlerins abusèrent naturellement, comme nous aurions fait à leur place, pour assommer les malheureuses volatiles dont le marché de Châlons, capitale du pays des outardes, se trouva par extraordinaire largement approvisionné ce jour-là. L'outarde est un coup de fusil de vingt francs au bas mot.

La fatigue d'amour produit quelquefois chez le mâle le même résultat que le verglas.

Il existe une variété jaune de la dinde domestique dont la femelle donne une idée assez exacte de l'outarde quant à la taille, aux allures, à la couleur du manteau et à la physionomie générale. La différence entre les deux moules consiste surtout en ce que chez la dinde la tête est nue et garnie de caroncules et la gorge fanonnée, tandis que chez l'outarde la tête est parfaitement garnie de plumes et que le mâle remplace avantageusement le fanon de chair rouge par une fraise élégante de plumes barbues et frisées. Pour complément à cette parure de bon goût, empruntée comme toujours au costume des raffinés du Louvre, l'outarde ajoute une riche pèlerine ou plutôt une riche housse de plumes fines d'un fauve rutilant qui lui retombe gracieusement sur les épaules. Le bec est à peu près semblable à celui du dindon, aux dimensions près de la racine, qui est plus large chez l'oiseau sauvage que chez le domestique; la mandibule supérieure est aussi moins voutée. La gorge, la poitrine et l'abdomen sont d'une teinte uniforme blanc jaunâtre; le dessus de la tête et la partie supérieure du corps, les couvertures des ailes et la queue sont striés de barres brunes transversales sur fond jaune. Ces barres transversales, qui ne se continuent pas en lignes droites, mais laissent entre elles des espaces vides, et qui al-

ternent régulièrement dans leur longueur du brun foncé au jaune clair, historient ce manteau d'une maillure élégante. La disposition de ces bandes alternées est absolument semblable à celle qu'on observe chez le dindon. La queue de l'outarde est presque aussi étoffée, mais beaucoup plus courte que celle de ce dernier, dont elle imite les évolutions rotatoires dans les grandes démonstrations de tendresse amoureuse.

Les mâles étant moins nombreux que les femelles dans cette espèce, elle est naturellement régie par la polygamie. Les mâles se constituent un harem à l'instar des coqs d'Inde et des coqs de bruyère, et jettent successivement le mouchoir à chacune de leurs odalisques, qui se retirent dans la solitude aussitôt qu'elles sont fécondées. Les mâles, énervés par l'excès des plaisirs, ne tardent pas à suivre leur exemple, et s'en vont de leur côté demander à quelque Thébàïde bien éloignée du monde un refuge contre les orages de la vie. Nous retrouvons ces habitudes chez le dindon sauvage des forêts de l'Ohio.

La femelle niche dans les blés et dans les étoules des grandes plaines. Son nid se compose de quelques coussins d'herbes sèches déposés contre les parois d'une cavité peu profonde. La femelle y pond en avril deux ou trois œufs seulement. On dit qu'elle les transporte en un autre lieu quand elle soupçonne que son nid est connu. Les petits courent en sortant de l'œuf; mais, comme leurs ailes ont besoin d'un long travail pour se développer complètement, les pauvres petites créatures restent pendant les deux ou trois mois que dure leur croissance à la merci des flâneurs, des renards et des chiens. Aussitôt que les petits sont en état de voler, les bandes se reforment sous la conduite d'un vieux mâle et restent assemblées tout l'hiver. Les êtres craintifs qui ont des motifs pour se dissimuler parlent peu; l'outarde est un des oiseaux les plus taciturnes que l'on connaisse.

La Champagne pouilleuse, qui était du temps de Bélon si féconde en outardes et si stérile en productions végétales, est encore aujourd'hui la seule contrée de la France où ces oiseaux se plaisent et consentent à nicher. Mais je ne citerai que deux faits pour donner une idée de la rareté de l'espèce. Beaucoup de chasseurs, moi com-

pris, ont chassé des années entières dans la Thébaïde champenoise sans avoir eu l'occasion de tirer une seule outarde, et Chevet, l'illustre marchand de gibier du Palais-Royal, n'en reçoit jamais plus d'une demi-douzaine par hiver depuis nombre d'années. La grande outarde est passée à l'état de mythe en Artois, en Vendée et en Brenne, et jusque dans les craus pierreuses du Midi, où elle avait l'habitude de prendre jadis ses quartiers d'hiver. Son apparition dans ces contrées crédules est considérée aujourd'hui comme l'annonce de graves événements politiques, bien qu'elle se borne généralement à annoncer le froid.

Le séjour de prédilection des outardes dans le désert champenois était l'espace compris entre les villes d'Arcis-sur-Aube et de Châlons-sur-Marne. On la rencontrait fréquemment aussi dans le canton de Suippe et dans les steppes voisines du fameux camp d'Attila, pays peu ombragé, où l'on voit courir un mulot à cinq cents pas de distance. Le camp d'Attila est situé à égale distance à peu près de Châlons et de Sainte-Menehould. Les nombreuses plantations de pins que l'industrie agricole a créées dans la patrie des outardes ont cruellement rétréci depuis un demi-siècle les limites de leur désert, et n'ont pas peu contribué à leur faire désertier le territoire national. Dieu veuille que la gelinotte, amie des forêts de pins et voisine de la Champagne par les Ardennes, vienne s'établir au moins à la place de l'outarde dans la contrée ingrate! J'ai dit que la Russie méridionale, pays de plaines rases, et l'Espagne, hostile aux forêts, avaient hérité des dépouilles opimes de nos steppes. Je verserais encore des larmes abondantes sur cette grande infortune, si mes yeux n'étaient secs de l'avoir tant pleurée.

La chair de l'outarde, riche de sucs, moitié noire et moitié blanche, sans être un morceau d'empereur, est un rôti digne d'estime; les artistes culinaires d'Harmonie en font un cas immense; à raison de la taille énorme et de l'incroyable succulence de chair qu'ils sont parvenus à donner à l'oiseau par le procédé du chaponnage anticipé. Les phalanges d'Harmonie ont été plus heureuses que les Français et les Russes de civilisation, dont tous les efforts pour domestiquer l'outarde ont échoué jusqu'ici.

La grande outarde, étant la plus noble pièce de gibier-plume de

la France et même du continent d'Europe, avait droit, à ce titre, à une notion spéciale dans le troisième volume de cet ouvrage, à la lecture duquel je renvoie les lecteurs curieux de plus amples détails; et, comme j'ai fait ainsi pour toutes les espèces de l'ordre des Vélocipèdes, je demande qu'on prenne note du renvoi une bonne fois pour toutes, et qu'on me dispense à l'avenir de la répétition fastidieuse de cet avertissement. L'outarde se chasse avec des chiens courants, comme le dindon sauvage.

LA CANEPETIÈRE. — Ce n'est pas l'analogie qui a servi de marraine à la petite outarde, car elle l'eût baptisée autrement, attendu que la petite outarde n'a rien de commun avec la cane. Comme elle l'eût baptisée probablement l'outarde à collier, je propose de l'appeler de ce nom, qui joint à l'avantage de caractériser l'espèce celui de faire disparaître du dictionnaire de l'ornithologie française un nom peu poétique. Les braconniers de la Touraine et du Maine, qui appellent la petite outarde *canepétrelle*, disent que ce nom lui vient de la ressemblance de son vol avec celui du canard et de l'habitude qu'elle a de vivre dans les steppes pierreuses (pétrelle, de *petra*, pierre). Je serais tenté de donner raison à l'érudition de nos braconniers de l'ouest, si l'explication des anciens fauconniers ne me paraissait préférable.

La canepetière, qui couvrait jadis de ses troupes nombreuses toutes les plaines un peu nues de la France, et qui était moins rare que la caille ne l'est aujourd'hui dans les plaines de Genevilliers et de Nanterre, est aussi une magnifique pièce de gibier-plume. On la volait donc avec amour aux beaux temps de la fauconnerie, que nos neveux verront renaître. Or, quand un oiseau lourd se voit en butte à l'attaque d'un faucon, une des premières opérations que lui conseille la peur est de se débarrasser de son lest pour se faire aussi léger que possible. Ainsi fait l'aéronaute qui veut piquer une tête dans le sein de la nue; ainsi fait le héron à mesure qu'il s'élève: ainsi fait la petite outarde, qui n'a qu'une médiocre confiance dans la rapidité de ses ailes, et qui sait n'avoir pas de temps à perdre pour mettre ses affaires en règle quand le faucon l'attaque. La petite outarde n'attend donc pas, comme le héron, que la densité de la couche d'air qu'elle traverse décroisse dans telle ou telle propor-

tion pour alléger son poids. Elle se 'déleste dès le départ; mais, comme cette opération ne se fait pas sans trouble et s'accompagne ordinairement d'un bruit qui a reçu un nom dans la langue des hommes, les fauconniers, témoins auriculaires de la chose, ont apelé l'oiseau canepetière.

La petite outarde est le moule réduit de la grande. Elle lui ressemble autant qu'il est permis à un oiseau d'un à deux kilogrammes de ressembler à un de seize. C'est le même plumage, le même bec, les mêmes pieds, les mêmes allures, la même physiologie, la même discrétion et la même défiance; même manière de vivre, de nicher, d'élever la famille. La grande outarde est plus grosse que le dindon, la petite est de la taille du faisán; voilà toute la différence. Il y a bien quelques légères dissidences de goût entre les deux espèces en matière de toilette, mais cette diversité de goûts ne constitue que des nuances. Ainsi la canepetière ne porte pas, comme la grande outarde, une fraise à la Henri IV dans la saison d'amour; mais elle remplace avec avantage cet ornement prétentieux par un magnifique collier de velours noir et par une belle écharpe de même étoffe. La disparition de cette double écharpe, après la mue d'été, laisse voir une élégante cuirasse maillée de filets noirs sur fond jaune. Sa queue s'épanouit également en éventail sous l'influence de la passion d'amour, et prend cette disposition tectiforme qui est un des caractères distinctifs de la queue du faisán et de celle du coq domestique.

La petite outarde a encore l'aile moins paresseuse que la grande, et ses mœurs sont un peu moins farouches, parce qu'elle a moins besoin de se cacher. Néanmoins on l'a citée de tout temps pour sa défiance et sa réserve extrêmes, et du temps de Bélon on disait d'une personne d'un abord difficile qu'elle *faisait sa canepetière*, comme on dit aujourd'hui qu'elle fait *sa chipie*.

Le vol de la petite outarde est sibilant comme celui du canard; elle court pour prendre l'essor, et se laisse approcher par les voitures et surtout par les chevaux. Cette malheureuse confiance dans le porteur de l'homme, qui lui est commune avec la grande outarde, avait été signalée par les anciens veneurs dès avant l'époque de Pline.

Le temps n'est plus où les innombrables légions de la canepetière obscurcissaient le soleil de la Brie, de la Beauce, du Poitou, du Languedoc. La petite outarde, à l'heure actuelle, est un des oiseaux les plus rares et les plus inconnus de la France, et les braconniers eux-mêmes savent à peine son nom dans les lieux qu'elle habite. Ce coureur des steppes que les paysans de la Touraine appellent canepétrelle n'est autre que l'œdicnème, plus connu du vulgaire sous le nom de courlis.

Les patries de la canepetière étaient celles que nous avons précédemment assignées à l'outarde, les provinces aux grandes plaines. Ses derniers séjours de prédilection sont encore à présent les plaines du Berry et celles de la Vendée, plus la contrée aride et pierreuse qui s'étend à l'ouest de la forêt de Fontainebleau, dans la direction de Milly et de la Ferté-Aleps. La Beauce, l'Artois et la Champagne en voient bien apparaître chaque année sur leur sol quelques couples perdus, mais l'oiseau est si rare qu'il n'a pas même de nom dans ces contrées barbares; et, comme l'ignorance où l'on est de ses mérites ne permet pas de lui attribuer une valeur vénale, il arrive quelquefois que le braconnier qui le tue le cloue sur un des battants de sa porte cochère comme un oiseau de proie. Si je n'avais été témoin du fait, je ne le dirais pas.

La chair de la canepetière, noire et blanche comme celle de l'outarde, mérite de figurer à la meilleure table. Un chapon d'outarde à collier, engraisé à l'épinette d'après la méthode harmonienne, damerait probablement le pion à tous les chapons du Maine et même aux poulardes de Bresse.

L'outarde à collier, si rare en France, est encore un gibier fort commun aujourd'hui dans toutes les plaines arides et caillouteuses des autres États voisins de la Méditerranée. Les steppes de l'Adriatique, de l'Espagne et de la Grèce en foisonnent. Les champs brûlés de la Syrie, de la Judée, de l'Égypte, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et du Maroc n'ont pas une place nue et plate où la canepetière n'ait le pied. La petite outarde est ce gibier glorieux que nos colons d'Algérie connaissent sous le nom de *poule de Carthage* ou de faisan d'Afrique, et dont ils disent la chair plus délicate que celle de la bécasse. Les steppes de la Crimée, de la Russie méridionale et de la

Tartarie nourrissent à elles seules plus d'outardes grandes et petites que toutes les autres contrées du globe réunies.

LE HOUBARA. — Le houbara, qu'on a tué quelquefois en France, est l'espèce la plus remarquable du genre par le luxe extravagant de ses costumes de noces. Aucune autre espèce volatile, à l'exception du Combattant, ne porte aussi loin que le houbara le culte de la coiffure et de la cravate. Il ne se contente pas de se barder la poitrine par une double écharpe de velours comme l'outarde à collier, il éprouve le besoin de surcharger son chef d'une huppe de marabout retombant sur la nuque; il lui faut de vastes fraises de pareille étoffe qui lui emprisonnent le col de l'oreille à l'épaule, et débordent de droite et de gauche en bossoirs luxuriants. Le houbara est du pays des nègres comme la grue couronnée; j'ai bien peur qu'il n'ait pris comme elle pour patrons, en matière d'atours, les rois de sa patrie. Il vise au majestueux et n'atteint qu'au grotesque. Le vol du Houbara par le faucon est riche d'incidents curieux.

Le groupe des Outardes, brusquement interrompu en France par défaut d'ambigus, se continue parfaitement dans le cadre général par la tribu des Eudromies et des Tinamous d'Amérique, dont quelques nomenclateurs européens ont eu tort de vouloir faire des perdrix. L'eudromie, qui est de la taille de la canepetière, est une outarde véritable qui témoigne de son respect pour les traditions de la famille en s'habillant des mêmes étoffes que ses parents de l'autre monde. Elle n'a que trois doigts au pied, et son bec ne diffère aucunement de celui des outardes. Les tinamous, tétradactyles, forment un genre intermédiaire entre l'outarde, le râle et la perdrix. Je ne connais pas la chair du tinamou, mais je désirerais la connaître.

LE COURVITE. — Une seule espèce, de passage, exclusive aux plaines caillouteuses de la Provence et du Languedoc. Très-rare et inconnue des dix-neuf vingtièmes des chasseurs. Grosseur de la tourterelle. Attitude verticale; taille grêle, élancée; hautes jambes; bec plus long et plus voûté que celui de l'outarde; ailes aiguës, contrairement aux habitudes du groupe; manteau jaune isabelle, collier marron, bordure inférieure des plumes noire. Originaires de Syrie et d'Égypte, jetés par accident sur nos côtes.

LE TURNIX. — Ambigu de l'outarde à la caille. Originaire de Sicile et d'Espagne; s'égarant parfois dans les garrigues du Languedoc. Le turnix, que les nomenclateurs officiels appellent *tachydrôme* (coureur rapide), est un petit oiseau tout à fait semblable à la caille de volume et de costume, et ne se distinguant de celle-ci que par le nombre de ses doigts et par une tache jaune qu'il porte sur le sternum. J'ai tué quelquefois le turnix dans les broussailles de l'Atlas, parmi les palmiers nains et les lentisques. Il tient l'arrêt comme la caille, court devant le chien comme le râle, et n'aime pas plus que ce dernier à prendre son essor. Le turnix vagabonde d'une contrée à l'autre, mais entre des limites d'émigration fort restreintes, à l'instar des alouettes. C'est un oiseau de mœurs fort belliqueuses, qui a dans la Chine et dans les îles Philippines des parents qu'on dresse au combat comme le coq, et qui servent à amuser la fainéantise des indigènes. C'était le turnix, dit-on, et non la caille, que les Athéniens de la décadence élevaient aussi pour de semblables jeux. Le turnix répond admirablement par la délicatesse de sa chair aux riches promesses de son titre d'ambigu entre la caille et l'outarde.

Cuvier a fait de la famille des outardes un groupe particulier qu'il a nommé des *pressirostres*, en raison de la forme comprimée de leur bec. Je n'empêche personne de conserver ce titre à la famille des outardes, que je crois suffisamment caractérisée comme genre par son nom seul après la division préalable de l'ordre des Vélocipèdes en tridactyles et en tétradactyles. Mais, si l'on admet le Pressirostre pour les trois genres qui précèdent, il est nécessaire de créer pour l'œdicnème et le pluvier, un second groupe qu'on pourrait dire des *rectirostres*. Autant qu'elle n'amène pas confusion ni surcharge, abondance de division ne nuit pas. Mais je préférerais pour les pluviers et l'œdicnème un nom de groupe comme *simirostres* qui voulût dire *becs camus* ou *air bête*, ces deux caractères étant ceux qui donnent aux deux genres une physionomie spéciale.

L'ŒDICNÈME. — Taille du corbeau; manteau jaune terreux d'une seule nuance, à part les bordures extérieures des plumes teintées de noir; tête beaucoup trop forte pour le cou; gros yeux; iris d'or; bec droit et quasi camard, renflé à son extrémité supérieure; phy-

sionomie stupide ; hautes jambes, doigts courts, ailes longues et pointues ; vaguant de nuit comme de jour.

L'œdicnème, ainsi nommé de l'enflure de ses genoux, est un moule de transition parfait entre les outardes que nous connaissons et les pluviers que nous ne connaissons pas encore. S'il tient à ces derniers par la figure et les ailes, il tient à la petite outarde par des liens de parenté plus prononcés encore, parenté de plumage, d'habitudes et d'allures.

Les mêmes gens qui ont si malheureusement baptisé la canepetière ont été mieux inspirés à l'endroit de l'œdicnème, qu'ils ont appelé *courlis* de son nom véritable, indiqué par le cri plaintif et retentissant que cet oiseau fait entendre chaque soir et toutes les fois que le temps veut changer : *Turrlui, Turrlui, Turrlui*. L'œdicnème pendant le jour arpente de ses pieds légers les hautes terres, et ne se livre spontanément à l'exercice du vol qu'après le coucher du soleil, où on le voit s'abattre vers les rives des eaux.

En sa qualité de demi-oiseau de nuit, l'œdicnème se dispense de construire un nid pour sa famille ; il se borne à creuser dans le sable un entonnoir peu profond dans lequel il dépose deux œufs fort gros de la couleur de ceux de la caille. Je l'ai vu plus d'une fois défendre vigoureusement son nid contre le passage du troupeau et des chiens. Les petits, à peine éclos, sont aptes à courir ; mais la croissance de leurs ailes est loin de marcher aussi vite que celle de leur corps, et celui-ci a atteint tout son développement bien avant que celles-là ne soient en mesure de le soutenir dans les airs. Ce retard anormal, qui est le vice radical de toutes les espèces de l'ordre, est la cause que les chiens d'arrêt forcent chaque année, dans les mois d'août et de septembre, un grand nombre de jeunes œdicnèmes âgés de trois mois et plus.

L'œdicnème est connu sous son nom naturel de courlis dans tous les mauvais pays de France, notamment dans les steppes de la Champagne, de l'Artois, de la Vendée, du Berry, de la Touraine. On le trouve partout dans les terrains en friche et jusque dans les clairières stériles de la forêt de Saint-Germain, aux portes de Paris. J'en ai tué de grandes quantités à l'aide du char-à-bancs dans les plaines crayeuses de la Marne, où ce léger véhicule circule à travers

champs le plus commodément du monde, et où les chemins sont de luxe. Le courlis, si défiant vis-à-vis de l'homme comme l'outarde, a toujours besoin de croire comme celle-ci à la loyauté du cheval.

Je reproche à l'œdicnème, qui a pris tant de choses au pluvier et à la canepetière, de ne pas leur avoir emprunté par la même occasion un peu de l'excellence de leur chair. Le jeune œdicnème est mangeable, mais le vieux a contre lui la consistance et l'odeur de ce bifteck célèbre que Robert-Macaire vit tailler dans la culotte de peau d'un gendarme.

L'œdicnème est répandu par grandes masses sur toute la surface de la zone tempérée de l'ancien continent. On le trouve en Poméranie, en Algérie, au Japon, à la Chine, en Allemagne, en France, en Espagne, en Italie. Il vit dans la société des canepièrès dans tout le nord de l'Afrique, y compris le Maroc, l'Égypte et la Cyrénaïque. On le tue, mais on ne le chasse pas. C'est un résultat glorieux pour l'agronome que d'avoir chassé l'œdicnème de ses terres et de l'avoir remplacé par la caille; car la caille est amie des céréales et des prairies artificielles, tandis que l'œdicnème partage l'horreur de la perdrix rouge et de la bécassine pour les améliorations agricoles.

L'œdicnème, qui a le bec plus droit que l'outarde, a pour parents en Australie des œdicnèmes plus grands que lui et qui outrent ce caractère de Rectirostrie jusqu'à se confondre avec la famille des hérons, ainsi que fait l'outarde. La parenté de l'outarde et de l'œdicnème a ici sa preuve solennelle dans la communauté des cousins.

L'œdicnème est le seul individu de l'ordre qui ne fasse pas bien à la broche. J'ai mainte fois demandé à l'analogie le motif de cette exception fâcheuse. L'analogie n'a pas encore jugé à propos de me répondre. Peut-être l'œdicnème vaut-il mieux que sa réputation.

GENRE PLUVIER. — Cinq espèces : le grand Pluvier de terre, — le Guignard, — le Pluvier à collier, — le Pluvier à collier interrompu, — le Pluvier doré.

Caractères généraux. — Les pluviers sont ambigus entre l'ordre des Vélipèdes et celui des Échassiers; mais ceux-là ne se révol-

tent pas comme l'œdicienème contre les nécessités de leur situation politique, et ils tiennent admirablement leur bout en chasse comme en cuisine. Les pluviers sont des oiseaux qui ont les ailes aiguës et le pied léger, et qui sont aussi bien taillés pour le vol que pour la course. Ils ont des espèces pour la steppe, pour les champs cultivés et pour tous les marais. Ils vivent exclusivement d'insectes et particulièrement de vers de terre qu'ils font sortir de leurs trous en piétinant le sol, habitude qui leur est commune avec les vanneaux et qui aurait pu les faire appeler les *batteurs de terre*. Les pluviers n'ont pas la physionomie heureuse; leur tête est beaucoup trop volumineuse, leur œil trop grand, leur bec aussi trop court et inséré trop bas et trop à angle droit dans le crâne. Ce bec est noir, court, arrondi à la base, renflé à son extrémité. Ils portent le costume traditionnel de la série : manteau plus ou moins jaune, émaillé de mouchetures brunes, plus force colliers noirs et plaques d'ordre sur la poitrine. Le sentiment de fraternité est très-développé chez la plupart des espèces. Quand un pluvier est abattu, tout le vol revient sur lui pour le secourir, et il est arrivé plus d'une fois à un chasseur d'exterminer toute une bande de guignards sans bouger de place. Les pauvres bêtes, qui payent cruellement la faute de leur tête trop ronde, ont aussi la bonhomie de croire à l'innocuité des gens ivres, et se laissent approcher facilement par quiconque fait semblant de ne pouvoir se soutenir sur ses jambes. Religieux observateurs de la loi musulmane, ils pratiquent la polygamie, et se rendent au bord des eaux deux ou trois fois par jour, à des heures régulières, pour faire leurs ablutions et se laver les pieds. Presque tous sont indigènes des régions septentrionales de l'Europe, d'où ils émigrent à l'approche de l'hiver pour traverser tout le continent et se rendre en Afrique. Ils ne sont que de passage en France, où ils arrivent vers la saison des pluies, ainsi que leur nom l'indique. Les espèces de pluviers qui sont armées n'appartiennent pas à l'Europe. Les pluviers sont de grands ennemis de la stabilité; ils muent deux fois par an, et figurent avec distinction dans les fastes de la cuisine et de la cynégétique françaises. C'est un pluvier qui a commencé la gloire et la fortune de la pâtisserie de Chartres.

LE GRAND PLUVIER DE TERRE. — Très-rare et de passage en

France; taille de l'œdicnème; manteau brun-cendré, poitrine d'un blanc sale, large collier noir et ceinturon de même nuance, la pointe du bec noire et le reste orangé, pieds rouges. Oiseau solitaire qui fréquente les hautes terres, et se fait tuer sur le bord des grands étangs et des fleuves où il vient se laver les pieds.

LE GUIGNARD. — Taille du merle; manteau gris-roux, plastron roux cerclé d'un large bandeau noir dans la saison d'amour, une tache noire ovale sur le ventre. Le guignard apparaît aux environs des deux équinoxes de mars et de septembre dans les plaines découvertes de l'Artois, de la Beauce, de la Vendée, de la Champagne et dans les plaines arides du midi. Il rase le sol en vols nombreux, tourbillonnants et rapides. C'est de tous les pluviers celui qui a la tête la plus forte et la plus ronde, ce qui ne veut pas dire qu'il y loge une plus grande quantité de cervelle, au contraire; car c'est de tous les pluviers le plus crédule à l'endroit de l'homme ivre et le plus obstiné à revenir sur le chasseur. C'est ce même guignard, jadis très-commun dans la Beauce, qui fut l'élément primitif du fameux pâté de Chartres. Il habitait alors le canton de Bonneval, et dans ce canton la commune de Neuvy en Dunois, où se trouve un dolmen druidique; il y reparait encore de temps à autre aux environs des équinoxes de septembre et de mars. C'est sa gloire qui l'a perdu, le succès du pâté ayant naturellement poussé à la consommation et celle-ci à la destruction de l'espèce. La pâtisserie, comme toujours, après avoir mangé son revenu, n'a pas tardé à attaquer son capital, si bien que la source de ce revenu magnifique est aujourd'hui presque entièrement tarie, et que les pâtisseries chartrains ont fini par remplacer le guignard absent par la perdrix, la caille et l'alouette. Ainsi le gaspillage et l'imprévoyance engloutissent les trésors des peuples et préparent aux générations de l'avenir des regrets éternels!

LE PLUVIER A COLLIER. — C'est un joli petit oiseau de la taille de la guignette, au manteau gris-perle, au collier noir, le même qui piétine si rapidement sur les grèves de la Loire au printemps, et qu'on cesse d'apercevoir aussitôt qu'il s'arrête. Je ne connais pas un oiseau dont l'iris ait autant d'éclat que celui du pluvier à collier, et pour cette raison, autant que pour le distinguer des espèces voisines qui

raffolent toutes de colliers, j'aurais voulu qu'on le nommât le pluvier aux yeux d'or. Il est indigène de France, et j'ai bien des fois trouvé son nid dans ces dunes de sable fin émaillé de jard que les crues de la Loire déposent en se retirant sur ses rives.

Le pluvier aux yeux d'or n'a jamais beaucoup fait parler de lui dans les traités de chasse et de cuisine; mais la thérapeutique d'autrefois a cité son nom avec éloge. Il fut une époque, en effet, où ce petit oiseau guérissait la jaunisse, et où il suffisait au malade de le regarder fixement dans ses prunelles d'or et avec une forte volonté de lui repasser son mal pour que la guérison radicale s'accomplît instantanément. La malheureuse bête comprenait si bien d'avance le sort qui l'attendait qu'elle tremblait de tous ses membres à l'approche de l'ictérique et ne pouvait supporter son regard. Heureusement pour l'oiseau que la jaunisse, inconstante comme toutes les affections de l'homme, a cédé à l'empire de la mode et ne veut plus aujourd'hui être guérie que par la carotte.

LE PLUVIER A COLLIER INTERROMPU. — Plus petit que le précédent; même couleur; taille de l'alouette; collier cassé en deux. C'est cette espèce-là ou l'autre, ou une espèce voisine, qui entretient commerce d'amitié avec le Crocodile du Nil et lui sert de cure-dent après ses déjeuners. Comme le crocodile n'a pas de langue mobile pour se rincer la bouche à l'instar des autres bêtes, il a grand besoin de l'aide d'un plus petit que lui pour se désobstruer les molaires à la suite de ses repas. Il a donc confié cet office de curage à un petit oiseau que les Arabes nomment le *fouilleur*, et qui fréquente les égouts des cités et les berges des fleuves où il a chance de rencontrer son pourvoyeur. Aussitôt que le crocodile qui l'attend l'aperçoit, il ouvre sa large gueule comme fait le patient pour son opérateur, et tient complaisamment ses mâchoires entr'ouvertes tant que dure l'opération, ayant grand soin surtout de ne pas les refermer que l'oiseau ne soit dehors. Le fait avait été observé par Hérodote, il y a près de trois mille ans, et consigné par lui dans ses intéressants récits sans que personne voulût croire à sa véracité, tant l'esprit des mortels est rebelle aux enseignements de l'histoire, et il a fallu pour vaincre l'incrédulité des modernes qu'un savant de nos jours, que l'illustre Geoffroy Saint-Hilaire, eût vérifié de ses

propres yeux l'exactitude du témoignage d'Hérodote. Si le Directoire n'eût pas décidé l'expédition d'Égypte, si Geoffroy Saint-Hilaire n'eût pas fait partie du corps savant destiné à accompagner l'armée expéditionnaire, le monde savant en serait encore à cette heure à douter de la sincérité du père de l'Histoire, et voilà à quoi tient la réputation des grands hommes!

Or, depuis que Geoffroy Saint-Hilaire a réhabilité Hérodote sur la fameuse question du Trochilus si vivement agitée dans le siècle dernier, des curieux ont voulu tenter la même expérience sur le Caïman des Antilles et voir si celui-là se conduirait comme le Crocodile de l'Égypte. L'observation américaine a confirmé de nouveau la version d'Hérodote. Le caïman de Saint-Domingue a recours, comme tous les individus de sa race, aux bons offices d'un petit oiseau pour le curage de sa mâchoire. Seulement ce dernier n'appartient plus à la famille des Pluviers, mais à celle des Todiers.

LE PLUVIER DORÉ. — Celui-ci est le plus connu et le plus populaire de tous les pluviers de France. Il abonde sur tous les marchés de la capitale en Brumaire, Pluviôse et Ventôse, et pénètre même par rares échappées jusque dans les cuisines du quartier des Écoles. Sa taille est celle de la tourterelle. Son manteau et le dessus de sa tête, ainsi que les couvertures de ses ailes, sont colorés d'une teinte uniforme, formée de mouchetures d'un brun foncé sur fond jaune verdâtre. Il porte une écharpe noire sur la poitrine dans la saison d'amour; les plus vieux, à cette époque, ont le plastron presque complètement noir.

Les pluviers dorés sont des voyageurs infatigables à l'aile pointue, au vol rapide, qui émigrent du Nord au Midi en nombreuses colonnes, traversent la Méditerranée d'une seule traite, et s'abattent tumultueusement sur les champs de l'Algérie aux premières pluies d'octobre. La venue de ces pluies qui détrempe les terres et font sortir les vers qui servent de pâture aux pluviers annonce l'époque de leur arrivée; les gelées qui durcissent le sol les forcent à déguerpir. Ils sont généralement accompagnés dans leurs expéditions lointaines de nombreux vols de vanneaux et d'étourneaux qui vivent comme eux de vers et ne sont pas moins tourmentés du besoin de déplacement. Les pluviers dorés voyagent en troupes

tourbillonnantes, drues, serrées, innombrables, plus larges que profondes, qui s'annoncent de loin par d'aigus sifflements, rasant le sol comme les hirondelles, se redressent tout à coup dans les airs avec la prestesse d'un ressort, disparaissent et réapparaissent aux regards avec l'instantanéité de l'éclair, et franchissent en quelques secondes les limites de l'horizon visuel. La funeste habitude qu'ils ont prise de raser le sol et d'annoncer de fort loin leur approche facilite singulièrement la cruelle industrie des tendeurs et des chasseurs qui font à cette espèce une guerre acharnée, rien n'étant plus aisé que d'imiter ce sifflet et d'attirer sur soi le vol tout entier par un appel perfide. Et quand on est lancé à fond de train et d'une vitesse minima de trente lieues à l'heure, il est bien difficile de se détourner à temps de la voie scélérate où le drap de mort est tendu; de même qu'il est bien difficile que tous les grains du coup de fusil ne portent pas et n'opèrent pas dans vos rangs un affreux vide quand vous voyagez en masses si serrées que tous les coudes se touchent. J'ai vu des tendeurs en Champagne prendre cent pluviers d'un coup de filet, et des chasseurs en tuer vingt et vingt-cinq d'un seul coup de fusil. On peut calculer par ces deux chiffres ce qu'il doit manquer d'émigrants au retour de ces expéditions d'outre-mer. Comme les cadavres des croisés marquaient le chemin du saint-sépulcre aux époques de foi, ainsi le fumet des pluviers dorés qui rôissent pourrait dire chaque automne la route qu'ils ont suivie.

Le pluvier doré parcourt de préférence les plaines basses, humides et fertiles, et les champs cultivés où abondent les lombrics. Il piétine le sol avec rage pour forcer ces vers à sortir, et c'est uniquement pour se laver les pieds crottés à ce travail qu'il descend au marais deux ou trois fois par jour.

Tout le monde connaît ce dicton culinaire hyperbolique : « Qui n'a goûté ni pluvier ni vanneau, ne sait pas ce que gibier vaut. » Le pluvier doré et le vanneau sont assurément deux gibiers très-honnêtes et très-estimables, surtout aux environs de la Toussaint, et je serais désolé de leur dire quelque chose qui pût les humilier; mais, franchement, le préjugé populaire leur a fait une réputation plus haute que leur mérite. L'adulation exagérée est un poison qui

gâte tout ce qu'il touche et qui dessert toujours ceux qu'on voudrait servir. Quand on connaît la grive, la caille, la bécasse, l'ortolan, le rouge-rouge, le becfigue et vingt autres, on n'a pas besoin d'avoir tâté du pluvier ou du vanneau pour savoir ce que gibier vaut.

Le pluvier doré est la dernière expression de la Tridactylie en France. A partir de ce point, ce caractère de primitivité disparaît complètement pour nous, et sa disparition annonce la clôture de la Planipédie et l'entrée dans une sphère supérieure. Cependant, parmi les trois derniers ordres de la nouvelle classe, il n'en est véritablement qu'un seul, celui des oiseaux de proie, qui ait entièrement dépouillé le vieux moule. Ainsi nous retrouvons encore dans l'ordre des Percheurs et dans celui des Grimpeurs un bec croisé et un pic à trois doigts. Il est vrai que ces exceptions sont si rares (deux ou trois noms sur quatre à cinq mille) qu'on serait tenté de les prendre pour des accidents fortuits et pour des distractions de la puissance créatrice. Mais moi qui sais jusqu'à quelle exagération de minutie la Nature pousse l'esprit de suite et combien elle a peur d'être surprise en flagrant délit d'écart brusque, j'attribue cette intrusion des deux genres inférieurs dans la sphère supérieure à de hautes considérations morales et à des calculs plutôt qu'à des oublis. Les oiseaux de proie sont titrés en monogamisme pur, et la femelle, chez eux, est toujours plus forte que le mâle. Voilà pourquoi la nature a préservé cet ordre de tout alliage avec les séries subalternes. Trop d'espèces parmi les deux autres ordres vivent encore sous le régime de la monogamie annuelle et n'ont pas rompu assez énergiquement avec les habitudes immorales des espèces d'ébauche. Voilà pourquoi la nature leur laisse cloué aux flancs un stigmate d'infériorité.

Il est d'ordre naturel que le nombre des points de suture ou des nœuds d'ambigus s'accroisse à mesure que la série s'élève. La grande tribu des Vélocipèdes doit donc avoir plus de points de contact que les ordres précédents avec toutes les tribus voisines, soit de l'intérieur, soit de l'extérieur. Par conséquent, nous allons voir à l'intérieur la contiguïté des tridactyles aux pulvérateurs s'opérer par le passage du Turnix à la Caille, qui touche à la perdrix et

aux éperonnés. Un moule de transition devrait rattacher cette série des tridactyles aux dernières espèces des pulvérateurs, tétras et lagopèdes; mais ce moule manque à la faune française. C'est une espèce de tétras tridactyle tout à fait remarquable par la longueur excessive de ses ailes et la brièveté de ses tarses, et qui rappelle le type ambigu de l'hirondelle que nous avons déjà retrouvé dans l'ordre des Rémipèdes (sterne) et dans celui des Échassiers (glarôle). Le shirrapte (c'est le nom de l'ambigu des pluviers aux tétras) a été découvert en ce siècle, et dans le fond des déserts de la Russie d'Asie, par le célèbre voyageur russe Pallas, le même qui eut la chance de rencontrer à l'embouchure de la Léna un éléphant d'avant le déluge parfaitement conservé dans sa glace, et qui fut tué dans son cabinet d'un coup de foudre par un paratonnerre dont il avait oublié de s'isoler.

Les liens de la série externe ne sont pas moins nombreux que ceux de la série interne. Le turnix confine au râle de genêts aussi bien qu'à la caille, et le râle de genêts est lui-même ambigu des échassiers aux coureurs de roseaux. L'outarde confine à l'œdicnème, l'œdicnème aux pluviers, dont les diverses espèces se détachent peu à peu des steppes pour aborder les grèves sablonneuses, et finissent par aboutir à celle du pluvier doré, qui est toujours un oiseau des plaines, mais des plaines inondées. Plaines inondées et plages maritimes se rapprochent de bien près comme milieux habituels, et le pluvier doré vermivore aux pieds toujours crottés est déjà bien voisin pour le goût et les habitudes des barboteurs paludicoles, chevaliers, combattants, tourne-pierre. Cependant la Nature, dans son amour infini des nuances, a créé, pour adoucir encore la transition entre ces genres voisins, deux nouvelles espèces, le Squatarole ou vanneau suisse et le vanneau à aigrette.

Aucune raison absolue ne me commandait de loger ce nouveau genre à la place où nous sommes, c'est-à-dire à la fin de la série des Vélocipèdes tridactyles; car le vanneau a quatre doigts, et j'ai même indiqué dans la revue des espèces paludiennes de l'ordre des Échassiers le nœud d'insertion de l'espèce. Le vanneau est ambigu entre les échassiers et les vélocipèdes, et son vrai poste de série dans la nomenclature pédiforme est entre le tourne-pierre et le plu-

vier doré. Mais, comme il importe peu en somme de faire partir l'ambigu de l'un de ses points de raccordement plutôt que de l'autre, j'ai cru bien faire de classer le vanneau à la suite du pluvier et non ailleurs, parce que la nature a établi entre ces deux genres une affinité si patente qu'il m'a paru impossible de les séparer. Qui peut parler du pluvier sans parler du vanneau? qui peut songer à décrire deux espèces amies dont les mœurs et les goûts sont tellement identiques qu'elles voyagent ensemble, mangent ensemble et donnent ensemble dans les mêmes filets, appelées par les mêmes appellants? Une méthode qui ne tiendrait pas compte de ces affinités morales et matérielles ne serait pas une méthode.

GENRE AMBIGU : *Vanneau*. — Deux espèces : Vanneau suisse, — Vanneau couronné.

Les vanneaux piétinent la terre humide, comme les pluviers dorés, pour en faire sortir les lombrics; ils ont également besoin de descendre à l'eau deux ou trois fois par jour pour se laver les pieds; ils émigrent comme les pluviers, et aux mêmes époques, du nord de l'ancien continent pour aller passer la saison d'hiver dans les chaudes contrées du Sud. Leurs émigrations ont lieu généralement à des époques si précises qu'elles servent quelquefois à fixer des dates, et que le mois d'octobre a reçu au Kamschatka le nom de mois des vanneaux. Ce petit détail me rappelle que j'eus un jour l'envie de doter la vénerie française du calendrier cynégétique qui lui manque, et que la difficulté du sujet me fit lâchement renoncer à la tâche. Je dirai ailleurs comment les vanneaux se tuent et se prennent; je ne vois pas d'inconvénient à dire dès aujourd'hui que les vanneaux de la Toussaint veulent être mangés à la broche, ceux de carême en salmis; car le vanneau est maigre, Dieu ne le défend pas.

Le vanneau est un bel oiseau à manteau de couleur verte changeante, plastron noir, ventre blanc, taille du pigeon fuyard. Il cumule dans une si parfaite mesure les caractères de l'ambiguïté de l'ordre des Échassiers à celui des Vélocipèdes que sa classification présenterait de véritables embarras à ceux qui n'auraient pas comme nous à leur disposition un type générique infaillible. La

difficulté serait au moins égale, sans l'existence du pouce, pour décider auquel des deux genres, du pluvier doré ou du vanneau, appartient le vanneau suisse, qu'ils appellent Squatarolle.

Le vanneau suisse ne porte pas, en effet, d'aigrette comme le vanneau proprement dit, mais il a en revanche le plastron noir comme le pluvier doré en costume de noces; il est de la même taille et lui ressemble par les traits; en un mot, il est pluvier depuis la tête jusqu'à l'extrémité du tarse; et encore dissimule-t-il si habilement son pouce imperceptible que l'idée ne pourrait venir à personne de le séparer de ce genre à première vue. Cependant une attention méticuleuse finit par faire découvrir cet appendice microscopique qui trahit sa parenté réelle. On avait déjà vu par l'exemple de l'aptérix quel titre passionnel supérieur peut conférer instantanément à un quasi-tridactyle la simple adjonction d'un ergot, si haut juché qu'il soit. L'influence de ce quatrième doigt n'est pas moins manifeste ici. Le vanneau suisse se marie. Il veut bien demeurer le commensal et l'ami du pluvier doré quant aux relations de la vie habituelle d'hiver, mais, il repousse toute solidarité de doctrines politiques et printanières avec lui.

La supériorité morale du tétradactyle sur le tridactyle est bien autrement caractérisée encore chez le vanneau à aigrette. Pourquoi, en effet, cette aigrette? pourquoi cet attribut de royauté sur cette tête et non pas sur l'autre? J'aurais l'air de me vanter si je disais que j'ai proposé cette énigme redoutable à plus de cinquante savants distingués sans avoir jamais rencontré parmi eux un Œdipe. Le fait est exact cependant; les plus hardis de la bande m'ont répondu *parce que*, mais sans aller plus loin, ce qui n'est pas une réponse. Il faut bien cependant que je tire ces braves gens de peine, puisqu'ils ont jeté leur langue aux chiens.

L'embarras des savants sur la question de l'aigrette du vanneau provient de la même cause qui leur a fait donner au râle de genêts le nom de poule d'eau. Cette cause universelle d'annonnements et d'erreurs est l'ignorance complète des propriétés de l'ambigu. Je me tue de dire que l'ambigu est un être essentiellement utile ou agréable à l'homme : quand un ambigu m'offre l'un de ces deux

caractères, je suis content de lui; mais quand il les cumule, ma satisfaction s'exalte jusqu'à l'enthousiasme. Or, ce dernier sentiment est celui que m'inspire le vanneau.

Car le vanneau ne se contente pas de servir à l'homme un aliment savoureux par sa chair en octobre; il lui donne de plus au printemps des œufs d'une délicatesse exquise, aussi bons pour le moins que ceux de la poule domestique. Il ne se borne pas à lui procurer le plaisir de la table, il lui offre celui de la chasse sur la plus vaste échelle; il ne se contente pas de lui être agréable après sa mort, il lui est pendant sa vie auxiliaire intelligent et dévoué. Libre, c'est lui qui défend les digues de la Hollande contre les ravages des tarets qui ruinent ces constructions par leurs menées souterraines, et c'est pour cela qu'il habite de préférence à tout autre milieu les Polders, plaines qui sont au-dessous du niveau de la mer et que l'industrie de l'homme a conquises sur les flots. Captif, le vanneau couronné embellit les jardins des grâces de sa personne; il y fait aux lombrics, aux escargots naissants et aux limaces impures une guerre acharnée. Lui seul enfin, rompant courageusement en visière aux habitudes honteuses de ses voisins les échassiers et les vélocipèdes, arbore la noble bannière de la fidélité conjugale.

J'ai cherché à vous donner une idée pittoresque des évolutions de la bécassine amoureuse, le vol du vanneau enflammé n'est pas moins riche de culbutes et de cabrioles audacieuses que celui de la bécassine; et si le vanneau ne bêle pas comme la chèvre, il miaule comme le chat.

Je suppose que maintenant l'aigrette du vanneau n'intrigue plus personne, et que chacun sait le mot de l'énigme. Cette aigrette est un prix d'honneur décerné au vanneau en récompense de sa belle conduite en ménage et des services nombreux rendus par lui à l'homme en mode composé.

DEUXIÈME SÉRIE : *Pulvérateurs*. — Douze genres : Caille, — Perdrix, — Pintade, — Francolin, — Faisan, — Coq, — Paon, — Dindon, — Ganga, — Coq de bruyère, — Gelinote, — Lagopède; vingt espèces.

C'est de toutes les tribus ailées celle qui joue le rôle le plus important dans les annales de l'humanité, celle qui figure avec le plus

de distinction au chapitre de ses institutions culinaires, cynégétiques, politiques et religieuses. Aucune ne fait à l'homme la vie aussi facile et n'occupe dans son industrie, dans ses joies, dans ses fêtes, une place aussi éminente. Si le faucon s'est rallié à lui dès le commencement et bien avant la poule, c'est que le faucon appartient comme le chien à la série des *Auxiliaires*, et que le service des auxiliaires doit naturellement précéder celui des *Domestiques*. Mais, à ne considérer l'oiseau que sous ce dernier aspect et à titre de denrée alimentaire, il faut dire que nulle autre conquête n'égale en importance pour l'homme celle des pulvérateurs. Sur vingt espèces volatiles environ domestiquées déjà ou en train de l'être, dix au moins appartiennent à cette famille, à qui revient de droit la plus grande somme des éloges enthousiastes que ma reconnaissance adressait naguère à l'ordre tout entier ; car on peut censurer les mœurs de cette tribu sensuelle, mais non pas dénigrer ses vertus... alibiles.

Du moment que la nature avait décidé de faire de la série des Pulvérateurs la société intime de l'homme, elle devait accumuler sur elle une foule d'avantages : charmes animiques et fécondité exubérante chez les femelles ; corpulence glorieuse et beauté externe chez les mâles. Une seule de ces espèces, la poule domestique, fournit à la consommation annuelle de Paris seulement cent vingt millions d'œufs et plusieurs millions de poulets... La pintade pond cent œufs par an, cent œufs d'un goût exquis, et l'on a mangé quelquefois des dindons du poids de 15 kilogrammes. Il est probable que c'est de ces espèces-là que j'ai voulu dire que, si elles étaient seules sur la terre avec l'homme, le monde ne finirait pas. Fourier, qui méprisait de si haut l'étroitesse de génie de nos malheureux hommes d'État qui sont dans l'embarras pour le moindre milliard, Fourier a indiqué le moyen de payer la dette de l'Angleterre avec des œufs de poule ; la dette de l'Angleterre dépasse vingt milliards.

La série des Pulvérateurs, confinant à la tridactylie par la tribu des outardes, doit offrir nécessairement un grand nombre de points de similitude avec cette dernière. C'est, en effet, chez le personnel de l'une et l'autre série, la même prestance majestueuse, la même ampleur de pectoraux, la même manière de vivre à peu près, la même rapidité à la course, le même vol bruyant et saccadé,

la même répugnance à prendre l'essor; c'est presque le même bec, les mêmes ailes, les mêmes pieds, les mêmes mœurs polygames.

Cependant le bec des pulvérateurs est plus court et plus robuste, plus voûté et moins comprimé que celui des outardes; la mandibule supérieure débordé beaucoup plus l'inférieure. Les pulvérateurs sont essentiellement granivores et insectivores, mais aucune espèce ne dédaigne les baies ni les fruits des bois, et parmi les fruits il en est, comme le gland par exemple, qui ne peuvent être brisés que par de violents efforts, et qui exigent un appareil fracteur dont n'ont pas besoin les outardes. On entend fréquemment parler dans le monde de la puissance digestive de l'estomac de l'autruche. L'autruche a, en effet, le gésier musculé et assez fort pour broyer à la longue les cailloux et les métaux; mais les pulvérateurs sont encore mieux partagés sous ce rapport que l'autruche.

La jambe des pulvérateurs est aussi semblable à celle des outardes dans les espèces les plus voisines; le tarse est généralement nu, vigoureux, écaillé, dégagé, et les doigts sont réunis, à leur base, par une étroite membrane; mais, à mesure que la série s'éloigne de son point de départ, les tarses tendent à s'armer de protubérances cornées qui bientôt dégénèrent en éperons. Puis la hauteur de ces tarses diminue graduellement pour se couvrir graduellement aussi de plumes de plus en plus épaisses. Enfin ces dernières espèces perchent. Or ces allures et ces modes sont complètement étrangers à la famille des outardes.

Toutes les espèces vivent à terre et y nichent; les nids, dans la seconde série comme dans la première, sont composés d'herbes sèches. La durée de l'incubation est aussi longue, les difficultés de l'éducation aussi grandes; mais la fécondité des pulvérateurs est quintuple ou sextuple de celle des outardes. La grande outarde pond trois œufs, la perdrix grise vingt, la caille fait plusieurs pontes de dix œufs en moyenne.

Toutes les ménagères et tous les chasseurs qui se sont un peu occupés de faisanderie ont déploré plus d'une fois l'extrême sensibilité organique des petits poulets, des dindonneaux, des perdreaux, des faisandeaux, à qui le moindre refroidissement est mortel et dont le tempérament est aussi délicat dans le premier âge qu'il est

robuste dans l'âge adulte. Cette sensibilité du jeune âge, qui fait le désespoir de la faisanderie et des couveuses, est un caractère particulier à la série des pulvérateurs. La nature ne semble avoir infligé ce surcroît de tablature aux mères que pour faire briller d'un plus vif éclat la grandeur de leur dévouement.

On devine pourquoi les mâles, dans cette série, ont le verbe si haut; ils ont le verbe de leur métier, le verbe des batailleurs et des provocateurs. Dieu a fait du talent musical l'apanage exclusif des amants soumis et fidèles; il a doué surtout d'un charme de mélodie suprême le gosier des amoureux qui prennent pour confidants de leur bonheur les échos de la nuit.

La masse des pulvérateurs est sédentaire, ce en quoi cette série diffère de la première. Deux espèces indigènes seulement, parmi les douze, se laissent entraîner à la passion des voyages. La nature, en signe de cette destination exceptionnelle, leur a taillé l'aile en pointe, mais elle ne les a pas affranchies du joug de la paresse, qui est dans le sang de la famille.

Les pulvérateurs poussent du reste bien plus loin que les outardes le fanatisme de la parure, des colliers, des dentelles, et beaucoup il s'en faut que le houbara et la canepetière approchent, en leurs plus beaux atours, du luxe éblouissant que déploient leurs rivaux. La raison de cette différence est fort simple; d'abord le luxe des armes n'entre point dans la toilette des outardes comme dans celle des pulvérateurs. Ensuite les couleurs étincelantes que peuvent se permettre les faisans et les paons qui vivent sous le couvert sont formellement interdites aux espèces qui habitent les plaines dénudées et pour lesquelles les uniformes un peu brillants deviendraient un péril.

La famille des Pulvérateurs de France se compose de douze genres, mais sur ce nombre sept seulement sont autochtones, c'est-à-dire originaires d'Europe. Ces sept genres s'appellent : Caille, Perdrix, Francolin, Ganga, Coq de bruyère, Gelinote, Lagopède; les cinq autres : Faisan, Coq domestique, Paon, Pintade et Dindon sont des trésors ravis à trois autres parties du monde. Le faisan, le coq et le paon appartiennent à l'Asie, la pintade à l'Afrique, le dindon à l'Amérique du Nord. Le faisan ordinaire, le coq, le paon et

la pintade sont depuis plus de mille ans naturalisés en France. L'introduction du dindon, contemporaine de celle du tabac, ne remonte qu'au règne des Valois, et le premier de ces oiseaux qui fut mangé chez nous fut servi au repas de noces du roi de la Saint-Barthélemy. La conquête du faisan doré, du faisan argenté, du faisan à collier, qui est sans contredit la plus belle de toutes les conquêtes modernes de l'Anglais sur la Chine, date d'hier, et je sais que l'Anglais dont l'ambition ne démord pas, ne se bornera pas à enrichir l'Europe de ces moules précieux et qu'il est en train aujourd'hui d'en acclimater une foule d'autres. Alors je n'attendrai pas qu'il ait réussi dans sa noble entreprise pour lui crier lâchement : *Rule Britannia! England and France for ever*. Assez de fois j'ai maudit l'Anglais dans son rôle de bourreau et de vampire des peuples, pour être tenu de mentionner à l'occasion ses actes méritants. Je crois qu'il est grand temps de s'occuper d'augmenter les ressources de l'alimentation publique, et de mettre sous la dent de l'Irlandais un morceau plus savoureux que la pomme de terre, pour l'empêcher de manger le lord. Tant mieux pour beaucoup de gens si l'aristocratie britannique, qui donne le branle à l'opinion du monde, commence à comprendre la question; car on a tort de s'imaginer que la Grande-Bretagne soit le seul endroit de ce globe où il se trouve des Irlandais ayant faim de la chair des lords. La situation est la même, absolument la même, pour tous les États du monde où il y a des riches et des pauvres, des repus et des affamés.

Remarquons en passant ce fait significatif, que sur les douze espèces de pulvérateurs que nous venons de citer, cinq seulement sont ralliées à l'homme à titre de domestiques; que ces cinq espèces sont toutes de provenance asiatique (l'Asie est le berceau de toutes les impostures et de toutes les oppressions); — et enfin, que ces cinq espèces sont précisément celles chez lesquelles les coqs affichent les caractères les plus indisciplinables et les tempéraments les plus impétueux. Je ne saurais trop vous recommander de vous défier de la parole d'honneur et des grands airs de ces éperonnés.

La Nature a si régulièrement constitué cette série de pulvérateurs et si artistement limité les intervalles des genres, qu'elle a réellement fait de chaque carac ère physique de l'oiseau un élément de

classification et de ralliement convenable qu'on serait trop heureux de rencontrer ailleurs pour sérier vingt familles. J'affirme, contrairement à l'opinion des maîtres, qu'on peut prendre cette famille des Pulvérateurs par les pieds, par la tête, par le cou, par la queue, par la couleur, l'origine, la patrie, l'élément habituel, sans courir le moindre risque d'erreur.

Il y a pour la coiffure l'aigrette du paon, la huppe du faisan, la crête longitudinale du coq, le casque de la pintade, la tête chauve et caronculée du dindon.

Il y a les queues rudimentaires, les queues courtes, les queues moyennes, les queues démesurées, les queues carrées, arrondies, étagées, rabaissées, relevées, les queues tectiformes à panache, tectiformes à longues pennes horizontales, les queues en forme de lyre, et celles en forme de roue ou d'éventail, étalant aux regards éblouis leurs magnifiques gradins de tectrices ocellées.

J'ai dit tout à l'heure la patrie de chaque espèce; il y a les espèces exotiques et les espèces indigènes, les domestiquées et les sauvages.

Il y a, quant à l'élément habituel, les pulvérateurs des prairies et des plaines grasses (caille, perdrix grise), des bruyères, des cotteaux abrupts, des roches montagneuses (perdrix rouge, perdrix de roche, bartavelle); pulvérateurs de basse-cour (coq, paon, dindon, faisan doré, faisan argenté, pintade); pulvérateurs des bois (faisan commun, tétras), des sables (ganga de Provence), des neiges (lagopèdes). Ici la série est si complète et si parfaitement ordonnée qu'il est véritablement impossible de demander mieux pour une simple nomenclature matérielle.

Cependant le caractère générique que nous avons choisi, le caractère tiré de la forme du pied et du mode de chaussure, est beaucoup plus saillant encore et plus facile à saisir que celui tiré de l'élément habituel.

La nature, en effet, a divisé elle-même la famille des pulvérateurs en deux groupes, en faisant à certains genres le tarse long et nu, aux autres le tarse court et garni de plumes fines. En conséquence, le premier groupe sera dit des *Nuditarses*, le second des *Patus* ou des *Dasytarses*. La dénomination de *Longitarses* et de *Brevi-*

tarses eût pu suffire à la rigueur, mais nous avons déjà usé ces termes, qui eussent péché d'ailleurs par l'omission de ce caractère de nudité ou d'empenure qui fait ici une opposition très-tranchée. Rappelons que l'empenure du tarse implique sa brièveté, de même que sa hauteur implique sa nudité.

Le groupe des Pulvérateurs nuditarses contient huit genres : Caille, Perdrix, Pintade, Francolin, Faisan, Coq, Paon et Dinde, sans compter un nombre infini de variétés; car les variétés sont naturellement fort nombreuses dans les espèces ralliées à l'homme, surtout quand ces espèces sont domestiquées depuis cinquante siècles.

Le groupe des Dasytarses ou des Patus contient les quatre autres genres : Ganga, Tétràs ou Coq de bruyère, Gelinote et Lagopède.

Malgré la proximité intime des genres du groupe des Nuditarses, une foule de caractères fort tranchés les séparent en deux catégories parfaitement distinctes. Il y a, quant à la couleur, les *ternes* et les *flamboyants*, qu'il est absolument impossible de confondre, tant l'opposition entre la couleur des costumes est générique et tranchée. Il y a encore les espèces qui se branchent pour passer la nuit et celles qui dorment à terre. Rien n'eût donc empêché de nommer ces dernières *Humicubes*; on eût appelé les premières par opposition *Ramicubes*; et, chose fort remarquable, les deux sous-groupes ainsi séparés eussent compris les mêmes espèces, malgré la différence du type de division. Il y avait aussi la division des *Polygames* et des *Monogames*, et dix autres encore. Le lecteur est à même de juger si j'avais raison tout à l'heure de me plaindre de l'embarras du choix.

Mais il y a bien mieux que tout cela encore dans la série comme type séparatif. Il y a ici même un caractère générique tellement saillant et tellement supérieur par son importance qu'il suffit de l'indiquer pour se dispenser de faire mention des autres : j'ai nommé l'éperon.

L'éperon n'est plus un simple accident de la chaussure, une simple fantaisie d'artiste, un caractère générique destiné comme tant d'autres à nuancer une transition et à tenir séparées deux espèces;

c'est un type pivotale de série, un signe de la main de Dieu sur une espèce exceptionnelle. L'éperon ne fait pas nuance, il fait révolution, il transforme radicalement le costume et les mœurs, il résume tout ce qui a été écrit jusqu'à présent sur la famille.

Qui dit éperon dit pacha, dit harem, despotisme, jalousie, tenue éblouissante des mâles, douceur et timidité des femelles, délicatesse de chair et domesticabilité. Quand la nature chausse l'éperon à un coq, elle lui jette en même temps sur les épaules un riche manteau d'étoffe chatoyante à reflets *métalliques*; elle lui couvre le col d'une fraise mobile, lui prodigue les armures de Milan, les crinières excentriques, panaches de l'avant, panaches de l'arrière. C'est comme conséquence de cet éperon qu'elle lui souffle au cœur un si vif désir de bataille. Il est visible ici plus que partout ailleurs que la nature, une en ses plans, a soin de calquer tous ses moules sur le type de l'homme.

L'oiseau-mouche et le colibri, le couroucou et le caurale ont peut-être le droit de disputer à l'éperonné le prix de la beauté; la bé-casse et le beffigue peuvent lui ravir celui de la délicatesse; mais aucune famille d'oiseaux ne réunit dans les mêmes proportions que celle des éperonnés le charme composé de beauté et de bonté.

La propriété du reflet métallique du plumage est si bien l'appoint de l'éperon chez les pulvérateurs, elle est si étroitement conséquentielle à l'existence de cette armure, que la corrélation des deux caractères a acquis la rigidité inflexible d'un principe qui se rit des intervalles des océans et de la puissance du soleil. Ainsi, de ce que les oiseaux resplendissants que nous possédons en France, le coq, le faisan et le paon, appartiennent aux contrées les plus chaudes de l'Asie, on aurait pu attribuer *à priori* cette propriété de réfulgence métallique à l'action du soleil de leur contrée natale; mais on eût fait très-mal de spéculer ainsi, car la réfulgence vient de l'éperon et de l'éperon seul. La preuve qu'elle ne dépend nullement du soleil, c'est que le dindon de l'Amérique *Nord*, qui est armé de l'éperon, jouit de la propriété, tandis que les espèces de la même tribu (hocos, pénélopes, etc.) qui habitent la zone équatoriale de l'Amérique, mais qui sont dépourvues de l'éperon, sont privées du reflet.

Toutes les espèces du groupe des Nuditarses, du reste, semblent intimement pénétrées de l'importance et de la valeur de l'éperon. Celles qui le portent en sont fières, marchent la poitrine en avant et la tête en arrière ; celles qui ne le portent pas aspirent à le chausser. Tous les mâles de perdrix, les vieilles cailles elles-mêmes, qui ne peuvent pas atteindre jusqu'à l'éperon, s'arment le tarse d'une protubérance cornée qui joue cet appendice et en approche d'aussi près que possible, puisque l'armure des vieilles perdrix est la même que celle des faisans de première mue. C'est un commencement d'éperon.

Dès que la manie de porter l'éperon était endémique à toute la famille, ce caractère devenait son type de classification naturel et devait la nommer. J'ai donc divisé le groupe des Pulvérateurs nuditarques en deux sous-groupes, celui des éperonnés (Plectroniens) et celui des non éperonnés (Aplectroniens). Le mot grec *plectron* m'a semblé plus maniable que le latin *calcar*. Dans le groupe des non éperonnés figurent la caille, la perdrix, la pintade, le francolin ; dans celui des éperonnés, faisan, coq, paon, dindon.

Mais, avant d'aller plus loin, j'ai besoin de m'expliquer catégoriquement sur ce substantif *éperon* et de dire ce qu'il en est, ma conscience d'analogiste ne me permettant pas d'autoriser par mon exemple l'emploi d'une locution vicieuse. J'ai besoin de dire que l'éperon du coq et du faisan argenté n'a rien de commun avec l'aiguillon dont l'homme se sert pour stimuler une monture paresseuse, mais que cet éperon est une véritable rapière, une arme de spadassin, une franche colichemarde pour se couper la gorge, cela et rien que cela. Voilà pourquoi le nom qui convenait aux porteurs de cette arme était *raffinés* ou *gladiateurs*, et non *éperonnés* ; mais que voulez-vous obtenir de complet dans une nomenclature matérielle quelconque, quand même cette méthode serait préférable à toutes celles des savants !

Le savant est enclin à l'impropriété du verbe, parce qu'il ignore quelles funestes conséquences peuvent surgir d'un mot qui n'est pas à sa place ; mais j'imagine qu'il se montrerait plus sévère pour le choix des substantifs s'il voyait aussi loin que nous, s'il comprenait, par exemple, que le destin des empires peut dépendre d'un

vice d'attribution d'emblème. Je ne ris pas, croyez-le bien, car je pense en ce moment à l'honneur de nos armes.

Ainsi le préjugé vulgaire avait admis jusqu'ici que la Nature, en chaussant l'éperon au coq domestique, l'avait voulu armer chevalier, et les maîtres ès sciences héraldiques, partant de cette donnée inexacte, avaient fait de ce type indigne un emblème de nationalité pour un peuple vaillant et ami des combats. On sait ce que cette erreur a coûté à notre gloire. Ne remuons pas, de crainte de nous brûler les doigts, des cendres encore chaudes; mais retenons bien ceci : que la Nature pensait au Bourreau des crânes et non au Chevalier quand elle créa le coq, et qu'elle l'a armé d'une rapière et non chaussé d'un éperon. La nature choisit ses emblèmes de chevalerie parmi les cœurs fidèles, esclaves passionnés du beau sexe, et non parmi les polygames, les tyrans de harem et les vilipendeurs d'amour.

La nature, qui a horreur des transitions brutales, va nous faire aborder la famille des pulvérateurs par le groupe des Arvicoles ou habitants des plaines, c'est-à-dire par le groupe qui confine à celui des outardes amies des steppes. Le dernier genre de la Tridactylie était celui du turnix, paresseux au vol et coureur; le moule par lequel nous engrenons dans la série nouvelle est la caille, paresseuse et coureuse.

GRUPE DES NUDITARSEES. — Huit genres, quatorze espèces, une foule de variétés.

SOUS-GRUPE DES APLECTRONIENS. — Quatre genres : Caille, — Perdrix, — Pintade, — Francolin; sept espèces.

GENRE CAILLE. — Espèce unique.

Il y a plus de différence à la première vue entre un cailleteau et sa mère qu'entre celle-ci et le turnix. C'est le même plumage, la même taille, le même oiseau enfin, à part les habitudes et le nombre des doigts du pied. La caille est citoyenne du monde, et voyage deux fois par an du cap de Bonne-Espérance au cap Nord, ne s'arrêtant que là où le grain et la terre lui manquent. Le turnix borne ses pérégrinations aux plaines des péninsules de la Méditerranée.

La caille a le corps épais, le bec court, le tarse nu et couleur de

chair, présentant quelquefois les rudiments de la protubérance cornée d'où sortira l'éperon dans les moules supérieurs. Le pied est petit, comme chez les coureurs; les doigts sont réunis à la base par une membrane interdigitale de faible dimension; le pouce est inséré trop haut pour aider à la marche. Queue courte, à pennes égales.

La caille court plus volontiers qu'elle ne vole, et, malgré l'ardeur de son tempérament, elle préfère la voie de terre à l'autre pour se rendre à l'appel amoureux de la femelle. On ne connaît pas d'oiseau qui aime autant ses aises et qui prenne de lui-même plus de graisse en sa bonne saison. C'est que la nature, comme je l'ai répété si souvent, a destiné la caille aux voyages de long cours. Elle lui a aussi, pour les mêmes raisons, taillé les ailes en pointe. Ce seul caractère suffirait pour la distinguer parfaitement des espèces contiguës.

Il n'y a peut-être en Europe que le coucou et le martinet chez qui la passion des voyages soit aussi prononcée que chez la caille. La caille prisonnière se casse fréquemment la tête contre les barreaux de sa cage, de dépit de ne pouvoir s'embarquer quand vient la saison des passages.

La caille a les habitudes polygames et horizontales du groupe. Elle paresse avec délices. Le plus grand de ses plaisirs est de poudroyer au soleil, la plume ébouriffée, le corps à demi enterré dans la cendre, une jambe étirée et flottant dans le vide. Cette attitude de Sybarite a pour elle tant de charmes que la présence du chien d'arrêt suivi de son chasseur n'a pas toujours puissance de la lui faire quitter aux heures chaudes du jour. Il est vrai que la caille se donne pendant la nuit beaucoup de mouvement.

Les Chinois portent des cailles en guise de manchon pendant l'hiver pour se préserver de l'onglée. On a dit longtemps que les aigles employaient le pigeon de la même manière, et l'épervier le moineau franc. Je n'ajoute pas foi entière à toutes ces histoires de chauffe-main; mais il est sûr que le moineau franc, le pigeon et la caille doivent avoir le sang chaud.

La caille ne perche pas. Le mâle, dont la voix sonore annonce si agréablement le retour du vrai printemps, ne se distingue pas

ostensiblement de la femelle par l'ampleur de la taille, mais bien par la teinte plus foncée de son plumage et par une tache noire qu'il porte sous la gorge à la manière du moineau franc. Cette double infraction à la règle générale du groupe provient de ce que, dans cette espèce, les mâles sont plus nombreux que les femelles et n'ont pas par conséquent les moyens d'entretenir un harem à l'instar des faisans, des coqs et des tétras. Ce caractère de profusion des mâles veut dire encore bien d'autres choses, et par exemple que l'espèce a été vouée à la broche, car on sait que la nature tien peu à la conservation du sexe masculin.

La caille fait plusieurs couvées par an. La charge de l'éducation de la jeune famille pèse sur la mère seule. Celle-ci se sépare de ses petits aussitôt qu'ils sont assez grands pour voler de leurs propres ailes, et elle ne perd pas de temps pour faire une nouvelle ponte. Chaque ponte est d'une douzaine d'œufs plus ou moins. La pauvre mère couve avec tant d'ardeur qu'elle se laisse faucher sur son nid. On trouve des nids de caille en France depuis le 1^{er} mai jusqu'à la mi-octobre. Les petits s'élèvent parfaitement en captivité et même sans le concours de la poule. On fait éclore les œufs dans des cendres chaudes. La caille blanche s'obtient par la nourriture exclusive du chènevis.

Cette espèce est probablement la plus féconde de toutes les espèces volatiles, et il ne lui fallait pas moins que sa fécondité extraordinaire pour résister à la guerre d'extermination que lui ont déclarée tous les peuples civilisés et tous les oiseaux de proie de la terre. On peut se faire une idée du nombre prodigieux de victimes que la seule traversée de la Méditerranée coûte à l'espèce par deux faits bien connus et que tous les auteurs citent.

L'évêque de Capri se faisait un revenu net de vingt-cinq mille francs par an avec ses cailles. Ces vingt-cinq mille francs écus représentent cent cinquante mille cailles pour le moins en nature. Capri, l'ex-Caprée de Tibère, est un méchant îlot d'une lieue de long à peine qui git à l'entrée de la baie de Naples.

Dans certaines îles de l'Archipel et sur certaines côtes du Péloponèse, les habitants, hommes et femmes, n'ont pas d'autre industrie pendant deux mois de l'année que de ramasser les cailles qui leur

pleuvent du ciel, de les plumer, de les vider, de les saler et de les encaquer dans des barils pour les expédier ensuite dans tous les grands centres de consommation du Levant; c'est-à-dire que le passage des cailles est pour cette partie de la Grèce ce que le passage des harengs est pour la Hollande et l'Écosse. Les tendeurs de cailles arrivent sur la plage une quinzaine de jours à l'avance, et numérotent leurs places pour éviter les contestations.

La caille arrive d'Afrique en France aux premiers jours de mai et en repart vers la fin d'août. Le passage dure deux mois et finit en octobre. Les vieilles partent les premières, ainsi que j'ai déjà dit.

La caille habite de préférence les plaines découvertes et fertiles et les prairies herbues. Ses patries de prédilection chez nous sont les provinces du nord, Flandre, Artois, Picardie, Normandie, Ile-de-France, Champagne, Lorraine, Alsace, et parmi les provinces du milieu la Touraine, l'Anjou, le Poitou, le Berry, la Limagne d'Auvergne, la Bourgogne, la Bresse, le Forez. Elle niche peu dans le midi; elle se plaît surtout dans les terrains calcaires, et déteste les pays boisés et les plaines siliceuses. Elle s'arrête au printemps dans les prés et dans les blés verts, les sainfoins, les luzernes. On la trouve abondamment en septembre dans les chaumes de froment, les jeunes trèfles, les étoules et les hautes herbes des étangs desséchés. Elle se tient encore dans toutes les récoltes restées debout, céréales, pommes de terre, sarrasins, navettes d'été, camelines, chanvres. On la rencontre également dans les vignes vers l'arrière-saison; mais je suis porté à croire que c'est moins le raisin qui l'y attire que le grand nombre de petits escargots jaunes dont ces vignes sont alors peuplées; car la plupart des cailles tardives qu'on tue dans ce couvert ont le jabot rempli de ces mollusques.

Les départements de France où la destruction de la caille s'opère sur la plus vaste échelle sont nos départements maritimes du midi, le Var, les Bouches-du-Rhône, le Gard, l'Hérault, l'Aude et les Pyrénées orientales, qui sont les stations d'arrivée et de départ de l'immense majorité des cailles appartenant à l'Europe occidentale.

J'ai déjà consacré une mention honorable à la caille au début de ce livre, et je dois la retrouver au volume de la chasse. C'est une

double raison pour que je ne m'étende pas plus longuement sur ses mérites. Je n'ajouterai à ces détails qu'une simple observation gastrosophique relativement aux propriétés de l'ambigu, parce que l'exemple de la caille est un des meilleurs à citer en faveur de la règle générale par nous établie, qui veut que tout ambigu soit supérieur par la sociabilité de ses mœurs ou par la qualité de sa chair aux genres qu'il relie. La caille, au point de vue du rôti, est supérieure au turnix et à la perdrix grise. Le pluvier doré, qui relie les coureurs des steppes aux coureurs de rivages, est supérieur au vanneau et à l'œdicnème. Ainsi de l'anguille, qui est de beaucoup préférable à la couleuvre, qu'elle relie aux poissons; ainsi du lièvre, qui relie les rongeurs aux herbivores. La loutre et le castor, qui sont ambigus des carnassiers et des rongeurs aux poissons, et de qui la fourrure vaut beaucoup, sinon la chair, sont les auxiliaires-nés de l'homme. Nous trouverons à chaque pas dans le cours de ces études des applications victorieuses de cette loi peu connue dont l'énoncé ne pouvait mieux venir qu'à la fin d'une dissertation sur la caille, qui est le premier et le plus délicat de tous les gibiers-plumes pour une foule d'autorités respectables; la caille, dont le fumet exquis et la fécondité merveilleuse suffiraient au besoin à relever le globe de l'anathème impie prononcé par Moïse.

La caille n'a été nommée heureusement dans aucune langue que je connaisse; son nom véritable est *Quin-Quin*.

Ardente, passionnée, sensible à tous les feux et n'arrêtant jamais, la caille symbolise la prêtresse de la Vénus mobile. La déesse avait même autrefois exprimé le désir que son char fût trainé par des cailles; mais la paresse de celles-ci fut plus forte que leur ambition et leur fit refuser la position brillante qui leur était offerte.

GENRE PERDRIX. — Quatre espèces : Perdrix grise, Perdrix rouge, Perdrix de roche, Bartavelle; une variété : la Rochassière.

Caractères généraux. — Corps trapu, bec voûté et court; tarses de hauteur moyenne, nus, présentant chez le mâle adulte la nodosité osseuse et d'apparence cornée que nous avons déjà surprise chez la caille. Ailes arrondies, queue courte à plumes égales; vol bruyant, lourd, rapide. Oiseaux paresseux à se lever, agiles à la course. Sédentaires et ne s'éloignant jamais qu'à de faibles dis-

tances de leur remise habituelle. Vivant toujours à terre; quelques espèces douées de la faculté de percher, mais n'en usant que dans des circonstances exceptionnelles et graves. Granivores, insectivores et de plus herbivores. Manteaux à couleur de muraille; gorge ou plastron orné de riches colliers ou de fer à cheval; riches et élégantes maillures sur les flancs. Attitude gracieuse.

La polygamie n'est plus ici le code des relations d'amour. Les perdrix se marient, et leur union dure une année au moins, quelquefois davantage. Le mâle une fois apparié reste fidèle à sa compagne et se tient tapi près d'elle sous la verdure tout le temps que dure l'incubation, c'est-à-dire trois semaines. Il prend la tutelle de la famille aussitôt que cette famille a vu le jour, et ne montre pas moins d'intelligence et de courage que la mère pour la défendre contre les entreprises de ses ennemis naturels, l'homme, le renard, le chien, la pie et le corbeau.

L'esprit de famille est vivace et persistant au cœur de toutes les espèces de ce genre. Les petits ne se séparent pas de leurs parents, comme font les faisandeaux et les cailleteaux, aussitôt qu'ils peuvent se passer d'eux; ils continuent à vivre en société intime, à se prêter mutuellement secours et assistance dans toutes leurs traverses, partageant fraternellement les bonnes et les mauvaises fortunes. Ces familles se nomment compagnies; elles ne se dissolvent que vers la fin de l'hiver, à l'époque où les liens de l'hyménée viennent remplacer les liens d'amitié et de famille.

Les mâles dans cette espèce étant plus nombreux que les femelles, il arrive que beaucoup d'entre eux sont condamnés chaque année au célibat forcé et n'acceptent pas avec philosophie la sentence du sort. De là des querelles acharnées, des tentatives d'enlèvement de Sabines, des attaques sans fin contre l'honneur et la tranquillité des bien nantis du voisinage. Ces bruyants démêlés, que le chasseur novice dénoue brutalement quelquefois en tirant sur les mâles et en tuant la femelle, aboutissent fréquemment à de fâcheux résultats. Il n'est pas rare, en effet, de voir un soupirant évincé et réduit à couver dans son cœur des projets de vengeance, s'insinuer traîtreusement dans le domicile conjugal des époux dont le bonheur l'offense et briser impitoyablement leurs œufs. Voilà pourquoi il

importe au propriétaire prévoyant et jaloux de son plaisir de purger chaque printemps son territoire de chasse de tous ces postulants d'amour au moyen de la chanterelle; voilà pourquoi aussi la législation de mai 1844, qui régit la matière, a eu tort de prohiber ce genre de destruction qui n'atteint que des surnuméraires dangereux. Les mâles évincés de chaque canton finissent par se consoler et par se réunir en compagnies de célibataires au mois d'août.

Le genre Perdrix a toujours tenu le premier rang sur la carte du gibier-plume de France à raison de son importance et de son ubicuité. C'est le genre le plus précieux pour nos plaisirs et pour notre industrie culinaire. Il y a mieux que la perdrix pour le gourmand, mais non pour le chasseur. C'est dire que le chapitre qui concerne ce genre a été traité au volume de chasse avec des développements proportionnels à la grandeur du sujet.

L'habitude qu'ont les perdrix de vivre en compagnie et de se marier pour une année au moins sont des caractères qui ne permettent pas qu'on les confonde avec les espèces voisines. J'ai signalé la nodosité osseuse du tarse, qui révèle dans toutes les fractions du groupe une tendance ambitieuse à chausser l'éperon.

LA PERDRIX GRISE. — Aucun oiseau n'est plus connu que celui-ci, à part le moineau franc et l'hirondelle de fenêtre, qui habitent nos demeures. La perdrix grise se laisse élever avec la plus grande facilité par la poule domestique et se familiarise avec l'homme au point d'accourir à sa voix. Néanmoins la jeune perdrix élevée à la basse-cour reconnaît à première audition l'accent de sa vraie mère, et se rend à son appel dès qu'elle peut voler.

La perdrix grise est l'espèce la plus répandue en France, la plus féconde et la plus délicate en même temps. Elle est arvicole comme la caille.

La perdrix grise a la démarche gracieuse, le pied petit et léger, la tête haute, les pectoraux largement développés, les ailes arrondies, la queue courte, le vol lourd, bruyant et rapide, le tarse écailleux, dégagé, quelquefois orné chez le mâle de la nodosité cornée, mais non toujours; l'iris noir, l'œil vif, surmonté d'une bande sourcilière écarlate; le bec fort et voûté, arqué dès la base, bleuâtre comme le tarse. Le tour du bec et des yeux

est coloré d'une belle couleur orangée pâle ; le dessus du manteau d'une couleur roux cendré indéfinissable, pointillé et zébré de fines mouchetures rouge-tuile bordées de filets bruns. Les plumes du plastron sont teintées d'une nuance gris de fer très-franche et striées de délicates rayures brunes du plus charmant effet. Ce plastron est décoré à sa partie inférieure d'un magnifique fer à cheval d'un rouge brun tirant sur le noir et dont la couleur s'assombrit avec l'âge. On comprend à l'inspection de ce plumage que la nature a dû dépenser beaucoup de science et d'efforts pour faire à la perdrix une riche toilette sans sortir de la tonique obscure qui devait régir la gamme générale des couleurs d'une espèce destinée à vivre en plein champ, sous le regard inquisitorial d'innombrables ennemis. Ne pouvant faire don à la perdrix d'une robe trop éclatante et qui l'eût compromise, la nature a voulu compenser dans son œuvre le défaut du coloris étincelant par la douceur des nuances et la délicatesse du dessin. La robe de la perdrix grise n'est pas voyante comme celle du faisán, parce qu'elle habite des lieux découverts et qu'elle n'a pas, comme le faisán, la ressource du fourré pour se dérober à sa gloire ; parce qu'elle a besoin, en un mot, que la couleur de son manteau se confonde avec celle du sol. Elle porte son fer à cheval au-dessous du poitrail et le cache en marchant ; elle abrite sous ses ailes les plumes de ses flancs où scintillent ses maillures. Elle cèle aux regards tout ce qu'elle a de mieux : la modestie est la vertu des faibles.

L'espèce est monogame pour une saison ; les mâles sont plus nombreux que les femelles, c'est-à-dire que le coq ne se distingue guère de la chanterelle par l'ampleur de la taille et la richesse du costume. L'accentuation énergique du fer à cheval, qui n'est qu'indiqué chez la femelle, et la protubérance cornée du tarse, sont, en effet, les deux seuls caractères qui distinguent les sexes. La bande sourcilière écarlate est aussi plus colorée et plus gorgée de sang chez le coq. *Chanterelle* est le nom vulgaire de la femelle des perdrix.

La fécondité de la perdrix dépasse toute mesure, comme celle des lapins et des lièvres, tant la nature est attentive à multiplier les espèces utiles au bien-être de l'homme. J'ai trouvé une fois vingt-

six œufs dans un nid de perdrix grise libre; mais j'ai vu mieux que cela encore dans un nid de perdrix grise captive... quarante-deux œufs que la mère couva avec acharnement pendant vingt jours, et qu'elle eût fait éclore si le nid n'eût été noyé dans la volière par un orage épouvantable la veille de l'éclosion. Ce malheur irréparable advint en un castel voisin de la ville de Saint-Omer, au mois de juin de l'an 1842.

La fécondité de la perdrix était proverbiale chez les Grecs et chez les Égyptiens, qui cependant ne connaissaient guère que la perdrix rouge, la perdrix de roche et la bartavelle, bien moins fécondes que notre perdrix grise. La perdrix, dans le langage hiéroglyphique, signifiait fécondité.

La perdrix grise habite de préférence les pays de plaine et ne perche jamais. Les persécutions acharnées dont elle est partout l'objet l'obligent trop souvent à chercher dans les bois un asile pendant le jour; mais jamais elle n'y passe la nuit par la peur qu'elle a du renard, et cette peur n'est que trop légitime, car la perdrix grise a pour ennemis mortels tous les carnivores des airs, des forêts, des cités.

La perdrix grise, qui s'apparie dans le nord de la France à la fin de février, ne commence à pondre que vers le commencement de mai et à couver que vers le commencement de juin. Les petits éclosent habituellement à la Saint-Jean d'été, et ne volent guère que vers la fin du mois suivant. Ils maillent en septembre et n'acquièrent tout leur développement qu'après la mue d'octobre. *A la Saint Remy, disent les chasseurs, les perdreaux sont perdrix.*

On dit que les perdreaux sont maillés quand ils sont parvenus à remplacer les plumes grises de leur devanture par ces belles plumes barrées de rouge-tuile qui leur décorent les flancs et les deux côtés du col. Les perdreaux sont perdrix quand ils ont pris l'auréole orangée de la face; mais il faut que les mâles attendent la troisième année pour chausser le corps calleux.

Le nid de la perdrix est une cavité hémisphérique creusée en terre et matelassée d'herbes sèches. La mère y étage ses œufs le long des parois dans un ordre parfait et de manière à pouvoir répartir également sur tous la chaleur de son corps. Elle couvre ce nid

d'herbes quand elle le quitte pour aller chercher un peu de nourriture. La fièvre d'amour maternel qui s'empare d'elle à la fin de son travail est si forte qu'elle ne voit pas venir le faucheur et se laisse faucher sur son nid comme la caille. Les Égyptiens, qui avaient fait de la perdrix l'image de la fécondité, en auraient pu faire aussi bien l'emblème du dévouement maternel.

L'époque de l'incubation des perdrix coïncide malheureusement avec les premières coupes des prairies artificielles, où ces oiseaux aiment à établir leur domicile d'amour; et il n'y a pas d'année que les faucheurs de sainfoins et de luzernes ne détruisent involontairement quelques milliers de nids. Heureuses les contrées primitives où n'ont pas encore pénétré ces améliorations déplorables qui débute par affamer les hommes sous prétexte d'engraisser les bœufs.

Les patries de prédilection de la perdrix grise de France sont nos provinces du nord les moins boisées, les plus fertiles et les mieux cultivées, la Flandre, la Picardie, l'Artois, la Normandie, la Bretagne, l'Île-de-France, la Champagne, la Brie, la Beauce, l'Orléanais, la Touraine, l'Anjou, le Maine. L'espèce est moins répandue dans les provinces boisées de l'est, où le braconnier, le collet, l'oiseau de proie, la fouine, ont trop beau jeu à la guetter et à lui tendre des pièges. L'empire de la perdrix grise semble avoir pour limite vers le midi la Loire. On voit ses rangs se dégarnir à mesure qu'elle approche des rives de ce fleuve, où commence l'empire de la perdrix rouge. Le Berry et la Vendée, qui renferment de grands pays de plaines, font encore exception à la règle générale; mais elle est rare dans toute la région du midi et presque inconnue dans les craus du Languedoc et de la Provence.

Si les registres de l'octroi pouvaient donner une idée précise de la consommation annuelle de perdrix que fait Paris tout seul, on verrait jusqu'à quelle hauteur s'élève la question au point de vue de l'alimentation publique. Le pays se ruine à payer chaque année une prime de six cents francs par tête aux matelots qui se livrent à la pêche du poisson salé de Terre-Neuve, une industrie dont le premier inconvénient est de rendre inhabitables les cités où elle fait sécher ses produits. Quand le gouvernement le désirera, je lui in-

diquerai un moyen beaucoup plus simple et beaucoup moins coûteux de faire un fonds de nourriture populaire deux fois plus important et bien plus parfumé, bien plus fécond surtout en jouissances composées. Il ne s'agirait que de débarrasser le sol de tous les ennemis de la perdrix grise et de la laisser repeupler tranquillement pendant plusieurs années.

Il n'est guère de vieux chasseur qui n'ait tué une fois dans sa vie, dans une compagnie de perdrix grises, une perdrix blanche ou une perdrix simplement panachée. Si ces perdrix blanches ou panachées se mariaient entre elles et conservaient la nuance anormale, on pourrait les considérer comme des variétés et les classer sous ce titre. Mais le fait n'a pas lieu, et l'albinisme n'est jamais qu'un accident dans l'espèce.

Beaucoup de chasseurs superficiels, et qui s'en rapportent plus à l'opinion erronée de Buffon qu'à leur propre expérience, ont parlé aussi de la *Roquette* comme d'une variété de perdrix grise. Je nie formellement l'existence de cette espèce. Ce qu'on m'a fait tuer dix fois dans ma vie pour roquette n'était qu'une perdrix grise. Cette perdrix grise était plus petite que l'ordinaire, parce qu'elle habitait des terres maigres; elle avait l'humeur plus vagabonde, parce qu'elle désirait naturellement changer son ingrate patrie contre une autre. Les perdrix sont comme les poules domestiques et les vaches, dont la taille dépend du régime alimentaire auquel elles sont soumises. C'est même une habitude dans certains pays de France de prendre la taille des perdrix pour thermomètre de la richesse du sol et des progrès de l'agriculture. Dans tous les pays du monde où il y a des perdrix rouges ou grises, on trouve des familles plus cossues, mieux nourries et plus étoffées que leurs voisines. Les cadets d'Albion, qui s'en vont chercher fortune au diable, ont aussi l'abdomen moins proéminent que leurs aînés, à qui la loi aristocratique confère l'unique privilège de l'hérédité et de l'obésité; mais ils ne sont pas pour autant d'autre race que ceux-ci. Il en est de même des roquettes.

Les roquettes qu'on rencontre dans les collections d'amateurs sont des produits chimiques qui s'obtiennent au moyen d'un liquide astringent dont on imbibe à l'intérieur des peaux de per-

drix grises pour les faire rétrécir. Je voyais une fois l'opération se pratiquer sous mes yeux; et comme je n'avais pu m'empêcher de faire reproche au fabricant du mensonge de son industrie: « On voit bien, me répondit-il, que vous êtes étranger au commerce. Eh! mon Dieu! moi aussi je disais comme vous dans le principe que la roquette était un mythe éelos dans l'imagination féconde de M. de Buffon, et je refusais d'en vendre; mais quand j'ai vu que ces refus me nuisaient dans l'estime de mes clients et qu'ils trouvaient chez mes confrères les pièces que je n'avais pas, je commençai à comprendre les dangers de l'observation trop rigoureuse de la véracité en matière commerciale, et je m'améliorai peu à peu. Aujourd'hui j'en suis venu à considérer les amateurs de roquettes comme de grands enfants gâtés dont il serait imprudent de contrarier les désirs; et attendu que c'est toujours au plus raisonnable à céder, je cède, et toutes les fois qu'on me commande une roquette, je la fais. » Je me retirerai sans en demander davantage, suffisamment édifié sur le compte de la roquette et de la morale du commerce.

La caille et la perdrix, qui sont les espèces les plus voisines des tridactyles, sont celles qui conservent avec le plus de fidélité les pures traditions de la Tridactylie. Elles ne perchent jamais et habitent les terres cultivées. On eût pu en faire le sous-groupe des Pulvérateurs arvicoles dans la nomenclature prise de l'élément habituel.

LA PERDRIX ROUGE. — Mêmes allures et même conformation que la précédente. La taille un peu plus forte, le corps un peu plus massif, le tarse plus court et plus fort; le bec, les jambes et les pieds d'une belle couleur rouge-rose. Un élégant bandeau noir, qui part de l'origine du bec, passe au-dessus de l'œil, encadre les joues et la gorge, et dessine sur le devant du cou un riche collier de jais dont les grains retombent sur le plastron comme une pluie de perles noires. Les joues et la gorge sont blanches; le manteau, le dessus de la tête et les couvertures des ailes sont teintés d'une nuance roux cendré uniforme, sans zébrures; le dessous du corps est coloré d'un jaune-brun orangé d'un ton très-riche; les plumes qui bordent les flancs et les parties latérales du col au-dessous du collier portent des mailles d'un beau rouge de brique cuite bordé d'une fine rayure brune. L'iris est noir et brillant, l'œil sur-

monté d'un léger sourcil écarlate. La perdrix rouge est un des plus jolis oiseaux de France.

Elle a le vol rapide, mais plus lourd et plus bruyant encore que la perdrix grise; elle est aussi plus difficile à lever et se défend moins bien contre la neige et contre l'oiseau de proie. Elle est également moins féconde. Je n'ai jamais compté plus de seize œufs dans un nid de perdrix rouge; mais j'ai trouvé une fois un de ces nids où une poule domestique venait pondre chaque jour. Le bon accord régna entre les deux femelles aussi longtemps qu'il ne s'agit que de la ponte, mais la mésintelligence survint aussitôt que la grande question de l'incubation s'éleva. Ce fut naturellement à qui des deux mères accaparerait le privilège de la maternité future que chacune voulait pour elle seule. On commença par l'invective suivant l'usage, puis de l'invective on passa aux coups de bec. Je terminai le différend en éconduisant la poule domestique et l'engageant poliment à aller couvrir ailleurs, ce qu'elle fit. Et comme j'avais eu soin d'enlever du nid tous les œufs blancs, la perdrix supposa naturellement que c'était sa concurrente qui, cédant aux conseils de la raison et de la justice, avait opéré le déménagement. Alors elle se livra avec enthousiasme à ses fonctions de couveuse, et ne tarda pas à m'amener une superbe compagne.

La perdrix rouge ne perche jamais, à moins d'y être forcée; mais le cas arrive quelquefois, et alors la pauvre bête demande son salut aux branches touffues du chêne ou du pin maritime. Une fois branchée, elle se croit en sûreté parfaite et paraît s'amuser beaucoup à voir courir les chiens au-dessous d'elle. Elle est souvent distraite de ces récréations par un coup de fusil. Il y a des chasseurs qui ont habité des pays de perdrix rouges pendant des demi-siècles et qui n'ont jamais vu un seul de ces oiseaux branché.

La perdrix rouge, forcée, s'insinue quelquefois dans un terrier de lapin ou dans le creux d'un arbre.

Le mâle se distingue de la femelle, comme dans l'espèce précédente, par l'éclat des couleurs et la protubérance cornée du tarse. La mue des jeunes perdreaux suit les mêmes phases.

Les perdrix rouges vivent parfaitement en captivité. La femelle y pond, mais n'y couve pas. Le mâle y conserve son humeur fa-

rouche et indomptable ; il se jette sans provocation aucune à la tête des gens et des chiens. L'éducation des perdreaux rouges présente d'extrêmes difficultés ; c'est la pierre d'achoppement de la faisanderie. La perdrix rouge n'est pas moins difficile à acclimater qu'à élever. Les anciens souverains de France, grands amateurs de vénerie, de fauconnerie et de tir, ont dépensé des millions et fait pendant des siècles de continuel efforts pour acclimater dans leurs tirés royaux les perdrix rouges de la Sologne et de la Touraine ; mais la forêt de Compiègne et celle de Saint-Germain sont, à ma connaissance, les seules que ces oiseaux n'aient pas complètement désertées. Les faisans, malgré leurs éperons, sont beaucoup plus disciplinables que cette perdrix désarmée.

Toutes ces difficultés d'éducation et d'acclimatation s'évanouiront un jour avec toutes les impossibilités politiques, quand un système d'éducation rationnelle aura remplacé les barbares systèmes aujourd'hui existants, quand l'étude de la faisanderie pratique fera partie obligée de tous les programmes d'enseignement primaire, quand les enfants rentrés dans la voie de nature s'occuperont un peu plus de greffer les rosiers que de décliner *rosa, la rose*. En ce temps-là, il en coûtera dix fois moins pour peupler nos champs, nos jardins, nos basses-cours de faisans dorés, de perdrix rouges et du reste, qu'il ne nous en coûte aujourd'hui pour peupler toutes nos administrations d'incapables et tous nos salons de benêts.

L'amour de la bruyère natale survit chez cette espèce à tous les déplacements, et de même qu'il est à peu près impossible de lui faire adopter de force une patrie, de même il est très-difficile de la bannir à toujours des lieux qu'elle a habités autrefois. Il n'est pas rare de voir des perdrix rouges revenir après quinze et vingt ans d'absence en des pays d'où on les avait crues exilées sans retour. La perdrix rouge se cantonne aussi plus régulièrement que la grise, tant d'hectares pour chaque compagnie, ce qui est cause que le propriétaire qui la ménage ne tire pas grand profit de sa générosité ; ce qui est cause qu'on ne la ménage pas.

Vous voyez que chez les Pulvérateurs comme chez les Ruminants et les hommes, l'amour de la patrie est endémique au cœur des indigènes des régions froides et pauvres, incultes et désolées,

et que le mal du pays est surtout le mal des enfants des montagnes. J'ai dit souvent pourquoi, parce que la question touche à celle de l'immortalité de l'âme.

La perdrix grise chérit les plaines grasses et fertiles aux horizons sans fin et les terrains calcaires; la rouge préfère la steppe vierge de toute culture, les gorges encaissées, les terrains siliceux. Ces tristes pays de fièvre que la charrue respecte, ces arides plateaux au sol imperméable dont l'hiver fait des lacs et l'été des chaussées brûlantes, ces landes monotones où de maigres brebis paissent éternellement la bruyère et le genêt nain épineux, sont surtout les demeures favorites de la perdrix rouge. Lande, brande, gâtine, garrigue, bruyère, steppe, ainsi s'appellent dans tous les idiomes de la France les remises de la perdrix rouge. Elle se plaît encore aux halliers des ravines, aux versants abruptes des collines rocheuses fourrées de buis, de houx, d'églantiers, de fougères. Son antipathie insurmontable pour les cultures de l'homme cède devant l'attrait de la vigne dont les larges couverts, respectés des chasseurs jusqu'à la saison des vendanges, lui présentent le plus sûr et le plus agréable des refuges. Mais encore a-t-elle grand soin de choisir parmi les vignes qu'elle accepte pour remises les pièces les plus en pente et les plus escarpées, celles où la négligence du propriétaire laisse végéter avec le plus d'entrain les soucis et les tussilages, et où la main du vigneron a bâti ces monticules de pierre couronnés d'épines noires qu'on appelle *murgets* en Bourgogne, *perriers* ailleurs, et qui servent habituellement de repaire à toutes les mauvaises bêtes, belettes, lapins, vipères.

Les landes et les terrains incultes occupent encore en France une superficie de cinq à six millions d'hectares. Voilà pourquoi on trouve encore quelques perdrix rouges en France; mais le braconnage, stimulé par la rapidité des communications avec la capitale et la certitude du placement avantageux des produits, ne tardera pas à avoir raison de l'espèce. Aucun gibier n'est plus facile à détruire. Les perdrix rouges ne partent pas en bloc comme les grises, mais bien les unes après les autres, attendant poliment que le chasseur ait rechargé son arme pour prendre leur essor.

Une pratique agricole nouvelle, et qui va se propageant avec ra-

pidité, est en train de porter le coup de mort à la perdrix rouge; c'est le mouillage des semences de froment par le sulfate de cuivre (couperose bleue). De nombreuses compagnies de perdrix rouges qui avaient l'habitude de gaspiller les semailles à l'automne, et qui ne peuvent pas comprendre que l'homme empoisonne de lui-même les grains dont il entend se nourrir, périssent chaque jour victimes de leur confiance dans ce blé empoisonné. L'empoisonnement des perdrix rouges n'est pas le seul inconvénient du procédé en question, car le sulfate de cuivre dont on mouille le grain pour le purifier se retrouve dans le pain et passe de là dans l'homme.

La Sologne et le Gatinais, qui sont des pays de fièvre aussi mal cultivés que possible, sont les séjours de prédilection de la perdrix rouge de France. La Sologne est ce long plateau qui s'étend du Cher à la Loire et sépare le bassin de ces deux rivières. Le Gatinais est le plateau qui sépare les eaux de la Loire de celles de la Seine et que traverse le canal du Loing. La ville de Gien, qui a un pied dans chacune de ces deux régions, peut être considérée comme la capitale de l'empire des perdrix rouges, bien que les perdreaux rouges du Mans tiennent le haut du pavé sur le marché de la capitale. Cet empire, qui s'étend des rives de la forêt de Fontainebleau aux plages de la mer du Midi, ne comprend qu'un très-petit nombre de provinces au nord de la Loire, et entre autres l'Orléanais, la Touraine, l'Anjou, le Maine et la Bretagne. Le Nivernais, la Bourgogne et la Champagne en font également partie. La perdrix rouge est presque inconnue dans toutes les autres provinces d'en deçà du fleuve, excepté aux portes de Paris; elle ne va pas plus loin que les collines d'Épernay à l'est, et n'a jamais franchi la vallée de la Meuse.

La perdrix rouge est plus estimée du chasseur que la grise; c'est l'inverse pour le gastrosophe, qui tient moins à la rareté de l'espèce et à la beauté du plumage qu'à la finesse de la chair; ce qui n'empêche pas que le perdreau rouge de vigne, tué aux environs de la Toussaint et attendu à son point, ne soit un morceau d'élite infiniment préférable à tous les produits des épinettes de la Bresse et du Maine.

La perdrix grise et la perdrix rouge sont, avec la caille et la bécasse, les gibiers que le chien couchant chasse avec le plus d'en-

thousiasme et qui tiennent le mieux l'arrêt. Les perdrix sont le vrai fonds de la chasse de plaine en France.

LA BARTAVELLE. — Le monde est plein de gens qui s'imaginent avoir occis des centaines de bartavelles et qui n'en ont jamais vu voler une seule. La bartavelle est un des oiseaux de France les plus rares ; elle s'empaille et ne se mange pas, et on ne la tue plus que dans quelques localités exceptionnelles si connues et si rares qu'on pourrait les marquer toutes sur la carte de France avec une demi-plumée d'encre. Je ne passe guère de jour sans visiter la montre de Chevet, au Palais-Royal, quand je suis à Paris dans la saison de chasse ; j'ai été des hivers sans y apercevoir une seule bartavelle.

La bartavelle, plus grosse et plus ramassée que la perdrix rouge, diffère encore de celle-ci par deux caractères essentiels. Elle porte un collier noir comme l'autre, mais ce collier ne s'égrène pas comme celui de la perdrix rouge : c'est un large ruban sans broderies ni franges. Les maillures des flancs sont d'une teinte plus sombre, et la belle couleur jaune du ventre de la perdrix rouge passe chez la bartavelle au gris ardoisé du ramier. La couleur rouge du bec et du tarse est également plus sombre.

La perdrix grise habite les plaines basses, la perdrix rouge les plateaux et les premiers gradins des montagnes ; la bartavelle établit son domicile aux étages supérieurs, s'élevant quelquefois jusqu'aux extrêmes confins de la région des neiges, patrie du lagopède. Il y a des pays en France, par exemple celui des montagnes qui bordent la vallée de l'Isère, où le partage des gradins entre les quatre espèces pourrait être constaté par un procès-verbal.

La bartavelle est exclusive aux montagnes les plus élevées de la France, les Vosges exceptées. Elle a été assez commune autrefois dans les gorges rocheuses de la Côte-d'Or et du Morvan ; on ne l'y retrouve plus que par des chances extraordinaires. Le Jura, le Cantal, la Lozère, les Alpes dauphinoises, la chaîne des Pyrénées, l'île de Corse, en possèdent encore quelques échantillons. Elle n'est pas tout à fait inconnue dans les vignobles escarpés qui serrent de droite et de gauche les flancs du Rhône, et où l'amour de la vendange et des escargots jaunes la fait très-souvent descendre. Comme

elle ne quitte pas le couvert et comme elle a l'aile paresseuse de tous les oiseaux de sa race, elle tient encore mieux l'arrêt que la perdrix grise ; il est plus difficile par conséquent de la joindre que de la tuer. La bartavelle choisit ordinairement pour remise un fortin de broussailles épaisses bien défendu par un rempart de roches et suspendu à la cime de quelque colline escarpée. Elle plonge au départ, pique une tête dans l'abîme, s'abat au pied du mont, et remonte au grand galop la hauteur sans perdre une seconde, désespérant chiens et chasseurs par la rapidité de ses évolutions pédestres. La bartavelle, comme la perdrix rouge, cherche parfois son salut sur les arbres.

L'éducation de la bartavelle présente encore plus de difficultés que celle de la perdrix rouge ; la première difficulté de l'entreprise consiste à se procurer des œufs. C'est une espèce magnifique, aussi douce aux yeux qu'au palais, que Dieu avait créée pour être la parure et l'ornement des sols deshérités, et qui va périr en nos mains si l'administration n'y prend garde. Mais, hélas ! pour avoir le temps de s'occuper des bêtes, il faudrait que l'administration commençât par s'occuper un peu moins des hommes.

Le peu qu'on mange de bartavelles à Paris vient de Grenoble et de la Lozère.

PERDRIX DE ROCHE. — Taille de la perdrix rouge, habitante des rochers à pic qui surplombent l'abîme, exclusive à la Corse et aux revers de cette partie des Alpes françaises qui regardent la Savoie. La perdrix de roche, qui est l'espèce la plus commune en Algérie, ne diffère de la rouge que par la couleur de son collier ou de son chaquet, dont les grains ne sont plus noirs, mais roux. La teinte générale du manteau tire davantage aussi sur cette dernière couleur. La perdrix de roche est plus rare encore que la bartavelle et un peu moins délicate que les espèces précédentes. Elle perche plus volontiers que les deux espèces qui précèdent ; mais encore faut-il qu'on l'y force.

LA ROCHASSIÈRE. — C'est une perdrix rouge de roche. Elle a le plumage de la perdrix rouge et les habitudes de la perdrix de roche. On ne la trouve en France que dans les environs de Grenoble. Cette espèce ne peut être considérée que comme une simple variété de la rouge.

Ainsi, sur les quatre espèces dont le genre Perdrix se compose, une est trop rare pour faire nombre, et une autre est en voie de disparition totale. C'est triste. De même qu'on eût pu faire pour la perdrix grise et la caille un sous-groupe intitulé des *arvicoles*, il y aurait moyen d'établir pour la perdrix rouge, la bartavelle et la perdrix de roche un second sous-groupe des *monticoles* ou *rupicoles*. Il est bon de multiplier les synonymes et les équivalents dans une nomenclature, quand ces équivalents peuvent prêter à la variété du langage sans nuire à sa netteté et à sa précision.

Les perdrix monogames et arvicoles, qui vivent parmi les troupeaux et les grains, symbolisent le patriarcat. A l'autre volume les détails.

GENRE FRANCOLIN. — Je déclare avec ma franchise habituelle que je n'ai aucune preuve de l'existence d'une seule espèce de francolin dans un seul des quatre-vingt-six départements de France. Un de mes amis qui a chassé pendant quelques années en Corse m'a bien affirmé que le francolin roux de Sicile et le tétras des saules, qui ont disparu de la France continentale, se sont conservés dans cette île ; mais, en dépit de cette affirmation de chasseur, je ne prends pas le fait sous ma garantie personnelle, et je fais toutes réserves à l'égard du genre et de l'espèce que je puis avoir portés en trop sur le catalogue des richesses ornithologiques de mon pays. Donc, si je parle ici du genre Francolin, c'est moins pour l'aquit de ma conscience d'historien que pour l'honneur de la série dans laquelle ce genre occupe une position importante. Le francolin est intermédiaire entre la perdrix et le faisan, et mérite à ce titre une mention honorable.

La monomanie de l'éperon se révèle par des manifestations plus franches encore chez les francolins que chez les perdrix. Le francolin roux de Sicile, celui qui a vécu en France s'il n'y vit plus maintenant, est armé d'un tubercule qui joue si bien l'éperon qu'on pourrait se méprendre au vrai caractère de cet appendice. Ses couleurs aussi sont plus éclatantes que celles des perdrix et virent du roux au pourpre ; enfin son bec diffère de celui des perdrix en ce que la mandibule supérieure dépasse beaucoup plus l'inférieure, disposition qui rappelle celle du bec des oiseaux de proie. Cette

mandibule en forme de pioche indique chez le francolin une industrie spéciale, et cette industrie consiste à déterrer les bulbes de certaines plantes méridionales dont cet oiseau est très-friand, et qui donnent à sa chair un fumet délicieux. Le francolin est presque de la grosseur du faisán; c'est, par la beauté du plumage et la délicatesse de la chair, une des gloires de l'ornithologie européenne. Malheureusement les qualités brillantes qui devaient le sauver l'ont perdu. Les derniers débris de l'espèce errent inquiets et tremblants dans les gorges couvertes des montagnes de la Ronda en Espagne, de l'Etna en Sicile, de l'Apennin, dans les Abruzzes et les Calabres. On dit, laissons les dire, que les forêts vierges de la Corse et de la Sardaigne en recèlent encore quelques couples dans leurs profondeurs ignorées.

Nous savons que l'Europe n'a donné le jour à aucune espèce de pulvérateur armé ou éperonné. Les francolins qui portent plusieurs éperons au talon, et dont les jambes ressemblent à une tige d'églantier, appartiennent à d'autres continents. La nature a parfaitement indiqué la transition ou l'ambiguïté, puisqu'elle y a créé des espèces éperonnées et non éperonnées. Le francolin se branche aussi pour dormir, et sous le rapport de la délicatesse de la chair il remplit dignement son emploi d'ambigu.

LA PINTADE. — La pintade est un des oiseaux les plus anciennement raliés à l'homme. Elle est originaire d'Afrique, d'où elle fut apportée de très-bonne heure en Italie, en Grèce et dans les Gaules. Les Grecs en avaient fait l'emblème de l'attachement fraternel. Les taches blanches et rondes qui perlent en si grand nombre sur le manteau gris-bleu de la pintade étaient l'empreinte des larmes que les sœurs de Méléagre avaient versées sur le corps de leur frère. Par les contes religieux se révèle l'ancienneté des relations établies entre l'homme et les bêtes.

Ces relations que la Rome des consuls et des Césars avait cultivées avec bonheur cessèrent tout à coup vers l'époque de l'invasion des Barbares, et la pintade fut perdue pour l'Europe tout entière pendant près de mille ans. L'histoire ne signale sa réapparition en France que vers le milieu du XVI^e siècle. La pintade, malgré sa fécondité extrême, est encore assez rare en France. La monotonie

assourdissante de ses réclames et son amour de la bataille et du vagabondage rendent sa société tellement incommode que l'immense majorité des ménagères a renoncé à son éducation. C'est grand dommage, car la chair de la pintade, convenablement attendrie et préparée, est, comme celle du paon et du faisan, un mets de haute saveur, et ses œufs, dont elle n'est pas plus avare que la poule et qui sont excellents, pourraient accroître énormément les ressources de l'alimentation publique. Un jour, quand il n'y aura plus de braconniers ni de renards, quand tous les coteaux de la France seront plantés de vignes et toutes les cimes couvertes de forêts d'*arbres fruitiers*, le chasseur ne pourra faire un pas dans ces couverts sans lever un faisan, un paon, une pintade. En ce temps-là, on aura des vignobles exclusivement consacrés à la nourriture du gibier-plume, et qui seront entrecoupés de champs de millet, de sarrasin et de fraises, et les pierrailles les plus stériles donneront des revenus doubles et triples de ceux de la Limagne d'aujourd'hui.

La pintade est un oiseau tout rond qui a la tête petite, le bec court, le cou court, les ailes courtes, les tarses courts, la queue courte. Le sommet de la tête est nu comme le cou, mais protégé contre la nudité par un armet osseux taillé en forme de casque ou de mitre d'une couleur bleuâtre qui vire au rouge par places. Le bec, court et renflé, est entouré à sa base d'une membrane qui figure la cire de l'oiseau de proie; deux barbillons charnus semblables à ceux du coq, mais à peine teintés de rouge, s'échappent de la mandibule inférieure et retombent sur la gorge. Les ailes sont si convexes que l'oiseau, quand il court, ressemble complètement à une boule qui roule. De pareilles allures annoncent un oiseau qui préfère la locomotion pédestre à la locomotion aérienne et quitte rarement le sol. Cependant la pintade qui habite le couvert perche plus volontiers que toutes les espèces voisines. En Afrique, où elle vit en bandes nombreuses à l'état libre, elle a l'habitude de se brancher à la moindre apparence de péril, et comme elle se croit parfaitement invisible une fois qu'elle est juchée sur un arbre, elle se laisse approcher et tuer avec un stoïcisme égal à celui du faisan. On a cru remarquer que la pintade était de tous les oiseaux de la

basse-cour le seul qui ne jalousât pas le paon à cause de sa beauté suprême et qui lui vint en aide en ses mauvais quarts d'heure.

Les mâles, dans cette espèce, sont moins nombreux que les femelles. Chacun d'eux possède un harem dont il est occupé sans cesse à rassembler le personnel sans pouvoir jamais réussir dans cette opération. Les soucis de l'amour jaloux le font sécher sur pied. La poule se recèle comme la paonne et s'éloigne à de grandes distances de l'habitation pour pondre, ce qui cause la destruction de la plupart des couvées.

Il existe deux variétés de cette espèce : la pintade blanche, produit de la domesticité ; une autre, la pintade aux barbillons bleus, exclusive à la haute Égypte et à l'Abyssinie. Celle-ci est le véritable oiseau consacré à Méléagre.

Fourier a fait de cette espèce acariâtre, importune, mal mise, et qui combat en fuyant à la manière des Parthes, l'emblème des gens communs.

Sous-groupe des PLECTRONIENS OU DES ÉPERONNÉS. — Quatre genres : Faisan, — Coq, — Paon, — Dindon ; sept espèces.

GENRE FAISAN. — Quatre espèces : Faisan doré, — argenté, — à collier, — Faisan commun. Une variété blanche et plusieurs panachées.

Caractères généraux. — Éperon ; huppe fuyante ; couleurs fulgurantes, reflet métallique ; queue tectiforme horizontale dont les quatre pennes médianes atteignent des proportions démesurées (plus d'un mètre quelquefois). Bec fort, voûté, tranchant, à mandibule supérieure fortement infléchie ; face nue et verruqueuse, injectée de vermillon ; ailes arrondies et paresseuses. Vol bruyant, saccadé et lourd ; marche rapide, tarse écaillé, robuste, nu, dégagé. Mâles moins nombreux que les femelles, beaucoup plus forts de taille et plus richement vêtus. Mœurs polygames. Moins de tendresse maternelle et d'ardeur pour l'incubation chez les poules faisanes que chez les poules de perdrix et chez les poules domestiques. Tous les faisans sont originaires d'Asie, se plaisent dans les fourrés et les herbes épaisses qui leur rappellent les jungles de la contrée natale ; tous se branchent pour passer la nuit. Granivores, insectivores, frugivores, baccivores, mais surtout *formivores* dans le jeune âge.

LE FAISAN DORÉ. — J'ai lu dans tous les traités d'ornithologie que le faisan doré de la Chine ne portait pas l'éperon, condition de rigueur du reflet fulgurant, et mes propres observations m'ont confirmé cent fois les rapports de ces livres ; mais j'ai besoin d'autorités plus imposantes que les dires de ma vue, le plus trompeur des sens, pour renoncer à ma foi dans l'unité de système de la nature, et les lumières de ma raison, supérieures à celles de mes yeux, ne veulent pas que je me laisse aller ici à condamner l'analogie infailible sur la simple déposition d'un misérable fait variable et contingent. J'admets que le faisan doré ne porte plus aujourd'hui l'éperon, mais la question est de savoir s'il ne l'a pas porté jadis, au fond de sa forêt natale, sur les bords fortunés de la rivière Jaune ou de la rivière Bleue. Il est très-possible, en effet, que le faisan doré, qui compte déjà dans sa patrie quelques milliers d'années de servitude, ait subi l'influence de cette civilisation chinoise dont l'idée fixe est de tout rabougir : oranger, pied de femme et le reste. Il est possible que le faisan captif, n'ayant plus de combats à livrer, ait fini par se débarrasser d'une arme qui l'embarrassait dans sa marche et qui lui était complètement inutile. Ainsi nous avons vu tout récemment dans nos étables certains taureaux se défaire complaisamment de leurs cornes pour rassurer leurs maîtres ; ainsi nous avons vu autrefois, dans les salons de Versailles, les héros de Fontenoy ceindre l'épée de baleine au lieu de l'épée homicide. Or, parce qu'il aura plu à certains taureaux pacifiques, et même à tous les taureaux, de déposer leurs cornes, l'analogiste courageux serait-il mal venu et traité de factieux pour affirmer plus tard que l'essence du ruminant est de porter armure en tête ? Non sans doute, parce que tout le monde comprend qu'il ne s'agit ici que de savoir comment la nature a fait au commencement des choses et non pas ce que l'art de l'homme a pu faire depuis. Et il en doit être du faisan doré de la Chine comme du taureau sans cornes de Durham. Je n'ai besoin que d'un seul cas, d'un seul où le faisan doré ait repris l'éperon qu'il a déchaussé depuis des siècles, pour avoir raison contre tout le monde et pour réduire à néant toutes les accusations de versatilité et de contradiction lancées contre la nature. Il est bien évident que là où la liberté est elle-même l'exception, c'est l'ex-

ception qui doit être prise pour la règle générale. Il faut peut-être tuer cent cailles pour en rencontrer une qui présente le tubercule corné que nous savons être le premier degré de l'éperon, mais cette rareté n'empêche pas que ce caractère ne soit le véritable type générique de l'espèce.

Donc je ne séparerai pas le faisán doré du groupe qu'il commande avant qu'on ne m'ait fourni la preuve que jamais cette espèce n'a chaussé l'éperon à l'instar du francolin et du coq. Il m'en coûterait trop de renoncer à mes habitudes analogiques pour diviser ce que la nature a uni. Après cela, l'ergot du faisán doré est quelquefois si pointu et si dur qu'il peut bien passer pour éperon.

Le faisán doré, originaire de la Chine, n'a été introduit et domestiqué en Europe que dans le cours du siècle dernier. Aux Anglais, ai-je dit, appartient l'honneur de la conquête à laquelle le nom de Hans Sloane demeure glorieusement attaché. Le faisán doré se reproduit parfaitement en domesticité et même à l'état sauvage dans les parcs ; c'est celui dont l'éducation coûte le moins de peine et de frais. Seulement, comme la mère est mauvaise couveuse, il importe de lui retirer l'administration de ses œufs et de les confier à une poule domestique.

Le faisán doré n'est guère plus gros que la bartavelle ; c'est le plus petit de tous les faisans, ce qui ne l'empêche pas de prendre femme dans toutes les espèces du genre et même de se marier avec la poule domestique. Les métis qui naissent de ces mariages forcés sont généralement stériles et plus remarquables par la délicatesse de leur chair que par l'éclat de leurs couleurs.

Le faisán doré est une de ces créatures merveilleuses pour lesquelles la nature semble avoir épuisé toutes ses munificences, empruntant au prisme solaire toutes les notes de sa gamme et à toutes les pierres précieuses le scintillement de leurs feux. Longtemps on ne l'a connu en Europe que par les peintures des Chinois, et alors tout le monde le prenait pour un oiseau fantastique éclos dans le pays des rêves, ou pour la pourtraiture impossible d'un phénix quelconque d'Arabie. En effet, le faisán doré est un oiseau hors ligne, une sorte d'écrin vivant qui ne peut se mouvoir sans faire jouer de toutes parts les rubis, les topazes, les émeraudes, les sa-

phirs dont sa robe est semée. On remarquait à la première exposition universelle de Londres un perroquet de diamant estimé sept millions. Ce perroquet artificiel, que je n'ai pas voulu voir, n'était qu'un moule informe et terne en regard du faisau doré vivant, qui ne vaut qu'une guinée.

Il porte sur la tête une huppe dorée et relevée en forme d'arc dont les filets soyeux retombent gracieusement sur la nuque et s'y fondent avec un charmant camail mobile à fond aurore zébré de stries noirâtres, et échancré sur la gorge dans toute sa hauteur. Au-dessous de cette fraise mobile et impatiente qui s'agite et se gonfle comme la crinière d'un étalon arabe, s'étend une large zone d'un vert sombre à reflets cuivreux qui couvre toute la partie supérieure du corps jusqu'à la naissance des ailes. Le dos, le plastron et l'abdomen sont coloriés d'un rouge vif plus éclatant que celui du prisme, et qui fait avec la note verte contiguë un accord parfait de couleur. Les rémiges sont ourlées à l'extérieur d'un liséré jaune clair; les grandes couvertures des ailes sont nuancées de noir indigo; le croupion doré comme la crête.

L'élégance de la taille et la vivacité de la physionomie sont à l'avenant de la richesse éblouissante du costume chez le faisau doré. La forme elliptique du corps, l'admirable proportion des jambes qui le portent, la longueur incommensurable des penes de la queue que relève une délicate marbrure de filets noirs et de gouttelettes de vermillon alternant sur fond isabelle, l'animation du regard, la prestesse des mouvements, la grâce des attitudes, tout concourt à faire de ce moule un des chefs-d'œuvre les mieux réussis de la création dernière. Le paon et le dindon font la roue avec leur queue, le coq avec ses ailes, le faisau doré joue de la cravate et de la queue pour emprisonner sa femelle dans le cercle magnétique.

Beaucoup de gens estiment que le paon, le couroucou et l'oiseau-mouche ne peuvent disputer au faisau doré le prix de la beauté. Ils disent que le paon n'a pas de rouge, que le couroucou est exclusivement vert et or, et que l'oiseau-mouche n'est qu'une adorable miniature bonne à monter sur bague, mais qui vole trop vite pour qu'on ait le temps de l'admirer. J'ai entendu d'autre part de ti-

mides coloristes se plaindre de l'excessive énergie des tons du faisán pourpre. Ce reproche est injuste et dicté par l'impuissance; car aucun de ces tons n'est criard dans sa mâle énergie. Chaque note a sa complémentaire pour la plus grande satisfaction des yeux. Ce braconnier de ma connaissance était plus juste, qui refusa de tirer sur un faisán doré de la Chine, *de peür de l'abimer*, et qui eût assassiné sans vergogne une perdrix sur ses œufs et fait de ceux-ci une omelette.

La femelle du faisán doré, un peu plus exigüe de taille que son mari, est un oiseau élégant qu'on citerait avec éloge pour la riche zébrure de sa robe isabelle dans toute autre tribu que celle des faisans. Cette zébrure régulière de barres brunes sur fond jaune terreux est analogue à celle qu'on admire sur le manteau de la bécasse, de l'épervier, de l'autour. J'ai dit que cette espèce était une de celles où l'on voyait s'opérer le plus fréquemment ces incroyables métamorphoses de sexe qui confondent l'imagination et font mentir Blackstone; j'ai dit encore que, s'il était permis aux femelles de se travestir en mâles au gré de leurs caprices, la réciproque était interdite aux mâles, attendu que le féminin est plus noble que le masculin, et que si celui qui peut le plus peut le moins, il ne s'ensuit pas que celui qui peut le moins puisse le plus. On croit que je suis heureux de répéter cette histoire jusqu'à saturation absolue : on se trompe; il m'est toujours douloureux, au contraire, de voir des individus du sexe supérieur pousser l'oubli de leurs devoirs jusqu'à répudier le titre de mère, et je n'accepte jamais pour ces résolutions désespérées d'autre excuse que la maladie, force majeure. Je voudrais même jeter le voile sur ces tristes écarts que l'analogie explique, mais qu'elle déplore amèrement, et pour me consoler de la faiblesse de certaines mères coupables, j'ai besoin de songer qu'il est d'autres poules dans les espèces même les plus voisines de la faisane dorée qui n'ont jamais donné dans de pareils travers, ni excipé de leurs souffrances pour colorer le scandale de leurs métamorphoses. Tous les jours vous rencontrez jusqu'aux portes des grandes villes de pauvres perdrix grises à qui l'oiseleur inhumain a ravi leur couvée et percé le cœur de sept flèches, mais vous

ne m'en citez jamais une à qui le désespoir ait pris toute sa raison et insinué l'idée de se faire coq.

Les faisanes dorées objectent, pour atténuer leurs torts, que tout n'est pas rose dans le métier de mère et qu'elles ont beaucoup à faire pour résister aux persécutions de leurs amants, qui, au lieu de les seconder dans leur tâche familiale, cherchent constamment à les détourner de leurs fonctions de couveuses et d'éducatrices, violent souvent leur domicile à main armée et brisent tout ce qui s'y trouve. Ces excuses ne manquent pas de valeur ; le coq, dans cette espèce, est en effet le plus grand ennemi de la famille qui existe. J'en ai vu qui, après avoir assassiné de sang-froid douze à quinze faisandeaux en moins d'une demi-heure, n'avaient pas honte de réclamer de la propre mère des victimes le prix de leur forfait. Que des mères qui ont subi de pareils assauts redoutent de s'exposer à la récidive, on le comprend sans peine ; on conçoit même que la folie s'empare d'elles à la suite de tels accidents, et que cette folie les porte à renoncer pour toujours aux joies de la maternité et à changer de sexe. Alors le moyen de parer à toutes ces éventualités est celui que j'ai dit, de ravir à la faisane dorée aussitôt qu'elle a pondu l'administration de ses biens.

Les jeunes faisans dorés ressemblent naturellement à leur mère dans le premier âge. Ce n'est qu'après la première mue d'octobre que les coquelets (jeunes mâles) commencent à piquer la maille ; mais il leur faut trois ans pour parfaire leur plumage.

LE FAISAN ARGENTÉ. — Taille double de celle du précédent, le plus grand de tous les faisans acclimatés en France. Tarse nu et dégagé, démarche fière jusqu'à l'insolence ; rapière formidable affilée comme une dague ; mœurs difficiles ; mauvais coucheur dans toute l'acception du terme.

Le faisán argenté est originaire, comme le faisán doré des forêts du Céleste-Empire, et sa domestication remonte, comme toutes les institutions de la Chine, à des âges antéhistoriques. L'éducation des petits de cette espèce ne présente aucune difficulté, et il n'est pas rare de voir des couvées entières réussir. Le faisán argenté adulte brave avec une rusticité sans égale les frimas les plus ri-

goureux. Il se reproduit dans nos forêts aussi facilement que le faisan commun ; j'en ai vu tuer par centaines en 1830 dans les forêts royales de Saint-Germain, de Versailles et de Vincennes. La chair du faisan argenté est aussi délicate que celle du faisan commun.

Les hommes qui ont le sang brûlé par la soif de l'or, et qui ne savent rien de plus beau que ce métal avec lequel tout s'achète en civilisation, ont donné au faisan pourpre le nom de faisan doré. Pour faire pendant à ce nom mal choisi, et parce qu'après l'or ils ne connaissent rien d'aussi beau que l'argent, ils ont donné au faisan noir et blanc le nom de faisan *argenté*.

La nature ayant dépensé follement toutes les couleurs du prisme à peindre le manteau du premier, il ne lui restait plus pour habiller convenablement le second que le blanc et le noir, qui sont en dehors de la gamme. Mais elle a su tirer de ces faibles ressources un parti si avantageux qu'elle a réussi à faire du faisan argenté comme de l'autre un parangon merveilleux de beauté. C'est au point que le faisan argenté a ses partisans fanatiques qui le proclament sous tous les rapports supérieur à son rival. Des goûts et des couleurs il ne faut disputer.

Il y a blancs et blancs comme il y a noirs et noirs ; mais le blanc dont la nature a peint la robe du faisan argenté est un blanc comme on n'en voit guère, un blanc de lait à reflets nacrés. Le noir est un noir sombre à reflets indigo. La disposition hardie des couleurs n'a pas moins contribué à l'effet de magnificence de l'ensemble que le ton même des nuances choisies. Le corps de l'animal est divisé en deux compartiments elliptiques tranchés horizontalement comme ces terrines de faïence qui représentent un lièvre ou un canard. Toute la partie supérieure, à partir du bec jusqu'à la dernière extrémité de la queue, est blanche, à l'exception du front et du sommet de la tête ; toute la partie inférieure, depuis le dessous du bec jusqu'à la naissance de la queue, est noire sans exception. La tête a pour coiffure une huppe noire fuyante dont les dernières plumes font saillie sur la nuque. Les nudités de la face, colorées d'un vermillon plus vif que celui de la croix de Jérusalem, font à l'œil un cadre sanglant. La passion d'amour appelle à cette

partie du visage un tel afflux de vitalité au printemps qu'elle y fait déborder la chair en deux plaques luxuriantes qui retombent et s'arondissent des deux côtés des joues comme les barbes d'une capuche de velours écarlate. Les poètes et les peintres ne se lasseront jamais d'admirer ce détail. La couleur du bec et des pieds est un rouge rosé tendre qui semble être la sensible du noir sombre du plastron et de l'abdomen. Les couvertures des ailes et la partie du dos la plus voisine du croupion sont vergetées dans le sens longitudinal d'étroits filets noirs parallèles qui ont l'air d'être mis là pour adoucir le contraste des deux notes principales et les amener à la fusion.

Le costume des femelles ne ressemble en rien à celui des mâles. Le corps est uniformément vêtu par-dessus comme par-dessous d'une robe d'un brun verdâtre obscur strié de filets noirs dont les détails se perdent. La queue ne s'étend pas comme celle des mâles en longues palmes horizontales, mais se relève seulement en forme de toit ou de chapeau à claque comme celle de la poule domestique. Les petits, comme toujours, portent la livrée de leurs mères dans le premier âge, et les mâles n'endossent la robe virile qu'après la première mue.

Linnaeus, qui était poète, a donné au faisan argenté le nom de *Nyctémère*, mot à mot : *la nuit et le jour*, pour peindre l'opposition tranchée des deux principales nuances de la robe de l'oiseau.

FAISAN A COLLIER. — Ce faisan ne se distingue du faisan commun dont nous allons parler que par un étroit collier blanc qui lui ceint les trois quarts de la périphérie du col. Il vit avec lui dans les bois et ne mérite aucune mention particulière. Il a été introduit récemment en Europe par les Anglais et vient de Chine.

FAISAN COMMUN. — Taille un tant soit peu inférieure à celle du faisan argenté; le mâle adulte pesant quelquefois un kilogramme et demi. Plumage imbriqué à écailles rutilantes cerclées de noir et à reflets bleus, les écailles du col ayant le reflet de l'acier brûlé; nudités écarlates de la face; rudiments d'aigrettes cornues; vol pesant; aile ronde; tarse nu, dégagé, éperonné; queue tectiforme formant un arc immense. Le faisan commun est, comme tous ses congénères, une des plus magnifiques formes de la volatilité.

Le faisan commun, originaire de la Colchide, arrosée par le Phase,

est connu en Europe depuis la conquête de la Toison-d'Or par les Argonautes, c'est-à-dire depuis trois à quatre mille ans. Les Athéniens, qui entretenaient des relations commerciales très-suívies avec les habitants des rives de la mer Noire, furent les premiers Européens qui tentèrent d'acclimater chez eux cette espèce exotique aussi précieuse par sa beauté que par la délicatesse de sa chair. Les gourmands de Rome le reçurent des Grecs, mais ne l'apprécièrent pas à sa juste valeur. L'oiseau du Phasé n'était guère connu que de nom en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en France avant l'époque des Croisades. C'est seulement à partir de cette date mémorable qu'on le voit figurer sur la table de l'empereur comme sur celle du pape et remplacer le paon dans son rôle de rôti d'honneur. L'histoire nous a conservé le cérémonial usité dans les cours d'Orient pour la présentation et le dépeçement de cette pièce pivotale. C'est de la pratique des écuyers-tranchants de Constantinople que nous est venue la singulière habitude de servir le faisan avec sa queue entière et le chef garni de ses plumes. Ainsi la conquête de l'oiseau du Phasé par les héros coalisés de l'Europe a été deux fois dans l'histoire, et à quelques milliers d'années de distance, le plus doux fruit, sinon l'unique but, de deux des plus mémorables mouvements d'hommes qui se soient opérés sur la surface du globe. Je veux parler de l'expédition des Argonautes et de celle des Croisades, entreprises grandioses qui ouvrirent tant d'horizons nouveaux à la chasse et aux beaux-arts, à la cuisine, au commerce et à la politique. Le faisan a le droit d'être fier de son illustration historique; car peu de noms réveillent autant de poétiques souvenirs que le sien. Trop heureuse, ma patrie, si chacune de ses guerres lui eût rapporté un volatile de ce mérite pour prix de ses sacrifices en hommes et en argent! Mais ma patrie a possédé, hélas! une partie de l'Inde asiatique, Madagascar et Maurice, le Sénégal, le Canada, la Louisiane, Saint-Domingue, sans qu'aucun de ses hommes d'État ait songé à emprunter le moindre vélocipède à ces riches colonies, si riches d'espèces domesticables. Elle a reçu le dindon des Espagnols, le faisan doré des Anglais, etc., elle a pris de toutes mains sans rien rendre à personne. Je ne me console pas de cette position d'infériorité humiliante de mon pays vis-à-vis des autres puissances, et je

ne saurais me faire à ce dédain stupide pour le seul genre de conquêtes qui puisse légitimer l'ambition d'un grand peuple.

Si j'estime la gloire d'Alexandre de Macédoine par-dessus toutes les autres, ce n'est pas parce qu'il a fondé plus de villes que les autres conquérants n'en ont démoli ou égorgé plus d'hommes que ses rivaux; c'est avant tout parce qu'il a conquis plus de bêtes qu'aucun de ces grands vainqueurs qui ont marqué d'une longue traînée de sang leur passage sur la terre. La science zoologique et la cuisine moderne ne savent pas assez ce qu'elles doivent de reconnaissance à la mémoire d'Alexandre qui entretenait une armée de chasseurs naturalistes tout exprès pour enrichir les collections d'Aristote de toutes les bêtes de l'Inde et de la Perse, et qui apprit à l'Europe une foule d'animaux et de fruits inconnus. Un fleuron manquera toujours pour moi à la couronne de gloire de l'Empire, qui coûta à la France trois millions de soldats et deux fois autant à l'Europe, parce que je demande vainement à cette gloire le nom du volatile qu'elle nous a rapporté des champs de bataille d'Égypte, de Russie et d'Espagne pour prix de tant de sang.

Les rois de France passionnés veneurs et passionnés fauconniers poussèrent vivement dès l'origine à la propagation du faisán dans les forêts de la couronne. La Noblesse, qui de tout temps se modela sur la cour, n'eut garde de mentir à ses traditions en cette circonstance. Le Clergé, qui sut toujours tempérer les pratiques austères de la vertu et les jeûnes du carême par les récréations innocentes de la table, offrit généreusement l'hospitalité de ses vignobles à l'oiseau réputé la perle des rôtis. Les derniers faisans du Midi appartinrent à des moines ainsi que les derniers serfs, et la première espèce perdit énormément à la disparition des ordres religieux.

L'art de la faisanderie se créa donc de bonne heure en France, et il atteignait déjà sous le règne des Valois à des résultats magnifiques. A cette époque, toutes les forêts du domaine royal, tous les parcs des châteaux du Berry et de la Loire, tous les bois, toutes les vignes des riches abbayes, sont peuplés de faisans. Le coq est assuré de l'inviolabilité par son titre de gibier royal de première classe; des édits très-sévères interdisent formellement le meurtre de la poule. La fortune de l'oiseau s'en va toujours crois-

sant avec celle de la famille des Bourbons, depuis l'avènement de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI. Après avoir atteint son apogée sous ce dernier règne, elle subit une éclipse sous la révolution, puis se relève sous l'empire, héroïque période où tous les hommes en état de porter le fusil sont entraînés à la gloire de brigade en brigade, où la guerre d'extermination que se font entre eux les peuples procure quelques moments de répit au malheureux gibier. Cette fortune semble même briller d'un éclat plus vif que jamais sous la monarchie restaurée; mais cet éclat, hélas! n'est qu'éphémère. Bientôt l'expédition de Rambouillet a lieu, et l'inviolabilité du faisan disparaît dans la catastrophe où sombrèrent tant d'autres inviolabilités, où furent découronnées tant de têtes royales. L'expédition de Rambouillet s'appellera dans l'histoire le Waterloo du faisan, du daim et du dix-cors. Ainsi tout fuit, ainsi tout passe.

Le faisan, ne pouvant tenir contre les révolutions politiques dont il sera toujours la première victime, l'espèce est menacée en France d'une disparition prochaine. Déjà l'espace qu'elle occupe est réduit à une misérable superficie qui n'est pas la trentième partie du territoire national. Le centre de cette province privilégiée est Paris; son rayon n'a pas plus de vingt-cinq lieues et se réduit chaque jour. Les faisans ont disparu des contrées de la Garonne et du Rhône; deux ou trois parcs murés de la Touraine et du Berry en conservent encore quelques-uns pour la montre. La race est sur ses fins; le gouvernement et la loi laisseront-ils périr entre nos mains cette dernière richesse?

Je dirai une autre fois le moyen de propager indéfiniment le faisan à l'état libre, en compagnie du paon, du dindon, de la pintade et de dix autres. J'invite dès aujourd'hui l'administration qui tient sous sa dépendance la régie des forêts du domaine à y interdire sévèrement la chasse, et à consacrer exclusivement le million d'hectares qu'elle possède encore à l'acclimatation et à la propagation de toutes les nobles races de fauves et de pulvérateurs tant anciennes que nouvelles; à encourager par de fortes primes la destruction de tous les animaux nuisibles, loups, renards, blaireaux, fouines, pu-tois, buses, corbeaux, pies. En Harmonie, où les plaisirs de la chasse et l'éducation des bêtes tiennent une place immense dans la

vie des humains, toutes les forêts, tous les jardins, les plaines, les coteaux, les cimes, sont émaillés de myriades de pulvérateurs dont la personne est sacrée pour chacun, parce que chacun sait que le nombre des individus de chaque espèce est en rapport parfait avec les besoins de l'État ou de la commune, parce que la chasse y est l'objet de fêtes solennelles auxquelles toute la population est conviée, et que personne ne voudrait attenter par une jouissance égoïste et individuelle aux jouissances de la masse. L'esprit d'antagonisme universel qui dévore le civilisé lui fait considérer cet état de choses comme une utopie absurde. Je voudrais être seulement administrateur suprême des eaux et forêts de France pendant une décade pour le faire revenir de son incrédulité. Je tiens même que dans la situation actuelle, avec les seuls moyens de prime dont l'administration dispose et sans moi, il est facile de détruire en un an tous les loups, tous les renards et tous les blaireaux de France. Quant à la fouine et au putois, au corbeau, à la pie et à la buse, si la destruction de ces méchantes bêtes exigeait quelques années de plus, au moins serait-il aisé d'en supprimer dès la première campagne les trois quarts. Les économistes, qui ont l'air de s'occuper sérieusement des moyens d'augmenter le bien-être universel, ne se font pas une idée de ce que gagnerait la fortune publique à l'extermination des voleurs et des parasites que je viens de nommer.

Le faisan commun, aujourd'hui parfaitement acclimaté en France, est l'honneur des forêts et la gloire des festins. Sa chair, sans être aussi délicate que celle de la bécasse et de la caille, acquiert par la *faisandaison* un fumet supérieur et une tendreté exquise. Aucune espèce de gibier ne le vaut peut-être pour la confection du pâté. Le coulis préparé avec les os pilés du faisan qui a subi la broche et l'addition de la truffe enfante des condiments à faire regretter aux élus le séjour de la terre.

Le faisan est un de ces tapageurs éperonnés dont nous savons les mœurs, provocateur et superbe à la surface, lâche et craintif au fond, et ne demandant qu'à servir de cible à la mitraille, pourvu qu'on lui assure jusque-là le vivre et le couvert. La femelle, sans être aussi bonne mère que la dinde et la poule domestique, possède néanmoins à un degré éminent la plupart des vertus de son sexe,

la fécondité notamment. Aucune espèce n'a donc été plus visiblement destinée par la nature à servir les plaisirs de l'homme en mode composé. Ajoutons que dans cette famille un coq peut suffire à dix poules, et qu'il importe de limiter le nombre de ces sultans pour garantir les couveuses de leurs obsessions. Pour toutes ces causes, la propagation du faisau doit revêtir aux yeux de tous les hommes d'État le caractère le plus prononcé d'utilité publique. Quelle gloire pour un Colbert d'avoir descendu le prix du faisau à la portée de toutes les bourses! et comme un corps savant qui aurait pour mission spéciale d'accomplir ces grandes choses me semblerait plus utile que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres fondée pour deviner des rébus égyptiens!

Profitons de la circonstance pour rendre un hommage mérité aux services du savant professeur du Collège de France qui vient de doter sa patrie de la féconde industrie de la pisciculture, art nouveau, art sublime, au moyen duquel toutes les eaux de la France seront repeuplées avant peu d'anguilles, de saumons, de truites, etc. Honneur et gloire à M. Coste, qui a détourné ses regards de la voûte céleste pour les reporter sur la terre; qui laisse sommeiller dans leur tombe les générations enterrées pour s'occuper exclusivement du sort de ses contemporains et de celui des générations à venir! Que l'humanité tout entière lui vote sur ma proposition un millier de statues et de couronnes d'or, pour que la récompense soit digne du bienfait, et pour que les lauriers du nouvel Aristide suscitent un nouveau Thémistocle qui trouve à son tour le moyen de repeupler indéfiniment de gibier les forêts et les plaines!

Le faisau est ami des fourrés, des taillis, des hautes herbes, des glaïeuls desséchés, qui forment la ceinture des mares. Insectivore, granivore, baccivore, frugivore, la Nature lui fournit pour chaque saison une nourriture nouvelle, afin que sa chair soit en tout temps plaisante et salutaire à l'homme. Là où la forêt manque, ainsi qu'en Angleterre, il s'accommode parfaitement du couvert des récoltes, et ne regrette de ses forêts que les œufs de fourmis. Le grain qu'il affectionne par-dessus tout est celui du sarrasin, grain brûlant qui enivre et pousse à la bataille. Le raisin est encore un

des fruits de son goût; le gland qu'il déterre sous la neige, et qu'il ouvre en quatre d'un coup de bec, le maintient en bon point pendant l'hiver. Quoique sédentaire par nature, il semble éprouver chaque année pendant quelques semaines le besoin de déplacement qui tourmente tant d'espèces. Cette manie de vagabondage, désastreuse pour l'espèce, coïncide constamment avec la venue des brouillards; la poule paraît en être plus vivement affectée que le coq. A cette époque, les propriétaires des parcs à faisans qui tiennent à la conservation de leur gibier sont obligés de faire battre une ou deux fois par jour les lisières de leurs taillis pour faire rentrer les vagabonds dans le fort des enceintes. C'est le temps où le braconnier fait le plus aisément sa main sur la rive des bois.

La poule domestique donne avec le faisau commun ce métis remarquable dont j'ai déjà parlé, le coquart, produit d'une haute taille et d'une haute saveur, supérieur de beaucoup à ses auteurs pour la délicatesse de la chair. Le coquart, à qui l'analogie assigne dans l'avenir de hautes destinées culinaires, semble avoir compris sa mission, car il ne cherche pas même à se reproduire. Toutes ses tendances sont féminines; il n'aspire qu'à couver.

Les variétés sont nombreuses dans l'espèce. La première de ces variétés est la panachée, qui ne tarde pas à passer à la variété blanche, laquelle se conserve et mérite par conséquent de tenir une place dans la nomenclature.

C'est à cette riche famille des faisans qu'appartient ce magnifique oiseau des îles de la Sonde qu'on appelle l'Argus, qui rivalise avec le paon pour la grandeur de la taille et l'emporterait sur lui pour la beauté peut-être, si l'éclat de la couleur de sa robe était à l'avant de la richesse et de l'ordonnance admirable des dessins dont elle est ornée. L'argus a reçu son nom de l'ocellation de ses plumes secondaires dont le développement anormal donne aux ailes étendues de l'oiseau la figure parfaite d'un manteau vénitien jeté sur ses épaules et recouvre carrément tout le corps jusqu'à l'origine de la queue. L'argus est un de ces chefs-d'œuvre qui s'admirent et ne se décrivent pas. J'ai cherché dans le cercle de mes connaissances botaniques et minéralogiques une couleur pour peindre ce manteau de velours aventurine constellé de grands yeux noirs ouverts et disposés

avec une régularité si parfaite sur la longueur des ailes, je n'en ai pas trouvé une seule. J'ai demandé une forme pour caractériser ces deux pennes caudales immenses qui donnent à l'oiseau, du bout du bec à l'extrémité de la queue, une taille de quatre à cinq pieds, et dépassent toutes les proportions de la fantaisie faisanesque; je n'ai pas été plus heureux dans cette seconde tentative que dans la première, et j'ai dû renoncer à mes recherches. Il m'eût fallu, hélas! pour décrire convenablement ces merveilles, deux choses que je n'ai pas, le vocabulaire inépuisable et le style diamanté de Théophile Gautier, un grand artiste et un grand poète qui peint avec la plume comme Decamps avec le pinceau, et semble posséder seul... *cet art ingénieux De peindre la parole et de parler aux yeux.*

Le faisan, plus distingué de tenue et de costume que le coq domestique, plus jaloux de sa liberté, plus réservé dans ses amours, plus digne dans tous ses actes, est le véritable emblème du raffiné de cour, du gentilhomme ami du faste, toujours prêt à se couper la gorge avec le premier venu pour le plus futile des motifs, mais trop fier cependant pour se donner en spectacle au public. Le faisan nous transporte en pleine civilisation, en ces règnes de corruption élégante et parée où la convoitise et l'égoïsme cherchent à se dissimuler sous un brillant vernis d'urbanité et de grâce. Le mâle s'adonne à la dissipation et à la débauche; la poule, séduite par les propos galants des beaux diseurs, ne tarde pas à trouver fatigantes les sublimes fonctions de la maternité. Elle commence par se débarrasser des charges de l'éducation de sa famille sur des nourrices étrangères, adopte peu à peu les principes et les allures du mâle, puis finit par se dégrader complètement en empruntant à l'autre sexe son costume et son verbe. Elle y gagne de n'être pas un coq et de n'être plus une poule. Le boulevard et le bois de Boulogne sont pavés de ces êtres-là.

Entre le faisan qui porte un commencement d'aigrette et le paon couronné se glissent plusieurs moules intermédiaires d'une beauté également éblouissante, tous habitant les îles de la Sonde ou l'Asie orientale, tous portant l'éperon, tous excellents de chair autant que riches de parure, tous faciles à domestiquer et destinés à être ral-

liés par l'Anglais avant un quart de siècle. Du nombre de ces royales espèces sont :

1° Le Népal Tragopan, superbe vélocipède de la taille d'un chapou du Mans, porteur d'un manteau roux brun à reflets de cantharide, parsemé de taches blanches, rondes et cerclées de noir. Le tragopan, dont le chef est orné de deux cornes à l'instar de celui du bouc, est originaire des montagnes de l'Himalaya.

2° Le Lophophore, moule merveilleux de la même grandeur, espèce de miroir métallique à aigrette et dont l'irisement perpétuel empêche de distinguer les véritables nuances.

3° L'Éperonnier, c'est-à-dire l'éperonné par excellence, ainsi nommé de la superfétation ridicule d'ergots dont il arme sa jambe. L'éperonnier est le moule réduit ou plutôt le précurseur du paon ; il a de l'oiseau de Junon les traits, la physionomie, la couleur générale, et déjà même ses tectrices caudales laissent voir, enchaînées dans leur gangue de plumes grises, quelques-unes de ces ocellations admirables velours-pensée, or et azur, dont la profusion inouïe va faire de la queue de l'oiseau royal le plus splendide et le plus éblouissant des écrins. Tous ces magnifiques gibiers-là seront aussi communs avant cent ans dans les forêts de l'Algérie et de la France que la grive et le rouge-gorge aujourd'hui.

LE PAON. — Il existe deux espèces de paon, indépendamment de l'éperonnier qui devrait être rangé dans ce genre, dont l'ocellation des tectrices caudales est le caractère typique. Ces deux espèces sont : 1° le paon domestique, dont l'aigrette se compose d'un faisceau de filets déliés terminés par une palette ; 2° le paon spicifer ou à épis, dont l'aigrette est composée de plumes allongées et barbues dans toute leur longueur. Cette espèce, plus rare que la première et domestiquée à peine, a pour patrie Java et le Japon.

Le paon est la merveille des merveilles de la Nature quant à la richesse du costume. Il est d'autant plus impossible de lui contester le prix de la beauté suprême que la Nature elle-même le lui a décerné en lui posant sur la tête l'aigrette triomphale. Les Grecs, fins connaisseurs en matière d'esthétique, ont consacré cette royauté en faisant de l'oiseau sans rival l'attribut de Junon, la reine acariâtre de l'Olympe. Personne n'est plus convaincu, du

reste, que le paon lui-même de la divinité et de la légitimité de ses droits au sceptre de beauté.

Aucun être sur la terre n'est plus vain de ses dons naturels, ne se mire avec plus d'amour dans sa propre splendeur et ne fait chaoyer avec plus de complaisance et d'adresse les pierreries de sa robe. Il suffit qu'une femme, qui passe auprès de lui, s'extasie un peu haut sur l'éclat de sa parure pour qu'il étale aussitôt l'écrin de ses bijoux et les fasse miroiter au soleil comme pour dire : Admirez. Il fait moins de frais pour les hommes.

Ovide comprenait admirablement le mobile de vanité qui fait agir le paon quand il écrivait ce distique :

Laudatas ostendit avis Junonia pennas,
Si tacitus spectes, ipsa recondet opes.

« L'oiseau de Junon aime à déployer ses riches plumes devant ceux qui l'admirent ; il les renferme dans leur étui dès qu'on n'applaudit plus. »

C'est pour la même cause que le paon se retire à l'écart par les temps nébuleux, qui sont peu favorables au miroitement des pierreries ; car il n'aime à se montrer que sous son jour le plus avantageux. L'oiseau de Junon est de l'avis de toutes les coquettes, qui pensent judicieusement que ce ne serait pas la peine que Dieu les eût faites belles si personne n'était là pour le voir et le dire.

Lorsque la mue d'été l'a dépouillé de son costume de noces, le paon se considère comme frappé de déchéance et cherche la solitude. Après avoir excité si longtemps l'envie, il craint d'inspirer la pitié. L'orgueil n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, son défaut capital, mais bien la vanité, qui est une dominante opposée à l'orgueil ; car l'orgueil est la satisfaction de soi-même, la vanité est le besoin de l'approbation d'autrui.

De pauvres observateurs, qui ne se doutaient guère des secrets desseins de Dieu, ont écrit que ce n'était pas la coquetterie toute seule qui poussait le paon à hisser tous les pavillons de sa beauté à la fois, et que l'éventail de sa queue lui servait aussi de parasol. Cette opinion est tout simplement absurde. Si la Nature avait eu réellement l'intention de faire don à l'oiseau d'un parasol, elle ne lui en

aurait pas interdit l'usage pendant les mois les plus caniculaires ; elle n'aurait pas décidé que la saison du printemps, où le soleil est très-tolérable, serait celle où le paon se pavanerait le plus. Quand Dieu fait un oiseau très-beau, c'est pour lui donner les moyens de plaire à sa femelle ou pour qu'il soit un familier de l'homme. La beauté merveilleuse du paon lui a été attribuée pour l'un et l'autre motifs.

On a fait courir encore le bruit que la bête avait de vilains pieds, qu'elle ne pouvait les regarder sans rougir, et que la désolation qu'elle éprouvait de cette infirmité était la cause qui lui arrachait de si lamentables plaintes. Aucune de ces sottises, qui sont passées à l'état de préjugés vulgaires, n'a le moindre fondement. Les pieds du paon n'ont rien de disgracieux, et l'oiseau n'a point à cet endroit de mortifications à subir. Ces pieds sont taillés en force comme ceux de tous les coureurs, mais parfaitement proportionnés au poids et au volume du corps. Plus élancés, ils auraient fait défaut à l'harmonie de l'ensemble, qui exige évidemment un robuste appareil de locomotion pédestre en compensation d'une si lourde queue et de si courtes ailes. D'ailleurs l'oiseau a été créé pour être vu marchant, par conséquent il est impossible qu'il pêche par les pieds. Mais j'avoue volontiers que la clameur du paon agacé par l'orage est l'une des plus détestables criailleries qui se puissent ouïr ; ce qui signifie que cet oiseau n'est pas né pour orner les basses-cours ni pour vivre dans le voisinage immédiat de l'homme.

Ce n'est pas, en effet, pour les salir et les traîner dans la boue fétide des fumiers que la Nature donne aux paons et aux faisans des robes magnifiques et des manteaux à queue brodés de pierres. Si elle avait voulu faire de ces deux espèces comme du coq domestique des oiseaux de basse-cour, elle leur aurait retroussé la queue comme elle a fait pour le coq, qu'elle a réussi à préserver ainsi de la souillure du milieu où il est destiné à vivre. Le paon ne déchire les oreilles aux gens que pour leur rappeler qu'il a été créé pour l'ornement des parcs et des forêts et non pour l'ornement de l'intérieur ; il ne dégrade les murailles que pour avertir qu'il fait mieux juché sur une branche d'arbre que sur un pan de mur. On ne peut pas se figurer jusqu'à quel point tous ces jolis oi-

seaux, qui savent avoir été mis au monde pour poser et pour se faire voir, tiennent à ces minuties d'encadrement et redoutent de perdre un détail. Le paon se plaint de n'être pas assez en vue sur l'arête de la toiture, parce qu'il y a un côté du bâtiment d'où l'on n'aperçoit pas sa queue; il préfère pour perchoir un fût de colonne ou une simple branche de chêne où il fait tableau de n'importe où. Tous les éperonnés, du reste, sont les ornements naturels des arbres des jardins enchantés, et l'homme intelligent qui sait leur mission et leur rôle est tenu de leur faire des séjours, des perchoirs et des perspectives proportionnels à leurs attractions.

Le cri désagréable du paon est même une punition du ciel, Dieu n'ayant accordé les voix mélodieuses qu'aux seuls amants fidèles. Polygamie et mélodie sont deux choses qui s'excluent chez les bêtes comme chez les hommes. La musique des mahométans est un charivari infernal. On peut aimer vaillamment sans être un ténor de première classe, mais on ne peut pas être un ténor de première classe sans aimer vaillamment. Le merle moqueur d'Amérique, qui passe pour posséder le plus magnifique gosier du monde, est la perle des amoureux.

Le paon vit donc comme tous ses congénères sous le triste régime de la polygamie; néanmoins ses façons amoureuses n'ont rien de l'emportement et de la brutalité de celles du coq domestique. Il ne demande point à la violence la faveur qu'il peut conquérir par des moyens plus nobles. Sa tactique innocente consiste à enfermer la poule dans un cercle magique pour l'éblouir par ses magnificences et la fasciner par ses passes. La morale la plus rigoureuse n'a réellement rien à reprendre à ces démonstrations délicates qui témoignent d'une ardeur passionnée en même temps que d'un respect profond des droits de la femelle. Malheureusement la véhémence de la passion conduit ce mâle, comme tous les autres, à rechercher le nid de la poule et à lui casser ses œufs pour la détourner de ses devoirs et la retenir indéfiniment sous le joug des plaisirs. Mais elle, qui sait de quels excès les amoureux trop ardents sont capables, emploie tant de détours et de ruses pour cacher sa retraite qu'elle finit par dégoûter son persécuteur d'une recherche inutile. Comme il s'en faut cependant de beaucoup que le

dévouement maternel de la paonne égale celui de la poule domestique, encore moins de la dinde, il est prudent de lui retirer ses œufs pour les confier à cette dernière.

On dit que l'ortie, qui est si bienfaisante au dindon et qui l'aide si puissamment à *piquer le rouge*, est funeste au paon. Il serait curieux de savoir si par contre la digitale pourprée, qui est mortelle au dindon, ne serait pas dans certains cas favorable à la santé du paon. L'analogie passionnelle serait heureuse qu'il en fût ainsi ; car le paon symbolise pour elle un valeureux champion d'amour ; le dindon, au contraire, un amoureux transi. Or, il serait logique que l'ortie, qui doit être un puissant tonique, fût bienfaisante au tempérament glacial et funeste au volcanique, et que la digitale, qui est un narcotique, refroidît complètement le transi et calmât l'impétueux.

J'ai dit que le suprême artiste avait mis la beauté de l'argus sur ses pennes secondaires, qu'il avait semées d'yeux comme l'aile du papillon. Ce n'est plus l'aile, c'est le groupe des tectrices caudales et les rectrices elles-mêmes qui deviennent le champ de l'ocellation chez le paon. Chacune de ces pennes et de ces plumes est composée d'une baguette solide à laquelle s'insèrent des barbules frisées d'une couleur indéfinissable, rouge, brun, vert et or. Le feutrage de ces barbules, lâche vers la naissance de la tige, se resserre à mesure qu'il approche de l'extrémité, où il s'épanouit comme un cœur dont le centre est marqué d'une ocellation réniforme de ve-lours pensée autour de laquelle circule une série d'arcs-en-ciel encadrés les uns dans les autres. Le nombre de ces ocellations, qui figurent des soleils tout aussi bien que des regards humains, doit être en rapport avec celui des planètes de notre tourbillon pour des causes que je sais, mais qu'il est inutile de dire. Les civilisés ne sont pas encore parvenus à produire avec l'outremer, l'indigo et le prussiate de fer, la teinte d'azur profond qui colore chez le paon la devanture de la poitrine et du col ; mais ils ont trouvé le secret de donner à quelques-unes de leurs étoffes de soie le reflet mordoré des plumes qui couvrent les épaules. Ils imitent aussi quelquefois assez bien dans leurs feux d'artifice, au moyen d'une gerbe de fusées volantes qu'ils appellent le bouquet, cette gerbe

d'éclairs éblouissants qui jaillit tout à coup d'une queue de paon qui se déploie en éventail.

La beauté radieuse du paon n'est pas son seul mérite. Sa chair est excellente rôtie ou à la daube, et n'a besoin, comme celle du faisán et de la bécasse, que de se faire un peu pour acquérir toute la saveur dont elle est susceptible. Il y a dans la pâtisserie française une superbe position à prendre pour un artiste un peu ambitieux, celle de fabricant de pâtés de paon. L'analogie m'a tenu sur les propriétés merveilleuses de cette invention désirable des propos enthousiastes, et j'ai vu dans ma pratique des estomacs très-faibles se remonter rapidement sous l'influence de certain coulis fait d'os de paon et de queues d'écrevisse de Meuse, pilés ensemble avec égard et convenablement lessivés de madère. J'éprouve à cette occasion le besoin de déclarer aux pâtissiers de Pithiviers et de Chartres que leurs pâtés de perdreaux et d'alouettes ne sont pas des pâtés, attendu que le vrai pâté se tranche à la cuiller comme la terrine de foie gras de Toulouse ou de Strasbourg, et n'admet jamais l'os. La Nature n'a pas fait les os de gibier pour être mangés par l'homme, mais bien pour être convertis en des jus et en des gelées d'une saveur puissante qui doivent servir de gangue et d'enveloppe aux ailes et aux cuisses. Le pâté d'alouettes ou de perdrix non désossées est une mystification coupable et une véritable insulte de la fabrique paresseuse à la consommation trop facile. La révolution est à faire dans le pâté comme partout.

La conquête du paon est une des premières de l'homme et probablement une de celles qui lui ont le moins coûté. Entre l'oiseau désireux de la louange de l'homme et l'homme désireux de la chair de l'oiseau, la connaissance, en effet, ne dut pas tarder à se faire. On ne sait pas au juste depuis combien de mille ans le paon est domestiqué dans l'Inde, sa patrie; mais il paraît certain que sa domestication a précédé celle du coq, originaire des mêmes contrées que lui. Et pour qu'on lui ait donné place dans l'Olympe, il fallait que sa célébrité fût déjà très-grande lors de la fondation de cet établissement, qui remonte assez haut.

Les Athéniens, qui étaient des amateurs passionnés d'oiseaux rares, avaient beaucoup entendu parler du paon au temps de la guerre

médique; mais la véritable date de la grande introduction de cet oiseau en Europe est celle de l'expédition d'Alexandre, dont la mémoire m'est si chère. De la Grèce, où il s'acclimata rapidement, l'oiseau passa en Italie à la suite des triomphes des Flaminius et des Paul Émile. C'était le temps où cette stupide loi Fannia qui proscrivait le chapon et les autres délices de la table n'était plus dans les mœurs de Rome; c'était l'aurore de la belle époque culinaire latine où Lucullus se montrait plus fier d'avoir conquis la cerise du Pont et la galette de la Cappadoce que d'avoir vaincu Mithridate, où un Métellus Scipion inventait le pâté de Strasbourg. On dit que le premier paon qui fut mangé à Rome le fut à la table d'Hortensius, l'avocat de Verrès et le rival de Cicéron. Le succès du nouveau rôti dut être immense, puisque nous voyons à quelque temps de là un certain Aufidius Lurco qui tire de l'engraissement des paons un revenu annuel de 60,000 sesterces (15 à 18,000 francs). Les Romains, qui ne possédaient pas la vingtième partie de nos ressources en matière de préparations culinaires, et qui n'avaient pas de sucre pour faire les confitures, n'en ont pas moins dépassé de cent coudées les modernes dans l'art d'engraisser les oiseaux et surtout les poissons. Le rôti de paon régna comme mets d'honneur sur la table de tous les grands d'Europe pendant mille ans et plus, de l'an 400 à l'an 1400 environ. J'ai dit le tort que le faisan de l'Anatolie lui fit vers le milieu du XII^e siècle; le dindon de l'Amérique l'acheva. Je n'hésite pas à considérer la disparition du paon comme une calamité publique. L'éducation du paon n'est pas plus difficile ni plus coûteuse que celle du dindon, et sa chair a des mérites que celle de l'oiseau des jésuites ne possédera jamais. Mais j'oublie que la propagation illimitée d'un oiseau de cette beauté, de ce fumet, de cette taille, ne peut être qu'une utopie chez les civilisés.

Fourier a fait du paon l'emblème de l'Harmonie sériaire qui s'appuie sur la Civilisation, phase de laideur morale que figure la laideur physique des pieds du paon. Je n'ose pas accepter l'analogie comme parfaite, malgré le respect dû à l'autorité du maître, parce qu'il est évident que Fourier a cédé sans le vouloir à la pression du préjugé populaire qui a calomnié les jambes de l'oiseau, et ensuite parce que je ne puis admettre comme emblème d'harmonie

une bête polygame douée d'un organe criard. Je suis plus disposé à voir dans l'oiseau magnifique, amoureux de sa propre beauté, avide de louanges et heureux du soleil, un glorieux épris de la fausse grandeur. Je retrouverais volontiers encore dans le paon natif d'Orient, chamarré de pierreries sur toutes les coutures et léger de cervelle, l'image des souverains barbares ses compatriotes, Grands Mogols, Shas, Nababs, dont la robe vaut des royaumes, dont rien n'égale l'orgueil, le faste et l'insolence dans la prospérité, mais qui s'alarment et se désespèrent à la vue du moindre nuage, et ne savent plus où cacher leur honte quand le vent de l'adversité a soufflé sur leur gloriole et les a dépouillés de leurs vains oripeaux.

LE COQ DOMESTIQUE. — Originaire de l'Inde où on le retrouve encore à l'état libre sous deux ou trois types primitifs, coq de Bantiva, coq Lafayette, coq Sonnerat. Le véritable ancêtre du coq de nos basses-cours est le coq de Bantiva, natif de la presqu'île au delà du Gange, et qui se reproduit tous les jours sans la moindre altération sous nos yeux. C'est un oiseau un peu plus petit que le faisan commun, assez haut monté sur jambes, éperonné à la première mode, porteur d'un manteau rouge-roux à reflets dorés métalliques. Il a le bec voûté, court et robuste, le sommet de la tête orné d'une crête de chair dentelée, simple et longitudinale, colorée d'un rouge vif, avec un fanon très-court et de même couleur joignant le haut de la gorge au menton, plus deux barbillons écarlates s'échappant de la base de la mandibule inférieure. Son col est couvert d'une housse mobile de plumes rutilantes qui lui retombe sur les épaules et lui couvre la poitrine. Sa queue, inégale, tectiforme, relevée en panache, est remarquable par la dimension et la forme des deux plumes caudales intérieures, qui sont de couleur verte, dépassent considérablement les autres en hauteur et retombent en une courbe gracieuse. Plastron verdâtre à reflets cuivreux. C'est le modèle qui se reproduit le plus fréquemment dans les basses-cours de nos fermes, et il est très-probable que ce costume primitif reprendrait promptement le dessus et redeviendrait rapidement l'uniforme officiel de l'espèce si on la rendait à la liberté. Le coq de Bantiva a considérablement gagné en volume

par la domesticité ; c'est le contraire de ce qui a eu lieu pour le dindon de l'Amérique. L'oisiveté et l'éducation ont contribué également à développer chez lui la passion du duel, et on l'a vu, sous l'influence de l'excitation de l'homme, chausser une double et une triple paire d'éperons d'une dimension ridicule. Comme si la nature n'avait pas assez richement doté l'animal sous ce rapport, l'homme a cru devoir ajouter à la puissance de son armature en l'enchâssant dans une gaine d'acier tranchante comme un rasoir.

Le coq Lafayette, originaire de Ceylan, a bien pu mêler son sang à celui de notre race domestique, mais le type ne se reproduit pas obstinément comme celui du coq de Bantiva. Le coq Lafayette a le pennage lancéolé de noir, et paraît être plutôt le père de la poule nègre que de la nôtre. La poule nègre, qui a les os noirs, est l'espèce la plus communément répandue sur tous les rivages de l'Océan indien. Quant au coq Sonnerat, originaire des îles de la Sonde, il serait très-difficile de prouver ses liens de parenté originelle avec les espèces domestiques.

Il existe encore dans les régions équatoriales de l'Asie une espèce de coq dite de la Cochinchine, remarquable par la grandeur de sa taille et par l'absence de la queue. Cette espèce, naturalisée depuis longtemps dans le reste de l'Asie et en Europe, paraît être la souche de nos plus grandes espèces.

Il n'est pas d'espèce domestiquée chez laquelle le régime de la servitude ait introduit plus de modifications physiques que chez celle-ci. Les hommes sont parvenus à obtenir du coq qu'il échangeât sa crête de chair vive contre une huppe de plumes. Or, pour se plier à cette fantaisie du maître, il a fallu que la boîte osseuse du crâne de l'oiseau subit une dépression énorme par le fait de la radication des plumes de la huppe. L'os s'est donc aminci et déprimé à tel point que les racines des plumes semblent implantées dans les méninges. Mais il est à remarquer que le caractère batailleur du coq a perdu à la métamorphose.

Et de même qu'on a forcé le coq à se défaire de sa crête et de sa queue, on a réussi à lui raccourcir les jarrets et à lui faire abandonner l'éperon pour une garniture de plumes. On a eu de cette manière le coq pattu de Java. Les Chinois, qui sont nos maîtres dans

l'art de rapetisser les êtres et de contrecarrer l'œuvre de la nature, ont fini par créer une espèce grosse comme la caille et qui pond pendant l'hiver au rebours de tous les oiseaux. Enfin nous possédons une variété de coq aux plumes retournées et qui se reproduit parfaitement. L'impossibilité de tenir compte de ces variétés innombrables m'oblige de réduire la famille à un genre unique celui qui se reproduirait tout seul du libre amalgame de toutes ces variétés au bout d'un siècle ou deux.

L'introduction du coq domestique en Europe a une date presque moderne. Le coq ne se trouve ni dans l'Iliade, ni dans l'Odyssee, ni dans la Bible, qui ne sont pas antérieures de plus de douze et quinze cents ans à l'ère chrétienne. Des auteurs classiques que nous connaissons, les tragiques grecs sont les premiers qui en fassent mention, ce qui donnerait à croire que l'oiseau qu'on a appelé depuis le coq gaulois par la plus déplorable des licences poétiques n'existait pas même dans les Gaules à l'époque où les héros de cette nation firent leur première apparition sur la scène de l'histoire. Cependant il est démontré que les Chinois et les Égyptiens connaissaient les procédés de l'incubation artificielle des œufs de poule dès les âges les plus reculés, et que bien des siècles avant Aristote les Égyptiens faisaient éclore une centaine de millions de poulets chaque année sans le secours des poules. Du reste, le procédé paraît n'avoir été connu des Romains qu'après la conquête de l'Égypte, car Aristote l'ignore complètement et se trompe grossièrement quand il affirme que les Égyptiens se bornent à enfouir les œufs dans le fumier. L'incubation artificielle se pratiquait au moyen de fours exclusivement consacrés à ce genre d'industrie et dont la construction a été parfaitement retrouvée de nos jours. On sait que le secret du procédé se perdit promptement à Rome par la faute de l'impératrice Livie, qui, ayant réussi à couvrir un œuf dans son sein, fit abandonner l'ancien système pour ce dernier, qui ne conserva pas non plus la vogue très-longtemps, en dépit de l'initiative impériale. De grands efforts furent faits dans l'âge moderne pour retrouver le procédé antique, et les rois chasseurs de France, Charles VIII notamment, ne dédaignèrent pas de s'associer par leur puissant concours à ces louables tentatives qui n'aboutirent qu'à des

résultats incomplets. Le véritable retrouveur du système égyptien fut l'illustre Réaumur, qui reconstruisit de toutes pièces l'appareil et indiqua la manière de s'en servir. Deux établissements se fondèrent sur ses indications savantes à Auteuil et à Bourg-la-Reine, et l'incubation artificielle y réussit parfaitement; seulement l'industrie, qui ne put se développer sur une assez large échelle, ne tint pas contre la concurrence du bas prix de la production naturelle. Il est à regretter que l'État, qui consacre tant de millions à l'encouragement de l'extermination de la baleine, n'ait pas songé à venir au secours d'une institution utile qui eût pu, tout en renonçant à l'éducation du poulet, réaliser d'immenses bénéfices dans l'éducation de toutes les espèces de gibier-plume, perdrix, faisans, paons, pintades, hoccos, pénélopes, népauls, etc., spécialités fructueuses et pour longtemps à l'abri de toute concurrence. Qui créerait aujourd'hui cent mille faisandeaux par année ne serait pas embarrassé d'en trouver le placement à 4 ou 5 francs la pièce.

J'ai dit la consommation annuelle de Paris en œufs de poule, dix millions de douzaines. Le littoral français de la Manche en expédie annuellement pour la seule ville de Londres de six à sept millions de douzaines. Je crois rester de beaucoup au-dessous de la vérité en évaluant la production totale des œufs de poule en France au chiffre de deux milliards. Quand la raison sera rentrée dans les conseils du peuple, la statistique de la production nationale enregistrera à côté de ce chiffre qui triplera, je l'espère, un chiffre égal d'œufs de pintade, et les faisandiers de ma patrie pourront se vanter, à l'instar de leurs devanciers de l'ancienne Égypte, de lancer chaque année dans le torrent de la consommation alimentaire cent millions de faisans!

La poule, dont la fécondité prodigieuse constitue, ainsi qu'on vient de le voir, un des plus puissants éléments de la prospérité des empires, est, sous le rapport moral, le modèle de toutes les vertus. Elle unit la patience à la discrétion, la sobriété à la sagesse, le dévouement au courage. L'amour de la famille est le seul qu'elle connaisse; mais ce sentiment est tellement développé en elle qu'on peut impunément abuser de sa confiance pour substituer à ses œufs tous les œufs imaginables, œufs de perdrix, de caille, de faisan,

de canard. Tous les jours on trompe sa tendresse en lui donnant à couvrir des œufs de plâtre. La poule, pour avoir une famille à aimer, à élever, couvrirait des œufs de crocodile et réchaufferait volontiers des serpents dans son sein. C'est même sur cette facilité extrême avec laquelle elle se charge de l'éducation des familles étrangères que repose principalement l'art de la faisanderie. On distingue les œufs qui doivent produire des coqs de ceux qui doivent produire des poules par leur forme pointue. Les œufs à poule sont les plus ronds : la rondeur semble un attribut universel de la féminité. Le sexe est également masculin lorsque le vide qu'on observe dans l'œuf occupe l'un des deux bouts. L'importance de l'œuf comme élément de nourriture, et partant celle de la poule doivent aller croissant de siècle en siècle, à mesure que l'humanité se raffinera et se fera plus femme, c'est-à-dire à mesure que l'appétit carnivore diminuera en elle.

M. de Buffon, qui ne fut pas assez analogiste pour sa gloire, s'était imaginé qu'il y avait généralement similitude entre la couleur de l'œuf et celle du costume de l'oiseau ; en foi de quoi il a fait de la poule sauvage un oiseau blanc, parce qu'elle pond des œufs de cette nuance. Le fait est matériellement inexact. La poule primitive est un oiseau gris-fauve, d'une couleur approchant de celle de la poule faisane ou de la poule de bruyère ; sa robe, d'une teinte uniforme, est imbriquée d'écussons encadrés d'une bordure plus foncée. Elle porte sur la tête un rudiment de crête, et en bas de chaque joue un essai de barbillon ; sa queue, privée des deux plumes médianes retombantes qui sont apanage masculin, est composée, comme celle du faisan et du coq, de deux plans quasi verticaux qui se joignent sous un angle très-aigu et affectent la forme d'un pignon de muraille. Ce type se retrouve fréquemment chez nos poules domestiques. La poule pond des œufs blancs parce que cette couleur lui plaît, étant celle d'unité, et parce que l'albinisme, de quelque façon qu'il se manifeste, indique en général une tendance de ralliement à l'homme. Mais là n'est point l'unique raison de sa préférence. La couleur de l'œuf est plus en rapport d'identité avec celle du milieu où l'oiseau fait son nid qu'avec celle de son plumage. Quand cet œuf est déposé à nu sur le sol, il est toujours

de la couleur du sable ou de la terre, témoin ceux de l'œdicnème, de la caille, de la bécasse, etc.; et quand les œufs sont blancs, c'est presque toujours un signe que le nid de l'oiseau doit être très-caché. C'est ainsi que presque tous les oiseaux qui nichent dans des trous d'arbre, dans des trous de muraille ou dans des trous sous terre, où nul regard ennemi ne saurait pénétrer, pondent des œufs blancs. Ceci est vrai des pics, des chouettes, des hirondelles, des pin-gouins, de mille autres. La poule, qui a grand soin de dissimuler ses œufs et de les couvrir quand elle les quitte, peut sans inconvénient procéder à l'instar de ces espèces. Si le système de M. de Buffon était fondé, il donnerait raison à cette opinion puérile qui considère comme une des sept merveilles du monde la poule noire qui fait des œufs blancs.

La poule est la principale pièce de ce riche mobilier rural qu'on nomme la volaille. Elle réunit au plus haut degré les deux conditions essentielles de la domesticabilité, qui sont de pouvoir vivre de tout et partout. La puissance de calcéfaction de son estomac est prodigieuse, mais ne va pas cependant, comme le vulgaire le suppose, jusqu'à fondre les métaux. La poule ne digère pas les pièces de cent sous, elle les rogne seulement, et, à force de les user, elle les fait disparaître. L'opération est purement mécanique et nullement chimique; elle se pratique au moyen d'un double frottoir de cail-loux dont la poule a soin de garnir les parois internes de son gésier, et qui fait l'office des dents chez tous les pulvérateurs. On sait que le gésier est un estomac musculeux doué d'une force de contraction immense. Je n'hésiterais pas, si j'étais joaillier, à employer cette force pour polir les diamants.

Ma'ntenant, si la loi de domestication que j'ai posée est vraie, si Dieu nous livre les espèces par les vices des mâles autant que par les vertus des femelles, il est certain qu'aucune famille n'a dû rechercher l'alliance de l'homme avec plus d'empressement que celle du coq domestique; car si la femelle, dans cette espèce, est le résumé de toutes les qualités sociables, le mâle est, en revanche, le résumé de toutes les turpitudes.

C'est l'Orgueil incarné qui marche la poitrine en avant et la tête en arrière, qui fixe effrontément le soleil et se baisse pour passer

sous les arcs de triomphe de peur d'en offenser les voûtes; c'est la Luxure jointe à la vantardise et à l'impudicité; car ce sultan brutal ne comprend que la violence comme procédé d'amour, et sonne la fanfare pour chacun de ses honteux triomphes; c'est la Paresse et la Gourmandise en personne; c'est la Jalousie et l'Envie poussées jusqu'à la soif du sang de tous les siens. Toutes les brillantes qualités que l'habitude et la routine ont prêtées au coq, sa galanterie et sa bravoure notamment, sont des cadeaux immérités, sont de pures inventions. Le coq n'est ni galant ni brave de sa nature. Ce n'est pas être galant que de battre ses femelles pour les contraindre à subir ses caresses; ce n'est pas être brave que d'assassiner les poussins sans défense et de poursuivre les enfants pour fuir devant l'oiseau de proie. Le coq montre beaucoup moins de courage contre le renard et contre le chien que la poule. Il est poltron comme le conscrit quand on le laisse faire, et n'est brave qu'autant qu'on l'y force. J'ai dit que l'homme civilisé avait exploité odieusement tous les penchants atroces de cette créature: ces deux êtres étaient bien faits pour s'estimer et se comprendre. L'homme a dressé la brute au métier de gladiateur et de machine à meurtre, et non-seulement la brute s'est prêtée complaisamment à la méchanceté de l'homme, mais elle a fini par se complaire en son infamie.

Le coq de combat porte avec fierté le poignard gallicide dont son maître l'a armé pour égorger ceux de sa race, et une fois qu'il a mordu au carnage et que l'odeur du sang l'a grisé, c'est une bête enragée qui n'y voit plus que rouge, qui se rue sans rime ni raison, et sans distinction de couleur ni de drapeau, contre tout ce qui se trouve devant lui, et retourne même à l'occasion sa fureur contre celui qui l'a dressé. Entre ennemis généreux, la mort éteint la haine; il n'en est pas ainsi entre coqs de combat: leur rage ne s'éteint pas dans le sang de l'ennemi; le suprême bonheur du vainqueur est d'entonner son chant de victoire sur le cadavre du vaincu. Ce vaincu est quelquefois un père, un cousin germain ou un frère; mais le coq ne s'arrête pas à ces considérations vulgaires; son rôle est d'égorger, il égorge; et quant à sa honteuse habitude d'outrager les restes du vaincu, il cite pour se justifier

l'exemple de ce misérable Achille, fils de Pélée, qui, après avoir assassiné Hector, traîna le cadavre de ce héros autour des murs de Troie. (Je dis assassiné, parce que le plus brave des Grecs était invulnérable, et qu'un homme qui se bat dans de telles conditions n'est qu'un lâche assassin.) La mort surprend parfois le triomphateur au milieu de sa gloire, et le râle de l'agonie interrompt subitement la chanson de victoire. Juste vengeance du ciel!

Les dresseurs de coqs de combat, dont la fortune s'étaie sur l'ardeur de tuerie dont sont animés leurs séides, n'ont pas de paroles assez louangeuses pour célébrer les vertus belliqueuses de ces brutes; mais moi et l'honnête homme, nous considérons l'extermination entre frères comme un acte barbare et stupide, aussi déshonorant pour l'esclave qui s'y prête que pour le maître qui l'ordonne, et je félicite ma nation de ce que la passion des combats de coqs ne soit pas dans ses mœurs. Soyons sûrs que l'Anglais, le Chinois et l'Espagnol, qui raffolent de ce genre de spectacle ignoble, ne sont pas intentionnellement éloignés de substituer le combat d'hommes au combat de coqs, et que ce n'est pas la bonne volonté qui manque à ces populations vieilles et dégradées de voir assaisonner leurs tauraumachies et leurs boxes de plus de sang humain.

Une preuve sans réplique que tous les vices du coq sont de son sexe, c'est qu'il suffit de le métamorphoser en chapon pour faire s'attendrir sur-le-champ son moral et sa chair. Qui n'a pas vu le chapon, débarrassé de son principe de mal, revenir à la pratique de toutes les vertus féminines, amener à parfaite éclosion une famille nombreuse, l'élever, la protéger comme la plus attentive des mères, et édifier par sa belle conduite la basse-cour qu'il eût scandalisée de ses débordements? Le chapon est l'état parfait du coq, je l'ai dit et le répète.

Cependant, comme ce monde est un océan de mensonge, d'ignorance et de ténèbres sur lequel le flambeau de l'analogie passionnelle n'a versé encore que de faibles clartés, il est arrivé que la nation française a pris un jour pour emblème national le coq, ce moule impur, ce cloaque d'infamie que je viens de décrire. Dieu

sauve du remords éternel les pauvres révolutionnaires qui ne rougissent pas de personnifier le génie de ma patrie dans ce vil gladiateur, et qui bénévolement ramassèrent dans le fumier, pour s'en parer comme d'un attribut glorieux, le sobriquet de *gallus*, que Rome la superbe, qui aimait à voir s'égorger nos ancêtres dans ses cirques, leur avait jeté autrefois en signe de mépris, et pour faire allusion à cette funeste passion du duel qui est dans le sang de notre race.

L'histoire contemporaine a dit ce qu'il était advenu des trois ou quatre révolutions françaises qui se sont placées sous l'invocation du coq gaulois depuis un demi-siècle : l'une a péri sous l'horreur de l'échafaud; l'autre s'est engloutie en un instant dans l'abîme du mépris universel; l'autre a sombré sous voiles par la faute de l'impéritie et de la timidité des pilotes chargés de la conduire au port. En aucune circonstance le coq n'a tenu contre l'aigle, parce qu'il n'est pas possible qu'un roi de basse-cour tienne contre un roi des airs, et qu'un peuple imbu de chauvinisme et ami de la bataille hésite entre les deux emblèmes quand il est admis à choisir. Puissent du moins ces tristes leçons de l'expérience profiter aux révolutionnaires à venir ! Pour une nation guerrière, l'attribut le plus glorieux est le gerfaut, type modèle de bravoure, de dévouement et de galanterie ! Mais le peuple supérieur qui aspire au nom de peuple de Dieu a mieux encore à prendre pour attribut caractéristique dans l'ordre des oiseaux : c'est l'alouette pacifique et amie du laboureur ; l'alouette, qui s'élève en chantant vers le ciel pour reporter à Dieu les bénédictions de la terre. Et cet emblème radieux, hélas ! était précisément celui que les Gaulois, nos ancêtres, avaient choisi entre tous ; car la fameuse légion gauloise, qui vainquit avec César à Pharsale, portait une alouette sur ses casques en guise de cimier, et le nom de nos anciens poètes, le mot *Barde*, était dérivé de *Bardalis*, nom celtique de l'alouette.

Oh ! comme Benjamin Franklin, qui ravit la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans, et qui découvrit aussi l'effet du plâtre sur la luzerne ; comme Benjamin Franklin, qui est peu connu comme analogiste, comprenait cependant mieux qu'eux tous l'extrême importance du choix de l'emblème national pour un grand peuple !

Que de haute raison, de bon sens, de sagesse, dans la courte protestation qu'on va lire :

« Pour moi, dit ce grand homme, j'aurais souhaité que l'aigle chauve ne représentât pas mon pays; c'est un oiseau de vilain caractère, sans dignité morale, et qui gagne sa vie d'une manière déshonnête. Voyez-le à la cime de l'arbre mort d'où il surveille le balbusard. Trop paresseux pour pêcher lui-même, il guette le moment où ce pêcheur laborieux va porter à sa jeune famille le poisson qu'elle attend pour le poursuivre et le dépouiller aussitôt. Et cependant, malgré ses iniquités, l'aigle chauve n'est jamais *bien dans ses affaires*; il est généralement pauvre et souvent même très-gueux, *comme il arrive parmi les hommes à ceux qui vivent d'escroquerie et de vol*. C'est d'ailleurs un vrai poltron, et que l'*oiseau royal*, qui n'est pas plus gros qu'un moineau, attaque avec hardiesse et chasse du district; un lâche audacieux qui convient parfaitement pour représenter ce que les Français appellent des *chevaliers d'industrie*, mais qui ne saurait être l'emblème des honnêtes et braves Cincinnatus d'Amérique, qui ont chassé de leur pays *tous les oiseaux du roi* (1). »

Or, l'oiseau contre le choix duquel s'élevait en termes si énergiques le Père de la Révolution dans les deux mondes, cet oiseau est un aigle, et le plus puissant et le plus redouté de tous les dominateurs de l'air. Qu'eût dit Franklin de l'emblème ignominieux du coq, moitié soudard, moitié bourreau!

Quelques naturalistes distingués ont cru devoir tenir compte à quelques espèces de coqs des cinq doigts qu'elles ont au pied, trois à l'avant, deux à l'arrière. C'est bien de la bonté à eux; il n'y a pas plus de raison pour créer un genre nouveau d'ovipare en fa-

(1) Ce passage est extrait du livre d'Audubon, le plus fort et le plus intéressant de tous les ornithologistes de ce temps. Le chasseur américain, que l'étude passionnée de l'ornithologie entraîne vers l'analogie par une pente naturelle, se joint à Benjamin Franklin pour protester contre le choix de l'aigle à tête blanche comme emblème national de sa patrie. Je profite de la circonstance pour recommander d'avance à tous les amateurs de zoologie curieux de s'amuser et de s'instruire l'excellente traduction d'Audubon par M^{me} Loreau, traduction qui n'a d'autre défaut que d'être inédite, et à laquelle j'ai emprunté la citation qui précède.

veur du coq à cinq doigts qu'il n'y en a pour créer une nouvelle espèce humaine en faveur du tambour-major, qui porte aussi trois plumets et cinq plumets sur son colbak au lieu d'un seul. Ce luxe extravagant et monstrueux, qui est identique chez les deux races de bipèdes emplumés, constitue des ridicules et non pas des caractères génériques. Le coq est un oiseau tétradactyle. Si la surabondance de nourriture, le luxe et l'oisiveté qui engendrent tant de vices, le poussent à chausser un ergot de plus que tous ses congénères, la science a le devoir de noter l'accident et même le droit d'en rire comme d'un travers d'esprit; mais ses observations doivent s'arrêter là.

Je crois que Cuvier a classé le coq dans le genre Faisan en dépit de la disparité des coiffures dans les deux espèces, et bien que le nom latin du coq eût été choisi pour désigner l'ordre entier dit des Gallinacés. Je ne connais pas de pires distributeurs de séries que ces grands hommes de science officielle. Lisez, pour vous édifier à cet égard, les lignes ci-après.

LE DINDON. — Si l'on eût laissé au premier enfant venu le soin de baptiser le dindon, il est plus que probable que cet oiseau eût été appelé le glouglou, attendu que c'est le nom que lui-même se donne et celui par conséquent qui lui convient le mieux. Mais les choses ne vont pas aussi couramment en histoire naturelle, où les baptêmes sont des cérémonies qui demandent plus de combinaisons, de génie et de temps. Les premiers parrains de la bête, avisant qu'elle avait certains rapports éloignés avec le coq domestique, lui donnèrent le nom de *Coq d'Inde*, pour le distinguer du premier qui venait de l'Inde, remarquez bien, tandis que le nouveau venu avait pour patrie l'Amérique. Mais comme dans ces temps-là l'Amérique passait pour la continuation de l'Inde asiatique et portait le même nom, le choix vicieux de cette qualification de coq d'Inde ne peut être imputé à l'ignorance de quelques-uns, mais à l'ignorance générale. Puis on supprima le coq, et l'oiseau s'appela peu à peu le dindon, puis le dinde. Les gastrosophes de nos jours disent volontiers dinde truffé.

La confusion en est restée là en français, mais elle a fait mieux en latin. J'ai dit que la Mythologie grecque avait métamorphosé

les sœurs de Méléagre en pintades, et que les taches blanches et rondes dont la robe de cet oiseau est semée figuraient les larmes que ces demoiselles avaient versées sur le corps de leur frère. Or, comme le dindon d'Amérique a la tête chauve comme la pintade, l'idée vint à Linnæus d'appliquer par analogie au dindon ce nom de *Meleagris* qui fait bien en nomenclature; et la science moderne ayant consacré l'appellation par son adhésion pusillanime, il s'ensuit que le nom du beau chasseur grec qui vainquit à la course Atalante se trouve ignominieusement apparenté à celui du dindon d'Amérique, oiseau complètement inconnu à l'antiquité. Encore passe si ce nom de *meleagris* eût été attribué au dindon à raison de sa légèreté à la course, le rapprochement eût été moins barbare.

Le nom de coq-paon, *gallopavo*, imaginé par Brisson, était mieux trouvé que celui de méléagrides, car le dindon d'Amérique tient en effet de ces deux espèces par des caractères essentiels; il fait la roue comme l'oiseau de Junon, et ses mœurs ne sont pas moins impures que celles de l'oiseau de Mars. La race du dindon est encore une de celles que Dieu nous a livrées par les vices des mâles et par les vertus des femelles.

J'ai dit la date de l'introduction du dindon en Europe. Cette introduction eut lieu par le fait des Espagnols; mais c'est à tort qu'on attribue l'honneur de l'importation aux jésuites, car cette importation est contemporaine de la fondation de l'ordre, et les Anglais possédaient déjà le dindon en l'an 1524, époque où les révérends Pères n'avaient pas encore eu le temps de conquérir des royaumes en Amérique et attendaient patiemment que les Fernand Cortez et les Pizarre leur eussent frayé la voie. Audubon, qui vient de mourir, est le premier historien qui nous ait donné une monographie complète du dindon sauvage, dont les habitudes et les mœurs nous étaient encore inconnues au commencement de ce siècle. Je reproduirai au volume des chasses cette monographie curieuse. Fourier, qui savait tant de choses qu'il n'avait pas apprises, et qui devinait l'histoire d'une espèce par un seul de ses caractères, a fait du dindon l'emblème de l'amoureux transi. L'oiseau possède en effet la plupart des qualités requises pour justifier ce titre. Il foule aux

pieds l'amour qui le tue et l'épuise ; mais cette faiblesse de tempérament n'est qu'un de ses moindres défauts. Le dindon est l'emblème de ce grand parti de la peur qui s'intitule volontiers dans le jargon politique le grand parti de l'ordre, le parti des honnêtes gens. M. de Buffon, qui a voulu faire du dindon un brave, cite à l'appui de son opinion ce singulier trait de courage, qu'on a vu quelquefois des dindons *en troupe* entourer un lièvre au gîte et chercher à le tuer à coups de bec. Une foule de héros du grand parti de la peur sont très-capables aussi de ce genre d'héroïsme.

Le dindon est de bien plus bas titre encore que le coq domestique. C'est un goinfre de la pire espèce, faisant son dieu de son ventre, et qui se sait si bien destiné à la broche qu'il prend la graisse de lui-même et sans qu'il soit besoin d'aider à cette disposition naturelle par aucune opération chirurgicale. Sa voracité extrême est cause qu'il s'étouffe souvent en mangeant, et lui a fait donner le nom de goulu dans les pays riverains de la Loire. Il porte d'ailleurs tous ses vices écrits sur sa physionomie stupide, et n'a pas l'enseigne menteuse. On dit d'un homme bête et méchant qu'il ressemble au dindon ; c'est un portrait flatté, le dindon est mieux que bête, méchant, goulu et amoureux transi.

Il est chauve comme tous les viveurs ; il a la face, le front, les joues déshonorées par des grappes de verrues et des chapelets d'excroissances charnues vermillonnées par les excès de la table. Ces caractères rappellent la physionomie du vautour, dont le dindon se rapproche par la taille, la couleur, la lâcheté et la voracité. Le vautour est un usurier de haut titre, le dindon un épais Mondor, un parvenu de finance ; il devait y avoir parenté physique et morale entre les deux types. Le dindon porte encore au bas du cou un bouquet de crins noirs, en témoignage de sa fraternité avec le bouc, emblème de luxure et d'impudicité. Ce modèle des gourmands, des ivrognes et des oisifs, a l'humeur irascible comme tous les riches de fraîche date. Vous l'entendez toujours tempêter, glouglouter ; vous le voyez toujours rouge ou bleu de colère.

Le vautour, image de Gobsek, se pare avec amour de ses grègues en loques ; il affiche la misère pour ne pas tenter la cupidité des puissants. Une des manies les plus risibles de Turecaret fut toujours

au contraire de singer la Noblesse et de calquer ses travers. Le dindon est superbement vêtu ; il s'habille comme le paon et porte l'épée comme le coq. Mais ces travestissements lui coûtent cher ; car le coq, qui saisit avec ardeur l'occasion de dégainer, avisant le lourdaud armé de sa rapière inoffensive, ne manque pas de le provoquer au combat et souvent lui coupe le cou avant que l'infortuné ait eu le temps de se mettre en garde.

Le pauvre diable n'est pas plus heureux dans ses tentatives obstinées pour éblouir le public et le beau sexe en faisant la roue comme le paon. Il a beau se démener, souffler, se gonfler comme un ballon, balayer la terre de ses ailes, et se trémousser des pieds jusqu'à la tête, ses efforts n'aboutissent qu'à faire sortir un peu de vent de l'outre, et ses poses ridicules provoquent les sifflets des gamins, sifflets qui l'exaspèrent jusqu'à la fureur blanche. Les dindons de la finance ont, comme ceux de la basse-cour, le double tort de prêter à la raillerie par leurs prétentions ridicules et de ne pas vouloir qu'on les raille.

Comme il est de bon air de solder des impures et de manger sa légitime avec ces dames des chœurs, le fermier général, qui n'est ni beau ni jeune, se croit obligé aussi à tenir un grand état de petite maison et à se ruiner en danseuses. Ainsi le dindon, qui voit le paon, le faisan et le coq possesseurs de sérails, mais qui n'a pas les mêmes excuses de tempérament que ceux-ci pour motiver son luxe de maîtresses, se croit tenu d'honneur à singer leurs façons et sue-combe à la peine. La Nature, qui a fait de la digitale un poison mortel pour le dindon, a écrit dans l'analogie de cette plante vénéneuse le châtiment qu'elle réserve aux amoureux hors d'âge.

Les guerres que se font les dindons entre eux pour la possession des femelles se réduisent à des prises de bec innocentes ; mais il n'en est pas de même des combats qu'ils se livrent à l'arrière-saison sur la question de nourriture. Il n'est pas rare de voir alors deux goulus, allumés par l'ivresse du sarrasin, se colleter des heures entières avec un acharnement sans égal et tomber morts de fureur, d'asphyxie ou d'épuisement. La vraie dominante du dindon, sa goinfreterie effrénée, se révèle dans ces luttes. Les manelons charnus qui couvrent le derrière de la tête sont d'une teinte blanc livide, tandis

que ceux qui s'épanouissent sur la gorge sont injectés d'un sang vermeil, pour dire que la vie chez cette bête n'est pas dans le cerveau, mais bien dans l'estomac.

Comme font tous les lâches, les dindons se vengent sur les faibles des avanies que leur font subir les forts. Qu'un coq devenu vieux ou blessé dans un duel se recèle dans un coin retiré de la basse-cour ou sous la haie du champ voisin, les dindons ne tarderont pas à découvrir sa retraite et à frapper la bête désarmée, jusqu'à ce que mort s'ensuive. L'histoire de toutes les guerres civiles fait foi qu'aucun parti ne se montre plus impitoyable dans ses vengeances que le parti de la peur. Et cette barbarie se conçoit : la peur est un mal si honteux que ceux qui l'ont subi doivent naturellement chercher à anéantir les témoins de leur honte.

De même que les fermiers-généraux, les fournisseurs de vivres et toutes les sangsues publiques qui vivent de l'iniquité, aperçoivent un péril dans chaque idée nouvelle et jettent les hauts cris à chaque annonce de projet de réforme qui menace de couper par la racine les abus dont ils vivent, ainsi le dindon pousse son cri d'alarme à l'aspect de tout objet nouveau et signale un caillou brillant comme une machine infernale. La couleur rouge est particulièrement désagréable à cet oiseau trembleur et rageur; il ne peut ni la voir ni en entendre parler sans entrer immédiatement en fureur. On profite dans les campagnes de cette horreur instinctive de l'inconnu qui caractérise la gent dindonnière pour retrouver les couteaux.

Tous les vices des mâles heureusement sont rachetés par la délicatesse de leur chair et par les vertus de leurs femelles. La dinde est la plus courageuse et la plus dévouée des mères. La fièvre d'amour maternel est si puissante chez elle qu'elle se laisse quelquefois mourir d'inanition sur ses œufs plutôt que de les quitter. C'est sur elle seule que retombent les soins de l'éducation de la famille, et aucune espèce n'est entourée dans son enfance de plus de dangers que celle-là. Ces dangers sont si grands et si multipliés pour la famille sauvage que la tendresse maternelle est moins forte quelquefois chez les pauvres bêtes que la peur de la responsabilité que le titre de mère leur impose, et qu'on en voit souvent qui renoncent aux joies de la maternité pour vivre à la façon des coqs. Or,

comme les ovaires des femelles disparaissent complètement à la suite de cette résolution, il en résulte que la dinde qui a abjuré les devoirs de la maternité s'est métamorphosée d'elle-même en *dindarde*, et Audubon raconte qu'il a tué de ces *dindardes* naturelles qui pesaient jusqu'à trente livres et dont la chair surpassait en délicatesse tout ce que l'Amérique du Nord nourrit de plus exquis en fait de volatiles.

Ce poids de trente ou de trente-deux livres qu'atteint spontanément la dinde sauvage privée de sexe est le poids normal du mâle dans sa bonne saison, c'est-à-dire vers la fin d'octobre, à l'époque où les glands couvrent le sol. Le dindon est avide de ce fruit comme le porc, qui est un emblème d'avarice et de goinfrerie, parce que le financier tient volontiers du gourmand et du ladre. La vraie hure de sanglier se fait principalement avec des blancs de dinde richement armoriés de truffes et de pistaches, le tout ayant passé un espace de temps convenable dans un large bain chaud de Pouilly fortement aromatisé. J'embarrasserais peut-être beaucoup de savants très-haut placés dans l'estime publique si je les priais de me dire pourquoi le dindon a perdu en domesticité la moitié de son poids, tandis que le coq y a doublé le sien : question grave et pleine de périls.

L'analogie passionnelle m'inspire une idée judicieuse à propos du dindon. Cet oiseau, qui habite les grandes forêts de l'Illinois et de l'Ohio dans l'Amérique septentrionale, a de grands rapports de taille, de tempérament et d'allures avec la grande outarde, qui est originaire des steppes de la zone tempérée de l'ancien continent. Les deux espèces sont aussi richement jambées l'une que l'autre et non moins remarquables par leur vélocité, qui est telle qu'on a beaucoup de peine à les forcer à la course avec les chiens courants les plus rapides. Or, il faut savoir que l'outarde est, ainsi que l'autruche, l'emblème de ces grands seigneurs qui doivent leur haute position au hasard de la naissance, mais chez lesquels l'esprit n'est pas à la hauteur de la fortune ; et, attendu qu'il arrive fréquemment aux mâles adultes de cette caste de prendre femme dans la finance, je soupçonne qu'il ne serait pas impossible de rallier l'outarde rebelle en employant pour l'amener à composition les arti-

fices et les séductions de la dinde. On objectera sans doute à cette idée que la distance qui sépare l'oiseau à trois doigts de l'oiseau à quatre doigts est bien grande, et que l'union proposée doit rencontrer de ce chef des difficultés excessives. Je ne nie pas l'immensité des obstacles qui s'opposent à ce mariage; mais qu'est-ce qu'un obstacle ou même une impossibilité pour l'amour?

Il existe deux variétés dans l'espèce domestique, la blanche et la panachée. L'espèce sauvage est également représentée par deux moules dont l'un, le plus petit, habite le Mexique et l'emporte de beaucoup sur l'autre pour la richesse de son costume.

GRUPE DES PATTUS OU DES DASYTARSEs.—Quatre genres : Ganga, — Gelinotte, — Coq de bruyère, — Lagopède; six espèces.

On n'a jamais bien pu savoir pour quelle raison Aristote, Plinè et les modernes ont donné le nom de *tétras*, qui veut dire *quatre*, à divers genres d'une famille dont le principal caractère est de gratter le sol et de porter des pantalons de duvet en place de culottes courtes. Mille fois mon esprit s'est perdu en conjectures absurdes pour deviner les rapports qui pouvaient exister entre ce nom de *tétras* et les oiseaux qu'il sert à désigner; mais à la fin j'ai dû jeter ma langue aux chiens et renoncer à la tâche. Je suis sûr néanmoins que j'aurais encore eu la lâcheté d'adopter ce terme insignifiant de *tétras* pour désignation du groupe important de Pulvérateurs à l'histoire duquel nous voici arrivés, si, pour ne pas se départir de ses vieilles habitudes, la nomenclature officielle ne s'était pas amusée à confondre indignement toutes les espèces de l'ordre et à faire entrer pèle-mêle dans ce genre *tétras* les perdrix et les cailles qui ont le tarse nu et calleux avec les coqs de bruyère et les gelinottes qui l'ont garni de plumes, et avec les lagopèdes eux-mêmes qui portent des gants fourrés. Cette confusion incroyable à laquelle ils ont tous mis la main, depuis Aristote et Plinè jusqu'à Buffon et Cuvier, est la seule qui m'ait fait expulser de ma classification le vocable *tétras* que j'aime pour sa simplicité et sa brièveté. On doit s'estimer si heureux quand les noms adoptés par les maîtres ne sont qu'insignifiants comme *tétras* et non dangereux ou ridicules comme *méléagride*, *hæmatopus* ou *poule d'eau genêts!*

Le groupe des Pulvérateurs dasytarses ou pattus se distingue du précédent par des caractères si tranchés qu'on ne s'imagine même pas que les savants en aient pu confondre les genres ni les espèces. Un enfant ne confond pas un cavalier avec un fantassin, voyant que le premier porte des éperons et le second des guêtres. Or, la distinction n'est pas plus difficile à établir entre un coq d'Inde et un coq de bruyère qu'entre ces deux variétés de héros. Un enfant reconnaît encore avec la plus grande facilité la différence qui existe entre une culotte courte qui laisse voir les mollets et un pantalon qui les couvre. Je déclare qu'il est inutile d'en savoir davantage pour être en état de sérier convenablement les divers groupes de cette grande famille des Pulvérateurs dont la classification a coûté à la science tant de veilles inutiles.

Les caractères généraux du groupe des Pulvérateurs pattus sont donc de ne pas porter d'éperons et d'avoir les tarses couverts de plumes (pantalonnés). Ces pantalons sont plus ou moins étoffés, et l'étoffe en est plus ou moins fine; il y en a qui ne dépassent pas la cheville, d'autres qui descendent jusque sous le cou-de-pied; il y a enfin les pantalons à pied qui couvrent tout le pied, dessus et dessous, sauf les ongles. Ces différences sont celles qui nous serviront à former les divers genres du groupe.

Maintenant, puisque le principe de répartition équilibrée que nous avons reconnu ne veut pas qu'un membre profite en épaisseur sans perdre proportionnellement en hauteur, nous devinons que tous les tarses couverts de plumes seront des tarses courts. En effet, les pulvérateurs pattus sont plus bas sur jambes que les éperonnés, ce qui les fait paraître plus trapus et plus ramassés. Leur course est en même temps et pour la même cause moins rapide, et ils doivent demander plus fréquemment leur salut à leurs ailes. Les espèces qui vivent dans les forêts de sapins se cachent dans la sombre ramée de ces arbres; d'autres s'ensevelissent dans la neige. Ceux qui habitent les steppes et qui ne peuvent pas se cacher ont reçu de la nature des ailes vigoureuses. Tous les oiseaux de ce groupe, à l'exception d'une seule espèce, ont l'aile ronde, le vol bruyant et lourd; tous sont insectivores, granivores, frugivores, comme ceux du groupe précédent; tous grattent la terre pour y chercher leur

nourriture ou fouillent dans les feuilles mortes pour y retrouver des fruits; tous ont une chair de haut goût, puissamment colorée, fine et délicieuse, quoique parfois un peu sèche. Presque tous vivent sous les lois de la polygamie, mais d'une polygamie raffinée, élégante et pour ainsi dire chevaleresque, s'il est permis d'unir un adjectif et un substantif de mœurs si différentes. L'amour des mâles s'exalte jusqu'à l'aveuglement et déborde en lyrisme. La jalousie engendre aussi de nombreux combats parmi eux, et les choses de la toilette tiennent une place immense dans leur vie. Les femelles sont toujours des modèles de courage et de dévouement maternel. La race a été douée d'une fécondité proportionnelle à l'excellence de sa chair et à la masse innombrable de ses ennemis. Aucune espèce n'est ralliée à l'homme.

M. Valmont de Bomare, auteur d'un dictionnaire d'histoire naturelle tombé en désuétude, après avoir affirmé dans ce gros livre que le paon était le seul oiseau qui eût la propriété de faire la roue, a admis une exception en faveur du dindon. Le naïf compilateur eût pu joindre hardiment à son exception celle de cinquante autres espèces, et notamment une exception en faveur de tous les individus de l'ordre des Vélécipèdes, à commencer par l'outarde et à finir par la gelinotte; car cette faculté singulière d'étaler sa queue en éventail pour se faire admirer des belles est dans les habitudes galantes de tous les pulvérateurs. Et non-seulement les pulvérateurs pattus font la roue comme le dindon, malgré le peu de développement de leur queue, mais ils ajoutent à ces façons d'agir des agréments d'un autre ordre; ils accompagnent leur mimique passionnée de fioritures musicales analogues à la circonstance : tel coq imite la scie, tel autre le flageolet; celui-ci bat la grosse caisse, celui-là parle du ventre; chacun enfin semble posséder à fond l'art de la mise en scène du grand drame d'amour. C'est-à-dire que le talent des évolutions caudales est si bien caractéristique de l'ordre entier que je l'aurais volontiers intitulé l'ordre des *Rotateurs*, si j'avais trouvé pour exprimer la figure un substantif plus heureux. Je regrette quelquefois de n'avoir pas hasardé le nom de *Pavoniens*.

J'ai fait mention d'une espèce de tétras tridactyle découvert au

commencement de ce siècle par Pallas. Il a été dit que cette espèce, décorée par la science du nom barbare de *Sirrapte*, était la transition naturelle de l'outarde et du pluvier aux pulvérateurs pattus. Elle a, en effet, les ailes d'une longueur démesurée, les tarses courts; elle ressemble aux hirondelles de cheminée, aux hirondelles de mer et aux glaréoles, et porte la livrée jaune terreux des outardes. Elle donne la main à un pulvérateur des steppes caillouteuses du Midi, qui est si peu pattu qu'il faut y regarder de très-près pour distinguer la légère couche de duvet qui couvre le devant de ses tibias, et qui a si peu de pouce que plusieurs observateurs recommandables ont cru devoir le loger dans la classe des oiseaux à trois doigts.

LE GANGA-CANTA. — Ce pulvérateur quasi tridactyle est le ganga-canta du midi de la France, espèce unique et rare et exclusive aux déserts caillouteux de la Provence, du Languedoc et des deux versants des Pyrénées. Le ganga-canta tient de l'outarde à collier par le costume et de la caille par la paresse. Il a le bec et les pieds de la même couleur bleue terne que la perdrix grise, le cou court, la tête petite et renfermée dans les épaules comme la pintade, le regard somnolent du crapaud. La partie supérieure du corps est teinte de la même nuance que les cailloux brûlés par le soleil, une nuance fauve doré que relèvent de temps à autre des taches écussonnées d'une couleur brune à reflet bleu ou vert. Le ganga, pour signaler sa parenté avec le pluvier et l'outarde, porte un large plastron isabelle, cerclé d'une bordure sombre; le dessous du corps est gris-jaunâtre. Le mâle se distingue de la femelle par deux élégants filets de soie qui terminent les deux pennes médianes de la queue, et qui ont fait donner à l'espèce le nom de ganga *sétile*. Les ailes du ganga sont taillées en pointe comme celles de la caille, car c'est un oiseau voyageur, mais dont la zone de parcours est fort restreinte. Sa taille est celle de la perdrix grise; mais, comme il a les pieds très-courts, les ailes quasi traînantes et la démarche paresseuse, sa vue rappelle involontairement le souvenir de la tortue et condamne l'esprit de l'observateur à des rapprochements disgracieux. Le ganga, qui habite les craus brûlantes de la Provence, du Languedoc, du Roussillon et de la Catalogne, n'avait guère besoin de se couvrir les

jambes par précaution contre le froid. Aussi est-il visible qu'il ne porte un pantalon que pour la forme, si l'on peut donner ce nom de pantalon à l'espèce de jambart à plumes courtes et clair-semées qui lui couvre la partie antérieure du tarse.

Les gangas, que l'on retrouve en Algérie, sont des oiseaux éminemment pacifiques et domesticables. Ils errent en vols peu nombreux dans leurs steppes pierreuses, où ils passent la plus grande partie du jour à dormir et à poudroyer au soleil, confondus parmi les cailloux. Ils ne commencent à éprouver le besoin de changer de place que lorsque le soleil décline à l'horizon; alors ils se rapprochent de la rive des eaux. Ils ne perchent pas, n'ayant pas besoin de savoir se tenir sur les branches dans un pays où il n'y a point d'arbres. Leur chair est fine et délicate et bicolore comme celle des outardes. L'espèce est aujourd'hui fort rare en France; un savant chasseur de Marseille, à qui j'avais eu l'imprudencé de demander des renseignements sur le ganga-canta de *Provence*, me demanda à son tour si je ne voulais pas par hasard lui parler de la foulque.

LA GELINOTTE.— Nous connaissons le pulvérateur pattu des steppes tartares, le sirrapte, puis celui des steppes de Provence, d'Espagne et d'Algérie, le ganga; l'ordre de la série appelle celui des plaines fertiles, qui fait défaut à la faune de France, mais qui doit se retrouver dans celle de l'Amérique du Nord et ressembler étrangement au Colin. Le colin d'Amérique est une espèce féconde, ambiguë entre la perdrix et la gelinotte, qui porte la huppe et siffle, et fait, au moral comme au physique, la transition parfaite entre les deux genres. Le colin, qui habite les prairies boisées du Mississipi, nous amène à la gelinotte habitante des forêts.

La gelinotte est plus connue des gourmands que des chasseurs; elle habite cette région moyenne des montagnes où le noir sapin commence à disputer avec avantage la possession du sol aux chênes et aux hêtres. On la rencontre en France dans les grandes forêts des Ardennes et des Vosges, qui sont ses demeures favorites. On retrouve, pour ainsi dire, l'espèce étendue en cordon sur toute la ceinture de nos frontières de l'est, d'où quelques rares familles ont bien pu s'échapper pour gagner les forêts d'arbres verts du Cantal et celles des Pyrénées. Le prix de la gelinotte démontre assez claire-

ment sa rareté. Cet oiseau, qui n'est pas plus gros que la perdrix rouge, coûte plus cher que le faisan, et ne se vend guère que chez Chevet, où je la vois payer communément huit et dix francs la pièce; mais il est juste de dire que l'excellence de la chair de la gelinotte est à la hauteur de son prix. Le noun hongrois de cet oiseau signifie morceau d'empereur, et c'est le seul oiseau, au dire de Gessner, qu'on puisse faire reparaître deux fois sur les tables des rois.

La gelinotte tient un peu par le plumage et par la taille de la perdrix rouge et de la bécasse, mais elle ressemble bien plus au colin d'Amérique qu'à aucune autre espèce. Elle porte sur les épaules et sur le dos un riche manteau de couleur feuille-morte comme la bécasse, et toute la devanture de sa robe est d'un blanc sale relevé par de larges mouchetures d'un brun rougeâtre. Le sommet de la tête est noir; les plumes de l'occiput affectent, par leur disposition, une tendance à la huppe. Le mâle se distingue de la femelle, comme dans les espèces du moineau franc et de la caille par une belle tache noire sous la gorge. Les gelinottes ont, comme les coqs de bruyère, l'œil surmonté d'une bande sourcilière écarlate dont la couleur est plus vive chez le mâle que chez la femelle, surtout vers le temps des amours. Elles ont les tarses garnis de plumes courtes, mais seulement par devant; leur pantalon ne descend que jusqu'à la cheville. Les doigts sont remarquables par un caractère particulier qui aurait pu servir encore à spécifier la famille; ils sont pectinés, c'est-à-dire garnis des deux côtés d'une dentelure cornée analogue à celle du peigne (*pecten*, *pectinipèdes*); le doigt du milieu est tranchant, pour aider l'oiseau des montagnes à fouiller la terre durcie par la gelée et à se creuser des souterrains sous la neige. Le pouce a pris une force et une dimension convenables; on comprend à l'inspection du pied que la gelinotte doit percher fréquemment. En effet, la gelinotte, qui vit à terre comme tous les pulvérateurs, est un oiseau craintif qui a l'habitude de chercher un refuge dans l'intérieur des sapins les plus touffus, à la moindre apparition de chien ou d'oiseau de proie. Elle se blottit là pendant des heures entières sans faire un mouvement, et comme la cachette des branches épaisses de l'arbre vert est pour ainsi dire inaccessible au regard de l'homme et de l'oiseau, il s'ensuit que les colleteurs,

race infâme, détruisent beaucoup plus de gelinottes que les chasseurs, qui ne peuvent guère tirer ces oiseaux qu'au départ, ou bien en les faisant venir à l'appau. L'appau de la gelinotte est un instrument qui imite le sifflet sonore de la femelle, et par conséquent ne fait tuer que des mâles, comme chez les perdrix et les cailles ; mais ces détails ressortent de la question de chasse.

La gelinotte, qui s'est appelée longtemps la poule des coudriers, n'est pas exclusive à ces noires forêts où le vent murmure toujours et qui jamais ne se dépouillent de leur sombre manteau. Elle s'égaré volontiers dans les bois de hêtres, de bouleaux, de chênes qui couvrent le pied des monts et s'étendent dans les plaines. Le territoire des Ardennes, qui sépare le plat pays de Champagne du plapays de Belgique, n'est qu'une série de collines peu élevées où l'arbre résineux est une essence à peu près inconnue. Tout porte à croire que la gelinotte ne recherche la société du sapin aux branches ténébreuses que pour des motifs de prudence, et qu'elle serait heureuse de peupler une foule de forêts où elle n'a pas encore mis le pied, pour peu que le gouvernement fit quelque chose pour elle. Ce serait, je le répète, d'interdire pendant trois ans le tir et la vente de ce gibier, et de détruire, une bonne fois *pour toutes*, le renard, le colporteur et la fouine.

La gelinotte est frugivore, baccivore, herbivore et insectivore. Elle mange du grain en cage, mais le mets qu'elle préfère à tous les autres est la baie du myrtille, et l'on peut considérer tous les bois où croît cette plante comme des patries naturelles de la gelinotte et même des coqs de bruyère. Elle adore encore la mûre de ronce, les sorbes, les alizes, et quand le fruit pulpeux devient rare et commence à s'enterrer sous la feuille ou sous la neige, elle se rabat philosophiquement sur les chatons de bouleaux et de coudriers et sur les baies de genièvre, qui constituent le fond de sa nourriture d'hiver, comme les larves de fourmis, les scarabées, les vers, le fond de sa nourriture de printemps et d'été. J'ai déjà dit que la nature prévoyante, qui a destiné ces espèces à être croquées par d'autres, avait varié à l'infini leurs appétits et leurs goûts, pour qu'elles pussent en tout temps trouver un régime alimentaire convenable et se maintenir en bon point. Si je reviens souvent à cette

considération de destinée providentielle, c'est que je désire la graver solidement dans l'esprit de mes lecteurs.

La fécondité de la gelinotte égalerait celle de la perdrix grise si tous les œufs qu'elle pond venaient à bien ; malheureusement les deux tiers de ces œufs sont ordinairement clairs, et la compagnie ne dépasse guère sept à huit membres. Les gelinottes se marient, et les noces sont chez cette espèce, comme chez les voisins et chez l'homme, l'occasion de fêtes très-bruyantes et de grandes dépenses de costumes et de galanterie. Le mâle redresse sa queue et l'étale en éventail à la façon du dindon, et la bordure foncée qui termine chacune des pennes caudales décrit sur cet éventail un arc de velours noir du plus charmant effet. Le père et la mère se conduisent parfaitement avec leurs petits pendant leur tendre enfance, mais les associations familiales ne durent guère en forêt, et à peine les petits se croient-ils en état de se passer des conseils et des soins de leurs auteurs, qu'ils s'en séparent pour toujours et cherchent à s'établir pour leur compte. La saison d'amour commence de très-bonne heure pour les gelinottes, et elles n'attendent pas la venue des beaux jours pour aimer. La nature devait bien une compensation de ce genre à la malheureuse espèce qui ne rencontre en ce monde que des persécuteurs acharnés à sa perte, ou des amis trompeurs (le cheval, pires que des ennemis. J'ai fait dans ma vie beaucoup de comparaisons d'existences d'oiseau, afin de bien savoir lequel je voudrais être. Le sort de la gelinotte est peut-être celui de tous qui m'a paru le plus amer et le moins enviable.

Cependant M. de Buffon a oublié de s'attendrir sur la gelinotte ; le même M. de Buffon, qui a si cruellement abusé jadis de ma sensibilité en me faisant répandre de véritables larmes sur les prétendues infortunes du pivert, que j'ai su depuis être un oiseau éminemment espiègle, facétieux et loustic ; M. de Buffon, enfin, qui a trouvé un sujet de gémissements et de lamentations jusque dans l'histoire de la grive de vigne, emblème du franc buveur et du gai chansonnier !

M. de Buffon définit, en effet, la grive, *un oiseau triste et mélancolique, et d'autant plus amoureux de sa liberté!*

Il est vrai qu'après avoir gémi convenablement sur la tristesse

et la mélancolie de l'oiseau cher à Bacchus, le grand écrivain ajoute que *la grive chante presque toute l'année, parce que l'année a plus d'un printemps pour elle,.... et que son ramage est très-varié et très-agréable...* La pauvre bête !

Il est vrai encore qu'après avoir signalé l'amour excessif de la liberté comme une des dominantes passionnelles de la grive, le même historien prouve *qu'elle se console facilement de la captivité et prend rapidement la graisse dans la volière*, en citant l'exemple des gourmands de l'ancienne Rome, qui engraisaient de ces oiseaux par milliers.

L'éloquence et le génie ont de dangereux privilèges qui sont d'éterniser les erreurs en les embellissant par le charme du style. Si j'avais eu le malheur d'écrire sur le compte de la grive la moitié des erreurs que M. de Buffon a commises, ce serait, parmi les critiques, à qui me rirait au nez, me couvrirait de confusion et me larderait d'épigrammes, et, entre nous, je n'aurais pas volé la correction et n'aurais nul droit de me plaindre. Mais c'est M. de Buffon qui est le coupable, et alors la thèse change, le crime n'est plus que peccadille. La critique, habituée à se courber devant les grands noms, admire de confiance et ne sait pas même si elle a bien le droit d'avoir une opinion contre celle d'un grand seigneur qui écrivait sur une table magnifique éclairée de vingt bougies et les doigts ombragés par de riches manchettes de dentelles. Si bien que l'erreur accréditée par l'adulation de quelques-uns et par la lâcheté de tous s'ancre dans les cerveaux, et que la vile multitude, qui se passionne pour les noms et qui ne comprend rien aux choses, accepte le pivert et la grive comme des oiseaux tristes et mélancoliques, parce que M. de Buffon *l'a dit*.

Je proteste, au nom de la vérité et de l'analogie, contre la fausseté des attributions caractérielles données par M. de Buffon à la grive, n'ayant jamais vu cet oiseau triste que dans un cas unique : quand, pour avoir trop bu, il ne pouvait plus boire ; et je persiste à soutenir que la gelinotte des Ardennes mérite mieux que l'oiseau de Bacchus l'honneur d'une lamentation modulée en style académique.

LE COQ DE BRUYÈRE. — Il y a deux coqs de bruyère en France, le

grand et le petit : le grand qui approche de la taille du dindon et pèse douze livres, le petit qui n'est pas plus gros que le faisán. L'histoire de ces deux moules est à peu près la même.

Commençons par déclarer que coq de bruyère est un nom tout aussi absurde que celui de tétras ou de faisán bruyant donné à cette espèce. D'abord, les deux oiseaux dont il s'agit sont autochtones, c'est-à-dire indigènes des forêts de la Gaule, et puisqu'ils ont deux ou trois mille ans de séjour en ce pays de plus que le coq d'Asie, qui ne s'y est acclimaté qu'à la longue, je ne comprends pas qu'on ait pu attendre la venue de l'étranger pour baptiser de son nom l'indigène.

Le nom de coq appliqué à un oiseau français est toujours un anachronisme; celui de faisán bruyant est vicié de la même impropriété. Quant au qualificatif *de bruyère*, il est insuffisant et trompeur, car je connais en France de vastes étendues de terrains que couvre la bruyère et où les coqs de bruyère n'ont jamais mis le pied; et, par contre, la bruyère végète à peine dans les hautes localités où se trouvent aujourd'hui confinées ces espèces. Si l'on voulait donner à ces deux bêtes un nom convenable tiré du milieu qu'elles habitent, il fallait appeler le grand coq le *Pulvérateur des sapins*, et le petit le *Pulvérateur des bouleaux*.

Les Allemands, qui sont encore plus barbares que les Français en fait de nomenclature, étant plus savants qu'eux, désignent le grand coq de bruyère sous le nom d'*Auerhan*, qui veut dire coq sauvage, ce qui ne signifie pas grand'chose; ils appellent le petit *Birkhan*, ou coq des bouleaux, ce qui est plus hardi. Une perdrix, en allemand, s'appelle un coq de champ. Il est humiliant pour la métaphysique et pour la philosophie de songer que tous ces malheureux savants de Germanie et de Gaule, qui n'ont jamais été capables de baptiser convenablement un oiseau, soient tous néanmoins de force à écrire d'odieux volumes sur l'essence des rapports du *moi* et du *non moi*.

En ornithologie passionnelle, les coqs de bruyère portent un nom élégant d'une seule pièce qui veut dire *fou d'amour*. Il paraît que ces mêmes Allemands, que j'invectivais tout à l'heure pour vice de maladresse en matière de nomenclature, ont découvert la véritable domi-

nante caractérielle de leur auerhan, puisqu'ils ont fait de ce nom un sobriquet et une épigramme à l'usage des amoureux que leur passion aveugle. Mais alors, mes braves gens, leur dirai-je, pourquoi ne pas traiter d'amoureux fou votre auerhan, puisque vous traitez d'auerhans tous les amoureux fous? Il faut, en vérité, que le cerveau de tout ce monde soit affecté d'une forte dépression à l'endroit de la logique. Toute l'histoire des coqs de bruyère est contenue dans ces deux mots : fou d'amour.

Le grand tétras est, après la grande outarde, la plus belle espèce de gibier-plume d'Europe. Il fut longtemps l'honneur des monts et des bois de la France; il avait un nom propre dans vingt de nos patois avant l'invention de la poudre. L'espèce est confinée aujourd'hui dans quelques localités sauvages de quelques départements montagneux, Haut-Rhin, Bas-Rhin, Vosges, Jura, Isère, Alpes et Pyrénées, où l'on compte une compagnie de coqs de bruyère environ par arrondissement. Elle a disparu complètement des forêts de l'Auvergne depuis le commencement du siècle. La fixation du nombre des coqs de bruyère qui foulent encore, à l'heure qu'il est, le sol inhospitalier de la France, de leur pied léger et pattu, n'exigerait donc pas de longs calculs. Mettons une centaine de têtes, deux cents, si vous voulez, mais n'allons pas plus loin. Hélas! ce chiffre est supérieur encore à celui des existences de la grande outarde et du daim.

J'ai besoin de beaucoup de philosophie pour ne pas me laisser aller à l'attendrissement et au désespoir quand j'ai à consigner dans un chapitre de ces navrants détails. Je devrais me faire une raison cependant et me dire que nous sommes tous mortels, hommes comme bêtes, et que la Terre finira comme a fini la Lune, et le Soleil comme la Terre, et qu'alors, puisqu'il faut que tout le monde saute le pas un peu plus tôt un peu plus tard, il est puériel de s'apitoyer sur le sort de ceux qui s'en vont les premiers. Tout cela est fort sensé peut-être, mais ne m'empêche pas de regretter qu'on n'ait pas servi à la mort les races du renard, de la fouine, du corbeau et de la vipère, avant celles de l'outarde, du coq de bruyère et du daim.

J'ai dit le poids du grand tétras, du mâle adulte. Ce poids est

celui du dindon ordinaire, cinq à six kilogrammes. La poule ne pèse guère que moitié du vieux coq. Il y a entre ce dernier et le dindon de grandes ressemblances de taille, de couleur et d'habitudes sylvestres et amoureuses, et je m'étonne fréquemment que les nomenclateurs ordinaires de la Faculté n'aient pas profité de l'importation du coq d'Inde en Europe pour débaptiser ce tétras et l'appeler le dindon des sapins ou le dindon des Alpes. Assurément que le nom nouveau aurait pu jouter pour l'absurdité avec le premier venu, puisqu'il eût voulu dire coq d'Inde des Alpes; mais il eût toujours valu infiniment mieux pour l'expression et la couleur que celui de coq de bruyère, qui n'est pas moins affecté d'ailleurs du contre-sens étymologique, puisque le coq est un oiseau d'Asie qui n'avait pas plus de droits qu'un oiseau d'Amérique à servir de parrain à un oiseau d'Europe. Les habitants des plaines de l'ouest ont donné à la grande outarde le nom de dinde sauvage.

Cependant, bien que l'affinité consanguine soit plus manifeste entre le coq de bruyère et le dindon qu'entre le coq de bruyère et le coq domestique, il suffit de mettre les deux premiers moules en regard sur une table pour reconnaître à première vue que les deux espèces ne sont encore parentes qu'à des degrés fort éloignés.

En effet, le dindon a la tête petite et dégarnie de plumes, le cou long et chauve comme la tête, la face historiée d'une fraise de ver-rues, le bec long et quasi rectiligne, couvert d'une espèce d'étui de chair flasque, la gorge fanonnée, l'œil stupide.

Le coq de bruyère a la tête forte et garnie d'une épaisse chevelure, le cou court, le bec robuste à mandibules tranchantes et arqué dès sa base, comme celui des oiseaux de proie. Il a plus de tendance à coiffer la huppe et à porter le collier de barbe qu'à avoir le front chauve. Son regard est plein de feu, d'expression, d'énergie.

Le dindon est monté sur de hautes jambes à tarsi nus et éperonnés; le coq de bruyère a les jambes courtes et les tarsi couverts de duvet jusqu'à l'origine des doigts; il regarde l'éperon comme un meuble inutile. On ne se ressemble réellement plus quand on diffère par des caractères aussi essentiels, eût-on d'ail-

leurs un manteau de même nuance, la même corpulence et les mêmes façons d'aimer.

Le grand coq de bruyère est donc un magnifique oiseau noir à manteau lustré, de la taille de deux bons chapons. Ce manteau noir a des reflets verts ou bleus comme celui des coqs russes; il est coupé d'une tache blanche sur l'aile. Épais de corsage, bas sur jambes, richement étoffé des pieds jusqu'à la tête, muni d'un bec tranchant, de doigts pectinés et robustes, cet oiseau porte gravés sur tous les traits de sa physionomie les indices d'une constitution vigoureuse et d'un tempérament orageux. L'accentuation énergique et belliqueuse de cette physionomie lui vient surtout d'une bande sourcilière du plus vif écarlate qui fait briller son œil comme un charbon ardent.

Le costume de la poule est si différent de celui du coq, qu'il est difficile de ne pas considérer *à priori* la femelle comme appartenant à une espèce distincte. Cette femelle, dont la taille, comme je l'ai déjà dit, est inférieure de moitié à celle du coq, porte la livrée générale des poules des pulvérateurs, le manteau jaune terreux de la poule domestique ou de la faisane. Seulement les nuances de l'uniforme sont ici plus accusées, plus opposées, plus vives et produisent plus d'effet. Inutile d'ajouter, après ce simple détail, que les mâles, dans cette espèce, sont moins nombreux que les femelles, et que la polygamie y est le code des relations des sexes.

Le coq de bruyère est probablement de tous les oiseaux celui dans l'existence duquel l'amour tient le plus de place. Le mâle, dans cette espèce, est affecté tous les ans au printemps d'une érotomanie suraiguë qui dure soixante jours de la fin de février à celle d'avril. Et cette folie amoureuse est caractérisée par une succession d'extases dont les accès se renouvellent périodiquement chaque matin et chaque soir. Pendant tout ce temps-là, la pauvre bête est si fort en proie à Vénus, qu'elle en perd le manger et le boire, et jusqu'à la faculté de voir et d'entendre le péril. L'expression poétique que je viens d'emprunter à Racine me fournit l'occasion de m'étonner que la reine de Cythère n'ait pas eu la fantaisie de se donner un attelage de coqs de bruyère.

Aussitôt que le coq de bruyère a senti les premières atteintes

du mal brûlant qui va le consumer, il commence par chercher dans le canton qu'il habite un local et surtout une tribune convenablement disposée pour l'exercice de la parade amoureuse. Cette tribune est généralement un tronc d'arbre renversé et facilement arpentable de l'une à l'autre de ses extrémités. Une fois en possession de son théâtre, notre amoureux ne tarde pas à en annoncer l'ouverture. Pour ce faire, il se hisse sur la flèche la plus aiguë du plus haut sapin de la montagne, et adresse de là son appel passionné à toutes les poules des alentours. Cette réclame éloquente, que j'aurais beaucoup de peine à écrire en langue musicale, débute par un violent coup de tam-tam assez semblable au gloussissement du dindon. Cette note détonnante est immédiatement suivie d'un feu de file d'autres notes grinçantes, stridentes et criardes, douces au tympan comme les gémissements d'une scie qu'on écorche. Après quoi le chanteur s'arrête, pour reprendre haleine d'abord et ensuite pour juger de l'effet de ce premier morceau, et puis il recommence. La durée de chaque séance est d'une heure environ. Celle du matin ouvre avant le lever du soleil ; celle du soir se continue un peu après que l'astre est couché. Le même coup de tam-tam qui avait annoncé le commencement des exercices en annonce la clôture.

Pendant qu'il exécute sa cavatine, l'artiste est tellement absorbé par son art et tellement enivré du propre bruit de sa voix, qu'il en oublie l'univers et jusqu'à la méchanceté de l'homme, qui profite de son tapage et de son émotion pour s'approcher de lui traîtreusement et l'occir. *Amour, amour, quand tu nous tiens, On peut bien dire : adieu prudence.*

La raison que donnent les assassins pour justifier leur crime est que l'oiseau qui veut être empaillé doit être tué dans ses plus beaux atours, dans son costume de noces.

J'ai connu des impies et des amoureux fanatiques assez peu soucieux du salut de leur âme pour appeler de leurs désirs une semblable fin et demander à mourir, comme le tétras, d'un coup de foudre dans le sein de l'extase.

Le grand air du coq de bruyère est brodé sur ce motif si connu : que le printemps vient de naître, et que le printemps est la saison d'aimer.

Mais la réclame d'amour a réveillé de leur long sommeil les échos engourdis de la forêt ; elle retentit au cœur de la poule attentive qui sort du fourré qu'elle habite, se secoue, bat ses flancs de ses ailes, donne un coup d'œil et un coup de bec à son plumage, et se dirige d'un pas furtif vers l'arbre d'où partent les chants. Elle se croise sur la route avec quelques compagnes, empressées comme elle de répondre à l'appel passionné du seigneur de ces lieux. Quand celui-ci, qui les a vues ou les a entendues venir, juge que l'assistance est assez nombreuse, il descend avec calme et majesté les gradins de son arbre, met pied à terre au milieu de ses vassales, les salue courtoisement, et, sans perdre de temps, les conduit vers son estrade, où tout est disposé pour faire valoir ses avantages extérieurs. C'est là seulement, dans la douce retraite qu'il s'est choisie lui-même et dans l'intimité de son harem, que l'illustre sultan aime à se révéler dans sa gloire. Il gravit la tribune, la mesure du regard, se hérisse soudain, se huppe, se rengorge, s'ébouriffe, se gonfle, fait feu de toutes ses plumes pour éblouir sa cour. Sa queue s'épanouit en éventail comme celle du paon, ses ailes traînent et balaient le plancher à la façon de celles du dindon ; il multiplie les allées et les venues, c'est-à-dire les passes et contre-passes magnétiques, recueillant avidement les propos flatteurs qu'il excite et y répondant vivement par des regards de feu et des redoublements de grâces.

Ces premières rencontres, néanmoins, se bornent à des présentations et à des cérémonies. Après la réception et la parade, le maître congédie poliment ses esclaves, et leur donne rendez-vous pour la séance du soir ou pour celle du lendemain. Aucune n'a garde de manquer à sa promesse, car chacune a dans le cœur l'idée fixe d'être promue, par le libre choix du sultan, au rang de sultane favorite. Au bout de quelques jours, les relations deviennent plus intimes ; les poules fascinées, entraînées, enflammées par les mâles attraites et les façons galantes du coq, abrègent bientôt son martyre et couronnent ses feux.

La lune de miel passée, le coq, qui s'est usé la voix à trop chanter l'amour, éprouve le besoin d'un peu de calme ; la poule, qui a terminé sa ponte, se retire tout à fait du monde pour se livrer dans

la solitude au grand travail de l'incubation et de l'éducation d'une famille nouvelle. Elle choisit habituellement, pour déposer ses œufs, un lit épais de feuilles sèches, tassées par le vent et la pluie au pied des houx et des genièvres, au fond de quelque creux. Le nombre de ses petits dépasse rarement sept à huit; leur éducation est pénible et féconde en angoisses pour le cœur de leur mère. Comme chez les perdrix et les faisans, les petits, dans le premier âge, portent la livrée grise des mères, et les mâles ne commencent à prendre leurs belles plumes noires lustrées qu'à l'automne. Le noir est d'autant plus profond, le reflet d'autant plus bleuâtre que l'oiseau est plus vieux et qu'il a moins souffert. Il faut trois ans au coq pour atteindre à l'état parfait.

Mais l'histoire que je viens de raconter est l'histoire du coq de bruyère de la Laponie, de la Souabe, de la Sibérie, de la Bohême, etc., et non celle du coq de bruyère de France, réduit à la continence par la misère des temps, et à qui sa pauvreté ne permet pas d'entretenir le nombre d'épouses légitimes que sa loi autorise. Le coq de bruyère des Vosges s'estime quelquefois heureux de trouver une poule qui réponde à sa voix. On en a vu qui ont prêché des semaines entières dans le désert, et qui sont morts à la peine avant même d'avoir fait leurs frais.

J'ai omis à dessein, en parlant du grand tétras de France, de narrer les combats sanglants que les coqs se livraient entre eux pour l'exploitation théâtrale des cantons les plus avantagés sous le rapport de la population féminine. Il faut être plusieurs pour se disputer et se battre.

Les coqs de bruyère sont à peu près omnivores comme tous leurs congénères. Ils vivent d'insectes au printemps, de fruits rouges l'été, de baies de myrtille pendant l'automne, et pendant l'hiver d'herbes, de chatons de bouleaux, de graines de sapins. Le fruit du myrtille, qu'ils préfèrent sagement, ainsi que les gelinottes, est l'ordinaire qui leur convient le mieux et qui donne le plus de qualité à leur chair. Cette chair est noire, pesante et un peu sèche. Elle a besoin de beaucoup attendre pour arriver à son point. Le régime exclusif du genièvre lui communique un fumet peu agréable qui est particulier à tous les gibiers-plumes qui aiment trop les baies

de cet arbuste, et que cependant une foule de barbares ne craignent pas de proclamer délicieux.

On a dit du coq de bruyère que l'amour de la liberté était si puissant chez lui qu'il se faisait mourir dans la volière en avalant sa langue. Ce procédé de suicide n'est pas plus dans les habitudes de cet oiseau que dans celles des tribus d'esclaves noirs auxquelles on l'a également attribué. Le coq de bruyère n'avale pas sa langue pour mourir, mais sa langue, quand il est mort, se retire au fond de son gosier, ce qui est une raison pour qu'on ne la retrouve plus dans son bec. Du reste, le coq de bruyère, en sa qualité d'indigène des montagnes, doit être plus sujet à la nostalgie que la plupart de ses congénères des pays chauds et des plaines.

LE PETIT COQ DE BRUYÈRE.— Tout ce qui vient d'être dit du grand coq de bruyère s'applique exactement au petit. Ce sont les mêmes mœurs amoureuses, les mêmes habitudes, le même régime alimentaire, et presque le même uniforme. Les deux espèces ne diffèrent entre elles que par le volume du corps et la conformation de la queue. Elles habitent les mêmes pays, puisqu'elles vivent de la même nourriture.

Le petit coq de bruyère est un superbe oiseau de la taille du faisan, qui porte aussi son manteau noir lustré à reflets bleuâtres et dont le regard jette des flammes. La poule, beaucoup moins forte que le coq, est vêtue d'une robe régulièrement striée comme celle de la faisane dorée, mais dont la couleur est plus sombre. Le caractère le plus distinctif de l'espèce est la forme de la queue, dont les rectrices extérieures sont plus longues que les médianes et se recourbent à leur extrémité, de manière à figurer une sorte de lyre évasée d'une extrême élégance. La partie inférieure de cette queue est blanche. La belle couleur noir-bleuâtre de la robe semble plus intense chez le tétras à queue fourchue que chez le grand tétras; la bande sourcilière est également plus colorée et plus large, et les taches blanches des joues et de la gorge plus nettes et plus accusées. La chair de cette seconde espèce passe aussi pour plus tendre et plus délicate que celle de la première.

Le petit coq de bruyère n'est plus connu que dans deux ou trois localités de la France : dans les montagnes du Jura, du Bugey et

dans les Alpes du Dauphiné. Je crois que la race a complètement disparu des Pyrénées et de l'Auvergne. C'est l'oiseau que les Francs-Comtois de certains districts appellent le faisan de montagne.

Les grands coqs de bruyère qui parent la montre de Chevet, au Palais-Royal, proviennent presque tous d'Allemagne, où l'on en trouve encore dans les forêts de la Souabe, de la Silésie, de la Moravie, de la Bohême. Quelques-uns nous arrivent du Piémont.

Les tétras à queue fourchue sont très-communs dans certains gouvernements de Russie et de Pologne, comme en Suède. On les retrouve aussi dans le nord de l'Angleterre, d'où nous vient le très-petit nombre de ceux qui se mangent à Paris.

LE LAGOPÈDE. — Nous venons d'esquisser successivement l'histoire des Pulvérateurs pattus de la steppe herbue, du désert caillouteux, de la colline, de la montagne, nous n'avons plus à nous occuper que de celle du Pulvérateur des neiges, habitant des zones glaciales et compatriote du chamois.

Le lagopède, dont le nom expressif veut dire pied de lièvre, est un bel oiseau plus blanc que neige, et qui ressemble à s'y méprendre à ces gros pigeons blancs pattus qui ornent nos basses-cours. C'est la perdrix blanche des chasseurs, beaucoup moins rare dans nos hautes montagnes de l'est et dans les Pyrénées que les espèces précédentes.

Le lagopède a l'œil surmonté d'une bande sourcilière écarlate, comme le coq de bruyère. Sa robe n'est pas complètement blanche, même dans son uniforme de petite tenue ou d'hiver. Le mâle a les joues sillonnées d'un trait noir qui part de la naissance du bec pour aboutir à l'œil, et qui s'étend quelquefois jusqu'à l'ouverture des ouïes. Les rémiges les plus externes, dont la tige est noire, semblent pour cette cause bordées d'un filet de cette nuance. Enfin, sur les quatorze rectrices, douze sont noires et simplement frangées de blanc à leur extrémité; les deux pennes les plus externes font exception à la règle générale et sont blanches dès leur racine.

Les oiseaux les plus pattus que nous ayons inspectés jusqu'ici n'ont les tarses couverts que jusqu'à l'origine des doigts. La garniture de duvet descend, chez le lagopède, jusqu'à la naissance des ongles, et elle ne couvre pas simplement la partie supérieure des

doigts, comme chez les hiboux, elle en tapisse la partie inférieure, comme chez le lièvre, ce qui lui a fait donner par Pline l'excellent nom qu'il porte.

J'ai expliqué jadis, au chapitre du lièvre blanc et de l'hermine, pourquoi la fourrure blanche était l'attribut des espèces destinées à vivre dans la neige. La nature, en donnant des gants fourrés et une robe blanche au lagopède, lui a assigné pour patrie les dernières régions de la zone habitable, et lui a fait des attractions proportionnelles à sa destinée. Beaucoup d'oiseaux redoutent la froidure; le lagopède semble, au contraire, la chérir par-dessus toutes choses et ne craindre que les rayons du soleil. Il sourit de pitié aux récits qu'on lui fait des délices des contrées heureuses où l'eau reste toujours fluide, où les arbres sont toujours en fleurs; il ne comprend pas le bonheur dans un autre milieu que la neige, et meurt immédiatement de nostalgie quand on l'arrache à ses déserts de glace pour lui faire un sort plus tranquille dans un séjour plus doux.

Encore une vingtième preuve que l'amour de la patrie est en raison directe de la pauvreté de cette patrie et de la rigueur de son climat, comme l'attachement pour la vie en raison de ses misères. C'est pour cela que ces malheureux civilisés ont une si grande frayeur de la mort, et que le parti de la peur est constamment, hélas! le parti politique qui compte le plus grand nombre d'adhérents.

Le lagopède a d'ailleurs ses motifs pour adorer la neige et pour plaindre les habitants des zones que nous appelons fortunées. C'est ce blanc manteau des hauts pics dont la couleur se confond avec celle de sa robe qui le dérobera à l'œil de tous ses ennemis. C'est la neige qui lui conserve tendres et succulents les gramens dont il vit pendant l'hiver, et qui lui fournit en cette rude saison le vivre et le couvert; car le lagopède a le pied muni d'un ongle tranchant et canaliculé (celui du doigt médian) à l'aide duquel il sait se creuser de chaudes retraites au sein même de cette couche de frimas éternels, dits en style poétique le linceul funéraire des champs. Et puis c'est là qu'il aime, c'est là par conséquent que la nature a dû déployer toutes ses splendeurs et ses magnificences. La preuve sans ré-

plique que l'existence n'a rien d'amer pour le lagopède est dans la bonté de sa chair, qui ne tenterait pas les rapaces ni l'homme, s'il avait le moins du monde à souffrir du froid ou de la faim.

Le lagopède dont nous venons de parler est le lagopède d'hiver, la perdrix blanche des chasseurs ; mais le lagopède du printemps n'est plus le même oiseau. Quand souffle, vers l'équinoxe de mars, le vent de la molle Italie qui fait crever les cataractes des monts helvétiques, descelle les avalanches et emplît par-dessus les bords les profonds déversoirs des glaciers, le Pô, le Rhin, le Rhône ; quand la neige jaunit et s'affaïsse et laisse pointer de toutes parts les îlots de verdure à travers son manteau troué ; quand l'accenteur des Alpes a retrouvé sa voix, sa voix mélodieuse qui retentit par delà les confins du règne de la vie, et force les échos de la région de mort à redire des chants d'allégresse et d'amour ; quand la terre change de robe et s'habille de gazons et de fleurs pour les fêtes du printemps... le lagopède éprouve aussi le besoin de changer de langage, de régime et de costume pour mettre sa tonique d'accord avec l'universelle dominante.

Cependant le costume de noces du lagopède est moins riche à mon sens que sa tenue d'hiver, et je préfère de beaucoup ce dernier uniforme blanc pur qu'accentuent si gracieusement les filets noirs des rémiges et la rouge encadrure de l'œil, au manteau panaché de gris, de brun, de roussâtre, qui va recouvrir les épaules, la tête, le cou et le devant de la poitrine. La couleur de ce manteau est analogue à celle des bécasses, des faisanes et des poules de bruyère ; la nature y a négligé le dessin et l'opposition des nuances, et de cette négligence est résultée une confusion fâcheuse qui ne charme plus le regard. Tout le plumage change, à l'exception des places où il y avait du noir ; le noir est toujours bon teint dans les étoffes dont les oiseaux s'habillent : que n'en peut-on dire autant de celles dont l'homme fait usage, et surtout du drap de Sedan, qui reluit si vite aux coudes !

Le lagopède, qui est très-voisin du pigeon blanc pattu par la taille, la couleur et la garniture des pieds, s'en rapproche encore du côté des façons amoureuses. Il persécute sa femelle de salamalecs et de révérences sans fin, et plane en tournoyant au-dessus d'elle,

l'invitant chaleureusement à céder à ses feux par un langage bizarre qui tient de l'aboiement enroué du chien et du roucoulement du biset.

Le lagopède, qui fut chargé par Dieu d'embellir et de peupler les frimas, conjointement avec le chamois, le moufflon et le bouquetin, n'a pas été pétri, plus que ces derniers moules, des quatre semences froides. Aucun oiseau n'a le sang plus abondant, plus rouge et plus chaud que le lagopède; sa chair a la couleur et le goût de celle du lièvre, et se corrompt très-vite. Voir pour l'analogie ce que j'ai dit au livre 1^{er} des ruminants de l'abîme.

Le lagopède terre et ne perche pas, puisqu'il n'y a pas d'arbres dans les régions qu'il habite. Il a le pied plus plat et l'ongle du pouce plus long et moins crochu que la gélinoite et l'auerhan.

Le lagopède des Alpes est probablement le même que celui qui habite les extrémités septentrionales des deux continents; car c'est bien plus l'isothermie que la configuration du sol qui fait les pays ressemblants. Tel lagopède, natif des Hautes-Alpes, ne se trouvera pas dépaycé aux rivages bas et plats de la baie d'Hudson, qui succombera à la nostalgie au bout de quelques jours sur la crête des monts du Brésil.

L'oiseau qu'on nomme le Tétrás des saules, et qui se retrouve encore en quelques contrées de l'Italie cisalpine, est un véritable lagopède, de même taille que notre perdrix blanche. Le lagopède des saules, ne hantant pas exclusivement la région des neiges, n'a pas besoin d'être exclusivement vêtu de blanc comme le nôtre; aussi son uniforme habituel ressemble-t-il davantage au costume de noces de ce dernier.

Le graus d'Écosse est encore une espèce précieuse de lagopède que Dieu a refusée à la France pour en doter l'Angleterre, ce qui est une injustice. L'Écosse doit à sa position de tête de pont et de promontoire avancé vers le pôle le privilège fructueux de servir de patrie à une foule innombrable d'oiseaux et de poissons délicats. Je comprends que le tableau des richesses ornithologiques et ichthyologiques de cette île fasse naître de vagues désirs de conquête et d'envahissement dans l'imagination des chasseurs et des pêcheurs de ce côté-ci de la Manche. Il y aurait largement à tailler

en Écosse une demi-douzaine de départements français qui pourraient s'appeler du Graus, du Saumon, de la Truite, du Pingouin, du Hareng.

Ici finit l'histoire de l'ordre des vélocipèdes, qui, sur trente-trois espèces, en compte au moins trente indigènes, dont dix-huit sédentaires et six domestiques. Ces six dernières sont les types primitifs de variétés infinies créées par l'homme. Chacune des espèces libres est l'objet de cinq ou six chasses spéciales et peut servir d'élément capital à vingt éprouvettes gastrosophiques. Je ne tenterai pas d'énumérer les mérites de la volaille, de crainte de rester au-dessous de ma tâche. J'ai souvent écrit que j'aimerais mieux voir donner des prix de dix mille francs et plus aux éleveurs de perdrix, de faisans, de bartavelles, de gelinottes, de coqs de bruyère et d'outardes, qu'aux éleveurs de chevaux de course, qui ne valent rien rôtis et qui sont des animaux complètement inutiles à l'homme depuis que le ballon et la locomotive les ont si triomphalement distancés.

Ici aussi doit se terminer ce volume qui touche à sa cinquantième page. Il était bien dans mon espoir et dans mes vœux d'y faire tenir une histoire abrégée de tous les oiseaux de France à la suite des développements indispensables de la formule du gerfaut, et d'accompagner cette histoire d'un court traité d'ornithologie passionnelle pure en guise de spécimen. Mais le sujet a été plus fort que moi, homme faible et trop enclin à laisser dériver ma plume au courant de la fantaisie, et il s'est trouvé que l'ouvrage imprimé dépassait déjà de quatre-vingts pages la matière de l'*Esprit des Bêtes* avant d'avoir absorbé la moitié de l'ouvrage manuscrit. Alors il a bien fallu se résoudre à faire deux volumes au lieu d'un, ou mieux trois volumes au lieu de deux. Or, comme ce n'est pas manquer à ses engagements que faire plus qu'on n'avait promis; comme ma conscience est pure de tout remords à l'endroit de l'intention; comme en fin de compte un ouvrage n'est jamais trop long quand il intéresse ou amuse, je crois ne devoir solliciter le pardon de per-

sonne pour n'avoir pas été assez bref, et j'attendrai que l'insuccès du livre ait prononcé contre sa longueur pour reconnaître que j'ai eu tort de le couper en deux. Et quand même la sentence de mes lecteurs me serait défavorable, je soutiendrais encore que la coupure que j'avais choisie pour diviser en deux parties *le Monde des Oiseaux* était bien celle qu'indiquait la nature.

Le lagopède est, en effet, la dernière expression de la Véloupédie, qui est elle-même le dernier ordre de la Planipédie, qui est le domaine emblématique des phases malheureuses de l'humanité, dites sociétés *limbiques*, sociétés caractérisées par la domination masculine et qui s'appellent la Sauvagerie, le Patriarcat, la Barbarie, la Civilisation; sociétés régies par la contrainte, où la force est tout, le droit rien, où la Polygamie est la règle générale et la Monogamie l'exception. Or, il n'est pas une personne sensée et impartiale qui ne convienne qu'il y a un abîme et une masse de révolutions et de siècles entre ce monde de la Planipédie et celui de la Curvipédie, qui symbolise le règne de la femme et le triomphe de l'amour, de l'industrie, des beaux-arts et du droit. C'est-à-dire que je n'ai fait qu'obéir à une nécessité impérieuse en clôturant ce volume par la notice du lagopède. La série a ses lois que le savant vulgaire ignore et que, par conséquent, il n'est pas tenu de respecter; mais l'analogue, qui sait ou du moins qui se pique de savoir, ne peut pas invoquer comme le simple savant l'excuse de l'ignorance; et lorsque la main de la série, par exemple, a écrit sur un poteau en caractères gros et lisibles : *Ici est le règne du mâle ou de la force*, et sur l'autre : *Ici est le règne de la femelle ou du droit*, il faut bien que le voyant tienne compte de ces indications officielles et signale la séparation. Ce que j'ai fait.

AUX SOUSCRIPTEURS

DU MONDE DES OISEAUX.

A MES AMIS CONNUS ET INCONNUS.

Je vous remercie avec effusion du concours empressé que vous avez accordé à mon œuvre. Je vous dois la publication de ce livre, dont le succès me serait d'autant plus cher que j'aurais à le partager avec vous.

Je n'avais qu'un seul moyen de m'acquitter envers vous, qui était d'écrire suivant votre cœur. J'y ai travaillé en conscience. Si je vous ai intéressés, applaudissez et criez *bis*; si je vous ai ennuyés, laissez-moi. Mais ayez égard à ceci : que si j'ai donné à mon travail de plus larges développements que ne le comportait son cadre primitif, c'est votre bienveillance qui en est cause bien plus que ma prolixité; car je ne comptais que sur trois cents souscripteurs, et, en ayant trouvé six cents, ma foi en mes mérites a monté naturellement jusqu'au niveau de vos sympathies, et m'a forcé d'attacher à mon œuvre plus d'importance que je ne lui en avais attribué d'abord.

Je ne tarderai pas d'ailleurs à savoir d'une manière précise si j'ai eu tort ou raison de me laisser emporter à cet accès de zèle; car je sollicite derechef votre concours pour la publication du second volume du *Monde des Oiseaux*, et déclare dès aujourd'hui la souscription ouverte.

La deuxième partie du *Monde des Oiseaux*, qui est composée, comprend l'histoire de la Curvipédie (percheurs, grimpeurs, rapaces), dont la population dépasse d'environ quarante têtes celle de la Planipédie, qui ne compte que cent soixante-sept espèces proprement dites. Cette histoire est suivie du traité spécimen d'ornithologie passionnelle, dont les journaux *la Presse* et *la Démocratie Pacifique* ont publié déjà quelques fragments sous les divers titres de l'Aigle, du Vautour, du Cygne, de la Cigogne, de l'Hirondelle. Un troisième volume, qui traite exclusivement de la chasse des

oiseaux français et qui complète l'œuvre, n'attend également pour paraître que l'occasion favorable.

Pour peu que le zèle des premiers souscripteurs ne soit pas encore refroidi et que la lecture du premier volume fasse désirer celle du second, la lecture du second celle du troisième, ces deux dernières publications pourront être terminées dans le cours de l'année (1).

Dans le cas où le chiffre de la souscription nouvelle demeurerait inférieur à celui de l'ancienne, après une période de deux mois, le montant de chaque souscription serait retourné à qui de droit, et l'auteur en resterait là de son travail, étant de ceux qui n'écrivent que pour le très-petit nombre et qui n'ambitionnent pas les suffrages de la foule.

J'attends votre sentence avec calme.

A vous d'amitié et de cœur,

A. TOUSSENEL.

Paris, septembre 1852.

(1) Les souscriptions devront être adressées à M. Émile Bourdon, 2, rue de Beaune.

SOUSCRIPTION

AU DEUXIÈME VOLUME DU *MONDE DES OISEAUX*.

La souscription pour le deuxième volume du *Monde des Oiseaux*, par M. TOUSSENEL, est ouverte dès à présent. Le prix de ce second volume, avec portrait de l'auteur, est le même que pour le premier : 6 francs pour Paris, et par la poste 7 fr. 50 cent. — Envoyer tous mandats et valeurs à l'ordre et au nom de M. ÉMILE BOURDON, 2, rue de Beaune, à Paris.

Les avances pour l'impression de ce second volume nous sont d'autant plus nécessaires que, la première édition de *l'Esprit des Bêtes*, par M. TOUSSENEL, étant épuisée, nous allons immédiatement mettre sous presse une seconde édition de cet ouvrage. Le prix de ce volume sera aussi de 6 fr., et par la poste 7 fr. 50 cent.

TABLE DES MATIÈRES.

A MADAME HENRIETTE L...	1
ERRATA.	
AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.	1
CHAPITRE I ^{er} . — Le monde des oiseaux, leur politique, leurs lois, leurs mœurs et leurs coutumes. — Singuliers résultats de l'accord de la tonique avec la dominante. — Formule du gerfaut.	3
CHAPITRE II. — Où il est prouvé, par le témoignage de tous les règnes, que le bonheur des individus est en raison directe de l'autorité féminine et inverse de la masculine.	49
CHAPITRE III. — Où il est prouvé, par la même méthode, que le rang des espèces est en raison directe de l'autorité féminine, et que l'Ignorance est la Haine, comme la Science est l'Amour. — Solution radicale et inattendue d'une foule de questions insolubles. — Résumé.	92
CHAPITRE IV. — De l'oiseau considéré sous le rapport physique.	137
CHAPITRE V. — Aspect général de l'oiseau de France. — Sa patrie, ses voyages.	167
CHAPITRE VI. — De la classification pédiforme et de l'éclosion des mondes.	196
— Division cardinale.	227
CHAPITRE VII. — Tous les oiseaux de France.	238
Ordre des Rémipèdes, page 238. — Rémipédie pélagienne, 241. — Première série : Tridactylie, 245. Genre Pingouin : le Macareux, le Cèphe, le Guillemot. — Tétradactylie pélagienne : deuxième série, Dactylirèmes, 251. — Groupe des Curvirostres : genre Pétrel, genre Goëland, genre Mouette, genre Labbe ou Stercoraire. — Troisième série : Sémirémie, 257. — Quatrième série : Pollicirémie, 259. — Le fou de Bassan. — Rémipédie flu-	

TABLE DES MATIÈRES.

viatile. — Première série : Dactylirémie, 263. — Deuxième série : Fissirèmes ou Lobidactyles, 264. Genre Grèbe : le Phalarope, la Foulque. — Lamellirostres, 270. Genre canard : le Morillon, le Garrot, la Religieuse, le Chipeau ou Ridenne, le Siffleur, le Pilet, le Milouin, le Milouinan, le Souchet, la Sarcelle, le Canard sauvage, le Canard de Barbarie, le Tadorne, l'Eider, la Macreuse. Genre Oie, 281. Genre Cygne. Genre Harle. — Troisième série : Pollicirémie, 288.

CHAPITRE VIII. — Ordre des Longitarses ou des Échassiers. 292

Division primordiale. Échassiers paludiens, 296. — Première série : Tridactylie. L'Échasse, l'Huitrier ou la Pie de mer, le Sanderling. — Deuxième série : Dactyligradie, 299. L'Avocette; groupe des Ténuirostres, genre Maubèche, genre Bécasseau, genre Combatant, genre Chevalier, le Tournepierre. — Sous-groupe des Rectirostres, sous-groupe des Falcirostres, 306. — Genre Perdrix de mer. — Échassiers palustriens, 310. — Première série : Dactyligrades. Genre Bécasse, genre Bécassine : la double Bécassine, la Sourde, la Bécassine. — Deuxième série : Pollicigrades, 316. Genre Héron, le Héron commun, le Héron pourpre, le Butor; genre Cigogne, genre Spatule. Genres ambigu, Flamant, Grue. — Troisième série : Longidactyles, 341. Genres Poule d'eau, Marouette, Râle poussin, Râle Baillon, Râle de Genêts.

CHAPITRE IX. — Ordre des Vélocipèdes. 354

Première série : Tridactylie, 370. Genre Outarde : la grande Outarde, la Canepetière, le Houbara; le Turnix, l'Œdicnème. Genre Pluvier : le grand Pluvier de terre, le Guignard, le Pluvier à collier, *idem* à collier interrompu, *id.* doré. Genre ambigu, Vanneau. — Deuxième série : Pulvérateurs, 391. — Groupe des Nuditarses, sous-groupe des Aplectroniens, 400. Genre Caille; genre Perdrix : Perdrix grise, *id.* rouge, la Bartavelle, la Perdrix de roche, la Rochassière. Genres Francolin, Pintade. — Sous-groupe des Plectroniens ou des Éperonnés, 421. Genre Faisan : le Faisan doré, *id.* argenté, *id.* à collier, *id.* commun. Le Paon, le Coq domestique, le Dindon. — Sous-groupe des Pattus ou des Dasytarses, 439 : le Ganga-canta, la Gelinotte, le Coq de bruyère, le petit Coq de bruyère, le Lagopède.

AUX SOUSCRIPTEURS DU *Monde des Oiseaux* 483

L'ESPRIT DES BÊTES.

LE MONDE

DES

OISEAUX

ORNITHOLOGIE PASSIONNELLE

PAR

A. TOUSSENEL

Auteur des *Juifs, rois de l'époque.*

DEUXIÈME PARTIE.

Le monde des animaux est un océan de sympathies
dont nous ne buvons qu'une goutte, quand nous
pourrions en absorber par torrents.

LAMARTINE.

La femme *est*, l'homme *devient*.

CARUS.

L'Amour est le Génie de la Raison.

MOR.

PARIS

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE

RUE DE BEAUNE, 6.

—
1853



PARIS. — IMPRIMERIE J. VOISVENEI, RUE DU CROISSANT, 46.



ERRATUM.

L'auteur avoue ingénument que la plupart des fautes contenues en ce livre sont de lui, non de son imprimeur, et que le présent erratum a pour unique objet d'appeler sur icelles l'indulgence du lecteur.

La plus grave de ces fautes, la plus irrémédiable, hélas ! est de n'avoir pas su faire tenir dans le second volume toute la seconde moitié du **MONDE DES OISEAUX**... Impuissance désastreuse et qui accuse impitoyablement la double misère de l'auteur : misère de l'esprit qui ne lui a pas permis de faire plus court ; misère de la bourse qui l'a forcé d'entrer dans des considérations mesquines sur le rapport des prix de revient et de vente du papier imprimé, lui a interdit de pousser trop généreusement à la page, et l'a réduit finalement à la nécessité douloureuse de couper son récit à l'endroit le plus dramatique et de renvoyer à une troisième partie l'histoire si intéressante des *Rapaces*, ensemble le tableau synoptique de la classification nouvelle si impatiemment attendu.

Peut-être quelques lecteurs, mécontents de la mesure, seront-ils disposés à attribuer les torts de cette dis-

jonction imprévue à la complaisance abusive avec laquelle l'auteur se serait livré, au début de ce volume, à la démonstration de la supériorité de sa méthode de classification ornithologique, démonstration complètement superflue et que personne ne lui demandait, au contraire. Peut-être les moins bienveillants, les plus enclins à l'épigramme, essaieront-ils de prouver à leur tour qu'il y avait à économiser sur ce chapitre seul de quoi faire une large place à tous les Rapaces de la terre... L'auteur n'entend contester aucunement ni la justesse de la censure ni la sagesse de l'économie demandée. Il a seulement à objecter, en manière d'excuse, à tous les reproches de la critique... qu'en ce temps là il s'était laissé enivrer par les vaines fumées de la gloire; que la noble ambition de gagner le grand prix d'histoire naturelle, fondé par Georges Cuvier, l'avait mordu au cœur (un prix de cinq mille francs qui représentait pour lui, outre la gloire, la possession d'un nombre illimité d'hectares sur les rives parfumées du Rio-Trinity ou du Rio-Brazos) et que, dans l'honorable but de conquérir l'estime des savants et de se rendre ses juges favorables, il avait dû naturellement insister sur la partie la plus scientifique de son œuvre, etc., etc. Il prie de considérer encore que chacun ici-bas cherche à gagner son prix comme il peut et non comme il veut, et que tout le monde n'a pas les moyens de concourir pour celui de Sagesse, ainsi que ce bon jeune homme de l'École normale dont le nom appartient à la troisième déclinaison et fait au génitif *Carnis*. Après cela, que celui qui n'a jamais rêvé de gagner un grand prix à l'Institut, ou un quaterne à la loterie, lui jette la première pierre.

Quant aux erreurs matérielles concernant le classement des espèces, l'auteur n'a jamais eu la sottise prétention de les avoir évitées toutes. Il affirme seulement, avec sa réserve habituelle, qu'on en trouvera chez lui beaucoup moins que partout ailleurs, dix fois moins par exemple que dans le *Manuel* de Temmyneck, qui fait loi aujourd'hui en matière ornithologique. Il n'oserait pas jurer qu'il a suivi rigoureusement et de tout point, dans la distribution de ses séries, l'ordre établi par Dieu, et que son travail est un daguerréotype exact des plans du Créateur ; mais il aime néanmoins à se rendre cette justice qu'il a serré cet idéal de plus près que tous ses concurrents, et que s'il a erré par hasard, ce n'est pas par orgueil et parce qu'il n'a pas voulu voir, mais bien parce qu'il n'a pas vu.

Puis, s'il a erré, il sait où, et même il ne craint pas de renseigner à cet égard la critique vétilleuse. Peut-être, par exemple, a-t-il eu tort de placer d'autorité le Jaseur parmi les Granivores purs, pour faire pièce à Temmyneck qui colloque cette espèce parmi les Omnivores, entre les Corbeaux et les Geais. Mais où serait le mal, si en osant ainsi, il avait relevé un défaut de la science ? L'analogie est, de sa nature, oscuse, et il ne faut pas la reprendre de ses légers écarts avec trop de sévérité. Si la poésie a l'air d'être morte à l'époque où nous sommes, c'est qu'elle n'ose pas oser, et qu'elle attend probablement que l'analogie la réveille.

D'autres encore pourront dire qu'à la place de l'auteur ils auraient fait marcher la Grive à la suite du Bec-figues, ou bien le Troglodyte après le Trainebuisson, etc. L'auteur répond d'avance à toutes ces critiques de détail qu'il ne demande pas mieux que de voir

ceux qui sont plus forts que lui prendre à faire, et il répète pour la dernière fois qu'il n'a jamais prétendu que sa classification ornithologique fût parfaite ; il estime qu'elle vaut mieux que toutes les autres, étant, par une exception bizarre, la seule qui commence par le commencement et finisse par la fin... voilà tout.

ORNITHOLOGIE PASSIONNELLE.

LE MONDE DES OISEAUX.

RÉSUMÉ DU LIVRE QUI PRÉCÈDE.

Pieds plats et pieds cambrés. — Orgigamie, Monogamie.

— Formule de Lhomond, formule du Gerfaut.

Ainsi tous les oiseaux Nageurs, Barboteurs et Coureurs posent sur des pieds plats, et le pied plat est le signe fatal auquel se reconnaissent les espèces primitives, grossières, inachevées

Et l'Orgigamie est la loi de ces tribus sans gloire, l'Orgigamie honteuse qui est le plein essor des péchés capitaux et qui étouffe dans leur germe toutes les inspirations du génie. Pas d'amour, pas de joie, pas de nids merveilleux, de poésie ni de chants.

Et chez l'immense majorité de ces espèces impures, le mâle est incomparablement plus fort, mieux vêtu, mieux armé que la femelle, et il abuse naturellement de sa supériorité physique pour écraser celle-ci, et le genre masculin y est dit plus noble que le féminin !

Ainsi tout ce qui vit de poisson mort, trône sur le fumier ou

patauge dans la fange ; tout ce qu'il y a de plus épais , de plus informe , de plus goulé , de moins aérien parmi les habitants de l'air , est pour la formule de Lhomond !

Ainsi tout moule inférieur déshérité du mobile d'amour est voué fatalement aux voluptés immondes et jeté en pâture à la Goinfrerie et à la Fainéantise , mères de l'obésité qui conduit à la broche !

Ainsi Dieu , en frappant cette vile plèbe de l'interdit d'amour , l'a du même coup condamnée au supplice du feu éternel !

Triste fin , expiation terrible qui me fait trembler pour l'avenir d'untas d'amoureux fous de la muse latine , mais dont les malheureux ne s'inquiètent pas assez. Combien j'en sais , hélas ! rien qu'au *Journal des Débats* et à l'École normale , pour qui le sort du dinde , de l'oie et du canard n'eut jamais d'enseignement !

Ceci est le résumé du livre qui précède , résumé bref mais plein , renfermant tout un monde de vérités nouvelles , avec la solution du problème social et l'avant-dernier mot de la sagesse humaine. Il n'y a peut-être que l'analogie passionnelle pour faire tenir à l'aise tant de choses en si peu de mots.

On y trouverait plus facilement encore , en le désirant bien , toute la substance et toute la moralité de la première partie de cette œuvre.

Car il a été loyalement déclaré par l'auteur , dès le début d'icelle , et sous forme d'avis au lecteur , que l'histoire des oiseaux de France n'était que le prétexte et le but apparent de l'ouvrage et que son but réel et secret était de se servir du témoignage oral des verbes ailés de Dieu , pour arriver à la démonstration géométrique des deux propositions audacieuses ci-après :

« Le règne de l'homme , règne de la force brutale , règne de la contrainte , de l'imposture et des vieux , coïncide fatalement avec la période la plus douloureuse de la vie de l'humanité.

» Le règne de la femme , règne du droit , règne de la liberté , de l'amour et des jeunes , correspond à la phase d'apogée ou de plein développement. »

Or, l'anathème qu'on vient d'ouïr, or cette malédiction suprême que la nature exaspérée fulmine contre les contempteurs d'amour, n'est rien de plus, n'est rien de moins que la démonstration géométrique, péremptoire, triomphante de la première des deux propositions ci-dessus.

C'est-à-dire que j'ai déjà démontré d'une façon irréfutable par l'étude des trois ordres des Nageurs, des Barbotteurs et des Coureurs *que la supériorité du mâle est caractéristique des races inférieures dans la volatilité*. Et je crois qu'il est absolument impossible d'arriver à cette conclusion chez l'oiseau, sans la faire jaillir en même temps du principe ridicule de la toute-puissance de la barbe chez l'homme.

Attendu que la bête comme la fleur n'est qu'une fraction passionnelle de l'homme, fraction exactement moulée sur le modèle de son unité typique et se conjugnant et se gouvernant exclusivement sur elle et reflétant fidèlement toutes ses évolutions...

Ou bien si vous voulez encore, attendu que chaque créature inférieure est un essai de la créature supérieure et que l'oiseau annonce l'homme, comme l'homme annonce la femme, comme la femme annonce l'ange.

C'est-à-dire que la première moitié du monde des oiseaux que nous venons de parcourir est l'image fidèle du monde des humains, du monde où nous vivons, du monde des sauvages, des civilisés, des barbares. Et que le moment même de l'histoire de la volatilité où nous sommes est celui qui correspond à la phase critique de l'humanité que nous traversons à cette heure... heure unique marquée dans les âges pour la fin du chaos et l'ère de la transfiguration sociale; heure solennelle, où les tourbillons font silence dans l'attente des graves événements qui se préparent, où les voiles des temples se déchirent du haut jusqu'en bas et où les guéridons parlent... Je n'ai pas besoin de dire quel intérêt d'actualité immense ajoute à ce récit la coïncidence curieuse que je viens de révéler.

Je demande seulement à ne pas être forcé de reprendre mon cours complet d'histoire universelle pour démontrer catégoriquement, pièces en main, que les espèces impures dont j'ai

décrit précédemment les mœurs, que ces Patauds, ces Goinfres, ces Éperonnés, ces Butors sont notre portrait, trait pour trait.

On ne démontre pas la ressemblance de deux images, on les met l'une contre l'autre et l'on dit : Regardez.

Or, quoi de plus frappant que l'étrange ressemblance de ton, de physionomie, de tempérament et d'allures, qui est entre les héros des deux scènes... Et n'est-il pas visible qu'à travers tous ces moules des phases antérieures, le même souffle de Dieu a passé!

Mêmes visages, mêmes mœurs, mêmes institutions politiques. Tout se lie, tout s'enchaîne; il y a parenté physionomique, parce qu'il y a affinité caractérielle entre les vivants des mêmes phases et parce que le même signe de réprobation est sur eux.

Et cette similitude de traits et de caractères est si apparente, si parfaite, qu'elle a été entrevue dès l'origine par les poètes de tous les climats et de toutes les littératures, et qu'elle a enfanté l'Apologue et la Comparaison.

Et si fort est le nœud de honte qui unit les deux limbes que la sagesse des nations qui s'exprime par le Verbe, n'a pu trouver encore de nom plus convenable pour baptiser le monde des humains d'aujourd'hui que celui de *Pieds-plats*, le même que l'observation m'a donné pour caractériser au physique le monde des oiseaux voués à l'orgigamie! Car, ce n'est pas moi, notez bien, qui ai attaché à ce terme une signification de mépris; c'est l'analogie passionnelle qui l'a teint de cette couleur et fait entrer de force dans l'argot des civilisés qui s'en servent journellement pour flétrir les serviles. *Pied-plat*: lâche, rampant, flagorneur. « *Pied-plat*: homme méprisable, » dit Boiste, et il ajoute à l'appui de sa définition, cette phrase non moins remarquable par son incorrection que par sa profondeur: « La sagacité du peuple a remarqué que les gens à *petites âmes* étaient souvent de *plats pieds* ou bien à *larges pieds*. » J'adopte l'opinion de Boiste, mais j'ai besoin de rendre grâce d'abord à la prévoyance infinie et à la toute-puissance de l'analogie passionnelle qui n'a besoin que de laisser tomber un mot, une seule expression pittoresque pour vous mettre sur la voie de solutions inespé-

rées et de rapprochements impossibles, ainsi que dans l'espece.

Que ce monde des humains des sociétés limbiques est bien, en effet, comme l'autre, un monde de Pieds-plats, de Pieds-plats et d'Orgigamie !

Un monde de vilenie, d'oppression, de misère, où l'autorité se mesure à la force corporelle, où le pied de *douze pouces* s'appelle un *ped de roi* !

Un monde d'impudicité et de luxure, où par l'interversion odieuse de toutes les lois divines et humaines, la Beauté que Dieu avait faite pour régner, est esclave... Où le sexe le plus rose et le plus délicat est condamné aux travaux les plus rudes, aux métiers les plus répugnants... Où le plus précieux de tous les droits naturels, le droit d'amour et de paternité, est privilège du riche... Où le vieux Salomon possède impudemment un harem de mille vierges, pendant que mille jouvenceaux de la contrée jeûnent d'amour.

Un monde de fourberie, de goinfrerie, d'avarice, où la soif de l'or pousse la mère à trafiquer de sa fille et la passion de l'alcool le fils à vendre son père; où le métier qu'on honore le plus, après celui d'agioteur, est le métier de tueur d'hommes...

Monde maudit, monde stupide, qui porte écrite au front de ses codes imposteurs la formule infecte de Lhomond !

Je délire le plus savant ami des bêtes de m'énoncer une seule sottise ou une seule turpitude de son monde, à laquelle je ne riposte pas aussitôt et avec bonheur, par la contre-citation de la même sottise ou de la même turpitude dans l'histoire des civilisés. Le cachet de la perversion sera plus marqué chez le civilisé que chez la bête, ce sera toute la différence; car la bête ne fait pas le mal sciemment quand elle obéit aux impulsions de son instinct; elle n'a pas sa conscience comme l'homme pour lui dire qu'il n'est pas bien d'occir ou de voler son prochain. Il est très-facile au surplus d'essayer la comparaison :

Se raser, se dissimuler, s'aplatir à tout bout de champ, est l'universelle tactique de l'immense majorité des espèces volatiles qui composent les trois ordres dont l'histoire précède. Ainsi font,

sous la menace de l'oiseau de proie, l'autruche, la caille, l'oie, le faisan, le cygne lui-même, le plus gros comme le plus petit, le mieux armé comme le plus faible dans ces races inertes.

Ainsi font les humains des sociétés maudites, dont l'histoire toute entière, depuis la chute jusqu'à nos jours, pourrait s'intituler l'histoire de l'aplatissement continu, tant l'habitude de s'aplatir est fréquente chez l'espèce. Et cette honteuse déviation de l'attitude verticale chez l'homme est produite aussi par la peur, une peur universelle, stupéfiante, écrasante, peur de Dieu, peur du diable; peur du bien, peur du mal; peur de l'eau, peur du feu; peur de la lumière, peur de l'ombre; peur de jouir, peur d'aimer. Les papas et les mamans des petits civilisés leur enseignent à trembler dès l'âge le plus tendre, et il y a en civilisation une littérature et des bibliothèques spéciales pour aider à ces enseignements. On ne sait pas assez, hélas! que les trois quarts des maladies qui assiègent notre âge mûr et qui abrègent de trente ans notre existence à tous, sont les fruits des peurs atroces qu'on nous a faites quand nous étions très-jeunes, et que la crainte du diable est le commencement de notre dégradation composée, de nos infirmités, de nos gémissements, de nos turpitudes omnimodes. Guérir l'homme de la peur, voilà la première cure à pratiquer sur l'homme pour lui rendre la santé de l'âme qui entraînera celle du corps; car, la peur est la cataracte qui couvre son entendement et l'empêche de voir Dieu. Je demande qu'on brûle tous les livres qui font peur aux enfants et qu'il soit défendu sous des peines très-sévères de se servir du Diable, de l'Ogre ou de Croquenitain pour préparer les peuples à courber leur tête sous le joug et en faire ensuite des troupeaux. Nous savons parfaitement par le triste témoignage de l'histoire ce que des imposteurs habiles peuvent faire avec des générations abruties par la peur, mais nous n'avons pas l'idée de ce qu'il y aurait à obtenir pour le bien de l'humanité, d'une génération d'hommes libres, élevés dans le pur amour de Dieu et complètement étrangers à la crainte.

Je ne suis pas bien sûr, mais je parierais presque que la fable du coup de pied de l'âne a été prise dans l'histoire des hommes,

tant elle a l'air d'un fait quotidien de leur vie politique. Quand le lion d'Austerlitz eut reçu sa blessure mortelle aux champs de Waterloo, son Sénat, qu'il avait gorgé d'une large part de ses proies et qui lui avait livré en retour et sans marchander aucunement tout le sang, toutes les libertés et tout l'or de la France, son Sénat fut le premier à lui jeter la pierre, quand il le vit à bas. Et ces messieurs qui se déguisaient naguère en ouvriers, pour essayer d'escamoter les suffrages du peuple et qui depuis... mais alors... C'est-à-dire que je ne connais pas au beau pays de France un seul homme de quelque valeur qui n'ait reçu dix fois son coup de pied de l'âne.

Quoi de plus facile encore à appliquer aux jugements humains que la morale des *Animaux malades de la peste!*

On accuse le dindon de fuir lâchement devant le coq et de retrouver toute son énergie pour assassiner dans un coin quelque volaille malade; mais l'histoire du dindon est celle de Thersite qui s'éclipse pendant la bataille et ne retrouve tout son courage qu'après que le péril est passé. Dans les pays sujets aux discordes civiles on a maintes fois observé que la férocité dans la vengeance était généralement proportionnelle à l'intensité de la peur éprouvée pendant le combat.

Il est reçu encore chez les pieds-plats « que les femelles n'ont été créées que pour la joie et le divertissement des mâles, et qu'à elles seules incombe la charge du travail... et qu'elles doivent fidélité et obéissance absolue à leurs seigneurs et maîtres qui ne leur doivent rien en retour... Et que la nature, pour prouver catégoriquement qu'elle voulait qu'il en fût ainsi, avait armé ceux-ci de moyens tout-puissants de contrainte, afin qu'ils eussent raison de toutes les résistances et que force restât à la loi, etc. » Telle est du moins l'opinion des masses, des viles multitudes. C'est celle du dindon, déjà nommé entre autres, et aussi celle de l'oie et du canard musqué, pour citer des noms propres, et le *Journal des Débats* peut s'appuyer contre moi de ces autorités.

Mais je demande de quel droit d'autres humains que nous s'indigneraient d'entendre professer par des bêtes ces doctrines

honteuses, quand ces doctrines honteuses se retrouvent au fond de toutes les législations et de toutes les religions des hommes dont elles sont la substance même ; quand on lit dans un livre saint que c'est la femme qui a provoqué la chute, en induisant l'homme à goûter au fruit de l'arbre de science... Comme si ce n'était pas, au contraire, le premier et le plus beau des titres de la femme à la reconnaissance de l'homme que de l'avoir forcé de sortir de son ignorance ! Je voudrais savoir chanter, pour parodier d'une façon joyeuse la célèbre chanson de Béranger :

Dindon, Canard, Juif, Grec, Chinois, Romain,
 Pieds-plats, formez une sainte alliance,
 Et donnez-vous la main....

Vous dites qu'il y a parmi ces partisans effrénés de l'absolutisme masculin, un faisan, le doré, qui est un logicien terrible, poussant volontiers son principe à ses dernières conséquences et n'hésitant jamais à faire sauter le crâne à ses épouses pour la moindre velléité d'opposition à ses fougueux caprices. Cela est vrai et j'ai été témoin oculaire du crime ; et même le faisan doré, plus féroce que le juif Hérode, qui se bornait à faire massacrer la progéniture d'autrui, sévit contre son propre sang, et semble prendre plaisir à se faire le bourreau de tous les innocents de sa race. Puis, à ceux qui lui reprochent ces actes de barbarie, il répond d'un air leste... quant aux meurtres de poules, qu'il est bon de faire de temps en temps des exemples pour retenir le peuple dans le respect de la loi... quant aux poussins, que les embarras de l'éducation d'une famille nombreuse détournent trop souvent les mères de leurs devoirs d'épouses.

Donc je veux bien mêler ma colère à celle qu'éprouvent toutes les âmes sensibles au récit de ces énormités ; mais, mon indignation ne me rendra pas injuste et ne m'empêchera pas de reconnaître que ce faisan doré est un emblème du Raffiné de cour, et qu'un emblème, quel qu'il soit, ne peut guère puiser ses exemples de conduite ailleurs que dans le monde qu'il a charge de symboliser. Or, quand je vois dans ce monde un Henri VIII d'Angleterre qui était un grand prince, plus un maréchal de Retz (Barbe-Bleue), qui était un guerrier illustre, plus une foule

innombrable de sultans glorieux et de fiers gentilshommes qui ne se gênent pas pour faire couper le cou à leurs femmes, dès que l'idée leur en vient... Quand je considère d'autre part que ce faisán doré est originaire de la Chine, un pays abominable, où les hommes ont l'habitude de casser les pieds à leurs femmes pour les clouer à demeure fixe, et où la pratique de l'infanticide est passée dans les mœurs... je me demande froidement s'il n'est pas très-possible que le spectacle permanent de telles atrocités ait réagi d'une façon désastreuse sur le moral de l'oiseau. Je me demande si, en présence de tels précédents humains, nous sommes bien venus, nous autres hommes, créatures censées raisonnables, à faire le procès à une bête qui sera toujours en droit de nous répondre que, s'il y a crime dans son acte, la coupe en est à nous, non à elle qui n'a fait qu'imiter l'exemple qu'on lui donnait, qui n'a été entraînée à mal faire que par la dangereuse contagion de la monomanie féminicide. Et, comme le peuple français lui-même aurait bonne grâce à refuser au faisán doré le bénéfice de cette circonstance atténuante, le peuple chevalier, galant et troubadour, qui a dans son code un article où l'on explique dans quel cas le mari a le droit d'assassiner sa femme !

Une dernière comparaison pour achever la preuve de la similitude composée des deux règnes.

L'orgie, avons-nous vu, est la loi générale des relations sexuelles dans les trois ordres d'oiseaux qui forment le personnel de la Planipédie, mais elle n'est que la loi générale. Le mal est en dominance dans ce monde, mais il n'est pas absolu. Et en effet, du sein de l'impudicité triomphante, nous avons entendu s'élever de nobles voix pour protester chaudement contre l'impure doctrine de la préexcellence du sexe masculin. C'était, si vous en avez souvenance, la cigogne, le pélican, le cygne, le tadorne, le vanneau, la bécassine. Or remarquez que ces espèces exceptionnelles qui protestent en faveur de la liberté d'amour sont précisément celles que la poésie et la mythologie ont immortalisées par leurs chants. L'estime que fait le genre humain de ces tribus d'élite leur est venue de la pureté et de la

délicatesse de leurs mœurs, pour dire qu'il n'y a que ceux qui aiment qui méritent d'être aimés.

Hélas ! dans notre monde aussi le mal est en dominance et le bien ne figure qu'à titre d'exception minime ; car l'amour, chassé par les vieux du foyer domestique, a été obligé de se réfugier dans le roman et dans la région des chimères. Mais pourtant la défense des vieux, autrement dit des sages, a été impuissante à éteindre dans le cœur des mortels l'ardente soif de bonheur que Dieu y avait allumée. Et comme Dieu est plus fort encore que la superstition et tous les hypocrites, et que sa volonté expresse est que l'homme soit heureux, il en est résulté que les âmes d'élite, que les plus nobles cœurs, c'est-à-dire les plus pénétrés du véritable esprit de Dieu, ont protesté énergiquement aussi en faveur de la liberté des attractions ou de la souveraineté de la femme, ce qui est la même chose. Et bientôt l'idéal où s'était réfugié l'amour est devenu la patrie de toutes les natures supérieures, et le domaine exclusif de la poésie et de l'art comme chez les oiseaux. Chez nous aussi, regardez bien, tout ce qui se détache en rose du fond sombre de nos annales noires de misère et de crime, est la teinte de nos aspirations invincibles vers le bonheur d'amour, but suprême de nos destinées.

Il faut bien que j'en reste là de cette esquisse comparative et que je laisse inachevé le parallèle, pour être fidèle à l'engagement que j'ai pris envers mes lecteurs. Mais quel magnifique parti la philosophie de l'histoire a oublié de tirer de ces rapprochements !

Et de quel avantage immense ne serait pas pour un grand peuple l'adoption officielle d'une méthode d'enseignement historique comme celle-ci,

Qui permet de lire aussi facilement dans les ténèbres du passé que dans les splendeurs éblouissantes de l'avenir...

Qui réalise au profit du jeune âge, de si nombreuses et de si importantes économies de lectures insipides, d'exercices mnémotechniques douloureux, de copies de composition, de pen-sums...

Qui abrège de tant d'années l'apprentissage intellectuel du jeune âge...

Qui convertit en récréations joyeuses les corvées abrutissantes des antiques études...

Qui édicte en quelques traits de plume tous les commandements de Dieu avec la manière de s'en servir pour que tout le monde soit heureux...

Qui amènerait à très-bref délai et par suite des améliorations ci-dessus, la suppression de l'Académie des sciences morales et politiques et aussi celle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et d'une foule d'institutions analogues et de chaires professorales, exclusivement habitées par des vieux, ennemis-nés du progrès...

Et qui même autoriserait une administration paternelle à profiter d'un hiver où le froid serait très-dur et le combustible très-cher, pour distribuer aux ménages indigents, en guise de cotrets, ces énormes in-folio à tranche rouge qui traitent de l'histoire des Mèdes et des Perses, ou bien de la philosophie, de la théologie et de la morale, et qui encombrant si désagréablement les bibliothèques des grandes villes où personne n'y touche, hormis les souris et les rats, lesquels abusent naturellement de la paix qui leur est faite en ces lieux solitaires pour y multiplier dans des proportions scandaleuses.

A quoi bon tant de livres de morale et d'histoire quand il suffit de deux lignes, d'une demande et d'une réponse, pour faire le tableau d'une nation, d'une époque, d'un monde ? Dites-moi ce qu'y était la femme et je vous dirai tout le reste.

Il n'y a eu depuis six mille ans, dans les deux continents, dans les deux hémisphères, qu'un peuple heureux et libre, un seul, celui de l'Amérique du Nord. L'Amérique du Nord est le seul pays de la terre où la femme soit reine !

C'est là qu'il faut aimer, c'est là qu'il faut mourir.

Donc, nous sommes arrivés dans l'histoire des oiseaux aux extrêmes confins des empires du bien et du mal. A gauche est le monde des pieds plats et de l'orgiganie qui porte pour devise

la formule de Lhomond. A droite le monde des pieds cambrés, des cœurs fidèles, qui marchent sous la bannière du Gerfaut. Là-bas, sur le fumier, sur les eaux, dans la vase, sensualité grossière, voix discordantes, incapacité artistique, chez des races vouées à la broche. Ici, sous la feuillée, au bord des toits, au versant des collines, voix mélodieuses, nids d'amour, génie et liberté !

L'ordre du jour de ce récit appelle l'histoire des Sédipèdes ou des oiseaux percheurs, un sujet plein de charme.

CHAPITRE PREMIER.

Ordre des Sédipèdes. — 130 espèces.

L'histoire des Sédipèdes est la visite à la volière au sortir de la basse-cour et de la faisanderie.

J'ai déjà confessé, en toute modestie, que la présente classification pédiforme, pour être de beaucoup supérieure à toutes celles qui l'ont précédée, n'était pas cependant parfaite. Le lecteur aura plus d'une fois occasion, dans le cours de cette étude, d'observer ce double caractère de supériorité relative et d'imperfection absolue.

Cette série des Sédipèdes est celle qui correspond ou à peu près à l'ordre officiel des Passereaux. On sait que ce prétendu ordre, qui comprend à lui seul autant ou plus d'espèces que les cinq ordres restants, est celui qui a causé à l'Institut le plus de tablatrice et de désagréments. Avec tout le respect dû aux grands noms de la science, disons que ceux qui ont pris part à la fondation de cet ordre, Linnæus et Buffon, Cuvier et ses complices en ont dû répondre devant Dieu. Il est de fait que la confusion fâcheuse introduite par ces illustres maîtres dans le chapitre en question, est sans bornes comme sans excuse et qu'elle apporte à l'étude de la science, c'est-à-dire à l'intelligence des vues du créateur, un obstacle invincible. La première chose que je ferais si j'étais gouvernement ou simplement ministre de l'instruction publique, serait d'ordonner la suppression de l'ordre des Passereaux et peut-être de quelques autres *avec*. Qui est-ce qui s'en plaindrait ?

Piloté dans cette passe par l'analogie passionnelle, guide plus gai que Mentor, il m'a été facile d'éviter maints écueils où d'autres avaient sombré. Ainsi, l'insignifiance absolue du titre de Passereaux placé par les inventeurs de la nomenclature officielle en tête de la série était déjà un tort, parce qu'une devise qui ne dit rien n'est pas une devise, et parce qu'on ne fait pas une gerbe, un faisceau, un groupe sans un lien. Mais n'insistons pas sur une faute que j'ai déjà relevée sévèrement ailleurs; faisons seulement observer que la dénomination de Sédipèdes, par nous attribuée à la série des Percheurs, échappe complètement au reproche d'impropriété et d'insignifiance si justement mérité par celle de Passereaux.

Une autre fatalité de ce malencontreux ordre des Passereaux a été que ses parrains en aient fait comme un ordre de rebut destiné à loger tous les caractères embarrassants qu'on n'avait pas trouvé à colloquer ailleurs, un ordre assez semblable à ces légions étrangères qu'on forme de réfugiés venus de tous pays et divers d'appétit, de costume et d'idiômes. Notez bien, en effet, que le Passereau n'est qu'un mythe, un être purement fictif, éclos dans l'imagination poétique de Linnæus ou d'un autre et sans forme tangible. De sorte que l'on n'est plus passereau, comme tout à l'heure on était rapace ou palmipède, en vertu de telle ou telle conformation physique analogue à certain patron pris pour type de série, aigle, faucon ou canard. On est passereau tout bonnement, parce qu'on n'a pas le bec crochu ou le pied garni de membranes; on est passereau, non pas par les caractères que l'on a, mais par ceux qui vous manquent; on est passereaux, enfin, non pas parce que l'on se ressemble, mais parce que l'on ne ressemble pas à autrui. Je crois largement demeurer dans les termes de la politesse en me bornant à qualifier d'absurde une pareille méthode de classement qui est le renversement de toutes les idées reçues en matière de distribution d'harmonie; car Dieu a donné à chacune de ses créatures ailées un titre sériel et un numéro d'ordre pour que ceux qui voudraient un jour les mettre en rang, pussent les reconnaître à ces signes, et il a expressément défendu de placer côte à côte

dans la même série les espèces qui se repoussent par toutes les habitudes de l'esprit et du corps, ou dont l'une mange l'autre... Et les nomenclateurs qui vont au rebours de ces indications et qui procèdent à la formation d'une série par voie de négation et de disparité, sont des ennemis de Dieu qui méprisent ses commandements et calomnient son œuvre. Et plus vaste est la science de ces génies sublimes, de qui c'est le métier de savoir, plus énorme est leur faute.

Ce qui n'a pas empêché le *Journal des Débats*, feuille pieuse, de m'imputer à crime de ne pas m'être traîné servilement sur les traces des maîtres... Comme s'il m'eût été possible, en demeurant collé à cette froide piste, d'avoir connaissance parfaite du pied du volatile, et de retrouver dans son empreinte le pas des sociétés humaines en marche vers l'Éden d'apogée !

C'est le même journal qui m'a reproché aussi, dans un mouvement d'humeur, de n'être plus tout à fait de la première jeunesse. Comme si c'était ma faute ! comme si l'on était maître d'avoir toujours vingt ans et des cheveux à soi !... Je n'ai pas répondu à ce reproche amer. Ce n'est pas de vieillir, hélas ! qui est un crime, puisque la science n'a pas encore découvert le moyen d'arrêter le temps dans sa course rapide ; ce qui est mal, c'est, quand on n'est plus jeune, de médire sottement du bien qu'on a perdu et de se proclamer sage. Le beau mérite d'être sage quand personne ne tient plus à vous faire pécher !

Au spirituel, trois alliances monstrueuses me faisaient surtout peine à voir dans cet ordre confus des Passereaux de Cuvier, à savoir : celle du croque-mort et du colibri, celle du gobe-mouches et de la pie-grièche, celle des chantres mélodieux et des oiseaux criards. Au matériel aussi, il m'était difficile d'admettre la proche parenté de l'oiseau percheur, à l'attitude horizontale, avec l'oiseau grimpeur, aux allures verticales. Or, comme l'étude approfondie de la nature m'eut bientôt démontré toute la légitimité de mes répulsions à l'endroit de l'ordre de choses établi, et que nulle raison sérieuse n'existait de tolérer plus longtemps le scandale de ces unions adultères, je les ai rompues hardiment, de mon autorité privée.

J'ai commencé par débarrasser l'oiseau-mouches, emblème de la jeunesse dorée qui vit du miel des fleurs, du voisinage déshonorant du corbeau, emblème de légiste qui vit de la chair des cadavres et des œufs des autres oiseaux; puis j'ai remis le moule ignoble à sa place, qui est à l'avant-garde de la série des Rapaces, section des Ambigus.

J'en ai fait autant pour le gobe-mouches, un oiseau estimable sous une foule de rapports, que j'ai affranchi de la société désagréable de la pie-grièche qui le croque quelquefois. Et comme je tenais de l'hirondelle et de la bergeronnette que cette pie-grièche était un véritable oiseau de proie, à telles enseignes qu'elle donnait la chasse à tous les petits oiseaux, voire au merle, et qu'on l'avait dressée au vol du moineau-franc, j'ai logé la mauvaise à son poste de guerre, entre la grande-pie sa cousine et le plus petit des faucons.

J'ai fait plus encore pour la science, qui ne m'en saura aucun gré, en éliminant complètement de l'ordre des Percheurs (passereaux) l'innombrable série des Grimpeurs, conformément au vœu de la nature, qui avait tracé elle-même entre ces deux types génériques une ligne de démarcation profonde dans la disparité antipodique de la marche, de l'attitude et du verbe. Démarcation bien plus tranchée encore au moral qu'au physique par la diversité des emblèmes : les vrais Sédipèdes ou chanteurs symbolisant la poésie et les arts, les Grimpeurs les métiers bruyants; le premier ordre *modulant en mineur*, le second en *majeur*!

J'entends la critique malveillante s'écrier à ce propos que l'analogiste qui est au courant de ces derniers détails a belle de critiquer le savant vulgaire qui les ignore, et qu'il est peu généreux à lui d'abuser des avantages de sa situation exceptionnelle. Je n'ai jamais nié la supériorité de la méthode analogique sur les autres, mais le savant est maître d'en user comme moi.

J'estime que l'élagage intelligent que j'ai pratiqué dans l'ordre des Passereaux a réduit de trois cents individus environ l'effectif officiel. Il est à remarquer, en effet, que l'ordre des Grimpeurs, disons des Jugipèdes, renferme une vingtaine de tribus populeuses : Pies, Perroquets, Coucou, Couas, Couroucou, Toucan,

Aracaris, etc., et que la série ambiguë des Corbeaux, des Pies et des Geais n'est pas moins féconde en espèces.

L'ordre des Passereaux, débarrassé de cet accessoire anormal qui gênait ses allures en détruisant son homogénéité, se déploie désormais en colonnes régulières ; et alors il devient notre ordre des Sédipèdes, ordre admirable, ordre modèle qui se détache aussi nettement que celui des Rémipèdes ou des Rapaces des ordres contigus, et que l'exposé de ses caractères généraux va poser carrément dans son jour lumineux.

L'ordre des Sédipèdes de France comprend près de cent trente espèces, depuis le Pigeon ramier jusqu'au Grimpereau. C'est plus du tiers du nombre total des oiseaux de France, qui n'est que de trois cent soixante. Trois espèces seulement sont en partie ralliées à l'homme et produisent en domesticité ; elles ont donné naissance à un nombre de variétés infini.

Caractères généraux.

Un seul mot suffirait pour caractériser cet ordre ; c'est celui des oiseaux chanteurs.

Le chant est la plus pure expression de l'amour ; le chant est le privilège exclusif des natures d'élite, passionnées et fidèles. C'est le cachet du vase d'élection, comme le parfum pour la fleur.

La mélodie est, comme le parfum, génératrice du charme. De là les touchantes sympathies des âmes tendres, des poètes, des enfants et des femmes pour les oiseaux chanteurs et les fleurs odorantes.

Le chant, attribut normal du sexe masculin dans les tribus ailées (1), implique déférence absolue du mâle pour la femelle.

(1) Le vulgaire s'imagine à tort que la femelle n'a pas de voix. Le chant est dans ses dons, et si elle ne s'en sert pas, c'est qu'elle a mieux à faire, c'est qu'elle a une mission plus haute et plus sainte à remplir. Du reste, elle a suivi, dans son enfance, un cours de musique vocale, comme ses frères, et son goût s'est développé avec l'âge ; et il fallait bien qu'il en fût ainsi, pour qu'elle pût savourer le charme des élégies brûlantes qu'on lui soupirerait un jour. Maintenant, qui n'a pas vu une fois dans sa vie, dans la loge de son

La galanterie est la tonique de l'ordre des chanteurs, comme elle est celle de l'homme dans la phase d'harmonie.

Et la nature, en sa reconnaissance, a richement récompensé l'oiseau chanteur de son obéissance à ses lois. Elle l'a, plus puissamment que tout autre, titré en favoritisme, lui donnant en partage les dons qui font aimer : l'innocence, la pureté du cœur, l'élégance, la sveltesse des formes. Au génie musical elle a joint celui de l'architecture, sublime inspiration de l'amour maternel et aussi le dévouement, la charité, le courage. Elle lui a attribué enfin, pour caractère distinctif et spécial qui le sépare complètement des races inférieures, la finesse, la transparence et la cambrure du pied. Le lecteur doit se souvenir que j'ai dit autrefois que la classification des oiseaux par le pied était celle qui cotoyait de plus près la classification passionnelle, la seule vraie, la seule raisonnable. Les preuves de cette affirmation se pressent sous ma plume. On a déjà vu tout à l'heure que l'ordre des Sédipèdes débutait par le pigeon et la tourterelle aux pieds roses pour finir par le grimpereau, un des plus petits pieds que je connaisse.

En vérité, en vérité, je vous le dis, il n'y a que les jolis pieds pour savoir aimer, danser, chanter, bâtir, dans le monde des oiseaux, comme dans celui des humains : lady Esther Stanhope, la reine de Palmyre, qui n'avait jamais entendu parler de Lamartine, la pauvre femme, le reconnut soudain pour un poète hors ligne, à la cambrure du pied.

La femelle, dans toutes les espèces de Sédipèdes, se distingue du mâle par une tête plus fine, un col plus gracieux, des couleurs moins voyantes, un tarse plus transparent, des doigts plus déliés. Aussi est-ce elle que la nature a chargée exclusivement de la partie la plus délicate et la plus artistique de la bâtisse du nid, comme de l'éducation secondaire de la jeune famille. Ainsi

portier ou ailleurs, de pauvres serines sevrées d'amour, qui essayaient de tromper leurs ennuis par le chant, comme l'époux d'Eurydice, et qui renonçaient bientôt à ce vain subterfuge quand on leur donnait un mari ? Ainsi, la jeune Parisienne, si ardente au piano *avant* le mariage, le néglige volontiers *après*.

chez nous les plus difficiles des arts , ceux qui exigent le plus de délicatesse et de tact, la broderie, la conversation, l'art de styler l'enfance, sont attribués exclusifs du sexe féminin, le sexe par excellence. On reconnaît à première vue dans le monde l'adolescent élevé par les femmes, à l'aisance des manières, à la distinction et à la facilité du verbe, séduisantes qualités qui lui ouvrent bientôt toutes les portes de la faveur et des grâces, et lui permettent de distancer sans peine et sur tous les terrains le collégien lourdaud sorti des mains des cuistres. Et comme on l'a dressé à plaire au lieu de le bourrer de langues mortes, il est rare qu'il tombe dans l'abus de la citation latine, cette déplorable infirmité de l'âge mûr et des gens arrivés. Dois-je dire à ce propos que cette contagion funeste qui a fait tant de ravages en ces dernières années, a envahi jusqu'aux tables parlantes ! Un guéridon de palissandre qui m'avait pris en grippe, ne m'adressait jamais la parole qu'en latin. Je serais heureux que M. Babinet m'expliquât ce mystère, lui qui les explique si bien.

La supériorité morale tirée de la petitesse relative du pied est donc un argument formidable contre la doctrine de Lhomond. En effet, dès que vous avez décrété que la finesse du pied était un caractère de distinction aristocratique, vous n'avez plus le droit d'affirmer que le genre masculin est plus noble que le féminin.

Les savants ordinaires n'ayant encore rien vu de ces rapports spirituels qui sont les propres lois de l'ordre hiérarchique divin, on s'explique aisément le vague et l'indécision de leurs nomenclatures. Un des torts de cette classe est de ne pas comprendre ce principe essentiel, ce point de départ de toute science : que la forme n'est jamais que le moule d'une idée qui lui préexistait depuis des siècles. Beaucoup aussi refusent d'admettre que telle bête, dont l'apparition sur cette terre a précédé celle de l'homme, ait pu être créée à l'image de celui-ci, sous prétexte qu'il n'était pas né et que la copie ne peut pas précéder l'original. Or, c'est là ce qui les trompe. L'homme est de toute éternité dans la pensée de Dieu, comme tous les autres jalons de la série infinitésimale des êtres, *et du moment que Dieu le pense, IL EST.*

Les Sédipédes, avons-nous dit dans le principe, ont quatre

doigts au pied, trois en avant, un en arrière. Cette règle générale n'est sujette qu'à de rares exceptions. On parle d'un bec-croisé tridactyle que je ne connais pas, mais je sais pertinemment que le martinet et l'engoulevent, deux espèces anormales, ont leurs quatre doigts dirigés vers l'avant. La grandeur et la force du pouce forment un des caractères saillants de la série.

L'immense majorité des espèces de cet ordre vit de grains, de fruits ou d'insectes. Une seule tribu fait montre d'appétits monstrueux et de goûts déréglés. C'est celle des Mésanges, race friande de cervelle de rouge-gorge, de suif et de cadavre, et qui symbolise la tribu des éditeurs, laquelle vit de la cervelle des pauvres gens de lettres, et boit le vin de Champagne dans le crâne des auteurs. Les Mésanges étaient des travailleuses de haut titre, douées d'un talent musical suffisant et d'une aptitude industrielle supérieure, mais que la soif du lucre, l'égoïsme familial, et par-dessus tout la fâcheuse habitude d'enfouir ont complètement perdues. Cette atroce perversité de goût de la famille des Mésanges, qui discorde si violemment avec la tendance générale des appétits de l'ordre, est toute une histoire lamentable qui méritait d'avoir sa place dans les Métamorphoses d'Ovide, où je l'ai cherchée vainement, et qui prouve une fois de plus, hélas! que rien n'est parfait dans ce monde, pas même l'oiseau chanteur. Mais ne laissons pas dériver notre âme au courant de ces tristes pensées.

Tous les Sédipèdes nourrissent leurs petits après qu'ils sont éclos, ce qui est une pratique inconnue dans l'ordre des Coureurs. En revanche, la durée de l'incubation est beaucoup plus courte chez les premiers que chez les seconds.

Tous les Sédipèdes sont mangeables; la chair de quelques-uns atteint le dernier degré de la délicatesse.

La plupart des espèces insectivores sont estivales et voyageuses, étant forcées d'accompagner le soleil dans ses courses, non-seulement pour justifier ces belles paroles de M. de Florian, capitaine de dragons : *Point d'hiver pour les cœurs fidèles*, mais aussi parce que les insectes qui leur servent de nourriture ont besoin d'une douce température pour naître et se développer. Il

en est quelques-unes, comme le Rouge-gorge et le Roitelet, qui se dispensent de traverser la mer, d'autres dont les pérégrinations se bornent à transhumer du Nord au Midi de la France, et quelquefois simplement du sommet des monts à leur base.

Les espèces granivores sont beaucoup moins tourmentées que les insectivores de la passion des voyages, et quelques-unes parmi elles sont complètement sédentaires. La masse est vagabonde, allant comme le vent la pousse, mais ne sortant guère dans ses excursions les plus lointaines d'un rayon de trois à quatre cents lieues. Le Ramier, la Tourterelle, le Proyer et une ou deux alouettes sont à peu près les seuls voyageurs de la série qui s'aventurent au-delà des mers; et encore le Ramier commence-t-il à se dégoûter du métier.

Une seule espèce, le Cincle (le merle d'eau vulgaire), vit d'insectes aquatiques. Une autre, unique aussi, se nourrit de poisson; c'est le Martin-Pêcheur.

L'ordre des oiseaux chanteurs présente en son ensemble un des plus magnifiques exemples de l'application du principe de justice distributive, qui est, comme chacun sait, un des trois attributs de Dieu. Il semble qu'une loi somptuaire ait interdit à tous les membres de l'ordre l'usage des étoffes flamboyantes, car on n'y voit plus l'émeraude, l'acier brûlé, le rubis ni l'or, ondoyer sur la moire des robes en reflets irisés, comme c'était la mode chez les Coqs, les Faisans, les Paons, les Lophophores. Ici plus de falbalas ruineux, de panaches extravagants ni de queues encombrantes. Tout cet attirail fait pour l'œil est remplacé par une mise de bon goût, élégante, distinguée mais simple, la véritable tenue de l'artiste qui honore et pratique le travail. Pourquoi ce changement subit?

Parce que Dieu, qui a fait les chanteurs si riches au dedans, leur a sagement refusé la richesse du dehors qu'il a dû attribuer en propre aux lourdauds et aux pauvres d'esprit pour les empêcher de trop se plaindre.

Parce que l'amour et la liberté sont les deux seuls foyers d'où rayonne l'enthousiasme lyrique, et qu'il y a incompatibilité absolue d'humeur entre Cupidon et Plutus. « Bienheureux

les pauvres d'argent, a dit Arsène Houssaye, le royaume d'amour est à eux.» Allons plus loin, disons que l'indépendance et la dignité de l'homme ont de la peine à s'entendre avec l'amour du luxe, des hochets et des titres, et que les habits brodés vont mieux à la fainéantise qu'au travail, et que le même esclave ne peut servir deux maîtres : sa conscience (1) et l'or.

D'où il résulte que l'oiseau chanteur, qui est un industriel de haut titre, prisant par-dessus tout les qualités de l'esprit et les jouissances du cœur, prend en pitié les airs de matamore des raffinés de basse-cour et leur luxe insolent. Ainsi, chez nous, le noble travailleur à pied regarde de son haut le laquais de parade, noir ou blanc, qui perche à l'arrière du carrosse et promène par la ville sa paresse impudente avec ses oripeaux menteurs, et se pavane fièrement dans sa livrée d'esclave.

Le principe de justice distributive qui interdit le cumul de la richesse intellectuelle et de la matérielle dans le règne volatile a été si rigoureusement appliqué à l'ordre des Sédipèdes, que la magnifique série des oiseaux-mouches, qui appartient à cette classe, a été comme frappée de mutisme, en expiation ou en compensation de sa trop grande beauté. De même le Martinet des tours, qui n'a qu'un seul rival pour la puissance du vol, a payé cette supériorité exceptionnelle de la perte du chant et du droit de percher.

J'aime à penser que la haute importance de l'observation qui précède aura préparé l'esprit du lecteur à recevoir sans une secousse trop vive les révélations qui vont suivre.

Les trois caractères généraux de l'ordre des Sédipèdes qui nous restent à examiner sont ceux-ci :

— Le chiffre des Sédipèdes est plus fort à lui seul que celui de tous les autres ordres réunis.

— Le plus grand de tous les oiseaux chanteurs vraiment dignes de ce nom, est un merle, pesant tout au plus cent

(1) Un simple guéridon de laque a donné cette charmante définition de la conscience, en douze mots : *Quasi-organe qui sépare les aliments de l'âme comme l'estomac ceux du corps.*

grammes, un peu moins que le quart de la livre d'autrefois.

— La zone tempérée de l'hémisphère boréal est la seule où les oiseaux chantent. Ils ne font que bredouiller ou gazouiller ailleurs.

Un savant ordinaire à qui vous demanderiez le pourquoi de ces trois faits facilement observables, n'hésiterait pas à vous répondre que la nature a des mystères qu'il serait dangereux de vouloir approfondir, et que lui, pour son compte, a toujours respectés : ce qui ne vous apprendrait pas grand'chose. Heureusement que l'analogiste est là pour compléter l'explication insuffisante du savant timoré ; l'analogiste subtil qui n'est aucunement dupe de l'humilité feinte de l'académicien, mais qui n'a pas les mêmes motifs de discrétion que lui, sachant pertinemment que Dieu n'a pas de plus grand plaisir que de voir deviner par l'homme les énigmes qu'il lui propose... et il dit :

L'ordre des Sédipèdes, où toutes les espèces sont titrées en monogamisme, où l'autorité souveraine est dévolue à la femelle, l'ordre des Sédipèdes qui module en mineur, symbolise la phase d'harmonie ou de plein développement de l'espèce humaine où la femme règne et gouverne.

Et il tient une plus grande place que tous les autres ordres dans le règne des oiseaux, parce que la phase d'harmonie tient aussi la place la plus large dans la vie de l'humanité.

Songez bien, en effet, que l'harmonie est l'état normal de l'homme, et que la Sauvagerie, la Barbarie et la Civilisation sont à cet état normal, ce que les maladies de l'enfance, l'Ignorance, la Dentition et le Croup sont à la santé de l'adulte.

Perspective radieuse, perspective délirante et bien faite pour consoler des misères du présent les vrais croyants à la religion d'amour ! Car Dieu, qui réserve aux seuls justes le bénéfice de la vie éternelle en rémunération de leurs œuvres, proportionne en même temps le charme et la durée de leurs existences harmonieuses à la rudesse des épreuves qu'ils ont supportées sans faiblir pendant la traversée des sociétés maudites. « Bienheureux ceux qui souffrent, car ils seront consolés. »

La phase d'harmonie est encore aux autres périodes de la vie humanitaire ce qu'est l'état de veille où l'on a souvenance par -

faite du passé, à l'état de sommeil où le cerveau engourdi ne perçoit plus que des images confuses, vagues et désordonnées. La vie de l'immortalité ne commence pour les êtres que du jour où ils entrent en communion avec Dieu par l'amour, qui révèle à chacun la loi de sa destinée. Quiconque foule aux pieds sa conscience, sacrifie à la haine, à l'argent, à la peur, est rayé du livre de vie. *Lasciate ogni speranza, voi ch' intrate...* à la Bourse.

Je sais que plusieurs ornithologistes se sont plaints avant moi de l'excès de population de leur ordre des Passereaux, et qu'ils ont même signalé ce mal comme un des plus graves empêchements de leur nomenclature. Mais je doute qu'aucun d'eux se soit avisé encore d'expliquer cet embarras de richesses par les raisons si simples que je viens d'en donner.

Descendons de ces hauteurs, d'où s'ouvrent aux regards tant d'horizons nouveaux, mais qui donnent le vertige.

Le second problème est relatif à l'exiguïté de la taille chez les Sédipèdes.

La ténuité du volume de l'oiseau chanteur confirme d'abord de tout point les récits que nous venons d'entendre sur l'avenir de bonheur et de gloire réservé aux pauvres d'argent, c'est-à-dire aux bons et aux justes, et la mortification qui attend les adorateurs du veau d'or et les superstitieux. Elle dit en quelques lignes ce qui fut et sera... avantage précieux et qui dispense de lire beaucoup de livres. Elle raconte en outre l'histoire des évolutions géologiques de la planète et la succession des manifestations de la puissance créatrice en icelle, etc. Elle aurait inventé la paléontologie, si Cuvier n'eût pas pris l'initiative de la chose. Finalement, elle formule la loi de l'esthétique.

J'ai dit, au premier livre de ce traité, l'histoire des émergences continentales du globe et l'apparition successive des espèces volatiles sur les terres émergées. J'ai mentionné à l'article Pingouin, ainsi qu'en d'autres places, la grande différence de raffinement aromal qui est entre les deux hémisphères. La supériorité de titre qu'a le boréal sur l'austral, et qu'il doit à

son antériorité d'émergence, va nous donner le mot de notre seconde énigme. Je regrette d'être obligé de revenir sur quelques points de cette théorie importante; mais j'aime mieux m'exposer à un reproche de redite, que de rester obscur. D'autant que ces raccordements de faits qui s'enchaînent les uns dans les autres et font chaîne, ne sont plus des répétitions inutiles, mais bien des preuves de la grande force de cohésion qui relie les diverses parties du système.

Nous avons assisté précédemment à l'éclosion de l'animalité sur la Terre. Nous avons vu la puissance créatrice éclater en moules gigantesques, Plésiosaures, Mégalosaures, Dinotheriums et autres. Les oiseaux de ces premiers jours sont des Ptérodactyles, des Chauves-souris monstrueuses, munies, en place d'ailes, de membranes velues de trente pieds d'envergure..... Puis est survenu un cataclysme qui a englouti cette création de premier jet, pour poser sur ses ruines les fondements d'un autre règne, celui des Mastodontes et des Éléphants crépus, dont le type déjà *s'humanise*. Cette seconde création est contemporaine des immenses forêts de fougères colossales, dont les masses, fondues en vases clos par les feux de l'abîme, ont formé ces bancs de charbon fossile que la nature prévoyante a placés comme un dépôt dans les entrailles du sol, pour les futurs besoins de l'homme, à vingt mille ans de là. Beaucoup d'oiseaux de cette époque, l'Épyornis, le Dinornis, une foule d'autres dont les noms ne sont pas arrivés jusqu'à nous, ont encore la taille de la giraffe adulte, bien que déjà leur robe soit de plume, au lieu de poil, ce qui est un progrès. On voit aussi que le nombre des moules de la Série s'est largement accru. Mais d'oiseaux chanteurs, pas un seul; quelques oiseaux de proie, quelques longipèdes, et c'est tout. Les oiseaux attendent pour chanter, comme les fleurs pour sentir, que la femme soit venue. Ceci est de l'histoire et non du madrigal : les premières roses doubles dont les Grecs fassent mention sont nées dans l'île de Rhodes, sous les pas de Vénus.

Enfin la femme naît, événement immense où les vœux de Dieu se dessinent, car la femme est le moule le plus achevé qui soit

sorti de ses mains, et le Créateur, en la faisant plus petite que l'homme pour qu'elle fût plus parfaite, a voulu évidemment, en procédant ainsi, inférioriser le phénomène à la substance. Je veux dire qu'il a subalternisé la matière à l'esprit et retiré le commandement à la force pour le transporter à l'attrait. Nous n'avons, en effet, qu'à passer en revue les divers règnes de la nature, pour reconnaître que tous prennent le mot d'ordre de l'archétype humain, et confessent la loi : que le raffinement des espèces est en raison inverse de la masse.

Ainsi, dans le règne végétal, le parfum, titre aromal par essence et caractère de raffinement supérieur, est presque exclusivement dévolu à la plante herbacée, à l'arbuste, et la suavité de l'arôme semble pour ainsi dire proportionnelle à l'humilité de la fleur. La violette et le muguet se cachent sous la verdure; la rose, le réséda et l'œillet traînent à terre.

Toutes les lianes odorantes, vigne, jasmin, vanille, clématite ou glycine, succomberaient tristement sous le faix de leurs trésors, si la nature n'avait armé leurs tiges de crampons vigoureux qui les aident à grimper sur l'épaule des grands arbres... Image du couple humain où la Grâce s'appuie sur la Force, et en échange de ses bons offices, la couronne de fleurs et de fruits. Ici comme partout, comme toujours, il semble que l'humilité de la tige soit la condition première du parfum ou du charme. La loi est générale, et si quelques brillantes exceptions s'en détachent, comme l'oranger, l'acacia et le magnolia, c'est que les hautes institutions d'harmonie que ces moules exceptionnels symbolisent avaient besoin d'être représentées dans le monde végétal par de puissants emblèmes de charme composé, cumulant les deux caractères du beau et de l'utile, du gracieux et du fort.

Mentionnons en passant cette preuve curieuse de l'identité de titre passionnel qui est entre le chant de l'oiseau et le parfum de la fleur. Le glaucis nacré des pétales repousse le parfum chez celle-ci, comme le reflet métallique du plumage la mélodie chez l'autre. Et il en est de la corolle resplendissante des cactus, des renoncules et des camélias, comme des manteaux fulgurants du paon, du couroucou ou du faisan doré qui jouent les pierreries,

et dont l'éclat trop vif vous force de gémir sur le sort des pauvres espèces qui les portent et que Dieu a faites riches ne pouvant les faire autre chose. D'où il appert que ce don de fulgurance ou de scintillement n'est véritablement caractère de raffinement que dans les rangs du règne minéral. Je fais observer encore que la petitesse des pierres précieuses est une confirmation éclatante de notre loi du raffinement inversement proportionnel aux masses.

Mais le règne qui apporte le plus de preuves à l'appui de cette vérité si palpable est celui des oiseaux où le plus massif de tous les moules, l'Autruche, en est en même temps le plus stupide, le plus mal bâti, le plus chauve et le moins pourvu d'ailes. A l'autre extrémité de l'échelle des grandeurs et en regard de l'autruche avisez l'Oiseau-mouche, l'Oiseau-rubis, l'Oiseau-topaze, le sylphe radieux qui perce l'air comme un trait de flamme et tout à coup s'arrête et scintille immobile, suspendu dans l'espace par un fil invisible. Bien plus riche d'atours que le sphinx et plus aimé des fleurs, plus léger que l'hirondelle et non moins amoureux, plus brave que le rouge-gorge et plus adroit que la mésange, corps glorieux nourri d'ambrosie, empenné d'émeraudes, locomotive microscopique à vitesse fabuleuse, chef-d'œuvre de mécanique, merveille de beauté, l'Oiseau-mouche occupe à coup sûr une place de favori parmi les favoris du ciel et frise d'aussi près que possible l'assemblage idéal des perfectibilités de sa race. On dirait d'un prince Charmant, fils d'un roi quelconque des pierres fines, à qui toutes les bonnes fées, moins une, la fée Mélodia, seraient venues faire leur don au jour de sa naissance. Et encore y aurait-il à dire, à propos du mutisme supposé de l'oiseau-mouche, que son bourdonnement et le frémissement saccadé de ses ailes doivent avoir pour son adorée des accords ravissants.

Vif, étourdi, d'humeur légère, amant volage des fleurs comme le papillon, friand de mets sucrés, de parure et de fêtes, inquiet, désordonne, toujours en mouvement, l'Oiseau-mouche est l'emblème de la jeunesse dorée qui se ruine en toilettes de bal, en soupers fins, en frivoles plaisirs et ne s'arrête pas. La jeunesse dorée n'échappe guère aux serres de l'usurier qui la fourre

à Clichy et lui ravit sa gloire. Par analogie, l'Oiseau-mouche a pour ennemi mortel un monstre horrible à voir, tout griffes, tout yeux, tout ventre, une araignée-géante, qui, pour qu'on ne se méprit pas sur l'emblème du prêteur d'écus, s'est logée dans un coffre-fort... muni d'un fermoir à secret! (Quelle effrayante fidélité de portraiture et dans quel abîme de réflexions profondes vous plonge la découverte de semblables rapports!) J'autorise d'autant plus volontiers le lecteur à applaudir vivement à l'analogie ci-dessus, qu'elle n'est pas de moi, mais d'un autre.

Après cette comparaison saisissante entre l'Oiseau-mouche et l'Autruche, les deux moules extrêmes du règne, je n'insiste plus pour démontrer que le raffinement s'opère aux dépens de la masse.

Maintenant, puisque nous savons que le chant, idiome privilégié des cœurs tendres, est parmi les oiseaux le titre de raffinement suprême, nous sommes suffisamment renseignés pour deviner le pourquoi de la petitesse de la taille chez les oiseaux chanteurs. Si le plus grand de la tribu n'est pas plus gros qu'un merle, c'est que Dieu, qui avait donné la prestance au Dindon et la force au Chameau, ne pouvait pas déceintement en déposséder ces deux moules pour en gratifier l'artiste, l'Alouette, par exemple, qui n'en avait que faire, ayant déjà pour mission sublime de reporter au ciel les bénédictions de la terre.

La troisième solution découle de la seconde, dont elle n'est qu'un simple corollaire.

La zone tempérée de l'hémisphère boréal est la seule où les oiseaux chantent, d'abord parce que c'est la seule où ils puissent chanter... et ensuite parce que l'ère du chant est une des époques climatiques des globes, et qu'un progrès ne peut s'accomplir sur la face d'une planète avant que celle-ci ne soit de force à le porter. Nous savons par l'histoire des évolutions de ce globe que l'hémisphère boréal est de plus ancienne formation que l'austral, et que les moules d'ébauche, tels que les Mastodontes de l'Amérique-Nord et les Éléphants de la Sibérie et de la Nouvelle-Zemble étaient déjà en train de déguerpir de ce milieu épuré, vers l'époque où les continents de l'hémisphère sud songeaient à peine

encore à élever le front au dessus de l'abîme , et s'occupaient nonchalamment à poser sous les flots leurs assises de corail. De plus , un simple coup d'œil jeté sur un globe terrestre nous fait voir que les continents occupent dans l'hémisphère boréal une plus vaste superficie que dans l'autre. Tout le monde sait enfin que les soleils sont moins chauds à latitude égale vers le tropique d'hiver que vers celui d'été ; que les glaces du pôle antarctique sont plus voisines de l'équateur que celles de l'arctique , et que la lumière des aurores boréales est de beaucoup plus intense que celle des aurores australes , différence qui atteste que la planète, dans les peines inouïes qu'elle se donne pour reconquérir sa double couronne polaire , but ardent de son ambition , espère bien plus du côté du nord que du côté du midi.

Or, ces divers phénomènes et mille autres qu'on y pourrait joindre , signifient clairement que l'hémisphère boréal a sur l'autre une avance de raffinement aromal de cinq à six mille ans peut-être. Mais l'argument sans réplique pour démontrer le fait résulte de ceci : que la femme y est née. Je parle de la vraie , de la blanche , de celle qui naquit la dernière au jardin fortuné d'Éden ou qui sortit des flots de la mer d'Ionie , et dont le premier mouvement fut de se trouver belle. Car l'Ève des Hébreux et l'Aphrodite des Grecs , sont assurément les deux sœurs , sinon la même personne , comme on serait assez disposé à le croire , à la simple lecture de leur signalement : regards bleus , cheveux d'or , ceinture d'aimant chargée d'attraits irrésistibles. Les Grecs ont fait l'Anadyomène déesse parce qu'elle était belle et parce que la beauté est d'essence divine ; mais ce brevet d'immortelle décerné à la femme par l'enthousiasme légitime d'un peuple amoureux et artiste , ne lui a rien ôté de sa féminité. Et Vénus Aphrodite , mère d'Amour et des Grâces , est de notre sang à nous , des races caucasiennes , et s'il peut y avoir divergence d'opinion parmi les savants , quant à la date précise et au lieu de sa naissance , tous sont forcés du moins de tomber d'accord sur ce fait , qu'elle est née vers la hauteur du trentième parallèle nord , au sein d'une nature plantureuse , amie et caressante.

Ce jour-là , il y eut de grands ravissements dans le ciel , car

ce fut pour la première fois que la créature eut conscience de son créateur et que les oiseaux chantèrent.

Il y avait bien eu ailleurs d'autres essais de femme, car les races humaines sont au nombre de 32, comme les planètes du tourbillon normal. Il y avait eu notamment l'essai de la femme noire en Afrique, celui de la femme jaune en Asie, et celui de la femme rouge en Amérique, l'essai de l'Australienne, de l'Hottentote, de l'Esquimaude; mais aucune de ces tentatives n'avait complètement réussi, et surtout n'avait eu puissance d'inspirer aux oiseaux des chants mélodieux. Si l'Amérique du Nord, où chantent tant d'oiseaux, échappe à la loi générale, c'est que d'abord cette vaste région fait partie, comme l'Europe, de l'hémisphère boréal, et ensuite que si Dieu ne l'a pas choisie dès l'origine pour la patrie de la femme rose, il n'a fait qu'ajourner sa gloire, lui réservant d'être la mère-patrie de la liberté féminine et la première terre où flotterait le pavillon de l'harmonie. C'est dans ce but, qui se dessine plus clairement à nos yeux de jour en jour, qu'il a fait de cette contrée bénie la plus belle et la plus somptueuse de toutes les demeures d'ici-bas, et qu'il l'a arrosée de tant de rivières poissonneuses et semée de tant de forêts, de gibier et de fleurs. Et les fleurs et les fruits de ce jardin de Dieu surpasseront bientôt, par la suavité de leur parfum et la délicatesse de leur chair, leurs analogues d'Europe, comme la voix du merle moqueur étouffera sous l'éclat de ses arpegges sonores le chant mesquin du rossignol; car ce jeune continent monte, monte toujours à mesure que le vieux descend. En attendant, toutefois, et comme il fallait un signe pour marquer la prééminence aromale du monde des visages pâles sur celui des peaux rouges, il s'est trouvé que la fleur d'Amérique manquait totalement d'essence, ce qui est cause que les États de l'Union sont demeurés jusqu'à ce jour tributaires de la France pour l'eau de Cologne et le vulnéraire suisse... Mais tout le monde sait aussi bien que moi désormais pourquoi la zone tempérée de l'hémisphère boréal est la seule où les oiseaux chantent. De l'exposé des caractères généraux de l'ordre des Sédipèdes, passons à l'examen des caractères séparatifs des séries et des groupes.

Division par Série.

Si les maîtres s'étaient contentés de semer l'anarchie dans leur ordre des Percheurs et d'y récolter le chaos, ce ne serait que demi-mal. Mais le besoin de faire croire à leur infailibilité les a poussés à déclarer l'ordre indisciplinable, et ils ont de la sorte considérablement aggravé leur méfait. Car Dieu n'agit jamais qu'avec esprit de suite et méthode; et comme la série est le seul instrument qu'il emploie pour distribuer l'harmonie dans les règnes, il est de nécessité absolue qu'on la retrouve partout; et c'est de la part du savant le comble de l'impiété et de l'orgueil que de la nier quelque part, parce qu'il ne l'y voit pas. Je prouverai que l'ordre des Percheurs n'est pas indisciplinable, à la façon de cette table qui marcha sur l'astronome, pour lui démontrer le mouvement et lui offensa la rotule.

Non-seulement l'ordre des Percheurs n'est pas plus difficile à manier qu'aucun de ceux qui le précèdent ou le suivent, mais je me suis convaincu, par l'expérience, qu'il n'était pas un des caractères généraux ci-devant exposés qui ne pût, avec un peu d'aide, servir de type parfait de sériation secondaire. Nous conviendrons toutefois que, pour bien faire, le meilleur eût été de commencer par prendre le contrepied de la voie suivie par la science officielle, et de poser la dominante passionnelle en pivot de série.

La dominante passionnelle de l'ordre n'était ici un mystère pour personne. C'était l'amour du chant ou l'enthousiasme lyrique. Qui dit Sédipèdes dit chanteurs.

Les maîtres s'étaient empêtrés dans le gâchis, pour avoir oublié de tenir compte de l'élément du *chant* dans la classification des *Chanteurs*. Rien de plus facile alors que d'agir au rebours de leur étourderie et de dire, par exemple :

« Puisque tout s'enchaîne et se tient dans le système de la nature, puisque l'oiseau a été fait à l'image de l'homme,

» L'ordre des oiseaux chanteurs est une vaste société chorale qui se réunit chaque année au retour du soleil, pour célébrer un festival immense qui s'appelle le printemps.

» Puisque le premier but de ces fêtes annuelles est de glorifier l'amour, le second de charmer nos ouïes, il faut que toute la musique qui s'y chante ait été écrite pour nous, c'est-à-dire qu'il faut que le clavier musical de l'oiseau ait été réglé sur celui de l'homme, et que l'harmonie vocale des deux règnes se fonde dans un type commun.

» Or, ce type parfait de l'harmonie universelle est depuis longtemps trouvé pour l'homme; c'est le quatuor qui représente les quatre grandes divisions premières de l'échelle vocale, nommées dans la langue technique Soprano, Contralto, Ténor, Basse. »

Nous n'avions pas besoin d'aller plus loin et d'en demander davantage à la science musicale; car cette simple combinaison des puissances harmoniques intitulée le quatuor, en nous donnant la loi du groupement hiérarchique des voix humaines, nous eût révélé du même coup la loi de la classification de l'ordre des oiseaux chanteurs, que nous eussions divisé premièrement en quatre grandes séries principales, dites par analogie, du Soprano, du Contralto, du Ténor et de la Basse.

Et puisque le quatuor instrumental qui se compose des quatre parties de violon, alto, violoncelle et basse, est basé sur le même principe divisionnaire que le vocal, il va sans dire que si nous l'avions pris pour unité ou terme de comparaison, au lieu de l'autre, nous serions arrivés à des résultats complètement identiques. Que si maintenant quelque curieux eût voulu chercher dans les diverses parties de la masse chorale ailée les analogues de toutes les voix humaines, voire les analogues de tous les instruments inventés par le génie de l'homme et qui sont en dehors du quatuor naturel, j'ose affirmer qu'il les y eût trouvés. J'ai écrit il y a trop longtemps que celui qui saurait à fond sa gamme musicale en saurait beaucoup plus sur toute question d'astronomie, de politique ou d'histoire universelle que Newton, Machiavel, Richelieu et Bossuet.

Il est probable que beaucoup d'ornithologistes ont passé auprès de cette analogie sans la voir, et que quelques-uns même la nieront après l'avoir vue. Je m'attends à pis que cela encore, à ce que des critiques sans foi, travestissant mes intentions d'une

façon odieuse, prennent texte de ce nouveau travail pour m'accuser derechef de viser à l'amusement de mes lecteurs plus qu'à leur enseignement. Mais je sais trop aussi avec quelle parcimonie extrême Dieu a distribué parmi les civilisés le don de percevoir les harmonies célestes, pour m'affliger outre mesure de l'incrédulité ou des sarcasmes de mes contemporains. Surtout s'il en est du langage des oiseaux comme de celui des fleurs et de celui des tables qui s'ouvrent avec tant de facilité aux cœurs simples et refusent si durement de conférer avec les orgueilleux et les dominateurs. Car si les savants n'entendent rien à ces verbes de Dieu, c'est la preuve, croyez-le bien, que l'orgueil a desséché leurs âmes et calciné leurs yeux. Que de fois, en effet, n'ai-je pas vu dans le monde des tables pétillantes d'esprit et de gaieté, prodigues de mots charmants, de délicieuses mélodies et de révélations ébouriffantes, parce que le milieu leur plaisait, passer subitement du habil le plus intarissable au mutisme le plus obstiné, pour avoir subi le contact d'une main académique !

Explique qui pourra cette antipathie insurmontable des meubles intelligents pour les corps savants constitués et pour leurs lauréats, mais le fait qui est positif n'est certainement pas le moins étrange de ceux qui se rattachent à ce phénomène quasi-miraculeux du don des langues récemment octroyé au palissandre et à l'acajou. Un guéridon d'humeur trop prompt s'était laissé aller devant moi contre un savant brodé jusqu'à le traiter d'*espèce*. Comme je le reprenais doucement de sa vivacité, il s'en excusa, répondant : « Eh ! que voulez-vous qu'il y ait entre les esprits de lumière et les esprits de ténèbres ? » Il désignait sous ce dernier sobriquet ces vénérables piliers de boutique académique qui s'attribuent pour mission d'entraver le progrès en niant les découvertes et en persifflant les inventeurs. Le même meuble fit un soir beaucoup de peine à un jeune prix de sagesse devant des dames, lui rappelant sévèrement les devoirs de son âge et que Dieu nous donnait la jeunesse pour aimer et non pas pour être sage. Je ne garantis pas que toutes les tables qui parlent soient des esprits de lumière, mais ce que je sais pertinemment

et ce que j'affirme pour le savoir, c'est que jamais la charité évangélique n'eut de plus ferventes apôtres que celles qui m'ont jusqu'ici honoré de leur confiance. Elles répondent plus chaleureusement à l'appel du sentiment qu'à celui de la raison, c'est très-vrai, et elles préfèrent la conversation des jeunes femmes à celle des vieillards ; mais ces préférences n'ont rien que de très-naturel, puisque le sentiment est d'essence *divine*, tandis que la raison n'est que d'essence *terrestre*. Quant à leur propension vers les voix argentines et les visages roses, que celui de nous qui est sans ce péché leur jette la première pierre.

Un savant expliquait à une femme d'esprit comme quoi les tables parlantes n'étaient que les miroirs de la pensée des personnes qui les mettaient en jeu. « Alors pourquoi mon guéridon qui me dit de si jolies choses, interrompt la patiente, est-il toujours si discret avec vous ? »

C'est parce que les guéridons parleurs sont les miroirs de l'âme, qu'ils font voir le diable à tant de gens.

J'ai consulté douze tables sur le véritable principe de la classification des espèces volatiles ; toutes m'ont répondu par la reproduction textuelle de la formule du Gerfaut. A toutes j'ai lu à haute voix la dominicale des *Débats* où ils m'ont accusé d'avoir fait plein divorce avec le sens commun. Plusieurs m'ont crié *stop !* dès les premières lignes ; une s'est emportée contre les prix d'honneur en latin de cuisine ; une autre s'est brisée de dépit à la péroraison où le critique ingrat, pour me remercier du plaisir que lui avait procuré la lecture de mon livre, me reprochait sérieusement de m'être moqué de lui. Comme si le seul moyen de prouver à son lecteur qu'on le respecte n'était pas de lui plaire, conformément au précepte de Boileau. Celui qui se moque de vous n'est pas moi qui *vous amuse* et que vous *abîmez*, mais bien le moraliste hautain qui *vous assomme* et que vous *encensez*. *Das veniam corvis...* Mais que le juste ressentiment d'une douleur légitime ne nous retienne pas plus longtemps hors de notre sujet.

Puisqu'il a été convenu que la classification passionnelle ne pourrait apparaître en cette œuvre qu'à l'état d'utopie ou de

phare lointain, j'aurais le droit de garder pour moi les détails de la composition du quatuor empenné qui fait face au quatuor vocal ou instrumental humain. Mais j'ai trop parlé sur le principal sans en être prié, pour avoir bonne grâce à faire le discret à propos de l'accessoire, surtout quand il ne s'agit plus que de citer quelques noms propres pour en avoir fini avec l'analogie. Je dirai donc que la série de la Basse serait représentée dans l'ordre des chanteurs par la tribu des Grives et des Merles, une compagnie d'artistes éminents qui a l'honneur de compter parmi ses membres le Moqueur des États-Unis, le plus brillant de tous les virtuoses ailés, au dire d'Audubon — que la série des ténors aurait pour terme correspondant la famille des Fauvettes, au gosier velouté — le Contralto, l'Alouette et la Farelouse qui distillent l'harmonie dans l'espace et chantent dans le milieu des airs, suspendues sur leurs ailes. La chanterelle aiguë du soprano percerait dans les notes pointues du Chardonneret, du Canari et des autres granivores. Cependant que le Ramier et la Tourterelle qui ne sont pas à proprement parler des chanteurs, mais qui forment le premier anneau de transition ascendante entre les Coureurs et ceux-ci, fourniraient par leur gémissement monotone, tendre et grave, l'accompagnement de pédale continue, et que le Grimpereau, le Roitelet et les petites Mésanges tiendraient dans le concert aérien la partie des chœurs de l'enfance.... Il fut un temps où j'aurais plus nettement accusé et défini ces nuances, peut-être parce qu'alors je les comprenais mieux; mais je préfère aujourd'hui laisser à de plus jeunes et à de plus savants que moi, à ces heureux surtout qui traversent la phase à jamais regrettable de la lucidité amoureuse, le soin de compléter cette analyse des diverses conjugaisons du verbe j'aime, et de traduire en idiomme vulgaire le langage mystérieux des chansonniers des bois.

Le type passionnel, écarté comme pivot de série, restait à choisir entre les caractères physiques les plus saillants et les plus séparatifs.

L'élément de la demeure habituelle était un caractère trop

vague pour remplir cet office de terme de comparaison. Le Pinson et la Fauvette habitent nos jardins comme le Roitelet, le Grimpeur et tant d'autres. Dieu, dans sa justice, n'a déshérité aucune place des enchantements de la mélodie céleste, et il a créé des alouettes pour les bois, ainsi que pour les champs. Le mode de division pris de l'habitat péchait donc par la base. Je l'ai écarté comme moyen principal, sauf à le reprendre comme accessoire.

J'avais bien songé un moment à introduire dans l'ordre le procédé de sériation par la couleur des pieds. Il y aurait eu la tribu des pieds roses, celle des pieds jaunes, celle des pieds noirs; mais après avoir reconnu à la pratique que le procédé présentait plus d'intérêt sous le rapport culinaire que sous celui de la distribution hiérarchique, j'y ai sagement renoncé.

Il y avait encore à tenir compte du caractère séparatif ou comparatif tiré de la dimension du pouce, caractère dont on ne saurait méconnaître l'importance dans une classification pédiforme; mais l'impossibilité absolue de trouver dans le concours de trois langues un seul substantif convenable pour ce type, m'en a interdit l'emploi. Le moyen, je vous prie, d'infliger à l'Alouette le nom injurieux et quasi-géométrique de *Longipollicipède*, à l'Alouette, le plus adorable et le plus magnifique gosier de nos climats, à l'Alouette, cet oiseau si éminemment français, et dont la tribu s'appelle dans le pur idiome de l'analogie passionnelle, la tribu des *Mireurs* ou des amoureux du soleil. Périront tous les principes, plutôt que le respect des noms! C'est par la barbarie de son vocabulaire que la science s'est tuée.

Un ornithologiste anglais avait aussi proposé dans le temps de baser la classification du règne volatile sur la diversité des modes de nidification; mais je crois que la proposition n'a jamais eu d'autre partisan que son auteur, par la raison fort simple qu'elle n'était pas soutenable. Il suffirait en effet de mentionner deux ou trois des conséquences fâcheuses qu'eût entraînées l'adoption du principe pour en faire comprendre le danger. Ainsi la création de l'ordre des oiseaux *mineurs*, c'est-à-dire des oiseaux qui nichent dans des trous en terre, eût rangé côte à côte dans la

même vitrine l'Hirondelle de rivière et le Martin-pêcheur, le Diablotin de la Guadeloupe et le Guêpier, la Chouette des prairies américaines, le Pouillot et le Tadorne, le Pingouin et le Macareux, etc. De même une déplorable conformité de goûts en matière architecturale eût accouplé le Pigeon, qui niche sur une plate-forme de brindilles à claire-voie, avec l'Épervier et le Faucon, ses ennemis intimes. Enfin le Roitelet, la Mésange à longue queue, le Moineau franc et la Pie eussent été enrôlés sous la même bannière, à titre d'amateurs de logements sphériques. C'est-à-dire que la combinaison proposée par l'auteur du livre intitulé : *De l'Architecture des Oiseaux*, eût atteint de prime saut ce beau idéal du désordre, auquel les maîtres de la science ne sont parvenus qu'après d'immenses efforts. Enregistrons pour mémoire cette tentative ambitieuse et n'y revenons plus. Je crois même qu'après avoir bataillé si longtemps contre toutes les classifications en vogue, je pourrais me dispenser de revenir à la charge sans le moindre inconvénient.

Le bec est un excellent caractère séparatif et dont j'ai autrefois signalé tous les avantages. J'ai dit qu'indépendamment de la manière de vivre et du genre de nourriture, il donnait sur-le-champ la physionomie de l'oiseau. Il se prête de plus avec une facilité extrême à tous les procédés de division par deux, par trois, par quatre, et son élasticité serait déjà une preuve suffisante de sa valeur comme élément de classification naturelle, quand bien même il ne joindrait pas à ces divers mérites, celui de dessiner ses groupes sur le type du quatuor, critérium supérieur d'aptitude distributive d'harmonie.

Un fait bien singulier et bien digne de remarque, en effet, c'est que la première opération divisionnaire pratiquée dans l'ordre par ce système et qui donne naturellement les deux grandes sections des *Becs fins* et des *Gros becs*, reproduit sans le vouloir toutes les circonstances du partage primordial de l'échelle des sons en ses deux modes, le majeur et le mineur. Le mode majeur a pour éléments constituants la Basse et le Ténor; le mineur le Contralto et le Soprano. Les deux sections des becs fins (Ténuirostres) et des gros becs (Crassirostres) se dédoublent d'une façon

complètement analogue; la première en Merles et en Fauvettes, la seconde en Fringilles (chardonneret, serin) et en Alouettes. Or, ces quatre tribus valeureuses sont les mêmes, si l'on s'en souvient, qui composaient le quadrille emplumé dans lequel se reflétait notre quatuor musical. On voit d'ici tout l'avantage de ce parallélisme et quelle facilité extrême une ouverture aussi heureuse apportait dans la suite des combinaisons. Malheureusement, il faut bien que nous le confessions encore, une susceptibilité déraisonnable et puérile, une répugnance invincible à nous servir des noms consacrés par la méthode rostriforme, nous a détourné d'elle, et nous a empêché de profiter d'un travail tout fait pour ainsi dire. Et comme il nous était prouvé que notre plume timide se briserait plutôt que de signer une série *Unguiculatirostres* ou *Emarginatirostres*, nous n'avons pas cherché à vaincre notre nature; et, nous résignant stoïquement à garder pour nous seul le fruit de longues et pénibles études, nous avons laissé là le rostre et pris le genre de nourriture comme élément définitif de notre nomenclature. De bec à mangeaille, du reste, la distance est minime, et peut-être qu'à raison de la connexité des deux termes, il ne nous sera pas tout à fait impossible de placer avantageusement dans notre nouveau travail quelques bribes de l'ancien. D'autant mieux que nous serons forcé d'indiquer le changement de la forme du bec à chaque variation de régime.

Je répète pour la troisième ou la quatrième fois au lecteur ce détail important qu'il ne doit jamais perdre de vue, à savoir : Que le nombre des oiseaux de France n'est que le vingtième du nombre total des espèces répandues sur ce globe et que les cent trente Sédipèdes dont nous allons étudier l'histoire sont là pour figurer les quelques milliers d'individus de l'ordre. Donc, que si par hasard la présente classification présentait quelques lacunes, on ne s'en étonne pas trop. J'aurai soin d'ailleurs d'indiquer de temps à autre les groupes et les séries à prendre pour combler les principaux vides, désirant autant que possible venir en aide par ces indications bienveillantes aux chercheurs de nomenclature besogneux....

Puisque toutes les espèces sédipèdes de France se nourrissent de fruits ou d'insectes, la classification naturelle de l'ordre semble devoir débiter ainsi :

Division de la masse en deux premières grandes sections dites des *Frugivores* et des *Insectivores*.

Cette division si naturelle se fond complètement en effet avec celle des becs fins et des gros becs qui se moule comme nous avons vu tout à l'heure avec une facilité merveilleuse sur le type du quatuor musical. Ainsi nourriture végétale, aliments résistants, bec fort, notes élevées : mode mineur. Nourriture animale, aliments mous, bec faible, notes graves : mode majeur. Je plaindrais sincèrement l'aveugle qui ne verrait pas dans la persistance obstinée de cette correspondance analogique la loi de toute distribution sériale et de toute harmonie.

La nature elle-même semble avoir séparé les frugivores des insectivores par la différence de structure de l'appareil digestif. Car elle a donné deux estomacs aux sédipèdes frugivores, c'est-à-dire à ceux qui vivent *exclusivement* ou *principalement* de substances végétales, nourriture d'une assimilation difficile et dont la coction exige des transvasements compliqués; et elle n'en a attribué qu'un seul aux espèces insectivores, c'est à dire à celles qui vivent exclusivement ou principalement de substances animales faciles à digérer. On verra tout à l'heure pourquoi j'appuie avec tant d'insistance sur l'opposition de ces deux ad-
verbes.

De sorte qu'il paraîtrait assez naturel, au premier aperçu, de s'emparer de cette différence d'organisation interne, pour couper l'ordre en deux grandes divisions primordiales qu'on appellerait, par exemple, de la *Digastérie* et de la *Monogastérie*, ou de tout autre nom plus ou moins barbare emportant l'idée de comparaison de l'estomac double (jabot) à l'estomac simple. Par malheur, ce système, qui pourrait convenir aux moyens bornés de la science vulgaire, ne saurait s'adapter aux données de l'analogie.

Il tombe, en effet, sous le sens que l'appareil digestif, qui est un organe caché, n'a pu être employé par Dieu comme cachet

de parenté quelconque. Dieu écrit la ressemblance congénérique des espèces dans les traits du visage et dans les habitudes du corps, et c'est là qu'il faut la rechercher, pour se conformer à ses vues. Je ne pouvais tomber dans une aberration de cet ordre, moi qui n'ai jamais eu la prétention de forger une classification de toutes pièces, et qui ne vise qu'à découvrir celle que Dieu a tracée.

Restent donc nos deux premiers termes, frugivores et insectivores.

Mais cette division binaire est-elle suffisante, est-elle géométrique surtout? Je ne le pense pas.

Et d'abord, avons-nous, en France, des espèces exclusivement frugivores, comme nous avons des espèces exclusivement insectivores (le grimpereau, l'hirondelle, etc.)?

Quelques savants disent oui, M. Temmynek entre autres; l'observation dit non. Car si les frugivores purs doivent se rencontrer en France quelque part, c'est assurément dans la tribu des Colombiens (ramiers et tourterelles). Or, j'ai vu, de mes yeux vu, dans les grands hivers, en Lorraine, de pauvres pigeons ramiers réduits par la misère à l'état de squelettes; suivre à la glandée les troupeaux de pores, nombreux en ces parages, et se percher pittoresquement sur le dos de ces quadrupèdes. Les pâtres prétendent bien que ces oiseaux ne font ainsi que pour se réchauffer les pieds, mais tout me porte à croire qu'ils imitent plutôt l'exemple que leur donnent chaque jour les étourneaux et les bergeronnettes, qui se posent sur le dos des moutons, pour les débarrasser de la vermine dont leur toison abonde. Je me demande, d'autre part, d'où viendrait cette odeur de fourmi si prononcée qu'exhale quelquefois la chair des tourterelles, en septembre, sinon de la fréquentation des fourmilières. Je sais bien que les cas que je cite ne sont que des accidents et qu'il serait aussi ridicule de vouloir classer les pigeons parmi les insectivores parce qu'ils mangent de temps à autre une fourmi ou une puce, que de les traiter de piscivores ou de carnivores parce qu'ils adorent la morue et le renard au gros sel; mais si ces goûts exceptionnels ne suffisent pas pour attribuer un titre

générique au groupe, ils ont assez de valeur néanmoins pour vicier la dénomination de frugivores purs qu'on lui applique d'habitude, et c'est en cela que je la critique. Il est connu, en outre, que la plupart des granivores *exclusifs*, les perroquets eux-mêmes, recherchent avidement les insectes pour nourrir leurs petits.

Maintenant, à supposer que le frugivore exclusif existât en France, il est évident que l'ordre des Percheurs ne contiendrait pas seulement des espèces vivant de fruits *ou* d'insectes, mais qu'il y aurait encore la série des espèces vivant de fruits *et* d'insectes. D'où la nécessité de remplacer la division binaire par la ternaire, et de créer tout d'abord une troisième grande série dite de l'*Ambivorie*. J'ai expérimenté cette méthode comme les autres; j'ai créé cette ambivorie qui est à elle seule tout un monde, et j'en ai même obtenu, à l'aide d'une division adroite, une double série des *Durivostres* et des *Mollivostres*, qui m'a fourni des résultats assez avantageux. Malheureusement cette division primordiale ternaire avait le tort d'offenser mes instincts musicaux, et il me répugnait de sérier un ordre d'amoureux par le nombre-trois, qui n'est pas un nombre d'amour. D'ailleurs, comme il m'était facile d'obtenir les bénéfices de la subdivision ci-dessus sans confondre les dénominations de la méthode diététique avec celles de la rostriforme, j'ai mieux aimé autre chose. J'ai mieux aimé, par exemple, faire semblant de croire un moment que la frugivorie pure comptait un certain nombre de représentants en France, et partir de cette hypothèse pour diviser l'ordre des Sédipèdes en quatre grandes séries principales : *Frugivorie*, *Granivorie*, *Baccivorie*, *Insectivorie*. Je dirai tout à l'heure pourquoi ces noms plutôt que d'autres. Je prie seulement le lecteur de considérer, avant toute objection, que ces quatre noms cadrent parfaitement ensemble; qu'ils ne sont pas dépourvus d'une certaine euphonie; qu'ils joignent à ce double mérite celui d'indiquer heureusement la transition de la nourriture la plus ferme, qui est le gland, à la plus molle, qui est la mouche ou bien l'œuf de fourmi, et enfin que ces substantifs génériques ont l'avantage de posséder un sens pour ainsi dire offi-

ciel. Quant à la prétendue hypothèse que j'ai l'air d'adopter pour base de ma classification définitive, je prouverai facilement que son adoption provisoire n'a rien qui vicie la méthode et qui sente l'expédient.

J'ai dit Frugivorie, ou série des Frugivores, pour les espèces qui vivent *exclusivement* de substances végétales. *Frugivorie* vaut mieux que *Végétivorie*, pour deux causes. D'abord parce que la première expression est plus consacrée par l'usage, parce qu'on dit un homme *frugal*, pour quelqu'un qui vit de peu et surtout de lentilles; parce que les pères conscrits de la science ayant à baptiser un corbeau qui, pour se distinguer de sa race, affectait de mépriser la chair et de préférer le blé tendre, l'appelèrent *frugilegus* (qui *lit* les fruits) dont nous avons fait *freux*. En second lieu, parce que végétivore reporte plus volontiers la pensée vers l'herbe et vers la feuille que vers le fruit et le grain, qui sont plus spécialement du domaine alimentaire de l'oiseau. *Carpivore* n'était pas sans charme, *Pomivore* non plus, et j'avais songé à tous deux, mais tous deux avaient le tort de restreindre fâcheusement le sens de leur radical et de prêter à de pitoyables allusions touchant la charlotte et la matelote. Toutes les raisons pour et contre débattues, j'ai gardé frugivore.

La première série étant celle qui vit exclusivement de substances végétales, la seconde devait être celle qui en vit principalement. Et comme le grain ou la graine, et non plus le fruit, devient, à partir de la distinction entre l'exclusif et le principal, l'élément pivotale de la nourriture des espèces que nous avons à sérier, j'ai dû écrire sur l'étendard de cette seconde série le nom de Granivore.

La Granivorie débute par la première tribu qui se relâche des rigueurs du régime purement végétal, pour tâter de l'insecte. Il ne s'agit, pour bien saisir le point précis de la division, que de connaître à fond les mœurs et les coutumes diététiques de tous les Sédipèdes.

La troisième série comprend, comme la seconde, des espèces vivant des deux régimes, mais *principalement* d'insectes. Cependant je l'ai intitulée Baccivorie, plutôt que Vermivorie,

qui lui eût très-bien convenu, parce que les principales espèces de la série qu'il s'agissait de baptiser (Grives, Loriots, Merles, Fauvettes) sont plus connues, en France, comme gourmandes de cerises, de raisins, de baies de sureau et d'alises, que comme mangeuses de vers de terre, et que la passion des fruits rouges m'a paru plus prononcée chez elle que le goût de la chair. Car il est bien certain que si la nourriture animale est le régime obligé de ces espèces pendant six mois de l'an, elles y renoncent néanmoins avec enthousiasme. Peut-être admettra-t-on alors que, dans un livre qui s'intitule *Traité d'ornithologie passionnelle*. et que, dans une classification basée sur le genre de nourriture, l'auteur se soit cru obligé de choisir, entre deux dénominateurs de valeur presque égale, celui qui procédait du régime le plus attrayant. Pourquoi chercherait-il, d'ailleurs, à cacher ses faiblesses, et hésiterait-il à confesser qu'il lui répugnait d'associer aux noms d'oiseaux qu'il aime, comme le Rouge-gorge et la Grive, une épithète peu poétique ?

La louable impartialité dont je fais profession m'oblige de noter en passant que la méthode divisionnaire, tirée de la comparaison des appareils digestifs, à laquelle j'ai si généreusement renoncé, facilite extrêmement la formation de ces trois premières séries, et prévient toute difficulté relative aux points de contiguïté ou de séparation d'icelles.

Ainsi, les Granivores étant doués de la poche du jabot, comme les Frugivores, leur union, par ce caractère, avait l'avantage de constituer d'abord le mode mineur dit de la Digastérie ; puis la Granivorie se détachait de la Frugivorie à l'endroit mentionné plus haut, où débute la promiscuité des régimes alimentaires.

Il n'y avait pas de confusion à redouter non plus quant à la délimitation des frontières entre la seconde et la troisième série, puisque la nature nous fournit, dans la diversité de structure de l'estomac et dans le nombre de ses poches, un signe infailible pour dire où finit celle-là, où commence celle-ci. La troisième série part du dernier chaînon de la Digastérie, pour aboutir au premier rang de l'Insectivorie ; et ces deux dernières séries constituent le mode majeur dit de la Monogastérie. Et j'ajoute que la

confusion entre les deux modes est ici d'autant moins à craindre, que nous avons, pour nous orienter en ces parages, une boussole supplémentaire, le bec, dont la forme suit nécessairement les modifications de l'estomac, et qui est précisément en train de passer du fort au faible ou du conique à l'unguiculé, à l'endroit où nous sommes. Heureusement que si j'ai dû renoncer, pour motifs supérieurs, aux avantages de la comparaison des appareils digestifs, aucune raison ne m'imposait une semblable réserve à l'égard de la forme du bec, et que j'espère retrouver, à l'aide de cette boussole supplémentaire, toutes les facilités de casement dont je me suis volontairement privé. Revenons, pour la terminer, à notre nomenclature.

Point de discussion pour le quatrième terme, qui est Insectivorie, et qui s'applique à la série des mangeurs *exclusifs* d'insectes. Dans l'un et dans l'autre système, cette série commence à la première espèce qui renonce à la baie; elle nous conduit jusqu'aux limites de l'ordre voisin des Grimpeurs.

Le moment est venu, je crois, de justifier l'admission de l'hypothèse relative à l'existence des moules de notre première série.

Mon opinion est que la Frugivorie pure n'a pas un seul représentant parmi nos espèces de France. Cependant l'analogie, qui voit mieux et plus loin que tous les observateurs, affirmant que les zones tropicales sont plus riches, sous ce rapport, que les tempérées, je suis bien forcé de dire comme elle. Voici, du reste, les motifs qu'elle apporte à l'appui de son affirmation.

Elle dit donc que les contrées les plus chaudes et les plus plantureuses du globe sont les patries véritables du Frugivore pur, parce que, dans ces climats heureux où le sol n'est jamais las de produire, la végétation surmenée fait en tout temps largesse de fleurs, de graines, de fruits, de feuilles, aux espèces qui les aiment... et que la puissance aromale, qui git dans les rayons solaires, communique à ces divers produits du règne végétal des vertus alibiles qui leur manquent ailleurs.

C'est-à-dire que le Frugivore pur se trouverait confiné dans les limites de la zone équinoxiale, par la même raison que

l'oiseau-mouche, qui se nourrit du miel des fleurs, et ne peut subsister, par conséquent, que dans les pays privilégiés du soleil où la saison des fleurs dure douze mois par an.

Mais si l'existence du Frugivore se conçoit sans peine en ce milieu de luxe, où l'abondance des mets se prête si facilement au besoin de varier la nourriture et à l'inconstance des goûts; si la nature, enfin, a fait au Frugivore, dans les régions de l'équateur, une destinée proportionnelle à ses attractions, ainsi n'a-t-elle pu agir dans nos froides contrées du Nord, trop voisines du pôle où le soleil se cache, laissant la terre nue, dépouillée, sans verdure, se reposer de sa fécondité laborieuse dans un somme de six mois. Où le Frugivore sédipède, qui n'a pas d'ongles tranchants, comme les Lagopèdes, pour déchirer la terre, trouverait-il sa subsistance, pendant que cette terre dort, ensevelie dans son linceul de neige? Il est bien évident qu'ici l'amateur passionné des fruits n'aura, chaque année, qu'une saison pour vivre suivant ses goûts, et qu'il demeurera tout le reste du temps exposé aux dangereuses suggestions de la misère, cette grande dépravatrice des goûts. Et ce sort est précisément celui que nos printemps font à une foule de granivores chanteurs, leur offrant l'insecte tout frais au moment même où la graine rancit et devient rare. Le granivore, pressé par le besoin et chargé de famille, est bien forcé de changer de régime; mais eût-il fait cette concession aux circonstances, si la Flore du pays lui eût fait litière de graines fines? Ceci est un problème. Les Serins, les Tarins, les Linots, élevés ou nourris dans nos cages au sein de l'abondance, témoignent bien rarement le désir de passer de la nourriture végétale à la nourriture animale; et j'ai connu des chardonnerets qui sont morts pleins de jours, sans avoir à se reprocher le moindre coup de bec donné à un insecte, pendant une carrière de vingt ans. De même, nos pigeons de colombiers et nos pigeons en volières, qui trouvent à peu près de quoi vivre pythagoriciennement autour d'eux et qui sont à peu près *libres*, sont *exclusivement* frugivores, comme les serins, les bouvreuils et les chardonnerets *captifs*. Ce rapprochement curieux tranche, selon moi, par l'affirmative la question de

l'existence des frugivores purs. Il ne s'agit plus que d'aller les chercher où ils sont : ce que je ferai tout à l'heure.

Mais du moment que le sédipède frugivore existe quelque part en ce monde, du moment que cette dernière dénomination remplit convenablement sa fonction d'étiquette dans son application la plus universelle, il me semble que nous n'avons plus à nous inquiéter de savoir si notre pauvre mobilier ornithologique de France fournit ou ne fournit pas d'espèces à mettre dessous. Et je dis qu'il suffit que ce terme de frugivore soit vrai, dans l'ordre *complet* des Sédipèdes, pour que nous soyons tenus de l'accepter comme nôtre, sans réserve et quand même, et abstraction faite de son plus ou moins d'applicabilité à l'ordre *incomplet* des Sédipèdes de France; car si je consens volontiers à ce que ce Traité d'ornithologie demeure spécial à la France en tant qu'étude détaillée de mœurs et de caractères d'oiseaux, mes prétentions sont moins humbles, quant à ce qui est de la nomenclature. Ici j'ai l'ambition de travailler pour le monde des volatiles tout entier, et c'est pourquoi je suis si attentif à respecter l'ordre naturel établi pour les huit mille oiseaux du globe, et à ne pas sacrifier les intérêts de la masse aux convenances et à la commodité de nos 360 espèces. J'estime que l'Aigle de Meaux n'eût pas fait ainsi à ma place, ce sublime fantaisiste qui s'amusa un jour à poser le peuple hébreux comme pivot de l'humanité et à faire tourbillonner l'histoire universelle autour de l'histoire juive, pour voir jusqu'où pourrait aller la crédulité du lecteur.

Ainsi la prétendue hypothèse par nous admise précédemment, pour faciliter la subdivision normale de l'ordre des Percheurs, n'était une supposition qu'en France. Ailleurs, c'était un fait, et un fait important, dont notre devoir d'historien nous forçait de tenir compte, pour obéir au principe d'harmonie qui veut que le principal emporte l'accessoire. Cette humiliante obligation de recourir à l'hypothèse, ainsi qu'en géométrie, n'est, du reste, que le moindre des désagrèments attachés à la condition du classificateur local, condamné à opérer sur une échelle du vingtième, qui l'expose à rencontrer des vides là où miroitent, dans le loin-

tain, les séries les plus peuplées, et le pousse à faire, à chaque pas, des enjambées colossales pour franchir d'effroyables lacunes, au risque de se rompre le cou.

J'ai entendu dire une fois au *Journal des Débats*, qui le tenait peut-être de Virgile, que l'art de gouverner les peuples... *regere imperio populos*... était le plus sublime et le plus difficile de tous. Or, non-seulement je proteste, avec Oxenstiern, contre cette assertion téméraire, mais j'affirme que la feuille ci-dessus, si prudente et si réservée d'habitude, n'eût pas parlé aussi légèrement, si elle se fût un peu moins occupée de la classification des hommes et un peu plus de celle des bêtes. Une preuve, en effet, et une preuve trop probante, que l'art de gouverner les sociétés humaines n'est pas la mer à boire, c'est que le premier venu y est propre, c'est que jamais on n'a manqué nulle part, *nusquam gentium*, de gens de bonne volonté pour être gouvernés, au contraire. C'est à ce point que je sais des pays peuplés de trente et quarante millions d'âmes où l'idée fixe d'une bonne moitié de la population est de gouverner l'autre, c'est-à-dire de toucher ses impôts et de se les appliquer, ce qui, dans toutes les langues du monde, est le vrai sens du mot *gouverner*. D'étranges pays, hélas! où le citoyen le plus inculte et le plus ignorant a sa Constitution dans sa poche, comme Sieyès et Lycurgue, et ne demande qu'à sauver le monde, mais où personne, en revanche, n'est dans le cas de vous dire où perche la Mésange...! Le *Journal des Débats* lui-même, qui a gouverné très-longtemps avec profit et gloire, et qui serait heureux de gouverner encore, le *Journal des Débats*, qui est très-fort en politique, est incomparablement plus faible en botanique, où il croit à la *graine du chanvre mâle*, ce qui induirait à supposer qu'en ornithologie il croit aux œufs de coq. C'est qu'il est plus facile de rédiger de grands journaux éloquentes, voire de faire des constitutions pour le bonheur des peuples, que de mettre chaque bête à sa place.

Les tribulations du classificateur sont malheureusement de celles qui laissent le public froid et indifférent, sous prétexte que la loi ne condamne personne à faire des classifications, pas plus que des tragédies.

Mes lectrices ont deviné sans doute, quand je faisais tout à l'heure abus de citations latines, que c'était pour me rendre propice le *Journal des Débats*, et non pour faire parade de mon érudition classique. Alors je ne leur demande pas pardon de cette inconvenance.

Mais le cadre de notre classification est enfin terminé; il me reste à le remplir.

PREMIÈRE SÉRIE.

FRUGIVORES.

Un groupe, quatre espèces : Exotiques.

Ce mot *exotiques* est ici pour remplacer *néant*, qui est la part que la *Faune française* fournit à la Frugivorie pure.

Il ne tenait qu'à moi assurément de peupler cette première série de deux groupes que j'aurais appelés des *Colombiens* et des *Loxiens*, ou des *Gros-Becs*, attendu que les espèces dont ces deux groupes se composent sont *essentiellement*, sinon exclusivement frugivores, et que personne ne m'aurait chicané pour le plus ou le moins. Ensuite, comme les Colombiens et les Gros-becs nourrissent également leurs petits au moyen d'une bouillie de grain qu'ils préparent dans leur estomac et qu'ils transvasent après dans la gorge de leurs nourrissons, par divers procédés, j'aurais pu aisément les unir par le caractère commun, puis les différencier par la comparaison de leur mode de dégorge-ment. Et non-seulement cette classification de contrebande n'eût soulevé, du côté des savants, aucune objection sérieuse, mais je suis bien sûr qu'elle eût paru plus scientifique et plus naturelle que l'autre, que la vraie, qui a contre elle le désavantage immense de débiter par le vide, et de faire boîter, dès le premier pas, la division quaternaire de l'ordre. Mais l'analogiste consciencieux, amant fidèle de la vérité, ne spéculé pas en face du devoir; il dédaigne souverainement les succès que d'autres proclament faciles, parce qu'ils ne coûtent qu'un mensonge; et

il s'inquiète peu que ses séries soient pauvres, pourvu qu'elles soient honnêtes. Sa devise est : Fais ce que dois... C'est la mienne.

J'ai dit quelles impossibilités matérielles ou plutôt quels scrupules m'interdisaient de placer les Colombiens de France parmi les Frugivores purs. Leur place n'est pas là, en effet, mais bien au point de jonction des deux grands ordres des Coureurs, et des Percheurs, station de l'ambiguë, échelle de transition ascendante.

Le titre de Frugivores purs n'appartient qu'aux Colombiens de l'Australie, des Philippines et des îles de la Sonde. A la suite de ces groupes populeux doivent figurer, d'après l'analogie, les Coqs-de-roche, les Rupicoles de l'Amérique équatoriale, les Phytotomes de l'Abyssinie, les Manakins de la Guyane, qui donnent la main à nos gros-becs, ou loxiens, par le Jaseur. Ces gros-becs, comme nous le verrons bientôt, bornent la série des Frugivores purs à droite, comme les Colombiens à gauche, et forment le premier anneau de la Granivorie.

Groupe des Colombiens. Deux familles; cinq espèces;
nombre infini de variétés.

Nous avons à choisir entre dix caractères, excellents presque tous, pour désigner convenablement ce groupe. Il y a l'aliment spécial, la forme du bec, celle de la queue, l'habitat, les manières galantes, la façon de voler, de nourrir les petits, le titre d'amour maternel, le nombre des œufs, etc.; indépendamment des dénominations consacrées par l'usage. Nous dirons lequel de tous est à notre avis le meilleur, laissant ensuite, suivant notre habitude, chacun libre d'opter.

Le groupe des Colombiens, si pauvre d'espèces types en France, n'en est pas moins un de ceux qui renferment le plus grand nombre d'espèces dans le reste du globe. C'est même probablement celui qui pris en masse donne le chiffre de population le plus considérable. Audubon évalua un jour à plus d'un milliard un vol de pigeons voyageurs qui tenait tout un pan du ciel au-

dessus de sa tête et dont il eut à se plaindre. Bien qu'aucun nuage ne fût entre le soleil et la terre, les rayons de l'astre étaient complètement éclipsés sur un espace de plusieurs milles carrés. Dans la futaie choisie pour le repos du soir, les chênes rompaient sous le poids de la masse qui s'abattait sur leurs branches; le sol blanchissait à vue d'œil sous la neige épaisse du guano. La scène se passait sur les rives de l'Ohio, et cependant l'Amérique n'est pas la véritable patrie du groupe. L'Australie et les îles de la Sonde sont les contrées qui nourrissent le plus grand nombre d'espèces et surtout les plus belles.

Le chiffre de ces espèces orientales approche de la centaine. On trouve dans le nombre des pigeons à aigrette, gros comme des poulardes et des tourterelles minuscules de la taille d'un moineau franc, avec des ailes couleur de flamme. Il y en a d'autres qui portent des huppées impérieuses, des manteaux de velours gris perle, ocellés de topazes, des coups de poignard dans le sein, etc., toutes espèces charmantes et délicates de chair comme de mœurs et de ton.

Caractères généraux du groupe.

Le groupe des Colombiens est ambigu entre les Vélocipèdes et les Sédipèdes, Coureurs et Percheurs. Presque exclusivement frugivores, ces oiseaux cherchent comme les pulvérateurs leur nourriture à terre et surtout dans les plaines; seulement ils grattent le sol du bec et non des doigts et préfèrent les bains d'eau courante aux bains de poussière qui font les délices de ceux-ci. Quelques espèces glandivores ont le talent de faire tomber les glands du chêne en frappant ces fruits de leurs ailes et ils se précipitent vivement au bas de l'arbre pour les ramasser.

Les Colombiens sont pourvus de longues ailes aiguës propres aux voyages d'outremer, et le besoin de voir du pays est une maladie endémique à l'espèce. Vol sibilant, soutenu, rapide; les pigeons ramiers traversent en moins de dix minutes le détroit de Gibraltar et ne le cèdent en vélocité qu'aux faucons, aux hirondelles et aux locomotives. Toutes les espèces se livrent dans

les airs aux évolutions les plus folâtres et les plus capricieuses, et leur départ quand elles prennent l'essor est accompagné d'un claquement tout spécial produit par la brusque rencontre de leurs ailes qui se dressent verticalement sous la détente de leurs muscles. Mais autant leurs allures de vol sont faciles et légères, autant sont disgracieuses leurs allures de pied, trop semblables à celles du canard chargé d'un embonpoint extrême et pas assez à celles de la perdrix.

La plupart des Colombiens perchent et nichent sur les arbres ; une espèce cependant jalouse de marquer le caractère de transition qui est le signe hiérarchique du groupe ne se branche jamais et niche dans les cavités des rochers, voire dans les hauts édifices bâtis par la main de l'homme et notamment dans ceux qu'on appelle *colombiers*.

Ce caractère d'ambiguïté est si visible que Cuvier n'a pas hésité à ranger les colombes dans son ordre des Gallinacés, déplorable erreur du génie dans laquelle n'était pas tombé Linnæus qui avait logé ce groupe dans l'ordre des Percheurs. C'était là en effet sa véritable place, car si la similitude des appétits granivores rapproche un moment les deux races, la différence de leurs opinions en matière amoureuse rétablit entre elles la distance. Le pigeon est pour la douceur, la timidité, l'innocence et la pureté des mœurs, le pendant de l'agneau. Or, on sait que penser de la pureté des mœurs du coq et du dindon.

La nature a même créé une longue série d'espèces ambiguës pour rattacher l'une à l'autre ces deux familles, ce qu'elle n'eût pas fait certainement si la distance qui les sépare n'eût pas été aussi considérable. Ces espèces ambiguës que les savants ont décorées du titre de Colombi-gallines sont étrangères à l'Europe.

On remarque dans le nombre le Goura couronné des îles de la Sonde, qui peut être considéré comme un des moules les mieux réussis de l'ambiguïté.

Le groupe des Colombiens se distingue de tous ceux qui l'entourent par une multitude de caractères spéciaux qui fournissent vingt moyens de l'isoler ; mais la reine de Cythère en attendant autrefois deux colombes à son char, a dit mieux que tous

les savants la gloire de la tribu et sa dominante passionnelle!

Bien inspiré fut en effet le choix de la déesse d'amour; car tous les mâles de cette famille sont des amoureux de très-haut titre, passionnés et fidèles et qui se montrent dans la saison d'amour les plus fervents observateurs des lois de la galanterie. C'est merveille de voir avec quel luxe de révérences courtoises et de courbettes cérémonieuses l'amant de cette catégorie aborde sa maîtresse. Elle marche, dans sa dignité féminine, fière et majestueuse, et comme il convient à une reine; lui l'arrête, en se précipitant tout à coup au devant de ses pas et commence par l'encenser de trois saluts adorateurs, le front profondément incliné vers la terre et comme pour baiser la poussière de ses pieds. Suit la série des évolutions rotatoires, des piroquettes semi-circulaires, des passes et des contre-passes magnétiques exécutées avec une persévérance et une fougue sans égales, dans le but de charmer l'idole, et illustrées de gonflements de gorge et de redressements de col d'un effet indicible. Ces démonstrations éloquentes sont accompagnées, suivant les espèces, de tendres gémissements ou de roucoulements énergiques, ardentes réclames d'amour que rythme un frémissement voluptueux des ailes. Le moyen de rester froide au contact d'une passion si véhémente, si sincère surtout, et si chaleureusement exprimée. La coquette essaie bien de retarder sa défaite par tous les artifices vulgaires, et elle réussit à prolonger sa résistance aussi longtemps qu'il faut pour décupler le prix de ses concessions; mais l'incendie finit par l'atteindre à la longue, et alors elle fuit vers les saules, désireuse qu'on l'y suive, et là le pacte des fiançailles se conclut d'un baiser. Car le privilège du baiser, faveur inestimable que la Nature n'accorde qu'à un très-petit nombre d'espèces, est attribué du groupe. Le pacte conjugal suit de près celui des fiançailles; il durera autant que la vie; de part et d'autre on y sera fidèle.

Fidèle! Remarquez cependant que j'ai dit tout à l'heure, *amoureux de très-haut titre*, et non pas du *plus haut titre*. C'est qu'il y a mieux, en effet dans le monde des oiseaux, en fait d'amants fidèles, que les colombiens: il y a l'hirondelle et aussi

l'oiseau-mouche. C'est que la fidélité n'est pas toujours, chez les premiers, à l'abri des orages impétueux des sens, et que parfois on a vu de pauvres tourterelles, victimes de leur bon cœur, s'attendrir trop vivement au récit des malheurs d'infortunés célibataires, et éprouver le besoin d'adoucir leurs tourments. Et pour ce manquement à sa foi, la foule des puritains, Buffon à leur tête, ont accablé des termes les plus durs la tourterelle trop sensible, comme s'il ne fallait pas que la sainte corporation des sœurs de charité d'amour eût aussi là-haut son emblème. Donc, il paraît démontré que la tourterelle des bois et le pigeon domestique donnent quelquefois, dans le contrat, de légers coups de bec; tandis que les plus mauvaises langues n'ont pas osé encore accuser l'hirondelle de méfaits de cet ordre. En outre, chez les Colombiens, quand le mariage est dissous par un cas de force majeure, par un de ces accidents funestes auxquels est exposée l'existence des tribus délicates de chair, il est rare que le veuvage du conjoint survivant dure plus d'une saison. Souvent même l'oubliex n'attend pas la fin légale de son deuil pour convoler en secondes nocés; scandale inouï dans la famille des hirondelles, où le premier amour dure autant que la vie et où ceux qui se sont juré une fidélité éternelle, n'admettent pas que la mort dégage des serments. Séparée par le sort de tout ce qu'elle aimait, et brisée par l'épreuve, l'hirondelle survivante ne songe pas même à éluder la sentence du destin; mais disant adieu pour toujours aux bonheurs de ce monde où rien ne lui est plus, elle s'enveloppe dans son deuil et attend la fin de ses maux. On a vu de ces Artémises et de ces Orphées inconsolables qui trouvaient que le chagrin ne tuait pas assez vite, traverser les monts et les mers et faire deux mille lieues pour revoir une fois encore le nid de leurs dernières amours et s'y enfermer pour mourir. Je demande que la loi qui protège les bêtes en France contienne un article terrible contre les assassins d'hirondelles.

Or, nous avons déjà dans ces simples détails trois caractères importants, et qui nous mettent parfaitement en mesure de forger trois dénominations scientifiques acceptables pour le groupe

des Colombiens. Il y a le privilège du baiser, le mode de salutation, l'idiome amoureux spécial. Choisissez pour parrain celui de ces trois attributs qui vous agréera le plus; mais la liste de ces attributs exclusifs n'est pas close.

Le mariage, en effet, n'est pas chez les pigeons comme chez les humains le tombeau de l'amour. Le père et la mère s'y partagent avec un dévouement passionné les soins de la famille; mais ce partage édifiant de bonheurs et de peines semble aviver bien plutôt qu'amoindrir l'ardente tendresse des époux. Nos amoureux commencent par se mettre à la bâtisse du nid; le mâle va cueillir sur les arbres voisins les brindilles légères qui doivent servir de matériaux à l'édifice, et les apporte à sa femelle, qui fait semblant de les disposer avec art. Cette besogne est trop tôt terminée, par malheur, car ce nid n'est pas tout à fait une merveille architecturale. Il se compose tout simplement de deux ou trois lits de bûchettes entrecroisées et posées à plat sur quelque enfourchure de grosse branche, une manière de lit de camp, sans aucune addition de matelas ni de paille. Il est visible que les artistes qui ont exécuté cette œuvre ont été dérangés dans le cours de leur travail par plusieurs distractions, et qu'ils avaient dans ce moment-là tant de choses plus intéressantes à se dire qu'ils n'ont pas eu le temps de s'occuper des questions de confort. Mais l'extrême négligence apportée en cette construction est souvent cause de désastres terribles. Que de fois j'ai vu la tempête, dans la saison des nids, emporter comme une plume les deux œufs du ramier et les semer dans l'espace ou jeter en bas de l'arbre sa progéniture confondue! Si du moins la catastrophe profitait aux victimes; mais elle ne profite à personne, pas même, hélas! aux pauvres amoureux de la tribu des prolétaires (genre *homme*) qui s'en vont répétant après les tourterelles et après les ramiers *une chaumière et son cœur*, et qui ne craignent pas d'entrer en ménage avec leur affection mutuelle pour tout mobilier, parfaitement insoucieux des chutes dangereuses auxquelles leur imprudence expose dans l'avenir les innocents qui naîtront d'eux!

Après la bâtisse du nid, qui ne prend que deux ou trois jours,

après la ponte qui n'est que de deux œufs et ne dure guère plus, vient le travail de l'incubation. Dans toutes les tribus du groupe des Colombiens, le père partage avec la mère cette fonction attributive de la maternité chez l'immense majorité des espèces, et il se montre si fier de cet honneur que la femelle est souvent obligée de le pousser hors du nid par les épaules pour le forcer de lui céder sa place. A peine relevé de garde, le couveur passionné s'élève dans les airs par une pointe verticale, puis s'arrête aussitôt pour déployer toutes ses voiles et faire le Saint-Esprit.

Avais-je tort de dire que ces habitudes touchantes où se trahit si visiblement la dominante passionnelle du groupe des Colombiens, jointes à l'innocence et à la pureté de leurs mœurs, discordent quelque peu avec ce que nous savons de l'histoire amoureuse des Éperonnés, vile engeance de goujats qui ne comprennent pas même une jouissance au-delà des brutales satisfactions des appétits charnels, qui n'emploient la plupart du temps que la violence pour triompher de la résistance des poules et n'entrent jamais dans le ménage de celles-ci que pour y mettre tout à sac. J'en suis toujours à me demander, en présence de cette disparate si violente des mœurs et des coutumes des deux groupes, comment il a pu entrer dans l'esprit d'un naturaliste de la taille de Cuvier de faire entrer les pigeons dans son ordre des Gallinacés.

Un nomenclateur ingénieux et fécond en substantifs pittoresques trouverait certainement matière à dénominations heureuses dans chacun de ces deux caractères charmants de la participation au travail de l'incubation par le mâle et de son vol d'amour, évolution gracieuse par-dessus toutes les autres et qui a évidemment inspiré aux analogistes de la religion catholique la poétique idée de faire descendre le Saint-Esprit du ciel sous la forme d'une colombe.

Mais le groupe des Colombiens offre encore deux autres caractères plus simples et moins ambitieux que tous ceux que nous venons de passer en revue, et qui se prêtent mieux selon moi aux besoins de notre nomenclature actuelle, nomenclature hon-

grâce et prosaïque, basée sur la comparaison d'éléments matériels. Je veux parler de la ponte et du procédé d'abequement ou de nutrition des jeunes.

Les Colombiens ne pondent que deux œufs et n'élèvent que deux petits de sexe différent et qui sont probablement destinés à continuer jusqu'à la fin de leurs jours l'union contractée au berceau. Or les Colombiens étant presque les seuls parmi les percheurs chez qui le nombre deux soit le chiffre invariable de la ponte, il est évident que le titre général tiré de ce caractère exclusif et constant, et surtout facile à saisir, répond à toutes les exigences de la classification. Que ceux à qui le nom de Colombiens écorche les oreilles choisissent donc entre *Diopariens* ou *Geminipariens* qui n'ont pas l'heur de me plaire, je l'avoue sincèrement.

Le procédé d'abequement excentrique et spécial qu'emploient les Colombiens est également de nature à fournir à ce groupe un excellent nom scientifique. Seulement ce procédé est tellement compliqué qu'il devient d'une difficulté extrême d'en tirer une dénomination brève suffisamment explicative. En effet, les pigeons ne nourrissent pas leurs petits à la façon des canaris et des chardonnerets qui dégorge dans le bec de ceux-ci une bouillie de grain préparée au fond de leur jabot. Ceci est le procédé d'abequement primitif et vulgaire pratiqué par la masse, et qui jouit même d'une certaine vogue chez plusieurs races d'humains, chez celle des Esquimaux entre autres, mais les pigeons font usage d'une méthode complètement inverse. C'est-à-dire que ce ne sont plus les parents qui introduisent leur bec dans celui de leurs nourrissons, mais bien les nourrissons qui introduisent leur bec dans la gorge de leurs nourriciers, et comme il est naturel que l'introduction d'un corps étranger dans la gorge d'une pauvre bête provoque immédiatement chez elle le besoin de l'expulser violemment, il s'ensuit que les malheureux parents sont soumis pendant toute la durée de leurs fonctions nourricières à une série de convulsions stomacales, complètement analogues à celles qui résultent chez nous de l'ingestion de l'émétique, les-

quelles convulsions multipliées ont précisément pour effet de projeter dans le bec entr'ouvert du pigeon le lait préparé dans le sein maternel. Les petits cris plaintifs qui accompagnent cette ingurgitation laborieuse et la fixation rigoureuse de deux repas par jour, tendraient à faire croire que l'opération ne s'accomplit pas tout à fait sans douleur. De quel nom qualifier ce procédé d'abequement bizarre presque voisin de l'allaitement ? car la bouillie préparée par les pères et mères dans les *trois premiers jours* qui suivent l'éclosion des petits est une substance blanchâtre quasi-liquide, semblable au lait des mammifères. Je ne tiens pas assez au verbe *ingurgiter* pour en recommander l'emploi en cette circonstance.

J'ai omis de tenir compte de la forme du bec et de celle de la queue et des ailes, comme de la couleur des pieds, parce que les distinctions à tirer de ces caractères ne sont pas suffisamment accusées. Je n'empêche personne d'appeler les Colombiens du nom pastoral de rosipèdes qui est moins barbare à coup sûr que celui d'ingurgiteurs ou de diovipariens dont je n'abuserai pas, si j'en use jamais. Je ferai remarquer seulement que rosipède entraîne à prendre la couleur des pieds pour type comparatif dans le cours de la série, et j'en me suis exprimé précédemment sur l'insuffisance du moyen.

La queue est longue et arrondie chez les Colombiens et se développe volontiers pour jouer l'éventail, tandis qu'elle est fourchue et courte chez les granivores. C'est une dissemblance qu'il est bon de signaler, mais dont il paraît difficile d'extraire le dénominateur demandé.

La chose eût peut-être été plus facile avec la forme du bec qui offre un caractère spécial à la tribu. Ce bec voûté comme celui des perdrix, mais moins arqué cependant et terminé par une légère courbure, a pour signe particulier d'être affecté d'une boursoufflure des narines qui le défigure complètement. La preuve que cette boursoufflure qui couvre toute la base du bec, provient d'un vice de sang et constitue une anomalie, c'est que chez certaines espèces de pigeons, chez celles de fabrique humaine notamment, cette affection dégénère facilement en véri-

table lèpre et produit des becs monstrueux. D'où l'occasion dont je n'ai pas voulu profiter de forger quelque méchant terme générique sentant l'amphithéâtre, comme *tumidi* ou *psorirostre*.

Si les Colombiens ne mangent guère d'insectes, en revanche ils en nourrissent un grand nombre, et ce malheur leur est commun avec les hirondelles et aussi avec les pèchers et généralement avec toutes les bêtes et avec tous les végétaux qui symbolisent les pures et vives amours, dont le destin en civilisation est de servir de sujet à tous les ragots des portières et de nourrir l'oisiveté de tous les esprits parasites. De là le goût passionné des pigeons pour le sel, spécifique contre la vermine.

L'histoire des Colombiens est semblable à celle des prolétaires qui vivent aussi de rien, et nourrissent beaucoup de parasites. Elle apporte un témoignage précieux à l'appui de deux grandes lois que nous avons souvent formulées dans le cours de ces études.

« Le granivore est ami de l'homme qui fait venir les grains. — Le principal caractère de l'ambigu est d'être utile ou agréable à l'homme. »

Le pigeon est en effet le second oiseau, si ce n'est le premier, qui se soit rallié à l'homme. Toutes les espèces de ce groupe, même les plus farouches, sont amies de l'homme au fond.

Et de plus elles lui sont à la fois agréables et utiles, peuplant ses colombiers, ses volières et son garde-manger.

Le groupe des Colombiens se divise en deux familles ou tribus, l'une dite des Pigeons, l'autre des Tourterelles, Roucouleurs et Gémissieurs.

La tribu des Pigeons de France renferme trois espèces premières, dont une, domestiquée, fournit à elle seule une trentaine de variétés. Ces trois espèces s'appellent le Ramier, le Colombin, le Biset.

RAMIER. Pigeon sauvage, Pigeon des bois, Pigeon des Tuileries, Palombe et Palome du Midi; le *Palumbus* du *Journal*

des Débats ; accus. plur. *Palumbos*, Horatius Flaccus écrivait *Palumbes*.

Le Ramier que son nom désigne suffisamment pour percheur est le plus grand de tous les Pigeons d'Europe. Il habite les forêts, pose son nid en plate-forme sur les enfourchures des vieux arbres et fait sa principale nourriture des glands et des falnes qu'il avale tout entiers. Il descend dans les plaines, à l'époque de la maturité des vesces et des graines oléagineuses dont il est très-friand comme tous ses congénères.

Les Ramiers se réunissent en bandes nombreuses vers le milieu de septembre et se répandent dans les champs récemment débarrassés de leurs récoltes de chanvre, de millet et de sarrasin. Une partie de cette population attend la venue des brouillards pour émigrer vers l'Afrique, en franchissant les deux chaînes de montagnes qui enceignent la France au Midi. Le plus grand nombre choisit la voie des Pyrénées. La direction des voyageurs est en ce temps-là du levant au couchant et la masse effectue son passage par les gorges ou *fontes* des environs de Pau. Les Ramiers voyagent volontiers de grand matin et par la brume pour éviter la rencontre de l'épervier et de l'autour. Ils volent en escadrons serrés, rasant parfois le sol.

Une autre partie hiverne en nos contrées où elle mange le cœur des colzas et des choux, quand toute autre nourriture lui manque, ce qui arrive naturellement quand la neige couvre la terre où ces oiseaux ne peuvent pas fouiller à l'instar des Perdrix, des Tétrás et des Lagopèdes. C'est alors qu'on les voit se mettre à la queue des troupeaux de porcs qui s'en vont détérrant les glands dans les *clairs chênes* de l'Est et se poser sur le dos de ces quadrupèdes.

Depuis que la culture du colza a pris une très-grande extension dans la région septentrionale de la France, le Pigeon ramier y est devenu un des fléaux de l'agriculture et le cultivateur lui fait une guerre impitoyable. La chasse à la palombe que je décrirai quelque jour, et qui est une des plus savantes institutions de ce genre, a été pendant des siècles pour les habitants des Pyrénées-Occidentales l'objet d'une fructueuse in-

dustrie. Le lieu où se pratique cette chasse est dit une *palomière*.

La robe du Ramier est trop connue pour que j'aie besoin de la décrire en détail. Dessus du corps et de la tête gris cendré; poitrine lie de vin; larges épaulettes blanches; col chatoyant à reflet vert doré passant volontiers au bleu tendre; orné d'un croissant blanc sur chacune de ses faces latérales; pieds rouges; iris jaunâtre. La forme du Ramier est des plus élégantes; son vol est soutenu et rapide, son roucoulement sonore, sa vue aussi perçante que celle de l'aigle ou du canard. C'est un des plus charmants oiseaux de nos climats.

Les plus terribles ennemis du Ramier sont, après l'homme et l'oiseau de proie, le corbeau et la martre qui en veulent à ses œufs, encore plus qu'à ses petits. Quand on considère le nombre prodigieux d'ennemis acharnés à la destruction de cette espèce si peu féconde et qui n'a pour tous moyens de salut que sa vue perçante et son aile rapide, on a quelque peine à s'expliquer le chiffre respectable de sa population. J'ai oublié de dire que le Ramier qui ne pond que deux œufs, ne faisait qu'une ponte par an.

L'apprivoisement complet des ramiers des Tuileries fait voir que l'humeur farouche et déliante de l'espèce n'est que le résultat naturel des dispositions malveillantes que lui témoigne toujours l'homme. Quand la femme régnera sur le reste du monde, comme elle règne au jardin d'amour de Paris, le Ramier déposera de grand cœur ses appréhensions légitimes et rivalisera en tout lieu de familiarité et de hardiesse avec le moineau franc.

Le ramier pris au nid s'élève facilement. Sa chair est d'un excellent goût; plus substantielle toutefois que délicate. Celle des vieux est très-dure, ce qui devrait les faire respecter.

COLOMBIN. Les naturalistes ont donné un nom insignifiant à une espèce voisine du Ramier, habitant les forêts comme lui, mais plus petite de taille et nichant dans les trous d'arbre. Cette espèce est celle que les chasseurs des Pyrénées appellent le Bisset et qui se prend à la *Pantière* dans les gorges des Pyrénées orientales. Les habitudes du Colombin diffèrent peu de celles

du Ramier ; seulement, il passe de meilleure heure et je ne crois pas qu'il hiverne chez nous, n'en ayant jamais vu voler un seul dans la rude saison. Ses vrais quartiers d'hiver sont les plaines de l'Afrique septentrionale depuis l'Égypte jusqu'au Maroc. Il revient de bonne heure au printemps dans son pays natal. L'espèce moins répandue en France que la première habite, surtout les districts forestiers de l'Est. Elle préfère aux fruits des forêts les grains et les semences des plaines et aussi la rive droite à la rive gauche du Rhin, je veux dire la forêt Noire aux forêts des Vosges et des Ardennes.

Quoique voisin du Ramier par la couleur du manteau, les habitudes et les mœurs, le Colombin s'en sépare cependant par plusieurs caractères faciles à saisir, indépendamment de la différence de la taille. Ainsi, le ton général de la robe du Colombin est plus foncé, le rouge vineux de la poitrine est plus accentué ; les reflets métalliques du col jouent l'acier brûlé plus que le cuivre. Enfin l'iris qui est jaunâtre chez celui-là est rouge chez celui-ci. Le vol du Colombin est aussi soutenu et aussi rapide que celui du Ramier, mais sa vue est beaucoup moins perçante ; ce qui est cause que la chasse du Biset n'exige pas des procédés aussi savants et aussi compliqués que celle de la Pouter. On parle de 2,200 bisets pris dans une seule journée dans une seule pantière des environs de Saint-Girons (Ariège) ; mais le fait s'est passé bien avant la révolution.

BISSET. Le Pigeon biset de Buffon ou le Pigeon de roche. Celui-ci passe généralement pour être la souche de toutes nos variétés domestiques, et cette opinion me paraît d'autant plus acceptable que l'espèce-type ne se rencontre plus guère à l'état libre en Europe et que la masse semble avoir fait sa soumission définitive à l'homme.

Le Biset n'habite plus les forêts et ne vit plus des fruits des arbres ; il est exclusivement arvicole et trouve sa nourriture dans nos plaines ; il ne perche jamais. Cette différence radicale dans l'habitat et le régime diététique, suffit pour établir entre le Biset et ses congénères une distinction tranchée. On ne

pourrait d'ailleurs confondre cette espèce à la vue qu'avec le Colombin qui est de la même taille et qui porte à peu près le même uniforme ; mais la comparaison du croupion chez les deux espèces ne laisse pas d'occasion à l'erreur. Cette partie du corps toujours cendrée chez le Colombin est d'un blanc pur chez le Biset. Le Pigeon de roche d'ailleurs niche dans les rochers.

C'est à l'espèce du pigeon de roche qu'appartiennent toutes ces républiques libres de pigeons qui peuplent les édifices publics des cités, arcs de triomphe, voûtes de ponts, tours de cathédrales, pigeons de Saint-Marc à Venise, du Pont-Neuf à Paris, etc. Les citoyens de ces républiques sont à coup sûr, comme les ramiers des Tuileries, les plus heureux de leur race, cumulant tous les avantages de la liberté absolue, avec la sécurité que leur assure le partage du domicile de l'homme. C'est pour cela que j'approuve fort la sagesse des bisets de colombiers, qui se sont donnés à l'homme pour n'avoir plus qu'un maître et qu'un seul tribut à payer. Ainsi a fait le coq qui ne s'en est pas trouvé plus mal, à ce que j'imagine et si j'en juge d'après l'accroissement de la taille chez les individus et le chiffre énorme des légions de l'espèce. Ainsi conseillerai-je toujours d'agir aux espèces innocentes trop faibles pour se défendre, et vouées par leur innocence même à l'universelle boucherie. Je sais encore aujourd'hui en France quelques pauvres localités, falaises de l'Océan, roches de Thébâides intérieures où vivent à l'état libre, c'est-à-dire sous la menace perpétuelle de l'autour et du braconnier, les maigres et rares débris de la race du biset-type. Quand je vois les périls qui planent sur la tête de ces derniers amants d'une liberté illusoire, et quand je compare leur sort à celui de leurs frères captifs, je n'ose plus m'attendrir sur l'infortune de ceux-ci ni réclamer pour eux la jouissance absolue de leurs droits naturels. Tristès droits naturels que ceux d'être traqués, forcés, plumés vifs et croqués par tous les assassins de la terre et du ciel. La liberté, hélas ! n'est que le pain des forts.

C'est toujours une question historique, immense et non encore résolue, de savoir à laquelle des deux races du faucon ou de

la colombe revient l'insigne honneur d'avoir donné le premier exemple de ralliement volontaire à l'homme. J'opine aujourd'hui plus que jamais pour la version qui attribue cette gloire à la race de l'oiseau de proie, ayant été depuis peu fortifié dans mon opinion par une table d'un savoir prodigieux qui m'a narré, dans ses moindres détails, l'histoire de la double conquête. Il appert de ces confidences que non-seulement le faucon s'est rallié à l'homme avant le pigeon de roche, mais que c'est lui qui a donné cette espèce et les autres volailles à l'homme, un peu après que le chien lui eut donné le mouton, le bœuf et le cheval. Indépendamment du témoignage des tables, il y a sur cette question d'antériorité de ralliement, le témoignage de la raison humaine qui affirme que le pigeon *granivore* n'a dû venir à son maître qu'après que celui-ci eut inventé la charrue et l'art de cultiver les *grains*.

Or l'humanité a vécu de la chasse qui est institution pivotale de Sauvagerie, avant de vivre de la moisson et du troupeau qui sont institutions de plein Patriarcat. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres tout entière m'affirmerait le contraire que je ne tiendrais pas le moindre compte de son opinion.

Quant à l'époque de la conclusion du pacte d'amitié entre le biset et l'homme, il y a des dates authentiques. Ainsi l'Orient d'où nous vient toute lumière, constate en ses plus vieux bouquins, unanimes par hasard sur ce chef, l'existence du pigeon domestique, et je ne veux pas remonter plus haut que le déluge et le bonhomme Noë pour préciser le jour de la signature du contrat. Toutes les personnes versées dans la connaissance des Saintes Écritures savent, en effet, que l'illustre navigateur, fatigué de sa longue croisière sur la cime des monts arméniens et craignant pour ses passagers une disette de vivres, fit sortir de l'arche deux oiseaux, le corbeau et le biset, pour voir un peu ce qui se passait au dehors et le lui rapporter. Et il est dit dans le texte que le corbeau ne revient pas, tandis que le pigeon fidèle rentre dans l'arche, tenant dans son bec un rameau d'olivier, pour dire que le printemps s'avance et que le courroux de Jehova commence à se calmer. Je crois fermement que de ce

moment-là, l'alliance fut entre le biset et l'homme, à preuve que peu de temps après, l'homme saisit toutes les occasions de témoigner au biset la haute considération dont il l'honore, l'offrant en sacrifice à Dieu, comme la plus agréable de toutes les victimes.... Un peu plus tard encore, les amoureux des rives de l'Euphrate ou d'ailleurs inventent la poste aux pigeons. Enfin après l'histoire sainte, un de nos plus vieux récits est l'épopée d'Homère. Or le pigeon domestique se trouve dans l'Odyssée aussi bien que dans la Bible, où le coq est encore complètement inconnu. Le coq paraît être contemporain de Salomon. Mais je m'aperçois que ces détails inutiles empiètent sur l'histoire spéciale du biset, qui demande un volume, et il y a dix excellentes raisons pour que je n'entreprenne pas ce travail. La première, c'est qu'il a été fait, et beaucoup mieux que je ne saurais le faire, par deux savants de haut mérite, MM. Corbié et Boitard.

Je demande seulement la permission de dire le nom des principales espèces de pigeons de volière, pour faire remarquer à travers les modifications du type-primitif, la persistance du caractère normal de l'ambiguïté qui est le titre hiérarchique du groupe des Colombiens.

Ces principales variétés dérivant du biset portent les noms qui suivent : Romain, batave, polonais, souabe, suisse, turc, patu, paon, culbuteur, plongeur, tourneur, frisé, capucin, carme, nonnain, grosse-gorge, cravate, coquille, mondain, cavalier, messager, hirondelle, etc., etc. La parenté qui est entre les Coureurs et les Pigeons, parenté plus ou moins marquée dans toutes ces variétés, apparaît surtout dans les trois dites *Paon*, *patue*, *à cravate*. Le Pigeon à cravate a évidemment emprunté sa parure de col au tétras à fraise d'Amérique; le Patu la fourrure dont ses tarses sont garnis, aux pieds fourrés du Lagopède. Le Pigeon-paon, ainsi nommé parce qu'il fait la roue, n'est qu'un plagiaire du dinde et de l'oiseau de Junon. La chair rouge et substantielle de tous les pigeons tient de celle du Lagopède.

Je ne puis clore cet alinéa, sans protester de toute la puissance de mes convictions contre une des grandes iniquités poli-

tiques et sociales de cette époque. Je veux parler de la position inacceptable faite aux pigeons fuyards de France par le code civil et de la persécution administrative qui s'acharne sur eux. Cette protestation s'adresse spécialement à messieurs les préfets, arbitres souverains du sort des pauvres volatiles.

Chose pénible à penser, plus triste encore à dire, le pigeon de colombier, le plus innocent peut-être de tous les voiliers de l'air, est le seul à qui la loi française ait songé à faire expier le crime de ses sympathies politiques. Parce que le droit de posséder un colombier était jadis privilège de noble, le peuple des campagnes, égaré par ses haines pour un passé odieux, a voulu à toute force voir dans l'habitant de la tour féodale un complice et un partisan du régime foudroyé dans la nuit du 4 août; comme si l'infortuné biset avait jamais été libre d'émettre une opinion quelconque et de choisir entre ses bourreaux; et ils l'ont poursuivi à outrance, mettant sa tête à prix. Bien des institutions démolies par la tempête révolutionnaire de la fin du siècle dernier se sont relevées depuis; bien des erreurs se sont annulées de part et d'autre; bien des rancunes d'ordre se sont calmées de noblesse à roture; le colombier tout seul attend et ne voit pas venir le jour de la réparation. D'honorables magistrats, de savants jurisconsultes, des orateurs puissants se sont levés durant cet intervalle de soixante ans et plus pour prendre la défense de la perdrix, de la bécasse, du faisan, du chevreuil, pour essayer de soustraire à l'extermination imminente une foule de gibiers des bois et de la plaine, gibiers royaux ou non; mais aucune voix éloquente n'a osé se faire entendre en faveur du pigeon, victime de l'ignorance administrative autant que des préjugés. Nos annales parlementaires conservent avec amour le souvenir de cette discussion mémorable de la loi du 3 mai, où l'on vit une majorité d'hommes graves, emportée par un louable excès de sollicitude à l'égard de la caille, retirer hardiment cet oiseau vagabond de la catégorie des oiseaux de passage pour le sauver des périls attachés à ce titre. Mais pourquoi, hélas! pendant que nos législateurs étaient en si belle veine de sagesse, l'idée ne leur est-elle pas venue de réviser la législation draco-

nienne qui pèse sur le pigeon fuyard, sur le pigeon fuyard qui orne plus fréquemment que la caille la table du pauvre monde et qui fournit à la culture de l'oignon et à celle du chanvre un auxiliaire si précieux. Funeste effet des passions politiques et des réactions aveugles de l'esprit de parti. C'était le travailleur des champs, c'était la production du sol que les réformateurs de 1783 prétendaient protéger d'une façon toute spéciale, en vouant le biset à l'extermination et à la détention perpétuelle, et c'est précisément sur la tête de l'agriculteur et sur celle de ses fils qu'est retombé le sang de l'innocent.

Le colombier seigneurial versait à la consommation du peuple avant 1783 un tribut annuel de quatre millions de pigeonneaux dont la majeure partie servait à varier l'ordinaire du ménage des champs. Le ménage des champs a dû faire son deuil du pâté de pigeon et de la crapaudine. Je ne sais plus à combien de milliers de tonnes s'élevait le produit de la colombine ; aujourd'hui ce produit est réduit à zéro et la culture maraîchère cherche en vain à le remplacer, et c'est ainsi que deux sources fécondes de prospérité agricole ont été taries pour la France. J'estime que le peuple français a sacrifié assez longtemps à des haines puérides pour écouter enfin la voix de la raison. Or voici ce que la raison lui souffle par ma bouche :

Les pigeons ne grattent pas la terre avec leurs ongles comme les poules ; ils ne la piochent pas avec leurs becs comme les corbeaux et les pies ; et les seuls grains qu'ils puissent ramasser sur le sol sont ceux qui sont tombés de l'épi ou de la silique par une cause indépendante de leur volonté ou ceux que la herse a oublié d'ensevelir et qui ont mille chances pour une de ne pas germer.

Par conséquent les pigeons ne peuvent en aucun temps faire de tort aux semailles. Par conséquent les arrêtés de préfecture qui condamnent les pigeons à rester prisonniers chez eux depuis le 1^{er} mars jusqu'au 15 avril au printemps, et depuis le 1^{er} octobre jusqu'au 15 novembre à l'automne, sont des arrêtés mal conçus qui doivent être rapportés ; attendu qu'il est de notoriété publique que le pigeon de colombier qui a besoin d'être libre

pour aimer, abandonne ses œufs et ses petits quand on le tient captif.

La seule époque où les pigeons puissent occasionner quelques dégâts est celle qui avoisine la moisson, dans les pays surtout où l'on cultive l'escourgeon, les pois et la vesce. Qu'on ferme les colombiers pendant une quinzaine de jours au mois d'août : c'est tout ce qu'exige l'intérêt de la chose publique.

Que si le destin qui pousse on ne sait où les livres faisait tomber celui-ci entre les mains d'un administrateur éclairé et ami de son pays, qu'il médite ce passage et conforme ses actes aux principes y déduits, et il recueillera beaucoup de gloire et de bénédictions.

La chair des pigeonneaux vaut mieux en tout pays que sa réputation; elle est succulente, sapide, favorable à l'âge mur. L'Autour et le Faucon qui sont de fines bouches en font le plus grand cas. On sait d'ailleurs que le pigeon se plaît dans la société des petits pois après sa mort comme pendant sa vie, qu'il se prête à tous les caprices de l'imagination culinaire, qu'il fait bien en pâté, à la daube, à la crapaudine, qu'il est la providence des ménages modestes au printemps. Est-il donc besoin de plus de titres pour mériter la reconnaissance du peuple et les égards de l'administration !

On peut citer comme preuve de l'amour maternel qui anime cette famille un fait fort remarquable en raison de sa rareté et que je n'ai encore retrouvé que chez les hirondelles. C'est que les pigeonneaux nourris par leurs parents sont plus gras qu'ils ne le seront à aucune autre époque de leur vie. Le fait est universel et notoire. Dans certaines contrées des États-Unis d'Amérique, Ohio, Kentucky, Tennessee, etc., les ménagères font provision de graisse de pigeonneaux sauvages qu'elles emploient en guise de saindoux et de beurre pour accommoder leurs ragoûts. Ces pigeonneaux se tuent par centaines de milles en quinze jours. La tuerie a lieu au mois de mai. Je renvoie de nouveau pour les détails de ces boucheries atroces aux récits d'Audubon qui nous montre des fermiers accourant au *Nesting-Place* de vingt lieues à la ronde, munis de leurs énormes charriots pour emporter le gros

des morts et suivis de leurs troupeaux de porcs pour faire ventre des isolés.

Famille des Tourterelles.

La charmante et poétique famille des Tourterelles n'est représentée en France que par deux seules espèces, l'une sauvage, l'autre privée. Celle-ci a donné naissance à une variété.

Les Tourterelles sont comme les Pigeons, des oiseaux voyageurs munis de longues ailes. Leur arrivée dans nos forêts du Nord n'a guère lieu avant le premier mai; elles repartent pour l'Afrique dès le milieu d'août; pas une n'hiverné en France. Les Tourterelles sont essentiellement sinon exclusivement granivores, et vivent dans nos champs. Les vesces, la navette, le colza, le chènevis, sont leurs nourritures favorites. Leurs mœurs familiales et conjugales sont les mêmes que celles des Ramiers. Elles nichent comme ceux-ci dans les bois, et ne déploient pas plus de science architecturale dans la construction de leur demeure. Seulement elles ont pris l'excellente habitude de la placer sur des buissons touffus à quelques pieds de terre, et non plus sur des arbres; ce qui garantit leur famille contre de nombreux sinistres. Elles ne font qu'une ponte par an. Les Tourterelles passent isolément et de jour, l'extrême vigueur de leurs ailes leur permettant de braver l'attaque de l'oiseau de proie. On ne les voit jamais réunies en grandes bandes dans l'intérieur des terres, mais seulement dans le voisinage des côtes maritimes, au moment de l'arrivée ou du départ. J'ai remarqué autrefois en Afrique que ces oiseaux, si farouches et si difficiles à approcher dans nos plaines, déposaient soudainement leur défiance en posant le pied sur le sol algérien, où l'indigène d'alors leur permettait de circuler librement parmi ses tribus et ses villes, sans attenter jamais à leur liberté ni à leur existence. J'ai grand-peur que cet état de choses n'ait changé au détriment de l'innocente espèce, depuis que la civilisation et le fusil de chasse ont envahi le domaine des forbans.

Le vol des Tourterelles semble plus facile encore et plus rapide

que celui des Ramiers ; la forme de leur corps est plus svelte et plus élégante , plus féminine , pour tout dire . Leur queue s'épanouit en gracieux éventail toutes les fois qu'elles se posent , soit sur un rameau , soit à terre . Leur gémissement , plus tendre que le roucoulement des Pigeons , ressemble bien plus aussi à une supplique d'amour . La Tourterelle est une suave créature dans toute l'acception du terme , et le nom de Tourtour que lui ont donné les Romains est une des plus heureuses et des plus expressives onomatopées de la langue zoologique .

TOURTERELLE. La Tourterelle des bois , notre unique espèce indigène , habite tous les pays de France où il y a un bosquet pour lui offrir un asile , et un ruisseau d'eau pure pour la désaltérer . Elle aime par-dessus tout les vallées ombreuses et fraîches , voisines des prairies et des champs cultivés . Elle est friande de toutes les graines oléagineuses , de celles de la navette d'été notamment ; et l'abus de cette nourriture finit par lui donner vers le mois de septembre un excès d'embonpoint qui lui permet de rivaliser avec la caille pour la délicatesse de la chair . La jeune tourterelle prise au nid s'élève facilement en cage et se marie sans trop de répugnance avec la tourterelle à collier , voire avec les petites variétés de pigeon domestique . Cette union est même féconde ; seulement les métis qui en naissent sont stériles . Toutes les tourterelles nourries en cage , et auxquelles on ne ménage pas assez le chènevis ou le colza , sont sujettes à périr d'indigestion et d'obésité .

TOURTERELLE A COLLIER. Cette espèce , qui est pour le vulgaire le type de la famille , est originaire de la Syrie et de l'Égypte , d'où elle a été importée en Europe à une époque déjà assez ancienne pour qu'il soit difficile de la bien préciser . Elle est remarquable par sa charmante couleur isabelle ou café au lait et par un joli collier noir qui tranche délicatement sur le fond de son manteau . Je ne connais pas dans le monde une seconde créature aussi innocente de mœurs , aussi élégante de forme , aussi douce de regard , aussi caressante pour sa maîtresse que la tourterelle isabelle . Elle a pour pendant la gazelle

dans le règne mammifère. On entend souvent des gens froids, parfaitement insensibles aux harmonies de la nature, se plaindre de la monotonie des soupirs de la tourterelle, comme si c'était pour eux que la tourterelle soupirait. Ce reproche de monotonie est souverainement absurde, attendu que c'est le propre des vrais amoureux de répéter toujours la même note, et le propre des vraies amoureuses d'adorer cette même note et d'en être enchantées. En harmonie; tous les séristères d'amour sont peuplés de tourterelles comme les Tuileries de ramiers: et il est fait à toutes ces espèces innocentes une destinée proportionnelle à leurs attractions.

En vertu du principe de zoologie passionnelle qui veut que toute espèce susceptible d'être domestiquée débute par virer au blanc, couleur d'unitéisme, la tourterelle isabelle produit en cage une variété blanche. Ainsi la poule blanche et la colombe blanche sont les premières modifications de leurs types primitifs.

La famille des Tourterelles qui ne fournit à la France qu'une espèce indigène est comme celle des pigeons, très-riche en variétés naturelles sur d'autres points du globe. On y trouve des tourterelles lilliputiennes à queue fourchue, d'autres à queue pointue, d'autres qui ne quittent jamais la plaine. Il est probable que la plupart finiront quelque jour par produire et s'acclimater parmi nous.

La coutume d'élever des tourterelles en cage n'est nulle part plus répandue que dans les pays d'Outre-Rhin. On a cru très-longtemps que cette passion du peuple allemand pour ce touchant emblème de tendresse maternelle et de fidélité conjugale reposait sur l'accord des sympathies du cœur. Mais il a bien fallu depuis revenir de ces illusions poétiques et restituer à la triste coutume son mobile mesquin. Ce mobile, c'est la croyance que les Tourterelles sont plus prédisposées que l'homme aux affections nerveuses et notamment au mal caduc, et que ce mal tombe sur elles, quand il entre dans un logis, au lieu de s'attaquer aux maîtres. C'est-à-dire que l'on ne se charge de l'entretien des malheureuses bêtes que pour s'en faire des bou-

chiers contre la maladie et qu'on ne les chérit que tout juste assez pour les mettre souffrir à sa place. Combien d'autres espèces délicates et nerveuses, telles que le canari, le chardonneret, le bouvreuil, n'ont dû leur popularité qu'à des préjugés de même ordre ! Et ailleurs aussi que d'Abigaïls condamnées au supplice de la tourterelle par des mères sans pudeur !...

Exotiques:

J'ai dit que les Frugivores purs habitaient généralement en Asie, le grand Archipel oriental ; en Afrique, la Nubie et l'Abysinie ; en Amérique, les rives de l'Orénoque ou de l'Amazone. Les Frugivores asiatiques, compatriotes des oiseaux de paradis, appartiennent presque tous à la populeuse tribu des Colombiens. Beaucoup d'arbres et de fruits du pays des épices ont leur Frugivore spécial, et il y a le colombien du poivre comme celui du giroflier.... Les Frugivores d'Afrique s'appellent *Phytotomes*, nom qui veut dire *trancheurs de tiges*, de la fâcheuse habitude qu'ont ces oiseaux de faucher les moissons en vert, habitude qui leur met à dos tous les cultivateurs. Je sais trop peu de chose sur les mœurs de cette famille inconnue, pour hasarder une théorie relative aux caractères de parenté qui doivent exister entre ses divers membres et les Colombiens, mais on m'apprendrait demain que le nid des *Phytotomes* est aussi mal bâti que celui des pigeons, que leur ponte est de deux œufs et que le mâle et la femelle se partagent les fonctions de la maternité, que la nouvelle ne me surprendrait aucunement. De même, je ne connais guère plus les mœurs du coq de roche des rives de l'Amazone, mais j'ai suffisamment vu la bête et la façon dont elle se coiffe et dont elle porte la queue pour affirmer à mes risques et périls qu'elle est proche parente du pigeon, parce qu'il y a de ces caractères de parenté physionomique qui ne doivent pas tromper.

C'est ainsi, par exemple, que si vous prenez un pigeon blanc patu de la plus belle espèce, et que vous le placiez en regard du Lagopède, vos yeux à une très-petite distance confondront les

deux moules, et que si vous remontez ensuite de cette comparaison des traits du visage à celle des mœurs des deux espèces, vous serez émerveillé de la similitude morale comme de l'autre. L'observation vous fera reconnaître, en effet, dans le Lagopède, le plus pur et le plus herbivore de tous les pulvérateurs, une espèce où le mâle dans la saison d'amour roucoule et fait le Saint-Esprit comme un pigeon ramier.

Cependant le pigeon blanc patu est un produit de l'art, et sous prétexte que ce moule n'existe pas dans la nature, plusieurs pourraient être tentés de nier la valeur du rapprochement; mais cette négation n'accuserait de leur part qu'un esprit très-étroit et peu judicieux; car ces modifications des types primitifs obtenues par la domestication sont les signes qui indiquent les vraies affinités génériques, à l'instar de la monstruosité. Ce qu'on nomme monstruosité dans la langue vulgaire veut dire en langage scientifique temps d'arrêt dans le développement ou *fixité* anormale attribuée par un accident quelconque à un caractère essentiellement *transitoire*. Quand l'homme s'empare de cette anomalie et la régularise, quand il l'incarne dans un type nouveau, l'anomalie change de nom et la monstruosité devient une variété. Ainsi la rose double, la pêche de Montreuil, le froment et le pigeon patu ont été des monstruosité avant de s'appeler des conquêtes précieuses de l'homme. J'ai déjà dit que ce privilège de créer des variétés était la part de puissance créatrice que Dieu avait dévolue à l'homme et que l'Art dont on parle tant et dont on sait si peu, était l'exercice même de cette puissance. Je reviens volontiers à cette intéressante question de l'Esthétique que je serais heureux de faire comprendre aux malheureux artistes qui ignorent la plupart du temps ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils veulent, et que leur ignorance absolue du but et de la mission de l'art entraîne trop souvent dans une fâcheuse voie. L'Art est le domaine de la création humaine; les artistes sont les gens qui créent, sont les collaborateurs de Dieu. L'art ne consiste pas à imiter la nature, comme aucuns le supposent, mais à faire mieux qu'elle et à corriger ses épreuves. Sa mission est d'incarner l'idéal dont il

à prescience et de stimuler la soif de la félicité et de la richesse universelle pour pousser les masses en avant. Peut-être les destinées de l'art s'accompliraient-elles plus facilement, si elles étaient ainsi généralement comprises; peut-être verrait-on moins de grands artistes renier la cause du progrès pour se faire les plats courtisans de Mécène.

Maintenant, puisque la comparaison du pigeon blanc et du Lagopède a si bien réussi à vous indiquer d'où le groupe des Colombiens venait, vous ne pouvez faire mieux que d'employer le même procédé pour savoir où il va. Faites donc la contrepartie de l'expérience, cherchez dans la série des moules naturels des familles voisines celui qui ressemble le plus à la variété du pigeon domestique la plus éloignée du type primitif, par exemple au petit pigeon blanc à fraise rebiffée et à queue retroussée. Vous avez trouvé le Coq de roche de l'Amérique équatoriale. Alors concluez hardiment de ce cas de ressemblance fortuit et isolé des deux individus comparés, à la contiguïté certaine des deux familles dont ils font partie.

Je ne suis pas sûr que le Coq de roche soit aussi mauvais architecte que le pigeon de roche, ni qu'il ponde deux œufs, ni qu'il soit complètement frugivore comme notre biset domestique; mais je ne crois pas me hasarder beaucoup en affirmant qu'il en doit être ainsi... D'autant mieux que j'ai absolument besoin du Coq de roche pour graduer la transition de la Frugivorie à la Granivorie; la tribu des Coqs de roche donnant la main à celle des Manakins qui confine à celle des Jaseurs de Bohême qui sont les cousins des Gros-becs et des Becs-croisés. J'entends à ce seul nom de Jaseur, prononcé en tel lieu, tout l'Institut frémir, alarmé de mon audace; car il avait plu jusqu'à ce jour à la science, on ne sait pas pourquoi, de colloquer le Jaseur qui est une espèce innocente et gazouillante, vivant principalement de bourgeons et de semences, parmi les geais et les pies-grièches qui sont des espèces féroces, amies de la chair vive. Or les savants qui n'ignorent pas que leurs classifications officielles sont des châteaux de cartes, ont toujours peur qu'on ne souffle dessus.

Il est à remarquer que la nature, dans son amour des nuances et des transitions insensibles, a refusé à toutes les espèces de la frugivorie la plupart des dons artistiques, le génie de la musique et celui de l'architecture entre autres. La nature, toutefois, a fait beaucoup pour elles, leur donnant le baiser en place de ces dons, et bien avisé serait celui qui soutiendrait qu'elles ont perdu au change. On sait que le cumul des deux dons du baiser et du chant, privilège quasi-exclusif du genre homme, n'a été concédé dans le règne tout entier des oiseaux qu'à deux ou trois espèces dites *inséparables*. Et encore ces espèces jasant-elles plutôt qu'elles ne chantent dans la vraie acception du mot.

Un joli problème à résoudre est celui de savoir si le baiser est dans les dons du Coq de roche comme dans ceux du pigeon biset. Quel triomphe pour l'analogie passionnelle, s'il en était ainsi !

DEUXIÈME SÉRIE.

Granivorie : Quatre groupes ; 34 espèces.

C'est ici seulement que commence l'ordre des vrais artistes, l'ordre des chanteurs et des architectes qui comprend trois séries. La première de ces trois séries, dite des Granivores, débute par le Jaseur et finit par l'Alouette. Elle est bornée au levant par la tribu exotique des Manakins, au couchant par celle des Farlouses ; elle compte 34 espèces.

Caractères généraux.

Le Granivore est ami de l'homme... Le lecteur a entendu assez de fois répéter cette phrase pour la savoir par cœur ; je ne l'achève pas. Elle peint en ces six mots les mœurs de la série, une série charmante, une série féminine qui, dans la classification mélodique embrasse toute la partie du soprano et moitié de celle du contralto.

Là se trouvent, en effet, les espèces qui se plaisent le plus dans la société de l'homme, qui se résignent le plus facilement à la captivité, qui peuplent le plus abondamment nos vo-

lières et remplissent nos demeures, nos jardins et nos plaines de plus de gaité et de chants. C'est la série des êtres jolis, gentils, sociables, des êtres causeurs par excellence et éminemment habiles aux travaux délicats. L'esprit de fraternité qui les anime est si grand qu'ils donnent dans tous les pièges à l'appel d'un des leurs et que l'homme a pu fonder une industrie fructueuse sur l'exploitation inhumaine de ces instincts si purs. La supériorité du sexe féminin sur l'autre y est acceptée comme axiome et ne s'y discute pas; ce qui du reste est une preuve de grand bon sens de la part de ces espèces, attendu que chez *toutes*, c'est la femelle qui construit le nid à elle seule et que *chez la plupart*, elle chante *quand elle veut*. On ne voit pas trop à ce compte-là sur quel privilège de droit divin pourrait s'appuyer le mâle, si par hasard la folle idée le prenait de revendiquer l'autorité suprême. Heureusement l'amour joue un rôle très-important dans les espèces qui peuplent ce milieu harmonique pour qu'un pareil germe de discorde puisse s'y développer. Le règne du mâle, je l'ai déjà dit, n'est logique et fatal que dans les milieux subversifs, voués à l'oppression, au carnage et aux déchirements, auxquels cas il est naturel que le plus fort fasse usage de sa force. Mais nous ne sommes plus dans cette galère. Ici tout vire à la douceur, à l'urbanité, à la grâce comme en tous lieux où le sexe féminin domine. Le mâle y prend les allures de la femelle et aspire même à la remplacer dans la plupart des fonctions de la maternité. Il l'aide à faire son nid, autant que ses faibles moyens le lui permettent; il la nourrit pendant qu'elle couve. La bataille n'a plus lieu dans cette série modèle que pour des questions de rivalité amoureuse ou de préséance artistique. Je prévient tous les civilisés qui aspirent à quitter leur vallée de larmes pour les champs d'Harmonie qu'ils auront beaucoup à profiter de l'étude des mœurs du Bouvreuil, de l'Alouette et du Chardonneret.

Voilà pour le côté moral de la Granivorie. Passons à l'examen de ses caractères physiques.

Toutes les espèces de cette série sont armées d'un bec de forme conique, plus ou moins effilé ou bombé, de consistance cornée, dur, luisant, solide et muni de mandibules tranchantes.

D'où les noms de *Conirostres* et de *Crassirostres* que leur attribuent certaines nomenclatures.

Presque toutes ont la queue fourchue, l'aile courte et arrondie, le vol bruyant et saccadé, indécis et peu soutenu. L'ongle du pouce, dont la dimension s'en va toujours croissant, du premier anneau de la série à sa limite extrême, finit par atteindre chez l'Alouette des proportions exagérées qui font perdre à l'oiseau la faculté de percher.

La plupart des espèces granivores sont pourvues de la poche du jabot, cette antichambre de l'estomac véritable qui se retrouve dans la bâtisse de tous les pulvérateurs. Elles peuvent être conséquemment aussi bien que ces derniers assimilées aux quadrupèdes ruminants. Quelques-unes suppléent à l'absence des dents par l'ingestion d'une certaine quantité de gravier fin qui fait l'office des molaires, et qui aide à la trituration des aliments par le frottement d'iceux dans l'intérieur du gésier.

L'immense majorité fait ses nids sur les arbres. Beaucoup de ces édifices sont des merveilles d'art. Les granivores, en général, pondent quatre à cinq œufs et couvent trois fois par an; seulement les couvées du printemps sont toujours plus prospères que celles de l'été.

Chez les espèces les plus amies des grains et des semences et les moins portées vers l'insecte, les parents nourrissent leurs petits en leur dégorgeant dans le bec une bouillie préparée dans le laboratoire du jabot. Cette pratique est naturellement hors de mode dans les familles qui nourrissent leur progéniture avec des larves d'insectes, des hannetons, des cigales, et qui se contentent de lui apporter la nourriture toute crue au bout du bec, ayant soin seulement de débarrasser le Coléoptère de ses ailes et de ses élytres. La méthode de transvasement de nourriture dite dégorgement n'est pas seulement employée comme procédé d'abecquement de la jeune famille : c'est de plus une pratique de courtoisie galante à l'usage des amoureux.

Quelques espèces ne sont que de passage en France comme le Bec croisé, le Jaseur et le Pinson d'Ardenne qui nichent plus haut dans le Nord, et leur passage même n'a rien de régulier.

D'autres, mais en fort petit nombre, comme l'Ortolan et le Proyer, désertent nos climats vers l'arrière-saison. La masse est vagabonde; je ne connais de vrais sédentaires dans la série que le Moineau franc et le Canari, ayant la preuve que le Friquet se permet des absences.

A s'en tenir à ce simple aperçu, il y aurait bien loint de la Tourterelle des bois, dernière représentante du groupe ambigu des Colombiens au Jaseur, premier moule de la granivorie, auquel la pauvreté de la *Faune française* la force de donner la main. Tourterelle : bec mou, ailes pointues, vol rapide, queue épanouie, pouce court, diovipare, études musicales et architecturales plus que médiocres. Ce signalement, rapproché de celui qui vient d'être donné du granivore, offre, pour ainsi dire, autant de différences nettement accusées que de traits.

Ce n'est pas moi qui nierai jamais l'immensité de la distance qui sépare les deux familles, moi qui ai tant de peine à la réduire, et qui, pour combler la lacune existant entre ces deux termes, ai dû recourir à l'intervention de toute une série exotique. Et cependant j'affirme que la plupart de ces différences organiques qui nous frappent de prime abord dans la comparaison des espèces ci-dessus ne sont qu'à la surface, et qu'il est facile de retrouver sous la disparité extérieure les liens secrets de parenté qui rattachent le Gros-bec au Colombien.

Et premièrement cette parenté se révèle par la communauté de trois caractères d'une importance extrême : communauté de sympathies pour la nourriture végétale, identité de conformation de l'appareil digestif, similitude des procédés de nutrition et d'éducation des petits. On ne se ressemble pas par d'aussi grands côtés sans avoir d'autre part des liens d'affinité supérieure comme le respect de la femelle et l'amour des enfants. Et il faut bien que la classification tienne compte de ces affinités morales; mais je n'en ai pas même besoin ici pour faire la preuve de la parenté en litige, et je m'en réfère pour cela au simple témoignage des affinités organiques. Il n'y a qu'à consulter un de ces signes révélateurs des généalogies secrètes dont tout à l'heure encore je

faisais valoir la puissance; il n'y a qu'à étudier la modification que la main de l'homme a fait subir au bec du pigeon primitif pour savoir à quoi s'en tenir sur le nom des tenants et des aboutissants d'icelui.

Or, avez-vous remarqué chez toutes nos variétés de Pigeons domestiques, à partir du type le plus sauvage jusqu'au type le plus modifié, cette singulière et significative tendance du bec qui va se raccourcissant toujours et perdant sa courbure, mais regagnant en largeur, en hauteur et en solidité ce qu'il perd en longueur. Là est l'indication de la voie de transition tracée par la nature. Le bec est l'aiguille de la boussole des affinités génériques. Dès qu'il y a de ces becs de Pigeons privés qui, à force de remaniements, sont devenus triangulaires et robustes comme celui du Jaseur, archi-bombés, trapus et courts comme celui du Bouvreuil; dès que l'aiguille se fixe sur ces espèces, c'est un signe certain que ces espèces sont les plus proches parentes de l'espèce modifiée. J'ajoute pour donner plus de poids à cette affirmation que la tendance du bec à l'épaississement est déjà manifeste en l'état de pure nature chez quelques espèces de la grande tribu des Colombiens d'Asie, où la bifurcation de la queue est également signalée. Quant à l'accroissement du pouce et à l'obtusité des ailes, les deux phénomènes sont visibles chez les Coqs de roche, les cousins-germains des Pigeons. On conviendra que la distance des deux termes contigus de nos deux séries qui dans le premier instant semblait infranchissable a subi quelque réduction de l'effet de ces rapprochements.

Mais ce n'est pas tout encore, et la nature qui a plus horreur que pas un de nous des sauts brusques, a gradué si habilement la transition entre le bec mou du Ramier et le bec dur du Jaseur qu'après avoir examiné attentivement le système de modification appliqué à cet organe, il devient impossible de nier la parenté des deux espèces.

Pourquoi le bec du Ramier, du Biset, de la Tourterelle, est-il mou et inconsistant? Pourquoi si dur et si tranchant, au contraire, celui du Gros-bec, du Bouvreuil et du Chardonneret? Pourquoi tant de dissemblance dans les traits du visage entre des

espèces si voisines par le genre de nourriture, les principes politiques, les mœurs?

Le bec du Pigeon ramier, comme celui des espèces voisines, est mou et inconsistant parce que ces espèces ont le moyen d'avaler leur nourriture sans la mâcher; parce qu'elles sont douées d'un estomac double et triple, immense fournaise digestive où les glands, les faines, les pois chiches entrent aussi facilement qu'une lettre à la poste et se cuisent avec une rapidité analogue. Ici la faiblesse du bec a pour correctif la vigueur et l'ampleur de l'appareil digestif. On ne voit pas bien à quoi servirait que le bec travaillât, puisque l'estomac se charge de tout.

Mais il fallait nécessairement que là où manquait cette puissance de caléfaction interne qui semble particulière à l'estomac des Pigeons et à celui des Autruches, la nature y suppléât par une faculté externe quelconque, c'est-à-dire par un organe qui mâchât la besogne, comme on dit vulgairement, au gésier paresseux. C'est ce que la nature a fait en augmentant la puissance du bec de l'oiseau et en aiguisant le tranchant de ses mandibules à mesure que son estomac faiblissait. Par ce moyen les Granivores qui auraient eu quelque peine à digérer l'enveloppe de certaines graines dures, notamment celle des amandes, se sont trouvées nanties de la faculté de décortiquer ces aliments rebelles et procèdent à l'égard d'icelles comme nous procédons nous-mêmes à l'égard du haricot de Soissons dont nous voulons nous rendre l'assimilation moins pénible. Il va sans dire encore que la force de ce bec a été proportionnée à la résistance des obstacles à vaincre et que le Gros-bec, qui était destiné à vivre des noyaux de cerises, a été un peu mieux armé que le Moineau franc qui devait se contenter de la pulpe molle du fruit.

Ainsi la proche parenté des Gros-becs granivores et des Colombiens est un fait qui se déduit de la différence même de la forme du bec, dissemblance motivée elle-même par la diversité des graines ou des semences à concasser ou à décortiquer.

Il y avait pourtant dans cette même série des Granivores une famille que la nature semblait avoir rapprochée plus visiblement qu'aucune autre de celle des Colombiens. C'était la tribu des

Alouettes, peu percheuses, grandes voilières, quasi-pulvérisatrices et amoureuses du soleil et habiles à faire le Saint-Esprit en volant comme les Pigeons. A ne considérer que les apparences des deux groupes et le nombre des victimes qu'ils fournissent tous deux à la barbarie des méchants, on serait tenté de les unir sous quelque appellation touchante; mais le raisonnement ne tarde pas à réprimer ce premier mouvement sympathique. Vous vous dites d'abord que l'Alouette qui emplît les cieux de mélodie occupe une position trop élevée dans le monde musical pour pouvoir être reléguée aux échelons inférieurs de la série du chant, bec à bec de la Tourterelle. Puis un simple coup d'œil jeté en passant sur la forme excentrique du pied de l'Alouette au pouce démesuré suffit pour vous faire voir la distance prodigieuse qui est entre le puissant coryphée de l'harmonie céleste et l'humble gémissieur des forêts.

Je n'ai pas jugé à propos de forger une série de noms nouveaux pour spécifier les subdivisions de la Granivorie en groupes et en familles, l'utilité de ce travail ne me paraissant pas suffisamment démontrée. Je conçois que l'ornithologiste passionnel emporté par l'amour de l'art ne regarde pas à sa peine quand il s'agit de créer une nomenclature idéale qui doit rendre à chaque volatile son véritable nom et porter jusque dans les âges futurs la gloire de son auteur. J'admets qu'en pareil cas il innove hardiment en matière de noms propres et qu'il accepte résolument la responsabilité de ses néologismes : la grandeur de sa fin justifie sa vaillance. Je comprends, en un mot, qu'on se mette l'imagination à la torture pour arriver au mieux ; mais qu'on fasse volontairement de tels frais pour n'aboutir qu'au moins mal est chose qui me passe. Or le mieux consistait évidemment ici à commencer par intituler cette première série de chanteurs : série des Sopraniens et non des Granivores; puis à distribuer les groupes par le genre de chant et à spécifier les espèces par l'arbre ou l'endroit où elles chantent, ou encore par la singularité des modes de parure en vogue chez chacune d'elles. Il y avait à créer là toute une série de dénominations nouvelles, euphoniques, charmantes, pour désigner le Soprancien des lilas, celui des pommiers, des

vergers, des forêts, des vallées, des collines, le Sopranien couronné, au bec rouge, aux ailes d'or, etc. Et certainement que pour quiconque eût abordé l'épreuve, l'insurrection contre la nomenclature officielle eût été le premier des droits et le plus sacré des devoirs. Mais je demande si c'est bien la peine de frapper de si grands coups contre le Vocabulaire et de déranger le public de ses habitudes de langage pour faire prévaloir Granivore sur Conirostre comme étiquette de série, ou Brévicône sur Gemmivore comme étiquette de groupe. Je proclame pour mon compte la question souverainement mesquine et au-dessous d'un aussi grand tapage, et déclare aimer autant *Chardonneret* tout court que *Conirostre longicône*, qui est le double nom de groupe et de famille dont les nomenclatures les plus neuves affublent cet oiseau.

Je me suis borné en conséquence à tracer le cadre de la subdivision naturelle de la Granivorie, à l'aide des procédés les plus simples et je l'ai rempli de noms connus.

La série des Granivores se partage en quatre groupes, Dégorgeurs, Fringilles, Bruants, Alouettes. Ces quatre groupes, au besoin, pourraient même se réduire à deux : Dégorgeurs et non-Dégorgeurs.

Les Dégorgeurs sont des oiseaux essentiellement granivores, si granivores même que le plus grand nombre des ornithologistes d'aujourd'hui les considèrent comme des Frugivores purs et n'hésiteraient pas à les ranger à côté des Pigeons dans la précédente série, s'ils étaient à ma place. Ils nourrissent principalement leurs jeunes à la bouillie, mais ils varient volontiers ce régime par l'insecte. Ils adorent la verdure, le mouron, le séneçon, la salade, et sont friands d'échaudé et de sucre. Le grain qui leur agréé le plus est le millet. On sait que le dégorgeement est un procédé d'abecquement spécial aux granivores, qui sont obligés de faire subir une élaboration première à leurs aliments dans cette poche de l'œsophage qui a nom le jabot. Cette pratique accuse la nature rebelle, coriace et réfractaire des substances alimentaires ingérées, lesquelles révèlent à leur tour la force et l'épaisseur du bec, et la puissance de ses man-

dibules. Il y a de ces becs de Dégorgeurs qui brisent certains noyaux comme des casse-noisettes, d'autres qui vous entaillent les doigts aussi profondément qu'une serpette; il y en a qui sont disposés de manière à pouvoir pénétrer jusqu'au cœur de la pomme pour y prendre les pépins. Tous les Granivores de ce premier groupe décortiquent les graines dont ils se nourrissent avant de les avaler. Je sais une tribu exotique qui est ambiguë entre les Dégorgeurs et les non-Dégorgeurs et chez laquelle le père et la mère, au lieu de commencer par digérer un peu les graines qu'ils destinent à leurs petits, se contentent de les éplucher proprement et de les leur servir en cet état. Tous les Dégorgeurs nichent sur des branches; plusieurs font des nids merveilleux. Leur chair est généralement sèche et maigre, heureux défaut qui protège leurs jours. Ce groupe, presque entièrement composé d'oiseaux chanteurs, doux, familiers, sociables et *faciles à nourrir* devait être la providence des volières. C'est à lui en effet que ces établissements d'agrément public et privé doivent la plus grande partie des trésors qu'ils possèdent, et le temps n'est pas loin où une foule d'espèces de cette tribu précieuse, natives d'autres parties du monde, mais conquises à l'Europe par les soins d'habiles amateurs, doubleront et tripleront le chiffre de nos espèces. Je dirai à la fin de l'histoire de cet ordre le nom des espèces étrangères déjà acclimatées en France.

Tous les non-Dégorgeurs, sans exception, nourrissent leurs petits avec des insectes dans leur âge le plus tendre; ils ne les sèvent jamais avant que toutes leurs plumes soient sorties. Un grand nombre de ces espèces nichent à terre; quelques-unes même dans les trous des arbres et des murailles. Plusieurs sont célèbres dans les fastes de la gastrosophie par l'exquise délicatesse de leur chair. Le groupe ne semble pas avoir été créé comme l'autre pour l'unique volupté des oreilles et des yeux.

La mue chez la plupart des Granivores n'a lieu qu'une seule fois chaque année, à l'automne; ce qui n'empêche pas les mâles de certaines espèces de revêtir au printemps un splendide costume de noces; car il faut que l'amour apporte son lustre avec lui. Mais ici le changement de tenue n'est plus comme en la

mue ordinaire le résultat du remplacement des vieilles plumes par les jeunes : ce sont les vieilles plumes elles-mêmes qui se colorent de nuances plus vives par l'effet du soleil et de l'exposition au grand air. Aussi voyons-nous nos Linots, nos Pinsons, nos Bouvreuils perdre complètement l'éclat de leurs couleurs par la captivité. Remarquez que dans la nature le soleil embellit tout, hors l'homme, exception humiliante et qui prouve clair comme le jour que le Civilisé est tout à fait en dehors des voies de Dieu. L'harmonien lève noblement ses regards vers le soleil qui ne l'éblouit pas et qui rosit son teint, au lieu de le roussir.

La subdivision de la série des Granivores par familles offre toutes sortes de facilités. On la réussit, par exemple, en prenant pour pivot de cette subdivision tertiaire le genre de nourriture spécial à chaque tribu, fruit, graine, semence, insecte. Ainsi des *Gemmivores*, pour la tribu des Mangeurs de bourgeons, des *Conivores*, pour celle des Mangeurs de semences d'arbres verts, *Pépinivores*, *Cannabivores*, et le reste. Il y a même ici une charmante gradation à suivre en étageant ces familles d'après la hauteur des tiges qui supportent leurs fruits de prédilection. Viennent d'abord les espèces qui vivent des fruits du chêne, du hêtre, du sapin, du bouleau, de l'aulne, du charme et des arbres de haute-futaie; puis les espèces amies des arbres fruitiers, des arbustes, des haies et des buissons; puis celles qui dépouillent de leurs semences les tiges herbacées, et enfin celles qui se contentent de ramasser le grain dans le creux des sillons. Je me suis amusé plus d'une fois à voir faire cette procession des tribus granivores qui défilent de *haut en bas*, pendant que les tribus de la série voisine défilent de *bas en haut*... le premier rang occupé à recueillir l'insecte qui sort de terre, le second l'insecte des herbes, puis celui des feuilles, puis celui des fleurs et ainsi de suite, et la chasse allant toujours et montant jusqu'à la plus haute cime des grands arbres, jusqu'au plus haut des nues. Contraste symétrique assurément plein de charmes, spectacle attrayant au possible dans une classification universelle où toutes ces files de processions se trouvent au complet; mais spectacle hors de nos moyens, utopie irréalisable avec la classification restreinte des

zones tempérées où la majeure partie des familles se compose d'une espèce unique. C'est ce qui fait que j'ai dû supprimer encore ce travail de la subdivision tertiaire de la Granivorie et que j'ai remis à parler des familles de la Série quand le hasard m'en ferait rencontrer sur ma route, ne jugeant pas nécessaire de me charger jusque-là d'un bagage de noms inutiles. Le lecteur me saura d'autant meilleur gré de cette attention délicate, qu'il ne tardera pas à reconnaître que les noms populaires auxquels je m'en tiens, faute de mieux, sont plus savants que les noms scientifiques, dix-neuf fois sur vingt, pour le moins. A preuve :

Le **JASEUR DE BOHÈME**. Voici un de ces noms charmants de la fabrique de tout le monde, un nom ramassé dans la rue. Jaseur, babilleur, gazouilleur, apprenti virtuose, qui fredonne des ariettes, qui s'essaie à chanter depuis le matin jusqu'au soir pour le plus grand tourment de ceux du voisinage. Le vocable est si heureux et si savant à la fois, et il convient si admirablement à l'espèce qui engrène dans la série des Chanteurs, qu'il ne serait pas possible même à l'analogie de trouver mieux. Regardez maintenant ce que les savants en ont fait.

Ils l'ont appelé *Bombycivore*, mot à mot : qui mange des Bombyx. *Bombycivore*... comme ce nom qui sent la poudre ressemble bien à un joli petit oiseau dont les plumes sont de soie, qui babille sans fin et qui vient de Bohême !

Or, j'ouvre le dictionnaire de Boiste à l'article *Bombyx* et j'y trouve pour toute définition : « Long chalumeau de roseau. » Cela voudrait-il dire que le Jaseur de Bohême mange des chalumeaux ? Cette définition m'irait assez à moi qui ai rangé d'autorité l'espèce dans les *Végétivores* ; mais je doute qu'elle entre aussi bien dans les vues de Temmynck, le parrain du *Bombycivore*, qui classe le Jaseur parmi les *Corbeaux* et les *Geais*, races omnivores, mais surtout *ovivores*, et qui préfèrent infiniment la chair à la moelle de roseau. Peut-être alors que j'ai eu tort de chercher au mot *Bombyx*, dans Boiste, et que j'aurais mieux fait de prendre le *Bombice* du même auteur qui s'applique à une famille de Lépidoptères nocturnes, dont le papillon du

ver à soie fait partie. Mettons donc le lépidoptère à la place du chalumeau et lisons la notice de l'illustre ornithologiste hollandais, pour vérifier si le nouveau nom de l'oiseau dérive véritablement de ses habitudes diététiques.

Je lis : « Nourriture du Jaseur : insectes, mais *particulièrement* toutes sortes de baies. » Cette explication ne m'avance guère. M. de Talleyrand était curieux de savoir quel intérêt pouvait avoir M. de Sémonville, son ami, à être alité par la fièvre. Je ne suis pas moins intrigué de deviner quel intérêt a pu avoir ce savant de Hollande à faire manger des Bombyx au Jaseur malgré lui.

Il est vrai que l'auteur du *Manuel ornithologique* a grand soin de nous prévenir quelques lignes plus loin qu'il « *ne sait presque rien* des mœurs ni des habitudes du Jaseur qui niche dans le Nord, et que ses collègues de cette région *n'en savent guère à ce sujet plus que lui.* » J'admire comme il convient cette modestie touchante, mais n'en trouve pas moins bien étrange qu'après avoir confessé qu'on ne sait rien d'une bête, on profite de la circonstance pour la nommer Bombycivore. Si jamais occasion fut belle de garder le silence, c'était pourtant celle-là.

Le Bombyx n'est pas ce que le Jaseur aime, mais c'est la pomme de reinette, à telles enseignes qu'il en mange à en devenir gras et qu'il s'étrangle quelquefois, en avalant trop goulument un quartier de ce fruit. Cette passion du Jaseur pour les pommes est si violente que le Jaseur, blessé d'un coup de feu, oublie sa blessure à la vue d'une calville et se jette dessus. Une autre preuve de son peu de penchant pour le Bombyx, c'est qu'il niche très tard, vers la mi-juin au plus tôt, ayant besoin d'attendre que les *baies* soient venues pour nourrir sa famille. Il mange bien, si vous voulez, des mouches et en grande quantité même, mais seulement en guise de dessert et après son dîner.

Cette manie désolante de distribuer les noms à tort et à travers m'afflige d'autant plus que l'illustre nomenclateur étranger est aujourd'hui ce que nous avons de mieux en Europe en historien d'oiseaux, et que non-seulement l'opinion de M. Temmynck

fait loi en matière d'Ornithologie non passionnelle, mais que de son vivant même dix oiseaux qu'il n'a pas cependant découverts ont été baptisés de son nom peu harmonieux. Honneur qui jusqu'à ce jour n'avait encore été décerné à personne, pas même à Christophe Colomb, le découvreur d'un monde. Or, jugez d'après ce seul exemple de l'étourderie et de la légèreté d'un savant de Hollande, à quels écarts effrayants de classification et de nomenclature ont pu se laisser emporter les savants d'une contrée moins rassise.

Le Jaseur qui niche dans le Nord, en Pologne, en Russie, en Styrie, et qui ne fait d'apparition en France que tous les cinq à six ans, est donc un oiseau peu connu et dont les modes de nidification et d'éducation sont tout à fait ignorés. L'analogie passionnelle affirme bien avec sa hardiesse habituelle et à l'aide de la notice d'Audubon sur le *Cedar-Bird* que le Jaseur fait son nid à plat sur les larges et basses branches des pommiers et des arbres verts; que ce nid est un progrès sur celui du pigeon, mais seulement un progrès, pas encore un chef-d'œuvre; qu'il est composé d'un matelas de fines racicules reposant sur une paille d'herbes sèches, sans plume, ni crin, ni mousse; et que le Jaseur nourrit ses petits à la façon de nos Gros-becs et de nos Bouvreuils. Mais comme elle n'a pas de procès-verbaux à fournir à l'appui de son affirmation, l'analogie ne demande pas à être crue sur parole. Cependant nous ne sommes pas réduits à nous en tenir aux simples conjectures, quant à ce qui est des habitudes et des goûts de l'espèce. Je me suis fait renseigner à cet égard par M. Florent Prevost du Jardin des Plantes, le compagnon assidu des grands travaux des Geoffroy Saint-Hilaire père et fils, des Cuvier, des Blainville, un de ces chercheurs infatigables qui joignent à la passion de la zoologie la passion de la chasse. M. Florent Prevost, qui m'a appris une foule de détails inédits sur les espèces les mieux connues de nos climats, est l'homme de ce temps qui possède le mieux son Jaseur, ayant eu l'incroyable chance de tuer en une seule chasse quatorze individus de l'espèce dans les jardins de Versailles. M. Florent Prevost qui sait la nourriture du Jaseur

mois par mois, jour par jour, ne m'a pas affirmé que l'estomac du Jaseur fût muni de la double poche, ce qui m'a vivement contrarié ; mais en me communiquant le procès-verbal des substances trouvées dans cet alambic à diverses époques, il m'a confirmé dans mon opinion que l'oiseau était plus granivore que gobe-mouche. D'où j'ai conclu, peut-être à tort, que l'oiseau était dégorgeur, et que sa place était bien où je l'avais mis et non à côté du Rollier et du Coracias.

Ce qui a motivé l'erreur déplorable de Temmyneck et des autres qui ont colloqué le Jaseur dans ce voisinage illogique, est la circonstance de la dent qui arme la mandibule supérieure du bec de cet oiseau, et qui, rapprochée de la couleur générale du manteau ainsi que du volume, lui donne un faux air de parenté avec la Pie-grièche. Les savants qui ont commis cette confusion semblent avoir oublié que les oiseaux qui vivent de semences coriaces et de noyaux de fruits sont pourvus d'instruments triturateurs et sécateurs aussi solidement conditionnés que ceux qui font leur ordinaire de chair vive ou morte et de gros scarabées ; témoin le bec des Gros-becs, des Durs-becs, des Becs-croisés et des Perruches qui sont des granivores de premier ordre et dont les mandibules ne le cèdent ni en dureté ni en puissance à celles des carnivores. La similitude des becs n'est qu'apparente et cesse d'être un signe de contiguïté des espèces quand la forme de l'appareil digestif diffère, et j'ai précédemment débattu cette thèse au chapitre des Considérations générales du premier volume où j'ai fait voir que l'aigle, le goëland et le coq domestique avaient tous trois le bec crochu, sans être pour cela plus cousins. La véritable parenté du Jaseur n'est pas avec la Pie-grièche qui a la tête large, plate et unie, mais bien avec le Cardinal qui porte la huppe comme le Jaseur et chez lequel le gris fait comme chez ce dernier opposition au rouge. Dieu a dessiné les coiffures ou parures du chef pour être les signes visibles de l'esprit qui est dessous. Mais résumons enfin ce chapitre en peu de lignes.

Le Jaseur est un élégant oiseau de la taille du Gros-bec, au bec court et robuste, légèrement arqué. Il nous vient de temps

en temps de l'autre côté du Rhin, pendant les grands hivers, et se rencontre alors fréquemment en Alsace. Le ton général de son plumage soyeux, plus foncé dessus que dessous, est analogue à celui du manteau du Gros-bec. Les plumes du vertex se relèvent à l'arrière pour lui faire une huppe semblable à celle du Cardinal. Il porte une plaque noire sous la gorge et deux brides de même nuance sur les yeux. Une charmante série de taches jaunes contiguës et légèrement ourlées de blanc borde l'extrémité des rémiges et des rectrices qui sont d'un beau noir mat; mais l'accident le plus singulier de cette parure déjà si remarquable est un tout petit appendice cartilagineux de l'écarlate le plus vif qui termine quelques-unes des penes secondaires et simule à s'y méprendre des filaments de cire à cacheter. Le Jaseur est doué comme la plupart des granivores d'une voracité insatiable, mais qui s'exerce malheureusement l'hiver aux dépens des arbres fruitiers dont il mange les bourgeons. Cette circonstance, rapprochée de sa passion funeste pour les pommes, le classe à côté des Bouvreuils et des Becs-croisés dans le groupe des Gemmivores. Remarquons avant d'en finir que beaucoup de Colombiens d'Asie portent la huppe et que cette tendance qui persiste opiniâtement à travers la tribu des Coqs de roche et celle des Manakins qui donnent la main aux Jaseurs est pleine de révélations de parenté mystérieuse.

Je n'ai jamais entendu habiller de jaseurs, et personne n'a jamais écrit que dans cette espèce la femelle jasât comme le mâle, et pourtant j'ai besoin d'affirmer ce fait-là.

LE BEC CROISÉ. Oiseau de la taille du Gros-bec, à physionomie de Perroquet, corps trapu, queue fourchue, ailes médiocres, manteau gris, rouge ou vert, suivant l'âge, la saison, le sexe. Moule étrange et paradoxal, marqué au coin de l'anomalie et de la caricature. Son bec est une des plaisanteries les plus hasardées de la nature, mais des mieux réussies.

Ce bec ne consiste plus, comme tous les autres becs, en une paire de compartiments réguliers et commodes qui se superposent et se ferment exactement l'un l'autre. C'est, au contraire, un

jeu de mandibules bicornues, dépareillées, féroces, qui, au lieu de s'emboîter pacifiquement, se repoussent, se chevauchent, se manquent, bref se disjoignent violemment dans le sens de la verticale, de manière que l'une tire à gauche, pendant que l'autre oblique à droite, et que celle-ci remonte pendant que celle-là descend. Représentons cette image en moins de mots encore : Tandis que chez tous les autres becs, sans exception aucune, les mandibules tendent au rapprochement, chez celui-ci elles visent à l'écart absolu, et comme la mandibule qui se redresse contre le ciel est tout aussi crochue que celle qui aspire vers le sol et simule un tantinet la corne ou la défense, cet accident de physionomie insolite donne à l'ensemble de la portraiture un effet renversant. La figure du Bec croisé est de celles qui vous font dire involontairement et sans malice quand vous les regardez pour la première fois : Voilà de pauvres bêtes qui sont arrivées un peu tard à la distribution des masques.

Ce qui n'empêche pas le Bec-croisé, du reste, de tirer un parti merveilleux de son instrument ridicule pour l'exploitation des cônes des arbres verts qu'il vide de leurs semences avec une dextérité sans égale, et malheureusement aussi pour l'épépine-ment des pommes et des poires, au sein desquelles il ouvre des tranchées formidables pour pénétrer jusqu'au cœur de la place et s'emparer des trésors qu'il convoite. La passion du Bec-croisé pour les pepins de pommes, passion qui lui est commune avec le Perroquet et le Jaseur, annonce des goûts essentiellement frugivores. Le Bec-croisé est, en effet, après le Pigeon et le Bouvreuil, l'oiseau d'Europe qui mérite le plus d'être classé parmi les Frugivores purs.

Un ornithologiste fort savant de Saône-et-Loire, et non moins obligeant qu'éclairé, M. Rossignol de Pierre, me répondait récemment : « J'ai tué beaucoup de Becs-croisés dans leurs passages irréguliers au printemps, sur les pins, sur les ormes, et principalement sur les peupliers dont ils mangent les bourgeons résineux. Jamais je ne leur ai trouvé d'insectes dans l'estomac, mais cela tient peut-être à l'époque de leur passage chez nous. » On sait les scrupules honorables qui m'ont retenu de

reconnaître l'existence des Frugivores de France. J'aime à supposer avec mon judicieux correspondant de Pierre que l'absence totale de l'insecte constatée à diverses reprises dans l'estomac du Bec-croisé doit être attribuée à l'époque où a été dressé le procès-verbal de carence.

Le Bec-croisé ne niche pas encore à l'heure qu'il est en France, mais il y nichera prochainement; son premier établissement chez nous se fera probablement dans la forêt des Ardennes, voisine des forêts belges, où il habite depuis des siècles. Cette tendance de l'espèce à se rapprocher du territoire français devient de jour en jour plus manifeste; elle a été signalée par une foule d'observateurs, oiseleurs ou naturalistes, en ces dernières années. Jusqu'à nouvel ordre, néanmoins, nous considérerons le Bec-croisé comme indigène du Nord, ainsi que le Jaseur, et vivant des mêmes semences, des mêmes bourgeons et des mêmes insectes.

Le Bec-croisé émigre plus fréquemment chez nous que son compatriote et il descend volontiers jusque dans nos vallées méridionales du Rhône et de l'Isère. Ses heures de voyages diffèrent légèrement aussi de celles du Jaseur qui ne se déplace sérieusement que par les grands hivers et ne traverse le Rhin que lorsque ce fleuve est gelé. Le Bec-croisé se met plus volontiers en route au milieu des beaux jours; il reste dehors toute la saison d'automne, plus une grande partie de l'hiver, et n'est guère de retour dans ses forêts natales avant la mi-janvier, époque vers laquelle il commence à aimer. Cette précocité d'ardeur amoureuse bien faite pour dérouter les ornithologistes vulgaires, qui ont longtemps révoqué le fait en doute, ne surprend aucunement l'analogiste, qui sait à quoi s'en tenir sur les bizarreries des moules exceptionnels et que rien n'étonne de la part d'une espèce munie du bec paradoxal que nous venons de voir. D'autant que le Bec-croisé avait deux excellentes raisons pour faire comme il a fait, indépendamment de la nécessité de conformer ses actes à ses principes, qui sont d'opérer au rebours de toutes les habitudes d'autrui. D'abord c'était choisir sagement pour *travailler* la saison que les loirs, les écureuils, grands en-

nemis des couvées, ont choisie pour *dormir* ; ensuite la fin de janvier est l'époque de l'an où les semences de pins confites par les gelées ont acquis leur maximum de tendreté et de délicatesse et présentent aux parents le plus de facilité pour l'entretien de leur famille. D'ailleurs, le Bec-croisé, qui n'est pas aussi maladroit qu'il en a l'air, a des procédés de bâtisse analogues à la circonstance et qui lui permettent de braver l'inclémence des frimats. Il place son nid qu'il compose des mêmes éléments et qu'il dispose dans le même ordre que le Jaseur, sous l'auvent d'une grosse branche ; il en enduit les deux faces latérales d'une couche de résine qui garantit la muraille de l'édifice contre l'infiltration des eaux ; et il réussit à force d'industrie à se créer un domicile parfaitement confortable sous la menace des éléments conjurés. Ainsi la nature proclame par la voix des plus humbles et des plus disgraciés la féconde énergie du mobile tout puissant d'amour !

La ponte du Bec-croisé est de quatre à cinq œufs d'un gris verdâtre, nuancés de rouge au gros bout. Il fait deux pontes par an. Le Bec croisé ne chante pas encore ; il appartient comme ses plus proches voisins au groupe des débutants ou des jaseurs, et tout porte à croire que dans cette espèce la femelle possède comme le mâle le droit de jaboter. Il apprend à parler en cage et retient facilement les airs de serinette. Il dégorge puisqu'il est essentiellement séminivore et gemmivore. C'est un oiseau de mœurs innocentes et qui ne se défie pas assez de la malice de l'homme ; il fréquente volontiers sa demeure, pénètre dans ses cités et se fait tuer jusque sur les arbres du Jardin des plantes de Paris. De mauvaises langues ont accusé le mâle d'être brutal envers sa femelle, mais j'attends d'avoir reçu des preuves authentiques du crime avant de vouloir me faire l'écho de ces vilains bruits. Je pourrais y ajouter quelque foi sans doute, s'il existait une espèce de Bec-croisé tridactyle, comme certains l'affirment, attendu que la galanterie n'est pas dans les dons de la tridactylie. Heureusement que je ne crois pas plus à l'existence d'un percheur à trois doigts qu'à celle du deuxième Bec-croisé de Temmynck, à quatre doigts.

Le Bec-croisé se suspend quelquefois par les pieds aux grappes des bourgeons qu'il attaque, à la façon des Tarins et des Mésanges et il transporte cette habitude dans la captivité.

Malgré les prodiges d'industrie qu'il accomplit sans cesse, le Bec-croisé n'arrive pas à faire une bonne maison; je veux dire n'arrive pas à acquérir cet état d'embonpoint et de délicatesse de chair qui atteste que la nourriture que vous prenez vous profite. Il y en a qui travaillent moins et qui engraisent plus.

Le Bec croisé ne doit muer qu'une seule fois par an, malgré les apparences contraires. La femelle est vêtue d'une robe modeste, d'une nuance cendré-verdâtre uniforme qui ne varie jamais. Le mâle, après avoir adopté cette couleur pour les six premiers mois de son existence, change subitement de costume à sa première mue. Il endosse alors un splendide manteau d'étoffe cramoisie tendre, livrée de l'ambition artistique, qu'il ne garde pas plus longtemps que l'autre et qui se laisse remplacer définitivement dès la seconde mue par une humble livrée grise nuancée de vert et de brun sombre, livrée du travail mal payé. Emblème trop parlant de ces déshérités du sort dont la triste carrière n'est qu'une longue série de disgrâces et d'épreuves douloureuses, qui *aiment par le froid*, par la faim, par le manque de tout, et pour qui l'horizon de l'avenir *ne se colore en rose qu'une fois dans la vie*, aux beaux jours du premier printemps!

Un mot sur le nom de l'Oiseau avant de passer outre.

La voix publique l'avait nommé le *Bec-croisé*, peut-être parce qu'il avait le *bec en croix*... Mais apparemment que les savants n'ont pas trouvé la raison suffisante, puisqu'ils se sont empressés de le débaptiser pour l'appeler *loxia*... Loxia, du mot grec *loxos*, louche, oblique, de travers.

Je ne blâme pas les savants d'avoir use ici du droit qu'ils ont toujours de forger un terme nouveau quand les besoins du service le réclament, et je les en blâme d'autant moins que le vocable créé n'a rien en soi de dissonnant ni d'illégitime. Mais si j'admets qu'il soit permis jusqu'à un certain point d'infliger le

sobriquet malveillant de loxienne à une pauvre espèce qui a le *bec de travers* de naissance, je nie énergiquement qu'on ait le droit de falsifier une étymologie étrangère pour transporter l'épithète injurieuse qu'elle récite aux espèces qui ne la méritent pas.

Or, tel est précisément le crime que les savants ont commis en faisant de leur loxia, nom d'espèce, un nom de tribu ou de famille. Tel est l'abus scandaleux d'autorité que je dénonce à la vindicte publique.

Linnæus, Brisson, Gmelin, une foule d'autres sont parmi les coupables, mais le plus criminel de tous à cent coudées près est Latham, Latham, ce même Anglais qui pour m'aigrir et me pousser à bout avait déjà créé dans le temps son affreux Ordre des PIES, dont le besoin ne se faisait nullement sentir et dans lequel il a entassé pèle-mêle Pivert, Oiseau-mouche et Corbeau... Enrôler l'Oiseau-mouche, emblème de la jeunesse dorée, et le Pivert, emblème du compagnon charpentier, sous l'ignoble bannière du mouchard! En vérité, on ne sait plus qui l'emporte de l'odieux ou de l'innocent dans ces combinaisons étranges, ni si l'on doit pleurer ou rire de tels égarements!

Oui je connais une tribu de loxias de Latham, riche de cent deux membres, sur lequel nombre, entendez-bien, cent un ont le bec planté droit.... c'est-à-dire que tous les becs de travers de Latham sont des becs droits, hors un! *Risum teneatis...*

Et cette puissante tribu si indignement défigurée par le bon plaisir d'un Anglais qui cherchait à se distraire, veut-on que je la nomme? c'est la propre tribu des granivores chanteurs que nous étudions à cette heure, la tribu qui renferme les espèces les plus gaies, les plus vives, les plus jolies, les plus amies de l'homme, celles qui font le plus de frais pour charmer son séjour, la tribu des Chardonnerets et des Bouvreuils, des Serins, des Bengalis et des Sénégalis. Comme ce doit être agréable pour un de ces moules pétris de gentillesse et de grâce de s'entendre appeler Loxien!

Il fallait pour cette place d'honneur de porte-drapeau et de

parrain de la tribu modèle un type exceptionnel de grâce, de talent, de beauté; ce fut un Loxien qui l'obtint... le Loxien que vous savez, aux mandibules extravagantes, le Loxien en lutte ouverte contre toutes les habitudes reçues, le Loxien qui pond l'hiver et ne peut pas porter le même habit six mois de suite.

Et la Science officielle! Que dire de la Science officielle, qui, au lieu de traduire l'Anglais délinquant à sa barre pour violation flagrante de la loi naturelle de la classification, a lâchement adopté sa tribu de contrebande et partagé le prix d'honneur de la nomenclature entre l'inventeur du Loxien et celui du Bombycivore, *ex æquo!*

Mais moi, qui ne suis pas de la science, je protesterai au nom de la raison, du bon sens et du droit contre l'usurpation de l'exception minuscule, et le *bec de travers* à *bec droit* ne me verra pas plus faiblir que le *Pied rouge aux pieds noirs*, le *Quadrupède solipède*, la *Poule d'eau de genêts!*

Il est dans le nord de l'Europe une espèce voisine de celle-ci qu'on nomme le *Dur-bec*. Cette espèce, qui ne descend jamais en France, forme la transition naturelle entre le Bec-croisé et le Bouvreuil. Le Dur-bec est de la même grosseur que le Bec-croisé; il porte ses couleurs, habite de préférence les mêmes régions que lui et y vit de la même nourriture; il a comme lui aussi le corps trapu, le bec crochu, l'air lourd du Perroquet. C'est sa doublure pour tout dire, à part les mandibules qui n'ont rien d'excentrique chez l'oiseau de Russie.

LE BOUVREUIL. Ebourgeonneux de l'ouest et du Midi, Pionne (Pivoine) de Lorraine.

Un des plus jolis oiseaux de France, trop connu pour que je le décrive en détail: manteau cendré, calotte noire, toute la partie inférieure du corps depuis la gorge et les joues jusqu'à l'abdomen, rouge ponceau éclatant, abdomen et croupion blanc pur, les ailes et la queue noires, le rouge remplacé chez la femelle par une teinte gris sombre, queue fourchue, bec bombé, court et

conique, la mandibule supérieure légèrement incurvée. Le Bouvreuil ne mue qu'une seule fois par an, à l'automne; le lustre éclatant de ses couleurs se perd dans la captivité.

Le Bouvreuil niche de très-bonne heure, au printemps; j'en ai vu des nids au mois de mars. Ce nid est composé d'un tissu de petites racines reposant sur un lit d'herbe fanée; il est absolument semblable à celui du Jaseur, du Bec-croisé et du Gros-bec et n'admet aucunement le concours des plumes, du crin, ni de la mousse, ainsi que la plupart des ornithologistes l'écrivent. Ce nid est ordinairement posé à plat sur une branche horizontale de chêne ou d'arbre vert. On le trouve encore dans l'enfourchure des grosses branches, dans les mêmes conditions que celui du Ramier. Le nombre des œufs est de cinq à six pour la première ponte; il descend jusqu'à trois à la troisième couvée. Ces œufs d'une couleur blanc-bleuâtre sont marqués de taches brunes au gros bout.

Le Bouvreuil armé d'un bec trapu et fort, presque aussi vigoureux que celui du Perroquet, s'en sert habilement pour décortiquer et briser toutes sortes de graines; il est friand des bourgeons des arbres fruitiers auxquels il porte de graves préjudices dans la saison d'hiver; il s'accommode des baies du sorbier et de l'épine blanche, comme des graines des plantes oléagineuses et de celles de l'armoise. C'est un des oiseaux les plus essentiellement frugivores que je connaisse. M. Rossignol de Pierre m'écrivit n'avoir jamais trouvé d'insecte dans l'estomac du Bouvreuil; ce qui ne m'empêche pas cependant de croire que cet oiseau en mange quelquefois.

Le Bouvreuil dégorge la becquée dans le bec de ses petits, et le mâle par conséquent dans le bec de la femelle; c'est la raison surtout qui rend facile l'accouplement du Bouvreuil avec la serine domestique.

Le Bouvreuil fait encore partie du groupe des Jaseurs ou des apprentis virtuoses; car son ramage agréable ne saurait passer pour un chant. Mais à défaut d'héritage de talent paternel, il possède d'heureuses dispositions pour l'étude avec beaucoup de mémoire, et il profite de ces dons pour apprendre les airs des

autres oiseaux. On l'a même instruit à répéter des phrases du langage humain. Ceci est un rapport de plus qu'il a avec le Perroquet auquel il ressemble quelque peu de carrure et de physiologie, mais en beau. La femelle dans cette espèce charmante est aussi bonne musicienne que le mâle.

Avez-vous quelquefois entendu dans les bois l'hiver cette note sifflée, tendre et mélancolique, qui réveille seule par intervalles les échos de la solitude assourdie par les neiges et qui se marie si bien au deuil de la nature? C'est la voix plaintive du Bouvreuil qui semble invoquer l'appui de l'homme contre la cruauté du ciel. Je sais une maison du bon Dieu, sur les bords fortunés de l'Indre, où tous les petits oiseaux hivernants, bouvreuils, pinsons, chardonnerets, rouges-gorges, sont habitués de père en fils et de temps immémorial à trouver chaque soir un asile dans une orangerie immense qu'on leur ouvre à heure fixe. Il faut entendre la bande mutine murmurer d'impatience et cogner aux vitres avec rage pour peu que l'ouvreur soit en retard de quelques minutes seulement. Chaque commune d'Harmonie a aussi son kiosque d'asile pour les petits oiseaux durant la froide saison. C'est une annexe de la volière, le bonheur et l'orgueil du sérénité d'Enfance.

Nature essentiellement nerveuse, délicate et sensible, amie des belles manières et des douces senteurs, répulsive aux butors et aux gens mal vêtus, susceptible d'attachement et de reconnaissance, le Bouvreuil est en sympathie native avec la femme. C'est un des hôtes les plus charmants de nos demeures, et c'est peut-être après le Chardonneret le captif qui supporte avec le plus de philosophie la perte de sa liberté. Il semble comprendre les paroles caressantes qu'on lui adresse et y répondre en même style par son zéaiement enfantin. Il a pour sa compagne en cage des attentions de tous les instants, des prévenances infinies; et j'en ai vu, qui après avoir perdu l'objet de leur tendresse, avaient toutes les peines du monde à se remettre du coup affreux qui leur avait été porté par cette séparation cruelle.

Un noble ami m'écrivait il y a quelque temps de Belle-Ile :

« Voici ce qui vient de m'arriver avec mes bouvreuils. La femelle ayant éprouvé une ophthalmie à la suite de sa mue, j'ai voulu lui donner la clé des champs; mais elle a refusé de profiter de sa liberté toute seule, et à peine a-t-elle été délivrée qu'elle est revenue assiéger ma cellule; si bien que, pour ne pas prolonger son supplice, j'ai été obligé de la réintégrer dans sa cage à côté de son époux. Que de tristes rapprochements à tirer de ce trait de fidélité conjugale pour notre pauvre espèce! » Il est certain que l'Art, la Poésie et l'Histoire ont canonisé Artémise pour moins que ce qu'on vient d'ouïr.

Le Bouvreuil, ainsi qu'il est facile de le voir à l'humble couleur de son manteau et à la pourpre éclatante qui couvre sa poitrine, symbolise le travailleur honnête, animé de la pure ambition du bien et incapable de marcher à la fortune par les voies de traverse, les seules qui y conduisent. Il y paraît bien à sa maigreur qui semble être son lot éternel, en dépit des peines qu'il se donne et de l'industrie qu'il dépense. Aussi malgré son grand courage ne peut-il bien souvent retenir une plainte contre l'injustice du sort, et même quelquefois le voit-on, à la suite de trop longs chômages, aigri, désespéré, furieux, n'écouter plus que les conseils de son estomac vide et se ruer avec rage à la démolition des bourgeons du pommier, espoir du laboureur. C'est que les oiseaux les plus méritants sont faits de chair, comme nous autres hommes, et que la patience échappe au plus saint, à la longue.

Voilà plusieurs années que je me promets chaque printemps de me tuer des bouvreuils pour vérifier par l'inspection de leur estomac si ce que j'ai écrit d'eux est vrai, s'ils mangent parfois des insectes. Mais c'est chose si odieuse que de donner la mort à un pauvre petit oiseau qui ne vous a rien fait et qui aime, à seule fin de savoir ce qu'il a dans le ventre, que je n'ai pas encore eu le cœur de me tenir ma promesse.

LE GROS-BEC. *Gros-bec* commun, *Pinson royal* de l'Ouest, a reçu des savants le doux nom de COCCOTHAUSTES. J'aime mieux celui du peuple.

Encore un moule du groupe des Jaseurs et des Gemmivores (ébourgeonneurs), mais un moule inférieur, un rustre, un lourdaud, un butor; face de perroquet, mais de perroquet très-laid; bec singeant le faux nez, cou engoncé, corps mal bâti, ailes trop rondes, queue trop courte; mauvais œil, mauvaise bête. J'apprendrais ce matin par les papiers publics que toute l'engeance des Coccothraustes a été emportée par une épidémie, que mon poulx n'en battrait ni une pulsation de plus, ni une pulsation de moins.

Le malheur du Gros-bec est de symboliser l'homme trop fort pour sa taille ou trop petit pour sa force. On sait les ridicules et les disgrâces sans nombre qui pleuvent de cette fausse position renouvelée du supplice de Sisyphe, où l'on voit un pauvre diable condamné à lever sans relâche et à bras tendu des tas de chaises ou de queues de billard ou des poids de cent livres sans cesse retombants. Celui qui se livre à ces exercices n'avait d'autre but, dans le commencement, que de vaincre l'incrédulité du public qui ne l'aurait pas jugé capable de tels exploits sur sa mine. Plus tard, il a été forcé de travailler pour nourrir l'admiration acquise; enfin il en est arrivé à casser des cailloux et des noyaux de pêche d'un coup de poing. C'est le genre de succès et d'amabilité qu'ambitionne le Coccothraustes des savants qui aime aussi à casser des noix ou des noisettes d'un coup de sa mailloche pour divertir la société.

L'homme qui désire prouver sa force manque rarement d'enfoncer une côte ou deux à un ami en jouant ou de lui casser un bras ou de lui crever un œil. Mais sortez-le de cette spécialité, il est nul. Ainsi fait le Gros-bec qui éborgne, estropie, assomme tout ce qui l'entoure, sous prétexte d'essayer à qui sera le plus fort. Hors de là triste compagnon.

Le Gros-bec est commun dans toutes les contrées de la France, mais plus répandu dans le nord et dans l'est que dans la région du midi où il n'apparaît qu'en hiver. Il n'y a pas d'année que je ne le rencontre aux Tuileries ou au Jardin des Plantes à son double passage de printemps et d'automne. Il niche dans les forêts, presque toujours sur les arbres conservés dans les coupes.

Son nid qui n'est pas artistement construit , comme l'affirme Tem-mynck , mais , au contraire , assez grossièrement façonné , est posé à plat sur une enfourchure de grosse branche , à une vingtaine de pieds du sol ; il ressemble à celui du Bouvreuil , étant formé d'herbes sèches et de petites racines , et renferme quatre à cinq œufs d'un gris sale , marqués de taches de rousseur. J'ai suivi attentivement des éducations de jeunes Gros-becs sur place , et j'ai pu me convaincre que si les pères et mères nourrissaient leurs petits à la bouillie , ils avaient grand soin aussi de leur apporter de temps en temps des insectes au bout du bec , des insectes ailés notamment.

Le Gros-bec est un goinfre à qui tous les morceaux conviennent , mais à qui la nourriture ne profite guère plus qu'à la plupart de ses congénères. Il attaque les bourgeons des arbres , les graines , les noix , les noisettes , les fraises ; il adore le marc de raisin , mais son mets de prédilection est le noyau de cerise. C'est grand dommage qu'il ne rachète pas les défauts de son caractère par les qualités de sa chair ; car c'est un des oiseaux les plus niâis et les plus faciles à prendre ; il n'a pas même l'esprit de se débarrasser d'un gluau. Sa tactique de défense est de se renverser sur le dos pour faire le moulinet à quatre faces et asséner un vigoureux coup de bec à la main qui va le saisir , et malheur au novice trop lent à la parade.

Je sais des personnes qui ont du plaisir à garder de ces oiseaux en cage où ils ne disent pas grand'chose , mais j'en connais aussi qui se plaisent dans la société des hommes forts.

Ici se termine le groupe des Jaseurs et des Ébourgeonneurs , espèces éminemment végétivores et frugivores , munies de becs d'acier , capables d'avoir raison des enveloppes de fruit les plus dures , mais généralement peu habiles à bâtir et n'employant que l'herbe et les racines dans la construction de leurs nids.

C'est à la suite des Gros-becs qu'il convient de faire figurer le groupe des Cardinaux , des Péroaires et des Commandeurs , qui sont de charmants oiseaux de volières , remarquables par l'éclat de leur plumage , la vivacité de leurs allures et la gaieté

de leurs chansonnettes. Presque toutes les espèces portent la huppe, ce qui les rapproche du Jaseur. Toutes ne dégorgent pas, mais celles qui sous ce rapport font exception à la règle générale remplacent ce procédé par un autre qui s'en rapproche beaucoup; elles épluchent et concassent les graines pour les servir à leurs petits. Le Commandeur qui est un oiseau jaune et vert, de la taille du Gros-bec, est tout proche parent du Verdier.

LE VERDIER. *Verdon* du Midi, *Vert montant* du Nord, *Bruant*, *Tarin-Bruyant*, *Fringilla Chloris* des savants.

Il importe de ne pas confondre le Verdier qui est un oiseau dégorgeur, qui fait son nid sur les arbres et qui produit en captivité avec la Serine, avec la Verdrière qui fait son nid à terre et ne dégorge pas, et ne peut par conséquent se marier avec la Serine. L'oiseau connu à Paris et dans les trois quarts de la France sous le nom de Verdrière, est le Bruant de haies dont il sera question plus tard. Le Verdier dont nous nous occupons pour le moment est un oiseau jaune et vert, un peu plus gros que le Pinson, qui vient immédiatement après le Gros-bec parmi les Granivores pour la puissance et la force de ses mandibules et qui ressemble assez pour le ton général du costume au Tarin. Les gamins de Lorraine qui sont de grands nomenclateurs l'ont appelé le Tarin bruyant, à raison de cette ressemblance compliquée de tapage.

Le Verdier est un assez joli oiseau dont il y a beaucoup de bien à dire. C'est une espèce innocente et sans fard, et qui n'a d'autre défaut que d'être trop confiante dans la loyauté de l'homme et de donner dans tous les pièges avec une facilité extrême, caractère commun à tous les êtres bons et naïfs, incapables de mentir et qui ont le cœur sur la main. Le Verdier accepte la captivité avec une philosophie admirable et il se prête complaisamment en prison à toutes les expériences matrimoniales qu'on veut tenter sur lui. Il vit autour de nos jardins l'été, et l'hiver autour de nos fermes; il émigre à peine au Midi par les froids les plus rigoureux.

Mais le Verdier engrène sérieusement dans l'ordre des artistes

supérieurs, virtuoses, architectes, tisseurs, vanniers, matelasiers, etc. Son chant, bien qu'un peu monotone, est un chant véritable, retentissant et sonore qu'il fait entendre presque sans interruption du matin jusqu'au soir pendant la belle saison. Son nid est déjà une œuvre d'art et qu'il est licite d'admirer, même à côté des produits merveilleux de la fabrique du Pinson et de celle du Chardonneret. Ce nid, très-compiqué, se compose, à partir de l'extérieur, d'une première corbeille en menues racines d'herbettes lâchement tissées et ornées d'une ruche de mousse destinée à marier la couleur de l'édifice avec celle du milieu verdoyant où il est assis. Cette première corbeille ou pailleasse en enveloppe une seconde d'un tissu de même étoffe, mais bien plus serré et plus fin, qui sert à son tour de support à un léger matelas de crin, admirablement ouvragé, feutré, enguirlandé, sur lequel reposent les œufs. Ces œufs sont au nombre de cinq, tiquetés de rouge sur fond gris bleuâtre. Le Verdier, qui aime le monde, niche volontiers sur les tilleuls des promenades publiques; et si je ne l'ai pas encore trouvé établi aux Tuileries ni au Luxembourg, j'en ai connu en revanche de nombreux ménages en province, à Versailles, par exemple, et bien plus fréquemment encore dans les allées des esplanades de toutes nos grandes places fortes du Nord, Lille, Metz, Strasbourg. Ces nids sont presque toujours dissimulés habilement dans la sombre épaisseur de ces bouquets de feuilles qui font éruption après le tronc des tilleuls à la suite des élagages pratiqués par la serpe. Le mâle aide valeureusement la femelle dans la bâtisse de ce nid, œuvre capitale dont l'achèvement complet n'exige pas moins de trois jours d'un travail assidu. Il lui sert de manœuvre pendant toute la durée de la besogne, lui apportant avec un zèle et une intelligence dignes des plus grands éloges les divers matériaux qu'elle lui demande, et ne s'interrompant dans sa tâche que pour lui chanter des chansons où il met toute son âme. C'est lui aussi qui la nourrit dans l'incubation et qui prend sur sa peine la plus lourde part de l'éducation de la famille, se chargeant de distribuer aux nouveaux-nés la nourriture de l'esprit après celle du corps. Bon fils, bon époux et bon père, est un témoignage

qu'on peut porter à *priori* de tous les Verdiers du monde et inscrire sur leur tombe. J'ignore à propos de quoi Buffon s'est avisé d'attribuer au pauvre volatile, la triste habitude d'enfouir.

Je dois faire ici, à propos de cette espèce jaune, une remarque très-intéressante et qui s'appliquera à toutes les espèces du groupe que nous venons d'aborder et qui est le groupe des illustres soprani, de ces grands artistes si habiles à façonner les étoffes précieuses en barcelonnettes mirifiques et à marier les sons en d'éloquents épithalames. On sait que le Serin jaune est un produit de l'art, c'est-à-dire un produit de l'industrie humaine, et que la couleur jaune jonquille est la note du familisme pur. Il est donc visible que le moule obtenu par l'homme est l'emblème le plus pur de l'amour maternel, ce qui se traduit en analogie passionnelle par cette phrase : « Le Serin est l'emblème de l'enfant gâté. » La couronne de plume que portent les jeunes Canaris est, en effet, un signe de royauté qui ne permet pas qu'on se méprenne sur la dominante passionnelle de l'espèce ; c'est comme si la nature avait écrit sur le front du petit oiseau la formule du ton du mode hypomineur : *le supérieur excuse aveuglément l'inférieur*. Alors, il résulte de cette attribution du titre supérieur de paternisme au Serin de Canarie que toutes les espèces qui sont en affinité morale avec lui, c'est-à-dire que toutes les espèces qui se marient avec la Serine, sont titrées en même dominante. Et cette remarque ne s'applique pas seulement aux trois espèces indigènes auxquelles je faisais allusion au début de cet alinéa, Tarin, Chardonneret, Linot, mais encore à cette foule immense de petits Granivores des autres parties du monde qui peuplent déjà les volières des riches amateurs, et grâce aux efforts de quelques-uns d'entre eux ne tarderont pas à s'acclimater sous notre ciel. Ainsi voilà cette série innombrable des Gros-becs, des Loxias, des Fringilles, que la science empirique avait proclamée indisciplinable, parfaitement classée, ralliée et différenciée d'un seul trait !

LE TARIN. Charmant petit oiseau de volière, à manteau jaune, illustré de plaques noires, compagnon de cage habituel du Serin

et du Chardonneret, espèces avec lesquelles on l'apparie avec une facilité extrême. Les métis qui naissent de la Serine et du Tarin sont féconds, vivent beaucoup plus longtemps que les autres et fournissent d'excellents musiciens. On en a vu qui frisaient le quart de siècle. Le Tarin qui niche communément dans certaines provinces du milieu de la France, et notamment dans les contrées riveraines de la Saône, ne se montre que fort rarement ailleurs dans la belle saison. En revanche on le rencontre partout, à dater de la mi-octobre jusqu'au premier décembre. C'est l'époque où la venue du froid le chasse du Nord, sa patrie, et le force à prendre ses quartiers d'hiver dans les pays voisins de la Méditerranée. Il repasse au printemps, mais ne suit pas la même route, car on n'en revoit pas au mois de mars la vingtième partie du nombre qu'on avait compté en novembre. Ses pérégrinations, du reste, embrassent une grande partie de l'hémisphère boréal de l'ancien continent, et même je suis très-porté à considérer comme de véritables Tarins les petits oiseaux jaunes et noirs qui sont inscrits dans les vitrines du Muséum d'histoire naturelle de Paris sous le nom de Chardonnerets de l'Amérique du Nord.

Les Tarins voyagent le matin par petites troupes de douze à quinze individus, qui s'annoncent de très-loin par leur sifflet d'appel, note perçante quoique flûtée et douce et semblable à celle du Bouvreuil. Leur vol est rapide et incertain comme celui des Linots avec lesquels ils ont de grandes similitudes d'allures. Il arrive très-souvent qu'en cette saison des brumes on les entend passer au-dessus de sa tête sans les apercevoir. Les Tarins s'abattent d'habitude sur la cime des aulnes où ils se tiennent tout le reste du jour. Les semences de l'aulne, renfermées entre des écailles comme celles des arbres verts, sont, en effet, la principale nourriture de ces petits oiseaux qui sont obligés de se pendre à l'extrémité des rameaux pour visiter les fruits sous toutes leurs faces. On les voit aussi, mais bien plus rarement, se jeter sur les massifs de chardons et de bardanes. Ils ne cessent de caqueter et de voler joyeusement d'une tige à l'autre pendant la durée du repas, puis à un coup de sifflet donné par le chef de la bande, tous prennent leur volée et font une pointe rapide dans

l'espace pour revenir la moitié du temps à leur point de départ. Si pendant qu'une compagnie est en train de déponiller un arbre, une autre se fait entendre dans l'air, elle est aussitôt conviée par une acclamation unanime et énergique à venir prendre sa part de la bonne aubaine offerte par le sort, et elle répond sans se faire prier à l'invitation fraternelle. Cette facilité extrême à accepter les invitations à déjeuner qui distingue le Tarin voyageur, comme tous les Granivores du reste, ne pouvait manquer d'être exploitée d'une façon cruelle par l'homme. Elle est cause que l'appelant fait tomber chaque automne des milliers de Tarins dans les filets de l'oiseleur. Heureusement que les pauvres petites bêtes sont si jolies à voir et à entendre, et font si triste mine à la broche ou à la casserole, que l'idée ne vient jamais à l'oiseleur de leur ôter la vie. Ajoutons que la bonne humeur avec laquelle les captifs semblent accepter leur position nouvelle et qui leur permet de se mettre à table une heure après leur entrée en cellule, ne laisse pas que de contribuer quelque peu à alléger le remords des bourreaux.

Règle générale : tous les oiseaux qui vivent sur les grands arbres, de semences dures et coriaces, font de piètres rôtis. Le Coq de bruyère, lui-même, quand il a trop abusé des tiges de sapin, prend un goût de résine qui détruit tous ses charmes.

Le nid du Tarin est encore un progrès sur celui du Verdier ; la mousse en est absente, le matelas de crin et le sommier de menues racines sont d'un tissu plus fin et plus serré, et j'ai cru y voir figurer un élément nouveau, la laine ou le duvet. Ce nid est caché avec un soin extrême dans le redan de l'enfourchure d'une grosse branche d'arbre vert et si bien dissimulé aux regards qu'il est à peu près impossible de le découvrir d'en dessous.

LE VENTURON. Espèce presque exclusive aux provinces du Midi riveraines du Rhône ; ambiguë entre le Tarin et le Serin de cage. La tendance au jaune absolu continue à se dessiner d'une façon formelle ; le sommet de la tête encore noir chez le Tarin passe au jaune chez le Venturon, ainsi que la poitrine et toutes

les parties inférieures du corps, y compris le croupion. La teinte de l'abdomen et celle du croupion sont un peu plus pâles, mais l'envahissement de la nuance citron est notable. Le manteau reste vert, les ailes à peu près noires, ourlées de lisérés jaunâtres avec un rayon de miroir de pareille couleur. Du reste, même innocence de mœurs et même régime que le Tarin. Le Venturon vit un peu moins exclusivement de semences d'arbres que ce dernier, et mêle plus volontiers à cette nourriture les menues graines des plantes herbacées. Gazouillement gracieux et intarissable. Les habitants du Midi appellent cet oiseau d'un nom barbare qui veut dire *violonneux*, pour l'habitude qu'il a de pincer sa chanterelle. Il niche de préférence sur les arbres verts; son nid est une œuvre d'architecture merveilleuse à la construction de laquelle il emploie les matières les plus riches et les plus délicates, la laine, le crin, le duvet. Aucune couche n'est trop douce pour les enfants gâtés. La femelle y pond ses cinq œufs et continue après avoir pondu à parer sa demeure, pour charmer les longues heures de l'incubation, pendant lesquelles le mâle la quitte à peine d'une seconde pour lui aller chercher sa pâture. Le Venturon est avec le Cini le moule de la série qui se marie le plus facilement avec la Serine. Originaire des pays méridionaux comme elle, et brûlé d'autant de feux, il n'a pas contre ces mariages de la main gauche les mêmes scrupules de conscience que les espèces du Nord, froides et morigénées, et il n'attend pas comme le Bouvreuil et le Tarin, que la Serine abjure la pudeur de son sexe pour lui faire des avances.

LE SERIN DE CANARIE. Pur produit de l'art, c'est-à-dire de la création humaine; moule inconnu dans la nature vivante et fort improprement nommé Serin de Canarie, puisque le Serin de cette île n'est pas jaune des pieds à la tête et ressemble beaucoup plus au Serin de Provence qu'au Serin de Hollande.

Pur produit de l'art, cela revient à dire, produit qui ne tarderait pas à dégénérer si on l'abandonnait à lui-même comme le blé, comme la pêche de Montreuil, comme le chien d'arrêt, ou

encore , que si par hasard tous les Serins appropriés par l'homme et élevés aujourd'hui dans sa demeure , s'échappaient de leur cage à la même heure , l'espèce aurait disparu de la surface du globe avant un demi-siècle. Par conséquent , j'aurais pu me dispenser de classer le Serin dit de Canarie parmi les oiseaux de France et le reléguer dans la catégorie des variétés dont je n'écris pas l'histoire. Mais l'espoir de tirer un parti avantageux de son introduction dans la série , pour le classement des espèces voisines , a été le motif qui m'a fait renoncer pour cette fois à ma pratique habituelle.

On dit donc qu'un navire qui venait des îles Canaries à destination de Livourne avec un fort chargement de Serins , fit naufrage sur les côtes de l'île d'Elbe , en l'an 1500 et tant , et que ces oiseaux s'étant échappés de leur prison , gagnèrent heureusement la terre , et trouvant le pays à leur convenance , s'y établirent et y multiplièrent promptement. On ajoute que l'affabilité des nouveaux débarqués , la grâce de leurs manières , la suavité de leur chant , et surtout leur aptitude précieuse à apprendre facilement tous les airs , leur acquirent en peu de temps une célébrité européenne. Si bien que l'engouement de tous les riches oisifs des cités pour cette provenance enchanteresse des îles Fortunées serait devenu si puissant et si universel , que le prix d'une paire de Serins de l'île d'Elbe aurait rapidement atteint des chiffres fabuleux , à la portée des seules bourses hollandaises. Et alors l'industrie de l'élève de l'espèce se serait localisée dans les Provinces Unies , à côté de l'industrie des tulipes et des jacinthes. Acceptons cette donnée telle quelle , étant plus facile d'y croire , comme on dit , que d'y aller voir.

Le fait est que s'il est un peuple qui ait à réclamer une plus large part que tout autre dans la création du Serin jaune , c'est le peuple hollandais. Aujourd'hui même encore , les plus belles variétés de l'espèce , les plus grandes , les plus sveltes , les meilleures chanteuses , les plus vives en couleurs sont dites *de Hollande* , et je ne vois aucune raison de ne pas considérer cette glorieuse attribution d'origine ; comme une sanction légitime de la reconnaissance publique. N'oublions pas de mentionner cepen-

dant que beaucoup d'autres contrées européennes réclament à juste titre l'honneur d'avoir contribué à l'illustration de l'espèce en développant ses talents. C'est ainsi que les Canaris de la ville d'Insruch, capitale du Tyrol, mère-patrie du *talaitou*, ont joui longtemps sur tous les marchés de l'Europe d'une faveur méritée ; faveur qui provenait de ce que la plupart d'entre eux tiraient leur origine d'un ancêtre fameux *qui chantait le rossignol*. C'est ainsi encore que les Canaris d'Angleterre se sont fait une brillante réputation mélodique à chanter la farlouse. Il m'est dur d'avouer que j'ignore complètement encore l'illustration spéciale des Canaris de France. J'en sais bien des centaines qui chantent l'hirondelle, mais l'article n'a qu'un prix fort médiocre aux yeux des amateurs.

Toute l'histoire du Serin des Canaries, du Serin d'avant la conquête, tient largement dans les trois faits qui suivent et dont deux sont déjà connus :

Il aspire au jaune absolu ; les petits portent la couronne. Les pères ont un grand bonheur à jouer à l'enfant, c'est-à-dire à se fourrer dans le nid, à côté de leur progéniture, puis à ouvrir le bec et à battre des ailes pour se faire donner la becquée.

Il est possible que des pères civilisés, que des hommes modérément titrés en paternisme et en intelligence aient besoin qu'on leur explique la signification de ces faits ; mais j'ose affirmer qu'il n'est pas une jeune mère à la hauteur de la mission sacrée que ce titre lui confère, qui ne tire facilement et à première vue la morale de l'histoire. Et, en effet, la tendresse immodérée des Canaris pour leurs nourrissons ne veut dire autre chose, sinon, qu'on ne saurait trop gâter et câliner l'enfant, le bourrer de trop de sucreries, le manger de trop de caresses, etc., principes de sagesse éternelle que Dieu a gravés de tout temps dans le cœur des vraies femmes. Or, il était difficile que celles-ci n'entendissent pas sur-le-champ un langage aussi clair, et qu'après l'avoir compris elles n'entourassent pas de leurs sympathies légitimes les charmantes créatures qui étaient en communauté d'opinions politiques avec elles... Maintenant soyez bien sûrs que si l'alliance contractée entre la femme et le Serin a été si complète, que ce-

lui-ci pour vivre auprès de sa protectrice a fait abandon absolu de sa liberté, cet acte d'abnégation étrange cache un secret dessein de Dieu, qui a voulu que le spectacle du ménage heureux de l'oiseau qui symbolise l'amour maternel élevé à la septième puissance, fût sans cesse sous les yeux de l'homme pour lui apprendre à chaque heure du jour les devoirs du père envers l'enfant. Les Harmoniens, qui pratiquent le dogme de la Suprématie infantine, attribuent justement la méchanceté des Civilisés à ce qu'on les fustige trop dans le jeune âge où la chair est si tendre et où l'instinct de la justice native se révolte si facilement contre l'iniquité du châtiment et l'abus de la force.

Tel père, tel fils; les Canaris qui n'ont reçu de leurs auteurs que des preuves d'affection quand ils étaient petits, sont tout naturellement portés à faire à leur progéniture ce qui leur a été fait, et l'idée de se conduire autrement ne leur est jamais venue que dans des cas exceptionnels, dits d'aliénation mentale, qui peuvent déshonorer quelques individus, mais n'atteignent pas l'espèce. On n'a peut-être pas d'exemple qu'il ait existé un commerce d'amitié entre des Canaris et l'une de ces mégères atroces, hontes de l'humanité, qui font périr à petit feu leurs malheureux enfants qui n'avaient pas demandé à naître.

Il est bien vrai que toute l'histoire analogique et philosophique, du Serin de Canarie peut tenir en trois lignes; mais cette vérité-là n'empêche pas qu'il ne reste pour les détails un volume plein d'intérêt à écrire sur cette espèce amie de l'homme et consolatrice entre toutes; car aucun autre petit oiseau à gosier de cristal n'occupe une aussi large place dans les affections de la jeune prolétaire, n'égaie de ses chansons joyeuses plus de taudis maussades, ne préserve tous les jours plus de pauvres anges déchus de la tentation du réchaud. Je regrette bien vivement pour mon compte que le manque d'espace m'interdise de me laisser aller aux élans de ma sensibilité et de ma gratitude envers ce doux charmeur du travail et de la misère, désireux que je serais de le venger des coupables dédains de la jeune fille du monde, qui n'a pas honte de préférer les criaileries odieuses du perroquet vert faux, ignoble emblème du légiste retors, aux notes

vives et perlées, aux fugues enthousiastes du Canari jonquille, emblème gracieux de la plus sainte des passions féminines. Pauvre société, hélas, que celle qui aime à se mirer dans les emblèmes de perfidie et de cupidité ! Pauvre société que celle où l'artiste de talent végète au fond des bouges, pendant que le hâbleur subtil sans foi, ni loi, ni style, habite les palais !

Il était encore dans mes vœux de ne pas clore cet essai si court sur les mœurs et coutumes du Serin de Canarie avant d'avoir fait ressortir les avantages immenses du système d'éducation publique en vogue chez l'espèce, système que les Harmoniens lui ont pris et dont ils ont tiré des résultats merveilleux ; système dont l'adoption toute seule suffirait peut-être aujourd'hui à sauver le vieux monde, mais dont il m'est totalement impossible de donner les détails.

Institution d'une double Grande-Maitrise de l'enseignement public, l'une Féminine, l'autre Masculine. Celle-là modulant en *mineur* et régissant souverainement la sphère de l'éducation proprement dite, de l'éducation *physique et morale* de la première enfance ; la sphère du sentiment, du juste, du gracieux, du tendre ; la sphère de l'éducation attrayante où s'apprennent les secrets de la parole élégante et facile avec ceux de la faisanderie, de la confiserie et de l'art d'élever les lapins et les roses, etc., où l'enfant en un mot est guidé vers le *bon* par la route du *beau*... Celle-ci modulant en *majeur* et embrassant la vaste et sérieuse doctrine de l'éducation *intellectuelle*, de l'enseignement secondaire et professionnel, poussant au *beau* par la route de l'*utile*. On comprend tout ce que doit faire perdre d'intérêt à un sujet de cette nature l'insuffisance d'un pareil exposé, mais on sent aussi la nécessité qui force l'analogiste de s'imposer certaines bornes en de trop riches matières. Et assurément que ce n'était pas pour demander au Serin de Canarie un modèle de constitution de l'instruction publique que je l'avais tiré de son île et classé, malgré lui, parmi les Granivores de France.

Le Serin de Canarie est le plus habile, le plus intelligent et le plus infatigable de tous les chanteurs à gros bec. Il est, à ce titre, le coryphée et le pivot de la grande série naturelle musi-

cale du Soprano. Il est en outre le prototype du groupe des Dégorgeurs dont nous sommes occupés à distribuer les genres. Or, tous ceux qui ont tenu en main le compas sériaire savent combien il est difficile d'opérer le calcul des distances hiérarchiques, quand on ne connaît pas la place du pivot et quelle lacune immense l'absence de ce numéro 4 laisse dans la série. Telle était précisément la situation où se trouvaient nos espèces de France, et c'est pour parer à ses périls que j'ai appelé l'intervention du moule glorieux. En le plaçant où je l'ai mis, je fais voir que le classement des espèces du groupe a été établi d'après l'ordre des affinités morales et physiques de chacune d'elles pour le type pivot. Ainsi de la séquence des trois oiseaux jaunes qui précèdent, le Verdier, le Tarin et le Venturon, lesquels vont se rapprochant de plus en plus de l'idéal jonquille. A partir de là, marche analogue, mais en sens inverse, et le premier moule de l'aileron descendant, le Cini, presque complètement semblable au dernier de l'aileron ascendant, le Venturon.

J'ai mentionné dans une note antérieure, page 17 de ce volume, ce fait intéressant que la femelle du Serin de Canarie chantait quand elle voulait et quand elle n'avait rien de mieux à faire. Tout porte à croire que ce don du chant a été accordé par privilège exclusif et spécial à toutes les femelles du groupe.

LE CINI. Serin de Provence. Front, poitrine, croupion jaune serin, ventre paille, manteau brun verdâtre, émaillé de taches noires, bec bombé, queue fourchue, natif du midi de la France, commun aux deux versants des Alpes; habitant des rives ombragées, des ruisseaux et des fleuves; amateur de mouron, de se-neçon et des menues graines; nid charmant, chant délicieux. Celui-ci est le plus proche parent du Serin de Canarie. Mêmes mœurs innocentes, même gentillesse, même grâce, même esprit de charité sociale que toutes les espèces voisines; même facilité à donner dans tous les pièges à la voix de l'appelant. Sédentaire dans quelques localités privilégiées du Languedoc et de la Provence. Émigre par delà les monts, à la venue des froids.

Le Cini , le Venturon et le Serin libre , sont des espèces si voisines l'une de l'autre qu'on les a souvent confondues. Cependant la différence de la forme du bec est assez grande entre les trois pour prévenir les méprises.

LE CHARDONNERET. Le plus vif , le plus joli , le mieux paré et le plus coquet de tous les oiseaux de France , le plus industriel aussi et le plus intelligent. Le Chardonneret est comme l'Alouette et le Rouge-gorge une de ces espèces précieuses sur lesquelles il faudrait se taire ou écrire un volume. Je ne puis ni l'un ni l'autre , hélas ! Mais ce n'est ni la bonne volonté ni les pièces qui me manquent pour faire le gros livre.

Les Grecs , plus heureux que nous dans la distribution des noms de bêtes , appelaient le Chardonneret l'*acanthide*. Rome adopta ce nom et Virgile l'a chanté. C'est la même expression que celle de Chardonneret , à la poésie près du vocable. On sait , en effet , que l'acanthé qui a fourni le modèle du chapiteau corinthien est une variété de chardon voisine de l'artichaut , plante toute neuve. Les Allemands , moins poètes que les Grecs , mais plus dociles quelquefois aux indications de la nature , ont aussi rencontré mieux que nous. Ils appellent le Chardonneret *Stiglitz* par harmonie imitative. C'est le plus rationnel et le plus joli de ses noms.

Le changement de costume du Chardonneret qui déserte décidément le jaune et adopte pour parure de chef le turban écarlate , annonce la tendance à s'éloigner du type pivot. Le Chardonneret se tient à la même distance de la Serine au delà que le Tarin en deçà. Il fait avec elle bon ménage , mais à la condition néanmoins que la princesse étrangère commence par l'encourager à oser. Il est essentiellement granivore et ne doit se passer la fantaisie de l'insecte que comme le Jaseur , au dessert.

Le ramage éclatant du Chardonneret se rapporte à son plumage ; sa grâce , sa gentillesse , son babil amusant en ont fait de tout temps les délices de l'enfance et la consolation des recluses. C'est le plus charmant des captifs , et après le Rouge-gorge , l'oiseau chanteur le plus familier et le plus ami de l'homme.

Pour un peu de caresses, quelques marques d'intérêt, quelques douces paroles, on lui fait chérir sa prison; il s'attache à son maître et surtout à sa maîtresse. L'esclavage à deux lui plaît plus que la liberté seule. Je connais à Paris une dizaine d'établissements de coiffeurs où voltigent librement parmi les faux toupets et les flacons de Portugal des Chardonnerets privés, prisonniers sur parole, et à qui l'idée ne vient jamais de prendre la clef des champs.

Plus heureux que beaucoup de ses semblables, le Chardonneret sait sa beauté et la soigne. Il se mire dans sa glace et se regarde faire, il s'écoute chanter. Dans les parterres qui sont ses demeures favorites et où il aime à nicher parmi les lilas et les roses, il pose en guise de fleur à la cime des jeunes pousses des pommiers qu'il courbe de sa pression légère et il s'y balance avec grâce pour étaler aux regards la dorure de ses ailes.

Il y eut sous le dernier règne, dans une petite ville de l'Oise, distante de 12 lieues de Paris, un Chardonneret dont l'intelligence dépassa la commune mesure et qui jouit très-longtemps dans son pays natal d'une popularité méritée. Il appartenait à un entrepreneur de messageries qui faisait deux fois par semaine le voyage de la capitale, et s'était habitué peu à peu à accompagner son maître en ses expéditions. Dans le principe, il se bornait à voltiger au devant de la voiture et à se reposer de temps en temps sur la bêche de l'impériale où siégeait le patron et d'où il s'échappait à l'occasion pour causer et batifoler avec les oiseaux de son espèce qu'il rencontrait sur la route. Mais il se fatigua bientôt de la lenteur du véhicule à quatre roues, et peu à peu il s'accoutuma à prendre les grands devants; à la fin il allait tout d'une traite annoncer la prochaine arrivée de son maître à l'hôtel de la grande ville, où il l'attendait tranquillement au coin du feu quand le temps était à l'orage et d'où il repartait pour voler à sa rencontre quand l'air était serein. C'était à chaque fois qu'on se séparait et qu'on se retrouvait une effusion intarissable de caresses et de félicitations mutuelles, comme s'il y avait des siècles qu'on ne s'était parlé. Ce charmant commerce d'amitié dura plusieurs années pendant les

quelles tout citoyen de la ville en question eut chaque jour sous les yeux la démonstration convaincante de cette vérité philosophique par nous si souvent formulée : que toutes les bonnes bêtes ont été créées pour aimer et pour servir l'homme et que l'ambition secrète des plus intelligentes est de se rallier à lui. Un accident dont on n'a jamais su positivement les détails mit fin à l'union édifiante de l'oiseau et de l'homme. Un enfant sans pitié abusa-t-il de l'innocence de la douce créature pour mettre la main dessus et lui tordre le cou ? Mourut-elle sous la griffe d'un émerillon affamé pendant qu'elle portait un message ? L'estomac d'un matou perfide lui servit-il de tombe ? Personne ne peut le dire, car personne ne fut là pour constater le crime. L'une des trois versions était la plus probable, mais l'imagination du peuple, amie du merveilleux, ne voulut pas accepter cette catastrophe commune, si éloignée de tous les principes de la légende ; et elle trouva plus naturel d'admettre que Sa Majesté le Roi des Français, voyageant un jour vers Compiègne et ayant entendu raconter en termes enthousiastes les prodiges de sagacité de l'humble volatile, fut soudainement atteinte d'un désir si violent de posséder l'oiseau phénoménal, qu'elle en fit offrir des sommes folles, auquel prix son maître le céda.

L'histoire du Chardonneret est pleine de traits d'attachement de ce genre, et son intelligence va de pair avec la noblesse de son cœur. Tout le monde sait l'innocence et l'honnêteté de ses mœurs à l'état libre ; le dévouement absolu du mâle à la femelle, l'amour de la famille qui caractérise l'espèce, la grâce et la gaieté de son langage, sont alent prodigieux d'architecte, et cependant l'étude du Chardonneret captif est plus intéressante encore que celle du Chardonneret libre.

Un Chardonneret captif s'étant aperçu qu'un méchant fragment d'échaudé, inattaquable pour cause de dureté et de vieillesse, s'était amélioré par suite de son exposition à une longue pluie, prit, à dater de cette expérience, l'habitude de faire tremper dans l'eau les aliments qu'on lui offrait.

Le besoin le plus vif du Chardonneret est d'échanger sa pensée avec ses semblables ; le régime cellulaire le tue, et quand il y

est condamné, on voit bientôt sa gaieté disparaître et le marasme de la solitude le prendre pour le conduire aux portes du tombeau. Or quelquefois on le guérit de ces accès d'humeur noire en trompant sa passion par un innocent subterfuge, en lui faisant cadeau d'un miroir qui reflète ses traits. La pauvre petite bête, en voyant manger son image, se persuade facilement qu'elle dine en société, et il ne lui en faut pas davantage pour lui redonner le goût de vivre.

L'intelligence du Chardonneret se lit dans sa physionomie éveillée, spirituelle, qu'encadre d'une façon si heureuse et si caractéristique sa couronne d'ardent écarlate, symbole de noble ambition. Son joli bec d'ivoire plus gracieux et plus effilé qu'aucun de ceux des espèces voisines semble bien l'instrument taillé pour créer des chefs-d'œuvre. La sveltesse féminine de ses formes lui confère le cachet d'élégance suprême. Il porte d'or en miroir sur les ailes, en signe de l'énergie de ses attaches pour les doctrines du plus pur familisme. Les deux plaques roux cendré qui décorent sa poitrine sont l'Ordre du Travail et celui de la Pauvreté.

C'est, en effet, un travailleur de premier ordre que le Chardonneret, un artiste qui, comme chanteur, ne reconnaît dans toute la série du Soprano qu'un rival et qu'un maître, le Serin de Hollande, et, comme constructeur, peut disputer hardiment le premier prix d'architecture aérienne aux plus célèbres maîtres du genre volatile, Lorient, Grive, Pinson, Rémiz et Mésange à longue queue. Son nid qu'il construit de duvet végétal, de crin, de laine et de mousse, est plus mignon, plus joli, plus petit et plus délicatement ouvré que celui du Pinson lui-même, qui sous d'autres rapports peut lui être supérieur. Il le fait en trois jours et sait tirer parti pour sa construction de toutes les substances soyeuses et cotonneuses qu'offrent le règne végétal et le règne animal. Aussi n'est-il pas rare de voir des Chardonnerets défaire leur bâtisse de fond en comble, lorsqu'ils viennent à trouver au milieu de leur besogne des matériaux plus précieux que ceux qu'ils avaient employés dans le principe. C'est ainsi qu'on a vu une paire de Chardonnerets changer de matelas trois fois dans

l'espace de trois jours, au gré du propriétaire d'un jardin ou ils avaient établi leur domicile. Le premier jour on leur offrit de la laine; ils s'empressèrent de composer leur matelas de cette étoffe. Le second jour on mit à leur portée de la ouate de coton; ils jetèrent dehors la laine et la remplacèrent par la substance végétale. Le troisième jour on leur proposa du fin duvet qu'ils acceptèrent encore; mais ils s'en tinrent là finalement, s'apercevant que leur bâtisse commençait à prendre des dimensions exagérées par suite de ces remaniements. Je me suis assuré par des expériences personnelles que les Chardonnerets en quête de matériaux de construction acceptaient le poil de lapin avec non moins de reconnaissance que le coton. J'ai su une fois dans le même jardin potager onze nids de Chardonnerets dont tous les matelas étaient faits de ces houppes soyeuses qui ornent les graines de salsifis. Or retenons bien ces détails, si caractéristiques de la dominante de l'oiseau.

Le Chardonneret unit donc aux grâces de la figure tous les agréments de l'esprit, toutes les facultés de l'intelligence, plus une foule de vertus du cœur.

C'est que le Chardonneret est l'emblème d'un ambitieux du plus haut titre, d'un artiste éminent, adorateur passionné du beau comme du bon, désireux de parvenir, de briller, d'éclipser les autres, disant bien, faisant mieux encore, mais avant tout honnête et ne voulant devoir qu'à son mérite seul sa fortune et sa gloire.

Le Chardonneret est né dans une humble condition, puisqu'il vit sur le chardon comme l'âne, emblème du porteur d'eau et ennemi du progrès. Il symbolise l'enfant du peuple, fils de ses œuvres, qui s'élève très-haut dans l'estime de la postérité par ses œuvres immortelles, mais qui personnellement et de son vivant ne doit recueillir que des privations et des tribulations de tout genre. Si veut la loi des sociétés limniques qui condamne les Prométhée, les Galilée, les Salomon de Caus à expier dans les supplices et dans les cachots les torts de leur génie. Le Chardonneret n'a jamais que les os et la peau. C'est l'espèce que le froid et la faim moissonnent le plus rapidement dans nos ru-

des hivers. Or le Civilisé, jaloux de témoigner au Chardonneret l'estime qu'il fait de ses talents, a inventé pour lui la *peine des galères*, châtiment odieux par son injustice et par sa barbarie, mais plus cruel encore au moral qu'au physique pour le noble travailleur qu'il ravale au rang de porteur d'eau, symbolisé par l'âne.

Heureusement que le Chardonneret a été doué par la nature d'une résignation à toute épreuve et armé de la patience qui est la moitié du génie. Cet éternel besoin de corriger, de refaire et de perfectionner son œuvre qui tourmente le Chardonneret en travail de bâtisse a torturé aussi tous les grands découvreurs. « Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage, » dit Boileau qui a raison de faire du travail patient de la lime la condition première des œuvres immortelles; mais le Chardonneret avait formulé ce précepte quarante siècles avant qu'Horace ne l'eût dicté à Boileau. Newton, qui avait fini par découvrir la loi de l'attraction sidérale en y *pensant souvent*, avait suivi aussi sans le savoir les instructions de notre oiseau.

L'histoire dit que Thémistocle ne pouvait dormir des lauriers de Miltiade. Il y a beaucoup de Thémistocle dans le Chardonneret, qui ne peut non plus fermer l'œil si quelqu'un de ses compagnons de volière sommeille plus haut que lui. C'est un travers d'esprit peut-être, mais l'ambitieux ne saurait se résigner à être confondu dans la foule. Il n'est à son aise pour chanter qu'à la plus haute cime de l'arbre ou de l'arbuste; il a à toute force besoin qu'on le regarde, même quand il travaille à son nid.

Ce besoin de s'élever au-dessus de la masse qui tyrannise le Chardonneret explique les déboires dont sa carrière est semée. Le peuple en général n'aime pas à reconnaître la supériorité de ceux qui sont nés dans son sein. Le menu peuple de la volière murmure donc tout bas contre les prétentions du Chardonneret à occuper la première place; les Serins de Canarie, les Tarins, les Linottes essaient même de la lui disputer; mais il triomphe sans peine de ces ligues innocentes. La fréquence de ces démêlés suffit néanmoins pour lui donner dans le monde le renom de mauvais coucheur. Tout autre est l'issue du combat quand la

Mésange s'en mêle. Il est plus facile au Chardonneret d'avoir raison de cent Linottes que d'une seule Charbonnière.

Il faut dire que cette Charbonnière est une intrigante de la pire espèce, avide d'autorité et de richesses, et à qui tous les moyens sont bons pour parvenir. C'est l'ennemie intime, l'antipathique naturelle, la bête noire du Chardonneret, à qui elle rend haine pour mépris, guerre pour guerre; et l'on se détesterait cordialement à moins. Le Chardonneret est, comme j'ai dit, fils de ses œuvres; la Mésange, au contraire, mange la cervelle aux petits oiseaux plus faibles qu'elle, et vit par conséquent de la pensée des autres. Le Chardonneret définit le droit de propriété, *celui de jouir du fruit de son travail*; la Mésange *le droit de jouir du fruit du travail d'autrui*. On sent qu'il n'y a ni trêve ni arrangement possible entre des champions de doctrines aussi opposées; mais jusqu'à présent, il faut le dire, la stupide sentence du sort a été pour la Mésange, l'affreuse petite cannibale qui enfouit comme le Corbeau, qui adore le suif comme un barbare, qui porte des griffettes comme un oiseau de proie, qui siffle comme la vipère, emblème de calomnie.

Les prétentions de la Mésange à occuper le rang suprême sont aussi ridicules que celles du Chardonneret légitimes; mais comme elle est mieux armée et comme elle ne se fait pas scrupule d'abuser de la supériorité de ses moyens d'attaque, il arrive que neuf fois sur dix le succès couronne ses manœuvres. Quand le cas exceptionnel se présente, quand il arrive par hasard qu'elle ne peut débusquer l'ennemi de sa haute position, la méchante petite bête, féconde en artifices, a recours à un subterfuge ingénieux pour prendre le dessus. Elle grimpe au plafond de l'établissement où le Chardonneret ne peut la suivre, s'y cramponne fortement de ses griffes crochues, se pend la tête en bas et dort dans cette attitude, narguant ainsi de ce poste suprême et jusqu'en sa défaite son vainqueur stupéfié. Audacieuse et rampante et l'on parvient à tout.

Que d'emplois supérieurs aussi et de grades et de fauteuils d'Institut usurpés par l'intrigue et volés au talent dans le monde des hommes! Et que d'apologues à écrire sur ce texte inédit de

l'antipathie invincible du Chardonneret pour la grosse Mésange!

J'engage toutes les personnes qui me lisent, et qui aiment les jolis oiseaux et veulent leur bonheur, à éloigner de leurs Chardonnerets les Mésanges charbonnières, vases d'impureté et calices d'amertume. Si les Chardonnerets eux-mêmes se montrent trop difficiles à vivre, qu'on les isole invisiblement dans leur cage, au milieu de la volière, de manière à conserver tous les charmes de leur société, tout en se préservant des écarts de leur dominante.

L'amour des chardonnerets dure autant que leur vie. On en a vu *prendre le deuil* à la suite d'une grosse peine de cœur et se retirer du monde, à l'instar de l'empereur Charles-Quint, qui, dégoûté de l'ambition et de la vaine grandeur, abdiqua le sceptre, pour s'ensevelir tout vivant dans le monastère de Saint-Just et y fabriquer des horloges. L'histoire dit que le regret de sa détermination prit quelquefois le monarque. Ainsi le Chardonneret qui a déposé sa couronne écarlate, signe de royauté, pour coiffer le voile noir, signe de renoncement et de deuil, revient quelquefois aussi sur la résolution que lui a dictée le désespoir et rentre en ses insignes.

Malgré tant de dons naturels, malgré tant de moyens de plaire, le Chardonneret n'arrive qu'en second dans les affections de l'analogiste. Il cède le pas au Rouge-gorge, emblème touchant du martyr de la foi sociale, et la plus noble, la plus dévouée et la plus héroïque de toutes les créatures ailées.

Le Chardonneret porte haut et s'admire dans son chant et dans sa beauté; il est bien le phénix des hôtes de nos jardins, mais il n'a pas comme le Rouge-gorge le front ceint d'une auréole orangée qui lui descend sur la poitrine et couvre toute la région du cœur d'un vaillant plastron d'enthousiasme. Il n'accourt pas au bruit de la cognée pour assister le pauvre bûcheron dans son travail ingrat; il n'accompagne pas le voyageur égaré dans les sentiers de la forêt solitaire. L'hiver, il ne vient pas comme le Rouge-gorge demander place au foyer de l'humble cabane; il ne proteste pas par ses douces chansons contre la rigueur du deuil universel. Il n'a pas non plus suivi le Christ au calvaire et

détaché une épine de la couronne du Rédempteur ; et les génies bienfaisants des campagnes ne lui confient pas leurs messages.

Je demande qu'on supprime la peine des galères pour le Chardonneret par un simple amendement à la loi qui protège les bêtes, la meilleure loi que nos législateurs nous aient faite depuis un demi-siècle, la seule du moins que j'eusse été heureux et fier d'entendre appeler par mon nom.

LE LINOT. Linotte de vigne, Linotte rouge, grande Linotte, Gyntel de Strasbourg, etc. Toutes ces espèces-là sont la même, et le nom sous lequel on les déguise ne leur convient pas plus au masculin qu'au féminin. *Linot*, pour dire l'oiseau du lin, comme on dit Chardonneret en français, *Carduelis* en latin et *Acanthis* en grec, pour dire l'oiseau du chardon.

Or, les savants qui avaient à baptiser cette espèce en latin l'ont nommée d'abord *Linota*, et puis *Cannabina* (c'est-à-dire mangeuse de chènevis), et ils ont obtenu de la sorte la mangeuse de graines de lin, qui vit de la *graine de chanvre*. Après quoi ils ont naturellement appliqué le dénominateur *Linaria* équivalent de linot au Sizerin ou Cabaret, une espèce voisine qui se nourrit particulièrement des semences et des bourgeons de l'*aulne*. On n'a pas la main plus heureuse que ces braves gens-là. Je fais observer, du reste, à raison de ces deux noms français tirés de la nourriture favorite, que le premier convient mieux au Chardonneret que le second au Linot, attendu que celui-ci se passe parfaitement de la graine de lin pour vivre, tandis que celui-là a l'habitude de ne considérer comme habitables que les contrées où le chardon, fléau de l'agriculture, étale avec orgueil sa végétation parasite. Pour mon compte j'ai vécu durant de longues années parmi de très-nombreuses républiques de Linots, dans un pays où j'en savais au moins cinquante nids chaque printemps et où la culture du lin était presque totalement inconnue. J'ai même remarqué que ces petits oiseaux préféraient généralement à tous autres les cantons montueux où abondent les genévriers et les buissons d'épine noire. Et tout le monde sait que le genévrier et l'épine noire sont les parures naturelles des terres en

friche, et que le lin se plaît exclusivement au contraire dans la plaine fertile, riche et bien cultivée. A supposer donc qu'il y eût eu nécessité de baptiser l'oiseau d'un nom de plante, j'estime qu'on aurait pu mieux choisir la marraine qu'on n'a fait. Mais rien n'empêchait certainement de le nommer d'un nom de couleur et qui eût fait image, comme par exemple gorge-amarante, ou amarante tout court. Si l'élégance et la clarté de la nomenclature eussent gagné toutes deux à la chose, où eût été le mal ?

Le Linot s'éloigne à tire d'ailes du type pivotale de la série. Il abjure la couleur jonquille et vise résolument à la rouge dont il se décore le poitrail et teint gracieusement sa calotte. Ce nouvel uniforme est l'accident le plus caractéristique de sa toilette ; tout le reste de son costume, à la réserve de quelques étroits sillages de couleur blanche à travers les rémiges et les couvertures, se fond dans cette nuance indécise et modeste que j'appelle l'humble livrée du travail et qui passe par toutes les nuances du terne, depuis le brun roux foncé des scapulaires du Moineau franc jusqu'au gris terreux et jaunâtre du manteau de l'Alouette. Le Linot se trouve placé à la même distance du Serin que le Verdier, et il est assez remarquable qu'il ait avec ce dernier de nombreux rapports d'habitudes, de régime et presque de voix, recherchant sa société dans les bons comme dans les mauvais jours.

Le Linot niche fréquemment sur les quenouilles des jardins attenant à l'habitation de l'homme et aussi dans les vignes ; mais sa demeure de prédilection est le buisson fourré du genévrier et de l'épine, où il bâtit près de terre un nid plus confortable qu'élégant et dans lequel le matelas de crin est trop léger et celui de laine trop épais. Cette bâtisse est l'ouvrage de la femelle seule, mais le mâle lui tient une compagnie assidue pendant toute la durée des travaux et l'aide avec tant de zèle dans la mesure de ses petits moyens qu'il est juste de lui savoir gré de ses bonnes intentions.

Le Linot se nourrit de toutes les menues graines des champs, mais principalement de celles des plantes textiles et oléagineuses, lin, chanvre, cameline, etc. On lui reproche quelquefois

aussi d'attaquer les bourgeons des arbres des forêts. Mais je suis sûr qu'en revanche le Linot fait bonne guerre aux insectes ennemis des vergers et que Dieu ne l'a pas poussé à nicher dans la vigne sans lui confier en même temps la mission de défendre la plante sainte contre les invasions de la Pyrale.

La confusion qui s'est faite dans les livres autour du nom de la Linotte provient de ce qu'on a pris quelques variétés accidentelles et locales de l'espèce pour des espèces réelles. Et comme la couleur de la robe de la Linotte n'était pas très-bon teint et qu'elle tendait fortement à passer à l'une des deux nuances génératrices du gris, l'occasion de l'erreur a dû se présenter fréquemment. C'est ainsi qu'on a eu d'abord une Linotte blanche et une Linotte à manteau sombre. On n'a pas donné un nom spécial à la première variété, parce qu'on a bien vite reconnu qu'elle n'était que fortuite, mais on a été moins réservé à l'égard de la seconde qui se reproduisait plus souvent et qui est devenue en Alsace le *Gyntel* ou le *Gentil* de Strasbourg, une prétendue Linotte noire à pieds rouges. Il y a eu ensuite la confusion motivée par la différence de taille, où l'on a fait naturellement de l'espèce la mieux nourrie et la plus riche la Grande Linotte de vigne, et de la plus pauvre la Petite. Enfin on a été jusqu'à trouver des différences d'espèces dans les différences de langage, comme si chaque région n'imposait pas pour ainsi dire son idiôme particulier et son accent à tous les indigènes, hommes ou bêtes, comme si le plus ou moins d'élégance et de pureté de la diction n'était pas une chose qui se prend. Je n'ai besoin que de citer une seule observation pour faire sentir la puérilité de la distinction.

Il est de notoriété publique, et tous les marchands d'oiseaux chanteurs le savent parfaitement, si les savants l'ignorent, que ces espèces délicates et sensibles subissent irrésistiblement l'influence du milieu social où elles vivent, et qu'il y a pour chacune d'elles dix méthodes de chant comme chez nous, et qu'il en est absolument du Linot, du Pinson, du Rossignol, etc., comme de la prima donna, du ténor et des autres premiers sujets du chant qui se tiennent parfaitement et acquièrent tant qu'ils tra-

vaillent sur les théâtres des capitales, mais qui perdent promptement et se rouillent en province.

Or on peut être un Rossignol barbare, un rustre, un malappris sans cesser d'être un Rossignol, de même qu'on peut, à la rigueur, naitre à Saint-Flour sans perdre le glorieux titre de citoyen français.

En somme, je ne connais en dehors de la Linotte de vignes que deux autres oiseaux de France qui méritent ce nom, le Sizerin dont il sera question tout à l'heure, et encore une Linotte à gorge rousse et à croupion rose, dite par quelques auteurs Linotte de montagne, qui ne niche pas chez nous, mais dans les pays du Nord, d'où elle émigre en nos climats plus doux en même temps que le Pinson des Ardennes.

La Linotte ne mue qu'une fois l'an, à l'automne, ce qui ne l'empêche pas de revêtir son costume de noces au printemps. C'est un charmant oiseau de volière, doux de mœurs, caressant, intelligent, docile, doué par la nature d'un organe enchanteur et susceptible de se perfectionner par l'étude. Il retient facilement les airs qu'on lui serine; il y en a qui sifflent, d'autres qui parlent. La Linotte vit très-bien et très-longtemps en cage, où elle ne tarde pas cependant à perdre ses brillantes couleurs; ce qui veut dire que sa place naturelle est bien dans l'intimité de l'homme, mais non dans une prison. Donnez à la Linotte au printemps ce dont elle a besoin pour bâtir, un peu de tranquillité l'été, un peu de grain l'hiver; assurez-lui un refuge contre la rigueur des longues nuits de janvier et de décembre, et elle acceptera d'égayer vos demeures toute l'année à ce prix.

On dit *tête de linotte* pour une tête vide et légère et qui tourne à tout vent, à cause de l'indécision et de l'inconstance d'allures qu'on a cru remarquer dans le vol de cette espèce. L'expression est vicieuse; la Linotte est vive et riieuse, babillarde, étourdie, confiante, et comme tous les enfants gâtés et les gens heureux d'être au monde, elle aime le mouvement pour le mouvement lui-même et ne tient pas en place; mais ce besoin perpétuel d'aller et de venir, cette démangeaison de joyeux caquetage dont elle est tourmentée, n'impliquent aucunement chez elle le

vide du cerveau ni le déçousu des idées. Peu d'oiseaux, au contraire, sont plus fermes en leurs principes et plus fidèles en leurs affections. La Linotte est l'emblème du chansonnier très-gai qui chante *sur la vigne*.

LE SIZERIN. Cabaret, petite Linotte, Serin de Lorraine. Plus petit que la Linotte; le manteau d'un cendré plus obscur; une charmante calotte rouge laque ou rouge cramoisi sur la tête; les deux parties latérales du col et de la poitrine, le ventre et le croupion, teintes de la même nuance, mais considérablement affaiblie et touchant presque au rose. Aucun des divers noms qui précèdent n'ayant de valeur intrinsèque et ne convenant à l'oiseau, les savants ont beaucoup écrit sur la question de savoir lequel était le meilleur; et personne naturellement n'a songé à baptiser l'espèce du nom de Linotte à tête rouge ou tête rouge tout court, le seul qui lui convint.

Le Sizerin est une jolie petite espèce qui porte la livrée de la Linotte, mais qui pour tout le reste, caractère, allures, régime, semble avoir été coulée dans le même moule que le Tarin au poitrail jaune et à la calotte noire. Elle ne niche pas en France; sa patrie, c'est-à-dire le pays où elle aime, est le Nord, le vrai Nord du Pôle, la région la plus hyperboréenne des trois continents d'Europé, d'Asie et d'Amérique. On la trouve au cap Nord, au Groënland et au Kamschatka où elle passe toute la saison d'amour, attendant que le froid l'en chasse. Elle commence à paraître dans nos provinces d'Artois, de Flandre, de Lorraine et d'Alsace, aux approches de la Toussaint.

C'est aussi l'époque que le Tarin a choisie pour ses voyages. Le Sizerin passe comme lui en petites bandes et à la même heure; il recherche comme lui les vallées humides plantées d'aulnes, se nourrit comme lui des semences de ces arbres, se suspend comme lui à l'extrémité des tiges pour inspecter les fruits, siffle ou caquette joyeusement comme lui en volant; bref, porte la manie de l'imitation de son modèle jusqu'à se précipiter tête baissée dans les pièges où il le voit donner. Il m'est arrivé bien des fois de rapporter de la même chasse le même nombre de

captifs de l'une et l'autre espèce pris sur les mêmes salades, au moyen du même appelant. Car j'ai oublié de dire que le Sizerin adorait la graine de salade et qu'il la préférerait même à la semence et aux bourgeons de l'aune dont il est si friand. Ce qui est cause que les maîtres l'ont appelé le *mangeur de lin*, *Loxia linaria* ou *Fringilla linaria*, le Bec de travers ou la *Fringilla* de lin, au choix. Je serais curieux de savoir si à nous autres barbares la Science pardonnerait de telles bourdes. Elle aurait au surplus raison de nous luer !

Le nid du Sizerin que je ne connais pas et dont je n'ai jamais entendu parler, est bâti de crin, de laine, de mousse et de duvet végétal et caché très-adroitement dans une enfourchure d'arbre vert ou de bouleau rabougri..... à l'instar de celui du Tarin.

Le Sizerin est, comme le Tarin et la Linotte, un joyeux compagnon, un amifanatique du plaisir, toujours en verve, toujours en belle humeur, mangeant et buvant à sa délivrance prochaine, une heure après l'entrée en cage, officieux, bon enfant, se faisant tout à tous, ne croyant pas déroger en s'alliant à une espèce voisine, habile aux tours de force du corps et du gosier, marchant la tête en bas sous le ciel de son domicile, et donnant des *ut* de poitrine d'un éclat formidable pour un si petit oiseau.

Ici finit le groupe des Dégorgeurs. Ici finirait la série des frugivores de France, s'il y en avait une, série qui débiterait par le Ramier et se terminerait au Sizerin. Le Sizerin, qui clôt le groupe des Dégorgeurs, est en même temps le dernier membre de cette corporation illustre des Maîtres Soprani, que je ne crains pas de nommer les *délices du genre humain*, après l'empereur Tite. Car Dieu ne versa jamais avec une pareille profusion sur aucune autre race ses trésors de vertu, de grâce, de joliesse, d'aptitude à toutes les jouissances spirituelles, de charme composé. Et il a eu soin en le faisant ami de l'homme de le faire *inmangeable*, *inmangeable* hors le cas de légitime défense contre la faim, inestimable don qu'il a refusé à l'Alouette, au Bec-figue, au Rougegorge et au Rossignol.

Ajoutez maintenant à cette masse de précieux privilèges celui

de la longévité. Gessner, qui écrivait il y a trois siècles, parle d'un Chardonneret qui avait vécu 23 ans; on en a connu depuis qui avaient dépassé ce terme. Et il y a mieux que des faits de longévité à rapporter de cette tribu favorisée du ciel. L'histoire naturelle de tous les pays lui attribue des traits d'intelligence quasi-canine. J'ai raconté l'histoire de ce Chardonneret de province qui faisait la messagerie de Paris à sa petite ville, de compte à demi avec son maître. Des écrivains dignes de foi ont vu maintes fois dans l'Inde des *Bengalis* dressés à rattraper dans sa chute rapide un anneau de métal qu'on leur jette en l'air et qui va toucher l'eau... D'autres qui s'amuse à faire des niches aux jeunes indouses, et leur *chippent* les piécettes d'or dont elles parent leur front, sur un mot de leurs amoureux... D'autres enfin, qui dans leur zèle pour la diffusion des lumières, illuminent toutes les nuits la façade de leur domicile, au moyen de vers luisants et de mouches phosphorescentes qu'ils fixent dans la muraille par un procédé ingénieux; spectacle évidemment renouvelé des Feux de Bengale et des lanternes de couleur en usage à la Chine. Arrêtons-nous ici de peur d'aller trop loin.

Perplexité cruelle! Quand je vois tant de Chardonnerets et de Tarins vivre des vingt ans en cage sans manger un insecte et sans en demander; tant d'écrivains affirmer que les Linottes sont exclusivement granivores; quand j'entends des ornithologistes de savoir et d'expérience comme M. Rossignol de Pierre me dire qu'ils n'ont pas encore eu la chance de découvrir une bête dans l'estomac d'un bouvreuil; quand je songe que le Coucou qui est exclusivement insectivore ne pond jamais dans le nid d'un Dégorgeur, je me prends quelquefois à maudire lâchement les scrupules qui m'ont détourné de croire à l'existence des frugivores français. Quand je considère surtout que cette série qui commence aussi par le Ramier et finit par le Sizerin est toute une avec celle des Dégorgeurs, laquelle se confond hermétiquement avec la série naturelle du Soprano, je me sens disposé d'avance à excuser ceux qui me reprocheront de n'avoir pas adopté pour l'ordre des Percheurs la division ternaire de préférence à la

quaternaïre : Frugivorie, Ambivorie, Insectivorie... Il est certain que cette méthode est la plus facile et la plus expéditive et qu'elle m'eût épargné, ainsi qu'à mes lecteurs, bien des phrases inutiles... Mais si par hasard ces frugivores n'en avaient pas été ! Si je vous disais que j'ai fait voir l'autre jour à un savant qui n'en pût croire ses yeux, que les Ramiers des Tuileries, les Frugivores modèles, étaient de forcenés *vermivores* à qui ne répugnait pas d'avaler de suite dix énormes lombrics !

Nous voici parvenus au second groupe de la série, un groupe peu populeux que nous appellerons, si l'on veut, des Fringilles, pour faire une position honorable à ce nom générique qui tient une grande place dans le vocabulaire ornithologique officiel, bien qu'à mes yeux son principal mérite réside en son insignifiance. Les savants certifient que ce nom-là vient du latin *frigus*, sous prétexte que les oiseaux de cette catégorie sont les amis du froid. Mais je fais observer qu'alors c'était *frigilles*, et non *fringilles* qu'il aurait fallu dire. Quoi qu'il en soit, puisque ce terme a une signification admise et qu'il est doux à entendre en sa désinence féminine, acceptons-le bien vite pour la rareté du fait.

Groupe des Fringilles. Deux genres ; six espèces.

Le groupe des Fringilles se compose de deux familles, ou plutôt de deux genres, dits du Pinson et du Moineau, renfermant en tout six espèces : Pinson commun, Pinson d'Ardennes, Pinson des neiges, — Moineau franc (domestique), Friquet (Moineau des champs), Soulcie (Moineau de bois).

Caractères généraux. Les Fringilles ne dégorgent plus comme les espèces du groupe précédent, et elles nourrissent leurs petits avec des insectes; elles ne peuvent par conséquent se marier avec les Serins. Les unes nichent sur les branches, les autres indifféremment dans les cavités naturelles des vieux arbres et dans les trous des murs. La plupart ont le naturel batailleur et donnent à la pipée. Courageuses, rusées et méfiantes, les Frin-

gilles se défendent vaillamment contre un agresseur plus fort qu'elles et évitent même les pièges de l'homme. Elles sont ambivores et changent de nourriture avec les saisons, insectivores au printemps, baccivores l'été, granivores l'automne, et gemmivores l'hiver. Cette complaisance et cette élasticité d'estomac, triplant et décuplant pour elles les ressources alimentaires du pays, elles sont volontiers sédentaires, et leur chair n'est pas tout à fait aussi sèche ni aussi coriace que celle des séminivores quasi-purs. Les Fringilles se réunissent en bandes innombrables dans la saison des froids et voguent de concert avec les Linots, les Bruants, les Verdiers, les Alouettes, etc. Vol peu soutenu, bruyant et lourd, ailes rondes, queue fourchue, bec conique, vigoureux et court. Plus épaisses de corsage et beaucoup moins rapides que les Seriniens.

Le groupe des Fringilles se distingue des deux qui l'entourent par des caractères si tranchés et si nets que je n'excuse pas les classificateurs d'avoir pu les confondre. Les Fringilles ne dégorge pas comme les Serins et ne nichent pas à terre comme les Bruants. Je m'abstiens d'indiquer une foule d'autres caractères séparatifs saillants et faciles à saisir.

LE PINSON. Encore un pauvre nom pour une espèce bien richement titrée, bien remarquable surtout par l'énergie de sa dominante caractérielle. Le Pinson est l'emblème de l'artiste jaloux, du chanteur épris de son art, mais jaloux de sa propre gloire, à un point qu'on n'imagine pas, jaloux à se briser la tête du succès d'un rival. Or, qu'y a-t-il de commun entre le caractère de l'oiseau et son nom?

Gai comme pinson est encore un de ces adages menteurs qui contribuent si déplorablement à enraciner les préjugés et les erreurs dans l'esprit des populations. Un oiseau gai, c'est le Tarin, c'est le Sizerin, le Linot, le Serin, un oiseau qui toujours frétille, sautille et babille, qui prend son mal en patience et le temps comme il vient, qui, comme le Chardonneret, mange devant sa glace quand il est seul, pour se faire accroire à lui-même qu'il dine en société. Or, le Pinson n'a jamais affecté ces

allures joviales; au contraire. Il s'observe constamment, fait tout avec mesure, réflexion et solennité; il pose, comme on dit, quand il marche, quand il mange, quand il chante. Au lieu de prendre le temps comme il vient, il se laisse aller à des plaintes mélancoliques pour peu que la pluie menace. La captivité le démoralise, le rend aveugle, le tue. Ce ne sont pas là des façons d'oiseau gai.

L'air que le Pinson chante n'est pas une élégie amoureuse, mais un air de bravoure qui attend des bravos. S'il manque son effet, il peste. Si quelque mâle voisin, possesseur d'un organe plus puissant servi par une meilleure méthode, menace de l'éclipser, son cœur s'emplit de rage; sa colère gonfle, éclate. Il se précipite sur l'intrus, la plume hérissée, la voix haute, l'attaque, le déchire, et, s'il est le plus fort, l'expulse du canton. Car trop souvent l'amour est en jeu dans ces luttes, et plus d'une jeune pinsonne, objet de l'ardeur de nombreux soupirants, attend pour faire son choix que la victoire le lui dicte. Si le sort du combat tourne contre l'agresseur, il s'exile lui-même et va bien loin cacher sa honte. C'est pour cela que les Pinsons qui habitent les forêts et les endroits déserts ont une si piètre voix. Ces barbares sont les fils des vaincus des joutes musicales que la défaite a bannis des vergers plantureux attendant au domicile de l'homme, séjours exclusivement réservés aux élus du talent. C'est par la même raison que les plus célèbres pinsons de France appartiennent aux provinces du Nord, provinces richement peuplées, richement cultivées, où le goût de la musique est répandu dans le sein de toutes les classes, où chaque ville un peu importante possède une société philharmonique, et où mon ami Henry Bruneel de Lille organise ces fêtes musicales splendides qui semblent un emprunt fait aux jeux olympiques d'Harmonie. Natif de Languedoc ou de Provence est une expression épigrammatique qui équivaut parmi les Pinsons à celle de *pignouf* ou de *pataud* parmi nous. Aussi l'immense majorité des Pinsons qui habitent le midi l'hiver, s'empressent-ils de remonter vers le nord, pour y prendre domicile d'amour, aussitôt que les grands froids sont passés.

La Flandre et la Belgique sont au Pinson d'Europe ce que les grands théâtres de Paris et de Londres sont aux plus illustres gosiers humains de cette même partie du monde. De même que la Diva dont le larynx perlé roule des notes d'or ne consent à déployer ses talents que sur ces vastes scènes où la roulade se paie à sa juste valeur : cent mille francs par an , plus les feux , les congés, les bravos enthousiastes, les avalanches de fleurs.... Ainsi le Pinson qui est de force à entonner cent fois de suite et sans se reposer sa ritournelle triomphale , ne donne tous ses moyens que devant des auditeurs capables d'apprécier son gosier sans rival et de le payer à son prix.

Car il y a des Pinsons qui chantent en public et qui luttent de la voix , comme les chevaux des jambes , et ces Pinsons atteignent des prix presque fabuleux sur certaines places du Nord. Et le combat de Pinsons est un jeu national aussi couru en Flandre que la course des taureaux en Espagne et la boxe en Albion... Et il existe dans notre département du Nord une foule de sociétés philharmoniques qui s'occupent exclusivement de l'éducation des Pinsons de combat et qui sont dites des *Pinchonneux*, du nom légèrement altéré de l'objet spécial de leurs études , qu'on prononce *Pinchon* dans le patois flamand. Et ces sociétés florissantes organisent chaque année pendant la belle saison , et dans chacun de leurs chefs-lieux , une série de tournois musicaux et de duels de larynx qui donnent lieu à des scènes plus émouvantes qu'on ne saurait dire et à des paris effrénés.

Trop heureux le Pinson si l'intérêt qu'il inspire , intérêt chauffé au rouge par l'amour-propre et la passion du gain , n'avait pas de fil en aiguille amené l'homme à se faire son bourreau !

En effet, le sort réservé à tous ces premiers prix de chant est d'être inhumainement privés de la lumière du jour. Leurs maîtres les aveuglent, soi disant pour les guérir de la distraction du regard qui nuit à leurs études , et afin de les abstraire totalement du monde extérieur. Ils prétextent aussi que le Pinson ne consentirait jamais à se montrer et à chanter en public , s'il apercevait le spectateur et les barreaux de sa cage. Et chose cruelle à dire, c'est tout au plus si la victime a l'air de s'affliger du traitement

barbare qu'on lui inflige, tant la preuve qu'on lui donne de la haute estime qu'on fait de son talent en lui brûlant les yeux a de consolation pour son orgueil d'artiste. Que je n'oublie pas de mentionner d'ailleurs cette circonstance intéressante que le Pinson est de sa nature sujet à s'*aveugler*... comme tant d'autres artistes.

Un malheur bien plus redouté du Pinson que la perte de la vue, ou plutôt le seul malheur qu'il redoute, est la perte de la voix. Aussi le rhume de cerveau le plus benin l'inquiète-t-il beaucoup plus que l'ophtalmie la plus grave.

J'ai assisté quelquefois dans nos cités industrielles du Nord à ces combats de chant dont je parlais tout à l'heure. Aucun spectacle ne m'a plus vivement ému, aucun ne m'a donné autant à réfléchir sur l'incroyable puissance du levier de la dominante passionnelle. Il m'a été impossible depuis lors d'entendre une ariette de Pinson sans éprouver immédiatement le besoin de m'attendrir sur le sort des martyrs de la gloire.

Le jour et le lieu du combat ont été fixés et annoncés par voie d'affiche. L'heure venue, on place les deux rivaux aveugles à six pas l'un de l'autre dans leur cage, et l'assemblée attend dans le plus profond silence le début des hostilités. Bien entendu que les signes d'approbation et d'improbation sont rigoureusement interdits dans ces représentations où il faut laisser croire aux acteurs qu'ils sont là tous deux seul à seul en face de la nature. Un des deux champions ne tarde pas à entonner son champ de guerre qui est aussitôt repris par l'autre, et la réplique de suivre la riposte, seconde pour seconde. A partir de ce premier coup de gosier la lutte est engagée, et elle tiendra jusqu'à ce que l'un des deux athlètes soit à bout de poumons. Le prix est à celui qui a le dernier mot. Dois-je dire que trop souvent, hélas! ce prix si glorieux, objet de tant d'efforts, cause de tant de veilles, est dérobé au plus digne par l'astuce et la fraude, et que la tricherie, qui est essor fatal de cabaliste en phase civilisée, déshonore la lice du chant, comme celles de la Course et de la Bourse, et que le Pinchonieux qui fait chanter ne se montre pas toujours plus délicat que le membre du Jockey-Club qui fait courir sur le choix des moyens de vaincre. Le procédé de gagegrie le plus en

vogue auprès des Pinchonnéux félons est celui qui consiste à appendre secrètement une cage de Pinsonne dans le voisinage du Pinson ennemi quelques jours avant la bataille. Le chanteur, qui ne sait pas le besoin qu'il aurait de réserver ses moyens, et tout entier au désir de plaire à la nouvelle venue, s'égosille : l'amoureux tue en lui le soldat, et l'heure du combat le trouve complètement énérvé. Alors tous ceux qui avaient spéculé sur son antique vaillance sont volés comme dans un bois. J'ai besoin de me voiler la face, quand je vois l'homme, mon semblable, exploiter la bonne foi d'un oiseau par d'aussi ignobles ficelles et dans un pareil but.

Tout le monde connaît cette courte phrase musicale du Pinson composée d'une sorte de prélude fugué suivi d'un trait final légèrement syncopé et que le patois lorrain traduit de cette façon : « *Fi fi les laboureaux, j'vivrons ben sans eux.* » Or, il y a de ces Pinsons aveugles qui la répètent huit cents fois d'une haleine ! Mais un virtuose de cette force trouve facilement preneur à cent et cent vingt francs.

Il arrive quelquefois que le vaincu tombe de fatigue sur place et ne se relève plus ; et quelquefois aussi que le vainqueur qui n'a distancé le vaincu que d'une note, s'affaisse sous son triomphe et périt sous l'effort comme le soldat de Marathon.

On a vu des Pinsons vainqueurs en cent batailles renoncer à l'art pour jamais... d'autres plus sensibles encore, mourir de douleur et de honte, à la suite d'un premier échec.

Ainsi, l'infortuné Raoul, le chevaleresque amant de l'infortunée Valentine, vainqueur en cent batailles aussi et chargé de couronnes, ne put se faire à l'idée d'abandonner au nouveau favori Aragld le théâtre brillant de sa gloire, pour aller cueillir d'autres palmes sur une scène étrangère et sous un plus beau ciel... et ses regrets furent plus forts que son âme et rompirent les liens qui la retenaient à son corps.

L'adage vulgaire a beau dire, l'oiseau qui prend ainsi son art au sérieux n'est pas un oiseau gai.

Mais je m'aperçois que je suis entré sans le vouloir au fond de

l'histoire passionnelle et analogique du Pinson, et que j'ai laissé courir ma plume à l'intérêt palpitant du sujet. Alors achevons cette histoire, puisque nous l'avons commencée.

Le Pinson est un oiseau éminemment cauteleux qui ne saurait se passer de la société ni des applaudissements de l'homme, mais qui sait parfaitement que tout n'est pas profit dans ses relations. De là sa défiance légitime. Aucune femelle d'oiseaux ne fabrique un nid avec plus d'art que la Pinsonne, et surtout ne s'entend à le cacher comme elle.

Ce nid est un chef-d'œuvre d'élégance et de dextérité, et à l'examiner de tout près, on comprend que beaucoup de connaisseurs le regardent comme un travail plus achevé et plus merveilleux encore que celui du Chardonneret. Non pas que les deux objets d'art diffèrent quant au fini et à la délicatesse de la main d'œuvre, en ce qui concerne l'intérieur, où les mêmes éléments précieux, la laine, le crin, la plume ont été façonnés en corbeilles d'amour avec la même supériorité de part et d'autre. La différence est toute dans le mode d'exécution du revêtement extérieur de l'édifice; et il est certain que la Pinsonne dépense en cette opération plus de talent que la Chardonnerette, étant poussée à mieux faire par son caractère soupçonneux. Celle-ci, en effet, qui ne lit rien dans son cœur qui lui fasse douter de l'innocence d'autrui, et qui ne pourra jamais comprendre que l'homme lui veuille du mal, ne s'occupe que de la question d'art lorsqu'elle bâtit son nid. Partant elle ne songe guère à en dérober la vue aux regards du passant; mais attendez que la Pinsonne futée qui sait que penser de la malice et de la perfidie humaines, commette de ces imprudences. Il ne lui suffit pas à celle-là que sa progéniture adorée repose sur la couche la plus molle, dans le berceau le plus splendide, sa tendresse maternelle a besoin de lui assurer la sécurité avant tout.

Dans ce but, l'ingénieuse femelle commence par choisir pour emplacement de sa bâtisse quelque enfourchure de maîtresse branche, sur un pommier moussu, un poirier ou un chêne. Elle en pose les assises dans la concavité du lieu, et à mesure que la bâtisse s'élève, elle en couvre la muraille extérieure d'un

placage de mousse jaunâtre ou de lichen argenté qu'elle détache du tronc même de l'arbre où elle a établi ses pénates. Elle pratique cette soudure de l'écorce du nid et de celle de la tige avec tant d'habileté et elle donne si bien aux deux surfaces par cet ajustement le cachet du même âge, qu'il est presque impossible de ne pas voir dans l'une la continuation de l'autre. On cite l'histoire d'une pinsonne condamnée par d'impérieuses circonstances à faire son nid sur un platane, et qui réussit à plaquer ce nid en mosaïque composée de fragments d'écorce de cet arbre. J'ai su certainement dans ma vie plus de cent et deux cents nids de Pinsons que je n'ai jamais touchés de l'œil. J'en découvris un une fois, à l'aide d'une échelle, qu'on avait eu l'impudence de venir me bâtir sous le nez à nu et à plat sur une basse branche de pommier quasi-morte et archi-moussue, à six pieds de terre tout au plus et à six pas de ma fenêtre, et qui n'était protégé contre la curiosité du public que par un simple rideau de toile d'araignée ou de chenille. Personne cependant ne sut le nid que moi, vérité presque invraisemblable et à laquelle ne voudront jamais croire ceux qui savent combien le secret d'un nid est pénible à porter.

Au lieu de procéder ainsi, la chardonnerette confiante attache négligemment son nid à l'extrémité des hautes tiges et laisse la laine déborder la mousse extérieure, comme pour mieux attirer les regards du passant. Voyez maintenant comme cette différence caractéristique des deux espèces qui se révèle à l'analyste dans une simple différence d'ornementation d'une façade, va ressortir plus manifestement encore de la comparaison des autres habitudes.

Le temps de l'incubation venu, le Chardonneret ose à peine s'éloigner de sa couveuse, va lui chercher à manger dans le voisinage et choisit pour lui parler d'amour la cime même de l'arbre où son nid est perché. Le Pinson cauteleux se garde bien d'imiter ces exemples; il a plusieurs tribunes et chacune d'elles est un poste d'observation distant de cinquante pas au moins de son mystérieux domicile. Ses roulades dépitent au lieu de renseigner.

Aussitôt que les jeunes Chardonnerets sont éclos, on voit le père et la mère s'empresser autour d'eux avec un grand tapage, heureux d'informer un chacun par leurs cris d'allégresse de la joie qui leur arrive. Survienne au milieu de cette folle ivresse le maraudeur en quête de larcin; qu'il cherche et il trouvera. On est plus réservé et plus discret dans l'autre espèce; on garde pour soi ses secrets de famille, et le père et la mère prennent de longs détours pour rentrer à leur nid qu'ils abordent en silence. Et à peine les petits sont-ils en âge de comprendre, qu'on leur apprend le sens de certains cris d'alarme qui doivent les prévenir de l'approche de l'ennemi, homme ou chouette, avec la manière de se conduire en pareille occurrence. Singulier apprentissage d'insouciance et de gaieté!

La saison des amours passée, le Chardonneret fidèle à ses antécédents donne en étourdi dans tous les pièges tendus à sa crédulité. Le vieux Pinson toujours en garde contre son premier mouvement, observe avant de répondre à la voix qui l'appelle, aperçoit la nappe insidieuse et s'esquive au plus vite, engageant vivement ceux de sa bande à faire comme lui. Mais s'il n'accepte pas toujours une invitation à déjeuner à l'automne, en revanche il ne refuse jamais un cartel au printemps. En cette occasion, sa prudence n'a plus voix au conseil; il est à qui veut le prendre, puisqu'il n'est plus à lui.

Par la richesse de son titre caractériel et par son amour passionné de l'art, le Pinson est encore un des ennemis nés de l'oiseau de nuit, symbole de la superstition et de l'obscurantisme. C'est dire qu'il répond avec fureur à l'appel de la touite (chouette) et donne à la pipée. Il est beau à voir en cette passe, l'œil en feu, la crête menaçante, sonnant de sa voix terrible l'ennemi de se montrer et le traitant de lâche, d'assassin de ténébreux... Le Pinson adore aussi la vendange en sa qualité de musicien.

Le Pinson est un bel oiseau surtout dans son costume de noées, car bien qu'il ne mue qu'une fois l'an, vers la fin de septembre, le soleil et l'amour s'unissent pour transfigurer glorieusement son plumage au printemps. Alors sa poitrine s'em-

pourpre de la rouge couleur du vin; sa calotte bleu cendré prend une teinte plus sombre, son bec du jaune pâle transite à l'ardoise.

Le Pinson nourrit ses petits de papillons, de chenilles et de menus scarabées. Les alliances qu'on a quelquefois essayé de lui faire contracter avec la Serine n'ont pas encore réussi, les parents ne pouvant s'entendre sur le genre de nourriture à donner à la jeune famille. On a fait couver des œufs de pinson à la Serine; elle les a amenés à éclosion, mais les nouveaux-nés n'ont pu vivre, faute de nourriture animale.

Les Pinsons se réunissent en troupes assez nombreuses vers l'arrière-saison et se mettent habituellement en route pour les contrées méridionales à la suite des pluies de l'équinoxe; mais leurs voyages ont plutôt l'air d'une partie de plaisir que d'une émigration véritable. Ils cheminent à petites journées, et stationnent fréquemment dans les vignes, dans les vergers et dans les champs voisins de la demeure de l'homme. Rarement les voit-on dépasser les frontières naturelles du Midi de la France. Les natifs de cette région y sont complètement sédentaires. On dit que les femelles des Pinsons passent avant les mâles, mais j'ai peur que cette opinion que je sais accréditée parmi les ornithologistes ne soit encore une erreur, provenant de ce qu'après la mue d'automne le costume des mâles diffère peu de celui des femelles.

A la pipée, quand nous étions petits, les anciens nous laissaient facilement les Pinsons pour notre part, et nous permettaient d'exercer sur ces maigres sujets nos jeunes talents culinaires. Ils tremblaient un peu plus de nous voir gâter les Rouges-gorges... Ce qui ne doit pas être une note très-favorable pour la chair des premiers.

Si l'on avait donné le Pinson à baptiser aux Peaux rouges des grands lacs, probablement qu'ils l'auraient appelé le *Gosié courageux*.

LE PINSON D'ARDENNE. Nom de famille absurde, surchargé d'un mensonge, car cet oiseau vient de la Scandinavie et non pas de la forêt d'Ardenne et il n'a jamais niché en France ou il

n'est que de passage deux mois de l'an, de la Toussaint à Noël. Il descend par grands vols dans nos provinces de l'Est, pénètre jusqu'au cœur du Languedoc, y fait un séjour d'une quinzaine et puis tout à coup disparaît, sans qu'on sache bien par où il passe. On dit que dans leur pays ces oiseaux chantent des airs de bravoure magnifiques; ceux que j'ai tenus en cage n'ont jamais justifié ce renom de talent que leurs compatriotes leur ont fait. On ajoute que leur nid bâti sur les sapins est comme celui des nôtres une merveille d'art et qu'ils aiment la semence de pin et les bourgeons des arbres comme leurs cousins de France. J'adhère facilement à cette opinion. On ne raconte rien par malheur des joutes de larynx de ces chanteurs du Nord, et ce doit être un oubli de l'histoire, attendu qu'il est impossible qu'il ne se passe pas dans le sein de cette famille au printemps quelque chose d'analogue à ce qui se voit chez nous dans celle des Pinsons.

Le Pinson du Nord qui arrive en ligne droite du pays des barbares dont il a conservé la touche dans sa mise et dans son langage, est plus facile à séduire que le nôtre, élevé en plein milieu de civilisation. On en prend des nuées aux filets, on en fait au fusil des abattis terribles. Leur chair finit par devenir mangeable, quand elle s'est corrigée par un mois de séjour en France, du principe d'amertume qu'elle tenait de la fréquentation de l'arbre vert.

Je connais peu d'oiseaux dont le plumage emploie autant de nuances et varie aussi fréquemment que celui du Pinson du Nord où le roux orangé, le noir luisant, le jaune d'or, le blanc pur s'amalgament et s'embrouillent dans un fâcheux désordre qui n'est pas un effet de l'art. Poitrail roux, ventre blanc, calotte et manteau de velours noir, queue idem sillonnée dans son milieu de filets blancs et bordée d'une frange de même nuance; le bec jaune l'hiver, bleu l'été avec la pointe noire dans l'une et l'autre saison. Au demeurant un moule d'assez riche prestance.

LE PINSON DES NEIGES. Niverolle, mieux nommé que le précédent; car il habite la région des neiges éternelles, en société du

Chamois, de l'Accenteur et du Lagopède, et ses chansons d'amour sont les dernières qui troublent le silence des champs de la mort. Douce voix, humble costume, capuchon gris, le bec et les pieds noirs, le mauteau brun, la robe blanche, les penes secondaires aussi et la queue, hormis les deux rectrices médianes qui sont noires. Le Pinson de neige réside pendant l'été aux dernières limites du règne végétal; il en descend l'hiver pour chercher sa vie dans les plaines. Sa demeure est en France aux cimes escarpées des monts de l'Isère et des Hautes-Alpes, au voisinage de la Grande Chartreuse. Il se retrouve au nord des deux continents, en société du Lagopède et aux latitudes dont la température correspond à celle des régions élevées qu'il habite chez nous. Mon pauvre ami Bellot l'avait rencontré sur les bords de la mer de glace où il a trouvé la mort, et lui avait parlé. Le Niverolle se nourrit là du peu de semences et d'insectes à qui le froid permet de se développer en ces mornes solitudes, papillons, graines alpestres, amandes d'arbres verts. Il fait son nid dans les crevasses des rocs avec la mousse des arbres et la bourre laineuse dont la robe des chamois se dépouille au printemps.

LE MOINEAU FRANC. Pierrot, Pierrette. Moineau, du grec *monos*, moine, solitaire... probablement parce que cette espèce se plait au sein des cités populeuses et recherche le bruit et la société. J'aimerais mieux l'ancien nom *passereau*, du mot latin *passer*, dérivé de l'infinitif *patis* qui veut dire *subir*, pour indiquer une nature passionnée, ardente, victime de son tempérament orageux.

J'envie sincèrement le talent des ornithologistes de renom qui réussissent à faire tenir en douze lignes, comme Temmyneck, l'histoire du Moineau franc.....

Une histoire qui raconte les causes de la grandeur et de la décadence de cent peuples, qui apporte des solutions inédites à la plupart des grands problèmes politiques et religieux qui ont agité le monde pendant cinquante siècles, qui soulève en passant plus de questions de climatologie, de météorologie, d'économie sociale

et agricole, que le Sirocco et le Mistral ne soulèvent de tourbillons de poussière parmi les craus et les steppes fumeuses de la Mauritanie et de la Provence altérées !... Je me sers à dessein de cette comparaison ambitieuse et légèrement hyperbolique pour appeler l'attention du lecteur sur deux fléaux atmosphériques qui ne sont pas étrangers au sujet que je traite.

Douze lignes, c'est à peu près la place qu'il me faudrait à moi, rien que pour écrire le sommaire des questions capitales qui se rattachent intimement à celle du Moineau franc !

Ne pouvant les aborder toutes, pour des raisons qu'il est inutile de déduire, je me bornerai à considérer l'histoire du Moineau franc dans ses rapports avec celle de la domination arabe et avec l'état actuel des malheureuses contrées d'Asie, d'Afrique, d'Europe sur lesquelles cette domination a pesé.

Je commence par relever l'oubli si impardonnable commis par tous les historiens modernes, dont pas un n'a jugé à propos de constater scientifiquement l'influence que la peur du Moineau franc exerça si longtemps sur les conseils des nations de l'ancien continent. Car cette peur fut universelle, et il n'est même pas bien sûr que les peuples les plus avancés de l'Europe en soient, à l'heure qu'il est, complètement guéris. Je lisais naguère encore dans un recueil de statistique fort peu édifiant : qu'on ne pouvait évaluer à moins de dix millions de francs ou de dix millions d'hectolitres, je ne sais plus lequel, la quantité de froment dont le Moineau faisait tort chaque année à la France. Or je ne mets pas en doute que cette assertion absurde n'ait trouvé de nombreux croyants. Vous avez beau dire au badaud que pour que le chiffre du dommage fût juste, il faudrait posséder d'abord un moyen sûr de calculer le blé que peut manger un moineau dans un jour et ensuite défalquer du total acquis par cette voie la somme des millions d'hectolitres sauvés de la dent du ver blanc et des autres vermines par la garde du Moineau franc ; le badaud plein de foi dans la statistique brute ne tient compte de vos raisonnements. Rappelons encore que les Économistes, une secte d'origine anglaise, supplièrent un jour le gouvernement de leur pays de mettre à prix la tête du Moineau franc dans l'intérêt de

l'agriculture, et que le gouvernement eut la faiblesse d'accéder à cette proposition dont il ne tarda pas à reconnaître la sottise. Je ne désire voir mettre à prix la tête de personne, mais je ne puis m'empêcher de dire que je connais une secte dont les principes ont été plus funestes au travailleur agricole que tous les moineaux francs du monde et dont il eût été beaucoup plus urgent et plus sage de débarrasser le pays.

L'histoire ancienne, c'est justice à lui rendre, comprit mieux la haute portée de la question que la moderne. Diodore de Sicile affirme positivement que le Moineau franc a chassé le Mède de sa patrie.

Mais de toutes les races dont la peur du Moineau a bouleversé la cervelle, aucune n'a apporté dans la persécution qu'elle a fait subir à l'espèce plus d'acharnement, de fanatisme et de tenacité que celle des enfants d'Ismaël.

Elle a déclaré la guerre au Moineau franc, guerre sainte ! Elle a fait de la question une question d'être ou de n'être pas.

La haine qu'elle portait au Moineau s'est étendue à l'arbre qui lui servait de domicile, et elle a voué la forêt et la verdure à la destruction. « Si l'arbre avait pu se plaindre, il aurait dit à l'assassin brutal : pourquoi t'en prendre à moi du mal dont je ne suis pas l'auteur ? » Mais l'arbre ne parle pas et il a laissé faire.

Jetez les yeux sur cette nappe immense de contrées comprises dans la plus riche des zones de l'ancien continent, depuis les rives de l'Indus jusqu'à celles du Tage et de la Duranee, en passant par la Perse, la Mésopotamie, l'Arabie, la Syrie, l'Égypte, les États barbaresques; partout le même spectacle attristera vos regards : la plaine aride et nue remplaçant les Edens et les jardins des Hespérides, partout la lèpre du désert dévorant l'oasis sur les pas de l'Arabe. Le Dieu de Mahomet a dit à ses fidèles de ne pas laisser au Moineau une branche où reposer sa tête, et les fidèles exécutent à la lettre les ordres de leur Dieu, à l'instar des Huns d'Attila qui se croient aussi commissionnés d'en haut pour punir les crimes de la terre et qui ne veulent pas que l'herbe repousse là où leurs chevaux ont passé.

La tradition orientale avait placé le Paradis terrestre au lieu

où jaillissaient les sources des Quatre Fleuves, en un coin fortuné quelconque de la Mésopotamie ; l'Arabe a mis un jour le pied sur ce sol plantureux et soudain les fleuves ont tari , les sables vitrifiés qui brûlent le regard ont enseveli sous leurs flots la prairie verdoyante et ses tapis de fleurs ; le souffle empesté du Khamsin a remplacé dans l'air les brises parfumées des orangers médiques et des lilas de Perse ; et ces vallées si belles au sortir des mains de Dieu, si belles et si amies de l'homme qu'elles lui furent assignées pour son premier séjour , ces délices de la terre sont devenues les champs de l'abomination de la désolation , les arènes du brigandage , les officines des exterminateurs , les foyers d'infection permanente et universelle du globe.

Ainsi en est-il advenu de toutes les terres promises de la légende antique , du Chanaan , de la Babylonie , de la Syrie , de l'Arabie Heureuse ; ainsi de l'Égypte des Pharaons et des Ptolémées , de la Numidie et de la Mauritanie de Salluste , où la tradition de l'Occident avait logé aussi un autre Paradis , certain jardin des Hespérides où croissaient des pommes d'or (oranges de Blida) gardées par des dragons aux langues flamboyantes. L'Arabe qui a peur du Moineau , l'Arabe au mauvais œil , est venu là , porté par la conquête , et le Sirocco , le Simoun , la peste et la misère y ont fait élection de domicile avec lui. Il a jeté le sort aux forêts et aux sources , et le désert s'est fait aux lieux où florirent jadis trois cents métropoles populeuses ; et les greniers du monde romain n'ont pu bientôt suffire à nourrir chétivement les quelques tribus de bandits nomades demeurés les seuls maîtres d'un sol déshonoré.

La preuve que c'est bien la peur du Moineau franc , cette peur et rien de plus qui a converti en déserts les plus riches contrées de l'ancien monde , des rives de l'Indus aux colonnes d'Hercule , la preuve que le ravage a bien été conduit par les mains de l'Arabe , c'est que les deux seuls pays d'Europe où ce peuple ait mis le pied ont subi la même métamorphose que l'Algérie , l'Égypte et la Mésopotamie. Je parle de l'Espagne et de la France des Maures.

Lisez dans les auteurs anciens et même dans Fénelon les mer-

veilles de la fertilité de la Bétique et les récits authentiques du bonheur paradisiaque dont jouissaient au temps jadis les populations innombrables de la péninsule ibérique, le plus riche de tous les pays d'Europe en forêts et en fleuves. Puis comparez cette Espagne d'autrefois, si humide et si verdoyante, terre de lait et de miel, avec l'Espagne de nos jours, si pauvre, si nue, si dépeuplée, si aride, brûlante l'été, glacée l'hiver; et demandez à votre raison la cause d'aussi fâcheux changements. Votre raison, si elle ose remonter aux vraies sources, ne vous répondra qu'un seul mot, un seul nom qui dit tout, l'Arabe... l'Arabe et sa peur du Moineau. Attendu que cette peur est une épidémie contagieuse, et que de l'esprit du musulman vainqueur elle a passé dans celui du chrétien vaincu, qui alors n'a plus eu de cesse qu'il n'eût rasé à blanc les monts dont l'épaisse chevelure protégeait les vallées contre les assauts redoublés des vents du Midi et du Nord et y entretenait une perpétuelle fraîcheur. La Sierra une fois achauvie, et le tabac à fumer et l'Amérique aidant, la ressemblance des vallées de la Bétique à celles de la Médie et de l'Arabie Heureuse n'a pas tardé à s'opérer. Le Sirocco et la Bise se sont partagé fraternellement le règne de l'atmosphère et s'y sont entendus pour faire se succéder aussi régulièrement que possible les deux extrêmes de chaud et de froid; et de si bon accord ont agi tous ces éléments de ruine, que l'infortunée péninsule en est devenue ce qu'elle est, c'est-à-dire la contrée la plus inhospitalière et la plus déchue de sa splendeur native, inhabitable faute d'eau et de moyens d'y faire la cuisine. Les voyageurs assurent qu'aux royaumes de Murcie, de Malaga, d'Alicante, qui passaient autrefois pour la fleur des jardins de la riche Bétique, les jardiniers d'aujourd'hui attendent quelquefois cinq ans qu'il leur tombe du ciel une goutte d'eau pour faire lever leurs choux. Il n'y a pas jusqu'à l'Amérique espagnole elle-même, vierge du Moineau franc, où l'aridité et le désert n'aient vaincu par la main des vainqueurs. Et je ne vois pas de terme à l'envahissement indéfini de cette misère et de cette sécheresse, puisque l'exécration du Moineau franc qui les a engendrées n'a fait que croître dans le cœur du peuple espa-

gnol, au fur et à mesure de la dégradation du sol de sa patrie.

On dit qu'au temps du bannissement des Maures, qui suivit de très-près la prise de Grenade, un des derniers bannis, avant de mettre le pied sur le pont du navire qui l'allait transporter aux plages marocaines, prit un Moineau franc dans sa main et le lança contre l'Espagne, le chargeant du soin de sa vengeance. La vengeance s'est accomplie, hélas ! La pauvre Espagne se meurt d'un préjugé arabe, en chantant dans son agonie ses triomphes sur le Maure !

L'Arabe arrêté raidé dans son vol vers le Nord par la hache de Charles-Martel, et forcé de rétrograder vers le Midi, eut à peine le temps de fonder quelques établissements éphémères aux bords de la Garonne, du Rhône, de la Durance, etc. Mais si courte cependant qu'ait été sa domination sur ces rives fertiles, elle a suffi pour inculquer le préjugé mortel au crédule indigène de ces contrées naïves. Et la guerre aux forêts et aux sources y est née comme en Espagne de la peur du Moineau franc, et l'ulcère malin de la craus et de la garrigue y a petit à petit dévoré la prairie, et les cimes des monts frontières, démantelées de leurs fortifications naturelles, ont livré la vallée aux outrages du mistral. Je n'achève pas la description de ces scènes monotones, le gibier disparu, la vigne déshonorée, la culture de l'olivier et de l'oranger réduite à des proportions ridicules, et les anciens Paradis de la Gaule, l'Occitanie et la Province romaine transformés en pays sauvages comme l'heureuse Bétique et les rives embaumées du Tage. J'ai besoin d'éloigner de mes yeux ce tableau affligeant sur lequel j'ai déjà précédemment versé tant de regrets et de larmes.

Ainsi la grandeur du désert raconte celle de la question du Moineau franc, et aussi le souffle brûlant du simoun, et l'haleine glacée du mistral, et peut-être même la lune rousse, fléau d'origine moderne, et les intempéries outrées... Ainsi la peur du Moineau franc est caractéristique de phase patriarcale et vice de sang chez la race arabe, race vouée de toute éternité à la routine, à la fainéantise, au brigandage, à la polygamie !

Que vous semble, en présence de ces considérations si larges

et si neuves, des prétentions de ces savants d'académies diverses qui vous donnent effrontément pour de vraies histoires du Califat, de la France, de l'Espagne, ou encore pour de vrais traités de climatologie ou d'économie agricole, de gros livres où il n'est pas dit un mot du Moineau franc ! Il est juste de convenir pourtant que la haine de l'Arabe pour le Moineau franc n'est pas tout à fait sans motifs. Seulement ces motifs accusent plus la paresse de l'homme que la voracité de l'oiseau.

Je n'apprends rien de nouveau à personne en rappelant que les Arabes, comme tous les patriarchaux, vivent sous un régime de communauté où la terre n'a point de maître. Là, chaque membre de la tribu reçoit chaque année de la régence communale le droit d'ensemencer une certaine quantité de terrain dont l'étendue est proportionnelle aux besoins de sa famille. Or, l'Arabe, qui considère le travail comme un acte déshonorant et qui aime mieux se laisser mourir de faim que se déshonorer, se borne naturellement à cultiver le moins qu'il peut ; et il résulte de sa paresse que tous les Moineaux du canton, étant forcés de s'abattre sur les minces parcelles cultivées au temps de la moisson, y causent un dommage notable. Le remède à appliquer à ce mal est fort simple. Il consiste à décupler l'étendue des terrains cultivés, et non à raser les forêts. Par le moyen du produit décuple, en effet, le dommage est réduit des neuf dixièmes et devient insensible ; ou plutôt la part de grain que le Moineau dérobe peut être considérée comme celle qui lui revient de droit dans la récolte, à titre de conservateur et de gardien d'icelle.

Du reste, si l'Histoire et la Science ont manqué au Moineau franc dans les âges modernes et se sont manquées à elles-mêmes, la Poésie, la Science et la Littérature antiques l'ont noblement relevé de ce dédain injuste. Le Moineau de Lesbie est l'honneur éternel de la littérature du grand siècle de Rome ; la Déesse des amours attelle des moineaux à son char ; la Mythologie et l'Écriture Sainte requièrent en une foule d'occasions le témoignage de l'espèce.

Pline démontre fort bien d'abord et par des calculs très-

savants que Vénus a bien fait de prendre pour attelage un couple de moineaux francs. Seulement le grand naturaliste montre un peu d'ignorance en affirmant que, dans cette espèce, le mâle succombe habituellement avant la fin de l'année qui l'a vu naître, épuisé par les voluptés et les douleurs rhumatismales goutteuses. Je soupçonne également Scaliger et Aldrovande d'avoir exagéré ses prouesses amoureuses. Le moineau vit quatre ans et plus en liberté, et j'en ai connu personnellement un qui vécut sept ans, moitié libre, moitié captif; ce qui prouve que cette question de longévité est encore à revoir. Disons d'ailleurs qu'un moineau qui ne vivrait que quatre ans, aurait pendant ce temps élevé dix à douze familles et que l'on a toujours suffisamment vécu lorsqu'on arrive au bout d'une carrière aussi honorablement remplie. Considérons, en outre, que le Moineau franc vit plus vite que la plupart des autres oiseaux, absorbant dans un temps égal une quantité d'oxygène bien plus considérable. Or l'absorption de l'oxygène est à proprement parler l'acte qui constitue la vie, puisque c'est l'acte qui donne au sang sa chaleur et aux artères leur jeu qui mesure le temps.

Les anciens supposaient que l'Épervier avait découvert l'intensité de la chaleur interne du Moineau franc et que cet oiseau de proie avait l'habitude de prendre tous les soirs un Moineau franc l'hiver et de le tenir toute la nuit contre sa poitrine en guise de chaufferette, le laissant échapper au matin sans lui faire aucun mal. Les oiseaux de proie de nos jours paraissent moins versés dans la thermométrie.

Si le Moineau franc a les passions très-vives, ce que je ne conteste pas, du moins est-il juste de reconnaître que jamais l'ardeur de ses sens ne l'entraîne à enfreindre ses devoirs conjugaux. Il meurt où il s'attache, triple mérite à lui. La belle gloire aux cœurs froids de demeurer fidèles!

Les livres saints, ai-je dit, rendent justice au moineau. Le Psalmiste chante sa piété et celle de l'hirondelle qui choisit comme lui pour élever ses petits la maison du Seigneur. Le *Lévitique* veut que le lépreux guéri offre à Dieu une paire de Moineaux francs, en témoignage de purification et de retour à la

santé. Le luthérien Holem établit entre la dévotion de cet oiseau et celle d'un certain évêque catholique un rapprochement qui n'est pas favorable au prélat, « car le moineau, dit l'hérétique, se réveille avant l'aurore pour chanter les louanges du Très-Haut, tandis que vous, monseigneur, il faut vous arracher de force au sommeil pour vous faire dire votre messe et bien longtemps après que le soleil est levé. »

Hérodote, le père de l'histoire profane, fait jouir le Moineau franc de l'amitié des dieux, comme David et Moïse. Il raconte qu'un industriel qui faisait le commerce des oiseaux, était occupé un jour à dénicher les Moineaux francs d'un temple de Lydie, lorsque soudain une voix menaçante sortit du fond du sanctuaire et causa un tel effroi au ravisseur qu'il descendit de son échelle la tête la première et se fit beaucoup de mal. Pline, qui croit comme moi que le Moineau franc est l'ami de l'homme, cite à l'appui de notre opinion le fait de ce pierrot qui, poursuivi par un émérillon, s'insinua vivement dans le paletot de Xénocrate. Nous avons pour nous encore le fameux jugement de l'Aréopage dont je n'abuserai pas. Mais de tous les écrivains de l'antiquité, Plutarque est celui qui a le mieux compris le caractère et la portée d'esprit du Moineau franc. L'illustre auteur de la vie des hommes célèbres avoue avec candeur dans la vie de Sylla que ce fut un moineau qui prédit le premier la venue de la guerre civile qui devait inonder Rome de sang. Un jour que les Pères Conscrits délibéraient sur un sujet très-grave dans la chapelle de Bellone, un pierrot s'offrit tout à coup aux regards de l'assemblée, tenant en son bec une cigale, — une cigale dont il fit deux parts, l'une qu'il donna aux Pères Conscrits, l'autre qu'il emporta dans les champs. Ce qui annonçait clairement (c'est l'histoire qui parle) qu'il y aurait prochainement bataille entre les cigales (propriétaires fonciers) et les moineaux francs (citadins)... Or l'événement ne tarda pas à justifier la parabole anatomique du prophète.

Ainsi dès le temps le plus brillant de la république romaine et bien avant Plutarque, le Moineau franc symbolisait l'habitant des cités.

Ils voyaient juste dans les rapports des êtres, ces enfants du jeune monde; le Moineau franc est, en effet, l'emblème de l'habitant des cités, mais de l'habitant des cités jeune âge, tranchons le mot, du gamin.

Comme tous les gamins, le Moineau se teint facilement de la couleur locale, empruntant son langage, son faire, ses allures, au milieu où il vit. Paris est le séjour favori des flâneurs, des viveurs, des diseurs spirituels, la ville des causeries attrayantes et des plaisirs qui usent. Le gamin de Paris n'a pas son pareil dans le monde; le moineau de Paris non plus.

Le moineau de Londres est triste, fumeux, convenable, mais froid et empesé comme son pays natal. Celui de Rome et celui de Madrid portent une robe plus chaude de ton, mais ils manquent d'entrain et de spontanéité. C'est à Paris qu'il faut étudier l'espèce.

Querelleur, conteur, godailler, goguenard, pillard, bavard, effronté, familier, mutin, mauvaise tête et bon cœur: voilà le moineau de Paris. Courte et bonne est sa devise. J'ai vu le moineau né en avril prendre femme au mois de juin.

Le moineau parisien le mieux élevé et le plus sociable est celui du Palais-Royal; le plus heureux, sans contredit, est celui du Jardin des Plantes, qui est à la vraie source pour en apprendre de tous les pays et de toutes les couleurs et qui prélève une dime copieuse sur la nourriture des pensionnaires ailés de l'établissement, y compris Martin l'ours. Il y a beaucoup de bien et aussi un peu de mal à dire de l'espèce, qui possède toutes les vertus, mais aussi la plupart des défauts de son emblème, lequel est un des sujets historiques les plus délicats à traiter.

Le moineau de Paris vous mange volontiers dans la main et vous paie facilement votre gracieuseté par un bon mot ou une gentillesse. Ainsi du gamin de Paris.

Le langage du Moineau franc brille peu par l'élégance et la distinction, mais il est expressif. On en peut dire autant de celui du gamin qui tient même à ses fautes. C'est ainsi qu'il s'ostine à écrire rue *Rochoir*, en place de *Rochechouart*, sous prétexte

que pour se conformer de tout point à l'autre règle, il serait obligé de dire mon *mouchechouart* au lieu de mon mouchoir. Le piaulement peu harmonieux du Moineau s'appelle pépiement.

Il est rusé, narquois, futé comme son emblème; il a l'air d'écouter avec un plaisir infini les paroles de l'appelant et du pipeur, comme le gamin le boniment de l'artiste en plein vent; puis au moment de payer s'esquive. Il sait le dessous des ficelles, des nappes et des raquettes, et les nargue en disant quelque chose qui ressemble au fameux mot : *Connu*.

Il s'éloigne peu des lieux où il est né, demeure fidèle à son toit, à sa famille et à ses habitudes. Ce n'est jamais non plus de son propre mouvement que le gamin de Paris quitte son quartier natal; et s'il n'est pas toujours fidèle à sa famille, c'est qu'il a trop souvent de graves raisons pour cela.

Le Moineau franc a la passion du hanneton, du raisin, des fruits rouges, des gâteaux de Nanterre; l'autre aussi.

Il adore la maraude et trouve aux fruits volés une saveur que n'ont pas les autres. Il fait semblant de n'avoir pas connaissance des arrêtés de la police municipale et goûte un malicieux plaisir à prendre domicile sur le chapeau ou sur la manche du mannequin empaillé qu'on place dans les cerisiers en guise d'épouvantail. Le gamin préfère aussi et de beaucoup les chaussons de pommes et les pruneaux non achetés aux autres, et le respect de l'autorité est le moindre de ses défauts. C'est-à-dire que tous deux professent en matière de propriété et de gouvernement des doctrines que je ne puis m'empêcher de qualifier d'anarchiques, et qui les mènent trop loin.

En effet, ce besoin de narguer l'autorité, de pénétrer dans les enceintes réservées malgré les défenses de la police, et de mystifier le propriétaire, qui est dans les habitudes de l'espèce emplumée, se retrouve fréquemment dans les faits et gestes de l'autre. Le gamin parisien est enclin aussi à vexer le bourgeois, l'homme posé, établi, et le chapitre de ses démêlés avec cette corporation puissante n'est pas le moins réjouissant de tous ceux de la grande histoire des guerres de pauvre à riche. Mais ce penchant pervers porte rarement bonheur aux deux espèces.

Un monsieur entre deux âges, décoré et visiblement établi, sort un jour du magasin de Chevet, porteur d'un cantaloup superbe, au moment mal choisi où par le plus grand des hasards un gamin à tous crins, lancé à toutes jambes, rasait le seuil du célèbre établissement. Un choc terrible a lieu; le bourgeois de ce coup va mesurer la terre, se scindant en trois parts. Il se relève furieux, rallie son gibus, son légume, se frotte les genoux et cherche de l'œil sur qui décharger sa colère. Il avise l'ennemi qui, dans la prévision de l'orage, s'est déjà retranché derrière la colonne voisine, poste propice aux détours, et qui l'attend fièrement dans sa garde de bataille, l'air moqueur, la main gauche appuyée sur la hanche, la droite épanouie, le pouce à la hauteur des narines. Cette attitude provocante exaspère au plus haut degré la rage de l'offensé dont la face changeante passe subitement du rouge rose au rouge blanc. Il éclate en gesticulations menaçantes, en injures inutiles; mais son melon qu'il est contraint de tenir embrassé gêne sa pantomime. Le gamin saisit soudain l'image, et de ce son de voix et de ce geste qui n'appartiennent qu'à cette institution : « Tiens! c' monsieu Saint-Denis, dit-il, qui porte sa tête dans ses mains! »

Très-bien, la foule a ri. Mais le lendemain, notre héros, enivré et poussé à mal par son succès de la veille, tombe au milieu de ses camarades, le chef paré d'une superbe casquette de drap bleu, flambante neuve. Ce luxe de coiffure, qui n'est pas dans ses habitudes, suscite parmi l'assistance un étonnement profond mêlé d'un double sentiment d'envie et de curiosité. « Cré nom, la superbe cassiette! Y en a-t-il des gas qu'ont la chance! » Ainsi parle l'envie. « Qui donc qui ta donné ça? » Ainsi s'exprime la curiosité malicieuse.—« Qui qui m'a donné ça, eh! c'est personne donc, c'est moi qui m' la donné. — Ta parole d'honneur que c'est toi qui l'as achetée toi-même. — Puisqu'on te le dit; est-il drôle? — Combien qu'a te coûte? — Ça, par exemple, j' sais pas. — Elle est bonne celle-là, dis donc, Chose, en vlà un qui n' sait pas s' que s' qu'il a acheté coûte. — Et comment que j'aurais pu l' savoir, puisque l' marchand dormait...

Et les gens d'esprit de rire encore. Et c'est ainsi que la fâ-

cheuse habitude ou l'on est à Paris d'excuser les fautes les plus graves moyennant un trait spirituel, finit par perturber le sens moral aux gens et par conduire les plus honnêtes à des actes qui ne *le* sont plus.

Je m'accuse publiquement d'avoir volé cette histoire de casquette à mon respectable ami M. Joseph Prudhomme (Henri Monnier), qui l'avait peut-être lui-même prise sous son chapeau ; mais la morale est de moi.

Il est écrit au premier article de la Constitution des Moineaux francs de Paris que tous se doivent mutuellement secours et assistance. Ils n'ont garde de manquer à cette prescription. Ils s'avertissent diligemment l'un l'autre de la présence de l'oiseau de proie ou du piège caché sous les cerises. Un des leurs est-il pris au trébuchet ou enlevé par un matou, aussitôt tous ses camarades s'empressent d'accourir à son aide et tentent parfois d'incroyables efforts pour le tirer de peine. Exposez sur votre fenêtre un pauvre petit Moineau qui ne mange pas encore seul, et toutes les mères et tous les pères du voisinage, voire des jeunes du mois dernier, se feront un plaisir de lui apporter la becquée. Les grandes dames des villes font bien semblant de s'attendrir aussi sur le sort des nouveaux nés que leurs malheureuses mères exposent sous le porche des églises ; mais les grandes dames des villes ne pratiquent la charité qu'à la condition qu'on en parle, et elles ne se disputent jamais comme les Moineaux francs le soin de nourrir elles-mêmes l'orphelin.

Les principes de l'assistance fraternelle sont en honneur aussi parmi les francs gamins, qui ont même un langage à eux pour se signaler mutuellement le sergent de ville ou le garde champêtre, et qui sont capables de traits de dévouement incroyables pour délivrer leurs captifs. La charité, hélas ! est de pratique si nécessaire et si habituelle dans la vie du pauvre monde qu'il n'y a que les riches qui aient eu l'idée d'en faire une vertu.

Il n'est pas sans exemple que des querelles légères se soient élevées entre Moineaux francs pour une bouchée de pain, comme parmi les gamins pour un trognon de pomme ; mais combien il est moins rare encore de voir ces ennemis généreux s'em-

presser d'oublier leurs querelles pour se faire part de toute bonne aubaine qui leur tombe du ciel! Eunapius raconte qu'il connaissait un homme qui comprenait parfaitement le langage des oiseaux, comme le visir du sultan Mahmoud. Cet homme avisant un jour sur le toit d'une maison une foule considérable de Moineaux qui causaient chaudement d'une affaire, eut envie de savoir le sujet de la discussion, et prêtant l'oreille, entendit que le principal orateur invitait l'assemblée à se transporter au plus vite vers l'une des portes de la ville où venait de sombrer une voiture chargée de grains. Or, quelques-unes des personnes qui avaient été mises par l'interprète au courant des débats, s'étant rendues sur le théâtre de l'événement, pour vérifier la justesse de l'interprétation, furent stupéfiées de voir que l'homme et le Moineau avaient dit vrai. Ainsi l'oiseau témoin de l'heureuse catastrophe n'en avait pas voulu garder le secret pour lui seul.

Un des bonheurs du gamin de Paris essentiellement gobe-mouche et flâneur est de se réunir aux siens à certaines heures du jour, en un carrefour quelconque, pour deviser de choses et d'autres. Semblable habitude est entrée dans les mœurs des Moineaux des villes, qui tiennent presque tous les jours pendant la belle saison un conciliabule à cinq heures. Comme on n'avait jamais rien pu savoir de ce qui se disait dans ces réunions où tout le monde parlait à la fois et répétait toujours la même note, l'idée vint naturellement d'y voir une singerie du régime parlementaire et une épigramme mordante de l'oiseau railleur à l'adresse de nos orateurs. Mais cette explication spécieuse a cessé d'être soutenable, depuis que de profondes recherches historiques ont amené la preuve que cette institution des clubs de Moineaux francs était antérieure de plusieurs siècles à la naissance du représentatif. La seule explication acceptable à donner de cette coutume me semble être : que si les Moineaux francs aiment à se réunir, c'est pour être beaucoup ensemble.

Le Moineau est un oiseau brave qui meurt et ne se rend pas, et se défend avec un courage héroïque contre des ennemis dix fois plus forts que lui. J'en ai vu, tout jeune, un du Palais Royal

qui força un roquet à la retraite en le pinçant violemment aux narines , aux grands applaudissements des polissons de la place et de plusieurs Moineaux perchés sur les arbres voisins. Beaucoup d'écrivains accordent aussi une valeur héroïque aux gamins de Paris , surtout au lendemain des émeutes réussies.

Les Moineaux sont surtout susceptibles d'attachement et de reconnaissance , comme le trait suivant le démontre. Un soir que je traversais les Tuileries , au retour d'une visite aux cygnes du grand bassin , mes yeux furent tout à coup tirés en haut par un tumulte étrange. C'étaient des trombes épaisses de Moineaux francs qui tourbillonnaient dans l'espace au-dessus des grands arbres , comme emportées par des vents de tempête , et qui remplissaient l'air de tapage et de cris. Je reconnus sans peine à l'accent douloureux et plaintif de ces voix qu'un immense malheur venait d'arriver à l'espèce , et à force d'écouter , je parvins à comprendre la cause du bruyant émoi. C'était Maria Stella qui venait de mourir , Maria Stella qui fut pendant de longues années la providence des Ramiers et des Moineaux francs des Tuileries ; la même qui s'est plainte dans un livre d'avoir été changée en nourrice contre le roi Louis-Philippe. Maria Stella habitait , rue de Rivoli , au quatrième étage , un appartement à balcon où elle avait fondé une table d'hôte pour la société d'élite des Moineaux parisiens , qu'elle recevait tous les jours , à heure fixe. Or , il y avait déjà deux jours que les fenêtres hospitalières de la salle à manger ne s'étaient ouvertes , et que les pensionnaires affligés n'avaient aperçu leur hôtesse , et la douleur de son absence était la cause de leurs gémissements. Leur deuil dura huit jours.

On cite encore parmi les traits d'affection et de dévouement du Moineau franc l'histoire touchante de celui qui suivit son malheureux maître , un pauvre soldat condamné à mort , jusqu'au lieu de l'exécution et demeura courageusement perché sur son épaule pendant la fusillade.

Je dois dire maintenant que le Moineau familial , celui qui entre chez vous et en sort quand il lui convient , a un défaut très-grave , celui d'une ponctualité excessive pour les heures de repas. Il est presque aussi exigeant que Louis XIV et n'aime pas à at-

tendre. Fourier en savait quelque chose. Une fois que le plaisir de la conversation l'avait retenu chez une parente au delà de l'heure prescrite, l'homme de génie se lève tout à coup comme frappé d'un remords, consulte sa montre et s'écrie avec un accent de désespoir non joué : *Dix minutes de retard, je suis perdu.* — Comment cela, et que voulez-vous dire? interroge la parente effrayée à son tour; qu'y a-t-il? confiez-nous ce secret redoutable. — Il y a, il y a... que mes moineaux sont dans ma chambre qui m'attendent depuis dix grandes minutes, et que je ne vais pas savoir quel mensonge inventer pour excuser un oubli aussi impardonnable. — Ce qui est impardonnable, c'est de faire de pareilles peurs aux gens pour de méchantes petites bêtes comme ça. Envoyez-les promener vos moineaux, s'ils ne sont pas contents.—C'est très-facile à dire, reprend l'auteur du *Nouveau Monde*, s'esquivant à la hâte, mais on voit bien que vous ne connaissez pas ceux à qui j'ai affaire. Je ne les avais manqués que d'une minute l'autre jour et j'en ai eu pour une bonne heure de semonces et de reproches à subir.

Il est aussi d'observation quasi-universelle que le gamin se montre plus ponctuel pour l'heure des repas que pour celle du travail, ce qui n'a rien de blâmable, puisque les trois quarts des travaux en civilisation sont essentiellement répugnants.

Le gamin n'ayant pas encore endossé la robe virile est en deçà de la série d'amour et en dehors de ce sujet d'étude. Ici finissent en conséquence tous ses rapports avec le Moineau franc; le reste de cette notice n'a trait qu'à celui-ci.

Le nid du Moineau franc, celui qu'il bâtit sur les arbres, en haut des peupliers, n'est pas une merveille d'architecture; le travail en est grossier, les matériaux communs, les détails incorrects, les dimensions absurdes. Le Moineau est peut-être de tous les oiseaux du monde celui qui, proportionnellement à sa taille, se construit la plus vaste demeure. Son nid, de forme ronde comme celui de l'écureuil, n'occupe guère moins d'emplacement que ce dernier ou celui de la pie. Mais l'œuvre ne pêche pas, tant s'en

faut, sous le rapport du luxe, si elle laisse beaucoup à désirer du côté de l'art et du goût. Cette espèce de botte de paille défaits, mal peignée, sans lien, qui se découvre facilement d'une distance de deux kilomètres, renferme dans son intérieur une chambre sphérique, splendidement lambrissée des plus précieuses étoffes, plumes, duvet, soie de lapin, c'est-à-dire que je ne connais pas de berceau plus confortable ni plus chaud que celui-ci, et où les petits soient plus à l'aise. On trouve fréquemment parmi les démolitions de ces bâtisses des fragments de journaux voltairiens et des pièces d'étoffes rouges, affiches non équivoques des dangereux principes dans lesquels le Moineau franc élève sa famille, et que j'ai déjà dénoncés.

Ces principes, en effet, joints au goût passionné du Moineau franc pour les appartements chauds et lambrissés de plumes, sont les causes qui l'entraînent à faire à l'Hirondelle toutes sortes de misères et d'odieuses chicanes pour l'expulser de son domicile, lequel réunit à tous les avantages du nid du Moineau franc celui d'être tout bâti. On dit que l'Hirondelle se venge parfois de l'envahisseur de sa propriété en l'y murant et l'y faisant mourir du supplice des Vestales. Je désire pour l'exemple que le conte soit vrai, mais ne l'espère pas.

Le ménage des Moineaux francs, quoique très-édifiant par l'ardeur mutuelle des époux et par leur tendresse sans bornes pour leur progéniture, n'est pas toujours exempt de ces légers nuages qui troublent le ciel d'azur des unions les mieux assorties. Madame est d'humeur exigeante et de service difficile et houspille fréquemment Monsieur, sous prétexte qu'on la néglige. Mais ces querelles durent peu et malheur en tout cas à l'officieux voisin qui s'avise de s'interposer entre les parties belligérantes pour mettre le holà; car nos deux amoureux se raccommodent aussitôt et profitent de la circonstance pour tomber à grands coups de bec sur l'intrus de malheur et pour lui apprendre à se mêler de ce qui le regarde. Ainsi procèdent les époux Sganarelle de Molière et les époux Colin de Béranger, mettant en pratique la maxime que vivre en paix c'est vivre en bêtes.

J'ai dit que toutes les Fringilles nourrissaient leurs petits avec

des insectes. Ce régime est surtout de rigueur dans les huit premiers jours qui suivent la naissance, et paraît indispensable pour faciliter l'éruption des plumes. Ces insectes sont généralement des papillons, des chenilles, de petits scarabées. Cependant le Moineau franc ne craint pas de s'attaquer au hanneton, et il en immole de vastes hécatombes. C'est pourquoi j'ai eu raison de dire que l'espèce servait dix fois plus l'agriculture par la grande destruction qu'elle fait des ennemis des arbres et des moissons, qu'elle ne lui nuisait par sa passion pour l'orge et le blé tendre. Et attendu que cette passion n'a pour se satisfaire qu'une douzaine de jours par année, les calomniateurs qui ont écrit que le Moineau franc mangeait deux boisseaux de blé pendant ces douze jours, sans compter ce qu'il en gaspillait, ont dit une sottise grosse comme eux.

Les Moineaux francs sont richement titrés en familisme, et il n'est pas une âme sensible qui n'ait été émue au doux spectacle des soins affectueux, de la protection et des caresses dont le père et la mère entourent leurs petits longtemps encore après qu'ils sont sortis du nid. La passion des enfants est si universelle et si développée dans l'espèce, que des millions de jeunes en sont annuellement victimes. Mettez à la portée d'un Moineau de deux mois un Moineau de quinze jours enfermé sous une mue et faites que le captif réclame le secours de l'assistance publique, le libre n'hésitera jamais à pénétrer dans l'enceinte perfide pour apporter la becquée à l'autre et faire de la charité maternelle un apprentissage qui lui coûtera la vie; car le Moineau de grain jeune âge est tout à fait mangeable, et sa capture paie l'oiseleur de ses frais. Ici comme chez le Pinson, il a fallu attaquer la dominante passionnelle de l'espèce pour triompher de sa défiance naturelle.

Ainsi donc, et à bien prendre, il n'y aurait à articuler contre le Moineau franc qu'un seul grief sérieux, celui qui est relatif à ses opinions sur le droit de propriété, et à ses démêlés fréquents avec les hirondelles. Et encore a-t-il à faire valoir de nombreuses circonstances atténuantes à l'encontre de ces deux accusations. Il dit, quant à la seconde, que les méchants procédés

dont il use envers l'Hirondelle de fenêtre ne sont que les représailles légitimes des extorsions, des expropriations et des avanies de tout genre que lui fait subir journellement le Martinet, la grande Hirondelle des tours, sa bête noire, qui ne se gêne pas non plus pour expulser le Moineau franc de son domicile et pour lui voler ses matelas en gros et en détail. Quant à la première, il excipe de la contagion de l'exemple des mœurs civilisées qu'il a constamment sous les yeux et qui lui représentent sans variante aucune l'infortuné travailleur exploité, rançonné, exproprié par la paresse et le parasitisme. Ce qui m'étonne, moi, en effet, ce n'est pas que le Moineau franc des grandes capitales ait emprunté quelques vices à l'homme, c'est que son cœur soit demeuré aussi pur et sa fidélité à ses serments aussi inébranlable au sein de ces bourbiers immondes où se développent avec tant d'énergie tous les genres de putréfaction morale, la soif du gain, le mépris des sentiments tendres, l'infidélité amoureuse, l'apostasie et la vénalité.

A ceux de mes lecteurs qui seraient tentés de se plaindre de la longueur exagérée de cette notice, je réponds que l'écrivain consciencieux n'est pas maître de son sujet, et que j'avais besoin d'acquitter une dette de reconnaissance contractée il y a bien des années envers le Moineau franc... le pauvre Moineau franc, ce souffre-douleur-né de l'inexpérience enfantine, qui fut avec le lapin blanc mon unique reconfort, mes uniques amours au collège, au temps non regretté où le pion ennemi m'enseignait avec tant de succès à maudire le travail, la grammaire et l'autorité.

LE FRIQUET. Paisse, Minchot, Cendrille, Moineau des champs, qu'on aurait dû appeler Moineau de puits, parce qu'il aime à nicher dans la sombre profondeur de ces édifices. Un peu plus roux et un peu plus petit que l'autre, sans tache noire sur la gorge. Son nom de *Paisse* lui vient de *passer*; celui de *Friquet* de l'habitude qu'il a de frétiller sans cesse. Il aime mieux les champs que les villes, les trous d'arbres que les trous de murs. C'est l'ennemi le plus terrible de la cigale qu'il atteint dans les

airs à de grandes hauteurs. Il ne diffère pas plus du Moineau franc par les mœurs que par le costume, et ne vaut pas une histoire à part. En l'empêchant beaucoup de dormir et en lui répétant tous les soirs deux ou trois monosyllabes, on le force à les retenir, mais il a la mémoire courte et manque fréquemment de parole.

Les Moineaux qu'on appelle Cisalpins et Espagnols, ne sont pas des espèces distinctes, mais de simples variétés du Moineau franc dont le soleil du Midi a *culotté* le teint.

LA SOULCIE. Moineau de bois. Cette espèce, assez rare et assez insignifiante, est un peu plus grande que le Moineau domestique; elle habite exclusivement les forêts où elle niche comme les Mésanges dans les trous des vieux arbres. La Soulcie vit parfaitement et se marie même en captivité. Ses allures, ses façons d'agir en cage semblent calquées sur celles du Moineau franc. Le mâle monte la garde tout le jour sur le goulot du pot de moineau cloué à la muraille qu'on lui a assigné pour domicile et où sa femelle couve. Il force tous les autres oiseaux de la volière à se tenir à distance respectueuse de ses foyers, et fond avec impétuosité sur quiconque viole sa consigne. Les blessures qu'il fait sont terribles. J'ai vu de pauvres Chardonnerets et de pauvres pinsons se retirer piteusement de ces batailles, éclopés pour le reste de leurs jours. Comme la Soulcie ne chante pas et peut se manger à la rigueur, il y a micux à faire avec elle que de la conserver. Sa robe est parfaitement semblable à celle du Proyer ou de l'Alouette, si ce n'est qu'on y remarque à la partie supérieure de la poitrine un bel écusson de couleur jaune, en signe de la tendresse que l'espèce porte à ses petits. La Soulcie est sédentaire dans tous les pays chauds de l'Europe, et voyageuse ailleurs. Je n'en ai pris que deux ou trois en ma vie à la pipée ou à la tendue, en huit ans de pratique féroce de cette attrayante industrie.

Groupe des Bruants. Neuf espèces.

Le groupe des Bruants se distingue de celui des Fringilles et de celui des Alouettes qui l'enceignent par des caractères séparatifs faciles à déterminer. Les Bruants nichent à terre, portent le pouce très-long et sont excellents à la broche pour se distinguer des Fringilles. Ils chantent mal et perchent beaucoup pour se distinguer des Alouettes. Leur palais est en outre orné d'une protubérance osseuse *sui generis*, qui leur sert de signe de reconnaissance certaine parmi toutes les espèces. Le nom de Bruant, qu'on leur a donné, ne vaut guère mieux que celui de Fringilles ou d'Alouettes. S'il est pris du bruit de leur vol, il ne trace pas une ligne de démarcation sensible entre ce groupe et le précédent dont la plupart des espèces, le Friquet notamment, ont le départ bruyant et émotionnant de la Perdrix, du Faisan et de la Bécasse. Les savants ont métamorphosé ce méchant nom français en une dénomination latine tirée du grec, *Emberiza* qui veut dire je ne sais plus quoi. Le bec des Bruants, fort et conique comme celui des moineaux, s'en distingue complètement par la disposition des mandibules qui laissent entre elles une sorte d'hiatus à leur base et dont la supérieure est moins large que l'inférieure. La queue est fourchue comme dans tous les autres groupes de l'ordre.

Le groupe des Bruants de France comprend neuf espèces dont une, l'Ortolan, est célèbre dans les fastes de la gastroscopie.

Les Bruants nourrissent exclusivement leurs petits avec des insectes. Leurs nids sont bâtis avec assez d'art de fénasse légère et de crin, et sont parfaitement cachés. Le Proyer et l'Ortolan sont un peu de passage; les autres sont sédentaires; l'illustration de la famille est toute dans la délicatesse de quelques-uns de ses membres qui aiment mieux lutter à qui mangera le plus qu'à qui chantera le mieux. Les Bruants ne sont ni aussi querelleurs et méfiants que les Fringilles, ni aussi faciles et confiants que les Alouettes.

LE BRUANT DE HAIE. La Verdrière. Le plus connu et le plus commun de tous les Bruants. C'est l'oiseau à tête jaune que l'on désigne dans une foule de pays sous le nom de Verdier et de Verdrière. J'ignore pourquoi on ne l'a pas appelé Tête jaune ou Bruant doré, plutôt que Verdrière et Bruant de haie qui ne lui conviennent guère. Le Bruant de haies niche dans les ados des fossés, dans les berges herbeuses de la Seine, sous les buissons des bois aux environs des plaines, quelquefois au milieu des jeunes touffes de charmillie et de hêtre dans les forêts. La pailleuse de son nid est faite d'herbes sèches et le matelas de crin. Les œufs sont marbrés de veines rougeâtres comme une carte géographique. Le mâle partage les travaux de l'incubation avec la famille. Le chant de cet oiseau est des plus monotones : *Sol, sol, mi... sol, sol, mi... ut...* Le Bruant de haie donne à la pipée, et sa chair est mangeable. J'ai même idée que les efforts que l'on tenterait pour en faire un rôti de luxe seraient couronnés de succès, car il aime avec passion la graine de millet et supporte la captivité avec résignation. Sédentaire dans tous les pays de France, il pénètre l'hiver jusque dans les cours des fermes et dans les rues des cités.

LE BRUANT-ZIZI. Bruant de haie comme le précédent, dont il ne diffère que par la couleur de la tête et de la nuque où dominant le brun et le noir. La gorge et la partie supérieure du cou sont teintées de la même nuance; le poitrail est décoré d'une plaque d'un beau jaune; manteau roux marron; abdomen jaune pâle; pieds roses. Le vulgaire prend communément tous les individus de cette espèce pour les femelles du Bruant doré. Histoire sans intérêt.

BRUANT FOU. Bruant de pré, Ortolan de Lorraine. Ainsi nommé parce qu'il se jette comme un écerelé dans toutes les embûches qu'on lui dresse. L'espèce est rare en France, et sa classification a donné lieu à de graves discussions entre les ornithologistes sérieux. Manteau roux zébré de noir; dessus de la tête, cou et poitrine cendré bleuâtre; l'abdomen, le croupion,

les flancs blanchâtres. Le Bruant fou habite les régions froides des montagnes d'où il descend en hiver dans les plaines. Mêmes mœurs, même nourriture, même nidification que les précédentes espèces.

GAVOUË ET MITILÈNE. Deux espèces de Bruants originaires des montagnes du Dauphiné et de la Provence, dont Buffon a parlé pour ne pas en dire grand' chose, et dont il n'y avait en réalité que très-peu de choses à dire, si ce n'est que leur chair dépasse en qualité celle de la plupart des Gros-becs mentionnés en deçà. L'histoire de chaque membre de ce groupe est renfermée dans celle de son pivot. Ce pivot est l'Ortolan, devant le nom duquel tous les hommes de goût doivent incliner la tête, en signe de respect, à l'instar de ce colonel d'une légion étrangère qui fit porter les armes à sa troupe en passant devant le Clos-Vougeot.

L'ORTOLAN. Du latin *hortulanus*, habitant des jardins. Dénomination vicieuse, puisque l'oiseau se plaît surtout dans les plaines siliceuses, voisines des vignobles, et ne niche jamais que dans les blés ou dans les vignes. Le nom de *Vigneiroun* qu'on donne à l'Ortolan dans certaines parties du Languedoc eût été préférable.

L'Ortolan se rapproche beaucoup du Bruant-Zizi pour la couleur et la taille. Sa marque la plus distinctive est dans les deux pennes extérieures de sa queue qui sont blanches, tandis que les autres sont noires; la poitrine, le ventre, l'abdomen sont lavés d'une teinte rouge jaunâtre difficile à définir; les yeux sont cerclés d'une zone jaune encadrée d'une bordure noire et se prolongeant sur la gorge; les parties supérieures de la tête et du cou affectent la nuance olivâtre; le fond en est strié et moucheté de taches noirâtres; iris brun et pieds roses; le doigt de derrière très-long et terminé par un ongle court.

L'Ortolan est un oiseau de passage dont les quartiers d'hiver sont au delà des Pyrénées et des Alpes, en Italie et en Espagne, et dont les demeures d'été sont en France depuis les rives de l'Adour jusqu'à celles de la Durance, dans la direction de

l'Est, depuis les plages de la Méditerranée jusqu'aux montagnes des Cévennes, dans la direction du Sud au Nord. L'espèce ne s'élève guère au delà de nos anciennes provinces du Midi; le Tarn et la Garonne semblent lui servir de limites dans le pays ouvert. L'Ortolan arrive sur les rives du Tarn vers le 10 ou le 12 avril, et recherche de préférence les plaines sèches plantées de vignes. On dit que la plupart de ces voyageurs reviennent se fixer aux lieux où ils ont reçu le jour. Les mâles arrivent les premiers et choisissent leurs places; les femelles qui les suivent s'arrêtent où les mâles chantent; et la possession de chacune d'elles devient le sujet de luttes acharnées qui se terminent par le bannissement du vaincu qui est obligé d'aller tenter ailleurs les chances de la fortune. Chaque couple ayant besoin d'occuper pour sa subsistance un territoire de chasse d'une assez grande étendue, il est rare que les Ortolans établis se logent à moins de 500 mètres de distance l'un de l'autre. La femelle creuse une légère cavité en terre au pied d'un cep en s'y roulant et en s'y trémoussant à la façon des Moineaux et des Poules. Elle mate-
telle les parois de cette fossette avec une épaisse couche de feuilles de chiendent desséchées et garnit l'intérieur d'un doux sommier de crin ou de bourre de vache. Elle y dépose quatre ou cinq œufs très-gros relativement au volume de l'espèce. Les petits éclosent au bout de quatorze jours et s'échappent du nid avant l'heure, ce qui rend leur éducation très-pénible. Cette espèce fait deux pontes par an, souvent trois. Tout le temps que l'incubation dure, le mâle, perché sur quelque branche morte du voisinage, tient fidèle compagnie à la couveuse par les répétitions sans fin de son chant monotone.

Les père et mère nourrissent leurs petits de chenilles, de grillons, de sauterelles, de petits scarabées, et rendent à cette occasion d'immenses services à la vigne en la purgeant de tous les insectes qui la dévorent. Il est plus que probable que les trois quarts des maladies contagieuses qui ravagent périodiquement nos vignobles de France ont pour cause la guerre sans pitié que les vigneronns du Midi ont déclarée à l'Ortolan. Le nid de l'Ortolan est parfaitement caché, et quand la mère entend

venir le maraudeur de son côté, elle s'en échappe sans bruit, piétine une douzaine de pas et attend que l'ennemi soit sur elle pour partir dans ses jambes, en feignant une mortelle alarme. Celui-ci cherche alors à la place où il est, perd ses peines, se rebute, pendant que l'heureuse mère a rejoint sa couvée par des chemins de traverse, et s'applaudit tout bas du succès de sa ruse.

Les petits Ortolans que leurs parents nourrissent longtemps encore après leur sortie du nid, continuent à séjourner dans le canton jusqu'au jour du départ qui varie de la mi-août à la mi-septembre. Ces oiseaux semblent voyager par familles, car on les voit rarement plus de quatre ou cinq ensemble. C'est vers cette époque de leur émigration que les oiseleurs en font de vastes captures, car l'Ortolan donne dans la nappe avec une facilité sans égale à la voix de l'appelant. Mais il s'en faut de tout au tout que l'Ortolan acquière à l'état libre cet état d'embonpoint dont nous voyons nantis ceux qui nous arrivent à Paris, encaqués par douzaines dans des caisses de millet. L'Ortolan gras est un produit de l'art, c'est-à-dire de création humaine, et je me hâte de dire que cette industrie lucrative et que les Romains connaissaient, exige peu de talent, de dépense et de soin. Il ne s'agit pour donner à l'Ortolan cette triple ceinture de graisse qui lui confère une si haute valeur commerciale, que de l'abandonner à ses propres instincts, en l'enfermant dans une chambre un peu obscure en compagnie d'une lourde pelotte de farine de millet et d'un vase rempli d'eau. L'oiseau cherchant naturellement à se distraire dans sa triste prison et ne trouvant pour cela d'autre moyen que de manger et de boire, s'acharne à ce travail avec une telle ardeur qu'il ne tarderait pas à crever d'embonpoint si on le laissait faire. Quinze jours de ce régime suffisent généralement pour opérer la métamorphose de l'Ortolan étique en Ortolan obèse et digne d'être servi sur la table des rois.

Il arrive fréquemment que l'Ortolan parvenu au dernier terme de la saturation et de l'obésité est affligé d'un débordement d'excroissances charnues à la face et de nodosités aux jointures.

tures, qui le déshonorent, le dégradent et le font périr avant l'heure de douleurs suraiguës. Emblème du Mondor qui fait son dieu de son ventre, n'a qu'une ambition, celle de mourir gras, et se trouve arrêté tout à coup dans sa marche ascendante vers cette fin glorieuse par la goutte cruelle qui le cloué sur son lit; le condamne à la diète, lui garotte les membres, lui fait subir mille morts avant de l'étouffer! Superbe sujet d'enseigne pour une boutique de société de tempérance! Admirable matière à mettre en vers français pour un prix Montyon!

L'ORTOLAN DE ROSEAUX. C'est-à-dire habitant des jardins qui habite les étangs. Nous voici retombés avec ce nom dans le système des Poules *d'eau de gènets*. Bruant de roseaux vaudrait mieux. Cette espèce très-connue dans tous les pays de marécages, de prairies basses, de tourbières, a quelques rapports de plumage avec le Moineau franc et d'allures avec le Friquet. L'Ortolan de roseaux a la tête et la gorge noires du premier, le manteau roussâtre et l'animation inquiète et perpétuelle du second. Il grimpe après les roseaux comme certaines Fauvettes et vit des graines et des insectes qu'il trouve sur les plantes aquatiques; se rencontre abondamment vers la fin de l'automne dans toutes les oseraies qui bordent nos grands fleuves. Son chant est triste et monotone; il le fait quelquefois entendre pendant la nuit.

Quelques ornithologistes croient à l'existence d'une seconde espèce de Bruant de roseaux, qu'ils appellent *Bruants de marais*, et dont quelques rares individus feraient apparition de temps à autre sur les rives de nos grands étangs du Midi. Je n'ai pas vu l'oiseau, mais la description qu'on en donne ne permet guère de séparer cette espèce prétendue nouvelle de celle dont nous venons de parler. La différence qui existe entre elles deux est moins grande, en effet, que celle qu'on remarque entre la Perdrix grise ordinaire et la Roquette, entre le Moineau de Paris et celui de Madrid, qui sont des types originaires de la même souche, légèrement différenciés par l'influence de la diversité des milieux. Le soleil dore le teint, la nourriture facile développe les muscles, l'éducation polit le verbe chez les bêtes comme chez

l'homme; mais aucune de ces circonstances n'a pouvoir de scinder l'unité typique.

LE PROYER. La plus forte espèce du groupe et la plus intéressante peut-être; car sa fécondité est extrême, et je ne vois pas quelle impossibilité s'oppose à ce que l'homme tire de ses penchans à la gourmandise le même bénéfice que de ceux de l'ortolan. Notez que le Proyer tout frais pris, vaut au moins ce dernier avant son entrée en épinette, et qu'il est plus gros et plus gras. Ou l'analogie me trompe fort, ou il y a là toute une industrie glorieuse et fructueuse à créer: et ce que je dis du Proyer qui n'a besoin que d'être poussé par l'homme pour rivaliser d'embonpoint avec l'ortolan et la poularde, s'applique à toutes les espèces du groupe des Bruants. Il m'est arrivé bien des fois, dans ma vie de chasseur et de pipeur, d'être réduit à vivre pendant des semaines entières du produit exclusif de mes chasses. Ainsi j'ai vécu suivant les pays et les saisons, de Lièvre, de Sanglier, de Caille, de Rouge-gorge, de Grive. En Algérie, où j'ai été obligé d'alterner de la Bécasse au Proyer, j'ai remarqué que la répétition trop fréquente du Proyer était celle qui me rebutait le moins. On fait aux environs d'Alger, vers l'époque de la Saint-Martin, de grands abattis de Proyer au fusil. En ce temps-là tous les arbres des grandes routes et des places publiques des villages en sont littéralement couverts. Le Proyer dans ce pays-là s'appelle le Gros-bec.

Le Proyer est un oiseau tout gris qui tient beaucoup, quant au costume, de la Pierréte et de l'Alouette. Il est très-répandu en France dans tous les pays de plaine, notamment en Champagne. Il y arrive de bonne heure au printemps, fait son nid dans les blés ou dans les prairies et émigre vers le midi dès le commencement de septembre. Une grande partie des émigrants hiverne dans nos provinces méridionales; le reste traverse la Méditerranée et occupe l'Algérie. Le chant du Proyer est monotone, mais plein d'expression et son vol d'amour est une évolution gracieuse qui annonce l'approche de l'Alouette. L'oiseau, après avoir plusieurs fois répété ses trois notes du haut du grand arbre de la

route, s'élance vers la terre, les ailes déployées en façon de parachute et les jambes pendantes, et finit par tomber auprès de sa femelle, qui l'écoute et l'admire immobile sur ses œufs.

Le nid du Proyer est fait comme celui du Bruant doré et de l'Ortolan, d'herbes sèches et de crin. Je l'ai trouvé quelquefois élevé d'un demi-pied au-dessus du sol et logé dans un épais massif de luzerne ou de mélilot. Les petits sont nourris exclusivement d'insectes.

LE BRUANT DE NEIGE. Les Bruants sont les plus proches voisins des Alouettes. Ils ont comme celles-ci le pouce long et comme elles ils nicheut à terre et habitent les grandes plaines; mais l'ongle de ce pouce est généralement arqué et court, tandis que celui des Alouettes est généralement long et plat. Or voici, pour bien marquer la transition entre les deux groupes voisins, une espèce, le Bruant de neige ou le Bruant de montagne, qui porte l'ongle plat. Le Bruant de neige, ainsi que son nom l'indique, habite les régions les plus froides de l'Europe, la Laponie et les hautes vallées des Alpes norwégiennes. Il en descend quelquefois pendant l'hiver dans nos plaines. Je l'ai pris une ou deux fois en Lorraine sur des touffes de chardons disposées pour faire capture de Chardonnerets, de Tarins et d'autres Granivores. C'est un oiseau fort rare, dont le manteau de voyage est presque semblable à celui du Traîne-buisson ou Fauvette d'hiver. Il a la gorge et la poitrine noires en son costume de noces, les flancs et l'abdomen blanchâtres, la partie supérieure du cou marquée de roux; la queue noire ondée de blanc. Il chante en volant comme le Proyer, en signe de sa proche parenté avec le genre alouette.

Ici finit le groupe des Bruants dont les dominantes caractéristiques sont le familisme et la gourmandise, et que je crois appelé à un glorieux avenir gastrosophique. Je ferme son histoire par une remarque d'une importance extrême et qui ajoute un trait de séparation de plus entre lui et les précédents. C'est que les Bruants sont les premiers Granivores dans le nid desquels le coucou ponde. On conçoit, en effet, que ce parasite qui est émi-

nement, sinon exclusivement insectivore, ne s'avise pas de déposer son œuf dans le nid des seriniens qui nourrissent leurs petits à la bouillie de gruau, nourriture qui ne conviendrait nullement au jeune coucou; mais on ne voit pas pourquoi la maudite bête ne chargerait pas les Fringilles, qui nourrissent leurs petits d'insectes, du soin d'élever sa famille. Cependant il n'est pas à ma connaissance qu'on ait jamais trouvé un jeune coucou dans un nid de Pinson, de Soulcie ou de Moineau franc, tandis que j'en ai pris personnellement deux ou trois dans des nids de Proyer.

Groupe des Alouettes. — Six espèces.

J'ai besoin de rappeler pour l'acquit de ma conscience que le groupe des Alouettes, qui se trouve placé à l'extrémité de cette série bâtarde de la Granivorie, occupe le rang de groupe pivotale dans la classification naturelle des Chanteurs, qui se moule sur la division de l'échelle vocale en quatre groupes de voix. Les Alouettes, musicalement parlant, appartiennent à la série du contralto. Elles brillent au premier rang de tous les oiseaux de la terre par la beauté de leur chant, l'innocence de leurs mœurs et la délicatesse de leur chair. C'est une famille aimée des dieux et digne de l'estime et de la reconnaissance des mortels.

Les Alouettes font leur nid à terre et couvent l'œuf du Coucou à l'instar des Bruants, ce qui démontre qu'elles nourrissent leurs petits avec des insectes. Elles sont beaucoup moins percheuses que toutes les espèces des groupes voisins; quelques-unes même comme notre espèce commune ne perchent jamais que dans la saison d'amour. Cette difficulté de percher vient aux Alouettes de la longueur extraordinaire de leur doigt de derrière qui est plat et qui se termine par un ongle de dimension exagérée également rectiligne. Les doigts de devant ne faisant plus crochet avec le pouce, il s'ensuit naturellement que l'oiseau a plus de facilité pour courir sur le sol que pour saisir un rameau et s'en faire un support. Mais la nature a compensé richement cette difficulté de

perchement par une plus grande puissance de vol. Les Alouettes sont mûmes d'ailes longues, vigoureuses et infatigables, qui leur permettent pour ainsi dire de se reposer dans les airs; elles montent au plus haut des nues et dans une direction quasi-verticale avec une facilité extrême et se maintiennent pendant des heures entières dans ces parages vides, remplissant d'harmonie tous les carrefours du ciel. Leur nid est moins artistement construit que celui des Bruants, et leurs petits le quittent de très-bonne heure, ce qui est cause que les choupilles en confisquent souvent. Les Alouettes se réunissent en vols nombreux à l'automne, et vagabondent plutôt qu'elles n'émigrent pendant l'hiver, recherchant particulièrement les pays de plaine et les bords de la mer, sans distinction de zone. Elles vivent d'insectes pendant le printemps et l'été, de grains et de pousses de blé pendant la morte saison, et poudroient presque à la façon des perdrix et des cailles. L'Alouette s'engraisse seule et sans le secours de l'homme. Espèce victime, espèce féconde, vouée à l'extermination, comme le Rouge-gorge, le Pigeon, la Bergeronnette.

On a fait dériver le nom d'Alouette, en latin *Alauda*, des deux mots à *laude*, de la louange, comme qui dirait l'oiseau chargé de chanter les louanges du Seigneur. Il est fâcheux que cette dénomination, qui dans ce sens serait fort juste, fasse mieux en latin qu'en français. J'ai lu je ne sais où que les anciens habitants de la Gaule appelaient l'Alouette *Bardalis*, d'où l'on a tiré le mot *barde*, nom du rapsode ou trouvère gallois, c'est à dire que pour nos ancêtres l'Alouette était l'oiseau chanteur par excellence. J'accepte encore cette qualification glorieuse; car le poème de l'Alouette est pour moi le plus sublime de tous, et ce qui me fait supposer que mon opinion est la bonne, c'est qu'elle est partagée par tous les oiseaux amateurs de musique étrangère, qui aiment mieux répéter les chansons de l'Alouette que celles du Rossignol. Il faudrait trouver pour l'Alouette un nom de famille qui voudrait dire: celle qui chante en volant. Le nom de *Girole* qu'elle a porté jadis répondait évidemment à cette indication,

LA CALANDRE. Cette espèce particulière à nos provinces méridionales et presque inconnue dans nos départements du Milieu et du Nord, est la plus grosse de nos espèces indigènes. Sa taille approche de celle du Mauvis, la petite Grive à ailes rouges. Elle se distingue de notre Alouette commune (Mauviette des restaurants) par sa grandeur d'abord, puis par la forme de son bec qui est plus haut que large. Elle porte sur le devant du cou une sorte de plastron noir qui tranche éiégamment sur le fond blanc de la gorge. Poitrail jaunâtre, virguleté de taches brunes à la façon des grives, les parties inférieures du corps et de la queue ainsi que les deux rectrices externes blanches. Manteau cendré roux ou plutôt jaune terreux, uniforme obligé des familles qui doivent vivre à terre. Iris brun, pieds roux, vol gracieux, talent musical sans pareil. S'accommode parfaitement de la captivité.

LA CALANDRELLE. Moule réduit de la précédente; plus commun également dans le Midi que dans le Nord et le Milieu de la France. La Calandrelle aime les pays vignobles et émigre en Algérie aux approches du froid. Son séjour au delà des mers est de courte durée. Elle a tout le devant et tout le dessous du corps blancs, la queue d'un brun foncé avec les rémiges externes blanches, le manteau cendré isabelle, l'iris brun, les pieds roses. C'est cette petite Alouette aux doigts courts qui file avec tant de rapidité dans les sillons devant le chien, et que les chassereaux tirent souvent à terre pour une caille. Sa voix est mélodieuse, ses thèmes variés, et elle chante comme toutes les Alouettes, en décrivant dans l'air des orbes gracieux.

LE HAUSSE-COL. Espèce remarquable et fort rare qui ne niche pas en France et ne s'y fait tuer ou prendre que par une de ces chances extraordinaires qui n'arrivent même pas à tous les teneurs d'alouettes une fois en leur vie. Elle doit son nom à une large tache noire en forme de hausse-col qui lui emboîte la gorge. Elle porte également sur la tête une petite huppe de même nuance.

LE COCHEVIS. L'Alouette huppée des grands chemins, des grèves nues de la Loire, des carrières de Montrouge, l'Alouette qui se perche sur les toits de chaume des villages de la Champagne Pouilleuse, sa patrie d'adoption, et qui cherche sa substance dans le fumier frais de cheval. Habitante des contrées stériles, cette espèce vit maigrement et sa chair n'atteint pas le degré de délicatesse qui fait le malheur et la gloire de toutes ses congénères. En revanche son chant est des plus délectables, et c'est pour cela probablement que Dieu l'a attachée aux demeures des plus pauvres laboureurs, afin qu'aucun des séjours de l'homme en cette terre ne fût déshérité de la poésie d'amour. Le Cochevis se conduit parfaitement en cage où il peut être employé en guise de réveil-matin par les gens paresseux. Pareil au cantonnier, dans la société duquel il dépense ses plus douces heures, il tient une portion de route départementale ou royale dont il s'éloigne peu, voisinant avec les pinsons et les moineaux des alentours et sachant se contenter d'un petit nombre d'amis.

LE CUJELIER. Alouette des bois, Lulu, Alouette de Champagne, etc. ; noms impropres, sinon absurdes. Le Cujelier est cette charmante petite alouette à *queue écourtée* qui voyage par petites compagnies à l'arrière-saison, disant *louli, louli* d'une voix flûtée et douce, qui se lève à dix pas de vous dans les chaumes très-ras, se rabat à vingt pas plus loin et semble s'engouffrer dans les entrailles du sol ; tant elle disparaît complètement aux regards, si nue que soit la place où elle s'est remise.

J'ai trouvé quelquefois le nid de cette espèce achevé et habité dès la fin de mars dans nos provinces du Nord. J'ai revu la mère couvant encore au commencement de septembre. C'est dire que cette Alouette est du petit nombre des oiseaux privilégiés, pour qui la saison des amours dure plus de la moitié de l'an. Aussi est-elle des premières qui saluent le retour du soleil au printemps, et des dernières qui renoncent à célébrer sa gloire en automne. Elle chante jusqu'à la venue des grands froids, et son

chant est une des plus suaves et des plus touchantes mélodies qu'on puisse ouïr. Il est presque semblable à celui des Farlouses et s'entend quelquefois la nuit. L'oiseau se perche souvent à la cime d'un orme ou d'un chêne pour défiler ce chapelet de perles musicales. Plus souvent encore il les sème dans l'espace du haut des airs où l'attraction passionnelle le force à décrire une circonférence d'amour dont tous les points sont également éloignés d'un point fixe du sol qui est le nid où dort sa couveuse. Cette jolie petite espèce que je propose de baptiser l'Alouette à queue courte, comme on dit la Mésange ou la Bergeronnette à longue queue, ne supporte pas la prison avec la même philosophie que les autres membres de sa famille. Mais à quoi bon la priver de sa liberté pour avoir le plaisir de l'entendre, puisqu'elle vient d'elle-même nicher près de nos demeures pour nous dire gratis tout ce qu'elle sait? Sa chair est excellente, mais heureusement ne fait l'objet d'aucun commerce. Sédentaire ou vagabonde suivant les accidents de la température; très-commune en Poitou, en Anjou, en Touraine, en Orléanais, en Champagne, provinces chères aux tendeurs.

L'ALOUETTE. L'Alouette commune, l'Alouette des champs, la grande Voilière, la Mauviette. Un des plus riches dons que Dieu ait faits à l'homme dans sa munificence. Un gibier délicieux qui chante! qui nous charme pendant sa vie, qui nous délecte après sa mort! Peu de bons pâtés en ce monde peuvent se vanter d'égalier ceux de Pithiviers et de Chartres pour la légèreté et la délicatesse; mais aucun gosier à coup sûr n'est capable de lutter avec celui de l'Alouette pour la richesse et la variété du chant, l'ampleur et le velouté du timbre, la tenue et la portée du son, la souplesse et l'infatigabilité des cordes de la voix. L'Alouette chante une heure d'affilée sans s'interrompre d'une demi-seconde, s'élevant verticalement dans les airs jusqu'à des hauteurs de mille mètres et courant des bordées dans la région des nues pour gagner au plus haut, et sans qu'une seule de ses notes se perde dans ce trajet immense. Que tous les Rossignols des

forêts d'Allemagne, de Russie et de France, que tous les Merles moqueurs des forêts d'Amérique essaient d'en faire autant !

La gentille alouette avec son tirelire,

Tirelire, relire et tirelirant tire,

Vers la voûte du ciel ; puis son vol en ce lieu

Vire et semble nous dire : Adieu, adieu, adieu.

Je ne connais pas d'exemple d'harmonie imitative plus heureux que celui que renferment ces vers, où le double caractère du chant de l'Alouette et de ses évolutions aéronautiques se trouve si gentiment saisi.

L'Alouette est une des gloires nationales de la France. Ce n'est pas l'analogie qui dit cela, mais un historien éloquent, un poète, un savant d'une érudition immense et chez qui le savoir n'a pas tué le sentiment. Écoutez comme Michelet, l'auteur de la meilleure histoire romaine qui existe, a noué indissolublement la gloire de l'Alouette à celle de Jules-César et à celle de la France :

« Il (Jules-César) engagea à tout prix les meilleurs guerriers gaulois dans ses légions ; il en composa une légion tout entière dont les soldats portaient une alouette sur leur casque et qu'on appelait pour cette raison *l'alauda*. Sous cet emblème tout national de la vigilance matinale et de la vive gaieté, ces intrépides soldats passèrent les Alpes en chantant, et jusqu'à Pharsale poursuivirent de leurs défis les taciturnes légions de Pompée. *L'Alouette gauloise* conduite par *l'Aigle romaine*, prit Rome pour la seconde fois et s'associa aux triomphes de la guerre civile. »

Ainsi l'Alouette de France s'est emparée deux fois de Rome, la maîtresse du monde !

Combien citeriez-vous d'oiseaux, voire de nations illustres, qui possèdent dans leurs archives historiques beaucoup de pages comme celle-là ?

On comprend que je ne me soucie pas d'affadir la saveur du morceau qui précède par mes commentaires insipides.

Pour avoir conquis de si puissantes sympathies dans le cœur des guerriers et des poètes, il fallait que l'Alouette possédât une bien haute valeur personnelle. Elle la possède en effet.

C'est la joie des sillons ; c'est le premier oiseau qui annonce

le printemps, et elle l'annonce par un hymne de fête bien autrement senti que le ramage du Rossignol, chantre des nuits obscures et de l'harmonie solitaire, et dont la mélodie sent la lampe. C'est l'humble Alouette des champs qui chante le plus haut sous les cieux la gloire du soleil. Sa dominante passionnelle est l'amour de l'astre éclatant d'où rayonnent la lumière, la chaleur et la vie. Elle célèbre son retour dès la fin de janvier dans nos provinces du Centre. Quand viennent les gelées blanches d'octobre et les matinées sombres où l'astre paresseux fait attendre si longtemps son lever à la terre, l'Alouette, qui s'ennuie de son immobilité sur le sol froid et humide et aspire à le quitter, s'élance avec joie dans l'espace au devant du premier rayon qui émerge de la brume, et elle commence la série de ses évolutions gracieuses, de ses courses au clocher, de ses chutes et de ses ascensions rapides. Alors le moment est venu pour l'homme de dresser le miroir perfide; car aussitôt que le chatolement de la glace mobile aura frappé sa vue, l'amoureuse du soleil se précipitera soudain sur l'appareil, non pas pour s'y mirer coquettement, comme disent quelques poètes, mais bien pour y chercher l'image de son astre chéri. Quelquefois elle restera immobile dans l'air au-dessus du miroir, les ailes déployées et les jambes pendantes, dans cette attitude de bonheur extatique particulière à la Colombe, et qui l'a fait prendre dans la religion chrétienne pour l'emblème du Saint-Esprit. C'est l'instant que l'apprenti tireur guette pour la manquer. On comprend maintenant pourquoi dans le langage raisonné de l'ornithologie passionnelle, la tribu des Alouettes est dite la tribu des mireurs ou des amoureux du soleil. Une preuve que c'est bien l'image de l'astre roi et non la sienne propre que l'Alouette contemple dans la glace, c'est que le même oiseau ne *mire* plus en Afrique où l'absence du soleil est toujours de courte durée. La chasse au miroir n'est que la plus jolie et la plus amusante des chasses à l'Alouette; c'est la moins fructueuse, hélas!

L'enthousiasme amoureux qui déborde au printemps du cœur de l'Alouette lui apporte un tel surcroît de forces et active si puissamment le jeu de ses ailes, qu'elle n'a plus à se préoccuper

en cette saison des menaces de l'oiseau de proie. L'Émérillon et le Hobereau, qui ne vivent que d'Alouettes à certaines époques, avertis de respecter la trêve de Dieu, se gardent sagement de l'enfreindre et attendent patiemment que l'obésité qui naît de l'accalmie des sens et qui est un fruit de l'automne, ait alourdi les ailes de la puissante voilière et rendu sa capture plus facile et plus profitable.

L'Alouette porte le manteau gris, la triste livrée du travail et du travail des champs, le plus noble, le plus utile, le moins rétribué et le plus ingrat de tous. La couleur de sa robe est celle de la terre; par les temps gris il est à peu près impossible de la distinguer à dix pas. Dieu l'a vêtue de cette robe comme le lièvre pour la dérober à la vue de ses innombrables ennemis. La vie de l'Alouette qui sert de point de mire à l'avidité spoliatrice de tous les exploiters, qui donne dans tous les pièges, qui fournit à la rapacité de l'homme et à celle de l'oiseau de proie vingt procédés de chasse également fructueux... la vie de l'Alouette est l'image fidèle de celle du laboureur... dont le travail est en possession de nourrir la paresse des oisifs depuis que le monde est monde et de fournir au vautour insatiable de la fiscalité et de l'usure une pâture sans cesse renaissante. Toute l'histoire du passé n'est que celle d'une joute sanglante entre ennemis du travail qui se disputent à qui boira les sueurs du laboureur. Je sais un pays d'Europe, cher à Bacchus, où l'impôt du vin seul porte seize noms différents.

De même qu'il ne faut à l'Alouette qu'un rayon de soleil pour la remettre en joie, de même il ne faut au laboureur qu'une pluie qui tombe à propos pour lui rendre espoir et courage et le faire se recourber avec une ardeur toute nouvelle sur la bêche ou sur la charrue. Et il est fort heureux que Dieu ait pourvu le cœur de toutes ces pauvres créatures de cette richesse inépuisable de résignation et de gaieté qui les caractérise. Car on ne sait pas trop ce que deviendrait la société civilisée, si le petit monde, se laissant aller à un découragement funeste, s'avisait tout à coup de refuser le travail à ceux qui le lui commandent ou seulement d'en exiger un salaire rémunérateur. Qui chante

paie, disait en italien un prêtre marié, homme d'État illustre, et comme il avait donc raison ; comme le mot s'applique heureusement à l'Alouette !

L'Alouette vit de peu comme le cultivateur et s'accommode de tout. Elle symbolise spécialement le serf attaché à la glèbe. Son ennemi le plus terrible s'appelle le Hobercau, le Gentillâtre, le Boyard. Or l'abolition des privilèges de la féodalité terrienne est le commencement de l'émancipation du travailleur, et l'Alouette aura sa nuit du 4 août comme les autres. Un jour en effet il n'y aura plus d'oiseaux de proie que ceux qui seront absolument nécessaires au service de l'homme, et l'Alouette sera heureuse et le travailleur aussi. Mais quand luiront ces jours ?

L'Alouette, quand elle est poursuivie par l'oiseau de proie, cherche son refuge dans le ciel, comme tous les opprimés. C'est un spectacle qui n'est pas rare que celui du vol de l'Alouette par le Hobercau ou par l'Émerillon dans nos pays de plaine vers l'arrière-saison. De même que le chasseur habile, lorsqu'il a à choisir, ne tire que les cailles grasses qu'il distingue facilement à la pesanteur de leur vol, ainsi l'oiseau de proie s'attaque de préférence à l'alouette bien nourrie. Il fond d'abord sur elle avec la rapidité de l'éclair au moment où elle vient de se lever de terre et l'enlève comme une plume, si elle n'est prévenue. Mais si le *garde à vous* de l'Hirondelle ou de la Bergeronnette arrive à temps à ses oreilles et lui permet d'apercevoir l'ennemi, elle l'évite aisément par une rapide ascension verticale que celui-ci ne peut suivre, emporté dans la direction horizontale par la vigueur de l'élan qu'il s'est donné. Mais il se retourne aussitôt, reprend champ, calcule la hauteur que l'alouette qui monte toujours va atteindre et se lance de nouveau à fond de train. L'alouette esquive encore par une seconde pointe vers le zénith ; mais comme cette ascension perpétuelle la fatigue, comme elle sait qu'il faudra toujours finir par regagner la terre, elle profite cette fois du moment où l'Émerillon achève sa lancée, pour se ramasser, se faire lourde et piquer vers le sol une tête désespérée ; et si elle a avisé du haut de la nue un buisson, une touffe d'herbe, elle s'y blottit immobile, car c'est à peine si elle a

distancé la mort d'une seconde, et son persécuteur affamé qui l'a suivie dans sa chute, plus rapide que la Bécassine ou la balle de plomb, est déjà sur son dos qui inspecte avidement la place où elle vient de disparaître à ses yeux. Malheur alors à la pauvre échappée si le vent venait à soulever seulement une plume de ses ailes. J'ai vu dans de semblables passes l'Alouette à bout d'efforts se jeter aux pieds de l'homme pour implorer son aide, et il n'est pas de vieux chasseur des plaines de Picardie, de Champagne, de Lorraine et d'ailleurs, à qui il ne soit arrivé cinquante fois comme à moi d'avoir à punir l'imprudencé d'un Hobereau ou d'un Émerillon qui, dans sa préoccupation sanguinaire, avait oublié sa présence. Je conserve à mon avoir et comme souvenir de bonnes actions dont il me sera tenu compte un jour, tous les services de même nature que j'ai été assez heureux de pouvoir rendre à une foule d'oiseaux méritants.

La France est un pays favorisé du ciel, mais qui ne rentrera dans la voie de ses destinées véritables, qu'en renonçant à tous les emblèmes de guerre qui l'ont passionnée jusqu'ici pour reprendre celui de la conquête pacifique et du travail glorifié, l'Alouette.

Il y eut en ces dernières années un homme envoyé de Dieu nommé de Lamartine... qui était beau, orateur et poète... et chez qui la noblesse du cœur était à l'avenant de ces dons de nature... et que le peuple français un jour porta sur le pavois. Or, si le lendemain de son avènement au pouvoir, le poète sublime qui avait écrit la *Marseillaise* de la paix, eût osé introduire la poésie dans la politique, décréter l'abolition de la guerre et supprimer l'armée, il eût par ce seul trait de génie et d'audace sauvé le monde et assuré l'impérissable royauté de sa patrie sur toutes les nations. Car ce jour-là le territoire français, désarmé de toute baïonnette, eût été déclaré terre sainte et inviolable par l'acclamation unanime des peuples, dont l'admiration, l'estime et la gratitude l'eussent protégé plus sûrement que tous les engins exterminateurs inventés par le démon du carnage. Et pas une autre armée n'eût pu tenir sur le sol d'Europe après la

disparition de la française... et mort l'instrument d'oppression, morte l'oppression elle-même... et les haines nationales éteintes, plus de raisons de se garder chez soi, plus de prétexte à subvention de guerre et à *para bellum*; plus d'impôts, plus de garnisaires; le dernier survivant de la race des Gentils, le douanier, s'évaporait, et j'aurais contemplé de mes ultimes regards la face de l'Humanité épanouie... Et les peuples libérés, au lieu de se ruer de nouveau comme des fous furieux dans l'arène des batailles, seraient pacifiquement occupés aujourd'hui à aimer, à boire, à chanter au poète libérateur, lequel eût laissé dans la mémoire des âges le plus resplendissant de tous les noms humains.

Mais je fus le seul, hélas! de ce temps à être poète et à voir et à dire que le salut de la Révolution, de la France et du Monde était là et non pas ailleurs; et plusieurs, même à l'heure qu'il est, n'en sont pas encore bien certains.

Ici se termine la série des Granivores au bec conique et à la queue fourchue; série d'élite, série charmante qui répète chaque jour par des milliers de voix suaves l'immortelle formule du Gerfaut.

TROISIÈME SÉRIE.

Baccivorie : Trois groupes; sept familles, 37 espèces.

La nourriture animale joue un plus grand rôle que la végétale dans la série nouvelle. Voici le premier de ses caractères généraux. Il implique une plus grande difficulté de vivre des ressources du pays et la nécessité d'émigrer pendant l'hiver dans les contrées méridionales. Aussi la série ne fournit-elle pas une seule espèce réellement sédentaire, et compte-t-elle au contraire dans ses rangs nombre de voyageurs au long cours. Quelques-uns de ces voyageurs, tels que le Lorient et le Rouge-queue traversent la mer; d'autres, comme les Grives, hivernent dans le midi de l'Espagne, de l'Italie, en Grèce et dans les grandes îles de la Méditerranée; d'autres, comme le Rouge-gorge et l'Ac-

centeur, passent à peine les frontières et hivernent d'habitude en-deçà des Alpes et des Pyrénées.

La différence de régime alimentaire entraîne naturellement une différence de constitution organique, de tempérament et d'humeur. Du moment que la résistance de l'aliment diminue et que cet aliment passe de la graine féculente recouverte d'une enveloppe solide au fruit mou recouvert d'une pellicule inconsistante, le bec conique fort et pointu aux mandibules tranchantes, organe sécateur et triturateur à la fois, devenant inutile, la nature qui sait proportionner les moyens à la fin amincit les mandibules de ce bec et les termine par un crochet léger qui facilite la préhension de la proie, en même temps qu'il aide à la retenir. De là une transition insensible et graduée du bec de l'Alouette, la dernière des Granivores, à celui du Loriot ou du Merle, termes extrêmes de la série des Baccivores. Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es.

Mais la transformation du bec entraîne naturellement une modification analogue de l'appareil digestif. Il est évident que la puissance caléfactrice de l'estomac et sa force musculaire doivent aller toujours diminuant aussi en proportion de la digestibilité de l'aliment. Ainsi déjà nous étions arrivés du Pigeon ruminant, qui a trois estomacs : le jabot, le succenturier et le gésier, à l'Alouette, chez laquelle a disparu complètement le jabot. Cependant l'estomac simplifié de l'Alouette avait encore un gésier à parois musculeuses qui s'aidait au besoin de gravier en guise de dents molaires pour triturer le grain récalcitrant. Ces moyens de digestion puissants étant devenus de luxe avec le fruit mou et l'insecte, la nature a dû les refuser aux espèces baccivores.

Voici venir maintenant une conséquence fâcheuse de cette transformation.

Nous avons vu précédemment que toutes les espèces animales essentiellement végétivores et ruminantes, à quelque règne qu'elles appartenissent, vaches, brebis ou pigeons, se distinguaient entre toutes par la douceur de leur caractère, leur sociabilité, leur domesticabilité. L'esprit de charité et de fraternité est en elles, parce qu'elles sentent comme tous les faibles

le besoin de s'unir contre les nombreux ennemis dont elles sont entourées; et comme la nourriture herbacée est plus facile à trouver que toute autre, elles n'ont pas à se jalouser ni à se quereller pour des questions de subsistance.

Mais cet esprit de fraternité ne saurait persister chez les espèces éminemment insectivores dont chaque couple a besoin d'exercer son droit exclusif de chasse sur un terrain d'une certaine étendue. La chasse pousse à la guerre chez les oiseaux comme chez les Peaux rouges; et déjà nous avons vu apparaître ces symptômes de division intestine dans la tribu du Pinson et dans celle de l'Ortolan qui nourrissent leurs petits avec des insectes. Ces symptômes fâcheux, qui n'étaient que des exceptions dans la série des Granivores, vont devenir la règle générale dans celle des Baccivores.

La chose est triste à dire, mais il faut nous défier de ces becs-lins à l'organe velouté, suave et mélancolique, de ces amants de la nuit et de la solitude, tant chantés par les poètes, car leur innocence n'est qu'au dehors et leur physionomie est trompeuse. C'est la haine qu'ils ont pour les leurs qui les fait vivre seuls et non le mépris de la foule profane, comme on voudrait le croire. Ils aiment avec passion leur art, mais ils veulent l'exercer seuls et sans concurrents; ils adorent la chasse, mais ils en sont jaloux comme des boutiquiers parvenus. Cet esprit de rivalité omnimode qui ronge le cœur des espèces baccivores les plus sentimentales de langage et d'aspect, explique les drames fréquents qui ensanglantent les volières où l'on a l'imprudence de réunir plusieurs individus de la même famille. Le Rouge-gorge, le Rossignol, la Fauvette, dont il y a de si jolies choses à dire sous tant d'autres rapports, sont de tous les oiseaux peut-être les plus difficiles à élever, à nourrir, à conduire. Qui se douterait de l'insociabilité de ces espèces, à ne les juger que sur la mine?

Ainsi j'ai dit que la plupart des Baccivores étaient des oiseaux de passage. Or presque tous ces oiseaux de passage voyagent isolément. Rouges-gorges, Rouges-queues, Fauvettes, etc., partent du même lieu, vont au même lieu, passent par la même

nuit et par la même lune, mais passent un par un. Il est facile de conclure de cette insociabilité caractéristique des espèces de la série que la chasse à l'appelant a moins de succès auprès d'elles qu'auprès de celles de la série précédente. N'oublions pas de signaler cette différence d'habitudes remarquable entre les Granivores bons camarades et les Baccivores mauvais coucheurs, à savoir que les premiers passent de jour et les seconds de nuit. Bien entendu que cette règle est la règle générale et souffre de nombreuses exceptions.

Heureusement que cette insociabilité caractéristique de la série passe avec la saison des amours, et que la gourmandise, passion égoïste de l'âge mûr, prend à époque fixe la place du dévouement familial et des préoccupations artistiques qui aigrissent le sang. Cette transformation morale qui est contemporaine de la mue, s'opère ordinairement vers le milieu d'août. C'est à dater de cette époque que l'oiseau, forcé de s'occuper de ses préparatifs de voyage, commence à se lester de la provision d'embonpoint dont il a besoin pour sa route; et comme alors toutes les baies sont mûres et les insectes abondants, il lui devient facile d'emplir ses magasins de réserve. Hélas! c'est là aussi que l'homme et l'oiseau de proie l'attendaient pour lui faire une guerre à mort; guerre trop pleine d'attraits et que la gourmandise légitime en quelque sorte, autant du moins qu'un crime peut se légitimer par un péché capital. Car c'est au sein de la baccivorie que se rencontrent les gibiers les plus exquis de cette vallée de larmes...; et les espèces les plus dodues n'ont pas même besoin comme l'Ortolan et la Poularde de passer par la main de l'homme pour acquérir ce dernier degré de rotondité, de blancheur et de finesse qui livre chaque année tant d'âmes à Satan. Remarquons encore à ce propos que la chair de l'insecte communique à celle des oiseaux qui en vivent un certain arôme montant qui ne se retrouve plus chez les oiseaux engraisés à la farine pure. Un Ortolan est fade auprès d'un Bec-figue de vigne, une Poularde auprès d'un Faisan. Le régime alterné paraît être celui qui produit les plus merveilleux résultats.

La glu, les raquettes et l'appau jouent donc dans la guerre aux Baccivores un rôle plus important que les nappes, l'appelant et le miroir, et les abreuvoirs et les sentiers des bois en sont plus volontiers le théâtre que la plaine. Beaucoup d'espèces de cette série, en leur qualité de grandes artistes, poursuivent l'oiseau de nuit, emblème de l'ennemi des lumières, d'une haine implacable, et donnent à la pipée. C'est elles surtout, et je cite dans le nombre le Rouge-gorge et la Grive, qui font la fortune du pipeur.

L'illustrissime série n'est pas moins riche en talents de premier ordre, comme musiciens et comme architectes, et qui se distinguent généralement par la simplicité et la modestie de leur costume. Cette simplicité de tenue jointe à la supériorité de la valeur artistique et gastrosophique caractérise les Baccivores indigènes de la zone tempérée de l'hémisphère boréal, de qui les dons sont en contraste parfait avec ceux de leurs congénères de la zone équatoriale qui affichent pour la plupart un luxe de costume éblouissant, mais remplacent le chant par les cris. Ainsi se conduisent, par parenthèse, tous les oiseaux de Paradis des Moluques et de la Nouvelle-Guinée, plus une foule d'autres Merles, Loriots et Étourneaux des mêmes latitudes, qui pourraient lutter sans crainte contre le Paon, le Couroucou et l'Oiseau-Mouche pour la richesse de l'étoffe du manteau, la distinction de la fraise, la moire du velours et la prodigalité abusive des pierreries. Pourquoi faut-il que je sois forcé d'ajouter que le plus grand nombre de ces dernières espèces sont absentes des vitrines du Cabinet d'histoire naturelle, et ne s'admirent encore que dans les opulentes galeries du musée Verreaux frères, place Royale, 14... Un musée où l'on m'a montré dès ma première visite cinq cents volatiles inédits... où j'ai vu rangées par douzaines ces espèces précieuses (Strigops, Aptérix, etc.), dont le Muséum national s'estime heureux de posséder un spécimen unique qu'il a grand soin de conserver sous un globe à pendule. Ce qui rehausse à mes yeux la valeur de cette collection sans seconde en Europe, c'est que la majeure partie de ses richesses sont le fruit des explorations périlleuses entreprises par ses

créateurs mêmes dans les contrées les plus lointaines et les plus inexplorées du globe, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'intérieur de l'Afrique et des grandes îles de l'archipel indien. Les frères Verreaux, qui comptent parmi les voyageurs les plus intelligents et les plus intrépides de ces temps, ont mis à contribution tous les pays de la terre et tous les règnes de l'animalité pour former leur musée modèle, et ils entretiennent à leurs frais à tous les bouts du monde un certain nombre de voyageurs et de chasseurs habiles dans l'art de préparer les peaux de bêtes, et qui ont mission de colliger sur place les espèces les plus rares, pour de là les expédier au musée de la place Royale, d'où quelques doubles de moules inconnus s'échappent de temps à autre pour enrichir ou renouveler le personnel du Musée national. Je propose de voter une médaille d'or aux citoyens Verreaux frères, au nom de la zoologie reconnaissante.

Le changement radical de la forme de la queue est un autre caractère séparatif entre la Granivorie et la Baccivorie. Nous avons vu que la queue était courté et fourchue chez tous les granivores de France, à une seule exception près, le Jaseur de Bohême qui n'est pas d'origine française et ne porte pas le jabot. Or, l'Alouette est le dernier membre de la famille qui ait la queue fourchue. Cette queue s'allonge visiblement et s'équarrit, à partir des Farlouses; plus tard nous la verrons virer vers la forme étagée en approchant des Grimpeurs. Le système des queues étagées est complètement opposé à celui des queues fourchues, puisque dans les premières, les plus longues penes sont celles du milieu et celles du dehors dans les autres. J'avoue que l'importance du caractère séparatif tiré de la différence de conformation des queues n'a pas peu contribué à me faire établir une ligne de démarcation sérielle entre la tribu des Alouettes et celle des Farlouses qui chantent au même pupitre et sont par conséquent inséparables dans la classification passionnelle. Cette obligation où je me suis trouvé de séparer violemment des espèces que la nature avait unies, pour faire comme tout le monde, n'est pas la seule des lâchetés que m'ait imposées la méthode de classement par le genre de nourriture que j'ai l'air d'avoir

adopté, mais que je maudis à part moi. Un crime que je ne lui pardonnerai jamais, est de m'avoir forcé de confondre dans une même série de l'ordre des Chanteurs, Contr'alti, Bassi et Ténors, Farlouses, Merles et Fauvettes. J'essaie bien de me consoler en me disant que les plus illustres maîtres ont fait pis, à commencer par Linnæus et Cuvier et à finir par Latham et Temmynck, qui ont été jusqu'à apparenter en leurs classifications brutales le Corbeau et l'Oiseau-Mouche, le Toucan et l'Hirondelle, la Pie-grièche et le Roitelet, le Croasseur et le Chanteur, le Bourreau et la Victime. Sans doute que tous ces grands hommes ont scandaleusement erré, et que ma faute, si l'on s'en réfère exclusivement à la lettre de ce qui a été écrit, est mille fois moins lourde que la leur. Mais combien elle est plus grave, au contraire, si l'on tient compte des circonstances morales dans lesquelles l'une et l'autre erreur furent commises ! Car enfin presque tous ces honnêtes gens s'imaginaient faire de l'ordre en faisant du chaos, moi pas. Ils n'avaient pas conscience de leurs énormités, moi si. Je suis sûr que M. Temmynck qui règne et qui gouverne en ce moment au musée royal de Leyde où l'on voit trois Sirènes, est aussi heureux et aussi fier de son Bombycivore que le Hibou de la fable l'était de la gentillesse sans seconde de sa progéniture. *Mihi*, dit-il parlant de son Bombycivore, *à moi*, comme s'il avait peur que l'envie ne me prit de le lui dérober !

La confusion introduite dans la série par le mélange des voix se retrouve dans la nidification. Quelques espèces nichent à terre, d'autres sur des arbres, d'autres dans des trous de muraille ; mais toutes possèdent un gosier d'une souplesse ou d'une sonorité remarquable. On sait que Buffon et l'opinion quasi-unanime des amateurs ont décerné le prix du chant au Rossignol, que revendique Audubon pour le Merle Moqueur d'Amérique. Le Rossignol et le Merle Moqueur appartiennent à l'illustre série des Baccivores, ainsi que la Farlouse, la Grive, le Rouge-gorge, la Fauvette à tête noire, etc.

Les groupes de cette série sont au nombre de trois, Farlouses, Fauvettes, Merles, correspondant précisément aux trois séries de contralto, de ténor et de basse. Ces trois groupes ren-

ferment sept familles, qui m'ont paru suffisamment désignées par les noms populaires qu'elles portent; ce qui est cause que je n'ai pas cru devoir leur en fabriquer de nouveaux. Ces noms sont les suivants : Accenteurs, Rubiettes, Fauvettes, Merles, Grives, Lorient, Étourneau.

Groupe des Farlouses, Cinq espèces.

Les Farlouses sont des oiseaux si voisins des Alouettes par le costume et les allures, que beaucoup d'ornithologistes ont confondu les deux familles dans le même groupe. Elles ont, en effet, la voix mélodieuse de contr'alto des Alouettes et chantent comme elles en volant, avec cette seule différence que l'Alouette chante en montant et la Farlouse en descendant. Elles ont de même encore le pouce plus long que les autres doigts du pied; elles sont généralement plus coureuses que percheuses et préfèrent les champs aux couverts. Elles portent enfin sur le poitrail les mêmes grivolures. Cependant elles s'éloignent beaucoup de leurs modèles sous le rapport du régime alimentaire, et plusieurs ornithologistes distingués, Temmynck entre autres, vont jusqu'à dire que les Farlouses sont exclusivement insectivores. Mais je m'insurge contre cette affirmation au nom des principes sacrés de la loi divine : *Natura non facit saltum* (la nature a horreur des sauts brusques). Si, en effet, l'affirmation de Temmynck et des autres était fondée, si les Farlouses étaient exclusivement insectivores, il faudrait reconnaître l'existence d'une lacune ou d'un saut brusque entre cette tribu et celle des Alouettes granivores. Or ces tribus sont sœurs par tant de caractères principaux qu'il est absolument impossible d'admettre qu'une incompatibilité quelconque d'humeur ou de régime les sépare, et j'aime mieux croire à l'erreur de Temmynck et consorts, qu'à celle de la nature. Je dis donc que les Farlouses sont baccivores et même granivores à leurs heures. J'ajoute que j'ai pour garants de cette double vérité une foule d'autorités respectables, l'opinion de Georges Cuvier notamment, et ce nom même de Bec-figues de vigne donné à la plus célèbre des espèces du groupe des Farlouses

et qu'elle possède de toute antiquité, car les Romains désignaient aussi cette espèce sous le nom de *ficedula* (Mange-figue), et Martial se mettant à la place de l'oiseau lui fait dire :

Cum me ficus alat, cum pascar dulcibus uvis,
Cur potius nomen non dedit uva mihi?

Puisque je me nourris de raisins comme de figes, pourquoi n'est-ce pas le raisin qui m'a donné son nom?

C'est-à-dire que suivant Martial, le Bec-figes n'aurait pas été fâché de s'appeler *Raisinette*. La voix du peuple de certaines contrées vignobles de France a été au devant de ces vœux du Bec-fige en le nommant *Vinette*.

Ainsi d'après la tradition antique comme d'après la moderne, une espèce de Farlouse adorerait le fruit mou du figuier comme celui de la vigne, qui est dans tous les temps son séjour favori. Du reste, les savants diraient vrai, que leur opinion ne prouverait rien, sinon que la méthode de classification diététique qui sépare violemment la Farlouse de l'Alouette est inapplicable à l'ordre des Chanteurs et qu'il serait urgent d'y renoncer pour revenir au plus vite à la seule vraie, à la seule naturelle, à la classification par rang de voix, calquée sur le type du quatuor. Mais les savants savent parfaitement qu'ils prêchent un converti.

Faisons comme si les Farlouses n'étaient pas exclusivement insectivores et méritaient d'occuper dans la présente classification la place que je leur ai donnée et qui leur appartient.

Les Farlouses sont des alouettes par toutes les habitudes de l'esprit et du corps, et elles se rapprochent de la Grive par la grivole de leur poitrail et leur amour de la vigne. Elles sont ambiguës entre les Alouettes et les Grives, comme le râle de genêts est ambigu entre les échassiers et les coureurs. Or, rappelez-vous les promesses de toute sorte que renferme ce nom d'ambigu et le fumet particulier qu'il exhale. Et si les Alouettes et les Grives ont été classées de tout temps parmi les premiers sujets de la cuisine et du chant, figurez-vous ce que peut être

sous le double rapport musical et gastrosophique la tribu destinée à rallier ces deux groupes !

Un sot gourmandait Dieu de n'avoir pas fait le Bec-figues aussi gros que le dinde ; un homme d'esprit lui répondit que Dieu avait très-bien fait ce qu'il avait fait , attendu que si le Bec-figues possédait la taille du dinde , personne au monde ne serait assez riche pour le payer. L'auteur de la *Physiologie du Goût* qui rapporte l'anecdote a en outre grand soin de faire entrer le Bec-figues comme pièce pivotale dans la composition de sa fameuse éprouvette gastrosophique réservée aux heureux du siècle, et dans laquelle figurent un rôti de bécasse fourrée de bec-figues et un plat d'épinards à la graisse de caille. Le Bec-figues est une farlouse. Ce qui vient d'être rapporté donne une idée suffisante du mérite de la tribu comme gibier.

Quant à son mérite comme chanteuse , la Farlouse est du petit nombre des virtuoses qui ont puissance de passionner les masses et de les enthousiasmer à tel point que tout autre talent leur paraisse insipide. La Farlouse des bois (Bec-figues) a ses fanatiques forcenés comme le Rossignol , le Rouge-gorge et la Fauvette à tête noire ; et je comprends d'autant mieux cette passion que les Canaris la partagent. Un Canari qui chante la Farlouse est aussi honoré dans son monde que dans le sien l'Arabe qui lit le Coran. (On sait que le Coran est écrit en arabe sacré et ne peut être traduit.) L'opinion que le gosier de la Farlouse dépasse en suavité tous les autres compte également au sein de la nation anglaise de chauds et nombreux partisans. Il est certain que jamais l'amour n'inspira un langage plus mélodieux , plus passionné et plus suave que l'épithalame du Bec-figues ; et que si rien n'est plus doux à entendre que cette mélodie céleste , rien n'est plus gracieux à voir que l'évolution aérienne dont l'exécutant l'accompagne. J'ai déjà dit que les Farlouses étaient après les Alouettes les oiseaux qui portaient le plus haut vers le ciel le verbe de vie et d'amour. Or , il paraît que dans l'opinion des oiseaux la sublimité du chant se mesure à la hauteur du poste d'où le chanteur vocalise ; car les Merles et les Grives , qui sont aussi des virtuoses de premier ordre , choisissent invariablement

pour exprimer leur flamme la plus haute cime des arbres ; et le Merle moqueur, qui est le prince des poètes de cette famille, monte dans les airs pour chanter, à l'imitation du Bec-figues, qui, après s'être élevé légèrement dans les airs, y plane quelque temps au-dessus de ses amours, puis tout à coup se laisse aller à terre les ailes grandes ouvertes pour ralentir sa chute et verser plus longtemps sur la tête de la couveuse ses torrents d'harmonie.

Or, pour donner à mes lecteurs une idée de la façon dont on écrit l'histoire, il faut que je leur dise que cette tribu éminente des Farlouses, qui renferme en son sein des espèces si précieuses et si recommandables, n'a pas encore eu d'historien. Temmynck, qui a écrit deux gros livres sur les oiseaux d'Europe, ne sait pas même le nom du Bec-figues, car il ne le cite pas. Triste et funeste fruit de l'étude assidue mais par trop exclusive des mœurs et des coutumes des oiseaux empailés ! Et notez bien que ce même savant, que cet illustre ingrat, qui n'a pas su trouver dans son cœur ni dans son estomac une parole d'admiration ou de reconnaissance à l'adresse de l'intéressant volatile, va cependant tout à l'heure et à la première occasion le réclamer comme *sien*. « Mon Pipit des buissons, » ose-t-il écrire, parlant du Bec-figues à propos d'Alouette. Son Pipit des buissons ! l'ambitieux qui n'en a pas encore assez de son Bombycivore ! Son Pipit des buissons, parce qu'il lui a plu de donner ce nom à l'oiseau, en place de celui de Farlouse qui ne lui allait pas !

Et M. Crespon, de Nismes, qui a rédigé comme moi un traité spécial sur les oiseaux de France, sous prétexte d'ornithologie du Gard et des pays voisins, M. Crespon, de Nismes, qui habite une localité où existe certainement une corporation de chasseurs de Bec-figues, dont lui-même peut-être fait partie, M. Crespon, de Nismes, arrivé à l'histoire du moule glorieux, passe aussi par-dessus son nom et écrit : *le Pipit des buissons* de Temmynck. Concession déplorable, acte d'obséquieuse déférence que je blâme et que j'ai raison de blâmer, car l'orgueilleux étranger n'en tiendra pas même compte à son humble disciple. Écoutez-le, en effet, page 284 de son premier volume, qui continue de se plaindre de l'indocilité des ornithologistes qui ne

veulent pas profiter de ses observations, écrit-il, ce qui est cause que les erreurs vont se perpétuant...

D'où il serait à inférer que la science ornithologique aurait eu un intérêt extrême à ce que le nom de Farlouse, qui ne signifie pas grand' chose, fût métamorphosé au plus vite en celui de Pipit qui ne signifie rien du tout. Car il m'a été jusqu'à ce jour impossible de comprendre la gravité des motifs de la distinction; et je demande la permission de conserver l'ancien terme pour unique raison de supériorité d'euphonie.

On compte en France cinq espèces de Farlouses qui toutes y aiment et y naissent, y compris le Bec-figue. Les Farlouses se distinguent sensiblement des Alouettes par la forme de leur bec qui n'est plus droit, fort et conique, mais grêle, cylindrique et légèrement arqué avec une petite échancrure à la mandibule supérieure. La plupart nichent à terre; la plupart ont l'ongle du doigt postérieur plat. Toutes sont voyageuses, mais rarement dépassent-elles en leurs émigrations automnales les plages européennes de la Méditerranée. On en rencontre fréquemment sur cette mer, dans les eaux du golfe de Lyon et de celui de Gènes, et qui prennent passage à bord des bâtiments en route pour Alger; mais presque toutes s'arrêtent à moitié chemin dans les grandes îles de Corse, de Sardaigne, de Sicile.

Les Farlouses sont des oiseaux éminemment diurnes, qui voyagent de jour. J'ai dit qu'elles poursuivaient d'une haine implacable les oiseaux des ténèbres. Elles donnent au miroir ainsi qu'à la chouette.

Ces divers caractères généraux s'appliquent si exactement à toutes les espèces du groupe qu'il est complètement inutile d'entrer dans les détails de l'histoire de chacune. Deux de ces espèces seulement méritent une mention spéciale en raison de l'importance de la chasse dont elles sont l'objet.

L'une d'elles est le Bec-figues de vigne, connu chez les auteurs sous les noms de Vinette, d'Alouette pipi, d'Alouette des bois, de Pipit des buissons, de Farlouse des buissons, de Farlouse des bois, de Pivote-Ortolane, etc. Le Bec-figues de vigne,

chanteur hors ligne et rôti sans égal, niche dans les forêts et sur la lisière des plaines où il construit son nid dans la couronne de feuilles qui entoure le tronc des jeunes chênes conservés comme baliveaux dans les coupes. Plus percheur que les autres Farlouses, il a l'ongle du pouce plus court et plus crochu, et vit sous le couvert. Il commence à émigrer vers le Midi dès la fin du mois d'août et voyage à petites journées, s'arrêtant de préférence sur la route dans les jeunes taillis et dans les vignes. Il passe seul de très-grand matin, se pose alors sur la cime des hauts arbres en plaine où il est facile de l'attirer au moyen de ce petit sifflet de plomb qui sert de joujou aux enfants. On le chasse au fusil. La couche de graisse dont ses muscles sont alors couverts est si considérable que le plomb qui le tue ne fait pas sang. Il se tient tapi sous la vigne pendant la grande chaleur du jour, attend pour se lever que le tireur ou son chien soit sur lui, et, fatigué de l'effort, se repose au plus tôt dans le milieu du feuillage de l'arbre le plus voisin. Il hiverne dans les contrées les plus méridionales de l'Europe. Je l'ai pris à la pipée en Lorraine où j'en ai trouvé beaucoup de nids. Les chasseurs le confondent souvent avec l'espèce suivante qu'on appelle aussi du nom de Bec-figues et qui lui ressemble beaucoup par le plumage, mais qui n'a ni ses habitudes, ni sa taille, ni son embonpoint.

Le Bec-figues vulgaire de Paris, Fifi, Aspi de Màcon, Bec-figues des prés de Lyon dont on fait une si grande consommation dans les hôtels de tous les pays riverains de la Saône et du Rhône, est celui que les naturalistes désignent sous le nom de Farlouse des prés. Temmynck l'appelle le Pipit-Farlouse, Roux le Pipit des buissons. C'est ce petit oiseau verdâtre à poitrail grivolé qui voyage par bandes de quinze à vingt individus, se rencontre partout à l'arrière-saison, mais surtout dans les luzernes, qui se balance sur votre tête pendant quelques minutes avant de se remiser quand vous l'avez fait partir, et qui donne sur le miroir avec entraînement. Je crois qu'il est difficile de ne pas le reconnaître à ces signes. Il passe de très-grand matin dans les plaines et se prend par masses à l'appelant. Sa chair est délicate, mais se tient sous ce rapport à une distance respectueuse de celle du

précédent. Le Bec-figues de pré ou de luzerne qui n'a que très-peu de rapport avec le fruit mou du figuier, est plus petit aussi que celui de vigne, et le prix d'un seul individu de la dernière espèce égale généralement celui d'une douzaine de l'autre. J'ai rencontré mille fois dans la banlieue de Paris, vers le commencement de septembre, des chasseurs en casquettes de loutre et en redingotes à sous-pieds qui se rendaient de très-grand matin sur les grandes routes pour y tirer des Bec-figues de vignes sur les arbres, et qui m'ont dit gagner honorablement leur vie à ce métier.

L'ancienne médecine attribuait à la chair des Bec-figues des propriétés nutritives et exhilarantes toutes particulières, et la prescrivait contre la débilité d'estomac, l'humeur noire et le spleen.

Les trois autres espèces de Farlouses indigènes sont dites : le Pipit Richard, ainsi nommé par M. Vieillot, du nom d'un bon bourgeois de Lunéville qui l'aurait inventé; le Pipit Spioncelle ou Spipolette qui est un petit oiseau gris qu'on rencontre toujours, même par les plus grands froids, sur le bord des ruisseaux, des étangs, des rivières où il circule sous les glaçons; enfin, le Pipit Rousseline, ex-alouette de marais, qui est très-commun en Lorraine et plus roussâtre de ton que les espèces précédentes.

De sincères amis m'ont sérieusement prié, dans l'intérêt de ma gloire, de ne pas persister à confondre la Farlouse des bois avec le Bec-figues de vigne des restaurants lyonnais; m'alléguant que les deux espèces étaient parfaitement distinctes de patrie et de coutumes, et que toutes les Farlouses dont il était question dans tous les traités d'ornithologie européenne nichaient à terre et qu'il était impossible, par conséquent, que l'oiseau que j'avais vu nicher sur des chênes en Lorraine appartint à cette tribu. Ils ont été jusqu'à m'offrir de créer une sixième espèce de Pipit français pour moi seul, et de l'appeler par mon nom dans l'espoir de me corrompre et de me faire dire comme tout le monde. Mais j'ai repoussé sans faiblir leurs vœux et leurs offres tentantes, parce que l'*Alouette des bois* que j'ai connue en Lorraine où elle niche sur les chênes et où le Coucou aime à lui confier l'éducation de sa progéniture est bien la Farlouse des bois, la même qui vit

dans les vignes et que Temmynck appelle son Pipit des buissons, et je respecte trop les titres de propriété de ce monsieur pour songer à les lui ravir. Quant à la différence de costume qui existerait, dit-on, entre le Bec-figues des restaurants et la Farlouse des bois, l'objection n'est pas sérieuse. L'oiseau de restaurant est toujours en tenue de voyage et cette tenue de l'arrière-saison est habituellement plus humble que sa tenue de noces. Il a la graisse en plus et l'ordre d'amour en moins sur la poitrine, mais il est toujours le même, bien qu'il ne se ressemble plus.

Résumons donc mon opinion sur les Farlouses. J'affirme courageusement de nouveau que toutes les espèces de cette tribu sont baccivores et granivores, en même temps qu'insectivores, et que tous les ornithologistes qui ont écrit le contraire ont écrit la chose qui n'est pas.

Les Farlouses, qui sont des contralti de premier ordre, symbolisent la partie la plus blanche, la plus exquise et la plus délicate de la plus belle moitié du genre humain, la tribu des héroïnes de roman, de tragédie et de mélodrame, la tribu de toutes les victimes innocentes, malheureuses et persécutées.

De même que tous les petits oiseaux à gros bec, y compris le Chardonneret et le Moineau franc, sont réputés ortolans à Marseille, passé la mi-août; ainsi tous les becs fins sont dits en Italie Bec-figues, à partir de la même époque. Je soupçonne également le *mârier* de Bordeaux d'être un terme générique et collectif, un nom de circonstance qui s'appliquerait sur les rives de la Garonne aux mêmes espèces que celui de Bec-figues sur les rives du Pô.

Groupe des Fauvettes; trois familles; 19 espèces.

Il est d'usage dans les nomenclatures officielles de faire suivre ou précéder la famille des Farlouses ambivores par celle des Bergeronnettes insectivores, sous prétexte de parenté évidente et intime. Les caractères de cette parenté, quels qu'ils soient, sont moins saillants que ceux qui rapprochent les Farlouses des

Grives. La ressemblance qui existe entre ces deux familles est même si frappante que beaucoup d'ornithologistes se sont trouvés dans un grand embarras pour classer plusieurs espèces qui tenaient autant de l'Alouette que de la Farlouse et de la Grive; si bien que les uns les ont appelées *Anthus*, les autres *Alauda*, les troisièmes *Turdus*. *Turdus*, Tourde, est le nom latin de la Grive, *Anthus* celui de la Farlouse. Cette ressemblance apparaît surtout dans les allures et les habitudes de corps des deux familles, dans la hauteur du tarse et les grivolures du poitrail, dans l'amour commun de la vigne, la blancheur et la délicatesse de la chair et le besoin de chanter de haut; caractères supérieurs de parenté dont on chercherait vainement les analogues dans la famille des Bergeronnettes, chanteuses de dernier ordre, bonnes à manger, insectivores pures et amies des moutons. Il existe bien entre les Farlouses et les Grives une certaine différence dans la taille et dans la conformation des mandibules, mais la gradation qui manque chez les espèces de France est parfaitement ménagée par une foule d'espèces intermédiaires propres à divers continents et particulièrement à l'Amérique du Nord. Ainsi je ne verrais sous le rapport physique aucune difficulté réelle à faire marcher les Grives à la suite des Farlouses dans cette classification, mais il est de ces scrupules honorables qui prohibent les unions scandaleuses et qui parlent trop haut à la conscience de l'ornithologiste passionnel pour qu'il ne les entende pas. Ainsi j'ai bien voulu, dans une pensée de conciliation louable, séparer par un léger trait les Alouettes des Farlouses, deux genres que la nature avait apparentés d'une façon ostensible en leur prêtant le même esprit, le même manteau, la même voix, et parce que la démarcation exigée par la classification diététique n'impliquait aucunement la séparation des deux groupes qui demeurent voisins, malgré la différence de l'étiquette sérielle. Mais il serait inutile d'attendre plus de ma condescendance, et les impies surtout ne doivent pas espérer qu'après avoir consenti à diviser par un trait ce que Dieu a uni, je me laisse aller à unir ce qu'il a séparé, et à faire se toucher dans ma classification la Farlouse et la Grive, c'est-à-dire la série du Contralto avec celle de la

Basse, au mépris de la loi d'harmonie naturelle qui a mis entre elles deux la série du Ténor.

L'ordre et la marche de la procession des chanteurs, telle que l'a instituée la nature, exigeant que le Soprano précédât le Contralto et que celui-ci fût suivi par le Ténor, je ne me suis pas cru en droit de rien changer de par mon bon plaisir au programme de l'institution. La série des Contralti épuisée, j'ai donc appelé les Ténors. Après les Farlouses les Fauvettes.

J'ai besoin de faire observer seulement qu'il y a Fauvettes et Fauvettes, et que les miennes n'ont rien de commun avec celles des savants de profession.

Toutes mes Fauvettes sont des premiers sujets du chant ; voix jeunes et sympathiques, ardentes et veloutées. Toutes habitent les bocages, lieux discrets où se plaisent à errer les amants. Toutes adorent le fruit mou du même appétit que l'insecte. Toutes sont voyageuses, et leur chair blanche, dodue et parfumée marche immédiatement après celle du Bec-ligues pour la délicatesse.

Pour les hommes de goût, ce premier aperçu distinguera suffisamment la famille et ses genres. Il n'est personne, en effet, qui à l'examen des conditions de talent, de fumet et d'embonpoint exigées pour l'admission en cette tribu, puisse songer à y faire entrer ces espèces maudites que Temmynek et les autres appellent Riveraines ou Fauvettes de roseaux, exécrables bavardes qui ne sont bonnes qu'à vous rendre insupportable le métier de pêcheur à la ligne, et dont les larynx discordants et les notes toujours enrhumées trahissent d'une façon si visible la funeste influence d'un milieu trop humide peuplé de reptiles croassants.

Mes Fauvettes s'appellent l'Accenteur, le Rossignol, la Fauvette à Tête-Noire, le Rouge gorge, etc., etc., et non la Rousse-rolle et le Tirlibara, etc. J'insiste sur cette distinction essentielle, parce que je considère l'idée d'apparenter les Fauvettes des bocages avec les Jaseuses des roseaux, qui est une des marottes de la nomenclature officielle, comme une de ses inspirations les plus bizarres et les plus malheureuses. Bizarres, en ce qu'il est assez drôle de voir ranger sous la même étiquette familiale des genres

si différents de ton, d'habitat, de régime. Malheureuses, en ce que cette alliance illégitime a horriblement contribué à augmenter l'épaisseur du gâchis dans lequel tous les auteurs sont plongés à l'heure qu'il est jusqu'au cou, précisément à cet endroit de la classification du Merle et des Fauvettes. Écoutez les infortunés se plaindre de l'indisciplinabilité de ces espèces; il n'y a qu'un cri parmi eux sur l'impossibilité d'assigner au genre Merle une place convenable, à égale distance des Traquets, des Fauvettes, des Jaseuses, des Corbeaux et des Pies-grièches. Car le Merle cousine avec toutes ces familles-là dans les nomenclatures autorisées par la police. J'en sais une où l'on va jusqu'à en faire un oiseau de proie. Temmyneck, qui voit partout des Merles, fait un jour de la Rousserolle *son Merle de roseaux*, mais la raison lui revient le lendemain, et alors il s'amende et demande noblement pardon de son erreur. D'autres, plus endurcis, persévèrent dans la confusion. La masse jette sa langue aux chiens.

Or la plupart de ces embarras, je le répète, proviennent du principe de désordre introduit dans la classification par une homonymie déplorable qui a poussé à confondre les vraies Fauvettes qui charment les oreilles, avec les fausses qui les écorchent. Imaginez qu'on eût remis à un habile chef d'orchestre le soin de distribuer l'harmonie dans cet ordre des Chanteurs, et la classification eût marché comme sur des roulettes, n'étant pas plus difficile d'assigner sa partie dans un concert à une basse qu'à un ténor. Le malheur est que ce ne sont pas les chefs d'orchestre, mais les savants en *us* qui sont presque toujours chargés de distribuer l'harmonie dans les mondes à rebours. Quoi qu'il en soit, je suppose que j'aurai rendu à la science un immense service en lui donnant la solution tant cherchée du problème épineux du Merle et en lui apportant la preuve que cet oiseau, si difficile à classer, est tout simplement une basse, *un' basso cantante*, qui adore le jus de la treille, et non pas un Traquet purement insectivore, encore moins un Corbeau ni un oiseau de proie. Car j'ai besoin de réhabiliter ici la méthode de classement prise de l'élément de nourriture, et de mentionner à sa gloire qu'elle marche en cette circonstance parfaitement d'ac-

cord avec la méthode musicale naturelle, prouvant aussi de son côté que la chair la plus délicate est celle qui se fait de l'alternance des deux régimes, et le larynx le plus limpide celui qui se gargarise, à l'occasion, de sirop végétal.

On sait tout le charme et tout le prix de la voix des ténors ; c'est la voix de la jeunesse, c'est celle qui peint le mieux les angoisses de la passion d'amour, de la passion échevelée, impérieuse, jalouse. C'est la voix de la sérénade qui retentit dans l'ombre à l'heure où la terre fait silence, où il n'y a d'éveillés que les seuls amoureux. Le chant de l'Alouette est plus religieux, plus sonore, et plus rempli de bonheur et de bénédictions que celui du Rossignol, et pourtant le dernier nous est plus sympathique, parce qu'il est plus mouillé de larmes, plus entrecoupé de soupirs, et qu'il est de notre essence animique de nous intéresser plus aux souffrants qu'aux heureux.

Philomélie, Philédonie, noms doux et harmonieux comme la voix des Fauvettes et qui veulent dire tous deux passion des accords, étaient les seuls qui pussent convenablement désigner la famille. Il est fâcheux que le peuple ait préféré celui de Fauvette et les savants celui de Sylvia, *forestière*. C'est un charmant vocable aussi que celui de Sylvia et qu'il faut conserver pour cause d'euphonie ; son tort seulement est de n'avoir qu'une signification indécise ; car forestière ne veut pas dire assez virtuose de premier ordre et fanatique de l'art ; et d'ailleurs les Fauvettes ne sont pas des amies exclusives des forêts. Elles sont aussi amies de l'homme ; elles recherchent le voisinage de sa demeure pour y bâtir leur domicile, et elles sont heureuses de le voir et de chanter pour lui.

Les Fauvettes ne sont pas non plus de simples artistes de nature sur lesquelles la mélodie pousse comme la pomme sur le pommier. Elles étudient sans cesse pour se perfectionner ; elles ont des traditions, un art, des modèles qu'elles s'efforcent perpétuellement d'atteindre. Il n'y a peut-être pas parmi elles deux talents de même ordre, et les supériorités reconnues y sont d'une morgue et d'une cruauté impitoyable à l'égard des infériorités qu'elles accablent d'épigrammes et qui osent à peine élever la

voix en leur présence. Et comme elles ont des traditions, elles ont des écoles et des principes admis en matière de méthode, ainsi qu'en acoustique. C'est ainsi que les Rossignols et les Fauvettes à tête noire des rives de la Seine l'emportent de cent coudées pour la puissance du son, le charme de l'organe et l'excellence de la méthode sur leurs tristes congénères du Borysthène. Le Rossignol aime à chanter la nuit, parce qu'il tient de ses professeurs que l'air est plus sonore pendant la nuit que pendant le jour. Si en cage il renonce à ses chants vers le solstice d'été pour les reprendre vers le solstice d'hiver (Noël), c'est qu'il sait parfaitement encore et pour l'avoir appris que le froid est meilleur conducteur de la voix que le chaud. Le Pinson, le Merle, l'Alouette, la Grive et tous les grands artistes qui travaillent pour le public, savent ces petits détails de rendement de son aussi bien que le Rossignol, et comme ils n'entendent pas dépenser leur talent en pure perte, ils choisissent pour chanter les heures les plus résonnantes du jour, celles du matin et du soir, voisines de la nuit. Ils se taisent à mesure que le soleil qui fond leur voix s'élève sur l'horizon.

Puisque les Fauvettes sont amies de l'homme, elles ne doivent pas supposer que l'homme soit leur ennemi; et comme elles ne sont pas moins curieuses que confiantes, il en résulte qu'elles donnent dans tous les pièges avec un entrain désastreux. Il y en a comme le Rouge-gorge et le Rossignol, qui attendent avec impatience que vous ayez posé votre gluau ou assuré votre raquette, pour se jeter dessus.

Les rivalités qui engendrent si facilement les haines et troublent si déplorablement l'existence des artistes, sont pour les malheureuses Fauvettes une troisième cause de perdition et de ruine, car la plupart répondent au cartel, si elles sont insensibles à l'appel d'amitié.

J'ai déjà trop parlé de la délicatesse de leur chair qui fait excuser, chaque automne, par tant d'estomacs sans pitié le meurtre de tant de Rouges-gorges et de Rossignols innocents.

Toutes les Fauvettes de France portent la livrée du travail, en vertu du principe de justice distributive qui interdit sévèrement

le cumul des dons supérieurs de l'esprit et du corps et ne tolère d'exception qu'en faveur de quelques créatures privilégiées quasi-parfaites, la femme, le chardonneret, etc. La perfection est femme, a écrit l'autre jour George Sand.

Le groupe des Fauvettes se divise en trois familles dites des Accenteurs, des Rubiettes, des Fauvettes proprement dites.

ACCENTEURS. Deux espèces, le Pégot ou l'Accenteur des Alpes; le Mouchet, vulgairement nommé le Trainebuisson ou la Fauvette d'hiver.

Humble famille, amie du pauvre, partant presque inconnue du poète et du vulgaire, et qui cependant, si la gloire se décernait au vrai mérite, aurait fatigué depuis des siècles les trompettes de la renommée. Si j'étais Alfred de Musset seulement pendant vingt-quatre heures, j'en profiterais pour tirer l'Accenteur de son obscurité illégitime, par quelque invocation sublime dans le goût de celle au Tyrol.

Mouchet, nul barde encor n'a chanté ta...

Les Accenteurs, dont la taille est voisine de celle du Rossignol, portent un manteau plus brun que celui des Farlouses. Ils ont le bec grêle, effilé et cylindrique de celles-ci et vivent comme elles d'insectes pendant le printemps et l'été, de menues semences et de baies pendant l'autre moitié de l'an. Leur voix mélancolique et suave est douée d'un grand charme.

L'Accenteur des Alpes est un peu plus gros que le Trainebuisson. Il habite la patrie du Lagopède et du Pinson des neiges. Son existence semble attachée comme celle de ces espèces à la sombre région des abîmes. Ami des cimes sourcilleuses et des pentes déclives où se joue l'avalanche, il niche sous le toit de l'humble cabane collée aux flancs de l'abrupte ravine. Il est l'hôte des châteaux, des hospices et des monastères perdus dans les hautes solitudes. C'est le chantre le plus harmonieux des Thébaïdes de glace, le consolateur le plus fidèle des plus déshérités, des bannis du monde des vivants, des détenus de la prison du froid, des reclus de la Grande Chartreuse et du Mont Saint-Bernard. Il y a commerce d'amitié entre lui et le chien de ce

dernier asile. Et l'attachement que Dieu lui a mis au cœur pour sa patrie désolée est si fort qu'il ne l'abandonne jamais que contraint et chassé par la rigueur du froid et l'épaisseur des neiges. L'air des riches vallées est si pesant pour lui que le mal du pays le prend pour peu que son séjour s'y prolonge ; et sa voix n'a de chants que pour les affligés. Noble et touchant emblème de l'artiste généreux à qui son cœur révèle la mission de l'art ici bas.

Ainsi la souveraine des fêtes, la diva inspirée, garde pour ses seuls pauvres les trésors de sa voix, et met au ban de l'art l'acheteur de plaisir, chantant gratis pour toutes les infortunes, refusant de charmer pour de l'or les soirées des heureux.

Quel malheur, Dieu du ciel, que tous les grands artistes ne comprennent pas comme l'Accenteur des Alpes leur mission sublime ! et qu'il y ait des peintres pour toutes les batailles et des poètes pour tous les succès, comme des prêtres, hélas ! pour tous les *Te Deum* !

Le Mouchet ou Traîne-buisson, bien nommé, est cette petite Fauvette brune à couleur de muraille comme le Moineau franc qui traîne dans toutes les haies sèches et dans toutes les piles de fagots à l'arrière-saison. C'est le temps où elle quitte les contrées du Nord pour celles du Midi et les monts pour les plaines ; elle prend ses quartiers d'hiver sous nos bûcheries et nos hangars et y attend avec philosophie le retour du printemps. Le Traîne-buisson est un des familiers de la maison du pauvre, comme le Roi-telet et le Rouge-gorge, et qui chante comme ceux-ci pour la moindre bouffée d'air tiède, pour la moindre promesse du soleil. Sa voix est douce et tendre, plutôt mélancolique que joyeuse, et peu retentissante, car le Traîne-buisson ne chante pas pour passionner la foule, mais uniquement pour consoler quelque humble ménage de travailleurs, confiné en quelqueasure solitaire au coin de la forêt. Il aime à chercher sa vie parmi les jubarbes, les flambes et les autres pariétaires qui croissent sur les toits moussus. Une autre de ses demeures de choix est l'avenue de petits pois ou de haricots montants qui séchent sur les ramures. Le Traîne-buisson niche dans les bois en montagne,

sous le tronc des arbres tombés ou dans les piles de bois de moule rangées par corde dans les coupes. Ce nid est construit avec art et ressemble beaucoup à celui du Rouge-gorge. Il est tapissé à l'extérieur d'un revêtement de mousse fine qui repose sur une première assise de menues racines d'herbes; il est matelassé à l'intérieur d'un épais sommier de crin, non feutré mais tissé avec une habileté extrême et présentant à l'intérieur la forme d'une charmante coupe nette et brillante comme un miroir. L'adroite tisseuse qui a mené à fin cette œuvre remarquable a eu le soin d'enduire son étoffe rebelle d'un parement de sa composition qui l'a rendue docile, et de faire rentrer dans l'épaisseur des parois ambiantes tous les bouts des fils employés. Mais que de talent et de peine dépensés, hélas! en pure perte, quand la malheureuse mère n'a pu réussir à dérober la connaissance de sa demeure à ce chercheur de nids terrible qui s'appelle le Coucou, prototype odieux du parasite ingrat et du glouton fratricide. Car le misérable qui sait le confort de l'établissement et l'hospitalité des nobles cœurs qui l'habitent, y dépose naturellement son œuf de préférence. Et alors adieu tous les profits de la tendresse et de l'industrie maternelle pour les pauvres enfants légitimes. Dieu a voulu qu'ils périssent tous, et que leur ruine assurât la fortune du bâtard, du fils de l'étrangère. Image trop saisissante du sort de tant de pauvres nourrices que la misère oblige à refuser aux fruits de leurs entrailles le lait de leurs mamelles pour le vendre aux enfants des riches citadines!

Famille des Rubiettes. — Six espèces.

Ce terme générique de Rubiettes qui veut dire Rougettes ne s'appliquait jadis qu'à deux espèces, le Rouge-gorge et la Gorge-bleue; mais je me suis cru autorisé par la nature et par le sens commun à étendre cette appellation aux Rouges-queues et aux Rossignols, qui ressemblent si fort aux deux premières espèces par la physionomie et les mœurs qu'il est absolument interdit à l'homme sage de les séparer. Je fais remarquer seulement que le nom de Rubiettes, qui conviendrait admirablement

au Bouvreuil et au Cardinal qui sont des oiseaux rouges, ne va pas tout à fait aussi bien aux bees fins dont nous écrivons l'histoire et qui sont des oiseaux gris. Il est très-certain, en effet, que le rouge dont le Rouge-gorge se décore la poitrine est du jaune orangé, et que le rouge dont le Rossignol se teint la queue est du roux vineux ou sang de bœuf. Mais Rubiette est un nom joli et pour ainsi dire ressemblant, et je ne lui en ai pas demandé davantage pour l'admettre. L'ornithologie passionnelle est l'art de raisonner droit sur des noms de travers.

Toutes les espèces de la tribu des Rubiettes traitent dans les buissons et nichent à terre ou dans les fentes des vieux murs comme les Accenteurs. Elles courent avec facilité sur le sol où elles cherchent de préférence leur nourriture. Ces habitudes les séparent de la famille des Fauvettes proprement dites qui toutes nichent en l'air et cherchent exclusivement leur vie sur les buissons et les arbustes. Les Rubiettes sont plus vermivores, les Fauvettes plus muscivores; et l'écartement qui est entre les deux familles s'ouvre encore plus au moral qu'au physique; car les Fauvettes sont des oiseaux d'humeur enjouée et de mœurs pacifiques qui ne se déplaisent pas trop dans la société de leurs semblables, ni en cage ni en liberté; tandis que les Rubiettes sont des races de frères ennemis, de frères féroces que le démon de la vendetta et celui de la jalousie artistique tiennent constamment armés les uns contre les autres, en prison comme ailleurs, ce qui les condamne à vivre par couples isolés dans des cantonnements rigoureusement circonscrits et conquis à la force du bec. Il semble que les malheureuses petites bêtes, c'est le nom qu'on leur donne sur les rives de la Meuse, aient dépensé en faveur de l'homme tout leur esprit de camaraderie et de sociabilité.

Les espèces de cette tribu sont peut-être de toutes les créatures ailées les plus confiantes, les plus crédules, les plus faciles à duper. Elles recherchent bien plus qu'elles ne redoutent la présence de l'homme, et leur curiosité de ses faits et gestes est égale à leur familiarité. Ce sont elles qui ne veulent pas attendre

que le tendeur ait achevé de poser son piège pour mettre le pied dessus. Ce besoin de voir fonctionner les machines nouvelles qui est instinctif chez tous les amis du progrès est un penchant d'autant plus désastreux pour les Rubiettes que leur chair a une réputation qui va de pair avec celle du Bec-figues; et hâtons-nous de reconnaître que cette réputation qui leur fait tant d'ennemis n'est aucunement usurpée, et que cette tribu d'élite qui fournit les premiers ténors, abonde aussi, hélas! en sublimes rôtis.

Les Rubiettes habitent les buissons sur la rive des bois. Telle espèce se plaît au bord des frais ruisseaux dans les bocages sombres, telle autre aux versants des rochers parmi les ronces échevelées qui pendent aux flancs de la ravine. Leur vol est bas et peu soutenu; elles ne font que sautiller de branche en branche, d'où elles se précipitent vivement et fréquemment à terre pour ramasser l'insecte qu'elles ont aperçu. Si quelques mâles montent quelquefois très-haut dans le branchage des chênes et gravissent même jusqu'au faite de la vieille tour féodale, c'est pour parler d'amour et non pour autre chose, et ces tours de force-là ne se font qu'au printemps. Les Rubiettes ont encore un tic de famille, s'il est permis de s'exprimer ainsi; elles accompagnent chaque mouvement du corps, soit en marchant, soit en se posant, d'un certain frétillement ou redressement de la queue bizarre et caractéristique. Toutes les Rubiettes sont des oiseaux de passage, puisqu'elles sont fines grasses à l'automne, mais toutes ne suivent pas la même route dans leurs migrations périodiques. Elles passent isolément et voyagent à petites étapes, le matin pendant le jour, la nuit par les beaux clairs de lune. Bec droit et effilé, légèrement échancré à la mandibule supérieure.

LE ROUGE-GORGE. Encore un des consolateurs du pauvre, encore un oiseau du bon Dieu, une espèce victime... et la plus noble et la plus héroïque de toutes les créatures ailées, la plus amie de l'homme, la plus inébranlable dans sa foi au progrès! Le Rouge-gorge est l'oiseau fort et valeureux par essence qui poursuit de sa haine implacable l'usure et la superstition, les deux sources fécondes de toutes les oppressions et de toutes les

misères de l'esprit et du corps, l'usure symbolisée par l'araignée immonde, l'infâme par l'oiseau de nuit. Le Rouge-gorge est plus vaillant et plus généreux que le Faucon, car il combat sans armes et ne combat pas pour lui, mais pour la cause de la justice et du droit. Ses notes d'harmonica, douces, suaves, pénétrantes, expressives, son chant triste et mélancolique, qu'il vous dit pour vous seul, vont plus rapidement à l'âme que les stances du Rossignol, plus sonores mais plus savantes et plus étudiées. Le Rouge-gorge est le plus curieux, le plus sensible et le plus délicat de tous les oiseaux du ciel; c'est celui que je chéris le plus.

La légende catholique a illustré le Rouge-gorge; les poètes l'ont oublié, excepté George Sand.

La légende bretonne que m'a racontée dans le temps Hippolyte de La Morvonnais, un ami qui n'est plus, rapporte que le Rouge-gorge accompagna le Christ sur le Calvaire et détacha une épine de la couronne du divin Rédempteur, et que Dieu, en récompense de cette manifestation courageuse, l'anima de l'Esprit-Saint. A dater de ce jour, l'oiseau pieux aurait eu mission de conjurer les sortilèges et de déjouer les entreprises du Malin. Et comme dans la contrée naïve où régna le roi Arthus, la croyance à l'intervention des enchanteurs et des fées, des bons et des mauvais génies dans les affaires des hommes, se mêla de tout temps à la foi aux miracles de notre religion sainte, il arriva bientôt que le Rouge-gorge, qu'on rencontre toujours dans la voie du pauvre travailleur, passa dans l'opinion du monde des campagnes pour l'agent mystérieux des puissances surnaturelles et le porteur de messages des génies bienfaisants.

Je ne suis pas breton, et ma foi éclairée en la sagesse de Dieu, personnification de l'ordre³ suprême, infini, universel, prescient, immuable, n'admet pas le miracle, qui est le renversement des lois de Dieu, et, par conséquent, la négation de sa sagesse; mais je crois fermement, comme la légende armoricaine, à l'existence des rapports secrets qui sont entre la bête et l'homme. Seulement l'explication de la sympathie du Rouge-gorge pour le travailleur se déduit tout simplement pour moi de la loi

d'Unité traduite et commentée par l'analogie passionnelle, qui, pour m'intéresser à l'étude des lois de la nature, n'a nullement besoin de l'aide du merveilleux humain. L'analogie passionnelle, d'accord sur une foule de points avec la légende ci-dessus, trouve dans le Rouge-gorge l'emblème du martyr de la foi.

Le Rouge-gorge a le tour du bec ceint d'un bandeau d'auréole qui descend et s'épanouit sur la gorge et la poitrine où il forme un large écusson. La couleur orangée de l'auréole est celle de l'enthousiasme qui pousse en avant les chercheurs des vérités nouvelles. Le réseau de la nuance sainte enveloppe la région du cerveau comme celle du cœur pour exprimer que la passion de l'enthousiasme ou de la composite exige double essor de l'esprit et des sens. Le reste du costume du Rouge-gorge est du gris le plus humble, livrée du travailleur.

Le Rouge-gorge est le premier oiseau qui s'éveille à l'aurore et salue la venue du jour. Il *pétille* avant que le Merle n'ait sonné la diane. Pétiller est un verbe trop faible qu'ont fabriqué les gamins de Lorraine pour essayer de rendre le cliquetis métallique des notes précipitées que fait entendre à l'heure du matin et à l'heure du soir le Rouge-gorge appelant son monde au travail ou le conviant au repos. La sonnerie argentine du Rouge-gorge qui retentit dès l'aube, vous remémore involontairement la fanfare des Petites Hordes sonnante la charge du travail à la pique du jour.

Quand, par les premières brumes d'octobre, un peu avant l'hiver, le pauvre prolétaire vient chercher dans la forêt sa chétive provision de bois mort, un petit oiseau s'approche de lui, attiré par le bruit de la cognée; il circule à ses côtés et s'ingénie à lui faire fête en lui chantant tout bas ses plus douces chansonnettes. C'est le Rouge-gorge qu'une fée charitable a député vers le travailleur solitaire pour lui dire qu'il y a encore quelqu'un dans la nature qui s'intéresse à lui.

Quand le Bûcheron a rapproché l'un de l'autre les tisons de la veille engourdis dans la cendre; quand le copeau et la branche sèche pétillent dans la flamme, le Rouge-gorge accourt en chantant pour prendre sa part du feu et des joies du bûcheron.

Quand la nature s'endort et s'enveloppe de son manteau de

neige, quand on n'entend plus d'autre voix que celle des oiseaux du Nord qui dessinent dans l'air leurs triangles rapides ou celle de la bise qui mugit et s'engouffre au chaume des cabanes, un petit chant flûté, modulé à voix basse, vient protester encore, au nom du travail créateur, contre l'atonie universelle, le deuil et le chômage. C'est toujours le chant du Rouge-gorge, disant qu'il n'est pas de saison morte pour l'ouvrier laborieux et que le travail attrayant se rit des rigueurs des frimas. Et l'oiseau frappe de son bec aux vitraux de la chétiveasure pour y demander asile, comme la fée des contes, et pour rappeler à l'homme les devoirs de l'hospitalité.

Emblème de dévouement et de charité sociale, le Rouge-gorge semble invinciblement attiré par les penchants de sa nature vers les lieux où l'on souffre. L'un des plus nobles confesseurs de la foi républicaine m'écrivait de Belle-Isle-en-Mer, il y a quelques mois :

« J'ai à vous raconter une histoire de Rouge-gorge qui vous intéressera peut-être, à raison de l'affection toute spéciale que vous semblez porter à cette espèce.

» L'année dernière, vers la fin de l'automne, un Rouge-gorge, chassé sans doute du continent par le froid et la neige, chercha un refuge dans notre île. Chaque matin il apparaissait dans la cour de notre prison et se tenait quelque temps aux alentours de ma cellule, où il voyait des frères captifs. Je le pris bien vite en affection ; sa visite me faisait besoin et sa ponctualité à me la rendre me causait le plus grand plaisir. Comme j'avais soin de lui jeter à chaque rencontre un ver de terre, de farine ou de bois, il ne tarda pas de son côté à éprouver pour moi une vive sympathie. Bientôt il s'attacha à mes pas et ne voulait plus me quitter. Il me suivait quand je sortais dans la cour et accourait à portée de ma main aussitôt qu'il me voyait fouiller la terre de mon petit jardin. Chaque soir, avant de partir, il nous disait adieu de son petit chant d'hiver, qui ressemble au murmure du ruisseau parmi les cailloux et les herbes. Mes compagnons m'en-

gageaient à le prendre, mais jamais je ne pus me résoudre à trahir sa confiance pour le priver de sa liberté. Voilà pourtant qu'un beau matin, fatigué de mes dédains sans doute, et trouvant la porte ouverte, l'oiseau profite de l'occasion pour s'introduire dans ma cage, et s'y installe sans façon et presque malgré moi. Le lendemain, il avait fait connaissance avec mes autres oiseaux, il jouait avec eux et mangeait et chantait, comme s'il eût été enchanté de sa position nouvelle. Depuis lors, je l'ai conservé comme souvenir vivant d'un âge regretté. Il furette maintenant partout autour de moi, se promène sur mon lit, se mire dans mon miroir, se place près de mon chevet pour dormir, et quand je lui adresse la parole, il me répond par son plus doux langage, ce chant que vous savez, si limpide, si pur et si mélancolique. Je savais bien le Rouge-gorge familier, curieux, confiant et crédule. Je l'avais vu autrefois suivre le long des haies les petits pâtres pour ramasser les rares miettes de pain noir, débris de leur repas frugal, ou encore rôder autour des travailleurs des champs pour s'emparer des menus vermisseaux mis au jour par la bêche, la pioche ou la charrue. Je l'avais vu, à l'entrée de l'hiver, entrer dans la cour de la ferme et pénétrer jusque dans le logement des gens de la campagne; mais je ne le croyais pas capable d'un pareil dévouement pour l'homme, d'un dévouement qui va jusqu'à lui faire sacrifier sa liberté pour prendre sa part des douleurs de la captivité d'un ami. Du moins je n'abuserai pas de l'attachement de la pauvre créature. Elle m'a donné sa liberté et ses chansons pendant l'hiver; au printemps je lui rendrai son air libre, sa verdure, ses amours; car j'ai pour principe de ne tenir en cage que des oiseaux qui puissent y aimer, et ne garde par conséquent que des couples. Ce n'est pas moi qui ai rédigé les lois barbares qui n'ont pas honte de priver le détenu de la société de sa femme, de sa mère ou de son enfant. »

« *P. S.* Je n'ai pas osé tout vous dire. Mais la preuve d'affection touchante que m'a donnée mon Rouge-gorge de Belle-Isle, rapprochée d'une autre circonstance de ma vie, fait quelquefois passer par mon cerveau une idée fugitive, un rêve, que vous

appellerez du nom que vous voudrez. Une fois déjà, il y a bien des années, j'ai eu la visite d'un Rouge-gorge. C'était, bien loin d'ici, au milieu des souffrances d'une maladie longue et cruelle qui faillit m'enlever. Le pauvre petit oiseau ne manquait pas de venir deux fois par jour, matin et soir, chanter sur ma fenêtre, comme pour m'encourager à souffrir en silence et à espérer de meilleurs jours. Et souvent il me semble reconnaître dans le compagnon volontaire de ma captivité d'aujourd'hui le consolateur de mes peines et de ma maladie d'autrefois. »

Consolateur des affligés, doux messager d'espoir, sympathique à tous les martyrs, héros de tous les dévouements, tel est, en effet, le Rouge-gorge, le vrai Rouge-gorge de la légende populaire et de l'ornithologie passionnelle, l'oiseau qui me rappelle aussi le plus de jours regrettés, celui qui m'initia au charme de la vie des forêts, bonheur de mes jeunes ans, refuge de mon âge mûr.

Consolateur de tous les affligés, héros de tous les dévouements, c'est juste; il n'y a pas dans l'apologie un mot de trop.

Quand le Pipeur a tendu sa pipée et qu'il a tiré de son appeau de guerre le houloulement lugubre, le Rouge-gorge intrépide est le premier qui répond à la provocation de l'oiseau des ténèbres. Il se rue avec rage sur la loge où se cache l'assassin et tombe sur les gluaux perfides. Il est déjà pris, que les autres, les Grives et les Merles, sont encore à se consulter pour savoir s'il est opportun de marcher. Alors le Pipeur se saisit de sa victime et lui brise les ailes pour le faire crier; car le cri de détresse du Rouge-gorge attire à la bataille tous les oiseaux de cœur qui s'imaginent que le généreux champion de la bonne cause est aux prises avec le Hibou et volent à sa défense.

Quand je vous disais que ce monde des oiseaux n'était qu'une copie fidèle du monde des humains!

C'est aussi le pauvre ouvrier, le pauvre laboureur, le pauvre bûcheron, qui vole le premier à la défense du sol de la patrie, qui le premier expose sa poitrine aux balles de la coalition.

C'est lui qui s'armant de la sape, renverse dans la poudre les gouvernements oppresseurs. C'est lui que les grands souverains dépensent généreusement plutôt que de reculer d'une semelle, pour prouver leur grande âme. Malheureux prolétaire, c'est toujours son cadavre qui, dans les ruelles noires des cités comme sur les champs de bataille, sert de piédestal à la fortune des assassins en grand et des ambitieux.

Enthousiasme, candeur et bravoure... hélas! ces nobles dons du ciel s'expient aussi cher parmi nous que parmi les oiseaux, et les traverses innombrables qui troublent la vie du Rouge-gorge ne sont que l'image de celles dont la carrière du prolétaire industriel est semée.

Le jeune ouvrier qui arrive de ses champs dans la ville porte un vêtement modeste comme le manteau du Rouge-gorge, la livrée du travail. Il est vif, ennemi du repos et désireux d'apprendre. Comme son emblème, son cœur déborde d'enthousiasme (plastron orangé de l'oiseau). Comme le Rouge-gorge, il est simple, confiant et naïf, ne soupçonnant pas chez autrui les méchantes pensées qui ne sont pas dans son âme. Comme le Rouge-gorge, il donne dans tous les pièges tendus à sa bonne foi et à sa curiosité. Et de même que le Rouge-gorge est la proie de la vipère qui le fascine et le contraint par une puissance invincible et surnaturelle à descendre de branche en branche jusqu'à la portée de sa gueule...; ainsi le jeune ouvrier qui s'est laissé entraîner aux suggestions de l'envie et de la paresse symbolisées par le serpent, fait tous les jours un pas de plus vers l'abîme du déshonneur qui doit le dévorer...

Le Coucou, qui est trop grand seigneur pour faire son nid lui-même, trouve plus commode de pondre dans le nid du Rouge-gorge. L'analogie du Traîne-buisson a donné tout à l'heure l'explication de ce parasitisme. La Mésange charbonnière, qui n'est pas plus grosse que le Rouge-gorge, l'attaque de préférence et avec un acharnement tout spécial. On a vu l'affreuse petite cannibale l'assassiner, le scalper et lui manger la cervelle, moins d'une heure après son entrée dans la cage commune. Le Rouge-gorge est de la famille de ces prédestinés de la souf-

france à qui le mal arrive de tous les points du ciel et qui ont en partage mesure comble de tribulations.

Un seul vice dépare cette longue nomenclature des vertus et des qualités du Rouge-gorge ; il est jaloux du chant, jaloux de la chasse, duelliste, querelleur et ennemi des siens. Deux Rouges-gorges ne sauraient vivre pacifiquement côte à côte dans le même canton, ni sous les mêmes barreaux ; il faut que le plus fort tue le plus faible ou l'expulse. Triste tableau des querelles et des rivalités qui arment les uns contre les autres tous les serfs du salaire dont la concurrence anarchique qui tend constamment à réduire le prix de la main-d'œuvre, fait fatalement des frères ennemis. Le Rouge-gorge si doux, si sociable, si charmant avec l'homme et avec une foule d'oiseaux, repousse invinciblement tous ceux de son espèce ; quoique cependant il vole courageusement à leur secours contre l'ennemi commun. Je ne sais plus si j'écris l'histoire des bipèdes emplumés ou celle des bipèdes sans plumes, tant les deux se ressemblent. Tous les oiseaux voleurs, le Corbeau, l'Oie sauvage, la Grue, etc., comprennent parfaitement les avantages de l'association et s'entendent comme *larrons en foire*. Ils ne tentent jamais un coup de bec sur les récoltes de l'homme, avant d'avoir disposé préalablement des sentinelles chargées de les avertir du péril. Mais les oiseaux honnêtes et parmi'eux tous les chanteurs à bec fin, qui portent la livrée du travail, Rouges-gorges, Rossignols, Roitelets, répugnent systématiquement à l'emploi du procédé d'association qui est l'unique voie de salut pour les travailleurs exploités. Ils vivent autour de nous isolés et en état de guerre civile, et alors rien ne peut les soustraire à la barbarie de l'homme, sinon le charme de leur voix. Là haut comme ici bas, il n'y a que les méchants qui sachent se coaliser et s'armer.

De grands malheurs pleuvent pour le Rouge-gorge de cet état d'antagonisme et d'insolidarité. Car l'homme ingrat ne s'est pas contenté d'abuser odieusement de la crédulité et de la curiosité du Rouge-gorge pour l'attirer dans tous ses pièges. Après avoir exploité l'affection que lui portait l'oiseau, il a exploité

la haine que l'infortuné portait à ceux de son espèce ; il les a forcés de se détruire et de se livrer l'un l'autre. Placez un Rouge-gorge dans sa cage à filet, à portée du Rouge-gorge libre dont vous saurez la demeure, et vous ne tarderez pas à compter un prisonnier de plus ; car le libre ne manquera pas de se ruer sur le nouveau venu. C'est le même piège qu'on tend au pinson et au roitelet domestique. Il est simple mais infailible pour tous les artistes jaloux et puissamment titrés en Cabaliste.

J'ai entendu d'indignes moralistes exciper de ce naturel batailleur et insociable du Rouge-gorge pour justifier toutes les turpitudes de la conduite de l'homme à son égard, et pour traiter l'oiseau chevaleresque de cerveau brûlé, d'anarchiste, d'espèce indisciplinable et tournée vers les idées nouvelles, d'ennemi de la famille et du repos public. J'ai honte d'être obligé de répondre à tant d'hypocrisie.

Batailleur, insociable.... Comme si le progrès pouvait se faire tout seul et les abus se déraciner d'eux-mêmes, et sans qu'on y aide un peu par les proclamations de guerres saintes, les levées de boucliers et les révolutions !

Comme si Minerve elle-même, Déesse de la Sagesse, n'était pas sortie tout armée du cerveau de Jupiter, pour dire que la sagesse a besoin d'être armée pour combattre l'erreur !

Mais pourquoi chercherais-je à défendre le Rouge-gorge contre les attaques des tartufes, quand il m'est si facile de prouver que tous les défauts qu'on lui reproche valent mieux que ses qualités mêmes ; quand je n'ai, pour donner cette preuve, qu'à ouvrir le premier traité venu de l'histoire du peuple français, à ses pages les plus glorieuses, aux jours d'il y a soixante ans?...

Où la passion de la bataille et du duel était encore dans le sang de notre nation, comme dans celui du Rouge-gorge, avec le même mépris du vil trafic (araignée) et la même horreur de l'infâme (oiseau de nuit) et l'ardent besoin de jeter bas toutes les tyrannies pour élever sur leurs ruines un temple à la Concorde et à la Liberté...

Où la grande nation, fille aînée du progrès, consciente de sa mission et subitement illuminée de l'Esprit-Saint, comme le

Rouge-gorge, renonçait pour la première fois à ses vieilles idées de suprématie et de conquêtes territoriales, et dans la sublime effusion des sentiments de justice et d'amour qui débordaient de son cœur, se proclamait l'amie de tous les peuples opprimés..

En ce temps-là, en effet, le peuple français fut un jour ce que le Rouge-gorge était depuis des siècles, le défenseur des faibles, le redresseur universel des torts, le champion de l'unité. Il tendit la main à l'esclave et le secoua rudement pour le forcer de relever son regard vers le ciel, et le monde est encore sous le coup de cet ébranlement. La France s'est-elle diminuée le jour où elle posa l'intérêt de l'humanité au-dessus de son intérêt national? — Au contraire, puisque c'est pour cette cause qu'on la décora du nom de grande.

Pourquoi alors imputer à crime au Rouge-gorge d'avoir fait toute sa vie comme la France un seul jour, de s'être séparé des siens pour se rallier à l'homme! Le Sauveur n'a-t-il pas dit que celui qui voulait le suivre devait commencer par se dépêtrer de toutes les entraves qui l'attachaient au monde, famille, propriétés, trésors!

Ainsi là où l'ornithologiste vulgaire n'aperçoit qu'un texte d'accusation frivole contre un oiseau plein de mérites, l'analogue découvre un motif d'apologie sérieux.

Les poltrons et les insulteurs à la ligne ont aussi l'habitude de déclamer à perte de vue contre les funestes effets de l'exagération du point d'honneur, et de déplorer la manie sanguinaire du duel, qui a peu arrêté en somme les progrès de la population. Mais les poltrons n'empêcheront pas que cette prétendue monomanie furieuse n'ait fait mille fois plus pour l'illustration et le charme de la société française que toutes les leçons des moralistes et même que ce fameux traité de la civilité puérile et honnête, qui vous défend de fourrer vos doigts dans votre nez et de vous moucher sur votre manche, surtout quand vous êtes chez les grands. Mettons-nous bien dans la tête que la peur du duel est le commencement de la sagesse ou du respect à la femme, ce qui est la même chose, et que sans ce vernis de bravoure chevaleresque, de galanterie et d'insoncieuse gaieté qui brillantait jadis la sur-

face de nos mœurs, jamais l'esprit français n'eût été ce qu'il fut et n'eût conquis le monde.

Conquis le monde, hélas ! ce propos me rappelle de nouveau l'ingratitude des écrivains de ma patrie envers le Rouge-gorge, si digne à tant d'égards d'inspirer les chants de la muse et que pas un d'eux n'a chanté. L'Alouette a été plus heureuse et le Rossignol aussi, et l'Hirondelle, et beaucoup d'autres qui le méritaient moins. L'Alouette a vaincu à Pharsale et pris Rome deux fois, c'est très-vrai ; mais qui vous dit que le Rouge-gorge n'a pas vaincu plus loin encore que l'Alouette, et suivi l'aigle victorieuse en plus de capitales ? Car il semble que tous les historiens de la révolution française se soient donné le mot pour oublier de signaler l'influence du Rouge-gorge sur le résultat des campagnes d'Italie, de Russie et d'Égypte. Et cependant cette influence n'a jamais été contestable, puisque la plus grande part de gloire acquise à nos drapeaux en ces campagnes immortelles revient aux héros de Lorraine... et que tous les héros de cette province si boisée et si calomniée avaient été élevés à l'école du Rouge-gorge.

Alors, puisque j'en suis venu là malgré moi, je prie qu'on me permette de réparer en passant l'inexcusable oubli des historiens de la révolution française, et de protester par la même occasion contre une affirmation téméraire de Michelet. Michelet est un admirable historien que je porte dans mon cœur, et que j'aime encore plus pour la noblesse et l'élévation de ses sentiments que je ne l'admire pour son immense savoir et sa haute éloquence. Je pense néanmoins qu'il a eu tort d'écrire *« que le peuple normand était le peuple héroïque de l'Europe. »*

Ce n'est pas parce que je suis originaire des rives de la Meuse, mais je crois qu'il aurait mieux fait de décerner la palme de l'héroïsme au Lorrain qu'au Normand.

Le Normand a conquis l'Angleterre, la Sicile et une foule d'empires si longs et si éloignés les uns des autres, que jamais le soleil ne se couche chez lui. Il a forcé les portes de la Chine et créé plusieurs nouveaux mondes où il a implanté ses machi-

nes et des populations prospères. Il a fondé enfin la plus vaste puissance industrielle et commerciale qui ait jamais été. Or loin de moi la pensée de méconnaître ces hauts faits et de nier les innombrables services rendus par le Normand à la cause du progrès. Je suis prêt à crier *Rule Britannia* et à vociférer aussi haut que quiconque en l'honneur des pionniers valeureux de l'Australie et de l'Amérique du Nord. Seulement mon admiration pour les gigantesques efforts du génie britannique ne va pas jusqu'à me faire oublier le sens naturel des mots et à me faire confondre héroïsme et génie commercial, qui ne sont pas la même chose. Le vrai héros, en effet, d'après le langage reçu, est un être essentiellement désintéressé et enthousiaste, dominé par la sainte passion de l'Unitéisme et qui combat vaillamment pour sa foi, sans jamais marchander sa vie. Assurer par sa mort le triomphe de sa cause, de sa patrie ou de sa religion, est un sort qu'il envie; il vire facilement au martyr... Tandis que le vrai trafiquant est, au contraire, un être essentiellement rassis et calme, qui calcule froidement les profits et pertes d'une affaire avant de la lancer; qui comprend faiblement les joies sublimes du sacrifice et ne s'enivre pas des vaines fumées de la gloire. Héroïsme, en un mot, implique, selon moi, *grandeur du but collectif* en même temps que déploiement d'un courage surhumain pour l'atteindre.... et Régulus et d'Assas, qui n'ont eu que la mort pour prix de leur dévouement, me semblent mieux répondre au beau nom de héros que les soldats-marchands qui forcent les portes du Céleste-Empire pour vendre beaucoup d'opium ou de bonnets de coton à ses malheureux habitants.

Les poètes, au surplus, sont d'accord avec moi sur cette question délicate; les poètes qui sont les vrais historiens des âges héroïques et qui se sont emparés du héros lorrain et n'ont pas voulu du normand. Les âges héroïques de l'Europe portent quatre noms principaux: Invasion des Barbares, Croisades, Guerre de cent ans, Guerre de la Révolution. Or, le premier nom qui se présente sur la liste des héros de chacune de ces époques mémorables est celui d'un héros lorrain.

C'est un Lorrain, un Austrasien pur sang du nom de Charles-

Martel qui broie de sa masse d'armes l'armée des Sarrasins, refoule par delà les Pyrénées l'ouragan des cavaliers arabes, soustrait l'Europe à l'Islamisme et la femme au Harem!

C'est encore un chevalier lorrain qui commande la première Croisade et qui plante le premier son étendard sur les murs de la ville sainte. Or les Croisades sont au moyen âge ce que fut à l'antiquité grecque l'expédition des Argonautes. C'est le fait héroïque par excellence pour les nations chrétiennes. Voilà près de mille ans que la poésie et la légende vivent de la Jérusalem délivrée; mais je défie bien qu'on me taille un semblant de poème quelconque dans l'étoffe du casque à mèche, qui constitue, au dire du Normand, le cinquième élément.

Les Anglais tenaient la France, ses ports, sa capitale; et leur domination, qui durait depuis cent ans déjà, semblait impérisable, quand une vierge de Lorraine, âgée de dix-huit printemps, prit en pitié les maux de la nation opprimée, arma son bras du glaive, fondit sur les phalanges de l'insulaire comme l'ange exterminateur, les rompit et les écrasa et les rejeta pour jamais du sol du continent. Jeanne d'Arc était du pays des Rouges-gorges, et les historiens de son enfance rapportent qu'elle était en relation d'amitié et de sympathie avec ces petits oiseaux qui la suivaient aux champs. Elle paya son dévouement de sa vie, comme le Rouge-gorge, et subit comme lui le supplice du feu. N'en déplaise à Michelet qui, lui-même, a trouvé de si éloquentes paroles pour raconter la gloire et le martyre de la vierge inspirée, je ne connais dans aucune autre histoire de figure d'héroïne plus resplendissante que celle-là.

En 1792, lors de la grande levée, tous les mâles de Lorraine en état de porter les armes s'enrôlèrent. Ils m'ont dit dans ma petite ville que, sur une population de près de 6,000 âmes, il ne resta au pays que trois garçons, à qui l'on donna des noms de femmes. Ces volontaires furent les premiers et les derniers qui combattirent pour la défense du sol de la patrie. Un jour, en 1814, trois cents paysans de la Meurthe formèrent le projet d'enlever ou de tuer d'un seul coup l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, en s'embusquant dans une gorge

étroite où les souverains devaient passer. Le coup faillit réussir et ne manqua que par l'indiscrétion de l'un des conjurés. En temps de guerre, tous les mâles de Lorraine naissent plus ou moins soldats. Le gamin de cette contrée est la matière première du grognard d'Austerlitz. Autrement dit, c'est de la graine de héros qui, semée en bon terrain et en saison convenable, produit abondamment le maréchal de France.

Au plus fort des batailles de la grande guerre, les quatre départements de la Lorraine étaient en possession de fournir à eux seuls la moitié environ des maréchaux de France; les quatre-vingt-deux autres s'arrangeaient pour le reste. Sous le règne du dernier roi encore, cinq maréchaux sur neuf étaient Strasziens : deux de la Meuse, Oudinot, Gérard; deux de la Meurthe, Lobau, Molitor; un des Vosges, Victor. Ceux de la Moselle étaient morts. Les Fabert, les Chevert et la plupart des officiers de fortune de l'ancien régime étaient de ces pays-là.

La maison de Lorraine a pris l'Empire qu'elle tient encore, et avec l'Empire une portion de l'Italie, la Toscane, Modène, Venise; elle a la Hongrie et la Transylvanie. Elle faillit prendre le royaume de France sous les Guises, des héros de haute taille, forgés tout exprès pour la poésie, le drame et le roman. J'ai toujours supposé que les trois merlettes de l'écusson de Lorraine étaient des Rouges-gorges. Pourquoi les aurait-on appelées des merlettes sans cela?

Or désire-t-on savoir qui donne au gamin de Lorraine cette incontestable supériorité de vaillance sur tous les autres gamins de France? C'est l'éducation de la pipée, c'est la passion du Rouge-gorge.

Dès l'âge de douze ans, la constitution du gamin de Lorraine est faite à la vie du bivouac; car la chasse aux petits oiseaux des bois, la Tendue et la Pipée exigent qu'on passe les nuits à la belle étoile pendant six semaines environ, du 1^{er} septembre au 15 octobre, si l'on tient à bien faire. Et le voyage et la couchée dans les bois noirs, la nuit, quand on a dix ans, qu'on est seul, et que les hiboux huent et que les grands loups hurlent, sont de fières préparations pour la vie de héros. A l'âge de quinze

ans, cet élève de la nature et de la solitude déchiffre à première ouïe dans l'air tous les cris de voyage que jettent en passant les oiseaux. Il sait le canton, l'arbre, le buisson qu'affectionne chaque espèce et les papillons de chaque plante et la mouche du jour pour la truite. Il s'oriente par les étoiles dans l'obscurité des forêts et dit l'heure de jour et de nuit, sans montre ni soleil, et la collection d'œufs d'oiseaux qu'il a conquise de ses propres mains et au grand détriment de ses hardes à travers les épines, les rochers, les roseaux, dépasse deux cents noms...

A cette vie de Mohican, le gamin de Lorraine n'apprend pas seulement à s'aguerrir contre la peur et à mépriser le hurlement des loups; il y gagne de savoir se servir de ses mains pour fabriquer et inventer des pièges de toutes sortes, collets, rejets, raquettes. Il grimpe comme l'écureuil et nage comme la loutre. La préparation de la glu qui est une opération savante et de longue durée, l'initie aux procédés de la chimie; la faim aux secrets de la cuisine; le besoin de se chauffer et de se préserver de la pluie aux arts du bûcheron, du charbonnier, du charpentier. J'ai peu connu de maîtres tendeurs qui ne fussent en même temps de parfaits rôtisseurs.

Or l'étude de toutes ces professions rentre essentiellement dans le programme de l'éducation du héros.

Aussi n'y a-t-il pas de danger que les privations de la guerre et l'accablement de la nostalgie prennent jamais sur le gamin de Lorraine, passé à l'état de surnuméraire-maréchal. La conscience qu'il a de sa haute valeur le soutient dans les mauvaises passes. Plein d'estime pour la vendange et le gigot de mouton, il possède assez de philosophie pour mépriser le luxe de la table, lorsque les temps sont durs, mais il n'en médite pas. Dix années de pipée vous cuirassent hermétiquement le tempérament d'un homme contre le mal du pays, la misère et le rhume de cerveau. C'est en Lorraine que l'on trouvait, il y a vingt ans, le plus de *revenus* de Russie. J'en ai connu qui avaient enseigné la raquette et le rejet aux Kirguis et ravi les oiseaux du gouvernement d'Orenbourg par des airs inédits. C'est un gamin de Lorraine, nommé Jacqueminot, le même qui rend aujourd'hui le pain

béni à Meudon, qui passa le premier la Bérésina à la nage. Il a fallu un boulet pour mettre à bas Duroc. Les simples biscatëns ne purent jamais mordre à fond sur le maréchal Oudinot. J'ai consulté la chronique locale sur les commencements de ces illustres mangeurs de fer; tous avaient sept à huit campagnes de pipée sur le corps, quand ils s'enrôlèrent comme soldats.

Ainsi la passion du Rouge-gorge est celle des vaillants et des forts. Elle survit chez eux au jeune âge. Après 1815, qui amena en Europe une grève générale de héros, et fit rentrer chez eux ceux qui n'étaient pas morts, beaucoup de petites villes de Lorraine en furent littéralement engorgées; la mienne fut de ce nombre. Sa population se composait de décorés pour un sixième, et je me souviens que les trois quarts des pipées et des tendues d'alors s'appelaient de noms de capitaines ou de commandants retraités. J'ai bivouaqué cent fois aux foyers hospitaliers de ces braves qui aiment à se consoler de leur bonheur présent par le récit de leurs misères passées. C'est là que j'appris comment tel régiment de hussards, de dragons ou de cuirassiers, suivant que le narrateur appartenait à l'un ou à l'autre de ces corps, avait gagné la bataille d'Austerlitz, d'Iéna ou de Wagram. Une chose dont il m'était très-difficile de me rendre compte en ce temps-là, était que la race des Kinzerliques eût pu continuer à croître et à se multiplier, après les boucheries épouvantables que j'en avais entendu faire. Et je crois, Dieu me pardonne, qu'ils avaient fini par me brûler l'imagination avec leurs récits de victoires, et que s'il y eût eu chance de se distinguer dans la lice guerrière, quelques années plus tard, je m'y serais lancé après eux.

Ainsi la passion du Rouge-gorge métamorphose en héros d'intention les moins portés vers la tuerie humaine et les pousse malgré eux dans les champs de Bellone.

Étais-je en droit de réclamer pour le Rouge-gorge une place au Panthéon des illustres oiseaux de France, auprès de l'Alouette de Michelet?

Le Rouge-gorge est, de tous les membres de sa famille, le seul

qui donne à la pipée et qui montre un si grand courage contre l'ennemi commun (la Chouette.) Les autres se contentent de se battre et de se persécuter entre eux, ce qui dénote un caractère de titre inférieur. Le Rouge-gorge ne nous quitte pas complètement non plus à l'automne comme les Rouges-queues et les Fauvettes proprement dites. Beaucoup séjournent l'hiver autour des demeures de l'homme, où j'en ai ramassé souvent que le froid avait tués.

Le chant du Rouge-gorge est de ceux qui font fanatisme. Je n'ose pas dire que je partage l'hérésie des admirateurs exclusifs de ce chant, qui ne voient rien au-dessus; mais il est certain que le langage d'amour du Rouge-gorge n'est plus sympathique qu'aucun autre. Rien n'est plus rare du reste qu'un beau chanteur de cette espèce, attendu que les malheureux virtuoses n'ont presque jamais le temps de vieillir et de se perfectionner. Il y en a qui d'eux-mêmes chantent le Rossignol et valent des prix fous.

Le Rouge-gorge niche dans les bois au fond des petites cavités souterraines pratiquées par les rats, les taupes, etc., ou bien dans quelque trou d'arbre ou de muraille près de terre, ou encore sous les voûtes obscures des souches excavées. Il ne fait qu'une couvée par an comme le Rossignol; les jeunes changent de plumage vers la fin d'août. L'unique couvée du Rouge-gorge est du reste plantureuse et elle équivaut presque à trois couvées de Fauvettes. Son nid est admirablement travaillé et ressemble à celui du Traitebuisson pour la disposition et l'ordonnance des matériaux, ainsi que pour la souplesse et l'épaisseur du sommier de crin dont l'intérieur est garni. On a vu, en Angleterre, un couple de Rouges-gorges à qui l'on avait donné durant l'hiver une hospitalité confortable dans une vaste serre chaude, y faire leur nid avec un plein succès au milieu de janvier; et nul doute que le fait ne se soit produit ailleurs et ne puisse se produire partout, moyennant un peu de soin. Or, jugez de ce qu'il pourrait advenir un jour pour l'embellissement de nos demeures, de l'application en grand d'un procédé d'éducation de fleurs et de Rouges-gorges, qui permettrait à l'homme de savourer en plein cœur des frimas les délices les plus raffinées de la saison d'amour; à savoir,

le parfum des roses et le chant des oiseaux. Retenez bien que ce sera encore le Rouge-gorge qui, pour encourager les autres fauvettes à se prêter à l'expérience et à renoncer à leurs voyages d'outre-mer, consentira le premier à se claquemurer entre quatre murailles pendant toute la rude saison. Puis le Roitelet et le Trainne-buisson imiteront son exemple; puis enfin viendront le Rossignol et la Fauvette à tête noire, etc. Je dois avoir déjà dit une fois que le ralliement spontané de toutes les jolies bêtes à l'homme était un des plus sûrs symptômes de la proche venue d'Harmonie.

Quand je quitterai ma patrie pour aller chercher une tombe sur la terre étrangère, le Rouge-gorge sera un des amis de cœur que je regretterai le plus, avec Alphonse Karr, à qui Dieu fit une si large part d'humour, de bon sens et d'esprit, et à qui je dédie les sept cents lignes qui précèdent, en manière d'adieu.

LA GORGE-BLEUE. La plus jolie de toutes les Fauvettes et l'un des plus beaux oiseaux de France, où la couleur d'azur est aussi rare sur les manteaux de plumes que sur le satin des corolles.

Le nom de la Gorge-bleue lui vient d'un magnifique écusson bleu clair qui lui couvre tout le poitrail et qui est marqué en son milieu d'un pois ou miroir d'un blanc pur. Cet élégant plastron repose sur une légère zone noire qui est bordée à son tour d'une ceinture blanche à franges orangé roux. La queue est bicolore et remarquable par la disposition de ses deux nuances. La première moitié est rousse, la seconde noire. Manteau uniforme cendré brun.

Le plumage de cet oiseau subit de grandes modifications avec l'âge. Le miroir blanc de l'écusson semble être d'abord un attribut spécial de la jeunesse qui disparaît chez les vieux; puis la bordure roux orangé de la poitrine empiète à chaque mue sur la blanche et la noire et finit par les absorber. Quelques auteurs parlent bien d'une seconde espèce de Gorge-bleue, qui serait particulière à la Suède et qui se distinguerait de la nôtre par la couleur de son miroir orangé roux; mais rien n'empêche de croire jusqu'à plus ample informé que cette Gorge-bleue à miroir

jaune ne soit la Gorge-bleue à miroir blanc, parvenue à un âge très-avancé, et chez laquelle l'empiétement de la couleur fauve aurait continué ses progrès.

La Gorge-bleue, par la mobilité et par la couleur de sa queue, par ses allures et par ses habitudes, se rapproche beaucoup plus du genre Rouge-queue que du genre Rouge-gorge. Elle est plus riveraine et plus buissonnière que cette dernière espèce; elle se plaît dans les oseraies, les saules et les tamarix, et fréquente presque exclusivement les buissons des plaines basses, les bordures boisées des étangs et des petites rivières. Ce qui n'a pas empêché quelques nomenclateurs illustres, mais aveugles, de faire de la Gorge-bleue un Rouge-gorge, et même de l'appeler le *Rouge-gorge gorge-bleue*, pour le distinguer de l'autre... tant l'amour du chaos est puissant sur certaine classe humaine. Je crois avoir agi d'une manière plus rationnelle et plus conforme aux vœux de la nature en faisant de la Gorge-bleue un Rouge-queue, parce qu'elle a la queue rouge. Dites Rouge-queue à gorge bleue, si bon vous semble, le sens commun ne s'y oppose pas; mais pour l'amour du ciel, n'appellez pas Rouge-gorge l'oiseau qui a la gorge bleue.

La Gorge-bleue niche dans le creux des saules et sous les racines, comme le Rouge-gorge, et aussi dans les piles de bois entassées près des berges de rivières. Elle passe isolément et fait peu parler d'elle. Elle adore les mûres de ronces; je l'ai prise quelquefois à la raquette dans les avenues de pois des jardins. C'est un rôti parfait.

Son chant est doux et suave; seulement elle a peu de voix et ne chante que pour un petit cercle d'intimes. Les couples se cantonnent comme les Rouge-gorges et les Rossignols et se font des misères sans fin. C'est une espèce assez rare et très-belle, mais qui en captivité a le double inconvénient de ne rien dire et d'être privée de sa queue la moitié de l'année.

LE ROUGE-QUEUE. Beaucoup mieux dit *queue rousse*, qui est son nom populaire dans une foule de localités de France, et particulièrement dans les environs de Paris. Espèce que l'on con-

fond toujours avec le Rossignol de muraille qu'on prend et qu'on vend avec elle, et qui ne lui est pas inférieur sous le rapport de l'embonpoint, de la blancheur et de la délicatesse de la chair.

Le Rouge-queue est celui qui a la gorge, la poitrine, les joues et le tour du bec très-noirs, le croupion et la queue d'un roux vif. Le Rossignol de muraille est l'autre, celui qui a le poitrail et tout le devant du corps jusques sous les ailes orangé roux, la gorge noire, la queue un peu moins rouge, le front et les sourcils blancs. Les femelles des deux espèces sont un peu plus difficiles à distinguer que les mâles. Le pied noir, qui est presque toujours pour les oiseaux gris un certificat de délicatesse exquise, est un attribut commun au Rouge-queue et au Rossignol de muraille. Leur manière de vivre et d'aimer est aussi la même, et je connais peu d'espèces voisines qui se ressemblent plus et par plus de côtés.

Le Rouge-queue et le Rossignol de muraille nichent dans les trous de murs à toutes les hauteurs. J'en sais des nids dans cinquante vieilles tours de châteaux et de cathédrales à trente mètres de terre, c'est à dire à des élévations qui donneraient le vertige au Moineau franc et à l'Hirondelle, et où se plaisent seulement le Sansonnet, le Choucas, le Martinet et la Chouette. Tous deux nichent aussi à terre, dans la mousse verte qui enveloppe le pied des souches, sous les racines creuses, à travers les piles de bois, sous les tuiles. Ils s'attachent volontiers à la place qu'ils ont choisie pour domicile dans une habitation et y reviennent chaque année. On connaît l'histoire de cette famille de Rouges-queues qui demeura pendant une vingtaine d'années dans la même boîte de corps de pompe, se transmettant l'héritage de cette propriété de mère en fille. Une fois que la machine ne jouait plus, et que le maître avait été forcé de faire venir des ouvriers pour la remettre en état de service, les Rouges-queues contrariés émigrèrent et furent trois ans sans revenir, après quoi leur bouderie cessa. Il faut croire que le bruit et le tremblement qui accompagnent chaque descente et chaque montée du piston dans son tube ont pour cette espèce-là un charme tout spécial. Je connais intimement à l'heure qu'il est une famille de Rossignols de

muraille que j'ai rencontrée chez un de mes amis, à Maisons, et qui habite depuis une dizaine d'années l'intérieur d'une fontaine en terre cuite placée au milieu du jardin. Ces deux espèces ne font qu'une couvée par an, mais une couvée plantureuse.

Les chants de ces deux Rouges-queues sont modestes comme celui de la Gorge-bleue. Ils ne le font entendre que de très-grand matin et ne chantent que deux mois de l'an. Ils se détestent du reste cordialement entre eux comme les Rouges-gorges et passent isolément. Mais le Rouge-queue et le Rossignol de muraille sont de vrais voyageurs qui franchissent hardiment la Méditerranée et abordent par grandes masses les collines boisées des Sahels de toute la côte africaine, où les Arabes leur tendent des pièges si primitifs et si patriarcaux que je n'ai jamais compris qu'un oiseau sensé pût s'y prendre. C'est, par exemple, un trébuchet formé d'une simple feuille de cactus, suspendue par une bûchette au-dessus d'une petite fossette creusée dans le sable avec le bout du pied et dans laquelle il faut que le Rouge-queue descende pour déplacer l'étauçon et faire tomber la trappe. Il n'y avait dans la nature entière qu'un Rouge-queue ou un Rossignol de muraille qui pût avoir besoin de voir aller cette mécanique-là.

L'invention de ce piège, qui doit remonter à Jacob, prouve que l'innocence et la curiosité de la famille des Rubiettes furent connues de toute antiquité des peuples du désert et exploitées par eux. Mais il faut que la leçon des malheurs passés de leur race n'ait guère profité aux Rouges-queues, puisque les pauvres oiseaux sont encore aujourd'hui sur tous les points du globe qu'ils parcourent l'objet d'une persécution atroce. La terre de France est surtout celle qui leur est la plus inhospitalière et la plus ennemie. Le Rouge-queue et le Rossignol de muraille constituent avec le Rouge-gorge, le Gobe-mouches et la Grive les principaux éléments de la tendue aux raquettes qui se fait en Lorraine sur la plus vaste échelle et qu'il faut bien se garder de confondre avec la pipée qui est une chasse à la glu. J'ai vu en ce pays-là dans mon enfance tous les sentiers et toutes les lisières des bois, tous les mangeoires et tous les abreuvoirs quelconques des forêts, gar-

nis pendant des vingtaines de lieues de suite de pièges si serrés et si drus, qu'il était à peu près impossible aux malheureuses espèces obligées de passer par cette voie scélérate de mettre pied à terre sans donner dans un guet-apens. J'ignore si la loi de mai 1844 a calmé un peu cette rage de tuerie, et si les préfets de Lorraine ont osé rappeler le garde forestier de cette contrée à son devoir et à la pudeur; mais j'affirme que la chose est à faire, si elle n'a pas été faite, et qu'il est urgent d'imposer un frein à la cupidité et à la barbarie des tendeurs de raquettes, dans le triple intérêt de la moralité, de la salubrité et de la prospérité publiques. Car il est inutile de nous abuser plus longtemps sur les périls de la situation actuelle. La fortune territoriale de la France est totalement compromise en ce moment par ces débordements scandaleux d'insectes dévorants qui envahissent toutes les cultures l'une après l'autre, et qui ne tarderont pas à demeurer les seuls maîtres du sol, si l'administration n'y met ordre. Or, la première mesure à prendre pour arrêter le fléau de la contagion dévastatrice n'est pas de consulter les savants sur la question de savoir si c'est par un champignon ou par un ver que les vignes et les pommes de terre sont mangées, mais d'empêcher ces plantes de périr, en plaçant au plus vite sous la sauvegarde de la loi les petits oiseaux insectivores à qui Dieu a commis le soin de sauvegarder les récoltes de l'homme. Et il n'est que temps, je le répète, d'appliquer au mal le remède que la nature prévoyante a mis elle-même auprès de lui, et qui consiste, par exemple, à interdire absolument la chasse aux petits oiseaux pendant trois ans au moins.

Hélas! si je demande à la loi de se mettre en travers des jouissances des libres tendeurs, c'est que je sais mieux que personne l'attrait pernicieux de ces amusements barbares, ayant été moi-même bourreau de Rouges-gorges en mon enfance, à l'âge où l'on est sans pitié. C'est parce que je veux épargner à mes complices le chagrin futur de mes remords, que je réclame formellement la prohibition absolue de la raquette et du collet comme engins de chasse aux petites bêtes. Le collet est un piège odieux où tout gibier qui se prend souffre

et se détériore par suite des violents efforts qu'il fait pour se débarrasser. Aussi le nom de colporteur désigne-t-il spécialement dans la langue de chasse les braconniers de la plus vile espèce. Quant à la raquette, c'est un abominable instrument de torture qui ne peut servir qu'à dresser l'enfance à la pratique du métier de bourreau. La raquette porte témoignage de cruauté contre la législation qui la tolère. Les oiseaux qui s'y prennent commencent par s'y briser horriblement les pattes et ne parviennent à mourir qu'après de longues heures de souffrance. Je suppose que ces Athéniens si justes qui condamnèrent Xénocrate à l'amende pour n'avoir pas écouté la pitié en faveur du petit oiseau qui s'était réfugié dans son sein, auraient au moins banni du territoire de leur république les tendeurs de raquettes. Je ne requiers pas un châtiment aussi dur contre les tortureurs de Rouges-gorges, et me contenterais pour la première fois d'une amende ruineuse et de la privation du droit de chasse; mais je serais impitoyable pour la récidive, surtout à l'égard des parents, estimant que la loi ne peut punir trop sévèrement le père qui apprend à son fils ou bien lui laisse apprendre la dureté de cœur et l'insensibilité aux souffrances d'autrui. Quand les hommes convaincus par une longue et cruelle expérience de leur inaptitude suprême à régir les choses de ce monde, auront à la fin abdiqué en faveur de l'autre sexe, un des premiers actes du gouvernement nouveau sera de supprimer sur-le-champ, pour tous les êtres, tous les genres d'oppression, tous les instruments de torture, et d'envoyer la raquette, le knout et la fêrule rejoindre le rudiment de Lhomond dans la nuit éternelle. Mais que de tribulations, de couleuvres et de pensums avaleront encore les pauvres bêtes et les pauvres enfants jusque-là!

Le Rouge-queue, le Rossignol de muraille, le Rouge-gorge et le Gobe-mouches qui sont de la même taille, et possèdent les mêmes qualités de chair, sont les quatre espèces célèbres qui se vendent sur tous les marchés des villes de Lorraine en septembre, sous le nom collectif de *petites bêtes* et s'expédient de là sur toutes les capitales. La Grive est dite *grosse bête* comme le Merle. Le commerce de l'exportation des petites bêtes s'opère

sur des milliers de douzaines, mais son chiffre n'approche pas de celui de la consommation locale. Il y a dans ces pays-là une époque de l'année qui dure six semaines et pendant laquelle on peut voir tous les jours, à certaines heures, les ménagères des petites villes gravement occupées sur le seuil de leurs portes à plumer les oiseaux capturés de la veille. En ce temps-là l'air du pays ne voit que des émanations savoureuses et n'apporte que des parfums de brochette au passant, qui ne saurait faire un pas sans fouler les déponilles de la cuirasse orangée des Rouges-gorges et des Rossignols de muraille qui se détachent harmonieusement du manteau noir des Merles sur le pavé des rues.

LE ROSSIGNOL DE MURAILLE (*voir* l'alinéa qui précède). Hante plus volontiers les hautes tours que le Rouge-queue. Ses œufs sont d'un beau bleu d'azur sans taches, tandis que ceux du Rouge-queue sont blancs.

LE ROSSIGNOL. Du latin *Luscinia*, par l'italien *Uscinia*. *Usciniola*, *Rossignol*. Nom absurde et déshonoré par une foule d'homonymes honteux; nom anti-scientifique et que se sont bien gardés d'adopter les Allemands qui ont appelé l'oiseau de son véritable nom *Nachtigall*, c'est-à-dire *chantre de la nuit*. Les Anglais écrivent *Nightingale* et prononcent *Naitign*... Je ne vais pas plus loin de peur de me compromettre. On ne saurait trop hésiter à traduire la prononciation d'une langue dans laquelle le mot *colonel* est le seul où l'*r* s'accentue.

Le Rossignol n'a pas à se plaindre comme le Rouge-gorge et le Bec-fige que la Poésie et l'Histoire aient été ingrates à ses mérites. On l'a chanté dans toutes les langues des pays qu'il habite. On a écrit sur lui cent traités spéciaux. Toutes les littératures du Midi, de l'Orient, de l'Occident et du Nord retentissent de ses apologies. Je ne sache pas de grand poète, à commencer par Euripide et par Virgile chez les anciens, et à finir par Lamartine chez les modernes, qui ne se soit cru obligé de lui consacrer une strophe mélodieuse. Pour tous les écrivains inspirés,

sacrés comme profanes, Philomèle est la personnification de l'éloquence suprême.

Euripide, pour donner une idée du charme de la parole d'Ulysse, la compare au chant du Rossignol. Saint Grégoire de Nazianze retrouve dans les écrits de l'école d'Athènes le style harmonieux et sonore du prince des chanteurs ailés. Les farouches sectateurs de Luther reconnaissent la mission divine de PHILIPPE MELANCTON et la supériorité de son éloquence sans seconde, à ce que les deux syllabes initiales de ses noms reproduisent le nom de Philomèle.

Or, comme il est dans les dons de l'analogie passionnelle d'inspirer heureusement les esprits qu'elle éclaire, il est constamment advenu que le succès a couronné l'allégorie et la comparaison tirées du Rossignol. Ainsi aucune Muse n'a probablement modulé dans aucune autre langue de plus mélancoliques et plus tendres accents que la muse de Virgile comparant la douleur d'Orphée qui regrette Eurydice à celle de Philomèle qui pleure ses petits : *Qualis populeâ mœrens...* L'inspiration d'amour qui parfume le texte latin est si pénétrante et si vive qu'il en est passé quelques émanations subtiles jusque dans la traduction de Delille :

Telle, sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain,
Qui, glissant dans son nid une furtive main,
Ravit les tendres fruits que l'amour fit éclore
Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore.

Le chantre des *Harmonies*, dont la harpe aussi mélodieuse que celle de Virgile, vibre bien plus puissamment sous la touche d'amour, Lamartine, se surpasse lui-même dans la peinture du chant du Rossignol. Relisez Jocelyn, une histoire touchante qui retrouve toujours le chemin de vos larmes, l'histoire de deux pauvres enfants perdus dans un désert de glace et qui s'aiment et s'ignorent sous le regard de Dieu. Ouvrez le livre à cette page orageuse de la matinée de mai, où l'haleine fiévreuse du printemps verse au cœur des deux innocents des troubles inconnus,

où le besoin d'aimer fait explosion dans la poitrine de Laurence qui cherche en son extase... *Une langue de feu — Pour crier de bonheur vers la nature et Dieu.* Écoutez, écoutez :

LAURENCE.

Vois dans son nid la muette femelle
Du rossignol, qui couve ses doux œufs,
Comme l'amour lui fait enfler son aile
Pour que le froid ne tombe pas sur eux.

Son cou, que dresse un peu d'inquiétude,
Surmonte seul la conque où dort son fruit,
Et son bel œil éteint de lassitude,
Clos du sommeil, se rouvre au moindre bruit.

Pour ses petits son souci la consume;
Son blond duvet à ma voix a frémi;
On voit son cœur palpiter sous sa plume
Et le nid tremble à son souffle endormi.

A ce doux soin quelle force l'enchaîne ?
Ah ! c'est le chant du mâle dans les bois,
Qui, suspendu sur la cime du chêne,
Fait ruisseler les ondes de sa voix !

Oh ! l'entends-tu distiller goutte à goutte
Ses lents soupirs après ses vifs transports,
Puis de son arbre étourdissant la voûte,
Faire écumer ses cascades d'accords ?

Un cœur aussi dans ses notes palpite !
L'âme s'y mêle à l'ivresse des sens,
Il lance au ciel l'hymne qui bat si vite,
Ou d'une larme il mouille ses accents !

A ce rameau qui l'attache lui-même ?
Et qui le fait s'épuiser de langueur ?
C'est que sa voix vibre dans ce qu'il aime
Et que son chant y tombe dans un cœur !

De ses accents sa femelle ravie
Veille attentive en oubliant le jour;
La saison fuit, l'œuf éclot, et la vie
N'est que printemps, que musique et qu'amour !

Dieu de bonheur ! que cette vie est belle !
 Ah ! dans mon sein je me sens aujourd'hui
 Assez d'amour pour reposer comme elle
 Et de transports pour chanter comme lui.

N'est-ce pas que jamais la passion n'a parlé par une bouche humaine un langage plus sublime et plus incendiaire, et que l'infortunée Didon est bien pâle auprès de Laurence, et même Roméo qui veut trop s'en aller ! N'est-ce pas que le pauvre historien des bêtes qui a commis l'imprudence d'illustrer son récit de tels vers, est tenu de demander pardon à ses lecteurs d'oser encore leur servir sa vile prose après !

Aucune gloire, aucune chance heureuse n'a donc manqué au Rossignol. Comme il a des panégyristes qui s'appellent Virgile, Ovide, Lamartine, etc., il a des historiens nommés Pline, Buffon, etc., etc. Jean-Jacques déclare en ses *Confessions*, qu'il n'a jamais entendu le chant du Rossignol sans être vivement ému. Le naturaliste latin savait les mœurs de l'oiseau, il y a dix-sept siècles, comme nous les savons aujourd'hui ; mais la mythologie grecque a erré sur son compte.

La tradition mythologique s'est trompée, pour avoir fait de Philomèle le type d'une princesse athénienne célèbre par sa beauté, à qui son beau-frère luxurieux aurait infligé un outrage et puis coupé la langue pour l'empêcher de divulguer son crime. Ce signalement de princesse de sang royal, belle et muette, ne reproduit aucunement les traits du Rossignol, qui n'est ni beau ni muet, et qui d'ailleurs serait parfaitement incapable d'égorger un neveu pour le faire manger à son père, comme le fit, dit l'histoire, la princesse outragée. D'où je crains fort que ceux qui ont cru d'après la fable que la romance du Rossignol était une complainte sur les malheurs de Philomèle et sur la perversité de Térée, n'aient été dupes de leur crédulité. La romance ou plutôt le nocturne du Rossignol n'est pas une complainte, mais bien une élégie amoureuse écrite pour une voix seule par un maestro passionné. Et la passion brûlante qui respire en ce poème et empêche de dormir l'infortuné *inamorado*, est la double jalousie de l'art et de l'amour.

Le Rossignol, en effet, ne chante pas seulement pour attirer le cœur de sa maîtresse et charmer ses ennuis ; il chante aussi et surtout pour qu'on l'admire et pour qu'on l'applaudisse ; il chante pour faire taire ses rivaux, pour les écraser sous le poids de sa supériorité, pour les tenir à distance du canton qu'il s'est adjudgé. S'il n'atteint pas ce dernier but par la force de ses poumons, il a recours au combat ordinaire, au combat corps à corps ; car il faut d'une manière ou de l'autre qu'on lui fasse place nette. S'il est vaincu dans cette nouvelle rencontre, il s'expatrie comme le Pinson et va bien loin cacher sa honte. Beaucoup meurent sur le terrain du dépit de la défaite et des blessures reçues. On ne comprend pas à première vue qu'une épée aussi peu offensive qu'un bec de Rossignol ou de Rouge-gorge puisse donner la mort, mais le fait se reproduit si fréquemment qu'il n'est pas même contestable. L'habitude des duels à outrance se retrouve jusque chez les Fauvettes proprement dites, qui ont l'esprit moins batailleur que les Rossignols, et chez les Roitelets qui ont le bec encore plus mou et encore plus inoffensif que les Fauvettes.

La quinzaine qui suit l'arrivée des Rossignols parmi nous est l'époque habituelle de ces joutes terribles. Les mâles dans ces espèces précèdent les femelles d'une semaine ou deux, afin d'avoir terminé leurs querelles pour le jour où celles-ci arrivent, et pour être en mesure d'offrir un établissement convenable aux belles voyageuses en quête de maris. Ainsi procèdent les Ortolans et quelques milliers d'autres. Cette précession des mâles dont la cause était demeurée jusqu'ici un mystère pour la science, n'intriguera plus personne désormais.

L'avenir des Rossignols dépendant du triomphe obtenu dans ces concours de musique vocale, on conçoit toute l'importance que les pères de famille et les enfants mâles de cette espèce attachent à l'étude du chant. Il n'y a peut-être pas un seul département de France où l'ardeur immodérée qu'apportent à cette étude les jeunes Rossignols, ne fasse chaque année des victimes. Ainsi dans nos collèges, des centaines de malheureux enfants s'abrutissent l'intelligence en des travaux ingrats pour acquérir le titre glorieux d'élève de l'École Polytechnique, et paient

quelquefois de leur santé ou de leur vie cette noble ambition.

Il résulte de cette tension perpétuelle de l'esprit des Rossignols vers le progrès et la perfectibilité, que quelques-uns des mieux doués acquièrent des talents supérieurs qui leur assurent le monopole des honneurs et des places. Heureux sont les fils de tels pères, car ceux-ci naturellement jaloux de perpétuer l'illustration de leur nom et de faire souche de virtuoses, se font un plaisir et un devoir de pousser leurs héritiers dans la voie du succès, en les initiant à tous les secrets de la méthode et à toutes les rubriques du métier. De là l'illustration séculaire de telles ou telles familles de tel ou tel canton, de la famille des Rossignols le Romainville, par exemple, ou de celle des Fauvettes à tête noire d'Auteuil. Mais de même qu'il est pour les Rossignols des contrées privilégiées où semble s'être réfugié l'atticisme du beau langage, il est des Béoties par contre où fleurit le patois et dont les malheureux indigènes n'émettent pas une note qui ne devienne aussitôt le texte de mauvais quolibets. Les Fauvettes du bel air sont peut-être plus impitoyables encore pour le purisme de la phrase que les jolies parleuses des salons de Paris.

Bechsteïn, naturaliste allemand qui a fait sur l'histoire des Fauvettes de profondes études, va jusqu'à affirmer que le chant nocturne est un privilège aristocratique, appartenant à certaines familles de Rossignols, mais non à toutes, et se transmettant par le sang. Le chant d'un Rossignol parfait renferme habituellement vingt-quatre strophes, sans compter les ornements et les fioritures dont l'artiste brode ses finales. On a calculé aussi que la portée de la voix du Rossignol égalait celle de la voix de l'homme et s'entendait de plus d'un kilomètre.

Retenons bien que tout ce que je viens de dire, à propos du Rossignol, espèce pivotale du groupe des ténors, s'applique à tous ses membres et peut même s'étendre à l'immense majorité des chanteurs des trois autres séries. Faisons encore cette observation importante : que les grands talents ne s'acquièrent qu'en pleine liberté et qu'aucune serinette quelconque ne saurait suppléer pour les oiseaux chanteurs les maîtres que leur a donnés la

nature. Un Merle, un Rossignol, un Rouge-gorge pris dans les bois, à l'époque de la maturité de leur talent, chantent bien plus souvent en cage qu'en liberté, parce qu'étant débarrassés du soin de chercher leur nourriture, ils ont plus de temps à consacrer à l'art; mais il leur manque toujours pour accentuer leur voix, ce mobile tout puissant de l'émulation et du génie, l'amour, la passion sainte qui ne se remplace pas. Il y a de l'oiseau chanteur *pris de filet*, au chanteur *de brochette* (élevé en cage) une différence de valeur qui ne se calcule pas. J'ai connu, rue de la Victoire, chez un riche portier amateur, un Rossignol de Romainville, pris de filet, dont on offrait cinquante écus; mais je ne sache pas que jamais Rossignol de brochette ait été payé 25 francs.

Or, tout ce qui précède a été dit par Pline, il y a dix-sept cents ans et plus, et dans un excellent langage. Le grand naturaliste romain a assisté en personne aux leçons de chant données par le Rossignol à ses fils; il a admiré l'attention soutenue et le respect avec lequel les jeunes élèves écoutent la parole de leur professeur et accueillent ses remontrances. Il affirme qu'il est impossible de rencontrer deux Rossignols de mérite égal, ce qui est vrai. Il trouve enfin une hyperbole sublime pour peindre la frénésie de cabaliste qui pousse au combat les rivaux : « *Victa morte sæpè finit vitam, spiritu prius deficiente quam cantu.* » (Plus d'une fois le vaincu finit sa vie par la mort, le souffle lui manquant avant le chant).

Il soupirait encor, qu'il n'était déjà plus...

Les oiseliens de l'antiquité savaient aussi bien que nos oiseliens modernes que le Rossignol *mis au trou* perdait incontinent le désir et la faculté de chanter. La mise au trou est un procédé par lequel on arrête une Fauvette ou un Rossignol au milieu de son chant d'amour au printemps, pour le lui faire reprendre plus tard, vers la fin de l'été, au temps où les oiseaux ne chantent plus. Il consiste tout simplement à emprisonner l'oiseau pendant soixante jours dans une armoire sombre. Le captif, tout joyeux de revoir la lumière, entonne incontinent une hymne d'allé-

gresse en l'honneur du soleil. Et voilà ses chants retrouvés.

On sait par les poésies d'Horace quel grand cas les gourmands de Rome faisaient de la chair du Rossignol, qui se servait rôti sur un lit de confitures (au miel). La brochette de rossignols était en ce temps-là une éprouvette gastrosophique pour les amphitryons de première classe, les Esope et les Lucullus. La valeur de l'oiseau chanteur atteignait des chiffres encore plus fabuleux que celle de l'oiseau mort. Dans les beaux jours de la grandeur romaine, disent les écrivains de cette époque, les Rossignols bien appris se vendaient plus cher que les esclaves. On en donna un blanc à l'impératrice Agrippine qui avait coûté 6,000 sesterces (quinze cents francs de notre monnaie). Ce prix exorbitant ne serait encore que la moitié, dit-on, de la valeur courante des bons Rossignols au Japon.

Les mêmes historiens qui nous ont transmis ces détails rapportent que la passion des Rossignols était endémique dans la famille des Césars, et que Drusus et Britannicus, fils de Claude, possédaient plusieurs de ces oiseaux qui savaient plusieurs langues et parlaient indifféremment le latin et le grec. Conrad Gessner a raconté sérieusement aussi l'histoire de deux Rossignols de Ratisbonne qui avaient l'habitude de causer *en allemand* la nuit, sur tout ce qu'ils avaient entendu dire autour d'eux durant le jour. J'ai peine à admettre que tout soit vrai dans ces récits. On a cru longtemps encore que les Rossignols s'engourdisaient pendant l'hiver et passaient la rude saison ensevelis dans des troncs d'arbres d'où ils ressuscitaient au printemps; mais on sait aujourd'hui que cette version n'est pas plus exacte que celle qui attribuait aux Sizerins la singulière habitude de se métamorphoser en mulots à l'approche du froid pour chercher un asile dans le sein de la terre.

Les Rossignols quittent la France de très-bonne heure, dès les premiers jours d'août, et leur passage est presque complètement effectué vers le 5 septembre. Ils ne traversent pas la mer, mais se dirigent vers l'Est et se rendent en Égypte par la Hongrie, la Dalmatie, l'Épire et les îles de l'Archipel. Ils ne donnent pas à la pipée et sont presque tous partis à l'époque de l'ouverture de la

tendue, c'est à dire au 1^{er} septembre, ce qui est cause qu'il en échappe beaucoup aux oiseleurs.

On a vu par le chiffre des hauts et des bas prix que j'ai donnés ci-dessus, que les oiseaux se vendaient moins cher au marché Saint-Germain du Paris moderne qu'au marché de l'ancienne Rome. La ville de Troyes en Champagne, si célèbre déjà par son commerce d'andouilles et de bonnets de coton, est de toutes les cités de France celle qui se livre avec le plus de succès à l'élève du Rossignol. Le monopole de cette industrie intéressante y est entre les mains des cordonniers, comme à Paris l'élève des Canaris et à Strasbourg l'engraissement des oies.

Le Rossignol recherche les voûtes des frais ombrages, le voisinage des ruisseaux, des prairies et des habitations isolées. Il préfère à toute autre demeure l'allée ombreuse et solitaire du parc, propice aux promenades sentimentales et à la rêverie et d'où il peut être entendu de la compagnie du château; car il a conscience de la supériorité de ses chants et il a besoin qu'on l'écoute. Il niche à terre au sein des tapis de pervenche, de lierre ou de mousse verte qui couvrent les ados de fossés ou encore au milieu d'une touffe de houx, de hêtre ou de charmille. Son nid est fait presque entièrement de feuilles mortes pressées, agglutinées et stratifiées par couches épaisses, sans crin ni laine à l'intérieur. Ce nid n'ayant jamais été bâti que pour être placé dans des tas de feuilles sèches, je m'étonne que Temmynck, et après lui l'auteur de l'*Ornithologie du Gard*, se soient avisés de *le placer sur les arbustes adossés contre un mur ou dans de gros buissons*, etc. Quelque chose me dit que ce savant Hollandais, qui connaît mieux que personne les oiseaux empaillés, est moins fort que moi sur les nids, et qu'il a moins souvent affligé ses parents que moi les miens dans son bas âge, par le piteux spectacle de ses hardes dévastées. La femelle pond dans ce nid de feuillage cinq œufs d'un vert olive foncé, marqués au gros bout d'une tache blanche. Les petits quittent le nid de trop bonne heure comme toutes les Fauvettes. Le Rossignol n'élève qu'une couvée par an.

Puisque les savants d'autrefois ont tout dit sur le Rossignol,

la beauté et la variété de ses chants, la délicatesse de sa chair, ses batailles et sa jalousie, sa curiosité excessive qui le porte à vouloir essayer tous les pièges, etc., puisqu'il n'y a pas à le défendre d'un déni de justice, je ne vois pas la nécessité de prolonger une notice qui n'apprendrait rien à personne.

Le Rossignol est l'emblème de l'Harmonie solitaire et de la poésie élégiaque qui aime à gémir sur les tombes et à conter ses peines aux échos de la nuit.

LA PHILOMÈLE. Une autre espèce de Rossignol, un peu plus grosse et un peu plus roussâtre de ton que la précédente; plus solitaire aussi et plus amie des eaux. La voix de la Philomèle a plus de portée et plus d'éclat encore que celle du Rossignol ordinaire, et son chant a plus de durée; mais ce chant est loin de valoir l'autre pour la variété, la souplesse et le liant des modulations. Il est haché, heurté et dénué de ces prolongements solennels et de ces finales harmoniques qui donnent tant d'expression et de charme au langage du Rossignol vulgaire. La Philomèle a, en outre, le défaut de parler trop haut pour le tête-à-tête de la chambre; et comme elle chante toute la nuit quand elle est de bonne humeur, elle indispose facilement le voisinage par la sonorité de son verbe. Il y a beaucoup de gens qui ne peuvent pas souffrir le Rossignol et qui se lèvent la nuit pour le faire taire. De ce nombre était sans doute l'agronome Mathieu de Dombasle, qui écrivit de si déplorables dédicaces au Dauphin et de si fâcheuses diatribes contre le Rossignol. Rare en France et d'assez grand prix.

Les immenses progrès qu'a faits depuis vingt-cinq ans en Europe l'art d'élever les oiseaux, donnent lieu d'espérer que l'homme se sera rendu maître avant peu de tous ces grands chanteurs, et qu'il les fera nicher dans sa demeure. Et comme il lui sera facile de choisir les types reproducteurs, il arrivera qu'au bout d'un certain temps, de plusieurs siècles peut-être, les plus excellentes méthodes de chant auront prévalu parmi l'universalité des espèces chanteuses, et vulgarisé le talent dans des proportions indicibles. Les jeunes oiseaux de cette catégorie sont, en

effet, si désireux de s'instruire et naturellement si pleins de goût, qu'il suffit de mettre à leur portée un exemple du mieux, pour qu'ils cherchent à l'imiter sur-le-champ. Et le progrès gagnera jusqu'aux tribus primitives des Fauvettes et des Rossignols de Russie, si barbares encore, si incultes et si illettrées.

Famille des Fauvettes proprement dites. Onze espèces.

Nous entrons ici de nouveau dans un de ces fouillis inextricables de nomenclature et de classification comme la science officielle s'entend seule à les faire. Essayons de nous tirer de cette passe dangereuse, comme nous nous sommes tiré déjà de celle des Loxiens et des Fringilles, où nous avons été assez heureux pour cotoyer de tout près le gâchis sans trop nous y embourber. De même qu'on passe auprès du cadavre de l'homme ivre sans le voir, pour s'épargner une hypocrite jérémiade sur les misères de l'espèce humaine, faisons semblant de passer sur les tristes écarts de la science sans les apercevoir, afin de nous dispenser de nous apitoyer sur iceux.

Les Fauvettes proprement dites, qui chantent et qui mangent des baies ainsi que des insectes, forment tout au plus la troisième ou la quatrième partie de la tribu populeuse à laquelle les savants ont attribué cette dénomination générique, et qui d'après eux contiendrait une quarantaine d'espèces, tribu qu'ils ont divisée en deux sections principales, celle des Riverains (aquatiques) et celle des Sylvains (forestiers). Pour ma part, je ne connais en France que onze fauvettes proprement dites, et encore n'oserais-je pas garantir l'authenticité de ce chiffre, tant les nomenclateurs ont été ingénieux à introduire le trouble et la confusion dans la désignation des espèces. Je ne crois pas m'aventurer en affirmant que sur les quarante étiquettes qu'emploie la nomenclature ancienne, il en est à peine douze qui puissent servir à faire reconnaître d'une manière certaine l'espèce qu'elles sont chargées de désigner et qui ne s'appliquent pas tout aussi bien à deux ou trois

autres variétés. C'est ainsi qu'on rencontre dans la classification de Temmynek (réputée la meilleure) des *Mélanocéphales* et des *Têtes noires*, c'est à dire des noms qui signifient absolument la même chose et qui par conséquent ne divisent rien; plus une Babillarde, comme si toutes les Fauvettes n'étaient pas habillardes; plus une Fauvette tout court; plus une Grisette, comme si toutes les Fauvettes n'étaient pas plus ou moins grises; plus une Fauvette des jardins, comme s'il n'y avait pas trois ou quatre Fauvettes de jardins. Il ne m'est pas prouvé que si l'ornithologie officielle eût visé à embrouiller l'écheveau de cette histoire, elle y eût mieux réussi qu'elle n'a fait en cherchant à le dévider. Mais nous avons promis de jeter un voile sur ses fautes, soyons fidèle à nos engagements.

Les onze Fauvettes de ma connaissance s'appellent l'Orphée, la Mélanocéphale ou la Grande Fauvette à tête noire, la Fauvette à tête noire ordinaire, la Bretonne, qui est probablement la même que la Grisette, la Babillarde, la Fauvette à lunettes, la Passerinette, le Pitchou, l'Epervière, la Sarde. L'histoire de toutes ces espèces est à peu près la même et ne demande pas pour chacune d'elles une notice spéciale développée. Elles habitent les bois, les haies et les jardins; elles nichent pour la plupart dans les buissons, quelques-unes sur les arbres, d'autres au milieu des hautes tiges des genêts, du blé et des luzernes. Leur nid plus gracieux que solide consiste habituellement en une jolie corbeille à claire-voie dont la muraille est faite de brins d'herbes et dont l'intérieur est garni d'un semblant de mateias de crin où apparaissent de ci de là quelques rares flocons de laine. Le caille-lait, dont la tige velue adhère fortement aux corps contre lesquels on l'applique, sert ordinairement d'assises à cet édifice trop léger. Cette négligence dans la tenue du domicile des Fauvettes s'explique par la raison que leur incubation dure peu, une dizaine de jours au plus, et que les petits sortent du nid avant l'heure. A quoi bon faire des frais pour l'embellissement et le confort d'une demeure qu'on doit occuper si peu de temps?

Aucune de ces espèces n'est sédentaire dans les départements du Nord. Quelques-unes seulement s'arrêtent en leurs émigra-

tions dans quelques localités privilégiées du midi de la France et de la Corse dont la température est la même que celle des îles de l'Archipel et de la côte septentrionale d'Afrique. Toutes passent isolément et de très-bonne heure comme le Rossignol. La chair de quelques-unes vaut celle du Bec-figues.

LE PITCHOU. Moule réduit du Traîne-buisson, commun dans le Midi, rare dans tout le Nord, le Centre et l'Est, mais assez répandu dans les landes buissonneuses, les genêts et les forêts de la Bretagne. Tout le dessus du corps brun cendré, le poitrail rouge vineux, la queue longue et étagée. Ce petit oiseau marque parfaitement la transition entre les Rubiettes et les Fauvettes proprement dites. Il court à terre et fait de fréquentes salutations de la queue comme le Rossignol, s'essaie quelquefois à chanter en volant comme la Babillarde, et demeure volontiers l'hiver aux lieux où il est né. Je serais fort embarrassé de dire quelle raison m'a retenu d'enlever le Pitchou à la tribu des Fauvettes pour le classer dans celle des Rubiettes. — Niche dans les genêts.

LA BABILLARDE. L'espèce la plus commune et la plus répandue en France où on la trouve partout dans les bois, dans les plaines, dans les vergers et les jardins. C'est cette petite Fauvette à gorge blanche, à manteau marron clair, à la queue brune avec les remiges extérieures marquées de blanc comme chez l'Alouette, qui se plait comme le Traîne-buisson dans les ramures des petits pois des jardins, qui niche dans les seringas, les groseillers, les chèvres-feuilles, qui monte en l'air à quatre ou cinq mètres pour débiter son ariette joyeuse et retombe aussitôt sur la tête feuillue des pommiers; qui chante dans les blés, dans les bois, dans les haies, qui adore les baies de sureau, les cerises et les mirabelles. Je propose de faire à cette espèce un joli petit nom poétique d'une seule pièce qui voudrait dire *fusée chantante* et qui la désignerait beaucoup mieux que le sobriquet déplaisant qu'on lui a infligé.

Remarque. Le portrait qui vient d'être tracé est celui de la Babillarde du marché Saint-Germain; mais il est d'une ressemblance parfaite avec celui de la Grisette de Temmynck.

LA BRETONNE. La Fauvette qui se vend à Paris sous le nom de Bretonne est-elle la même que la Grisette des auteurs, ou la Fauvette tout court, ou la Fauvette des jardins de Temmyneck? Je me suis posé cette question-là bien des fois sans pouvoir la résoudre. Je crois pour mon compte néanmoins que la Bretonne est cette charmante musicienne à laquelle Roux ou Vieillot ont donné le nom grec d'OEdonia, c'est-à-dire qui chante, comme si toutes les vraies Fauvettes n'étaient pas des oiseaux chanteurs; mais j'attends pour affirmer cette identité d'une façon plus positive que l'autorité ait fait dresser juridiquement l'état civil de ces trois ou quatre moules, opération urgente et vivement réclamée par l'incertitude publique. En tout cas, la Bretonne du marché Saint-Germain, comme elle s'appelle ailleurs, est cette petite Fauvette très-commune qui porte un manteau gris verdâtre plus clair que celui de la Fauvette à tête noire et moins nuancé de marron clair que celui de la Babillarde. La Bretonne chante beaucoup mieux que celle-ci et presque aussi bien que celle-là. Elle se distingue en outre de toutes ses congénères par deux caractères fort remarquables dont les historiens parlent peu; elle subit deux mues chaque année et préfère la nourriture végétale à l'animale, à ce point qu'elle ne peut se passer de fruit pendant l'hiver, à l'instar des autres Fauvettes, du Rouge-gorge et du Rossignol. Les oiseliers qui la gardent d'une année à l'autre sont donc obligés de la mettre au régime de la pomme de Calville ou du cœur de choux mélangé avec la pâte de chènevis, quand les baies sont passées; mais ce régime exclusivement végétal a l'inconvénient de nourrir ses penchants à l'obésité, maladie incurable à laquelle la Bretonne est trop sujette et qui la conduit à la mort par l'hébètement, la somnolence et la perte du chant. Les périls et les difficultés de tout genre dont l'entretien de la Bretonne est semé expliquent la rareté des éducations qu'on en fait et le peu de popularité de l'espèce, malgré la beauté de sa voix, que quelques amateurs distingués ne craignent pas de mettre au-dessus de celle de la Fauvette à tête noire.

Je demande la permission de n'en pas écrire plus long sur la

Grisette, la Fauvette et la Fauvette des jardins de Temmynek, ne connaissant ces espèces que par ouï dire et non personnellement. Je désire seulement qu'on sache bien que si je ne les connais pas, la faute n'en est pas à moi, mais aux nomenclateurs patentés qui leur ont si drôlement barbouillé la figure qu'il m'a été tout à fait impossible de reconnaître leurs traits.

LA FAUVETTE A LUNETTES. Un des plus petits oiseaux de France et des plus charmants gazouilleurs; ainsi nommé d'une sorte de bandeau circulaire qui lui entoure les yeux et semble s'enchaîner dans son bec. Espèce très-rare sur le continent et presque exclusive à la Corse, contrée très-propice aux Bees-fins. La Fauvette à lunettes chante en volant comme la Babillarde, mais sa chanson a deux phrases de plus que celle de cette dernière, sa voix est plus solennelle, plus veloutée et plus grave.

LA PASSERINETTE. Autre petite espèce méridionale, délicate et fluette, commune en Corse et dans toute l'Italie, mais rare sur le continent français. Elle habite les grands bois et se tient cachée dans le plus épais du feuillage des ormes et des chênes, d'où elle ne cesse de faire entendre ses joyeux gazouillements. Manteau cendré bleuâtre, devant du corps roux vineux, moustaches blanches, etc.

La Fauvette ÉPERVIÈRE et la Fauvette SARDE sont deux espèces fort rares et peu intéressantes. La dernière n'habite guère d'autre pays que la Corse; et comme aucune particularité ne la caractérise, je passe sur elle brièvement. Elle a le tour des yeux nu et coloré d'un rouge vif comme les Perdrix.

L'Épervière n'a pas acquis ce nom redoutable de l'habitude qu'elle aurait contractée de manger des petits oiseaux; au contraire. Elle le tient de la vague ressemblance qui existe entre les rayures transversales de sa robe et celles qui strient la devanture de la robe de l'Épervier. Originaire du nord du continent.

Un cachet de distinction tout particulier dans la voix comme

dans le costume, semble caractériser et unir les trois espèces de Fauvettes dont l'histoire nous reste à écrire, et qui ont l'air de constituer une petite famille dans la grande. Le costume de ces trois espèces est le même : manteau gris de fer, calotte noire. Leur gosier a une qualité de son enchanteresse. La Fauvette à tête noire tient dans le concert vocal aérien l'emploi de baryton. On sait le charme de cette voix, intermédiaire entre celles de ténor et de basse, pénétrante comme la première, veloutée comme la seconde. De nos trois Fauvettes à tête noire, la plus intéressante et la plus illustre est celle des environs de Paris et d'Auteuil nommément.

LA FAUVETTE A TÊTE NOIRE. Tout le monde connaît et admire cette espèce, familière des parterres, des rosiers, des lilas; qui adore les habitations de l'homme, et qui vient chanter et faire son nid dans tous les jardins de Paris, où j'en sais chaque printemps vingt ou trente, rue du Bac, rue Laffitte, rue du Faubourg-Saint-Denis ou du Faubourg-Saint-Martin, dans le voisinage de l'Opéra comme dans celui de la barrière. Peu de personnes sont d'avis de décerner le premier prix de vocalisation à la Fauvette à tête noire, mais presque tout le monde est d'accord pour lui attribuer le second, et elle a, comme le Rossignol et le Rouge gorge, ses admirateurs fanatiques. Je sais une multitude de bons bourgeois de la rue Saint-Honoré et de plus loin, qui s'en vont tous les matins à pied de leur demeure à la place de la Bastille pour y entendre une Fauvette à tête noire, virtuose de premier mérite, qui donne des séances à cette heure-là chez un marchand de vin. Je sais même des traits de dévouement et de générosité inspirés par la passion de la Fauvette à tête noire qui ne dépasseraient pas les pages du traité de la Morale en action. Entre autres celui-ci, qui n'a pas deux ans de date et dont le héros fut un brave épicier. Où la générosité va-t-elle se nicher? ne manquera pas de s'écrier le sceptique sur cette simple annonce. Et moi je lui réponds que la générosité se niche dans tous les cœurs susceptibles de nourrir une passion honorable, laquelle est un parfum ou un feu qui purifie tout.

Cet épicier, qui est à la tête d'un établissement florissant et non encore condamné, des environs du boulevard Poissonnière, avait donc, il y a deux ans, une Fauvette à tête noire; une Fauvette qu'il avait prise de son propre filet dans le bois de Boulogne; une Fauvette qui faisait le désespoir et l'admiration de tous les connaisseurs et n'avait plus de prix. Il jouissait de son bonheur avec cette ivresse que connaissent seuls les propriétaires des trésors universellement enviés. Tous les matins, dans la belle saison, une foule compacte accourait pour entendre les chants de l'oiseau sans pareil, et le sergent de ville dut même intervenir plus d'une fois pour rétablir, aux abords du théâtre, la circulation compromise par les rassemblements. Le hasard de la flânerie me favorisa un jour d'être témoin de l'une de ces émeutes dont le motif était de nature à m'intéresser spécialement. Le lendemain, j'étais de très-bonne heure de retour sur la place où je pus satisfaire mes oreilles et juger par moi-même de la légitimité de l'engouement populaire. Jamais je n'avais ouï encore sortir d'un gosier de fauvette des accords aussi ravissants. Mais l'édifice de toutes les félicités humaines est fondé sur le sable. La troisième ou la quatrième fois que je revins pour l'entendre, la Fauvette ne chantait plus, et la solitude s'était faite autour du magasin, au fond duquel un homme seul, un homme à la barbe inculte et à la physionomie bouleversée, se pressait le front de sa main. Un instinct sympathique et qui ne devait pas me tromper me révéla soudain que le silence de la Fauvette était pour beaucoup dans les causes d'une si grande affliction; et marchant droit vers la cage vitrée du comptoir où l'infortuné stationnait, j'osai m'enquérir auprès de lui de la santé de son élève et lui demander pourquoi ses chants avaient cessé. Le ton de sollicitude sincère dont mes paroles étaient empreintes dut faire impression sur son cœur, car sa face contractée se détendit subitement, son œil sombre et fatal où le suicide errait s'éclaira d'une lueur de tristesse attendrie, et il me répondit d'une voix qui aurait voulu être plus ferme : « Elle ne chante plus, parce qu'elle ne chantera plus; parce que... elle ne peut plus chanter... parce que... il y a des gens à qui le bonheur des autres fait mal. » Il appuya sur les der-

niers mots de cette phrase largement syncopée, et en les prononçant il dirigea son regard en même temps que sa parole du côté de l'arrière-boutique, vers ses Lares. A l'expression rancuneuse de ce regard et à l'accent de rébellion qui perçait dans cette plainte, je compris que de noirs soupçons domestiques assiégeaient l'âme du malheureux. J'en savais plus sur l'accident que je n'en désirais savoir ; je pris congé de l'épicier trop sensible, après m'être associé de cœur aux regrets de sa perte. Quelques jours après, je lui envoyais mes livres sur les bêtes, en témoignage d'estime et de fraternité de sympathies, et il ripostait à cette galanterie par l'envoi de plusieurs pots de confiture.

A onze ou douze mois de là environ, je reçus un matin par un commissionnaire un bout de lettre avec la suscription *très-pressée*, où je lus :

« Elle est retrouvée et l'on ne me l'ôtera plus. Venez tout de suite, je vous en prie.

» X. ., l'épicier à la Fauvette. »

J'étais arrivé au rendez-vous avant le retour du commissionnaire. Du plus loin que l'heureux mortel m'aperçut, il courut au devant de moi, et s'élançant dans le milord à la volée et sans faire arrêter le cheval : « Cocher, cinquante centimes de pourboire et en avant vivement, s'écria-t-il, lançant en l'air une adresse du faubourg Saint-Autoine. Et après m'avoir brisé les mains, à force de me les serrer, il me raconta comme quoi, passant en recouvrement la veille par une rue impossible, et toujours accablé par le souvenir de sa perte, il avait entendu tout à coup résonner une voix, plus douce à son ouïe que celle d'un ange du ciel, la voix de sa Fauvette, crue morte et tant pleurée ; car il n'y avait pas à se méprendre sur son identité, la Terre n'aurait pas pu nourrir deux fauvettes de cet ordre-là... Et qu'après il s'était dirigé vers le lieu d'où partaient ces sons, qui était une mansarde au quatrième étage, habitée par un cordonnier... où il avait retrouvé sa pensionnaire chérie, embellie par un an de plus, laquelle l'avait reconnu et lui avait fait fête... Il l'avait rachetée, elle était à lui, et il se promettait de cette retrouvaille

un long avenir de joies , et il bénissait presque le sort de lui avoir fait subir une épreuve cruelle pour décupler le prix de sa félicité. Il me confia encore , mais sous le sceau du secret , que c'était sa moitié qui , dans un accès de jalousie furieuse, avait enjoint à sa femme de ménage de donner la clé des champs à l'oiseau ou de lui tordre le cou , et que celle-ci , pour se conformer aux ordres de sa maîtresse , avait pris la pauvre petite bête et l'avait emportée bien loin pour qu'elle ne revint pas , et en avait fait don à un sien cousin , cordonnier , qu'elle supposait , à ce dernier titre, devoir être ami des moigneaux. La brave femme heureusement avait deviné juste. Du reste, il n'accusait de ses malheurs passés personne que lui-même, attendu, disait-il, que le premier devoir d'un honnête homme qui aime les fauvettes à tête noire et qui désire être heureux en ménage, est de s'informer avant le mariage si sa femme partage ses goûts.

Ce n'est pas l'épicier généreux, c'est le cordonnier reconnaissant qui m'apprit la fin de cette histoire. A sa première entrée dans le bouge de l'industriel, à la première vue de sa fauvette, le négociant avait été pris comme d'une suffocation subite et d'un éblouissement de joie. Revenu à lui, il avait réussi à faire comprendre à l'habitant de l'humble mansarde les motifs de son irruption dans son appartement, et il avait fini par offrir au nouveau possesseur de la fauvette, des sommes fabuleuses pour rentrer dans la possession de son bien. Ici il y avait eu un assaut de grandeur d'âme entre les deux amateurs. Le nouveau possesseur prétendait devoir restituer purement et simplement l'oiseau qui n'était pas à lui; l'autre n'entendait pas de cette oreille et parlait d'une indemnité légitime proportionnée à la valeur de l'objet en litige. « Hélas ! dit le cordonnier, je suis bien malheureux ; je suis en arrière de mon terme de janvier ; celui d'avril va échoir dans huit jours, et je n'ai pas le premier sou des cinquante francs qu'il me faudrait pour boucher ces deux trous ; mais il ne sera pas dit que j'aurai vendu ma seule joie , ma seule amitié, ma seule consolation dans ma misère, pour conserver un mobilier indigne. Emportez la fauvette, monsieur, puisqu'elle vous appartient ; je ne vous demande qu'un délai de

huit jours pour m'habituer à la séparation, et puis encore de temps en temps, la permission d'aller l'entendre et de lui apporter quelques mouches. — Mon noble ami, avait répondu l'épicier, je sais trop les douleurs d'une telle séparation pour les faire souffrir à mon semblable; vous ne vous séparerez pas de la fauvette; au contraire. Seulement, elle sera *nôtre* au lieu d'être *mienne* ou *vôtre*. Prenez ces cinquante francs que je vous offre à titre de prêt, si vous ne voulez pas les accepter à titre de récompense pour le service que vous m'avez rendu, et gardez l'oiseau chez vous. C'est moi qui vous demande la permission de venir, quand bon me semblera, l'entendre et m'enivrer de ses chants. »

Le marché s'était conclu sur ces bases. Inutile d'ajouter que les deux parties contractantes en ont exécuté fidèlement toutes les clauses. Leur bonheur était intéressé à leur fidélité.

Comme le spectacle de semblables actions rafraîchit l'âme, après celui des condamnations quotidiennes et des crimes de l'épicerie!

Je connais peu d'oiseaux qui méritent au même degré que la Fauvette à tête noire l'estime et les égards de l'homme. Elle ne se borne pas, en effet, à égayer nos parterres du charme de sa voix pendant toute la durée de la belle saison; elle joint l'utile à l'agréable et nous sert en mode composé; car c'est l'ennemie la plus infatigable des pucerons qui dévorent nos rosiers comme de toutes les petites chenilles qui déshonorent la verdure de nos plates-bandes. On la dirait préposée à la garde de nos plus jolies plantes et nos plus jolis arbustes, à voir l'activité avec laquelle elle inspecte la tige et le dessous et le dessus de chaque feuille pour les débarrasser de la vermine dont elles sont infestées. La Fauvette à tête noire a de plus, comme le Rouge-gorge et le Rossignol, la mémoire et l'affection des lieux et l'attachement pour les personnes. Tout le monde a pu vérifier qu'elle avait du sentiment, comme l'affirmait la nièce de Descartes. J'en ai connu une qui attacha son nid pendant six années de suite à l'extrémité d'une ronce qui pendait d'un rocher au-dessus d'une table de gazon dans un jardin public. Le mâle semblait prendre

plaisir à mêler ses chansons aux refrains joyeux des buveurs. La femelle était faite au bruit et continuait de couvrir avec une admirable tranquillité d'esprit au milieu du vacarme. Les petits éclos, le père et la mère ne se gênaient nullement pour leur apporter la pâture en présence d'une foule de témoins. Pourquoi se gêner entre amis? Une fois que je repassais par la localité, après une absence de dix ans, la curiosité me prit d'aller revoir la place où nichait autrefois le couple familial. Le couple familial était mort; mais avant de mourir, il avait dû léguer l'héritage de la ronce à quelques rejetons de la famille, car la place était occupée.

La Fauvette à tête noire s'apprivoise comme le Rossignol et le Rouge-gorge, suit la personne qu'elle affectionne parmi les allées du parterre et vient prendre des mouches dans sa main. Il arriva l'an dernier à une femelle de cette espèce, qui était détenue à Belle-Isle, de tuer son mâle dans un accès de monomanie avicide. L'orgueilleuse croyait pouvoir se passer du concours d'un mari pour amener à bien une couvée. Elle fit son nid *après* le pied du lit de son maître, y pondit quatre œufs qu'elle couva, mais sans succès, hélas! et elle fut très-chagrine de cette déception, qui la punit par où elle avait péché. Il faut de graves motifs pour porter des femelles à ces actes regrettables. Celle-ci se défit de son mâle et repoussa ses caresses parce qu'il avait perdu sa queue et qu'il était trop souvent enrhumé. Elle craignait naturellement que ses petits ne vinssent au monde privés de queue ou parlant du nez comme leur père. Nous appelons ces traits-là des actes de barbarie, nous autres civilisés, qui permettons à tous les rachitiques, phthisiques, scrofuleux, lépreux, etc., de prendre femme et de déshonorer l'espèce humaine en procréant des races de malheureux voués à la souffrance: mais les oiseaux, qui tiennent à conserver dans toute leur pureté primitive les types de beauté de leur race, sont plus spartiates à cet endroit que nous. Et il faut bien que je le déclare, puisque l'occasion s'en présente, et si douloureuse que puisse être la sensation universelle que ma révélation produira... Mais il est inutile que l'Humanité se flatte d'entrer en Harmonie dans

l'état où elle est. L'entrée en Harmonie exige l'extirpation préalable de toutes les maladies et de tous les vices qui affligent l'Humanité et sa Planète. Or, cette extirpation ne peut se faire qu'au moyen de l'application du double système d'assainissement intégral du globe et de *Quarantaines générales*, dont l'auteur du *Nouveau Monde* a donné les détails.

Hélas ! que ces idées grandioses, si sensées et si simples, sont encore loin d'avoir germé dans le cerveau des gouvernements les plus sages et les plus avancés ! Et que cette pauvre humanité est aveugle, qui parle de se racheter de sa chute et n'a pas même l'esprit de s'appliquer à elle-même le système d'amélioration qu'elle applique à ses bêtes de somme, à ses bœufs et à ses porcs !

LA MÉLANOCÉPHALE. Seconde espèce de fauvette à tête noire, qu'on a oublié de baptiser, puisque le nom de Mélanocéphale qu'on lui a attribué n'est pas autre que celui de la précédente. La Mélanocéphale des auteurs habite exclusivement les contrées du midi de l'Europe, Espagne, Sicile, Sardaigne, Grèce. La Corse, la Provence et le Languedoc sont à peu près ses seules patries en France. Elle se distingue de la Fauvette à tête noire des jardins par ses orbites nus et colorés de rouge, caractère qui la rapproche de la Fauvette sarde, et qui pouvait servir à lui donner un nom.

L'ORPHÉE. La plus grosse du genre, plus commune en Italie qu'en France, où on ne la rencontre fréquemment que dans les départements du midi et de l'est, presque totalement inconnue dans les provinces du nord, du milieu et de l'ouest.

L'Orphée et la Mélanocéphale se rapprochent considérablement par la voix et un peu par la taille de la famille des Grives. L'Orphée a presque le volume du Mauvis et sa voix rappelle celle de la Draine en quelques occasions. Ces deux espèces habitent aussi de préférence les forêts et chantent sur les grands arbres. Elles aiment à se cacher au fond des fourrés comme les merles dont elles ont les allures et le naturel méfiant. Les per

sonnes qui ne se tiendraient pas pour satisfaites de ces renseignements, pourront consulter avec avantage le *Manuel d'Ornithologie* de Temmynck, et le traité de l'*Ornithologie du Gard*, de M. Crespon de Nîmes, quoique ces deux auteurs, qui s'entendent très-bien d'habitude, ne soient pas tout à fait d'accord sur les mœurs et coutumes des espèces ci-dessus.

Ainsi la Fauvette mélanocéphale de Temmynck « habite exclusivement le *midi de l'Espagne, la Sardaigne et les Deux-Siciles*; elle niche dans les petits buissons *loin des habitations* et pond quatre ou cinq œufs d'un blanc *jaunâtre*, marqués presque sur toute la surface de l'œuf par de très-petits points d'un *jaunâtre plus foncé*, » tandis que celle de M. Crespon de Nîmes, *est très commune dans le département du Gard*, niche dans les buissons écartés, et quelquefois aussi dans ceux *voisins des habitations rurales* et pond des œufs *blancs* marqués de points *noirâtres*, etc.

Le même défaut d'entente cordiale se retrouve dans la description de l'Orphée. L'Orphée de Temmynck « niche dans les buissons, souvent plusieurs en un même lieu; souvent aussi dans les fentes des murures, dans les trous de murailles et sous les toits des habitations isolées. L'Orphée de M. Crespon de Nîmes est, au contraire, un oiseau sauvage « qui habite les bois et les champs d'oliviers situés sur des élévations, et qui « niche sur les arbres épais, le plus ordinairement entre les branches des oliviers, souvent à côté de la pie-grièche à tête rousse. »

Décide si tu peux et choisis si tu l'oses.

Moi j'adopte la version de l'ornithologiste nîmois pour deux raisons : la première, parce que c'est la vraie ; la seconde, parce que le duc de Grammont, appelé un jour à décider d'un coup d'échecs douteux entre le grand roi et l'un de ses courtisans, condamna le roi sans l'entendre. « Cependant, objecta non sans une certaine apparence de raison la Majesté condamnée, il me semble qu'il serait au moins nécessaire de regarder le coup avant de se prononcer. — Mais, Sire, Votre Majesté ne voit donc pas, répliqua le duc, que pour peu que le coup eût été douteux, tout le monde, y compris son adversaire, lui eût donné raison. » Pareillement, si l'auteur du traité de l'*Ornithologie du Gard*, qui

pousse la déférence pour les opinions du naturaliste hollandais jusqu'à les reproduire presque toujours textuellement dans son livre; si, dis-je, M. Crespon de Nîmes se brouille avec son souverain, c'est que le tort de celui-ci ne peut être douteux.

J'ai vu, il y a vingt ans, chez M. de Lamartine à Mâcon, un Bulbul d'Orient, tout frais débarqué de Syrie, qui était une grosse Fauvette à tête noire, semblable de tout point à la Fauvette Orphée. On sait que le Bulbul tient dans la poésie orientale le même rang que le Rossignol dans celle de l'Occident, et que ses amours avec la Rose ont inspiré plus d'une suave élégie aux poètes du pays des contes. Il n'en a coûté que deux lignes à l'auteur du Voyage en Orient pour importer le Bulbul dans la poésie française et l'y acclimater à jamais. Vous vous souvenez... dans cette réponse improvisée à la belle fille de Syrie qui lui demandait des vers :

Qui toi, me demander l'encens de poésie,
 Toi, fille d'Orient, née aux vents du désert,
 Fleur des jardins d'Alep, que Bulbul eût choisie,
 Pour languir et chanter sur son calice ouvert.

Groupe des Grives ou des Merles. Deux familles ; neuf genres.

Je n'ai compris dans ce groupe naturel que les deux familles du Merle et de la Grive, bien qu'il eût été plus régulier d'y faire entrer en même temps le Lorient et le Sansonnet, qui ont droit d'y tenir une place. Toutefois, pour simplifier ainsi la classification, il eût fallu commencer par créer pour le groupe un terme plus savant et plus explicite que celui de Merle ou de Grive, qui ne signifie rien du tout, un terme comme Rubivore, par exemple, et qui aurait voulu dire amateur violent de fruits rouges. Or, je n'ai pas osé prendre cette liberté avec les noms consacrés par l'usage, et ma timidité coupable m'a cette fois encore retenu hors du bien.

Ce groupe des Merles ou des Grives se divise donc en deux

familles ; l'une dite des Grives, l'autre des Merles. Cette nomenclature, où tous les noms de groupes, de genres et d'espèces sont les mêmes, peut avoir un certain avantage sous le rapport de l'économie des termes ; mais je déclare que de toutes les économies la plus ruineuse est celle qui sacrifie l'ordre et la précision à la crainte de faire une dépense nécessaire de noms propres.

Ce groupe, si mal nommé, est le plus important de la série naturelle de la Basse. La plupart des oiseaux qui le composent sont des chanteurs, des architectes et des tisseurs du plus haut titre. Leur voix est veloutée et grave, leur ramage varié, élégant et susceptible de perfectionnement par l'étude. En leur qualité de basses, les Grives et les Merles sont les plus gros de tous les oiseaux chanteurs et adorent la vendange. *Altéré comme une basse*, dit-on généralement.

Toutes les espèces du groupe vivent d'insectes et de mollusques pendant le printemps et une partie de l'été, de fruits rouges et de toutes sortes de baies pendant le reste de l'année. Les vers de terre et les escargots sont les principaux éléments de leur nourriture animale. On sait leur passion pour les cerises, les raisins, les alises, les senelles, les baies du sorbier et du génévrier. Les Merles de Corse se nourrissent principalement de baies de myrte. Il n'est pas une de ces espèces qui n'ait contribué à l'illustration gastrosophique du groupe, dans une proportion estimable ; presque toutes donnent à la pipée.

Tous ces oiseaux sont voyageurs. Quelques Merles cependant, et ceux de Paris dans le nombre, ne quittent pas leur patrie l'hiver, mais l'exception n'inflirme pas la règle générale ; les Merles sont comme les Grives des oiseaux de passage. Telle espèce voyage de jour et par escadrons serrés, telle autre isolément et de nuit. Aucune ne dépasse dans ses expéditions les plus aventureuses les limites extrêmes de l'Europe méridionale, Andalousie, Sicile, Grèce. Bien entendu que rien de ce qui précède ne s'applique au Lorient ni au Sansonnet.

Tous les Merles et toutes les Grives établissent leurs nids sur les arbres, et de préférence dans les massifs d'arbustes

épineux. Quelques-uns de ces nids sont des merveilles d'art.

Les Grives qui sautillent pour se mouvoir à terre et qui n'ont pas de mouvement convulsif dans la queue, ressemblent plus aux Fauvettes. Les Merles qui courent très-rapidement sur le sol et saluent de la queue comme le Rossignol, se rapprochent plus des Rubiettes.

Famille des Grives. — Quatre espèces.

Le régime alimentaire des Grives est le même que celui des Merles. Les deux familles hantent volontiers les mêmes lieux, dans la saison d'amour et dans celle de chasse. Elles donnent dans les mêmes pièges, chantent au même pupitre, rôtissent à la même broche. Elles sont sœurs, en un mot, autant par la destinée que par les habitudes générales de l'esprit et du corps; et c'est avec raison que tous les ornithologistes les ont apparentées dans leurs classifications. Cependant la différence qui se fait remarquer entre elles, quant à la couleur du manteau et à la disposition des nuances, a toujours paru assez forte pour motiver la division du groupe en deux sections. Les Romains, qui s'occupaient beaucoup de ces espèces, avaient dès le principe établi la séparation normale. Ils donnaient à la Grive le nom de *Turdus*, que nos méridionaux ont conservé et celui de *Merula* au Merle.

Le costume des Grives est caractérisé par une moucheture particulière, à laquelle les oiseleurs ont donné le nom de *Gri-volure*, et qui consiste en une émailure de taches brunes de forme ovoïde qui occupe tout le devant du corps, comme chez les Alouettes et les Bec-figues. La couleur du manteau, qui est d'une teinte uniforme, est le cendré olivâtre, plus ou moins obscur; le ventre est blanc, le dessous des ailes jaune tirant à l'orangé. Chez les Merles, au contraire, la moucheture disparaît pour faire place au moiré ou à la pommelure. La robe et le manteau sont souvent monochromes, ou bien quand ces

deux parties du costume affectent des nuances diverses, l'opposition des couleurs se distribue par larges zones.

La famille des Grives renferme quatre espèces, le Mauvis, la Grive de vigne, la Draine et la Litorne. Deux de ces espèces, la Grive de vigne et la Draine, sont indigènes de France; les deux autres, le Mauvis et la Litorne, n'y aiment pas et n'y viennent que pour se refaire pendant la rude saison et lorsque le froid les chasse du nord de l'Europe, leur patrie.

LE MAUVIS. Rouge-aile de Lorraine. La plus petite et la plus délicate peut-être de toutes les grives. Tout le monde connaît cette espèce, qui n'apparaît dans les environs de Paris que vers la fin d'octobre et dont l'arrivée coïncide avec celle des bécasses. Le Mauvis a le manteau plus foncé que la Grive, et le dessous des ailes teint d'un jaune-orangé qui lui a fait donner le nom qu'il porte en Lorraine. Il passe par grands vols et de jour, tandis que la Grive dite de vigne passe isolément et de nuit. Il donne avec enthousiasme sur la chouette, sur la vigne et sur l'alisier. On en prend de grandes masses aux environs de la Toussaint avec des collets volants amorcés de fruits rouges. Cette chasse fructueuse et exterminatrice se fait surtout dans nos départements de l'Est et du Nord, dans le pays de Luxembourg, dans les Ardennes, la Meuse, les Vosges, le Haut-Rhin. Le Mauvis est une des espèces qui ont porté le plus haut la gloire culinaire de leur famille. Je sais de fines bouches qui préfèrent le Mauvis de vendange à la Caille et à la Bécasse, à tous les autres gibiers, en un mot, excepté le Bec-fígues; et les gourmands de l'ancienne Rome ont formulé leur opinion à ce sujet, il y a près de deux mille ans, par la bouche de Martial. *Inter aves turdus, gloria prima...* Traduisez : la Grive de vigne est le plus parfait de tous les rôtis de gibier à plumes. Horace avait dit avant Martial : *Nil melius turdo*, rien de meilleur que la Grive. Il est vrai que ce nom de *turdus* désigne plus spécialement la Grive proprement dite que le Mauvis; mais comme celui-ci est encore supérieur à celle-là, et qu'il a dû être d'ailleurs compris dans cette dénomination quasi-générique de tur-

du, ce n'est faire aucun tort à la vérité que d'étendre au Mauvis le précepte de Martial.

Le Mauvis, qui a toujours un retard d'une quinzaine de jours sur la Grive à l'arrivée, la précède quelquefois d'un mois pour le retour. Elle descend du Nord et y remonte avec la Bécasse, et quoiqu'elle ne niche pas en France, elle y chante cependant et dès la fin de février, et sa chanson joyeuse est une des premières qui annoncent le printemps.

LA GRIVE. Grive de vigne, tourde du Midi. Emblème du franc buveur, délice de l'ouïe et du goût, de l'enfance et de l'âge mûr.

La Grive tient une place immense dans la vie de plaisir de l'ami des forêts, du tendeur à la glu, du tendeur au collet, du pipeur, du chasseur. Ses chants d'amour qui descendent le matin et le soir de la cime de tous les grands arbres, dès les premiers soleils, sont la vraie harmonie printanière des forêts. La Grive chante un mois avant le Rossignol, et n'attend pas comme lui, pour célébrer le réveil de la nature, que la terre ait repris sa parure de fête et que l'aubépine soit en fleur. Elle chante dès que pointe la verdure aux tiges aventureuses du chèvre-feuille et de la Daphnéole odorante. J'ai souvenance aujourd'hui, comme des heures les plus roses et les mieux employées de ma première jeunesse, de celles que j'ai passées à entendre jaser la Grive dans les grands bois de la Meuse, par ces douces soirées de mars si propices à la croulle, au temps où le deuil est encore aux rameaux dépouillés des hêtres, mais où déjà la sève d'amour circule activement dans les veines de tout ce qui a vie, où de larges bouffées d'air tiède saturé des senteurs mielleuses du marsaule s'exhalent par intervalles du sol et trahissent le travail souterrain du printemps. J'ai gardé bien longtemps aussi parmi mes dates heureuses celle de la matinée de septembre où je pris ma première Grive, bonheur si vaste et si inespéré que je ne pus m'empêcher de le considérer tout d'abord comme une marque éclatante de la faveur du ciel, et plus tard de le mettre en vers, en vers latins s'entend, car je n'ai jamais su *rimer* qu'en cette langue. Comme la situation d'une Grive qui fond sur la pipée à

l'appel de la Chouette n'est pas sans une certaine analogie avec celle de Laocoon, prêtre du dieu des mers, qui s'apprête à percer de sa lance les flancs du cheval de bois, j'avais tiré pour la circonstance un parti très-avantageux du fameux récit de l'Énéide, à ce point que ma mère, qui ne savait cependant pas le latin, ne pouvait se lasser d'admirer ce tour de force. Une seule crainte troublait la digne femme en ses joies d'orgueil maternel. Elle avait entendu dire que les enfants mouraient pour avoir trop d'esprit.

La Grive est donc un des fruits les plus doux et les plus précieux du beau pays de France, et je crois qu'il est permis de s'exprimer ainsi depuis qu'un guéridon a défini la bête : *végétal organisé puissanciellement*. La Grive est la joie du printemps et la joie de l'automne. Elle sert d'élément pivotale à dix chasses au moins, dont deux ou trois charmantes, la pipée et la chasse aux vignes. Les autres constituent pour certaines contrées une industrie fructueuse. Comme elle donne dans tous les pièges, raquettes, gluaux, collets, pantières, la Grive se met à toutes les sauces et donne lieu à des rôtis du plus haut titre, ainsi qu'à des salmis et à des pâtés délectables. Cependant nul poète indigène n'a songé à chanter la Grive; bien que chaque jour j'entende quelqu'un de ces nourrissons des muses se plaindre en vers menteurs que tous les sujets soient usés. Tous les sujets usés... parce qu'ils ont fait des odes à la Peste et à la Guerre, et rimé tant de plates adulations à la Richesse et à la Force, que les riches et les puissants n'en veulent plus. Pauvre Poésie! pauvre Grive!

Pauvre Grive, en effet, car à défaut de poète elle n'a pas même encore trouvé d'historien. Guéneau de Montbeillard, le pseudonyme de Buffon, en fait un oiseau sombre, taciturne et mélancolique, quoique ami des vendanges. Contradiction bizarre et que j'ai déjà relevée. Comme si l'amour de la vendange avait jamais engendré la mélancolie ou tenu la langue captive. Égosillez-vous donc à chanter à tue-tête, depuis le matin jusqu'au soir, pendant cinq mois de suite, pour être ainsi jugé par les plus compétents!

J'ignore, en vérité, de quels instruments d'optique et d'acous-

tique, longue-vue ou cornet, ces naturalistes-là font usage pour observer leur nature ; mais moi qui ai beaucoup entendu de chants de Grives, je les ai toujours trouvés à peu près aussi tristes que les meilleurs refrains de nos chansons à boire :

Vive le vin ,
 Vive ce jus divin ,
 Je veux jusqu'à la fin
 Qu'il égaye ma vie, etc., etc.

Je comprends encore jusqu'à un certain point que le penchant à la boisson, qui est trop prononcé chez la Grive, ait tenu éloignés d'elle les poètes rêveurs au teint pâle, et que l'adage *soûl comme une Grive* ait effarouché la pudeur des muses sensibles. Mais raison de plus alors pour tous les gais chansonniers qui chantent sous la treille de venger leur emblème des injustes dédains de la poésie éthérée et valétudinaire. Et si le devoir de la réparation de l'injustice incombait à quelqu'une des illustrations de la pléiade anacréontique de l'époque plus spécialement qu'à aucune autre, c'était assurément à celle qui avait fait valoir avec tant de succès et de verve les droits de Jean-Raisin. Mais attendez un peu qu'en ce monde à rebours la logique parle au cœur des plus intelligents. Voici qu'au lieu de nous chanter la Grive, amie des gais refrains et du jus de la treille, l'emblème du bon vivant qui boit sec et souvent et s'attarde parfois dans les vignes du seigneur, voilà que le poète, renonçant aux pipeaux pour emboucher la trompette héroïque, va dépenser son souffle à glorifier le Coq. Le Coq, mon ennemi intime, une brute féroce, un matamore ignoble qui trône sur le fumier, comme trône l'instrument de compression sur toute société faisandée... une machine à tuer qui se rue sur les siens au sifflet de son maître. Pardon, pardon, poète, mais à tant faire que de travailler à l'illustration des tueurs, j'aimerais mieux encore, si je savais chanter, chanter l'Aigle que le Coq. Oui, l'Aigle aux serres tranchantes qui trône dans la nue et tient en main la foudre et s'enivre de sang dans les champs du carnage ; car l'Aigle est dans son rôle du moins, quand il tue et dévore, et la boucherie lui profite, tandis qu'à l'autre, pas... Mais si je savais chanter, je chanterais la Grive,

la Grive et le Rouge-Gorge, mes premières amours, et non le Coq ni l'Aigle.

Si j'étais riche, je mettrais, dès demain, l'éloge de la Grive au concours. Le prix consisterait en un pâté de grives monstre, orné de cent bouteilles de Haut-Brion-Larrioux de 1848. Si j'étais un membre influent d'une société bachique quelconque, j'intriguerais vivement dans son sein pour lui faire adopter la bannière symbolique de la série des gourmets d'harmonie, qui est un magnifique drapeau blanc (couleur d'unitéisme), sur le champ duquel se détache une immense grappe de raisin pourpre en proie à trois grives d'or. Car ils ont repris là haut les fêtes de Bacchus, mais sans l'orgie et les Bacchantes, c'est-à-dire sans les Bacchanales. La fête des vendanges d'harmonie est d'abord celle de la clôture des travaux de l'année. C'est aussi la fête de l'âge mur et de l'amitié dont le vin est l'emblème. Elle est principalement consacrée aux repas de corps où l'on toasté plus qu'on ne danse et où la jeunesse s'ennuierait, ce qui fait qu'on ne l'y invite pas. C'est, pour tout dire enfin, la fête du Jubilé de l'amitié revenant tous les ans, à l'époque du passage des Grives. J'ai besoin de faire remarquer que le mot *gourmet*, dont je me suis servi tout à l'heure, n'a jamais voulu dire *gourmand*, mais bien dégustateur de liquides. Cette distinction est essentielle. La fonction de gourmet est entourée en harmonie d'une considération égale à son importance, et c'est toujours le Haut Gourmet qui préside ces grands tournois de fourchette où l'honneur culinaire du canton est en jeu.

Alors, puisque la poésie et l'histoire universelle ont fait défaut à la Grive en même temps, discutons la sentence dont l'a frappée la justice du peuple : *soûl comme une grive*.

Le peuple, il faut bien le confesser, a plus approché de la vérité dans sa condamnation brutale que certains maladroits avocats de la Grive, qui l'ont voulu défendre de l'accusation d'ivrognerie pour en faire une simple gourmande, alléguant que manger n'était pas boire... comme si la gourmandise qui figure sur la liste des péchés capitaux était un moindre vice que l'ivrognerie qui n'y figure pas. Mais l'argumentation n'est pas

même spécieuse et tombe devant le fait. Linnæus eut une Grive qui tant aimait à boire qu'elle se grisait une fois tous les jours, dont elle était devenue chauve; infirmité qui disparut après que le grand naturaliste eut soumis la buveuse pendant une saison au régime de l'eau pure.

Voici donc qui est démontré : la Grive aime le vin; mais, attendons un peu, tous les honnêtes gens aussi aiment le vin. Jean-Jacques prouve même très-bien que cette passion-là est l'indice des cœurs francs et droits et des âmes sensibles. Or, d'aimer le vin à en boire jusqu'à perdre la raison et l'usage de ses jambes, la distance est très-grande, et la Grive ne la franchit pas. Elle en prend quelquefois plus qu'elle n'en peut porter; je ne dis pas le contraire; mais c'est pour se refaire de longs jeûnes, et mille fois je l'ai rencontrée *pompette*, ivre morte jamais. Et l'eussé-je rencontrée en cet état, hélas! que mon âme charitable eût plus penché probablement encore à la plaindre qu'à la blâmer. Car il faut bien nous persuader que l'ivrognerie porte presque toujours son excuse avec elle, et que l'homme ne se résout pas volontairement et sans de graves motifs à abdiquer sa raison, qui est son plus bel attribut, et à se dégrader. Grattez l'ivrogne, vous trouverez l'affligé, et souvent l'affligé de peines de cœur incurables, mortelles, qui ne cherche pas dans l'ivresse le retour d'une illusion perdue, mais l'effacement d'une figure aimée, d'un souvenir fatal. Puisque l'oubli n'est qu'au fond de la bouteille, il faut bien que tous les malheureux descendent le chercher jusque-là; et le misérable serf de la machine ou de la glèbe qui a besoin d'oublier son présent, et le pauvre père de famille qui a besoin d'oublier l'avenir. Et pour cette masse d'infortunés-là l'ivresse est une façon de suicide intellectuel qui supprime la pensée et empêche de souffrir. Pour le petit nombre seulement, elle est le mirage de l'idéal; l'ivresse facilite quelquefois à l'artiste ses tentatives d'évasions du réel.

Nul ne s'enivre en harmonie où les vins fins pourtant sont à discrétion, parce qu'il n'y a ni passé ni avenir à oublier en cette phase de délices. Tout le monde se soûle, au contraire, dans l'Irlande catholique, comme dans la Pologne catholique,

parce que la Pologne catholique et l'Irlande catholique, enserrées l'une et l'autre aux griffes de l'aigle orthodoxe, ou du léopard anglican, et sans relâche tordues, déchirées, dévorées par ces dominateurs avides, sont les deux États de l'Europe où l'on souffre le plus. Consultez à ce sujet toutes les statistiques de l'ivrognerie en cette partie du monde, toutes seront unanimes pour vous répondre que l'intensité des ravages de l'épidémie honteuse est proportionnelle aux misères des populations et à la pesanteur du joug qui les écrase. Or, les Grives et les Bec-figues qui donnent à la vigne, sont parmi les oiseaux ce que sont les Irlandais et les Polonais catholiques parmi les peuples d'Europe, c'est-à-dire les races qui ont le plus à se plaindre de la barbarie et de l'avidité de leurs persécuteurs, l'homme et l'oiseau de proie.

Il faut considérer encore que si le premier orateur venu d'une société de vertu ou de tempérance quelconque d'un pays où ne croît pas le vin a le droit d'en médire, pareille liberté est interdite à l'analogiste passionnel né de parents français, qui sait que la vigne est le plus pur produit des amours du Soleil et de la Terre, et la plus précieuse de toutes les richesses naturelles de sa patrie. La France ne s'appellera la reine des nations que lorsqu'elle les aura amenées toutes à se prosterner devant la supériorité de ses vins.

Et puis encore, la pauvre Grive paie si cher sa passion pour le fruit de la plante sainte, qu'il y aurait plus que de la barbarie et de l'ingratitude à la lui reprocher.

C'est ce fruit, en effet, qui attire tous les ans sur notre territoire ces légions innombrables de Grives qui fournissent à nos joies tant d'éléments divers. C'est lui qui communique à la chair de l'oiseau ses qualités exquises; qui lui monte l'esprit au diapason de la bataille, lui ôte sa prudence et le fait se précipiter tête baissée dans tous les pièges. C'est le raisin qui alourdissant ses allures, le livre sans défense aux attaques du Hobereau et de l'Émérillon.

Beaucoup de gourmands connaissent la Grive pour en avoir mangé, mais non pour avoir ouï ses chants mélodieux; par la raison que la Grive n'a guère d'autres patries en France que les

grandes forêts de l'Est et qu'elle niche très-rarement dans l'Ouest et dans le Centre, presque jamais dans le Midi. Et encore le nombre des Grives qui reçoivent le jour dans les districts boisés de la Lorraine, de l'Alsace et de la Franche-Comté ne compose-t-il qu'une fraction très-minime du chiffre total de celles qui s'abattent vers le temps des vendanges sur tous les vignobles français. La masse descend en ligne droite des Alpes norwégiennes et lieux circonvoisins, et s'ébranle vers le commencement de l'équinoxe d'automne. Les premières Grives de saison apparaissent le 10 octobre, jour de la Saint-Denis (Dionysius, Bacchus) vers la zone de Paris. Le passage dure trois semaines au plus et se termine généralement le 28. Le gros de l'armée émigrante suit les vallées du Rhin, de la Meuse, de la Saône. Mais de nombreuses divisions s'en détachent pour gagner l'Espagne par les vignobles du Poitou, de la Saintonge et de la Guienne et prendre leurs quartiers d'hiver sur les rives plus ou moins boisées du Tage, de la Guadiana et du Guadalquivir. Le reste se dissémine dans les autres péninsules de l'Europe méridionale et aussi dans les archipels. Quelques faibles partis se hasardent à franchir la mer, mais le chiffre de ces voyageurs aventureux est toujours fort restreint. Après avoir payé un large tribut de chair à toutes les contrées où elles ont fait séjour, les Grives de vigne reprennent le chemin du Nord aux environs de l'équinoxe de mars. Elles voyagent isolément et de nuit comme les Merles. Les trois autres espèces de Grives passent par compagnies.

Il n'est pas rare de rencontrer l'hiver, dans nos départements de l'Est et du Centre, surtout dans le voisinage des sources et des ruisseaux couverts, des Grives attardées qui y vivent de petits mollusques ou des baies de l'aubépine, du genièvre, du lierre ou du gui. Même il m'est arrivé dans cette saison-là d'en tirer dans les chaumes, au beau milieu de la plaine, à l'arrêt de mon chien.

Les Grives vivent principalement, comme il a été dit, de vers et de mollusques; elles avalent les petits escargots et cassent les gros contre les pierres avec une adresse remarquable.

Elles se mettent au régime des baies dès la venue des merises.

Le nid de cette espèce est un des plus merveilleux spécimens de l'art architectural des oiseaux. Il est habituellement placé dans les embranchements des poiriers ou des pommiers sauvages et des arbres à épines. Ce nid est assez semblable à celui du Merle quant à l'apparence extérieure, étant comme celui-ci revêtu d'une large ceinture de mousse verte; mais il en diffère complètement quant au système de la bâtisse intérieure. La conque du nid du Merle est tout simplement bâtie en pisé humide, déposé en couches fort épaisses au dedans de la muraille de mousse, et l'oiseau, pour garantir ses œufs de l'humidité de ce lit, est obligé de le couvrir d'une forte pailleasse d'herbes sèches, ce qui en réduit considérablement la profondeur et nuit à son élégance. La conque du nid de la Grive, au contraire, a la forme d'un verre à boire d'une profondeur convenable et d'une élégance parfaite dont les parois intérieures sont nettes et polies, comme si on les avait taillées au ciseau dans un cylindre de buis. Les œufs reposent à nu sur cette surface polie et sans interposition de matelas d'aucun genre. La matière de cette paroi intérieure est une simple couche de stuc ou de carton faite de bois mort pétri avec la salive de l'oiseau et plaqué avec économie et adresse sur une muraille de fumier de vache suffisamment consistante et qui relie solidement les trois parties de la bâtisse. Il n'y a pas de nid qui puisse rivaliser avec celui de la Grive pour la distinction de la forme intérieure et pour l'originalité du travail. Cinq œufs charmants d'un bleu d'azur profond tiqueté de points noirs, occupent dignement leur place au fond de cette coupe antique, qui est assurément une des plus charmantes productions de la céramique oiseli.... (Il n'y a point d'adjectif dans notre langue pour dire ce qui est des oiseaux, comme l'on dit *humain* pour ce qui est de l'homme).

Il est digne de remarque que les modernes qui ont donné une si grande attention au nid de la Pie et celui de tant d'autres oiseaux, n'aient jamais songé à admirer le nid de la Grive, qui est unique en son espèce, et dont la construction savante avait frappé jadis Aristote, Plin, Aldrovande. Temmyneck a oublié

d'en parler, et l'auteur de l'*Ornithologie du Gard* a oublié d'imiter le silence de son modèle, ce qui eût été de sa part plus prudent que d'affirmer que ce nid était « composé de mousse et d'herbes sèches à l'extérieur et garni à l'intérieur de quelques brins de paille liés ensemble avec de la terre glaise. » Je proteste, au nom de la vérité, contre cette assertion et aussi contre celle qui la suit et que je trouve peut-être plus téméraire encore, à savoir que dans cette espèce « le mâle partage la ponte avec la femelle. » Le partage des travaux de l'incubation et de la bâtisse, d'accord ; mais celui de la ponte, jamais !

On sait que l'engraissement de la Grive était l'objet d'une haute et lucrative industrie du temps de la Rome des Césars, et que les grivières étaient alors en si grand nombre aux alentours de la cité reine que le guano provenant de ces établissements avait fini par devenir à son tour l'élément d'un commerce actif. Le procédé que les gourmands de Rome employaient pour engraisser la Grive était absolument semblable à celui qu'emploient de nos jours les riverains de la Garonne et du Tarn pour engraisser l'Ortolan, et même les habitants du Maine et de la Bresse pour engraisser la volaille. Il consistait à tenir ces oiseaux confinés dans une chambre obscure, loin de tout sujet de distraction et au sein d'une nourriture copieuse. Cette nourriture était aussi la même à peu de chose près que celle qu'on sert à nos Ortolans du Midi, une mixture de farine de millet et de baies de diverses espèces, notamment de baies de myrte qui ont la propriété de communiquer leur parfum aux Grives qui s'en repaissent. On dit que l'industrie des engraisseurs de Grives s'est continuée sans interruption depuis l'époque de Lucullus et de Tibère jusqu'à nos jours, dans quelques localités de l'île de Corse et de la Provence. Seulement dans l'île de Corse on n'aurait rien changé à la méthode ancienne, ce qui ferait du *Merle* de cette île un gibier supérieur, tandis que les nourrisseurs de Provence auraient adopté la funeste pratique de substituer dans leur pâte la baie du genièvre à celle du myrte. Or, tous les gens de palais délicat doivent savoir que le goût résineux de la baie de genièvre n'est guère plus agréable que celui de l'huile de ricin si prisée

des Chinois comme élément pivotale de friture. Je comprendrais mieux qu'on instituât des grivières pour enlever le goût de genièvre ou de térébenthine aux Grives qui en sont naturellement affectées, que pour l'inoculer à celles qui ne l'ont pas. Mais gardons-nous de jeter entre Paris et Marseille une nouvelle pomme de discorde, à propos de cette question venimeuse de la supériorité du goût en matière gastrosophique, et bornons-nous à donner comme nôtre et non comme celle du public éclairé l'opinion que nous venons d'émettre.

Un guéridon de province que je consultais une fois sur la maladie de la vigne, me répondit d'abord par cette phrase en douze lignes : *Maladie contagieuse. Sol épuisé de la vieille Europe. Transporter dans l'Amérique Nord.*

Puis, comme j'insistais pour savoir le remède au mal actuel : *Griveline*, ajouta-t-elle.

La griveline est le guano de Grive dont il a été question tout à l'heure. Le guéridon insinuait par là que l'abondance de fumier qu'on donne de nos jours à la vigne était la première cause de sa dégénérescence, et qu'il fallait pour la guérir retourner à la pratique des créateurs des plus fins vignobles de France, ces pieux enfants de Saint-Benoist, « de Citeaux, de Saint-Maur, heureux propriétaires » qui laissaient systématiquement aux oiseaux du ciel, aux Grives, aux Bec-figues, aux Alouettes, le soin de féconder leurs cultures. Quelle merveille de voir, à tant d'années de distance, la sagesse et l'expérience des vénérables Pères confirmées par le dire d'un simple guéridon !

LA DRAINE. Nom excellent parce qu'il a été pris du mot de passe de l'oiseau, et presque généralement adopté en France. *Haute Grive* de Lorraine, *Merle mangeur de gui* (*Merula viscivora*) des sçavants.

Cette espèce un peu plus grosse que la précédente et plus pâle de ton est également indigène de France, où elle habite peut-être soixante départements. Elle niche de bonne heure au printemps, et place volontiers son nid dans les maîtresses enfourchures des pommiers des jardins, des vergers et des avenues, ou encore

dans les chevelures touffues des têtards de saules, d'ormes et de chênes qui entourent les champs; elle niche aussi dans les bois. Son nid, qu'elle ne sait pas cacher, est construit avec beaucoup d'art. La coque extérieure est bâtie de cette mousse grisâtre des arbres qu'emploient les Pinsons et les Chardonnerets pour confectionner leurs chefs-d'œuvre. Ce revêtement couvre une muraille solide en maçonnerie ou en stuc faite de bois mort et de salive et qui supporte à son tour un fin matelas de menus brins d'herbes sèches ou de menues racines. Le mâle et la femelle travaillent à cette bâtisse avec la même ardeur et la même habileté. La femelle pond cinq œufs à fond gris, tiquetés de points rougeâtres. Elle ne fait qu'une ponte par an.

La déplorable habitude qu'a contractée cette espèce de confier son nid à la bonne foi publique et de le montrer à tout venant est pour elle une source féconde de conflits et de tribulations. Elle a surtout fort à souffrir des entreprises des Pies, des Geais et des Corneilles, races maudites et ennemies de la Famille, qui aiment aussi à faire des collections d'œufs d'oiseaux, mais pour les avaler ou les faire humer à leurs jeunes. Je n'ai jamais su un nid de Draine que les Pies du voisinage n'eussent connu avant moi, et le plus souvent ce sont elles qui me l'ont indiqué. Les méchantes bêtes bloquent l'établissement, et tapies dans le branchage ou le feuillage des ormes d'alentour, attendent patiemment que les propriétaires s'en absentent pour fondre dessus et faire maison nette. L'enlèvement de tout ce qui s'y trouve, œufs ou jeunes, est l'affaire d'un tour de main. C'est pour se soustraire aux périls de ce blocus permanent dont elle se sait menacée, que la Draine vient se réfugier pour nicher sous le regard de l'homme, plaçant la sécurité de sa famille sous l'égide de la peur que le roi de la terre inspire généralement aux espèces malfaisantes. Triste calcul, confiance généreuse mais funeste; car de tous les ravageurs de nids l'homme des champs est le pire; le gardien de bêtes surtout, berger ou pâtre, dont la principale fonction pendant trois mois de l'an consiste à chercher pour ses maîtres des sujets d'omelette ou de fricassée d'innocents. Il est bien rare que la malheureuse Draine qui s'est

fiée au civilisé une seule fois ne s'en repente pas toute sa vie.

Il résulte pourtant de ses déceptions amères, que la noble créature, revenue de sa foi dans l'homme et ne sachant plus à quel saint se vouer, se prend résolument à ne plus compter que sur elle-même; et on la voit alors déployer un courage admirable pour se défendre elle et les siens. C'est-à-dire qu'on voit tous les jours des couples de Draines bien décidées à se battre, non-seulement tenir tête à des coalitions de Pies et de Geais redoutables par le nombre et l'audace, mais les enfoncer, mais les rompre, et faire passer pour quelque temps à ces lâches forbans le goût de la rapine. Le triomphe de l'insurrection est bien autrement éclatant, quand des meneurs habiles ont réussi à rallier toutes les Draines d'un canton en une vaste société d'assurance mutuelle, et à leur faire signer un traité d'alliance offensive et défensive. La première mesure qui suit la conclusion de ce traité est, en effet, l'organisation d'un service de surveillance spéciale, dont les agents ont pour consigne de signaler avec un grand tapage et avec redoublement de crécelles l'apparition de l'ennemi, de si loin qu'il se montre. A ce signal toute la république est en armes, et fond comme une seule Draine sur le ravisseur dévoilé, qui, froissé d'un semblable accueil, décampe et ne reparait plus. Je sais de véritables oiseaux de proie, des rapaces à mandibules crochues et à serres prenantes, qui ont été forcés de déguerpir de leurs propres domaines héréditaires par suite des tracasseries et des contrariétés que leur suscitait cette police, et qui avouaient franchement que le métier de fort n'était plus tenable dès que les faibles s'entendaient.

Cet épisode intéressant de l'histoire de la Draine, joint à l'exemple de l'affranchissement de la Suisse par Guillaume Tell et à d'autres, prouve que l'oppression a toujours beaucoup de peine à se maintenir là où on n'en veut pas, et que l'insolence des tyrans n'est jamais que l'expression de la bassesse des esclaves.

La Draine qui fait preuve d'un si grand courage en certaines rencontres et qui sait si bien mettre en pratique le principe tutélaire de la solidarité, ancre de salut des faibles, la Draine qui

est un oiseau plein d'intelligence et de cœur, devait à ce double titre se prononcer fortement contre l'oiseau des ténèbres, emblème de l'obscurantisme. Elle donne à la pipée, en effet, mais avec une réserve extrême et avec beaucoup moins de résolution que le Mauvis, la Grive et même que son cousin le Merle. Car il est très-remarquable que la Draine, qui se montre si insoucieuse de sa sécurité dans l'affaire du choix d'un domicile d'amour, fait preuve, au contraire, d'une prudence excessive dans toutes les autres circonstances de sa vie.

Le chant d'amour de la Draine ressemble beaucoup à celui de la Grive; il est moins mélodieux seulement et vire tant soit peu à la mélancolie. Elle le fait entendre sans interruption depuis la fin de février jusqu'à la fin de juin. La Draine choisit pour tribune, comme tous les oiseaux de sa famille, la plus haute cime de l'arbre le plus haut du canton. Elle commence ses ariettes de très-grand matin, souvent même avant l'aube. Il n'est même pas rare qu'elle retrouve son chant d'amour pendant l'hiver, quand la rigueur du temps vient tout à coup à se détendre et lorsqu'une pluie douce va succéder à la gelée.

La Draine, quoique toujours en voyage à partir de l'équinoxe d'automne, n'abandonne jamais complètement nos provinces du Nord, même par les hivers les plus durs. Elle y vit pendant la saison rigoureuse de haies de genièvre, et surtout de gui, ce qui lui a fait donner par la science le nom de Grive de gui, qui suffit parfaitement pour la distinguer de ses sœurs. Elle aime aussi le raisin, le lierre et l'escargot, mais sa chair n'approche pas pour la délicatesse de celle de la Grive de vigne.

La Draine est le plus grand de tous nos oiseaux chanteurs. Sa taille est celle de l'Émérillon et de la Tourterelle. Ses notes de basse sont aussi les plus graves et les plus résonnantes de tout le registre musical. Sa voix s'entend le soir de près de deux kilomètres.

LA LITORNE. Tiatia, Tchatcha, Grive d'hiver. Tout le monde connaît la Tiatia, parce que le nom de l'oiseau pris de son cri d'appel, comme celui de Coucou ou de Tourtour, ne peut trom-

per personne. Cette Grive est du reste aussi facile à distinguer des autres par le costume et les allures que par le son de sa voix. La couleur de son manteau est le gris ardoisé de celui des ramiers avec la bordure des ailes noires ainsi que la partie supérieure de la queue. Elle porte un plastron jaune orangé clair, non marqué de taches brunes ovoïdes comme celles de la Grive, ou triangulaires comme celles de la Draine, mais historié d'étroites rayures noires verticales. La Litorne est originaire des contrées septentrionales de l'Europe comme le Mauvis et ne descend dans nos plaines qu'aux approches de l'hiver. Elle voyage par bandes très-nombreuses, se répand par les plaines, surtout par les prairies, où elle cherche sa vie parmi les laissées du bétail. Elle fréquente également les pays sauvages et les friches où abonde le genévrier dont elle mange les baies qui communiquent à sa chair coriace une saveur détestable, mais que certains palais peu délicats s'obstinent à trouver délicate. Je ne l'ai jamais entendue chanter et je doute qu'elle chante. A cette espèce appartenait la Grive de Linnæus, qui donna le scandale de ses débordements et de sa passion effrénée pour le jus de la treille.

Famille des Merles. Cinq espèces.

LE MERLE. Merle à bec jaune, Merle commun.

L'oiseau le plus défiant de nos forêts était peut-être le Merle après le Ramier et les oiseaux de proie; c'est un de ceux dont Paris a fait le plus aisément la conquête; preuve que l'homme peut tout ce qu'il veut sur les bêtes.

Le Merle est après la Fauvette à tête noire le chanteur le plus harmonieux du printemps pour les jardins de Paris. L'insulaire de l'Océanie qui retrouve l'arbre de son pays au jardin botanique d'une capitale européenne n'éprouve pas un ravissement plus joyeux que le gamin de Lorraine qui, débarqué pour la première fois à Paris, à la mi-avril, et rentrant trop tard à son hôtel de

la rue du Bac ou de la rue de Sèvres, entend résonner de toutes parts le chant d'amour des Merles, qu'il croyait jusqu'alors le précieux privilège de ses forêts natales.

Le Merle est l'emblème du sonneur de cloche. C'est le muezzin des bois qui se charge de chanter matin et soir l'heure du travail et celle du repos aux hôtes des forêts. On lui reproche comme au sonneur de trop aimer le jus de raisin et celui de la cerise (kirschwasser). Le manteau noir que le Merle affectionne dénote l'égoïsme et la dévotion. Le Merle s'enivre seul; les personnes dévotes ont aussi le tort de s'occuper trop exclusivement de leur salut personnel. La couleur de la robe de la femelle qui est le brun indique aussi des tendances à la prudence et à la bigoterie. Le bec jaune de l'espèce veut dire encore que les affections de l'oiseau ne sortent guère du cercle de la famille et que son industrie n'a d'autre stimulant que le besoin de fournir à la subsistance d'icelle.

Le Merle vit donc solitaire, et c'est son goût pour la solitude qui l'a fait l'habitant des allées silencieuses et sombres de ces jardins aristocratiques de Paris où survit l'esprit de famille. Son véritable quartier dans cette capitale est le faubourg saint-Germain; sa demeure de prédilection, le couvent où il sonne les Matines, Complies et l'Angelus. Il est presque inconnu dans les régions industrielles de la vaste cité.

Cependant le sonneur public ne borne pas son rôle à rappeler aux fidèles les heures des offices religieux. Il est tenu aussi d'avertir les populations de tous les périls qui menacent le pays. C'est pour cela qu'il signale avec tant d'énergie le passage du renard et de l'oiseau de proie dans la forêt et qu'il donne sur la Chouette. Il est juste de remarquer toutefois qu'il hésite longtemps à se ruer sur l'ennemi commun, et qu'on ne le prend guère à la pipée qu'à la suite de quelque orgie copieuse, et lorsque le jus du raisin ou celui de l'alise égare sa raison et l'empêche de se conduire. Et encore faut-il dans ce cas-là pour le pousser à l'action que le Rouge-gorge et la Grive lui donnent l'exemple du courage. Généralement il aime mieux exciter les autres au combat que d'y prendre part pour son compte. C'est une fine

bête, soupçonneuse et rusée, comme la gent dévote, mais comme elle accessible par un certain côté. Il était naturel que l'oiseau qui pleure tous les jours la splendeur éclip­sée des ordres religieux qui firent tant pour la gloire des vignobles français, partageât les chaudes sympathies des moines de Citeaux, d'Hautvillers et d'ailleurs pour le fruit de la plante dont « la culture enivre comme la liqueur qu'elle produit. » Paroles de M. Mathieu de Dombasle, un ennemi fanatique de la vigne et du Rossignol, mais ami des chenilles.

Le Merle est un chanteur de haut mérite qui peut acquérir par l'étude et sous les leçons des grands maîtres des talents prodigieux, mais de qui l'homme semble se complaire à pervertir les facultés brillantes. Le Civilisé, qui dresse le boule-dogue à sauter à la gorge du premier venu et le Merle à siffler des airs de corps de garde, se trahit dans ses œuvres. Il est impossible d'exprimer tout le dégoût qu'éprouve un Merle de noble famille, instruit à haute école, à entendre quelque fils dégénéré de sa race siffler un chant ignoble comme *J'ai du bon tabac*.

Le Merle chante exclusivement pour les siens, et adieu ses mélodies comme celles du Rossignol, quand ses petits sont éclos. Ce n'est pas ainsi que procèdent le Rouge-gorge, le Roi-telet, le Traîne-buisson, l'Alouette, à qui le moindre rayon de soleil, même au milieu de la froide saison, met soudain l'âme en joie. Il est regrettable que toutes les vertus et toutes les facultés du Merle se renferment, comme je l'ai dit plus haut, dans l'enceinte du cercle familial; car elles sont de haut titre. Audubon, qui a déjà décerné au Merle moqueur des États-Unis le premier prix de chant, est presque d'avis de lui décerner aussi celui du courage maternel. La planche consacrée à l'illustration de cet oiseau dans son ouvrage magnifique représente une famille de Moqueurs attaquée par un énorme serpent à sonnettes. Le reptile odieux qui s'est hissé dans le branchage jusqu'à la hauteur du nid, ouvre une gueule démesurée et capable d'engloutir d'un seul coup l'édifice aérien et tous ceux qui l'habitent. Mais le père et la mère soutiennent l'attaque avec une énergie désespérée, et, loin de songer à fuir, se précipitent sur l'agresseur

pour lui crever les yeux , pendant que les amis du voisinage accourent de tous côtés pour prêter secours aux assiégés.

Le Merle de France n'atteint jamais l'embonpoint de la Grive, d'où le proverbe de tendue qui de temps immémorial signala son infériorité : *Faute de Grives, faut bien prendre des Merles*. Mais en revanche, il y a des pays comme la Corse où la chair du Merle atteint un si haut degré de finesse que le chasseur de ces pays-là aurait presque le droit de retourner l'adage du tendeur de Lorraine. Mais l'histoire ajoute, circonstance fort étrange, que dans ces mêmes contrées le Merle a complètement changé de caractère, que sa sauvagerie est devenue de la férocité, que ses mœurs, en un mot, se rapprochent considérablement de celles de l'oiseau de proie !

Cela voudrait-il dire que la droiture et l'innocence ne conduisent pas à grand'chose dans le monde où nous sommes.... et que toutes les chances de succès y sont pour les méchants !

Le Merle blanc n'est pas une espèce particulière du genre Merle, mais une simple variété accidentelle, un simple cas d'albinosisme du Merle noir ; ce qui est cause que je ne l'ai point rangé dans la catégorie des espèces. Le Merle à bec jaune ayant été considéré longtemps comme le type le plus parfait de l'oiseau noir dont il porte le nom en anglais (*Black bird*), il était rationnel que le Merle blanc semblât le parangon du merveilleux et du phénoménal, digne d'être promis en récompense aux tentateurs de l'impossible. Mais aujourd'hui que chacun sait que le blanc est la couleur de l'Unitéisme, et que, par conséquent, toute espèce domesticable est susceptible d'en être affectée ; aujourd'hui, dis-je, le Merle blanc a dû passer de l'état de mythe ou d'anomalie à celui d'anneau de transition indiquant une tendance vers certain ralliement au même titre que la Poule blanche, le Faisan blanc, le Moineau blanc, la Grive ou l'Hirondelle blanche, etc. La couleur du ralliement universel se trouve à l'état latent sous toutes les autres nuances, chez les bêtes comme chez les fleurs ; elle se trouve chez l'homme lui-même dans ses races diverses et sous ses cheveux rouges ou noirs. L'existence du Merle blanc, loin de contrarier la nature, entraîne

donc de toute éternité dans les nécessités de la logique. Comme tout changement radical de couleur dans les espèces animales et végétales débute par le panachement, le Merle qui veut virer au blanc commence par se panacher les ailes, par porter une queue blanche. Peu à peu la nuance nouvelle empiète sur la primitive, et de progrès en progrès la métamorphose s'accomplit, et l'iris passe au rose trouble comme chez les lapins blancs, pour achever de caractériser l'albinisme. Puis, comme il est naturel que les oiseaux qui se ressemblent se rassemblent, il arrive que des unions se contractent entre Merles blancs qui transmettent leur uniforme à leur progéniture et se cantonnent dans des résidences spéciales. C'est ainsi que j'ai su et que j'ai déniché des Merles blancs dans une localité qui n'est pas éloignée de Paris de plus de quarante lieues et où ces oiseaux doivent se propager depuis un temps immémorial; puisque j'ai retrouvé dans un vieux titre féodal du pays la mention d'une obligation imposée au seigneur de ladite localité, d'avoir à offrir chaque année à son suzerain du bourg voisin un Merle blanc, à titre d'hommage de respect et de vassalité.

LE MERLE A PLASTRON. Espèce un peu plus forte que la précédente et incomparablement plus rare, exclusive aux districts forestiers des montagnes. Ainsi nommée du superbe plastron blanc qui lui couvre la poitrine, et qui se détache hardiment du fond noir et moiré de sa robe, de manière à produire une parfaite opposition de nuances. Le nom de Merle à collier qu'on donne aussi à cette espèce lui convient moins que l'autre, par la raison que l'ornement qu'il porte sur la poitrine est une plaque d'ordre et non pas un collier, c'est à dire un colifichet faisant le tour du cou. Le Merle à plastron qui, malgré sa rareté, paraît habiter toutes les montagnes de hauteur moyenne de l'Europe, depuis les Alpes Scandinaves jusqu'aux chaînes de l'Apennin et des Alpujarras, émigre en même temps que la Grive et s'attarde avec elle dans nos vignes, où tous les chasseurs en ont tué. C'est un gibier d'une délicatesse exquise et dont l'embonpoint le cède à peine à celui de la caille.

Cette espèce est de celles qui hivernent en Corse et qui contribuent à l'illustration culinaire du Merle de cette île, dont le nom s'étend à plusieurs genres voisins. Elle est aussi voisine que possible de l'espèce vulgaire dont elle se rapproche par la parenté universelle des goûts, des habitudes et des mœurs, s'habillant des mêmes couleurs, vivant de la même nourriture et suivant les mêmes méthodes de bâtisse et de chant. Le costume du Merle à plastron est, en effet, tout pareil à celui du Merle à bec jaune, à la réserve du plastron qui est blanc et du bec qui est noir. Son manteau semble fait aussi d'une étoffe plus moirée, plus précieuse et plus riche. Quatre ou cinq cantons montagneux du Puy-de-Dôme, du Cantal, des Cévennes et des Vosges sont à peu près les seules demeures d'amour de cette superbe espèce qui partout ailleurs est peut-être aussi rare que le Merle blanc.

LE MERLE SOLITAIRE. Merle de roche ; jolie espèce, douée d'un gosier mélodieux et amie de ces vieilles tours féodales dont les ruines sont vêtues de noirs manteaux de lierre. Taille du Mauvis ; manteau bleu cendré tendre ; tout le devant du corps plaqué d'un beau roux orangé ainsi que l'abdomen et les plumes de la queue. Il fut un temps où tous les vieux édifices de l'Est et du Midi de la France, castels des monts ou églises des cités, nourrissaient une famille au moins de ces hôtes charmants, qui revenaient fidèlement chaque année à leur gîte natal comme les Hirondelles.

La voix du Merle solitaire a beaucoup de rapport avec celle de la Fauvette à tête noire. L'oiseau monte pour chanter, suivant l'usage invariable de ceux de sa famille, sur le point le plus culminant de la tour ou du rocher qu'il habite. Le Merle solitaire était l'oiseau favori du roi François I^{er} ; il est encore en grande estime chez les musulmans de la Roumélie et de l'Asie Mineure. Un écrivain d'il y a deux siècles affirmait que de son temps le prix des bons Merles de cette espèce variait de 200 à 500 livres sur le marché de Constantinople. Le Merle solitaire est devenu très-rare en France. Je ne répondrais pas qu'on pût trouver un seul échantillon de l'espèce dans un rayon de cinquante lieues tout autour de Paris.

LE MERLE BLEU. Espèce quasi-exclusive aux montagnes rocheuses du Sud-Est de la France, commune en Savoie, en Piémont, où elle niche comme le Solitaire dans les fissures des hautes roches et quelquefois aussi dans celles des anciens édifices isolés et inhabités. Le mâle adulte de cette espèce est un des plus beaux oiseaux de nos climats. Manteau bleu foncé, robe idem, les ailes et la queue noires, toutes les plumes du dessous du corps frangées d'une élégante bordure noire en forme de croissant. Il y a entre le Merle bleu et le Merle solitaire, indigènes de la même zone et amis des mêmes solitudes, la même parenté de mœurs, de talent et d'habitudes, qu'entre le Merle à bec jaune et le Merle à plastron.

Le Merle, bleu, très-rare en France et qui porte un manteau de turquoise trop riche pour nos climats, engrène avec distinction dans la série des Merles à manteaux fulgurants que produisent en grand nombre les îles de l'archipel indien. C'est à l'endroit de cette classification où nous sommes, que demandent à se rattacher les groupes des Merles mirifiques de Java et des Paradis de Timor.

LE MERLE D'EAU. Cincle plongeur; Merle plongeur. Espèce plus remarquable par l'excentricité de ses habitudes que par la beauté de sa robe ou le charme de sa voix. Cet oiseau qui est un véritable Merle par toutes ses allures, par son chant, par sa forme et par son nom grec (*Kiklos*, Grive), le Cincle, qui a une jolie voix et de jolis doigts de pieds libres et non cousus ensemble, caractères complètement incompatibles en apparence avec la profession d'oiseau d'eau, n'en est pas moins à ses heures un plongeur fort habile et qui cherche sa vie avec succès au fond de l'eau comme un grèbe ou une macreuse. Phénomène qui a fort intrigué jusqu'ici les savants et que je ne me flatte pas d'expliquer d'une façon satisfaisante; attendu qu'il ne m'a pas été donné de vivre assez de temps dans la société de cette espèce et que je n'aurais pu d'ailleurs consacrer à l'étude de ses mœurs un nombre d'années suffisant.

Les uns affirment que le Cincle se promène au fond de l'eau et

qu'il y marche avec la même aisance que sur la terre un autre Merle ; que là, il passe l'inspection des cailloux pour se saisir des chevrettes et des larves de demoiselles qui stationnent volontiers dans les interstices d'iceux et leur servent de cales. Les autres prennent à témoin la raison, que l'oiseau n'a d'autre organe de locomotion et de propulsion au fond de l'onde que le jeu de ses ailes et qu'il vole entre deux eaux, à la façon des harles et des grèbes. Cette dernière version a toutes mes sympathies et je ne la crois pas tout à fait inconciliable avec la première ; parce que d'abord il est déjà excessivement difficile de se trouver à portée d'examiner les évolutions d'une bête au fond de l'eau, et qu'ensuite à qui a cette chance il faut des rétines douées d'une sensibilité microscopique pour distinguer clairement à une certaine profondeur le jeu des ailes mi-ouvertes. Cependant Vieillot assure avoir vu le Cincle marcher avec une facilité extrême sous le poids d'une colonne liquide de soixante centimètres de hauteur, et il a même observé que pendant ce travail toute la surface de son corps était enveloppée d'une couche ou d'un réseau de petites perles, comme un grain de raisin qui se promène dans un verre de Champagne, lesdites perles formées par les bulles d'air qui s'échappent des réservoirs pneumatiques de l'oiseau et s'accrochent à ses plumes. M. Crespon de Nîmes, qui a vu en 1835 un Merle d'eau se réfugier dans les souterrains de la fameuse fontaine romaine de cette cité, où il passa une grande partie de la froide saison, était admirablement posé pour étudier le problème et le résoudre. Mais il se contente de dire qu'il a vu l'oiseau marcher dans les rigoles des bains d'Auguste, où il n'a pas été témoin du brillant phénomène de la couche des bulles d'air signalé par Vieillot. Or, de telles indications ne suffisent pas pour éclairer les profondeurs d'une semblable question, et j'ai tout lieu de croire qu'elle attend encore sa solution définitive, d'après les tristes paroles que j'ai entendu prononcer à ce sujet à M. Isidore-Geoffroy-Saint-Hilaire, dans une de ses leçons publiques des dernières années.

Je dois dire cependant à ma louange, que si la question est encore à l'état de problème, la faute n'en est pas à moi, qui

tentai vaillamment mais vainement de la trancher pendant deux étés consécutifs. Le premier sujet de mes études fut le Merle d'eau qui habitait en 1839 le petit ruisseau qui coule contre le Clos Vougeot lui-même et y fait mouvoir un moulin. Si celui-là ne m'a pas révélé le secret de ses évolutions sous-ondines, c'est qu'apparemment la disposition des lieux n'était pas favorable à l'observation ; car je vis bien des fois l'oiseau piquer sa tête à la façon des Martins-pêcheurs et gagner le fond à la façon des poules d'eau, mais jamais je n'eus la chance de l'y voir arpenter la grève, debout et dressé sur ses jambes. Le second fut un habitant d'un ruisseau à cascade des Vosges. S'il ne m'apprit pas mieux que le premier les mystères de l'ambulation sous-marine, il m'enseigna au moins un fait assez curieux, à savoir que le Merle d'eau fait quelquefois son nid dans les fissures de la voûte surplombée qui est sous la cascade, de sorte qu'il est forcé de percer la nappe verticale pour apporter la pâture à ses petits. Cette manière de dérober son nid aux regards du public est à coup sûr des mieux imaginées.

Mais à supposer même que l'observation nous eût donné le mot de l'énigme qui nous intrigue, resterait encore à deviner celle-ci qui n'est pas moins intéressante : Pourquoi le Merle d'eau ? Car il est certain que le besoin de cette création ne se faisait pas vivement sentir dans la série des Merles. C'est ici que le savant ordinaire a beau jeu pour se retrancher derrière l'impénétrabilité des voiles de la nature, sa fin de non-recevoir habituelle ; mais l'ornithologiste passionnel, qui sait parfaitement que Dieu ne présente jamais à l'homme de rébus indéchiffrable, ne jette pas sa langue aux chiens aussi vite, et il voit dans la création du Merle d'eau une des conséquences les plus logiques du grand principe d'Unité qui régit tous les règnes :

Dieu a créé un Merle plongeur pour qu'il y eût un oiseau d'eau qui chantât et un oiseau chanteur qui plongeât, et pour prouver par un exemple de plus que tout se tient dans la nature, à tous les degrés de l'échelle, même les êtres qui semblent au premier abord les plus antipodiques. Puis tous les autres Merles aimaient le vin et les liqueurs fortes (raisin, groseille, kirsch) ; c'était bien

le moins qu'il y en eût un dans la famille qui fît profession d'aimer l'eau et jeûnât pour les autres. Grive de vin, Merle d'eau, l'oiseau est bien nommé.

Le Merle d'eau est le plus petit des Merles et l'un des plus petits oiseaux d'eau. Il est moins gros que le Merle solitaire et semble avoir emprunté au Martin-pêcheur quelques-unes de ses allures, rasant droit comme lui la surface de l'onde et poussant un cri en partant. On le rencontre en France dans tous les pays de montagne, Vosges, Côte-d'Or, Jura, Cévennes, Alpes et Pyrénées, où il occupe les moyennes régions arrosées par ces petits courants d'eau vive où la truite se plaît. L'espèce est sédentaire. Manteau brun, gorge et poitrine blanches, ventre roux, bec finement dentelé à l'instar de celui des oiseaux d'eau, iris gris clair, pieds jaunes.

Je regrette vivement de ne pas connaître assez à fond l'oiseau mystérieux que Georges Cuvier appelle le Merle à queue blanche et Temmyneck le Traquet ricur pour oser me permettre de lui marquer ici sa place; mais je suis sûr, cependant, que j'aurais bien fait d'oser et que je me repentirai plus tard de ma timidité.

En attendant, je termine par le Merle d'eau comme tout le monde, l'histoire de la famille des Merles, famille si immuable au dire des savants, qu'il n'y a pas de raisons pour n'en pas faire une branche du groupe des Fauvettes, tout aussi bien qu'une branche du groupe des Corbeaux. Halte-là, s'il vous plaît, mes maîtres. J'accorde bien qu'il n'y ait pas d'inconvénient grave à placer la famille des Merles, oiseaux chanteurs, à côté de celle des Fauvettes, et la preuve, c'est que j'ai reconnu moi-même la parenté des deux groupes en les avoisinant. Mais je vois, au contraire, un immense danger à loger l'innocente famille aussi près de celle des Corbeaux. C'est que les Geais, les Pies, les Casse-noix, les Corneilles raffolent des œufs du Merle, et que la Pie-grièche le croque lui-même bel et bien. Or, j'admire toujours que les périls et les anomalies

d'une alliance aussi monstrueuse n'aient pas encore frappé votre esprit ni vos yeux. Car enfin, vous n'avez pas osé encore apparenter dans vos classifications de Mammifères le Lapin et le Renard, bien que tous deux aient quatre pattes et logent dans des terriers... Pourquoi auriez-vous plus le droit, dans le cas des oiseaux que dans celui des quadrupèdes, d'unir ce que par-tout la nature sépare : la victime et le bourreau.

Genre Lorient. Espèce unique.

Le Lorient n'habite guère la France que pendant quatre mois sur douze. Il nous arrive aux premiers jours de mai pour nous quitter au commencement d'août. Il passe, par conséquent, dans le voisinage des tropiques les deux tiers de l'année et pourrait être considéré en quelque sorte comme un oiseau de la zone équatoriale, qui n'est jamais qu'égaré dans le nord de l'Europe où l'attire la passion des cerises. On a besoin de s'appesantir sur cette circonstance d'habitat de prédilection, pour s'expliquer la richesse exceptionnelle du costume de cette espèce, qui écrase si impitoyablement les pâles habits de nos tarins et de nos canaris, lesquels mis en regard du Lorient paraissent bien moins des oiseaux jaunes que des oiseaux atteints de la jaunisse.

Il est certain que le ton de l'uniforme jonquille ou topaze brûlé du Lorient appartient à une gamme de couleur d'un diapason plus élevé que celle de nos brumeux climats, et qu'il nous serait complètement impossible de nous procurer chez nos autres espèces, ni bleu, ni violet, ni rouge concordant avec ce jaune-là. Le Lorient est bien plus encore que le Merle bleu un moule d'engrenage ou de transition des races emplumées de la zone torride à celles de la zone tempérée. Il donne la main dans la classification universelle à cet immense groupe d'oiseaux à manteau d'or, manteau orangé roux, manteau orangé rouge, etc., qui comprend les Troupiales, les Carouges, les Cassiques du nord de l'Amérique, sans compter une foule innombrable d'Orio-

lus, d'Icterus, de Sturnus innommés. (Loriots, Traquets, Sannonnets.)

Le Lorient est un des plus infatigables arpenteurs des plaines de l'air. Il suit plus fidèlement le soleil dans ses courses qu'aucune autre espèce voyageuse de nos pays, voire le Martinet et le Coucou. Il se remet en marche du Nord pour le Midi, le lendemain même du solstice ; il semble plus impatient encore du repos que la Caille. Il a comme celle-ci, comme tous les navigateurs au long cours, l'aile longue et pointue. Les Loriots passent de jour, par familles isolées.

J'ai déjà dit assez de fois pour qu'aucun de mes lecteurs ne l'ignore que la couleur jaune jonquille était celle de l'étendard du familisme. Nous pouvions donc parfaitement, sur la seule enseigne du Lorient, nous attendre à rencontrer en lui un des types les plus purs et les plus achevés de l'amour maternel. Comme l'amour des enfants se trahit d'abord chez les oiseaux par la richesse et le luxe du berceau qu'ils façonnent pour leurs petits, le nid du Lorient est une merveille d'art qui pourrait bien mériter à ses auteurs le premier prix d'architecture aérienne. Je ne sais pas de nid, en effet, qui l'emporte sur celui du Lorient pour l'élégance de la forme, la richesse des matériaux, la délicatesse du travail et la solidité de la bâtisse. Le nid du Lorient est encore plus mignon peut-être et de moindre dimension relative que celui du Chardonneret. Il est tapissé au dehors comme celui du Pinson d'une couche de ce lichen argenté des arbres fruitiers qui lui donne l'air de faire corps avec la branche qui le supporte. Mais la demeure du Lorient est bien plus habilement dissimulée encore que celle du Pinson. Celle du Pinson est assise sur la branche dont elle augmente le volume, et elle appelle les regards. Le nid du Lorient, au contraire, est fixé par des attaches de liane aux deux branches d'une fourche horizontale entre lesquelles il flotte suspendu, et dont l'épaisseur masque une forte partie de la muraille extérieure. On peut se faire une idée parfaite de ce nid par ces jolies petites corbeilles d'osier tapissées de laine à l'intérieur et qu'on donne pour nicher aux Serins. Les matériaux employés à sa confection sont avec le lichen, la laine,

la toile d'araignée, la plume, mais le tout choisi de couleur blanchâtre, pour que rien de la masse ne se détache en sombre du milieu feuillu qui la couvre et n'attire le mauvais œil du pâtre comme un nid de Merle ou de Roitelet. D'autres fois, à défaut de fourchettes de pommier, le Lorient choisit pour assises de sa demeure un épais bouquet de feuilles de bouleau, de peuplier, voire de gui. Dans ce cas-là, le nid, solidement attaché par un système d'élégants cordages à quelques brindilles d'en haut, à l'instar de la nacelle d'un aérostat, flotte dans le vide de la verdure ambiante. Quand les attaches sont latérales, la berce-lonnette légère est un hamac mobile où la brise du printemps s'amuse à bercer les petits.

Audubon, qui a passé des semaines entières à regarder travailler le Lorient de Baltimore, sur un arbre perché et à l'aide d'une longue vue, a constaté que ces oiseaux employaient pour tisser l'étoffe de leurs matelas le même procédé que nos tisserands pour confectionner leur toile : c'est-à-dire qu'ils commençaient par faire une chaîne et une trame, et que chacun des deux époux, comprenant les avantages de la division du travail, se chargeait de la conduite de l'une des deux opérations, non de l'autre. Les travaux de couture et d'entrecroisements de fils qu'exigent la construction et la suspension du nid de nos Lorient de France ne permettent pas de douter que la science du tisserand, celle du vannier et du tailleur, ne soient aussi bien dans leurs dons que dans ceux des Lorient d'Amérique. J'aime à penser que si tout le monde était instruit de ces détails, personne n'oserait plus porter sur le nid du Lorient une main sacrilège; nid qui mérite d'autant plus le respect des humains que cette espèce ne s'élève pas et n'est pas agréable en cage, tandis que, laissée libre, c'est l'ennemie la plus redoutable de la chenille processionnaire, cette vermine immonde qui mange quelquefois en six semaines pour quarante à cinquante millions de chènes et de pommiers français.

Le déploiement d'un pareil luxe dans la bâtisse et dans l'ameublement de cette demeure annonce que le séjour y sera long. En effet, la durée de l'incubation est la même chez le Lorient que chez la Poule; les petits ne sortent du nid que très-tard;

et leur éducation n'est pas une sinécure, attendu que les jeunes Loriots sont de force à absorber en un seul repas le tiers de leur poids en nourriture, et que j'en ai connu d'adultes qui avalaient aisément seize cerises de suite. Mais la tendresse infinie des parents pour leur progéniture satisfait largement à toutes les exigences de ces natures impérieuses. Peu d'oiseaux se montrent plus jaloux de leur liberté que les Loriots; et cependant on a vu des couveuses de cette espèce, en proie à la fièvre d'amour maternel qui les prend à la fin de leur travail d'incubation, se laisser emporter avec leur nid par le ravisseur et mourir d'inanition sur leurs œufs. Les pauvres bêtes avaient fait le sacrifice de leur vie; mais elles ne se croyaient pas le droit d'entraîner dans leur tombe les innocents prêts à éclore, et alors elles se faisaient un devoir de pousser jusqu'au bout le dévouement maternel. Leur courage pour défendre leurs jeunes contre les attaques des Pies-grièches, des Geais et des Corneilles n'est pas moins admirable.

Le fusil fait peu de tort aux Loriots, qui ont le bon esprit de quitter nos contrées inhospitalières avant l'époque de l'ouverture habituelle de la chasse. Quant au filet, il n'est guère plus préjudiciable à l'espèce qui ne descend presque jamais à terre.

Ce n'est qu'au bout de sa troisième mue ou au commencement de sa troisième année que le Lorient se trouve enfin vêtu de ce splendide manteau d'or, qui couvre tout son corps, à l'exception des ailes et de la queue qui sont noires. En ce temps-là son bec se colore aussi d'un rouge sombre; l'iris est rouge, les pieds glauques. Le costume de la femelle diffère considérablement de celui du mâle quant à la richesse et à la vivacité des teintes, et les jeunes conservent très-longtemps leur ressemblance avec leur mère.

Le chant d'amour du Lorient semble être le début de la phase musicale des Grives et des Merles. Il est sonore et retentissant, et, malgré sa brièveté et sa monotonie, ce chant tient parfaitement sa place dans le concert universel de la forêt au printemps. Il est trop souvent accompagné d'un cri de passe étrange qui tient du ricanement, du miaulement et du bruit de la crécelle, cri que mille musiciens ont entendu comme moi, mais que

jamais aucun d'eux n'a pu même approximativement me définir.

Le peuple appelle cet oiseau le compère Lorient, et il est persuadé que son chant veut dire : *Je suis le compère Lorient... qui gobe les cerises... et laisse les noyaux*. Plût au ciel que toutes les erreurs du peuple fussent aussi innocentes que celle-là!

J'aurais dû, avant d'entreprendre le récit qui précède, prévenir mes lecteurs que j'avais le malheur extrême de me trouver, sur la question de la parenté du Merle et du Lorient, en dissidence complète d'opinion avec l'illustre auteur du *Manuel d'Ornithologie*, qui est aujourd'hui, comme je l'ai déjà dit, à la tête de la meilleure classification *sérieuse* (1) des oiseaux d'Europe. Ce n'est pas le Lorient qui vient après le Merle, comme chez moi, dans la classification de Temminck. Le plus proche parent du Merle pour le naturaliste hollandais est le Gobe-mouches... le Gobe-mouches, un tout petit oiseau qui adore les mouches et ne peut pas souffrir les fruits rouges, en quoi il se rapproche considérablement des Hirondelles et des Bergeronnettes. Après le Gobe-mouches vient la Pie-grièche... un oiseau carnivore et chasseur qui mange les Gobe-mouches. Après la Pie-grièche vient l'Étourneau, puis enfin le Lorient, qui donne la main aux *Ovivores* (Geais, Corneilles, etc.).

Beaucoup de gens sensés auront une peine infinie à se rendre compte de cette étrange hallucination du sens de la vue chez certains... qui ne leur permet pas de saisir les caractères flagrants de parenté qui sont entre deux espèces comme le Merle et le Lorient : même figure, même bec, même taille, même régime, même voix de basse, même passion désordonnée pour les cerises... mais qui, en revanche, leur en fait voir d'imaginaires entre des espèces parfaitement étrangères l'une à l'autre, comme la Grive, le Gobe-mouches et la Pie-grièche. Mais le fait de l'aberration incroyable n'en est pas moins constant, constant et

(1) On appelle *sérieuse* en langage académique une classification bonne personne qui ne fait de tort à aucune erreur en place, et suit fidèlement l'ornière de la routine où les classifications précédentes ont versé. Un savant me disait un jour, pour me désobliger, que le seul tort de ma classification était de n'être pas *sérieuse*. Ça m'a fait beaucoup de peine.

imprimé, hélas ! Et vainement était-il dans mes vœux charitables de couvrir pudiquement la faiblesse du maître ; la fâcheuse question de dissidence m'a contraint de la dévoiler.

Il se peut que ma classification ne soit pas sérieuse, mais encore l'est-elle assez pour ne pas se permettre des alliances et des plaisanteries de ce genre-là.

Enfin, l'illustre ornithologiste étranger a daigné reconnaître la proche parenté du Lorient et du Sansonnet. Empressons-nous de saisir cette occasion heureuse de nous réconcilier avec lui.

Genre Étourneau : Trois espèces.

Les Étourneaux, qui sont les cousins germains des Lorient et des Grives, autant du moins qu'on peut s'en rapporter aux registres de l'état civil de la nature, constituent un genre tout nouveau, plus insectivore que baccivore, et quasi-ambigu entre les deux séries, et qui mérite d'occuper en cette classification la place que je lui ai donnée, c'est-à-dire celle de terme externe ou de terme de ralliement. Les Étourneaux ont, en effet, un caractère à eux et qui les différencie complètement du groupe antécédent ; ils sont les amis des troupeaux.

Le nom qui conviendrait à ce genre serait donc celui de *Grégarien* ou de *Pasteur*. Or, la science a déjà reconnu la nécessité de cette caractérisation par l'étiquette, puisqu'elle a désigné sous ce nom de *Pastor* l'une des trois espèces d'Étourneaux qui habitent la France, le Martin Roselin. Voyez maintenant jusqu'où s'étend le pouvoir d'une dénomination bien choisie et qui joint au mérite de l'expression le charme de l'euphonie. Voici que ce doux nom de *Pastor* va nous fournir un moyen très-facile de transiter sans saut brusque de la Baccivorie à l'Insectivorie.

Il y a un insectivore qui s'appelle aussi *Pastor*, et ce *Pastor* est un Traquet. Donc, c'est le Traquet qui sera le premier terme de la série nouvelle.

Ainsi s'évanouit comme une ombre légère et par le simple

effet d'une homonymie de rencontre, cette prétendue impossibilité radicale de trouver une place convenable pour le genre Merle dans une classification ornithologique quelconque! Et combien de difficultés politiques réputées insurmontables, hélas! et sur lesquelles beaucoup de gens sérieux ont jauni depuis des siècles, sont encore plus faciles à aplanir que celle-là! Et même je puis vous le dire, si vous désirez le savoir, pourquoi on ne les résout jamais ces problèmes politiques. C'est que toujours on les donne à résoudre à des hommes sérieux qui ont toujours un intérêt immense à ce qu'ils ne soient pas résolus.

Les Étourneaux sont donc des oiseaux amis des moutons, des chèvres et des bœufs, qui suivent ces bêtes au pâturage et vivent dans leur société intime, leur montant sur le dos, leur mangeant dans la main. Ils aiment également à marcher dans les sillons de la charrue, à mesure qu'elle retourne les guérets et fait sortir de terre une foule de vermisseaux et de larves, de larves de hanneton notamment. Les Étourneaux sont encore les ennemis redoutables des grillons et des sauterelles, dont ils font des déconfitures immenses et à la suite desquels ils entreprennent de longs voyages, comme les hiboux et les renards du Nord à la suite des émigrations de mulots. Les Étourneaux préfèrent les prairies aux champs cultivés, et surtout les prairies les plus marécageuses. Les services qu'ils rendent à l'agriculture en qualité de destructeurs de vermines sont immenses. C'est une espèce du genre, le Martin de l'Inde, qui, transportée du continent dans les îles de la Réunion et de Maurice, a mis fin aux ravages que les sauterelles exerçaient chaque année sur les cultures de ces îles fertiles. Mais toute médaille a son revers; je suis forcé de témoigner à la charge de l'Étourneau que son amour immodéré du raisin le pousse quelquefois à se précipiter sur ce fruit même avant qu'il soit mûr, et qu'il cause quelquefois au vigneron un préjudice notable et sans compensation aucune, car la chair d'Étourneau est un piètre régal.

Les Étourneaux sont comme les Loriots des voyageurs intrépides que tourmente l'incessant besoin de se déplacer. Ils s'en

vont pour n'être pas où ils sont, plutôt que pour être ailleurs. On les trouve à peu près partout où l'on trouve la Caille et l'Hirondelle de cheminée. On peut les suivre dans l'ancien continent depuis le cap Nord jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et depuis les plaines de l'Irlande jusqu'à celles du Kamschatka. L'Australie est, dit-on, la seule grande terre qu'ils n'aient pas visitée encore; mais j'ai écrit il y a quelques années qu'ils ne tarderaient pas à envahir cette cinquième partie du monde, et tout me porte à croire que cette invasion est déjà un fait accompli. On sait, en effet, que l'Australie était un vaste parc à moutons de la Grande Bretagne avant d'être métamorphosée en Potose. Or, il m'est impossible d'admettre que les Étourneaux qui sont partout, allant, venant et sonnant à la porte de toutes les nouvelles, n'aient pas eu vent par un hasard quelconque de l'existence des riches troupeaux des antipodes d'Europe, et que pas un d'entre eux n'ait été tenté de prendre passage sur un des nombreux bâtiments de commerce qui sillonnent sans interruption la face du Pacifique austral, depuis qu'une terre d'or a surgi de son sein.

Il ne faut pas que j'oublie de dire, pour mieux faire comprendre ce qui précède, que les Étourneaux qui voyagent sans cesse sont doués comme nos ancêtres les Gaulois, qui aimaient aussi les longues promenades, d'un esprit de curiosité insatiable; et que cet esprit de curiosité les pousse à fraterniser avec toutes les bandes d'émigrants qu'ils rencontrent dans leurs traversées aériennes, bandes de Vanneaux, de Pluviers, de Proyers, de Corneilles, etc. Or il est naturel de supposer que des oiseaux qui n'arrêtent jamais et qui sont en relation suivie avec tant de gens venant de tant de pays, soient mieux informés que personne de tout ce qui se passe aux quatre bouts de l'horizon.

Les Étourneaux voyagent de jour en colonnes épaisses, profondes et tourbillonnantes. Leurs rangs sont si serrés qu'il arrive quelquefois que tous les grains de plomb du coup de fusil qu'on leur tire portent. Je me rappelle avoir vu passer en l'air, au-dessus de la Mitidja, de ces trombes d'Étourneaux qui obscurcissaient le soleil et occupaient dans le ciel des zones d'un kilomètre

d'étendue sur une profondeur insondable. Il faisait beau voir ces masses opaques s'ébranler d'un mouvement uniforme, sous la chasse d'un faucon, s'abaisser jusqu'à terre et se redresser dans les airs, avec la souplesse d'un ressort, sans jamais desserrer leurs rangs et, qui mieux est, sans perdre un seul individu. On conçoit les ravages qu'un vol d'Étourneaux de cette importance, tombant sur un clos de Chambertin, de Vougeot, de Haut-Brion est capable d'opérer. Mais les Étourneaux dont je parle, ont rendu jusqu'ici plus de services à l'Algérie qu'ils ne lui ont fait de mal; car ces oiseaux ont été bien longtemps les seuls et les infatigables semeurs dont Dieu s'est servi pour repeupler d'oliviers et de lentisques les cimes et les revers de l'Atlas, que l'Arabe se plaisait à dénuder par la dent de ses troupeaux et par les embrasements de ses incendies périodiques. Si les montagnes et les collines de l'Algérie ne sont pas encore aussi pelées, ni aussi chauves que celles de la Provence, c'est l'Étourneau qui en est cause. Grâce lui en soient rendues!

Une coutume invariable chez toutes les espèces de ce genre, et que nous retrouverons plus tard chez les Bergeronnettes et les Hirondelles, est de se rendre chaque soir au milieu des roseaux des étangs, afin d'y prendre gîte pour la nuit. Une longue expérience semble leur avoir démontré la parfaite sécurité de cet asile, qui leur offre d'abord une complète garantie contre les assauts nocturnes de l'homme et des carnivores à quatre pattes, plus l'égide du brouillard contre les oiseaux de nuit.

Cette habitude de prudence et beaucoup d'autres pratiques analogues qui sont particulières à toutes les espèces du genre Étourneau, prouvent qu'elles n'ont rien fait pour mériter d'être appelées d'un nom qui dans notre langue est synonyme de celui d'étourdi.

Les Étourneaux ne chantent déjà plus, ils gazouillent et gazouillent sans fin, mais ce ramage qui n'a ni queue ni tête n'approche pas pour la suavité de celui de l'Hirondelle. Il est gai, rien de plus. Les Étourneaux commencent à gazouiller de très-bonne heure au printemps. Ils apprennent sans peine à parler, mais leur prononciation est toujours défectueuse; elle

n'a ni la franchise, ni l'ampleur de celle du corbeau. Ils éprouvent la même difficulté que les Anglais à faire sonner les *r* et parlent généralement du nez comme le peuple français.

L'époque des amours rouvre chaque année pour ces espèces l'ère de la bataille et du duel. Les vainqueurs ont la petitesse de tirer vanité de leur triomphe et de le rappeler trop souvent; mais le bon naturel de la race reprend le dessus après la saison des querelles, et vainqueurs et vaincus redeviennent amis comme devant.

Des trois espèces d'Étourneaux qui habitent la France, une est particulière à la Corse; l'autre n'apparaît que de loin en loin dans nos provinces méridionales, à la suite des déluges de Sauterelles. La troisième, le Sansonnet vulgaire, habite toutes les parties du territoire national, mais se plaît surtout dans les régions les plus arrosées et les plus fécondes en pâturages. Elle habite indifféremment les forêts et les villes, nichant au bois dans les trous d'arbres, et sous les tuiles dans les cités. Elle aime aussi comme le Martinet et l'Effraie le séjour des vieilles tours de cathédrales. Il en niche tous les ans un couple ou deux dans les marronniers des Tuileries.

LE SANSONNET. Sansonnet, Chansonnet, qui habille sans cesse. Ce nom convient mieux à l'espèce que celui d'étourneau, par les raisons ci-devant déduites. Des personnes qui se disent bien informées prétendent que ce nom lui est venu de la prédilection toute spéciale qu'il a pour cette phrase : *Sonnez, sonnez, sonnez*, que par parenthèse il prononce : *Son nez, son nez, son nez*, en appuyant sur la nasale. Cette version, qui a pour elle l'exemple des noms, *Margot, Colas, Ricard*, attribués à la Pie, au Corbeau et au Geai, en raison de la facilité avec laquelle ces trois espèces prononcent ces trois mots, mérite qu'on en tienne compte.

Le Sansonnet est l'emblème du commis-voyageur, qui est obligé par sa profession de changer souvent de place; qui parle beaucoup pour peu dire; qui se lie facilement de conversation et d'amitié avec ceux de son état qu'il rencontre dans les lieux de

passage et sans trop se préoccuper de la diversité de leurs parties respectives; qui apprend facilement à répéter la phrase qu'on lui serine, mais qui n'a pas toujours conscience de la valeur d'icelle. Le Sansonnet parle moins purement que le Corbeau, qui est un emblème de légiste et d'orateur; cette infériorité est toute naturelle et n'a rien d'humiliant.

Comme l'oiseau qui sert d'agent actif à la propagande de l'olivier (huile), du lentisque (pistache) et de la merise (kirsch et liqueurs), qui sont de bons produits, a le malheur de contribuer aussi à la propagande du gui, qui est une plante parasite et perfide... ainsi, le commis-voyageur a le tort de mélanger dans son commerce les denrées falsifiées aux marchandises loyales, comme le faux au vrai dans son bavardage — utile à la société quand il remplit honnêtement sa fonction d'agent intermédiaire entre la production et la consommation — nuisible et funeste au pays et au consommateur, quand il procède par voie de coalition à l'accaparement des récoltes.

On reproche au Sansonnet de chanter un peu haut ses conquêtes amoureuses et d'aimer à se parer le col de cravates très-voyantes dans la saison d'amour. Le commis-voyageur n'est pas toujours exempt de ce double travers, dans sa toilette et ses discours.

Le Sansonnet a tout le devant du corps, gorge et poitrail, noyé dans le violet changeant, miroir d'illusion, en signe des erreurs dans lesquelles la secte des économistes s'est toujours plu à entretenir le public relativement aux bienfaits et à la moralité du commerce.

Le rôtisseur qui cherche à tirer parti de la chair de l'Étourneau, tâche ingrate, commence par lui arracher la langue qu'il a double et noirâtre, et que les anciens réputaient vénéneuse. Cela voudrait-il dire que la suppression du mensonge ou, ce qui revient au même, la substitution de la concurrence véridique à la concurrence anarchique dans les transactions du commerce, serait la première mesure à prendre pour réhabiliter et assainir la profession commerciale ?

L'ÉTOURNEAU NOIR. Espèce qui semble particulière à la Corse et à la Sardaigne, où elle est sédentaire. Manteau noir lustré comme celui du Corbeau, avec de légers reflets de pourpre. Même taille, mêmes habitudes, même gosier que le précédent.

LE MARTIN ROSELIN. Martin rose. Merle rose. Oiseau rose et charmant, originaire de la Syrie et de l'Asie Mineure, de passage quelquefois en France, dans les prairies de la Camargue, où il aime à se poser comme tous les Étourneaux sur le dos du bétail. Tous les Martins roses que j'ai vus dans les volières du Jardin des Plantes et ailleurs, se faisaient remarquer au commencement de leur captivité par une activité inquiète, un besoin de mouvement perpétuel et une énergie de gazouillement formidable. Malheureusement tous ces symptômes de force et de santé duraient peu et les pauvres oiseaux succombaient bien vite aux regrets de leur liberté perdue. Le gazouillement du Martin rose trahit sa parenté avec notre Étourneau vulgaire. C'est le même babil incohérent et interminable, avec un peu plus de sonorité et d'éclat. Cet oiseau est encore un de ceux dont la riche parure atteste l'origine étrangère. Il a tout le dessus et le dessous du corps teint d'une belle couleur rose de chair, mais si tendre et si fugace, qu'elle ne tient pas même deux jours sur le cadavre de l'oiseau. Il a le chef orné d'une huppe élégante noire à reflets violets. Cette teinte noire s'étend sur la gorge, sur le cou, la queue et les ailes et forme avec le rose clair du reste du plumage, un accord contrasté de nuances du plus charmant effet.

Voilà que nous avons vu défiler les plus brillantes séries de l'ordre des Chanteurs. C'en est fait désormais des grands poèmes et des grandes écoles lyriques. C'est à peine si nous rencontrons encore deux ou trois illustrations musicales sur la liste de noms qu'il nous reste à parcourir, avant d'atteindre à l'ordre des Grimpeurs, où l'on ne chante plus.

QUATIÈME SÉRIE.

INSECTIVORIE.

Neuf familles, vingt genres, cinquante-deux espèces.

J'ai dit précédemment une méthode fort simple pour classer les Insectivores par groupes. C'est celle qui consiste à donner d'abord un nom *régional* aux insectes, puis à transporter ce nom revêtu de la terminale *vores* aux oiseaux qui vivent d'iceux, en ayant soin de commencer par les insectes de la région inférieure pour monter jusqu'à ceux de la région des nues et redescendre ensuite. Ainsi le premier groupe aurait été celui des mangeurs d'insectes de terre, Vermivores ou tout autre, et il aurait contenu les tribus des Traquets, des Bergeronnettes, etc. Le second eût compris les mangeurs d'insectes des herbes, des roseaux, des tiges, des feuilles, Fauvettes de roseaux, Pouillots, Roitelets, Troglodyte, etc. Le troisième avait son nom tout fait, celui de Muscivores (Gobe-mouches), désignant les oiseaux qui attrapent leur proie au vol, Gobe-mouches, Hironnelles, etc. Maintenant, parmi les insectes qui s'élèvent au plus haut des airs sont les fourmis et les abeilles qui ne peuvent aimer que dans la région des nues. Or qui va relancer ces insectes nubicoles dans leurs hautes solitudes? Le Martinet, le Guépier... Nécessité de créer alors un sous-groupe des Apivores ou des Hémiptérivores pour le Martinet et le Guépier; plus un second sous-groupe sous le nom de Phalénivores pour l'Hirondelle de nuit (Engoulevent), qui mange les Phalènes. De là on redescendait vers les Grimpeurs, qui sont des mangeurs d'insectes d'arbres et de fourmis, par d'autres fourmiliers, dont on dira les noms à leur place. Je n'insiste pas sur les avantages de cette méthode, parce que c'est celle que j'ai suivie en partie, et que, par conséquent, le lecteur pourra apprécier ses mérites. Seulement

je n'ai pas nommé les groupes que je viens de désigner, par la raison que les noms de région manquent aux insectes et que je n'ai pas osé prendre sur moi de les fabriquer, n'étant nullement pressé d'ajouter les embarras d'une nouvelle nomenclature entomologique à ceux d'une nouvelle classification ornithologique.

Une autre division par groupes, très-voisine de celle-ci, mais bien moins scientifique, est celle qui désigne les groupes par l'habitat de l'oiseau au lieu de les désigner par l'habitat de l'insecte. Ainsi le groupe des Arvicoles pour les oiseaux des guérets, des Saxicoles pour les amis des cailloux, et ainsi de suite. Je n'empêche personne d'user de cette méthode qui a de bons côtés. L'essentiel, en matière de classification, est d'établir les lignes de démarcation cardinales. Ce travail une fois fait, le choix des subdivisions peut être laissé sans péril à l'option de la fantaisie.

Caractères généraux.

Tous les Insectivores sont des oiseaux de passage dans nos climats, puisque tous les insectes des zones tempérées se cachent pendant l'hiver ou périssent par le froid. Cette loi est générale et ne souffre pas d'exception. Les petits Roitelets et le Troglo-dyte, qui passent en France une partie de la froide saison, sont eux-mêmes des oiseaux voyageurs, comme les Mésanges, qui sont des ambigus omnivores, et le Martin-pêcheur, qui est un piscivore.

L'instinct de sociabilité et de fraternité est fortement développé parmi les tribus de cette série. La plupart des espèces voyagent en sociétés nombreuses et passent pendant le jour. Quelques-unes sont célèbres par leur talent dans l'art de bâtir. D'autres se sont fait une haute réputation gastrosophique par la délicatesse de leur chair. Beaucoup sont amies de l'homme et aiment à loger près de lui.

Famille des Traquets ou des Motteux. Trois genres, six espèces.

Ce sont deux fort mauvais noms de famille que ces noms de Traquet et de Motteux dont on a baptisé les six espèces qui suivent; car les Traquets et les Motteux sont considérés par une foule de naturalistes éminents comme les plus proches voisins des Merles, qui adorent les fourrés humides et les retraites sombres. Or, ces mêmes naturalistes ont grand soin de vous avertir que les Traquets sont de petits oiseaux à pieds noirs qui adorent les pays découverts, les friches, les collines nues et pierreuses, etc. J'ai beau recommander à la Science d'éviter ces contradictions ridicules, dans l'intérêt de sa propre gloire; elle ne m'écoute pas et continue de faire à sa tête, ce qui m'oblige trop souvent de m'insurger contre elle.

J'ai d'abord à faire observer à la Science que ce n'est pas le Merle ami des retraites sombres, mais le Sansonnet ami des troupeaux et des pâturages qui est le plus proche parent du Traquet. J'ajoute maintenant que ce nom de Traquet ne convient qu'à deux espèces, tout au plus, sur les six qu'il rallie illégitimement dans la nomenclature officielle.

Attendu que ce nom est une onomatopée, c'est-à-dire une sorte de traduction du mot de passe d'une espèce auquel on a trouvé une certaine ressemblance avec le bruit du traquet d'un moulin, et que s'il est permis de l'appliquer au Traquet vulgaire et au Tarier, qui n'ont pas le droit de s'en formaliser, l'usage en doit être interdit à l'égard des quatre autres espèces qui ne *traquettent* pas. J'adresse le même reproche à l'étiquette de Motteux, qui peut parfaitement convenir aux espèces saxicoles qui aiment à se poser sur les mottes et les pierres pointues, mais qui ne va pas aussi bien aux espèces forestières ou buissonneuses qui perchent constamment sur les arbres ou sur les piquets.

Admirez ici avec moi cet étrange penchant qui porte certains naturalistes à toujours contrarier la nature. Voici des espèces à

rallier, des fractions de famille à réduire au même dénominateur. Ces espèces, ces fractions, n'ont qu'un seul caractère commun qui puisse leur servir de trait d'union légitime : ce caractère est aussi apparent que possible, peut-être plus saillant que le nez au milieu du visage ; car c'est un croupion blanc, une queue blanche qui vous sautent d'emblée aux regards. Eh bien ! au lieu d'opérer la fusion sur ce caractère de ralliement unique, au lieu de créer une famille de Leucouriens (queues blanches) quelconque, et de la subdiviser ensuite en autant de genres qu'en eût exigé la diversité d'habitudes des espèces, ces naturalistes contrariants ont trouvé moyen de nous bâtir sur ce terme commun de queue blanche une tribu de Traquets ou de Motteux au choix... ! car, pour eux, Motteux et Traquet sont des expressions synonymes. Mieux que cela encore : il y avait dans la patrie du Merle blanc et du Merle de roche un Saxicole non classé qui avait à peu près les allures et les goûts de ces deux derniers moules, et qui méritait, par conséquent, d'être classé parmi les Merles, où Cuvier l'avait mis. Or, attendu que le Saxicole en question était décoré de la queue blanche, ils l'ont revendiqué et inventorié comme Traquet ! Il est vrai de dire qu'en donnant à ce Traquet de contrebande le nom de Traquet *rieur*, ils ont avoué implicitement que ce nom n'était pas sérieux. Mais l'intrus de malheur n'en figure pas moins parmi les six Traquets de la nomenclature de Temmynck ; et moi-même, intimidé par l'aplomb du classificateur hollandais, j'ai lâchement enregistré au chapitre des Insectivores ce moule qui m'était inconnu.

Et voilà les conséquences fâcheuses où aboutissent fatalement les moindres déviations de principes. On avait cru pouvoir se permettre d'infliger l'épithète de Traquet au Motteux, parce qu'il avait la queue blanche. Tout le monde ayant laissé faire, et le silence général ayant pour ainsi dire sanctionné l'extension abusive du nouveau terme générique, on a fini par l'attribuer à un Merle. Je crois qu'il n'est que temps de protester contre l'abus, pour empêcher une foule de Chevaliers à croupion blanc de venir grossir à leur tour la liste des Traquets, trop nombreuse déjà...

Je propose de faire ce que les naturalistes patentés n'ont pas

fait, c'est-à-dire de diviser en deux genres pour le moins et d'après la diversité d'habitat la famille officielle des Saxicoles, dont je voudrais remplacer le nom par celui de mangeurs d'insectes du sol. On laisserait au premier genre, composé des espèces Buissonnières, le nom acceptable de Traquets, et celui de Motteux à l'autre renfermant les espèces véritablement saxicoles. On attendrait sagement ensuite, pour se prononcer sur la qualification définitive à attribuer au Traquet rieur, que son histoire fût un peu mieux connue.

Genre Traquet : Deux espèces.

Les Traquets sont ces petits oiseaux si vifs, si remuants, si communs autour des pâtures et sur toutes les lisières des landes, des champs, des prés, qui remuent constamment la queue comme les Rossignols, et qu'on aperçoit toujours perchés à la cime des buissons, des échalias, des piquets, des poteaux, des ronces, des chardons, de tous les postes élevés en un mot, d'où ils s'élancent de temps à autre vers le sol pour saisir une proie, et où ils remontent aussitôt par une courbe élégante. On les voit quelquefois encore se balancer sur leurs ailes avant de se poser, et leurs allures de vol ont beaucoup d'analogie avec celles de la Pie-grièche, qui recherche aussi les observatoires élevés pour inspecter la plaine, qui décrit le même genre de courbe pour passer d'une cime à une autre, et semble adorer également l'exercice de la balançoire. Les Traquets paraissent tourmentés comme la Pie-grièche d'une agitation perpétuelle. Ils sont à l'affût de tout ce qui se passe et témoignent leur inquiétude par un petit cri de *Ouistratra* légèrement empreint de l'accent d'Auvergne et qui leur a valu le nom qu'ils portent plus une foule d'autres appellations onomatopiques, vitrec, vitrac, ouitrac, bistratra, etc. Ce sont des oiseaux courageux qui donnent sur la Chouette.

Les Traquets vivent de mouches, de vermisseaux et de petits scarabées qu'ils ramassent le plus généralement à terre ou qu'ils happent quelquefois au vol. Ils se tiennent de préférence sur les haies avoisinant les champs ensemencés et bordant les pâturages; la société du bétail leur est chère. Les deux espèces qui composent ce genre étaient d'une familiarité charmante avant l'invention de la poudre. Non-seulement ils suivaient la charrue, ce qu'ils font quelquefois encore, pour s'emparer des vermisseaux que le soc amène à la surface du sol, mais ils venaient prendre leur repas jusque sous la bêche du laboureur. Dans le temps que j'habitais l'Algérie, il y a une douzaine d'années, les Traquets avaient conservé l'habitude de se poser pittoresquement sur la bêche du travailleur, aussitôt que celui-ci avait le dos tourné. Ces habitudes familières ne sont ni dans le caractère des Étourneaux ni dans celui des Motteux, et servent à les distinguer de ces deux genres.

Les Traquets qui engrènent dans la série de l'Insectivorie s'éloignent encore des genres précédents par la conformation de leurs mandibules qui vont se rétrécissant dans le sens de la longueur et s'élargissent par la base. Ces mandibules sont assez dures pour avoir raison de la résistance des cuirasses des petites coléoptères dont cette tribu détruit une quantité notable.

Le Traquet et le Tarier nichent à terre, dans les blés, dans les prés et sous les arcades des mottes. Leur nid est fait d'une pailleasse d'herbes sèches doublée d'un léger matelas de crin. Ils y pondent des œufs bleus.

Le chant de ces deux espèces, qui est à peu près le même, est une simple répétition de deux ou trois notes joyeuses et vivement accentuées que le mâle lance quelquefois du haut de l'air à l'instar de la Fauvette babillarde. Les Traquets sont des jaseurs, non des chanteurs, et leur chair est généralement plus estimée que leur chant. Ils composent, avec les Motteux, cette fameuse tribu des *Pieds noirs*, si prisée des chasseurs gastronomes, qui ne craignent pas de lui faire la guerre au fusil, en témoignage de la haute considération dont ils honorent tous ses membres.

Ces deux espèces, que le vulgaire et le chasseur confondent volontiers, sont très-faciles à distinguer l'une de l'autre. Le Traquet est le joli petit oiseau noir qui a la poitrine roux orangé, comme le Rossignol de muraille et le croupion blanc comme le Bouvreuil. Le Tarier est le Traquet déteint, chez lequel le brun remplace le noir, et le roussâtre le roux vif orangé. Le Tarier est aussi plus ami des solitudes et des landes que le Traquet.

On n'a jamais pu savoir pourquoi ces malheureux savants avaient surnommé le Traquet *Rubicole*, mot à mot : qui cultive ou qui habite des rouges... Je ne serais pas moins embarrassé de dire pourquoi ils l'ont appelé en latin *Saxicola Rubicola*, mot à mot : habitant des cailloux, qui habite des rouges... Mais ce qui m'intrigue plus encore que l'étrangeté de ces dénominations, c'est l'étrange bonhomie de ces braves nomenclateurs hollandais, français et autres, qui commencent par vous inscrire vaillamment au sommaire de leur chapitre un Saxicole Rubicole, et qui partent de là pour vous tracer l'histoire d'un oiseau qui habite exclusivement, d'après leur récit même, les bois ou les buissons.

De tous les surnoms donnés au Traquet celui de Pâtre est le seul que j'approuve, le Traquet se plaisant, ainsi que je l'ai dit deux fois déjà, dans la société des troupeaux.

LE TRAQUET RIEUR. Si le Traquet rieur est un Merle à queue blanche, comme le croyait Cuvier; s'il a le *chant éclatant et composé de sons très-doux*, et si sa nourriture *consiste en insectes et en baies sauvages*, comme l'affirme l'auteur de l'*Ornithologie du Gard*, qui en a trouvé le nid dans un vieil édifice; s'il a tant de rapports en un mot avec le Merle solitaire, il est évident que le Merle à queue blanche doit être distrait des Insectivores pour être reporté aux Baccivores. Malheureusement le sage a dit : « Dans l'ignorance abstiens-toi. » Or, j'avoue modestement qu'aucun hasard heureux ne m'a jamais mis en rapport avec cette espèce, et que je n'ai trouvé personne encore du pays ni d'ailleurs en état de me renseigner sur le sujet d'une façon satisfaisante, et alors je me tais.

J'avais cependant grande envie de tenter un coup audacieux qui eût réussi peut-être, et qui était tout simplement de faire une famille d'ambigus avec le Traquet rieur et les deux autres qui ne doivent pas être aussi ennemis des fruits mous qu'on le dit.

Genre Motteux. Trois espèces.

Les Motteux sont les véritables insectivores saxicoles, c'est-à-dire les insectivores qui préfèrent les craus nues et arides de la Provence aux humides vallées de la Normandie et d'ailleurs. Ils perchent rarement, par la raison que les arbres se plaisent peu dans les séjours qu'ils affectionnent, et ils traversent des étendues de terrain incommensurables en rasant la surface du sol, volant de roche en roche, de sillon en sillon. Leurs patries, je veux dire les contrées où ils nichent, sont les contrées les plus sauvages, et les collines émaillées de rochers en saillie où la charrue n'a jamais passé. Les grès de Fontainebleau, s'ils étaient dénudés de leur magnifique entourage de verdure, seraient certainement pour cette race une demeure de prédilection. Les Motteux, qui passent le printemps et l'été dans les lieux aérés et secs, se répandent à l'automne dans les guérets nouveaux où ils se prennent volontiers aux collets tendus pour l'Alouette. Malheureusement pour cette espèce, la pauvreté de sa contrée natale ne se trahit pas comme chez les Perdrix par la sécheresse de sa chair; et les chasseurs gastrosophes lui font une guerre acharnée. Le chasseur provençal surtout la tient en haute estime et déclare le Motteux préférable de cent piques à tout autre gibier-plume, ce qui dépend peut-être de ce que la riante Provence est une des étapes principales de la grande route du Motteux, qui s'achemine volontiers vers l'Afrique par la Champagne, la Sologne et certains autres pays de plaines chéris de l'OEdicnème, de la Canepetière et du Ganga Canta.

Les Motteux amis des hautes terres se rapprochent des Far-

ouses et des Alouettes par la hauteur des tarses , ainsi que par la longueur du pouce, et sont , comme les espèces de ces deux tribus , très-agiles à la course.

Tous les Motteux nichent sous la pierre , font un nid d'herbes sèches garni à l'intérieur d'un léger sommier de crin , et pondent des œufs bleus.

Leur chant est un ramage à bâtons rompus sans liaison ni suite ; ils le débitent souvent en l'air. On les accuse d'imiter le chant des autres oiseaux.

Bien que la mue soit simple dans toutes les espèces et n'ait lieu qu'une fois par an , il est cependant peu d'oiseaux dont le costume varie plus que celui des Motteux. Comme chez un grand nombre d'oiseaux d'eau et d'oiseaux de rivage , le mâle , en sa tenue d'amour du printemps , ne se reconnaît plus dans le voyageur de l'automne. Le costume de noces se dessine par l'opposition des couleurs blanche et noire qui se substituent de toutes parts sur le manteau et sous la robe au brun roussâtre de la petite tenue. Le blanc pur s'empare de la gorge et de l'abdomen , du croupion et d'une grande partie de la queue. Le noir couvre le dessus du corps , la calotte , les ailes , le reste de la queue ; le roussâtre ne persiste plus qu'au poitrail , pour envahir de nouveau l'uniforme après la mue d'août. Il y a la même différence quant à la richesse des habits entre le mâle et la femelle que chez les oiseaux nageurs.

LE GRAND MOTTEUX. Le Traquet motteux des auteurs , le Cul blanc vulgaire des plaines. Commun dans tous les mauvais pays de France. Niche dans les tas de pierres et sous les douves des fossés qui séparent les bois de la plaine. Mi-partie noir et blanc au printemps ; ni blanc ni noir à l'automne.

LE MOTTEUX STAPAZIN. Espèce plus petite que la précédente ; très-rare dans le Nord et dans le Centre de la France ; plus commune dans les départements du Midi. Costume semblable à

celui du Motteux ordinaire; changement de tenue analogue. Origine de nom inconnue.

LE MOTTEUX ROUX. Le même que l'OREILLARD. Ainsi nommé parce que tout son plumage passe au roux vif par l'effet de la mue. Cette teinte vive s'efface par l'usure du voyage, passe peu à peu au jaune nankin et finit par virer au blanc au mois de mai. Les ailes noirées, ainsi que les rectrices médianes.

Ces trois espèces se confondent dans le langage habituel des chasseurs et des tendeurs sous le nom générique de Culs blancs des champs.

Famille des Gobe-Mouches. Trois espèces.

J'ai signalé déjà à plusieurs reprises cette monomanie étrange et déplorable, qui a poussé tant de nomenclateurs à séparer les Gobe-mouches des petits oiseaux qui vivent exclusivement de mouches, pour les placer entre les Pies-grièches, qui vivent de petits oiseaux, et les Merles, qui adorent les cerises. Signaler les effets de ce travers d'esprit est chose plus facile que de remonter à ses causes. Ainsi, j'ai demandé à Temmynck, qui eut un jour le courage de reconnaître officiellement la parenté de la Pie-grièche avec la Pie vulgaire, pourquoi il s'était repenti plus tard de cette concession, et quel puissant motif l'avait déterminé depuis à retirer la Pie-grièche du sein de sa vraie famille pour la placer entre l'Étourneau et le Gobe-mouches. Mais Temmynck ne m'a pas répondu, ou s'il m'a répondu, il l'a fait en termes si vagues que je n'ai pas compris sa raison. Je mets sous les yeux du public les pièces du procès. Sommé de définir le caractère du genre Pie-grièche (*Lanius*), Temmynck s'exprimait ainsi :

« Les cinq espèces de Pies-grièches de nos climats se distinguent par leur courage et par leur cruauté. *Petits oiseaux de rapine*, elles ne le cèdent point en courage aux plus grands des-

tructeurs des airs. Leur proie, qu'elles saisissent et emportent avec le bec, consiste principalement en gros insectes; mais elles attaquent aussi avec avantage les plus petites espèces d'oiseaux et les détruisent en se servant de leurs doigts comme moyen de préhension. »

Assurément que ce portrait, qui est exact, n'est pas celui d'un oiseau doux de mœurs, et qu'il est bien difficile à la personne qui vient de le lire de n'être pas portée à penser un peu de mal de l'espèce qui doit suivre, car l'esprit de l'homme n'est pas apte à apparenter de prime-saut les bons et les méchants, les loups et les brebis. Écoutons donc attentivement ce que l'auteur va dire du genre Gobe-mouches pour motiver le ralliement d'icelui au genre *Lanius*.

« Les Gobe-mouches, écrit-il, sont des oiseaux voyageurs qui arrivent tard et partent tôt en automne. Ils se nourrissent *uniquement* de mouches et d'autres insectes ailés qu'ils attrapent au vol... »

La notice s'arrête là en ce qui concerne les caractères de parenté du Gobe-mouches et de la Pie-grièche.

Or, maintenant qu'on a pu comparer les deux genres par leurs portraits tracés de la main même du maître, de l'observateur réputé le plus intelligent de tous, je demande si la parenté dont je me plains repose réellement sur des titres authentiques. Je demande si des juges sérieux, des tribunaux ordinaires, par exemple, reconnaîtraient la parenté de la Pie-grièche et du Gobe-mouches au degré successible. Le Hollandais, du reste, a l'air de n'avoir pas la conscience en repos sur l'article; car il cherche à se couvrir de l'autorité de Cuvier et d'Illiger pour expliquer la malheureuse idée qui lui est venue de revenir sur la réunion de la Pie-grièche avec son homonyme; comme si les fautes des autres n'étaient pas faites pour nous servir de guide-âne et de garde-fou au lieu de nous induire à erreur. Mais en attendant la sentence du public impartial, passons outre aux débats.

Les Gobe-mouches sont pour la conformation du bec, la couleur du costume, la taille, les habitudes générales et la délica-

tesse de la chair, les plus proches voisins du Motteux. Seulement ils habitent les bois et non les terres en friches; ils guettent l'insecte ailé qui leur sert de nourriture des basses ou des hautes branches de l'arbre, et non plus de la roche ou de la motte élevée, et ils happent leur proie au vol à la façon des Hirondelles et ne la ramassent pas à terre. Leur bec, déprimé et élargi à sa base comme celui des Traquets, annonce le bec des Hirondelles. Leur chair a un goût exquis qui rappelle celle du Bee-figues, et l'une des espèces du genre a été honorée de cet illustre surnom. De même que le Motteux et l'Hirondelle, entre lesquels l'ordre de la série exige qu'on le place, le Gobe-mouches porte un uniforme remarquable par l'opposition des deux nuances blanche et noire, laquelle opposition se manifeste dans toute sa vivacité vers l'époque des amours et s'apaise à la mue d'automne. Les Gobe-mouches n'ont pas de chant et leur langage habituel est un petit cri plaintif semblable à celui des jeunes pinsons qui demandent la becquée à leur mère. Deux espèces vivent solitaires dans le fond des forêts. Une autre pénètre dans les jardins des villes et des campagnes et niche parmi les espaliers et les cordons de vignes. Il n'y a pas d'année où le Cèdre du Liban du Jardin des Plantes n'élève sur ses larges branches horizontales quelques couvées de Gobe-mouches, qui trouvent une hospitalité semblable sur beaucoup de grands marronniers des Tuileries et du Luxembourg. Leur nid est construit avec soin de mousse et d'herbes fines à l'extérieur, et garni de crin au dedans.

Les Gobe-Mouches passent de très-bonne heure et en même temps que les Fauvettes. Leur passage en Lorraine dure un mois, de la mi-août à la mi-septembre. J'ai dit qu'on en prenait un grand nombre dans les tendues à la raquette. Il est assez remarquable que ces oiseaux donnent rarement à l'abreuvoir et jamais à la pipée. L'espèce qui niche dans les jardins publics s'arrête volontiers en route, au milieu des promenades des villes et stationne même fréquemment pendant plusieurs journées consécutives sur les toits de certaines maisons, où elle fait curée de ces tas de mouches qui s'amassent en noires colonnes dans

les angles des murs. L'amour des habitations de l'homme est une passion qui rapproche cette espèce des genres voisins de l'Hirondelle et de la Bergeronnette. La tribu des Gobe-mouches tient à ces deux dernières par d'autres liens de parenté mystérieux que les nomenclateurs officiels se sont bien gardés d'entrevoir. Elle est chargée comme elles de veiller à la sûreté des richesses de l'homme. On lira aux chapitres de l'Hirondelle et de la Bergeronnette les caractères de cette mission sainte. Le membre de la famille des Gobe-mouches que Dieu en a investi, n'appartient pas à la France ; c'est un oiseau célèbre dans les fastes de l'ornithologie américaine, et qui s'appelle dans ce pays l'oiseau royal ou l'oiseau roi. Il est connu dans la science sous le nom de Tyran ou Roi des Gobe-mouches. On peut l'appeler de ce dernier nom parce qu'il porte une couronne ; mais cette couronne lui a été donnée en signe de sa générosité et de sa vaillance, et comme il n'emploie ses brillantes facultés que pour combattre la tyrannie et soutenir les faibles, je proteste contre le premier nom. Ce prétendu tyran, dont Audubon et Franklin ont célébré la gloire, est un petit oiseau qui établit son domicile à portée de la demeure du fermier américain pour avoir l'œil sur tous les périls qui menacent ses volailles ; qui monte hardiment dans les airs pour combattre l'oiseau de proie, quel qu'il soit, voire l'Aigle ; qui signale à grands cris sa présence à toutes les espèces menacées, et assaille avec tant d'impétuosité le ravisseur, qu'il le force à la fuite. Mais voyez le malheur : l'oiseau royal, en agissant ainsi, empiète sur les attributions de l'Hirondelle. Or, celle-ci n'entend pas qu'on la remplace dans son office de sauvegarde de la basse-cour, et comme elle ne veut partager avec personne l'honneur et les périls de l'office, elle n'a pas de repos qu'elle n'ait chassé loin du canton l'importun concurrent. Et pour cela elle le poursuit sans relâche, le coudoie, le rudoie, le harcèle, abuse contre lui de la supériorité de ses ailes rapides, bref, le tue de fatigue, s'il ne prend le sage parti de se retirer à distance ; et trop souvent le triomphateur glorieux du Faucon et de l'Aigle meurt sous l'attaque de l'Hirondelle. Tant l'ambition de servir

l'homme peut engendrer d'ardentes jalousies et de nobles dévouements.

Trois espèces de Gobe-mouches ont la France pour patrie. On pourrait les nommer ainsi : le Gobe-mouches à collier, le Gris, le Noir.

Le premier, dit aussi le Gobe-mouches de Lorraine, est un oiseau charmant dans son costume de noces : manteau noir, tête noire, queue noire, tout le devant et tout le dessous du corps d'un blanc pur avec un joli collier noir sur le devant du cou, miroir blanc sur les ailes. Cette riche toilette, qui ne se développe dans toute sa splendeur qu'au troisième printemps, disparaît complètement avec la mue d'été. L'oiseau rassis n'a plus rien de l'oiseau pris d'amour ; mais s'il a perdu toute valeur en ce temps-là aux yeux de l'ornithologiste, il en a acquis une immense auprès du gastrosophe qui le lui fait bien voir.

Le Gobe-mouches noir, Gobe-mouches Bec-figues, beaucoup plus connu que le précédent, est celui qui figure avec le Rouge-queue et le Rouge-gorge sur tous les marchés de Lorraine en septembre, et qu'on appelle en ce pays-là le Petit-gris. Son costume d'amour est comme celui de l'autre, noir et blanc ; mais il ne porte pas de collier, et sa tenue de voyage est plus grise et plus modeste encore que celle du précédent.

Le troisième est l'espèce grise qui niche aux Tuileries et au Jardin des Plantes, et stationne sur les toits.

Famille des Hirondelles. Trois genres, huit espèces.

— Hirondelle,
 Qui es si belle,
 Dis-moi, l'hiver où vas-tu ?
 — A Athènes,
 Chez Antoine.
 Pourquoi t'en informes-tu ?

Le peuple a eu raison d'appeler les Hirondelles les oiseaux du bon Dieu, car il n'est pas une espèce animale sur laquelle Dieu ait versé avec une partialité plus visible ses grâces et

ses dons ; et même, parmi les hommes, beaucoup seraient en droit d'envier à l'Hirondelle quelques-unes des facultés de son esprit et des vertus de son cœur. C'est mieux que la Tourterelle et le Moineau franc pour la tendresse, mieux que Philémon et Baucis pour la fidélité, mieux que la perdrix pour le dévouement maternel, mieux que la Bergeronnette pour la charité sociale, mieux que le Faucon pour la puissance du vol, la finesse de la vue et la légèreté.

L'Hirondelle est essentiellement amie de l'homme. Dieu nous l'envoie dès les premiers soleils pour nous débarrasser des insectes ailés que leurs chaleurs font éclore. Il l'a instruite dans l'art de bâtir comme nous, pour qu'elle pût attacher son nid aux angles de nos fenêtres. Il lui a donné, pour égayer autour de nous les airs, le vol le plus gracieux, les plus frais gazouillements. Elle a reçu pour patrie toute la terre habitable, et nul autre oiseau ne mesure autant de latitudes en sa double excursion annuelle. Elle ignore le froid des climats, comme celui du cœur ; sa vie n'est qu'une longue fête et son chant qu'un hymne éternel, au printemps, à la liberté.

Je fais remarquer que ce mot si doux : gazouiller, a été fabriqué tout exprès pour l'Hirondelle, et que ce gazouillement est un thème favori sur lequel aiment à broder la plupart des oiseaux compositeurs, le Canari, le Chardonneret, le Rouge-gorge, la Pie-grièche rose, etc.

L'union des Hirondelles dure autant qu'elles-mêmes, autant que leur affection pour les lieux qui les ont vues naître ou qui furent le berceau de leur premier amour. Plus chastes et plus pudiques que les oiseaux de Vénus, elles n'admettent pas la foule aux secrets de leur intimité et tirent le rideau sur les mystères de l'alcôve nuptiale. L'espèce est féconde en Artémises qui portent jusqu'au tombeau le deuil de leur époux, voire en maris inconsolables qui meurent avant d'avoir pu s'habituer au veuvage du cœur. La science indifférente ne s'est pas assez occupée d'analyser toutes les circonstances qui accompagnent la mort de tant d'Hirondelles qui se noient. Dans ces cas de mort violente ou de fin prématurée, on voit de charitables voisines se

charger de la tutelle des enfants du couple défunt et pourvoir généreusement à l'éducation et à la nourriture des pauvres orphelins. Quelle leçon pour les mauvaises mères qui n'ont pas même soin des leurs et qui les déposent quelquefois sur la voie publique comme un paquet de linge sale, quand elles ne les étouffent pas!

Les traits d'héroïsme maternel sont si nombreux dans l'histoire de l'Hirondelle, qu'il n'est pas, pour ainsi dire, de cité un peu importante qui n'ait sa légende de l'Hirondelle mère se précipitant dans les flammes pour sauver ses petits. La sollicitude des parents pour ces enfants gâtés est si active et si invétérée, leur habitude de les bourrer de friandises si universelle, qu'il n'est pas rare de trouver dans un nid d'Hirondelle de fenêtre des nourrissons plus gras, plus dodus et plus lourds que leurs nourriciers. Ainsi de bons parents se privent du nécessaire pour donner le superflu à leurs enfants. Ce fait curieux a été observé plus d'une fois, et je ne connais qu'une autre espèce chez laquelle le phénomène se reproduise. L'histoire du jeune Coucou, par exemple, n'a plus rien de commun avec celle-ci. Le jeune Coucou n'est pas plus gros dans sa première enfance qu'il ne sera dans l'âge adulte.

L'esprit de maternité se manifeste chez l'Hirondelle, comme chez la jeune fille, dès l'âge le plus tendre. Bien des observateurs ont pu voir comme moi, vers l'arrière-saison, de pauvres petites Hirondelles, sorties du nid à peine, s'empresser déjà autour de leurs père et mère et les aider dans les soins de l'éducation d'une famille nouvelle. Si bien que les Benjamins de ces couvées tardives se trouvent avoir parfois deux nourrices chacun.

Dupont de Nemours, Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, Roullin, Dupuy et quelques autres ont vu des Hirondelles délivrer une de leurs camarades accrochée par la patte à un cordon de soie; puis, l'opération miraculeuse achevée, célébrer leur triomphe par de joyeuses et bruyantes ovations. Je n'ai pas eu la chance d'être témoin de ces prodiges de patience et d'adresse inspirés par l'esprit de charité chrétienne; mais je ne veux pas les révoquer en doute, sachant trop qu'il suffit, hélas! d'attacher une

pauvre Hirondelle à un piquet au sein de la prairie et de la faire de temps à autre crier et voler pour engager toutes les Hirondelles de la contrée à lui porter secours. Mais n'anticipons pas sur ces tristes détails. Je n'ai jamais vu non plus d'Hirondelles s'unir pour murer le Moineau franc dans le nid par lui dérobé, quoique j'aie été plus de mille fois témoin de cas où l'expérience eût pu être tentée.

Dieu n'a pas voulu donner à l'Hirondelle des ailes si rapides et une vue si perçante sans lui imposer en retour une mission de charité sociale. Il l'a chargée d'avoir l'œil sur tous les périls qui menacent les espèces paresseuses qui habitent le voisinage des hommes. Aussi tous les petits oiseaux des rues et des vergers et les poulets des basses-cours ont-ils l'oreille attentive au cri d'alarme de l'Hirondelle, et ont-ils besoin de compter sur sa vigilance pour vaquer l'esprit libre à leurs occupations. J'ai fait cette remarque importante sur les rives de la Saône et sur celles de la Seine où l'homme fait à l'Hirondelle une rude guerre, que les petits granivores, qui sont de charmants musiciens et d'habiles échenilleurs, ne tardaient pas à désertier les lieux d'où leur sauvegarde avait fui. Et l'on se plaint ensuite que les chenilles ravagent les vergers, les forêts et les vignes, et imposent à la fortune publique des contributions extraordinaires de cent millions par an, comme s'il n'était pas juste que l'homme, cet éternel bourreau de son propre bonheur, expiât la fureur de destruction avicide dont il est dévoré.

En Amérique, où les hommes sont plus près de Dieu et où les oiseaux de proie sont nombreux en raison de l'immensité des solitudes, l'Hirondelle est appelée la sentinelle de la basse-cour, et ce titre, j'en suis sûr, n'a pas été volé. Le nombre des oiseaux de proie n'est pas moins considérable en Afrique qu'en Amérique. Aussi l'Hirondelle afflue-t-elle par masses dans nos établissements d'Algérie, docile aux instructions de Dieu qui a voulu qu'elle consacrat ses moyens supérieurs au salut de ses sœurs.

Spallanzani a calculé que le grand Martinet noir volait avec une vitesse de quatre-vingts lieues à l'heure; et Bélou qu'il aper-

cevait distinctement une mouche ou une fourmi ailée à la distance de cinq cents mètres. Alors je ne vois guère que l'homme qui soit de force à distancer le Martinet dans une joute aérienne. L'Hirondelle de cheminée et l'Hirondelle de fenêtre, qui se balancent perpétuellement dans les airs et batifolent en chassant au lieu de suivre une droite ligne, n'atteindraient, à ce qu'il paraît, qu'aux deux tiers de cette vitesse.

Les Romains, qui avaient comme nous des paris de course, employaient les Hirondelles en guise de pigeons de poste pour la transmission des bulletins de victoire du cirque. Les assiégés s'en servaient également comme de moyen de correspondance avec leurs amis du dehors. On savait par ces facteurs rapides quel jour on serait secouru et à quelle heure précise une sortie serait opportune. L'Hirondelle est un messenger plus petit, mais plus sûr que la Colombe, n'ayant pas comme celle-ci la funeste habitude de se laisser croquer en route par les oiseaux de proie. Chose merveilleuse, cet instinct admirable que possède l'Hirondelle mère pour retrouver son nid, existe même chez le petit qui n'a pas atteint sa croissance. On a vu en Toscane des Hirondeaux dénichés par des mains inhumaines et transportés à dix lieues de leur patrie pour être mis à la broche, s'échapper de leur cage et rentrer dans le domicile paternel une demi-heure après.

Les petits des oiseaux qui ont les pieds courts et les ailes longues, comme les Hirondelles, ont naturellement besoin de rester dans le nid plus longtemps que ceux des autres espèces et d'y attendre avec résignation que leurs pennes aient atteint des dimensions convenables et une solidité à l'épreuve. Cette condition de longue attente est surtout de rigueur pour les jeunes Martinets qui, une fois lancés dans l'air, ne doivent presque plus se reposer. Le petit perdreau, qui est destiné à courir, peut sortir de son nid quelques heures après l'éclosion; mais le jeune Martinet, qui n'a d'autre moyen de locomotion que ses ailes, est bien obligé de rester coi dans son berceau jusqu'à ce que ces ailes soient poussées, et elles sont si longues qu'elles demandent un mois à venir.

Toutes les espèces d'Hirondelles se baignent et s'abreuvent

en volant, et nourrissent même leurs petits dans les airs pendant les premiers jours qui suivent la sortie du nid. Rien de plus délicieux à voir que ces distributions de becquées aériennes, si sagement ordonnées pour ne pas faire de jaloux dans la répartition des faveurs et des grâces; rien de plus charmant que le zèle et l'empressement du père et de la mère à diriger dans l'espace les premiers coups d'aile de leurs élèves et à les dresser au vol du moucheron; rien d'adorable de folie et d'ivresse comme la joie de ceux-ci à leurs premiers succès. Alors, si vous aviez des yeux de Martinet pour voir, vous verriez l'Hirondelle couloyer généreusement de l'aile la proie ailée qu'elle pourrait saisir, afin de la laisser courre à ses jeunes nourrissons.

Reines de l'air par la légèreté, la grâce capricieuse et la puissance du vol, les Hirondelles sont encore des architectes de premier ordre, qui déploient dans la bâtisse de leurs nids un talent prodigieux. Les nids de l'hirondelle de cheminée et surtout ceux de l'hirondelle de fenêtre sont des travaux merveilleux dans lesquels intervient, avec la science de l'architecte, l'art du maçon et du plafonneur. Les mâles dans ces deux espèces ont le droit de travailler au nid comme les femelles, et même celles-ci emploient, pour actionner à la besogne leurs collaborateurs, l'appât des plus séduisantes promesses. L'hirondelle de rivage creuse avec ses griffes dans les berges de véritables souterrains pour y établir sa famille. Le Martinet, qui se trouve souvent obligé de nicher sur les surfaces plates des poutres et des traverses, a imaginé un procédé de bâtisse aussi curieux que beaucoup d'autres. Il se fait une aire de sa salive qu'il dégorge en plus grande abondance à la périphérie qu'au centre; puis il laisse le tout sécher. A mesure que la matière se solidifie, cette périphérie prend figure et se détermine par un bourrelet saillant dont l'habile maçon augmente le volume et la hauteur jusqu'à la dimension voulue. C'est ainsi qu'il surmonte les principales difficultés de l'assiette de son domicile. Ajoutons que cette couche de salive desséchée finit par s'épaissir, par acquérir la consistance du caoutchouc, et enfin par réaliser un sommier élastique d'un usage excellent. Le plus célèbre de tous les nids d'hiron-

delles est celui qui se mange, le nid de la Salangane des Moluques qui le confectionne avec de certaines algues sucrées de la mer des Indes. On a calculé qu'il s'exportait annuellement en Chine trois ou quatre cent mille nids d'hirondelles valant en moyenne 12 millions. Les magots de cette contrée singulière estiment que ce produit est un spécifique certain pour rajeunir les sens.

Tous ces nids maçonnés sont non-seulement des merveilles d'architecture artistique, mais des modèles inimitables d'économie et de solidité. Un méchant petit corbeau d'église qui eut un jour l'imprudence de fourrer sa tête dans l'ouverture d'un des nids de la place Vendôme, fut le mauvais marchand de sa curiosité. Il ne put dégager sa tête de l'étroit orifice et mourut à la peine. Tous les corbeaux d'église qui s'insinuent traitreusement dans le ménage des gens paisibles pour voir ce qui s'y passe, feraient une fin pareille, que je n'en pleurerais pas. Le corbeau est ma bête noire.

A tous les titres énumérés ci-dessus, les Hirondelles ont joui autrefois d'une existence heureuse et d'une considération méritée. Longtemps la France leur fut une douce patrie où se multipliaient paisiblement leurs joyeuses familles, sous la triple sauvegarde de la poésie, de l'amour et de l'hospitalité. Je pourrais citer les noms de cent cinquante poètes fameux qui ont chanté l'Hirondelle, à partir d'Isaïe, d'Homère et de Virgile pour finir par Châteaubriand, Lamartine et Félicien David. Je sais des Allemands d'Allemagne qui ont trouvé moyen d'empiler sur ce sujet léger des tas de vers plus durs, plus sourds et plus lourds que du plomb. Et chose remarquable assurément, c'est que jamais les poètes n'ont erré sur les mœurs de l'Hirondelle et n'ont méconnu son caractère analogique et sa dominante passionnelle, tandis que ç'a été parmi les savants, Pline en tête, comme une concurrence à qui débiterait sur le compte de la charmante espèce le plus d'âneries et de bourdes. J'avoue que je traite ici Pline avec trop peu de ménagement, mais qu'il confesse à son tour qu'il a eu tort de faire de l'Hirondelle un oiseau carnassier qui se dépouille de ses plumes pour passer plus chaudement l'hi-

ver dans nos pays. M. de Florian, qui était de son métier capitaine de dragons et qui par conséquent n'était pas tenu d'être fort, en savait plus long que Pline sur les Hirondelles qu'il appelait de leur véritable nom, les messagères du soleil. « Point d'hiver pour les cœurs fidèles... Ils sont toujours dans le printemps. »

En ce temps-là, les jeunes filles avaient l'habitude de ceindre le col des Hirondelles d'un nœud de faveur rose, et d'après l'exactitude de leur retour, elles auguraient de la fidélité de leurs fiancés absents. Le meurtre de l'hirondelle était réputé impie comme celui de la Cigogne; car les Hirondelles étaient aussi les oiseaux du bon Dieu, les hôtes du foyer domestique, et le peuple, dans sa foi naïve, croyait que le bonheur de la maison s'envolait avec elles.

L'air de la servitude est mortel à l'Hirondelle. On ne cite que de fort rares exemples d'Hirondelles de cheminée ayant vécu en cage.

La foi païenne avait même été plus loin que la chrétienne dans sa vénération pour l'Hirondelle; car elle l'avait placée sous la protection d'Esculape, dieu de la médecine. Les anciens pharmacopoles possédaient la recette de dix-sept spécifiques souverains tirés de l'Hirondelle. Il y avait une eau d'hirondelles entre autres, qui avait la propriété de guérir tous les maux, comme le baume de fier-à-bras, mais qui avait l'inconvénient de faire tomber les cheveux à ceux qui en faisaient usage.

Comment, avec tant de raisons d'aimer et de respecter l'Hirondelle et si peu de la détruire, l'homme a-t-il pu se résoudre à déchirer le contrat d'alliance qui exista si longtemps entre les deux races! Je sens que j'entre ici dans la partie la plus douloureuse de ma tâche.

Il est bon de prévenir le lecteur, avant d'aller plus loin, que de tous les petits oiseaux qui peuplent notre hémisphère, l'Hirondelle est le plus sujet à la vermine, celui qui nourrit de sa chair le plus grand nombre de parasites. C'est une espèce de disgrâce que Dieu semble avoir infligée aux espèces les plus méritantes, comme aux arbres les plus délicats, pour donner à entendre que

dans le monde des méchants , que dans les sociétés maudites , les plus pures vertus doivent servir de point de mire aux traits de la calomnie et devenir autant de causes de persécution et de tablature pour les justes. Ainsi le pêcheur, qui symbolise la virginité, est assailli d'une myriade d'insectes odieux, emblèmes des cancans auxquels est exposée la réputation des jeunes filles. La populeuse vermine qui assiège l'hirondelle nous offre une peinture trop fidèle des nombreuses inimitiés secrètes que soulève la pureté éclatante des mœurs parmi les corrompus.

Nul ne peut éviter son sort, hélas ! et c'est précisément la réunion de toutes les vertus et de toutes les qualités touchantes qui a tué l'hirondelle.

Il était impossible, en effet, qu'une noble et loyale créature dont tous les actes sont marqués au coin du dévouement et de la charité fraternelle, ne fût pas quelque jour mise au ban d'une société avare et égoïste où ceux qui se disent les sages n'ont pas honte de poser au peuple pour règle de conduite l'ignoble devise *Chacun chez soi, chacun pour soi*. Donc, tous ceux qui vivaient dans l'agiotage et dans le mensonge du cœur se sont d'abord donné le mot pour proscrire l'Hirondelle, par mesure de propreté soi-disant, mais au fond pour se débarrasser d'un spectacle de probité et de loyauté pratique dont la répétition quotidienne avait fini par devenir une insupportable ironie. Les mauvaises mères qui se débarrassent de l'éducation de leurs enfants sur la tendresse soldée de femmes étrangères, les vieux qui achètent pour de l'or la propriété des attraits des jeunes vierges, tous les transgresseurs des lois saintes de l'amour et de la maternité suivirent immédiatement l'exemple des égoïstes et des fourbes, non moins jaloux que ceux-ci de s'affranchir de la contemplation de ces scènes éternelles d'ardeurs partagées et sincères, de soins maternels pressés. Enfin, le fainéant qui vit sur le travailleur comme le pou sur l'Hirondelle, ne pouvait pas être plus que tous ces gens-là l'ami de petites bêtes industrieuses qui remplissent de l'aube à la nuit, avec une activité si joyeuse, les fonctions de maçonnes, de couveuses, de nourrices. Et de toutes parts l'Hirondelle a été obligée de désertier la demeure des heureux d'où

l'amour et la poésie avaient déguerpi bien longtemps avant elle.

A la suite de longues études sur les causes de la déplorable scission qui a éclaté entre l'hirondelle et l'homme, j'ai constaté avec satisfaction que ma patrie était demeurée pendant des siècles étrangère à l'événement. Le mal est de provenance italienne. L'Italie est une terre féconde en moines et en oisifs. L'oisiveté est la mère de tous les vices, a dit la sagesse des nations.

L'histoire apocryphe du bonhomme Tobie, qui fut privé de la vue pour avoir regardé voler des hirondelles avec une casquette sans visièrè, a fait à celles-ci un tort immense dans tous les pays d'Orient. Des oiseaux qui occasionnent des maladies dont on ne peut être guéri que par le fiel d'un poisson comme on n'en voit guère sont toujours de mauvais voisins. La mythologie grecque elle-même, si supérieure à la superstition hébraïque, n'a pas été juste envers l'Hirondelle. Si l'Hirondelle devait servir de moule de métamorphose à quelqu'un, c'était à un modèle de tendresse conjugale ou d'amour maternel quelconque, et non pas à Progné, la sœur de Philomèle, l'épouse vindicative qui fit manger à son mari volage le corps de son enfant. Les mages d'Égypte avaient mieux compris que ceux de Grèce la véritable analogie de l'Hirondelle qui est l'emblème de la fidélité conjugale d'outre-tombe. L'Hirondelle, dans les hiéroglyphes anciens, représente la déesse Isis, inconsolable de la mort d'Osiris et cherchant son cadavre sur la face des flots.

Si la justice est de nécessité rigoureuse quelque part, c'est en analogie. Je pardonne à Pythagore sa pitoyable sortie à l'endroit de l'Hirondelle, en faveur de sa découverte du carré de l'hypothénuse. D'abord ce grand homme était géomètre, et j'ai toujours eu beaucoup d'indulgence pour l'opinion du géomètre en matière d'amour. Pythagore était de plus un chef de secte qui recommandait à ses disciples de rester trois ans sans ouvrir la bouche et de ne pas manger de fèves. Alors on comprend facilement qu'un esprit de cette trempe, imbu de pareilles idées sur le mérite du silence, n'ait éprouvé qu'une médiocre sympathie pour un oiseau babillard qui gazouille du soir au matin. Ce qui m'afflige beaucoup plus, c'est l'injustice de Cicéron qui a com-

paré les faux amis à l'Hirondelle, qu'on ne voit, dit-il, que durant les beaux jours et qui vous quitte à la venue de la rude saison.

Les ennemis nés de l'Hirondelle, les moines d'Italie, ont pris texte de ces diverses accusations sans preuves et de ces diatribes en l'air pour légitimer la persécution qu'ils ont fait subir à l'oiseau du bon Dieu.

Cependant le Psalmiste, dont le livre est une autre autorité que celui de Tobie, avait comparé l'homme pieux à l'Hirondelle qui aime à suspendre son nid aux voûtes du temple saint pour faire entendre de bonne heure à ses petits les louanges de l'Éternel. D'un autre côté, des moines d'Italie ne pouvaient ignorer la douce intimité qui avait existé autrefois entre saint François d'Assises le Napolitain et les Hirondelles, qu'il appelait ses sœurs. L'auteur de la vie de saint François d'Assises rapporte, en effet, qu'un jour que ce saint personnage était occupé à sermonner des populations idolâtres et que le babillage des Hirondelles empêchait ses paroles de parvenir aux oreilles de son auditoire, il s'adressa directement à ses interruptrices en ces termes : « Voilà bien des heures que vous habillez, ô Hirondelles mes sœurs; taisez donc un peu vos becs (*teneatis silentium*) que je m'explique à mon tour et que je fasse entendre à ces braves gens la parole de Dieu. » Ce que les Hirondelles oyant, elles se turent soudain, dit l'histoire, et écoutèrent avec un recueillement profond le verbe du saint homme.

Mais saint François d'Assises était un homme pieux dans toute l'acception du terme et qui se levait de très-grand matin pour prier le Seigneur, et qui ne trouvait pas à redire à ce que des oiseaux pieux, animés du même zèle, s'éveillaient avant lui. Par une raison contraire, cet excès de zèle fut souverainement déplaisant aux successeurs du bienheureux saint François d'Assises, qui n'étaient pas pétris de la même pâte que lui, et qui d'ailleurs, étant devenus riches par la générosité des fidèles, demandaient naturellement à dormir la grasse matinée. Tout porte à croire que le désir de se débarrasser d'un réveil-matin incommode aura été le premier démon qui poussa les bons Pères à prêcher la croisade contre les Hirondelles.

La gourmandise s'en sera mêlée plus tard, et des curieux, comme il y en a toujours chez les moines, avisant que la jeune Hirondelle prise au nid, à l'apogée de sa croissance, est un mets plus que mangeable, l'usage se sera introduit peu à peu dans le sein des monastères d'Italie d'exploiter les nids d'Hirondelles en coupe réglée, comme on faisait de ceux des pigeons, et quelques spéculateurs auront fait au dehors des envois de cette denrée commerciale. Puis, quand les moines auront eu goûté de la chair des petits, l'envie leur sera venue de tâter de celle des pères qui aura été trouvée d'aussi bon goût que l'autre, et notamment à l'époque des passages. C'est alors que l'oiseleur sans entrailles, poussé au crime par l'exemple du capucin et la certitude de placer les produits de son industrie coupable, aura tendu ses filets contre l'Hirondelle et tiré parti contre elle de cet esprit de charité qui la fait accourir au moindre cri de détresse d'une compagne en péril. Une bien noble chasse, bien difficile surtout, et qui consiste, comme il a été dit, à placer au milieu des filets une Hirondelle captive pour forcer toutes les voyageuses imprudentes qui passent à portée du coupe-gorge à s'y précipiter. Tant il y a que l'abomination de la désolation, qui avait commencé à s'accomplir vers les rives de l'Arno, s'est étendue peu à peu vers celles du Pô et de l'Adige; après quoi, elle a franchi les monts, déshonorant les unes après les autres les vallées de l'Isère, du Rhône et de la Saône. Qui maintenant pourrait dire au fléau : Tu n'iras pas plus loin ?

Aujourd'hui la tuerie a pris des proportions pyramidales. Là où l'on n'ose pas encore prendre l'Hirondelle au filet par respect pour les mœurs, on la tire au fusil. Le tir de l'Hirondelle est devenu presque partout en France l'école préparatoire de la chasse. Tous les jours d'été on rencontre sur les rives de la Seine, de la Loire, de la Meuse, une foule de bons bourgeois et d'épiciers en grève affûtant l'Hirondelle. Les trois quarts des kilogrammes de poudre qui se consomment en dehors de la saison de chasse se brûlent à l'Hirondelle. Moi-même, dans mon premier âge, hélas ! et alors que j'ignorais encore toutes les conséquences de ma cruelle adresse, j'ai cédé à l'influence de la contagion et

j'ai barbaquement multiplié dans l'espèce le chiffre des orphelins, et celui des veufs et des veuves ; mais jamais du moins je n'ai allégué, pour atténuer mes torts, l'excuse que j'ai rencontrée naguère dans la bouche de maladroits assassins qui arguaient, pour colorer leur crime, d'une prétendue nécessité de se faire la main contre les ennemis de l'ordre social. Les ennemis de l'ordre social, malheureux ! mais ce sont les hannetons ! les vers blancs, les chenilles, les sauterelles, qui détruisent les récoltes et qui poussent les populations au désespoir ; ce sont les vermines parasites dont vous travaillez tous à propager les races en détruisant les auxiliaires que Dieu vous avait octroyés pour vous en délivrer.

Stupidité étrange de la loi qui prohibe sous de fortes peines certaines industries, dites nuisibles, et qui tolère la destruction des oiseaux utiles..! et qui ne comprend pas qu'un braconnier qui se livre à la destruction des Cigognes et des Hirondelles est un industriel qui se livre à la fabrication des cousins, des chenilles et des vipères.

Ah ! j'ai bien des fois dans ma vie protesté contre cette tolérance criminelle et signalé tous les assassins d'Hirondelles à la vindicte des lois. J'ai partout fatigué de mes plaintes législateurs et préfets sans obtenir de leur fausse charité le moindre édit sauveur ; trop heureux encore qu'ils n'aient pas jugé à propos de me loger deux ans sous les verroux, pour délit d'excitation à la haine contre une classe de citoyens. Vainement j'ai mis en regard la somme des minimes bénéfices récoltés par quelques misérables industriels, et celle des préjudices immenses apportés à la masse par leur triste industrie. Vainement j'ai dit la disparition des granivores à la suite de la disparition de l'Hirondelle, puis l'envahissement des vignobles, des vergers et des bois par les chenilles, à la suite de la disparition des granivores ; et ma voix découragée a fini par s'éteindre dans une malédiction suprême contre l'inertie et la jobarderie de ces prétendus défenseurs des intérêts de la propriété qui, non contents de la livrer pieds et poings liés à tous les loups-cerviers de l'usure et de la chicane, ne savent pas même la défendre contre l'inva-

sion des chenilles, des vers blancs, voire des champignons.

J'ai dit des champignons, ces fleurs de pourriture qui poussent sur le fumier comme la superstition sur les cerveaux malades, parce que le champignon paraît destiné à jouer un grand rôle dans l'histoire des calamités modernes. Aujourd'hui, quand la contagion s'abat sur les pommes de terre, sur le froment ou sur la vigne, ce n'est plus la colère de Dieu qui la sème, c'est un champignon qui s'amuse. Une académie que l'on consulte sur les moyens d'arrêter un fléau qui menace l'existence des populations dans leurs denrées alimentaires, se garde bien d'indiquer le spécifique demandé; elle trouve plus commode de répondre que le fléau est l'œuvre d'un champignon. Les populations prouveraient qu'elles ne sont pas raisonnables si elles ne se contentaient pas d'une semblable réponse. Une fois que les vignobles se plaignaient plus amèrement que de coutume des ravages de la pyrale, une chenille qui boit le vin en herbe, l'Académie des sciences de Paris, désireuse de témoigner publiquement de sa sollicitude pour les intérêts des infortunés viticoles, envoya un de ses membres sur les lieux de la contagion avec mission expresse de découvrir les moyens d'arrêter le fléau. Mais le savant ne découvrit que l'étymologie du nom grec de la vermine. C'était quelque chose sans doute, mais ce n'était pas assez, et le fléau ne s'arrêta pas, au contraire. Mon Dieu, mon Dieu, combien de fois ce malheureux monde aurait-il le temps de périr, s'il attendait d'être sauvé par la science officielle! Mon Dieu, mon Dieu, que la cause du progrès est heureuse dans son malheur d'avoir toujours pour elle les casse-cou, les rêveurs et les cerveaux brûlés!

Excepté moi et deux ou trois autres voyants, par exemple, dites-moi où sont en ce pays les sages qui aient reconnu, dans a série des calamités sans nom qui affligent depuis quelques années les plantes les plus utiles à l'homme, les symptômes de cette peste typhoïdale dont la Terre n'a jamais bien guéri et dont a Lune est morte. Dites-moi où sont les sages qui ont compris à ces signes de l'empoisonnement universel de la Planète que les jours d'épuisement et de caducité du vieux monde étaient

venus, et qu'il n'était que temps, si l'on ne voulait périr, d'arracher le gouvernement des choses humaines aux barbons pour le remettre aux jeunes.

Les sages de ce monde, les agronomes et les académiciens, ils vous prouveront, quand vous voudrez les entendre, que la question de l'hirondelle ou celle de la pyrale est complètement étrangère à la politique. Ils nous tenaient déjà ce langage, il y a cinq ou six ans au début de la maladie des pommes de terre, quand nous leur annoncions du haut de notre certitude analogique la prochaine venue du typhus de la vigne et du blé. Bienheureux l'agronome, l'académicien et les autres, le royaume du ciel est à eux!

A Paris la destruction de l'Hirondelle s'opère journellement sous les yeux de la police, qui l'encourage par son indifférence. C'est à ce point que j'ai renoncé à me promener sur le boulevard pour n'y pas rencontrer d'odieuses créatures indignes du nom de femmes, qui offrent aux passants de mettre en liberté des Hirondelles pour deux sous. Un de mes sujets les plus féconds de tristesse est de songer que Paris, la ville aux monuments sans nombre, où les charmes du sexe le plus joli ont fixé les ramiers et dompté leur humeur sauvage, que Paris, la cité reine, ne possède, à l'heure qu'il est, qu'une demi-douzaine de colonies d'Hirondelles, à l'Institut, aux Tuileries, à la place Vendôme, au Pont-Neuf, au portail de la Cathédrale.

Tandis qu'en Amérique, il n'est pas une ferme, pas une maison des champs, pas une misérable cabine d'oncle Tom qui ne soit décorée de son hirondellière. Celle du riche est semblable à ces pigeonniers sur poteaux que nous élevons dans nos cours pour nos pigeons de volière; celle du pauvre, plus pittoresque, consiste tout simplement en une paire de calbasses percées et accrochées au haut d'une perche. Domicile d'amour plus luxueux que celui de beaucoup de millionnaires, puisqu'il abrite des heureux.

Ils font ou ils laissent faire une guerre impie à l'Hirondelle qui est un oiseau du bon Dieu, à l'Hirondelle qui est le fléau des fléaux de la culture en même temps que le plus parfait em-

blème de la Fidélité conjugale, de la Maternité et de la Charité sociale; et ils ont le front de se dire les seuls amis de la famille, de la propriété et de la religion. Par Bacchus, Apollon et la Vénus fidèle, vous en avez menti !

Mais je m'aperçois que l'intérêt de la question politique, économique et sociale m'a fait perdre de vue jusqu'ici la question de classification, et que j'ai oublié de dessiner les caractères de la famille, pour chanter les mérites et la gloire d'une ou deux espèces. Reprenons donc ce récit à la suite de l'histoire des Gobe-mouches et supposons que tout ce qui précède n'a pas été écrit.

La famille des Hirondelles tient à celle des Gobe-mouches, 1^o par la similitude absolue du régime, les espèces de l'une et l'autre tribu ne vivant que d'insectes ailés qu'elles attrapent au vol; 2^o par la forme du bec qui va gagnant de plus en plus en largeur, mais perdant proportionnellement en longueur; 3^o par le goût de l'opposition des couleurs noire et blanche dans le costume, les Hirondelles ayant volontiers le ventre et le croupion blancs comme les Motteux et les Gobe-mouches, et le pardessus noir ou brun; 4^o enfin par le caractère supérieur de dévouement passionné au service de l'homme. C'est surtout par la parenté morale qui résulte de cette identité de dominante passionnelle que j'ai été amené à placer l'Hirondelle entre le Gobe-mouches et la Bergeronnette, contrairement aux habitudes des nomenclateurs qui aiment à la loger entre le Pigeon et le Martin-pêcheur qui mangent l'un et l'autre très-peu de mouches. Il est vrai qu'ils appellent l'Hirondelle *Chéridon*. Maintenant la famille des Hirondelles possède d'autres caractères qui lui sont tout à fait personnels et qui sont même assez fortement accentués pour lui faire partout une place à part, sinon une place d'honneur.

Ces caractères sont des ailes démesurées, taillées en forme de faulx, un bec imperceptible qui n'est pas fait pour saisir, et des pieds d'une brévité extrême qui ne sont pas faits pour percher. Les doigts sont garnis de duvet et armés de griffettes bonnes tout au plus à servir de crampons. Mais le bec imperceptible de

l'Hirondelle, caractère générique de la tribu, a la faculté de s'ouvrir démesurément comme ses ailes. C'est l'orifice d'un large gosier, ou mieux d'un véritable gouffre dans lequel s'entassent par pelotes des centaines d'insectes ailés que l'oiseau cueille dans son vol et que retient agglutinés dans l'œsophage une matière visqueuse que suintent en abondance des glandes salivaires. La largeur de l'orifice du gosier est particulièrement remarquable chez le Martinet et chez l'Engoulevent qui chassent le bec ouvert. Elle a valu à ce dernier l'affreux nom de Crapaud-volant. En vertu de ce caractère commun à toutes les espèces de la famille, le nom générique qui lui aurait le mieux convenu était celui de *Grand-gosier*, beaucoup plus expressif que Chéridon et Hirondelle.

Malgré la similitude de leurs principaux caractères, les huit membres de la famille des Hirondelles françaises se divisent naturellement en trois genres fort distincts. D'abord l'une des espèces, la plus grande, est nocturne, ce qui oblige de lui donner une résidence à part, et les caractères séparatifs qui sont entre les deux autres genres ne sont pas moins saillants. Nous désignerons tout simplement ces trois genres par leurs noms populaires : Hirondelle, Martinet, Engoulevent. La science avait reconnu depuis longtemps cette nécessité de la division de la famille des Hirondelles en trois genres ; mais les noms qu'elle a attribués à ceux-ci ne me semblent pas heureux. Chéridon n'a d'autre avantage sur celui d'Hirondelle que d'être moins poétique et plus dur. *Cypselidées*, en place de Martinet, ne me déplairait pas, quoique prétentieux. Quant à *Caprimulgidées*, qui veut dire tette-chèvre et qui consacre un préjugé déplorable, je le repousse énergiquement comme faux et inconvenant pour l'espèce nocturne à laquelle le nom d'Engoulevent va très-bien.

Genre Hirondelle proprement dite. Quatre espèces.

Toutes les Hirondelles sont des Gobe-mouches et des Gobe-cousins qui trouvent leur nourriture à la surface des eaux et à la

surface du sol qu'elles rasant d'un vol rapide. Toutes ont la queue fourchue. Toutes vont demander un asile pour la nuit aux roseaux des étangs ou aux peupliers de la rive. Toutes perchent, ce qui les distingue des Martinets.

L'histoire des Hirondelles a été longtemps remplie de mystères. Aristote, Pline et tous les savants de l'antiquité qui n'avaient pu suivre de l'œil les migrations des oiseaux voyageurs, étaient persuadés que les Hirondelles passaient l'hiver en Europe, ensevelies dans des troncs d'arbres morts ou dans des fissures de cavernes à la façon des Marmottes et des Chauves-souris. La même version a circulé longtemps sur le compte du Coucou et de la Caille. Quand se fit la découverte du cap de Bonne-Espérance et du Sénégal où se rendent la plupart des oiseaux qui émigrent d'Europe à la fin de l'été, et où on les retrouva, la science abandonna la version d'Aristote. La découverte de la pure vérité, la solution du problème date du siècle actuel, et il n'a pas fallu à l'homme pour y arriver moins de quatre mille ans de recherches.

L'hibernation des Hirondelles est un fait acquis qu'on ne peut plus révoquer en doute. Vieillot, Larrey, une foule d'autres, ont trouvé sous des arches de ponts, dans des fissures de vieilles murailles, dans des grottes alpestres, des Hirondelles de cheminées engourdies qui attendaient paisiblement dans leurs retraites sombres le retour du printemps. Exposées à l'influence d'une douce chaleur, ces dormeuses ne tardaient pas à sortir de leur léthargie et à reprendre le mouvement et la vie. De plus, il a été constaté que de temps immémorial quelques Hirondelles des rives du Rhin, plus paresseuses ou plus grasses que de raison, avaient l'habitude de s'ensevelir chaque hiver dans les terriers étroits qui leur servent de nids l'été, si bien que la recherche des souterrains habités était pour les enfants du pays une partie de plaisir. Ainsi l'erreur d'Aristote et des anciens venait de ce qu'ils avaient conclu de l'exception à la règle générale, et celle des modernes de ce que la règle générale leur avait fait rejeter l'exception. Les Cailles, les Hirondelles et les Coucous sont des oiseaux de passage dont quelques-uns, pour avoir manqué l'époque favorable du départ, pour une cause ou pour l'autre, sont

forcés d'hiverner, et à qui la nature accorde le privilège d'un somme de six mois, ainsi qu'à la fourmi, au loir et à une foule d'autres bêtes.

Les Hirondelles ne muent qu'une seule fois par an, vers la fin du mois de février et le commencement du mois de mars, c'est-à-dire avant de quitter l'Afrique. Elles mettent environ quinze jours, pour accomplir leur traversée de Sénégal en Europe où elles arrivent généralement vers le premier avril, les Hirondelles de cheminée en tête. Celles qui arrivent les dernières, les délicates, les frileuses, sont, comme de raison, celles qui partent les premières. Beaucoup d'Hirondelles de cheminée font encore une ponte en octobre.

Les départs de quelques espèces sont accompagnés de cérémonies intéressantes. Les Hirondelles de fenêtre, par exemple, après avoir arrêté l'heure fatale, se réunissent plusieurs jours de suite en grand nombre sur le couronnement des hauts édifices ou sur la cime des vieux arbres de la localité; puis elles s'élèvent dans les airs d'un vol inquiet, tournoyant et rapide, comme pour revoir une dernière fois la contrée qui leur est chère, et lui adresser leurs adieux. Enfin, après plusieurs répétitions de cette scène touchante, prenant soudain un parti décisif qu'annonce le redoublement de leurs clameurs plaintives, toutes les voyageuses s'élancent avec effort vers le Sud et piquent dans l'espace une pointe désespérée.

L'HIRONDELLE DE CHEMINÉE. Celle-ci est la plus charmante et la plus intéressante de la tribu; car c'est l'amie du pauvre laboureur, et l'hôtesse de son humble foyer. C'est de plus la seule Hirondelle qui chante, et son gazouillement est une adorable chansonnette. L'Hirondelle de cheminée est de toutes les espèces voyageuses celle qui possède sur le globe la plus vaste patrie; c'est la vraie citoyenne du monde. Elle arpente chaque année les terres et les mers du cap de Bonne-Espérance au cap Nord, et du cap Horn à la baie de Baffin. Elle devance aussi l'arrivée de ses sœurs dans tous les pays froids, précédant de douze jours en France l'Hirondelle de fenêtre et d'un mois le Martinet.

Comme le long récit qu'on vient de lire s'applique presque entièrement à l'Hirondelle de cheminée, il est inutile que j'allonge sa notice spéciale. Elle niche dans les puits des mines et dans les cours ténébreuses des hautes maisons, comme dans les cheminées et dans les appartements. Elle fait trois pontes par an.

L'HIRONDELLE DE FENÊTRE. Celle-ci est l'Hirondelle des palais, des églises et des villes, comme celle-là est l'Hirondelle des chaumières ; ce qui ne l'empêche pas d'adorer la campagne et les jolies maisons de plaisance bâties dans le voisinage des prairies et des eaux. C'est elle qui en France est le plus particulièrement chargée de veiller à la sécurité des moineaux-francs et des poulets, et qui pousse la première le cri d'alarme à l'apparition du Corbeau ou de l'oiseau de proie. Elle ne se contente pas de signaler la présence de la mauvaise bête ; elle lui vole sus, si grosse et si redoutable qu'elle soit, Epervier, Hobereau ou Buse, et par ses obsessions incessantes et ses injures multipliées, la force à déguerpir du canton soumis à sa surveillance. L'esprit de fraternité et de solidarité a été encore plus développé chez cette espèce que chez toutes les autres par l'habitude qu'elle a de vivre en république et d'appuyer la bâtisse de sa demeure sur celle d'une voisine. C'est à son compte qu'il faut porter toutes les charmantes histoires de sauvetages d'Hirondelles captives, délivrées par l'assistance de leurs sœurs, ou de moineaux envahisseurs murés par leurs propriétaires dépossédés. J'ai eu plus d'une fois par mes yeux la preuve de la puissance de ce sentiment de charité fraternelle chez les Hirondelles de fenêtre. On sait peut-être que ces maçonnes intelligentes ont généralement l'attention, quand elles sont en train de bâtir, de donner à leurs matériaux le temps de sécher, pour en assurer la cohésion et la solidité. Parfois, cependant, il arrive que l'édifice à peine achevé s'écroule, soit par défaut de qualité du ciment local, soit par défaut de patience de la part des constructeurs, soit par une autre cause quelconque de sinistre. C'est alors qu'il fait beau voir tous les voisins et toutes les voisines s'empres-

autour des victimes de l'accident pour leur offrir leurs consolations et leurs services. Et cette charité secourable ne s'épuise pas comme ailleurs en vaines et menteuses paroles, mais toute la tribu se met incontinent à l'œuvre pour refaire au couple délogé un domicile confortable, et cette besogne difficile dont l'achèvement complet exige habituellement une dizaine de jours de travail, est souvent terminé en deux fois vingt-quatre heures, suivant le temps.

Les Hirondelles de la cathédrale de Paris donnèrent en 1842, à l'occasion des obsèques du duc d'Orléans, une preuve remarquable d'intelligence et de respect pour les cérémonies du culte. Comme on avait tapissé de tentures noires tout l'extérieur du portail où elles nichent sur les épaules et les mitres des saints évêques qui festonnent les arcs des ogives, elles trouvèrent moyen de pénétrer à travers cet obstacle par les interstices des draperies et elles gardèrent, pendant toute la durée du service funéraire, un silence religieux.

L'Hirondelle de fenêtre, plus frileuse que l'Hirondelle de cheminée, nous arrive presque toujours douze ou quinze jours plus tard, et nous quitte dès la fin d'août. Et, malgré ce prudent retard, elle est souvent encore victime de son imprévoyance. J'ai eu deux ou trois fois dans ma vie la triste chance de voir tomber dans les rues, mortes de froid, de nombreuses quantités d'Hirondelles voyageuses appartenant à cette espèce. Les pauvres petites bêtes avaient été surprises en route par une gelée prématurée ou tardive, et elles n'avaient pu résister à un abaissement subit de température de deux à trois degrés.

L'HIRONDELLE DE ROCHER. Espèce à peu près inconnue dans quatre-vingts départements de France, et presque exclusive à une dizaine de localités rocailleuses des provinces du Sud-Est, Dauphiné, Languedoc, Provence. Habite les rocs taillés à pic dans le voisinage des rivières et en société des Hirondelles de fenêtre, du Martinet à ventre blanc et de l'oiseau de proie. Fait un nid en pisé, comme l'Hirondelle de cheminée. Arrive de bonne heure et n'émigre que très-tard.

L'HIRONDELLE DE RIVAGE. C'est cette petite Hirondelle à dos roux qui niche dans les berges escarpées des rivières ou dans les carrières de sable, et qui est si commune sur les bords de la Seine. Le travail qu'opère cette espèce est remarquable comme ouvrage de mineuse, quand on compare surtout la longueur des boyaux qu'elle se creuse dans un terrain compacte et résistant avec le peu de puissance des instruments dont elle dispose. Imaginez qu'un bec aussi petit, aussi mou, puisse servir de pioche, et des pieds aussi courts de bêche et de râteau. Les terriers de l'Hirondelle de rivage n'ont pas moins de dix-huit pouces à deux pieds de long; ils sont étranglés à l'orifice et décrivent une sinuosité semblable à celle des chemins couverts qui donnent entrée en nos places fortes. La couche de duvet où reposent les petits occupe la partie la plus reculée du souterrain qui en est en même temps la plus large. La fortification est construite selon toutes les règles de l'art. C'est cette même espèce qui s'enfouit quelquefois dans les carrières ou dans les terriers creusés dans les hautes berges à l'abri de tout danger d'inondation, pour y passer l'hiver. C'est elle aussi qui a servi de sujet aux contes d'Olaus Magnus, qui a rapporté sérieusement que les Hironnelles de cette espèce se *pelotonnaient* en grandes masses vers l'automne, à l'instar des anguilles, pour se laisser choir ensuite au fond des lacs de la Suède où elles hivernaient et d'où les pêcheurs de la contrée les retiraient quelquefois. L'Hirondelle de rivage est la plus petite de toutes les espèces européennes. On la dit sédentaire dans les rochers de l'Etna, des îles de Lipari et de Malte.

Genre Martinet. Deux espèces.

Les deux espèces de Martinet qui visitent la France ne diffèrent l'une de l'autre que par la couleur de l'abdomen. Ce qui sera dit de l'une s'appliquera donc exactement à l'autre. Ces deux espèces sont le Martinet noir de nos églises, et le Martinet à ventre blanc des rochers du Midi. Elles constituent avec

les Guépriers le groupe naturel des Insectivores de la nue.

Les Martinets sont des Hirondelles de forte taille chez lesquelles tous les caractères spéciaux de la famille ont été développés outre mesure, on pourrait même dire jusqu'à l'exagération. Ils ont, en effet, l'aile si longue qu'ils ne peuvent plus se relever une fois qu'ils sont à terre, et le pied si court qu'ils ne peuvent en aucune façon s'en servir pour la locomotion et qu'ils sont obligés de se reposer sur leurs ailes. Outre sa brièveté extrême, le pied du Martinet est encore affecté d'un vice de conformation fort grave qui achève de l'inutiliser, quant à sa fonction normale : il a les quatre doigts dirigés vers l'avant. Mais la nature, qui est infinie en ses ressources, n'a pas laissé comme bien on pense cette disgrâce sans compensation. D'abord l'oiseau se sert de cette paire de griffettes si courtes comme d'une paire de crampons pour s'accrocher aux aspérités de la muraille, de la roche ou de la carrière dans les fissures de laquelle il a établi son domicile. Il en use ensuite d'une façon profitable, en guise de peigne à peigner, car ces pauvres Martinets sont dévorés d'une si horrible quantité de vermine, qu'aucun instrument ne pouvait véritablement leur être plus utile que celui-là. C'est moi qui le premier, je crois, ai osé énoncer cette opinion hardie que le peigne avait été donné à l'oiseau pour se peigner. La nature prévoyante a suppléé encore d'une façon ingénieuse et piquante aux défauts de l'appareil de la locomotion pedestre chez cette espèce, en lui armant dans son bas âge la saillie des épaules d'un crochet acéré, d'une espèce de doigt comme aux Chauves-souris. Cet organe supplémentaire anormal, qui disparaît chez l'adulte, n'a été évidemment attribué à l'oiseau en nourrice que pour lui faciliter le moyen de se mouvoir dans son nid. Les anciens qui n'avaient pas de lunettes n'aperçurent pas les griffettes du Martinet qui sont garnies de fin duvet et presque entièrement ensevelies sous la plume de l'abdomen et ils déclarèrent l'oiseau *apode*, c'est-à-dire sans pieds; erreur que la Science moderne a naturellement cherché à propager en donnant à cet oiseau le nom d'*Hirundo apus*; Apivore aurait mieux valu.

Les jeunes Martinets ayant besoin d'atteindre le complet développement de leurs ailes qui sont leur unique organe de locomotion avant de sortir de leur nid, il s'en suit que leur séjour s'y prolonge un mois et plus. Pendant tout le temps de cette longue éducation, l'activité des parents est extrême, et quand arrive le moment solennel de la sortie du nid ou de la prise de possession de l'atmosphère par la génération nouvelle, cette activité prend des allures fébriles. Les pères et mères du même district se réunissent alors par bandes de quinze ou vingt, passent et repassent autour de chaque nid, emplissant l'air de sifflements expressifs pour appeler les petits au dehors. Ceux-ci, désireux de répondre à cette énergique et universelle réclame, se traînent comme ils peuvent jusque sur les bords du trou, s'aidant de leurs crochets, des ailes et des pieds, et finissent par se laisser choir dans le vide, où la puissance de leurs moyens de vol se développe soudain. Ces premières sorties ont toujours lieu à l'heure mystérieuse du soir. Le néophyte, initié aux délices sans fin des navigations aériennes, débute par une traite de cent ou cent cinquante lieues. Qui n'a pas désiré une fois dans sa vie, n'étant plus amoureux ou bien étant en cage, échanger son sort d'homme contre celui du Martinet!

Le Martinet occupe une place brillante dans les fastes de l'ornithologie. C'est le plus vite de tous les coureurs de l'air. Spallanzani affirme que cet oiseau ne se repose jamais ailleurs que dans la nue. Le Martinet raille le faucon de sa pesanteur et le traite en plaisantant de chemin de fer Corbeil. Il rend un kilomètre par minute, soit quinze lieues par heure, au plus crâne marcheur, et ne trouve personne pour jouter avec lui. La Bécassine et le Pigeon ramier y ont renoncé il y a bel âge, et le Hobereau n'a pas osé s'exposer aux chances d'une défaite qui l'eût couvert de ridicule.

Une des amusettes favorites du Martinet est de piquer une tête verticale dans le ciel à la façon des fusées volantes et de se laisser choir en parachute, en simulant toutes les contorsions de l'oiseau blessé à mort. Le Pigeon culbuteur est atteint de la même manie.

Pourquoi le Martinet, dont le vol est si rapide, n'a-t-il jamais obtenu la même popularité que l'Hirondelle ? Parce que le Martinet n'est pas un emblème de charité, mais un emblème d'égoïsme, qui ne s'est jamais servi de ses moyens supérieurs que dans son intérêt personnel. Le caractère du Martinet déteint sur sa robe. J'ai signalé précédemment et à diverses reprises les mauvais procédés dont le Martinet use à l'égard du Moineau-franc auquel il vole ses matelas de duvet, quand il ne l'expulse pas tout à fait de son nid. Ces façons d'agir là ne font pas l'éloge des principes de l'espèce.

Où vont les Hirondelles noires la nuit ? On n'a jamais pu le savoir. Se couchent-elles jamais ? On l'ignore. On sait seulement que le soir, bien longtemps après la complète disparition du jour, on les entend monter, monter, monter toujours, puis que leurs sifflements se taisent dans les airs pour en redescendre avec l'aube. Néanmoins, un sonneur d'église que je consultais une fois sur le mystère de ces équipées nocturnes, m'a confié que les Martinets adoptent volontiers pour dortoirs les auvents de bois des hautes tours où les cloches gémissent enfermées. Preuve que les Martinets se couchent à l'instar des autres oiseaux.

Jamais les Martinets ne passent plus d'un trimestre en France. Ils nous arrivent au mois de mai pour repartir fin juillet. Leur autre patrie est l'Afrique. Ils vivent principalement de fourmis ailées, c'est-à-dire de fourmis en costume d'amour et d'abeilles.

Les Martinets qui se nourrissent presque exclusivement d'insectes venimeux et armés d'aiguillons, sont inattaquables au venin de l'abeille, comme le hérisson à celui de la vipère et le porc à celui du serpent à sonnettes. Ces oiseaux semblent bâtis pour une durée éternelle et ne veulent pas mourir, quand on les a blessés.

Le Martinet à ventre blanc habite les mêmes contrées que l'Hirondelle de rocher ; il est commun aux îles d'Hyères, aux environs du Pont du Gard et dans tout le littoral de la mer du Midi qui borde la Corniche. Il est plus ami des falaises et des rochers taillés à pic que des vieilles cathédrales.

Genre Engoulevent. Deux espèces ?

L'ENGOULEVENT. Crapaud-volant, Tette-chèvre, Chauchebbranche. C'est une Hironnelle de nuit qui a été instituée pour continuer l'office de l'Hironnelle de jour et dévorer les phalènes et les blattes qui aiment à dévorer les vêtements de l'homme. C'est la plus grosse espèce du genre; elle est de la taille du Merle et porte le plumage de la Bécasse. Elle vole le bec ouvert, et bourdonne le soir autour de tous les grands arbres où elle capture des myriades d'insectes. Son vol est plus brisé, plus fantasque, plus capricieux encore que celui de l'Hironnelle de fenêtre. Elle affectionne pour retraite, pendant le jour, les vieilles carrières et les vieux murs et se trouve aussi dans les bois.

La tête de l'Engoulevent est si plate et sa boîte osseuse si mince que ses gros yeux myopes sont hernie dans sa gorge. Les mandibules de son bec imperceptible sont incurvées toutes les deux de haut en bas; elles ne lui servent pas d'instrument de préhension, mais seulement de fermoir d'œsophage.

L'Engoulevent est un oiseau de passage qui se lève dans les jambes du chien; il vaut le coup de fusil en septembre. Il niche à terre comme tous les oiseaux de nuit qui n'y voient pas assez clair et qui n'ont pas assez de temps à eux pour se bâtir un établissement confortable. Ses mœurs sont innocentes, douces et pures comme celles de toutes ses congénères. Le nom d'Engoulevent sous lequel est vulgairement désignée l'Hironnelle de nuit, n'est pas absurde et ridicule comme la plupart de ceux que lui ont prêtés l'ignorance et les préjugés stupides. L'oiseau volant le bec ouvert, et bourdonnant comme un Oiseau-mouche, on dirait, en effet, qu'il *engoule* le vent.

Le peuple a cru longtemps, d'après une tradition antique, que cet oiseau de nuit était un des émissaires de l'esprit des ténèbres, qui avait pour mission spéciale de tarir le lait des chèvres en les tétant. Et ce préjugé fut cause que les hérétiques luthériens abu-

sèrent quelquefois de la comparaison de l'évêque et de l'Engoulevent, disant que les Papistes étaient de véritables Tettechèvres, qui, par l'impôt de la messe, avaient trouvé moyen de mettre à contribution les morts dans leurs tombes et tarissaient les sources de la prospérité publique. Mais ce qui prouve bien que tous les arguments des hérétiques reposent sur le mensonge, c'est que l'histoire de l'épuisement des mamelles de la chèvre par un oiseau est un conte, et que l'Engoulevent, au lieu de boire le lait des chèvres qui ne sont pas aux champs pendant la nuit, boit au contraire tous les petits papillons dont les larves dévorent nos étoffes, et même les hannetons qui sont la véritable peste des vergers et des bois.

L'Hirondelle de nuit est l'emblème du bienfaiteur obscur et méconnu de l'humanité, l'emblème de ces travailleurs opiniâtres qui poussent les veilles très-avant dans la nuit et se lèvent avant l'aube, pour quelle cause les fainéants du pays les accusent de connivence avec l'esprit malin et les traitent de sorciers.

On parle d'une seconde espèce d'Engoulevent, d'un Engoulevent roux qui serait particulier aux provinces pyrénéennes. Pourvu qu'il n'en soit pas de cette seconde espèce comme du Coucou roux, qui après avoir été traité pendant longtemps comme une variété, a fini par être reconnu pour ce qu'il était réellement, pour un Coucou jeune âge de l'espèce grise unique.

Famille des Bergeronnettes. Quatre espèces.

Tribu charmante, douce, inoffensive et jolie comme le nom qu'elle porte, élégante de formes, de tenue et d'allures, délicate d'esprit comme de chair. Espèces amies de l'homme, imbues au degré le plus haut du sentiment de la solidarité fraternelle et investies par la Providence d'une sainte mission de charité sociale.

Les Bergeronnettes, que toutes les nomenclatures placent immédiatement, mais à tort, à côté des Farlouses, ont, en effet,

plusieurs caractères communs avec cette famille, notamment le tarse haut et dégagé, le pouce long et à peine arqué; elles courent avec rapidité et sont peu percheuses; elles se plaisent comme certaines Farlouses à chasser sur la grève, sur les rives des ruisseaux, des étangs et des fleuves. Cependant la famille dont les Bergeronnettes se rapprochent le plus par les habitudes et les mœurs, sinon par les traits du visage, est celle des Étourneaux. Les Bergeronnettes sont après les Étourneaux les oiseaux qui ont le plus besoin de la société du bétail; elles se posent sur le dos des moutons comme ceux-ci, et comme ceux-ci, parité d'habitudes extrêmement remarquable, s'en vont demander chaque soir aux roseaux des étangs un gîte pour la couchée. Il faut bien qu'on se ressemble un peu pour se rassembler si souvent. Ajoutons, pour compléter le tableau de cette similitude de pratiques et de goûts, que la Bergeronnette suit comme l'Étourneau la charrue dans les champs, s'aventure comme lui sans crainte jusqu'au cœur des cités, niche comme lui sous le toit de l'homme, et même dans les trous d'arbre.

Mais la parenté la plus honorable pour les Bergeronnettes est celle qui les lie à la tribu des Hirondelles, à titre d'oiseaux du bon Dieu. Car il y a les oiseaux du bon Dieu, comme les oiseaux du diable, ainsi que je l'ai dit tant de fois. Il y a les espèces gardiennes de la sécurité sociale, comme il y a les espèces ennemies de la prospérité publique. La Bergeronnette appartient à la première des deux catégories avec l'Hirondelle de fenêtre d'Europe, l'Hirondelle domestique et le Roi des Gobe-mouches des États-Unis d'Amérique. Elle a mission de protéger les espèces victimes contre la cruauté de leurs bourreaux et de déjouer les attentats des oiseaux de rapine.

C'est pour veiller à la sécurité de la volaille incessamment menacée par le Faucon, le Milan et l'Autour, qu'elle se rapproche si fréquemment de l'habitation de l'homme, sur le faite de laquelle elle monte des factions si longues, poussant de minute en minute ses petits cris flûtés, attendris, sympathiques, pour dire à tout ce qui peut l'entendre qu'elle est là, qu'elle a l'œil au guet, qu'on peut aimer, dormir et chanter sous sa garde. La

volaille rassurée, elle revole aux champs pour reconforter à leur tour les Alouettes et les Perdrix de la plaine, les Linots et les Bruants des haies, les Fauvettes du bocage. Sentinelle non moins hardie que vigilante, elle choisit toujours un poste à découvert pour inspecter tous les points de l'horizon à la fois; elle s'élève dans les airs, s'y balance, et si elle n'aperçoit aucune menace dans le ciel répète que tout va bien. Mais que soudain l'épervier apparaisse, du plus loin que la Bergeronnette l'avise, elle jette son cri d'alarme, à l'expression duquel aucun être vivant ne se méprend, pousse droit à l'ennemi, appelant à l'aide toutes ses sœurs et aussi l'Hirondelle; et vous voyez soudain toutes ces dévouées créatures s'unissant assaillir le forban dans le sein de la nue, l'enfermer dans un cercle de malédictions enflammées, le provoquer, le huer, le harceler et finalement le réduire à fuir honteusement... les mains vides... A moins que tout à coup l'éconduit furieux, tournant toute sa rage contre l'une des héroïnes, ne lui fasse expier par une mort cruelle son noble dévouement. Heureusement que Dieu a pourvu en partie à la sécurité de la Bergeronnette et lui a facilité les moyens de remplir sa mission charitable en lui donnant un vol plongeant et saccadé dont les courbes profondes déroutent le calcul des lancées rectilignes de l'oiseau de proie; mais combien il s'en faut que la pauvre sentinelle perdue soit tout à fait à l'abri du péril! La puissante volure de l'Hirondelle elle-même ne la sauve pas toujours des serres du hobereau.

Vous avez deviné le sort de la Bergeronnette, vous toutes, âmes sympathiques et tendres qui savez où conduisent le dévouement à la chose publique et l'esprit de charité sociale dans les milieux maudits où le juste est voué à la croix.

Quand l'homme eut reconnu que la douce créature ne pouvait voir une de ses sœurs en peine sans voler soudain à son aide, il attachait des Bergeronnettes par les pieds en des places garnies de filets et il les fit se débattre violemment et pousser des cris douloureux au moment où des vols de Bergeronnettes passaient en l'air au-dessus du lieu du supplice;... alors les voyageuses s'abattirent et le bourreau les prit par milliers et les tua pour les vendre.

Mais la vengeance de Dieu ne s'est pas fait attendre, et ç'a été naturellement comme toujours sur les pauvres travailleurs qu'est retombée la peine du crime du fainéant. Que voulez-vous, il faut bien les faire passer par l'école du malheur ces travailleurs stupides, puisque les leçons de cette école sont les seules qui leur profitent et qui puissent leur apprendre les devoirs de la solidarité. Il faut bien que le choléra du Gange s'établisse à demeure fixe dans les États d'Europe et ravage périodiquement leurs plus riches cités pour apprendre aux civilisés de l'Europe que la superstition indienne, qui livre chaque année aux eaux du fleuve sacré des milliers de cadavres, est le foyer de cette infection universelle du globe, et que tous les habitants du globe sont solidaires de la superstition quelle qu'elle soit et en quelques lieux qu'elle trône !

Donc, à mesure que l'extermination sévissait sur les Bergeronnettes et que l'espèce s'éteignait, tous les petits insectivores et les petits granivores qui se virent privés de la tutelle de l'oiseau du bon Dieu, dont la disparition les livrait sans défense aux attaques de l'Épervier, de la Corneille et de la Pie-grièche, désertèrent peu à peu les contrées inhospitalières où la tuerie avait lieu sur la plus vaste échelle... Et leur fuite laissant la place libre aux insectes dévorants, de nouveaux fleaux inconnus s'abattirent de toutes parts sur les cultures de l'homme, frappèrent ses moissons, ses pommes de terre, ses vignes... Aux rives plantureuses de la Saône, autrefois si peuplées d'oiseaux mais où s'est fait le vide, les poètes chantent encore, mais non plus les huissons; le printemps est sans voix et la vigne s'en va...

Je sais bien que je me répète et que je viens de dire ces choses-là à propos de l'Hirondelle; mais ces choses-là sont de celles qu'on ne peut trop redire, et puis elles sont neuves, ce qui est encore une circonstance atténuante de la répétition.

Les Bergerettes ou les Bergeronnettes ont reçu ces deux noms de l'affectueuse sympathie qu'elles ont pour les troupeaux qu'elles accompagnent aux pâturages et qu'elles protègent contre la persécution des taons et des tiquets et de tous les autres insectes avides du sang des quadrupèdes. On les appelle

encore Hoche-queue et Gligne-queue, de l'habitude où elles sont de multiplier les salutations de la queue à chacun de leurs pas ; et aussi Lavandières , parce qu'on a imaginé qu'elles se plaisaient infiniment dans la société des laveuses de lessive et que leur façon de battre l'eau de leur queue quand elles se promenaient sur les feuilles des nénuphars était une parodie du mouvement des battoirs. Dans le chef-lieu du département de Saône-et-Loire , où les râles d'eau s'appellent Gérardines , les Bergeronnettes par la même raison s'appellent Jacobines.

Les Bergeronnettes se rapprochent aussi des Traquets pour leur manière de chasser et de vivre. Elles se nourrissent principalement d'insectes de terre qu'elles poursuivent dans les sillons à la façon des Motteux et avec une prestesse et une agilité sans égales. Elles sont amies des prairies et des vallées fertiles , et souvent on les voit se promener sur les herbes qui flottent à la surface des eaux pour y cueillir leur proie. Par cette habitude et par la forme du bec qui est plus grêle et plus effilé que celui des Traquets , elles se rapprochent des Jaseuses de roseaux (Fauvettes riveraines des savants), qui cherchent leur vie sur les plantes aquatiques. Les Bergeronnettes sont de tous les oiseaux de nos climats peut-être ceux qui déploient le plus de grâces dans leurs évolutions omnimodes et qui sont les plus jolis à regarder marcher. Elles ont dans le milieu des airs des poses de temps d'arrêt pleines de charmants caprices, et à terre une démarche et des salutations de queue d'une distinction adorable. Elles ont aussi des façons de dire adieu aux gens comme les Hirondelles et de se rappeler et de se réunir en grandes masses sur les toits.

Les Bergeronnettes sont des oiseaux de passage qui voyagent de jour et de très-grand matin comme les Bizets et les Ramiers pour éviter l'oiseau de proie. Leur passage commence dès les premiers jours de septembre et dure environ six semaines. C'est pendant ce temps , qui est aussi celui des grands labours d'automne , qu'on voit ces petits oiseaux se répandre dans les terres nouvellement labourées. Beaucoup de Bergeronnettes passent l'hiver en France et cherchent un refuge au sein des grandes villes , sous les berges des quais.

Leur chant, qui ressemble assez à celui du Proyer, n'a qu'une phrase de deux ou trois notes; mais le timbre de leur voix est doux et sympathique et fait plaisir à entendre. Leur chair, quoique beaucoup moins fine que celle de leurs voisins les Pieds-noirs, est préférable à leur chant.

Les Bergeronnettes nichent par terre, sous les cavernes des mottes, dans les arbres creux, dans les fissures des murailles des quais, des ponts, des digues. M. Crespon de Nismes raconte que dans l'année 1837 une Bergeronnette jaune fit son nid entre les chapiteaux des colonnes des bains d'Auguste. Le nid de la Bergeronnette est très-artistement travaillé, et aucune espèce ne dépense plus de crin pour la confection de ses matelas. Le Coucou prend souvent dans cette espèce des nourrices pour ses rejetons.

Les Bergeronnettes muent deux fois chaque année, au printemps et à l'automne, et après la seconde mue il devient très-difficile de distinguer les mâles des femelles. La contexture des ailes offre dans les espèces de ce genre une particularité fort remarquable: les grandes couvertures couvrent presque entièrement les rémiges.

On connaît quatre espèces de Bergeronnettes en France, dont trois fort communes et l'autre rare.

LA BERGERONNETTE GRISE. L'espèce la plus commune. Toute la partie supérieure du corps, gorge, poitrine, calotte, teinte de noir profond; le dos gris ardoisé comme les flancs; l'abdomen et les rectrices externes d'un blanc pur; un bandeau de couleur blanche à travers le front et les joues. Le noir de la gorge et du poitrail disparaît à la mue d'automne. J'ai grand'peur que la Bergeronnette lugubre de Temmynek qui, au dire de cet auteur, se marie volontiers avec la Bergeronnette grise quand elle ne trouve pas à s'établir dans sa propre famille, ne soit une Bergeronnette grise en costume d'amour, ce qui expliquerait sans peine la singularité de l'alliance morgantique qui intrigue notre savant.

LA BERGERONNETTE JAUNE. Même taille que la précédente ; un peu plus amie des eaux et des digues de moulins. C'est celle-là qui se promène le plus fréquemment sur les herbes flottantes des rivières. Poitrail, abdomen et tectrices inférieures de la queue d'une brillante couleur jaune dans la tenue d'amour, avec une magnifique plaque noire sur la gorge, dos cendré. La plaque noire de la gorge disparaît avec la mue d'automne, et le brillant de la couleur jaune s'éteint.

LA BERGERONNETTE PRINTANIÈRE. Nom absurde et inacceptable, attendu que cette espèce n'est pas plus printanière qu'une autre, et que ce qualificatif de printanière ne la qualifie aucunement. Il eût été plus simple de continuer pour elle la séparation introduite dans le genre par la diversité des couleurs et de l'appeler la Bergeronnette verte, puisqu'elle a tout le dessus du corps ou le manteau vert olive. Robe jaune, rectrices externes blanches. Taille un peu inférieure à celle des espèces précédentes.

LA BERGERONNETTE FLAVÉOLE. Espèce dont on a attribué la récente découverte au naturaliste anglais Gould, mais que je crois fermement être la même que la précédente, avec laquelle on l'avait très-sagement confondue jusqu'à ce jour. La Flavéole m'a tout l'air d'être à la Printanière ce que la Lugubre est à la Grise.

Famille des Jaseuses. Dix espèces.

Le seul nom qui convienne à cette famille, mais que personne n'a encore songé à lui donner, est celui de *Croasseuse des roseaux*; attendu qu'elle vit dans les jonchaies des tourbières, des étangs, des rivières, des fossés des places fortes, et non ailleurs, et que la plupart des individus qui la composent ont plutôt l'air d'avoir étudié la musique vocale à l'école des gre-

nouilles qu'à celle des Fauvettes. Les savants en ont fait une des deux sections de la famille des Fauvettes et ils l'ont appelée la section des *Riveraines*. On sait les raisons qui m'empêchent d'adopter cette division irrationnelle. J'ai dit et je répète, qu'il était impossible qu'il y eût parenté de premier degré entre deux familles dont l'une avait fourni à l'art musical ses plus illustres interprètes, dont l'autre avait déshonoré cet art par une imitation servile des procédés phonétiques de l'ordre des Batraciens; dont l'une adorait les fruits mous, et l'autre les méprisait. Je ne crains pas d'ajouter que je n'ai apporté qu'un intérêt très-faible à l'étude détaillée des mœurs de cette tribu, et que j'entends ne consacrer au narré de ses faits et gestes qu'un nombre de lignes très-restreint.

Donc ces Fauvettes riveraines, jaseuses, croasseuses, grenouillardes, comme on les appelle, sont des espèces voyageuses qui s'établissent au printemps dans les jonchaies de nos eaux stagnantes où elles passent une partie de la belle saison et d'où elles partent vers la mi-septembre. Elles y vivent d'insectes ailés et de cousins, de libellules et de petits scarabées, qu'elles ne ramassent pas par terre, qu'elles ne happent pas non plus au vol, mais qu'elles cueillent réellement sur les feuilles et sur les tiges des roseaux et des arbustes qu'elles escaladent légèrement à la façon des Grimpeurs. Le fond de leur uniforme, qui est à peu près le même pour toutes les espèces, est une nuance indécise entre le jaunâtre, le brunâtre et l'olivâtre. Leur taille varie depuis celle de la plus grosse Alouette jusqu'à celle du Roitelet. Un embonpoint sortable n'est jamais le fruit de leur peine. Leur dur et rauque larynx leur a valu en Lorraine le doux nom de *Tirrllibarrrace...* et sur les rives de l'Essonne près Paris celui de *Tirr...arrache...* que l'usage dans l'une et l'autre province a fait appliquer à la tribu entière. Mais les pauvres riveraines, si mal dotées de la nature sous tant de rapports, n'en possèdent pas moins comme architectes des droits éternels et certains à l'admiration des mortels. Les nids de toutes les Fauvettes de roseaux sont généralement des œuvres d'art auxquelles la critique la plus méticuleuse trouverait difficilement à

reprendre. Il y en a un, celui de la Cisticole, qui est bâti en forme de bourse dans l'intérieur d'une touffe de carex, et qui, par l'admirable exigüité de ses proportions et la délicatesse du tissage, rappelle les merveilleux travaux du Colibri et de l'Oiseau-mouche. Le nid ordinaire des autres espèces est construit sur le modèle de celui du Lorient et pourrait motiver les mêmes admirations que ce dernier chef-d'œuvre. C'est une corbeille élégante et profonde, tissée des plus précieuses matières avec une adresse de fée et solidement attachée par des amarres de liane à trois ou quatre tiges de roseaux que l'architecte a engagées dans la muraille extérieure de l'ouvrage en laes d'herbes. Ces quatre tiges flexibles s'affolent à la moindre prise et se courbent parfois sous la tempête jusqu'à baiser de l'extrémité de leur flèche le miroir mobile de l'onde. Alors le frêle édifice est entraîné par son adhérence à suivre les oscillations de ses supports. Mais le canot le mieux trempé ne supporte pas avec plus de fermeté les assauts de la mer ; et le léger berceau se relève et reprend son assiette sans avoir subi d'avaries, tant la couveuse qui a le pied marin est habile à maintenir ses œufs ou ses petits sous la douce pression de son corps.

On me demande pourquoi je fais preuve de dispositions si malveillantes à l'égard de pauvres espèces plus dignes de pitié que de blâme et qui construisent de si jolis nids. C'est que ces pauvres espèces, hélas ! indépendamment de l'effroyable tintamarre dont elles écorchent tout le long du jour les oreilles du pêcheur, symbolisent des êtres humains d'une société peu agréable et dont tous mes semblables ont eu beaucoup à souffrir... Et d'abord ces femmes charmantes, douces épouses, bonnes mères, riches de tous les moyens de plaire et remplies de goût pour habiller leurs enfants et leurs meubles, mais qui, dédaigneuses des succès de cette sphère intime, aspirent à briller dans le monde comme chanteuses ou comme poètes, et alligent trop souvent le cœur de leurs amis par leurs rimes risquées et leurs notes douteuses... Et encore ces nobles travailleurs, fils de leurs œuvres, qui, pour avoir conquis le premier rang dans un art tout manuel, se laissent trop aisément aller à croire que leur destin les appelle à

régenter les autres, et se montrent trop avides des succès de tribune. Les dernières espèces du genre symbolisent ces affreux bourgeois de Paris et d'ailleurs, ex-directeurs de funambules, ou marchands de vulnéraire suisse en retraite, qui, pour avoir gagné un million ou deux à de sales métiers, s'imaginent s'être dégrassés de leur roture intellectuelle comme on se dégrassait de l'autre, avec quelques écus; se disent gens de lettres, et se croient autorisés à vous raconter les mystères de leur sottise existence.

Que tous ceux qui comme moi ont gémi et souffert des déplorables prétentions de ces trois classes, me pardonnent mes antipathies à l'endroit des Fauvettes croasseuses.

Les auteurs ne s'accordent pas sur le nombre des espèces riveraines qui peuplent toutes les jonchaies de la France, depuis celles de la citadelle de Lille jusqu'à celles des étangs maritimes du Midi. Temmynek n'en compte que cinq ou six; d'autres vont jusqu'à douze. Ils les appellent des noms qui suivent : Rousse-rolle (la plus grosse du genre, le véritable Tire-Arrâche de la vallée d'Essonne, celle que Temmynek avait métamorphosée en Merle, malgré son horreur pour les cerises), Bouscarle, Verderolle, Effarvate, Locustelle, Phragmite, Cisticole, à moustaches, etc. Il y en a qu'ils appellent l'Aquatique, la Riveraine, la Fauvette des saules, comme si toutes n'étaient pas aquatiques, riveraines et amies des saules. Le moyen de les reconnaître à des définitions aussi claires que celles-là. Mettons qu'elles soient une dizaine, pour leur faire bonne mesure, et puis n'en parlons plus.

Famille des Pouillots. Cinq espèces.

Les Pouillots sont de tous petits oiseaux, qui vivent, comme la précédente tribu, des insectes des feuilles et des tiges, mais qui s'éloignent un peu du milieu aquatique pour gagner la

forêt. Ils portent encore la livrée jaune des riveraines; mais ils diffèrent d'elles par trois ou quatre caractères remarquables. Leur voix est douce et flûtée; ils font des nids en boule qu'ils cachent dans des trous de taupes ou dans des tas de feuilles, comme le Rouge-gorge et le Rossignol; leurs ailes sont beaucoup plus longues et leur queue commence à *fourcher*. Les Pouillots virent aux Roitelets, qui virent aux Oiseaux-mouches. Ils ont conservé de leur parenté avec les Fauvettes riveraines un certain amour des marécages, qui fait que dans les forêts et sur les rives des plaines, on les rencontre toujours dans les lieux arrosés.

Je crois qu'il eût été facile, en le voulant un peu, de donner à cette charmante tribu lilliputienne un nom plus digne et plus convenable que celui qu'elle porte dans les livres. Je trouve que *Touïte*, par exemple, qui est le nom onomatopique sous lequel elle est connue en Lorraine, est plus propre, plus heureux et plus expressif que Pouillot. C'était bien le moins pourtant qu'on décorât d'un joli nom cette espèce si gracieuse, si svelte, si poétique et dont la douce voix accentuée de tristesse semble dire sa propre plainte. Car la carrière de la pauvrete est assaillie de bien des misères, Dieu lui ayant donné, ainsi qu'au Rouge-gorge, un grand cœur dans un petit corps. Elle se rue avec impétuosité sur la chouette au premier appel du pipeur, marche droit devant elle et tombe dans tous les pièges.

La Fauvette cisticole, qui est la plus petite de toutes les Fauvettes de roseaux et qui n'a pas la voix aussi rauque que ses sœurs, a bâti la première un nid clos de toutes parts et dans lequel on entre par une ouverture latérale. Ce système de bâtisse a été promptement adopté par la plupart des très-petits oiseaux de nos climats, qui ont parfaitement compris que la forme sphérique était la plus favorable à la conservation et à la répartition égale de la chaleur. Il est évident, que ces petits oiseaux, qui sont très-féconds, n'auraient jamais pu, à raison de l'exiguïté de leur corps, suffire à la dépense de calorique qu'exige l'incubation d'un grand nombre d'œufs, si la nature ne leur eût

révélé les moyens d'économiser leurs ressources. Ajoutons à cette considération importante que le nid sphérique a sur les autres l'avantage d'être complètement fermé aux attaques de la pluie, du regard et du bec des espèces ennemies. La Pie et le Moineau-franc, qui ont oublié d'être bêtes, n'auraient pas depuis si longtemps adopté cette forme, s'ils n'avaient constaté par expérience la puissance de réverbération calorifique du dôme, autrement dit de la voûte de four.

Règle générale : tous les très-petits oiseaux des climats froids et tempérés ont des habitations sphériques garnies de duvet à l'intérieur, et ils y pondent de petits œufs blancs tiquetés de points rouges, dont la quantité varie depuis la demi-douzaine jusqu'à la douzaine et demie. Le chiffre de la Touïte est de six à dix, celui de la Mésange à longue queue de seize à vingt.

La Touïte la plus commune est ce joli petit oiseau jaune, à voix flûtée, qu'on rencontre dans tous les jardins au printemps et à l'automne, où il grimpe et sautille de branche en branche à travers les lilas et les sureaux, qu'il épluche de leurs mouches, de leurs araignées et de leurs chenilles molles, se précipitant à l'occasion au-dessus de la pièce d'eau, qu'il rase comme une Hirondelle, pour happer un cousin ou un autre insecte minuscule. C'est l'espèce, je crois, qui a reçu dans les environs de Paris le nom de compteur d'écus, autre dénomination injurieuse. Elle cache si bien son nid dans les trous de taupes, dans les tas de mousses ou de feuilles sèches et sous les tapis de pervenche que je n'en ai jamais trouvé que deux dans toute ma vie, dont l'un au bois de Boulogne.

Cette espèce est le Pouillot proprement dit, qui mesure quatre pouces et demi dans sa plus grande longueur. Il y en a une autre un peu plus forte, que les savants ont appelée *Hippolaïs*, probablement parce qu'elle avait la poitrine plus jaune que la première. Je dis probablement, parce que l'abbé Chavée, qui est le plus savant polyglotte que je connaisse, et que j'ai consulté à l'égard de la signification de ce mot grec, m'a certifié qu'*hip-polaïs* voulait dire... cheval de je ne sais quoi et non pas poitrine jaune... Ce n'est pas une raison. L'*Hippolaïs*, qui mesure près

de cinq pouces et demi de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est dite aussi le Grand-Pouillot..

Vient ensuite le Pouillot-Siffleur, dont la taille reprend la dimension normale de la tribu, et qui se distingue du Pouillot commun par le fond noir de sa queue et de ses ailes. Puis le Véloce, qui est un peu plus petit que le Siffleur, et qui se platt surtout dans les bois de sapins. Enfin, le Natterer, qui est le plus exigü de tous les Pouillots, et qu'on ne rencontre en France que dans l'île de Corse et dans quelques localités du Midi. Le nom de Natterer n'est pas plus qualificatif de cette dernière espèce que celui d'Hippolaïs de l'autre. C'est tout simplement le nom du chasseur qui a fait voir à M. Temmynek ou à quelque autre baptiseur patenté, le premier individu du genre, et je ne songe pas sans une secrète envie que pareille chance heureuse aurait pu m'arriver.

Famille des Roitelets. Deux espèces

Après les émoucheurs des saules et des arbrisseaux, les émoucheurs de la forêt et des grands arbres; après les Pouillots, les Roitelets. Ceux-ci sont bien nommés, car ils portent couronné en tête, et le diminutif de roi convient parfaitement aux oiseaux qui sont les plus petits de l'Europe et les oiseaux-mouches, si l'on veut, de l'ancien continent. Cette famille, ou plutôt ce genre, contient deux espèces, dont la taille varie de trois pouces à trois pouces et demi. Il y a nombre de Colibris dont la queue seule dépasse cette dimension.

On a tort d'appeler de ce nom de roitelet l'autre tout petit oiseau couleur de bécasse qui niche sous les chaumes des toits et sous les hangards, puisqu'il ne porte aucun insigne de royauté. On dit bien, pour séparer les deux genres, Roitelet *couronné* et Roitelet *domestique*; mais à quoi bon baptiser du nom de roi un oiseau sans couronne? Les gamins de Lorraine appellent le couronné le *souci*, à raison de la couleur de sa huppe, et l'autre le *tritri*, à raison de son cri de passe habituel. Cette méthode est aussi simple que sensée.

Les Roitelets vivent des mouches, des chenilles rases et des larves d'insectes qui habitent les hautes régions des tiges. Ils sont natifs du Nord, et quoique très délicats en apparence, durs au froid; car ils n'arrivent dans nos contrées que vers la saison des brouillards, alors que la gelée sévit rudement déjà dans leur pays natal. Ils passent toute la belle saison dans les cimes feuillues des sapins des forêts norvégiennes. Ils y aiment, y nichent et y chantent, et comme ils chantent si doux que leur voix ne descend pas jusqu'à terre, comme ils sont si petits que l'œil ne les aperçoit pas dans leurs demeures aériennes, on a été fort longtemps à découvrir le mystère de leurs amours, même dans leur patrie. On a cru également que jamais ils ne nichaient en France, parce que jamais on ne les y avait vus dans la saison des nids; mais M. Florent-Prévost, qui a trouvé le nid du Roitelet sur un arbre vert du Jardin des Plantes, a forcé l'opinion publique de revenir de cette erreur. Les Roitelets nichent donc en France; seulement ils nichent trop haut pour que tout le monde les aperçoive, et n'ayant que faire à terre au temps de leurs amours, ils n'y descendent pas. Ils boivent à la rosée et mangent sur la feuille. Leur nourriture est assez molle d'ailleurs pour pouvoir se passer de l'auxiliaire du breuvage.

C'est donc vers l'époque des brouillards ou de la chute des feuilles que les Roitelets quittent les rivages de la Baltique pour prendre leurs quartiers d'hiver en France, en Italie, en Espagne; ils ne passent pas la mer. Ils se répandent alors dans tous nos bois et dans tous nos jardins publics par bandes peu nombreuses, composées de quatre ou cinq individus au plus, qui inspectent minutieusement chaque tête de lilas, chaque rosier, à la façon des Mésanges à longue queue, se montant sur les talons, se rapelant sans cesse et ne restant jamais une minute en repos. Leur confiance en l'homme est entière, et sa présence les intimide si peu, qu'ils se laissent mettre le gluau sur les ailes.

J'ai dit que la coiffure des oiseaux était l'indice certain des idées et des passions qui germent en dessous. La huppe du Roitelet, teinte d'une belle nuance orangé vif (souci), dénote donc un titre caractériel supérieur. à dominante d'enthousiasme.

La charmante petite créature a été douée en effet de tous les dons de l'intelligence, de l'esprit et du cœur. Son chant est une mélodie suave; son nid une merveille d'architecture; son courage est à l'avenant de celui du Rouge-gorge et de la Touïte. Le Roitelet couronné est un des oiseaux qui se ruent avec le plus d'impétuosité sur la Chouette, et il est superbe à voir dans cette lutte si prodigieusement inégale, l'œil ardent de colère et la huppe hérissée. Il est bien naturel que ce soient les plus petits et les plus faibles qui se révoltent le plus violemment partout contre la tyrannie, puisque c'est eux qui ont le plus à souffrir de la cruauté de l'oppression.

On ne peut pas apporter tant de qualités et de vertus dans un monde pervers sans les expier chèrement. Aussi le nom du Roitelet couronné figure-t-il parmi les premiers sur la liste des espèces victimes. L'exiguïté de sa taille ne l'a même pas sauvé de la glotonnerie des humains. De sa confiance extrême et de sa familiarité touchante l'homme abuse pour le prendre avec un gluau mis au bout d'un bâton, l'enfant pour le tuer avec la sarbacane. Le Pipeur a spéculé sur sa vaillance et sur sa haine de l'oiseau de nuit pour en faire d'énormes captures. On accuse la ville de Nuremberg, patrie de tant d'instruments barbares, d'être le plus fort marché de Roitelets de l'Europe.

Le nid du Roitelet est une toute petite sphère grise, pas plus grosse que le poing, faite avec de la soie de cocon de chenille, des aigrettes de chardons, du duvet, de la mousse, et qui est posée avec art sur le plat d'une branche de sapin, à des hauteurs inabordables. La ponte est de huit œufs. Le Roitelet peut s'élever et se garder en cage, mais il n'y chante pas et son éducation coûte des peines infinies.

On connaît en France deux espèces de Roitelets couronnés, lesquelles ont été très-longtemps confondues en une seule et qui ne diffèrent en effet l'une de l'autre que par de très-petits détails de coiffure. L'une s'appelle le Roitelet tout court, l'autre le Roitelet à triple bandeau, à raison de la répétition du bandeau noir qui orne sa couronne.

Genre Troglodyte. Espèce unique.

Après l'Émoucheur des hautes tiges et des arbres en bonne santé, vient l'Émoucheur du bois mort, des vieux murs, des arches de pont et du domicile de l'homme; après le Roitelet couronné, le Troglodyte.

D. Pourquoi ce nom de Troglodyte?

R. Parce qu'il y avait autrefois, au dire d'Hérodote ou d'un autre, sur les bords de la Mer Rouge ou ailleurs, un peuple de Sauvages ou de Babouins qui habitait dans des cavernes, comme les vigneronns de la Touraine, et auquel les Grecs avaient donné le nom de Troglodyte, qui signifie ami des retraites ténébreuses (*troglos*, trou). Alors les savants de France qui avaient à baptiser un charmant petit oiseau, familier de la maison de l'homme et qui aime à se fourrer dans les trous, lui attribuèrent naturellement le nom de la peuplade ci-dessus, lequel ils donnèrent en même temps à une très-grande espèce de singe.

On ne voit peut-être pas de prime abord en quoi la dénomination qui convient à un orang-outang peut convenir à un Roitelet, mais le mot Troglodyte est grec et le grec fait toujours bien dans une nomenclature. Et puis où en serait la Science, si elle était obligée de rendre compte de toutes ses raisons au commun des mortels?

J'ai déjà dit que les gamins de Lorraine, qui sont des nomenclateurs de l'école naturelle, appelaient le Roitelet domestique le *Tritri*, par onomatopée. N'allez pas croire que ces observateurs naïfs s'en soient tenus là et qu'ils n'aient pas été frappés comme les savants de la manie de furetage ténébreux qui caractérise cette espèce curieuse. Ils l'ont si bien remarquée, au contraire, qu'ils se sont crus obligés d'en faire au Tritri un second nom, qui a été *Mussot*. Mussot, comme qui dirait qui passe dans toutes les *musses* (musse, couloir de souris, *mus*). Malheureusement, mussot a le tort d'être français et non grec et de ne pas rappeler

le souvenir des singes de la mer Rouge. Je suis forcé de reconnaître ce double désavantage et j'opte pour Troglodyte.

Le Troglodyte n'est pas un simple Gobe-mouches comme le Roitelet. Il joint à cette fonction celle d'Échenilleur forcené. On a compté qu'un couple de Troglodytes apportait à sa famille cent cinquante-six chenilles dans une seule journée. Il est vrai que les couvées de cette espèce sont plantureuses comme celle de tous les petits oiseaux, l'Oiseau-mouche et le Colibri exceptés. L'habitude de ce petit oiseau est de fureter partout, d'entrer dans tous les noirs passages des murailles, des arbres morts et des chantiers de bois. Il y a beaucoup de la souris et du loir dans ses évolutions et dans ses manières d'aller et de venir, de paraître et de disparaître. Il est vif, inquiet, remuant, affairé et porte sa queue relevée à la façon des Coqs. L'inspection qu'il fait subir aux vieilles poutres, aux arches de pont et aux vieux murs a pour but de le mettre en rapport avec une foule de larves d'insectes et de moucheron qui se réfugient, à l'arrière-saison, dans les gerçures des écorces et dans les crevasses du ciment. A mesure que la rigueur du froid sévit, il quitte les forêts et les haies et se rapproche des fermes; il pénètre volontiers pendant l'hiver dans les appartements habités pour s'y emparer des moucheron et des mouches qui sont venus y chercher un asile. Sa familiarité est extrême et lui joue parfois de mauvais tours.

Le Troglodyte construit un nid en boule, à l'instar des Pouillots, des Roitelés et des petites Mésanges. Ce nid est fait de mousse verte à l'extérieur et garni de plumes en dedans. On le trouve souvent dans les ronces, les rosiers, les épines, les lierres des arbres et des murailles, les troncs mousseux des chênes, mais plus généralement encore dans les solives percées des hangars, les toits de chaume, les trous de murs, les dessous de tuiles, les piles de fagots. Le premier système de bâtisse trahit la parenté de l'architecte avec les Roitelets, le second sa parenté avec les Grimpereaux, pourquoi nous l'avons fait siéger entre les deux. Le nombre de ses œufs varie de six à douze.

Le petit Roitelet pris au nid s'élève facilement à la pâtée de cœur de bœuf, mélangé de farine de chènevis, qui est

le fond de la nourriture des trois quarts des insectivores prisonniers. J'ai vu, en la présente année 1854, un couple de Troglodytes capturés au bois de Meudon en avril, au moment où ils travaillaient à leur nid, reprendre dans la prison leur œuvre interrompue, et puis couvrir et amener à bien une superbe famille. J'ai reconnu là que le mâle de cette espèce était un petit tyran domestique, attentif à nourrir sa femelle pendant l'incubation, mais la rappelant énergiquement à ses devoirs de maternité et la renvoyant vivement à ses œufs aussitôt qu'elle se permettait de les quitter pour prendre l'air. Dans la cage voisine de ces Roitelets, grandissait une nichée de jeunes Fauvettes à tête noire, prises dans le même bois avec leur père, et que celui-ci s'était bravement chargé de nourrir et d'élever à lui tout seul en l'absence de leur mère, ce dont il vint heureusement à bout. Quand je vous dis que tous les oiseaux chantants ne voudraient pas d'autre domicile que celui de l'homme pour abriter leurs amours, s'ils pouvaient compter sur la loyauté des pères et sur l'amitié des enfants. On ne peut pas être un grand artiste et garder son talent pour soi et ne pas être jaloux des applaudissements de la femme. J'ai parlé tout à l'heure de la familiarité extrême du Troglodyte. L'un d'eux fit une fois son nid dans le chapeau d'un de ces mannequins de paille qu'on place dans les jardins pour épouvanter les moineaux.

Le Troglodyte a des raisons pour vouloir qu'on l'écoute. C'est le plus magnifique gosier de toute la tribu des insectivores, et il n'a qu'un petit nombre de rivaux à redouter parmi les plus illustres maîtres de l'ordre tout entier des chanteurs. Son chant, sans être aussi varié que celui du Rouge-gorge, en a les notes limpides et le timbre cristallin. Il exprime presque aussi éloquemment que celui de l'Alouette le délire de l'amour heureux. Dieu a dû dépenser beaucoup d'art pour construire le larynx du Roitelet domestique et pour armer une aussi frêle machine de moyens d'action si puissants. Le Troglodyte est comme le Rouge-gorge, le Traîne-buisson, l'Hirondelle, un oiseau du bon Dieu, un hôte de la cabane du pauvre. Il chante pendant l'hiver.

Ce tenor de si grand talent et de si courte taille (3 pouces 9 lignes), n'a pas été moins richement partagé du côté du cœur que du côté de la voix. C'est encore un brave des braves ; quelque chose comme une seconde édition, une édition diamant, ou un *alter ego* du Rouge-gorge. Il fait beau les voir attaquer le hibou à eux deux. Le Roitelet, qui est un lion dans la bataille, n'y va pas par quatre chemins. Aussitôt qu'il entend le cri de l'espèce maudite, il perce droit dans la loge du pipeur, pour lui crever les yeux, et il éprouve un désappointement bien amer de rencontrer un homme là où il espérait un ennemi. Je présume, du reste, que la réputation de bravoure du Roitelet était solidement établie dans le monde dès la plus haute antiquité, puisque l'histoire romaine constate l'analogie qui fut entre lui et Jules César. « La veille du jour où ce dernier reçut ses vingt-deux coups de poignard dans le sénat, dit-elle, un Roitelet fut écharpé de la même façon sur la place publique par une vingtaine d'autres petites bêtes, et cet événement qui semblait un triste présage pour le nouveau *roi*, impressionna vivement les amis du grand homme et les fit se douter de l'affaire qui se machinait. » Brave comme César, voilà ce que l'histoire romaine témoigne du Roitelet. Après cela rien ne prouve que le nom même de *Regulus*, nom latin du Roitelet, ait jamais eu en cette langue la même acception de diminutif que dans la nôtre, et n'ait pas été donné à l'espèce en considération de son courage héroïque et de ses rapports caractériels avec l'illustre prisonnier de Carthage. Cette étymologie serait nouvelle ; je l'offre pour ce qu'elle vaut. Du reste, la légende du Roitelet domestique est pleine de semblables comparaisons entre lui et de très-hauts personnages, voire des têtes couronnées. Je m'étonne même que l'histoire grecque n'ait pas trouvé quelque part matière à rapprochement entre le héros emplumé et Alexandre le Grand, qui était petit de corps (*corpore parvus*), ainsi que Jules César et Napoléon ; et je me trompe fort, si le nom de Roi Bertaut ou de Robertot que le Roitelet porte dans toutes les contrées de l'Ouest, n'a pas encore quelque origine royale.

Le Troglodyte possède trop de qualités du Rouge-gorge pour

n'avoir pas aussi quelques-uns de ses défauts. Il est trop grand artiste pour n'être pas jaloux ; il chante trop bien pour n'aimer pas à chanter seul ; il est trop brave pour n'être pas quelque peu ferrailleur et bretteur. Il est donc un fléau pour ceux de son espèce, qu'il provoque en combat singulier, en cage comme en liberté, et qu'il tue quelquefois. Mais le plus grand de tous les malheurs du Troglodyte est dans l'exiguité de sa taille. Il est trop petit pour n'être pas essentiellement rageur et très-porté à s'exagérer ses moyens en toutes choses. L'histoire rapporte qu'un Troglodyte paria un jour de voler plus haut que l'aigle, et qu'il gagna son pari par un stratagème ingénieux. Pour voler plus haut que l'aigle, il ne s'agissait que de lui grimper sur le dos et de s'y installer sans que l'autre s'en aperçût ; le Roitelet eut cette adresse, et quand l'oiseau de Jupiter arrivant dans la nue et cherchant partout du regard son adversaire, eut exprimé son étonnement de ne pas l'apercevoir, le petit Poucet sortant tout à coup la tête de la fourrure de l'Ogre, lui entonna dans les oreilles un chant de victoire qui dut le surprendre bien plus encore... Le Roitelet s'était servi, pour monter plus haut que l'aigle, du procédé qu'employa depuis mademoiselle d'Angeville pour monter plus haut que le Mont-Blanc, dans cette ascension audacieuse qui immortalisa son nom. Comme la tricherie au jeu n'est pas dans les habitudes des braves, il m'est difficile d'admettre l'authenticité absolue du récit qui précède ; cependant j'ai voulu le reproduire pour prouver que l'opinion de tous les observateurs sérieux était fixée depuis des siècles sur les tendances caractérielles du Troglodyte, et que tous ces observateurs étaient d'accord avec moi pour faire de cette espèce intéressante le portrait vivant d'une foule d'artistes grands d'esprit, mais petits de corps et fortement titrés en Cabaliste.

Le Troglodyte ne marche la queue si haute, ne fait tant de poussière et de bruit en marchant, ne crie aux gens *gare que je passe*, ne demande à faire à chaque instant ses preuves, n'est si désagréable pour sa société, en un mot, que parce qu'il a toujours peur qu'on ne mesure son mérite à sa taille. Or, cette peur est la torture de tous les petits hommes forts, artistes ou guer-

riers. La crainte perpétuelle d'être refusés au concours pour défaut de taille et la connaissance qu'ils ont des sympathies des masses, généralement acquises aux hommes gros, sont deux tisons toujours ardents qui maintiennent leur cervelle dans un état d'ébullition permanente; laquelle température pousse à forcer le verbe, à apostropher l'ennemi et à tenter des œuvres titaniques. Mon cœur sensible compatit aux souffrances de ces natures orageuses et insociables et excuse leurs emportements. Est-ce leur faute, à elles, si le fourreau qu'on leur a distribué, en naissant, s'est trouvé trop petit pour sa lame, et l'humanité n'a-t-elle pas plus à bénéficier qu'à pâtir de leurs ambitions? Peut-être que M. Ingres et Alexandre le Grand n'auraient pas entrepris les grandes choses qu'ils ont faites, s'ils avaient eu seulement un ou deux pieds de plus!

Famille des Grimpereaux. Deux espèces.

Avant de spécifier les caractères de parenté qui sont entre les Troglodytes et les Grimpereaux, il importe de signaler une modification curviligne du bec qui commence à se manifester dans la série des Insectivores, à partir des Pouillots, pour se continuer jusqu'à ses dernières limites. Cette tendance à la forme de l'arc et de l'âlène est déjà visible chez les Roitelets couronnés, chez lesquels le bec s'arrondit, s'effile et s'incurve légèrement. L'âlène se dessine plus franchement encore chez le Troglodyte dont le bec est plus long et plus arqué que celui du Roitelet; elle est complètement marquée chez les Grimpereaux qui touchent aux Colibris. La longueur et la gracilité des mandibules qui sont des causes de faiblesse dans l'instrument de préhension, annoncent que la proie devient de plus en plus molle et qu'elle se loge dans des retraites de plus en plus profondes. Tout à l'heure il faudra des langues aussi longues que la trompe du sphinx pour pouvoir pomper l'insecte au fond du calice des fleurs.

Le Troglodyte est l'insectivore des vieux murs, du bois mort, qui circule comme la souris à travers les fagots. La famille des Grimpereaux de France renferme deux espèces dont l'une cherche exclusivement sa vie dans les gerçures des vieilles écorces des arbres et l'autre dans les fissures des rochers. La première de ces espèces est dite le Grimpereau tout court ou le Grimpereau familier; la seconde, l'Échelette ou le Grimpereau de muraille.

Le Grimpereau familier est un tout petit oiseau de la taille et de la couleur du Roitelet domestique, très-connu dans toutes nos forêts et dans nos jardins publics, qui niche dans les trous des marronniers des Tuileries, du Luxembourg et du Jardin des Plantes, qui circule rapidement autour de tous les troncs d'arbres et s'y promène dans tous les sens, insinuant son bec effilé dans les fentes des écorces pour y appréhender les mouches, les punaises, les cocons et les larves de petits papillons qui s'y cachent. Il diffère essentiellement des Grimpeurs jugipèdes; d'abord en ce que ses pieds sont conformés comme ceux des Fauvettes, trois doigts devant, l'autre à l'arrière; ensuite, en ce qu'il peut descendre aussi bien que monter le long des arbres, tandis que la descente est interdite aux Piverts; enfin, en ce que la faiblesse de son bec ne lui permet pas de creuser le bois comme ceux-ci, et de frapper assez fort à la porte des insectes lignivores pour les forcer de sortir. Le Grimpereau a, du reste, la queue étagée des Piverts, et les plus longues de ses rectrices, les médianes, sont assez résistantes pour lui offrir un point d'appui dans ses ascensions. Le Grimpereau, qui est très-causeur en tout temps, mais surtout au printemps, accompagne chacun de ses mouvements d'une petite note aiguë, flûtée et quasi-douloureuse, assez semblable à celle du Pouillot et qui se métamorphose facilement en chant d'amour par la répétition.

LE GRIMPEREAU DE MURAILLE. Ainsi nommé par Buffon, est le même que le *Pichion* de Vieillot et le *Tichodrome Echelette* de Temminck. Le nom le plus joli et le plus savant que cette charmante espèce ait reçu est celui qui lui est venu des gardeurs de

chèvres du Jura et des Alpes françaises, qui l'appellent le Papillon des rochers. Nom savant, s'il en fut, en même temps que pittoresque, car il indique d'abord que l'oiseau a l'habitude de faire des stations dans l'air, à l'instar des papillons qui pompent le suc des fleurs en se soutenant immobiles sur leurs ailes; et ensuite que le Grimpereau de muraille est précisément par ce côté-là le plus proche parent de l'Oiseau-mouche, famille difficile à classer. Le *Parpaillon* des rives du Gardou et de la Durance, qui doit être la prononciation provençale de l'italien *Farfalone*, dérive évidemment de la même analogie.

Le Papillon des rochers peut compter parmi les plus rares et les plus belles espèces de France. Il est à peu près inconnu dans quatre-vingts de nos départements et très peu connu dans le reste. Ses patries sont les grandes roches des Alpes, du Jura et des Pyrénées, et aussi les falaises de la mer du Midi. Il est plus commun au delà qu'en deçà de nos frontières du Piémont et de la Savoie.

La taille de ce Grimpereau est celle de l'Alouette; ses longues ailes, son bec effilé et la délicatesse recherchée des nuances de son plumage en font un moule d'une élégance et d'une distinction sans pareilles. Ces nuances délicates sont le cendré clair, le gris perle et le rose vif; mais le rose et le cendré des pastels de Latour ou de Maréchal. Le rose couvre les scapulaires et tout le dessus des ailes, c'est-à-dire la partie la plus apparente du manteau, puisque la principale évolution de l'oiseau est l'ascension verticale contre une paroi de roche, évolution pendant laquelle il ne peut être vu que de dos. Le cendré clair plus ou moins tendre, plus ou moins accusé, prend le reste du costume, virant graduellement au noir mat, à mesure qu'il approche des bordures et gagnant insensiblement la gorge, la calotte, les pennes extérieures de la queue et des ailes pour faire à tout le système une sombre encadrure d'un effet merveilleux. D'autres enjolivements de détail viennent compléter l'harmonie de ces accords de teintes, lorsque l'oiseau joue son grand jeu et déploie toutes ses voiles; lorsqu'il est obligé, par exemple, de mouiller sur ses ailes, pour inspecter quelque imperceptible fissure du

mur trop poli de l'abîme où ses ongles n'auraient pas prise. Alors une foule de petits miroirs blanc et or, qui gisaient ensevelis jusque-là sous les plis des rêmigés, s'en détachent tout à coup pour scintiller, papillonner, miroiter aux regards; pour essayer, en un mot, d'imiter d'aussi près que possible les façons des modèles de l'art, le Sphinx et l'Oiseau-mouche.

Le Papillon des roches, qui n'aime pas à poser son pied ailleurs que sur la pierre, reste confiné dans ses districts montagneux des Alpes pendant toute la belle saison. Mais quand arrive la saison des voyages, il choisit volontiers pour étapes les grandes villes célèbres par la beauté de leurs édifices publics et surtout par leurs cathédrales. C'est ainsi qu'il visite chaque année et toujours avec un nouveau plaisir le pont du Gard, les arènes d'Arles et de Nîmes, la Tour Magne de cette dernière cité et toutes les églises du Midi. L'auteur de l'*Ornithologie du Gard* a même tort d'affirmer que jamais il ne se montre dans le Nord; car je l'y ai rencontré plusieurs fois pour mon compte; une fois dans une visite à la jolie église de Notre-Dame de Lépine, en Champagne, une autre fois sous les arches du Pont du Diable (Moselle), et je sais positivement que l'espèce se laisse voir de temps à autre sur les cathédrales de Dijon, de Strasbourg, de Metz, de Reims, de Bourges, etc. Enfin M. Jules Delon de Soizy, ornithologiste passionné et savant, à qui je dois une foule de communications intéressantes, m'a fait voir dans sa charmante collection d'espèces européennes un Grimpereau de muraille tué dans la grande carrière de Montmartre. Le Papillon des rochers niche naturellement dans une fissure de roc; il doit pondre des œufs blancs vernis. Son chant n'est pas un chant, mais une simple répétition plus ou moins accentuée de la même note.

Ici est la place où s'emmanche dans la classification universelle l'innombrable et brillante tribu des Oiseaux-mouches et des Colibris, qui sont les insectivores des fleurs. Vieillot et les autres ont eu tort de désigner ces espèces illustres sous le titre générique de *Mellivores* ou de *Mellisuges*, mangeurs ou succeurs de miel; attendu que les Oiseaux-mouches boivent bien, en effet,

le miel des fleurs. mais ne méprisent aucunement les insectes ailés qu'attire la douce liqueur au fond des nectaires parfumés. Il est certain qu'on n'a jamais ouvert un estomac de Colibri ou d'Oiseau-mouche sans y trouver des tas d'insectes nageant dans le sirop. La tribu des Oiseaux-mouches confine à celle des Sucriers et des Souï-mangas de l'ancien continent, qui confinent à leur tour aux Huppes et aux Guépriers d'Europe et qui nous ramènent chez nous de notre courte excursion à travers la zone embrasée... où les corps n'ont point d'ombre, ni la floraison de repos, où le plumage de l'oiseau semble fondre aux rayons ardents du soleil pour cristalliser en pierreries. J'ai dit que les Oiseaux-mouches étaient à la fois les plus riches, les plus braves et les plus fins voiliers de l'air et que rien ne leur manquait sinon la voix pour toucher l'idéal.

Genre Huppe. Espèce unique.

Des centaines, un millier d'espèces peut-être, séparent le Grimpeur de muraille de la Huppe, et cependant il est facile de saisir encore les caractères de parenté qui relient ces deux genres. Le bec est grêle, triangulaire, arqué et plus long que la tête chez l'un comme chez l'autre. Les pieds sont également courts; le doigt du milieu est soudé à la base avec le doigt externe. La Huppe niche quelquefois, comme le papillon de rocher, dans les trous des vieux murs; là s'arrêtent les similitudes et commencent les différences. La Huppe vit à terre des petits scarabées qu'elle cherche dans les laissées du bétail et aussi des fourmis; elle perche et elle ne grimpe plus, et elle niche plus souvent dans les cavités des arbres ou dans celles des murailles que dans les fissures de rocher. Les Grimpeurs sont des oiseaux familiers, sinon braves; la Huppe est le plus timide et le plus poltron de tous les oiseaux de la terre. Elle s'évanouit et tombe de frayeur à la vue de l'oiseau de proie.

Huppe, Puput, Coq puant, Coq de bois, sont les principaux noms sous lesquels cet oiseau est connu en France. Le premier

lui vient d'une huppe superbe de vingt-six plumes rousses, bordées de noir, disposées sur deux rangs; huppe *fuyante*, bien entendu, huppe de peureux. Les noms de Puput et de Coq puant, ont été attribués à l'oiseau, non pas, comme on l'a dit, à raison du genre de mortier fétide dont il confectionnerait son nid, mais bien parce que ce nid, qui est une cavité profonde peu propice au curage, se trouve habituellement défendu par un re-tranchement d'immondices qui en rend l'abord peu facile. Ces immondices proviennent des déjections de la jeune famille que les pères et mères n'ont pas soin d'emporter au dehors comme font d'autres parents plus soigneux. Le nom de Coq de bois dérive de la huppe qui n'a pourtant rien de commun, passionnellement parlant, avec la crête de chair de l'emblème du gladiateur. Mais où sont les nomenclateurs qui savent distinguer à la disposition d'une parure de chef, la dominante caractérielle d'une espèce emplumée ?

La Huppe est un oiseau d'assez belle prestance, quand la frayeur ne paralyse pas ses moyens. Elle marche avec assez de majesté dans les prés et dans les sillons des champs, redressant de temps à autre sa crête. Sa taille est celle de la Litorne ou de la Tourterelle. Elle acquiert au temps du passage, vers le commencement de septembre, un état d'embonpoint qui en ferait un rôti délicieux, si sa chair n'exhalait pas trop souvent le parfum musqué de la fourmi. Il n'en reste pas un seul couple en France pendant l'hiver. Elle traverse la mer et passe dans l'intérieur du continent d'Afrique la majeure partie de la saison.

Cet oiseau n'a pas de chant. Seulement au printemps, le mâle fait entendre une note assez semblable à celle du roucoulement du Ramier, note qu'il répète plusieurs fois de suite, en relevant amoureusement les belles plumes de sa huppe et en ramenant son bec sur sa poitrine. Son cri de passe rappelle au contraire le sifflement aigu du Gros-bec. L'espèce est solitaire et silencieuse et fait tout ce qu'elle peut pour n'être ni remarquée ni entendue de personne.

La Huppe est le parfait emblème du parti des trembleurs et des immobilistes, braves gens qui relèvent fièrement la tête, et

parlent volontiers de couper celle de l'hydre de l'anarchie quand le pays est calme, mais qui rentrent énergiquement dans leur cave pour peu que l'horizon politique se couvre de nuages; gens honnêtes, gens modérés, mais ennemis des réformes et qui aiment mieux continuer à croupir dans le sein de l'ordure civilisée où leurs pères ont vécu, que de faire un pas en avant dans la voie du progrès.

Genre Guèpier. Deux espèces.

Le genre Guèpier et le genre Martin-pêcheur forment dans les nomenclatures habituelles une famille ou même un ordre dit l'ordre des Alcyons. Bien qu'au point de vue de la classification basée sur la conformité du mode de nourriture, la parenté de ces deux genres paraisse difficile à établir, cependant cette parenté-là, il faut bien en convenir, est un fait qui s'impose aux regards même avant de se discuter.

Le Guèpier est un voilier rapide, pourvu de longues ailes aiguës et d'une queue à filets comme le Paille en queue du Tropicque; il se joue dans les hautes régions de l'atmosphère avec la grâce et la légèreté de l'Hirondelle dont il a les allures et le vol capricieux; le Martin-pêcheur a l'aile ronde et la queue courte de l'oiseau plongeur; il rase la surface de l'eau et ne s'élève jamais jusqu'à la cime des arbres qui bordent le rivage. Le Guèpier vit de guêpes et d'insectes ailés ainsi que son nom l'indique; le Martin-pêcheur de poissons et d'insectes aquatiques. Le premier a le bec arqué du Colibri; le second, le bec droit et pointu du Pivert. Celui-là est un oiseau de passage comme tous les insectivores, et qui ne fréquente que les seules contrées du Midi; le Martin-pêcheur est presque sédentaire et se rencontre sur tous les cours d'eau de la France. Et pourtant la nomenclature officielle a eu mille fois raison de réunir ces deux genres dans la même famille, et j'irai plus loin qu'elle en y faisant entrer de force un troisième moule, le Torchepect ou la Sitelle,

qui est un Grimpeur ambigu entre l'ordre des Sédipèdes et celui des Jugipèdes.

Mais quelle est donc alors cette puissance mystérieuse qui force la main à la science et lui fait une loi d'incorporer dans le même groupe des groupes en apparence si distincts ?

Ouvrez le fameux traité de la *Théorie des Ressemblances*, ouvrage neuf et hardi, mais non autorisé par la Sacrée Congrégation de l'Index, vous y trouverez cette question résolue ainsi que beaucoup d'autres. L'auteur de ce traité si remarquable à tant de titres est ce riche seigneur portugais si ami des oiseaux qui fait reconduire chez eux dans son propre équipage les jeunes Martins-pêcheurs enlevés par des mains barbares à la tendresse maternelle ; le même qui, voyant le triste usage que les civilisés faisaient de leur intelligence, a maudit ce funeste don de la nature en termes si éloquents et si amers. La *Théorie des Ressemblances* nous révèle la loi mystérieuse qui force ici la science à marcher dans le droit chemin de la classification. En tout et partout le semblable doit produire son semblable, y est-il démontré. Or le Guépier, le Martin-pêcheur et la Sîtelle, si divers d'appétits, d'habitudes et de mœurs, se ressemblent par un point, la couleur du manteau, qui est l'aigue-marine émaillée de roux orangé. Et cette seule parenté de couleur a suffi pour entraîner la parenté d'une foule de caractères importants dont l'identité singulière a frappé tous les yeux. La couleur aigue-marine exige, à ce qu'il paraît, des pieds nus, des pieds courts où le doigt médian ne fasse qu'un avec le doigt interne jusqu'à la première articulation et soit soudé avec le pouce jusqu'à la seconde. Le Guépier et le Martin-pêcheur sont parents du côté de cette conformation anormale des membres inférieurs. L'aigue-marine exige encore que les oiseaux qui s'en parent creusent de profonds terriers dans les berges des rivières et rétrécissent l'entrée de leurs domiciles... En conséquence, le Guépier se perce dans les escarpements des cours d'eau un immense boyau de cinq à six pieds de long qu'il étrangle à la gorge ; son bec fermé lui sert de pic pour ouvrir sa tranchée, et ses pieds de râtaux pour ramener la terre au dehors. Le Martin-pêcheur, moins expert

en ce travail de mine, s'empare tout simplement d'un trou de rat d'eau prenant jour sous quelque racine de saule et dont il maçonne l'entrée par de la terre battue. Enfin la Sitelle, qui est un Grimpeur vivant d'insectes perce-bois, la Sitelle, qui adore le suif et la noisette, genre d'alimentation complètement répulsif au Guépier et au Martin-pêcheur, la Sitelle, en un mot, qui n'a rien de commun avec ces deux espèces qu'une vague similitude de goût pour les robes à fond roux et les manteaux bleuâtres, la Sitelle fait des trous d'arbres taillés à l'emporte-pièce par le pivert ce que le Martin-pêcheur fait des trous de rat d'eau ou d'écrevisse; elle s'en empare et s'y installe, ayant bien soin, avant d'y pondre, d'en rétrécir l'orifice par une porte en ciment, vrai ciment d'argile et de salive, solide et persistant comme celui de l'Hirondelle. Et comment s'étonner que la puissance invincible et fatale de l'homochromie dans la mise (similitude de couleur du manteau) se manifeste chez des espèces de la même série dans un *ordre* quelconque, quand on la voit tous les jours franchir la distance qui sépare les *règues*, pour rallier caractériellement les espèces les plus éloignées l'une de l'autre dans l'échelle de l'animalité...; attribuant invariablement à telle ou telle moucheture, à telle ou telle zébrure, une dominante fixe; imposant, par exemple, à la Truite la glotonnerie féroce de la Panthère ou à la Guêpe les appétits sanguinaires du Tigre... parce quelles sont marquées de même! Tant il y a qu'il ne fallait pas moins que ces singuliers rapports de conformation de pieds et de nidification entre les trois espèces hétéroclites ci-dessus pour guider l'analogiste dans le classement régulier d'icelles. Car il ne suffit pas à l'analogiste comme au savant vulgaire pour apparenter deux espèces, dont l'une vit dans le sein des nues, l'autre dans le sein des ondes, de voir qu'elles s'habillent de même et qu'elles portent aux pieds des entraves de la même fabrique; il désire encore qu'on lui dise pourquoi elles sont venues au monde comme cela.

Le Guépier est parent de la Huppe par l'arcure effilée de son bec et un peu aussi par la conformation des pieds (soudure du doigt médium et de l'externe à la base). Sa taille est un peu

moins forte que celle de cette espèce. C'est un oiseau d'Afrique qui s'égare au printemps sur nos plages riveraines de la Méditerranée où il visite chaque année quelques cantons des Bouches-du-Rhône, du Var, du Gard, de l'Hérault et de l'Aude. Il est rare qu'il s'aventure plus au Nord. Les habitants de la Camargue le connaissent sous le doux nom de Sérène.

La richesse éblouissante du costume du Guépier dit assez qu'il est originaire des contrées du soleil. Ce costume est beaucoup plus semblable à celui du Colibri qu'à celui du Martin-pêcheur, par le nombre infini de ses nuances aigue-marine, orangé roux, vert, brun marron, jaune d'or. Les Guépiers rappellent plus encore le type radieux du Colibri par l'élégante courbure de leur bec en faucille, la puissance, la grâce et la légèreté de leur vol et la dimension de leur queue qui s'allonge en filets caractéristiques. La première fois qu'un chasseur parisien, doué d'une imagination un peu vive, rencontre en Algérie un vol de ces oiseaux groupés en rangs serrés sur les branches nues du mûrier ou du frêne, il est tenté de les prendre pour des fleurs d'émeraude et de topaze de quelque jardin enchanté.

Le Guépier est un oiseau charmant, créé comme l'Hirondelle pour vivre aux alentours de la demeure de l'homme et pour la garder contre les attaques d'une foule d'ennemis dangereux qui s'appellent les Frêlons et les Guêpes, insectes dévorateurs et sanguinaires, fléaux de la chair et des fruits. Il ne se borne pas à attaquer la Guêpe et le Frêlon quand il les rencontre dans les airs, mais il observe attentivement leur marche et les suit jusqu'à leur domicile, à l'entrée duquel il se poste pour saisir tout ce qui en sort. Le besoin de l'aide du Guépier se fait vivement sentir dans une foule de départements de France où l'homme est impuissant à lutter contre les guêpes qui rendent beaucoup de maisons inhabitables et beaucoup de riches jardins fruitiers complètement improductifs. Mais l'homme, au lieu d'attirer à lui son auxiliaire, par ses invitations et ses bons procédés, n'a rien de plus pressé que de le fusiller quand il le trouve à portée de son arme, ce qui a forcé la pauvre bête de se retirer des lieux où l'on brûle beaucoup de poudre. Bien que le Guépier

ait le bec assez dur pour tuer sa proie d'un seul coup, il n'a pas besoin de se précautionner, par cette mesure préalable, contre la piquère redoutable de l'ennemi, la nature l'ayant doué, comme le Martinet, de l'inintoxicabilité mithridatique. J'ai déjà dit au chapitre de l'Hirondelle apivore que cette faculté précieuse que je viens de substantiver d'une façon si barbare devait entraîner avec elle garantie de vitalité énergique et de longévité. Je n'ai pas compté avec le Guépier pour savoir à quel âge il meurt; mais je sais par expérience qu'aucun autre oiseau n'est plus tenace à la vie. Si bien que quand j'ai vu qu'il ne voulait pas mourir, j'ai renoncé à le tuer; détermination d'autant plus raisonnable, que la chair du Guépier n'est pas mangeable et que son meurtre est sans excuse.

Cet oiseau est très-connu dans toutes les îles de l'Archipel et de la Méditerranée et dans les environs de Gibraltar. Les habitants des îles de Candie, de Rhodes et de Chypre, pays de chasse adorables, le pêchent à l'hameçon, au moyen d'une longue ligne de soie amorcée d'un bourdon qu'ils font jouer dans les airs. J'ai vu des gamins de Paris prendre des Martinets au pont des Arts par le même procédé.

Le Guépier, qui fait son nid comme le Martin-pêcheur dans un terrier profond, a encore avec cet oiseau un caractère de ralliement remarquable, qui est de pondre des œufs blancs à surface polie et luisante comme la plupart des espèces qui nichent au fond des cavités obscures.

Les savants prétendent que le genre Guépier renferme deux espèces, l'une qu'ils appellent le Guépier vulgaire, l'autre le Guépier Savigny, lesquelles espèces, disent-ils, vivent toujours ensemble et se ressemblent si fort qu'il faut d'excellents yeux pour ne pas les confondre et les prendre pour la même. Puisque la distinction est si embarrassante, n'essayons pas de la caractériser, et réservons cet office au pinceau qui s'en tirerait mieux que la plume.

LE MARTIN-PÊCHEUR. Piscivore et plongeur. Il appert de l'excentricité des habitudes et des goûts des deux ou trois gen-

res dont nous avons encore à décrire l'histoire, que l'ordre des Sédipèdes touche à sa fin. Le Martin-pêcheur qui vit beaucoup plus de poissons que d'insectes, est le dernier terme de l'ordre dans cette classification pédiforme, et les genres Sitelle et Mésange que nous rencontrerons après lui sur la route de l'ordre voisin, sont des ambigus si prononcés que nous avons reconnu la nécessité d'en faire une classe à part, à ce titre, entre les Percheurs et les Grimpeurs. L'étrangeté de ce rapprochement du genre le plus voisin des Pics avec un oiseau plongeur à bec droit, paraîtra moins choquante quand j'aurai démontré par un fait que c'est la nature elle-même qui a créé ce rapprochement dont je ne suis pas fautif. Il existe en effet une nombreuse famille naturelle d'oiseaux que les savants appellent *Jacamars*, et ces Jacamars tiennent par tant de caractères aux Piverts et aux Martins-pêcheurs, qu'il est complètement impossible de nier la parenté des deux groupes. Je n'ai pas le temps de discuter le fait, je le cite, cela suffit.

Le Martin-pêcheur, qui jouit en France et dans tous les écrits des auteurs d'une immense réputation de beauté, est un oiseau presque aussi remarquable par la disgracieuseté de ses formes que par l'éclat de son plumage. Son long bec caréné est beaucoup trop fort pour sa taille, sa tête aussi est trop volumineuse, sa queue trop courte, ses ailes trop arrondies. Il porte sur la tête une calotte bleu sombre marquetée d'écailles bleu clair et terminée par un épais chignon d'où part, pour aboutir à l'extrémité de la queue, cette fameuse zone longitudinale aigue-marine dont l'éclat métallique motive suffisamment la célébrité de l'oiseau. Le reste du plumage n'a plus rien de bien merveilleux : Moustaches vertes, gorge blanche, tout le devant et tout le dessous du corps d'un roux orangé vif. J'ai dit à l'alinéa qui précède le système de nidification du Martin-pêcheur et même la couleur de ses œufs.

Cet oiseau n'est commun nulle part en France ; ce qui n'empêche pas qu'on ne l'y rencontre partout, même aux bains Vigier du Pont-neuf, en plein cœur de la capitale. Il habite indifféremment les rives de tous les cours d'eau grands et petits bordés d'arbres,

et aussi celles des étangs, des jonchaies, des tourbières. Ses demeures de prédilection sont les basses branches des oseraies et des saules qui pendent sur les flots, et d'où il regarde passer les petits poissons dont il fait sa nourriture, et qu'il est très-habile à prendre entre deux eaux. Aussitôt qu'il aperçoit sa proie, il fond dessus avec la rapidité de la balle, la saisit de son long bec et revient la manger sur une pierre du rivage. Quelquefois, il improvise un observatoire aérien, en s'élevant à une hauteur de deux ou trois mètres dans l'espace, se maintient une demi-minute immobile à la même place, comme l'Alouette devant son miroir, et pique de là sa tête sur le menu frétin. Quand il manque son coup, ce qui lui arrive quelquefois, ce qui nous est arrivé à tous, si habiles chasseurs et pêcheurs que nous soyons, il remonte vivement à son poste pour essayer de mieux faire. Il est beau de persévérance, de calme et de philosophie.

Le Martin-pêcheur est facile à prendre à la raquette, à raison de l'habitude où il est de percher sur tous les bouts de branches mortes qui se détachent du fouillis de la verdure riveraine et font saillie sur le courant. La marchette du piège lui offre précisément les meilleures conditions de cette sorte de perchoir à fleur d'eau, et la malheureuse bête se hâte d'en profiter. Je sais des pays où l'espèce a été complètement anéantie par l'emploi de ce procédé criminel. Le Martin-pêcheur n'est pas difficile non plus à surprendre, puisqu'il stationne fréquemment sous les herges, d'où il est impossible qu'il voie venir le chasseur. Il a coutume de jeter un long cri d'alarme toutes les fois qu'il quitte son poste pour se rendre à un autre; il fuit en ligne droite et rase de tout près la surface de l'onde sur laquelle on dirait qu'il trace un rapide sillon rouge et bleu. C'est un crime de le tuer, puisqu'il ne fait de tort à personne et qu'il charme les regards par l'éclat de ses couleurs et que sa chair n'est pas mangeable. Ce meurtre s'expliquait autrefois par l'importance extrême des propriétés qu'on attachait au corps de cet oiseau, qui passait alors pour prédire les changements de temps, pour indiquer la direction du pôle par celle de son bec, et aussi pour préserver les draps de l'invasion des teignes. Il n'a plus d'excuse

aujourd'hui que le Martin-pêcheur empaillé peut être avantageusement remplacé dans le triple office ci-dessus par le baromètre, la boussole, le camphre et le vétiver.

Nous retrouvons dans cette croyance du peuple à la sensibilité barométrique du Martin-pêcheur les traces d'une tradition antique et solennelle consacrée par la poésie d'Ovide et l'une des plus charmantes histoires de la mythologie grecque. Il paraît donc qu'autrefois le Martin-pêcheur, qui s'appelait alors l'Alcyon, jouissait du curieux privilège de poser son nid sur la mer, à la surface même des flots. Or, comme il fallait que la mer fût très-douce pour que l'embarcation ne chavirât pas, et comme l'oiseau avait besoin de trois semaines au moins pour parfaire toutes ses opérations de ponte, d'incubation et d'éducation des jeunes, les Dieux avaient décidé dans leur sagesse de lui accorder chaque année cet intervalle de calme plat. Ils lui avaient de plus attribué le don de prévoir à heure fixe la venue de ces jours pacifiques que les marins appelaient les jours Alcyoniens. Naturellement il s'était trouvé beaucoup de gens de bonne volonté pour être témoins de la construction et de la mise à l'eau du nid de l'Alcyon, de même qu'il se trouve de nos jours des Rosette Tamisier et de bons gendarmes pour être témoins de phénomènes non moins miraculeux. Plutarque fut un de ceux qui *virent* l'Alcyon travailler. L'Alcyon commençait, comme nos ingénieurs de marine, par construire la charpente de son embarcation à terre. Cette charpente était composée des arêtes d'un certain poisson qui étaient reliées entre elles par un mastic doué d'une imperméabilité supérieure à celle du caoutchouc, mais dont le secret est perdu. La construction avait l'apparence d'une chambrette ronde assise dans un canot, et les constructeurs, avant de la lancer pour tout de bon, avaient soin de la mettre à l'eau une ou deux fois pour l'essayer et voir si elle n'embarquait pas la lame; puis, quand elle était en état, et que le moment favorable était venu, ils la livraient sans crainte à la merci des flots et à la protection de Neptune. Une seule chose intrigue l'historien dans toute cette affaire, c'est de n'avoir jamais pu surprendre la manière dont la couveuse s'introduisait

dans son domicile. C'est bien le cas de répéter avec le sage que l'homme n'est jamais content. Je n'aurais vu que la moitié des phénomènes dont Plutarque eut la chance d'être témoin oculaire, que je m'estimerais déjà suffisamment heureux. Il est difficile aujourd'hui de vérifier si Plutarque et les autres ont dit toute la vérité et rien que la vérité en tout ceci, puisque, depuis un temps immémorial, les Martins-pêcheurs ont renoncé à l'habitude de nicher sur les flots de la mer pour adopter le système de la nidification à huis-clos dans le sein de la terre; mais j'avoue néanmoins que cette histoire des faits et gestes de l'Alcyon racontée si naïvement par Plutarque n'a pas peu contribué à invalider pour moi le témoignage de l'illustre écrivain relativement à la continence de Scipion. Du reste, il nous faut reconnaître, à la justification de Plutarque, que beaucoup de naturalistes modernes et des plus éminents même ne paraissent guère mieux renseignés que lui sur la nidification du Martin-pêcheur. C'est ainsi que François de Neufchâteau, personnage consulaire mort en 1828, en plein dix-neuvième siècle, affirme encore à son heure dernière que cette espèce fait son nid sur les saules, version qui n'est pas plus vraie que l'autre, et qui est moins amusante.

Ceux qui sont forts en mythologie savent pourquoi les Dieux avaient concédé à l'Alcyon le privilège de bâtir sur l'eau et le don de prévoir le beau temps. C'était pour le récompenser de sa vertu et d'avoir été parmi les hommes un modèle parfait de tendresse et de fidélité conjugale avant de subir sa métamorphose en oiseau.

Groupe ambigu. Omnivorie. Deux genres; neuf espèces.

Il a été établi précédemment que l'ambigu était la charnière naturelle, le trait d'union, et pour mieux dire encore l'accolade des séries voisines, et que celui qui négligeait de s'en servir, dans ses opérations de classement des espèces, était semblable à un explorateur des catacombes de Rome, qui aurait eu le malheur

de perdre sa ficelle et ne pourrait plus reconnaître, à travers les nombreuses routes du dédale, celle par où il était venu. J'ai démontré que cette situation perplexe était celle où se trouvaient aujourd'hui nos plus fameux généalogistes d'oiseaux qui, pour avoir oublié de tenir compte des indications de la nature relativement à la nécessité de l'intervention de l'ambigu, avaient vu toutes leurs classifications dérailler faute de tenons et se culbuter l'une sur l'autre : celle de Buffon sur celle de Linnæus ; celles de Latham et de Cuvier sur celle de Buffon ; celle de Temmynck sur le tas ; spectacle lamentable. J'ai dit enfin qu'un des plus sûrs moyens d'éviter pareille malencontre était d'abandonner d'abord la voie dangereuse suivie par ces illustres maîtres, puis de procéder à l'égard de leurs systèmes par la méthode logique de l'Écart absolu. Ainsi ai-je fait dans l'espèce.

L'Omnivorie est, de tous les caractères d'ambiguïté, le plus saillant et le plus fécond en anomalies de tout genre. Or l'Omnivorie était le titre de la Sitelle et de la Mésange. Je me suis donc autorisé de cette donnée pour retirer ces deux genres des positions ridicules qu'ils occupent dans toutes les classifications officielles et pour les réintégrer dans leur poste normal de moules de transition des Percheurs aux Grimpeurs. Croiriez-vous qu'ils ont bien eu le front de me loger la Mésange entre l'Ortolan et l'Alouette !

Auprès de l'Ortolan des vignes, la Mésange, le plus amer, le plus sec, le plus iugrat de tous les rôtis peut-être !

Auprès de l'Alouette, coryphée des célestes concerts, innocente et joueuse, la Mésange..... un petit monstre de perversité et de scélératesse, qui mange la cervelle à ses sœurs, donne sur la charogne et siffle comme la vipère.

Auprès de l'Alouette au long pouce rectiligne inhabile au perchement et à la préhension... la Mésange au long pouce crochu, un grimpeur armé de griffettes d'oiseau de proie, de véritables mains !

Mais voyons un peu si nos deux genres sont timbrés, comme j'ai dit, du cachet de l'ambiguïté.

Genre Sitelle. Une espèce.

La Sitelle, qu'on appelle aussi le Torchepot, a le pied bâti comme tous les Sédipèdes : trois doigts devant, un derrière ; seulement ce dernier doigt en vaut presque deux autres, tant il est large et fort et surtout bien onglé. La Sitelle est friande de chènevis, de noix et de noisettes, appétit qui la rapproche des granivores et notamment du *Coccothraustes* (gros bec). Elle bâtit en ciment comme les Hirondelles, et vit principalement d'insectes percebois, par quoi elle touche aux insectivores. Pour le reste, c'est un vrai grimpeur à bec droit taillé en ciseau, et qui passe sa vie à évoluer circulairement après le tronc des vieux arbres, à la façon des pics, tapageant sans cesse comme eux du larynx et du bec. Voilà certainement plus d'anomalies qu'il n'en faut pour constituer une ambiguïté très-tranchée ; mais le caractère d'excentricité ou de monstruosité appartenant en propre à la Sitelle et qui m'impose la loi de la loger à part en cette classification, est son amour désordonné du suif ou du gras de cadavre. Je ne connais dans toute la nature vivante que deux bipèdes, la Mésange et le Cosaque, qui poussent aussi loin que lui la passion de cette substance odieuse.

La Sitelle est plus voisine des Pics que la Mésange, par toutes ses allures et par la force de son bec ; cependant, deux raisons d'une haute valeur m'ont déterminé à la laisser au tenon inférieur de la charnière. La première de ces raisons est la parenté de couleur de ce moule avec le Martin-pêcheur et le Guépier. La seconde, est que nous avons décidé que le pied *prenant* (la main) occupait les gradins les plus élevés dans le règne des oiseaux comme dans celui des mammifères. Or, la Mésange a le pied prenant, presque la serre de l'oiseau de proie.

Il me reste peu de chose à dire sur le compte de la Sitelle. C'est un oiseau doué de grands moyens comme grimpeur ;

comme maçon et comme charpentier. Il parcourt l'arbre en tous les sens et manie aussi habilement la truelle que le ciseau et la bisaiguë. Il ne manque pas non plus de courage ni d'initiative et donne à la pipée. La Sittelle n'a pas besoin d'attendre après le travail des autres pour se faire un chez soi ; et elle n'est pas plus empruntée que le Pivert pour se tailler un domicile dans le sein du tremble ou du chêne. Seulement elle aime mieux que l'Epeiche ou quelque autre piocheur de la tribu lui ait maché la grande besogne de l'évidage de l'intérieur, pour qu'elle n'ait plus qu'à donner une dernière façon de retrécissage à la porte. Bien entendu que quand c'est elle-même qui se charge du devis et de l'exécution de sa bâtisse, elle a grand soin de n'accorder à cette baie que des dimensions raisonnables. La Sittelle est un parfait modèle de l'ouvrier en bâtiment, habile à se tirer d'affaire et à faire flèche de tout bois. C'est un gai compagnon de travail, mais qui chante trop haut et dont l'entrain assomme.

La Sittelle est curieuse à voir travailler à la perforation et à l'exploitation d'une noix ou d'une noisette. Elle commence par l'assujettir fortement dans l'étau de deux branches et la pioche ensuite vaillamment de son ciseau pointu jusqu'à ce qu'elle ait percé la cuirasse rebelle, après quoi elle la vide, en s'encourageant de la voix. Les Anglais lui ont donné pour cette cause un nom qui vaut mieux que Torchepot et qui veut dire *hache noix*.

La Sittelle mise en cage n'y reste pas longtemps, pour peu qu'elle ait ses coudées franches ; car si la muraille de sa prison n'est qu'en bois, elle n'en a que pour quelques heures à y pratiquer une issue suffisante pour lui livrer passage. On l'a vue essayer de percer un obstacle en pierre et se casser le bec à cette tentative insensée. La Sittelle ne chante pas, elle crie.

Genre Mésange. Huit espèces.

20

L'ambiguïté est plus accentuée encore chez la Mésange que chez la Sittelle ; car c'est le seul des oiseaux percheurs et chan-

teurs qui soit infecté du vice d'Infanticide et de Cannibalisme, le seul qui donne sur la charogne, le seul qui ait les pieds prenants, le seul qui *thésaurise*. Ajoutez à cela qu'elle fait plus d'une ponte par an malgré sa fécondité prodigieuse, qu'elle grimpe, qu'elle marche et qu'il ne lui manque plus que de savoir plonger pour jouir de la faculté de locomotion omnimode. Dites-moi maintenant dans quelle catégorie de mangeurs vous classeriez une échenilleuse qui adore le suif, le chènevis, le mollusque, l'abeille, la semence de charme et la cervelle de rouge-gorge! Assurément que jamais espèce n'a mieux mérité que celle-ci le titre d'ambiguë.

Les Mésanges forment la dernière tribu de l'ordre des chanteurs. Ce sont de petits oiseaux de grand courage, vifs, bruyants, hargneux, querelleurs, qui voyagent par compagnies ou plutôt par familles. Ils ont pour principaux caractères un bec conique, court et robuste, à mandibules tranchantes, des doigts armés d'ongles recourbés semblables à ceux de l'oiseau de proie et doués de la faculté de préhension. Georges Cuvier, Temminck et les autres les divisent ordinairement en deux genres comme les Fauvettes. Ils appellent *sylvaines* celles qui font leurs nids dans les bois, *riveraines* celles qui nichent dans les roseaux et habitent les jonchaies. Les premières, à l'exception d'une seule, nichent dans les trous naturels des arbres et dans les fissures des murailles; les secondes suspendent leurs habitations aux branches des tamarins qui pendent sur les eaux ou les attachent aux tiges des roseaux comme les Fauvettes des marais. Les nids de la Mésange à longue queue, de la Moustache et surtout de la Rémiz passent à bon droit pour des merveilles d'art. Les Mésanges qui habitent les forêts ont le naturel plus féroce et plus carnassier que les Arondinicoles. Elles sont au nombre de six, les dernières au nombre de deux seulement.

LA MÉSANGE CHARBONNIÈRE ou la Grosse Mésange. Cette espèce dont la taille est celle du Rouge-gorge est la plus grosse du genre, d'où son nom de Grosse Mésange. Elle porte sur la tête une calotte épaisse d'une belle couleur noire à reflets. Un long

sillon de même nuance traverse toute la partie antérieure et inférieure du corps qui est jaune; manteau cendré bleuâtre, comme les couvertures des ailes; celles-ci traversées d'une zone blanche.

Toutes ces couleurs sont caractéristiques; elles disent de prime abord les dominantes passionnelles du moule. Le jaune est symbolique de familisme, le noir d'égoïsme concentré; le bleu pâle argentin annonce un essor faussé d'affective. J'ai souligné dans la première phrase de ce chapitre le verbe *thésauriser*: parce que ce verbe suffisait à lui seul pour dévoiler à l'analogue le secret de l'amalgame incroyable de vices et de vertus qui est dans la Mésange et qui imprime à sa figure un cachet d'étrangeté si curieux. Il est de fait que la Grosse Mésange est pétrie de tant de turpitudes et possède tant de qualités qu'il est fort difficile d'établir *à priori* la balance de son compte moral, et que le naturaliste est tout aussi embarrassé devant la portraiture de cette espèce, que l'historien politique devant celle d'Alcibiade, qui était aussi un mélange très-remarquable de grandeur et de petitesse, de vices et de vertus.

La Mésange thésaurise; cela veut dire qu'elle est dévorée de la passion d'acquérir. Or, tout le monde sait que cette passion qui dans le langage des hommes s'appelle l'Avarice ou la Cupidité et que l'Église a mise au rang des péchés capitaux est la source des dix-neuf vingtièmes des scelératesses qui déshonorent l'enfance des humanités et notamment de toutes les infamies commerciales. L'histoire de la Mésange est toute dans ces lignes. Il n'y a plus de place pour une autre passion dans un cœur où la cupidité s'est logée.

La Mésange est, en effet, l'emblème de tous les essors subversifs qui peuvent dériver de l'égoïsme familial, affection légitime dans son essence, mais atroce en ses subversions, qui sont au premier rang la peur de la misère, l'avarice, la rapacité, etc.

La Mésange est la plus féconde de toutes les espèces de son ordre; elle pond vingt œufs d'une seule ponte et tous ces œufs viennent à éclosion. Voilà le secret de ses crimes.

Car il est naturel que le père et la mère qui ont charge d'une famille aussi nombreuse et qui sont obligés de subvenir à la nourriture de tant de bœcs par leur seule industrie, aient peur de n'y pouvoir suffire et que cette peur terrible les pousse à chercher à se prémunir contre les menaces du besoin par une économie sévère et par la création d'un magasin de réserve. Rien de plus sage au premier abord que cette précaution ; rien de plus innocent et de plus simple que de placer ses économies à la caisse d'épargne, pour les retrouver aux mauvais jours ; mais le diable est bien fin, et habile qui lui en remontrerait dans l'art de capturer sa proie. C'est précisément sur ces légitimes appréhensions de la tendresse maternelle que l'odieux perversificateur des âmes a spéculé pour faire tomber la Mésange dans ses pièges. Observez-la marcher.

La pauvre bête n'agissait donc dans le principe, que dans un but parfaitement honorable qui était de se garantir elle et les siens des redoutables éventualités de la misère, et c'est dans cette vue qu'elle avait entassé chenilles sur semences, larves sur bouts de chandelles, et qu'elle avait empli de ses trésors les cavités des chênes et les nids de l'écureuil. Mais par une fatalité bien étrange, voici que loin de se calmer par la possession de ces ressources immenses, sa peur de la misère n'a fait que croître et qu'elle a pris tout à coup des proportions gigantesques... C'est que la peur de la pauvreté s'est transformée petit à petit en soif de la richesse, par la malice infernale du démon qui a placé une puissance de fascination irrésistible dans la contemplation du trésor, puissance qui agit aussi en raison directe de la masse. Du moment que la Mésange s'est trouvée à la tête d'un petit capital, elle a été condamnée à l'accroître sans relâche et *per fas et nefas*, en vertu de cette force ascensionnelle d'attraction qui est dans l'épargne. Ce n'est pas tout : qui trésor a guerre a, et en même temps qu'elle est devenue riche, elle a été portée à considérer tous ses voisins qui sont demeurés pauvres comme autant d'ennemis. Elle a été en proie à une inquiétude dévorante qui ne l'a laissée en repos ni le jour ni la nuit. Les flâneurs les plus innocents et les plus pacifiques qui

vivent au jour le jour, ne songeant qu'à aimer, ont cessé d'être pour elle comme par le passé, d'aimables compagnons de plaisir. La peur d'être dépouillée par eux du fruit de ses épargnes lui a fait découvrir dans leur troupe joyeuse une bande de brigands avides en quête de son magot. Puis elle a commencé par n'y plus voir que rouge, et dans sa rage aveugle, elle s'est ruée sur les espèces les plus inoffensives. Comme elle était armée pour la guerre et ces espèces pas, tous les coups qu'elle a frappés ont été mortels et la victoire lui a été facile. Alors elle s'est mise à dépouiller les morts; après leur avoir percé le crâne de son pic acéré, elle s'est enivrée de leur cervelle; et la soif du meurtre étant venue s'ajouter à l'autre pour lui brûler le sang, elle s'est habituée au carnage, achevant tout ce qui souffrait, attaquant tout ce qui était faible, pénétrant jusque dans le domicile de ses sœurs pour massacrer leurs petits au berceau. L'histoire cite le fait d'une Mésange charbonnière qui, transportée dans une volière populeuse, mit à mort tous ses habitants en une nuit. Une Caille dormait paisiblement à terre, presque cachée sous un monceau des cadavres, et ne s'imaginant même pas qu'une bête trois fois moins forte qu'elle pût avoir l'idée de l'attaquer; mais la petite ogresse, non encore lasse de tuer, ne l'eut pas plus tôt avisée, qu'elle fondit sur elle, et d'un seul coup de son casse-tête lui fracassa la tempe et l'étendit morte à ses pieds.

Ainsi cette mère si tendre, si prévoyante de l'avenir, si soucieuse de la sécurité des siens, est devenue en peu de temps et sous la pression primitive de l'égoïsme familial, la terreur des familles et l'ennemie de la sécurité publique, et elle n'a pas eu honte de descendre jusqu'à l'infanticide, le plus lâche et le plus odieux de tous les assassinats!

Encore, si ces atrocités avaient pour elles l'excuse d'une soif immodérée de jouissance, d'immenses besoins de luxe et de faste dépensier, mais point! la misérable assassine n'a pas même à invoquer en atténuation de ses crimes la circonstance d'une nature gloutonne impérieuse. Elle entasse pour entasser comme elle tue pour tuer, par peur; et elle aime mieux se laisser mourir de faim et d'éthisie auprès de ses trésors que de les diminuer

de la plus minime parcelle. C'est là ce qui me révolte le plus. De mémoire d'homme on n'a vu Mésange *grasse*, c'est-à-dire Mésange à qui sa richesse profitât; mais tous les jours on en voit, en revanche, qui meurent sur un galetas, réduites par le jeûne à l'état complet de squelettes, et sous la paillasse desquelles on trouve, après leur mort, des capitaux énormes que la moitié du temps la défunte ne se connaissait pas! Ceci ressemble furieusement à une foule de faits divers que je lis de temps à autre dans la *Gazette des Tribunaux*.

Morale. L'histoire de la Mésange nous apprend que la fin de l'avare est digne de sa vie, et que l'avarice est une mystification atroce, sinon la plus honteuse et la plus extravagante de toutes les folies, puisqu'elle ne laisse goûter au riche de toutes les jouissances de la richesse, que la peur de la perdre, torture plus âpre mille fois que celle du besoin. Elle enseigne de plus aux pères et mères de familles trop portés à ne rien voir dans le monde, en dehors des intérêts et du bonheur des leurs, que les chemins de l'égoïsme familial sont pleins de loups.. Elle recommande enfin d'une manière toute spéciale à la sage jeunesse de s'empresse de jouir des félicités de l'heure présente, sans se préoccuper des misères de l'avenir; ou plutôt, en prévision des misères de l'avenir, puisque l'avenir c'est la vieillesse qui raye l'homme du cadre du plaisir et supprime les besoins. Tâchons de profiter tous de ces enseignements et de en jamais remettre à bien manger, aux jours où nous n'aurons plus de dents. Ceci est la morale de Dieu exprimée par la vertu de l'analogie passionnelle et il n'y en a point d'autre.... et les stupides déclamations des vieux qui acquièrent pour ne pas dépenser ne prévaudront pas contre elle. Il n'y a parmi les oiseaux que ceux du diable, les Mésanges, les Corbeaux, les Pies voleuses, qui placent leurs capitaux à la caisse d'épargne; ceux du bon Dieu, les Rouges-gorges, les Hirondelles et les Bergeronnettes, n'y ont jamais eu une obole.

Mais l'égoïsme familial et la passion de s'enrichir n'engendrent pas que des turpitudes, dira le philosophe impartial, et il est impossible que deux agents moteurs doués de si grande puis-

sance pour le mal, ne portent pas quelque vaillant correctif avec eux. L'observation est juste. Je n'ai tracé que la moitié du portrait de la Mésange en peignant ses bassesses et il me faut l'achever par l'énumération de ses vertus; car elle a des vertus, et ses vices eux-mêmes, ses vices odieux que je viens de flétrir ont apporté plus de profit que de perte à l'humanité.

Au premier rang des vertus de la Mésange brille l'amour maternel que la nature a sagement proportionné dans cette espèce à l'immensité de la tâche qu'elle avait à remplir. Rien n'égale l'activité que ces oiseaux déploient pour nourrir leur nombreuse famille. On calcule qu'il n'est pas de couple de grosses Mésanges qui ne détruisent par jour trois cents chenilles au moins pour fournir à la consommation de ses petits. La Mésange est, à ce titre d'échenilleuse, la providence du jardinier, du forestier et du pépiniériste, et la somme de richesses qu'elle préserve chaque année de la dent de la vermine s'élève à des chiffres fabuleux. Ainsi le reproche d'avarice que nous lui adressions tout à l'heure était presque de notre part un acte d'ingratitude, puisque cette manie d'enfourir et d'entasser qui possède le Mésange, profite largement à l'homme et ne profite qu'à lui. La Pie-grièche, qui est un petit oiseau féroce et un ambigu comme la Mésange, est affligée aussi du singulier besoin de détruire pour détruire; mais comme cette manie s'exerce surtout aux dépens des scarabées qui dévorent nos arbres, de quel droit nous plaindrions-nous de la cupidité insatiable de la Pie-grièche qui travaille pour nous?

La Mésange est un oiseau brave et qui ne regarde pas à la taille de l'ennemi qui menace sa famille pour lui livrer bataille; et sa bravoure n'est pas, comme chez la poule domestique, une impulsion temporaire de l'amour maternel; c'est une disposition de son esprit, permanente et normale. Elle ne montre pas moins d'énergie pour attaquer la chouette de sang-froid, au mois de septembre, que pour défendre ses petits contre l'agression de l'Épervier ou du Corbeau, au mois de mai. Le Coucou qui ne vit que de chenilles et qui ne voudrait pour ses petits d'autres nourrices que des Mésanges, se tient sagement à distance de la

demeure de ces échenilleuses redoutables qui sont toujours sur le qui-vive, prêtes à faire sauter la cervelle à quiconque les offusque. La Mésange est de tous les petits oiseaux celui qui résiste le plus énergiquement à l'oppression et qui sait le mieux faire respecter ses droits. Les vertus de cet ordre-là ne sont pas données à tous.

L'amour de la famille inspire d'habitude le goût de l'architecture savante et confortable. J'ai dit que les nids de quelques Mésanges étaient des chefs-d'œuvre admirables. Ce dernier titre ne conviendrait pas à la demeure de la Charbonnière que j'ai prise pour type du genre. Toutefois cette demeure est tapissée d'étoffes douces et soyeuses, de duvet, de laine et de crin, et comme elle est placée dans le fond d'un trou d'arbre ou d'un trou de muraille, elle n'a pas besoin d'être plus luxueusement ornée.

J'ai dit aussi l'ambition de la Mésange Charbonnière au chapitre du Chardonneret. L'ambition est un titre qui caractérise les races fortes.

Aucun oiseau n'est plus habile du bec et de la main que la Grosse Mésange. Elle ne concasse pas la graine de chènevis entre ses mandibules comme les Granivores, mais elle la prend délicatement entre les doigts, y taille une petite ouverture dans la partie supérieure et la vide jusqu'à l'écorce, comme nous faisons d'un œuf frais. Elle travaille les noix avec la même adresse. Cette diversité d'aptitudes industrielles, jointe à la faculté de vivre de tout et partout, révèle une nature supérieure.

Toutes les Mésanges voyagent par compagnies et par petites étapes. Ces compagnies ont l'air d'être guidées par un chef qui doit en être ou le père ou la mère. Leur vol est incertain, gracieux et léger; elles envahissent les forêts, les jardins, les campagnes, passant les inspections des arbres, des buissons, des murailles, cueillant adroitement les larves des insectes ou les semences du charme, s'accrochant par les griffes à l'extrémité inférieure des tiges, chassant dans toutes les attitudes, se réclamant et se poursuivant sans cesse. Leur humeur batailleuse et leur curiosité indiscreète en font une proie facile pour le pipeur

et le tendeur qui n'ont que trop souvent à gémir de l'abondance de leur capture, attendu qu'il suffit du moindre passage de Mésanges, surtout de Mésanges à longue queue, pour détendre une pipée, et que ce gibier-là d'ailleurs est de difficile placement. Il se fait dans tous les départements boisés de l'Est des pipées spéciales pour les Mésanges forestières dont il se prend chaque année des myriades de douzaines à la perche fendue.

Le courage de la Mésange ne se dément pas dans l'adversité. Prise au gluau, elle cherche à s'en dépêtrer plume à plume; prise à la raquette, elle cherche à déchiqueter la ficelle qui lui scie les tibias; elle se révolte contre la main de l'homme qui la prend. La captivité même n'abat pas son moral, et elle conserve jusqu'au dernier instant l'espoir de meilleurs jours.

Comme elle se sait destinée à garder la demeure et le jardin de l'homme, elle ne peut s'habituer à voir en lui un ennemi et ne fuit point sa présence. Elle aime même à nicher sous son toit. J'ai connu à Mâcon une Mésange charbonnière qui avait choisi pour demeure un trou dans une muraille de tir au pistolet. La détonation de la poudre et la présence des gens lui faisaient si peu d'effet qu'on l'aurait dite sourde, et quelquefois elle s'amusaient pour délier l'assistance à se placer sur le haut de la plaque, en guise de poupée. J'en sais une autre qui donna un jour une bien grande preuve de courage en même temps que de confiance dans l'amitié de l'homme. Un propriétaire d'Angers, père d'un de mes amis, se promenant un matin dans les allées de son parterre, fit rencontre d'une Charbonnière qui semblait l'appeler à son aide du haut d'une quenouille et qui, au lieu de fuir à son approche, descendit de branche en branche jusqu'à la portée de sa main. Il prit doucement l'oiseau et n'eut pas longtemps à chercher pour deviner la raison de sa conduite étrange, car la pauvre suppliante avait le sommet de la tête envahi par un tiquet énorme qui la défigurait complètement; et c'était la douleur que lui faisait éprouver la succion du hideux parasite qui l'avait portée à recourir à l'assistance de l'homme, se disant qu'après tout si celui-là trahissait sa confiance, elle ne mourrait pas deux fois. Heureusement qu'elle avait à faire à un noble ami des

oiseaux, incapable d'une semblable noirceur, qui lui rendit le service qu'elle attendait de lui et ne le lui fit pas payer en la retenant en cage. Ce trait de magnanimité honore l'homme presque autant que la bête. Je sens que je faiblis dans ma haine contre l'espèce maudite, mais il est si difficile de condamner sans rémission de jolies petites bêtes capables d'autant d'intelligence et de résolution.

Il y a eu aussi dans le monde des nations de proie, rapaces et avides et douces au plus haut degré du génie de l'industrie et du commerce anarchique; et ces nations-là ont semé bien des misères et versé bien du sang sur la face du globe, et leur cupidité sans frein a largement motivé les anathèmes de l'église et les imprécations des âmes charitables. Mais pourtant ce commerce anarchique, générateur fatal de guerres, d'oppressions, de carnage, de fourberies et d'empoisonnements, n'en a pas moins rempli son rôle de serviteur fatal de la cause du progrès. Et ces nations maudites qui lancèrent les premiers navires sur les océans inconnus, ont abouché entre eux des mondes qui s'ignoraient et qu'elles ont découverts, et elles ont rapporté de leurs spoliations le sucre, le café, le thé, le coton et la pomme de terre. Elles ont voituré les idées en même temps que les divers produits des zones et des industries dans tous les hémisphères, et peut-être ont-elles travaillé plus efficacement au ralliement universel des peuples que les nations innocentes et paisibles. Peut-être leurs fourberies ont-elles émancipé plus d'ilotes et brisé plus de fers que les plus éloquents tirades des philanthropes contre la soif de l'or et ses conséquences homicides!

La Mésange aussi en est là. Emblème de l'avare qui enfouit ses trésors dont il n'usera jamais; emblème de l'éditeur qui vit de la cervelle d'autrui; emblème du commerce anarchique, spoliateur et déprédateur; mais destructrice infatigable de la chenille impure, fléau de nos vergers et image de misère et de parasitisme; plus utile cent fois à l'homme par ses vices que vingt autres par leurs vertus.

LA PETITE CHARBONNIÈRE. Moule réduit de la précédente. Ailes de la même couleur, cendré bleuâtre, traversées par un sillon blanc; tête et gorge noires; jaune absent, dessous du corps blanc sale. Espèce indigène des forêts du nord de l'Europe, nichant très-rarement en France et n'y apparaissant pas tous les ans. La petite Charbonnière est avide des semences du charme et donne abondamment dans les forêts de la Lorraine, peuplées de cette essence, quand la saison a été favorable à sa fructification.

LA NONNETTE ou la petite Mésange à tête noire. Même taille que la petite Charbonnière. Calotte noir mat; tout à fait semblable pour la couleur à la Fauvette à tête noire; très-connue dans tous les pays boisés de l'Est. Ennemie des Guêpes et des Abeilles.

LA MÉSANGE NUPÉE. Même taille que la Nonnette, même teinte de plumage. Remarquable par sa huppe mêlée de plumes noires et blanches; espèce indigène du Nord et très-rare en France où je ne crois pas qu'elle niche. Totalement inconnue des fondeurs de Lorraine.

LA MÉSANGE BLEUE. Annonciade de Lorraine. La plus connue de toutes les Mésanges, et nichant aussi volontiers sous les tuiles des maisons et dans les branches creuses des pommiers que dans le milieu des forêts. Manteau bleu, robe jaune, bec robuste; cannibale effrénée.

Les cinq espèces ci-dessus sont les vraies forestières ou sylvaines des auteurs, Toutes ont l'humeur batailleuse et les appétits cannibalesques de la grosse Mésange. Toutes viennent à l'appât de la feuille de lierre et à celui de la chouette avec la même ardeur; toutes nichent dans des trous d'arbres ou de murs et pondent des œufs blancs tiquetés de points roses. Toutes sillent comme la vipère. Tous les autres petits oiseaux les redoutent et les fuient.

LA MÉSANGE A LONGUE QUÈRE. Espèce plus petite encore que la

Mésange bleue et se rapprochant tout à fait du Roitelet par la taille. La Mesange à longue queue, suffisamment caractérisée par le noir qu'elle porte, fait un nid merveilleux dont la célébrité le dispute à celle de tous les autres.

Sa forme est celle d'un énorme cocón élargi par la base, ou bien celle d'une pomme de pin. Les Anglais ont trouvé que cette forme était plutôt celle de la caraffe ou de la bouteille; ce qui est cause que le peuple d'Albion a donné à l'oiseau le nom de Jack ou de Tom-Caraffe. Le nid est collé d'habitude contre le tronc d'un peuplier ou d'un saule, de la même manière que celui des Pinsons contre le tronc moussu d'un pommier. Quelquefois il est placé très-près de terre au milieu de quelque petit huisson touffu; en quelques rares circonstances enfin, il est logé dans l'enfourchure d'un arbuste, à une assez haute élévation. Mais j'en ai toujours trouvé dix nids sur le peuplier d'Italie pour un seul sur d'autres essences. La coque extérieure de ce nid, tout à fait semblable d'aspect à celle du nid du Pinson et du Char-donneret, est composée du lichen argenté recueilli sur l'arbre même contre lequel il doit être appliqué, pour éviter toute dissonnance de couleur et tromper le regard du passant. Toutes les pièces en sont reliées entre elles par des cordons de laine très-déliée; le dôme est protégé contre la pluie par une couche épaisse de mousse grise et enveloppé de ces fils d'araignée dits fils de la bonne Vierge dont quelques bouts passent au-dehors. L'intérieur qui figure un four, forme la plus favorable à la concentration de la chaleur, est garni d'un lit de plumes d'une épaisseur formidable. Il serait impossible d'imaginer une couche plus chaude et plus douce. La miraille est percée à un pouce environ du sommet d'une petite ouverture; quelques naturalistes disent de deux ouvertures qui se correspondent, et cette double ouverture serait, suivant eux, nécessaire pour le placement de la queue de la couveuse qui ne pourrait se loger dans l'intérieur à cause de sa longueur excessive. Je n'oserais nier le fait de l'existence des deux ouvertures correspondantes, mais je ne l'ai jamais observé. La ponte habituelle de cette espèce est de seize à vingt œufs. Il faut avoir vu de ses yeux ces vingt petites têtes

et ces vingt petits corps rangés avec un ordre et une symétrie admirables dans le fond de cet étroit réduit, large tout au plus comme le creux de la main, pour imaginer que tant de monde y puisse tenir et tant de grandes queues s'y développer. On a dit que la grandeur de l'auteur de la nature éclatait surtout dans l'ordonnance de l'infiniment petit. Le talent prodigieux d'architecture que dépense la petite Mésange dans la bâtisse de son nid, le zèle passionné et ingénieux qu'elle déploie dans l'éducation de son innombrable progéniture, sont certainement parmi les plus charmantes preuves qu'offre le monde des oiseaux à l'appui de cette vérité. La première fois que je trouvai un nid de Mésange à longue queue dans lequel grandissaient dix-huit jeunes, je fus ému d'un si vif sentiment d'admiration que j'en jurai sur-le-champ de rester éternellement sur le pied de paix avec l'espèce. Depuis lors, il n'arriva bien des fois, quand un passage de petites Mésanges se précipitait sur ma pipée, de sortir de ma loge pour leur dire de rebrousser chemin; ce qui ne suffisait pas toujours pour les faire changer de route. Il est vrai que la Mésange à longue queue n'a que les os et la peau, et que sa taille est beaucoup au-dessous de la moyenne des petites bêtes. Alors il est bien possible que cette considération ait influé sur ma conduite à son égard, ce qui diminuerait un peu le mérite de ma résolution.

Il n'est jamais venu à ma connaissance que la Mésange à longue queue se soit rendue coupable des atrocités qu'on reproche aux cinq autres espèces forestières. C'est un joli petit oiseau courageux et plein de charité pour ses semblables, et qui ne fait de mal à personne, excepté aux chenilles et aux petits scarabées qui font beaucoup de mal aux arbres. Il chante une chansonnette agréable au printemps, et il est aussi amusant à regarder qu'à entendre, quand il exécute ses cabrioles autour des bouquets de feuillage, la tête en bas, les pieds en l'air. Pour mille et une raisons, il importe de le respecter.

Les Mésanges riveraines sont moins omnivores que les forestières: elles quittent peu les jonchaies et poursuivent leur proie

avec une grande agilité sur les figes des joncs, des roseaux, des saules et des tamarix. Elles sont presque exclusives aux grands étangs salés des provinces du Midi.

1^{re} LA MÉSANGE À MOUSTACHES. Moustache de Russie. Jolie espèce, à robe aventurine, de la taille de la grande Charbonnière; remarquable par une superbe paire de moustaches noires *mobiles*, dont le mouvement obéit à tous les sentiments qui l'agitent et accentue sa physionomie d'une animation toute spéciale. La Mésange à moustaches est un oiseau du Nord, très-rare en France, mais très-commun en Russie, en Pologne, en Danemarck, en Hollande et même en Angleterre. J'ignore les raisons qui ont pu lui faire prendre notre pays en grippe, mais il est certain qu'on ne la trouve presque nulle part dans les provinces du milieu ni du nord, et qu'elle ne niche guère que dans les jonchaies du midi. C'est un oiseau élégant et de figure avenante qui vit parfaitement en cage et n'a jamais fait dire beaucoup de mal de lui. En liberté on le voit courir sur les feuilles du nénuphar, comme la Bergeronnette; l'hiver il patine sur la glace avec habileté. Son nid est un ouvrage fort remarquable, mais qui n'approche pas pour le merveilleux de celui de la Mésange à longue queue, et encore moins de celui de l'espèce qui va suivre. C'est un nid à ciel ouvert, qui s'attache à trois ou quatre tiges de roseaux comme celui des jaseuses et qui se promène au gré des vents sur la face des flots.

10^e LA MÉSANGE RÉMIZ. Penduline; Mésange du Languedoc. Plus petite que la Moustache, manteau roux marron, gorge blanche; dessous du corps roux clair, calotte blanche; les ailes et la queue noires avec bordure roussâtre. Cette espèce moins vive que ses congénères, ne se rencontre, comme la précédente, que sur les bords des rivières et des grands étangs du Midi. Elle habite les fourrés d'oseraies, de salicaires et de tamarix. Elle aime à suspendre son nid aux branches de ces derniers abrisseaux. Ce nid dont on retrouve fréquemment les analogues dans les contrées marécageuses de la zone tropicale est unique pour sa forme en

France. C'est une sorte de bas fabriqué avec le coton de la fleur des peupliers et des saules, artistement feutré, foulé et consolidé par des franes de crin et de laine. Les détails de la fabrication de cette étoffe sont encore aujourd'hui un mystère pour tous nos ouvriers tisserands et fondeurs. Ce bas est suspendu par des cordages de laine ou de chanvre à l'extrémité des rameaux du saule et du tamarix et se balance au-dessus des ondes sous le souffle du vent. Il est percé dans sa partie supérieure et sur la face qui regarde l'eau d'une ouverture très-étroite qui fait saillie ou goulot en dehors et ressemble au col d'une cornemuse. La construction de cette œuvre d'art admirable et qui pourrait passer à bon droit pour une des sept merveilles du monde des oiseaux, n'exige pas moins de trois semaines d'un travail frénétique et non interrompu et d'un travail à deux. Je ne connais en France que le nid du grand Pic noir dont l'établissement nécessite une pareille dépense de main-d'œuvre et de temps.

Je tiens de l'un de nos professeurs les plus distingués et les plus justement populaires de la Faculté de médecine, une histoire intéressante concernant les Remiz et qui peut aller de pair avec celle de la Charbonnière, venant se faire opérer de l'extraction du tiquet par un homme de l'art. Deux Remiz avaient vu détruire par la main rapace du père, l'espoir d'une postérité plantureuse et le fruit de leurs travaux de vingt jours, et elles se lamentaient à l'idée de passer toute une belle saison sans amour. Avec quelle matière, en effet, confectionner l'étoffe d'un nid flottant, quand est passé le temps de la floraison des amentacées (arbres à chatons cotonneux), et de quel droit aimer, quand on n'a pas par devers soi les moyens d'assurer l'avenir de la famille à naître? L'affliction de nos deux amants paraissait donc sans remède, quand elles apprirent de rencontre, par le bavardage d'une pie.... qu'à tel endroit de la rive de la forêt prochaine, gisait un cadavre de renard. Et s'étant transportés à la place indiquée, ils virent que la bête était encore ornée de sa fourrure. Alors l'idée leur vint d'essayer s'il ne serait pas possible d'employer ce poil soyeux en guise de coton végétal, pour la construction d'une bâtisse nouvelle. Or l'épave

réussit au delà de leur espoir; ils eurent beaucoup d'enfants et ils vécurent bienheureux.

Le savant et spirituel professeur qui m'a raconté cette histoire avait été témoin de l'expérience; il a vu et tenu ce nid de Remiz en poil de renard qui ne serait pas déplacé, ce me semble, au milieu des produits industriels les plus curieux d'une exposition universelle de Londres ou de Paris.

Nous voici parvenus cette fois à la clôture définitive et sans remise de l'ordre des Sédipèdes qui débute par le groupe ambigu des Colombiens et se termine par la tribu des Mesanges. Bien que le nombre des espèces que nous venons de passer en revue ne s'élève, selon mes estimations personnelles, qu'au chiffre de cent vingt-sept; cependant, comme je ne me crois pas infallible, et comme il y a chez moi incertitude sur l'existence du second Bee-croisé français annoncé par Temmyneck et sur l'effectif exact de la tribu des Fauvettes sylviennes et riveraines, j'ai porté à tout risque le total de ce chapitre à cent trente. J'ai agi en cette circonstance autant par esprit de condescendance pour la classification officielle que par mesure de précaution contre les cas d'oubli éventuel, imitant la sage prévoyance de ces bonnes mères de famille qui ont soin de tailler un peu larges les vêtements de leurs fils en âge de croissance.

Mais j'ai le droit de grossir cet effectif de nos richesses indigènes par l'addition d'une quinzaine d'espèces sédipèdes exotiques, récemment conquises sur la zone tropicale par les travaux ingénieux et persévérants de quelques amateurs éclairés et dévoués à la science, parmi lesquels j'aime à citer M. Jules Delon de Soizy, déjà nommé, et M. Saunier de Saint-Brice. Ces espèces s'appellent le Cardinal huppé, le Paroaire, le Commandeur, le Bee d'argent, le Fondy, le Senegali orange, le Senegali de Sainte-Hélène, le Cordon bleu, le Chanteur d'Afrique, le Cou coupé, le Bengali, le Pape, le Capucin, le Domino, le Ministre, etc., j'en passe peut-être et des meilleures. Toutes appartiennent à la grande série des Granivores Dégorgeurs; toutes

sont belles à voir, plusieurs agréables à entendre; une seule, le Paroaire, fait preuve de méchant caractère et semble avoir appris de la Mésange Charbonnière ce terrible coup de tête qui cloue la victime sur place. Les espèces que je viens de citer sont celles que j'ai vues de mes yeux et que j'ai pu observer et admirer tout à l'aise dans la charmante volière de M. Jules Delon, où elles font leurs nids sans plus de gêne que si elles étaient chez elles et où elles se reproduisent depuis quelques années avec une bonne volonté digne d'éloges, en compagnie de quatre à cinq Perruches d'Australie, plus jolies et plus sociables que toutes celles qui nous étaient venues jusqu'à ce jour des continents d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Beaucoup de ces espèces, et notamment les Perruches australiennes, ont également adopté pour patrie la délicieuse habitation de M. Saunier à Saint-Brice, où les volières sont de grands arbres entourés à distance de filets invisibles et où il est accordé aux prisonniers tant d'air, de verdure et d'espace, qu'ils ont fini par se croire en pleine liberté. M. Saunier est en ce moment occupé (juin 1854) à doter la France de la magnifique perdrix américaine dite de Californie, intermédiaire pour la couleur et la taille entre notre Perdrix rouge et le Colin vulgaire, et remarquable par la singulière aigrette d'une seule plume qui lui part du sommet du front pour lui retomber sur le bec. Quand la fortune contraire vous a refusé les moyens de travailler de vos propres mains à l'accroissement du mobilier zoologique de votre pays, le plus noble but auquel puisse aspirer l'ambition du sage, il est doux encore d'applaudir aux succès de ceux qui, plus favorisés que vous, ont pu y consacrer leurs efforts, leur temps et leur bourse; et je regarde, quant à moi, comme une des meilleures chances de ma vie d'avoir été témoin de l'éclosion de la première couvée de Perdrix de Californie nées en France, souche féconde dont les rejetons innombrables couvriront glorieusement un jour le sol de ma patrie. Qui sait même si la phrase qui s'écoule en cet instant de ma plume, retrouyée dans deux ou trois cents ans d'hui par quelque intrépide liseur de bouquins ignorés, ne servira pas à fixer la date précise de l'acclimatation du précieux

gallinacé et à rappeler à la mémoire ingrate des populations le nom de son acclimatateur ? Il n'y a pas encore trois siècles que le Dindon a été naturalisé en France et déjà le nom de ses importateurs a disparu de l'histoire des bienfaiteurs de l'humanité.

MM. Jules Delon et Saunier, qui sont de très-puissantes autorités en matière d'éducation de granivores, pensent comme moi qu'il n'est pas une espèce de cette catégorie, voire de celle des Perruches, qui ne soit friande de l'insecte en la saison d'amour.

Une grande société nationale, ayant pour objet la conquête pacifique de toutes les bêtes agréables et utiles du globe, s'est fondée naguère à Paris sous la présidence de M. Isidore-Geoffroy-Saint-Hilaire, Gouverneur général du Jardin des Plantes, un savant de haut titre qui porte avec aisance le poids de la gloire paternelle. De cette Société sont membres MM. Jules Delon, Saunier, Florent-Prevost et vingt autres. J'attends beaucoup pour l'avenir de la France, des efforts d'une société aussi riche de bon vouloir et de science ; étant de ceux qui estiment le gain d'une fleur, d'un légume, d'un lapin bien au-dessus de celui de vingt batailles. Il serait curieux tout de même de voir incessamment se rapprocher par leurs bêtes les peuples que leurs hommes d'esprit avaient réussi à maintenir jusqu'ici en état de flagrant antagonisme. Remarquons que la première colonie de Chinois qui se soit établie à Paris est celle du Jardin des Plantes.

Adieu le monde harmonieux de la poésie, des chants, des fêtes éternelles ; où l'amour, ce charmeur suprême, transforme le travail en plaisir ; où les cieux ne retentissent que des bénédictions de la terre ; où la libéralité du soleil dore à tous l'existence, décuple les bonheurs de la maternité, affranchit les âmes et les corps de l'ignoble oppression des besoins matériels et fait les cœurs amis ! Adieu le monde heureux des joutes artistiques et

des rivalités innocentes, mirage éblouissant de l'utopie, c'est-à-dire du monde vrai, vision anticipée de l'idéal, de l'harmonie future où les humains de ce globe vivront soixante mille ans et plus... mais en dehors de laquelle ils sont fatalement voués à la misère, au travail répugnant, à l'antagonisme fratricide. Adieu la gentille alouette, l'hirondelle légère, le rouge-gorge intrépide, délices de l'atmosphère des champs, des villes et des bois. Adieu les sublimes gosiers, les splendides parures, les rôtis succulents ! A la place des joyeux chanteurs, des artistes brillants, si doux à regarder et à entendre pendant leur vie, si bons encore après leur mort, nous ne rencontrerons plus, hélas ! dans les derniers ordres d'oiseaux qu'il nous reste à décrire, qu'opresseurs sanguinaires accouplés pour le meurtre, que travailleurs malingres talonnés par la faim cruelle, que larynx discordants, que muscles décharnés, emblèmes des vivants des sociétés maudites dont la Civilisation actuelle est la phase pivotale. La liseuse ingénue que la sévérité maternelle condamne à quitter subitement la lecture attachante des récits de l'Arioste et du Tasse pour reprendre l'histoire des rois de France par M. Le Ragois n'éprouve pas un désenchantement plus amer que l'ornithologiste passionnel, au moment où il touche à ce point douloureux de la bifurcation de l'idéal et du réel où nous sommes arrivés.

CHAPITRE III.

Ordre des Jugipèdes. Trois genres; sept espèces.

L'Ordre qui ne comprend que sept espèces est celui qui atteste le plus visiblement la pauvreté relative de la Faune européenne; car cet ordre des Jugipèdes est des plus peuplés ailleurs; sous la zone tropicale notamment, et aussi dans certaines contrées de la zone tempérée de l'hémisphère austral. On se fera sans peine une idée de sa richesse, en songeant que l'innombrable tribu des Perroquets et des Perruches, qui occupe à elle seule une immense vitrine au Muséum, n'est qu'une de ses divisions.

Rappelons brièvement nos principes et la signification précise de ce nom de Jugipèdes que nous avons attaché comme étiquette à la cinquième grande division du règne des oiseaux.

Jugipède est la traduction en latin du mot grec *Zygodactyle* qui veut dire *doigts attelés par paire*, comme les bœufs au joug (*jugum, zygos*). Je me sers fréquemment de l'expression de grimpeurs pour désigner l'ordre actuel, mais ce langage est défretueux, attendu que *grimpeur* et *jugipède* ne sont pas tout à fait synonymes, pas plus que percheur et chanteur. Il est très-vrai que la division des doigts du pied en deux systèmes égaux indique de fortes tendances au grimpement, mais elle n'indique que des tendances, elle n'implique pas fatalement des habitudes de gravitation verticale. La preuve en est que nous rencontrerons

dans cet ordre des espèces beaucoup moins habiles à grimper que les Grimpeaux et les Sittelles appartenant à l'ordre précédent.

Cet ordre des Jugipèdes est un ordre bizarre dont l'excentricité semble être le caractère normal, ce qui est cause que la classification pédiforme a l'air de le gêner beaucoup.

Les obstacles qu'il oppose à cette classification sont de deux sortes. D'une part l'excentricité qui est un des caractères de l'ambiguïté, pousse l'ordre à jeter à chaque instant des embranchements sur tous ses voisins et à se confondre avec eux; de l'autre, ses familles qui se rapprochent par les pieds, divergent presque toujours par le bec et par le régime. Exemple : les Perroquets qui sont des jugipèdes et des grimpeurs comme les Pics, mais presque exclusivement granivores, tandis que ces derniers sont presque exclusivement insectivores. Faites abstraction de la forme du pied et vous trouverez beaucoup plus d'analogie entre le Dur-bec, le Bec-croisé, le Bouvreuil et le Perroquet, qu'entre celui-ci et le Pivert. Heureusement ce qui est un embarras pour une classification empirique, devient un moyen d'ordre pour une méthode naturelle. Ainsi la différence de conformation des becs donne la clé de la division de l'ordre par série, et celle des langues qui ne sont pas moins excentriques que les becs, fournit le type de la division par groupes.

D'après cette méthode facile, la première série de l'ordre, celle qui se rapproche le plus de l'ordre précédent par la Sittelle, serait celle des Pics, reconnaissables à leur bec droit, robuste et taillé en coin pour perforer le tronc des arbres. Cette série des Pics serait dite des *Cunéirostres* (becs en coin). Le bec s'incurve-t-il légèrement et se termine-t-il par un léger crochet (Coucous, Couas), la série est appelée des *arci* ou des *hamirostres* ou de quelque autre nom moins long et moins barbare. Le bec va-t-il toujours s'incurvant, s'épaississant et s'armant d'une double mandibule mobile; la mandibule supérieure fait-elle office de crampon pour favoriser le grimpeur comme chez les Perroquets, la série est baptisée des *Scansirostres* (becs grimpeurs). Après ceux-ci viennent les becs à dimensions exagérées, les becs mons-

trueux, les becs ridicules des Toucans, des Aracaris; nouvelles séries, nouveaux noms. Je me borne à indiquer cette voie de division pour les naturalistes dont les travaux embrassent la généralité des espèces; la pauvreté de la jugipédie française me dispense de creuser ce sujet plus avant.

La subdivision par groupes n'est pas moins curieuse. Il y a des langues effilées et pointues qui ressemblent à de longs serpents ou à des javelines dont le manche serait en caoutchouc et jouirait de la propriété de s'allonger indéliniment; puis les langues larges, courtes, épaisses, propices à la répétition du verbe humain; puis les langues impossibles, langues en corne, langues en plumes et en plumes de couleurs variées ressemblant à des empeignes de flèches de sauvages que l'oiseau serait en train d'avalier. Mais ce travail encore une fois ne me regarde pas, puisque je n'ai ici que trois genres à classer, et trois genres dont l'histoire sera courte, attendu que sur ce nombre, deux se réduisent à une espèce unique (Torcol, Coucou), et que le troisième, celui des Pics, se compose de cinq espèces dont les mœurs, les allures, le régime et le ton sont tout à fait semblables et ne veulent qu'une seule notice.

Comme il m'a paru encore complètement inutile d'exposer les caractères généraux de l'ordre en l'absence d'un nombre de témoins suffisants pour valider mes dires, je me suis naturellement affranchi de cette tâche ingrate. A bien prendre, du reste, je ne vois guère que l'amour désordonné des insectes et du tapage qui soit un caractère commun à nos trois genres. Le Torcol niche bien dans les trous d'arbres et pond bien des œufs blancs vernissés comme les Pics, mais ces habitudes n'ont rien de commun avec celles du Coucou qui est trop grand seigneur pour se donner la peine de se construire un nid et d'élever sa famille. Ainsi point de caractères généraux d'ordre dans le petit nombre d'espèces de la jugipédie indigène. Seulement la similitude de conformation de la langue nous fournit un caractère de parenté très-accusé entre le Torcol et les Pics.

GENRE TORCOL. Espèce unique. J'ai placé le Torcol à l'avant-

gardé de l'ordre, parce que cet oiseau singulier se rapproche un peu de la Mésange par la forme de son bec droit, conique, tronqué; ensuite et surtout, parce que les deux espèces m'ont semblé se tenir par un lien mystérieux. Tout est plein de mystère, en effet, dans l'histoire du Torcol, et il est nécessaire de se pénétrer à fond de la substance du traité de la *Théorie des Ressemblances* pour avoir l'explication de cet hiéroglyphe emplumé.

C'est un petit oiseau de la taille de l'Alouette, porteur d'un manteau gris d'une étoffe distinguée, striée et écussonnée de fines zébrures. Il arrive en France au mois d'avril et en repart vers la fin d'août. Comme l'époque de ses voyages coïncide avec celle des migrations du Coucou, on a cru autrefois dans certains pays du Nord que le Torcol était le mâle ou la femelle du Coucou. Le Torcol niche dans de vieux trous d'arbre perforés jadis par les Pics et dont il a soin de rafraîchir chaque année les parois intérieures par un léger travail de repiquage. La poussière qu'il fait tomber dans le fond du nid par cette opération forme une couche qui lui paraît assez luxueuse pour sa famille, puisqu'il ne cherche à en augmenter l'élasticité ni la mollesse par aucune addition de matériaux plus doux, plus chauds, plus confortables. Sa ponte est de six à huit œufs; ces œufs, comme je l'ai déjà dit, sont blancs et vernissés comme ceux des Pics et des Martins-pêcheurs.

Le Torcol est un grand consommateur de fourmis et de chenilles; qui se tient perpétuellement sur la lisière des bois en plaine ou en colliné et qui préfère le séjour des vergers et des jardins de l'homme aux sombres profondeurs des forêts. Il ne finit pas de tapager au printemps, quand il passe l'inspection des cavités des pommiers ou des chênes pour choisir un domicile; il devient plus discret lorsque son choix est fait. Son cri ressemble plus aux clameurs de l'Épervier et de la Cresserelle qu'à un chant harmonieux.

Ceci est l'histoire du Torcol, telle qu'a dû l'écrire Temminck; un récit simple et nu, dépouillé d'artifice, pris sur un sujet empaillé. Mais ce Torcol n'est pas celui de l'auteur de la *Théorie des ressemblances*, ni le mien. Un joli manteau gris, historié de

zébrures noires, peut être pour le commun des naturalistes un manteau gris tout court; pour le savant chercheur des effets et des causes, comme pour l'analogiste passionnel, c'est quelque chose de plus. Cette robe tigrée là est faite d'une étoffe de vipère. Or, cette ressemblance dans les goûts de toilette doit couvrir de mystérieuses affinités morales entre le reptile et l'oiseau, et le savant et l'analogiste ont besoin de pénétrer le secret de cette similitude. Il ne tombe pas, en effet, sous le sens qu'un oiseau aille emprunter sa robe à un reptile sans mauvaise intention. Quel est donc ce mystère ?

Ce mystère est tout simplement que *le semblable produit son semblable*, en dépit de toutes les distances des règnes, ainsi que l'a démontré jusqu'à l'évidence le seigneur Da Gama Machado. Ce mystère est que le besoin d'imiter la vipère en toutes ses allures est une des manies du Torcol; manie bizarre et qui ne s'explique que comme conséquence naturelle et fatale de la noire zébrure de sa robe.

Quand le Torcol est maîtrisé par une émotion vive, quand il veut plaire à sa femelle ou bien intimider le tendeur qui vient le détacher du piège, il roule des regards féroces, darde sa langue immense, dresse sa queue à l'instar du reptile, et son col se recourbe en replis tortueux de tous les côtés de son corps... Quand un gamin grimpe à son trou pour lui dérober ses petits, il pousse du fond de sa retraite un sifflement d'aspic si aigu, si horripilant, qu'il est rare que le ravisseur n'en soit pas désarçonné d'effroi et ne redescende pas de son arbre plus vite qu'il n'y est monté.

Les Anglais qui aiment mieux les bêtes que nous et qui les observent plus finement, ont donné au Torcol, en raison de ses habitudes de siugeries vipérines, le nom d'oiseau-serpent (*snake-bird*, prononcez *snèque-beurde* en mâchant l'r). Oiseau-serpent vaut mieux que *tourne-tête* et *tire-langue* qui sont les deux noms populaires que l'oiseau porte dans les diverses provinces de France. Il va sans dire qu'à Marseille on l'appelle Ortolan, l'Ortolan tire-langue (prononcez heurtelen).

C'est parce que le Torcol ressemble beaucoup à la Mésange

par le bec et un peu par cette habitude d'imiter le sifflement de la vipère, que j'ai avoisiné les deux genres en cette classification ; mais il faut bien reconnaître que le talent d'imitation du Torcol est complètement supérieur à celui de la Charbonnière. C'est-à-dire que le siblement de l'aspic, sur lequel vous venez de marcher, ne vous fait pas plus froid, ne vous paralyse pas plus rapidement la pensée et les jambes, que celui du Torcol. Aussi devons-nous être indulgents à la poltronnerie du gamin de tout à l'heure que nous avons vu redescendre, quatre à quatre les escaliers de son arbre. D'autant mieux qu'il n'est guère de chercheur de nids passionné à qui il ne soit arrivé quelquefois de saisir un serpent en croyant mettre la main sur des œufs de merle. Or la sensation que vous fait éprouver, quand vous êtes sensible, le contact imprévu et glacé de cette chair de reptile est de celles qu'il faut avoir goûtées pour les bien comprendre et qui vous laissent jusque dans les plus lointains souvenirs d'affreux frissonnements. On sait que les serpents, qui ont toujours froid recherchent les chauds séjours, comme les nids duvetés des oiseaux, les édredons, les matelas et les couvertures de laine, soit pour s'y établir, soit pour y déposer leurs œufs. Il y a même telles contrées d'Afrique, ou d'Amérique où l'on considérerait comme une imprudence grave d'entrer dans son lit ou dans ses bottes, avant d'avoir passé une inspection minutieuse de ces demeures et regardé si elles ne recèlent pas quelques hôtes dangereux. Mal en advint une fois à l'un de mes amis qui habitait temporairement la province de Sainte-Catherine au Brésil d'avoir omis cette sage précaution. Une femelle de serpent de la plus abominable espèce avait profité d'une de ses absences pour s'insinuer dans sa paille et y faire sa ponte, et lui, de retour, avait couvé les œufs sans méfiance aucune, si bien qu'une belle nuit l'infortuné s'était trouvé littéralement envahi, débordé par un épouvantable essaim de jeunes serpenteaux, qu'un sentiment de reconnaissance tout naturel attirait vers le doux foyer de chaleur qui leur avait donné l'être.

Mais hâtons-nous de prévenir le lecteur que le Torcol est un oiseau de mœurs innocentes, et qui ne fait le serpent et ses au-

tres grimâces que pour sa défense personnelle et l'amusement d'autrui. Je ne connais guère d'analogie plus facile à saisir que celle-là. Elle découle pour ainsi dire de chaque détail anatomique du moule et de chacun de ses faits et gestes.

La langue du Torcol semble un immense lombric caché dans une gaine élastique. Elle est armée d'un dard et se détend pour piquer sa proie avec la même prestesse que le monstre d'une boîte à surprise. Elle est enduite de glu pour engluier tout ce qui l'approche et l'oiseau l'introduit dans les fourmilières ou l'étale sur la voie publique pour ramasser les insectes passants.

Tout le monde a entendu parler de la ventriloquie, qui est un art de mystifier les gens en leur faisant accroire que la voix qui les appelle vient d'en haut, tandis qu'elle vient d'en bas. Les Torcols goûtent fort ce genre de plaisanterie.

Ainsi vous entendez un grand bruit sortir par un trou d'arbre, en vous promenant dans les bois, vers la fin d'avril; machinalement vous portez vos regards à la hauteur de l'ouverture d'où semble provenir la voix, afin de voir par corps la bête qui fait tant de tapage. Mais le tapage recommence et l'oiseau ne paraît pas. Alors vous vous piquez au jeu; vous attendez une demi-heure, une heure sans en apprendre plus. A la fin le bruit cessé, et vous voyez rôder et fureter près de vous, au plus bas des buissons, un oiseau gris et silencieux qui a l'air de vous rencontrer par hasard et qui se montre très-surpris de votre présence. Or, cette Sainte-Nitouche d'oiseau gris qui joue si parfaitement le silence et la surprise est le ventriloque qui vous a tout à l'heure si vivement intrigué. Il était caché tout près de vous dans le fin fond de la cheminée du chêne creux d'où il faisait monter sa voix par l'orifice supérieur, ce qui vous a trompé sur le lieu de naissance du son, et il s'est échappé de son manoir ténébreux par quelque poterne inférieure, tandis que vous le cherchiez en l'air. Il est venu ensuite flâner autour de vous pour regarder si sa farce avait été bien jouée et si vous y aviez été pris. Doutez-vous de l'identité du personnage silencieux du dehors et du tapageur ventriloque du dedans? vous avez un moyen bien facile de vous édifier complètement à cet égard.

Demeurez caché là où vous êtes, derrière un paravent quelconque, et ayez la patience d'attendre encore une heure ou deux, vous verrez votre industriel rentrer dans son établissement pour recommencer sa parade. Il n'y a pas d'oiseau qui fasse plus de bruit que le Torcol au moment de la pousse des feuilles. En ce temps-là, on n'entend que lui vociférer et cressereller à toute heure du jour et partout, par les lisières des champs, par les haies, par les bois, les futaies, les vergers, les pâquis plantés d'arbres creux, de saules vermoulus; on l'entend, mais on ne le voit pas.

Le Torcol sait aussi se pendre par les pieds comme la Mésange au plafond de sa cage et exécuter quelques tours de souplesse; mais il manque de vigueur dans les articulations. Par exemple, il peut bien s'accrocher en volant à un tronc d'arbre pour fouiller tel quartier d'écorce, mais il lui est interdit de s'enlever de cette place à une autre, à la seule force des poignets, comme le Grimpereau, la Sittelle et les Pics. Sa queue non plus n'est pas assez rigide pour lui servir de point d'appui en ses ascensions.

L'extrême facilité que le Torcol trouve à vivre largement sans rien faire et en se bornant à étendre sa langue sur le passage des fourmis, finit par le rendre paresseux, lourd et obèse vers la fin de l'été, où il serait susceptible de faire un excellent rôti, n'était la funeste habitude qu'il a de se musquer à forte dose comme la Tourterelle et la Huppe.

Qui n'a reconnu dans l'étrangeté significative des allures du Torcol, l'emblème du charlatan de la place publique, qui s'ingénie à captiver la foule par ses tours, ses grimaces et ses contorsions, qui parle de l'estomac, imite la voix des animaux les plus terribles (oiseaux de proie et vipères), englué son public par l'éloquence du boniment, tend son escarcelle sur tous les carrefours et s'engraisse quelquefois aux dépens des badauds?

Tribu des Pics. Cinq espèces.

Je connais peu d'histoires plus faciles à conter que celle de la tribu des Pics, et pourtant je n'en sais guère que les poètes et les historiens de tous les pays et de tous les âges aient plus défigurée. Je vais essayer de l'écrire en dix lignes; je ne serais pas embarrassé de la faire tenir en quatre mots pour un analogiste.

Jugipèdes; grimpeurs; calotte rouge ardent, bec en coin, langue anguiforme, rétractile, armée d'un dard pointu à son extrémité; queue étagée, formée de dix ou douze baguettes rigides, usées par le frottement.

La vie des Pics est attachée aux troncs des arbres autour desquels ils circulent perpétuellement de bas en haut, jamais de haut en bas, tâtant l'arbre à coups de pioche et sondant toutes les fissures et toutes les cavités, pour y saisir les larves perforuses dont ils font leur régal. Ils descendent fréquemment à terre pour cueillir les fourmis, et s'amuseut quelquefois à casser des noix. Grands conservateurs des forêts par la guerre qu'ils font aux insectes, mais grands ennemis des vieux arbres par les trous qu'ils y creusent. Enclins à la gaieté et à la grosse farce, philosophes en amour, mais beaucoup trop bruyants, trop maigres, trop coriaces.

Voilà l'histoire de la tribu des Pics, telle que je la savais à quinze ans, telle que les historiens officiels des bêtes pourraient la savoir à soixante. J'admire que tant de génies immortels, les auteurs de la Mythologie grecque entre autres et le saint roi David et l'éloquent Buffon, qui ont parlé du Pic, aient pu errer aussi fortement qu'ils l'ont fait sur un sujet aussi clair et l'emplir d'autant de ténèbres, quand il leur était si facile de se faire donner gratis par le premier venu des gamins de Lorraine, tous les renseignements ci-dessus. C'est que le savant et le saint sont deux genres difficiles à rallier à la vérité; le premier, à cause de sa fierté qui l'empêche de consulter les petits; le second, à raison de la ténacité de sa foi aux fables des légendes.

Il y a, en effet, dans l'histoire des variations de l'esprit humain sur le compte du Pic à tête rouge, une légende catholique qui pourrait bien être la source de toutes les fausses opinions qui ont été portées sur la bête par les meilleurs esprits.

La version de la mythologie païenne est plus innocente que les autres. Elle rapporte tout simplement qu'il existait autrefois en Italie un prince nommé Picus que les dieux avaient métamorphosé en Pivert pour le récompenser de ses vertus. Elle ajoute que ce roi Picus était l'ami et le contemporain du bonhomme Evandre, le même qui fut si heureux de l'arrivée des Troyens dans sa patrie...., un bonheur, que je ne m'explique guère, n'ayant pu encore m'habituer à considérer le héros de l'Énéide comme le type idéal du voyageur jovial et agréable à voir. Énée était pieux mais aussi pleurnicheur, et j'augure mal de la puissance de jovialité d'un narrateur qui, parlant presque seul pendant douze grands livres, ne trouve pas même l'occasion d'y placer un simple calembourg de la force de celui d'Ulysse.

La croyance universelle ou fut longtemps le monde, que le Pivert avait toujours le gosier altéré, fournissait également une explication plausible de la métamorphose du bon roi Picus, mais gardons-nous de condamner les mœurs d'un prince ami des dieux, sur d'aussi misérables conjectures.

J'ai dit à l'article Pelican, premier volume de cet ouvrage, que le Pivert était le seul oiseau qui fut en droit de revendiquer la célébrité de l'Onocrotale, chanté par le saint roi David, cette bête dont la voix rappelle le braiment de l'âne et retentit dans la solitude du désert comme l'écho de l'affliction suprême. Il faisait sec et soif aux lieux où écrivait David, lieux émaillés de roches pointues, mais privés de sources d'eau vive et où les vallées n'ont point d'ombre. On reconnaîtra facilement à travers ce récit que c'est la tradition des Saintes-Écritures et celle de la Mythologie qui ont engendré la légende catholique, laquelle a engendré les contes de Buffon.

La légende catholique est norvégienne ou saxonne, je ne sais plus lequel. La scène se passe en Angleterre ou à Dromlheim, en ces temps heureux d'ignorance et de naïveté ou l'aveuglement

de la foi ne vous empêchait pas d'être témoin oculaire d'un tas de prodiges qu'on ne voit plus aujourd'hui, même avec les meilleures lunettes. Il y avait donc en ce temps-là et dans ce pays-là une vilaine femme nommée Gertrude qui avait l'habitude de se coiffer d'un béret rouge et qui était si méchante, si méchante, que son mari avait coutume de dire qu'il aimerait mieux l'Enfer sans elle que le Paradis avec. Or, un jour qu'elle était de pire humeur encore que de coutume, ayant à faire sa lessive, un voyageur dont le costume délabré annonçait la misère, et dont un large capuchon de bure dissimulait complètement le front aureolé, se présente au logis de la mégère et lui demande un verre d'eau pour étancher sa soif. Mais la méchante femme au béret rouge, au lieu d'accéder à la prière du pauvre voyageur, le traite de va-nu-pieds et de vagabond et le menaçant de son manche à balai, lui enjoint de déguerpir au plus vite. A quoi Notre Seigneur répondit, car c'était le fils de Dieu lui-même qui voyageait en ces parages ; Gertrude, puisque tu as péché contre le sentiment de charité dont j'ai ordonné la pratique à tous mes fideles, et puisque tu as refusé un verre d'eau au pauvre voyageur qui avait soif, je te condamne pour expier ton crime à tirer la langue toute ta vie. — Et dans le même instant le corps de la méchante femme s'évanouit dans les airs et l'on vit à sa place un oiseau vert coiffé d'une calotte rouge qui s'échappait par la cheminée en grimpaant avec un grand tapage. Et depuis ce temps-là le Pivert a toujours le gosier sec, affirme l'historien, et comme il ne peut boire à sa soif que lorsqu'il tombe une grande pluie, il n'a d'autre occupation que de l'appeler sans cesse, ce qui le rend monotone.

Je ne veux pas dire que l'histoire du Pivert par l'immortel Buffon soit la copie littérale de ce récit peu vraisemblable, mais il est bien certain qu'il l'avait lu quelque part et qu'il n'a fait que l'embellir des charmes de son style, en faisant aussi de la tribu des Pics une tribu de maudits, de damnés, de parias, condamnés par une sorte de fatalité œdipienne à gravir constamment le tronc des arbres, à végéter misérablement et à manger de la terre tous les jours de leur vie. Puis l'occasion était si belle de placer en regard du travail répugnant et de l'expiation imméritée

le spectacle des jouissances omnimodes réservées sans plus de raison aux élus par l'aveugle Destin, que le poëte s'est bien gardé de la laisser échapper. Donc, après avoir prouvé à ses lecteurs d'une façon à peu près irréfutable que si le bonheur nous rend heureux le malheur nous rend malheureux, le sublime écrivain les laisse en proie à des doutes affreux sur la sagesse des vues de la nature, à propos de ces prétendues misères des grimpeurs!...

Je ne tiens pas à reprendre Buffon que j'admire et que j'aime de ses nobles et éloquents erreurs, où l'homme se retrouve toujours sous les phrases brodées. Cette critique me répugne d'autant plus pour le quart d'heure qu'il semble que toutes les médiocrités scientifiques et littéraires du temps, les académiciens *mineurs* des diverses sections de l'Institut et notamment les Immortels *noceurs* qui font le lundi dans les grands journaux politiques, se sont ameutés depuis peu pour démolir la gloire du grand homme. Or, pour ne pas faire chorus de jappements avec ces espèces et pour ne pas m'user les dents comme elles à l'acier d'un génie de trempe supérieure, je laisse à Audubon l'américain, à Audubon le plus patient et le plus exact de tous les observateurs de bêtes de ce siècle, la triste tâche de relever et d'ensevelir dans la même tombe toutes les traditions erronées de la science, de la poésie et de la légende. (Le passage qui suit est extrait de la charmante traduction d'Audubon par Madame H. Loreau. Volume premier, chapitre du Pic aux ailes d'or.)

« Il est toujours agréable de se trouver au milieu de gens pleins d'entrain et d'amabilité. Aucune société donc ne saurait être mieux accueillie dans la forêt que celle des pics. Écoutez, cher lecteur, le récit détaillé des habitudes du Pic aux ailes d'or.

» Cette espèce que les Français de la Louisiane désignent sous le nom de *Pique-bois-jaune* et à laquelle on attribue rarement la qualification de pic aux ailes d'or, sous laquelle le connaissent la plupart des naturalistes, est l'une des plus enjouées et des plus amusantes qui se rencontrent en Amérique.

» A peine le printemps vient-il rappeler ces oiseaux au devoir charmant d'amour, que leur voix qui n'a rien de désagréable tombe

de la cime ardue des arbres morts, pour proclamer avec délices l'ouverture de la saison bénie. Leur langage est un rire prolongé qui s'entend de très-loin et qui est l'hilarité même. Plusieurs mâles poursuivent une femelle, s'approchent d'elle et, pour lui démontrer la force et la sincérité de leur passion, courbent la tête, déploient la queue, virent de tous côtés, en avant, en arrière, avec des mouvements et des gestes si comiques, qu'il faudrait être doué d'un tempérament plus que morose pour ne pas être tenté de mêler sa gaieté à la leur. La belle poursuivie s'envole-t-elle sur l'arbre voisin, elle y est immédiatement rejointe par ses cinq ou six prétendants qui s'empressent de recommencer la précédente cérémonie. Mais pas l'ombre de jalousie ni de querelle entre ces *beaux* qui font de leur mieux pour mériter et obtenir la palme d'amour, mais qui se résignent philosophiquement à déguerpir, et à se mettre en quête d'une autre belle quand la première a fait son choix. De cette façon, les pies dorés sont vite et heureusement appariés. Chaque couple procède immédiatement à l'excavation d'un tronc d'arbre et se hâte d'y percer un trou assez vaste pour contenir toute la famille, les deux travailleurs y compris. Le père et la mère travaillent à l'évidage de la pièce avec beaucoup d'adresse, d'ardeur et de plaisir. La femelle félicite joyeusement le mâle de son talent, à l'occasion de chaque copeau qu'il fait sauter en l'air. Puis, quand il est fatigué, c'est elle qui reprend la besogne, et lui, tout en se reposant, lui tient de passionnés discours. De cette façon de travailler le temps passe vite, et la construction du domicile conjugal est promptement achevée. C'est alors que le moment est venu de se parler d'amour, plus sérieusement que jamais... Avant la fin de la quinzaine, la femelle a pondu ses cinq ou six œufs, dont la blancheur et la transparence font la joie de son cœur, et s'il suffisait d'élever une nombreuse famille pour posséder le secret du bonheur, on pourrait dire que les Pies sont au nombre des oiseaux les plus heureux du monde, car ils font deux couvées par an. D'où vous pouvez conclure qu'ils sont communs en Amérique. Même, en captivité, le Pie ne se laisse pas abattre; il continue à bien manger (comme en liberté) et pour se distraire de ses

peines, il perce et déchire en un jour autant de meubles qu'un bon ouvrier en pourrait réparer en deux.

» Ne croyez donc pas plus longtemps, lecteur, que les Pies, je parle de ceux d'Amérique, soient comme on les a représentés jusqu'ici des créatures stupides et misérables, totalement déshéritées du ciel; car sur les dix-sept espèces qui habitent nos forêts, je n'en connais pas une seule dont la vie ne soit aussi joyeuse que celle du Pic doré. Ils rendent de véritables services, et comme leur chair n'est pas très-savoureuse, ils ne sont guère chassés que par des amateurs oisifs. Ils possèdent un parcours immense, et dans toutes les saisons, ils trouvent en quelques lieux qu'ils se posent la nourriture qu'ils préfèrent. »

Ce tableau véridique est un peu différent, hélas! de celui de Buffon; mais il est si difficile de savoir ce qui se passe sous les voûtes des forêts et dans le fond des trous d'arbres à qui ne peut sortir de son cabinet d'étude où le retiennent cloué les devoirs de sa charge et la passion des manchettes de dentelle, qu'en vérité la discordance des deux opinions, ci-dessus n'a rien qui me surprenne. J'ai reproduit, en grande partie, l'histoire du Pic aux ailes d'or d'Audubon, parce que cette histoire est celle de tous les Pies de l'univers, et particulièrement celle des Pies français dont l'excessive gaieté m'a toujours plus déplu que leur mélancolie. Celui des oiseaux de cette tribu, que nous appelons le Pivert et qui porte un costume de perroquet vert-jaune, est en effet le plus bruyant de tous les oiseaux de nos forêts avec son cousin le Torcol. Et sa gaieté ne se manifeste pas seulement par ses vociférations désagréables, elle se trahit encore dans ses gestes, elle perce en ses espiègleries. Quand un Pivert vient de s'accoler au tronc d'un peuplier et qu'il vous aperçoit, son premier mouvement n'est pas de fuir, mais de tourner comme l'écureuil autour de la branche pour vous inviter à tourner après lui; puis, à mesure que vous avancez, il continue à décrire sa circonférence, et si vous vous arrêtez, il aventure le bout du bec de votre côté pour vous regarder faire. Quand les petits commencent à grimper hors du nid, ils exécutent autour de leur tronc paternel une série de manœuvres en spirale de l'effet le plus joyeux et le

plus pittoresque. Le peuple est persuadé qu'aussitôt que le Pivert a frappé un bon coup dans un endroit quelconque de l'arbre qu'il travaille, il court de l'autre côté pour voir si son bec passe. Cette opinion est encore un préjugé comme celle qui attribuait à cet oiseau la faculté de découvrir une herbe qui coupait les barreaux de fer des prisons, comme le diamant le verre. Le pivert, quand il a frappé en un lieu qu'il croit habité et qu'il n'entend personne répondre à son appel, se dirige vers les autres côtés de la place, pour voir si les insectes qu'il a mis sur le qui-vive ne tenteraient pas de s'évader par une porte dérobée et quand ils ont un peu de peine à passer dans leurs couloirs obscurs, il les darde avec sa langue, un instrument armé d'un dard dont j'ai dit à l'article Torcol, l'incommensurable longueur, la vigueur, la flexibilité.

Mais comme l'analogie passionnelle vous aurait raconté tout cela et bien d'autres choses encore en un moindre nombre de lignes! *Grimpeur à calotte rouge!*... Je répète que l'histoire détaillée de tous les pics de tous les mondes peut s'écrire avec ces quatre mots. Car enfin, aucun naturaliste, et pas plus Audubon que les autres, n'a dit encore le pourquoi de cette calotte rouge et de ces ascensions éternelles et de cette voix lamentable qui clame dans le désert (*vox clamantis in deserto*). Or, où seraient l'intérêt et le charme d'une science qui ne révélerait pas le fond de ces mystères? La légende catholique a bien essayé de tirer la calotte écarlate du Pivert du chaperon rouge de la mauvaise femme; mais cette métamorphose n'est pas un fait prouvé... Et puis quelle différence entre cette explication et celle de l'Analogie passionnelle!

Les Pics sont les emblèmes de la bruyante corporation des travailleurs du bois, bûcherons, menuisiers, charpentiers, tonneliers, etc., qui tiennent en mains le maillet et l'équerre et fêtent la Sainte-Anne. Voilà pourquoi ils font tant de tapage, si l'on tient à le savoir.

Les sons désobligeants qu'ils tirent de leur larynx ébreché en crécelle sont plus semblables au braiment de l'âne qu'aux doux

gazouillements des Hironnelles ; c'est vrai, mais ils n'ont pas conscience de faire mal, quand ils poussent leurs hurras sonores ; ils s'imaginent au contraire chanter aussi bien que possible et causer un plaisir extrême à ceux qui les entendent. Beaucoup de braves compagnons du maillet et l'équerre sont sujets à se noyer aussi dans les mêmes illusions.

Tous les Pics sont des grimpeurs d'une certaine espèce, des grimpeurs qui montent et jamais ne descendent et qui recommencent depuis le matin jusqu'au soir leurs exercices fatigants. Pourquoi cela ? — Hélas, parce que les pauvres forçats du travail qui sont condamnés à gagner leur subsistance à la sueur de leur front, doivent cogner sans relâche du matin jusqu'au soir, sous peine de mourir de faim. Tel était le sort de Sisyphe, un des grands damnés de la fable. Comme descendre, c'est se laisser aller, opération qui n'exige pas d'effort, la nécessité impitoyable interdit sévèrement cette allure sybaritique au forçat. Mais il y a ici un autre caractère passionnel qui explique bien plus catégoriquement encore la raison pour laquelle le Pic monte et ne descend pas.

C'est cette calotte rouge vif qui couvre le crane de l'oiseau en signe de l'ardente ambition qui est dessous. Le rouge, le plus éclatant de tous les rayons du prisme, est la note de la gamme des couleurs qui correspond au *si* de la gamme musicale, une note ardente aussi et qui n'aspire qu'à monter après l'*ut* et ne veut pas descendre. L'Ambition, cette noble passion de la puissance, de la liberté et du luxe, tant vilipendée par les sots qui n'estiment cependant que l'or, l'ambition est l'unique ressort de l'activité sociale, l'unique et économique cordial qui soutient le travailleur en ses rudes corvées. Otez de son cerveau cette illusion dorée mais décevante qu'on y a fait entrer de force en son bas âge, à savoir qu'un travail opiniâtre conduit infailliblement à la fortune, et demain il jettera le manche après la coignée, et après demain la société qui ne vit que par la grâce de l'ouvrier, la société tout entière périra.

Je ne suis pas très-persuadé que le travail enrichisse, n'ayant guère entendu professer cette doctrine jusqu'ici que par des

messieurs qui avaient gagné beaucoup d'argent à ne rien faire ; mais ce que je sais parfaitement, c'est que les Pies qui bûchent, qui taillent, qui piochent du matin jusqu'au soir et qui coguent dur, comme on dit, n'en sont pas plus gras pour cela. J'ai connu aussi plusieurs bûcherons qui avaient travaillé toute leur vie dans les bois jusqu'à se courber l'échine en demi-circonférence, et qui cependant ne possédaient pas la moindre inscription de rente, à la fin de leurs jours.

Eh ! qu'est-ce que ça vous fait, à vous, m'interrompt un fâcheux, que les Piverts soient maigres et qu'ils s'éreintent à leur ingrate besogne ?... S'ils sont heureux comme ça, s'ils ne veulent pas changer de condition, de quoi les plaignez-vous ?

Ce monsieur a raison, c'est vrai, le Pivert est très-gai et je l'ai constaté moi-même, et je ne vois pas pourquoi je m'attendrais si généreusement sur cette race, puisqu'elle est contente de son sort. Hélas ! le porteur d'eau et l'âne sont contents aussi de leur lot et les deux malheureuses bêtes ne demandent pas à en changer non plus... Et cependant il est permis de désirer pour elles une existence moins pénible, un régime moins sobre, une gaieté moins bruyante, un langage plus distingué, des façons plus courtoises, un peu moins de roideur dans l'échine, un peu plus de nerf dans l'idée. C'est un beau spectacle, j'en conviens, que celui de l'homme fort supportant sans faiblir les coups de l'adversité, mais convenez aussi que c'en est un bien ignoble que celui de la résignation inerte dans la misère abrutissante et fétide. Fausse gaieté en somme que celle du Pivert et que des imaginations sensibles peuvent bien prendre pour de l'affliction... Fausse gaieté qui me déchire les oreilles et me fait mal à entendre comme celle des pauvres gens. Fausse amour que ses amours pacifiques et philanthropiques ; sottise résignation que la sienne.

Admirez maintenant l'étrangeté de ce rapprochement analogique imprévu et l'invincible et fatale puissance de la similitude du verbe : Dieu en faisant don au Pivert du langage de l'âne, lui a en même temps attribué les dominantes passionnelles de l'infortuné porte-croix, la sobriété, la résignation, le courage du tra-

vail ingrat, plus sa poltronnerie et sa rétivité. Rétivité veut dire la peur de l'inconnu, l'horreur de la marche en avant. Aucun oiseau après la Huppe, n'est plus craintif que le Pivert. Les bêtes sont entre elles comme leurs langues, et les hommes aussi.

C'en est assez sur la famille des Pics dont toutes les espèces, j'ai le répète, se ressemblent par les mœurs. Des cinq qui habitent la France le Pic noir, le Pic vert, le Pic varié, l'Épeiche et l'Épeichette deux sont extrêmement rares, la première et la dernière. Quelques ornithologistes, Temmynck entre autres, affirment qu'il en existe une sixième, le Pic Tridactyle à tête jaune. Je suis presque tenté de m'inscrire en faux contre cette affirmation, ne pouvant pas admettre qu'un pays aussi avancé que le nôtre nourrisse des espèces monogames à trois doigts. La Tridactylie dans mon opinion est exclusive aux trois ordres de la Planipédie, et si par exception elle se glisse dans les rangs de la Curvipédie, le fait ne doit se produire qu'en des pays barbares, et en des hémisphères fraîchement émergés.

LE PIC NOIR. Grand oiseau noir de la taille du Corbeau. Bec corné, calotte cramoisie, iris d'un jaune très-clair. Très-rare en France où on ne le rencontre que par échappée dans les hautes forêts de sapins qui couvrent les sommets des Vosges, du Jura, des Pyrénées et des Alpes. Se creuse tous les ans dans le tronc d'un arbre de choix une cavité sphérique de 45 centimètres de diamètre, dont le forage lui coûte quinze jours d'un travail assidu, et où jamais il ne pond plus d'une fois. Vit de noix, de faines, et d'autres semences lorsque l'insecte lui fait faute; commun dans les forêts du Nord, Suède, Russie, Pologne.

LE PIC VERT. Pivert ordinaire, Pique-bois. Le mâle se distingue de la femelle par la couleur de ses moustaches qui sont d'un beau rouge écarlate comme le dessus de la tête. Celles de la femelle sont noires. Habite tous les pays de France où il y a des arbres, comme chênes, sapins, peupliers et pommiers. Grand consommateur de fourmis.

Le Pic varié et l'Épeiche. Ces deux espèces dont la taille est à peu près celle du Mauvis, se ressemblent si fort à l'extérieur, qu'on les a fréquemment confondues en une seule. Cependant il est facile de les distinguer l'une de l'autre, en les examinant de près. Le Pic varié porte une véritable calotte de velours rouge qui couvre tout le dessus et le derrière de la tête, tandis que l'Épeiche se contente de se ceindre le chef d'un large morceau de cette étoffe. Du reste, le Pic varié et l'Épeiche habitent les mêmes patries, qui sont tous les grands districts forestiers de France; ils vivent du même régime, laves perforées et fourmis à l'ordinaire, fruits durs et semences par extra. L'Épeiche est plus commun que le Pic varié, surtout dans les forêts de l'est. Tous deux méritent de figurer au premier rang des jolis oiseaux de France par la richesse de leur manteau de velours noir écusonné de larges miroirs blancs, contraste charmant de nuances qui fait ressortir avec plus d'énergie encore la vive enluminure écarlate de l'avant et de l'arrière, du dessus et du dessous.

L'ÉPEICHETTE. Miniature de l'Épeiche; taillé du Pinson; manteau de velours noir miroité, calotte rouge. Habite presque exclusivement les grandes forêts de sapins de l'Est et des Pyrénées.

J'ai dit que tous les pics poussaient des œufs lustrés; que tous étaient armés d'une langue vermiforme, pointue, barbelée, rétractile; que tous vivaient de larves perforées, et que c'étaient de plus les maçons et les architectes patentés et officieux qui se chargeaient de bâtir des logements à toutes les espèces amies des cavités arboréennes. Or, comme tous les grands trous qui se font dans les arbres proviennent de leur fait, il y a une école de forestiers qui a déclaré les pics oiseaux nuisibles de première classe et mis leur tête à prix. Je ne crains pas de qualifier cette doctrine d'hérésie, et ces mesures barbares de mesures préjudiciables à la fortune de l'État. Il en est de la peur du Pivert comme de celle du Moineau-franc et de tant d'autres instruments de progrès de la société. On voit le mal que les Pics font par le gros bout de la lorgnette, le bien par le petit, et alors

on les condamne sans plus entendre, à la façon des simplistes, et ce n'est qu'après les avoir détruits qu'on commence à s'apercevoir de leur utilité. Mettez-vous bien dans l'idée cependant que, pour chaque écu de cinq francs que le Pivert vous a pris en tarabudant une belle pièce à l'intérieur, il vous en a mis cent dans la poche par la guerre d'extermination qu'il a faite aux Tarets. N'est-il pas naturel que, garantisseur du sinistre, il perçoive une prime d'assurance?

Genre Coucou. Espèce unique.

Le Coucou est un oiseau gris-bleu de la taille de la Huppe avec la queue longue, l'aile pointue, la robe rayée transversalement et les allures de l'oiseau de proie. Ses pieds faibles et courts et son bec non crochu sont en parfait contraste avec ces apparences guerrières. Ce bec d'aspect corné est taillé sur le même patron que celui du merle; il est bordé d'un filet d'or et tapissé à l'intérieur d'une superbe membrane orangée. Il s'ouvre démesurément comme celui des Hirondelles. Que le lecteur n'oublie aucun de ces détails, surtout la ressemblance avec l'Émerillon; car le Coucou est une espèce purement insectivore; et ce doit être un problème curieux que de rechercher pour quelle cause la nature a affublé cette espèce *innocente*, d'un costume d'avivore. Problème très-curieux en effet, et dont la solution découle, claire comme eau de roche, du principe fécond que le semblable produit son semblable. (Relire le traité de la *Théorie des ressemblances*, par M. D. Gama Machado.)

Et d'abord, défions-nous toujours des moules travestis! Cette espèce qui n'est point armée, quoique sa tenue singe celle du gentilhomme d'épée (oiseau de proie), est une engeance démoniaque et maudite, dont je vote l'extermination radicale des deux mains.

Le Coucou est l'ogre, le cauchemar, l'épée de Damoclès de toutes les espèces chanteuses qui nourrissent leurs petits avec des insectes. C'est un fléau dont l'atteinte, toujours mortelle,

semble choisir ses victimes parmi les plus intéressantes familles. Il immole chaque année des hécatombes de Fauvettes, de Rouges-gorges, de Rossignols, de Bec-lignes, etc. Un naturaliste anglais s'est livré à de profonds calculs de statistique pour savoir le chiffre des petits oiseaux que le Coucou détruisait bon an mal an dans les Iles Britanniques. Il est arrivé à un chiffre de deux à trois millions ! Et la superficie de la Grande-Bretagne n'est que moitié de celle de la France et elle est complètement dépeuplée de forêts.

Le Coucou est un des plus épouvantables emblèmes d'infamie que la nature ait forgés. C'est un miroir de perversité omnimode qui reflète avec une intensité étrange les sept nuances de la gamme du vice, dite des sept péchés capitaux, Gourmandise, Paresse, Avarice, Luxure, etc., avec la soif du meurtre et l'ingratitude féroce par-dessus le marché. Le jeune Coucou débute dans la vie par le crime ; ses yeux ne sont pas encore ouverts à la lumière du jour, que sa conscience est déjà chargée de cinq ou six infanticides !

Si l'histoire du Coucou au berceau est un récit de forfaits monstrueux quasi contre nature, celle du Coucou adulte est une chronique scandaleuse et une inépuisable source de gais récits et de drames lugubres, où puisent également à pleines mains, Boccace, Lafontaine, Frédéric Soulié, Eugène Sue. On y lit une satire sanglante des amours officielles et des traités de mariage où le roi a signé. Mais j'ignore dans quel chapitre de ce livre, le peuple français a pu déterrer le prétexte du nom ridicule qu'il a attribué à l'espèce et qui n'est que la paronymie malheureuse du vocable Coucou, le plus expressif et le plus vrai des noms qu'ait jamais reçus un oiseau. S'il est un nom qui convienne au Lovelace, au suborneur attitré qui se joue du repos des maris et de l'honneur des familles et fait subrepticement adopter sa progéniture par autrui, ce n'est pas, ce me semble, celui de Georges Dandin.

Le Coucou, avons-nous dit, est un trop grand seigneur pour travailler de ses nobles mains à la bâtisse de son nid ; il néglige par conséquent d'en faire un. Il a trop de vices à nourrir, pour

pouvoir se charger en même temps de l'éducation d'une famille; et il se débarrasse de cette charge sur la charité maternelle d'autrui. Il n'y a pas plus d'amour des parents aux petits chez les Coucous qu'il n'y en a eu du père à la mère. Ce coureur et cette coureuse se sont rencontrés par un beau matin de printemps dans le sein de quelque orgie furibonde, où le mâle a eu sa part des faveurs de la Messaline. Un œuf est né de cette union fugitive, appartenant à Dieu sait qui. La mère l'a pondu n'importe où; puis le ramassant et le cachant dans sa gorge où elle a une poche destinée à cet usage, elle s'est mise en quête de quelque nid de Rouge-gorge, de Proyer ou de Fauvette, où l'on commençait à pondre, et le nid trouvé, elle y a déposé furtivement son fardeau et elle s'est esquivée après le coup, pour voler à de nouvelles débauches. Puisque l'on ne s'attache à ses petits qu'en proportion des tourments qu'ils vous causent, les Coucous n'ont aucun motif de chérir leur famille. Aussi les vieux dans cette espèce, sont-ils en hostilité permanente avec les jeunes et les chassent-ils énergiquement de tous les lieux qu'ils habitent.

L'histoire du Coucou était encore un mythe il y a soixante ans, et Linnæus et Buffon n'en savaient guère plus long que Plinie et Aristote sur le compte de cette espèce estivale. Les anciens qui croyaient naturellement que la Terre finissait aux limites de l'Empire romain et qui ne pouvaient pas deviner par conséquent ce que devenaient les Coucous pendant l'hiver, imaginèrent d'abord qu'ils se métamorphosaient en Éperviers, à peu près vers la même époque où le Siserin se changeait en Mulet. Puis il y eut des incrédules qui nièrent les métamorphoses et qui affirmèrent que l'oiseau s'engraissait considérablement vers l'arrière-saison, à la façon des ours et des marmottes, après quoi il s'ensevelissait dans le tronc vermoulu des saules pour ressusciter au printemps. Enfin la vérité commença à percer sur le chapitre des migrations annuelles du Coucou, quand on sut que le continent d'Afrique se prolongeait au Sud jusqu'au Cap des Tourmentes et que beaucoup d'oiseaux voyageurs hivernaient vers ces latitudes. Mais la fameuse version de Plinie qui a écrit

ce qui l'intriguait fort. Cependant comme il partageait l'erreur générale sur le compte du Coucou qu'il croyait dévoré de la passion des œufs à la coque, il avait tout naturellement attribué cette particularité singulière du dégorgeement de l'œuf *in extremis*, à la passion susdite. Mais voilà qu'un beau jour, en fouillant dans le gosier d'une femelle qu'il venait de tuer raide et qu'il se proposait d'empailler, notre chasseur fit la trouvaille d'un œuf parfaitement intact, et qui était le même qu'un œuf de Coucou précédemment rencontré dans un nid de Mésange. Dès lors la lumière était faite dans les ténèbres de l'histoire du moule mystérieux; la science possédait désormais une vérité de plus : la femelle du Coucou porte son œuf dans son gosier et le dépose avec le bec dans les nids étrangers. Je ne sais pas si depuis cette affirmation de Levaillant un seul observateur a été assez heureux pour la vérifier par le cas de flagrant délit, mais l'hypothèse de l'illustre naturaliste est si spécieuse et si irréfutable qu'elle possède pour moi tous les caractères de la vérité mathématique.

Levaillant avait d'abord un moyen très-facile de vérifier la justesse de sa supposition; c'était d'attendre que la saison de la ponte des Coucous fût passée pour voir si la circonstance du dégorgeement de l'œuf se reproduirait encore après ce temps. Or elle ne se reproduisit plus, bien qu'après cette époque les nids des petits oiseaux qui font deux ou trois pontes par an fussent toujours remplis d'œufs et continuassent d'offrir aux appétits ovi-vores de l'oiseau les moyens de se satisfaire. Je ne sais pas, au reste, comment on pourrait expliquer, en dehors de l'explication de Levaillant, cette aventure malheureuse arrivée à un jeune Coucou qui fut élevé par une Bergeronnette dans une cavité d'arbre dont l'orifice était si étroit qu'il ne put jamais en sortir. Comment la mère aurait-elle pu entrer *pour pondre* par une ouverture qui aurait refusé plus tard de livrer passage au petit? Mais le fait, inexplicable dans le système de la ponte, devient la chose la plus simple du monde avec celui de l'introduction par le bec.

La femelle du Coucou choisit pour déposer son œuf le nid des espèces insectivores, telles que Fauvettes, Rouge-gorges, Bergeronnettes, etc. Aristote affirme que le nid du Pigeon et celui

de la Tourterelle sont parmi ceux qu'elle honore de son choix. Ce doit être une erreur, car les Pigeons sont presque exclusivement granivores, et les Coucous, au contraire, ne vivent que de chenilles, de chenilles processionnaires notamment. Or, il est dans la logique de la nature que les mères mettent leurs petits en nourrice chez les espèces qui vivent du même régime qu'eux.

Il est à remarquer maintenant que ces femelles ne déposent jamais leurs œufs que dans un nid où la mère commence seulement à pondre. La découverte de Jenner va nous dire le pourquoi de cette précaution.

Le petit Coucou, quand il vient au monde, est un être très-difforme, dont le dos est creusé en forme de cuvette; mais cette difformité couvre un but cruel de la nature. L'oiseau, à peine sorti de sa coquille, se donne des mouvements tout particuliers et tente des efforts inouïs pour faire tomber dans cet entonnoir perfide tout ce qui l'entoure, œufs ou petits, et aussitôt qu'il sent ses épaules chargées, il imprime à son corps une secousse énergique, qui fait que le fardeau est lancé par dessus bord. Or, toute chute est mortelle en un âge aussi tendre, et les pauvres parents, qui sont témoins de la catastrophe, se bornent à la déplorer, la nature leur ayant refusé les moyens de la prévenir. Le fils de l'étrangère ne s'arrête donc en son œuvre de destruction qu'après s'être rendu maître absolu du logis et possesseur exclusif de la tendresse et des soins de ses père et mère adoptifs, au préjudice de leurs héritiers légitimes. Comme l'appétit de cet intrus est insatiable, comme il tient autant de place et absorbe autant de nourriture à lui seul que cinq de ses frères de lait, il fallait bien qu'il eût recours pour vivre aux procédés féroces qu'il a mis en usage. C'est le cas de dire avec le proverbe : « La faim justifie les moyens. »

Ainsi la naissance de chaque Coucou coûte la vie à cinq oiseaux chanteurs, et comme la ponte de chaque femelle est de cinq ou six œufs, on ne peut guère évaluer à moins de vingt-cinq ou trente le chiffre annuel de ses assassinats. On comprend maintenant pourquoi la nature a permis à la race maudite de revêtir la livrée des tueurs. Ce travestissement caractéristique

de l'élève du Rouge-gorge en oiseau de meurtre se justifie suffisamment par ses actes. Cette sombre rayure transversale du poitrail, empruntée au costume de l'Émerillon, est la barre de bâtarde qui dénonce le crime de la naissance de l'enfant du malheur.

Le lecteur intelligent a deviné, d'après le récit des horreurs qui précèdent, la raison qui a poussé la femelle du Coucou à déposer son œuf dans le nid de la Fauvette vers le commencement de la ponte de celle-ci. C'était pour que le futur assassin vit le jour en même temps que ses frères, sinon auparavant, afin de n'avoir affaire qu'à des êtres sans défense. Et ce résultat est si bien dans les vues de la nature qu'elle a doué l'œuf du Coucou de la propriété d'éclore plus rapidement qu'aucun autre. Cet œuf est également d'une très-petite dimension relative.

Le Coucou adulte est un insectivore pur, vivant exclusivement de chenilles velues, dont il ramasse les dépouilles en pelottes dans son estomac, pour les rejeter ensuite par le bec, comme font les oiseaux de proie pour les plumes et les peaux des petits animaux qu'ils dévorent. C'est une espèce anormale et excentrique et qui paraît tenir à se distinguer en tout des oiseaux de son ordre, car elle prend de l'embonpoint à l'arrière saison et devient alors très-mangeable. Il arrive de tuer des Coucous en France jusque vers la fin d'octobre, mais la règle la plus générale est que le Coucou, qui nous arrive au 15 avril, nous quitte vers la mi-août.

Le Coucou est un oiseau jaloux de sa liberté et qui ne supporte guère la captivité plus de six mois. La seule idée de passer un hiver dans nos rudes climats suffit pour le plonger dans un état de désespoir qui se termine habituellement par la mort. C'est du reste un triste compagnon de volière, stupide, muet, vorace, et complètement indigne des soins et de l'affection de l'homme.

La différence de plumage entre les vieux et les jeunes Coucous et l'habitude qu'ont les deux âges de voyager séparément, ont fait croire longtemps à l'existence de deux Coucous français, l'un

gris et l'autre roux. Mais il a été démontré que le roux n'était autre que le gris, après sa première mue. J'ai oui parler encore d'une troisième espèce, d'un Coucou huppé africain qui ne serait pas totalement invisible sur les plages maritimes de nos départements du midi où le pousserait quelquefois la tempête. Je ne nie pas la possibilité de l'accident, mais à quoi bon l'ébruiter, s'il est si rare, et trouve-t-on qu'il y ait beaucoup de patriotisme à faire sa patrie plus riche en Coucous qu'elle ne l'est.

L'histoire du Coucou est une des plus intéressantes de tout le règne animal. Il serait même difficile de trouver dans celles des sociétés humaines un sujet plus propre à inspirer au penseur des méditations sérieuses ; car l'analogie passionnelle y a logé à côté d'un pieux enseignement moral, une ironie sanglante dont l'audace vous effraie.

Le Coucou qui dépose son œuf dans le nid de la Fauvette charitable et qui édifie la fortune et la gloire de ses bâtards sur la ruine des enfants légitimes d'autrui, est évidemment l'emblème du séducteur adultère, qui se fait un jeu du déshonneur des époux et introduit l'abomination de la désolation dans le sein des ménages paisibles. Or, d'où vient que l'opinion publique est si indulgente aux méfaits du Coucou ?

C'est comme si vous me demandiez pourquoi l'opinion du parterre est toujours pour la femme parjure contre le mari vexé ? Pourquoi Molière qui eut tant à souffrir des légèretés de la Béjart, n'en fut pas moins impitoyable envers ses malheureux confrères ?.. Pourquoi le Christ pardonna à la femme adultère ?

L'analogie passionnelle répond à toutes ces questions en ces termes :

Il n'y a qu'une union légitime aux yeux de Dieu, celle où l'union des âmes précède celle des corps. Dieu réprouve toutes les autres, notamment les traités infâmes, dits mariages de raison par antiphrase ou mariages d'argent, et il a chargé l'adultère de punir tous les infracteurs de sa loi. Or l'adultère étant parmi les hommes, il fallait bien que son emblème existât parmi

les oiseaux. De là la nécessité du Coucou, dont l'astuce déjoue les liges maritales ; car tous les mâles des petites espèces insectivores, qui savent de quel malheur les menace l'immoralité du Coucou, ont conclu ensemble contre lui un traité d'alliance offensive et défensive, demeuré jusqu'à ce jour, hélas, sans résultat.

Sans doute, va-t-on m'objecter, nous comprenons parfaitement que l'adultère soit l'expiation attachée au crime de prévarication à la loi de Dieu, et que le malheur sévisse sur les humains des sociétés limbiques qui traitent l'amour de folle illusion du jeune âge et s'ingénient impudemment à le proscrire de leurs associations conjugales. Mais en quoi les Fauvettes, les Rougegorges, les Bergeronnettes et tant d'autres qui sont des espèces innocentes et qui observent fidèlement dans leurs contrats d'union les commandements de la loi de Dieu qui prescrivent de ne céder qu'à la passion sainte, en quoi le Trainebuisson et le Rouge-gorge ont-ils mérité l'expiation que la scélératesse du Coucou leur inflige ? Est-ce ainsi que la Nature entend la justice et l'applique ?

Oui, c'est ainsi que la Nature entend la justice et l'applique... dans les sociétés à rebours. Oui, c'est la loi des phases subversives que les bons expient les iniquités des méchants, que les Louis XVI payent pour les Louis XV, que les victimes de la rouerie des don Juans, des Lovelaces, des Aleibiades, s'appellent dona Elvire, Clarisse Harlowe, Glycère,... que la séduction et le suicide s'abattent de préférence sur les créatures les plus nobles, les plus dévouées et les plus adorables. Qui dit héroïne de roman dit assemblage de toutes les perfections physiques et morales en même temps que victime des entraînements de son cœur, et la loi est fatale et ne souffre pas d'exception. Je défie tous les écrivains de génie de m'intéresser au bonheur ou à l'infortune de la femme forte, c'est-à-dire sans cœur. Il y a dans la *Fioncée de Lammermoor* un monstre plus épouvantable, plus en dehors de la féminité que lady Macbeth et Médéc. Ce monstre a nom lady Ashton...

Vous savez maintenant pour quelle cause le Coucou adultère

choisit de préférence les ménages des Fauvettes pour y semer le trouble et la désolation. En Harmonie, où le parjure est un crime impossible et où la loyauté règne dans toutes les relations d'amour, l'espèce du Coucou s'est éteinte d'elle-même. Mais l'analogie passionnelle n'a pas encore tout dit sur ce sujet immense.

J'ai souvent reproché aux gouvernements civilisés de ne pas appliquer à l'amélioration de la race humaine ce sage système de primes d'encouragement qu'ils accordent chaque année à l'amélioration de races bien moins intéressantes, la bovine, l'ovine, l'équine, etc. J'ai même écrit, je crois, que cette indifférence coupable et incompréhensible pour les intérêts les plus chers de l'espèce pivotale était un des traits les plus caractéristiques de l'aliénation mentale constitutionnelle dont toutes les sociétés primitives sont plus ou moins frappées. On va voir tout à l'heure comme quoi cette question si grave se rattache à celle du Coucou.

En attendant, si vous êtes curieux d'en apprendre de belles, vous n'avez qu'à laisser la parole aux Coucous et prêter à leurs dires une oreille complaisante. Ils ne seront pas embarrassés de vous prouver que les Coucous sont les plus saintes gens du monde, sont d'innocentes victimes de l'ignorance des sots et de la calomnie des méchants, de nobles serviteurs du bien public qui remplissent une mission providentielle auguste, jusqu'ici méconnue. Je leur sais des arguments d'une audace incroyable, oubliés par Byron et par tous ses complices. Ils disent notamment qu'ils n'ont été institués par la nature que pour s'opposer à la trop grande pullulation des espèces chétives, et qu'ils ne choisissent jamais pour y déposer leurs œufs que les nids des couples malins, minés par la consommation et l'âge, et incapables d'amener à bien une couvée plantureuse, etc., etc.

Il est clair que s'il en était ainsi, la question du Coucou et de tout ce qu'il symbolise changerait visiblement de face, et que rien ne semblerait alors plus excusable que la faiblesse de la mère Fauvette oubliant les désastres qui ont frappé le reste de sa famille pour s'absorber dans la contemplation du développement des formes athlétiques de son unique nourrisson. Telle la

pauvre fille des champs, trop pauvre pour se passer la fantaisie d'être mère, abandonne sur la voie publique le fruit de ses entrailles pour vendre le lait de ses mamelles au fils de la riche étrangère, au fruit d'un autre amour, et se console de sa maternité perdue par l'orgueil de nourrir un enfant de sang noble. Ou mieux encore, telle l'infortunée Valentine de Milan, inconsolable du meurtre de son époux, se délectait à voir grandir et se développer sous son aile le beau bâtard Dunois, dont la constitution plus robuste que celle de ses frères légitimes, lui garantissait plus sûrement dans l'avenir la vengeance du défunt.

Seulement, le Coucou ne songe pas que s'il en était ainsi, l'analogie passionnelle, qui a été forcée de signaler en lui l'emblème de l'adultère, se trouverait logiquement réduite à hisser ce crime odieux à la hauteur d'une vertu sociale, comme avait fait Lycurgue, et que, de fil en aiguille, nous serions amenés à considérer les Pâris, les don Juans, les Alcibiades, les Lovelaces et toutes les Elvires et toutes les Hélènes mises à mal par ces traîtres, comme autant d'innocentes victimes de la fatalité, comme autant d'instruments aveugles et dociles de la nature, qui, dans son amour jaloux de la conservation des races, aurait entraîné violemment ces types d'élite à s'unir pour s'opposer à la trop grande multiplication des familles rachitiques et prévenir la dégénération de l'espèce humaine, image de Dieu ici bas!... Ce qui expliquerait en passant l'indulgence excessive avec laquelle tant de nobles esprits et de sages législateurs ont jugé la femme adultère; car si la religion juive a condamné la malheureuse à être lapidée, le Christ a défendu qu'on lui jetât la pierre.

Je n'ai pas besoin de dire que l'analogie passionnelle repousse avec indignation la solidarité des doctrines impures du Coucou et qu'elle lui en laisse la responsabilité tout entière. L'analogie passionnelle qui estime les hommes et les bêtes au titre de leur fidélité amoureuse ne peut pas admettre de transaction sur le principe même qui sert de pierre de touche à sa classification; mais elle avoue cependant que le paradoxe de l'oiseau criminel n'est pas totalement dépourvu d'un certain cachet spécieux, d'une certaine apparence de raison grossière, laquelle suffit, hélas, pour

entraîner tous les jours à leur perte une foule de cœurs sensibles trop disposés à trouver des excuses à l'infidélité. Gardons-nous bien toutefois d'attribuer à l'humaine nature ces tendances déplorables qui ne sont que des conséquences fatales du vice de nos institutions.

Si la nature tient essentiellement, en effet, à la conservation de la pureté de ses types reproducteurs, comme tout nous invite à le croire, disons franchement qu'elle n'a pas lieu d'être satisfaite de l'institution du mariage, tel qu'il se conduit et comporte dans les législations patriarcale, civilisée et barbare, où il semble n'avoir d'autre objet que de la contrarier et de marcher au rebours de ses indications.

Je demande, par exemple, s'il est possible d'admettre que ce soit la nature qui ait dicté à Moïse ou bien à Mahomet cette loi matrimoniale absurde qui permet à l'homme riche de posséder légitimement autant de femmes que ses moyens pécuniaires lui permettent d'en nourrir, si bien qu'il fut loisible au sage roi Salomon d'en avoir jusqu'à mille sur la fin de ses jours? — Non, évidemment, mille fois non, ce n'est pas la nature, car elle sait aussi bien que nous que c'est trop de mille femmes et même de moins pour un homme seul, et ce n'est pas elle qui condamnera jamais les pauvres et les jeunes à la continence forcée, sinon à l'adultère. Et puis d'ailleurs si cette loi eût été dans la Nature, est-ce que le roi David, qui était un homme saint inspiré de l'esprit de Dieu, l'eût violée comme il fit, en volant Bethsabée à son époux Urie? Est-ce que Dieu eût béni l'union qui suivit l'adultère en en faisant naître Salomon, qu'il combla de tant de grâces et de tant de faveurs? En vérité, je vous le dis, je ne connais pas de condamnation plus dangereuse de la loi juive qui fait de l'adultère un crime capital, que cette absolution solennelle de la faute du saint roi. Quant à la loi de Mahomet, je n'ai besoin que d'un mot pour la confondre et pour la convaincre d'imposture. On sait que le prophète de l'islam prétendait que ses dépêches du ciel lui arrivaient par l'entremise d'une colombe. Or, je demande s'il est bien supposable que le même Dieu qui avait créé cette colombe dès le commencement pour être un des

emblèmes de la fidélité conjugale (monogamie), l'eût choisie plus tard pour porteuse d'un décret de polygamie !

Toute loi religieuse qui statue la polygamie, c'est-à-dire qui permet l'infidélité au mari en l'interdisant à la femme, est une loi contre nature, absurde par conséquent, et inexécutable. Voilà ce que dit le bon sens, et ce que l'histoire confirme.

Maintenant, la loi matrimoniale civilisée, pour être plus humaine dans sa lettre que la barbare et la patriarcale, ne l'est guère plus dans son esprit ; car elle aussi excuse et encourage l'infidélité du mari, et elle fait du droit de paternité légitime un privilège pour le riche. Or, tout le monde sait que les voies de la richesse sont pavées de souillures, et que cette richesse, quand elle ne provient pas de l'invention ou de l'héritage, est dix-neuf fois sur vingt le partage des sots, des vieux ou des infirmes, de ces pauvres d'esprit et de cœur qu'on appelle gens rangés parce qu'ils n'ont pas une seule noble passion à nourrir, et que le vide de leur cervelle les laisse tout entiers aux choses de la rapine, du trafic et de l'usure. Un malheureux ouvrier que son propriétaire était sur le point de faire exécuter pour défaut de paiement d'un terme de quarante francs, s'efforçait d'attendrir le Crésus inhumain par la peinture de sa détresse, qu'il opposait naïvement à la richesse de son créancier. — Riche tant que vous voudrez, répondit l'autre, mais je ne le serais pas si j'avais écouté les pleurnicheries de toutes les mauvaises payes... D'où il suit que la possession légitime des plus charmants échantillons du sexe revient quasi-exclusivement aux sans cœurs et aux mal bâtis, ce qui est manifestement contraire aux vœux de la nature, qui créa de tout temps les jeunes et les belles pour les jeunes et les beaux. Puis il faut dire aussi que la civilisation, qui est la phase de déclin et de décrépitude de la période la plus douloureuse de l'humanité, abonde en institutions politiques, religieuses et autres nécessairement hostiles à l'amour. Qu'il me suffise de citer dans le nombre ces lois de recrutement si anormales, si outrageantes pour la raison et pour l'espèce humaine, qui prélèvent chaque année sur la génération nouvelle l'élite et la fine fleur des jeunes hommes pour les envoyer à la mort, laissant

à la charge du reste le soin de continuer la race... Comme si le premier mouvement du bon sens et la première inspiration de la nature ne prescrivaient pas de suivre ici une marche totalement opposée, c'est-à-dire de garder exclusivement pour le service marital, le plus sacré et le plus important de tous, tout ce qu'on avait de mieux, de plus sain et de plus solidement établi en fait de mâles, et de se débarrasser du reste en faveur de la guerre ou du célibat monastique. Ainsi font en effet chaque jour les habiles praticiens en horticulture, qui gardent exclusivement les plus beaux sujets pour la graine et emploient le reste à autre chose. Ainsi font les ministres éclairés qui cherchent à encourager l'amélioration des bêtes de boucherie et de somme en allouant des primes fabuleuses aux plus magnifiques étalons.

Mais alors, se demandera-t-on, pourquoi l'idée n'est-elle jamais venue aux sages qui gouvernent les empires d'appliquer à l'amélioration de leur propre espèce le système qui leur réussit si bien à l'égard des chevaux et des bêtes à cornes ?

C'est que les gouverneurs des empires savent parfaitement, hélas ! que les grandes nations sont bien plus difficiles à manier que les petites, et qu'ils ne peuvent pas raisonnablement agir contre leurs intérêts en poussant par des primes à l'élévation de la taille chez leurs administrés. Contemplez la nation française, si ingouvernable, si remuante, il y a soixante ans ; si calme, si paisible, si altérée d'ordre et de repos, aujourd'hui que la taille de nos conscrits a perdu plus d'un pouce sur celle de leurs pères. Mais que la foule satisfaite admire en cette conversion la sagesse des sages, moi qui ne suis pas de la foule et ne partage ni ses peurs ni ses admirations ni ses haines, moi qui me consolerais facilement d'être seul à avoir raison dans mon siècle, je continue à tenir que la race des humains d'Europe, ravagée, déshonorée, flétrie par six mille ans et plus de fanatisme, d'esclavage et de misère, décimée tous les ans par quelque épidémie nouvelle, empoisonnée à la tâche par les falsifications du commerce libre et saignée à blanc par Broussais, je tiens, dis-je, que cette espèce réclame de plus urgentes améliorations encore que celle des moutons ou des porcs, et je

demande à porter un toast aux utopistes et aux fous de la jeune Amérique, mes frères, dont la taille grandit tous les jours et qui, rompant hardiment en visière à la routine du vieux monde, viennent de prendre l'initiative de la réforme par moi sollicitée, et de fonder un glorieux prix d'embonpoint et de croissance en faveur des poupons d'un an, nés et élevés en terre libre....

Vents alisés de l'Atlantique, steamers fumeux du Havre qui dévorez l'espace, emportez-moi bien vite vers les rives heureuses où tant de sagesse habite, que mes yeux contemplent des hommes avant de se fermer pour jamais !

American. American !!!

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATUM.	v
RÉSUMÉ DU LIVRE QUI PRÉCÈDE.....	1
Pieds plats et pieds cambrés. — Orgigamie. Monogamie. — Formule de Lhomond, formule du Gerfaul.	
CHAPITRE I ^{er} . — ORDRE DES SÉDIPÈDES.....	13
Caractères généraux, page 17. — Division par séries, 31. — Première série : Frugivores, 48. — Groupe des Colombiens : Ramier, Colombin, Biset. — Famille des Tourterelles.	
Deuxième série : Granivores, 74. — Le Jaseur de Bohême, le Bec-croisé, le Bouvrenil, le Gros-hec, le Verdier, le Tardif, le Venturou, le Serin de canarie, le Cini, le Chardonneret, le Linot, le Sizerin. — Le Pinson, 127, le Moineau-franc, le Friquet. — Le Bruant, l'Ortolan, 157. — L'Alouette, 165.	
Troisième série : Baccivores, 175. — Farlouses. — Fauvettes : Accenteurs, Rubiettes, Rouge-gorge, 199, Rossignol, 222. — Fauvettes proprement dites. — Grives, 247. — Merles, 262. — Lorient. — Étourneaux. — Sansonnet.	
Quatrième série : Insectivores, 284. — Traquets ou Mottoux. — Gobe-mouches. — Hirondelles, 297 : Martinets : Engoulevents. — Bergeronnettes. — Jaseuses. — Pouillots. — Roitelets, 335. — Troglodyte. — Grimpereaux. — Huppe. — Gnapier. — Martin-pêcheur, 353. — Groupe ambigu : la Sittelle, la Mésange.	
CHAPITRE II. — ORDRE DES JUGIPÈDES.....	379
Torcol. — Triou des Pies. — Coucou, 398.	

L'ESPRIT DES BÊTES.

LE MONDE

DES

OISEAUX

ORNITHOLOGIE PASSIONNELLE

PAR

A. TOUSSENEL

Auteur des Juifs, rois de l'époque.

TROISIÈME PARTIE.

PARIS

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE

RUE DE BEAUNE, 6.

4855

L'auteur se réserve sur cet ouvrage le droit de réimpression
et traduction dans les pays étrangers.

ORNITHOLOGIE PASSIONNELLE

LE MONDE DES OISEAUX.

SIXIÈME ORDRE.

SERRIPÈDES (Rapaces). Trois séries, 22 genres, 56 espèces.

L'histoire des oiseaux de France n'est plus, à partir du Coucou, qu'une longue et monotone série de rapt, d'extorsions, de meurtres et de rapines; qu'un tableau déchirant de luttes acharnées et de persécutions implacables, qu'une orgie de sang continue. C'est l'histoire des oiseaux de proie, race cruelle aux appétits d'ogre, race de forbans ailés qui croisent dans la nue et planent comme une menace de mort au-dessus de tous les champs de l'espace et prélèvent de larges tributs de chair sur chaque règne de l'animalité.

De là l'intérêt immense qui s'attache à ce chapitre; car la

gloire et la popularité sont aux tueurs, en phase civilisée comme en phase sauvage ou barbare, et cette tendance déplorable des esprits n'est pas seulement fatale et caractéristique des époques subversives; elle est universelle, hélas ! et frappe indistinctement tous les âges, tous les sexes. Ainsi, pendant que la masse des pères, ilotes abrutis, se platventre avec volupté sous le knout et prodigue l'encens aux forts, proportionnant la ferveur de ses adorations stupides au degré de malfaisance que marquent ses idoles, le féroce bambin aspire à sortir du berceau pour s'habiller en artilleur, et sa mère elle-même, l'admire en ce costume... et madame de Sévigné confesse qu'elle raffole des grands coups d'épée.

Ainsi le suffrage universel du vieux monde païen a dû faire d'abord mesure comble d'honneurs aux bourreaux de la Terre en les divinisant; après quoi la logique l'a conduit à décerner des primes analogues à tous les fléaux des autres règnes. Et il a nommé le Lion le Roi des Animaux, et assigné à l'Aigle un poste culminant au séjour du tonnerre, à la droite du maître des dieux. Or, quiconque a lu, parmi nous, est païen jusqu'au fond de l'âme, par la littérature, par l'art, et surtout par les séductions de l'analogie passionnelle qui fit la Déesse de Beauté mère de l'Amour et des Grâces. La Renaissance, qui suscita tant de chefs-d'œuvre de chair rose, ne fut qu'une explosion de sensualisme comprimé.

Autre motif de curiosité légitime : Les Rapaces sont les hautes puissances qui dominent le monde des oiseaux par la force et le glaive. Alors chaque lecteur devine que l'histoire de ces tribus guerrières dira celle des nations conquérantes, de ces nations qu'on est convenu d'appeler grandes, parce qu'elles ont fait un peu plus de poussière que les autres sur la face du globe, et que leur trace est plus facile à y suivre par le sang dont elle est marquée. Et chacun est bien aise de comparer l'histoire uni-

verselle du genre humain selon les hommes à celle selon les bêtes.

Ce désir de comparaison est louable, et l'auteur entend y répondre dans la mesure de ses faibles connaissances. Il est très-certain, en effet, que si l'histoire des oiseaux de proie ne découpe pas, comme celle des oiseaux chanteurs, de roses perspectives dans les horizons de l'avenir, elle a du moins, pour elle, de débrouiller sans effort le chaos des vieux âges et de faire la lumière dans la nuit du passé. Or, rien n'aide peut-être à deviner ce qui sera comme de savoir ce qui fut, et c'est pour cela qu'on peut dire que l'étude de l'histoire ancienne est aussi un des commencements de la sagesse (*Sagesse, Sapience*, du latin *sapere*, savoir). Retenons bien encore que tout se lie et s'enchaîne dans le monde moral aussi étroitement que dans le monde physique; que les séries s'y engendrent dans le même ordre, que les phénomènes s'y groupent et s'y étagent avec la même précision et la même symétrie, et que si le premier venu ne peut pas prédire à heure fixe l'éclosion d'une période ou la chute d'un empire, comme on prédit l'éclipse ou l'émersion d'un astre, cela tient uniquement à ce que la loi du mouvement social est plus complexe que celle du mouvement sidéral, et qu'elle est généralement écrite en caractères plus fins dans le livre de Dieu, ce qui est cause que moins de gens y peuvent lire. Mais la difficulté n'est, en somme, qu'une question de verre de lunette, et elle n'existe pas pour les voyants de titre supérieur, dont la rétine est armée de l'objectif tout-puissant de l'analogie passionnelle, qui supprime les distances de l'espace et du temps. Les contemporains de Bacon ont su par ses révélations tout ce qui se passe de nos jours. Fourier dit à qui veut l'entendre ce qui sera dans cent ans, dans mille ans, dans deux mille.

Le haut rang qu'occupe l'Apologue dans la littérature de tous les peuples témoigne suffisamment de la supériorité de l'ensei-

gnement historique des bêtes sur l'enseignement rival; mais cette supériorité, à son tour, démontre combien l'amour du vrai est indestructible en nos cœurs. Si l'Apologue qui fait parler les bêtes est le plus riche répertoire de raison et de sagesse que possède ce monde, c'est la réaction de notre loyauté native qui en est cause. Voyant que la vérité était bannie du langage des hommes, nous l'avons forcée à chercher un asile dans celui des oiseaux.

Du reste, il semble fatal que les plus brillants attributs de la nature humaine, que tous les privilèges de Raison, de Liberté, de Conscience, concédés par le Créateur à sa créature favorite, pour servir d'assises à sa gloire en période normale d'Harmonie, tournent d'abord à sa confusion dans les sociétés à rebours. Quel usage, par exemple, l'homme a-t-il fait de sa raison jusqu'à ce jour, sinon de s'en débarrasser en toute occasion comme d'une chaussure incommode pour être plus lesté à courir après l'impossible et l'absurde, après les sorciers, les miracles et les fourberies de Satan? Cicéron veut bien reconnaître que l'homme est un animal raisonnable; mais lui-même atténue bientôt la valeur de sa concession quand, passant en revue toutes les sottises superstitieuses du passé et prévoyant celles de l'avenir, il s'écrie tristement qu'il serait hasardeux d'assigner une limite à la puissance de la crédulité des masses en matière de foi. Et comme le grand orateur est profondément dans le vrai quand il s'exprime ainsi! Et comme les guerres de religion qui, dans ces derniers deux mille ans ont ensanglanté le globe, ont surabondamment démontré la justesse de ses prévisions! Je concède volontiers que la bête n'a pas reçu, comme l'homme, la raison en partage, mais aussi, ne l'ayant pas, elle n'est pas exposée à la perdre, pour croire ensuite à toutes sortes de contes affligeants ou risibles, de démons tentateurs, d'hippogryphes, de chimères ou de grandes couleuvres qui avalent le soleil. C'est une compensation.

J'en dis autant de la Liberté, qui n'est en réalité, pour l'homme aveugle, que le privilège de choisir, c'est-à-dire de s'égarer, privilège dont il abuse. La bête n'a pas le droit de choisir, soit; mais en revanche, elle ne se trompe jamais et n'égare personne.

Il n'y a pas jusqu'au défaut de Conscience chez la bête qui ne nous soit une garantie certaine de sa véracité. Ne pouvant discerner le bien du mal, ne croyant par conséquent jamais mal faire quand elle se laisse aller à ses instincts natifs, la bête n'a jamais d'intérêt à mentir et raconte ingénument ce qu'elle sait, ce qu'elle fait. Elle parle sous l'inspiration de la nature et ne discute pas. De là ce cachet de simplesse, de bon sens et de naïveté qui charme dans l'Apologue. Je ne connais guère d'oiseaux chez lesquels la Tonique discorde avec la Dominante, ce qui est, au contraire, chose commune et vice capital chez l'homme, qui, sachant ses actes fautifs onze fois au moins sur douze, est forcé de descendre au mensonge à chaque ligne pour colorer ses turpitudes. Ainsi, l'oiseau de proie, qui n'aspire qu'après les combats, n'a jamais soupiré la romance plaintive, bien différent en cela de son suzerain l'homme, qui a l'air de faire très-grand cas de la charité sociale, mais qui ne s'occupe au fond qu'à inventer des engins de guerre épouvantables, des fusées incendiaires, des boulets infectants, pour détruire ses semblables sur la plus large échelle.

La conscience, dit Hamlet, fait des poltrons de nous tous. Quoi de plus lâche que le mensonge, quoi de plus dégradant?

On verra donc en ce livre comment toute tyrannie naît, se développe et meurt : tyrannie de la robe, tyrannie de l'épée, tyrannie de l'usure, tyrannie de l'infâme. Les oiseaux d'ignoble rapine, le Corbeau, la Pie et consorts, parasites loquaces, après

à la curée, lâches, rampants, sordides, mais lettrés, mais experts dans l'art de la parole, nous initieront aux principes et aux coutumes de cette partie de la classe moyenne et lettrée, qui se sert de ses lumières pour écorcher le pauvre monde; procureurs bavards et retors, idéologues pervers, moralistes sans foi et délateurs subtils, toutes espèces infimes vivant de vices et d'ordures, et pêchant, comme on dit, dans l'eau trouble de la société. L'institution du Mandarinat, qui donne seule la clef de la puissance de vitalité des deux empires Chinois et Russe, a son analogue chez ces races, que Montesquieu et Bossuet n'ont pas suffisamment étudiées.

Le Faucon valeureux, qui chausse l'éperon d'or, et dont les rémiges aiguës piquent droit dans la tourmente, dira les preux de France au courage indompté, Renaud, Roland, Bayard, les forts que rien n'arrête, ni charmes, ni géants, etc. Il traitera en passant de l'influence de la chevalerie sur la littérature.

L'Aigle, moins généreux, qui donne sur le cadavre et fuit devant la tempête, pour cause d'obtusité des ailes; l'Aigle, messenger de la foudre, qui personnifie le principe aristocratique dans ce qu'il a de plus élevé en ce monde, esquissera d'un trait rapide la grandeur et la décadence de Rome, de Carthage, d'Albion, de Venise.

Le Vautour, aux pieds plats, à l'envergure immense, qui s'habille de leques, vole plus haut que l'Aigle et inspecte de plus loin tous les champs de carnage; le Vautour, dont le long col chauve s'engouffre tout entier aux entrailles de ses proies, nous fera pénétrer avec lui jusqu'au plus profond des arcanes de la loi de Moïse, où se cache depuis quarante siècles le mot d'une énigme redoutable, mot qui va révéler pour la première fois à la terre le secret des voies et moyens de la féodalité financière, la plus lourde, la plus oppressive de toutes les tyrannies d'aujourd'hui.

Le Hibou, aux larges oreilles, au fiel démesure, au vol silencieux, assassin redouté qui perpètre ses forfaits dans l'ombre et trouve sa volupté dans le spectacle des tortures; le sinistre Oiseau de la Mort, qui se repaît avec délices de la chair de ceux de sa race, clora ce discours affligeant sur la tuerie universelle par le chapitre des sacrifices humains.

On voit d'ici, par le simple énoncé de ce programme d'études que j'abrège à dessein, que la donnée de cette œuvre est, à peu de chose près, la même que celle du Discours sur l'histoire universelle. Mais, disons-le tout de suite, autant les deux ouvrages se ressemblent par la communauté du sujet, autant ils divergent et dissonnent par la disparité des points de vue philosophiques, de la morale et de la forme. Car je n'ai pas besoin de prévenir le lecteur lettré qu'il ne retrouvera en ces feuilles légères, écrites sous la dictée des bêtes, ni cette ampleur majestueuse du style, ni cette imposante sérénité d'allures, ni cette répétition fatigante de la particule copulative, qui caractérisent si admirablement le faire du Prince des orateurs funèbres. Qu'on ne nous demande pas non plus, à nous profane, à nous chétif, cette haute entente de l'agencement des ficelles historiques, dont la disposition savante permet à l'écrivain sacré de faire converger avec tant de bonheur tous les événements faux ou vrais de ce monde, à la glorification d'Israël. De si nobles facultés, hélas! de si précieux privilèges ne sont pas dans nos dons; et parce que la sagesse humaine consiste principalement à se réjouir de son lot et à ne pas envier à autrui ses mérites supérieurs, notre personnalité consciencieuse se résigne avec facilité à vivre parmi les humbles, où le sort lui a marqué sa place, et n'aspire aucunement à sortir de sa sphère pour tenter des luttes impossibles. Mais, de ce que nous considérons comme un devoir pieux de nous incliner jusqu'à terre pour sa'ner

le génie, il ne saurait s'ensuivre que nous devons abdiquer le droit éternel de la critique à l'endroit de ses écarts. Si donc le génie a ses taches comme ses rayonnements, à l'instar du Soleil, nous nous croyons tenu, de par la vérité, de signaler celles-là comme nous faisons pour ceux-ci.

C'est pourquoi nous disons que les éclairs du génie de Bossuet ressemblent trop souvent aux bouquets de feux d'artifice, qui ne dissipent un instant l'obscurité de l'atmosphère que pour faire aussitôt après tout plus sombre et plus noir. Et, nous déclarons franchement préférer de beaucoup à ces lucurs éblouissantes et soudaines, qui brûlent les yeux et sont suivies de trop longues ténèbres, la douce et caressante clarté du bon sens de Voltaire, moins vive, mais continue, mais plus semblable surtout à celle de l'Aurore, qui lentement émerge de l'abîme des ombres et lentement s'élève vers la voûte des cieux pour cueillir les étoiles, restituer à tous les objets leur couleur véritable et semer peu à peu l'espace de jour, de chaleur et de vie. Parlons sans métaphore : Bossuet n'est qu'un phare à éclipses; et j'ai plus de confiance dans le phare à feu continu.

Le second tort du prosateur sublime, celui que la postérité éclairée lui pardonne le moins et qui afflige le plus les amis de sa gloire, est d'avoir fait semblant de prendre au sérieux le sobriquet ironique de peuple chéri de Dieu, que les mauvais plaisants des rives de l'Euphrate ou du Nil avaient décerné dans le temps à la descendance de Jacob. Il est bien sûr, du moins c'est le bon sens qui l'affirme, que si l'Éternel eût nourri pour le peuple de Juda la tendresse qu'on lui reproche, il n'eût pas commencé par le doter d'une façon toute spéciale de la lèpre et de l'usure, qui sont les plaies les plus hideuses de l'esprit et du corps; et ensuite qu'il n'eût pas pris plaisir à le taquiner par l'envoi incessant de prophètes chargés de lui annoncer les choses

les plus désagréables; finalement, que jamais il ne l'eût accablé de ce déluge effrayant de calamités atroces que Daniel, à bout d'expressions, est forcé de définir l'abomination de la désolation. Mais ainsi parle le bon sens et non le paradoxe, et l'on sait combien est puissant l'amour de la contre-vérité sur les grands esprits faux. Et puis le paradoxe était si hardi cette fois car...; il ne s'agissait de pas moins que de bouleverser toutes les données de la logique naturelle et d'induire le bonasse lecteur à considérer les fléaux ci-dessus comme autant de signes éclatants de la faveur céleste. Alors la difficulté de la tâche, au lieu de décourager l'historien, l'a éperonné vivement et il l'a attaquée, je me plais à le reconnaître, avec une vigueur et une intrépidité d'affirmation dignes d'une meilleure cause. Malheureusement, la puissance de séduction dont le paradoxe est doué a ses bornes fatales, comme tous les faux systèmes, et l'éloquent écrivain, poussé dès le début par le courant des idées de son époque, ne tarde pas à se briser un peu plus loin contre les impossibilités de sa thèse. Et c'est grande pitié vraiment que de voir un génie de cet ordre dépenser pour rien tant de style, c'est-à-dire pour broder quelques variations sonores, sur le thème puéril et vulgaire : *Qui aime bien châtie bien*. Un admirateur frénétique des œuvres de M. Victor Cousin me disait une fois : « Ce que j'admire surtout dans les écrits du divin eclecticique, c'est la facilité merveilleuse avec laquelle le luxe de la phrase se prête à recouvrir le vide de l'idée. » Oserai-je avouer que la lecture des plus sublimes pages de Bossuet m'a souvent inspiré une admiration adéquate !

Il fera beau voir, dans le cours de ce récit, avec quelle supériorité écrasante le Vautour et le Grand-Duc, qui ne sont pourtant que des bêtes, posent à leur tour et résolvent cette immense question politique de la splendeur de Juda, question plus im-

portante, plus palpitante d'actualité aujourd'hui que jamais, question dont les yeux de l'Aigle de Meaux, réputés si perçants, n'ont pas même entrevu le premier terme. (*Deutéronome*, chapitre xv, verset 6.)

SÉRIE AMBIGUE OU DE TRANSITION.

Omnivores, Corviens ou Lanipèdes; cinq genres, seize espèces.

On s'accorde assez généralement, en Ornithologie officielle, à faire figurer le nombre des oiseaux de proie vis-à-vis des autres tribus de la volatilité dans la proportion de un à quinze. Cette loi de rapports paraît basée sur des calculs exacts, et si le chiffre de cinquante-six espèces que j'ai posé en tête de ce chapitre a l'air de s'insurger contre elle, cette contradiction n'est qu'apparente et tient uniquement à ce que j'ai fait entrer de force dans l'ordre des Serripèdes la grande série des Omnivores, qui n'est réellement que son avant-garde. Retranchons de ces cinquante-six espèces les seize que nous fournit cette dernière série, et le reste, quarante, nous donnera le chiffre exact des Serripèdes français proprement dits. Je conviens que ce rapport de quarante à moins de quatre cents, dépasse encore de beaucoup la normale du quinzième, mais ce n'est là cependant qu'une circonstance locale malheureuse, qui n'infirmes pas la valeur de la règle générale.

J'ai insisté jusqu'à satiété déjà sur l'horreur de la nature pour les sauts brusques, mais je n'en suis pas moins forcé de revenir une fois de plus à ce principe éternel d'ordre. Si le ménagement

de la transition était nécessaire quelque part, c'était évidemment à la place où nous sommes où il s'agissait de séparer les espèces destinées à être mangées de celles qui les mangent. Aussi l'ordonnateur de la création dernière a-t-il procédé en cette occurrence avec une entente exquise de la gradation des nuances. Prenons quelques détails tout près de nous et sans sortir de la faune de France, pour nous faire une idée de cet amour infini de la nature pour la fusion harmonique des teintes et les raccordements invisibles des anneaux des séries.

Il était d'abord nécessaire d'indiquer la tendance fatale qui poussait le grimpeur ou le jugipède à se rapprocher du Rapace. La nature a suscité le Coucou à cette fin : le Coucou jugipède qui ne grimpe pas, qui ne mange pas encore les petits oiseaux, mais qui les fait périr dans l'œuf ou les jette hors du nid ; le Coucou, noté d'infamie, et qui porte sur la poitrine la barre de bâtardise ; le Coucou, inoffensif des pattes et du bec ; le Coucou, *moule insectivore* qui se trouve forcé par ses habitudes *avicides* de revêtir une armure de bataille, qu'il emprunte à l'Émérillon et qui dit à tous ce qu'il est.

Le Coucou est l'expression la plus innocente de l'assassinat, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; mais la destruction de la famille, qu'il opère par voie détournée, en substituant l'œuf étranger au légitime dans le nid des petits oiseaux, appelle immédiatement la destruction par voie directe, qui est d'abord l'*Ovivorie*. Audubon raconte déjà avoir connu en Amérique des Pics qui ne se refusaient pas, à l'occasion, le régal d'une omelette. Et l'ovivorie est un vice qui conduit à l'infanticide, et de ce dernier crime à l'adulticide ou à l'*Avivorie*, qui est le caractère pivotale de la Serripédie, il n'y a plus qu'un pas. Or la série des Omnivores, que j'ai eu raison d'appeler l'avant-garde de la Serripédie, est cette série d'engrenage ou de transition échelonnée

qui va faire passer sous nos yeux toutes les incarnations ou gradations de l'assassinat.

Remarque. L'illustre auteur du *Manuel d'Ornithologie* (Temmynck), ayant écrit quelque part qu'il *serait ingénieux* de classer les oiseaux de proie à l'instar des quadrupèdes carnassiers de Cuvier, l'analogie passionnelle a saisi avidement cette occasion d'être agréable à la Science et de réaliser ses vœux. En conséquence, j'ai eu soin d'établir en ce volume l'homologie demandée. J'emprunte ce terme à la géométrie, qui s'en sert pour désigner les côtés qui se correspondent dans les triangles semblables. Maintenant, comme ce travail n'exige aucun effort d'imagination ni d'esprit, mais seulement un peu de complaisance, je prie l'illustre ornithologiste hollandais de retirer pour moi de sa phrase l'adjectif *ingénieux*, que je trouve beaucoup trop flatteur pour la chose en question. J'ajoute que ce n'est pas lui qui sera mon obligé dans cette circonstance, mais bien moi qui serai le sien, attendu que l'homologie est un des criteriums naturels, une des preuves par neuf, si l'on veut, des opérations de l'analogie passionnelle, et qu'il m'a suffi d'entreprendre le rapprochement désiré pour me convaincre, de prime abord, que j'avais commis une grosse faute dans mon livre précédent, en faisant figurer dans l'ordre des Grimpeurs la grande famille des Perroquets, qui sont les *singes des oiseaux*, ainsi que l'ont parfaitement établi Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, Illiger et Charles Bonaparte. Et voyez comme il est vrai de dire que la vertu reçoit toujours sa récompense. Ce désir de combler les vœux du savant étranger, qui partait d'un bon naturel, ne m'a pas seulement procuré l'occasion de reconnaître de moi-même mon erreur et de la rectifier sans y être forcé par la critique; mais ce déplacement des Perroquets, que j'ai dû opérer pour me conformer aux prescriptions de l'homologie, m'a donné en même temps le vrai

chiffre de la division sérielle, qui est le chiffre sacré *sept*, type caractéristique, essentiel et divin de tout ordre, de toute hiérarchie.

Cependant les fanatiques partisans de l'analogie passionnelle, dont le chiffre grossit tous les jours, ne verront peut-être pas sans un étonnement douloureux, en ouvrant ce chapitre, que j'y aie ait entrer, à simple titre de série ambiguë, cette puissante corporation des Pies, des Geais et des Corneilles, oiseaux bavards et voleurs, très-capables de fournir à eux seuls les éléments complets d'un ordre particulier. « Car enfin, diront-ils, il est évident que des oiseaux qui parlent avec facilité toutes les langues, qui sont très-forts sur l'addition et sur la soustraction, qui symbolisent, en un mot, les lettrés, les gens de chicane, les robins, les clercs, gens sachant tous lire et écrire..., n'ont rien de commun avec les Rapaces, emblèmes des gentilshommes d'épée, qui déclarent eux-mêmes ne savoir écrire ni signer. Or, c'est aller contre la loi et tenter l'impossible que de vouloir rallier sous un même étendard des symboles de castes qui se repoussent. »

Ils auraient le droit d'ajouter que les disparités de Corbeaux à Faucons ne sont pas moins saillantes au physique qu'au moral ; que l'armature des pieds diffère complètement ; que si les Corbeaux ont des griffes, ces griffes ne sont pas des mains, et qu'enfin chez tous les Corbeaux, l'habitude est que les mâles soient plus gros que les femelles, ce qui est en opposition absolue et directe avec tout ce qui se pratique en Aiglerie et en Fauconnerie...

Je ne me dissimule pas la valeur de ces protestations, mais je puis dire que je les avais prévues, et voici ce que j'y répons :

Premièrement, que j'ai dû placer les Pies et les Corbeaux à l'avant-garde de l'armée des oiseaux de proie proprement dits, pour me montrer fidèle aux principes de classification posés précédemment dans l'article *Mésange-Sitelle*, où il a été expressé-

ment et solennellement convenu que l'omnivorie emportait caractère d'ambiguïté prépondérant et décisif. Or, l'omnivorie est le caractère pivotale de la tribu qu'il s'agissait de classer.

Secondement, que je n'ai pas dû hésiter à ranger les Corbeaux parmi les oiseaux de proie, attendu que si les Corbeaux sont plus *ovivores* qu'*avivores*, la distinction entre ces deux adjectifs est presque imperceptible, et qu'il n'y a entre ces deux genres de destruction, qui arrivent au même résultat, que l'épaisseur d'une coquille d'œuf.

Troisièmement enfin, que l'amour de la chair des cadavres, qui n'est pas moins prononcé chez le Corbeau et chez la Pie que chez la Buse et le Vautour, m'a paru constituer un lien de parenté assez fort pour légitimer le ralliement de ces diverses espèces sous le même drapeau.

Rien n'empêche, du reste, les puristes et les exigeants en matière d'analogie passionnelle de changer ce titre de série ambiguë qui les gêne en celui d'un ordre quelconque de *Lanipèdes* (pieds déchireurs), afin de mieux caractériser l'importante distinction qui existe entre les serres qui saisissent et qui portent et celles qui ne sont propres qu'à déchirer la proie. Et non-seulement je ne m'oppose pas à ce que de plus scrupuleux que moi en agissent ainsi, mais leur susceptibilité même me charme, et ma condescendance pour eux ira jusqu'à leur faciliter la besogne, en traitant de cette grande série des omnivores à part et en dehors de l'ordre des Serripèdes, comme j'aurais pu faire pour un ordre isolé.

SÉRIE AMBIGUE : OMNIVORES.

Six genres : Casse-noix, Corbeau, Rollier, Geai, Pie, Pie-grièche.
Seize espèces.

Caractères généraux.

Nous avons vu que le moyen le plus simple et le plus rationnel de caractériser la physionomie générale d'un ordre ou d'une série de bêtes quelconques était d'indiquer dès le début la caste ou la corporation humaine que symbolisait cette série. En effet, cette déclaration, qui apprend *à priori* au lecteur à quelle sorte de gens il a affaire, abrège de moitié ses tortures et allège d'autant la tâche de l'historien. Quand on a commencé par vous dire que la série des Grimpeurs symbolisait les métiers bruyants, il vous a été bien difficile de ne pas reporter immédiatement votre esprit vers les tonneliers, les bûcherons, les fendeurs de bois, les couvreurs, qui sont toujours occupés à cogner quelque part. M'est avis que l'histoire naturelle, enseignée de la sorte et illustrée de caricatures analogues à la façon de Grandville, plairait fort aux enfants. Appliquons cette méthode à la série des Omnivores, afin que le lecteur saisisse d'emblée sa figure, son esprit et ses mœurs.

Les Omnivores n'exercent pas de métiers, mais bien des professions qu'on appelle *libérales*. Ils représentent les sommités du Tiers, la bourgeoisie lettrée, les gens de loi et de chicane, les titulaires de charges vénales, procureurs et parlementaires et aussi les universitaires ; tout ce qui porte, en un mot, toque noire,

robe noire et rabat; tout ce qui vit de parlasserie et de paperasserie. On trouve chez eux des érudits pour représenter l'Institut et jusqu'à des mouchards de la plus vile espèce pour représenter les agents de la police de sûreté.

Tous les oiseaux de cette catégorie ont pour dominante l'avarice, passion insatiable, qui engendre celle du vol et le besoin d'enfourir. Beaucoup sont possédés de l'étrange manie de dérober tous les objets brillants qui ressemblent à l'or et de les déposer dans une cachette à eux. Beaucoup parlent plusieurs langues et savent l'arithmétique dès l'âge le plus tendre. Il y en a qui comptent jusqu'à cinq.

L'expérience ayant démontré depuis longtemps que rien n'était plus coûteux qu'une conviction, les Omnivores, oiseaux pleins de bon sens, ont pris le sage parti de n'en avoir aucune, ou plutôt de les avoir toutes, pour en avoir toujours à vendre. Le régime qui leur va le mieux est celui qui paye le plus cher; on ne pousse pas plus loin que chez certaines espèces le cynisme des apostasies.

Toute nourriture convient à l'Omnivore, ainsi que son nom l'indique, depuis le grain de blé, la châtaigne et le vermisseau, jusqu'à la chair de poisson, de lièvre ou de cheval, chair vive comme chair morte. Son estomac est un gouffre sans fond, un tonneau de Danaïdes qui ne se remplit jamais. Un jeune Geai, une jeune Pie, âgés de quinze jours, engloutissent facilement le tiers de leur poids de fromage blanc en deux ou trois repas. Mais la nourriture par excellence pour l'espèce, celle qui lui agréé le plus est l'œuf tout frais pondu, l'œuf de Perdrix pour la Pie, celui de Pigeon pour le Corbeau, de Merle pour le Geai.

Les Omnivores sont, parmi les oiseaux de proie et de rapine, à la même place que les Mustéliens parmi les quadrupèdes carnassiers. Ils préfèrent, comme la fouine et le putois, les œufs à la volaille, mais sans dédaigner celle-ci, car la passion de l'Ovivo-

rie conduit fatalement à l'infanticide. La Pie ou le Corbeau qui a la chance de trouver la Perdrix sur ses œufs, commence par assassiner la couveuse, si c'est possible, avant de lui voler ses coquilles. L'assassin n'attend pas même toujours que le puissant mammifère blessé qui git dans le sillon, frappé par le plomb du chasseur, ait rendu le dernier soupir pour se précipiter sur lui. Il débute, comme le rat de Montfaucon, par crever les yeux à sa proie. S'il ne tue pas aussi noblement que le vrai Rapace, qui attaque sa victime de haute lutte et la capture dans les airs, il assassine plus.

Les Omnivores ont indépendamment de la passion des œufs frais un caractère *avaricieux* commun avec les fouines, les putois et les martres. Ce caractère est la solidité des attaches qui lient leur parure à leur peau. Une zibeline ne tient pas plus à sa fourrure, un procureur à ses pièces, un Harpagon à sa cassette, que le Corbeau à ses plumes. L'analogie passionnelle a de très-curieux rapprochements et de très-curieux contrastes à tirer de ce fait.

Les Omnivores ont le don des langues. Plusieurs imitent naturellement la voix d'autres oiseaux : quelques-uns parlent comme l'homme. Tous à peu près sont susceptibles de recevoir une éducation brillante et courent d'eux-mêmes au-devant de l'instruction dont ils savent devoir tirer profit un jour. On en cite qui ont acquis une érudition prodigieuse, mais il est plus facile de meubler leur esprit que de changer leur cœur ; car il est sans exemple que les préceptes de la saine morale aient jamais réussi à détourner un seul de ces pervers du sentier de la perdition, tandis que l'histoire des bêtes scélérates, au contraire, est pleine de pies voleuses et de corbeaux sans foi. Les plus francs conviennent, du reste, que le besoin de voler est plus fort qu'eux. Demandez-leur, cependant, à quoi leur sert d'empiler au fond d'une cachette, des pièces d'argent, des croix d'or, des épingles de cuivre, qu'ils ne peuvent ni manger, ni vendre, ni

échanger contre quoi que ce soit; ils ne vous répondront pas plus clairement que n'ont fait jusqu'ici les avarés qui s'amuse à crever de faim à côté de leurs trésors. La meilleure réponse, la seule même à faire à cette question indiscreète est celle que j'ai donnée, à l'article Mésange, à savoir : que l'avarice est un travers d'esprit qui dénote un dérangement notable des facultés intellectuelles et qui devrait en conséquence provoquer l'interdiction de celui qui en est atteint. Mais par un de ces contre-sens absurdes qui déshonorent la législation des peuples civilisés, il arrive que c'est le généreux que l'on condamne et l'avare qu'on absout. Je ne puis résister ici à la brillante occasion qui se présente de reciter le fameux vers de Juvénal contre la législation des vieux : *Dat veniam corvis, vexat censura columbas*. Mot à mot : *La censure fait de la peine aux colombes et fait grâce aux corbeaux*. Cette citation est d'autant mieux appropriée à la circonstance que le Corbeau, qui tient tant à ses plumes, est un emblème d'avarice en contraste parfait avec la Colombe, emblème de désintéressement qui abandonne généreusement, à l'exemple de Saint-Martin, la moitié de son manteau à tous ceux qui en ont besoin. Mais ce qui me met surtout à l'abri du reproche de pédantisme, c'est que la plupart des oiseaux dont j'écris en ce moment l'histoire, aiment à parler latin. Or, je suis bien forcé de reproduire leurs discours, sauf à les traduire pour les dames.

Le talent de parole des Pies, des Geais et des Corneilles, pas plus que leur science de croque-mort, n'a jamais été en faveur dans le monde des esprits distingués. En revanche, les portières tiennent ces bêtes-là en grande estime; elles se chargent avec amour de leur éducation, pour se mirer dans leur œuvre, et elles leur réservent volontiers une place d'honneur dans leurs loges où leur loquacité fait un touchant contraste avec la discrétion des poissons rouges qu'on rencontre aussi dans ces lieux.

Il faut croire que la force de cette sympathie affectueuse est dans le sang, comme disent les bonnes femmes, puisqu'elle semble s'être transmise inaltérée, de génération en génération, des portières romaines du temps de Jules César à celles du moderne Paris.

Il est malheureux pour l'espèce que l'éducation qui lui est donnée par ces dames, soit généralement frivole ou tournée vers la politique, mais il n'est pas bien sûr que le génie des élèves puisse se prêter aux exigences d'un enseignement supérieur. J'ai lu dans quelques historiens qui citaient des noms propres, que des fauconniers habiles étaient parvenus à dresser le Corbeau au vol de la Perdrix. La chose n'est peut-être pas impossible avec beaucoup de peine et avec l'aide du chien, mais ce qui me paraît difficile à admettre, c'est qu'un Corbeau d'esprit ait jamais pu consentir à se donner du mal à quoi que ce soit pour le compte d'autrui. J'ai entendu aussi parler quelquefois dans le monde de l'humeur chatouilleuse et du tempérament belliqueux de toutes ces espèces piaillardes. Belliqueuses de la langue et devant le public, c'est vrai, mais du bec et des ongles.... entre quatre yeux, c'est une toute autre affaire; car la première condition pour bien se battre est de ne pas avoir peur, et toutes les espèces omnivores sont poltronnes, hormis une seule, la Pie-grièche, qui n'est déjà plus omnivore et qui porte des dents au bec à l'instar du Faucon. Les Corbeaux, les Pies et les Geais ne se battent bravement, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que quand ils se voient cent contre un. Le seul ennemi contre lequel ils s'élancent avec rage et de propos délibéré, est la Chouette. Mais observons que la Chouette, que le soleil aveugle, n'est plus durant le jour qu'un oiseau désarmé. La guerre que les Omnivores font à la Chouette, est l'image de celle que les savants, les philosophes et les sceptiques, tous amis des lumières, font aux obscurantins et aux partisans de la diffusion des ténèbres que symbolise l'oiseau de nuit.

Il va sans dire que tous ces ennemis effrénés de la bourse et de la famille d'autrui, sont pétris d'amour pour les leurs. Ils leur bâtissent des berceaux confortables, les dorlottent, les choient, les nourrissent d'aliments exquis, omelettes d'œufs de perdrix et autres friandises. Ils font aussi à l'occasion de superbes discours sur le respect des droits de la propriété, en matière de trésors cachés. Le mâle et la femelle se partagent les travaux et les joies de l'incubation aussi bien que celles de l'alimentation de la jeune famille, et Dieu, pour nous poser un indéchiffrable rébus, a donné à quelques individus de cette caste maudite le privilège du baiser. Touchés de leurs vertus domestiques, beaucoup de naturalistes sensibles ont réclamé à diverses reprises le prix Montyon pour eux.

Tous les Omnivores ont un bec vigoureux, dépassant la commune mesure. Presque tous l'ont taillé en pioche et armé d'un crochet. Il sert généralement à deux fins, à déchiqúeter la charogne et à creuser le sol. Tous ont les pieds munis d'ongles acérés, crochus, dont ils se servent habilement pour préparer leurs pièces anatomiques, et ces pieds sont presque des mains.

La chair de toutes ces lâches espèces, avides de chair morte, est sèche et immangeable, à l'exception de celle du Geai dans la saison des glands; et encore, et encore! Les Anglais se font bien un régal de la fricassée des jeunes Freux pris au nid; mais j'ai résolu de ne plus m'arrêter à l'opinion gastrosophique de ce peuple gros mangeur, depuis que des rapports dignes de foi m'ont appris qu'en la riche Australie, où les bécassines abondent, les habitants ne savaient pas d'autre moyen d'assaisonner ce gibier plume hors ligne que de le fourrer au pot. Abomination de la profanation!

La série des Omnivores, qui fournit d'emblèmes parlants tant d'institutions civiles du monde civilisé, est par cette même raison l'une des plus complètes de la faune européenne; et je ne

dis pas seulement complète par le nombre, mais encore et surtout pour la merveilleuse gradation de nuances qu'y suit la filiation des espèces. Nous allons voir, en effet, que dans cette série des Omnivores, ambiguë entre l'ordre des Jugipèdes et celui des Serripèdes, le premier terme est un vrai Pic déguisé en Corbeau, et le dernier une véritable Pie déguisée en Faucon.

J'ajoute que cette série remarquable se divise d'elle-même en deux groupes à peu près d'égale force; le premier se composant des espèces qui marchent d'un pas majestueux et grave, le second des sauteuses : Altigrades, Saltigrades. Mais ne multiplions pas les dénominations inutiles.

Genre Casse-noix. Le *Nucifraga Caryocatates* des savants.

Espèce unique.

Le Casse-noix est ce premier terme de la série des Omnivores que je viens d'annoncer. Il a le bec droit du Pic; il grimpe comme ce dernier le long des arbres et niche comme lui dans leurs cavités ténébreuses. Il adore comme la Sittelle l'intérieur des noix et des noisettes, et s'amuse à casser ces fruits dans ses heures de désœuvrement; voilà la ressemblance. Il porte le ravage dans le sein des familles des petits oiseaux chanteurs et dévore parfois leurs petits; voilà la différence. Encore se pourrait-il que cette différence ne fût pas aussi réelle que je l'affirme, si l'on ajoutait foi aux accusations d'Audubon, à propos des Pics d'Amérique. Mais comme les fautes sont personnelles, et comme aucune observation n'a encore constaté jusqu'ici que les Jugipèdes de l'ancien Continent partageassent les goûts déshonorants de leurs congénères du nouveau, je m'abstiens de les charger d'une accusation dénuée de preuves. L'empereur Charlemagne, qui était un grand chasseur, a écrit dans ses

Capitulaires : « On ne condamnera un accusé que lorsque les preuves qui l'accusent seront aussi claires que la lumière du jour, et, s'il y a du doute, on le renverra au jugement de Dieu qui seul sait pénétrer les abîmes des cœurs. » Renvoyons à ce jugement solennel les Pics européens.

Le Casse-noix est un oiseau de la taille du Geai, qui porte un paletot chocolat parsemé de taches rondes d'un blanc sale qui ne font pas un effet merveilleux. Il habite en France tous les districts forestiers montagneux, Vosges, Franche-Comté, Pyrénées. On le rencontre de temps à autre pendant l'hiver dans les forêts du Midi et du Centre, voire dans les vergers. Je n'en ai jamais pris à la pipée en Lorraine, peut-être parce qu'il n'y en avait pas, et je n'ai jamais eu l'occasion d'en tirer que deux ou trois dans ma vie. Sa véritable patrie est au delà des Alpes, au versant oriental des Alpes tyroliennes, en Hongrie, en Transylvanie et plus loin. Il fait des provisions de noix, de noisettes et de fainés qu'il dépose dans le sein des vieux chênes, et il s'empare des magots des écureuils et des loirs toutes les fois qu'il en rencontre. Au demeurant, une pauvre bête, d'assez triste figure, qui s'éloigne peu des lieux où elle a reçu le jour et fait peu parler d'elle.

Qui voulez-vous que symbolise un oiseau de pauvre apparence, qui n'est pas bon à grand'chose et qui ne réussit qu'avec peine à tirer sa maigre subsistance d'un fruit qui produit la lumière (noix)...? sinon le magister de village. S'il vit confiné dans les districts les plus froids et les plus montagneux du pays, c'est que le département des Hautes-Alpes et celui de l'Aveyron, qui sont les plus arides et les plus froids de la France, sont en même temps ceux qui fournissent le plus grand nombre d'instituteurs primaires *in utroque jure*.

Genre Corbeau. Sept espèces : Le Grand Corbeau ou le Corbeau Solitaire, la Corneille Noire, la Mantelée, le Freux, le Choucas, le Chocart, le Coracias.

Caractères généraux.

Oiseaux généralement très laids, très-criards, très-pillards, voraces et coriaces, porteurs d'une robe noire qui vire facilement au gris et même au blanc; grands destructeurs des œufs des autres oiseaux dans la saison d'amour, amis de la charogne et des grains frais semés, la plupart voyageant et se répandant par grandes masses dans les champs cultivés à l'entrée de l'hiver; quelques-uns sédentaires. Les Corbeaux ne payent pas de mine et n'ont pas la physionomie trompeuse; leur bec démesuré et taillé en pioche fait songer au faux nez; leur démarche composée et grave vise à la majesté mais n'atteint qu'à la lourdeur; leur vol pesant, quoique soutenu, semble trahir l'effort; leur voix disgracieuse rappelle le croassement de la grenouille. Beaucoup nichent sur les arbres et construisent des nids solides et confortables qui durent plusieurs années et qui ont pour assises un sommier de brindilles sur lequel pose un moelleux matelas fait de laine et de fines racines. Quelques espèces nichent dans les trous des édifices publics ou dans les fentes des rochers. Les Corbeaux sont de tous les oiseaux parleurs ceux qui parlent le plus purement le langage de l'homme. Leur idiôme naturel est la langue latine. Le mot français qu'ils prononcent le plus facilement est *Colas*, comme la Pie *Margot*, le Geai *Ricârr*; d'où vient que ces trois espèces ont été désignées dans diverses contrées de la France sous ces trois petits noms.

L'histoire du Corbeau est toute à refaire au point de vue de

l'analogie passionnelle, car il n'en est pas une, hormis celle du Coucou peut-être, sur laquelle on ait plus erré. La question est grave, écoutez :

Les Corbeaux ne sont pas ce qu'un vain peuple pense... Ils sont de robe, non d'église. Le Corbeau est maigre et bavard ; l'homme d'église est gras et discret. Celui-ci prêche la paix ; l'autre fait chorus avec les Loups, les Hyènes et les Vautours pour évoquer le démon de la guerre qui fauche les bataillons et sème les champs de cadavres...

Ainsi les dominantes caractérielles des deux moules sont en opposition antipodique... Ainsi la personnification emblématique attribuée jusqu'à ce jour au Corbeau par la sottise universelle était fausse... Ainsi l'analogie passionnelle relève noblement le ministre du culte d'une assimilation injurieuse, ridicule et im-
méritée.

Comment ne pas éprouver le besoin de déplorer l'aveuglement des mortels et la ténacité des préjugés, en voyant un mensonge aussi apparent, une confusion d'emblèmes aussi indigne, s'imposer si longtemps à la crédulité publique, et faire même d'innombrables dupes dans la corporation des disciples de Saint-Hubert !

Il est bien surprenant, en effet, qu'un oiseau aussi anciennement connu que le Corbeau n'ait pas encore rencontré son véritable emblème dans la langue de l'apologue, comme le Renard et le Vautour, quand on songe surtout qu'il a existé des légistes depuis le commencement du monde et qu'il suffit de mettre les pieds dans le premier temple venu de Thémis pour trouver l'original du type, type imméconnaissable à la conjonction de ces trois caractères : rapacité, loquacité, robe noire. Cependant l'erreur universelle dans laquelle le monde a vécu jusqu'à ce jour sur le compte du Corbeau s'explique par le fait que le nom

de cet oiseau a été mêlé aux choses saintes de temps immémorial.

Les personnes versées dans la connaissance des Saintes Écritures savent, en effet, comme moi, que la notoriété historique du Corbeau date de la fin du déluge, où il sortit le premier de l'arche pour n'y plus revenir, et rompit le premier l'unité qui avait été jusque-là entre l'homme et les bêtes.

Or, il est à remarquer que depuis cette époque anté-historique, toutes les légendes des religions antiques semblent s'être donné le mot pour faire du Corbeau un messenger céleste, et surtout pour lui faire jouer un rôle très-important dans une foule de miracles. C'est lui qui, dans la légende hébraïque, est chargé entre autres missions délicates d'apporter au prophète Élie son pain quotidien.

Il occupe une place plus éminente encore dans la légende romaine, où il sauve pour la seconde fois la cité éternelle en se mettant du côté d'un chevalier romain qui est en train de se battre en duel contre un chevalier gaulois, et en jetant traitreusement de la poudre aux yeux à ce dernier. Il est dans le destin de Rome d'être sauvée par les bêtes. Dans la légende grecque, c'est un Corbeau qui indique à Alexandre de Macédoine la route du temple mystérieux de Jupiter Ammon. Je crois me souvenir d'avoir rencontré un Corbeau dans l'Olympe scandinave où il occupe un siège tout près du Loup Fenris, ou sur l'épaule d'Odin. Nous savons enfin que Rome et la Grèce l'admettent au premier rang des oiseaux de bon conseil ayant l'oreille des dieux, et qu'ils lui donnent voix délibérative dans leurs assemblées politiques.

Alors il est très-concevable que le peuple chrétien, à qui ses maîtres en avaient appris de si belles sur le compte du Corbeau et qui voyait en lui un coupable instrument de pratiques superstitieuses, ait dès le principe confondu dans sa haine et dans son

mépris les imposteurs de l'un et l'autre règne, et que naturellement il ait assimilé à ces augures romains qui ne pouvaient se regarder sans rire, le volatile sacré qui leur avait servi si longtemps de compère. Les progrès toujours croissants de l'hérésie, les doctrines pernicieuses semées parmi les peuples chrétiens par les ennemis de la vraie foi, la ressemblance de la couleur de la robe, la force de l'habitude, mille autres causes enfin, auront poussé plus tard les imaginations perverses à transporter l'analogie flétrissante des prêtres païens qui l'avaient encourue aux ministres du vrai Dieu qui ne la méritaient pas. Mais j'ai démoli d'un trait de plume l'édifice du mensonge et de l'impiété ignorante. Il n'était que temps de redresser l'analogie fautive, au nom de la vraie science, et de rendre au légiste ce qui appartient au Corbeau. Continuons ce travail et passons au déluge.

La couleur noire, couleur éminemment absorbante, dénote par ce caractère même l'égoïsme et la voracité. C'est celle que le Corbeau a choisie, et le légiste aussi. On dit de l'homme méchant qu'il a l'âme noire comme un Corbeau. Chacun a sa bête noire, la mienne est de cette race.

Du reste le Corbeau a dit franchement ce qu'il était le jour où il sortit de l'arche et rompit avec l'homme. On ne pouvait pas se poser plus impudemment comme agent de scission et de désorganisation sociale. Où visent les argumentations des sophistes, des légistes et des gens de robe, sinon à troubler les idées et la paix des États?

L'oiseau noir aspire ardemment après la curée des batailles, l'homme noir après les querelles de famille. Ainsi que le premier se repaît avec délices de la chair des cadavres, de même le second s'enrichit des procès de succession et des faux testaments. Témoin ce procès donné en dot par un procureur à sa fille.

Comme on voit des Corbeaux attablés à la charogne immonde, se lever tous à la fois en poussant de grands cris, quand on les force à quitter leur proie, ainsi tous les gens de loi, tous les titulaires d'offices privilégiés quelconques, se lèvent comme un seul homme et protestent énergiquement contre toute proposition de réforme concernant la vénalité des charges ou la législation hypothécaire, poule aux œufs d'or de la chicane. Je connais plusieurs Corbeaux qui, à l'heure qu'il est, ne se doutent pas de l'épouvantable contrecoup dont la suppression desdits offices les menace d'ici à peu de temps, et je ris de leur quiétude.

Les Corbeaux choisissent pour s'abattre sur les champs cultivés le même moment que Thémis pour rouvrir ses prétoires. Quand les Corbeaux fouillent le sol emblavé pour détruire dans son germe l'espoir de la moisson prochaine, c'est pour le procureur qu'ils travaillent en préparant la ruine et l'expropriation du malheureux colon. Par un aimable échange de galants procédés, l'homme noir qui condamne le voleur à la corde travaille pour le Corbeau.

Ainsi que le Corbeau attaque par les yeux le mammifère mort ou mourant dont il veut faire sa proie, de même les artisans de chicane commencent par aveugler sur leurs intérêts les plus clairs les pauvres innocents qu'ils veulent mettre aux prises.

Comme l'homme de loi dépasse tous les autres mortels en avarice et en rapacité, et ne peut voir briller une pièce d'or sans être tenté de mettre la main dessus, ainsi le Corbeau pousse la soif des métaux brillants jusqu'à dérober des couverts. Les Germains ont donné au Corbeau le nom de *Rabe*, de *rauben*, voler, en latin *rapere*, ravir. On dit maître Corbeau, comme on dit M^e Chose...

L'homme de loi peut être considéré comme une machine à parole, dressée à parler pour ou contre, suivant son intérêt. Le Corbeau se dresse aussi à la parole, et n'a pas plus que le mar-

chand de phrases la conviction de ce qu'il dit. Tous deux aiment à parler latin.

A ce propos, je dois dire que les gens naïfs, qui pensent que le latin est la langue naturelle de l'homme, ont voulu faire du Corbeau l'emblème de l'espérance, sous prétexte que le mot latin *cras*, que l'oiseau répète sans cesse et qui veut dire demain dans la langue de Virgile, est un encouragement à espérer un meilleur avenir. Malheureusement des linguistes encore plus forts ont réfuté l'opinion de ces bonnes âmes, en prouvant que l'oiseau noir était l'emblème des gens paresseux à se convertir et qui ajournent constamment au lendemain l'heure de se confesser.

Les nuées de Corbeaux affamés qui se précipitent à la curée des cadavres, le lendemain des batailles, ont été comparées de tout temps à ces nuées d'avocats et de procureurs de province qui s'abattent sur les capitales et se ruent à la curée des places, le lendemain des émeutes réussies auxquelles ils n'ont pris aucune part.

Comme l'homme noir se vante d'avoir devancé la justice du peuple, quand le peuple est vainqueur, sauf à l'injurier le jour suivant, si la cause populaire périclité, ainsi le Corbeau, vil flatteur de la puissance du moment, modifie ses vivats et laisse tourner sa langue au vent des circonstances. Un Corbeau très-connu de la place du Louvre, se faisait remarquer par la ferveur de son royalisme avant février 48, et fatiguait son voisinage de son éternel *Vive le roi*. Advint la fusillade de la place du Palais-Royal, qui produisit sur le moral du lâche une si vive impression qu'il en perdit pendant huit jours le rire et la parole. Les voisins crurent d'abord devoir attribuer le silence obstiné du bavard à un ressentiment naturel de la défaite de sa cause; mais leur surprise ne fut pas moins grande que leur indignation quand ils virent, au bout de la semaine, l'odieux renégat retrou-

ver tout à coup son verbe pour entonner avec enthousiasme le cri des vainqueurs : *A bas Guizot ! Vive la République !* Et l'on parle du cynisme de l'apostasie des humains !

La versatilité des opinions du Corbeau en matière politique est du reste une vieille histoire. On peut lire dans Pline et surtout que les carrefours de Rome regorgeaient de braillards de cette espèce, que leurs maîtres dressaient à débiter à chaque César le salut impérial : *Ave Nero, Galba, Otho*, etc. L'histoire rapporte même que le meurtre d'un de ces oiseaux, connu par la vivacité de son attachement au nouvel empereur, fut cause d'une collision sanglante entre les anarchistes et les amis de l'ordre.

Comme le marchand de parole est naturellement sujet à l'intempérance du verbe et à s'emporter en plaidant contre la partie adverse, ce qui l'expose à recevoir des leçons et des corrections désagréables, ainsi maître Corbeau a été plus d'une fois et à juste raison stygmatisé par la satire pour n'avoir pas saisi l'occasion de se taire. On sait le désagrément qui lui advint un jour du fait d'un Renard subtil qui, connaissant son faible, l'exploita indignement, et par deux ou trois mots d'adulation perfide réussit à lui faire lâcher le fromage qu'il tenait en son bec. L'histoire quotidienne du Corbeau est semée de traits pareils et il ne paraît pas que la leçon du Renard lui ait profité. Un poète dont je ne sais plus le nom a même cru devoir consigner ce fait caractériel dans la langue des dieux :

..... Tacitus pasci si posset, corvus haberet
Plus dapis et rixæ minus, invidiæque.

Traduction libre dans la même langue :

Si Colas en mangeant pouvait taire son bec,
Il aurait moins d'ennuis, de rixe et de pain sec.

La bravoure n'est pas le fait des oiseaux qui vivent de chair morte ; le Corbeau attaque volontiers le lièvre agonisant et les petits oiseaux pris au piège, mais il gagne prudemment la branche à l'aspect de l'Émerillon belliqueux qui le méprise et lui donne chasse. La conduite du Corbeau n'est pas sans analogie avec celle du légiste, hautain avec les faibles, humble avec les puissants. Ce sont des gens de cette catégorie qui ont bâti ce monument merveilleux de la législation moderne dont les civilisés sont si fiers et qu'ils nomment eux-mêmes le *dédale* des lois, à cause de l'impossibilité absolue où l'on est de s'y reconnaître et de s'en dépêtrer. Drôles de lois, dont un sage a dit qu'elles ressemblaient aux toiles d'araignées qui arrêtent les petits voleurs et laissent passer les gros.

De même que l'accentuation plus énergique et la répétition plus fréquente des croassements du Corbeau est un présage infaillible de mauvais temps, ainsi lorsque la voix des avocats domine dans les conseils de la république c'est le signe certain qu'un grand malheur la menace.

Un illustre avocat, mal chaussé et fort laid, plaidant un jour contre la Pologne en pleine tribune législative française, eut le malheur de clore sa harangue par cette honteuse conclusion bien digne de l'exorde : *Chacun chez soi, chacun pour soi*. L'éloquent orateur avait dérobé ce jour là au Corbeau sa devise politique.

Terminons ces rapprochements, que nous pourrions multiplier à l'infini, par un trait de satire. Le Corbeau assassine la perdrix sur son nid et lui vole ses œufs les uns après les autres, pour justifier les termes de la fameuse parabole de l'avocat de l'Écriture sainte : Il prend les intérêts de la veuve... et le capital de l'orphelin.

On peut juger d'après le nombre et l'évidence des caractères comparatifs qui précèdent, si j'avais le droit d'être surpris que

l'esprit humain n'eût pas deviné d'emblée l'hiéroglyphe du Corbeau. Mais une chose non moins étonnante, c'est qu'un oiseau sali par tant de turpitudes, anathématisé par Job, et classé par Moïse au rang des animaux immondes, ait pu être choisi plus tard par une foule de dieux pour porteur de messages et de confidences intimes. Et je ne suis pas le seul écrivain sérieux que la bizarrerie de ce choix ait frappé. Elle a intrigué très-vivement aussi plusieurs pères de l'Église, notamment saint Jean Chrysostome, saint Augustin et saint Cyrile, qui considèrent justement la difficulté comme très-grave et s'efforcent de la résoudre. Saint Cyrile aime à croire que le Corbeau n'est pas aussi noir qu'on le fait et qu'il n'a pas rompu avec Noé aussi brutalement qu'on le dit. L'historiographe d'Élie, saint Jean qui parle d'or, éprouve d'abord comme moi quelque peine à comprendre que la mission de pourvoyeur du prophète dans le désert ait pu être assignée à un agent aussi peu sûr que le Corbeau; mais il se ravise bientôt pour dire en propres termes que si Dieu s'est servi de l'oiseau impur pour opérer une bonne œuvre, ç'a été pour prouver qu'il ne fallait pas désespérer de la conversion des Juifs. J'aime mieux la version de saint Augustin, le plus éloquent et le plus fort de tous les apôtres de la loi d'amour. Saint Augustin ne croit pas à l'indignité de la bête, et il met tous ses crimes sur le compte de l'homme, disant que si celui-ci eût conservé sa première innocence, toutes les bêtes du ciel et de la terre auraient été obligées de se modeler sur lui, et qu'il eût obtenu d'elles un concours précieux qui paraîtrait aujourd'hui chimérique.

Le docteur de la grâce a raison, et lui seul a entrevu la solution du problème, et l'analogie passionnelle est heureuse de tenir en main le flambeau dont la lumière va dissiper toutes les obscurités de cette question ténébreuse et faire voir en quoi et sur quoi tous les biographes passés du Corbeau, profanes ou sacrés, ont failli.

Tous ont failli pour avoir étudié, comme d'habitude, l'histoire du Corbeau, en simplistes ; tous ont failli, à l'exception de saint Augustin, pour n'avoir pas tenu compte de l'influence du milieu civilisé sur le moral du moule qu'ils avaient à décrire.... Car notez bien que ce légiste sans foi, avide et cauteleux, cet industriel altéré de la soif des procès et qui vit aujourd'hui des discordes publiques et de la ruine du travailleur, n'avait pas reçu du ciel, pour en faire un pareil usage, les brillantes facultés intellectuelles dont il a été investi. Notez bien que le légiste est du bois dont on fait les législateurs, et que tout législateur qui retire une société d'un état inférieur pour la hisser sur un gradin supérieur, employât-il pour y arriver la supercherie et l'imposition, comme Moïse et Numa, doit être appelé du nom de bienfaiteur de l'humanité. L'homme de loi avait donc été institué pour protéger le travailleur contre l'oisif, et pour faire observer le contrat d'assurance qui garantit à chacun des assurés le droit de jouir des fruits de son travail, autrement dit le droit de propriété... ; et il est juste de reconnaître que cette espèce n'a pas toujours méconnu sa mission et qu'elle a noblement acquis, par une infinité de services, des titres immortels à la gratitude des humains. Seulement elle a eu sa chute comme elle avait eu son beau moment, et elle a fini comme toujours par abuser de l'autorité légitime dévolue à ses mérites pour enter l'oppression sur la reconnaissance. Et comme le légiste était plus lettré et plus savant que les autres, il comprit rapidement les vices du mécanisme des sociétés limbiques, de la civilisée notamment ; et voyant que dans ces sociétés à rebours tous les avantages étaient pour le coquin, tous les déboires pour l'honnête homme, et qu'il fallait nécessairement se résoudre à opter entre le métier de fripon et le rôle de dupe, il opta résolument pour le premier emploi. Et une fois le premier pas fait dans la carrière du mal, il n'eut pas honte de tourner contre le pauvre travailleur

qu'il devait protéger la science et le talent dont il était orné. Puis, pour s'illusionner sur sa propre infamie, il inventa un vol légal, une usurpation légitime; il mit toute son érudition de jurisconsulte, toute son expérience de praticien de fourberies au service des forts; il fit de la justice une boutique, et de la loi une toile d'araignée. Il osa plus, il réussit à faire passer sa profession d'écumeur de bourse et de parleur pour et contre pour une profession honorable, il prit impudemment le titre de défenseur de la veuve et de l'orphelin !

Le Corbeau aussi a eu sa chute, mais lui aussi était né pour être vertueux et pour tenir en ce monde une place honorée et utile, et il n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui. Dieu l'avait institué protecteur des moissons et cureur des emblaves, une fonction plus relevée certainement que celle que l'Urubu occupe dans l'Amérique méridionale et le Secrétaire en Afrique. Sa besogne consistait principalement à sauvegarder les blés de la dent des vers blancs et des limaces, et à débarrasser le sol de toutes les vermines qui l'infestent; puis, à faire disparaître tous les foyers de corruption atmosphérique. C'était pour qu'il pût mieux remplir cette noble mission d'édilité agricole que Dieu l'avait doué, comme le porc, du don d'omnivorie et de cette voracité stomacale qui ne recule devant aucune horreur et fait ventre de tout. Or, le Corbeau ne se refusa pas, dans le principe, à apporter à l'homme le concours qu'il lui devait, et on l'a vu pendant des siècles attendre chaque année l'époque des grands labours pour suivre la charrue et dévorer sans pitié toutes les larves de hannetons que le soc découvrait. Il déployait en même temps un zèle remarquable dans les divers services de l'édilité rurale et domestique, se vouant sans répugnance à l'absorption de toutes les matières animales que le débordement des fleuves déposait sur leurs rives, purgeant de toutes leurs immondices les prairies et les champs et les rues des cités. On sait que

le Corbeau occupe encore en Russie et dans l'Inde la fonction de cureur d'égouts, et qu'il jouit de l'estime générale en ces vastes contrées. Alors donc l'homme n'avait qu'à se louer des vertus et du dévouement de son auxiliaire, dont le caquetage l'amusait du reste, et dont la sensibilité barométrique lui servait d'almanach pour prévoir les changements de temp. Alors probablement le germe de ses passions mauvaises ne s'était pas développé encore. Cette époque doit être celle où l'homme honora le Corbeau de toutes les distinctions qui peuvent flatter l'amour-propre d'une créature ambitieuse, et où il lui donna place dans ses légendes nationales et le mit dans la confiance de ses mystères religieux.

Comment fut rompue l'alliance, et de quel côté furent les torts de la fatale rupture ? L'analogue n'est pas en peine de répondre à cette double question. L'histoire de la dépravation du Corbeau est celle de la dépravation du légiste ; toutes deux proviennent de la même origine et suivent une marche parallèle. La perversité de l'homme engendra la perversité de la bête.

A mesure, en effet, que la Sauvagerie et le Patriarcat firent place à la Barbarie et à la Civilisation, la guerre s'organisa sur une échelle immense. Des collisions de masses armées eurent lieu, qui jonchèrent le sol de monceaux de cadavres, abominable curée par laquelle l'Homme inocula lui-même aux Loups, aux Corbeaux, aux Vautours et aux Crocodiles, la passion de la chair humaine, et perdit bientôt son prestige dans l'esprit de l'animalité... Car on ne se figure pas ce qu'il faut d'efforts et de peines pour ramener au respect de l'homme, une bête qui en a mangé.

Le mépris de l'espèce humaine, si peu soucieuse de sa dignité, s'en allait donc croissant dans le cœur du Corbeau, en raison directe de la monomanie homicide d'icelle, quand une nouvelle sottise de l'Homme, plus inexplicable peut-être encore que la

première, vint transformer ce sentiment en haine et en soif de vengeance. Des barbares sans goût et sans délicatesse firent un jour courir le bruit que la chair du Corbeau était non-seulement très-mangeable, mais qu'elle pouvait remplacer avantageusement celle du bœuf dans le pot-au-feu... Et la masse ignorante les en ayant crus sur parole, l'attaque contre le Corbeau commença sur toute la ligne. L'histoire même constate que le gamin ne se borna pas à user contre l'ennemi des procédés habituels de la guerre loyale, mais qu'il n'est sorte de tours pendables qu'il n'ait joués à la malheureuse bête, comme par exemple, de la griser avec des petits pois à l'eau-de-vie ou de la coiffer avec des cornets de papier enduits de glu, pour donner à la foule le spectacle de son ivresse et de ses évolutions risibles. Exaspéré par cette longue série d'avanies, et placé dans le cas de légitime défense par cette agression directe de l'homme, le Corbeau accepta résolument la guerre. Dès le lendemain de la dénonciation des hostilités, en effet, il se retirait chez les Volsques, c'est-à-dire qu'il abandonnait les villes pour se réfugier dans les forêts et sur la cime des plus âpres montagnes, où il a élevé depuis ses familles plantureuses dans la haine du laboureur. C'est là qu'il a médité ses vengeances dans le calme de la solitude et qu'il a imaginé à son tour d'adapter à chaque récolte du cultivateur un procédé de dévastation spécial, changeant de batteries et de manœuvres suivant les lieux et les saisons. Ainsi on l'a vu successivement déclarer une guerre acharnée au gibier cher à l'homme (lièvre et perdrix), fondre en grandes masses sur les champs aux époques des semailles, dévorer le grain répandu sur la terre, le déterrer après qu'il a été enfoui et que la germination en a développé les principes sucrés, et se réjouir enfin de toutes les misères et de toutes les désolations de son ennemi. Voilà comment le Corbeau, que Dieu avait créé pour être le bouclier de l'agriculture, à l'instar du légiste, en est devenu le fléau.

Comment finira cette guerre? Je sais le secret de la solution pacifique du différend, mais je ne vois pas la nécessité de la révéler au civilisé qui ne l'emploierait pas. Le civilisé ne connaît pas d'autre moyen de débrouiller les questions obscures que d'y tirer beaucoup de poudre, et c'est peine perdue que de chercher à le corriger de cette sotte habitude. Je dirai seulement que saint Augustin, en faisant voir ce que l'homme avait perdu à la perte de son innocence, a montré implicitement ce qu'il pourrait reconquérir en la reconquérant. Je puis affirmer aussi qu'en Harmonie, où la femme règne et gouverne, toutes les bêtes ont accepté sa domination avec joie, et qu'elles contribuent admirablement par leur docilité et leurs services aux charmes de l'existence sociale. Or, il me semble que les civilisés qui raisonnent pourraient bien se donner un peu de peine pour changer leur misérable société contre celle-là, où la durée moyenne de la vie de l'homme est de 144 ans (chiffre 100 du système duodécimal) et où les femmes conservent généralement jusqu'au delà de cent ans tous leurs moyens de plaire. Mais les civilisés, paresseux et abrutis par leur éternelle misère, aiment mieux nier l'Harmonie que de s'occuper sérieusement des moyens de l'atteindre; et au lieu d'ajouter foi aux récits de ceux qui leur racontent les délices de cette période sociale qui comprend les trois quarts de la vie de l'humanité, ils les traitent injurieusement d'utopistes et de faiseurs de paradoxes, etc. Utopistes, hélas! ce n'est pas nous qui méritons d'être appelés ainsi, mais bien les insensés qui croient à l'éternelle durée d'une société si impossible qu'elle ne tiendrait pas debout deux heures sans l'étau du bourreau. Faiseurs de paradoxes! ah! j'accepte l'épithète; lorsque les cerveaux de l'immense majorité des humains sont fêlés et que la raison s'en échappe par toutes les fissures, il faut bien que la sagesse des nations se résume en quelques paradoxes.

Faites en sorte qu'il y ait plus de bénéfices à être honnête

homme qu'à être fripon, et le légiste reviendra à la probité de lui-même, et il entraînera naturellement le Corbeau dans sa voie de retour au bien.

Tout ce qui précède s'applique non-seulement à tous les Corbeaux, mais encore aux Pies et aux Geais et à tous les autres membres de la famille des Omnivores. Tous vivent très-long-temps, à l'imitation des avarés; tous adorent le gland, à l'instar du pourceau qui est aussi emblème pivotale d'avarice. Horace a dit son fait à cette engeance indiscreète et perverse en ces fameux vers tant cités : *Absentem qui rodit amicum... Commissa tacere, Qui nequit, hic niger est, hunc tu, romane, caveto.* » Défie-toi de celui qui ronge son ami absent... et qui ne peut garder le secret qu'on lui confie, c'est une bête noire. » Il est remarquable, en effet, que presque tous les gens vêtus de noir sont pour la peine de mort, et se réjouissent du spectacle des gibets, des tortures et des expositions.

Après avoir traité de l'histoire du groupe en général, il est de notre devoir de consacrer une courte notice spéciale à l'illustration de chaque espèce.

LE GRAND CORBEAU ou le Corbeau solitaire. La plus grande des espèces du genre. Plumage d'un beau noir lustré à reflets pourpres. Sédentaire, ami des rocs chauves, vit par couples isolés sur les sommets des plus hautes montagnes du Midi; habite aussi les falaises de nos côtes maritimes. Grand destructeur du menu gibier, levrauts, lapereaux, perdreaux, etc.; ogre affamé de la chair des oiseaux nouveaux-nés, pillard effréné d'œufs. Niche sur les cèdres du Liban, et aussi dans les fissures des rocs et des vieilles tours. Les propriétaires jaloux de la conservation de leurs chasses ne peuvent pousser trop vivement à l'extermination de cette espèce.

C'est à elle néanmoins qu'il convient de reporter la meilleure part de la gloire historique conquise par la tribu. Ce Corbeau solitaire, grave, majestueux, taciturne, qui habite de préférence les Thébâides rocheuses, est bien le vrai Corbeau, l'unique Corbeau de l'antique légende orientale, le commensal et l'ami du pieux cénobite retiré au désert, le porte pain d'Élie, le guide d'Alexandre. C'est lui qui est de moitié dans les victoires de Rome, et qui baptise de son nom les familles patrieiennes. C'est l'oiseau augural par excellence, à qui le Destin, maître des dieux, communique d'avance ses arrêts et qui vit trois âges d'homme. Il découvre les lois de la chute des graves et de l'impenétabilité des corps avant Archimède et Newton, etc. Il est l'auteur du procédé de correspondance télégraphique le plus anciennement connu, ainsi que d'une foule de procédés industriels des plus ingénieux. Les trois quarts des proverbes faussement attribués au grand roi Salomon ou bien à Sancho sont de lui. L'illustration de ce moule remonte aux premiers jours des annales du monde; les Saintes-Écritures sont pleines de sa gloire, ainsi que les profanes, ainsi que la poésie, la mythologie et l'histoire. Job, David, Aristote, Plutarque, Pline, Ovide, Tite-Live, chantent le Corbeau sur tous les modes. La Grèce a recours à ses connaissances géographiques pour savoir où est situé le point central de la terre où elle désire bâtir un temple à Apollon Pythien. Rome lui fit une liste civile, l'Égypte l'embauma. Combien de grands hommes, hélas! combien de célèbres inventeurs n'ont pas été traités ainsi, à commencer par Prométhée et à finir par Salomon de Causs.

Ce fut encore ce même Corbeau qui s'établit le premier sur la terre à la suite du déluge et trouva que tout y était bien. Les historiens légers et qui ne vont pas au fond des choses, ont fort blâmé ce trait de fermeté caractéristique du Corbeau, qui refuse de rentrer dans l'arche après en être sorti, et ils qualifient cette résis-

tance d'acte d'ingratitude. Je ne partage pas complètement leur manière de voir à cet égard, et ne crains même pas d'affirmer que le Corbeau s'est beaucoup mieux tiré que le Pigeon de son rôle d'éclaireur dans cette grave circonstance. Remarquons, d'abord, en effet, que la terre, au temps dont on parle, n'était pas ronde comme de nos jours, mais plate. Disons même qu'elle affectait la forme d'une cuvette, puisque cette forme est la seule qui puisse s'adapter au récit de la Bible et prêter à une explication plausible du déluge universel, lequel se comprend plus difficilement avec la donnée de la forme sphérique inconciliable avec la submersion totale. Ajoutons que l'oiseau noir est omnivore et surtout carnivore, que tous les méchants viennent d'être engloutis, que leurs cadavres flottent à la surface des ondes, et que dès lors le Corbeau peut avoir d'excellentes raisons de se plaindre là où l'innocente Colombe, qui n'aime que les grains, ne trouve pas où poser le pied. Du moment que le Corbeau ne revient pas, son message est parfaitement rempli, puisqu'il déclare implicitement par la prolongation de son absence, et contrairement au rapport de la Colombe, qu'il y a pied sur la terre et que les continents sont en voie d'émersion. Après cela, puisqu'il fallait que quelqu'un sortît de l'arche le premier, je ne vois pas pourquoi la chance n'aurait pas favorisé le Corbeau comme un autre. Quant à sa répugnance à rentrer dans le sein de l'arche, je l'excuse et l'approuve et trouve fort naturel qu'une bête d'esprit qui vient de passer quarante jours dans une société si mêlée, éprouve par réaction le besoin de l'isolement.

Tant il y a, pourtant, que de cette accusation de négligence puérile, qui le frappa dès le début de sa carrière, le Corbeau ne réussit jamais à se blanchir parfaitement et que la réputation de commissionnaire oublieux est restée clouée à son nom dans les fastes héroïques de la Grèce comme dans les récits de la Bible. Un jour qu'Apollon sacrifiait et qu'il avait besoin de se la-

ver les mains, il pria le Corbeau de lui aller quérir de l'eau à la source prochaine, invitation à laquelle celui-ci obtempéra de bonne grâce. Mais le malheur voulut qu'il fit rencontre à la porte du temple d'un figuier chargé de fruits, et que cet objet plein de charme lui fit oublier son message. La fable ajoute que les fruits n'étant pas encore murs, l'oiseau se vit forcé de s'installer sur place pour attendre leur maturité, et que cette négligence impardonnable mit si fort le dieu en colère que, pour rafraîchir la mémoire à son émissaire oublieux, il le condamna à subir tous les ans le supplice de la pépie vers la saison des figes.

La poésie judaïque et l'arabe vont plus loin encore que la grecque dans les reproches de défaut de mémoire qu'elles adressent au Corbeau; elles font dégénérer ce vice de cervelle en sécheresse de cœur. Le patriarche Job accuse formellement le Corbeau de chasser ses petits de leur nid dès l'âge le plus tendre et de les abandonner inhumainement aux bons soins de la Providence, et le saint roi David répète l'accusation dans ce fameux verset du psaume 146, où il est dit que Dieu donne la pâture aux petits des *Corbeaux*. Aux petits des Corbeaux, entendez bien, *pullis corvorum*, et non pas aux petits des *oiseaux*, *pullis avium*, comme a traduit Racine

Aux petits des oiseaux, il donne la pâture
Et sa bonté... s'arrête à la littérature.

Il n'y a pas dans le texte un seul mot de tout cela. Le Psalmiste spécialise et ne généralise pas. Il sait trop bien qu'il n'entre pas dans les habitudes des oiseaux de confier leurs petits à la charité publique. Pourquoi rougirais-je d'avouer que je suis très-aise d'avoir trouvé cette occasion de faire preuve d'érudition biblique et de relever le doux Racine du péché d'infidélité en même temps.

Le grand roi Salomon voue au bec des Corbeaux les yeux de tous les enfants irrespectueux envers leurs pères.

J'ai dû m'enquérir avec zèle du degré de créance que méritait cette grave accusation d'insensibilité maternelle que les Saintes-Écritures laissent planer sur le Corbeau. Or, de tous les renseignements que j'ai recueillis, et de toutes les observations que j'ai pu faire par moi-même, en France et en Afrique, est résultée pour moi la preuve que l'imputation porte à faux.

Plut au ciel que le grand Corbeau pût se laver aussi facilement de l'anathème formidable que la voix unanime des sages de l'antiquité fulmine contre lui, à raison de son avarice ! Mais cette fois la tâche est plus rude, et loin de l'entreprendre, l'analogie passionnelle est heureuse de pouvoir constater le touchant accord qui est entre elle et Aristote sur ce point délicat. Qui dit Aristote, dit Pline ; qui dit Pline, dit Élien. Passons condamnation sur ce chef d'avarice. Du reste, le Corbeau solitaire n'a nullement besoin qu'on lui vienne en aide sans raison, au contraire, car le nombre de ses panégyristes officieux est beaucoup plus considérable que celui de ses détracteurs systématiques.

Si, d'une part, en effet, Job et David incriminent ses mœurs familiales et le représentent à tort comme le type du mauvais père, abandonnant lâchement le soin de sa progéniture pour se livrer à des flâneries indignes, Plutarque, qui a écrit une sorte de petit traité de la vie des bêtes illustres pour faire pendant à son grand livre, Plutarque fait une peinture édifiante de la fidélité conjugale du Corbeau et de sa galanterie. Or, nous savons que l'affection passionnée des parents l'un pour l'autre est une garantie infailible de leur tendresse pour leurs petits. L'éloquent écrivain qui a consacré de si belles pages à la glorification de la continence de Scipion l'Africain, soutient donc avec la même puissance d'entraînement et de conviction, qu'il arrive tous les jours au Corbeau de renouveler les prodiges de fidélité conjugale

qui ont rendu si célèbres dans la mémoire des hommes, les noms d'Arthémise et d'Orphée. Les Corbeaux mâles, dit-il, sont dans l'usage de garder pendant neuf ans le deuil de leurs défentes; un veuf qui s'aviserait de convoler en secondes ou en troisièmes nocés avant l'expiration de ce terme, serait déshonoré..... Je crois que c'est le même historien qui a parlé de l'entente cordiale qui aurait été autrefois entre le Corbeau et la Cigogne, alliance si chaleureuse qu'elle aurait porté le premier à s'embarquer avec la seconde pour lui servir pendant la traversée d'estafette et d'escorte. J'ignore si réellement ces choses furent dans les temps loin de nous, mais je sais parfaitement, par exemple, qu'elles ont bien changé depuis, car non-seulement le Corbeau, qui est sédentaire, n'accompagne plus la Cigogne dans ses voyages, mais il est sa bête noire au lieu d'être sa bête de compagnie, et son bonheur est de porter le trouble dans le ménage de l'oiseau blanc, de lui casser ses œufs et de lui ravir ses petits.

Un jour que le Corbeau solitaire, sur sa roche perché, avait été témoin de la façon ingénieuse et savante dont l'Aigle s'y prenait pour décortiquer les tortues, en les laissant tomber du plus haut des airs sur le roc, l'envie lui vint aussitôt d'appliquer cette méthode d'extraction rapide à certains coquillages dont il estimait l'intérieur. Il prit à cet effet une moule en son bec, et l'emportant à une grande hauteur, la laissa choir sur les cailloux. Or, le coquillage ne s'étant pas brisé comme l'opérateur l'espérait, il comprit de lui-même que l'insuccès de l'expérience provenait de sa maladresse et qu'il ne s'agissait pour réussir que de s'élever un peu plus. Et reprenant sa proie, il réitéra l'ascension jusqu'à ce qu'il fût arrivé à ses fins. « Les racines des sciences sont amères, s'écria-t-il en savourant la moule, mais le fruit en est doux. »

Tous ceux qui ont eu le malheur de passer quelques-unes de leurs jeunes années au collège savent que les Corbeaux de Ly -

bie, qui sont des Corbeaux solitaires, ont l'habitude, quand ils ont soif et qu'ils font rencontre d'une caraffe à moitié pleine, d'insinuer en icelle une certaine quantité de gravier pour faire monter le liquide jusqu'à portée de leur bec... Et aussi qu'il était une fois un roi d'Égypte, nommé Mertès qui, bien avant l'institution du Pigeon voyageur et celle du télégraphe électrique, employait pour le service de sa correspondance littéraire un de ces Corbeaux de Lybie, dont la sagacité dépassait la commune mesure, et que la bête étant morte d'accident, le pharaon inconsolable la fit empailler proprement et ensuite enterrer avec un convoi de première classe.

Tous les mortels sont désireux de lire dans l'avenir pour connaître d'avance le nom des numéros gagnants à la loterie. Les sages des vieux temps, que torturait comme nous cette curiosité du futur, avaient imaginé une recette culinaire dans laquelle entraient le foie et le cœur du Corbeau, préparés d'une certaine façon, et qui vous confèrait d'emblée le don de divination. Le secret s'en est perdu comme tant d'autres, hélas ! ne le regrettons pas. Mais rappelons que l'histoire constate l'existence de rapports fréquents et suivis entre le Corbeau d'une part, et d'autre le prophète Élie, la pythonisse de Delphes, la sybille de Cumes et un tas d'autres voyants.

C'est encore à cette espèce, comme à la plus puissante et à la plus valeureuse du genre, qu'il convient de reporter l'honneur qu'on veut faire au Corbeau d'avoir servi dans l'arme de la fauconnerie. Pline affirme positivement que dans une certaine contrée d'Asie qui s'appelait l'Érizène, vivait jadis un gentilhomme nommé Cratérus Monoceros, ayant pour industrie spéciale de voler la Perdrix et la Caille au Corbeau. Marc Paul ou Chardin, je ne sais plus lequel, prétendrait à son tour avoir été témoin oculaire d'un fait de cette nature à la cour du grand Kan,

du grand Sha ou du grand Lama. Enfin, ce qui est plus grave encore, les fastes de la fauconnerie française accuseraient le roi Louis XII d'avoir donné dans les mêmes écarts que les souverains ci-dessus. J'aurais besoin, je ne le cache pas, de voir ces choses pour y ajouter foi entière, ne comprenant pas bien qu'un oiseau privé de mains et porteur d'ailes obtuses, qu'un oiseau, en un mot, aussi lourd et aussi paresseux que le Corbeau, se puisse jeter de fougue et à commandement à la poursuite d'une proie aussi rapide que la Perdrix lancée et la lier dans les airs. Cependant, du moment que l'homme a réussi, à force de patience et d'adresse, à dresser le lièvre à battre la caisse et à mettre le feu au canon, je ne vois pas pourquoi il lui serait impossible de dresser le Corbeau au vol de la Perdrix ; d'autant moins que je sais de science certaine que le Corbeau des champs, beaucoup plus petit que le solitaire, vole naturellement le lièvre et le lapin. Mais je commence à m'apercevoir que, de concession en concession, j'en suis presque arrivé à faire l'apologie du moule indigne que j'avais voué d'abord à l'extermination. Restons en là de cette notice, pour n'avoir pas à nous repentir de notre premier mouvement.

LA CORNEILLE NOIRE ET LA MANTELÉE. Corbeaux vulgaires des champs, Corbines, Grolles, etc. La Corneille noire, qui se répand en si grandes masses sur nos champs cultivés à l'approche de l'hiver, nous vient généralement du Nord, et principalement de la Russie où elle est pour ainsi dire domestique. Cependant elle niche aussi en France, où elle vit isolément et se cantonne pendant toute la durée de la belle saison, se taillant dans la carte un arrondissement de pillage et de carnage comme les vrais oiseaux de proie. Elle fait son nid, qui est très-apparent, très-large et très-solide, sur les peupliers dans les champs, sur les chênes dans les forêts. La Corneille Mantelée niche rarement en

France, ses mœurs sont les mêmes que celles de l'espèce précédente, avec laquelle elle voyage de conserve et se marie parfois. Je vote pour qu'on leur applique à toutes deux la peine du talion, c'est-à-dire pour qu'on déniche leurs petits, qu'on leur torde le cou et qu'on les donne en pâture aux pourceaux.

C'est la première de ces deux Corneilles-là, la Noire ou le Corbeau vulgaire, qui figure dans tous les récits plus ou moins authentiques où l'espèce a le vilain rôle. C'est le maître Corbeau essentiellement dévolu à la mystification par son intempérance de verbe; c'est le plus enclin au vol, à l'ivrognerie et à la gourmandise; le même que l'astuce du Renard a illustré d'un ridicule ineffaçable, que l'oiseleur enivre avec des petits pois à l'eau-de-vie et que les gamins coiffent de cornets enduits de glu et amorcés de chair. C'est celui qui se fait gloire du chiffre de ses parjures et se pavane triomphalement dans ses apostasies. C'est un des grands fléaux de l'agriculture, un déterreur de grains, un voleur de cerises, un assassin de levrauts, de perdreaux, de lapins. J'en ai tué quelques-uns et ne m'en repens pas, mais je crains cependant qu'on n'ait poussé trop loin l'esprit de dénigrement envers l'espèce, en l'accusant d'avoir voulu enlever un mouton pour faire comme un Aigle à qui elle avait vu tenter cette opération avec un plein succès. Le Corbeau n'est pas bête à s'embarquer en de pareilles entreprises, et il connaît aussi bien sinon mieux que pas un fabuliste, la justesse du proverbe : *Qui trop embrasse mal étreint*. Quand il grimpe sur le dos du mouton pendant l'hiver, c'est pour se réchauffer les pieds ou chercher dans sa laine les baies qui s'y attachent et non pour l'emporter dans les champs de l'espace. Il se juche quelquefois aussi sur l'échine du porc pour le débarrasser d'une foule d'hôtes importuns; pour-quoi les fabulistes ne l'ont-ils pas accusé de même d'avoir tenté l'enlèvement d'un animal du poids de 150 kilogrammes.

On a vu des Corbeaux de cette espèce, cloués par les épaules

à un piquet de chêne au beau milieu des champs, entrer en des colères blanches qui les faisaient empoigner avec rage et retenir mordicus en l'état de leurs serres tout ce qui s'approchait d'eux. Comme cette race des Corbeaux est une race ignoble, et avide du spectacle des tortures et des expositions publiques, ainsi que toutes les viles multitudes, elle ne manque jamais d'accourir en grand nombre au-devant des exécutions pour se repaître de l'agonie des victimes; mais malheur en ce cas au sans cœur qui veut inspecter de trop près l'appareil du supplice; le patient le saisit et lui fait expier sa curiosité imprudente par la perte de sa vie ou de sa liberté, et le diable ne fait que rire de cette mésaventure d'un larron roué par un autre larron. Ainsi le public bat des mains quand deux grands avocats se prennent de bec en plein tribunal et se couvrent d'injures fraternelles, dans l'intérêt de leur cause.

LE FREUX. Le Freux est ce Corbeau chauve qui affecte de préférer le grain à la chair, d'où lui est venu son nom de *Frugilegus*. Son plumage noir a des reflets plus violets et plus cuivrés que celui de la Corneille noire et il a le front et les entournures du bec complètement dénudés de plumes. Cette calvitie n'est pas un défaut de naissance, la bête l'a gagnée à piocher la terre pour en déterrer les grains. Le Freux est fier de ces nobles cicatrices du travail et il les montre avec orgueil, comme un bon canotier ses ampoules gagnées à manier l'aviron. C'est un des plus redoutables ennemis du laboureur; mais la loi et le préjugé, qui sont si sévères aux pigeons, sont pleins de tolérance pour le Freux. Ces oiseaux se réunissent en grandes bandes au printemps pour nicher, à l'instar des Hérons. Une fois qu'ils ont adopté pour emplacement de colonie une avenue de peupliers ou un massif d'ormes, ils y reviennent tous les ans à époque fixe pour y pondre, et quand ils quittent le pays à l'approche

des frimats, ils ont grand soin de visiter leur nid et d'y faire des réparations pour prévenir les ravages des autans. Cette espèce est très-populaire et très-répan due dans les îles Britanniques, où les petits se mangent en guise de pigeonneaux. Les Anglais ont remarqué que les Freux adoptaient de préférence pour domicile d'amour les massifs d'arbres voisins des écoles primaires, ou plantés dans les cours de récréation des montards. Ce choix dit assez leur emblème qui est le maître d'étude, espèce sobre par nécessité, et qui devient chauve de bonne heure. Les Freux sont intraitables sur l'article du respect à la propriété. Quand un jeune couple, qui n'a pas encore de maison à lui, s'avise d'emprunter des matériaux de bâtisse à l'établissement de ses voisins, et ne dissimule pas son larcin avec assez d'habileté, les volés entrent dans une colère furieuse et se réuissent aussitôt pour tomber à grands coups de bec sur les voleurs maladroits qui sont souvent obligés de s'expatrier pour fuir le châ timent dont ils sont menacés. On cite un couple de Freux anglais qui nicha pendant plusieurs années de suite au-dessus de la girouette qui surmonte la halle aux blés de Newcastle. Ce nid, qui fit longtemps l'admiration des étrangers et le bonheur des indigènes de la noire cité, était digne de servir de pendant à celui qu'une Hirondelle de cheminée, de la même contrée, avait bâti sur les ailes d'un Chat-huant cloué à une grande porte. On ne saurait refuser aux oiseaux de la Grande-Bretagne, pas plus qu'à ses autres natifs, une certaine dose de hardiesse industrielle et d'excentricité tout à fait caractéristique. Je sais plus d'une *rookery* en France, une entre autres, située dans le voisinage du bourg de Mennecey, près Corbeil, où j'avais autrefois l'habitude de me rendre tous les ans au mois de mai pour y détruire un millier de petits Freux et prévenir ainsi la destruction de quelques milliers de boisseaux de froment. Je propose ma conduite pour modèle à tous les chasseurs soucieux des intérêts de l'agriculture et de la

chose publique. *Rookery*, prononcez *rouquerey*, est un mot anglais qui veut dire établissement colonial de Freux ; les Freux ont reçu le doux nom de *Roók* de l'autre côté de la Manche. Je ne connais pas de langue plus riche que l'anglaise en termes de zoologie.

Le Freux a l'estomac musculeux et l'intestin très-développé comme les granivores ; ce qui ne l'empêche pas de faire sauter très-adroitement les pierres pour manger les vers qui sont dessous.

LE CHOUCAS. La petite Corneille des églises, si commune à Paris et dans toutes les vieilles cités ornées de cathédrales gothiques. Le Choucas est un des ennemis les plus acharnés de la famille des petits oiseaux. Il dévore les jeunes avec la même avidité que les œufs et s'oppose fructueusement à la multiplication du gibier plume. C'est lui seul qui rend l'existence amère aux Ramiers des Tuileries et qui interdit quelquefois aux promeneurs de ce jardin splendide le parcours de certains massifs de marronniers. C'est un larron de cette espèce qui resta pendu un jour à un nid d'Hirondelle de la place Vendôme dans lequel il avait insinué sa tête pour en retirer les petits. Les malheureux Moineaux francs qui nichent parmi les feuilles d'acanthé de la magnifique colonnade du Ministère de la Marine, payent chaque année un énorme tribut de victimes à sa voracité. Un des premiers devoirs des édiles de la capitale et des autres grandes villes de la France, serait de poursuivre l'extermination de cette espèce nuisible par l'appât de fortes primes. L'initiative d'une semblable mesure leur assurerait des droits à la gratitude éternelle des Cailles, des Perdrix et des Alouettes qui habitent les champs, aussi bien qu'à celle des Ramiers, des Moineaux francs et des autres oiseaux indigènes des cités. La maison du Seigneur peut sans inconvénient servir de demeure aux Colombes et aux Hirondelles, qui sont de doux emblèmes de toutes les vertus domestiques ; mais elle doit être impitoyablement fermée

aux oiseaux voleurs et sans foi et aux artisans de ténèbres. Aucune mauvaise bête n'est plus digne à tous égards de la proscription que j'invoque, que le petit Corbeau d'église, qui symbolise le syndic de la communauté religieuse. Les portières elles-mêmes ont été forcées de renoncer à l'éducation du Choucas, par impuissance de le corriger de ses instincts subversifs, et notamment de sa passion pour le vol. Les habitants de la Grande-Bretagne, qui sont essentiellement carnivores, dénichent les jeunes Choucas pour en faire des pâtés. Je parlais tout à l'heure de l'excentricité des goûts et des idées des natifs de cette île. Les anciens mangeaient aussi le Choucas, mais uniquement pour la raison que j'ai signalée plus haut, parce qu'ils étaient persuadés que la chair de ce petit Corbeau communiquait le don de prévoir l'avenir.

LE CHOQUARD, Choucas des Alpes. Un peu plus grand que le Choucas ; manteau noir à reflets pourpres passant au vert, bec court d'une belle couleur orangée, iris brun et pieds rouges. Le Choquard habite en France les plus hautes régions montagneuses et le voisinage des neiges éternelles ; il est omnivore comme tous ses congénères et vit en société comme le Choucas et le Freux, ne désertant que très-rarement, et lorsqu'il y est contraint par la rigueur de la saison, les lieux où il a reçu le jour. Il niche dans les fentes des rochers. Personne n'a jamais pu me dire pourquoi Cuvier avait distrait cette espèce du genre Corbeau, dont elle a tous les caractères, les goûts immondes, le croassement et les allures, afin de la placer parmi les Merles. Le Merle est un oiseau qui chante et ne croasse pas, qui court et ne marche pas, qui s'engraisse de la baie du myrthe et non pas des lambeaux de la charogne putréfiée, et je repousse énergiquement pour lui l'assimilation honteuse dont Cuvier a essayé de le flétrir. Je suis parfois tenté de dire de la Science ce que

les savants disent de la Nature, qu'elle a des secrets dont il est impossible de sonder la profondeur.

LE CORACIAS. Un peu plus long que le Choquard, de la queue, du bec et des ailes. Robe noire à reflets violets, pourpres et verts; iris brun, pieds et bec du plus pur vermillon, langue dorée. Les habitudes de cette espèce sont semblables à celles de la précédente. Toutes deux vivent dans les mêmes parages et voyagent souvent de conserve. Seulement le Coracias n'est pas exclusif comme le Choquard aux sommets neigeux des Alpes, du Jura et des Vosges, et on l'aperçoit quelquefois sur les corniches de la falaise armoricaine. La Corneille aux pieds roses, de Belle-Ile, qui s'apprivoise si facilement, appartient à cette jolie espèce, dans le sein de laquelle les cas d'albinosisme sont fréquents. On sait que cette dernière tendance indique de fortes propensions à la domesticabilité. J'ai forcé en la présente année 1855, une perdrix rouge, toute blanche, à la réserve de l'occiput et des maillures du flanc qui sont isabelle et gris perle; moins de huit jours après la perte de sa liberté elle mangeait dans ma main.

Le Choquard et le Coracias, qui sont de véritables Corbeaux, composent le sous-genre *Pyrrhocorax* de je ne sais qui. Cuvier, qui avait retiré le Choquard de cette tribu des Corbeaux pour le ranger parmi les Merles, ne pouvait guère se dispenser d'en faire autant pour le Coracias. Il l'a logé parmi les Huppés, dans le voisinage des Grimpereaux et des Oiseaux-mouches, sous prétexte qu'il avait le bec trop effilé et trop arqué pour exercer convenablement l'emploi de Croquemort. Continuons de jeter un voile respectueux sur ces tristes écarts du génie, et disons à la gloire de l'Aigle de Montbéliard qu'il a vu bien plus clair dans les ténèbres du passé que dans les clartés du présent.

J'ai fini le groupe des Burgraves, à la démarche lente et digne; voici venir les sauteurs.

Genre Rollier. Espèce unique.

Le Rollier est un fort bel oiseau à plumage de Martin-pêcheur, qui est plus rare encore que le Casse-noix et fait encore moins parler de lui. C'est un Geai véritable et qui ne diffère du Geai vulgaire que par de très-légères différences. Le Rollier quitte l'Afrique pour se rendre en Europe vers le milieu d'avril ; il est fort répandu à cette époque, ainsi que le Guépier, dans nos plantations d'Algérie. Un très-faible contingent de l'émigration remonte la vallée du Rhône pour établir en France son domicile d'amour. Le Rollier niche dans les forêts les plus solitaires de l'Est et du Midi. Puisqu'il porte la livrée aigue-marine des Guépiers et des Martins-pêcheurs, il faut bien qu'il fasse son nid dans des cavités maçonnées et qu'il ponde des œufs blancs lustrés. C'est ce qui a lieu, en effet ; son domicile est un creux d'arbre ou une fente de muraille ou bien un trou percé dans une paroi de roche, de carrière. Sa nourriture consiste surtout en escargots, mais son régal supérieur est l'œuf de Tourterelle ou celui de Rossignol. Le Rollier, pris très-jeune, s'apprivoise facilement et s'élève de la même manière que les Pies et les Geais ; il est aussi braillard, aussi vorace et aussi sale que les jeunes de cette dernière espèce, dont il a les façons, les grâces et l'organe. Toutefois, on a remarqué que le penchant au vol était moins caractérisé chez cette espèce que chez ses congénères, ce qui doit dépendre de ce que le Rollier est un oiseau de passage, qui prend ses quartiers d'hiver en Afrique, et qui n'a pas besoin, par conséquent, de se créer des magasins de réserve en prévision du manque de vivres pendant la rude saison. Je ne

vois pas d'autre différence entre le Rollier et le Geai vulgaire que celle-là, si ce n'est encore que le Rollier prend le chemin du cap de Bonne-Espérance et pique vers le Midi, quand il appareille de France, tandis que le Geai gouverne vers l'Est et fait voile vers le Japon. Le Rollier, qui a une mer à traverser, et qui voyage d'ailleurs à plus longues étapes que le Geai, a, par cette raison, l'aile plus longue et surtout plus pointue. Le Rollier est un oiseau très-savant, très-habile des mains et du bec, qui jongle avec les boulettes de viande et de fromage qu'on lui présente, et qui dit ainsi son emblème.

Genre Geai. Espèce unique.

GEAI. Jâques de Lorraine; RICARD des rives de la Loire; le *Corvus glandarius* ou Corbeau à gland des auteurs.

Tout le monde connaît le Geai en France, parce qu'on l'y rencontre partout, et parce qu'il n'est guère d'enfant de ce pays qui n'ait pris de jeunes Geais au nid et tenté d'en élever un. C'est un oiseau très-sale, très-gourmand, très-voleur et très-désagréable à entendre, ce dont il ne se doute guère, car il parle sur tout et pour rien, et sa loquacité disgracieuse est à l'avant de sa voracité. Toute nourriture lui est bonne; escargots, glands, cerises, pommes, châtaignes, noix, têtes d'œillet, fromage blanc; mais son régal de prédilection est l'œuf de Rossignol ou de Merle frais pondu. La chair des oisillons nouveaux-nés lui est encore particulièrement savoureuse; il ne dédaigne pas non plus celle des adultes qu'il aime à détacher des pièges pour mystifier l'oiseleur. Enfin, il déterre les grains et dissèque les cadavres à l'instar du Corbeau. Il est possédé,

comme le Choncas et la Pie, du besoin de voler et d'enfourer. Quand vous le voyez passer au-dessus de la vallée, en automne, tenant en son bec une pomme, une châtaigne, une noix, c'est qu'il se rend vers la cachette qu'il a choisie pour y déposer son épargne. Cette cachette est tantôt un vieux nid de Pie ou un nid d'Écureuil, ou bien encore quelque cavité d'arbre. Les chênes qui poussent quelquefois dans le sein des vieux saules proviennent des glands apportés là et plus tard oubliés par le Geai. Ses pieds sont de véritables serres acérées et pointues qui ne lâchent jamais prise, et son bec est armé d'un crochet aigu et tranchant qui porte des coups terribles.

Les Geais, comme tous les avarés, se délectent à la contemplation de leur trésor. Ils passent de longues heures à savourer ce spectacle et à compter leurs espèces, et comme la peur d'être volés, qui est le plus grand supplice des voleurs, les tourmente sans cesse, ils changent fréquemment leur cachette de place.

Le Geai est un oiseau éminemment voyageur, mais qui ne suit pas dans ses migrations la même route que le Rollier. J'ai dit que celui-ci allait du Nord au Sud, conformément à la pratique générale des oiseaux de passage ; le Geai, tout au contraire, marche de l'Ouest à l'Est et ne revient pas tous les ans aux lieux qui l'ont vu naître ; si bien que tel Geai qui s'est établi cette année en France, nichera peut-être l'an prochain dans les forêts de la Tartarie ou dans celles de la Chine et réciproquement. Ces habitudes de cosmopolitisme de l'espèce expliquent les variations nombreuses que les oiseleurs d'Europe observent fréquemment dans le chiffre de son effectif. La plus grande élévation de ce chiffre semble correspondre aux dates des plus riches années de glands. Il est même à remarquer que lorsque ce fruit a copieusement donné et que les Geais ont eu le temps de remplir leurs greniers d'abondance, ils déposent volontiers leur humeur voyageuse et demeurent tout l'hiver dans nos forêts de l'Est. Autrement le

Geai n'est guère sédentaire en France que dans nos forêts du Midi.

Le Geai niche de très-bonne heure au printemps, et les petits sont quelquefois en état de voler dès les premiers jours de mai. Son nid, qu'il bâtit de préférence sur les arbres épineux, se compose d'un fin matelas de petites racines d'herbes tressées avec beaucoup d'art et reposant mollement sur une assise de brindilles sèches. La mère y pond cinq œufs de couleur gris terne tiquetés de points verdâtres, qu'elle abandonne sans retour aussitôt qu'elle s'aperçoit que son nid a été découvert, malheur qui lui arrive fréquemment, attendu que cet établissement fondé avant les feuilles, occupe une assez vaste place et attire facilement les yeux du maraudeur. Cette espèce ne fait qu'une seule ponte par an, et sa progéniture a fort à souffrir des gamins qui ont fait de la vente d'icelle une branche de commerce lucrative. Il ne fallait pas moins que la réunion de ces deux circonstances pour protéger les espèces innocentes contre les déprédations du redoutable ovivore, qui semble avoir juré l'extermination de la race des Rouges-gorges et des Rossignols.

Le Geai est méfiant et rusé, mais toute sa malice ne l'empêche pas de donner dans les pièges où le pousse sa nature curieuse. Quand on éprouve le besoin de savoir tout ce qui se passe, pour le raconter au premier venu, il faut nécessairement se tenir à l'affût du *fait divers* et courir aux nouvelles. Si l'on voit passer un Renard ou un Lièvre, il faut le signaler ; si l'on entend l'appell du pippeur, il faut voir ce que c'est ; le cri de la Chouette, il faut sonner la charge contre la méchante bête. Or, l'oiseleur a dressé des embûches sur toutes les voies des oiseaux, et malheur à ceux qui se laissent aller à leurs instincts. La statistique n'a pas encore constaté officiellement le nombre exact des Geais qui périssent chaque automne, victimes de leur curiosité immodérée ; mais je sais par ma propre expérience que ce chiffre doit attein-

dre des proportions fabuleuses. J'en ai pris des trente et des quarante dans une seule matinée et sur le même arbre de pipée. Le succès de ce genre de chasse est d'autant plus certain, qu'il suffit de faire pousser le cri d'alarme au premier Geai qu'on a pris pour attirer sur la pipée tous ses frères de la forêt. Le pipéur se livre à cette extermination avec d'autant plus de plaisir qu'il joint habituellement à cette profession celle de tendeur au collet et à la raquette, et qu'il a, en cette dernière qualité, de légitimes vengeances à exercer contre le Geai, qui est, après le Renard, son ennemi le plus intime, et qui visite tous les matins ses pièges pour lui dérober son butin.

Le costume du Geai est trop connu pour que je le décrive en détail. Ses longues moustaches noires, sa huppe toujours hérissée, ses allures frétilantes, sembleraient annoncer une humeur ultra-belligère ; mais sa vaillance est toute dans son verbe. Ce décrocheur de pendus, ce massacreur d'innocents, qui a bec et ongles pour se battre, n'est qu'un lâche comme tous ses pareils ; il fuit lâchement à la branche à l'aspect de l'Émerillon. Le miroir de ses ailes est aussi coloré d'azur, d'où l'on pourrait à première vue induire que l'amour tient une large place dans les affections de l'oiseau. Apparence menteuse. Regardez ces barres noires qui compriment l'expansion de la couleur céleste, elles vous disent qu'il n'y a plus de place pour les nobles sentiments dans le cœur de l'avare. L'amour, comme le courage, est tout en paroles chez le Geai. Son gosier au printemps est un vrai moulin à palabres. Sa manie, en ce temps-là, est de contrefaire le cri de tous les animaux.

Un oiseau qui n'a point de patrie et qui vit de toute nourriture ne doit pas être difficile à élever. Le Geai est, en effet, un de ceux qui se résignent le plus philosophiquement à la captivité et qui troquent le plus volontiers leur liberté contre le bien-être. Il partage à cet égard les opinions du porc, avec lequel il

est déjà en rapport analogique par son amour du gland. Seulement, le porc symbolise l'avarice utile, en ce qu'il est bon après sa mort, tandis que le Geai ne vaut guère mieux après son trépas que devant.

Un de mes amis du Tarn, ornithologiste passionné, M. Achille Crouzet, de l'Ile d'Alby, à qui je demandais un jour des renseignements inédits sur la moralité du Geai, me répondit en ces termes :

« Le Geai possède de brillantes facultés intellectuelles qui peuvent se développer par l'étude, et il est susceptible d'attachement. Il reconnaît au bout de quelques jours la voix de celui qui le soigne et caresse volontiers la main qui s'ouvre pour lui offrir des friandises. J'en ai conservé un pendant une dizaine d'années, et il est très-probable qu'il vivrait encore aujourd'hui, si je ne l'avais laissé périr par négligence coupable, car cet oiseau vit très-longtemps. C'était un mâle que j'avais pris la peine de choisir moi-même dans le nid. Vous savez peut-être que les sexes se distinguent parfaitement dans cette espèce dès l'âge le plus tendre et que les jeunes mâles portent sur le sommet de la tête cinq à six plumes noirâtres qui sont beaucoup plus foncées que celles des femelles. Si vous ignoriez ce fait, je suis heureux de vous l'apprendre. La première éducation de mon jeune élève réussit merveilleusement. Aussitôt qu'il fut en âge de voler, je lui bâtis une demeure confortable sous la terrasse de mon enclos qui est un verger assez vaste, et dans lequel il avait pleine liberté d'aller et de venir. Il m'y suivait quand je m'y promenais, voltigeant d'arbre en arbre, et se retirait régulièrement chaque soir sous son toit. Il s'égarait aussi parfois dans les jardins du voisinage, mais ces expéditions aventureuses n'avaient aucun péril pour lui, car tous mes voisins le connaissaient, et la crainte de me désobliger les eût retenus de lui faire aucun mal. L'automne venu, je jugeai prudent de lui rogner proprement la barbe des

rémiges, pour l'empêcher de céder aux conseils de ses frères de la forêt, qui auraient bien pu l'embaucher pour quelque émigration lointaine, et je lui laissai le libre parcours de la galerie de notre habitation, de nos appartements et de nos cours. Il n'est pas à ma connaissance qu'il ait oublié l'heure du repas familial une seule fois en sa vie. Il y assistait dévotement en société d'un nombreux personnel de chiens de chasse et de chats gâtés auxquels il arrachait les morceaux de la bouche avec une adresse et une subtilité qui faisaient le bonheur des auteurs de mes jours. Il avait de plus pour ses amphytrions de ces attentions délicates qu'on ne rencontre pas généralement chez les bêtes carnivores à quatre pattes ; il n'affichait pas comme celles-ci une souveraine indifférence pour les choses du dessert, et ne se levait jamais de table avant la fin. Malheureusement l'oiseau ne tarda pas à abuser de la liberté qu'on lui laissait et de la confiance illimitée qu'on avait mise en lui. Ma grand'mère s'alarmait de voir décroître chaque jour, avec une rapidité effrayante, le nombre de ses épingles ; des aiguilles à tricoter s'étaient évanouies, chargées de leur commencement de chaussette ; un beau matin, un dé d'or disparut. Instruit par l'opéra de la *Pie voleuse* de la force de la passion de certaines espèces d'oiseaux pour les couverts d'argent, je me doutai bien que mon Geai n'était pas étranger à ce dernier larcin ; et comme je savais par expérience que les oiseaux voleurs ne laissent jamais bien longtemps à la même place les objets qu'ils ont dérobés, je pris le parti d'épier soigneusement toutes les démarches du prévenu et de m'attacher à ses pas. Le résultat de cette surveillance minutieuse fut qu'avant deux jours pleins je tenais le délinquant et le corps du délit, l'un portant l'autre. L'oiseau pris sur le fait, n'osa pas nier le crime, mais vous ne vîtes jamais de larron plus penaud. Condamné à l'emprisonnement cellulaire pour le reste de ses jours, il entendit sa sentence avec calme.

» Cependant j'avais en ce temps là charge d'âmes, m'étant fait par pur esprit de charité démocratique l'instituteur primaire de quelques pauvres enfants du voisinage, auxquels j'enseignais vaillamment les premiers éléments de la lecture, de l'écriture, du dessin, du calcul, etc. Pour mêler l'agréable à l'utile dans mon enseignement, et varier la monotonie des répétitions de l'A B C, je terminais volontiers la séance par l'exécution d'un solo de clarinette sur quelque air villageois connu, comme celui de *la gaieté des champs*. Il n'en coûte aucunement à l'amour-propre du professeur de confesser que de tous ses élèves, l'oiseau fut peut-être celui dont les progrès firent le plus d'honneur à sa méthode.

» Ces élèves externes arrivaient à la maison après leur déjeuner, vers neuf heures; ils en sortaient un peu avant midi, pour aller prendre leur part du modeste dîner paternel, et quand j'étais absent à l'heure de la sortie, ils ouvraient la fenêtre de la classe pour crier à ma bonne mère, dans leur patois enfantin du midi : « *Madamo Crouzet, nous nanan*; » c'est-à-dire : « Nous en allons-nous ? » à laquelle interrogation la digne femme répondait invariablement par un oui énergique et trois fois répété.

» Or, par une belle matinée d'avril, à l'heure où les élèves et les professeurs dorment encore, ma mère vint me réveiller pour m'apprendre qu'un des petits était là, qui sifflait avec une verve incroyable l'air de *la gaieté des champs*; elle me pria de le faire faire. Flatté d'un pareil trait de zèle et d'amour pour l'étude de la part d'un de mes élèves, je me lève en grande hâte pour aller reconnaître le sujet méritant; mais les portes de la maison sont encore fermées, par conséquent nul étranger ne peut s'y trouver à cette heure, à moins d'y avoir passé la nuit. La lumière se fait soudain dans mon entendement à cette réflexion, et m'avisant du tour, je monte à mon atelier pour observer de ce poste couvert celui que je suppose être l'auteur de la mystification. C'était le Geai en effet qui, posé magistralement et d'aplomb sur une seule patte,

répétait avec enthousiasme les accords de la clarinette. Non-seulement la cadence était exécutée avec une fidélité de son merveilleuse, mais la bête l'avait terminée par une fioriture italienne de sa composition. Ma mère fut la première à rire de sa méprise et rendit cordialement son affection à la bête. A quelques jours de là, un jeudi que la classe était vide, elle est interpellée vers l'heure de midi par le *nous nanan* habituel. — Oui, répond-elle de confiance... mais la bande ne décampe pas et l'interpellation continue. — Oui, vous dis-je, oui, oui, oui, reprend-elle de rechef, et en accentuant son affirmation d'un ton d'impatience. — Oui, oui, oui, redit l'écho caché qui avait fait la demande et qui finit par faire à son tour la réponse. Ma mère, à ce dernier trait, s'aperçoit qu'elle vient d'être victime d'une mystification nouvelle; mais elle est plus disposée à s'émerveiller de la prodigieuse sagacité de l'oiseau, qu'à lui garder rancune de sa plaisanterie et elle lui pardonne comme toujours.

» Ce Geai avait une mémoire musicale prodigieuse, et aussi, à ce qu'il semble, le génie de la combinaison métronomique; car je l'ai vu maintes fois essayer d'adapter les airs qu'il possédait aux gammes alphabétiques *ba be bi bo bu* et suivantes, aussi bien qu'aux préceptes de la numération. Il fit pendant plusieurs années, par sa conversation variée et instructive, les délices des passants. Longtemps après sa mort, arrivée par ma faute, un tourneur à qui l'on avait donné à rempailler les chaises de la cuisine, trouva dans l'intérieur des tresses de l'une d'elles, une énorme pelotte d'épingles que l'oiseau y avait cachée. »

Les personnes qui ont lu tout à l'heure l'histoire du Corbeau et qui l'ont méditée avec toute l'attention que commande un sujet aussi grave, ont remarqué sans doute que le fabuliste français, en traitant cet oiseau de *Maître*, et en le faisant punir de sa manie de bavardage par un Renard subtil, nous en avait bien plus appris sur ses mœurs et sa dominante caractérielle,

que tous les historiens de Paris, d'Édimbourg et de Rome. Or le Geai a eu aussi l'heureuse chance d'avoir été touché par la main de la fable, qui l'a mieux peint d'un seul trait de pinceau que n'ont pu faire tous les naturalistes officiels en des tas de volumes. Le Geai n'est donc qu'un effronté plagiaire, un vaniteux fiéffé, un ambitieux de renommée scientifique et littéraire, dont la principale industrie est de se parer des plumes du Paon, c'est-à-dire de voler la gloire et le travail d'autrui.

Son érudition semble prodigieuse, parce qu'il possède à un degré éminent le don de retenir ce que les autres ont dit et écrit; mais cette érudition de dictionnaire n'est que superficielle et ne séduit que les simples. Elle est dans la mémoire des sons, non dans celle des choses, et je la méprise hautement comme toute prétendue science qui ne donne pas les moyens de procéder du connu à l'inconnu. La science n'est pas de savoir si la fondation de tel monument écroulé remonte au règne du premier ou du second Rhamsès, mais bien de préparer les voies à l'affranchissement de la femme, de l'enfant, de l'esclave, et de guider les générations nouvelles vers la terre promise d'harmonie. C'est l'histoire de l'avenir en un mot qui nous intéresse, et non celle du passé... et le Geai, qui répète comme un perroquet tout ce qu'il entend dire, qui miaule comme le chat, hennit comme le cheval, jure comme le charretier et craille comme le Paon, le Geai peut récréer un moment les badauds par ses talents de saltimbanque; il n'a droit qu'au dédain des penseurs sérieux.

Par sa sottise prétention de passer pour universel, par sa folle manie de crier pour un rien et de parler sur tout, par sa triste habitude de piller à droite et à gauche, le Geai est l'emblème parlant du vil folliculaire, orgueilleux, voleur et sans foi, qui s'intitule lui-même l'homme spécial dans toutes les parties. Par sa passion de dérober les dés d'or, les cuillers à café, et la menue monnaie, il symbolise le collectionneur avide que son amour

immodéré des collections numismatiques et bibliographiques porte à dépouiller les bibliothèques publiques et les cabinets de médailles de leurs plus précieux exemplaires. En Chine, il est l'image du mandarin lettré à bouton de cristal... C'est-à-dire que pour écrire la monographie complète de ce moule important, il eût été nécessaire de traiter préalablement de l'histoire de la Presse, et surtout de celle du Mandarinat, qui est institution pivotale des États ambigus mi-barbares, mi-civilisés. Malheureusement les circonstances politiques ne me permettent guère de donner à ce chapitre tous les développements dont il aurait besoin et me condamnent à garder pour moi une foule d'aperçus inédits sur le secret de la grandeur et de la décadence des deux vastes empires de Chine et de Russie. Puissé-je être le seul à gémir de cet écourtement forcé !

Que je dise seulement que le Mandarinat est une institution égalitaire pleine de sagesse, qui confère la noblesse aux lettrés et qui sert par cela même de soupape de sûreté aux gouvernements despotiques contre l'explosion de l'élément révolutionnaire. Qui fait les révolutions, en effet ? c'est *la capacité méconnue*, le bourgeois lettré, le riche industriel, à qui la constitution ne fait pas une part d'influence légitime. Or, du moment que, par une mesure de transaction permanente et qui ne ressemble plus à la concession forcée, le despotisme accorde l'accès des emplois publics et les privilèges de la noblesse au bourgeois ambitieux, celui-ci n'ayant plus de prétexte raisonnable pour s'apitoyer amèrement sur la misère du peuple, le laisse à ses occupations paisibles. Ce qui nous explique pourquoi le peuple russe, sur lequel pèse une abominable oppression, mais qui jouit du Mandarinat, n'a pas encore tenté de briser ses fers ; tandis que le peuple anglais, chez qui la *liberté* déborde, mais qui n'a pas le Mandarinat, est à la veille d'opérer une révolution radicale dans ses institutions.

Le Geai a cependant pour lui sa haine de l'oiseau des ténèbres

et son amour de la noix qui donne l'huile, source précieuse de lumière. En sa qualité de nouvelliste, il est tenu aussi de signaler une foule de méfaits à l'opinion publique. C'est pour cela qu'il dénonce le Renard et rend compte aux chasseurs de ses allées et venues.

La rivalité des faux savants engendre des espiègleries qui font le principal charme des séances académiques. Une des plus amusantes scènes de Molière est la fameuse querelle de Vadius et de Trissotin. Par esprit d'imitation, le Geai ne craint pas de donner au public le scandale de ses divisions intestines. Quand il peut saisir l'occasion d'empoigner vigoureusement un confrère, il ne la laisse pas échapper. Il est bien sous ce rapport de la famille du Corbeau.

Par ces motifs et autres, la cause mûrement entendue et les circonstances pour ou contre examinées et pesées avec calme, je fulmine délibérément la sentence de mort contre le Geai, l'enveloppant dans le même anathème que tous ses congénères, immondes oiseaux de rapine, qui vivent surtout de l'exploitation de l'enfance et de la ruine des familles (œufs et jeunes), en signe des profits immenses que procure aux lettrés le monopole de l'enseignement public.

Genre Pie. Espèce unique.

LA PIE. Margot, Agasse.

Le Corbeau et le Geai ne sont pas de petits saints. Tous deux se parjurent avec un entrain déplorable. Tous deux professent, en matière de droit de propriété, des principes trop larges et qui mènent quelquefois soit à la potence, soit au baignoires ceux qu'ils ne

hissent pas au faite de la fortune. Beaucoup meurent, en un mot, attachés aux institutions qui précèdent, et peu s'endorment dans le Seigneur. Et pourtant il y a un abîme entre ces bêtes scélérates et la Pie, leur cousine.

Le Geai et le Corbeau, en chacun de leurs actes, cherchent leur bien *d'abord*, le mal d'autrui *après*. C'est ce mal d'autrui, au contraire, qui est le mobile superlatif et l'idée fixe de la Pie. Nuire est le premier besoin de sa nature ingrate. Elle compte comme journées perdues toutes celles où elle n'a commis aucune scélératesse; elle mourrait de remords pour une seule bonne action.

C'est l'ignominie incarnée; c'est la honte du monde emplumé; c'est le type du plus vil et du plus odieux de tous les caractères humains, l'emblème du mouchard, qui cumule les profits de l'assassinat et du vol avec ceux de la délation; l'emblème du Simon Deutz et du Judas Iscariote, toujours prêts à vendre père et mère pour un petit écu; l'emblème des Laubardemont, des Jeffries et de tous ces honnêtes accusateurs publics qui sont toujours en quête de victimes innocentes et ne demandent aux gens que deux lignes de leur écriture pour les faire pendre; ignobles pourvoyeurs d'échafaud, que M. de Montal..., l'éloquent enjoliveur de miracles, dit être nés des amours incestueuses du laquais et de la bourrelle (femelle du bourreau). Piller les œufs, manger les jeunes, achever les adultes blessés ou pris au piège, est l'unique occupation de la Pie tant que dure le jour. Elle indique les assassinats dont elle n'ose pas se charger pour son compte. Je l'ai surprise maintes fois en flagrant délit de cannibalisme, exerçant sa fureur contre son propre sang. Elle vole les couverts, non pas pour s'en servir, mais pour faire retomber son crime sur la tête des pauvres filles de service innocentes. On voyait jadis à Paris, derrière l'Hôtel de Ville, une chapelle expiatoire élevée par des âmes pieuses à la mémoire d'une malheureuse servante

que la cour d'assises du temps avait condamnée à mort sur le faux témoignage d'une Pie, et dont l'innocence ne fut reconnue qu'après que la sentence eut reçu son exécution.

La Pie est ma bête d'horreur, ma bête noire. L'oiseau de nuit, ce hideux coupe-tête qui égorge dans l'ombre, n'arrive qu'après elle dans mes excréations. Son accent ricaneur m'agace comme une injure et m'insuffle malgré moi dans l'âme des pensées de sang et de meurtre. Il y a des jours où je crois que je consentirais à redevenir très-jeune, rien que pour reprendre contre la Pie ma guerre à outrance d'autrefois et poursuivre de nouveau ma haine jusqu'à la cime vertigineuse du peuplier fragile, et dévaster de rechef, par le fer et la glu, les pénates de l'infâme et retordre le cou à sa progéniture. J'ai regretté une fois de n'avoir pas eu l'idée de ramasser quelques millions n'importe où, comme tout le monde, afin de pouvoir pousser à l'extermination de la Pie par l'appât de primes gigantesques. J'ai rêvé une nuit que le suffrage universel de mes concitoyens, en veine de sagesse, m'avait confié la conservation générale des eaux et forêts de France, après avoir appelé M. Raspail à la conservation générale de la santé publique... Et que tandis que l'illustre guérisseur réussissait à sauver le pauvre monde des griffes des charlatans et des empoisonneurs, je rendais parallèlement un service analogue au malheureux gibier par l'extirpation radicale de toutes les vermines ennemies... Et que je voyais mon nom écrit en lettres de feu sur d'innombrables banderolles, flotter gracieusement par les airs et traverser les âges, marié à la date glorieuse de la disparition de la Pie. Songe trompeur, illusion cruelle ! Ce n'est pas moi qui ai purgé la France de l'immonde vermine, c'est elle qui m'expulse des lieux où j'ai reçu le jour ; car je ne veux pas dissimuler plus longtemps que c'est la multiplication toujours croissante de l'engeance maudite aux rives de la Seine, de la Loire et du Rhône, qui me fait un besoin de changer de patrie.

Du reste, le lecteur n'a pas à craindre que les sentiments de colère et de dégoût qui s'emparent de mon âme au seul nom de la Pie me détournent à son égard de mes devoirs d'historien consciencieux et fidèle. Mes répulsions pour l'ignoble moule sont, en effet, légitimes et saintes et me sont venues surtout de l'étude approfondie du sujet. L'analogie raisonne jusqu'à ses haines d'instinct et ne s'abandonne pas à ses préventions en aveugle. La Pie et le mouchard sont des types du génie du mal que l'homme simple et juste a le droit de haïr de toute sa passion pour le bien. Mais laissons dire les faits et prenons la Pie au berceau.

La première leçon qu'on lui donne est une leçon de meurtre. A peine a-t-elle ouvert les yeux à la lumière du jour qu'on lui apprend à dépecer le cadavre des petits oiseaux et à gober leurs œufs. A peine sa cervelle, immaculée encore, est-elle apte à recevoir l'empreinte d'une idée, qu'on lui enseigne à considérer la richesse comme l'unique bien d'ici-bas. L'argent, l'argent est tout...

.... Et pour en amasser,

Il ne faut épargner ni crime ni parjure,

Il faut mourir de froid et coucher sur la dure...

De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge,

Entre des tas de blé, vivre de seigle et d'orge...

C'est à peu près le même langage que tenaient à leurs électeurs les ministres puritains de la monarchie citoyenne : « Enrichissez-vous et mettez à la Caisse d'épargne. » On a vu par une expérience récente vers quels profonds abîmes ces principes corrupteurs menaient les nations et ceux qui les gouvernent. L'ar

gent, comme support de système gouvernemental, vaut encore moins que le fer, dont il a été dit avec tant de justesse, qu'on pouvait à l'occasion s'appuyer sur les baïonnettes, mais non pas s'y asseoir. Il y a donc des siècles que les principes de la Pie ont soulevé contre elle la révolution du mépris chez tous les honnêtes gens.

En même temps que le père et la mère de la jeune Pie, ses instituteurs naturels, l'associent à leurs brigandages et la nourrissent de doctrines impures, ils ont grand soin de lui inculquer le mépris des arts d'agrément qu'ils traitent de distractions frivoles et surtout dangereuses, en ce qu'elles détournent de la seule industrie honorable et vraiment utile, qui consiste à grossir un pécule dont on n'usera jamais. En conséquence, au lieu de lui donner des maîtres de chant, ils se bornent à lui faire apprendre les quatre règles. Cent francs au denier cinq, combien font-ils? — Vingt livres. Une large conscience avec ça, c'est autant qu'il en faut pour se tirer d'affaire. Le reste n'est pas sérieux.

Puis, au sortir du nid, ils l'initient à la pratique du vol et de l'infanticide, ils l'instruisent à se garer des embûches et du fusil de l'homme, à épier la Perdrix pour savoir où elle couve, à dérober les œufs, à suprendre les jeunes, à *revêcher* les tendues. Ils guident ses premiers pas dans la carrière du crime, lui prêchant sans relâche l'économie et lui recommandant de s'habituer à se priver dans sa jeunesse, pour être riche dans sa vieillesse; stupide théorie très en vogue chez les pères et mères des jeunes civilisés. Ils lui indiquent les cachettes les plus sûres pour placer son épargne.

Il est rare qu'au bout de deux ou trois mois de cette éducation théorique et pratique, la jeune élève ne soit pas en état d'en revendre à ses maîtres sur toutes les roueries du métier. Elle débute généralement dans les affaires par voler ses auteurs, qui, au lieu de se laisser aller contre elle pour si peu à des emporte-

ments stériles, vous disent froidement qu'à sa place ils auraient fait comme elle. Le dicton favori de la famille est que l'argent n'a point de maître. L'analogie passionnelle, d'accord avec la morale en action, ne cesse de répéter à ceux qui veulent l'entendre, que c'est toujours l'avarice qui entraîne les gens à leur perte, dans le monde des oiseaux comme dans celui des hommes, menant l'âme à Satan et le corps au bourreau. Et tant mieux, après tout, que le royaume du ciel soit fermé à tous les hommes d'ordre, que nous ayons, du moins, nous autres pauvres gens d'esprit, la certitude de ne pas y rencontrer de ces espèces-là.

Une fois passée maîtresse en fait de volerie, la jeune Pie, forte de ses principes, marche désormais d'assurance dans la voie de la turpitude.

Curieuse, cancanière, voleuse, ayant besoin de savoir tout ce qui se passe et de parler de tout, elle commence par se choisir un poste culminant sur quelque arbre de la grande route, poste excellent pour se tenir au courant des nouvelles du jour et ramasser tout ce qui tombe des voitures des passants. Remarquez que les grands chemins furent de tout temps les promenades de prédilection des voleurs. On sait que le mot français *argot*, qui veut dire langue des voleurs, est celui que la Pie prononce le plus facilement. La France est le pays d'Europe qui nourrit le plus grand nombre de Pies.

De ce poste élevé, dont elle s'éloigne peu, étant sédentaire par nature, elle inspecte avec soin tout ce qui se passe dans la plaine. Elle suit du regard le chasseur, écoute le bruit de son arme et la voix de ses chiens, observe la remise de la perdrix blessée, et la place où se rase le lièvre sur ses fins. Puis, tous les importuns partis, l'instant favorable arrivé, elle appelle une ou deux compagnes, leur raconte l'aventure, leur indique les lieux. Le coup monté, les rôles distribués, toutes fondent ensemble sur la bête mise à mal. Si elles réussissent à joindre le lièvre d'assez près,

elles essaient de lui crever les yeux, par imitation d'une vicille pratique des voleurs à la tire qui ont coutume d'aveugler les sergents-de-ville en leur jetant de la poudre de tabac dans les yeux. Les misérables assassines, quand elles ont trouvé telle aubaine, ne manquent pas de se gaudir fort, aux frais du chasseur obligé qui a mis la table pour elles. Il m'est quelquefois arrivé de troubler de ces parties fines et de servir aux convives, pour la fin du repas, une surprise foudroyante. Il faut, en pareil cas, les ouïr épuiser contre l'intervenant le catéchisme des halles et vous traiter de bandit, de voleur, de n'importe quoi.

Quand le vieux cerf apprend par la rumeur publique qu'on en veut à ses jours, l'instinct de sa conservation le porte à se recéler dans son fort; et les piqueurs et les limiers s'épuisent vainement à découvrir sa piste et se disposent bientôt à quitter le canton, las de faire buisson creux. Déjà le pauvre animal, emblème du penseur persécuté, s'applaudit en silence du succès de sa ruse et croit l'orage passé pour cette fois encore. Il comptait sans la Pie, hélas ! mais le matin même du jour fixé pour le départ, le malheur a voulu que celle-ci l'ait aperçu, debout dans la clairière, se ressuyant de l'esgail aux rayons du soleil. Or, la misérable espionne n'a rien eu de plus pressé que de vendre au veneur le secret de la retraite du proscrit. Le veneur désappointé se ravise sur ce rapport, fouille l'enceinte indiquée, détourne l'animal et le livre à la meute impatiente. Deux heures après, de bruyantes fanfares réveillent les échos de la solitude endormie : un drame émouvant se joue sous les regards du soleil...

Voilà le dix cors sur ses fins, dos arqué, langue pendante. Après avoir tenté en vain toutes les voies de salut, et épuisé tout l'arsenal des ruses de la défense, sans être parvenu à mettre en défaut la science de ses persécuteurs, le noble animal a pris l'eau pour la dernière fois ; mais la fraîcheur de l'onde n'a pu rendre le souf-

lle à ses poumons brûlés ni la souplesse à ses jarrets raidis. Il essaye de franchir d'un bond l'escarpement de la berge, mais ses genoux défaillants refusent le service; il glisse et fléchit sur l'arrière. A peine a-t-il eu le temps de se remettre sur pied que les chiens sont sur lui qui lui barrent le passage et l'enferment dans un cercle étroit de gueules dévorantes affamées de sa chair. Bientôt les plus hardis sont pendus à ses flancs, à son muffle, à sa gorge qu'ils déchirent avec rage. Le roi de la forêt, c'est ainsi qu'ils l'appellent dans leur style ironique, le roi de la forêt, éperdu, hors d'espoir, voyant qu'il faut périr, songe enfin à vendre sa vie. Repoussant loin de lui par un effort suprême la tourbe des assaillants, il prend champ de quelques mètres, pousse aux plus acharnés, les confond, les disperse, en défonce deux ou trois de ses andouillers formidables, en broie un nombre égal sous le marteau de ses pinces. Le drame prend couleur, l'intérêt est à son comble; les hurlements de douleur des blessés percent l'air, à travers les clameurs furibondes du reste de la meute et les notes cuivrées des trompes qui sonnent l'hallali. Mais ce beau moment-là n'a que la durée d'un éclair. La soif de la vengeance s'éteint au cœur de la noble victime avec son sang qui coule par vingt larges blessures; elle chancelle, implorant de ses regards pleins de larmes la pitié des veneurs accourus à la mort. L'un d'eux met pied à terre et lui perce le sein. Elle tombe sur son lit de cadavres, chiens dessus, chiens dessous. Le sol, rougi par larges places, exhale l'odeur fade du sang chaud. La fanfare de victoire exulte en notes plus aiguës, plus précipitées, plus ardentes... Seule la jeune fille, témoin involontaire du meurtre de l'innocent, s'attendrit sur son sort et maudit dans son cœur la férocité des bourreaux.

Cependant tous ces bruits, tous ces enivrements, toutes ces rages se calment peu à peu; les chiens repus se taisent; les cors essoufflés ne sonnent plus qu'à de longs intervalles. Alors au

vacarme du cuivre succède celui des crécelles des oiseaux jacasseurs. Un de ces jacassements atroces, qu'on prendrait volontiers pour le rire d'un démon échappé de l'enfer, surpasse en énergie et en intensité tous les autres. C'est l'hallali de la Pie assassine, de la peste incarnée, de la délatrice perfide qui a fait tout le mal. C'est elle qui a pris la plus large part des joies de la journée sanglante, et qui s'est le plus copieusement gorgée du spectacle des tortures du juste qu'elle a vendu. Elle n'a pas perdu un seul détail du drame; elle a suivi la chasse du lancer à la mort et aidé de tous ses efforts à relever les défauts; et maintenant, postée au faite du plus haut des peupliers de la rive, d'où elle domine en plein la scène de carnage, elle raconte sa gloire à tous les habitants de la forêt. *Me adsum qui feci...* Et fière de son œuvre, heureuse de tant de sang et de tant de cadavres, elle ne réclame pas même le salaire de la trahison.

L'analogie passionnelle m'avait révélé depuis longtemps sur la moralité de cette espèce indigne des détails révoltants, que l'expérience a confirmés depuis.

Sachant que la Pie était l'emblème du vil *mouton* des bagnes, un criminel endurci à qui les magistrats chargés de la sûreté publique font grâce de la potence, à la condition qu'il profitera désormais de ses nombreuses relations avec le personnel des *grinches* et des *escarpes* pour se faire initier à tous les projets qui se trament contre la société et vendre ses complices; j'en conclus naturellement que la ressemblance des deux types entraînait pour l'oiseau la tendance au cannibalisme, c'est-à-dire à un goût violent pour la chair de ceux de son espèce. Le problème valait la peine d'être résolu; la solution ne s'en fit pas attendre. Je jetai sur la neige, au-devant d'un terrier de renard et en présence d'un certain nombre de Pies, une gobe empoisonnée. Le lendemain matin, l'appât avait disparu; à quelques mètres

de la place où je l'avais déposé, dormait de son dernier sommeil l'imprudente qui l'avait avalé. Le soir il y avait deux cadavres à côté du premier, par suite de la curiosité qui avait porté deux des parentes de la défunte à faire l'autopsie de son corps pour savoir d'une manière certaine la cause de son trépas. Quelques piègeurs expérimentés m'ont affirmé du reste qu'il était à leur connaissance que les Pies se mangeaient entre elles, et qu'elles ne ménageaient pas plus le Geai pris à la raquette que les autres oiseaux, sans considération aucune des liens du sang qui unissent les deux espèces. On me rapporterait de semblables turpitudes sur le compte du Geai, du Choucas, du Corbeau, que je ne m'étonnerais pas.

Les Romains, qui avaient deviné les tendances policières de la Pie, lui avaient fait une destinée proportionnelle à ses actions, en lui donnant une loge à l'entrée de leur vestibule, avec mission spéciale de signaler à haute voix toutes les entrées et les sorties des gens.

La Pie a si bien elle-même conscience de son indignité et du mépris et de la haine qu'elle doit inspirer aux créatures de tous les règnes, qu'elle s'est crue obligée de faire de son domicile une place inexpugnable. Son nid est, en effet, un modèle de construction stratégique, un logement blindé et casematé, et dont l'attaque, qui présente de graves difficultés, a été plus d'une fois cause de bras cassés et de mort d'homme. D'abord, elle a soin de le loger très-haut et de l'asseoir sur les peupliers, de préférence aux ormes et aux chênes, parce qu'elle a remarqué que la première de ces essences était de beaucoup la plus fragile. Ensuite, ce nid est bâti en forme de dôme, dont toute la partie extérieure est hérissée de chevaux de frise d'épine. L'intérieur, composé d'un matelas de fines radicules, s'appuie sur un ouvrage de maçonnerie artistement gâché et qui est parfaitement à l'épreuve du plomb de lièvre; cet ouvrage repose à son tour sur une solide assise de buchettes

entrelacées. L'entrée de la place enfin, construite dans toutes les données de l'art des Vauban et des Cohorn, n'est qu'une étroite poterne percée dans le blindage supérieur, et qui ne peut livrer passage qu'à un seul ennemi à la fois. Ce qui n'empêche pas cependant que la soif de la vengeance maternelle, qui enfante des prodiges, ne parvienne fréquemment à renverser tous ces obstacles, pour appliquer à l'odieuse infanticide la peine sanglante de l'*Exode* : œuf pour œuf, jeune pour jeune...

Mais quels titres la Pie a-t-elle donc à faire valoir à la reconnaissance de l'homme pour contrebalancer l'influence de tous ceux qu'elle possède à sa haine : la Pie voleuse, la Pie infâme, qui détruit ses perdreaux dans l'œuf et déterre ses grains? Quelle considération stupide a pu contenir jusqu'à ce jour l'explosion de l'exaspération légitime du chasseur et du laboureur contre l'ignoble moule?

C'est que le civilisé, hélas! est ignare, pervers et crédule, et qu'il s'est laissé dire par ses éducateurs que l'homme, par sa nature, était enclin au mal, et qu'il y aurait toujours des voleurs, des assassins et des empoisonneurs, et que, par conséquent, jamais la société ne pourrait se passer de la protection du mouchard. Pauvres civilisés! Comme si la suppression de la misère, qui est chose si facile, n'entraînait pas de suite l'abolition du vol et de l'assassinat! Comme si l'institution du commerce véridique n'était pas l'arrêt de mort du commerce anarchique, déloyal et empoisonneur.

Alors, à ce compte-là, on comprend que la sagesse des peuples n'ait pas signé encore l'arrêt de mort de la Pie..... qui dévore quelques vers blancs et détruit quelques autres larves..... et signale de temps à autre la présence du Renard, emblème du filou, ou celle du Chat marron, emblème du larron domestique.

On dit aussi qu'on l'a dressée à voler je ne sais quoi, à l'*instar du Corbeau*. — Impossible, son aile est si courte et sa queue

est si longue, qu'elle a beaucoup de peine à se tenir dans l'air toute seule. A l'instar du Corbeau me paraît adorable.

Enfin les défenseurs quand même de l'oiseau noir et blanc, signe de duplicité, vont jusqu'à lui prêter un trait de vertu ridicule et qui fait mentir le proverbe *qu'on ne prête qu'aux riches*.

Ils racontent « qu'une Pie qui se promenait un jour dans l'avenue d'un superbe château, vit venir à elle un monsieur qu'elle reconnut sur le champ pour un ex-intendant des plaisirs secrets du roi Louis XV, et que dans le premier mouvement d'indignation que lui fit éprouver cette rencontre, elle ne put se retenir d'apostropher brutalement l'ex-ami du prince par son nom, en présence de nombreux témoins. Ce dont le malheureux, qui s'était retiré dans sa maison des champs pour faire sa paix avec le ciel, s'impressionna si fort qu'il en mourut de mort subite, considérant l'apostrophe injurieuse de l'oiseau comme la sentence de condamnation sans appel du tribunal d'en haut. »

Le fond de l'anecdote doit être vrai ; car ces choses se passent tous les jours. Tous les jours on voit un laquais chassé d'une bonne maison pour vol, dresser un Corbeau ou une Pie à insulter son ancien maître et à l'outrager dans son honneur de mari ou de militaire, de mari principalement. Et il est plus que probable que la Pie dont on vient de lire l'histoire ne fut que l'instrument d'une vengeance de cet ordre. Tous les jours un riche parvenu qui a fait sa fortune par des moyens peu honorables et même dans les suifs, meurt de honte de s'entendre rappeler son premier métier en public. Ce n'est donc pas l'exactitude du fait en lui-même que je conteste, mais sa moralité. Je demande où la vertu se niche dans cette affaire et ce qu'il peut y avoir de si louable et de si méritoire à un oiseau malin d'empêcher un pauvre pécheur repentant de faire son salut et d'édifier sur ses vieux jours, par sa contrition, le monde qu'il avait scandalisé autrefois

par ses vices. Vous savez bien que Dieu ne désire pas la mort, mais la conversion du pécheur.

Et c'est parce qu'il n'y a pas lieu d'espérer en la conversion de la Pie que je prêche contre elle la croisade, et que j'adjure toutes les âmes sensibles de me prêter main-forte contre l'ennemi commun.

Famille des Pies-grièches. Cinq espèces.

Les Pies-grièches sont des moules ambigus entre les rapaces et les omnivores, ou pour parler le langage analogique, beaucoup plus intelligible et plus clair, ambigus entre les gens d'épée et les gens de robe. Ce sont les emblèmes du dénonciateur public, du chevalier du guet, du muezzin qui sonne les heures du haut du minaret, du guetteur posté sur la tour du beffroi pour signaler la marche de l'ennemi et pour crier au feu.

La famille des Pies-grièches indique la transition de l'insectivorie à l'avivorie avec une admirable précision. Elle contient cinq espèces, toutes mélomanes et avides de la cervelle des petits oiseaux.

LA GRANDE PIE-GRIÈCHE. Pie-grièche grise. Agasse-frouère de Lorraine.

La grande Pie-grièche qui nous doit occuper plus spécialement dans ce traité, puisque c'est la seule que l'homme ait dressée et ralliée à lui, est un oiseau de la taille du Merle, qui porte un manteau blanc et noir à nuances ternes et qui est facilement reconnaissable à son vol saccadé comme celui de la Pie. Ses mains sont armées de petites serres; son bec, fort et

large à sa base, se termine par un crochet pointu. Il est acéré comme celui de l'Émérillon et armé d'une dent. La Pie-grièche emporte avec le bec et non avec les serres, caractère d'ambiguïté remarquable. La femelle dans cette famille commence déjà à être un peu plus forte que le mâle.

La Pie-grièche tient du militaire autant que du civil. Elle ne manque ni d'intelligence ni de courage, au contraire; elle est lettrée comme un gendarme et passionnée pour l'étude de la musique, de l'entomologie, de la taxidermie et des langues étrangères. Sa vue est aussi perçante que celle de l'Aigle.

Postée en manière de vigie à la cime la plus haute du peuplier, du merisier et du frêne, l'œil constamment tendu vers les profondeurs du ciel, elle inspecte les baies et les replis des nuages pour y découvrir le Faucon et le Milan qui aiment à se baigner dans l'air frais, loin de la portée des regards de l'homme et du commun des oiseaux; elle signale à toute la nature animée la présence de l'ennemi invisible par ses perpétuels : *Garde à vous!* C'est l'inquiétude et la vigilance faites bête. La Pie-grièche, tant que dure le jour, ne prend pas un instant de repos. Elle veille en chassant, en mangeant, en couvant. Cette habitude d'interroger l'espace est commune à toutes les variétés du groupe qui ne perchent jamais que sur les extrémités culminantes des arbres et des buissons. Le cri d'alarme poussé par une des sentinelles est immédiatement répété par toutes les autres. *Dans la gendarmerie, quand un gendarme rit...*

Lorsque la Pie-grièche vole de la cime d'un arbre à un autre, elle fait semblant de se laisser choir, pour avoir occasion de se relever et de décrire une courbe élégante semblable à celle des cordages de fer qui supportent les ponts suspendus.

Les Pies-grièches se cantonnent volontiers et se font, comme les Milans et les Aigles, un petit arrondissement de chasse. Cet amour de la propriété du sol leur occasionne de nombreux pro-

cès qui se vident à coups de bec, d'où est venue à quelques écrivains satyriques l'idée de baptiser les épouses acariâtres du nom de Pies-grièches.

La Pie-grièche grise habite la rive des grands bois et niche au sommet des plus hauts arbres. Elle défend sa couvée avec une intrépidité sans égale. Elle émigre de nos contrées du nord et du centre à l'approche du froid.

L'oiseleur et le fauconnier tiraient jadis parti de la vigilance inquiète de la Pie-grièche pour guerroyer contre l'Épervier, le Faucon et la plupart des rapaces. Cette chasse s'opérait au moyen d'un filet à double nappe, pareil à celui du miroir et amorcé d'un pigeon blanc pour mute (mouvant). Comme le Faucon plane si haut dans les airs et fond si rapidement sur sa proie qu'on n'a jamais le temps de le voir venir, il arrivait souvent que le tendeur surpris fermait ses nappes trop tard et que le larron s'échappait. Alors, pour éviter ce désappointement trop fréquent, l'homme emprunta à la Pie-grièche le secours de ses prunelles. Il l'emporta avec lui à la chasse, la chargeant de lui dire à l'oreille quand l'ennemi serait là. Pour ce seul bon office, la Pie-grièche eût mérité d'être classée parmi les auxiliaires de l'homme, quand bien même d'autres services plus importants et plus directs ne lui eussent pas assuré la possession de ce titre.

La Pie-grièche est susceptible d'éducation et d'attachement pour les personnes qui la soignent. Le roi François I^{er} en avait une qui s'en allait et s'en revenait à sa voix, se perchait sur son poing.

La Pie-grièche, à l'état libre ou d'innocence, est plus insectivore qu'avivore. Elle fait une grande destruction de ces ignobles scarabées armés de cornes perçantes que les enfants appellent des cerfs-volants ou des rhinocéros, et qui s'introduisent dans le cœur des peupliers de Virginie, des ormes et des chênes pour y creuser d'immondes et fétides fistules par où s'échappe bientôt en flots de pourriture la vie de l'arbre attaqué.

Ces capricornes odieux étant d'énergiques emblèmes des lèpres et des gangrènes qui putréfient le corps social, il était évident *a priori* que Dieu, en confiant à la Pie-grièche la mission de les détruire, l'avait créée pour un service d'hygiène et de salubrité publique. Cette louable intention du Créateur ressort surtout de ce que la Pie-grièche, abandonnée à ses seuls instincts en pleine solitude, ne donne la chasse aux petits oiseaux que dans des circonstances exceptionnelles, lorsque la faim la talonne et que l'insecte, enseveli par le froid dans son linceul d'hiver, lui manque totalement.

Dans les pays féconds en arbres épineux comme l'Algérie et le Midi de la France, la Pie-grièche, qui remplit sa fonction de scarabivore en artiste, aime à ficher les insectes qu'elle capture au bout des longues épines des acacias, si bien que tel de ces arbres, vu de près, ressemble à un arbret de collection tiré du cabinet d'un entomologiste. Il lui arrive fréquemment de conserver ces collections intactes pendant des semaines entières pour jouir de l'agrément du coup d'œil. Les sceptiques qui se croiraient damnés de reconnaître l'effigie d'un moule passionnel humain dans un moule de bipède à plume, attribuent cette réserve de l'oiseau collectionneur à de moins nobles motifs. Ils disent que la Pie-grièche aime le scarabée faisandé, et que les tiges auxquelles elle suspend ses trophées sont tout simplement des garde-manger où elle attend que ses viandes se fassent. Toutes ces versions sont inexactes. La Pie-grièche, comme toutes ses sœurs et comme les Mésanges, chasse pour chasser, et quand elle ne peut pas manger toutes ses proies, elle les perd, elle les sème, elle en fait des collections. Reconnaissez dans cette pratique les vestiges de la tradition d'enfouissement qu'elle tient de la famille.

La Pie-grièche a encore une autre manie qui rentre dans le cadre de ses études favorites, celle d'écorcher les petits oiseaux

qu'elle capture pour en conserver les peaux. Un analogiste quand même me disait une fois que cette pratique de la Pie-grièche, qui est une mélomane passionnée, devait être une vengeance à l'imitation de celle que le divin Apollon tira du satyre Marsyas qui avait osé lui disputer le prix du flageolet. Ce rapprochement peut être spirituel, mais il a le tort d'être forcé et entaché de pédantisme. Je crois pouvoir d'ailleurs donner une explication plus satisfaisante de ce singulier procédé.

Si la Pie-grièche écorche sa proie avant de la manger, c'est que la nature lui a probablement refusé la faculté de faire des petites pelotes d'os et de plumes pour les rejeter par le bec, à l'instar de la plupart des autres oiseaux carnivores et piscivores, y compris le Martin-pêcheur et le Coucou.

Maintenant, voyez avec quelle rapidité excessive les plus heureuses aptitudes pour le bien se convertissent en capacités pour le mal sous l'influence dissolvante d'un milieu subversif. Voyez comme les meilleures natures de bêtes se détériorent au souffle contagieux de la perversité humaine, et avec qu'elle facilité déplorable la Pie-grièche, emblème du gardien de la sécurité publique, vire à la Pie, emblème de l'ignoble mouchard qui fait métier d'inventer les complots au lieu de les éventer.

Voilà une bête qui, dans le principe, ne demandait pas mieux que de protéger les arbres et les oiseaux, richesses naturelles de l'homme, et qui se contentait parfaitement pour son ordinaire d'un plat de scarabées. Elle vivait en intelligence parfaite avec le bûcheron et le cultivateur, ne s'oubliant que très-rarement à donner des coups de bec dans le contrat d'alliance... Mais il est arrivé que les enfants des hommes ont déclaré aux petits oiseaux du bocage une guerre si acharnée, et qu'ils ont mis si souvent sous les yeux de la Pie-grièche le spectacle des supplices qu'ils aiment à faire subir aux Mésanges, aux Gobe-mouches et aux Rouges-gorges, que celle-ci a fini par prendre

gout à ces scènes barbares. Et alors la raquette, qui lui avait paru une invention diabolique la première fois qu'elle l'avait considérée de près, la raquette qui saisit le malheureux petit oiseau par les pattes, les lui brise et les tord, et fait mourir ses patients dans d'atroces tortures, pendus la tête en bas et tout le poids du corps pesant sur les tendons endoloris ;... la raquette, dont j'ai demandé l'interdiction immédiate par amendement à la loi Grammont ;... la raquette, ce gibet sanglant où le corps du supplicié reste exposé des heures et des journées entières après son agonie, comme pour appeler à la curée tous les croque-morts de la forêt, de la plaine et du ciel, depuis le Geai et le Gros-bec jusqu'au Renard et à l'Oiseau de proie... la raquette est devenue pour la Pie-grièche la machine ingénieuse destinée à prévenir la multiplication dangereuse d'espèces trop fécondes, l'instrument, en un mot, des rigueurs salutaires. Beaucoup de Pies-grièches sont aujourd'hui pour la peine de mort et répètent après Malthus *qu'il n'y a pas de place pour le Rouge-gorge au banquet de la vie ; que la Nature l'a décidé ainsi , et qu'elles , les Pies-grièches, ont été chargées avec d'autres de mettre à exécution les ordres de la Nature.*

Que personne ne s'étonne de rencontrer des arguments à la Malthus et à la de Maistre dans la bouche des bêtes ; car il n'est rien de brute et de stupide comme le pourvoyeur d'échafaud. Une chose surprenante seulement est de voir tant de braves gens concéder à si bon marché le titre de génies supérieurs à tous ces glorificateurs de guillotine, qui n'ont jamais su qu'injurier impudemment leurs adversaires ou leur jeter des bourreaux à la tête, comme si le bourreau était un argument.

Il a bien fallu quelque temps à la Pie-grièche, à vrai dire, pour surmonter le sentiment de répulsion et de terreur qui l'éloignait de la raquette infernale ; mais l'exemple et les propos du Geai et de la Pie, ses plus proches parents, ont fini à la

longue par lui brûler le sang et par triompher de ses scrupules de conscience. Et bientôt celle qui tremblait à la vue de la potence s'y est accoquinée, et sa plus douce occupation a été désormais de décrocher les pendus et de se délecter de leur chair. Et de fil en aiguille et la soif du sang empirant, la Pie-grièche a cessé en beaucoup de lieux de veiller à l'apparition du Milan et de persécuter le Capricorne, pour prêter une oreille avide au dé clic de la raquette et au cri de détresse de l'oiseau qui vient de s'y prendre. Que l'oiseleur ne soit pas présent pour défendre sa prise, la Pie-grièche s'en empare et la dévore vive, et Dieu sait si pendant ce temps le Milan, le Busard et le Capricorne ont beau jeu. C'est ainsi que la richesse de l'homme brûle par tous les bouts. J'ai vu dans Saône-et-Loire une magnifique plantation de peupliers d'Amérique d'une valeur de cent mille francs et plus périr en quelques jours sous la tarière empestée du Capricorne. Mais pas une société agricole en France ne s'est émue de cet acte de vandalisme. Ainsi sont faites les sociétés savantes patronnées par les gouvernements ! Qu'un arbre qui n'avait pas envie de mourir tombe sous la hache d'un pauvre délinquant vaincu par la misère, aussitôt cent perroquets de l'ordre de tonner à l'unisson contre l'audace effrénée des anarchistes qui marchent le bras levé contre la propriété territoriale. Mais que trois ou quatre mille pieds d'arbres périssent en une nuit sous la sape du Capricorne, *motus*, l'ordre n'a rien à voir aux méfaits du Capricorne. Le Capricorne de France est inviolable et sacré comme ses ancêtres d'Égypte. Alors vous allez me demander pour la vingtième fois que je vous explique à quoi servent les sociétés agricoles.— On n'a jamais pu le savoir.

Ainsi, du jour à jamais regrettable où le bon gendarme, ami de l'homme, a été détourné par la politique du droit divin de sa voie naturelle, qui est la protection du gibier et de l'humble tra-

vaillieur, du jour où il a été contraint de prostituer sa candeur native aux exigences de la faction absolutiste, de faire ses dévotions et de désertier sa fonction de sentinelle sociale pour se faire raccoleur de votes royalistes... ; de ce jour-là l'immense considération dont jouissait le gendarme a subi un échec notable, et le chiffre des délits de chasse et des attentats contre les personnes a suivi un accroissement proportionnel. Le résultat qu'ils n'ont pas prévu était pourtant bien facile à prévoir. Un bon gendarme, si bon et si zélé qu'il soit, ne peut pas être en plusieurs endroits à la fois comme saint François Xavier. L'Évangile politique ajoute : un même municipal ne peut pas servir deux maîtres : le gouverné et le gouvernement.

Deux révolutions françaises ont eu lieu à dix-huit années de distance pour prouver que la métamorphose du gendarme royal et du municipal en agents politiques réussissait souvent à exaspérer l'esprit des masses contre l'autorité, mais jamais à empêcher de tomber les dynasties trop mûres. Un seul fait donner une idée de cette exaspération dangereuse et de ses conséquences. Le rapport de la commission des récompenses nationales de 1830, rédigé sur les déclarations officielles des vainqueurs eux-mêmes, constata que le chiffre des gendarmes tués pendant les trois glorieuses dépassait TROIS MILLIONS et probablement que si la révolution de février eût osé, comme celle de juillet, récompenser ses héros, le chiffre des municipaux tués dans la matinée du 24 eût atteint des proportions non moins pyramidales. Puisse du moins l'exemple du sort fatal du gendarme de la branche aînée et du municipal de la branche cadette servir de texte utile aux méditations du gendarme d'aujourd'hui et l'engager à mettre l'eau de la circonspection dans le vin de son zèle.

Ce n'est pas sans une vive douleur que j'ai vu il y a quelques années le gendarme Briol prêter l'autorité de son témoignage à

une mystification éclore dans le cerveau fêlé d'une pauvre Provençale. Ce sont là visions folles dont il faut laisser l'initiative aux filles célibataires et aux sous-préfets ambitieux. Un peu de voltairianisme ne messied pas à la maréchaussée; j'aime le municipal esprit fort, et je déclare la société en péril si le gendarme faiblit à l'endroit du miracle.

Pourquoi le gendarme royal, le gendarme des chasses et le municipal ont-ils péri, dites-le moi? Parce que nul analogiste ne s'est rencontré dans les conseils de leurs gouvernements insensés et aveugles pour lire dans l'histoire de la décadence de la Pie-grièche l'avalanche de cataclysmes qui devait engloutir ces institutions vénérées.

Car la Pie-grièche ne s'est pas arrêtée, dans le cours de ses déprédations, à copier les exemples pernicious du Geai, de la Pie et de la Corneille, espèces indignes qui furent de tout temps les bêtes noires de l'oiseau et de l'oiseleur. Au noble titre d'écumeuse de tendue, elle n'a pas tardé à joindre celui d'infanticide. *Quiconque a pu franchir les bornes légitimes, a dit le vertueux Hippolyte, peut violer enfin les droits les plus sacrés.....*

Oui, de même que la paresse et l'horreur du travail répugnant conduisent le jeune civilisé au braconnage et le braconnage à l'assassinat, ainsi l'habitude de dérober des oiseaux pris au piège et la fréquentation des mauvaises sociétés ont conduit la Pie-grièche à l'infanticide, le plus lâche des crimes. Et cependant comment ne pas prendre goût à la chair des enfants, quand on a mangé tant de pères! Comment se remettre au travail quand on a l'habitude de se reposer pour sa nourriture sur le travail d'autrui! Comment celle qui s'était laissée aller à ses appétits carnivores à la vue de la Mésange pendue au nœud fatal, aurait-elle résisté aux allèchements de la chair rose et tendre de la jeune nichée s'offrant à ses regards sous la ramée épaisse, quand tou-

tes les circonstances conspiraient pour la pousser au crime : la gourmandise, l'ombre et la solitude, l'absence des parents, des témoins, du péril !

Ajoutez que l'occasion de mal faire, cette tentatrice maudite qui a perdu tant d'âmes et fait tant de larrons, s'offrait à la Pie-grièche plus souvent qu'à tout autre, à elle qui, par son métier de guetteuse, était exposée à savoir plus de nids que personne et à connaître mieux que personne aussi les habitudes, les heures, les allées et venues d'un chacun, et alors vous ne trouverez pas étonnant qu'elle ait succombé à la tentation satanique. Après tout, n'était-elle pas en droit de se croire moins coupable que ces enfants dénaturés des hommes qui portent tous les jours sur les nids des oiseaux une main sacrilège, et qui n'ont pas même à objecter, pour justifier leur crime, l'excuse de la faim ! Je n'entends pas proclamer la blancheur immaculée de la Pie-grièche, je demande seulement que celui de nous qui n'a pas détruit des oiseaux innocents pour le seul plaisir de détruire, lui jette la première pierre.

Une chose plus difficile à justifier que l'infanticide de la Pie-grièche en lui-même, c'est le caractère des moyens employés pour arriver à la perpétration d'icelui. J'ai dit que les Pies-grièches en général avaient été douées par la nature de prodigieuses facultés pour la musique. Ces oiseaux, en effet, ont le talent d'imiter tous les accents, de parler tous les langages, de chanter le Rossignol, le Rouge-gorge, l'Hirondelle, suivant les caprices du goût du virtuose et le hasard des rencontres. Or, imaginerait-on que les misérables petites bêtes ont usé de cette faculté précieuse, de manière à laisser croire que l'unique but de leurs études aurait été de s'approprier le langage des pères, pour mieux tromper les fils ? On aurait vu de ces Pies-grièches, grises, rousses ou roses, s'approcher traitreusement des buissons où elles soupçonnaient le domicile du Rossignol ou de la

Fauvette, et, contrefaisant la voix des parents qui apportent la becquée, forcer les petits à trahir leur retraite par leurs doux cris d'appel et à se livrer d'eux-mêmes à leurs bourreaux perfides.

Ainsi l'espion politique, le plus lâche et le plus méprisable de tous les scélérats, imite le langage et la tenue de l'ami du travailleur pour s'immiscer dans son intimité, s'instruire de ses projets, le dénoncer, le perdre.

Une fois la Pie-grièche descendue jusqu'à l'infanticide, jusqu'à ce degré de turpitude où le criminel se mire dans sa propre infamie et s'enorgueillit de son titre de délateur et de fléau des familles, il n'y avait plus à discuter ni à marchander avec elle. On l'a tuée et on a bien fait. Je lui ai fréquemment appliqué pour mon compte la loi du talion. Je l'ai abominablement martyrisée dans ses affections de mère ; je lui ai tenu des heures entières le poignard sur la gorge de ses petits, pour lui faire entrer dans le cœur la lame du remords ; je l'ai atrocement punie par où elle avait péché et je ne m'en repens pas. Vous vous êtes faites Pie, c'est-à-dire délatrice, moucharde, infanticide, eh bien ! subissez les conséquences de votre félonie et de votre vénalité. Le sang appelle le sang... Et jamais je n'ai refusé, depuis que j'ai su ces bassesses, l'aumône d'un coup de feu à la Pie-grièche qui m'a croisé la voie, quelle que fût du reste la variété à laquelle elle appartenait, et j'engage tous mes confrères en saint Hubert à agir comme moi.

Mais, encore une fois, n'oublions pas, au milieu de nos saintes et légitimes imprécations contre l'infamie, de faire la part de l'homme et de la Pie-grièche, des gouvernements et des gendarmes.

Si le gendarme a deux penchants, un qui le porte au bien et l'autre à la police, et que ce dernier soit le seul que développent nos institutions, à qui la première faute si le gendarme

tourne mal ? Évidemment à nos institutions. Alors prenons-nous-en à celles-ci avant de nous en prendre au gendarme. Que tout notre blâme retombe sur le ministre suborneur, non sur le suborné.

De même, si la Pie-grièche avait primitivement plus d'appétit pour le scarabée que pour la Fauvette, et si les hommes se sont ingénies à développer en elle les instincts avivores aux dépens des instincts scarabivores, que la culpabilité du crime retombe sur la tête des hommes. Jamais l'humanité ne se lavera de la honte d'avoir conduit à l'anthropophagie le loup, l'hyène et le chacal, qui jamais certainement n'eussent songé à la chair humaine, si les peuples ne les eussent si fréquemment conviés à l'horrible curée des batailles. Il est prouvé que le crocodile du Nil ne se serait jamais permis de dévorer un seul baigneur, si les chefs du pouvoir et de la superstition du pays ne lui eussent fait contracter la déplorable habitude de vivre de noyés... Argument inédit et puissant à ajouter à tous les arguments contre la peine de mort, laquelle, par parenthèse, se trouve au bout de chaque ligne de la Bible, quoi qu'en ait dit M. Crémieux. Par quoi la Genèse débute-t-elle, en effet, sinon par une absurde sentence prononçant la peine de mort contre le genre humain tout entier?... Et pour quel crime, mon Dieu ! Enfin, la question est sur la Pie-grièche et non pas sur la Chute ; ne confondons pas les deux choses.

Tout le monde connaît l'origine de la grande fortune des Luy-nes. Albert de Luynes, premier du nom, qui fut connétable et favori de Louis XIII, était, dit-on, un gamin très-habile à dresser la Pie-grièche au vol du Moineau-frac, industrie déjà en vigueur sous les règnes des Valois. Un talent de cette nature était bien fait pour séduire un souverain qui s'ennuyait beaucoup parmi les hommes et qui devait chercher à se distraire dans la société des bêtes. Le roi, qui considérait la fauconnerie comme

le plus glorieux des arts, fit d'abord l'enfant connétable, et pour l'aider à supporter les embarras de cette charge, donna au nouveau favori les millions de l'ancien. J'estime à sa juste valeur le mérite d'un enfant qui dresse des Pies-grièches; mais quand je viens à penser que Salomon de Causs, qui inventa la vapeur à peu près à la même époque, expia sa découverte par la perte de sa liberté, de sa raison, de sa vie, je ne puis m'empêcher de me livrer à des réflexions excessivement révolutionnaires sur l'équité des rois et sur la diversité des chances des inventeurs.

Je n'ai lu dans aucun traité de chasse qu'on se fût servi de la Pie-grièche pour le vol du Moineau-franc, ailleurs que dans les jardins du Louvre, de Chambord ou d'Amboise. Ainsi l'invention serait bien d'origine française, et l'application du procédé se serait pour ainsi dire éteinte avec ses inventeurs dans le grand naufrage de la fauconnerie aristocratique. La postérité indulgente oubliera quelque jour que le jeune Albert de Luynes fut le favori de Louis le Juste et l'héritier des biens volés par Concini, pour ne se souvenir que de ses rapports avec la Pie-grièche, son seul et unique titre de gloire. Car dans ce temps-là l'illustration ne se mesurera qu'au travail, et parmi les travaux qui donneront la gloire, figurera au premier rang la conquête d'un animal nouveau, d'un légume, d'une sauce. Et de même que le parfait troupiier avait cédé dans le temps au parfait magistrat, de même le parfait magistrat devra céder à son tour dans l'estime publique au parfait cuisinier. C'est le destin; quand chèrement les tribunaux pour cause d'exubérance universelle de vertu et de richesse, à quoi bon le gendarme, le magistrat, le bourreau? Mais on mangera bien longtemps encore après qu'on ne se volera et ne s'assassinera plus.

Maintenant la Pie-grièche entrera-t-elle avec l'homme en cette terre promise d'utopie? L'homme lui pardonnera-t-il les

maux réels qu'elle lui a faits, en mémoire des services qu'elle aurait pu lui rendre? J'en doute fort. Quand l'humanité sera rédimée de la chute, elle éprouvera un dégoût dont on ne se fait pas d'idée pour toutes les institutions qui lui rappelleront les misères de cette civilisation fangeuse où elle aura pataugé quatre mille ans et plus, et alors il est très-possible que, considérant le manteau noir et blanc de la Pie-grièche, signe de duplicité, et ses tendances policières et ses appétits infanticides, elle se dise que si le gendarme et tous ses congénères ont disparu de la surface de la terre, il n'y a pas nécessité d'en conserver le symbole et le souvenir dans les cieux.

LA PIE-GRIÈCHE MÉRIDIONALE. Ainsi nommée par Temmynek, sans doute parce que M. Vieillot, qui était son ennemi intime, l'avait gratifiée du nom de *boréale*. (Les savants ennemis sont enclins à se faire de ces traits.) C'est le même moule à peu près que l'espèce précédente, avec cette différence que la teinte du manteau est un peu plus foncée et que le poitrail est lavé de roux vineux, circonstances qui peuvent dépendre de l'influence du climat du Midi qu'elle habite presque exclusivement. Cette Pie-grièche méridionale, dont les mœurs et la taille sont les mêmes que celles de la boréale, fait une guerre acharnée à tous les petits oiseaux qu'elle saisit comme l'autre du bec et non des serres. On a remarqué qu'elle se contentait de manger la cervelle à ses victimes, et qu'après leur avoir déchiré le corps, elle l'exposait sur des fourches patibulaires, au milieu de la voie publique. Cette race a évidemment la passion du spectacle des exécutions sanglantes et des supplices d'apparat. C'est une audacieuse assassine, une mangeuse d'appelants qui fait le désespoir des tendeurs de la Provence, et qui joint, comme l'empereur Néron, à l'ardente soif du meurtre le goût passionné des beaux-arts, de la musique notamment. Elle imite le chant d'une

foule de petits oiseaux innocents et parle plusieurs langues. On l'accuse d'avoir inventé la pipée.

LA PIE-GRIÈCHE ROSE. Exclusive à quelques-uns de nos départements du Midi. Taille du Proyer ou de l'Alouette. Front noir, ailes noires, mirées de blanc sur les rémiges, poitrail rose, ventre blanc. (Le rose est mauvais teint comme toujours.) Cette espèce, malgré l'exiguïté de sa taille, est une persécutrice acharnée des autres petits oiseaux. C'est une musicienne érudite qui sait aussi beaucoup de langues et parle facilement celle de l'Hirondelle de cheminée. Elle se donne en chassant des airs d'oiseau de proie, prenant le dessus du vent et faisant le Saint-Esprit à une certaine hauteur, comme pour bloquer les remises. Les oiseaux sentinelles, la Bergeronnette et l'Hirondelle de fenêtre la dénoncent énergiquement comme ennemie de la sécurité publique, et elles ont parfaitement raison.

LA PIE-GRIÈCHE ROUSSE. Encore plus petite que la précédente et plus commune aussi dans les provinces du Sud que dans celles du Nord. Manteau noir, ailes noires, avec un miroir blanc sur les rémiges, front noir, l'occiput et la nuque coiffés d'une calotte rousse d'une nuance vive. Attaque tous les petits oiseaux et donne vaillamment sur la Chouette.

L'ÉCORCHEUR. L'espèce la plus petite et la plus commune de toute la tribu. Habite les lisières des vergers et des bosquets en plaine, niche dans toutes les haies fourrées voisines des parcs et des maisons des champs, et ne craint pas même d'établir son domicile dans les branches moussues et enchevêtrées des pommiers de nos jardins. J'en connais plusieurs couples qui nichent annuellement en dedans de l'enceinte des fortifications de Paris. Manteau roux marron, poitrine et ventre lavés d'un roux plus

tendre, gorge blanche comme l'abdomen. La femelle dans cette espèce diffère considérablement du mâle. Le roux marron vire chez elle au roux cendré, et les plumes du col et de la poitrine sont écussonnées par de fines encadrures noires qui font que son costume se rapproche quelque peu de celui du Torcol. Cet oiseau tient son nom d'Écorcheur de l'habitude qu'il a d'écorcher ses victimes et de suspendre leurs dépouilles en guise de trophées aux fourches des jeunes ormes et des jeunes peupliers. Il pique les insectes aux épines des acacias. La Pie-grièche écorcheur est un oiseau redoutable par sa méchanceté autant que par sa bravoure, qui attaque les petits de tous les autres oiseaux, mais qui défend les siens avec une intrépidité sans égale, et qui réussit quelquefois à intimider les gamins qui en veulent à sa progéniture, en les menaçant de leur crever les yeux.

Le nid de toutes ces espèces est bâti de la même façon, c'est-à-dire avec beaucoup d'art, et ses constructeurs s'entendent parfaitement à le dissimuler, soit dans une enfourchure de hautes branches d'un chêne, soit dans la chevelure touffue des bas buissons. La muraille extérieure est faite de petites racines et d'herbes sèches parmi lesquelles on remarque l'immortelle sauvage au feuillage blanc d'argent; mais la couche la plus intérieure est richement garnie de laine.

Je ne puis terminer cette notice sans renouveler à tous mes amis et frères en saint Hubert l'invitation que je leur ai déjà adressée, d'exterminer sans pitié tous ces petits exterminateurs en sous-ordre, ovivores ou infanticides, qui partent du Coucou pour aboutir à l'Écorcheur. Autant de ces ogrillons occis, autant de familles honnêtes préservées d'une multitude de chances d'effroyables sinistres.

Peut-être chercherait-on vainement à créer par l'imagination une série qui se rapprochât plus de l'ordre des Rapaces que

celle des Pies-grièches, — où déjà la femelle est visiblement plus forte que le mâle, — où tout le monde se donne les airs de chasser les petits oiseaux, — où l'on se laisse dresser au vol du Moineau-franc comme un Émérillon, — où l'on possède généralement enfin le bec *denté* du Faucon, sinon son pied prenant. La parenté était même si visible que Linnæus et Buffon l'avaient officiellement reconnue. Cependant, chose étrange à dire, il ne s'est pas rencontré de nos jours un savant assez hardi pour suivre cet exemple. L'envie en était bien venue dans le temps à Temmynek, mais il n'a pas tardé à se mordre les doigts de sa témérité, et repoussant pour la famille des Pies-grièches toute alliance ambitieuse avec les hautes puissances du ciel, il en a remplacé sagement tous les membres à leur place *naturelle*,... entre le Gobe-mouches et l'Étourneau ! Entre l'Étourneau et le Gobe-mouches, de méchantes petites bêtes que l'immortel Buffon avait mises au *rang des Oiseaux de proie, et même des plus fiers et des plus sanguinaires*. Heureusement qu'il doit y avoir une justice là haut !

SERRIPÈDES PROPREMENT DITS.

15 genres, 40 espèces.

Caractères généraux de l'ordre.

Je rappelle, avant de passer outre et pour ne pas me laisser prendre en flagrant délit d'ignorance étymologique, que cette étiquette de Serripèdes, sous laquelle j'ai rangé l'ordre des Rapaces des auteurs, dérive du mot français *serre*, qui veut dire main griffue, main armée, main prenante, et non pas du latin *serra*, qui veut dire une scie. Les personnes que ce terme générique blesserait, sont donc libres d'en choisir un autre, comme Rapacipèdes (pieds ravisseurs), Jugulipèdes (pieds égorgeurs), Mucronipèdes (pieds armés de poignards). Pour moi, je garde le nom de Serripèdes, parce qu'il est le plus court, le plus intelligible et le plus expressif à la fois.

Tous les oiseaux de cet ordre sont armés d'un bec crochu à

mandibules tranchantes et de pieds prenans à ongles recourbés, plus ou moins acérés, aigus et rétractiles. Dans toutes les espèces, en outre, la femelle est d'un tiers plus forte que le mâle, qui est dit quelquefois Tiercelet pour cette cause. La réunion de ces trois caractères constitue l'Oiseau de proie, qui ne peut être confondu avec aucun des membres des ordres précédents.

Tous les Oiseaux de proie sont monogames, et chez les espèces les plus nobles l'union des conjoints dure autant que leur vie.

Un autre caractère distinctif des Oiseaux de proie, quoique non universel, est la Cire, sorte de membrane charnue dont la base du bec est ornée, et qui est analogue à la membrane jaune qui tapisse les mandibules du Moineau-franc dans son jeune âge. Le bec est plus ou moins courbé.

La jambe est de hauteur moyenne pour les Rapaces d'Europe; elle est bien proportionnée, musculeuse; le tarse est plus ou moins dégagé, les pieds sont petits, les doigts souples et déliés. Un bec courbé dès sa racine et des doigts rétractiles et creusés en gouttière, avec des arêtes tranchantes, dénotent les espèces les plus redoutables, les plus rapides et les plus avides de chair vive. La jambe est toujours emplumée, le tarse très-souvent; les mains sont quelquefois gantées jusqu'à la naissance des ongles.

Les oiseaux carnassiers, qui avalent goulument des mammifères et des oiseaux entiers, ont été pourvus par la nature d'une poche œsophagienne musculeuse analogue au jabot des Pigeons et dans laquelle les peaux, les ossements, les arêtes des diverses proies ingérées se roulent en pelotes qui sont ensuite rejetées par le bec. Cette poche s'appelait la muette en langage de fauconnerie. Les Oiseaux de proie, qui se repaissent d'animaux vivants, éprouvent rarement la soif à l'état libre, le sang leur tenant lieu de boisson.

On dit des grandes espèces qu'elles *airent*, c'est-à-dire qu'elles

font un nid en forme d'aire ou de surface plane qu'elles établissent dans le creux de quelque roche surplombante à des hauteurs inaccessibles, et où elles reviennent chaque année, quand on ne les dérange pas.

La plupart des Oiseaux de proie sont pourvus d'ailes immenses d'une vigueur prodigieuse. Leur vol est soutenu et rapide. Ils aiment à tournoyer sans mouvement apparent dans les régions de l'air où l'œil de l'homme ne peut les suivre, mais d'où leur vue perçante leur fait apercevoir très-distinctement tout ce qui s'agit à la surface du sol, voire dans le sein des eaux. Il y en a qui se laissent tomber de ces hauteurs sur leur proie avec la vélocité de la foudre, la ravissent et l'emportent au loin, avant que l'homme surpris de cette apparition fulgurante ait le temps de s'armer pour s'opposer au rapt. Le sifflement des ailes de ces voiliers rapides est aussi distinct en ce cas que celui des balles de mousquet.

Les grandes espèces sont généralement amies de la solitude et habitent par couples isolés les cimes les plus ardues des monts.

Tous les oiseaux de rapine, soit qu'ils chassent, soit qu'ils pêchent, *empoignent* leur proie avec la main. Les plus ignobles cependant, ceux qui ne s'attaquent qu'aux charognes et qui ont les ongles presque droits, trouvent quelquefois plus commode d'emporter dans leur estomac leur immonde curée qu'ils dégorgent ensuite à la façon des loups.

Les Oiseaux de proie ne muent qu'une fois par année, mais chacune de ces mues apporte un changement notable dans leur costume, ce qui fait qu'il est excessivement difficile de rapporter à leur famille les jeunes de certaines espèces. Ainsi les Faucons ont besoin de cinq à six mues pour compléter leur toilette d'adulte. Tel qui, comme le Gerfaut, doit porter un jour la splendide robe blanche, à peine constellée de fines mouchetures noi-

res, commence par se vêtir de robes grises ou fauves irrégulièrement historiées. Chez d'autres, il arrive constamment que les bigarrures du poitrail changent de direction comme de couleur avec l'âge; c'est-à-dire que la barrure transversale de la seconde ou de la troisième année passe à la verticale un an ou deux plus tard, et réciproquement. Il est remarquable que la femelle qui, dans cette race, l'emporte toujours sur le mâle par la force et la taille, lui soit inférieure cependant pour la richesse générale de l'uniforme et l'accentuation des teintes.

Des oiseaux qui attendent six ans pour prendre la robe virile doivent être doués nécessairement d'une longévité exceptionnelle. On dit que le Vautour brun de Constantinople, qui vit depuis une quarantaine d'années au Jardin des Plantes de Paris, avait déjà plus que cet âge quand il nous fut donné.

L'histoire des oiseaux carnassiers reproduit celle des quadrupèdes de ce nom aussi exactement que celle de l'homme. Il y en a qui jappent comme le Chien, qui hurlent comme le Loup, qui miaulent comme le Chat, qui vagissent comme l'Hyène. Il y en a qui forcent leur proie à tire d'ailes, comme le Lévrier le Lièvre à la force des jarrets. Il y en a d'autres qui la guettent, comme les Félines. Quelques-uns joignent à l'intelligence et à l'opiniâtreté du Chien courant la férocité, l'audace et la puissance des moyens du Lion. L'homologie de ces espèces ailées avec les quadrupèdes carnassiers s'établit facilement, d'ailleurs, par la ressemblance des robes. Les uns portent les zébrures du Tigre, les autres les mouchetures de la Panthère. J'ai déjà dit que cette ressemblance se poursuivait jusque dans les règnes inférieurs. Tigre : brochet, perche, frélon, guêpe, etc.; panthère : truite, araignée, etc.

La nature semble avoir plus fait pour les oiseaux de l'ordre des Scripipèdes que pour toutes les autres créatures. Il n'est pas de règne de l'animalité qui ne leur paye un riche tribut de chair.

Je tiens que l'Aigle dressé viendrait à bout du Tigre et du Rhinocéros, voire de l'Éléphant.

Le mâle, dans les races les plus nobles, semble soumis de corps et d'âme à sa femelle, qui dispose souverainement de ses services. Elle ordonne, lui exécute; il chasse, elle le regarde faire, se bornant à applaudir à ses plus jolis coups et à lui prêter son concours dans les circonstances difficiles. Hélas ! pour l'analogue passionnel, toute l'histoire de l'animalité et de l'humanité est écrite en ce peu de lignes.

Un monde où la femelle règne par la force du corps est un monde contre nature et qui ne peut durer, parce qu'il est assis sur l'oppression et le carnage. Du moment que vous ôtez à la femme sa grâce et sa toute puissante faiblesse et sa peur de voir souffrir, pour remplacer ces dons par la vigueur des muscles et l'insensibilité devant le meurtre; du moment que vous lui retirez l'attrait pour la faire régner par la force, tout le charme de l'existence humaine est à l'instant perdu... Car l'amour d'où naît toute joie n'a été inventé que pour asservir le fort à la faible, et il n'a pas même de raison d'exister hors de là. Cela veut dire que le véritable monde des oiseaux amoureux est celui des oiseaux chanteurs, non celui des oiseaux de proie. Pour que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes, il est de nécessité absolue que la femme se borne à régner dans la sphère du sentiment et de la poésie et laisse à l'homme le sceptre de la force, de la géométrie et de la raison pure.

Les auteurs n'ont pas été heureux dans les tentatives qu'ils ont faites jusqu'ici pour subdiviser les oiseaux de proie. On peut même ajouter que ces tentatives ont plus servi à embrouiller la matière qu'à la tirer au clair. La seule méthode qui ait fait un peu de lumière dans le chaos est celle d'Huber de Genève, dont j'ai déjà parlé au début de cet ouvrage, et qui consiste dans la

division de l'ordre en Voiliers et en Rameurs. Les Rameurs, ai-je dit, sont ceux qui ont puissance de voler dans le vent, à raison de l'extrême longueur de leurs deux premières rémiges, disposition qui leur taille l'aile en faux. Les Voiliers sont, au contraire, ceux chez lesquels la rémige la plus longue est la quatrième ou la cinquième, disposition qui arrondit tout le système alaire et ne permet plus à l'oiseau de tenir contre le vent. J'ai comparé le Rameur au bateau à vapeur, le Voilier au bateau à voiles. Les Faucons appartiennent à la section des Rameurs ; les Aigles, les Vautours et tout le reste à celle des Voiliers. Cependant il est facile de reconnaître du premier coup d'œil que cette division est insuffisante, puisqu'elle ne laisse figurer à l'avoir des Rameurs que deux ou trois espèces. Une loi qui se réduit ainsi d'elle-même à l'état d'exception ne peut pas être une loi. Le caractère d'exception de celle-ci se trahit plus malheureusement encore dans son application spéciale à l'ordre des Rapaces, attendu que le règne des oiseaux fournit une foule d'ordres plus riches que celui-ci en séries de Rameurs, et notamment les séries des grands Oiseaux de mer, des Hirondelles, des Oiseaux-mouches, etc. Il est clair qu'une méthode qui sépare des espèces aussi voisines que l'Aigle et le Faucon, pour rapprocher des genres aussi disparates que la Frégate et l'Oiseau-mouche, n'a pas en elle le pouvoir de distribuer l'harmonie.

La classification officielle, c'est-à-dire celle qui résulte de l'amalgame des classifications de Linnæus, Latham, Cuvier, Temminck, joint à l'absence de tout principe philosophique de division le vice d'une nomenclature inadmissible. Je n'aurai besoin que de citer un seul nom et de donner un seul exemple pour démontrer le peu de consistance de la classification officielle et pour trouver de part en part sa pauvre nomenclature.

On sait que le mot *faucon* est la traduction littérale du mot latin *falco*, qui est dérivé lui-même du radical *fulx*, qui veut

dire faux à faucher. Faucon, Falco, sont donc deux termes génériques, emportant signification d'un oiseau qui a l'aile taillée en faux; et tous les naturalistes sont d'accord sur la valeur de cette expression. Cela étant, je prie Cuvier, Temminck et tous les autres de me répondre, la main sur la conscience, s'il n'est pas au moins contraire au bon ordre, au bon sens et à la grammaire, d'attribuer ce nom de Faucon à des espèces qui, au lieu d'avoir l'aile taillée en faux, l'ont, au contraire, ronde ou obtuse. Je demande s'il n'est pas contradictoire de dire le Faucon-Autour, le Faucon-Buse, le Faucon-Aigle, comme on dit le Faucon-Gerfaut, le Faucon-Sacre, le Faucon-Pèlerin et surtout après qu'on a reconnu la valeur de la distinction établie par Huber entre les Voiliers et les Rameurs. Encore une fois, mes maîtres, permettez-moi de vous le dire, c'est vous qui avez fait le gâchis dans lequel vous êtes embourbés, et votre attribution de l'étiquette de Faucon aux trois quarts des Oiseaux de proie n'est pas moins malheureuse que celle de *ped rouge aux pieds noirs* que vous avez faite naguère à un Huitrier d'Australie. Vous ririez impitoyablement, j'en suis sûr, du malheureux professeur de géométrie qui s'aviserait de découvrir le triangle *rectangle-obtusangle*... Et pourtant la nouvelle invention ne serait que tout juste le pendant de la vôtre, de votre aile de Faucon *aiguë-obtuse*, et toutes les deux, je crois, figureraient beaucoup mieux dans un cabinet de curiosités scientifiques que dans une classification sérieuse. Mais l'Évangile a dit : le zoologiste qui voit la paille dans l'œil du géomètre n'aperçoit pas la poutre qui est dans le sien.

Je ne veux pas répéter aux savants, qui peut-être ne m'entendraient pas, que la raison de leurs égarements est dans leur ignorance de la loi des rapports entre l'homme et les êtres créés, attendu que la série qui distribue l'harmonie dans tous les règnes de la nature a sa source en cette science, qui est la science de

l'Unité et de l'Analogie passionnelle. J'aime mieux leur prouver par l'exemple que par la théorie, que la méthode de classification des Oiseaux de proie, la plus sûre et la moins trompeuse, est celle qui consiste à considérer chaque espèce dans ses rapports avec le souverain de la terre, pour lui assigner, d'après cette étude consciencieuse, la place qui lui revient.

Parmi les Oiseaux de proie, les uns ont été destinés à servir l'homme, à titre d'auxiliaires de chasse ; d'autres à lui demeurer hostiles. D'où la subdivision de l'ordre des Rapaces ou des Serripèdes en deux principales Séries : la première que j'appellerai des Auxiliaires ou des Soumis, ou des Oiseaux de chasse ; la seconde des Insoumis ou des Réfractaires.

Les personnes qui seraient disposées à trouver cette distinction trop savante, c'est-à-dire trop entachée d'analogie passionnelle, peuvent la remplacer facilement. Il y a d'abord la division des Nobles et des Ignobles, puis celle des Nécrophages (croquemorts) et des Nécrophobes (croquevifs), et enfin dix autres analogues ; car tous les Rapaces ennemis de l'homme sont amis des cadavres.

PREMIÈRE SÉRIE.

Auxiliaires ou Oiseaux de chasse. Falconiens ; Astériens ; Balbuzard.
Trois genres. Onze espèces.

Caractères généraux.

Tous les Oiseaux de proie susceptibles d'être ralliés à l'homme se distinguent par la vivacité de leur physionomie, l'élégance de leurs formes, la noblesse de leur goût. Tous ont le bec courbé dès la racine, la main petite, les doigts déliés. Les plus mignonnes

espèces sont, comme la Pie-grièche, plus insectivores qu'avivores. Toutes font preuve d'une dextérité merveilleuse pour s'emparer de leur proie. Toutes attaquent des oiseaux plus forts qu'elles. Aucune ne se repaît de chair morte.

Les Oiseaux de chasse se divisent en trois genres : le premier, dit des *Falconiens* ou des Rameurs ; le second, des *Astériens* ou des Voiliers, se distinguant l'un de l'autre, comme il a été dit, par la forme de leurs ailes. Le troisième genre, qui est un ambigu entre les Ralliés et les Insoumis, ne compte qu'une espèce.

Genre Falconien. Huit espèces.

Élanion, Kobez, Cresserelle, Cresserellette, Elconorc, Pèlerin,
Hobereau, Émérillon.

Les Faucons sont les plus vaillants et les plus généreux des oiseaux de chasse et de guerre. Ils symbolisent l'institution de la chevalerie qui est la plus noble et la plus poétique de toutes les institutions homicides.

Les Faucons portent tous la longue queue rubanée et l'aile pointue des Rameurs. Le caractère distinctif de cette aile, est la longueur excessive de la seconde rémige, qui déborde considérablement la première et la troisième, lesquelles sont d'égale dimension. C'est à cette forme spéciale que les oiseaux de ce genre doivent la supériorité de leur vol. Tous chassent en planant.

Les Faucons ont le bec crochu, courbé dès la racine et armé d'une dent terrible. Leurs mains déliées et habiles sont terminées par des ongles aigus, tranchants et rétractiles. Ils ne s'abattent jamais sur les cadavres. Ils constituent spécialement la

famille des oiseaux *nobles* ou des oiseaux de *haut vol* de la fauconnerie.

L'ancienne fauconnerie employait six oiseaux de haut vol : le Gerfaut, le Sacre, le Lanier, le Pèlerin, l'Alèthe et l'Alphanet. Le Hobereau, l'Émérillon et la Cresserelle, qui sont de tout petits Faucons, bons seulement à voler la Perdrix, l'Alouette, la Caille, n'avaient pas l'honneur de figurer dans cette catégorie.

La France n'est pas riche en oiseaux de haut vol, c'est-à-dire en espèces capables de lier l'Aigle, le Milan, le Héron, la Grue. Le Gerfaut appartient à l'Islande et à la Norwège, le Sacre à la Russie, le Lanier aux îles de la Grèce, à Malte, à la Sicile. L'Alèthe se tirait des Açores et de Madère, l'Alphanet de Barbarie et de Crète. L'Alphanet prenait son nom de la première lettre de l'alphabet grec, pour dire qu'il était le plus sociable et le plus charmant de tous les Faucons. L'Alèthe se payait, sous les Valois, jusqu'à trois cents écus la pièce. Ce prix n'a pas baissé, bien que le Faucon se soit retiré du commerce. Un Gerfaut non dressé et fort jeune fut vendu 500 francs, au Havre, en 1842.

La disparition du Gerfaut, du Sacre et du Lanier s'explique par l'ancienneté de l'époque à laquelle remonte l'introduction de la fauconnerie dans les Gaules. Cette époque correspond pour le moins à celle de l'invasion des rois francs, puisqu'il est question dans l'histoire des faucons du roi Mérovée. J'ai dit que le Lanier airait encore, il y a cent cinquante ans, au pourtour de la haute falaise qui fait mur à la mer du Midi, depuis Antibes jusqu'à Gènes, et que les voyageurs appellent la Corniche; mais je n'ai pas connaissance qu'il existe dans aucun cabinet d'amateur de ce temps, un seul exemplaire de Lanier pris ou occis en France depuis une cinquantaine d'années. Il manquera toujours pour moi deux choses essentielles à la France, aussi longtemps qu'elle ne sera pas redevenue la patrie du Gerfaut et qu'elle continuera à ne pas récolter, bon an mal an, qua-

tre cent millions d'hectolitres de vin ; car la France a été créée pour enivrer et faire chanter la terre. Et quelquefois mon imagination rêveuse et remplie d'illusions me fait croire que le Gerfaut, qui est un bel oiseau blanc chaussé d'éperons d'or, se transporte aussi de son côté en espoir vers les bords fleuris de la Seine, et que s'il n'y revient pas plus promptement, c'est qu'il en est empêché par la malice de quelque maudit enchanteur qui le retient captif en sa prison du Nord.

Il est temps de convenir, à ce propos, que l'Islande, patrie du Gerfaut, n'est pas ce qu'on croyait jadis, un roc inhabitable, perdu sous la calotte du pôle, un énorme tas de neige coiffé d'un lampion fumeux, en guise de volcan ; en un mot, une terre de silence et de mort. C'est au contraire la perle des mers hyperborées, et une véritable perle enchâssée comme une oasis de lumière et de chaleur au sein d'affreux déserts de glaces et de ténèbres. C'est l'île sacrée de l'océan du Nord, qui porte au front une couronne de feu, phare sans éclipses, phare éternel appendu par la main de Dieu au-dessus du noir abîme pour éclairer la marche des innombrables tribus de navigateurs de tout règne qui sillonnent deux fois chaque année le dessus et le dessous des flots.

L'Islande est la station obligée des nombreux oiseaux de passage qui font la traversée de l'Amérique nord en Europe. C'est aussi le point central de ralliement de la grande colonne expéditionnaire des harengs qui sourd tous les ans du fond de la mer Glaciale pour apporter le tribut de sa chair aux riverains de l'Atlantique, entraînant à sa suite tous les monstres goulus de l'Océan, les narvals, les baleines, les squales. Nulle terre n'est plus féconde en gibier d'eau et de marais ; nulle côte plus poissonneuse.

Longtemps les innombrables cétacés du Nord ne voulurent d'autre demeure que les baies paisibles de l'île, et le baleinier

avide dut détruire presque complètement la race avant de la faire renoncer à ces mouillages favoris. L'Islande est une des patries les plus aimées du grand Cygne sauvage à bec jaune que nous tuons l'hiver sur la Seine. La Bécasse et la Bécassine, deux fines bouches qui savent par leur nom tous les bons endroits du globe, en parlent comme d'un pays de cocagne où elles aiment à passer un ou deux mois par an. L'Hirondelle de cheminée y va faire entendre chaque printemps ses suaves chansonnettes. La Caille elle-même y touche, et je ne serais pas surpris que les pèlerins les plus aventureux de cette race intrépide, après avoir accompli ce voyage, prissent un titre de hadji quelconque, comme les pèlerins musulmans qui sont revenus de la Mecque. Les oiseaux de passage, qui sont curieux comme des Gaulois de la vieille Gaule, tiennent en haute estime les explorateurs courageux.

Enfin, pour que l'Islande, où le bois ne vient pas, fût habitable pour l'homme lui même, Dieu a forcé le grand courant sous-marin qui porte du golfe de Mexique à l'Europe nord, de déposer en passant sur les rivages de l'île les troncs des chênes séculaires arrachés à la terre américaine par les eaux de l'Arkansas, du Missouri et du Mississipi.

La prédilection des oiseaux et des poissons voyageurs pour les parages de l'Islande s'explique sans effort. L'Islande est une immense marmite à Papin, pleine d'eau à la température rouge et destinée à chauffer le pôle. La superficie du sol est le couvercle de cette marmite. Ce couvercle est percé d'une infinité de trous qui donnent passage à autant de puits artésiens ou de sources thermales qui délayent la terre et la transforment en une vase liquide analogue aux boues de Saint-Amand en Flandre, si efficaces contre les rhumatismes. Quelquefois la violence de la pression interne crache dans les airs la terre liquéfiée; alors le phénomène s'appelle *volcan de boue*. On dit qu'il y a *éruption*

lorsqu'une fraction trop considérable du couvercle éclate et que d'affreux torrents de flammes, d'eau rouge et de fumée s'échappent du cratère avec un grand tapage.

On conçoit l'agréable surprise que doivent éprouver les Canards et les Bécasses rencontrant des boues chaudes à de si hautes latitudes, et quelles délicieuses parties de barbotage s'en suivent. Les personnes qui adorent les bains russes peuvent se mettre aussi à la place des poissons et des cétacés de cette mer, auxquels il est loisible de passer brusquement à toute heure d'une température de 0° à une température de 40° centigrades.

On comprend enfin que le Gerfaut, qui est un amateur passionné de la chair de la Bécasse et de celle du Canard, s'accouquine au séjour cher à ces volatiles et ne le quitte pas pour nos terres dépeuplées.

Néanmoins on affirme que quelques individus de l'espèce s'échappent de temps à autre de l'île pour aller étudier la Faune du continent norvégien, car on ne peut pas toujours manger de la Bécasse. C'est dans le cours de cette exploration gastro-soplifique que quelques-uns descendraient sur les sommets boisés des Vosges, du Jura, du Cantal. Je demande des preuves.

Le seul oiseau de haut vol que nourrisse authentiquement la France est donc le Faucon pèlerin.

L'ÉLANION. L'Élanion est un Rapace d'Afrique qui s'égare quelquefois sur les plages françaises de la Méditerranée. C'est une double Pie-grièche grise, portant la même livrée que celle-ci et mangeant comme elle beaucoup plus de Scarabées et de Grillons que d'oiseaux. L'Élanion, qu'on appelle aussi le Blac, se rabat volontiers sur les grenouilles, dans les jours de misère, à l'instar du Héron. Il est ami de l'homme et ne fuit pas sa présence; ce qui l'expose à de cruels mécomptes. Il serait difficile d'imaginer un premier terme de série ménageant mieux que

celui-ci la transition entre les Omnivores ambigus et les véritables Oiseaux de proie. J'ignore si l'Élanion a été dressé au vol; mais sa familiarité, sa douceur et la vivacité de ses jolis yeux d'or ne permettent même pas de mettre en doute son éducatibilité.

LE FAUCON KOBEZ ou faucon à pieds rouges. Jolie petite espèce, plus insectivore qu'avivore, qui demeure de l'autre côté des Pyrénées, bien loin vers l'Espagne des Maures ou dans les grandes îles de la Méditerranée et de l'Archipel. Elle ne vient guère chez nous qu'à la suite de quelque débordement insolite de Grillons ou de Sauterelles, comme l'Élanion et la Cresserellette. On a vu des Faucons Kobez dégoûtés de la chair, se rabattre sur les fruits et notamment sur les cerises; goût frugal qui révèle assez l'innocence de ses mœurs. Le Faucon à pieds rouges, aussi ingénu que l'Élanion, semble heureux de la présence de l'homme et s'approche du chasseur au lieu de s'éloigner de lui. Cette confiance dangereuse dans la loyauté du perfide, explique la rareté de ce moule charmant.

L'espèce se distingue du reste des Faucons par deux caractères spéciaux. Elle porte un manteau à teintes uniformes et distribuées par grandes masses, sans taches ni mouchetures; et c'est à peine si la femelle y est plus forte que le mâle. Mais si la distinction des sexes ne se trahit pas par la différence de la taille, elle éclate vivement par la disparate des couleurs. Le mâle a tout le dessus et tout le devant du corps couvert d'une étoffe cendrée de nuance sombre qui rappelle la teinture à l'encre. L'abdomen, les garnitures des cuisses et la partie inférieure de la queue, affectent la nuance roux vif. Robe et manteau, tout le costume de la femelle, à l'exception des rémiges et des rectrices, vire au roux orangé. Iris, cire et pieds rouges.

LA CRESSERELLE. La Cresserelle est ce joli petit oiseau de proie

à manteau de brique rose qui niche dans les corniches du Louvre et dans toutes les tours de cathédrales. Elle porte les ailes plus courtes que la queue, suivant la mode de l'Épervier et de l'Auteur; mais ces ailes n'en sont pas moins taillées sur le patron de la noble tribu des Rameurs. Queue rubanée et ourlée de noir, bec bleu, cire, iris et pieds jaunes.

Pendant l'été, la Cresserelle fait la guerre aux Moineaux-francs et aux oiseaux des vergers, Pinsons, Chardonnerets, Mésanges. Aussitôt que la plaine se découvre et que la moisson est rentrée, elle quitte la ville pour la campagne où elle guerroye avec succès contre le Verdier, l'Ortolan, l'Alouette et le Mulot *de grain*, dont la chair est particulièrement savoureuse à cette époque, de l'avis unanime des Hiboux, des Renards et des autres bêtes de proie. Elle donne facilement dans tout piège amorcé d'un oiseau vivant. Faire le Saint-Esprit, faire la Cresserelle est tout un en langage de chasse; c'est avoir l'air d'être suspendu par un fil invisible à un point fixe de l'espace, et déployer sa queue et agiter ses ailes afin de garder quelque temps cette position gracieuse. L'oiseau de proie fait la Cresserelle, lorsqu'il se tient au-dessus du Chien qui veut lever une Perdrix, lorsqu'il bloque du regard la place où s'est tapie la proie qui vient d'échapper à ses serres, ou encore lorsqu'il épie la sortie du Mulot.

La Cresserelle occupe une place plus bizarre qu'importante dans les fastes de la fauconnerie. A la cour du roi Louis XIII, on l'employait au vol de la Chauve-souris.

LA CRESSERELLETTTE. Moule réduit de l'espèce précédente. Extrêmement rare en France, où elle n'apparaît guère qu'à la suite de quelque débordement de Grillons ou de Sauterelles. Plus connue dans le midi de l'Espagne, de la Sicile et de la Sardaigne. Plus funeste aux Mulots, aux Scarabées et à tous les gros insectes qu'aux petits oiseaux. Même couleur rouge brique

que la Cresserelle ; ongles jaunes, cire et pieds idem ; taille de la Tourterelle.

LE FAUCON ÉLÉONORE. Les ornithologistes du Midi parlent quelquefois d'un Faucon Éléonore, de la taille de l'Épervier, et qui porte sur les épaules un superbe manteau de velours noir. Mais le Faucon Éléonore appartient à la région d'au delà des Alpes ; il ne niche pas en France, n'y fait pas d'apparition régulière et n'y est jamais qu'égaré. Ce n'est donc pas le cas d'allonger ce récit en écrivant son histoire, qui n'offre, du reste, aucun trait bien saillant.

LE FAUCON PÉLERIN. C'est un oiseau de fier aspect et de riche encolure, doué d'une intelligence supérieure et d'une bravoure à toute épreuve. Sa taille est celle de l'Autour ou du Milan. La femelle mesure 18 pouces de longueur de la pointe du bec à celle de la queue.

Le Faucon a l'œil vif, malin et provocateur du Gaulois ; il est magnifique sous les armes et se rëngorge quand on le regarde.

Il chasse comme le Gerfaut l'éperon d'or, mais porte de plus une large moustache noire, crânement retroussée à la façon des guerriers de son pays. Le bec est bleu d'acier, bleu noir, le dessus de la tête et la partie supérieure du cou d'une belle couleur noir mat, la gorge d'un blanc pur ainsi que la poitrine, avec de fines raies noires longitudinales du plus charmant effet. La queue est traversée de bandes étroites alternant du gris cendré au brun sombre ; les barbes des rémiges sont historiées de taches rousses semblables aux arabesques d'une armure de Milan ; le tour des yeux et l'iris sont jaune d'or comme les pieds.

Ceci est le costume du Pèlerin femelle après sa sixième mue, car il faut six ans aux Faucons pour parfaire leur plumage.— Ainsi

le conscrit français , qui porte dans sa giberne un bâton de maréchal , doit néanmoins attendre quelques années avant d'arriver à ce grade et change plus d'une fois d'uniforme avant d'endosser le chapeau à plumes et l'habit galonné sur toutes les coutures. Ainsi l'illustre chevalier de la Manche dut s'appeler le Chevalier de la Triste-Figure avant de s'appeler le Chevalier du Soleil.

Les jeunes Faucons , avant la troisième ou la quatrième mue , sont des chevaliers d'assez triste figure , comme les Aigles du reste et les autres Oiseaux de proie. Les couleurs de leurs manteaux ne sont pas franches , les stries , les virgules et les étoiles , les diverses mouchetures , en un mot , qui les décorent , semblent avoir été apposées là sans ordre , sans dessin arrêté. De jeunes Laniers , de jeunes Sacres et de jeunes Pèlerins , qui ne doivent pas se ressembler le moins du monde un jour , se ressemblent tellement dans les premières années , qu'il est fort difficile de les distinguer les uns des autres. Les oiseaux , ai-je dit , ont cet avantage sur nous qu'ils deviennent plus beaux avec l'âge. A chaque nouvelle mue du Faucon pèlerin , du Gerfaut , de l'Auteur , l'uniforme va se simplifiant et le manteau se colorant par masses. Les raies qui étaient longitudinales dans le jeune âge deviennent transversales , et *vice versa* , chez l'adulte.

Singularité bien remarquable et que j'aurai été cependant le premier à signaler , j'en suis sûr , la France ne nourrit qu'une seule espèce de Faucon , et cette espèce est celle du Faucon pèlerin !

Pèlerin , c'est-à-dire qui ne demeure guère ; c'est-à-dire l'emblème du chevalier errant.

Il est certain que l'emblème du chevalier errant , du redresseur universel des torts , appartient plus à la nation de ce côté-ci des Pyrénées qu'à celle d'au delà. Les auteurs du *Roland furieux* et de la *Jérusalem délivrée* , qui ne sont pas français , ont été forcés de rendre à ma patrie cet hommage. Les plus

grands coups d'épée, les plus beaux coups de lance qui se soient donnés ou reçus, en prose comme en vers, l'ont été par des mains ou des poitrines françaises. Le preux Roland, l'honneur de la chevalerie, qui embrochait les Sarrasins comme des becbigues, et qui en tenait quelquefois sept au bout de sa lance, était né comte d'Angers, comme Richard Cœur de Lion naquit depuis comte d'Anjou. Le nom de Bayard, nom éminemment français, avant de recevoir son illustration historique du *chevalier sans peur et sans reproche*, avait déjà été porté avec distinction par un cheval, celui des quatre fils Aymon, un cheval né et élevé dans les pâturages de la Haute-Garonne, et qui galopait avec une aisance sans égale sous la charge de quatre chevaliers gigantesques couverts de fer des pieds jusqu'à la tête, et qui dans la bataille vous *tombaient morts* les hommes, comme l'ouragan d'automne vous abat les feuilles d'orme après une forte gelée. Je veux croire que Michel Cervantès eut ses raisons pour faire naître son héros dans une contrée d'Espagne qui s'appelle la Manche; mais je crois que l'incomparable Chevalier du Soleil n'eût rien perdu à avoir pour patrie ces mêmes rives de la Garonne où reçurent le jour Renaud de Montauban et son cheval, le Béarnais et le chevalier d'Artagnan. J'abandonne volontiers à l'Espagne la paternité de Sancho Pança le sans cœur, le poltron, type du bourgeois français et non du paysan espagnol. Je ne revendique pour ma nation que la paternité de ce fou d'une raison si haute qui empochait avec tant de résignation les horions et les coups de gaule, espérant dans sa naïveté sublime que le chiffre toujours croissant de ses emplâtres finirait par fléchir les rigueurs de son inhumaine Dulcinée. A part le côté édifiant du céladonisme chevaleresque, il y a dans la figure du vrai chauvin de la grande épopée napoléonienne plus d'un trait et plus d'un tic caractériel du héros de la Manche. Si l'on pouvait se repentir d'avoir ri dans ce monde, où les hommes gais sont si rares, je

me repentirais d'avoir ri à la lecture du don Quichotte, dont je ne rirais plus aujourd'hui. Mais toujours j'aimerai et j'admirerai l'Arioste, qui ne m'a jamais fait rire aux dépens du champion de la vérité et de la justice. O bienheureux chevaliers d'une époque impossible, qui parcouriez si aisément les distances les plus prodigieuses, qui voyagez de la France au Catay, sans avoir à vous inquiéter le moindrement de ces viles questions de passeport, de blanchissage et de carte à payer qui tiennent tant de place dans l'existence moderne... Beaux paladins qui n'aviez qu'à laisser flotter la bride sur le cou de vos montures pour tomber sûrement dans quelque île enchantée, dans un jardin d'Alcine émaillé de femmes roses, d'oiseaux bleus, de fleurs comme on n'en voit guère... Enfants perdus de la fantaisie, qui viviez sans souci du lendemain ni du jour, nourris, logés, couchés aux frais de la princesse, — comme j'étais fait pour vous aimer et vous comprendre, pour vivre et mourir avec vous !

Le Faucon pèlerin est le plus fameux de tous les oiseaux de vol à la descente, comme le Gerfaut est le meilleur à la montée. La femelle vole tout ce qu'il est permis à un oiseau de voler, depuis la Caille jusqu'à l'Autruche, et, par exemple, l'Outarde, la Grue, l'Oie sauvage, le Canard, la Canepetière, la Perdrix, le Coq de bruyère, le Faisan, la Bécasse, le Lièvre et le Lapin, etc., etc.; puis, dans un autre ordre d'idées, le Jean-le-blanc, le Milan, le Balbuzard, l'Oiseau Saint-Martin, la Buse, l'Épervier, la Cresserelle, le Hobereau, le Chat-Huant, le Corbeau, la Pie, etc., etc. De compagnie avec l'Autour, elle planant dans les airs, l'Autour rasant le sol, elle exécute des razzias de Perdrix fabuleuses. Alliée à l'Épervier, elle occasionne à la Pie et à la Corneille des désagrémens infinis. Le Pèlerin ou Tiercelet, qui ne peut aborder qu'avec une extrême difficulté les grands rôles, se distingue surtout dans le vol du Pigeon, de la Poule d'eau, de l'Hirondelle de mer, du Vanneau, du Pluvier, de la

Perdrix et de la Cresserelle. On l'a vu quelquefois, ne sachant plus à qui s'en prendre, donner chasse au Coucou, à l'Engoulevent, à la Chauve-souris elle-même pour s'entretenir la main.

Le Faucon pèlerin est tellement passionné pour la chasse, qu'il lui arrive souvent de rendre la liberté à l'oiseau qu'il a pris et de lui donner champ pour le revoler de nouveau, et quand il l'a manqué de ce second vol, il ne se repent pas de sa générosité. Pareil au tireur généreux qui rougirait de tuer un lièvre au gîte, le Faucon pèlerin ne se décide qu'avec une extrême répugnance à saisir une proie arrêtée; mais souvent il la coudoie de l'aile et la force à partir pour lui laisser au moins une chance de salut. J'ai dit que l'Hirondelle en agissait de même avec une foule de moucherons qu'elle pourrait happer sur les murs, mais qu'elle aime mieux saisir au vol. Toutes ces petites délicatesses de procédés se retrouvent dans les habitudes militaires des Français.

Le Faucon pèlerin s'instruit et se dresse avec une facilité remarquable, comme le conscrit français. On en a vu qui avaient terminé leurs études en quinze jours. Il est malheureusement aussi sujet, comme les héros de France, à deux infirmités déplorables, le duel et le rhumatisme. Les châtimens les plus sévères, la peine capitale même, n'ont jamais pu faire renoncer les Faucons à ce fatal préjugé du point d'honneur qui fait tous les jours parmi eux tant de victimes. Le Faucon se fie plus à son épée qu'à son bon droit et à ses juges, et il donne d'excellentes raisons pour justifier son opinion et ses actes. Dans le fait, quand on considère de près la sottise des hommes, il est difficile de ne pas être un peu de l'avis du Faucon.

Le Pèlerin craint la neige, peut-être par souvenance des désastres de la campagne de Russie.

Le nom de Pèlerin veut dire qui fait de longs voyages. Ce Faucon se rencontre en effet dans presque tous les pays de la

Terre, et les traversées de mille lieues sont ses moindres promenades.

Il aise dans les roches du Midi plus fréquemment que dans celles du Nord. Toutefois, Temmyneck a grand tort d'affirmer *qu'il est très-rare dans les pays en plaine et qu'on ne le rencontre jamais dans les contrées marécageuses*. Ce sont, au contraire, les contrées marécageuses du nord de la France, les rives de la Somme et de l'Oise, fécondes en Bécassines et en Canards, qui sont chez nous ses demeures favorites ; car le Pèlerin adore le Canard sauvage et la Sarcelle, et il en fait une consommation effroyable ; il est donc bien forcé de fréquenter les lieux où se plaisent ces espèces.

Mais j'ai plus que les simples données du bon sens pour infirmer l'assertion de Temmyneck, relativement à la prétendue répugnance du Faucon Pèlerin pour les pays de plaine, et d'abord mon expérience personnelle qui la contredit formellement, puis l'opinion de M. Crespon de Nismes, qui a rencontré maintes fois le Pèlerin sur les rives basses et marécageuses de nos grands étangs du Midi, et encore le témoignage précis de vingt hutteurs du Nord, entre autres celui de M. Ernest Bonjour de Ribemont, un illustre chasseur de Canards devant Dieu, qui joint à la passion de la hutte un amour éclairé de l'ornithologie, et possède une des plus riches collections d'oiseaux de France que je connaisse, Le muséum de M. Ernest Bonjour abonde en Pèlerins de tout âge et de tout sexe, tués sur les rives de l'Oise et dans les plaines nues adjacentes ; et il n'est pas, dans le pays, d'observateur un peu subtil qui n'ait assisté nombre de fois au spectacle de l'attaque du Canard et de la Sarcelle par le Pèlerin, voire de l'Oie sauvage ; car le Pèlerin a barre sur tous les rémipèdes ; il lie l'Oie sans grande peine, et s'il a l'air de respecter le Cygne, ce n'est pas qu'il le craigne, mais seulement qu'il le trouve gênant à emporter. Or, à quoi bon tenter une épreuve périlleuse,

sans chances de profit personnel. Encore passe si l'on travaillait pour un maître, pour une maîtresse surtout.

Enfin je fus moi-même un jour de ce dernier hiver (mars 1855), témoin oculaire d'un fait qui tranche la question. La scène s'est passée sur ces mêmes rives de l'Oise, au lieu dit de Ribemont. Nous revenions bredouille de la hutte Bonjour, une hutte modèle et *moult plaisante*, aurait dit Rabelais, et *monastiquement assortis de harnais de guerre et de gueule*. Une bande de Canards sillonnait la région des nues à une hauteur prodigieuse. « En voilà qui ne sont pas pour nous, » dit le vénérable du groupe; mais il avait à peine formulé ses regrets, que soudain la bande se disloque comme sous l'explosion de la foudre et que ses membres épars, piquent du haut du ciel sur le sol une tête verticale. « Faucon en vue » crie l'ornithologiste, et braquant sa lunette vers les profondeurs de l'espace, il distingue au zénith un point noir immobile, invisible à l'œil nu. C'était un Pèlerin qui planait. Mais les chasseurs avisés se dispersent aussitôt et courent avec leurs chiens à la recherche des Canards qui viennent de s'abattre dans les buissons voisins. On les trouve, on les tire à l'arrêt comme des Cailles; car le Canard qui se voit ou qui se croit bloqué par le Faucon, éprouve une frayeur si grande, que ses moyens en sont totalement paralysés et qu'il n'essaye pas même de fuir devant l'homme ou son chien. Ainsi le malheureux bourgeois à qui ses mystificateurs habituels ont fait peur du Faucon de l'anarchie, se jette tête baissée dans la gueule insatiable de l'ogre du despotisme; et non moins fin que Gribouille, qui se fourrait dans l'eau de crainte d'être mouillé, commence par lui livrer sa vie, sa liberté, sa bourse, tous les biens qu'il tremblait que l'anarchie ne lui prit.

Donc s'il est un fait bien certain et bien démontré dans ce monde, c'est que le Faucon pèlerin fréquente les contrées marécageuses et les pays de plaine, malgré la défense de Temmynck.

Le couple ne se sépare pas à la fin de l'éducation des enfants, ainsi que la chose se pratique dans plusieurs espèces. Le père et la mère continuent de faire ménage ensemble et chassent de compagnie.

Le Faucon pèlerin est l'emblème du preux chasseur aussi bien que du chevalier errant; car ces deux professions n'en sont qu'une, et je les confonds dans mon estime. Chasseurs de haut titre et chevaliers errants ne peuvent avoir qu'une seule ambition en ce monde, celle de débarrasser leur patrie de tous les oiseaux de nuit, de tous les Aigles, de tous les Vautours, de tous les Renards, de toutes les Fouines, de tous les Rats et de toutes les Vipères dont elle est infestée.

Et puisque la mission de tous les chevaliers et de tous les chasseurs est la même, l'histoire du Faucon pèlerin doit être celle de tous ses frères d'armes. Disons donc le Faucon tout court pour donner plus d'intérêt au récit qui va suivre, et généralisons.

Puisque le Faucon est le plus vaillant et le plus rapide de tous les oiseaux de bataille, ce doit être l'emblème de la bravoure chevaleresque qui s'est personnifiée de tout temps dans le héros français. C'est pourquoi je regrette que la France guerrière n'ait pas choisi le Faucon pour emblème, de préférence à l'Aigle qui est un type inférieur.

L'Aigle est l'emblème du Romain et de l'Anglais qui combattent surtout pour étendre leur domination et qui s'attaquent avec bonheur aux races inférieures, aux espèces-victimes.

Le Faucon, chevalier intrépide, toujours armé pour la bonne cause, méprise ces triomphes faciles. Il ne regarde point au nombre de ses ennemis ni à la supériorité de leurs armes, et la grandeur du péril ne fait qu'enflammer son courage. Ogre ou Géant, Aigle, Milan, Héron, tyran des airs, des forêts ou des eaux, tout duit à sa vaillance, tout ennemi lui est bon. Il l'attaque de

haute lutte dans les champs clos de l'air, le lie, lui fait mordre la poussière. Il semble plus désireux de bien mourir que de mal vivre, et ne réclame jamais pour prix de la victoire de la veille, que l'honneur de combattre aux premiers rangs le lendemain.

Ainsi faisaient nos pères au début de ce siècle, entassant prodiges sur prodiges dans leur lutte titanique contre la coalition des despotes, et fatiguant vingt ans la victoire à les suivre, le tout pour conquérir un peu de gloire et le renom de héros invincibles.

Les autres oiseaux disent, parlant de l'impétuosité irrésistible du Faucon dans l'attaque, la *furia francese*, je me trompe, la furie fauconienne.

Le Faucon a reçu en partage les dons les plus précieux de l'esprit et du corps, la grâce et l'élégance des formes, le génie du calcul et de la combinaison stratégique, une délicatesse de goût exquise, une finesse de vue incomparable, une ardeur de dévouement à l'état permanent de paroxysme. La nature, qui ne l'a pas armé chevalier pour rien, a proportionné la puissance et la solidité de son armure à la rudesse des assauts qu'il aurait à livrer, des chocs qu'il aurait à subir. Aussi ses dagues cannelées et rétractiles sont-elles de plus fine trempe que la meilleure lame de Tolède. Son bec *denté*, crochu et court, pèse comme la massue et tranche comme la hache.

L'aile du Faucon est le modèle le plus achevé que nous ayons de la rame aérienne. C'est peut-être celui de ses chefs-d'œuvre où le souverain artiste a marié avec le plus d'impertinence la force à la légèreté. L'Aigle et le Vautour à l'envergure immense s'élèvent plus haut que le Faucon dans les régions du ciel, mais ils ne tiennent pas contre le vent, faute de rémiges assez pointues pour les garer de la dérive. Le Faucon, mieux gréé, pique droit dans la rafale et se berce dans l'ouragan.

La race française aussi a reçu quelques dons heureux en partage, notamment l'esprit, la bravoure, la grâce, la gaieté insoucieuse, le bon goût, l'atticisme, l'urbanité exquise, l'amour de toutes les élégances, etc., etc. Ce n'est pas elle qui a imaginé le couvre-chef disgracieux qu'on nomme chapeau rond et qui fut dans l'origine un fragment de tuyau de poêle. Ce produit est de création britannique ou tout au moins américaine. En revanche, tout ce qui se fait de joli et de délicieux en matière de parure féminine est d'invention française. L'Amérique et l'Orient sont les provinces de l'Europe, mais l'Europe est la province de la France. Toute femme un peu adorable est plus ou moins parisienne; tout étranger qui pense et qui sait vivre convient qu'on ne vit qu'à Paris. Russe, Italien, Anglais peuvent être les noms de baptême de ces penseurs d'élite, leur nom de famille est Français. Pendant tout le temps que dura l'exposition universelle de Londres, on ne circulait plus dans Paris, on s'y étouffait, on s'y portait, et il est, dès aujourd'hui, avéré que sur les deux cent cinquante mille maris français qui ont pris des passeports pour la Grande-Bretagne, deux cent vingt mille au moins ont eu le bon esprit de passer leur congé conjugal en deçà de la Manche. Même dans l'intérieur du Palais de Cristal, les gens d'esprit n'avaient d'yeux que pour les chefs-d'œuvre de l'industrie française, qui avait eu le bon goût de se faire attendre et de n'entrer qu'à la dernière heure en sa loge, à la façon des coquettes bien apprises.

C'est qu'il est des races, hélas ! comme la race britannique, chez lesquelles les vertus sont pires que les vices; c'est le contraire chez la race française, où les défauts sont plus aimables et plus charmants que les qualités, où l'esprit national est de n'en pas avoir.

Le beau pays de France tient moins de place sur la carte du globe que l'empire britannique, mais quel plus vaste espace il

occupe dans l'histoire de l'avenir et dans le cœur de l'humanité! Et sa grandeur est de celles que n'ébranlent pas les vicissitudes de la fortune; car elle est fondée sur la puissance de l'attraction et de la sympathie universelles; car la France n'est pas seulement la terre des délices pour les heureux du jour, c'est la terre promise de l'exil; l'asile toujours ouvert aux malheureux pros- crits; c'est la commune patrie des libres et des forts armés pour la défense du droit. Et les autres nations n'ont pas même à la maudire dans les écarts les plus désordonnés de sa politique conquérante, par la raison que la France se rétrécit de ses succès, au rebours de l'Autriche qui s'agrandit de ses revers. Dieu a voulu, en effet, que chaque victoire de la France lui rognât un bout de frontière pour la dégouter des batailles et pour lui montrer que ce n'était pas par les armes qu'il l'avait appelée à subjuguier le monde.

La Rome des Scipions, la Rome des Césars, a tenu aussi plus de place que l'Athènes de Phidias, de Sophoclé et de Démos- thène sur la carte d'autrefois, mais Rome a sombré comme un fragile esquif sous le premier souffle de l'ouragan de la barbarie scandinave, et rien n'est resté d'elle que ses affreux traités de chicane, tandis que la gloire d'Athènes va toujours grandissant. Albion l'*aristocratique* a régné, elle a l'air de régner encore par la grâce du coton et celle des bouches à feu de ses citadelles flottantes, dominatrices des mers; mais demain la tourmente peut briser comme verre ces colosses de bois, peuplés par la contrainte, et semer de leurs riches épaves les flots émancipés. car l'Aigle, je vous le répète, ne tient pas contre le vent. Il y a encore une Angleterre et j'en bénis le ciel, mais les lords ne sont plus.

Or, la France a subi en moins de soixante ans dix révolutions successives, plus deux invasions de barbares. Tous les Cosaques du Midi et du Nord, Cosaques de la Tamise, de la Sprée, du

Don et de l'Ister ont campé dans ses capitales, pillé ses monuments, ses trésors, ses tonneaux. La conjuration des éléments, des frimats, des pestes, des famines s'est mise de la partie pour aider à sa ruine et s'est alliée contre elle à la conjuration des despotes. Elle a eu le mal du traître, plus pernicieux et plus redoutable que les despotes et les éléments conjurés; le mal de l'émigré moins français que le russe, plus insolent et plus avide que lui. Elle a eu le mal de la peur, le plus honteux et le plus dangereux de tous. Sottises du droit divin, terreur rouge, terreur blanche; règnes de caporaux, d'avocats, de sacristains... tous les fléaux de la terre et du ciel se sont l'un après l'autre, quelquefois tous ensemble, attachés à ses flancs. Un de ses chefs, à lui seul, l'avait saignée une fois de trois milliards d'argent et de trois millions d'hommes, et les bourreaux des peuples, profitant de son épuisement, s'étaient jetés dessus et l'avaient terrassée, espérant, pour le coup, que c'en était fait d'elle. Stupide illusion! le lendemain de sa chute, la captive enchaînée avait grisé la geôle et vaincu ses vainqueurs, et d'un seul tour de main, détordant ses entraves, elle se redressait dans sa gloire, plus forte, plus rayonnante et plus indomptée que jamais.

Et toutes les nations lurent écrit dans ses regards célestes que jamais les clefs du goupillon, du sabre et du rabat ne prévaudraient contre elle.

Comme il n'y a, parmi les oiseaux de guerre, que le Faucon pour faire le Saint-Esprit au milieu de l'orage, il n'y a, parmi les grands États que la France pour tenir coup aux plus violents ébranlements de la politique et se jouer de la tourmente.

J'ai lu partout et partout entendu citer comme exemple de la rapidité prodigieuse du Faucon, l'histoire du Sacre appartenant au roi Henri II, qui s'écarta un beau matin à la suite d'une Canepetière dans les plaines de Fontainebleau, et fut repris le lendemain, jour de la Notre-Dame de Mars, sur un rocher de l'île de

Malte où il avait passé la nuit. Un autre qui appartenait au duc de Guise, le fils du Balafre, étant monté en essor (trop haut) dans la plaine de Paris, fut repris à quelques heures de là à Clèves en Allemagne et rapporté à son propriétaire. Un troisième revint aussi de Lisbonne ou de Madrid à l'île de Ténériffe en quelques tours d'aiguille. Le temps où le Faucon est le plus sujet à ces fugues est le temps des amours. La vitesse moyenne du Faucon est de quarante à cinquante lieues à l'heure ; le Martinet fait mieux que cela.

Le courage et l'intelligence du Faucon sont à l'avenant de sa vitesse. Le Faucon qui combat sous les yeux de sa maîtresse abat tout ce qu'on veut qu'il abatte. L'Alphanet, charmant Faucon rose de la taille du Faisan, terrasse la Gazelle et n'hésiterait probablement pas à donner sur la Giraffe. L'homme a oublié de dresser le Faucon au vol du Lion, du Rhinocéros et du Tigre, où il eût réussi. J'affirme qu'il n'est pas d'animal si terrible qui puisse résister à la ligue offensive du Chien et du Faucon, d'autant que le Faucon est de toutes les bêtes celle qui comprend le mieux les immenses avantages de l'association intégrale. Non-seulement les Faucons des différentes races s'unissent entre eux pour la bataille, Gerfauts, Sacres, Laniers, Faucons pèlerins, Autours, Alèthes, Alphanets, mais tous se lient d'amitié avec l'Homme, le Chien et le Cheval, et ces liaisons affectueuses, nées de la confraternité des armes et des goûts, ont parfois engendré de touchantes anecdotes.

C'est par l'association que le Sacre et le Gerfaut, plus petits que l'Aigle, sont venus à bout d'abattre ce tyran sanguinaire qui se jouait de la justice et méprisait les dieux. Grande leçon pour les peuples !

Le vol du Milan, du Héron, du Chat-huant et de tous les grands oiseaux exige le concours de plusieurs Faucons, et le succès de la chasse dépend de leur entente cordiale.

Il faut au moins trois Faucons , Gerfauts , Pelerins ou Sacres pour lier le Héron , sans compter un Chien qui le lève. Il y a le *Hausse-pied* qui attaque le Héron reposé et le force à prendre l'essor, le *Teneur* qui le garde et le *Tombisseur* qui l'assomme. Chacun combat à son rang , mais veille au salut de ses frères d'armes. Un jour que le roi Louis XIII volait le Héron sous les murs de Paris , il arriva que le Hausse-pied reçut une blessure grave à l'attaque ; ce que voyant le second Faucon ou Teneur , il entra en un grand courroux , jurant de venger sur l'heure son camarade , *et donna à plomb si furieusement au Héron , qu'il lui emporta la tête dont le roi se trouva privé de son droit.*

L'alliance du Faucon et de l'Autour est mortelle à la Perdrix. L'histoire des amitiés du Chien et de l'Oiseau de chasse fourmille de traits piquants.

Un Braque de caractère rassis avait été commis à la surveillance d'un Alphanet de grand mérite , mais difficile à vivre , capricieux , boudeur et découchant parfois. Au bout de quelques jours , les deux bêtes s'étaient prises l'une pour l'autre d'une affection si vive qu'on ne les pouvait plus séparer. La première fois que l'Alphanet fit sa tête et annonça l'intention de passer la nuit à la belle étoile , le Braque commença par épuiser toute son éloquence pour tâcher de le ramener à des principes d'hygiène et de morale plus sains ; puis , voyant sa peine inutile , il finit par s'établir en rond au pied de l'arbre que le mauvais coucheur avait choisi pour domicile , et veilla toute la nuit sur lui. Le jour venu , la bête intelligente se rendit au château pour y chercher le garde et l'amena lui-même sur les lieux , désignant de la voix et du geste l'arbre touffu où le vaurien se tenait caché.

D'Esparron possédait un Lévrier ture parfaitement élevé qui se faisait un plaisir de ramasser tous les Perdreaux que les Faucons avaient abattus , puis de leur tordre le cou et de les restituer ensuite à ceux-ci avec une courtoisie exquise. Le même fut

le héros d'une histoire amusante et qui ne me paraît pas déplacée en ces lignes.

Il venait de prendre un Lièvre, des vigneron le lui volent. (La scène se passait en Provence.) Il s'en retourne vers son maître, tout penaud, la queue basse et lui raconte l'escroquerie dont il a été victime. Le maître se dirige aussitôt vers les voleurs, leur transmet le récit de la bête et conclut énergiquement à ce que le lièvre dérobé soit rendu sur le champ à celui qui l'a pris. Là-dessus, dénégations unanimes des inculpés qui déclinent bruyamment la responsabilité du larcin et protestent à l'envi contre les affirmations du Lévrier. Alors celui-ci, révolté de tant d'hypocrisie et d'audace, furieux surtout de voir sa loyauté méconnue, désigne le coupable en se jetant sur lui et lui enlevant un riche morceau du rable en matière de représailles, puis pour achever de confondre les imposteurs, il marche droit à la place où le Lièvre a été enseveli, le déterre et le rapporte lentement à son maître à la barbe des larrons, honteux et consternés. Ce qui prouve, ajoute le narrateur, témoin oculaire de l'histoire, que les bêtes ont quelquefois plus d'esprit qu'on ne pense.

Il est certain que le Lévrier turc de d'Esparron ne méritait pas d'être traité de cloaque d'infamie, pas plus que Castagno et mille autres, et notamment cette pauvre Levrette qui, ayant perdu son Levron, lui donna la sépulture de ses propres mains, et passa plusieurs jours et plusieurs nuits sur sa tombe pour la protéger contre les profanations des Loups et des Vautours.

Quant à la fidélité du Faucon, je ne suis embarrassé que du nombre des preuves à choisir dans une foule d'écrits, d'annales de légendes populaires où il est redit à satiété que le Faucon tombe malade lorsqu'il change de maître, et surtout de maîtresse; qu'il languit de l'indifférence et de l'oubli de celle-ci, et meurt de son absence. Que je cite seulement, en témoignage de la constance et de la moralité du Faucon, la touchante méssa-

venture arrivée du temps des croisades à un Chabert quelconque des Hautes-Pyrénées.

De retour en sa patrie, après un séjour de dix ans en Palestine où il avait subi de graves avaries et laissé quelques os, l'infortuné chevalier frappe le soir à la porte de son castel. Mais il s'annonce vainement comme le maître du logis ; personne ne veut le reconnaître. Son épouse volage, qui s'est empressée de convoler en secondes noces, sur le bruit de sa mort, est la première à le qualifier d'intrigant ; ses anciens serviteurs le baffouent et l'outragent ; ses dogues mêmes lui montrent les dents. Une seule voix ose s'élever au milieu de ce chœur de malédictions pour reconnaître l'identité du propriétaire légitime, un seul ami ose témoigner au châtelain délabré sa joie de le revoir : c'est son Gersaut fidèle...

Légende tout aussi poétique et aussi touchante que celles du sage Ulysse, d'Imoginé et de Lénore, qui ont fourni tant de sujets d'épopées, de romances et d'opéras-comiques.

La vénération des anciens et des modernes pour le Faucon va si loin, qu'on attribue à ses os la précieuse propriété d'attirer l'or et à ses plumes roussies le pouvoir de chasser la fièvre et le démon. L'expérience moderne n'a que très-partiellement confirmé ces idées d'un autre âge. Elle a démontré que le Faucon jouissait à un très-haut degré de la propriété d'attirer l'or... mais seulement hors de la bourse de son maître. Or, cette propriété n'est pas spéciale à l'oiseau de chasse, elle lui est commune avec le Chien et le Cheval, et une foule d'autres objets de plaisir et de luxe.

Le Faucon, qui tient constamment le dessus, est un emblème vivant de force et de victoire. Les prêtres de Memphis portaient une aile de Faucon de chaque côté de la tête, et l'Écriture-Sainte compare le Faucon habitant de la nue à l'homme pieux adonné à la contemplation du ciel.

J'ai déjà dit que la déférence passionnée du Tiercelet pour sa femelle était le fond de toutes les vertus de la race fauconnienne. De même toutes les brillantes qualités qui distinguent la race française, sa délicatesse de goût, son urbanité si vantée lui sont venues de son respect pour la femme. La chevalerie est née en France, puisque la galanterie est l'âme de la chevalerie.

La déférence du Tiercelet pour sa femelle est motivée sur la reconnaissance de la supériorité incontestable de celle-ci au moral et au physique. La même cause a produit les mêmes effets en France, où le sexe féminin l'a toujours emporté considérablement sur l'autre par les charmes de l'esprit et les agréments extérieurs, où la plus resplendissante de toutes les figures chevaleresques est une figure de vierge.

Seulement, comme les bêtes ne se contredisent jamais et sont plus logiciennes que les hommes, les Faucons ne se bornent pas à honorer leurs femelles de vains titres et à dorer la chaîne de leurs esclaves; ils concèdent de bonne grâce à celles qu'ils saluent leurs maîtresses tous les avantages et privilèges afférents à ce titre. Ainsi, ce n'est plus là-haut comme chez nous le mari qui donne son nom à la mariée : c'est lui qui le reçoit au contraire, et ce nom est tout naturellement orné d'un diminutif, comme il convient à un individu d'une taille exiguë et d'un sexe inférieur. *Sacre* et *Lanier*, noms génériques de l'espèce, seront les noms des femelles. Le mâle s'appellera *Sacret* et *Laneret*.

On pense aussi dans ce haut monde que les femelles, à qui ont été assignées les tribulations de la maternité et les fonctions pénibles d'institutrices primaires des générations nouvelles, ont reçu de la nature une assez lourde charge pour avoir droit à l'exemption de tous les autres services et travaux répugnants. Et les mâles des Faucons ont noblement basé sur cette considé-

ration de justice distributive leur règle de conduite conjugale , comme pour donner une leçon de dignité et d'humanité à tant de lâches humains qui n'ont pas honte de vivre de la dot ou du travail de leurs femmes.

Rien n'est curieux à observer comme les évolutions amoureuses du Tiercelet de Faucon pendant que sa femelle couve. C'est de l'aire aux champs un va-et-vient perpétuel. La femelle, alitée par la fièvre de l'incubation , ayant besoin que quelqu'un chasse et travaille pour elle , le Tiercelet se multiplie pour se maintenir à la hauteur de sa tâche et réussit à s'acquitter avec honneur de ce surcroît de besogne. Entendez ces clameurs aiguës qu'il jette dans l'air à la sortie du domicile conjugal : c'est la promesse qu'il fait à la dame de céans de rentrer le plus tôt possible chargé de riches dépouilles. Ainsi disait tous les matins Hector à Andromaque, un peu avant de grimper sur les murs d'Ilion. Parole donnée, parole tenue : voici le Tiercelet de retour, le cœur joyeux, les mains pleines. Toutefois, avant de déposer sa capture aux pieds de sa souveraine, il éprouve le besoin de chanter son triomphe, comme le bon travailleur la fin de son travail, et il s'amuse à tenter dans les airs des ascensions verticales et des descentes en parachute pour récréer celle qui le regarde du spectacle et du bruit de ses évolutions. Le jour où il devient père et où l'éclosion des petits rend la liberté à leur mère, sa joie devient du délire ; il faut qu'il aille crier sa gloire à tous les carrefours du ciel ; il en est fatigué.

Les Faucons savent vaincre et chanter leurs conquêtes, à l'instar du guerrier français, héros et troubadour. J'abuse peut-être ici de la métaphore voltairienne en employant l'infinitif *chanter*. Clamer ou glapir vaudrait mieux.

Les Faucons adorent les odeurs agréables, comme les Vautours la puanteur des cadavres. On les accuse d'une vive antipathie pour l'ail et le tabac de caporal. Les fauconniers d'autre-

fois expliquaient l'affection toute particulière des Faucons pour les jolies femmes, par leur communauté de goût pour les parfums.

Le Faucon est peut-être le premier des animaux qui se soit rallié à l'homme et qui lui ait offert spontanément son concours pour l'assujettissement des espèces rebelles. Le Faucon est le beau idéal du forceur, c'est le Lévrier de l'air, mais le Lévrier ailé, joignant à une vélocité sextuple l'esprit de ruse du Braque, la bravoure du Limier, la fidélité du Caniche... ajouterai-je ! hélas ! possédant toutes les vertus du Chien, plus la pureté des mœurs... Car le Faucon est éminemment monogame, et le récit des souffrances du vaillant Amadis de Gaule, qui brûla dix ans pour Oriane d'une flamme non moins respectueuse qu'ardente, paraît n'être qu'un épisode tiré de l'histoire amoureuse du Sacre ou du Gerfaut.

Je remarque à ce propos que la pureté des mœurs du Faucon se reflète dans le style de ses historiographes, comme le cynisme du Chien, hélas ! dans le style des plus illustres veneurs. Autant Dufouilloux et les auteurs de nos fanfares de chasse sont obscènes, autant d'Esparron et ses collègues se montrent réservés, farouches même, à l'endroit de l'amour.

Cythère aime l'amour et la lubricité,

Le délicat repos et l'impudicité ;

Mais Diane abomine une chose si vile... (Style de fauconnerie.)

On sait la fonction harmonique du Chien qui a tiré l'homme de l'anthropophagie et de la sauvagerie en lui donnant le troupeau. Cette fonction est de garder le Mouton, la Chèvre, le Bœuf, le Cheval, l'Âne, contre les entreprises de tous côtés de sa race, et de poursuivre avec acharnement les espèces rebelles à l'autorité du maître qu'il a le premier reconnue.

La mission harmonique du Faucon n'est pas autre : Protéger les troupeaux de Perdrix, de Faisans, de Coqs de bruyère, de Cailles, de Canepetières, d'Oies, de Canards, etc., etc., contre la rapacité de tous ceux de sa race, Aigles, Grands-ducs, Milans, etc., et abattre les insoumis, *debellare superbos*.

Pour que le Chien pût remplir honorablement les hautes et pénibles fonctions qui lui étaient assignées par l'ordre providentiel, pour qu'il pût à la fois tenir tête au Chacal, au Loup, au Sanglier, à l'Ours, etc., etc., mâter le Taureau, l'Étalon, le Bouquetin, le Moufflon, etc., etc., enrégimenter et faire marcher au pas les espèces soumises, il fallait que la nature armât le Chien d'une triple cuirasse de ruse, de souplesse et de force. C'est précisément ce qu'elle a fait. Le Lévrier, le père de tous les Chiens du monde, est le plus rapide et le plus intelligent de tous les quadrupèdes chasseurs, et ses crochets redoutables ont la ténacité des mâchoires de l'étau.

De même ; pour que le Faucon pût tenir en respect l'Aigle, le Jean-le-Blanc et le Grand-duc, la nature l'a pourvu de moyens de locomotion et de coercition supérieurs ; ailes aigües, bec denté, serres tranchantes. Le Faucon est le plus vite de tous les oiseaux de guerre.

Donc, que personne ne fasse un crime au Faucon et au Lévrier de leur humeur belliqueuse et de leurs instincts carnassiers, sans faire en même temps l'éloge le plus pompeux de leurs rares vertus.

Car ces deux nobles races ont été dans leur affection pour l'homme, jusqu'à lui faire le sacrifice de leurs penchants et de leurs appétits naturels. Le Chien a renoncé à la chair de Mouton cru qu'il estime, le Faucon à celle de la Perdrix qu'il adore, pour assurer au maître le monopole de la jouissance du troupeau et du gibier, inépuisable fonds d'alimentation et de plaisir. Si le Faucon et le Chien se pillent encore, entre eux, se battent et

se déchirent, ce n'est que par jalousie, par un excès d'affection pour l'homme; mais le Braque et le Faucon bien dressés n'attendent pas même que leur maître les vienne débarrasser de leur capture; ils volent au devant de lui avec toutes sortes de démonstrations joyeuses et lui remettent leur Perdrix dans les mains sans faire à celle-ci aucun mal.

Cependant il y a des gens qui ne sont pas touchés comme moi jusqu'aux larmes de ce magnifique accord de volonté et de désintéressement qui fait autant d'honneur à l'homme qu'à la bête. J'en sais même qui admirent le prétendu dévouement du Coq et lui savent gré de son ralliement forcé à l'homme, et qui refusent leur admiration au ralliement volontaire du Chien et du Faucon, qui avaient parfaitement le moyen de se passer de l'homme et n'avaient rien à gagner avec lui. Le Gerfaut se rallie à l'homme pour l'aimer et le servir. Le Coq ne se rapproche de ce dernier que pour trouver près de lui protection et profit.

Et c'en était fait de l'homme, si la Providence ne lui eût procuré dans chaque règne le concours de certains *carnassiers forceurs dociles* qui lui ont prêté main forte contre les *carnassiers et les forceurs dissidents*.

Otez à l'Asiatique le Chien et le Faucon, et tous les dissidents, le Lion, le Loup, le Chacal, l'Aigle et le Milan restent les maîtres de la situation qui se prolonge indéfiniment dans les siècles. Les arts et l'industrie pourrissent en germe dans les limbes de la misère et de la sauvagerie éternelles. L'Égyptien se contente de la hutte du Peau-rouge et ne bâtit pas Memphis, ni l'Assyrien Babylone, ni le Romain Rome, ni le Parisien Paris. La lumière oublie de se faire, et voilà une planète cardinale condamnée à perpétuité au chaos!

Otez à l'homme le Chien et le Faucon, et le troupeau de Moutons, don du Chien, s'évapore.. Et le Coq domestiqué lui-

même , désormais livré sans défense aux injures de tous les carnassiers de la terre et du ciel , s'empresse d'aller rejoindre le Cerf aux larges bois du moyen âge et le Dronte de l'île Maurice dans la région des mythes.

Ainsi , hors du Limier et du Faucon , point de progrès , point de richesses , point de salut pour l'humanité.

Ainsi , pour que le peuple français accomplît sur la terre sa mission rédemptrice et mit fin au règne de Satan , ce n'était pas assez que ce peuple eût au cœur l'amour de la justice et l'horreur des bourreaux ; il fallait encore que son verbe fût armé de l'ironie sanglante qui démolit l'erreur et sa main de la massue d'Hereule qui terrasse les Lions... Et Dieu a pourvu lui-même au triomphe de sa cause , en armant le bras de son champion d'une force invincible...

L'histoire et la poésie , du reste , ont enregistré de bonne heure le pacte d'alliance conclu entre le Faucon et l'homme , et qui remonte , comme je l'ai dit , aux premiers jours du monde. Je ne sais pas pourquoi M. Cuvier a cité Ctésias comme un des premiers auteurs qui aient fait mention de la fauconnerie , car il n'est question que de cela (manière de parler hyperbolique) dans tous les livres de l'antiquité juive , grecque et romaine.

Lamech , fils de Mathusalem , le même qui tua Caïn sans le vouloir , était , à ce qu'on assure , un parfait fauconnier. Or , Caïn ne date pas d'hier.

Moïse s'explique catégoriquement sur la vénerie et sur le vol : *Si quis venatione atque aucupio* (*aucupium* , en latin , veut dire chasse au Faucon). Job , antérieur à Moïse , Baruch , qui est venu après lui , mentionnent cette industrie. Les Indiens , les Assyriens , les Mèdes et les Perses pratiquent le vol du Lièvre , de la Grue et du Renard , dès les âges les plus reculés. Le sage Ulysse rapporte du sac de Troie des Faucons parfaitement dressés. En Thrace et en Égypte , on croit que le Faucon fait

commerce d'amitié avec l'homme depuis un temps immémorial et qu'il a toujours chassé les oiseaux dans les filets, moyennant une légère part de prise. On le représente animé pour l'espèce humaine d'une sorte de sympathie pieuse. Le Faucon s'attendrit à la vue du cadavre de l'homme et lui ferme respectueusement les yeux. Sa fidélité à son maître, mais surtout à sa maîtresse, est proverbiale sur les rives du Nil comme sur celles du Bosphore. On n'a pas d'exemple qu'un Faucon ait quitté le service de son patron sans de graves sujets de mécontentement.

Et cependant de si nombreux mérites, tant de vertus, tant de services, n'ont pas détourné du Faucon les traits de la rancune et du dénigrement. Et j'ai eu la douleur d'entendre l'auteur de la *déroute des Césars*, un ami, s'emporter contre le noble oiseau en paroles amères, le traiter de Sacripant, de Sbire, d'égorgeur en sous-ordre, et me porter le déli de lui expliquer la fonction harmonique de ce moule supérieur; je crois avoir répondu tout à l'heure à ce déli en termes catégoriques; je crois avoir exposé assez victorieusement cette fonction harmonique qui est la même que celle du chien de chasse; je crois enfin avoir blanchi à fond le Gerfaut de toutes les iniquités dont les haines politiques ont chargé sa mémoire. Malheureusement le nom du Gerfaut est de ceux qui ont le funeste avantage de rappeler des époques douloureuses et de se rattacher à des institutions détestées; et je sais trop la persistance et la ténacité des préjugés de caste pour me flatter d'avoir ramené à la justice par quelques mots de sagesse, cette foule d'honnêtes gens qui ont contracté l'habitude d'englober le Gerfaut dans l'exécration rationnelle qu'ils ont vouée à la féodalité, et qui n'ont pas même encore pardonné au pauvre Pigeon de colombier ses accointances gentilhommières d'avant 89.

Hélas oui, c'est chose triste à dire, mais la France de nos jours est remplie jusqu'au bord d'amants fougueux de l'Égalité

qui, dans leur sainte haine de toutes les oppressions des vieux régimes, voudraient en effacer jusqu'au nom dans le souvenir des hommes, et qui gratteraient volontiers les mots de roi, de pape ou de gentilhomme à toutes les pages de l'histoire et à tous les coins de rue où les a gravés le temps. Or, s'il m'était permis de m'exprimer en toute franchise à l'endroit de cette susceptibilité extrême, je n'hésiterais pas une seconde à la taxer de maladresse et de puérilité. Je l'appelle une maladresse, parce que la haine des mots laisse supposer la peur des choses; une puérilité, parce que l'histoire ne se biffe pas d'un trait de plume. Ainsi beaucoup de serviteurs ardents de la démocratie ont cru servir sa cause en forçant le Tigre *royal* à se débaptiser et à se nommer le Tigre *des Vosges* ou le Tigre *national*. Ils se sont trompés étrangement.

Ces erreurs d'appréciation historique n'auraient pas lieu, ces peurs du retour de l'ancien régime ne se manifesteraient pas, si tout le monde avait comme moi la sagesse de prendre les vieilles institutions gouvernementales du passé pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour de véritables maladies de l'enfance de l'humanité, analogues à la dentition et à la coqueluche, qui ont le privilège de rendre les marmots rageurs, ou bien encore pour des habits de première communion qui ont fait leur temps et qui sont devenus ridicules par leur étroitesse pour l'adulte. S'il en était ainsi, chacun s'habituerait à parler de l'aristocratie, de la théocratie et de l'autocratie avec calme et comme il convient de parler des maladies passées et des vieilles culottes, et l'on ne verrait plus de penseur sérieux sauter en l'air au mot de gentilhomme... et l'analogiste chargé de traiter la savante question du Faucon ne se trouverait pas obligé d'assurer son pavillon démocratique par une page ou deux d'explications préalables.

La Fauconnerie n'est pas plus une institution féodale que vingt autres genres de chasse. Le Faucon n'est pas plus noble que vous

et moi ; il n'a ni le droit d'auesse, ni le fief ; il est brave et intelligent, voilà tout. C'est une race d'élite, et il n'y a de races d'élite que celles qui travaillent. Au compte de la solidarité de forfaiture que la rancune contemporaine voudrait faire endosser au Faucon, toutes les jouissances de ce bas monde finiraient par rentrer dans la catégorie des institutions féodales. Car il fut une époque où toutes les jouissances de l'esprit, des sens et du cœur, amour, chasse, poésie, bonne chère, étaient l'apanage exclusif des castes privilégiées. Or, pour cette raison singulière, crierons-nous à toutes ces bonnes choses-là : anathème ! Défendrons-nous au Clos-Vougeot et au Chambertin d'approcher de nos lèvres parce que ces nobles vins auront trempé jadis dans plus d'une orgie de chanoine, ou parce que le sol qui les porte appartient dans le temps aux bénédictins de Cîteaux !

Non, mille fois non, nous ne ferons pas ainsi, car un pareil renoncement serait absurde. Le progrès ne consiste pas à déclamer sans fruit contre les privilèges de l'ancien régime, mais bien à centupler les richesses qui étaient autrefois l'apanage exclusif du petit nombre, pour élargir démesurément la sphère des jouissances physiques et intellectuelles d'un chacun, et pour empêcher qu'il n'y ait des misérables qui portent envie au sort de leur prochain. Le vin de Bourgogne et le Faucon ont été donnés à l'homme pour qu'il en fit un doux et salutaire usage. Si le moine et le gentilhomme ont fait un mauvais emploi de ces éléments de bonheur, c'est à nous, que l'expérience a instruits, de faire mieux. En tout cas, le Gerfaut ni le Chambertin ne sauraient être réputés solidaires de la perversité des méchants.

Ah ! comme j'ai toujours eu superbement raison dans mes admirations outrées du tout-puissant génie de ces analogistes grecs qui firent naître Minerve, armée de pied en cap ! Et comme je délie quiconque ne s'est pas inspiré à fond du sens de

ce mythe sublime de rien comprendre à la question du Gerfaut pas plus qu'à celle du Progrès indéfini et du Bien et du Mal et de la Chute et du Bonheur et de la Liberté.

Qu'est-ce que le progrès, en effet, sinon la marche vers le mieux. Mais le mieux suppose le plus mal, et si vous admettez l'homme parfait, vous supprimez du coup la cause du mouvement social; vous cassez le grand ressort de l'activité animique, scientifique et industrielle. Plus de beau, plus de vrai, plus d'art, partant plus de nobles jouissances. Plus de liberté, puisque la liberté n'est que le droit d'errer, et que l'homme est redescendu par le *vice* de sa perfection native au niveau de la brute. Plus de bonheur, puisque le bonheur est surtout dans la victoire sur le mal ou bien dans la conscience du devoir accompli. Le mal, ou le péché originel, que les moisiaques considèrent à tort comme une expiation infligée à l'homme par le Très-Haut pour crime de désobéissance, est donc, au contraire, une des conditions fatales de bonheur et de liberté pour tous les êtres supérieurs, c'est-à-dire doués de raison, à preuve que cette même raison ne leur a été octroyée que pour discerner le bien du mal ou la vérité de l'erreur.

Or voyez comme cette argumentation, si logique et si simple, et qui s'impose si impérieusement à l'esprit sans l'aide du miracle, est nettement posée dans le mythe ingénieux de la naissance de Minerve, sur lequel on me reproche de revenir trop souvent. Remarquez que la déesse de la Sagesse ne sort pas du sein de l'onde comme Vénus, mais du cerveau de Jupiter et à la suite d'une violente migraine. Elle n'est pas non plus parée de ses seuls attraits, comme la mère de l'Amour, parce que la mission de celle-ci est de ravir les regards des mortels et des dieux, et qu'elle doit se laisser voir pour que son charme opère; tandis que la Sagesse, qui est née pour combattre l'erreur et pour démontrer des théorèmes, a besoin d'être armée et moins légère-

ment vêtue. La Beauté module en mineur, la Sagesse en majeur. Le mythe de Minerve armée de l'Égide et de la lance affirme donc à la fois et la fatalité de l'erreur et la nécessité de la lutte.

Mais du moment que la lutte est fatale dans la sphère de l'hominalité, et par conséquent légitime, il faut, nous le savons, que cette fatalité se reflète dans les règnes inférieurs. Du moment que le genre humain fournissait une série d'hercules, ou de héros chasseurs, ou de chevaliers errants investis de la mission de pourfendre les géants, de décoller les ogres, d'étouffer les reptiles, le monde des Oiseaux était tenu d'offrir sa série d'oiseaux de chasse et de guerre, marchant dans une voie parallèle. Ce rôle est échu aux Faucons, grands étouffeurs de monstres. Honorons-les et ne les blâmons pas d'avoir su le remplir avec honneur et gloire. Je n'exige pas qu'on leur élève des temples comme avait fait l'Égypte en sa reconnaissance ; je demande seulement qu'on les traite suivant leurs mérites. (Tout le monde a pu observer que l'image du Faucon était reproduite à chacune des quatre pages de l'obélisque de Luxor).

Les Faucons représentent l'aristocratie, c'est très-vrai, mais seulement dans le sens littéral et primitif du mot grec *aristos*, qui voulait dire jadis le meilleur, le plus éminent par les qualités de l'esprit et les vertus du cœur. Or, nul ne songe à protester, je suppose, contre l'élévation en grade des purs et des capables, et ce n'est pas de la faute des oiseaux que je défends, si des hommes corrompus ont altéré le sens du vocable et l'ont déshonoré en faisant du *gouvernement des meilleurs*, le *gouvernement des privilégiés du hasard*, c'est-à-dire des riches et des nobles.

Les illustres Faucons sont tous fils de leurs œuvres. Ils sont eux-mêmes des ancêtres à la façon de Marius et du maréchal Lefebvre, et n'ont pas besoin d'en avoir. Les grades se gagnent

chez eux par le travail, l'étude et la bravoure déployée sur le champ de bataille. Ils font leur tour de France, à l'instar des vaillants compagnons du devoir. Il ne disent pas *mes titres, mes domaines, mon air*, comme font les Aigles, qui possèdent liefs et manoirs transmissibles par droit d'aïnesse

Mais je ne veux pas insister plus longtemps sur la démonstration de l'injustice des préjugés démocratiques à l'égard du Gerfaut, iniquité qui ressort plus que suffisamment de l'exposition victorieuse que j'ai donnée tout à l'heure de sa mission harmonique, et plus encore des termes de sa formule immortelle, qu'une dame reconnaissante a proposé naguère de faire graver en lettres d'or sur la pierre de mon monument. L'analogie, d'ailleurs, et toutes les gloires de la France témoignent de l'excellence des principes fauconiens.

Ainsi j'ai entendu les maîtres de la science gémir sur les Rapaces, à propos de l'inconstance et de la bizarrerie des caprices de la nature qui, contrairement à tous les principes et à toutes ses habitudes, s'est avisée de faire les femelles plus grosses que les mâles dans cet ordre supérieur.

N'en déplaise aux savants, hélas ! la nature n'est ici ni bizarre ni capricieuse, elle est conséquente et logique, et ce n'est pas le fait de la supériorité de taille dévolue exceptionnellement à la femelle qui est inexplicable ici, mais bien l'embarras de la science devant un rébus aussi simple.

Ne savons-nous pas, en effet, que le Faucon est l'emblème de la chevalerie ? Or, en chevalerie, c'est la femme qui règne, qui règne et qui gouverne, qui préside aux tournois, qui ceint l'épée aux preux, qui distribue les prix de grâce et de vaillance. L'amour y est la Dominante et la galanterie la Tonique...

Donc, il fallait de toute nécessité que la femelle *tint plus de place* que le mâle dans la tribu volatile chargée de symboliser

l'ère de la royauté féminine. Et voilà pourquoi la nature a fait les femelles des Faucons plus grosses que les mâles.

Avouez franchement qu'il n'y a que l'analogie passionnelle pour donner sur-le-champ, sans effort, sans douleur, de pareilles solutions.

Le fait que vous ne comprenez pas est exceptionnel, dites-vous ; c'est vrai, mais la chevalerie aussi, mais la beauté, le dévouement, la bravoure désintéressée, la foi aux engagements, et tout ce que nous admirons, et tout ce que nous adorons en phase civilisée sont choses exceptionnelles ; mais la somme de ces exceptions n'en constitue pas moins le monde de l'idéal, le monde des nobles cœurs et des esprits d'élite, le monde des amoureux, des poètes, le seul monde où l'on vive.

Et notez que l'analogie passionnelle sait le secret de la maladie des plantes aussi bien que celui de la maladie des États, et qu'il ne tiendrait qu'à nous de lui faire dire la vraie cause de la consommation qui dévore la vigne... la vigne, plante loyale et sainte, née des plus pures amours du Soleil et de la Terre, ainsi qu'il est prouvé par le parfum du muscat et de la violette qu'exhalent ses produits ; la vigne, emblème de franchise et d'expansion amicale, dont l'office naturel est de tenir le cœur de l'homme en joie et son corps en santé, et qui se meurt des lauriers de la betterave, et des fraudes et des empoisonnements du commerce anarchique... Mais il est évident que cette question végétale sort de notre sujet. Rentrons-y par un biais habile.

Benjamin Franklin, l'imprimeur, qui fut doué au degré le plus éminent du génie du progrès, Franklin qui révolutionna tout, la Science, l'Agriculture, l'Ancien et le Nouveau monde, Franklin doit à l'analogie ses succès et sa gloire. C'est elle qui lui révéla les secrets rapports qui existent entre le pétillage

qui s'échappe du bâton de cire à cacheter échauffé par le frottement et le bruit du tonnerre, et c'est de là qu'il partit pour ravir la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans. L'invention du paratonnerre, qui démontrait l'innocuité de la foudre, appelait l'invention de la télégraphie électrique, qui devait démontrer plus tard la maniabilité et la docilité du fluide. Maintenant il est clair qu'un moyen de correspondance qui met l'homme en communication instantanée avec tous les points de son globe, va lui faire trouver ce globe trop étroit, et qu'il sera forcé, par le vif besoin d'en sortir, d'inventer la correspondance télescopique pour se mettre en relations suivies avec les habitants des Planètes, qui lui apprendront beaucoup de choses, à commencer par l'alphabet de la langue du tourbillon solaire. Cette institution surgira inévitablement de la découverte du métal transparent à laquelle nous touchons, et qui va nous permettre de fabriquer des objectifs d'une dimension impossible, lesquels supprimeront complètement l'espace et nous laisseront lire dans le fond de nos veines toutes les causes de nos maladies. Tout porte à croire que les observatoires de Jupiter et de Saturne sont munis depuis longtemps de ces appareils gigantesques et n'attendent que le moment d'entrer en correspondance avec nous. Je renonce à décrire l'enthousiasme qui s'emparera de tous les cœurs des Terriens, à la lecture du premier bulletin du Soleil. Quel charme, quel intérêt piquant de nouveauté offriront les journaux de cette heureuse époque !

Or, la postérité reconnaissante rattachera l'initiative glorieuse de ces nobles conquêtes de la science au nom de Benjamin Franklin, que l'analogie inspira.

On sait que l'un des plus vifs chagrins du grand homme fut un chagrin analogique, et qu'il emporta au tombeau le regret de n'avoir pu détourner ses concitoyens de choisir le Pygargue à tête blanche pour emblème de la nationalité américaine (Relire

au chapitre du Coq, premier volume du *Monde des Oiseaux*, la protestation éloquente de Franklin contre cette erreur inconcevable chez un peuple républicain). Franklin n'aurait pas protesté contre le choix du Faucon.

La France est justement fière de la gloire militaire de ses fils, mais elle ne sait pas assez d'où provient la supériorité de ses armes, supériorité incontestée depuis 92. La supériorité de l'armée française sur la russe, l'anglaise, l'allemande provient principalement de ce que son organisation repose sur les principes de la politique fauconienne, tandis que celle des autres est assise sur la politique aquilienne. J'ai dit que chez les Faucons tous les grades se donnaient au mérite ; c'est tout le contraire chez les Aigles. L'Archiduc Charles, guerrier illustre et malheureux, qui avait longuement médité sur ce sujet important, et pour cause, avait fini par se convaincre de cette grande vérité.

Savez-vous ce que veut aujourd'hui la nation britannique et quelle mouche la pique ? La mouche qui la piquè et qui va la mettre hors des gonds et lui faire accomplir la plus curieuse et la plus inattendue des révolutions de ce siècle, n'est autre que le besoin de passer de la politique de l'Aigle à celle du Faucon.

Je vais plus loin, puisqu'on m'y pousse ; je déclare que la supériorité de la littérature française sur la latine et sur les autres, ne provient que du ralliement énergique et spontané d'icelle aux principes de la poésie fauconienne, dont j'ai cité plus haut quelques extraits. Que dit à ce propos le régent du Parnasse :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
Mais le lecteur français veut être respecté.

C'est juste, mais je demande pourquoi le lecteur français du

temps de Boileau, veut être respecté, et pourquoi il l'a été plus que le lecteur français du temps de Rabelais?

Reconnaissons-le sincèrement, c'est que la littérature fauconienne est née dans l'intervalle, et que d'Esparron et d'Urfé, et tous les esprits délicats soutenus par le beau sexe, ont rappelé à la pudeur la langue de Rabelais et amené la transition de Brantôme à Madame de Lafayette et à Mademoiselle de Scudéry.

On ne manquera pas de m'objecter qu'il est bien étonnant que l'auteur de l'*Art poétique*, qui vivait vers l'aurore de cette révolution littéraire, n'en ait pas reconnu et signalé les causes. Ce qui me paraît plus surprenant, à moi, c'est que l'auteur de la dixième satire, écrivain froid, correct et rempli de mauvais vouloir pour la femme, eût eu la loyauté de reporter au sexe qu'il abhorrait le mérite d'une réforme qui a plus profité à la gloire de la France que tous les succès de ses armes, et assuré entre autres à sa littérature le monopole de tous les débouchés intellectuels de l'Europe et d'ailleurs.

Maintenant, question d'art ou de littérature, c'est tout un. Une touchante sympathie, un commerce naturel d'amitié devait naître entre le Gerfaut et la femme de leur commune délicatesse de goût, de leur même passion des parfums, de leur même horreur des bassesses et surtout de la conformité de leur opinion à l'endroit de la prééminence du sexe féminin. L'alliance se fait donc, et alors tout ce qui peinturlure sur toile, sur papier, sur étoffe ou sur verre, aussi bien que tout ce qui rime, s'ingénie à la consacrer par des monuments immortels; et l'on ne voit plus bientôt dans les images de pierre, dans les lais des ménestrels, sur les tapisseries, que gentes damoiselles chevauchant par monts et par vaux, sur leurs blancs palefrois, l'oiseau de vol au poing. Le Faucon chaperonné fait désormais partie, et partie obligée du costume de la châtelaine. Il porte les couleurs de sa dame, et la noble coiffure qui décore son chef a passé par les mains de l'adorée

maitresse, comme l'écharpe du servant d'amour. La statuaire, la peinture ont tiré vingt chefs-d'œuvre du groupe gracieux.

Ainsi l'analogie n'est pas seulement l'Œdipe de tous les Sphinx, c'est encore la pierre angulaire, en même temps que la clef de voûte de la science universelle, et les misères des peuples ne finiront que le jour où elle sera devenue l'Égérie des gouvernements.

Ainsi la question du Gerfaut se relie par mille attaches à tous les grands problèmes de la politique économique, agricole et sociale, et rien ne lui est étranger de ce qui concerne l'histoire, la littérature et les arts. Ce qu'il fallait démontrer...

Résumons en deux traits et en manière de morale d'apologue cette monographie un peu longue, mais que l'intérêt du sujet ne m'a pas permis d'écourter :

Le Faucon, fils de ses œuvres et guerrier valeureux, est l'emblème du héros chasseur, le même qui dompte les monstres et bâtit des cités, soit Hercule et Nemrod. Par l'ardeur inaltérable de ses feux, par sa fidélité édifiante et son dévouement énergique aux principes de la supériorité féminine, il personnifie l'Amadis, le Roland, le Don Quichotte, la fleur des pois de la chevalerie.

L'oiseau qui lie les Aigles, les Milans, les Grands-ducs, ne peut avoir qu'un homologue en zoologie comparée, le Lévrier de noble race d'autrefois qui coiffait le Sanglier, l'Ours, le Loup, le Taureau. La Diane de France, la Diane d'Anet et du Louvre, s'accompagne indifféremment du Gerfaut ou du Lévrier.

LE HOBEBEAU. Le Hobereau n'a jamais mérité l'injure qu'on lui a faite en le comparant au gentillâtre de campagne, besoi-

gneux, fier et plat. C'est un charmant oiseau, doué du plus heureux naturel, et qui tient du Faucon-pèlerin autant que l'Épervier de l'Autour. Il est plus petit que l'Épervier et se distingue de son entourage par des caractères tout à fait spéciaux. Il a les ailes plus longues que la queue, le dessus de la tête et des épaules noir comme le Pèlerin, la gorge blanche, le plastron roux comme les cuisses et virguleté de mouchetures noires, le bec bleuâtre, la cire, la paupière et les pieds jaunes. Sa physionomie spirituelle et hardie s'accroît finement d'une paire de favoris noirs qui lui partent de l'œil pour se noyer dans le cou.

Le Hobereau est de sa nature encore plus ami de l'homme que tous ses congénères. Il fait semblant de ne pas croire à la rupture de l'alliance qui fut entre son seigneur et lui. Il vous accompagne à la chasse en plaine, malgré vous, observe avec un intérêt palpitant les évolutions de votre braque en quête d'un râle de genêts ou d'une caille, prend quelquefois la pièce au départ avant que vous ne l'ayez tirée, mais attend plus volontiers néanmoins pour jouer son coup que vous l'ayez manquée. Une preuve remarquable que donne le Hobereau de sa perspicacité est de préférer la compagnie d'un chasseur novice, d'un collégien qui débute, à celle du chasseur expérimenté qui n'use pas de poudre aux moineaux. Il ne cache pas non plus sa prédilection pour les choupilles qui bourrent et qui s'écartent, et il témoigne de l'éloignement pour le pointer et le braque trop solides à l'arrêt. On prend fréquemment cet oiseau au filet d'Alouettes, ainsi qu'à la pipée, où il accourt à l'appel de la chouette. Il m'est arrivé plus d'une fois, comme à tout le monde, de me méprendre sur les motifs qui le décidaient à me servir de cortège et de le châtier de son impertinence. Du reste, il y a bien des années que j'avais remarqué la préférence du Hobereau pour les chasseurs dont le plomb arrête peu et dont les chiens n'arrêtent guère. Le Hobereau

attend l'ouverture de la chasse avec la même impatience que le chasseur.

Le Hobereau est un des ennemis personnels de l'Alouette, à laquelle il rend l'existence amère vers la saison de l'équinoxe. Il se vante aussi de forcer l'Hirondelle, et beaucoup d'ornithologistes l'en ont cru sur parole, parce qu'ils avaient remarqué que son arrivée au printemps et son départ à l'automne coïncidaient avec l'arrivée et le départ des Hirondelles. Mais cette coïncidence n'est pas une preuve à l'appui des prétentions du Hobereau. L'Hirondelle s'en va et s'en revient à peu près comme tout le monde, du moins avec la plupart des petits oiseaux qui servent de pâture aux menus oiseaux de proie. Je n'ai jamais été pour mon compte témoin de l'enlèvement de l'Hirondelle par un rapace quelconque, et parmi les dépouilles d'oiseaux qui tapissent les plaines de la Champagne et de la Lorraine, à certaines époques de l'année, je n'ai jamais reconnu le manteau de l'Hirondelle, bien reconnaissable cependant. Il est toutefois un cas qui se présente fréquemment et qui peut motiver la forfanterie du Hobereau, c'est quand une gelée prématurée ou tardive surprenant l'Hirondelle, paralyse l'essor de ses ailes et la cloue sur nos toits. Alors je ne dis pas qu'un Hobereau sans pitié n'aura pas abusé de l'état de prostration de la paralytique pour tâter de sa chair et en faire des gorges chaudes; mais distinguons, je vous prie, entre l'Hirondelle de *juste guerre* et l'Hirondelle morte de froid.

De tous nos petits oiseaux de proie, le Hobereau est le moins éduicable, en dépit de sa familiarité. Le joug de la captivité lui est par trop pesant; il est de plus mutin, rageur, et veut faire à sa tête. J'en ai privé plus d'un et j'ai remarqué chez tous de longues intermittences dans l'amabilité. Le Hobereau, dans l'état de nature, aime à chasser à deux comme le chien et le Faucon. Il a une grande habileté de main. Il est chasseur et tireur à la fois.

L'ÉMÉRILLON. L'Émérillon, le plus petit de nos oiseaux de proie, a, comme la Cresserelle, les ailes plus courtes que la queue. Pendant ses premières années, l'Émérillon porte une robe gris cendré, illustrée sur le devant du corps de mouchetures brunes assez éloignées l'une de l'autre, comme les grivo-lures de la Grive. Avec l'âge, cette couleur prend une teinte générale plus foncée et plus riche. Le manteau passe au roux sombre, la devanture de la robe au roux rose; la moucheture s'avive et se condense, la virgule brunâtre se métamorphose en point noir. L'Émérillon se reconnaît aux cinq raies irrégulières qui rubannent sa large queue et qui sont formées de taches noires isolées. Il a la gorge blanche, le bec bleuâtre, la cire, le tour des yeux, les pieds jaunes.

L'Émérillon est un moule de haut titre. Il loge comme le Rouge-gorge et l'abeille un grand cœur dans un petit corps; il est vif, intelligent, docile et courageux. Les vieux fauconniers ne tarissent pas en considérations élogieuses sur le nombre de ses mérites et les charmes de son caractère. Il se dresse en huit jours, comme l'Épervier, vole tout ce qu'on veut, chasse avec qui l'on veut, comme l'Épervier, et ne se trouve jamais déplacé nulle part. Il a longtemps volé la Caille, de compte à demi avec l'Épervier, et il n'a pas cru déroger en s'associant avec la Pie-grièche pour voler le Moineau-franc et le Roitelet dans les jardins du Louvre, sous le règne de Louis *le Juste*, ainsi nommé parce qu'il était né sous le signe de la Balance.

On a vu plus d'une fois l'Émérillon abandonné à lui-même, l'Émérillon qui n'est pas gros en tout comme une Caille, attaquer la Perdrix et la prendre, et livrer à la Pie, au Geai et au Choucas des assauts formidables. Il vole naturellement aussi la Pie-grièche, la Huppe, l'Étourneau, le Merle, la Grive; mais son vol de prédilection est celui de l'Alouette. L'Émérillon a été créé et mis au monde pour assister l'homme dans sa

guerre contre l'Alouette, comme l'Épervier pour l'assister dans sa guerre contre la Caille, et c'est surtout en sa qualité de voleur d'Alouettes que les fauconniers de France l'employaient autrefois.

L'habitude était de donner trois Émérillons à la Pie-grièche et à la Grive; deux seulement à l'Alouette, au Cochevis, à la Huppe. On adjoignait l'Émérillon à l'Épervier pour le vol de la Caille, du Merle, du Râle d'eau, du Râle de genêts, etc.

Le sultan Mohammed I^{er}, qui tenait sept mille hommes au service de ses oiseaux et cent hommes seulement au service de ses chiens, colloquait l'Émérillon dans son estime à côté du Pèlerin et du Sacre. Un des grands bonheurs de ce barbare était de jeter quarante Émérillons à la fois sur ces bandes d'Étourneaux qui se rencontrent dans tous les pays méridionaux de l'Europe, et qui sont si épaisses et si noires qu'elles finissent par faire rideau contre les rayons du soleil.

Si l'on considère que l'Alouette est une des plus rapides volières de l'air, qu'elle est le seul oiseau qui possède la faculté d'ascension verticale, qu'il lui suffit de *s'ajouwer* (s'aplatir) sur le sol pour échapper à tous les yeux, on comprend les difficultés que présente le vol de l'Alouette, et l'on est tenté de l'assimiler *in petto* à celui du Héron, qui cherche aussi son salut dans le ciel.

Il y a des pays en France où l'on ne saurait faire un pas vers l'arrière-saison sans être témoin d'un de ces drames dont la répétition a bientôt blasé l'observateur superficiel, mais qui sont toujours pleins de péripéties émouvantes pour le chasseur artiste. Les bois, les champs, les airs sont autant de théâtres de tragédies, d'opéras et de vaudevilles où Dieu, qui est miséricordieux aux pauvres, ne fait pas payer les places, mais où pourtant il n'admet que les femmes, les enfants et les riches d'esprit. Les banquiers, qui n'ont jamais été conviés à ces jeux, et pour cause,

en médisent effrontément dans leurs bals. Ils traitent volontiers de vagabonds et de gens sans aveu les spectateurs privilégiés de la scène naturelle dont le plaisir est de bayer aux corneilles, et à l'occasion ils les privent de leurs droits politiques, par esprit de jalousie. Suivant le banquier, Perroquet de la Pie, il n'y aurait qu'un seul travail digne de l'homme et qui consisterait à dessiner un affreux paraphe au bas d'un sale chiffon de papier dont un pion un peu difficile ne voudrait pas pour pensum. Vous ne ferez jamais entendre à cette race-là que *travailler c'est produire*, et que ce n'est pas produire que noircir d'une signature un morceau de papier.

L'Emérillon est appelé à jouer un jour dans la chasse de l'Alouette le même rôle que l'Épervier dans la chasse aux Palombes ; car l'Alouette se prend à la pantière, absolument de la même manière que la Palombe de Pau et le Bizet de Bagnères de Bigorre. Il y a cette seule différence entre les deux chasses, que celle des Alouettes se fait le soir et celle des Palombes le matin.

Genre Astérien. Deux especes. Épervier, Autour.

J'ai réuni dans ce genre nouveau des Astériens deux oiseaux bien connus, l'Épervier et l'Autour, qui se ressemblent complètement par la couleur du manteau et par les habitudes. J'ai tiré ce nom d'Astérien du mot Astérias (étoilé), qui est le nom grec de l'Autour.

Les Astériens ne sont plus des Rameurs, mais de simples Voiliers, puisque ce n'est plus chez eux la seconde rémige, mais la troisième, qui dépasse les autres en longueur ; et bien que cette troisième rémige ne déborde que faiblement la seconde, cette

seule différence dans la structure respective de l'aile suffit pour apporter dans les mœurs et coutumes des deux familles une disparité si notable, que la fauconnerie s'est trouvée obligée de créer pour chacune une école d'enseignement spécial et un langage distinct.

Les Astériens ne chassent pas à la façon du Pèlerin, du Lanier, ni du Sacre, qui tiennent le haut des nues pour inspecter l'espace et tomber d'aplomb sur la proie. Leurs ailes rondes et courtes leur rendent l'ascension trop pénible, et ils ne sont pas grésés pour marcher vent debout. Ils préfèrent pour champ clos le voisinage des forêts, les vallées abritées, et s'accommodent plus volontiers des pays chauds que des froids. Ils rasant les sillons d'un vol sibilant et rapide, battent les buissons comme de vrais chiens d'arrêt, ne craignent pas de poursuivre l'oiseau sous le feuillage et le prennent de côté. Ils ont une habileté de main extrême et se dressent plus facilement encore que les Faucons. Leur aile, malgré sa brièveté, est celle qui s'éloigne le moins du type supérieur, et la nature l'a évidemment façonnée pour servir de type intermédiaire entre l'aile des Faucons, qui a pour trait saillant la maximité de la seconde rémige, et celle des Milans et des Aigles, que caractérise la maximité de la quatrième.

La formule du Gerfaut n'est pas moins en honneur chez les Astériens que chez les Faucons. Les Autours et les Éperviers du sexe masculin sont profondément pénétrés de l'importance suprême de l'éducation *antérieure*, c'est-à-dire de celle qui s'accomplit dans l'œuf et dans le sein de la mère; et comme ils savent que la vigueur de la couvée à venir dépend du bien-être physique et moral qui aura été fait à la couveuse pendant la durée de l'incubation, ils s'arrangent pour procurer à celle-ci tout le confort et toute la sérénité d'esprit dont elle a besoin pour traverser heureusement cette crise. Ce qui est cause qu'on ne

rencontre pas chez ces races d'élite, comme chez nous, des myriades de crétins, d'idiots et de rachitiques qui déshonorent l'espèce humaine et forcent le Créateur à rougir de son œuvre. L'asservissement de la femme au travail répugnant est peut-être, de tous les grands crimes de la société moderne, celui qui crie le plus haut contre le civilisé.

Je ne sais pas pourquoi Temmynek, toujours Temmynek, a écrit qu'il était excessivement difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir une ligne de démarcation quelconque entre les Autours et les Aigles. Le fait est que les deux familles se ressemblent fort peu. Les Autours ont les ailes très-courtes, les Aigles les ont très-longues; les Autours rasant le sol, ou se tiennent à la branche pour dissimuler leur présence; les Aigles croisent au plus haut des nues; les Autours aiment l'homme, les autres le détestent. Quant au volume du corps, à la couleur de la robe, à la forme du bec ou des ongles, la différence est encore plus tranchée. Je commence à être curieux de connaître le caractère de ressemblance qui rapproche ces deux familles d'une façon si intime.

L'ÉPERVIER. L'Épervier est le diminutif de l'Autour. Il a comme lui l'aile ronde et plus courte que la queue, la poitrine rubannée de bandes transversales régulières, composées d'écussons contigus qui se sont accointés avec l'âge. Le dessus des ailes et le dos sont de couleur brun sombre. L'Épervier ne peut être confondu avec aucune espèce voisine; c'est le plus gros de ces petits oiseaux de proie que nous rencontrons tous les jours, qui chassent concurremment avec nous la Perdrix, la Caille, l'Alouette, le Pinson et les petits oiseaux, et que nous désignons indistinctement sous les noms vulgaires d'Étrouchet, de Tiercelet, de Chassereau, de Hobereau, de Faucher, de Rabail-

let, etc., etc. Sa grosseur, qui égale celle du Pigeon de colombier, est à peu près intermédiaire entre celle de l'Autour, plus fort que nos plus grandes espèces de Pigeons de volière, et celle de l'Émérillon, aussi petit que la Tourterelle. Indépendamment de l'infériorité de sa taille, l'Épervier est marqué d'un signe qui le distingue complètement de l'Autour. Chez celui-ci, le tarse est court et robuste; chez l'Épervier, il est long et grêle; l'oiseau a presque l'air de s'être hissé sur des échasses, et l'ongle du doigt médian est beaucoup plus long que les autres, comme chez le Balbusard, ce qui lui donne, ainsi qu'à celui-ci, une grande facilité pour saisir et pour retenir sa proie. Cet ongle de l'Épervier est si aigu, et les blessures qu'il fait sont si dangereuses, qu'il est très-difficile de conserver les Cailles et les autres petits oiseaux qu'il vous rapporte vivants et auxquels il s'imagine n'avoir fait aucun mal. On peut lui faire porter des gants pour obvier à ce désagrément.

L'Épervier n'engendre pas le Coucou, comme le bruit en a couru trop longtemps parmi les savants de l'antiquité et ceux du moyen âge. Il lui ressemble légèrement de poitrine et d'allure, mais il en diffère complètement pour le bec et les pieds; même il le mange quelquefois pour prouver qu'aucun lien de sang ne les unit.

L'Épervier est encore un de ces auxiliaires-nés de l'homme dont la mission semble écrite sur leur physionomie. Il éprouve une si vive impatience de remplir sa mission, c'est-à-dire de chasser de pair à compagnon avec l'homme, qu'il apprend son métier de servant de chasse en huit jours. Aujourd'hui qu'il a été destitué de son emploi, à la suite des révolutions, il aime encore à suivre le chasseur de très-haut dans la plaine; il l'accompagne souvent des heures entières sans que celui-ci s'en aperçoive, car il a soin de se tenir à une distance respectueuse du fusil qu'il abomine. Il lui arrive même parfois de fondre sur une perdrix

manquée et de la lier sous les yeux du maladroit tireur, comme pour lui dire : Mais voyez donc un peu quelles belles parties à deux l'on pourrait faire, si l'on voulait s'entendre.

Si l'on voulait s'entendre, hélas ! oui, cela est vrai ; car cet Épervier qui nous parle n'a pas son pareil pour voler la Caille ; et le vol de la Caille a été longtemps une des plus florissantes industries de la Lombardie, le pays des riches plaines. On trouvait là des Éperviers qui n'étaient pas embarrassés de prendre leurs soixante-douze et quatre-vingts Cailles en un jour.

Et l'Épervier, qui est une nature éminemment intelligente, volait complaisamment, par-dessus le marché, tous les petits oiseaux qui faisaient envie à son maître, Merles, Grives, Piverts, Pinsons, Mésanges et le reste. Il donnait avec bonheur sur la Pie et le Geai, espèces détestables et nuisibles par essence. C'était un vrai chasseur.

Non-seulement l'Épervier vole tout ce qu'on veut, mais il chasse avec qui l'on veut ; c'est un charmant caractère. Il ne se croit pas déplacé dans la société du Faucon, plus richement titré que lui, parce qu'il pense sagement qu'un Épervier qui fait ce qu'il peut, fait ce qu'il doit, et qu'il a l'habitude de faire tout ce qu'il peut. De même il ne prend pas de grands airs quand on l'associe avec l'Émérillon, la Cresserelle, le Hobereau, voire avec la Pie-grièche pour voler le Moineau-franc, la Mésange et le Roitelet, parce qu'il considère que les devoirs sont proportionnels aux facultés, et que les facultés sont des dons de nature dont il n'y a pas lieu de tirer vanité. Je voudrais que l'humanité fût pavée de philosophes de cette école, prenant toutes les choses en riant et ne regardant rien comme au-dessus ni comme au-dessous d'eux.

J'aime surtout l'Épervier de sa haine pour le Chat-huant, emblème de l'inquisiteur, et de son mépris pour la Corneille, emblème du légiste. C'est à l'étalon de ces antipathies que je mesure

les grands cœurs. Cette haine ardente de l'Épervier pour l'oiseau de nuit lui a bien des fois coûté cher; car le pipeur l'exploite avec succès pour ravir au généreux oiseau la liberté et la vie, et le Hibou profite de son sommeil pour trancher le fil de ses jours.

L'Épervier est brave jusqu'à la témérité; il attaquera sans hésitation aucune un vol entier de Corbeaux, rien que pour se faire faire place; il ne craint pas de tenter l'enlèvement de la mute (mouvant) au beau milieu des filets du tendeur au miroir, tentative périlleuse qui ne lui réussit peut-être pas une seule fois sur vingt, et dont la mort punit presque toujours l'insuccès.

Le dédain de l'Européen pour les mérites de l'Épervier remonte à la même cause et à la même époque que sa rupture avec le Gerfaut, le Pèlerin et l'Autour. Tous les chasseurs de l'Europe occidentale renoncèrent à voler le gibier du moment que le perfectionnement de l'arquebuse les eut armés du moyen d'atteindre l'oiseau dans son vol. On ne jugea pas nécessaire de laisser au Faucon la moitié d'un plaisir qu'on pouvait garder tout entier pour soi seul. Cette déplorable inspiration de l'égoïsme eut de funestes résultats pour toutes les contrées de l'Europe où elle prévalut. D'une part, le gibier timide, effrayé de la détonation du salpêtre, finit par se dégoûter de nos plaines bruyantes; de l'autre, l'oiseau de proie, voyant l'homme se rallier à la triste politique du chacun pour soi, l'imita, et, tirant à lui avec une énergie doublée par la rancune, se plut à porter le ravage dans les espèces les plus chères au chasseur. Le Français n'a pas à se féliciter de sa scission avec l'Épervier, qui tire sur ses Pigeons, depuis ce temps, avec une volupté amère, et fait des vides affreux au sein de ses Perdreaux. Et remarquez bien qu'en me servant de l'expression *tiver*, j'emploie le véritable terme; car l'Épervier est plus réellement tireur que chasseur. Pour lui, pièce visée est pièce morte; il possède une habileté de main et

une justesse de coup d'œil merveilleuses, et il tire le Pigeon et la Bécassine dans une désespérante perfection. Tant pis pour le Français après tout, s'il s'est fait un ennemi terrible d'une bête qui ne demandait qu'à le servir en auxiliaire dévoué.

Dans les contrées de l'Europe orientale et de l'Asie, où l'homme et l'Épervier ont continué de vivre en bonne intelligence, la Caille, la Perdrix et le Bizet se trouvent encore en quantité considérable. Dans la Russie et dans la Pologne, c'est l'Épervier qui sert à ramasser les Perdrix que l'on fait hiverner en cage pour les préserver des famines et des gelées de la rude saison, et auxquelles on rend la liberté au printemps. En Moldavie, en Valachie et tout le long des rives du Danube, le vol de la Caille à l'Épervier est encore une chasse populaire. Elle est exercée principalement par les Tchèques ou habitants de la Bohême, qui cumulent ce monopole avec celui de la fabrication des cristaux colorés.

Une anomalie qui m'a toujours affligé pour l'intelligence de mes compatriotes du Béarn, et lieux circonvoisins, est celle qui frappe l'observateur dans l'agencement des divers appareils qui constituent la palomière et la pantière de la région des Pyrénées.

On sait que les gorges de cette région sont les grandes voies d'émigration que suivent chaque année, à l'automne, les Ramiers et les Bizets, qui se rendent de France en Afrique par la péninsule ibérique. La chasse de ces oiseaux se fait dans le Béarn, le Bigorre, le Couserans et le Comminges sur une très-grande échelle (des échelles de 80 pieds de haut). Le filet employé pour cette chasse est la pantière, une nappe complètement semblable, aux dimensions près, à la pantière dont on se sert pour prendre les Bécasses et les Grives, à la sortie ou à l'entrée des bois.

Il faut dire que l'un des principaux appareils nécessaires au

succès de la chasse des Palomes ou Palombes est intitulé la *Trêpe*. Cette trêpe est un édifice gigantesque et pyramidal, composé, comme son nom l'indique, de la réunion de trois arbres ébranchés, ou mâts d'une hauteur de quatre-vingts pieds environ, distants de quinze à dix-huit pieds l'un de l'autre, et reliés à leur extrémité supérieure par une chaîne de fer sur laquelle est assise une cabane de feuillages où se tient embusqué un chasseur. On monte à cette demeure aérienne au moyen de chevilles enfoncées dans le tronc de l'un des trois mâts.

Cette trêpe est placée à l'embouchure de la gorge par où doivent passer les Palombes, à soixante pas environ en avant des filets. Le chasseur embusqué dans la loge de feuillage a pour fonction spéciale de faire peur aux Palombes qu'il voit venir, et de les forcer de s'abaisser jusqu'à la surface du sol où le filet tombe sur elles et les couvre. Il obtient ce résultat à l'aide de la raquette, une affaire en bois qu'il jette en l'air et qui est censée représenter un Épervier empailé, quoiqu'elle ressemble beaucoup plus au battoir d'une blanchisseuse qu'à un oiseau de proie. A cette vue terrifiante, la malheureuse Palombe, qui demanderait volontiers un asile au centre de la terre contre la persécution de son ennemi implacable, pique une tête à fond. Le filet tombe sur la pauvrete et le tour est joué.

Maintenant cette trêpe, qui est la principale place d'armes du tendeur aux Palombes, n'est pas la seule; elle est précédée de quatre, cinq, six, dix autres trêpes auxiliaires nommées *battes*, également munies de sentinelles qui ont aussi pour office de diriger l'escadron volant vers la trêpe aux filets, à l'aide du même procédé de la raquette, ainsi que de battre les Palombes, tantôt en *avant* pour leur faire peur, tantôt sur les ailes pour les faire rentrer dans le sillon de la gorge, tantôt par derrière et en *queue*, afin de les faire descendre, etc. Et indépendamment de ces postes, les coteaux qui ferment la gorge sont bordés d'une

garnison de chasseurs qui portent à la main une perche garnie de plumes d'oie blanche, ou pennonnée d'une serviette, et qui courent de côté et d'autre pour empêcher les Palombes de s'écarter de la bonne voie, ou les y ramener lorsqu'elles en sont dehors.

Les chasseurs de Bizets, au lieu de la raquette, se servent de petits bâtons courts ou même de flèches qu'ils tirent avec une arbalète. On a vu des arbalétriers habiles arrêter un vol de Pigeons pendant assez de temps pour donner aux tendeurs celui de redresser leurs filets.

Cette série de trêpes, de filets et de chasseurs échelonnés à la contrescarpe et à l'embouchure de la gorge, occupe quelquefois une longueur de quatre à cinq kilomètres.

Or, je demande s'il n'était pas cent fois plus commode et plus simple de confier cette besogne de dirigeants et de rameneurs des convois de Palombes à une dizaine d'Éperviers à qui ce témoignage de confiance eût fait un immense plaisir, que de s'embarrasser de cette série d'appareils dispendieux et barbares, exigeant le concours d'un personnel exagéré et ridicule. Adoptez l'Épervier et vous supprimez la trêpe, édifice coûteux, dont l'ascension est pleine de périls et le séjour trop favorable aux rhumes de cerveau; vous obtenez une économie quotidienne de quinze à vingt journées d'hommes; vous réduisez toute la stratégie palomière au service des filets. Vous dites à vos Éperviers que tel convoi de Palombes ou de Bizets est en marche vers telle direction et qu'il importe de l'en détourner; soudain deux *rameneurs* ou *détourneurs* s'élancent, s'en vont à quinze ou vingt lieues de là, reconnaissent les voyageurs désignés, les détournent et les forcent à entrer dans la gorge. Le convoi une fois engagé dans l'impasse, il s'agit de l'y maintenir. Pour cela, trois couples de *cotoyeurs* ou de *voltigeurs* suffisent. Celui-ci battra sur les ailes, celui-là en avant, et le troisième en queue. Vous pourrez embusquer un dernier Épervier, pivot de série, à une

centaine de pas en avant des filets, avec mission spéciale de faire plonger le vol des Palombes sous les filets, de manière à ce qu'il n'en échappe pas une seule. Et ce faisant, vous aurez travaillé poétiquement; vous aurez marié l'agréable à l'utile.

Mais parlez à nos chasseurs de Palombes d'introduire dans leur industrie une réforme aussi simple, et de substituer de véritables Éperviers, des Éperviers de chair et de plume, à des Éperviers de bois, et la première réponse qu'ils vous feront sera que la chose est impossible, et d'ailleurs que leurs pères, qui entendaient parfaitement leur affaire, ont toujours procédé comme eux...

Je vous demande pardon de l'expression, mais vous mentez, mes braves, quand vous affirmez que la chose est impossible, attendu que tous les jours on fait faire aux Éperviers, en Pologne et ailleurs, des tours de force intellectuels beaucoup plus impossibles. Ensuite il est généralement faux que nos pères aient toujours procédé de la sorte, puisque les Thessaliens, les Macédoniens et les Thraces, il y a quatre mille ans de cela, employaient les Éperviers à ramener les Palombes dans leurs filets, aux gorges du mont Hémus, du Rhodophe et d'ailleurs. Je pourrais même affirmer d'une façon positive que des cours publics se faisaient sur cette matière à l'école du Centaure Chiron.

Enfin, j'ai rempli mon devoir; que mes malheureux compatriotes persévèrent dans leur routine absurde, continuent à se casser le cou à leur métier d'écurénil, à remplacer l'Épervier par le battoir, et à user de la serviette blanche en guise d'épouvantail, je m'en lave les mains.

L'Autour. L'Autour, qu'on appelle quelquefois le Faucon des Palombes, est le plus grand de tous les oiseaux de chasse de France. Sa taille dépasse celle du Faucon-pèlerin. Il se distingue de cette dernière espèce par sa conformation et ses mœurs.

Il a l'aile ronde et plus courte que la queue, ce qui est cause qu'il craint le vent comme l'Aigle et que l'Aigle l'attaque de préférence au Faucon. Il a le ventre évidé et comme rentré dans la poitrine, ce qui le fait paraître bossu. On le rencontre dans tous les pays boisés de France, où, sans être commun, il est beaucoup moins rare que le Faucon. Il niche sur les grands arbres.

J'ai dit que son nom d'Autour lui venait du grec *Asterias*, qui veut dire étoilé, à cause du grand nombre d'étoiles brunes et roussâtres qui constellent son plumage. Ces taches, en forme d'écusson, plus ou moins rousses dans le jeune âge, comme le reste de la robe, et distribuées sans ordre sur le devant du corps, changent de couleur et de disposition avec les années. Elles pâlisent incessamment et finissent par se rejoindre pour composer à l'oiseau un magnifique plastron gris de fer zébré de raies transversales d'une couleur un peu plus foncée et d'une élégance parfaite. La queue, rubannée de zones brunes sur fond gris, comme celle du Faucon, paraît beaucoup plus longue que chez celui-ci, à raison de la brièveté des ailes. La cuisse est garnie de longues plumes soyeuses qui retombent gracieusement sur le genou; le tarse est court et robuste, la tête forte, le bec vaillamment recourbé, l'ongle tranchant et solide. L'Autour est beaucoup plus difficile à distinguer de lui-même que des espèces voisines. Manteau brun; iris et pieds jaunâtres.

Il y a entre l'Autour et le Faucon la même différence à peu près qu'entre le chien courant et le levrier. De même que nos pères avaient deux chasses à courre, celle du levrier et celle du chien courant, ils avaient deux sortes de chasses au vol, dont chacune constituait un art particulier et une science : la fauconnerie et l'autourserie. La première était réputée la seule noble, la seule royale, comme de notre temps le courre. La seconde était la chasse quasi-bourgeoise, la chasse de la petite propriété, notre chasse au basset d'aujourd'hui. L'autourserie et la faucon-

nerie étaient deux industries si étrangères l'une à l'autre qu'elles n'avaient pas même un langage commun.

On *jétait* le Faucon ; on *léchait* l'Autour ; le Faucon *bloquait* , l'Autour *arrêtait* ; le Faucon avait des *mains* , l'Autour n'avait que des *piéds*. Le Faucon portait le chaperon , l'Autour pas. On *leurrait* le premier , on ne faisait que *réclamer* le second , etc.

L'Autour , malgré le peu d'estime qu'on semblait faire de lui dans une certaine caste, n'en était pas moins honoré de ceux qui, dans toute entreprise , cherchent le profit plus que la gloire ; car c'est un rude jôteur que l'Autour , et qui vole dans la perfection la perdrix , la canepetière , le lapin. C'est de plus un oiseau docile et qui se dresse en huit jours , un guetteur persévérant qui ne perd pas de l'œil la perdrix remisee et qui ne va pas au change. Il est rare qu'il ne prenne pas sa perdrix du premier coup d'aile ; d'où vient que dans le temps on lui donnait en manière de sobriquet le nom de *Cuisinier*, c'est-à-dire d'excellent fournisseur de cuisine.

Seulement , l'Autour craint le vent , et alors on ne doit le faire chasser que par un temps calme ou bien dans des champs abrités. Il rase le sol d'une aile rapide, ou se choisit un observatoire sur la cime d'un arbre touffu, d'où son regard embrasse l'horizon , et alors malheur à ce qui bouge !

L'Autour aime à laisser passer vingt-quatre heures entre deux chasses et à prendre ses aises en toute circonstance. Il attaque le Héron , mais seulement quand on l'y force et uniquement pour montrer qu'il n'a pas peur ; car il ne cache pas le peu de goût qu'il a pour les victoires sans profit. Il dit qu'on ne vit pas de la fumée de la gloire , et il n'aime à chasser que ce qui se mange , perdrix , pigeons , canards. Ce n'est pas , comme le Faucon , un oiseau chevaleresque.

L'Autour est l'emblème du guerrier qui se bat pour le grade plus que pour la patrie , du chasseur qui chasse pour sa bouche

au lieu de s'occuper d'abord de la destruction des animaux nuisibles. Il ternit toutes ses brillantes qualités par une détestable avidité qui le pousse à manger les perdrix qui lui appartiennent, et à dérober celles qui ne lui appartiennent pas, défaut trop habituel au chasseur de bas titre. L'Autour est un mauvais coureur dans toute l'acception du terme, processif, rabâcheur, toujours prêt à se faire tuer pour une aile de perdrix, et poussant la passion du duel jusqu'à la monomanie furieuse. Il traite le Pèlerin de *ci-devant*, comme nos officiers de fortune traitaient jadis nos marquis, et il recherche avec ardeur l'occasion de dégâter avec lui.

On va jusqu'à dire que l'Autour ne se borne pas toujours à casser la tête à ses camarades de chasse, mais qu'il les mange, quelquefois, même ceux de son propre sang.

L'Autour, bravo sans foi, pillard, batailleur et avide, est l'emblème de ces héros insatiables et félons, chefs de condottieri ou de compagnies franches, trop communs autrefois en ma belle patrie, et dont la vénalité a fait dire : que jamais trahison n'avait manqué en France, faute d'un connétable.

Genre Balbusard. Espèce unique.

Les Faucons et les Autours correspondent aux levriers et aux chiens courants; le Balbusard correspond à la loutre, qui a été destinée à servir d'auxiliaire de pêche à l'homme. Voilà pourquoi j'ai classé cet oiseau, de mon autorité privée, à la suite des oiseaux de vol. Le Balbusard est un oiseau de trop grand cœur et de trop belle mine, pour n'avoir pas été, dès l'origine, destiné à faire avec l'homme commerce d'amitié. Il remplit à merveille,

du reste, le rôle d'ambigu entre les Autours et les Aigles, ayant les ailes longues comme ceux-ci, et pointues comme ceux-là.

J'ai dit que chez l'Épervier et l'Autour, c'était la troisième rémige qui débordait les autres. L'aile du Balbusard est taillée sur le même patron.

Le Balbusard a été très-longtemps autorisé à ajouter le glorieux surnom d'Aigle à son nom de famille, et il méritait certainement de conserver le nom d'Aigle pêcheur que lui avaient unanimement décerné les populations marinières de l'ancien et du nouveau continent. Mais un savant de malheur s'aperçut un matin que le Balbusard n'était qu'un simple locataire de pêche qui payait fermage au Pygargue, et comme il se hâta d'ébruiter la chose, le Balbusard tomba soudain dans l'estime des corps constitués, de la distance qui sépare l'oisif du travailleur. Alors la science éprouva le besoin de classer le Balbusard à part, ce en quoi elle n'a pas tout à fait mal agi.

Le Balbusard préfère la chair de la Truite et de la Perche à celle du Canard, et j'approuve cette opinion gastrosophique. Il y avait donc des raisons morales pour le distinguer de l'Aigle, bien que celui-ci ne soit pas l'ennemi du poisson. La distinction se caractérise plus vivement encore par certaines raisons physiques tirées de la conformation particulière des doigts qui sont indépendants et non creusés en gouttière chez le Balbusard, comme chez l'Aigle, mais garnis de petites pelottes comme les mains de la grenouille en amour. La plume des cuisses, courte et tassée, la garniture d'écailles rudes qui cuirasse ses tarses robustes, ne permettent pas davantage qu'on confonde cet oiseau avec les espèces voisines. Enfin la nature, qui a créé cet oiseau pour la pêche, et qui fait habituellement les choses en conscience, a armé ses doigts d'hameçons recourbés dont la structure et la solidité feraient honneur aux fabricants de Limmerick. Deux de ces hameçons, le pouce et le doigt mitoyen, plus forts, plus aigus

et plus longs de moitié que les autres, auraient même le droit de se qualifier de harpons, car ils ont pour destination spéciale de pénétrer dans la chair de la carpe à travers les interstices des écailles, et de s'y incruster comme le fer du harpon dans le corps de la baleine.

Le Balbusard est un fort bel oiseau, de fière et martiale tournure, plus élancé que le Jean-le-blanc, qu'il égale quasi en hauteur, et facilement reconnaissable à ses longues ailes noires qui dépassent la queue, à son bec bleu aquilin, à ses pieds de même couleur, au large plastron brun qui couvre sa poitrine et fait tache sur sa robe blanche. Il commence à devenir rare en France, où on le rencontre encore dans le voisinage des grands étangs et des grandes rivières. Je l'ai vu tuer plus d'une fois sur les rives de la Seine et sur la chaussée qui sépare les étangs de Saclé. Il niche sur les grands arbres.

Le Balbusard est un concurrent redoutable pour tous les pêcheurs de rivière. Les chasseurs de marais ne l'exècrent pas moins que leurs confrères les pêcheurs, lui reprochant à tort d'opérer des ravages désastreux dans les rangs des jeunes oiseaux d'eau, Halbrans, Foulquillons, Morillons, etc. Ce n'est pas un simple pêcheur, c'est un amateur distingué et ambitieux des belles pièces comme la loutre, et qui rapporte sans la moindre gêne des poissons de six livres; mais quelquefois aussi son ambition le perd. On l'a vu périr au fond de l'eau, noyé par un poisson trop fort qui l'avait entraîné au milieu d'un dédale d'herbes et de racines où il demeurait empêtré. Sa passion pour le poisson est également cause qu'il donne trop facilement dans les pièges amorcés de cet appât.

C'est encore un navigateur fort habile, qui sait tirer des bordées dans les airs quand le vent est contraire. Il aperçoit le poisson sous les eaux, d'une hauteur prodigieuse, tombe dessus comme une fleche, le saisit avec les serres et l'emporte au plus

loin pour le savourer à ses aises. Il se secoue en sortant de l'eau, à la manière du caniche.

Le roi Louis XIII, le grand fauconnier, qui volait tous les oiseaux, l'Aigle compris, volait le Balbusard avec Gerfauts et Sacres. Le vol du Balbusard, qui est un oiseau de grand cœur, méritait à coup sûr mieux que le vol du Milan d'être qualifié chasse royale. Nous reverrons tous ces spectacles-là un jour, quand le peuple, installé dans sa souveraineté véritable, mandera et ordonnera à tous ses serviteurs des eaux, de la terre et du ciel, de rivaliser d'efforts pour embellir ses fêtes... ses fêtes où le sang ne coulera plus, ses fêtes auxquelles assisteront des millions de spectateurs, ses chasses aériennes où de jeunes aéronautes, portés sur les ailes de la foudre, rempliront l'office du Gerfaut.

Il y a si peu d'oiseaux qui pêchent à la main, que cette seule spécialité du Balbusard eût dû suffire pour dicter son analogie. C'est l'emblème du pêcheur à la main, le plus poétique et le plus destructeur de tous les braconniers de rivière.

Il est rare que le Pêcheur à la main ne soit pas en même temps un habile tireur de Bécassines, plus ou moins amateur de la chasse à la hutte; car les deux industries sont sœurs, comme les deux droits naturels de pêche et de chasse, dont elles revendiquent la jouissance, sont frères. Ce type de Bas-de-Cuir à deux fins est plus commun qu'on ne le croit en France. Je l'ai rencontré en tous lieux où m'a conduit la passion de la chasse, dans les marais de la Picardie, de l'Artois, de la Lorraine, de la Franche-Comté, du Berry, sur les rives des grands étangs salés du Languedoc et de la Provence. Je n'ai jamais dissimulé l'estime toute spéciale dont j'honore la vaillante série à laquelle ce type appartient. Le chasseur-pêcheur de marais est ordinairement un savant naturaliste dont la conversation est pleine d'intérêt et de charme, un homme de la nature, primitif et farouche,

ennemi déclaré des bornes et des gendarmes, éloquent et superbe dans ses tirades éternelles contre l'ordre civilisé qui débute par priver le pauvre de ses sept droits naturels. Quand j'étais amodiateur d'une forêt domaniale et que j'avais des flatteurs, ils m'accusaient de tenir de la race, pour flatter mon orgueil.

On ne s'enrichit pas, hélas, au rude métier de pêcheur à la main et de chasseur à la hutte, et plus d'un généreux travailleur de cette catégorie a laissé au fond de l'eau sa santé et sa vie; aussi le Balbusard ne crève-t-il pas d'embonpoint. Le braconnier est peu disciplinable par la civilisation, le Balbusard pas du tout. L'indigence du pêcheur de rivière vient surtout de ses fréquents démêlés avec la justice et de l'énormité des droits que lui fait payer le fisc. Le fisc et le gabelou ne sont pas moins durs au pauvre Balbusard. On a vu de misérables Pygargues qui n'avaient pas d'autre industrie que d'exploiter son talent. Le Pygargue est cet Aigle de mer à tête blanche que les citoyens libres de l'Union américaine ont pris pour emblème de leur nationalité, et qui préfère, comme le Balbusard, la matelote au civet.

Tapi sournoisement dans la chevelure des grands arbres ou dans les anfractuosités des rochers qui bordent les rivières, le noble paresseux épie de sa cachette toutes les évolutions du pêcheur. A peine le Balbusard a-t-il tiré de l'eau une pièce convenable, que le Pygargue fond sur lui, réclame la remise de l'objet comme de chose à lui appartenant, et abuse odieusement de la puissance de son vol et de la supériorité de ses armes pour ravir à l'infortuné travailleur le fruit de son travail. Vainement le plongeur intrépide s'épuise à défendre sa propriété, le fruit de ses sueurs, l'espoir du déjeuner de sa famille; vainement l'amour maternel décuple son courage et lui fait prolonger la lutte. L'agresseur aussi a pour lui le stimulant de l'amour maternel, et la faim de ses Aiglons, la plus mauvaise des conseillères, l'a rendu sourd aux accents de la justice. Le sort se prononce

donc en faveur de la force ; le Balbusard laisse tomber sa proie, que le noble filou subtilise avant qu'elle n'ait touché la surface des flots, et le crime est perpétré. Quelquefois le Balbusard, trop tenace à ses pièces, paye de sa vie sa désobéissance à la loi... car il est bon de savoir que c'est au nom de la légalité que toutes ces spoliations s'accomplissent. Le Pygargue, toujours tant soit peu clerc, comme le lord d'Albion et de Rome, excipe d'une prétendue loi aussi vieille que le monde et dans laquelle il serait écrit que le poisson de toutes les rivières, de tous les lacs, de tous les fleuves, appartient aux Pygargues qui en ont concédé la pêche aux Balbusards, moyennant un prix convenu. S'ils recourent à la voie de l'expropriation forcée contre ceux-ci, c'est que ces locataires infidèles sont en arrière de plusieurs termes. Écoutez parler toutes les bêtes paresseuses, orgueilleuses, raisonneuses ; lisez leurs gazettes et leurs livres, vous n'entendrez jamais que le même langage : les légistes du droit divin sont les mêmes partout.

DEUXIÈME SÉRIE.

Rebelles ou insoumis. Neuf genres, vingt-neuf espèces.

La classification la plus naturelle des Rapaces, celle qui se présente la première à l'esprit du classificateur, est celle qui commence par diviser l'ordre en deux grandes sections ou classes, l'une dite des *diurnes* et l'autre des *nocturnes*. J'approuve en principe cette méthode qu'ont adoptée tous les maîtres, et si j'ai l'air de me séparer d'eux, la scission n'est qu'apparente. J'accepte la division et ne repousse que l'étiquette de section ou de classe qui m'a paru trop ambitieuse pour le petit nombre des Rapaces nocturnes de France qui sont huit ou neuf tout au plus. En raison de la pauvreté de la faune locale, la classification officielle a le tort de mettre tout d'un côté et rien de l'autre, et j'ai déjà dû dire qu'en général je repoussais ce mode de partage. Du reste, je ne dissimule pas que ces substitutions plus ou moins légitimes de titres, que ces réductions fâcheuses de classes en séries et de séries en groupes sont des inconvénients à peu près inévitables dans toute classification hongrée, où l'on n'opère que sur des fractions minimales de l'effectif total des êtres à classer. On comprend qu'en dépit de la meilleure volonté du monde de se conformer aux indications de la nature, et de décerner le titre de série ou de groupe à ce qu'elle appelle ainsi, l'auteur hésite à créer de ces titres collectifs pour des individus isolés. Cette considération explique pourquoi, dans le chapitre précédent, j'ai réduit en un simple genre le groupe des Faucons, qui renferme huit espèces, dont sept sont fort distinctes et cons-

tituent de véritables genres. C'est un motif d'économie analogue qui m'a poussé dans le présent chapitre à ne faire de la grande série des Rapaces nocturnes qu'un simple groupe de la série des Rebelles. Que le lecteur et le critique prévenus ne se hâtent donc pas de prendre pour de graves erreurs ces changements d'étiquettes que je suis forcé de subir dans le but de simplifier. Mon intention est d'ailleurs de donner à la fin de ce volume une esquisse du tableau de la classification universelle, où chaque division reprendra son titre légitime et son numéro d'ordre.

Toutes les espèces qui font partie de la série des Rebelles ont les ailes obtuses et non taillées en faux, c'est-à-dire que c'est toujours, chez elles, la quatrième rémige qui dépasse les autres en longueur. Leur bec aussi est rarement courbé dès la racine, ce qui annonce des instincts moins exclusivement belliqueux. De plus, toutes, sans exception, donnent sur la charogne qui répugne aux ralliés, et cette distinction caractéristique permet de diviser l'ordre en nobles et en ignobles, etc.

A cette vaste série appartiennent les plus grandes et les plus formidables espèces des Rapaces, celles qui s'élèvent le plus haut dans les airs, et que l'homme redoute le plus.

Cette série de moules réfractaires est en correspondance homologique parfaite avec celle des quadrupèdes carnassiers non ralliés à l'homme. Elle se divise naturellement comme celle-ci en trois groupes principaux, *Forceurs*, *Guetteurs*, *Immondes*.

Le groupe des Forceurs comprend les espèces puissantes qui forcent leur proie à tire d'ailes, à la façon des Canins réfractaires, Loups, Renards, etc., qui forcent leur gibier à la course et ne sont pas tout à fait ennemis du cadavre. Dans cette catégorie se rangent les Aigles, les Pygargues, le Jean-le-blanc, les vrais

tyrans des airs, qui poussent la manie de l'imitation des mœurs de leurs homologues à quatre pattes, jusqu'à chasser les mêmes proies, attaquant de préférence les jeunes Faons, les Agneaux, les Lièvres et les grandes espèces d'oiseaux d'eau et d'oiseaux de plaine.

Le second groupe, dit des Immondes, des Croquemorts, des Goules, comprend les espèces fétides qui vivent presque exclusivement de charognes et qui se gorgent de chair putréfiée jusqu'à en perdre la faculté de se mouvoir. J'ai nommé le groupe des Vautours, dignement représenté dans la série des quadrupèdes carnivores par celui des Hyènes, des Cynhyènes, des Chacals, etc.

Vient enfin le troisième groupe, le groupe des Guetteurs, sous lequel nous avons désigné autrefois la tribu des Félins, Lions, Tigres, Panthères, Lynx, etc. Guetteurs, ce nom indique que l'oiseau ne force pas sa proie, mais bien qu'il l'affute et la guette, et s'en empare par surprise. Les Rapaces guetteurs chassent la nuit comme les chats, et se distinguent entre tous leurs congénères par la férocité et l'amour du carnage ; et pour qu'on ne se méprit pas sur leur apparentage homologique, ils ont emprunté aux Félins, leurs yeux, leurs oreilles, leur masque, et se sont baptisés Chats-huants... Ce qui n'a pas empêché deux analogistes éminents, Charles Fourier et Buffon, de méconnaître ces traits de consanguinité si visibles, et de rallier homologiquement le Lion et l'Aigle sous le titre commun de roi. Erreur étrange et qui me passe de la part de ces grands génies qui savaient fort bien tous les deux que l'Aigle force, le Lion pas ; que l'Aigle aime à se noyer dans les rayons du soleil, tandis que le Lion se cache durant le jour en des antres obscurs, à la façon de l'oiseau de nuit.

Autour de ces trois groupes premiers, qui forment la charpente de la série, circulent les genres intermédiaires destinés à

combler les intervalles qui les séparent, et à nuancer la transition de leurs types. Ces moules de raccordement s'appellent le Milan, le Busard, la Buse, le Gypaète. Ils occupent, dans l'ordre des Rapaces, la même place, et remplissent la même fonction que le Blaireau, le Raton, l'Ours, etc., dans l'ordre des Carnassiers à quatre pattes. Il n'est pas un seul moule du monde des Mammifères qui n'ait dans le monde des Oiseaux son type correspondant.

J'aime à penser que le chercheur sérieux des lois de la nature ne sera pas forcé de méditer longuement sur ce mode nouveau de classification des Rapaces, pour le reconnaître supérieur à tous ceux qui l'ont précédé.

Il est à remarquer, en effet, que le cadre de cette classification, bien que tracé exclusivement pour les oiseaux de proie de France, se prête avec une facilité sans égale à l'introduction illimitée et au casement de toutes les espèces exotiques, une preuve d'élasticité et de largeur que je considère comme la première de toutes les garanties de justesse et de sûreté pour une méthode quelconque. L'homologie parfaite qui est entre les groupes de la classification nouvelle avec les groupes naturels de l'ordre des Carnassiers est un autre fait qui témoigne de sa pré-excellence; car, pour infirmer la valeur d'un semblable témoignage, il faudrait commencer par recourir à cette supposition étrange, que des centaines de bêtes, qui ne vivent pas dans le même milieu, et qui ne parlent pas la même langue, se seraient donné le mot pour mentir sur le même texte et faire pièce au public. Or, pourquoi, je vous prie, mentiraient-elles ces bêtes, et qu'est-ce que ça leur fait à elle qu'on les classe bien ou mal, isolément ou parallèlement? La supposition est absurde et ne se soutient pas.

Mais j'oublie que c'est presque insulter aux autorités toutes puissantes de l'analogie passionnelle et de la philosophie de

l'histoire, qui toutes deux proclament la supériorité de la méthode ci-dessus, que de lui chercher plus longtemps l'appui de faits d'ordre matériel. Rentrons donc au plus tôt dans le giron de l'orthodoxie sérielle, et rappelons les principes.

La formé, avons-nous dit, n'est jamais que le moule ou la manifestation extérieure de l'idée qui lui préexiste. Partant, le premier travail à entreprendre, dans l'étude d'une série quelconque, est d'extraire l'idée principiante qui a déterminé la création d'icelle.

Ainsi ai-je opéré pour l'étude de la série qui nous occupe. J'ai dit l'idée qui avait déterminé la création de l'ordre des Rapaces, et que ces hautes puissances de l'air avaient reçu mission de symboliser les Dominations de la Terre. Restait à distribuer harmoniquement ou hiérarchiquement les espèces, ce que nous appelons formuler la série.

Or, ici, je l'avoue, la tâche était rendue facile par l'accentuation des figures qui ne permettait guère de se tromper sur leur expression symbolique. Il ne s'agissait plus, en effet, pour avoir le vrai cadre de la classification des Rapaces, que de synthétiser à larges traits l'histoire de l'établissement de la tyrannie en ce monde, puis d'en tirer une copie fidèle. J'ai synthétisé et copié, ainsi qu'on va le voir, et il est arrivé que les Rapaces se sont placés d'eux-mêmes les uns à la suite des autres, dans le même ordre généalogique que les oppressions qui pèsent successivement sur les humanités. C'est-à-dire que l'ordre dans lequel défilent les oiseaux de proie en la présente classification, est complètement parallèle à celui que la fatalité imprime à la marche historique des aristocraties. Allons au devant des désirs des timides esprits qui demandent des preuves. Comparons et prouvons.

La première aristocratie qui met le pied sur la tête des hommes est celle du talent, du courage, et le peuple qui l'acclame l'appelle, en son naïf langage, le gouvernement des *meilleurs*. Le mot d'aristocratie lui-même n'est jamais pris en mauvaise part dans le commencement, pas plus que celui de *Tyrannie*, qui veut dire quelque chose comme dictature ou gouvernement d'un seul. Périandre de Corinthe, qui était tyran de son métier, n'aurait pas été classé parmi les sept sages de la Grèce, si les Grecs eussent attaché la même flétrissure que nous à l'exercice de sa profession.....

C'est pour cela que le Faucon, qui est emblème de vaillance et de générosité, figure au premier échelon de l'ordre des Rapaces.

Comme le pouvoir absolu, quelque honorable que soit son origine, est une robe de Nessus qui brûle jusqu'à la moelle des os tous ceux qui s'en habillent; comme les bons despotes à la façon de Titus sont d'une rareté extrême et de courte durée..., il s'en suit que le Faucon ne peut symboliser que des institutions éphémères et vit fort peu, pour un oiseau de proie.

Il n'en est pas de même de l'aristocratie de la force brutale, qui succède à l'aristocratie de la capacité, et qui se produit dans le monde par une invasion de Barbares, par l'asservissement de la nation pacifique et agricole à la nation guerrière et fainéante. Ce régime là, qui est dit le régime de la conquête, et dont tant de peuples civilisés d'Europe jouissent encore aujourd'hui, a le don de longévité. Il a pour emblème l'Aigle, ennemi du Faucon.

Voilà pourquoi le groupe des Aquiliens occupe le premier gradin de sa série et arrive dans cette classification à la suite des Falconiens. Les Aigles, qui sont beaucoup plus puissants que les Faucons pour le mal, vivent aussi beaucoup plus longtemps.

Mais l'aristocratie guerrière et fainéante, qui vit de l'exploitation de la race vaincue, n'a qu'un moyen de garder son autorité usurpée, qui est de faire la guerre à l'extérieur et d'armer une certaine portion de ses serfs pour tenir la masse en respect. Or, comme rien n'est plus cher à entretenir que le luxe fainéant des lords et les armées permanentes, il arrive qu'à un jour donné les trésors de tous les États fondés sur l'iniquité sont à sec, et que les gouvernements de ces États sont obligés, pour vivre, de recourir à l'emprunt, c'est-à-dire d'hypothéquer le plus pur des revenus du travail national aux banquiers, aux marchands d'espèces, aux juifs cosmopolites, aux preux de la mélasse qui remplacent alors les preux de la conquête et achètent leurs châteaux. Ce moment s'appelle, dans l'histoire, l'ère de la féodalité ou de l'aristocratie financière, qui coïncide naturellement avec les derniers moments de la féodalité nobiliaire... Or, la féodalité financière a pour emblème la tribu des Vautours, tribu moins poétique que celle de l'Aigle, mais douée d'une voracité plus insatiable encore et d'une longévité supérieure.

Voilà pourquoi le groupe des Vulturiers ou des Immondes, vient en cette classification après celui des Aquiliens et avant la série des Rapaces nocturnes, bien que les Rapaces nocturnes se rapprochent beaucoup plus des Aigles que les Vautours, par leur manière de vivre, leur amour du carnage, la puissance de leurs armes.

Et le savant superficiel aurait presque le droit de signaler ici une interruption brusque dans la série des Rapaces, et d'accuser la Nature de lacune et d'oubli, pour n'avoir pas créé de moules de transition entre le dernier des Diurnes (Vautour) et le premier des Nocturnes (Grand-duc). Mais il suffit de pénétrer un peu au fond des choses pour comprendre les raisons de cette absence et pour justifier la Nature de toute accusation d'inconséquence et de légèreté.

Il y a, en effet, séparation brusque et tranchée entre les Diurnes et les Nocturnes, et les deux séries se font opposition au lieu de se rejoindre et de se raccorder par les bouts. Mais cette opposition est trop caractéristique pour ne pas avoir ses motifs, et en cherchant bien on les trouve. Et c'est M. De Maistre, qu'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire, qui va nous dévoiler le mystère de l'anomalie :

Le Hibou, l'égorgeur de nuit, qui réjouit la vue des supplices et qui tranche la tête à ses proies avant de les dévorer, le Hibou, qui craint la lumière, est l'emblème de l'obscurantisme qui tient les âmes captives sous le joug de Satan, et s'appuie sur le dogme de la nécessité des sanglants sacrifices. Sa figure est celle du bourreau qui se dérobe aux regards du peuple et n'apparaît qu'à l'heure des exécutions solennelles. La profonde horreur qu'il inspire à tous les oiseaux de jour, est le ricochet de la répulsion qui s'attache chez les hommes au nom de l'exécuteur des hautes œuvres.

Mais ce bourreau, cet instrument aveugle, mécanique et irresponsable des arrêts de la loi de sang, ce bourreau, dont l'idée seule fait mal à tous les nobles cœurs, n'en est pas moins la pierre angulaire de toutes les sociétés maudites, civilisées ou autres. C'est De Maistre qui l'a dit, après Moïse, après Samuel, et il a eu raison, et jamais parole plus vraie n'est sortie de la bouche d'un apôtre de l'obscurantisme. Je défie toute société assise sur l'iniquité et la haine de tenir sans le bourreau.

Mais s'il en est ainsi, si l'obscurantisme est pivot de toutes les oppressions, s'il est virtuellement en toutes, il est fatal que la série qui le symbolise fasse vis-à-vis à tous les symboles d'oppression et ne s'attache spécialement à aucun.

Voilà pourquoi il y a lacune du Vautour au Hibou, dans l'ordre des Rapaces.

Si l'on demande maintenant pour quelle cause le nombre des

Rapaces nocturnes figure à peine pour un cinquième dans l'effectif total des espèces de l'ordre, le bon sens et l'analogie répondront par l'explication que Buffon a donnée de la rareté des Lions et des Tigres, à savoir que le nombre des espèces malfaisantes est toujours en raison inverse de la puissance des moyens de destruction dont elles sont investies. Si la nature n'avait pas observé cette règle de prudence, à l'égard des oiseaux de nuit, il y a bel âge que les neuf dixièmes des êtres animés eussent péri sous leurs serres ; car les Hiboux, qui attaquent dans l'ombre leurs victimes endormies, ne frappent que des coups sûrs.

Si les Rapaces nocturnes égorgent presque autant à eux seuls que tous les diurnes ensemble, c'est parce que jamais aucune cause n'a fait verser plus de sang humain que l'*infâme* (nom de guerre de l'obscurantisme).

Si les Rapaces nocturnes vivent plus longtemps que les Diurnes, c'est parce que l'ignorance, qui est la mère de la superstition et de la peur, et qui couvre l'entendement humain d'une cataracte mortelle, est la plus tenace et la plus incurable de toutes nos maladies.

Enfin, il est si vrai que c'est l'idée qui domine le Moule, et que c'est la passion, pivot de mouvement universel qui distribue les rangs dans la série, qu'il suffit de sérier quoique ce soit d'après sa dominante caractérielle, pour que tous ses organes de préhension, locomotion et autres, se modèlent exactement sur le type moral ordonné, et se plient à ses exigences. Un savant professeur d'histoire naturelle, qui m'honore de son estime et daigne même quelquefois me traiter de confrère, voulait savoir un jour quelle place je donnerais, dans ma classification *pédi-forme*, à l'Alouette, un oiseau que personne n'a encore pu caser et qui occupe dans tous les systèmes des auteurs des positions plus ou moins ridicules, plus ou moins impossibles. (Je crois que Temmynck l'a logée entre le Pigeon, granivore qui *dégorge* et

ne chante pas, et la Mésange, cannibale qui mange du suif et des cervelles.) — Mais il me semble, lui répondis-je, que l'Alouette dit assez haut, à qui veut l'entendre, la place qu'elle occupe, pour nous débarrasser à cet endroit de tout souci. Elle chante, n'est-il pas vrai, et sa voix a un registre. Or, je ne vois pas bien ce qu'il y a de difficile à mettre dans un concert un exécutant à sa place. Le savant rit beaucoup de cette réponse naïve, comme auraient ri, du reste, ses plus illustres collègues. Toutefois, son langage changea visiblement quand il eut vu la série s'ordonner d'elle-même, et l'Alouette s'y installer sans déranger personne, entre les Bruants et les Farlouses, juste à la place que lui avait assignée la conformité du régime, des mœurs, de l'habitat, et du bec et des pieds. Alors il commença à convenir que cette idée, tout à fait excentrique, de se servir du chant pour classer les chanteurs, n'était peut-être pas au fond aussi originale, aussi extravagante qu'elle lui avait semblé au premier aperçu.

De même, j'avais placé tous mes Rapaces dans l'ordre que je viens de décrire, me préoccupant exclusivement de l'agencement de la série passionnelle, et laissant totalement de côté la question de l'ajustage des diverses pièces du costume des genres, serres, bec, rémiges, etc. Or, quand mon siège fut fait, quand j'en fus venu à rechercher la loi de succession et de contiguïté de ces caractères secondaires, je reconnus sans surprise, mais non pas sans bonheur, que j'avais tout simplement devancé l'arrêt de la classification *pédiforme, rostriforme, aliforme!!!*

Comme l'esprit se repose en une douce quiétude, à l'abri d'une doctrine si féconde et si simple, pour qui rien n'est mystère dans les œuvres de Dieu !

Ceci est bien de l'histoire, de l'histoire vraie, de l'histoire actuelle, et cependant je ne sache pas que Bossuet. Montesquieu

ni les autres se soient, dans aucun de leurs écrits, préoccupés de ces considérations importantes. M. Guizot a publié une histoire de la civilisation qui n'est pas sans mérite ; mais je suis sûr que j'embarrasserais fort l'illustre historien, si je le priais de me dire en termes géométriques et précis où les civilisations commencent et finissent, où elles vont, d'où elles viennent, et à quels signes caractéristiques se distingue un barbare d'un sauvage ou d'un civilisé. Car le moindre défaut des grands écrivains sérieux est de parler de choses auxquelles ils n'entendent guère. Les analogistes passionnés ont sur eux cet immense avantage, de n'employer jamais que des expressions dont ils savent la valeur, ce qui ajoute, plus qu'on ne saurait croire, à la clarté de leurs expositions.

Ceci est mieux que de l'histoire encore, c'est le premier essai de classification purement passionnelle qu'on ait osé introduire dans un livre sérieux. Comme je sais positivement que ce genre de classification est le seul que reconnaisse la nature, et qu'il est, par conséquent, destiné à envahir tôt ou tard tous les domaines de la science, je l'ai formulé pour prendre date et pour conférer à cette œuvre, à défaut d'autre mérite, celui d'une initiative courageuse. Et après m'être acquitté de ce devoir envers moi-même, je rentre dans l'humble cadre de la classification pédiforme ; je reprends mon travail à la place où je l'avais laissé, et proportionne le langage de ma nomenclature à la pauvreté de mes espèces. Au lieu de deux grandes classes, une seule série ; plus de groupes, mais de simples genres : Aigle-Pygargue, Jean-le-blanc, Milan, Busard, Buse, Gypaète, Vautour, Hibou-Chouette.

Genre Aigle. Cinq espèces : Royal, Impérial, Criard, Bonelli, Botté.

Sous genre : Pygargue.

Deux espèces : Pygargue à tête blanche, Commun.

Caractères généraux.

Les Aigles semblent mieux organisés pour la tuerie que pour la chasse et pour le combat singulier. Ils sont taillés sur un patron moins élégant que les Faucons, et sont à ces derniers comme les soldats aux chasseurs. Leurs ailes sont moins pointues que celles des Faucons, mais plus longues ; leurs mains moins déliées, moins souples, mais plus larges et plus robustes ; leur bec moins arqué, moins denté et de moins fine trempe, mais incomparablement plus terrible et plus lourd, avec une mandibule supérieure terminée par une pointe de pioche d'une dimension exagérée. L'étreinte des serres de l'Aigle est mortelle à ses proies. Il étouffe le Faucon et poignarde le Cygne d'un simple coup de pouce.

Les Aigles proprement dits portent le tarse emplumé. Leur vêtement est façonné d'une étoffe corsée et solide, comme il convient à des oiseaux qui habitent la froide région des nues. Le fond de la couleur de leur manteau est le fauve ou le brun foncé ; mais on sait que chez les Rapaces le plumage varie constamment suivant le sexe et l'âge. On trouve dans la même espèce d'Aigle des individus noirs sans tache, d'autres qui sont roux clairs, des troisièmes panachés, etc. C'est la quatrième rémige qui est la plus longue chez les grands voiliers ; la première est remarquable par son excessive brièveté.

Les Aigles n'ont rien de chevaleresque dans les mœurs, ni de rassurant dans la physionomie. Ils voyagent rarement, aiment dans les anfractuosités de rochers inaccessibles, et vivent par couples isolés dans les âpres solitudes, le mâle chassant pour sa compagne et sous sa haute direction. Les plus fortes espèces font grand carnage des faons des Ruminants alpestres, Bouquetins, Chamois et Moufflons. Le Lièvre, le Lapin, la Perdrix, l'Oie et le Canard sauvages, fournissent l'ordinaire de leur table. Les petits Aigles se contentent de ce menu fretin et ne dédaignent pas même en de fâcheux en cas le poisson et le reptile. Toutes les espèces s'abattent sur la charogne, mais seulement quand la faim les presse, ce qui est précisément le contraire de ce qui se passe chez les Vautours, à qui le courage ne vient jamais qu'avec la faim, et qui ne se décident à attaquer une proie vivante que lorsque la morte leur manque.

Il est fait mention dans une foule de Traités de fauconnerie, antiques et modernes, d'Aigles dressés au vol du Renard, du Loup, de l'Antilope. Je ne peux pas poser en principe l'inéducabilité absolue de la famille des Aigles, moi qui avais proclamé hardiment l'éducabilité du Loup, bien avant de savoir qu'en France même on l'avait dressé à l'office de limier pour la chasse de la grande bête. J'ai à dire seulement, à l'encontre de l'utilité des Aigles, que ces oiseaux ne peuvent rivaliser avec les Faucons sous aucun rapport de docilité, de courage et d'intelligence, et qu'ils sont infiniment trop lourds pour être portés sur le poing.

Les Pygargues, qui ressemblent complètement aux Aigles par la conformation du bec, des pieds, des ailes, par la grandeur de la taille, par la puissance des armes et l'ardeur à la curée, se distinguent du type normal par la nudité des tarses, le ton gris du manteau et la couleur du bec qui est jaune d'ivoire. Les Pygargues montrent aussi une préférence positive pour le séjour des côtes maritimes et la chair du poisson. Il y a de ces Aigles

et de ces Pygargues qui mesurent plus d'un mètre de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, qui pèsent quatre à cinq kilogrammes, occupent dans l'air, les ailes déployées, un espace voisin de trois mètres, et qui emportent avec facilité dans leurs aires, des charges plus lourdes qu'eux.

AIGLE ROYAL.

L'Aigle est de tous les oiseaux de France et d'Europe celui qui monte le plus haut dans les airs; il n'y a même que l'homme et le Condor des Andes qui s'élève au-dessus de lui. L'Aigle est de tous les oiseaux de proie le plus richement armé pour le meurtre et pour la rapine, le plus fort et le plus belliqueux. Son audace, sa fierté se lisent dans son regard perçant doué d'un éclat et d'une fixité insoutenables, plein d'éclairs comme celui du Lion. Ses ailes démesurées qui se coudoient sur sa poitrine et se rejoignent au delà de sa queue et l'empêchent de se mouvoir quand il s'est abattu sur le sol, annoncent le plus puissant et le plus rapide des grands voiliers de l'air... Sa mine altière, son bec dur et crochu, tranchant comme l'acier, ses bras robustes, ses vastes serres, ses ongles taillés en gouttières pour laisser couler le sang, sa voix sinistre où vibrent à la fois la colère, la faim et l'amour du carnage, accusent la majesté souveraine, l'ogre emplumé toujours altéré de chair fraîche, l'Attila de la région des nues.

L'Aigle est la plus magnifique et la plus sauvage expression de la tyrannie et du règne de la force. Il attaque sa proie de haute lutte et plus héroïquement que le Lion qui se cache pour la surprendre. Le roi chevelu du désert n'est qu'un chétif hobereau en regard de l'Aigle; car le domaine de carnage de celui-ci est grand comme le monde. L'Aigle lève tribut sur tous les règnes de la nature, sur les mammifères des monts, des bois et

de la plaine, sur les oiseaux des nues et les poissons des eaux.

La vue de l'Aigle en cage est de tous les spectacles de captivité celui qui m'afflige le plus.

Dans ce monde, où jusqu'ici l'insolence des oppresseurs n'a eu d'égale que la lâcheté des opprimés, l'adulation n'a pas dû manquer à l'Aigle. On l'en a saturé.

Parce qu'il vivait dans les régions inaccessibles au commun des martyrs, parce qu'il aimait à dévorer la substance du peuple, parce qu'il était d'un entretien coûteux, on l'a baptisé roi de par l'analogie. Il était légitime de procéder ainsi dans les temps primitifs, où l'historien ne savait encore rien de mieux comme tyran que le monarque absolu, où la féodalité nobiliaire et la féodalité d'argent n'avaient pas encore été analysées et classées suivant leurs mérites. Aujourd'hui que ce travail d'analyse et de classement est fait, et que la science possède les moyens de rectifier les analogies fautives, l'attribution emblématique de l'Aigle doit être retirée à la royauté pour être restituée à qui de droit. Cette rectification sera l'objet capital du présent chapitre, mais il faut que je laisse se produire toutes les versions du préjugé vulgaire, avant de le détruire. Je me permettrai seulement de m'étonner, par anticipation, d'une chose; c'est que l'idée ne soit encore venue à personne avant moi de se dire que si Dieu avait voulu faire de l'Aigle un emblème de royauté, son premier soin eût été de lui placer une couronne sur la tête. Il est assez connu, en effet, que Dieu ne cache pas son opinion quand il lui plaît de symboliser les monarques, et qu'il n'y va pas par quatre chemins pour donner à celui-ci une coiffure à l'oiseau royal, à celui-là une aigrette. On peut même dire, à la gloire de l'artiste suprême qui s'est chargé d'orner le chef des volatiles, qu'il a fait preuve dans cet art d'un rare talent d'invention et d'une fécondité d'imagination sans égale.

L'Orient, berceau des contes et des religions révélées, s'est

d'abord emparé de l'Aigle pour le défigurer selon l'usage et lui donner une légende merveilleuse.

C'est premièrement la grande guerre, la guerre d'extermination entre l'Aigle et le Dragon, le terrible serpent à crête qui garde les trésors.

L'Aigle paraît éprouver une jouissance ineffable à tourmenter le Dragon. S'il l'aperçoit du haut de l'empirée où il plane, il s'abat sur lui comme la foudre, le saisit à la gorge de sa griffe implacable, l'emporte dans les airs pour le torturer à loisir, et l'éparpille en petites tranches pour savourer à longs traits les délices de son agonie.

Mais le Dragon ne reste pas en arrière de procédés indéliçats avec l'Aigle. Du fond de l'observatoire ténébreux où il veille sans cesse pour le mal, il a vu l'Aigle quitter son aire. Il rampe à travers les broussailles qui tapissent le mur de l'abîme; il s'insinue à travers les fissures du roc jusqu'au logis abandonné, qu'il souille et qu'il empeste des venins de sa bave. Sa rage cependant n'est encore qu'à demi satisfaite. Il ne se retirera pas sans avoir jeté sur les œufs ou sur les Aiglons nouveaux-nés un maléfice atroce dont l'effet n'est que trop certain.

Heureusement que l'Aigle, qui savait de quels malheurs était menacée sa famille, a découvert depuis longtemps le moyen de conjurer le sort fatal. A force de travail et de recherches, l'Aigle a donc réussi à trouver une pierre précieuse qui s'appelle en latin *wtites*, et qui a la propriété de préserver de toute influence maléfique les œufs avec lesquels on la met en contact. L'étude des simples lui apprit en outre à connaître une herbe qui a nom *callitriche*, et dont il suffit de frotter les parois d'un domicile quelconque pour les rendre inattaquables aux virus les plus corrosifs. Une fois que l'Aigle a su se munir de ces deux talismans, il peut vaquer en toute sécurité à ses exercices de pérégrinations aériennes, braver les artifices du Dragon et se gaudir

des déconvenues d'icelui, plaisirs qu'il ne se refuse guère. L'Écriture sainte compare naturellement le désappointement du Dragon, qui vient pour empoisonner les œufs de l'Aigle et qui trouve la place *lustrée* par le préservatif en question, au désappointement du démon qui vient pour enlever une âme de mécréant et qui trouve le sujet tout fraîchement lustré par les eaux dubaptême (*Lustrer*, du verbe latin *lustrare*, arroser d'eau bénite).

Les citations de l'Écriture sainte sont à leur place dans les contes d'Orient, d'autant que l'Écriture sainte a singulièrement abusé de l'Aigle, comme terme de comparaison.

Le bonhomme Job, qui a compris le cheval aussi bien que Buffon, n'a pas vu aussi clair dans l'histoire de l'Aigle. Il le calomnie dans ses mœurs, lui reprochant sa passion désordonnée pour les serpents et les cadavres, et affirmant en propres termes qu'on n'a jamais rencontré un corps mort sans voir un Aigle auprès. Il est évident que l'écrivain arabe, ou plutôt son traducteur infidèle, a confondu ici l'Aigle avec le Vautour, qui adore en effet les cadavres et ne méprise pas les serpents. La confusion est d'autant plus naturelle que le Vautour est beaucoup plus commun que l'Aigle dans les déserts qu'habitait Job. Je soupçonne fort ce traducteur d'être le même que j'ai déjà rappelé plus d'une fois à l'ordre pour infidélités analogues, pour avoir écrit, par exemple, *pourceau*, *renard* ou *loup*, là où le texte avait dit *sanglier*, *chacal*, *hyène*. L'Aigle adore l'Oie sauvage et la Grue, et cette prédilection bizarre me semble suffisamment injustifiable pour dispenser les détracteurs du noble oiseau de lui prêter gratuitement de vilains goûts moins excusables encore. Quand l'Aigle s'abat sur un cadavre, ce n'est pas par plaisir, mais par besoin extrême; car le premier plaisir pour lui est d'égorger. Je tiens d'autant plus vivement à laver l'Aigle de cette inculpation d'amour quasi-exclusif de la chair morte, que la calomnie a été répétée par saint Mathieu.

Est venu après Job l'auteur du *Lévitique*, qui a classé l'Aigle dans la catégorie des animaux immondes, au même titre que l'Ixion et le Gryphon, et toujours sous le monotone prétexte que l'Aigle symbolisait les pharaons d'Égypte, race vorace et rapace et surtout coriace. Si les Aigles pouvaient dire du *Lévitique* et de celui qui l'a rédigé, tout ce qu'ils pensent, leur témoignage ne serait peut-être pas moins curieux que celui de leur accusateur. C'est encore Moïse qui, ne sachant plus quelle fausseté inventer pour perdre l'Aigle dans l'opinion publique, lui fait un crime irrémissible de la prétendue habitude qu'il aurait de porter ses petits sur son dos, contrairement à celle des autres pères et des autres mères, qui auraient grand soin de dissimuler leur progéniture sous leurs ailes. L'Aigle n'agirait ainsi, insinue traitreusement l'Exode, que pour montrer qu'il n'a rien à cacher au monde, n'ayant rien à en redouter, et se souciant des cancanes du vulgaire, autant qu'un poisson d'une pomme. Je ne perdrai pas mes peines, comme bien on pense, à réfuter cette allégation pitoyable, pas plus qu'à démolir cette autre version saugrenue qui attribue aux plumes de l'Aigle la faculté de brûler et de dévorer les plumes d'Oie à distance. Que ce dernier mensonge n'est-il une vérité, hélas! que les plumes d'Aigle n'empêchent-elles les plumes d'Oies d'écrire!

Mais si Job et Moïse ont parlé de l'Aigle à la légère, il est juste de reconnaître que le plus grand nombre de leurs collaborateurs de la Bible ont mieux apprécié ses mérites. Abdias et Isaïe, entre autres, Michée et Ezéchiel, aiment à s'incliner devant la toute-puissance de l'Aigle, et si par fois ils lui appliquent l'épithète de tyran des airs, la qualification est toujours prise en bonne part; c'est un hommage qu'on lui décerne et non un trait qu'on lui décoche. Les rois que ces prophètes inspirés de Jehova symbolisent par l'Aigle, sont ceux que Dieu a choisis pour être les ministres de sa colère, les verges de sa justice. Je remarque

même que le respect quasi-universel de l'ancienne rédaction de la Bible pour l'Aigle a passé dans l'esprit de la rédaction du Nouveau-Testament. Ainsi l'apôtre Jean aime à écrire ses méditations sur le dos de l'Aigle, d'où est venue la mode élégante de cette forme de pupitre que les églises chrétiennes ont généralement adoptée. Enfin, les catholiques du dix-septième siècle ont trouvé convenable de désigner l'une de leurs plus fortes têtes et de leurs plus vigoureuses plumes par le glorieux sobriquet d'Aigle de Meaux.

Mais de tous les Anas fabriqués sur le compte de l'oiseau royal, le plus amusant et le plus mensonger à coup sûr est celui que des rabbins trop savants et trop spirituels imaginèrent un jour pour donner une explication plausible du fameux verset du psalmiste : *Renovabitur ut aquila, juvenus tua.*

Ta jeunesse sera renouvelée comme celle de l'Aigle. Quel était ce mystère? L'Aigle, qui connaît tant de pays, savait-il le gisement d'une fontaine quelconque de Jouvence dont il aurait arraché le secret à quelque Dragon expirant? Ou bien encore aurait-il découvert dans le sang de quelqu'une de ses victimes un élixir de longue vie? Cent fois heureux l'OEdepe qui eût apporté au beau sexe le mot de la fatale énigme!

Hélas! le secret merveilleux que l'Aigle a découvert n'est pas de ceux qui suffisent à faire la fortune de plusieurs pharmaciens et d'une foule de journaux d'annonces, car d'immenses difficultés s'opposent à l'application du procédé à l'espèce humaine, et c'est là son moindre défaut. Écoutons, pour nous en convaincre, la version des rabbins :

L'Aigle vit cent ans, ni plus ni moins; un bel âge pour un civilisé. Seulement son existence est un bail emphythéotique qui a besoin, pour valoir, d'être renouvelé tous les dix ans, et le renouvellement s'opère de la manière suivante : L'Aigle monte dans les airs si haut, si haut, si haut, qu'il finit par tomber dans

le foyer du soleil, ce qui élève la température de son corps à un degré de thermomètre tellement impossible, que les pores de sa peau se dilatent étrangement et que ses plumes, ne pouvant plus tenir dans leurs étuis, s'en vont toutes. N'étant plus soutenu par ses ailes, l'oiseau descend naturellement du ciel plus vite qu'il n'y était monté et pique une tête épouvantable dans la mer, à l'état de rôti trop cuit. Or, la fraîcheur du bouillon salé, combinée avec la puissance de calorique dont le corps de l'oiseau est saturé, donne à sa chair une activité de végétation si rapide, que l'Aigle se trouve recouvert d'une nouvelle robe en moins de quelques secondes et comme par enchantement. Les personnes qui ont été témoins du phénomène avouent elles-mêmes que ce changement de costume à vue s'exécute si rapidement, que c'est à n'en pas croire ses yeux.

Cette légende de l'Aigle qui se rajeunit par le procédé perfectionné du bain russe, n'est après tout qu'une variante de la légende du Phénix, lequel habitait aussi ces contrées orientales trop favorisées du soleil, où le merveilleux pousse si bien et le reste si mal. La différence entre les deux versions consiste en ce que le Phénix vit mille ans suivant les uns, six cent soixante suivant les autres, et qu'il se fait cuire sur un bûcher de bois odoriférant qu'il dresse de ses propres mains, tandis que l'Aigle se fait cuire au foyer du soleil. Le Phénix, s'il compte par cycles de 660 est pour le système duodécimal, l'Aigle (400) pour le décimal.

Les Grecs, suivant l'invariable usage, sont ceux qui ont brodé sur l'histoire de l'Aigle le mythe le plus acceptable et le plus ingénieux. Comme ils virent que cet oiseau, dédaigneux de la terre, aimait à se perdre dans la nue, au-dessus des hauteurs de l'Olympe, bien au delà de l'horizon du regard des mortels, ils furent naturellement portés à croire qu'il entretenait commerce d'amitié avec les habitants du céleste séjour, et ils lui confère-

rent d'ollice une fonction proportionnelle à ses attractions. Ils l'instituèrent porte-foudre de Jupiter et messenger de ses vengeances, et le représentèrent assis à la droite du maître des dieux dans une nuée fulgurante, serrant des éclairs dans ses mains. J'aurais voulu pour l'Aigle qu'il se fût complètement renfermé dans cette attribution spéciale, et qu'il n'en fût pas sorti pour enlever Ganimède, l'échanson me semblant toujours de trop là où il y a une échansonne, et surtout quand cette échansonne s'appelle Hébé, déesse de la fraîcheur. Hélas ! ce n'est jamais impunément pour ses mœurs qu'on habite les cours, qu'on est l'ami du prince ou le ministre des colères d'un dieu.

Les Grecs, en raison de leurs connaissances analogiques supérieures, étaient en mesure de spécifier le caractère industriel et politique de l'Aigle, aussi bien que son caractère théogonique. Ils ne l'auraient pas accusé d'avoir été la cause de la mort du poète Eschyle en lui faisant tomber une tortue sur la tête, s'ils n'eussent observé préalablement que cet ingénieux moyen d'ouvrir les tortues était dans les coutumes de l'Aigle. Ils ne l'auraient pas fait planer au-dessus de la tête d'Alexandre le Grand, au passage du Granique, s'ils n'avaient connu sa passion pour les combats et la tuerie.

Quelques anciens savants ont cherché à faire endosser à l'Aigle la responsabilité de leurs erreurs géographiques, en racontant que l'oiseau de Jupiter avait un jour désigné la ville de Delphes, ou celle de Jérusalem, comme le point central de l'univers. Je décline cette responsabilité au nom de l'Aigle. Un oiseau dont la vue perçante distingue parfaitement les objets à des distances de deux cents kilomètres (50 lieues), a toujours su que la terre était un sphéroïde. Or, il n'a jamais pu entrer dans le cerveau d'un être intelligent, si peu fort en géométrie qu'on le suppose, que le centre d'un sphéroïde pût être à sa

surface. Il n'y a que les hommes infailibles, je parle d'Alexandre VI, pour commettre de ces bourdes-là.

Moins ingénieux et moins subtil que le Grec, le Romain vit mieux néanmoins au fond de la question de l'Aigle; ce qui n'a rien de bien étrange, puisqu'il y a consanguinité analogique entre le Romain et l'Aigle.

En effet, les descendants de Romulus et de Rémus, qui avaient adopté dans le principe pour étendard l'effigie de la Louve avec ses deux jumeaux, ne tardèrent pas à reconnaître que cet emblème, très-convenable pour un peuple de bandits qui débute dans la politique, l'est infiniment moins pour un peuple de héros qui aspire à dominer le monde. En conséquence de quoi, ils substituèrent adroitement sur leurs drapeaux de guerre l'oiseau au quadrupède; et depuis cette correction, ces drapeaux s'appelèrent les Aigles romaines. *Romaines* et non romains, j'appuie avec préméditation sur cette désinence d'adjectif pour faire voir que les anciens ne se méprenaient pas comme nous sur le caractère supérieur du genre féminin en matière d'emblèmes. Calculateur aussi profond que le limonadier et le jésuite, qui n'ont jamais voulu que des dames à leurs comptoirs, le Romain n'eût jamais songé à placer sa gloire militaire sous l'égide d'un symbole masculin, d'autant que la Fortune et la Victoire étaient déjà deux femmes. Et je fais remarquer que nous-mêmes, barbares traducteurs qui avons infligé, sans trop savoir pourquoi, un nom barbu à l'Aigle (*Aquila*, substantif féminin), à l'Aigle de chair et d'os, nous avons été contraints par la pudeur à conserver son sexe légitime à l'Aigle politique, à l'Aigle de métal.

Le Romain a deviné, et pour ainsi dire consacré par son option, la véritable analogie de l'Aigle.

L'Aigle symbolise le patricien romain, l'aristocratie britannique ou vénitienne, et non la monarchie. C'est-à-dire que

Fourier, mon illustre et vénéré maître, est tombé à mon sens dans la commune erreur. Nul n'est parfait, hélas ! même les jolies femmes, et le génie a ses faiblesses et ses égarements comme elles. Et plut au ciel que dans le monde des bêtes l'Aigle seul eût à se plaindre d'un déni de justice de la part du grand homme ! Mais qui ne sait, hélas ! que l'auteur du *Nouveau Monde* a poussé la partialité pour la Chatte jusqu'à l'injustice pour le Chien. Je voudrais vainement effacer ce souvenir de ma mémoire... Fourier a appelé le Chien un cloaque d'infamie ! Le Chien, premier ministre de l'homme, un cloaque d'infamie ! Et les amis de Fourier s'étonnent d'entendre un si grand nombre de roquets aboyer après lui !

On ne m'ôtera jamais de l'idée que sans la lecture de cette phrase maudite, Castagno, mon chien braque, ne m'eût pas quitté comme il a fait, le lâche, pour passer à la réaction !

A supposer d'ailleurs que ce soit ici le maître et non le disciple qui s'égare, il y aurait à dire à la justification du premier qu'il s'est trompé du moins en bonne compagnie. Tous les naturalistes, en effet, tous les historiens de l'antiquité et tous les poètes ont reconnu la royauté de l'Aigle, et Mahomet II, le conquérant de Constantinople, un homme fort, fit tordre le cou à deux de ses meilleurs Faucons pour s'être permis un jour d'attaquer et de descendre un Aigle, voulant prévenir par ce châtiment terrible la contagion d'un exemple dangereux. Mais laissons parler Fourier.

ANALOGIE DE L'AIGLE.

« L'Aigle est nommé roi des oiseaux. L'instinct ne nous a pas trompés, en nous le donnant pour emblème de la royauté qui se trouve dans d'autres moules tels que le Lion.

» L'Aigle enlève le mouton qui est image du peuple sans défense. Ainsi que l'Aigle, tout roi est obligé de dévorer son peu-

ple par les impôts, presque toujours outrés et écrasants pour l'industrie populaire.

» L'Aigle élève son vol dans les plus hautes régions. C'est encore un emblème de rang supérieur. Il a la huppe fuyante ; c'est un emblème d'alarme ; la royauté n'en est pas exempte.

» L'Aigle habite la partie froide des régions de l'atmosphère. *Il semble que ce soit un contresens du peintre*, car la cour vit dans le luxe qui a pour emblème le soleil et la chaleur. Cette propriété de vivre dans l'opulence est représentée dans les Lions et les Tigres, emblèmes des rois et des ministres ; ils habitent les pays chauds ; mais on a vu que la nature distribue sur divers moules les tableaux d'un même sujet.

» Ainsi l'Aigle est sympathique avec les régions froides par analogie au ton glacial des cours et à l'égoïsme qui y règne. L'étiquette, les intrigues, les perfidies, les faux amis sont autant de motifs qui tendent à répandre de la froideur dans les relations de la cour.

» Ainsi l'Aigle peint le monarque en sens moral et le Lion en sens matériel.

» Le Vautour et l'Aigle, mis en parallèle, ajoute le grand analogiste, offrent un brillant tableau. Tous deux figurent les deux autorités qui s'emparent de l'homme civilisé, — le gouvernement qui envahit la partie matérielle et la superstition qui envahit la partie spirituelle ou âme. L'Aigle attaque franchement les vivants, les agneaux, de même que le gouvernement exige sans détour un tribut. Le Vautour s'attaque aux cadavres, par emblème de la superstition qui cerne les vieillards, les esprits faibles, pour les dévorer en captant leur succession, et en leur vendant le ciel à beaux deniers comptant. »

Demeurons-en là de cette dernière analogie, que nous reproduirons en entier à l'article *Vautour*.

L'auteur de l'analogie ci-dessus a ignoré un fait entrevu par

Aristote et par Pline, un fait qui suffit à lui seul pour déterminer le caractère analogique de l'Aigle, à savoir que la constitution politique de l'Aigle pivote sur le droit d'aisnesse. J'admire qu'une observation aussi facile n'ait frappé personne avant moi. Je tremble également d'être le seul à qui l'aduncité exagérée du bec de l'Aigle ait fait lire dans l'avenir le châtiment épouvantable réservé par la justice divine à l'aristocratie.

L'Aigle pond deux ou trois œufs dès les premiers jours du printemps. Il aie dans une anfractuosité de roc inaccessible, à des hauteurs vertigineuses. Les jeunes oiseaux de proie sont doués en général d'une voracité insatiable, mais il paraît que l'appétit des jeunes aiglons dépasse la commune mesure. Conrad Gessner, qu'il ne faut jamais croire qu'à moitié, rapporte qu'un pâtre trouva un jour près d'un nid d'Aigle trois cents Canards, cent Oies, quarante Lièvres, sans compter une foule de grands poissons. Ce rapport, malgré son exagération évidente, n'infirme aucunement le reproche de voracité pantagru lique imputé à la jeune famille. Or, cette voracité, qui croît naturellement avec l'âge, ne tarde pas à rendre le service de la nutrition excessivement pénible pour les nourriciers et à inspirer vivement à ceux-ci le désir de s'en affranchir de très-bonne heure. A peine les malheureux Aiglons ont-ils donc la faculté de se traîner hors du nid et de se mouvoir que leurs parents dénaturés, agissant en cela comme de vrais Savoyards, les chassent du foyer paternel à grands coups de bec, les traitant de fainéants. Néanmoins, comme ils ont l'habitude d'en garder un plus longtemps que les autres, les premiers observateurs qui furent témoins de l'injustice, se trouvèrent naturellement portés à mêler le merveilleux à l'histoire. Ils firent courir le bruit que le père et la mère Aigles, qui ne reconnaissent pour légitimes que les enfants de temp ratement h ro ique, obligeaient leurs petits à regarder fixement le soleil, et qu'ils condamnaient

inexorablement à mort ceux dont la prunelle trop sensible cli-
gnotait aux rayons de l'astre lumineux. La fable a fait fortune,
grâce à la faiblesse des connaissances du temps en matière d'a-
nalogie passionnelle, mais elle ne tient pas devant cette consi-
dération si simple que presque tous les oiseaux diurnes et presque
tous les animaux, à l'exception de l'homme, ont la faculté de
plonger impunément leurs regards dans le foyer de lumière.
Cette imperfection du sens de la vue chez l'homme cessera avec
le temps, je le sais; mais elle n'en est pas moins humiliante
pour les générations actuelles, qu'elle expose tous les jours aux
sarcasmes et aux défis provocateurs du Coq et du Chapon.

Grâce aux progrès remarquables de l'analogie passionnelle,
science des sciences, l'impiété maternelle de l'Aigle se déduit
donc aujourd'hui d'une façon triomphante de l'observation ci-
dessus.

L'Aigle a été créé et mis au monde pour symboliser la féoda-
lité nobiliaire, l'aristocratie de sang, féroce, insatiable, impi-
toyable, impie.

Dieu dit à l'Aigle, qui l'a répété à tous ceux qui ont des oreil-
les pour entendre :

« Je te ferai un arrondissement de carnage et tu poseras ton
» aire sur la cime des rocs; et tu détrousseras le travailleur et le
» passant de tel mont jusqu'à l'autre, et tu réchaufferas tes pieds
» dans les entrailles de tes serfs...

» Et je ceindrai ton cœur d'une triple cuirasse d'avidité, d'in-
» sensibilité et d'orgueil, pour que les gémissements des victi-
» mes ne percent pas jusqu'à lui.

» Et je bornerai ta race à un seul rejeton, pour que ton ar-
» rondissement de carnage, que j'ai proportionné à ta faim, ne se
» divise pas; et tu jetteras tes plus faibles enfants hors de ton
» nid, et ils seront pour toi comme s'ils n'étaient pas; et tu
» resteras sourd aux cris de détresse des tiens, comme à ceux

» des enfants des familles étrangères, ... ventre affamé n'a pas
» d'oreilles. »

Et il a été fait par l'Aigle ainsi que Dieu avait dit.

La race s'est partagée le globe dès les premières heures du monde et bien avant la naissance de la caste aristocratique qu'elle devait symboliser, car les verbes de Dieu sont éternels. N'oublions pas que nous employons toujours Dieu pour Nature, et que les verbes de ce Dieu là ne sont pas éternels. Les créations primitives ont disparu ; celles d'aujourd'hui se modifieront ou disparaîtront ; et grâce à Dieu, la férocité insatiable, impitoyable, impie aura bientôt son dernier jour. Que l'expression de la puissance aquiline se soit rencontrée dans la nature avant de se formuler dans la société, cela devait être, puisque l'une est le milieu où l'autre se développe. Mais cette expression n'est pas éternelle là plus qu'ailleurs, et c'est le tort du mot Dieu, mis à cette place, d'impliquer l'absolu et d'éveiller l'idée d'éternité. — Je lis tous les jours dans la corolle du pois de senteur et dans les cellules des abeilles, des détails de futures institutions adorables dont l'idée n'a jamais peut-être effleuré le cerveau d'un membre de l'Institut.

L'Aigle s'est donc taillé dans la carte géographique un domaine de tuerie convenable. Mais il n'y a pas eu entre chaque couple voisin un contrat d'alliance pour reconnaître la suzeraineté de l'un de ces couples, comme cela se serait fait, si l'Aigle eût été créé pour symboliser une monarchie quelconque.

L'Aigle a posé son aire aux rampes de granit qui surplombent l'abîme, et d'où son œil perçant inspecte la contrée d'alentour.

Et il a adopté le droit d'aînesse comme pivot de son système de régie familiale. Il a concentré toutes ses affections sur le plus vigoureux de ses fils, qu'il a institué *in petto* son légataire universel, et il a déshérité inhumainement tous les autres et les

a expulsés comme des bâtards indignes sur la terre étrangère.

Je viens d'écrire sans le vouloir, en deux lignes, toute l'histoire de l'aristocratie romaine, qui tient tant de place dans Tite-Live et dans M. Rollin, et aussi l'histoire de l'aristocratie anglaise, depuis la bataille d'Hastings jusqu'à nos jours, sans compter l'histoire de la République génoise et d'une foule d'autres qu'il serait trop long de citer.

N'est-ce pas que ces Aiglons favoris, privilégiés de la tendresse maternelle, nourris d'aiguillettes d'Oies et de rables de Lièvres, et engraisés iniquement de la substance du peuple et de celle de leurs frères, représentent admirablement ces atnés des maisons féodales que l'orgueil de la caste avantage de tous les privilèges du rang, de l'éducation, de la fortune, au mépris des plus saintes aspirations de l'esprit de justice et de famille? Et comme ces enfants déshérités que l'impiété de leurs auteurs expulse du foyer domestique avant l'âge, sont bien l'image de ces cadets de famille que l'aristocratie britannique déverse sur toutes les contrées du monde pour assouvir leur soif inextinguible d'or, de sang, de rapine!

Nous n'avons plus de barons ni de droit d'aînesse en France, mais avons-nous calculé combien il a fallu de siècles d'esclavage et de tortures pour arracher à sa torpeur cette terre généreuse et la faire secouer de ses épaules l'ignominieux fardeau. Et si la France, comme je le prouverai tout à l'heure, n'avait fait que changer de joug, qu'échapper aux griffes de l'aigle pour tomber dans celles du vautour!

Nul doute que si Fourier eût été mieux instruit des faits et gestes de l'Aigle, il se fût bien gardé d'écrire la phrase citée plus haut, que *l'Aigle est sympathique avec les régions froides par analogie au ton glacial et à l'égoïsme des cours.*

Ce n'est pas par sympathie pour le froid que l'Aigle habite

les hautes régions de l'atmosphère, mais bien par sympathie pour la cime escarpée du roc, qui est le meilleur de tous les emplacements connus pour asseoir la tyrannie, l'oppression et le carnage.

Ce n'est pas par analogie au ton glacial des *cours* que l'Aigle fréquente ces parages, mais bien par analogie aux habitudes du haut baron de la féodalité, du détrousseur de grande route qui aime naturellement à percher son manoir dans les nues pour assurer le refuge inviolable et l'impunité à ses crimes. Tous ces manoirs de conquérants normands, francs ou germanains, dont les hautes tours accaparent l'horizon, sont dits, en style élevé, *des nids d'Aigle*.

Si l'Aigle aime à se tenir dans les nues au-dessus de la région des orages, c'est à cause de l'imperfection de ses ailes, qui ne sont que de simples voiles et ne lui permettent pas de lutter contre le vent.

Une autre preuve assez décisive que l'Aigle n'affectionne pas les régions froides, c'est que l'Aigle royal et l'Aigle impérial, les deux types les plus célèbres de l'espèce, se rencontrent plus fréquemment vers le Midi que vers le Nord... C'est que les deux régions de France où l'Aigle est le plus commun, sont d'une part la rampe des montagnes les plus voisines de la Méditerranée, et de l'autre, l'île de Corse, le plus méridional de tous nos départements.

Si l'Aigle est monogame, ce n'est pas par amour, par fidélité à la foi jurée, comme la Cigogne et l'Hirondelle, mais par esprit de convenance, par respect pour les usages établis. La déférence obséquieuse du mâle pour la femelle s'explique par cette considération importante, que madame est la plus forte et saurait au besoin se faire respecter. L'amour, divinité frileuse, a peur des hauts manoirs et signe rarement au contrat de mariage des puissants.

Je vais plus loin : j'affirme que si l'Aigle, contrairement à ses aspirations bien connues, a paru reculer depuis quelques siècles vers le Nord, il n'a fait que céder à l'entraînement de l'exemple du Canard, de l'Oie sauvage, du Cygne, de la Grue, qui sont ses gibiers de prédilection et qui composent le fonds de sa nourriture ordinaire. Le créateur semble avoir, en effet, réservé les domaines marécageux du Nord à la tyrannie d'un autre Aigle, intitulé le Pygargue, qui ne se distingue de l'autre que par la couleur de son manteau et par l'habitude qu'il a de porter des culottes (J'ai déjà dit que le pantalon faisait partie obligée de l'uniforme de l'Aigle royal). C'est ce Pygargue là, évidemment, cet Aigle à tête blanche, que les naturalistes ont quelquefois appelé l'Orfraie ou grand Aigle de mer, qui doit être considéré comme le véritable dominateur des airs dans les contrées hyperboréennes d'Europe et d'Amérique. C'est le Pygargue qui débouche sur nos collines de la Bretagne et de la Normandie, l'hiver, à la suite de la grande colonne d'émigration des Oies sauvages. C'est le Pygargue qui tient en état de blocus l'embouchure des grands fleuves du Nord dans les deux continents, afin de confirmer cette magnifique loi de géographie politique si admirablement démontrée par Fourier, que le monopole du commerce maritime est fatalement dévolu aux États insulaires. Le Pygargue, ce corsaire maudit qui croise au débouquement des principales voies navigables pour surveiller les opérations du Balbusard, est l'emblème parfait de l'écumeur de mer qui travaille sur une grande échelle... J'ai nommé le forban de Tyr, de Carthage, de Venise, de Gènes, d'Albion.

Disons, pour en finir avec cette analogie fautive de la monarchie, que l'idée de Royaume implique l'idée de *capitale*, que le mot de *cour* appelle un tas de *courtisans* et surtout de *courtisanes*, et que rien de semblable ne se retrouve dans les institutions de l'Aigle.

La race vit par couples isolés et dans la solitude, comme le haut baron des beaux jours de la féodalité nobiliaire. L'Aigle affiche même à l'endroit du mariage un certain puritanisme qui n'est aucunement dans les mœurs de la royauté. La loi anglaise et la loi féodale punissent de mort le crime de bigamie.

J'ajoute que l'aristocratie est hostile dans son essence au principe monarchique. Ce Brutus qui condamne froidement ses deux fils à la mort pour crime de monarchisme est le type le plus pur du patricien de Rome, et c'est s'abuser étrangement que de considérer le gouvernement anglais comme un gouvernement monarchique. C'est le landlord, et le landlord tout seul, qui règne et qui gouverne en Angleterre. S'il supporte la royauté nominale près de lui, c'est qu'elle ne le gêne pas et lui porte profit.

Louis XI et Richelieu, qui furent deux monarques de haut titre, n'eurent pas de plus douce occupation pendant leur règne que de faucher la gentilhommerie. Louis XIV, qui ne péchait pas non plus par défaut d'orgueil monarchique, acheva la noblesse en créant une cour. Louis XIV a été tué par l'aristocratie britannique, la révolution de 89 et Napoléon aussi. L'hostilité entre la royauté et la féodalité est flagrante.

Une seule observation reste vraie dans l'analogie de Fourier. *L'Aigle enlève le Mouton qui est image du peuple sans défense. Ainsi que l'Aigle, tout roi est obligé de dévorer son peuple.*

Point de réplique à si sages paroles. Répétons-le tant que vous voudrez après l'Ane : Notre ennemi, c'est notre maître, et le meilleur n'en vaut rien. Je tiens seulement à constater que l'aristocratie enlève plus de moutons que la royauté. C'est-à-dire que si le sort rigoureux m'avait fait naître Irlandais et serf de quelque lord, il me semble que mon premier désir serait d'échanger ma position sociale contre celle de conducteur de chameaux au service du Grand-Turc.

Ainsi l'Aigle n'affectionne pas les régions froides, et par con-

séquent, il n'y a pas dans cette prédilection supposée *un contre-sens du peintre de la nature*. Ce que l'Aigle recherche, avant tout, dans les hautes latitudes de l'atmosphère, ce n'est pas le froid, mais la région inaccessible. A quelque distance de l'équateur que soit située la région des montagnes, il y vit. Où il y a place pour le castel du seigneur, il y a place pour son aire. Nommez-moi par ordre alphabétique tous les rochers où s'est assise une tyrannie féodale, une entreprise de monopole maritime quelconque, et je prouverai par d'incontestables témoignages que l'Aigle avait signé d'abord son nom sur ces rochers.

Malte, Gibraltar, les îles de la Grèce, séjours favoris de l'Aigle !

Gènes, pépinière d'oiseaux de proie ! Gènes a bâti, au temps de sa puissance commerciale, dix formidables citadelles pour commander le cours du Danube, du Dniester, du Tanaïs, pour fermer aux navires ennemis l'Archipel, la mer Noire, la mer de Marmara, les Palus Méotides. Autant de positions stratégiques volées à l'Aigle par Gènes, et que l'Aigle a reprises depuis que Gènes a péri.

Trois Aigles sur un rocher, c'est tout ce que vit Lamartine à la place où fut Tyr !

L'Aigle a horreur des plaines découvertes. On l'ignore en Champagne. C'est pour cela, je suppose, que la Champagne est la première province de France où le privilège du droit d'aînesse ait été aboli, et où l'on ait permis à la femme d'anoblir le mari. Et j'aime à croire que c'est pour une cause analogue que les derniers pays de France où se soient maintenus la féodalité et le servage ont été des pays à Aigle : la Bretagne, l'Auvergne et l'abbaye de Sainte-Claude.

J'ai souvent entendu l'ami de la sagesse et de l'égalité reprocher vertement à l'Aigle sa voracité sanguinaire, ses penchants destructeurs, son mépris du Code civil français au chapitre de

l'héritage. Ce reproche, assurément, part d'un bon naturel, mais son moindre défaut est son inanité. L'institution ne peut pas se refaire. Verbe d'impiété, d'oppression, de carnage, l'Aigle tue et s'enivre de sang sous l'impulsion fatale de sa loi de nature; c'est sa férocité qui fait sa raison d'être. Tuons-le, mais ne l'assomons pas de nos vains arguments.

Cependant quand deux races font aussi bien la paire que celles du Normand et de l'Aigle, et se reflètent aussi admirablement l'une l'autre dans leurs principes, leurs mœurs et leurs institutions, on a droit de s'étonner que le peuple anglais ait pris pour attribut de sa nationalité, aux lieu et place du bipède exterminateur qui embrasse le monde de ses regards et de ses serres, un misérable animal à quatre pattes d'Afrique, un assassin de troisième ordre, justiciable de la police correctionnelle tout au plus.

Car le Léopard est une calomnie de l'aristocratie haute-bretonne, étant une bête riche d'habits et gracieuse, mais lâche. Accuse qui voudra le lord anglais de convoitise insatiable, de fourbe, de cruauté; ce n'est pas moi qui prendrai sa défense, mais je ne souffrirai pas qu'on l'accuse de couardise ni de gracieuseté. Le Normand est, après le Lorrain, le peuple héroïque d'Europe, le batailleur par excellence. Il y a des siècles que la France eût asservi le globe, si l'Angleterre ne s'était invariablement fait un malin plaisir de *se mettre en travers* de ses projets de conquêtes. C'est le Landlord, c'est Pitt et Chatam qui ont tué la révolution française, et livré à la boucherie la grande génération voltairienne qui portait les destins de l'humanité dans sa haine de l'*infâme*. C'est l'aristocratie anglaise qui fut l'âme et la bourse des complots de la Sainte-Alliance, et qui par son triomphe, retarda de cent ans l'ère de la rédemption universelle du globe. Or, le Léopard n'est pas de taille à tenter de ces entreprises-là.

Le Léopard, égorgé en sous-ordre, ne va pas mieux à l'An-

glais que le coq, roi de basse-cour, au Français. Si la science du blason était un monument du bon sens basé sur l'analogie passionnelle, au lieu d'être un monument d'ignorance étayé sur l'orgueil, la première opération qu'elle aurait à faire serait de déchirer tous les emblèmes nationaux d'aujourd'hui. Un jour viendra où non-seulement chaque peuple, mais chaque individu, chaque petite maîtresse, aura sa fleur, son oiseau, ses armoiries parlantes, qui diront sa dominante passionnelle, ses goûts et ses caprices; car il y aura alors autant de presse à dire son caractère qu'aujourd'hui à le cacher.

Certes, s'il est un acte sérieux dans la vie d'une nation ou d'une dynastie, c'est le choix du symbole héraldique par lequel elle signale son apparition dans le monde, formule ses principes de conduite et dit son caractère. Le Soleil de Louis XIV, l'Écu-reuil de Fouquet ornés de leurs devises, racontent plus explicitement que tous les historiographes stipendiés du grand roi les diverses destinées des deux ambitieux, tant les emblèmes qu'ils ont choisis sont parlants et sincères. Ainsi, quand deux grandes nations comme la Normande et la Franque ont tenu pendant huit cents ans tous les regards de l'Europe attachés à leurs faits et gestes, quand le drame héroïque de leur rivalité a si longtemps accaparé la scène de l'histoire, la sagesse voudrait et l'analogie exigerait que l'antagonisme ardent qui fut entre les deux races se reflétât dans l'antagonisme de leurs symboles, pour révéler de prime abord le mobile secret de leurs luttes acharnées. Mais quel mal a pu faire l'innocente Fleur de lys à l'irascible Léopard pour motiver cette mortelle rancune que n'a pu assouvir le sang de mille batailles. Interrogez le Léopard ou la Fleur de lys sur ce point, et tous deux se tairont, dans l'impossibilité de répondre d'une manière satisfaisante. Or, ce silence les condamne et proclame l'illégitimité de leurs titres d'emblèmes; car le premier devoir d'un emblème est de parler. J'avoue que,

pour mon compte, je n'ai jamais pu voir le Léopard et la Fleur de lys se regarder sans rire.

Maintenant substituez le vrai au faux. En place du Léopard et de la Fleur de lys, donnez l'Aigle à l'Anglais, le Faucon au Français; mettez les deux moules face à face, l'œil dans l'œil, épée contre épée. Laissez dire à chacun ses dominantes passionnelles, son humeur, son tempérament, ses goûts, ses principes politiques, alors vous entendrez un discours en partie double sur l'histoire comparée de France et d'Angleterre, comme jamais professeur d'Oxford ou de Sorbonne n'en aura prononcé. Michel seul pourrait dire mieux.

Pourquoi faut-il que la puérole appréhension d'être une fois de plus accusé de redite paralyse l'essor de ma bonne volonté et m'empêche de tracer, en quelques traits de plume, le rapide sommaire de l'intéressant parallèle, si riche comme tout ce qui sort de l'enseignement des bêtes en aperçus nouveaux.

Et d'abord le Faucon, emblème de ralliement, champion de l'unité, monarchiste en politique, catholique en religion, centralisateur en administration, aspirant à la domination universelle des âmes et des corps, plus ami de l'égalité que de la liberté, procédant par la foi, et se personnifiant dans les cinq plus glorieuses figures de l'épopée française, saint Clovis et saint Charlemagne, Saint-Louis, Louis XIV et Napoléon, tous orthodoxes fougueux et convertisseurs d'hérétiques... Charlemagne et Napoléon, deux empereurs sacrés par deux papes, deux briseurs impitoyables de nationalités, qui tiennent d'une main le globe et de l'autre l'épée... D'où l'éternelle et légitime peur des envahissements de la France, qui domine depuis mille ans la politique européenne... D'où l'empire refusé à François I^{er}, qui en était digne, pour être donné à Charles-Quint, qui ne le méritait pas... D'où la coalition permanente qui poussa contre Louis XIV, contre la République et l'Empire, toutes ces nationalités effrayées...

D'où l'impossibilité pour la France d'implanter solidement sa puissance au dehors... D'où son territoire réduit aux proportions d'un État de troisième ordre.

Puis l'Aigle, plus farouche, plus sombre, plus sanguinaire, plus ami de la liberté que de l'égalité; oligarchiste en politique, scissionnaire en religion, moins soucieux de rançonner les âmes que les corps; plus dominateur au fond, mais plus respectueux en apparence, de l'indépendance et de la foi d'autrui, réclamant le libre examen et élevant volontiers, comme Rome, des temples aux dieux inconnus... D'où l'extension quasi-illimitée de la puissance britannique, maîtresse des deux Indes et des mers.

L'Aigle se personifie dans le Normand, qui fait son apparition sur la scène de l'histoire, en ce moment critique où toutes les nationalités européennes trop violemment tordues, comprimées, converties par la main de fer de Charlemagne, font explosion et se dégagent... comme doivent se dégager mille ans après, à la suite d'un autre Roncevaux, l'Espagne, puis l'Allemagne.

Vous voyez en présence les principes ennemis, la foi et le libre examen, la compression et l'expansion... D'Aigle à Faucon, c'est l'antagonisme absolu de tous les instincts, de tous les intérêts; d'où ces haines inextinguibles si chères à l'histoire, et ces guerres à mort de cent ans, deux cents ans et plus.

Un jour, mais un seul jour, hélas, le Faucon trouvera la voie de la vraie unité; c'est quand le peuple franc, dépouillant le vieil homme, et rejetant loin de lui les idées de conquête, se proclamera l'ennemi de tous les despotismes et l'ami de tous les opprimés. Sainte et touchante formule de la révolution de 89, qui forcera l'admiration de ses adversaires eux-mêmes et provoquera ce sublime témoignage de Fox, un Aigle de tribune : *La révolution française est le plus grand pas fait pour l'émancipation totale du genre humain !*

Dirai-je encore le Faucon plus léger, plus rapide que l'Aigle,

plus fort contre le vent, plus insoucieux du péril, plus artiste, plus aimé des conteurs de légendes, mais moins fort de stature, moins pesamment armé, plus souvent vaincu que vainqueur dans les luttes décisives, mais n'en convenant pas : Crécy, Poitiers, Azincourt, la Hogue, Trafalgar, Waterloo!!

Le Faucon, aux longues mains, délicat et poète, artiste jusqu'au bout des doigts, raffiné, moustachu, ami des plaisirs et des fêtes. — L'Aigle aux lourds abattis, solitaire et boudeur.

C'est-à-dire le peuple français, spirituel et artiste par excellence, supérieur dans les choses de goût, amoureux de l'amour, des festins et des danses, se reposant sagement des travaux de la semaine dans les joies du dimanche; plus habile dans l'art de dépenser, qui est fonction des natures d'élite, que dans l'art d'amasser, fonction des natures vulgaires, Auvergnats, Savoyards et autres. — L'Anglais, raide, empesé, toujours rasé de frais, mal bâti pour la danse, dépourvu du sens artistique... l'Anglais, qui a inventé de faire du saint jour du repos un jour d'ennui suprême et de mourir du spleen. — La société française plus aimable que l'anglaise; ses femmes moins éblouissantes d'éclat et de fraîcheur que les beaulés d'outre Manche, mais supérieures de cent coudés aux ladies les plus roses par l'esprit et le charme, la grâce des manières et la finesse du pied. Surtout ne parlons pas de la poésie anglaise, qui a mis la pureté de l'amour dans la glace, au lieu de la mettre dans la flamme.

Le Faucon pèlerin, gastrosophe de haut titre, quitte le Canard pour la Sarcelle, la Sarcelle pour la Bécassine, et dédaigne tous les bas morceaux.

L'Aigle, vulgaire en tous ses goûts, n'estime que les grosses pièces et les viandes saignantes, les soupes à la tortue... L'Aigle ronfle en dormant!

Triomphe de la cuisine française sur la cuisine britannique, qui assaisonne toujours son vin, mais jamais ses légumes.

Les Anglais se repaissent... les Français seuls savent manger.

J'ai lu cinquante histoires de France et d'Angleterre sans y voir un seul mot de tout ce qui précède.

Finissons-en pourtant puisque le lecteur le désire, mais terminons, la portraiture analogique de l'Aigle par deux coups de pinceau saisissants...

L'Aigle ne se contente pas de symboliser le patricien de Rome et de Londres au moral; il lui prête ses traits, son regard et son nez!

Le vainqueur d'Harold le Saxon et le vainqueur d'Annibal le Carthaginois sont tous les deux coulés dans le même moule que l'Aigle. Tous deux logent aussi la menace, la superbe et l'éclair en leur fauve prunelle. Le nez dont ils sont le plus fiers est le nez *aquilin*... Tous les héros de la Grande-Bretagne qui ont humilié la France, le Prince Noir, Malborough, Nelson, Pitt, Wellington, ont le nez taillé sur ce type.

Le Guillaume le Bâtard, le Henry VIII d'Angleterre, tout comme l'*Onobarbus* de Rome (Néron Barberousse) empruntent volontiers au pennage rutilant de l'Aigle la couleur de leur poil.

Apprenez maintenant la triste fin de l'Aigle, vous tous oppresseurs des nations, et que le châtement terrible infligé par Dieu à cet ogre, en expiation de ses crimes, vous enseigne la justice.

Le sort qui attend l'Aigle est de mourir de faim sur un monceau de cadavres, dans toutes les horreurs du supplice de Tantale!

Un jour arrive, en effet, que la mandibule supérieure du bec de l'Aigle, qui tend à se recourber de plus en plus, emprisonne la mandibule inférieure, et ne lui permettant plus de jouer, intercepte le passage des aliments solides. Réduit, à dater de cette heure, au régime exclusif du sang qu'il boit avec effort aux entailles de sa griffe, le vampire affamé entasse vainement victimes sur victimes, Cygnes sur Oies, Faons sur Lièvres. Loin d'assouvir la soif qui l'incendie et la faim qui le tord, l'aspect de ces

monceaux de chair vive ne fait qu'aiguïser ses souffrances. Fou de douleur et de paralysie, l'aile pendante, le bec mi-ouvert, il exhale sa fureur en imprécations étouffées; il mourrait à l'instant si l'on mourait de rage... Mais Dieu ne veut pas qu'il expire avant d'avoir vidé jusqu'à la dernière goutte le calice de tortures, pour faire voir aux impies qui foulent aux pieds les droits des peuples, le sort qui les attend.

Or cet Aigle, jadis si puissant, de qui l'ongle acéré laboure vainement la chair de sa dernière victime pour en tirer pâture, cet Aigle, qui se tord à vos yeux dans la suprême convulsion d'une agonie atroce, est l'image du dernier des landlords, crevant de misère et de faim au sein de ses trésors conquis par la rapine, le poignard à la main, le blasphème à la bouche, le pied sur la poitrine du Saxon et de l'Irlandais crucifiés ! (1)

AIGLE IMPÉRIAL. Tout ce qui vient d'être dit sur l'Aigle royal, l'Aigle commun, l'Aigle de Jupiter, l'Aigle de l'histoire et de la Fable, s'applique également à l'Aigle impérial, qui est une espèce si semblable à la première, de taille, de costume et de régime, qu'on ne l'en peut distinguer qu'à la couleur de ses épaulettes, qui sont blanches, et aussi au nombre des scutelles qui couvrent les phalanges de ses doigts. Même couleur brun foncé pour les deux moules, même regard rutilant et rempli de menaces, iris fauve, cire et pieds jaune d'or; ongles noirs rétractiles et canaliculés.

(1) Je connais de ce côté-ci et de l'autre côté de la Manche, une foule d'honnêtes gens qui révoquent en doute la fin de l'aristocratie britannique. La meilleure preuve que le landlord a passé de vie à trépas, est dans l'entente cordiale du Gaulois et du Saxon, du Highlander et du Zouave. Je n'ai pas le droit d'affirmer comme Dante que j'ai vu l'âme de Pitt et celle de Burke en enfer, puisque je n'y suis pas allé encore, mais je parierais tout ce qu'on voudra qu'elles y sont, et en forte compagnie.

L'Aigle impérial, qui est exclusif aux pays traversés de hautes chaînes de montagnes, se rencontre plus fréquemment dans les Alpes du Tyrol et de la Transylvanie que dans les nôtres. C'est lui probablement qui aura servi de type aux Aigles impériales d'Allemagne et de Russie, ces Aigles monstrueuses qui portent deux têtes au lieu d'une, pour dire cyniquement au monde, et contrairement aux saines traditions de la diplomatie, la violente envie qui les brûle de croquer à la fois l'Orient et l'Occident.

Quelle soif de rapine et de conquêtes, sinon la Romaine et l'Anglaise, égala jamais celle qui dévore l'Aigle d'Autriche et celle de Russie ! Mais souvenez-vous, s'il vous plaît, de ce que je vous ai déjà dit, que le Romain et l'Anglais étaient marqués à l'Aigle comme l'Autrichien et le Russe.

AIGLE CRIARD. L'Aigle criard, qui est un peu plus petit que le Royal, mais qui lui ressemble beaucoup par la couleur de son uniforme, est un oiseau très-rare en France. Sa manière de vivre est la même que celle des espèces précédentes, à cette différence près qu'il fait moins de tort aux familles des Chamois, des Bouquetins, des Isards, le Lièvre étant la plus grosse pièce que ses moyens lui permettent d'attaquer. L'Aigle criard est un de ces forbans ailés qui croisent au débouquement des grandes voies de la navigation aérienne, et qui apparaissent dans nos climats à la suite des colonnes d'émigration des Rémipèdes, lesquels font deux fois par an le voyage du Nord au Midi, une fois pour descendre, une autre pour remonter. Je fais observer en passant que le langage de la vénerie est en contradiction formelle avec celui de la géographie, qui affirme que le sphéroïde terrestre est renflé vers l'équateur et aplati vers les pôles ; car on dit que les Canards *remontent* quand ils vont de l'équateur vers les pôles, et il me semble qu'il serait plus conforme aux principes de dire en pareil cas qu'ils descendent.

L'Aigle criard paraît appartenir à la région du midi et du levant de l'Europe, plutôt qu'à la région du nord, car on le voit plus souvent arriver en France à la queue des colonnes qui remontent, qu'à la queue de celles qui descendent, et il stationne volontiers dans les cantons marécageux de la Corse, du Languedoc et de la Provence, en compagnie du gibier qui l'amène. Or, on sait que la fréquentation de ces séjours humides a pour effet de développer chez beaucoup de Rapaces l'amour de la chair des reptiles, qui conduit fatalement à l'amour du poisson. Il paraît, en effet, qu'on a quelquefois trouvé dans l'estomac d'individus appartenant à cette espèce des débris de perches et de couleuvres noyés dans un magma de Scarabées, de Grillons, de Sauterelles; ce qui tendrait à faire supposer qu'ils en avaient mangé, écrit à ce sujet un narrateur digne de foi.

Les Aigles sont, en général, des oiseaux qui criaillent beaucoup, aboyant, glapissant, rugissant ou rauquant, pour peu que la faim les tenaille, et le cas arrive fréquemment. Je crois donc qu'il eût été facile de trouver, pour l'espèce, un surnom plus caractéristique que celui qu'on lui a donné.

La taille de l'Aigle criard est celle du Jean-le-blanc, soixantedix centimètres, un peu plus de deux pieds de longueur. Un savant qui n'y entend pas malice et qui ne croit pas que le degré d'élévation des races se mesure chez les oiseaux comme chez les femmes, à l'élégance du pied, a observé que le Faucon de France, le Pèlerin, a le doigt du milieu aussi long que l'Aigle criard, lequel est deux fois gros comme lui.

La couleur du manteau, qui change à chaque mue, est le ferrugineux sombre chez les vieux, le roux obscur chez les jeunes. Pauvre description, hélas! et qui satisfait moins encore le malheureux auteur condamné à la faire, que le malheureux lecteur condamné à la lire. Mais le moyen de peindre avec de l'encre seule, une robe d'insecte, de poisson ou d'oiseau!

AIGLE BONNELLI. L'Aigle Bonelli, qui porte le nom de l'ornithologiste italien qui l'a récemment découvert, est un très-bel oiseau, vêtu d'un uniforme roux tendre, qui passe au blanc pur avec l'âge. Cette particularité, que je n'ai pu vérifier de mes propres yeux, m'a été révélée par M. Jules Verreaux, et j'ai pour habitude d'ajouter une foi aveugle aux dires de M. Jules Verreaux; un naturaliste hors ligne, qui a tout vu et tout observé par lui-même, à l'instar d'Audubon; qui a chassé quinze ans dans les forêts de l'Afrique du sud où il a tué des Lions comme Jules Gérard, et des Hippopotames, des Éléphants et des Rhinocéros comme Adulphe Delegorgue, etc.; qui a rapporté de l'Australie l'histoire vraie de l'ornithorinque, accompagnée de je ne sais combien de milliers d'exemplaires d'oiseaux et de quadrupèdes inédits; l'homme de ce temps-ci, en un mot, qui a le plus fait pour la science zoologique, laquelle n'a rien fait pour lui. Car le nom du courageux explorateur des solitudes africaines et australiennes est loin encore d'avoir acquis une célébrité égale à ses mérites, et je me suis demandé bien des fois, sans pouvoir me répondre, pour quelle cause ce nom, qui figure si glorieusement au bas de tant d'étiquettes d'oiseaux et de mammifères innomés, dans les vitrines du Muséum d'histoire naturelle, ne figurerait pas aussi des premiers sur la liste des administrateurs ou des conservateurs de l'établissement.

Que l'Administration me pardonne ma rude franchise, mais il m'est impossible d'être témoin d'un acte d'injustice ou d'ingratitude de mon pays, en matière d'histoire naturelle, sans éprouver à l'instant même le besoin de protester en faveur du droit méconnu. Et ici l'administration doit être d'autant plus sensible à mes reproches qu'elle sait parfaitement qu'elle a fait indument décorer, pensionner, immortaliser même plusieurs de son quartier qui ne le méritaient pas et qui n'ont jamais tué les Lions dont ils portent la peau.

L'Aigle Bonelli, très-rare en France, ne s'y rencontre guère qu'en deux ou trois cantons exceptionnels que le lecteur connaît déjà : Alpes savoisiennes, Alpes maritimes, Corse. Nous le retrouverons plus fréquemment vers les sommets de l'Atlas ou du Jurjura de l'Algérie, si nous entreprenons jamais quelque excursion zoologique dans les départements de la France africaine, comme ce serait notre devoir.

AIGLE BOTTÉ. Cet Aigle, qui est le plus petit des membres de son auguste famille, a reçu son nom d'Aigle botté de la fourrure soyeuse et argentée dont ses jambes et ses pieds sont garnis jusqu'à l'origine des doigts. Il se distingue également de la plupart de ses congénères par un bouquet de plumes blanches qu'il porte sur les scapulaires, en guise d'épaulettes. L'Aigle botté, dont la taille est la même que celle du Gerfaut, semble au premier aspect un moule de transition entre le Jean-le-blanc et la Buse pattue; mais l'inspection des pièces de son armure et l'étude de ses mœurs ne permettent pas qu'on le sépare de la tribu des Aquiliens à laquelle il appartient bien par la puissance et la légèreté de son vol, ainsi que par son goût violent pour la chair du Levraut, du Lapin, de la Perdrix. Cette espèce d'Aigle est la plus rare de toutes celles qui se reposent ou prennent pied en passant sur le sol de la France. Le seul individu qui orne les galeries du Muséum de Paris a été tué dans les environs de Paris. M. Crespon de Nîmes écrit que celui qu'il possède fut pris au moment même où il venait d'enlever la Chouette chevêche d'un chasseur aux Alouettes.

Il paraît que la contrée d'Europe, la plus féconde en Aigles, bottés ou non bottés, royaux ou impériaux, Sacres ou autres, est cette contrée boisée du centre, bornée au nord par l'Hartzgebirge de Saxe, à l'est par les Crapacks, au sud par les Balkans, à l'ouest par les Alpes tyroliennes, et qui enclave dans son riche

réseau, avec la meilleure partie des provinces danubiennes, la haute Silésie, la Moravie, la Bohême, la Hongrie, la Gallicie, la Transylvanie et le reste.

L'Aigle criard et l'Aigle botté sont des oiseaux de passage. Le Royal, l'Impérial et le Bonelli paraissent sédentaires.

Sous genre Pygargue. Deux espèces.

LE PYGARGUE A TÊTE BLANCHE. Ce Pygargue, qu'on appelle aussi le grand Aigle de mer et l'Orfraie, est peut-être le plus grand et le plus fort de tous les Aigles. C'est, du moins, l'idée qu'il donne de lui à la première vue, parce que son corps semble plus ramassé que celui de l'Aigle impérial. L'adulte se distingue facilement de tous ses congénères par la couleur de son manteau, qui est le brun cendré sale, et surtout par la blancheur immaculée de sa perruque, dont les plumes déliées retombent en s'arrondissant sur son col. La queue est également blanche; mais cette couleur caractéristique ne vient illustrer le plumage qu'après un certain nombre de mues; et le Pygargue de première année ressemble complètement aux jeunes de l'espèce royale et de l'espèce impériale. Il porte alors la livrée familiale brun fauve, et un simple bec de corne au lieu d'un bec d'ivoire. Le Pygargue à tête blanche est, du reste, si rare en France, et même dans le nord de l'Europe, que Temmyneck va jusqu'à mettre son existence en doute. Mais il y a contre l'opinion de Temmyneck ce fait considérable, que la ménagerie du Jardin des Plantes de Paris possède fréquemment des Pygargues à tête blanche venus de Norwége ou d'Islande, et même quelquefois de nos côtes maritimes de Normandie et de Bretagne.

On a lu au chapitre du Coq l'opinion de Franklin sur le caractère du Pygargue. J'ai raconté précédemment moi-même, au chapitre du Balbusard, l'indélicatesse de ses procédés vis-à-vis de ce dernier et ses prétentions insoutenables à l'empire absolu de la pêche et des ondes. Le récit suivant, que j'emprunte au traité d'Audubon, peindra mieux que toutes mes paroles sa force et sa férocité.

« Pour vous donner quelque idée de son caractère et de ses habitudes, laissez-moi vous placer sur le Mississipi, à l'époque où les oiseaux d'eau descendent par millions, fuyant les contrées du Nord à l'approche de l'hiver.

» Au bord du fleuve, l'Aigle, debout sur la dernière branche de l'arbre le plus élevé, jette à l'horizon son regard dominateur ; il écoute attentivement, et de temps à autre abaisse son œil perçant vers la terre, de peur que la fuite légère d'un Faon n'échappe à son oreille. Sa compagne, perchée sur la rive opposée, lui recommande de rester calme et patient. A cette voix bien connue, il ouvre ses larges ailes, s'incline et répond par un cri strident qui ressemble au rire d'un fou ; puis il reprend sa première attitude et tout redevient silencieux.

» Des Canards de toute espèce, des Sarcelles et bien d'autres menus gibiers passent rapidement, sans qu'il daigne y faire attention. Mais, tout à coup, pareil au son de la trompette, un bruit lointain se fait entendre, il grandit, il approche : c'est un Cygne qui s'avance. Un long cri de la femelle traverse le fleuve, le mâle secoue son plumage et l'arrange du bec en un instant.

» Le Cygne, blanc comme la neige, est maintenant en vue ; le cou allongé, l'œil au guet, il semble supporter difficilement le poids de son corps malgré ses coups d'aile incessamment répétés ; il a tendu ses pieds au delà de sa queue pour s'aider dans son vol ; tous ses mouvements paraissent une fatigue ; il approche cependant. Mais l'Aigle l'a marqué pour sa proie, et, au mo-

ment où il passe, le couple redoutable, préparé pour la chasse, s'élançe des deux rives, le mâle avec un cri affreux qui retentit plus douloureusement à l'oreille du Cygne que la détonation de l'arme à feu. C'est le moment d'observer l'Aigle pour juger de sa puissance ; il glisse dans l'air comme une étoile filante et se dirige avec la rapidité de l'éclair vers le Cygne épouvanté, qui cherche déjà à conjurer par ses ruses l'horrible mort qui l'attend. Il va, vient, se détourne, fait un crochet, essaye de plonger dans le fleuve ; mais l'Aigle s'y oppose en se plaçant au-dessous de lui pour lui couper toute retraite. Alors l'espérance l'abandonne, ses forces sont épuisées, la respiration lui manque, il sent que la vie lui échappe... et bientôt, frappé sous l'aile d'un coup de poignard, il tombe sur la rive en décrivant une ligne oblique. La cruauté de l'Aigle se montre alors tout entière ; exalté par le triomphe, il respire plus largement et plus librement ; le pied fortement appuyé sur le corps de sa victime, il lui enfonce lentement ses ongles tranchants jusqu'au cœur, et savoure avec délices ses dernières convulsions, qui lui arrachent un long cri d'allégresse et d'orgueil. La femelle a suivi du regard toutes les évolutions du mâle ; si elle ne l'a pas assisté dans cette occasion, ce n'est pas manque de courage ni de puissance, mais simplement parce que, confiante en la force de son seigneur, elle savait que son aide lui était inutile.

» Dès que le Cygne est à bas, elle accourt auprès de son époux qui l'attend avec impatience, et tous deux, retournant le cadavre, en déchirent les chairs et se gorgent de sang. »

(Traduit par M^{me} Henriette LOREAU.)

Que vous semble du mot *seigneur*, écrit par Audubon, à la place d'époux ; *serviteur* ne vaudrait-il pas mieux ?

LE PYGARGUE COMMUN. C'est le Pygargue à tête blanche, moins ce dernier caractère. Celui-ci est assez commun sur nos

côtes maritimes du nord, de l'ouest et du midi. Il descend en France chaque hiver à la suite des Oies et des Canards sauvages dont il fait grande consommation, ne méprisant pas non plus le Lièvre, le Lapin, ni le gros gibier plume. On l'accuse de pêcher la nuit, mais si le fait est vrai, il est peu vraisemblable.

Puisque j'ai déjà pris l'administration du Muséum d'histoire naturelle à partie, à propos de l'Aigle criard, je ne veux pas terminer ce chapitre des Aquiliens sans adresser à M. le directeur des galeries ornithologiques une humble pétition que l'intérêt de sa gloire lui commande impérieusement d'écouter. Je lui demande d'introduire un peu d'ordre et de clarté dans l'étiquetage et le groupement des Rapaces de sa collection, ce qui ne doit pas être difficile, attendu que les vitrines où sont exposées ces espèces, n'offrent guère en ce moment (juin 1855) que la reproduction fidèle de ces naïves images du Paradis terrestre, où s'épanouissent, dans un charmant désordre, toutes les races confondues. Cette confusion est née du tort qu'ont eu messieurs les ornithologistes officiels de ne tenir aucun compte de la variété des costumes, ni de la différence des sexes et des âges pour distribuer les rangs de cette puissante série. Le moyen que je propose pour remédier au mal est d'une simplicité extrême; il consiste à réparer cet oubli. Je demande qu'on commence par diviser chaque famille en deux branches, la branche féminine et la branche masculine, pour suivre l'ordre établi par Dieu. Puis, qu'il soit formé pour chacune une série ascendante de sept termes, indiquée par la gradation des perchoirs. Au plus bas de la première série, à gauche : Aigle ou Gerfaut femelle, première année; idem, après la première mue, et ainsi de suite jusqu'à la septième année, où serait représenté le type parfait de l'espèce. A ce terme septième de la branche féminine ferait pendant le mâle adulte ou septième terme de la branche masculine, qui descendrait ses gradins dans un ordre symétrique.

Que cette méthode de distribution hiérarchique soit appliquée à tous les oiseaux de proie et l'ordre succédera immédiatement au fouillis, et le visiteur, désireux d'interroger et de s'instruire, n'en sera plus, comme aujourd'hui, pour ses frais de voyage au Jardin des Plantes, et je ne serai pas réduit à me faire l'écho de ses gémissements.

Si je me suis laissé aller tout à l'heure dans mon admiration légitime pour les travaux immenses de M. Jules Verreaux, jusqu'à signaler l'ingratitude de l'administration pour ce naturaliste éminent comme une calamité publique, c'est que les galeries zoologiques de M. Jules Verreaux, 9, place Royale, sont les seules où l'on trouve des familles distribuées dans l'ordre que je viens d'indiquer.

Je demande aussi, puisque l'occasion s'en présente, pourquoi tant d'oiseaux de haut vol, illustrés par l'histoire et les chefs-d'œuvre de la scène française, n'ont pas de représentants dans un Musée comme celui de la capitale de la France. J'y ai cherché vainement pendant plus de vingt ans le Sacre, l'oiseau sacré de la fauconnerie, le noble abatteur d'Aigles. Le Sacre est enfin arrivé, mais tout seul de sa race. Est-il mâle ou femelle, jeune ou adulte, nul ne le sait. Aujourd'hui c'est le Lanier qui manque; le Lanier et l'Alêthe et tous les Faucons d'Algérie, signalés par M. le général Daumas. Or, je ne vois réellement pas d'excuse à cette triste absence; car du moment qu'on a jugé nécessaire d'envoyer un professeur du Jardin des Plantes à Berlin pour en rapporter des Ablettes, il n'y a plus de raison pour qu'on n'en expédie pas un second et un troisième en Russie ou en Arabie, n'importe où, pour y chercher le Sacre, l'Alêthe, le Térakel, etc.

Genre Jean-le-blanc. Espèce unique.

LE JEAN-LE-BLANC. On a fait longtemps au Jean-le-blanc l'honneur de le classer parmi les Aigles comme le Balbusard, parce que de face il ressemble à l'Aigle et qu'il monte très-haut dans les airs, et qu'il est, après le Gypaète, l'Aigle et le Vautour, le plus grand de nos oiseaux de proie. Il égale, en effet, le Grand-duc en grosseur. Plus tard, on a destitué le Jean-le-blanc de sa dignité d'Aigle, parce qu'on s'est aperçu que de profil il ressemblait à la Buse; après quoi on a essayé de le faire passer dans la catégorie des Faucons. Mais cette admission ayant rencontré de nombreuses difficultés, MM. les naturalistes ont fini par se décider à faire de cet oiseau un genre particulier qu'ils ont baptisé Circaète, sans trop savoir pourquoi.

Buffon, qui s'est donné beaucoup de peine pour tirer la question du Jean-le-blanc au clair et qui n'y a pas réussi, ne veut pas qu'on classe cette espèce parmi les Aigles. Il lui assigne un poste intermédiaire entre cette tribu et celle des Buses, et ce classement judicieux l'eût été plus encore, si le maître eût écrit Pygargue en place d'Aigle; car le Jean-le-blanc a les tarses nus comme l'Aigle de mer, et se rapproche plus de ce dernier genre par la couleur de son manteau qui ne vire pas au roux et s'entient aux nuances brun cendré. Le Jean-le-blanc n'a rien de royal ni d'impérial non plus dans la physionomie. Son corps est relativement plus trapu que celui des Aigles, sa tête plus volumineuse, ses doigts plus courts, ses ailes plus arrondies. L'oiseau, en un mot, ne s'annonce pas, dès le premier abord, comme un des hauts voiliers de la région des nues. Je crois, néanmoins,

que Buffon et plusieurs autres ont eu tort d'affirmer que le Jean-le-blanc avait le vol lourd et pénible, et qu'il ne pouvait chasser qu'en rasant le sol à la façon des Autours. Le Jean-le-blanc aime à se balancer, au contraire, dans les régions supérieures de l'atmosphère, d'où il foud comme l'Aigle sur sa proie, qu'il emporte pour la déchirer.

Il y a doute aussi parmi les auteurs sur la question de savoir si le Jean-le-blanc nous arrive avec le printemps, pour émigrer avec l'hiver, comme la plupart de nos oiseaux de proie indigènes, ou s'il attend, pour nous rendre visite, la saison des frimats. L'auteur de l'Ornithologie du Gard opine pour la dernière version ; je penche pour la première, et la raison que je donne à l'appui de mon opinion est celle-ci : Qu'il m'est arrivé si souvent de tuer ou de voir tuer des Jeans-le-blanc qui n'étaient que des Guses de l'espèce panachée qui vire souvent au blanc, que j'ai fini par croire que beaucoup de gens parlaient de cet oiseau sans le connaître. C'est, en effet, un oiseau plus rare qu'on ne le dit et qui habite plus volontiers les régions de l'Est et du Midi de la France que celles du Nord, de l'Ouest et du Centre.

Le Jean-le-blanc doit son nom à la blancheur de sa poitrine. Les plumes de sa tête se relèvent à l'arrière pour lui former une sorte de chignon peu gracieux. Il a l'iris jaune, le bec brun, les tarsi et les doigts gris de plomb, les pieds réticulés. La longueur de son corps est de plus de deux pieds, de l'extrémité du bec à celle de la queue.

Le Jean-le-blanc, dont le nom est encore populaire en France, est un ravisseur redouté de la volaille et du menu gibier, poil ou plume. Il attaque courageusement le Faucon dressé et l'Autour, et les égorge sans pitié. Ce fut dans le temps, pour cette cause et malgré sa couleur, la bête noire des Fauconniers. En ses jours de famine, il ne dédaigne pas le pis-aller du mulot où de la couleuvre.

L'histoire du Jean-le-blanc est de celles qui racontent comment les aristocraties finissent. Elle nous apprend encore à nous défier de la sottise des jugements humains qui ne sortent guère de l'orbite fixée par la morale de la fable des animaux malades :

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Un jugement de cour vous rendra blanc ou noir.

Le mépris que le civilisé eut toujours pour le Jean-le-blanc, rapproché du respect qu'il porte à l'Aigle, n'est qu'un autre mode d'adhésion à cette morale impie. Il est bien difficile de ne pas se laisser aller à une série de réflexions décourageantes, au sujet de ce rapprochement.

Les lois, a dit un premier sage, sont des toiles d'araignée qui n'arrêtent que les petits voleurs et laissent passer les gros.

Les lois, a dit un second, sont des machines à compression destinées à réprimer l'essor des passions du grand nombre pour favoriser l'essor des passions du petit nombre. Serre-toi le ventre, dit la philosophie au pauvre homme, pour que le riche puisse dîner deux fois.

Les jeunes personnes qui suivent avec intérêt ce cours de haute économie sociale et de zoologie passionnelle, trouveront dans l'histoire de l'Aigle, du Vautour et du Grand-duc une multitude de faits qui démontrent la justesse des définitions ci-dessus.

L'Aigle, qui symbolise l'aristocratie britannique ou romaine, qui a pour lui la force, qui tient en main la foudre, insulte superbement le droit et l'équité du haut du manoir crénelé qu'il habite ou de la région supérieure où il plane. Il y a une raison pour que le patricien et le landlord soient plus puissants que la loi, c'est que la loi est leur œuvre, l'œuvre du sénat romain ou de la chambre des lords, et que jamais législateur ne fit de lois que dans

l'intérêt de sa caste. Le privilège de la noblesse est inviolable et sacré, dit le premier article de toutes les chartes nobles.

Vainement la cour des Comptes de Rome accuse-t-elle de péculat Scipion dit l'Africain. L'illustre guerrier, qui a empli ses poches et ses galeries de l'argent et des statues des principales cités de l'Asie, ne descend pas même à se justifier. Sa réponse unique à l'accusation est qu'à semblable jour il a vaincu Annibal. — Montons au Capitole, ajoute-t-il, et rendons grâces aux dieux !!

J'ai eu un professeur de rhétorique qui n'avait pas de paroles assez admiratives pour ce trait d'insolence et de morgue aristocratique. Étonnez-vous après cela que les enfants se perdent avec l'éducation qu'on leur donne!

Au temps où l'on comptait encore quelques échantillons de vraie gentilhommerie en France, il y a deux cents ans, un malheureux homme de loi, un huissier qui joignait à tous les désagréments de sa position celui de s'appeler Leloup, s'étant avisé un jour de porter un acte injurieux, un commandement de payer à un noble auvergnat, l'insulté, pour toute réponse, saisit le messenger de la loi et lui coupa le poignet droit, qu'il cloua à sa porte, disant que jamais *loup* n'était entré chez lui sans y laisser sa patte. Voilà ce que j'appelle agir en gentilhomme. Ce calembourg atroce eut un succès fou dans son temps.

Sous le régime de la féodalité d'argent ou du Vautour, le capital a sur le travail le même droit de suzeraineté absolue que le noble sur le serf dans l'autre féodalité. Un créancier a droit de disposer de la personne de son débiteur et de l'envoyer pourrir en prison, à défaut de paiement au jour dit. Une chose assez remarquable s'observe sous ce triste régime : c'est que toutes les lois y sont favorables à l'usure, mêmes celles qui ont pour but de réprimer l'usure. En ce temps-là le thermomètre de l'agiotage est considéré comme le thermomètre de la prospérité

publique; le juif est inviolable et sacré, et mal avisé serait l'accusateur public de lui demander compte des moyens dont il s'est servi pour extraire tous ses millions de la poche d'autrui.

Sous le régime théocratique ou du Hibou, la caste souveraine ne se donne pas même la peine de fabriquer la loi, elle charge *son* dieu de ce travail; elle se la fait révéler. Ici le sort de l'insoumis est encore moins supportable que celui du serf du capital ou de la glèbe. Au moindre murmure, on le cuit, ou du moins on lui brûle la langue avec un fer rouge, et le manque de respect à l'autorité est qualifié *sacrilège*.

Hélas! oui, mais tous les voleurs ne sont pas inviolables et sacrés comme les majestés constitutionnelles, les rois de droit divin et autres oints du Seigneur; car l'inviolabilité ne s'acquiert qu'à la force des poignets, et tout le monde n'a pas le poignet ferré comme l'Aigle, le Vautour et le Grand-duc. Voilà qui vous explique pourquoi la loi est si sévère au Jean-le-blanc, au Balbusard et au Milan, qui essayent quelquefois de singer l'Aigle.

Le Jean-le-blanc, dont la tête a toujours été mise à prix comme celle d'un assassin vulgaire, était pourtant du bois dont se font les héros, les conquérants et les brigands de haut titre, dont les Tite-Live et les Thiers racontent avec ivresse les orgies sanguinaires. Mais parce qu'il n'avait pas la passion de la propriété comme l'Aigle, parce qu'il n'avait pas su se tailler sur la carte un arrondissement de carnage, parce qu'il s'humanisait de temps à autre jusqu'à avaler des coulevres, on l'a traité de bandit et de vagabond. Comme le Jean-le-blanc captif a soin de se cacher pour boire, on l'a comparé au laquais qui se grise en cachette de ses maîtres. Le Jean-le-blanc ne méritait pas plus que beaucoup d'autres méchantes bêtes l'honneur des calomnies dont on l'a surchargé.

C'est tout simplement un malandrin de sang noble, un dé-

trousseur de grand chemin qui porte une épée de bonne trempe, mais que l'inconduite, la paresse et la gourmandise ont jeté dans la misère. Puis cette misère, jointe à un amour immodéré de la volaille, l'a fait mordre aux amorces séduisantes de la cour et tomber dans ses pièges. Et alors le Jean-le-blanc a perdu toute fierté et il a fini par diner sans vergogne des restes de la table de l'Aigle. Sa raréfaction en France date du règne de Louis XIV, comme celle des gentilshommes à tourelles. On a vainement essayé de le dresser au vol et d'en faire quelque chose de bon. Il appartient à ces races malheureuses destinées à périr pour n'avoir jamais rien appris.

Le Jean-le-blanc et toutes les tribus qui vont suivre, Buses, Milans, Busards, procèdent de l'Aigle et se moulent sur ce type commun, au matériel comme au passionnel. Le Jean-le-blanc et les autres sont la menue monnaie de l'Aigle, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme les hobereaux ruinés de nos campagnes étaient, avant 89, la menue monnaie des Burchard et des Coligny. Tout cela pille, vole, assassine, passe les trois quarts de son temps à muser et le reste à mal faire. Je les ai placés les uns à la suite des autres, d'après la puissance de leur vol, Jean-le-blanc, Milan, Busard, Buse ; mais je ne tiens pas précisément à cet ordre, et quelqu'un voudrait mettre la Buse après le Jean-le-Blanc et avant le Milan, que je ne m'y opposerais pas.

Genre Milan. Deux espèces.

LE MILAN ROYAL. L'espèce du Milan est ambiguë entre les carnivores et les piscivores, comme celle du Balbusard ; elle fait

nuance entre les Rapaces forceurs et les Rapaces immondes, penchant horriblement de ce dernier côté.

Le Milan royal se distingue de tous les autres oiseaux de proie par sa queue fourchue. Le Milan noir, dont le pennage est beaucoup plus riche et plus foncé, ne quitte guère les contrées riveraines des grands lacs salés du Midi, où il vit à peu près exclusivement de poisson. Tous deux sont de passage.

Le Milan royal doit ce nom au triste bonheur qu'il eut jadis de servir aux plaisirs des rois. En ce temps-là, le vol du Milan et celui du Héron étaient les seuls qui fussent classés au titre de chasse royale, et nul gentilhomme ne pouvait attaquer le Milan sans empiéter sur les privilèges du roi.

Le Milan est un oiseau de rapine, très-connu sous une grande variété de noms dans tous les pays boisés de France. C'est l'ennemi intime des Pigeonneaux et des Poulets, et l'exécration des ménagères de la campagne. A défaut de volaille tendre, le maraudeur perfide accepte volontiers le poisson mort, et n'a pas de répugnance pour le mouton crevé. C'est une mauvaise bête, lâche à l'attaque, mais rude à la défense, rampante vis-à-vis des forts, dure et impitoyable aux faibles. Défiante et rusée à l'excès, elle ne descend qu'à bon escient des hautes régions de l'air où elle aime à se tenir immobile, pour observer de loin tout ce qui agonise sur la surface de la terre et des ondes, et fondre sur les agonisants.

Le Milan est un des plus magnifiques Voiliers de la région des nues. Le mouvement de ses ailes est si doux qu'on l'aperçoit à peine. Il a l'air de nager, plutôt que de voler dans l'océan du ciel.

Le Milan pêche à la main comme le Balbusard, mais ne pêche guère que le poisson mort; il met sa proie à terre; son cri est un miaulement de chat.

Le Milan s'apprivoise sans peine comme la plupart des oiseaux

de proie, mais il n'est pas susceptible d'éducation comme le Faucon, l'Émérillon et l'Autour. Il ne demande pas mieux que de troquer sa liberté contre le bien-être, mais le travail lui semble un acte contre nature, une fois le vivre assuré. C'est un être ignoble de tout point, mais de belle figure.

Les Milans ont emprunté à la politique de l'Aigle la puissante et aristocratique institution du fief héréditaire. Nulle terre sans Milan. Ils ont divisé la France en quatre ou cinq mille arrondissements de rapine, comme dirait M. Thiers, le tout de leur autorité privée, et sans s'inquiéter le moins du monde de savoir si l'opération agréait aux possesseurs nominatifs du sol; puis ils se sont adjudgé à l'amiable ces fiefs, dont l'étendue varie de six à dix lieues carrées. Les meilleurs et les plus courus de ces domaines sont ceux situés dans les pays entrecoupés de plaines, de forêts, de lacs et de cours d'eau importants; les régions où la volaille, le gibier et le poisson abondent, où les forbans de l'air trouvent facilement à se dissimuler sous les sombres abris des futaies séculaires pour fondre à l'improviste sur les Pigeons aventureux et les Poussins novices.

Les possesseurs de ces fiefs les défendent avec une sollicitude et une âpreté chicanière qui feraient honneur à des propriétaires humains de basse Normandie. Les Milans royaux disent à qui veut les entendre que toutes les basses-cours, tous les colombiers, toutes les pièces d'eau sont à eux; à preuve qu'il y a des siècles qu'ils prélèvent sur le produit de tous ces établissements une prime de rapine... Comme si, me permettrai-je de leur répondre avec Sieyès, le vol pouvait jamais constituer un droit pour le voleur ou un devoir pour le volé! C'est aussi l'antienne du Pygargue. Ce n'est pas moi qui me répète, c'est eux.

En dépit de cette affectation de respect pour la propriété légitime, il n'est pas rare de voir un Milan qui s'est emparé par la force d'un arrondissement mal défendu par son propriétaire

infirmes, invoquer la prescription contre toute répétition des héritiers dépossédés.

Conformément aux usages de l'aristocratie, les Milans reviennent chaque année, à époque fixe, habiter leurs propriétés rurales. Ils reprennent leurs vieux nids, comme les Hérons, les Cicognes et les Hironnelles, et leur retour annonce celui du vrai printemps. Ils partent de bonne heure à l'automne et s'élèvent au plus haut des airs en larges tourbillons qui décrivent d'immenses orbites dont le centre fugitif va s'éloignant toujours.

Les Athéniens, qui étaient de grands amateurs de confort et qui redoutaient le froid presque autant que la chaleur, avaient l'habitude de tenir un compte fort exact des faits et gestes du Milan, qui jouait un rôle fort important dans l'almanach grec, et qui était l'oiseau augural dont ce peuple spirituel, mais faible, acceptait le plus facilement l'opinion. C'est parce que les Athéniens étaient si bien au courant des mœurs et coutumes du Milan, que je ne pardonne pas à Buffon d'avoir ignoré le Milan noir et affirmé que l'autre passait l'hiver en France.

J'ai toujours eu au cœur une vive antipathie contre les individus de cette race rusée et perfide, que le Faucon ne peut pas sentir. Le Milan niche au sommet des vieux hêtres, sinon dans les fissures du roc. Je me souviens qu'enfant, un de mes bonheurs était de l'assiéger dans sa haute demeure, de l'y clouer sous la glu, de tordre le cou à ses ignobles rejetons ou d'écraser dans l'œuf leur royauté future. En ce temps là, j'aurais eu quelque peine à accorder mon estime au gamin qui n'aurait pas connu le nid de son Milan. Il m'en avait coûté, à moi, vingt mois d'observations quasi-quotidiennes, sans compter un nombre illimité de culottes et de déceptions de tout genre pour savoir le repaire du mien.

Les chercheurs d'étymologie supposent que le nom latin du Milan, *milvus*, lui est venu du radical *mollis*, *mollities*, pour

accuser la mollesse universelle de cet oiseau, mou dans sa voix, mou dans son vol, mou dans l'agression. Cette étymologie me semble moins heureuse que celle de *vulpes*, renard, *volvipes*, marche tortueuse. Il y en a encore une autre, qui ne me semble guère préférable à la première et qui fait dériver le nom de *Milvus* de celui de *Milvina*, sorte de flute très-ancienne, dont le son rappelait le sifflet du Milan, et qui devait être quelque chose de déchirant comme notre clarinette. Je profite de cette circonstance pour demander au gouvernement qu'il interdise le droit de musique aux aveugles du Pont-Royal, voisin de ma demeure...; n'étant nullement charitable, ni juste d'infliger l'épouvantable supplice du flageolet continu à tout une population sensible, en réparation de malheurs individuels dont elle est parfaitement innocente. Soyons miséricordieux aux pauvres gens qui ont perdu la vue, mais gardons un peu de pitié néanmoins pour ceux qui ont conservé leurs oreilles. Ce maire de la ville de Cologne qui avait interdit à tous les musiciens ambulants de jouer faux, sous peine de bannissement et d'amende, était un véritable philanthrope à qui ses administrés reconnaissants auraient dû élever une statue.

Le Milan affecte à tout propos de se modeler sur l'Aigle, comme Olivier Proudfoote affectait de se modeler sur Henri Gow. Il se coiffe d'une perruque blanche à la manière des Pygargues, tranche des allures de l'Aigle royal, parle comme lui de *son* parcours et de *ses* domaines, fait rimer travail et canaille, ajoute à son nom comme lui l'épithète d'altesse.

Ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait du Milan royal à l'Aigle royal la même distance à peu près que du chacal au lion.

Le Milan royal est l'emblème du féodal infime, possesseur d'un titre usurpé; et aussi de ces titulaires d'offices de finance ou de chicane vulgairement appelés savonnettes à vilain, dont l'espèce a été si parfaitement ridiculisée par Molière; et encore

de ces acquéreurs de charges vénales à qui l'administration concédait autrefois le monopole de l'exploitation de certaines industries et de certains contribuables, conseillers du roi regrattiers, conseillers du roi marchands de tripes, fermiers royaux, monopoleurs d'usure, tabellions royaux, huissiers royaux, monopoleurs de chicane. L'huissier royal et le tabellion royal ne permettaient pas plus que le Milan royal à un confrère royal *d'instrumenter dans leur ressort*.

Comme le Milan commençait par prélever la subvention de son oisiveté sur tous les produits du travail, ainsi le Gabelou et le préposé des aides forçaient tous les contribuables de verser à leur caisse les sommes destinées à solder l'oisiveté paperassière, usurière, bureaucratique, chicanière.

Comme le Milan plane sans cesse sur la volaille de la ferme, ainsi les deux mauvais génies du travailleur, la chicane et le fisc, tenaient incessamment la ruine et la misère suspendues sur l'avenir du pauvre laboureur, ne lui laissant pour récompense du travail de la veille que le droit de se tuer le corps et l'âme au travail du lendemain.

L'habitude luxueuse qu'a le Milan de quitter les contrées du Nord à l'approche de l'hiver et de voyager à petites journées vers les douces régions du Midi, se retrouve encore aujourd'hui dans la coutume qu'ont adoptée les riches anglais, parvenus de la finance et de la chicane, de quitter leur patrie brumeuse pour le séjour de Nice, de Florence ou de Naples, vers la fin de la belle saison.

Mais le droit conserve un autel et un culte dans le cœur de l'homme en dépit des honneurs et des privilèges réservés à la richesse mal acquise.... et les larrons de la finance et de la chicane, en dépit de leur opulence, sont livrés par la vindicte de l'opinion publique aux vengeances de la satire et de la comédie, et les grands redresseurs de torts, les Molière, les Lesage, les

bafouent sur la scène et leur font jouer, aux applaudissements unanimes du parterre, le rôle de maris vexés.

Ainsi le Milan royal est livré aux vengeances du Faucon, du Sacre et du Gerfaut, emblèmes des nobles esprits qui ne craignent pas d'aller relancer le voleur patenté et privilégié jusque dans les hautes sphères qu'il habite, et de l'abattre et de le fouler aux pieds, au bruit de l'universelle allégresse et des clameurs de satisfaction d'un chacun.

Le grand ministre Colbert, qui institua une chambre ardente pour faire rendre gorge à tous les traitants de son époque et à tous les dilapidateurs de la fortune publique, le grand ministre Colbert fut un Gerfaut de courage supérieur qui aurait eu le droit de faire graver cet oiseau sur son écusson de famille. Par contre, les hauts agioteurs, juifs et chrétiens, ceux que la loi aurait pu frapper, comme ceux qu'elle a frappés, ont le droit de porter un Milan dans leurs armes.

Genre Busard.

Quatre espèces : Harpaye, Montaignu, Saint-Martin, Blafard.

Les Busards sont des oiseaux naturellement hardis, déprédateurs et voraces, qui ont dans la physionomie et l'allure quelque chose du Faucon, la poitrine évidée, la jambe haute, l'aile longue, la queue plus longue encore. Cependant, en y regardant de très-près, on finit par apercevoir dans ce genre certains caractères spéciaux qui les rapprochent des Rapaces nocturnes. Et d'abord les Busards chassent plus volontiers le matin et le soir qu'aux autres heures du jour. Ensuite ces tendances crépusculaires s'accompagnent d'une grosse tête et de larges oreilles, entourées d'un demi-cercle de plumes tas-

sees, coiffure évidemment empruntée à la Chouette. Le bec est faible et couvert à moitié par les envahissements de la cire, les ailes arondies. Le Busard pourrait donc jouer sans trop d'inconvenance le rôle d'ambigu entre les Rapaces de jour et les Rapaces de nuit.

Presque tous les Busards sont décorés d'un ordre qu'ils portent en sautoir. L'âge et le sexe établissent entre les individus de si grandes différences de taille et de costume, qu'il est tout à fait impossible de dire leur uniforme. Ces différences sont si tranchées, que les ornithologistes ne s'accordent même pas sur le nombre des espèces et ne savent pas s'il convient de porter ce nombre à quatre ou de le réduire à trois. J'opine pour le premier parti.

Moins rapides et moins généreux que les Faucons, les Busards font une guerre redoutable au menu gibier, aux couleuvres, aux Mulots et aux Grenouilles. Ils placent leur proie à terre comme les Milans; ils habitent le voisinage des marais, où ils nichent dans l'herbe.

C'est une belle famille, dont la figure attire, mais dont les mœurs repoussent. L'espèce la plus connue, celle du Harpaye, remplit dans les garennes l'office de croque-mort. Les Belettes ayant, comme chacun sait, l'habitude de saigner les Lapereaux et les Levraults à la jugulaire et d'abandonner le cadavre de leurs victimes après leur avoir sucé le sang, le Harpaye fait sa main de la desserte des Belettes. On le voit, à des heures régulières, passer l'inspection des tirés, des forêts et des garennes, qu'il rase d'un vol paisible, pour enlever les corps morts et leur donner la sépulture. La Buse paresseuse aide volontiers le Busard dans l'exercice de ces fonctions charitables et lucratives; on les a même accusés tous les deux de ne pas attendre toujours que les jeunes Levraults et les jeunes Lapereaux fussent bien morts pour les ensevelir.

Le Busard Montaigu et le Busard Saint-Martin, plus connu sous le nom de l'Oiseau de Saint-Martin, commencent à devenir fort rares, et, comme il arrive pour toutes les espèces en phase de déclin, la défiance et la circonspection ont remplacé chez eux l'audace et l'esprit d'entreprise. Ils semblent ne plus viser qu'à se faire oublier.

Le Busard Montaigu et le Saint-Martin, qu'on a longtemps appelés du titre commun de Sous-Buse, présentent un caractère fort singulier dans la différence du costume des deux sexes. Le mâle adulte, dans ces deux espèces, porte une robe d'une charmante couleur, le gris ardoisé tendre, tandis que la femelle, qui est beaucoup plus forte, revêt ce manteau de couleur sombre qui est l'uniforme habituel des Aigles et des Buses. Le Tiercelet du Montaigu se distingue du Tiercelet Saint-Martin, en ce qu'il est un peu moins fort et en ce que l'abdomen est chez lui sillonné de coups de pinceau rougeâtres qui ne sont pas chez l'autre.

Le quatrième Busard, le Blafard, celui dont l'existence est encore mise en doute, paraît appartenir spécialement aux provinces les plus méridionales de l'Europe. Ne l'ayant jamais rencontré dans mes excursions cynégétiques, et ne connaissant personne qui ait été plus heureux que moi, force m'est de me borner à publier son nom.

Le Busard est le fléau des Faisandeaux et des Perdreaux; il lève d'épouvantables dîmes sur les plantureuses tribus des Halbrans, des Poules d'eau et des Foulques, qu'il finit par réduire à leur expression la plus simple. C'est un bracounier de la pire espèce et pour lequel la loi et le garde-chasse doivent être sans pitié.

Genre Buse. Trois espèces : Pattue, Bondrée, Variable.

La famille des Buses, considérée sous le double rapport moral et matériel, forme le dernier anneau de la chaîne qui unit les tribus du mode aquilien à celles du mode vulturien. Les Buses se distinguent des Busards par la brièveté des tarse et de la queue, aussi bien que par l'épaisseur du corps. Elles ont également les cuisses plus fournies. Leur bec est plus arqué et plus court. Elles sont plus ennemies du mouvement. Toutes nichent sur les arbres.

Tous les membres de cette famille ont les allures molles et peu distinguées, et se montrent généralement peu délicats pour le choix de la nourriture. Ils marchent avec beaucoup plus de facilité que les autres Rapaces à jambes courtes et ne sont plus exclusivement carnivores. Ce caractère de transition se retrouve chez les plantigrades de l'ordre des quadrupèdes carnassiers (Ours, Blaireaux, Gloutons, Carcajoux), à telles enseignes que les Buses s'embusquent dans le branchage feuillu des grands arbres pour guetter leur proie, etc., et qu'elles aiment le miel.

La somnolence est vice héréditaire et typique dans la famille des Buses, comme dans celle des Ours. Mais si les Buses méritent leur réputation, sous le rapport de la paresse, elles ont parfaitement le droit de repousser l'accusation de stupidité que leur adresse journellement le vulgaire. Elles valent un peu mieux que tous leurs parents à bec crochu et mangent moins de poulets. C'est là l'unique motif qui les a fait passer pour bêtes dans l'opinion du peuple. Le civilisé méchant est enclin à confondre

l'innocence ou la débonnaireté avec la pauvreté de cervelle. Bonté est, pour beaucoup de nous, synonyme de bêtise.

La Buse a encore pour elle d'être meilleure mère que ses voisines, et de veiller aussi longtemps que le Corbeau à l'éducation de ses petits.

Cette famille est une de celles dont il a été le plus difficile de caractériser les espèces, à raison de la variabilité perpétuelle de leur costume. Il y a une de ces espèces qui varie, entre deux saisons, du brun noir au blanc sale.

Par la même raison que les plus nobles créatures ne sont pas parfaites, les moins nobles sont accessibles à de généreux sentiments qui relèvent leur nature. C'est ainsi qu'on a vu de pauvres Buses, mangeuses de poulets de leur état, amener à éclosion des œufs de Poule et se conduire envers leur progéniture de contrebande comme auraient pu faire les plus tendres des mères, leur distribuant avec sollicitude des lambeaux de chair sanglante, ne comprenant plus rien à leur répulsion pour cette nourriture de choix, supportant enfin avec une patience angélique les caprices et les mutineries enfantines de leurs poussins et leur préférence inexplicable pour le menu grain et la pâtée de farine. C'est là un des moindres miracles de l'amour maternel, car l'amour maternel va plus loin chez mille autres espèces, chez les gallinacés par exemple, que chez les Buses. C'est la passion merveilleuse qui fait croire au Chapon qu'il est la véritable mère de la famille qu'il a fait éclore et qui le force d'adopter une langue et des façons appropriées à ses fonctions augustes. Blackstone avoue que la Chambre des Communes peut tout, hormis changer un homme en femme. Or, l'amour maternel opère le miracle interdit à l'omnipotence de la Chambre des Communes d'Angleterre. Humboldt a vu en Amérique des hommes allaiter des enfants du lait de leurs mamelles. Le même phénomène avait été observé plus d'une fois chez les Béliers et les Taureaux.

LA BUSE PATTUE. La Buse pattue, qui se distingue des autres Buses en ce qu'elle est gantée de longues plumes, comme les Pigeons de ce nom, fréquente le bord des rivières où elle fait curée des cadavres de Mulots et de Taupes que les eaux déposent sur la plage après l'inondation. Elle se nourrit également de Serpents, de Grenouilles et de menu gibier.

LA BONDRÉE. La Bondrée, très-commune dans le centre de la France et dans toutes les contrées riveraines de la Loire, où elle s'oppose énergiquement à la multiplication exagérée des Perdrix et des Cailles, est un oiseau de passage qui hiverne dans les contrées du midi de la France. C'est cette espèce qui passe pour adorer le miel, et que pour cette raison on a qualifiée d'*apivore* ou de mangeuse d'abeilles comme le Martinet. Il eût été plus juste de la nommer *vespivore*, attendu qu'elle détruit beaucoup plus de Guêpes que d'Abeilles, et qu'elle consomme plus de larves que de miel. Pour ces causes même je trouve que la Bondrée a de véritables droits aux égards et à l'amitié de l'homme, et pour mon compte j'ai l'habitude de respecter, en toute occasion, son travail et ses œufs. On se souvient peut-être que j'ai écrit à l'article Guépier, que l'exubérance toujours croissante de la population des Guêpes menaçait de prendre en ce pays les proportions d'une immense calamité publique. J'ai le regret d'annoncer que cette éventualité formidable se rapproche chaque jour de la réalité; que chaque jour les mauvaises mouches deviennent plus venimeuses et plus audacieuses, et que je ne m'explique pas l'impassibilité de l'administration et des sociétés agricoles en face des ravages du fléau.

Après cela comment sortir de ce cercle vicieux qui est l'enfer de la civilisation? Comment s'y prendre pour faire le bonheur des Bondrées, sans faire le malheur des Perdreaux?

LA BUSE VARIABLE. La Buse variable, dite aussi à poitrine barrée, est l'espèce la plus commune, et celle dont la ménagère des champs a le plus à se plaindre. Elle est facile à prendre et à apprivoiser, et elle rend d'excellents services de chat en domesticité. Sa place est au grenier, où elle veille parfaitement au grain. Son nom de Variable lui vient de la mobilité extrême de ses goûts de toilette qui la porte à changer à tout moment de robe et à passer entre deux saisons du blanc sale au brun sombre.

La Buse, paresseuse, somnolente, acheveuse de gibier blessé, est l'image de ces usuriers de bas étage qui exploitent les campagnes, fainéants à l'affût de toutes les disgrâces et de toutes les maladies qui tombent sur le malheureux laboureur, et habiles à profiter du sinistre pour donner au pauvre éclopé le coup de grâce. On sent que nous approchons de la famille des Vautours.

Genre Gypaète. Espèce unique.

Entre le Vautour et l'Aigle vient se placer un magnifique ambigu ou moule de transition, que les savants nomment Gypaète, et les indigènes d'Helvétie le Vautour des Agneaux (lammer-geyer). C'est le même qui enlève les enfants et qui les transporte dans son aire où les pauvres parents sont obligés de les aller chercher. L'enlèvement de l'enfant occupe une place immense dans la légende de l'Aigle, qui est le nom commun du Roc, du Gypaète, du Griffon et des autres dans les contes orientaux.

Plus griffu, plus barbu, plus chevelu que le Vautour, qui

est chauve, le Gypaète aime la parure et s'attife avec art. Moins haut sur jambes et pourvu d'ailes plus longues, il porte encore avec une certaine distinction la coiffure à la malcontent, la mouche du raffiné, et les manchettes de dentelles qui manquent au Vautour. Une zone de pourpre ardente, qui borde son iris, illumine son regard de rouges rellets de sang.

Toutefois son jabot saillant, son bec et ses ongles presque droits, le rapprochent des Rapaces immondes.

Le Gypaète est le plus grand, je ne dirai pas le plus fort de tous les Rapaces d'Europe. La hauteur de l'adulte varie communément entre trois pieds et demi et quatre pieds. L'histoire de l'expédition d'Égypte fait mention d'un Gypaète dont procès-verbal fut dressé en présence de Berthollet et de Monge, et qui mesurait quatorze pieds, près de cinq mètres d'envergure. Je n'ai pas ouï-dire qu'en Sardaigne ni dans la province de Constantine, où l'espèce est très-répan due, on ait encore rencontré des individus de cette taille.

Il était naturel qu'un oiseau doué de tant d'avantages extérieurs cherchât à se séparer par ses mœurs, ainsi que par ses allures, d'une race méprisée. Aussi le Gypaète attaque-t-il la proie vivante comme l'Aigle, et fait-il une guerre cruelle aux ruminants des glaciers.

Le Chamois en bas âge, le Bouquetin nouveau-né, l'Agneau, le Lièvre sont les fournisseurs attitrés de la table somptueuse du Gypaète; mais pour adorer les enfants, l'ogre des pics neigeux ne cède pas à l'Aigle sa part des pères et mères. On l'a vu en mille circonstances employer la ruse et l'adresse, à défaut de la force, pour jouer au Bouquetin et aux Chamois adultes des niches infernales.

Le Chamois et le Bouquetin sont des enjambeurs d'abîme doués d'une élasticité et d'une vigueur de jarrets prodigieuse. Un de leurs plus grands bonheurs est de poser sur la pointe la

plus aiguë d'un pic, comme un coq catholique sur la flèche d'une église, ou bien encore de s'accrocher comme un grimpeur de muraille aux parois les plus verticales du précipice, dans l'espoir d'être croqués par quelque paysagiste de rencontre en ces attitudes impossibles. Le Gypaète qui sait à ses victimes ce travers déplorable, l'exploite avec perfidie. Aussitôt qu'il avise le Chamois dans la pose d'équilibre instable exposée ci-dessus, il s'en approche en tapinois, apparaît soudain à sa vue en poussant un grand cri et lui bat les yeux de ses ailes, à l'instar de ces enfants trop espiègles qui profitent de la distraction d'un camarade absorbé par les évolutions des poissons rouges pour lui faire prendre un bain de pied dans une pièce d'eau des Tuileries. La pauvre bête, troublée par l'attaque imprévue, perd le sang-froid et l'équilibre, trébuche, chancelle, tombe, tournoie un instant dans le vide, s'accrochant dans sa chute aux angles des rochers qui se renvoient son corps comme une balle élastique, se casse enfin et s'aplatit en rebondissant sur le sol, où le triomphateur arrive aussitôt qu'elle et célèbre incontinent le succès de sa ruse par un festin sanglant.

Plin et tous les anciens naturalistes ont accusé l'Aigle d'agir avec la même déloyauté à l'égard du Cerf, que le Gypaète à l'égard du Chamois. Le fait a été nié depuis; mais l'analogie le confirme. Quand on voit les plus ignobles oisillons de rapine, comme le Corbeau et la Pie, attaquer le Lièvre et lui crever les yeux; quand on voit le Faucon d'Algérie, qui n'est guère plus gros qu'un Pigeon, venir à bout de la Gazelle par le même procédé, il me paraît difficile d'admettre que les grands carnassiers comme l'Aigle, qui savent au besoin joindre la ruse à la force, n'aient pas de pareils tours dans leur sac. Il est de mode aujourd'hui de reprocher aux anciens d'avoir été les témoins oculaires de faits qui ne se reproduisent plus de nos jours. C'est que la science moderne ne se rend pas suffisamment compte de

l'influence exercée sur le moral des bêtes par l'introduction des armes à feu dans nos relations avec elles. Les bêtes n'osent plus dire ni faire ce qu'elles faisaient et disaient jadis, parce que la peur paralyse leurs moyens. Il ne me paraît pas plus difficile de faire choir un bouquetin dans l'abîme béant sous ses pas que d'ouvrir une tortue en la laissant tomber du haut des airs sur la pointe d'un roc, et l'Aigle a trouvé ce dernier secret, il y a des siècles; il l'a même enseigné, comme nous avons vu, au Corbeau qui s'en sert pour ouvrir les moules.

Beaucoup de naturalistes se sont insurgés contre l'opinion commune qui attribue au Gypaète l'amour de la chair des enfants. Ils disent d'abord que l'oiseau est trop lâche pour attaquer des proies vivantes, et qu'en Algérie, où il est très-commun, on ne lui connaît d'autre goût que celui des chevaux morts et des Tortues de terre. Ils ajoutent que le Corbeau solitaire, qui niche auprès du Gypaète dans le grand ravin de Constantine, prend le dessus sur lui en toute circonstance et le traite de Turc à Maure. Ce dernier fait est vrai, et il a été confirmé récemment par une expérience tentée à la ménagerie du Jardin des Plantes de Paris, où l'on voit ces deux oiseaux vivre en parfaite intelligence dans la même cellule, mais où il est constant que le Corbeau commande et que l'autre obéit. Seulement les savants oublient qu'on peut respecter le Corbeau qui a bec et ongles pour se défendre et ne pas craindre d'attaquer un enfant désarmé. Le Corbeau solitaire sait se faire respecter de plus redoutables que le Gypaète, et notamment du Faucon pèlerin qu'il charge même hardiment, lorsqu'il le voit s'approcher trop familièrement de son domicile conjugal. La bataille a lieu quelquefois vers les parages de Dieppe, où la grande falaise abrite chaque printemps les amours de quelques couples de Corbeaux, de Pèlerins, de Cormorans, de Fous, etc. L'habile naturaliste du quai Voltaire, M. Lefebvre, m'a affirmé avoir été témoin oculaire d'un de ces

combats terribles où le Faucon avait été tué raide d'un coup de pioche qui lui avait défoncé l'occiput.

Les ennemis du Gypaète affirment de plus que les serres de cet oiseau sont trop faibles et trop peu arquées pour lui permettre de saisir et d'emporter au loin des proies d'une quinzaine de kilogrammes. Mais ce qui est un argument contre le fait de rapt et de transfèrement dans l'aire, n'en est plus un contre l'incubation principale. Il n'y a pas de preuves, peut-être, qu'on ait trouvé de jeunes enfants dans le nid du Gypaète, mais il y en a plus d'une qui témoigne de la prédilection toute spéciale de l'immonde Rapace pour la chair en question. Il y a que deux oiseaux de cette espèce dévorèrent un enfant sur place, en plein jour, dans le royaume de Saxe, et que M. Crespon, de Nîmes, qui tenait un Gypaète en passion, fut obligé d'intervenir un jour pour soustraire sa petite fille aux persécutions de son pensionnaire, dont les vues n'étaient pas douteuses. J'ai failli moi-même être témoin d'un attentat de même nature, il y a une vingtaine d'années. C'était dans une excursion que j'avais faite en Bresse pour prendre part à une grande chasse au Loup. Deux pauvres petits garçons que nous rencontrâmes en un canton désert, nous dirent qu'ils venaient d'être assaillis par un énorme oiseau qui s'était précipité sur eux, les ailes étendues, et les avait poursuivis très-longtemps. C'était la seconde ou la troisième visite, assuraient-ils, qu'ils recevaient de la mauvaise bête, et elle arrivait toujours à la même heure, entre onze heures et midi. Avisé de cette circonstance et curieux d'assister à la prochaine attaque, un des nôtres s'installa dans le voisinage, et le lendemain, à l'heure dite, vit l'oiseau et le tua. C'était un Gypaète d'une taille démesurée.

Le Gypaète barbu, plus commun en Algérie qu'en Europe, est l'emblème d'un superbe ambigu entre le Romain et le Juif,

l'emblème de l'Arabe, pillard de caravanes ; un type d'industriel valeureux non moins ardent au lucre qu'à la bataille, mais préférant de beaucoup à la guerre en plaine rase, la guerre d'embuscade, de razzia, de surprise. Aucune race de voleurs ne pratique avec plus d'amour et de talent que l'Arabe, le vol à l'apparition, au buisson, à la culbute. Aucune nation n'apporte plus de luxe dans son costume, plus de majesté dans ses poses.

Le Gypaète, issu de la même souche que le Vautour, ainsi qu'il est facile de le reconnaître à la forme du bec et des pieds, nie cependant avec énergie tout rapport de consanguinité avec cette famille. Ainsi l'Arabe, né d'Abraham par Ismaël, repousse avec dédain toute communauté d'origine avec le juif, né du même Abraham par Isaac, parenté bien visible pourtant dans la coupe du nez et l'âpreté au gain. J'ai connu, dans le temps que j'habitais l'Afrique, un kaïd de Blida à qui je ne pus jamais faire entendre qu'un israélite fût un homme comme lui et moi. (Consulter au sujet de l'esprit inventif de l'Arabe, en matière de dol et de vol, l'ouvrage aussi intéressant qu'instructif du commandant Richard, intitulé : *Mœurs arabes*, 6, rue de Beaune.)

Genre Vautour. Trois espèces.

Vautour fauve, Vautour brun, Catharte ou Pénoplière.

Caractères généraux.

Les Vautours, races immonde, sont les homologues des Hyènes. Ils ont été créés comme celles-ci pour débarrasser le sol des immondices et des cadavres dont les émanations empestent l'air. Ils portent écrits sur la face, en caractères gros et lisibles,

leur nom et leur profession. Il y a, dans le Vautour, du Dinde et du Corbeau.

Comme l'attaque des corps morts exige plus de puissance digestive que de puissance agressive, la nature a sagement doué toutes les espèces du genre d'une voracité extrême, mais elle leur a refusé les armes de combat.

Le bec des Vautours est presque droit dans toute sa longueur, et ne s'incurve en crochet qu'à l'extrémité de la mandibule supérieure. Les ongles sont taillés sur le même modèle. L'armature est plus voisine de celle du Corbeau que de celle de l'Aigle. Le bec et les serres des Vautours ont tout juste ce qu'il faut de force pour achever une proie agonisante ou perpétrer l'assassinat du mammifère nouveau-né.

Les Vautours se distinguent de tous les autres Rapaces par deux caractères spéciaux qui sont la nudité de la face et du col et la saillie extérieure de la poche du jabot. Le col est long, la tête petite, les tarses nus et réticulés.

Les Vautours sont porteurs d'ailes immenses comme l'Aigle et planent aussi haut que lui dans la région des nues. Ces ailes sont obtuses chez le plus grand nombre des espèces ; c'est-à-dire que la quatrième rémige est la plus longue de toutes. Les oiseaux, quand ils sont à terre, tiennent fréquemment ces ailes mi-ouvertes.

Les ongles n'étant pas assez puissants pour soutenir une lourde proie, c'est l'estomac qui fait chez les Vautours l'office d'emporteur. Ils se gorgent sur place d'autant de chair que leur panse en peut contenir, et remontent vers leur aire, où ils se délestent incontinent par le vomissement. La nature a pourvu à la facilité de la double opération, en donnant à la poche stomacale du Vautour une capacité et une élasticité prodigieuses. L'œsophage est muni d'un renflement ou jabot qui fait saillie à la base du col et retombe sur la poitrine comme une

besace trop chargée, ou comme la sacoche d'un commis de la Banque.

Tous les membres de la tribu exhalent une odeur fétide, odeur entretenue par l'écoulement d'une sanie purulente qui suinte perpétuellement de leurs larges narines, et plus copieusement que jamais dans la saison d'amour. Le préjugé vulgaire attribue à tort aux Vautours, aussi bien qu'aux Corbeaux, le don d'un odorat perçant qui leur indiquerait le gisement des cadavres à des distances énormes. Ce n'est pas le sens de l'odorat, mais celui de la vue qui est le plus parfait chez les oiseaux de proie. La nature est trop sage pour avoir raffiné le nerf olfactif à des espèces qui devaient vivre de charognes putréfiées.

On sait que les conditions les plus favorables à la décomposition des corps sont celles qui résultent de la combinaison de la chaleur et de l'humidité et que cette décomposition n'a plus lieu sous l'influence de la sécheresse ou du froid. Par conséquent le foyer de la putréfaction animale qui engendre les pestes est aux pays du soleil, et alors le Vautour, pour remplir convenablement sa haute mission d'hygiène et de salubrité publique, doit surveiller surtout les zones tropicales. C'est aussi ce qu'il fait, parcourant la région de l'équateur, mais ne s'aventurant guère au delà du 45^e degré de latitude nord ou sud. En Europe, ses principales demeures sont aux versants des grandes chaînes qui font face aux mers du Midi, Archipel, Marmara, mer Noire, Adriatique, golfe de Lyon, golfe de Gènes. La France en nourrit quelques couples qui aient aux rocs des monts les plus inaccessibles des Pyrénées, des Cévennes, des Alpes, de la Corse, et trois espèces seulement figurent au catalogue de ses richesses ornithologiques indigènes.

Ces trois espèces sont le Vautour fauve ou commun, et le Noir dont la taille égale, si elle ne la dépasse, celle de l'Aigle royal; le Catharte, petit Vautour blanc, de la taille du grand

Corbeau, remarquable par sa face nue couverte d'un parchemin jaune ridé. Les pâtres du Midi accusent les deux premiers d'exécuter de temps à autre des coups de main aquiliens sur leurs jeunes agneaux. Les braconniers de la même région se plaignent de la concurrence du troisième. Leur histoire à tous est la même. Laissons parler l'analogie.

LE VAUTOUR. — CHAÏLOCK (1).

Après l'égorgeur, l'écorcheur; après le détrousseur de grand chemin, le voleur à la petite semaine. — Après l'Aigle, le Vautour. — Après le Scipion de Numance, le Warwick ou le Coligny... Chaïlock.

Il n'y a jamais eu dans ce monde qu'une seule iniquité qui est de dépouiller le travailleur du fruit de son travail, mais cette iniquité s'appelle de bien des noms et s'exerce de bien des manières. Or, Dieu qui n'a créé les bêtes que pour en faire des types particuliers de caractères humains, les a chargées naturellement de la rédaction de cette monographie spéciale. Et l'unique tâche de l'historien de l'humanité consiste, comme j'ai dit, à déchiffrer ces logoglyphes de plumes, de fourrure et d'écaïlle écrits dans la langue sacrée pour les traduire ensuite en langage vulgaire.

Je le répète, et le répéterai jusqu'à satiété, si la plupart des écrivains qui ont composé de très-gros livres sur l'histoire des Romains, des Perses et des Mèdes ont rarement réussi à intéresser leurs lecteurs et surtout leurs lectrices, ce résultat provient de ce qu'ils n'avaient compris ni le véritable but ni le véritable point de départ de la science historique.

Shakespeare, Molière, Lafontaine et Fourier sont les plus im-

(1) Shylock, célèbre usurier juif qui avait l'habitude de prêter sur dépôt de chair vive. J'ai écrit le nom comme il se prononce en français.

mortels de tous les historiens du monde, parce qu'ils ont su déchiffrer mieux que les autres le grimoire de la passion humaine et traduire les verbes de Dieu. Ce mot profond de l'âne, que notre ennemi est notre maître, en dira toujours plus que cent mille gros volumes sur la question sociale. La morale de la fable des animaux malades de la peste sera la flétrissure éternelle des iniquités juridiques et des juges vendus. L'apologue et la parabole sont propres à tous les temps, à toutes les institutions, et conviennent à tous les âges ; c'est la forme naturelle de l'idiôme des inspirés de Dieu, prophètes ou fabulistes.

Honoré de Balzac, qui avait disséqué tant de consciences d'usuriers et de banqueroutiers, demeurait interdit d'admiration devant le fameux tableau de la série des trente-six banqueroutes, exposée par Fourier, et il avait raison. Mais qu'eût dit le grand romancier, qu'eût dit Molière lui-même en face de la série des trente-six infortunes conjugales, depuis *celui en herbe*, jusqu'à *celui posthume*... Une galerie de portraits si ressemblants que l'auteur n'osa la publier du vivant de ses modèles, de peur que ceux-ci ne se reconnussent et n'en fussent courroucés.

Un des essors les plus incompressibles de l'esprit humain est de comparer l'une à l'autre, dans le jeu de leurs forces, les hautes puissances animales, la Baleine et le Requin, l'Éléphant et le Rhinocéros, le Tigre et le Lion, l'Aigle et le Condor. J'écoutais toujours avec un nouveau plaisir ces dramatiques et intéressants parallèles quand j'étais au collège, ce bain douloureux de l'enfance où ils m'ont détenu onze ans pour des crimes inconnus.

Fourier a dit :

« L'Aigle attaque franchement les vivants, les Agneaux, de même que le gouvernement exige sans détour un tribut. Le Vautour s'attaque aux cadavres par emblème de la superstition qui cerne les vieillards, les esprits faibles, pour les dévorer en cap-

tant leur succession, en leur vendant le ciel à beaux deniers comptant. C'est dans tous les pays le but auquel visent les chefs de la superstition, qu'il faut bien distinguer de l'esprit religieux. Ils veulent jeter le grappin sur les héritages en affectant de solliciter pour l'Église et non pour eux.

» Un caractère général des religions est la mendicité; elles demandent sans cesse. Ne pouvant, comme l'autorité, imposer un tribut de vive force, elles l'imposent par astuce, quelquefois aussi par violence, comme la dîme et autres prestations; mais en général elles mendient et font retentir les plaintes de l'Église. La nature a peint cette astuce chez le Vautour, qui a le larynx, ou organe de la parole, nu, dégarni de plumes et très-pauvre. La tête, le bec, le cou, enfin toute la partie parlante est d'une nudité repoussante. C'est l'emblème de la mendicité, qui en parole n'exprime que des plaintes, excite la pitié par son dénûment; mais est-il réel? Non, car un peu au-dessous de sa tête dépouillée, le Vautour étale un fastueux collier de plumes, une sorte de couronne qu'il semble n'avoir pu loger sur sa tête. Ainsi, le sacerdoce, quoique privé directement de la couronne, la porte de fait par son influence; il a tout ce dont il semble manquer au premier coup d'œil; il se plaint de ses privations en public, et on trouve grande chère dans son domestique. Aussi le Vautour, excepté les parties parlantes, est-il fourni de plumes utiles et bien aptes à prendre le vol élevé qui est l'emblème du pouvoir. »

J'ai longtemps adhéré, par respect pour le maître, à tous les termes de cette analogie; mais des études subséquentes et de profondes méditations sur le caractère de toutes les religions bibliques ou issues de la Bible, m'ont forcé de revenir sur mes premières impressions. Je ne trouve pas exact d'affirmer, par exemple, que les chefs des religions en général soient *privés directement de la couronne*, quand je considère la religion des An-

glais et celle des Russes, où les chefs de l'État portent la tiare du pape en même temps que la couronne de l'autocrate ou du roi. Et cette affirmation n'est pas plus vraie, eu égard au culte catholique, dont le souverain pontife est un prince temporel vêtu d'habits somptueux et logé dans des palais féériques, enrichis de toutes les merveilles des arts. Ensuite, quand il est avéré que la pompe des cérémonies du culte catholique éclipse par son éclat grandiose le luxe mesquin de toute parade militaire, judiciaire ou civile ; quand les riches désœuvrés s'en vont demander à la ville sainte le spectacle éblouissant de ses magnificences ; quand les orateurs les plus superbes et les mieux couverts de l'âge moderne appartiennent à la chaire, est-il bien convenable de dire que le sacerdoce *fait parade de misère extérieure*, et que *toute la partie parlante* est chez lui d'une *nudité repoussante* ? Tout au plus l'assertion de Fourier s'applique-t-elle avec quelque justesse aux ordres mendiants, troupe irrégulière de l'Église qui ne peut nourrir la prétention d'être symbolisée par un moule de la taille du Vautour.

La superstition ne peut avoir qu'un emblème, et cet emblème est l'oiseau de nuit, l'ennemi des lumières.

De même que l'Aigle aux serres tranchantes nous a dit le haut baron du manoir féodal qui règne par le glaive ; ainsi le Vautour nous dira le haut baron du coffre-fort qui domine par l'usure. Et comme la configuration du bec de l'Aigle nous en a plus appris sur la constitution anglaise que tous les écrits des Guizot, des Hume et des Blackstone, un simple trait de la plume du Vautour nous en apprendra plus sur l'histoire d'Israël que tous les commentaires éloquentes de Bossuet.

Le Vautour ne paye pas de mine comme l'Aigle ; il est plus délabré que Job, mais moins fier que Bragance. Accoutrement dévasté, face ignoble, démarche crapuleuse... La première impression des yeux n'est pas favorable à la bête.

Le premier effet de Chaïlock n'est pas pour lui non plus. Si le Vautour mérite d'être considéré comme le plus immonde de tous les types parmi les bipèdes emplumés, il serait souverainement injuste de ne pas classer le type de l'usurier au même rang parmi les bipèdes sans plumes.

Je trouve le Vautour à sa place, accroupi sur ses talons, aux bords d'un égout d'abattoir, et le spectacle de sa captivité me laisse indifférent. Je m'apitoie difficilement sur les infortunes de l'agioteur et de l'usurier. Les misères des travailleurs exploités m'ayant pris toute la pitié que j'avais dans le cœur, il est tout naturel qu'il ne m'en reste pas pour ceux qui les exploitent.

Le Vautour affectionne tout particulièrement les manteaux de couleur sale, manteaux toujours trop larges et qui balayent le sol et prennent l'air par les coudes. A travers ses grègues en loques s'étalent sans vergogne ses tibias écailleux. Nul animal ne poussa jamais plus loin que le Vautour le mépris de tout soin de propreté corporelle, de luxe et de parure. Ce portrait n'offre aucune ressemblance, que je sache, avec celui de M. le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg.

Grandet de Saumur, Hochon d'Issoudun, Gobsek de Paris, tous ces fils plus ou moins ressemblants de Chaïlock, sont invariablement vêtus d'une redingote de castorine rousse, une immense redingote à sous-pieds qui dissimule imparfaitement le décousu de la toilette inférieure et dont la coupe se taille invariablement sur le patron d'une guérite. Grandet, Hochon et Gobsek ont professé de tout temps pour le savon et les soins puérils de la propreté le même mépris que le Vautour, et j'hésite à croire qu'ils aient été pour beaucoup dans la fortune scandaleuse de nos étuvistes sur Seine.

Le Vautour aspire avec volupté les émanations pestilentielles des cadavres. En revanche, l'odeur du patchouli lui procure des

nausées ; la senteur de l'iris et celle du chèvre-feuille des bois le font tomber en syncope.

Chailock partage les sympathies du Vautour pour les odeurs infâmes. Il soutient avec Henri IV et Vespasien, qui étaient deux avares, que l'argent, tiré de n'importe où, est parfaitement inodore. Il répète après Vitellius que le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Que mes lectrices ne s'étonnent pas outre mesure de rencontrer dans le monde que nous parcourons ensemble tant de gens forts sur l'histoire romaine. Ce qu'on appelle le droit romain n'est que le code de l'usure, de la chicane et de l'usurpation. Cincinnatus et Caton l'Ancien, qui furent les deux plus vertueux citoyens de Rome, étaient deux usuriers fièffés, que le tribunal de la Seine eût certainement condamnés à une amende de plusieurs millions de sesterces pour délit de vertu habituelle. La caste tout entière des hauts bourgeois romains (*Equites*) vivait d'usure comme les hauts agioteurs de toutes les bourses européennes vivent aujourd'hui d'agiotage et de marchés à terme prohibés par la loi.

A considérer attentivement et dans ses moindres détails la physionomie du Vautour, il devient visible que Dieu, en réunissant là tous les caractères du hideux et de l'ignoble, a voulu faire du Chailock un archétype de vilénie, de dégoût, d'abjection.

L'opinion publique, au surplus, ne s'y est pas trompée. La même sagesse des nations qui avait découvert *à priori* l'analogie de l'avare et du pourceau, lesquels ne sont bons l'un et l'autre qu'après leur mort, a constaté de tout temps l'identité caractérielle de l'usurier et du vautour. Pour l'homme du peuple, comme pour le faiseur de vaudevilles, le prêteur à la petite semaine et le créancier inexorable ont toujours nom M. Vautour. C'est ici qu'il est vrai de dire : *Vox populi vox Dei*. Je me range

à l'opinion du vulgaire contre celle de Fourier. Une fois n'est pas coutume.

Ce cou long, tortueux, flexible, qui permet à l'oiseau de fouiller jusqu'au plus profond des entrailles d'une bête morte, est l'image des voies tortueuses et souterraines pratiquées par l'usurier pour ruiner sa victime et soutirer la dernière obole de l'escarcelle du travailleur.

Ce cou est dégarni de plumes, par allusion à la misère apparente dont l'usurier se farde. Écoutez parler Chaïlock qui couche sur des tonnes d'or : « Jamais les temps ne furent plus durs, les bourses moins garnies, les espèces plus rares. » Mais Dieu qui sait son fourbe, a dévoilé son astuce, en garnissant la partie inférieure et secrète du cou de l'oiseau d'un magnifique collet de duvet fin qui veut dire... que derrière ces vieilles tapisseries qui garnissent le bouge de Chaïlock, sont des cassettes pleines d'or, et dans le fond de ces bahuets boiteux des étoffes hors de prix.

Le front du Vautour est chauve, plissé, ridé dès l'âge le plus tendre, pour signifier que l'usurier de sang naït vieux, et ne passe pas comme les autres mortels par l'âge des dévouements et des illusions généreuses, d'où la confirmation du fameux aphorisme : *Le vieux est l'ennemi du bien.*

Les anthropologistes ont remarqué avec moi que le Chinois, l'Arabe, le Juif, le Banian et une foule d'autres peuples adonnés à l'usure étaient volontiers affectés de calvitie précoce et marqués de la patte d'oie avant l'âge. Je lis dans une enquête sur les classes laborieuses de Londres (*Revue britannique*, avril 1850) :

« Les marchands d'habits sont tous juifs. Le marchand d'habits est ordinairement le fils d'un marchand d'habits... L'intelligence des *petits juifs* pour le commerce est telle, qu'il y en a beaucoup qui, à *quatorze ans*, en savent *autant* qu'un homme

de cinquante. Ils aiment tout particulièrement l'argent et ils feront *tout au monde* pour en gagner. Le juif demande toujours le double de ce qu'il veut obtenir. C'est la race la plus avide de l'Angleterre. »

Je trouve ce reproche d'avidité adorable dans la bouche d'un Anglais. La poêle n'a pas à mon sens meilleure grâce à plaisanter le chaudron sur la noirceur de sa peau.

Si vous êtes curieux de savoir pour quelle cause le front chauve du Vautour est orné d'un crête de chair chez le Condor et d'un autre insigne de royauté chez le roi des Vautours du Brésil, lisez le livre intitulé : *les Juifs rois de l'époque*, ouvrage intéressant, hardi et prophétique, dont les convenances malheureusement m'interdisent l'éloge. Là, vous trouverez la preuve que Louis-Philippe n'a jamais régné en France, comme on l'a cru généralement jusqu'à ce jour, et que c'est Chaïlock qui a régné chez nous sous ce pseudonyme, de juillet 1830 à février 1848. Le ministre d'un vrai roi n'aurait jamais osé prescrire à son peuple de chercher à s'enrichir par-dessus toutes choses. Je m'en rapporte à M. Guizot.

Le bec du Vautour, taillé en casse-noisette, complète la ressemblance physique de l'oiseau avec l'usurier. Le casse-noisette est le moule invariable du nez chez tous les héros de l'usure, marchands d'espèces au-dessus du cours ou marchands de lunettes. On peut dire de ce nez que sa forme est passée dans nos mœurs.

Les rapports sont constants entre le visage et le caractère. Non-seulement l'âme resplendit dans le regard, lui prêtant ses éclairs ou lui imprimant sa douceur, mais les traits se modifient suivant la vie qu'on mène, et cette modification quotidienne est surtout dans le nez et la ligne du profil.

Tout le monde connaît l'histoire de ce baron peu chrétien qui refusa de payer le portrait qu'il avait commandé à un artiste

éminent, sous prétexte que celui-ci avait oublié de lui faire le nez du duc Decazes. L'artiste répondit, avec autant de dignité que de bon sens, qu'un peintre qui possédait quelque peu son analogie passionnelle ne pouvait, sans déshonorer son pinceau, accoler un bec d'Aigle à une face de Vautour, et tout le ridicule tomba sur ce dernier.

Le casse-noisette du Vautour est percé de deux narines dégoûtantes d'où suinte perpétuellement une sanie fétide. C'est qu'on ne vit pas éternellement de charogne sans passer peu à peu à l'état de cadavre; c'est qu'on ne vit pas éternellement d'usure sans que l'âme se pourrisse et sans que la pourriture intérieure fasse éruption au dehors par un écoulement de phrases fétides, image trop fidèle de l'ulcère purulent.

Le pourceau, emblème de l'avare, est sujet aussi à une lèpre appelée *ladverie*. La Bible parle souvent d'un peuple atteint de cette infirmité, qui n'est pas rare non plus parmi les Arabes d'Algérie.

Les yeux sont le miroir de l'âme. Le regard du Vautour, terne, fixe, large ouvert, exprime l'inquiétude et la faim plutôt que la menace. L'inquiétude et la convoitise ont fait de tout temps élection de domicile dans l'œil de l'usurier, qu'assiège perpétuellement une double panique, la peur de sa ruine et la peur du parquet.

La voix du Vautour affamé rappelle celle de l'hyène, emblème du bandit qui demande l'aumône, l'escopette à la main, une voix de mendiant qui crie misère, une espèce de vagissement plaintif et saccadé où la rage a sa note. Je ne sache pas d'idiôme plus impur, plus odieux que celui qui est en usage chez les usuriers de race de la Lorraine allemande et de la rive gauche du Rhin.

Il va sans dire que les mœurs et les habitudes du Vautour sont à l'avenant de sa physionomie.

Le grand roi Salomon, qui fut un modèle de tempérance et de sagesse, comme Caton l'ancien, et qui se contentait de trois cents femmes et de sept cents concubines, le grand roi Salomon a omis de désigner nominativement la panse du Vautour comme l'une des trois choses qui ne sont jamais soules. Mais il est évident pour moi que l'auteur des *Proverbes* n'a été retenu en cette circonstance que par la crainte de commettre un pléonasme. Qui dit *bourse d'usurier* dit en effet panse de Vautour. Or, au nombre de ces trois gouffres qui ne sont jamais pleins, d'après le Caton juif figurent, comme on sait, la mer qui n'est jamais lasse de recevoir l'eau des fleuves et le coffre-fort de l'usurier qui a toujours soif de pièces d'or. J'oublie à dessein le troisième.

Tel qu'un gouffre effrayant que nous cache la terre.

Il faisait disparaître en ses rares festins,

Un Porc, un Sanglier, un Mouton et cent pains !!!

Ce portrait de Phagon, dessiné par l'auteur de la *Gastronomie*, a été calqué sur le Vautour, dont la voracité n'a d'autres bornes que la capacité de son estomac, et encore.

L'Aigle est un gros mangeur, mais qui sait se tenir à table et n'empêche pas les restes du festin comme les gens mal appris. Le Vautour est étranger à ces délicatesses. Toute maxime de tempérance ou de savoir-vivre est pour lui viande creuse. Il a trouvé dans sa glotonnerie la solution d'un problème proclamé insoluble par tous les physiciens : manger dans un seul repas plus gros que soi.

Mais mal en prend au goinfre de mépriser le précepte d'Hippocrate qui prescrit de sortir de table avec un reste d'appétit ; car sa goinfretrie fournit aux habitants des pays qu'il habite un moyen économique et sûr de se débarrasser de lui.

Au Pérou, au Chili, en Bolivie, dans toutes les régions des Andes, quand les indigènes ont perdu un animal domestique,

ils déposent le cadavre dans un champ découvert, l'enferment dans un petit parc, et s'embusquent dans quelque cachette à proximité des lieux. Les Condors, Vautours de la plus grande espèce qui devinent les corps morts à des distances prodigieuses, ne tardent pas à apparaître en foule au-dessus du théâtre de l'événement. Ils dessinent d'abord dans les airs d'immenses orbés, pour inspecter les terrains d'alentours, puis l'inspection terminée, ils s'abattent sur leur proie, la déchirent, l'engloutissent et ne renoncent à la curée que lorsqu'ils en ont littéralement jusqu'au bec, après quoi ils se laissent aller sur leurs jambes et tombent ivres-morts sous la table, cherchant à se soutenir de leurs ailes comme l'ivrogne de ses bras. C'est le moment que nos affuteurs embusqués attendent pour faire main basse sur les gloutons, qu'ils assomment l'un après l'autre. L'instinct de la conservation qui ne se retire jamais tout à fait de la brute, même quand elle est ivre, suggère pourtant à quelques-uns l'idée de rejeter au dehors une partie des aliments ingérés pour s'alléger d'autant. Ce procédé, connu des Romains et des Russes, et qui rétablit l'équilibre entre la force d'ascension de l'oiseau et la résistance à vaincre, permet à quelques-uns d'échapper au trépas. Les habitants des îles de la Dalmatie, où les Vautours fauves sont fort communs, emploient la même tactique pour se débarrasser de ces hôtes plus importuns que dangereux.

La nature a accordé le privilège du vomissement facultatif à tous les carnivores pourvus d'un appétit extraordinaire, aux Vautours et aux Hyènes des champs, comme aux Mauves de la mer. Cette faculté de vomissement spontané permet à tous les carnivores faméliques de manger en une seule fois pour plusieurs jours, et de compenser ainsi les trop longues abstinences. Les Loups, les Chiens et les Renards abusent de ce moyen pour enfouir dans la terre une partie de leur proie qu'ils retrouvent plus tard. Les Vautours en savent encore tirer parti pour nourrir

leur jeune famille, à qui la chair un peu cuite convient mieux que la chair toute crue.

Je ne connais, sous la calotte du ciel, d'avidité semblable à celle du Vautour que celle de l'usurier. Il semble que l'amour de l'or se nourrisse de l'or même. Donnez cent millions au premier usurier venu, juif ou chrétien, il n'aura ni cesse ni repos qu'il n'en ait avalé cent autres. Thomyris, reine des Amazones, imagina un jour de faire boire de l'or fondu à Cyrus pour le guérir de son ambition insatiable. Le remède tua le malade, mais ne le guérit pas.

La nature, qui ne fait rien sans motifs, aime à reproduire dans ses tableaux les emblèmes de la cupidité usurière. Je ne l'accuse pas de se répéter, parce que je sais ses raisons.

Un de ces portraits les plus ressemblants et que j'ai déjà donné est celui de l'araignée, un vampire hideux, tout griffes, tout yeux, tout ventre, qui n'a pas de poitrine, c'est-à-dire de place pour le cœur, et qui n'abandonne ses victimes qu'après leur avoir sucé le sang jusqu'à la dernière goutte. Les poètes persans racontent que le Banian (juif de l'Inde) porte un écu à la place du cœur.

Un autre portrait de l'usurier, plus comique, mais non moins fidèle, est celui du tiquet, cet ignoble pou de bois qui s'attache par grappes aux oreilles du chien et de la vache, qui entre sa tête et ses suçoirs dans la chair des malheureuses bêtes, s'emplit jusqu'à centupler son volume et crève de pléthore. Examinez le parasite à l'apogée de son développement monstrueux, vous serez effrayé de la ressemblance du petit sac de chair avec la bourse de l'usurier. Même puissance d'accaparement, même contexture, même forme! *Tout y entre, rien n'en sort.*

Rien n'en sort! Je me suis amusé bien des fois à torturer le savant officiel en lui demandant le pourquoi de cette *absence de canal excréteur* qui caractérise le genre parasite ci-dessus. Le

savant officiel, qui est étranger de son métier aux secrets de l'analogie passionnelle, essayait, comme toujours, de se tirer de peine en disant que c'était là un de ces jeux bizarres de la nature que les Instituts n'avaient pas mission d'expliquer. Un mystère qui me semble beaucoup plus inexplicable à moi, c'est qu'on alloue des émoluments de dix mille francs par an à des naturalistes qui ne peuvent pas expliquer les jeux de la nature, quand il y a des analogistes de bonne volonté qui les expliquent pour rien.

Le fournisseur de vivres, ce munitionnaire félon qui rogne la ration du conscrit et vit pour ainsi dire de sa chair, est encore un de ces miroirs de voracité homicide dans lesquels le Vautour aime à voir refléter ses traits. Si j'avais un Vautour, je n'hésiterais aucunement à l'appeler Rapinat.

Le Milanais qu'on assassine
 Voudrait bien que l'on décidât
 Si Rapinat vient de rapine,
 Ou rapine de Rapinat.

Le marchand de chair masculine appartient volontiers aussi à la race des marchands d'habits de Loudres. Les marchands d'habits sont naturellement les plus mal couverts de tous les industriels.

Il m'est impossible de regarder en face ces misérables petits Vautours blancs d'Algérie et de la Camargue qu'on nomme Percnoptères ou Cathartes, sans me reporter involontairement à la physionomie de la revendeuse à la toilette ; une ignoble vieille au long nez, au front jaune, à la main crochue, qui s'insinue dans les ménages pauvres pour acheter les jolies filles. trafic de déshonneur et vit de corruption.

Les navigateurs rencontrent fréquemment en pleine mer des Condors atablés sur le cadavre des Cachalots et des Baleines,

geants des mers. Ainsi, l'usure prend pied sur les plus puissants empires maritimes. Pesez les coffres-forts de Londres, de Rotterdam, de Hambourg, vous reconnaîtrez que les plus lourds appartiennent à Chailock et à sa dynastie.

Le Vautour est l'acolyte assidu de la mort. Il n'attend pas qu'elle ait frappé pour accourir à son appel ; il devance son vol et l'annonce de ses cris. En quelque solitude d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique que le voyageur s'égaré, il y a au-dessus de lui un Vautour qui le surveille. En quelque réduit si sauvage que retentisse la détonation de l'arme du chasseur, l'immonde harpie accourt pour réclamer sa part de la bête abattue. Quand le Bison de l'Amérique nord émigre en masses profondes des pâturages épuisés de l'Orégon ou de l'Arkansas, on voit se précipiter sur ses traces un cortège innombrable de Peaux-rouges, de Loups, de Couguars qui voltigent sur les flancs ou menacent l'arrière-garde du tourbillon fumeux. Puis un point noir apparaît isolé sous la coupole du ciel, bientôt suivi de l'apparition de mille autres qui naissent sous la vague investigation du regard, comme les étoiles du soir sous l'envahissement des ténèbres. C'est l'armée des Vautours qui se laisse entraîner à la suite des Loups au courant du carnage. Même ordre de marche, mêmes scènes aux champs herbus de la Cafrerie et de l'Afrique australe, où rien n'est changé que le nom des assassins et celui des victimes : Loups et Bisons là-bas, ici Lions et Gazelles, mais des Vautours partout.

En quelque lieu que planent la ruine, la destruction, la mort, plane aussi l'usurier avide. Sénèque compare, je ne sais où, l'héritier impatient au Vautour qui attend son cadavre. *Si vultur es, cadaver expecta...*

Le Vautour, qui est un oiseau lâche, attend que l'Aigle, que le Lion, le Loup, l'Homme et tous les faiseurs de cadavres aient passé pour faire curée de leurs restes. A cette besogne de cro-

que-mort et d'acheveur de victimes, son bec presque droit, ses ongles quasi-rectilignes suffisent comme j'ai déjà dit. Le créateur, économe de ressorts, ne pouvait armer contre les vivants celui qui ne s'attaque qu'aux morts et aux agonisants.

Chaïlock non plus n'est pas brave. Il y a toujours au fond du courage le plus stupide et le plus brutal quelque chose qui ressemble à de la générosité. L'idée de péril à braver entraîne l'idée de dévouement et de puissance morale. Or, aucun de ces sentiments ne perça jamais la cuirasse d'égoïsme qui couvre la poitrine de Chaïlock. L'avarice ossifie la fibre, le cœur de l'homme d'argent est verrouillé et cadencé comme sa caisse. Le marchand d'espèces au-dessus du cours légal s'aime trop pour exposer ses trésors et ses jours aux hasards des combats. Il ne chérit de la guerre que les profits et méprise ses lauriers. L'épée est trop lourde à sa main. La tribu de Chaïlock craint la guerre et fournit, comme je l'ai lu quelque part chez un écrivain juif, plus de héros au bain qu'à l'armée.

Comme le Vautour perché sur la cime du roc ou perdu dans les nues, contemple avec un doux ravissement le carnage lointain et attend que la boucherie ait cessé pour s'abattre sur les morts, ainsi Chaïlock et les siens attendent en lieu sûr que le sort des combats ait prononcé entre Rome et Carthage pour accourir au secours de la victoire et se ruer sur le cadavre de la nation vaincue ; car le Vautour n'a pas de patrie et change tous les six mois de domicile.

Chaïlock n'a pas de patrie non plus, il se dit citoyen du monde. La patrie pour les amoureux est le lieu où l'on aime ; la patrie pour Chaïlock est le lieu où l'on usure. *Ubi fenus, ibi patria.*

Quand les Barbares du Nord, plus altérés de jouissances et de sang que les Aigles des monts et les Lions du désert, passèrent comme l'ouragan sur les champs du Midi, rasant jusqu'au

niveau du sol tout ce qui était debout ; quand ces faucheurs de nations qui s'appellent Attila, Dgingis et Timour-Lenk promenaient sur la tête des peuples le knout exterminateur, semant toutes les plaines de carnage et élevant dans les airs leurs pyramides gémissantes, bâties de moellons d'hommes... c'était le bon temps pour les Vautours, car jamais l'usure ne fut plus florissante qu'en ces jours désastreux, que Robertson et quelques autres historiens considèrent comme la phase des douleurs suprêmes de l'humanité.

Quand, au début de ce siècle, qui verra sombrer dans une dernière tourmente la dernière tyrannie, la France révolutionnaire succomba sous la coalition de tous les despotismes raccolés par l'or de l'Anglais, ce fut un heureux temps aussi pour les Corbeaux, les Loups et les Vautours ; car la France héroïque tint les abois vingt ans et ne tomba que sur un sommier de huit millions de cadavres... Je sais sur les rives du Volga de vieux Vautours podagres et des Cosaques hors d'âge qui se rappellent avec désespoir ces jours de houcherie et de pillage, et qui regrettent de n'avoir pas su mourir dans le sein de l'orgie.

Or, le colosse à bas, Chaïlock s'abattit sur lui et lui incrusta ses ongles dans les flancs, et voilà quarante ans qu'il s'engraisse de ses chairs, sans qu'aucun libérateur ait encore osé s'approcher du vampire insatiable pour lui faire lâcher prise. Toute fortune monstrueuse qui s'est élevée depuis ce temps en Europe s'est bâtie de nos ruines, a pour origine ou pour date quelqueun de nos revers, Leipzig, Bérésina, Waterloo.

Parcille scène s'est passée naguère aux rives du Danube, quand la fortune des armes, cette lâche prostituée qui n'aime que les gros bataillons, eut déserté le drapeau de la liberté hongroise et changé en martyrs les héros de la cause sainte. Après que l'Autrichien, fils chéri de la déroute, eut vaincu ses vain-

queurs par le Russe et la trahison, le Hainau vint pour achever les morts, Chaïlock pour les déponiller.

Chaïlock, Chaïlock, je te reconnais à ma haine, à ta voracité sans égale, à ta longévité. C'est toi que les premiers analogistes de la Grèce représentèrent sous la figure du Vautour, rivé sur le Caucase aux flancs de Prométhée, et sans relâche occupé à lui ronger le foie, un foie qui repousse sans cesse, *immortale jecur*.

Mythe effrayant, mythe sublime, qui écrit avec une seule image dix mille ans de l'histoire de l'humanité, les longues oppressions du travailleur, ses tortures et ses cris sur le chevalet du supplice et sa rédemption glorieuse. Je demande s'il existe quelque part dans les écrits les plus éloquents des penseurs, une morale qui approche pour la profondeur de celle de ce mythe antique de Prométhée. Prométhée, le génie du travail émancipateur ; Prométhée, l'inventeur du feu, qui mit aux mains de l'homme la puissance créatrice, traité pour cet irrémissible crime de Titan audacieux qui, dans son orgueil, a voulu s'élever jusqu'au ciel ; Prométhée livré en proie au Vautour insatiable de l'usure et du parasitisme ; Prométhée, de qui le supplice doit durer jusqu'à la venue de l'Hercule, du héros libérateur en qui se personnifie le Travail glorifié ; le travail revêtu de la force comme d'une peau de Lion ; le travail armé du pic, de la massue et de la truelle, qui terrasse les monstres, détruit les foyers de peste et bâtit les cités !!!

Chaïlock, Chaïlock, c'est toi, le génie de l'usure, qui dévores sans fin ni trêve, depuis l'origine du monde, le foie du travailleur sans cesse renaissant. C'est toi qui condamnas Jésus par la voix de Caïphe, qui le clouas au gibet sur un autre Caucase, qui le fis outrager par les vociférations de la populace, cette vile et éternelle complice des bourreaux !!!

Oh ! qu'on me laisse loger ici une considération historique d'une portée immense, qui a malheureusement échappé jusqu'ici à tous les professeurs d'histoire et de législation comparée, et dont la profondeur m'épouvanterait moi-même, si l'étude de l'analogie passionnelle et la grande habitude de ses solutions ébouriffantes ne m'avaient cuirassé contre ce genre d'émotion...

La plupart des grands fondateurs de religions et des inspirés qui se sont fait passer pour révélateurs du verbe de Dieu, n'étaient en réalité que des naturalistes, très-forts sur l'ornithologie pour leur temps.

Romulus ou Numa, le fondateur de Rome quel qu'il soit, a choisi l'Aigle pour type de sa politique et de sa foi. Rome a vécu ce que vivent les Aigles, quelques siècles, mille ans au plus, et encore n'a-t-elle dû l'avantage de cette longévité qu'à l'emprunt qu'elle a fait pour ses lois et ses mœurs à la politique du Vautour. Toutes les personnes qui ont traduit le *De Viris* ou Tite-Live se souviennent fort bien que Romulus n'aurait pas eu la gloire d'être le parrain de la ville éternelle, s'il n'eût aperçu dans les airs une douzaine de Vautours, tandis que son frère Rémus n'en avait vu que six.

J'en dis autant de l'aristocratie anglaise, qui devait périr au bout de mille ans comme l'aristocratie romaine, et qui n'aura fourni une aussi longue carrière que grâce à sa politique financière, calquée sur la politique vulturine.

Rome ayant pris une Aigle pour emblème, se fait dire par ses sybilles que sa mission divine est d'asservir tous les peuples par le glaive : *Tu regere imperio populos, Romane, memento*. C'est aussi pour obéir aux ordres du très-haut que l'Angleterre, qui possède déjà un peu plus des trois quarts du globe, avale tous les ans un empire de plus. C'est toujours le bon Dieu, hélas ! ce pauvre bon Dieu qui n'en peut mais, qui fait se ruer le

Nord sur le Midi, l'Asie sur l'Europe, l'Europe sur l'Amérique ; c'est invariablement l'ange exterminateur armé d'une épée flamboyante qui pousse devant lui les hordes des barbares, les mène d'abord à la destruction des cités, foyers des lumières et des arts, mais monuments de l'orgueil et de l'impiété des mortels ; après quoi ce messenger d'en haut ne manque jamais de témoigner sa reconnaissance aux instruments de la colère divine en les brisant comme verre et les entassant l'un sur l'autre en myriatombes colossales. Les ordres de Dieu sont formels. Le farouche Attila, déjà nommé, a reçu mission spéciale de broyer les nations sous le fléau de ses Huns comme le grain des épis. De là l'épithète de *Fléau de Dieu* (flagellum) que l'histoire lui décerne. Mahomet se fait transmettre des instructions analogues par la voix du Pigeon, plus apte à de plus doux messages.

Mais de toutes les figures de révélateurs inspirés, de conquérants et de législateurs, la plus grande, la plus noble est celle de Moïse, qui porte sur le front, pour cette cause, deux aigrettes flamboyantes comme le prince des oiseaux de nuit (grand-duc).

L'humanité s'incline et je m'incline avec elle devant la grandeur du génie de Moïse dont la religion a traversé les siècles et les persécutions sans reculer d'une semelle, et règne aujourd'hui souverainement sur le globe par l'Anglais, l'Américain, le Hollandais, le Prussien, le Danois, le Suédois, l'Helvétien, tous petits-fils ou cousins-germains de l'Hébreu, puisque tous tirent leur foi de la Bible, un livre qui se vend chaque année à cinq ou six millions d'exemplaires et qui a été traduit en 450 langues.

Tous les grands historiens ont confessé la supériorité de la loi de Moïse, mais nul n'a su dire les causes de son inaltérabilité éternelle qui semble défier la raison et le temps : j'ai hâte de combler cette lacune de l'histoire :

Moïse fut un analogiste de haut titre. Voilà tout le secret de son génie.

Il suffit de lire deux pages du *Lévitique*, où le caractère des bêtes de son pays est si consciencieusement analysé, pour se faire une idée de l'étendue de ses connaissances, en matière de zoologie passionnelle.

Comme tout fondateur de religion qui a foi en son Dieu, Moïse dut vouloir asservir le monde à sa croyance. Comme tout chef de nation, son ambition dut être de constituer son peuple à l'état de caste dominatrice. Il le voulut et le fit.

Or, pour parvenir à la domination suprême il n'y a que deux politiques à suivre : 1^o la politique de l'Aigle, c'est-à-dire celle de la conquête armée, la politique de la force brutale, la politique de la féodalité de sang ; 2^o la politique du Vautour, celle de la domination par l'argent, la politique de la féodalité financière. Le chef du peuple hébreu, qui n'aurait pu triompher par la force et le nombre, opta pour la politique du Vautour, et bien lui en a pris.

Moïse était trop fort en analogie passionnelle pour ignorer la triste fin de l'Aigle. Avant que le Christ eût dit à Pierre que celui qui se servirait de l'épée, périrait par l'épée, Moïse avait étudié le bec de l'Aigle, et ce bec trop crochu, qui se retourne contre l'oiseau de guerre pour lui donner la mort, avait appris au révélateur que la force brutale est une arme perfide qui se retourne tôt ou tard contre la poitrine de celui qui la porte. Il avait vu de plus, dans le cours de ses études zoologiques, que le Vautour ne meurt pas de faim, au contraire, et que, pour être bien moins armé que l'Aigle, il n'en montait pas moins plus haut que lui dans les airs. Cette dernière considération déterminait son choix. Ajoutons que le Vautour vit deux fois autant que l'Aigle.

Pour lors Moïse entendit sur le haut de la montagne la voix de Jéhova qui disait (Deutéronome, chapitre 15, verset 6) :

« Prête de l'argent aux nations et ne leur emprunte jamais et tu les domineras et personne ne sera ton maître. »

Et Moïse se hâta de transmettre à son peuple les ordres de Jéhova, et Israël se hâta de les suivre. Or, Israël engendra Chaïlock...

Chaïlock, qui pose aujourd'hui son pied sur la face de tous les despotes, qui a hypothèque première sur tous les revenus des empires, Chaïlock, à qui le vicaire du Dieu des Chrétiens paye le tribut du vassal, comme l'autocrate du Nord, comme Albion elle-même, la superbe dominatrice des mers... Tous les Lions, tous les Léopards, tous les Coqs, tous les Aigles d'Europe à une ou à deux têtes, mendient agenouillés l'assistance du Vautour.

La domination de Chaïlock sur ses vassaux les rois est plus solidement établie que celle des rois sur leurs peuples, car Chaïlock n'a pas besoin d'armer des hommes pour soumettre ses sujets rebelles..., il étrangle les insurrections avec les cordons de sa bourse. Ainsi la misère des peuples et l'asservissement des rois justifient l'enseignement de l'analogie passionnelle qui est le verbe de Dieu !!!

Maintenant le monde est plein de gens étroits, qui pour avoir ouï-dire que le délit d'usure était chose fréquente chez les enfants de Moïse, sont partis de là pour répéter partout que l'usure était en honneur chez ce peuple.

Ces gens étroits sont des simplistes qui n'aperçoivent jamais qu'un côté de la vérité et qui ne possèdent pas mon estime. Moïse était un penseur trop profond pour n'avoir pas reconnu d'emblée l'infamie de l'usure; et cela est si vrai qu'il l'interdit formellement à son peuple.

« Tu n'usureras pas avec ton prochain, mais avec l'étranger. » dit-il, dans ce même Deutéronome précédemment cité.

L'usure est une arme de guerre comme le canon et le sabre. Moïse en prescrit l'usage contre l'étranger, mais il défend sagement de s'en servir de juif à juif. Moïse n'a accepté la politique du Vautour que sous bénéfice d'inventaire et à l'endroit de l'étranger. Étranger veut dire ennemi dans l'ancienne langue des peuples.

La doctrine de Moïse renferme à dose égale le bon et le mauvais principe ; le principe de paix et le principe de guerre. Appliquée à l'administration intérieure de la nation juive, la législation du Pentateuque est le code de l'égalité et de la fraternité ; appliquée à l'étranger, c'est le code de la haine et de l'iniquité.

C'est faute d'avoir envisagé cette doctrine sous ses deux faces, et faute d'avoir distingué entre le bon et le mauvais, que tant de savants commentateurs, y compris Proudhon, ont erré.

La persistance opiniâtre du juif dans sa croyance religieuse se justifie par la sublimité des principes renfermés en icelle.

Le Christ n'a pas été envoyé par Dieu pour détruire la loi de Moïse, mais au contraire pour l'étendre, en développant le côté religieux et humain de cette doctrine aux dépens de son côté politique et inhumain.

Le Christ qui aimait les petits enfants, et qui était profond comme tous les hommes simples, se dit : Puisque la loi ne tolère l'usure qu'à l'égard de l'étranger, du *gentil*, il n'y a qu'à supprimer le gentil et à déclarer tous les hommes enfants de Dieu et frères, pour affranchir l'humanité tout entière de la tyrannie du capital.

Et voilà pourquoi la doctrine de charité, de fraternité, d'égalité prêchée par l'Évangile s'appelle justement la doctrine de rédemption ; car elle avait pour but de rédimmer le travailleur de son oppression séculaire.

Voilà pourquoi l'Église catholique a interdit le prêt à intérêt si longtemps.

Mais voilà pourquoi, aussi, les Pharisiens et les Princes des prêtres, qui étaient les forts usuriers de ce temps-là, mirent le Christ en croix et lui firent boire jusqu'à la lie le calice d'amertume ; car ces habiles calculateurs virent bien que le Christ en prêchant la fraternité des peuples et en supprimant le gentil, qui était leur matière *usurable, taillable et corvéable à merci*, faisait un tort infini aux détenteurs du capital, et ils l'accusèrent naturellement d'offense à la propriété, à la famille et à la religion, etc.

Beaucoup de gens, très-versés en théologie, mais très-faibles sur l'ornithologie passionnelle, ont donné certainement sur le caractère distinctif de l'Ancien et du Nouveau-Testament plus d'une explication moins claire et moins satisfaisante que celle-ci.

La révolution de '89 a repris, sans s'en douter, l'œuvre du Christ. Si elle a échoué jusqu'ici dans son entreprise, c'est toujours pour crime de faiblesse en zoologie passionnelle ; c'est qu'elle a cru ne devoir s'attaquer qu'à l'Aigle et au Hibou (le noble et le superstitieux) et qu'elle a laissé de côté le Vautour. Néanmoins il a suffi à Napoléon de tenter le renversement du monopole commercial de l'Anglais et de faire emprisonner quelques munitionnaires récalcitrants, pour être cloué sur le roc de Sainte-Hélène, comme le Christ sur le Calvaire, comme Prométhée sur le Caucase... Et pareil sort, hélas ! attend peut-être pour bien des mois encore plus d'un incorrigible utopiste de mon espèce, rêveur de crédit gratuit et de banque du peuple... Jusqu'à ce que revienne de nouveau le grand chasseur Hercule, pour relever une dernière fois tous les suppliciés, et briser tous les instruments de supplice, pour abattre du même coup Aigle, Hibou et Vautour.

En attendant, je défie le fataliste qui ne croit qu'au hasard, je défie le philosophe qui écrit de gros livres pour réconcilier le

subjectif avec l'objectif ou pour les mettre aux prises; je défie le naturaliste qui n'entend rien aux jeux bizarres de la nature de m'expliquer pourquoi :

L'Aigle meurt de faim, le Vautour d'indigestion ???

Cependant, il est bien certain que Dieu n'a pu confier au Vautour un emploi de désinfecteur ou d'assainisseur quelconque, sans attribuer une mission analogue à l'institution humaine que ce moule symbolise. Or, quelques-uns désireraient peut-être avoir des détails sur la nature des services hygiéniques que la féodalité financière est appelée à rendre au genre humain, et mon devoir d'historien impartial est de courir au-devant de leurs vœux :

La mission d'hygiène publique assignée par Dieu à la féodalité financière est de purger la société des immondices, des fraudes et des empoisonnements du trafic en détail, et de faire transiter l'humanité de Civilisation en Garantisme, par la substitution du monopole régulier à la concurrence anarchique. On voit si la question est grave. Je préviens que sa solution intéresse spécialement les hommes d'État, les architectes et les professeurs d'économie politique auxquels je la dédie. Les premiers y trouveront des conseils pleins de sagesse sur la conduite à tenir en maintes occurrences; les seconds, des considérations fort importantes sur l'architectonique de l'avenir; les troisièmes, un enseignement dont ils ont grand besoin.

Je n'apprendrai rien de nouveau à personne en répétant après mille autres que l'activité sociale s'exerce par trois modes ou essors principaux qui sont : la Production, la Consommation et la Distribution. Mais ce que tout le monde ne sait pas

aussi bien, les professeurs d'économie politique moins que personne, c'est que la Distribution, qui est l'agence intermédiaire entre la Production et la Consommation, est une fonction neutre essentiellement administrative et gouvernementale, et la seule qui doit être ordonnée et réglementée... (L'économiste se fâche, donc il a tort.)

Tout le monde est intéressé, en effet, à ce que tous les produits, naturels ou artificiels, arrivent à la consommation au plus bas prix possible. Or, pour qu'il en soit ainsi, il faut de toute nécessité que le salaire du commerce ou de l'agence intermédiaire soit proportionnel à la valeur du service rendu ; c'est-à-dire que la prime allouée à la fonction distributive ne peut, en bonne administration, représenter que les frais bruts de transport augmentés de la récompense légitime due au travail du transporteur. Hors de là point de salut, point de liberté pour la Production et la Consommation, qui sont les deux leviers primordiaux et essentiels de l'activité humaine et de la richesse sociale.

Je pose le principe et ne le discute pas, parce que ce principe a été mis hors de discussion par l'expérience et la pratique de sociétés plus avancées que la nôtre, dont les exemples doivent faire loi pour nous. Donc, il me suffit d'affirmer qu'en Harmonie, où l'on est excessivement sobre de réglementation et de gouvernement, les deux domaines de la Production et de la Consommation sont affranchis de toute intervention et protection de l'État, mais que la fonction gouvernementale s'y réduit presque exclusivement à l'office de distribution. Que les économistes révoquent en doute l'authenticité du fait, libre à eux ; le fait n'en subsiste pas moins. Qu'ils déclarent que les institutions d'Harmonie sont lettres closes pour eux, je les crois d'avance sur parole.

Nous disions donc qu'en Harmonie le rôle du gouvernement

se réduisait à transporter et à distribuer les produits demandés, de la même manière qu'il transporte et distribue les lettres en Civilisation, c'est-à-dire de la manière la plus économique, la plus rapide et la plus sûre. Ceux qui n'ont pas été témoins oculaires de la chose ne sauraient s'imaginer à quel point la Production et la Consommation, qui n'ont plus à faire la fortune scandaleuse des agents commerciaux, se trouvent bien de cette libération. C'est à vous tenter de remettre tout de suite aux mains de l'État la Banque et les Transports. On sait que cette idée lumineuse d'accaparer les deux grands leviers du commerce, passa un jour par la tête de Bonaparte, mais ne s'y fixa pas.

Malheureusement il faut beaucoup de temps à la raison des masses comme à celle des économistes pour s'élever à la conception des institutions d'Harmonie; et comme en attendant que la sagesse leur arrive, les sociétés humaines sont obligées de vivre, et pour cela d'échanger entre elles les productions de leurs zones et de leurs industries diverses, il s'ensuit fatalement que la fonction distributive est toujours abandonnée pendant une période de quelques milliers d'années au principe de la concurrence commerciale anarchique, que les faux savants s'obstinent à décorer du beau nom de liberté commerciale. La liberté commerciale, c'est la mer ouverte à tous les vaisseaux, c'est tous les marchés du monde libres, toutes les voies de communication et de transit affranchies de la douane et des droits de péage onéreux, la sécurité garantie à tous les pavillons. Ce que l'histoire a jusqu'ici nommé la libre concurrence, c'est le monopole commercial et maritime de Tyr ou de Carthage, de Gènes ou de Venise, de Lisbonne, d'Amsterdam, d'Albion; c'est en permanence la guerre, la guerre sur terre et sur mer, les accaparements de tous les bénéfices commerciaux par la nation la plus rapace; c'est le triomphe de la force sur le droit, l'oppression des industriels et des consommateurs par une coalition de forbans quel-

conque; c'est l'alternance périodique des disettes et des encombrements, c'est l'ère et le foyer des fraudes, des falsifications de denrées et de l'empoisonnement des populations sur la plus vaste échelle; c'est la perpétration des abominations les plus noires: le Hollandais foulant aux pieds le Christ pour accaparer le monopole du commerce avec le Japonais, l'Anglais forçant à coups de canon les portes du Céleste Empire pour y vendre son opium. La liberté commerciale engendrant fatalement le monopole, voilà le témoignage de l'histoire, de celle du présent, comme de celle du passé.

Et vainement la religion explorée fulmine-t-elle ses plus virulents anathèmes contre la passion du lucre. Vainement l'église catholique prohibe-t-elle l'usure et fait-elle de l'avarice l'arme la plus sûre du Malin. Vainement la poésie et la philosophie vouent-elles de concert les nations commerçantes au mépris et à l'exécration des âges. Vainement la mythologie grecque, fille aînée de l'analogie passionnelle, enrôle-t-elle sous la bannière du même Dieu, avocats, marchands et voleurs..... L'anathème, la malédiction, la satire, l'ironie n'arrêtent pas d'une heure la marche du fléau, et le hideux vampire commercial, cuirassé de la sottise des peuples comme d'une impénétrable armure, continue à braver les vaines clameurs de l'indignation universelle, du haut de ses richesses mal acquises et de son impunité. Qu'y faire, c'est le destin; il faut bien que l'humanité subisse ses épreuves, pour qu'elle puisse s'instruire aux leçons du malheur; il faut bien que l'anarchie triomphe et marche jusqu'au bout dans sa voie scélérate pour entraîner de force le progrès après elle.

L'anarchie commerciale atteint son apogée vers les heures de déclin de la Civilisation, qui est la phase sociale d'enfance la plus féconde en turpitudes et en misères de tout genre, en lâchetés et en prostitutions de tout sexe. Elle figure avec éclat dans la série des sept fléaux limbiques au triple titre de *Four-*

berie, d'Oppression et de Maladies provoquées. Il y a soixante ans environ que l'immonde harpie s'est abattue sur les États de l'Europe, où grâce à la complicité des économistes tout-puissants et aux progrès de la chimie, elle a fini par asservir le double domaine de la production et de la consommation, planant au-dessus des lois, volant et empoisonnant à sa guise, trompant sur la quantité comme sur la qualité. L'économisme a le droit de s'admirer dans ce triomphe de la liberté commerciale, qui est bien la fille légitime de la doctrine du *laissez faire*. Je demande seulement à l'Académie française, qui a le privilège de la fabrication des mots neufs, de me forger un substantif spécial pour qualifier la puissance nouvelle, *Toxicocratie*, par exemple, comme qui dirait la puissance inviolable des empoisonneurs patentés.

Pour se faire une idée de l'audace et des méfaits du commerce anarchique qui salit tout ce qu'il touche, à l'instar des oiseaux du lac Stympale, il faut lire un traité récent sur la matière, publié par M. A. Chevalier, un savant de la section des utiles. Il est dit et prouvé, dans ce livre tout plein de révélations formidables... Que pas une denrée alimentaire, pas une boisson livrée à la consommation quotidienne des malheureuses populations d'Angleterre et de France, n'est exempte de sophistication... et que la plupart des substances employées par les falsificateurs sont de véritables poisons. Poison le pain ! Poison le vin ! Poison la bière ! Poisons le sel, le poivre, les remèdes, le gaz, la fumée des bougies!... C'est-à-dire que vous et moi, nous tous, nous communions deux ou trois fois par jour, sans le savoir et sans le vouloir, par le poison, et sous toutes les espèces. Les misérables ne respectent pas même l'enfance ; ils l'empoisonnent dans ses bonbons et dans son sucre d'orge, et répondent aux mères éplorées qui leur reprochent de leur avoir ravi les objets de leur amour, qu'il faut que tout le monde vive. C'est

déjà la réponse qu'ont faite, dans les temps, les marchands de la Compagnie des Indes aux utopistes philanthropes qui trouvaient peu chrétien de faire la guerre à un malheureux peuple incapable de se défendre, et de profiter de sa faiblesse pour lui donner à opter entre le fer et l'opium. La révélation foudroyante de Lucrece Borgia annonçant aux convives de la princesse Négroni qu'elle vient de les empoisonner tous, ne produisit peut-être pas, sur le moral de ces jeunes seigneurs, une impression de terreur égale à celle que m'a fait éprouver à moi la lecture de l'ouvrage de M. A. Chevalier. Tous mes écrits, tous mes fusils, tous mes chiens pour un cheval ... je veux dire pour un bateau à vapeur qui m'emporte bien vite loin de ces bords empestés. Mais où se cacher, où fuir pour éviter l'atteinte de la persécution !

Un économiste politique m'obligerait de m'apprendre comment la fameuse théorie de la lance d'Achille, qui guérit les blessures qu'elle fait, s'applique à la question de la liberté illimitée de l'empoisonnement public. Mais je ne demande pas pourquoi la loi civilisée, qui condamne à la peine de mort le criminel maladroit qui n'a empoisonné qu'un seul individu, n'a pas de châtiment du tout pour celui qui en a empoisonné plusieurs. Je m'en tiens à cet égard aux termes de la célèbre métaphore de la toile d'araignée, qui n'arrête que les petits empoisonneurs et laisse passer les gros. J'ai de plus, pour m'engager à garder sur ce point le silence, l'exemple de l'insuccès des tentatives d'Alphonse Karr, lequel a appliqué cent fois peut-être le législateur de sa patrie à la même question, sans pouvoir en tirer un seul bout de réponse. Après cela, il est juste de convenir que la question est très-embarrassante.

De sorte donc que c'en serait bientôt fait de la malheureuse espèce des civilisés, espèce rabougrie, abruti et livrée chaque jour, comme sujet d'expérience, aux praticiens du libre com-

merce du poison, si Dieu, qui ne veut pas la mort mais la simple conversion des sociétés lymphiques, n'envoyait à point à leur aide un sauveur imprévu. Ce sauveur, chacun sait son nom, sa naissance, son emblème, puisque c'est son histoire même que je viens de raconter dans les lignes qui précèdent.

La loi du mouvement social veut, en effet, que l'apogée de l'anarchie commerciale coïncide avec la période d'envahissement de la féodalité financière, minotaure dévorant qui doit accaparer les trois fonctions de l'activité sociale, y compris la boutique et le débit au détail, foyers de pestilence et d'empoisonnement. La féodalité financière a, comme le Vautour, son bon et son mauvais côté.

Je l'ai montrée surgissant des embarras pécuniaires des États obérés, et débutant sur la scène politique par l'accaparement du monopole des emprunts nationaux. Une fois nantie de l'hypothèque privilégiée sur le plus pur des revenus de tous les empires, elle procède à la conquête de la Banque, des canaux et des chemins de fer, qui lui assurent le monopole des bénéfices du frêt et des transports. Puis, elle fusionne et solidarise les banques et les chemins de fer dans le sein du même État, en attendant qu'elle fusionne en un unique faisceau toutes les banques et toutes les voies de communication de tous les États européens, banques de France, d'Angleterre, de Vienne et de Hambourg, chemins de fer français, autrichiens, etc. L'histoire que je raconte est celle du temps présent, et de même que j'avais annoncé, il y a dix ans, ce qui se réalise de nos jours, je puis annoncer aujourd'hui en toute certitude ce qui se fera dans dix ans, à moins de révolutions nouvelles. Dans dix ans, la féodalité financière, qui n'a encore accaparé à l'heure qu'il est, que les principaux leviers de la fonction distributive, aura organisé dans toutes les grandes cités européennes d'immenses magasins, d'immenses hazars de vente où se débiteront à *prix loyal* tous

les divers produits de l'industrie manufacturière et du sol, et il n'y aura plus qu'un marchand là où il y en a vingt, et la boutique, incapable de soutenir la concurrence du bon marché et des gros capitaux, disparaîtra peu à peu de la place et les capitales feront peau neuve. Car la disparition de la boutique entraînera naturellement une révolution architectonique radicale dont le besoin se faisait généralement sentir.

Voilà pourquoi je conseille vivement aux jeunes architectes désireux de se faire un nom, d'abandonner au plus vite les errements du passé, pour se lancer à corps perdu dans l'étude des plans de la cité nouvelle, qui ne comportera plus que d'immenses squares, pourvus d'eaux jaillissantes, de verdure et de fleurs, avec des cafés monstres, des magasins d'étoffes et de nouveautés monstres, des restaurants babyloniens, des expositions permanentes de tableaux, de statues, etc., et plus de ces rues noires et infectes qui déshonorent encore à cette heure les grandes capitales; plus de ces échoppes malsaines où se triturent et se débitent les poudres de succession et les philtres circéens qui métamorphosent l'homme en brute. Puisque l'architecture est l'expression la plus vraie de la société, il faudra bien que celle du jour fasse raconter à la pierre les faits contemporains et qu'elle se marque de l'empreinte du pouvoir dominant. Or, la féodalité d'argent qui tend au Garantisme par l'association simpliste des capitaux, imprime fatalement le cachet d'unité à tous ses monuments, palais de Banque, palais de Bourse, entrepôts communaux, docks, gares de chemins de fer, hôtels de Rivoli et magasins du Louvre, et même il est facile de voir que chaque construction de l'ordre nouveau fait tomber en montant un pan de l'ordre ancien. Notons bien au surplus, que la transformation radicale et universelle que j'ai l'air de prophétiser est déjà au tiers accomplie, et que le char de la féodalité financière est un train de grande vitesse dirigé par les plus habiles gens du

monde... Habiles même n'est pas assez dire, et ma conscience m'oblige d'ajouter à cette épithète celles d'utilissimes.

Il est essentiel, en effet, de ne pas perdre de vue le dualisme caractéristique du mouvement de la féodalité financière. Tant pour le mal, tant pour le bien. La féodalité d'argent, en s'emparant du monopole des banques, du crédit mobilier, foncier, maritime, etc. mine insensiblement l'usure, allège l'exploitation du producteur, *garantit* la sécurité des transactions commerciales. Par la création des chemins de fer, elle abrège les distances pour le pauvre comme pour le riche, et *garantit* le voyageur et la marchandise contre les exactions des transporteurs. Par la fusion de tous les intérêts, par l'accaparement de toutes les forces vives des États, elle porte un coup mortel à la guerre et à la douane et *garantit* pour une époque déterminée la conclusion de la paix universelle, etc. Elle se fait peut-être payer de ses services un peu cher; elle absorbe peut-être une certaine quantité de millions dont elle pourrait se priver sans se nuire; d'accord, et ce n'est pas moi qui veux la défendre du reproche d'avidité, après tout ce que j'ai dit contre elle; mais enfin elle crée, elle fait son service avec exactitude, elle n'empoisonne pas; et puis ce doit être un métier si abrutissant que de travailler du matin au soir à gagner des espèces, qu'il faut bien avoir de l'indulgence pour les pauvres d'esprit qui n'ont pas le moyen de s'amuser à autre chose. Mais brisons sur ce chef.

On désirait connaître la mission utilitaire de la féodalité du coffre-fort, je l'ai dite; ses titres à la reconnaissance de l'humanité, les voilà; et encore de ces titres ai-je passé le meilleur.

Car aussitôt que tous les monopoles ci-dessus, et cent autres que je n'ai pas spécifiés, auront été organisés; aussitôt que les difficultés de premier établissement auront été surmontées, que la perception des revenus marchera comme sur des roulettes, un homme d'État, un novateur audacieux, dans le genre de Fran-

klin ou de Sieyès, se lèvera pour poser cette question au peuple :

« Lequel vaut le mieux pour nous tous, producteurs et consommateurs, du monopole des compagnies fermières qui s'exerce au profit de quelques-uns ou de celui de l'État qui s'exerce au profit de tous? »

Or, tout me porte à croire que la question ainsi posée sera promptement résolue.

Et nunc erudimini qui judicatis terram... Et maintenant instruisez-vous, vous qui réglementez la terre... Architectes, livrez-nous vivement les plans de la cité garantiste... Économistes politiques et empoisonneurs patentés, *laissez faire, laissez passer* la justice de l'analogie passionnelle!!

DEUXIÈME GROUPE.

Nocturnes. Deux genres. Huit espèces.

Caractères généraux.

Tous les oiseaux de nuit sont très-laits, comme l'a remarqué Lafontaine, *rechignés, un air triste, une voix de mégère, de petits monstres fort hideux*. La Bécasse, l'Engoulevent et le Butor, qui ne sont pas des Rapaces, ne brillent pas non plus par le charme de la physionomie. Le plumage de tous les amis des ténèbres a généralement pour tonique la nuance roux cendré ou roux sombre, fond d'uniforme obscur sur lequel se détachent diverses bigarrures plus ou moins élégantes, barrures transversales, stries, étoiles. Il n'y a d'exception à la règle quasi-universelle qu'en faveur des rares habitants des régions polaires où

la couleur de tous les manteaux de bêtes cherche naturellement à se confondre avec celle du sol que recouvre une neige éternelle.

Les Rapaces nocturnes se distinguent des diurnes par dix caractères tranchés dont chacun fournirait au besoin à la série maudite une dénomination acceptable. C'est-à-dire qu'il y a entre les deux races la même différence à peu près qu'entre le jour et la nuit.

Et d'abord, indépendamment de la disparité absolue de la couleur du manteau et de la physionomie, il y a la disparité de la forme du bec et des pieds, lesquels n'ont pas été coulés dans les mêmes moules que ceux que nous avons observés jusqu'ici.

Le bec des Rapaces nocturnes présente, en effet, un caractère tout spécial, étant formé de deux pièces de rapport également mobiles, caractère séparatif essentiel et qui ne se retrouve plus que chez les Perroquets dans tout le monde des oiseaux. Les Rapaces nocturnes sont pour cette cause les seuls oiseaux de proie qui aient la propriété d'imiter le jeu des castagnettes par le cliquetis de leurs mandibules. Rien de plus facile, par conséquent, que de tirer une dénomination pittoresque, soit grecque, soit latine, de ce caractère exceptionnel; quelque chose comme *Crumatirostre...*

Les serres sont gantées de duvet jusqu'à la racine des ongles : *Plumiserras. Dasyserres...*

Enfin, ces serres ne sont plus régulières comme celles du Faucon et de l'Aigle qui portent trois doigts à l'avant pour faire opposition au pouce, dont l'ongle est généralement plus fort que tous les autres. Elles sont divisées par couples, comme le pied des Grimpeurs. Toutefois le doigt externe, qui se replie le plus souvent vers l'arrière, est doué d'une réversibilité si parfaite qu'il peut se porter également vers l'avant ou bien garder la position intermédiaire, suivant l'exigence des cas. Pour cette cause, les Rapaces nocturnes devraient prendre dans une classification

pédiforme le nom de *Jugiserres*, lequel entraînerait celui de *Jugimanes* pour l'ordre des Perroquets, dont la main est taillée sur le même modèle que celle des Hiboux et des Pics. Rappelez-vous que les Perroquets sont les homologues des quadrumanes (Singes) qui composent l'ordre le plus élevé du règne des mammifères. Donc, trois dénominations parfaitement distinctes pour désigner les trois ordres d'oiseaux chez lesquels les doigts du pied sont attelés par paires : Pieds non préhenseurs (Pics), *Jugipèdes* ; préhenseurs armés (Hiboux), *Jugiserres* ; préhenseurs non armés, *Jugimanes*. Heureuses les nomenclatures si elles ne possédaient que de semblables noms, expressifs, rationnels, faciles à retenir. Mais la liste de ces noms n'est pas finie encore.

Tous les Rapaces nocturnes ont une tête énorme qui fait corps avec la poitrine et tourne sur pivot comme un miroir à Alouette. Le cou absent est remplacé par un pas de vis. Tous les moules de la série abusent de cette facilité de locomotion cervicale pour se mettre la face dans le dos et pour exécuter des grimaces ou des contorsions rétrospectives, à l'effet grotesque desquelles l'excentricité de leur masque prête admirablement.

Leur vol à tous est sourd, leurs ailes silencieuses ; leur voix, houloulement sinistre, semble un appel de la mort.

Tous ont pour habitude de trancher la tête à leurs proies, Levrauts ou Moineaux francs, avant de les dévorer...

Tous sont atteints de cannibalisme, la plus honteuse et la plus dégradante de toutes les maladies. La femelle mange le mâle, les petits mangent leur père.

La tribu des Rapaces nocturnes est l'exécration et l'horreur de tous les oiseaux de jour, voire de l'homme.

La matière est-elle assez riche en éléments de classification et de nomenclature ?

Enfin la nature elle-même s'était donné la peine de distribuer la série en deux groupes d'à peu près égale force, mettant aux

espèces de l'un des cornes sur la tête, privant de cet ornement celles de l'autre. D'où la division toute simple en nocturnes cornus et nocturnes à tête rase. Or, admirez le parti merveilleux que les maîtres de la science ont tiré de tous ces moyens.

Ils ont trouvé trois noms pour distinguer les Nocturnes des Diurnes, et pour les distinguer d'eux-mêmes; trois noms : Duc Hibou, Chouette. Le premier rappelle une sottise antique, et c'est le seul avantage, hélas ! qu'il possède sur les autres. Personne ne s'est permis, du reste, la moindre allusion à la face cornue, à l'amour des ténèbres, à la monomanie de la décolation et de l'autophagie, etc., à la forme du pied encore moins. Toutefois, comme il y avait nécessité absolue de tenir compte des caractères séparatifs tracés par la nature, ces messieurs sont convenus que *Duc*, qui vient du latin *dux*, signifiant général d'armée, voudrait dire en langage ornithologique officiel *Rapace nocturne à aigrettes*, absolument comme *Hibou*, qui ne vient de rien du tout et n'a jamais voulu rien dire, et que *Chouette* désignerait le reste. J'accepte, puisque j'y suis forcé, le langage de la science; mais je déclare l'enseignement de la zoologie impossible avec ce vocabulaire-là. Si, pour me venger des tyrans je leur posais une question insidieuse...

Si je les mettais tous au défi de me dire pourquoi la nature a omis de nuancer la transition entre les Rapaces de jour et ceux de nuit, *qui sont des espèces du même ordre*, tandis qu'elle a ménagé au contraire avec une délicatesse infinie la transition des Rapaces aux Perroquets, *qui appartiennent à des ordres différents?*

On sait en effet qu'il existe dans la Nouvelle-Zélande une sorte de Perroquet nocturne à serres et à bec de Hibou, qu'ils appellent le *Strygops*, et qui remplit si admirablement son office d'ambigu entre les deux ordres voisins, que la science en est encore à savoir où la mettre.

Premier genre : Nocturnes cornus ou à aigrettes, quatre espèces :
Grand-Duc, Moyen-Duc, Petit-Duc, Brachyote.

LE GRAND-DUC, L'OISEAU DE NUIT. — L'INFÂME.

Le Glaive a bu bien du sang, l'Usure bien des sueurs, mais la Superstition religieuse, qu'en France nous appelons l'*Infâme*, a bu à elle seule plus de sueur et de sang que le glaive et l'usure ; car l'infâme, qui fabrique des dieux pour exploiter les hommes, ne se contente pas de voler et d'égorger pour son compte, elle est encore de moitié dans toutes les rapines, dans toutes les scélératesses d'autrui. Elle recèle les larcins et donne des conseils, quand elle ne peut faire mieux.

C'est elle qui proclame l'épée sainte, qui pousse le soldat et le bourreau au meurtre et leur crie sans cesse : tue, tue, tue, par la voix des Samuel, des Mahomet, des Innocent III ou des Guises.

Frappez, ne craignez rien, qu'on n'épargne personne.
C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne.

Qu'on n'épargne personne ! C'est là le point capital, le post-scriptum obligé de toute recommandation adressée aux séides. Le Dieu des juifs ayant ordonné à Saül, par la voix du grand-prêtre Samuel, d'exterminer tous les Amalécites, et Saül ayant commis l'imprudencence d'épargner le roi Agag, qui était un homme très-gras et qui ne voulait pas mourir, Dieu le punit de sa désobéissance en lui retirant son trône, sa raison et la vie. Instruits par cet exemple, les logiciens inflexibles de l'ortho-

doxie ultramontaine ont toujours considéré le bûcher comme le seul spécifique à employer contre l'hérésie protestante, et certains journaux *religieux* affirment tous les jours que la foi catholique n'a péri que pour avoir été trop molle à l'endroit de Luther.

C'est la Superstition sanguinaire qui fait se ruer les nations les unes sur les autres, la Tartarie sur l'Europe, l'Europe sur l'Asie; qui change les enfants d'un même peuple en ennemis implacables, arme l'épouse contre l'époux, le fils contre le père; qui fait crever sur les empires les cataractes de sang, voue tous les cœurs où elle s'est logée à la haine et toutes les contrées où elle règne à la stérilité.

C'est elle qui a fait de l'Asie mineure, de la Grèce, de l'Égypte, de l'Italie et de l'Irlande ce qu'elles sont. Elle qui a fait périr sous la dent des dogues espagnols et sous le fouet de leurs maîtres le million d'indigènes qui peuplait Haïti. Elle qui dicta au pieux roi Philippe II cette courte réponse : *Tous au gibet!* à son lieutenant qui le consultait sur les mesures à prendre vis-à-vis de ses prisonniers. Ce mystificateur célèbre, qui a nom Joseph de Maistre et qui a fait un gros livre pour se moquer de son temps et pour défilier le bourreau, avait coutume de dire que l'antiquité grecque et romaine n'offrait rien de comparable à cette phrase sous le rapport du laconisme et du sublime. Hélas! voici bientôt trois siècles que l'Espagne fanatique expie par ses misères et par sa décadence le laconisme sublime du pieux roi Philippe II.

Non moins habile à aiguïser les ongles de Chaïlock que le tranchant de la hache homicide, le fanatisme religieux s'allie dans tous pays à la cupidité... l'alimente, l'allume. Avide d'or et de puissance comme de sang humain, l'Infâme a imaginé pour accaparer le métal jaune des procédés impossibles. Elle a trouvé moyen de faire payer les trépassés dans leurs tombes, en conti-

nuant de percevoir sur les générations vivantes le tribut imposé par la peur aux générations enterrées. Ce diable au pied fourchu, ces légions de farfadets de tout poil, de tout corsage, qu'elle a créés pour tourmenter les morts et rançonner les vivants, ont amené dans ses coffres des trésors fabuleux. Les enfants de Juda, qui se connaissent en spéculations audacieuses et qui prêtent des chameaux et des crocodiles empaillés à la petite semaine, s'inclinent avec respect devant les entrepreneurs de momeries religieuses qui ont mis la propriété de l'autre monde en actions et réussi à placer leurs valeurs avec primes. Il est certain que l'institution du miracle et la vente des indulgences ont été dans leurs temps d'admirables idées financières, et que l'art de guérir, qui a fait tant de progrès dans l'âge moderne, au dire de la quatrième page des journaux, n'a pas encore trouvé mieux que le procédé de guérison radicale du rhumatisme par le simple contact d'un os de bienheureux. Il y eut autrefois tel évêque de la vallée du Rhin, tel autre des bords heureux du Tage à qui la peur du diable rapportait en moyenne cent mille écus par an. Et la richesse d'autrefois des évêques catholiques n'était que débine et misère en regard de la richesse d'aujourd'hui des évêques anglicans.

Le Glaive, l'Usure et la Superstition sont les trois personnes de la trinité démoniaque, qui pèse sur la poitrine des jeunes humanités et comprime leur croissance. L'histoire du tourbillon solaire ne mentionne pas de planète qui ait mis autant de siècles que la nôtre à secouer ce cauchemar.

La Superstition, qui est la révolte insensée de l'homme contre Dieu et contre la Nature, sa manifestation matérielle, est une sorte de manie furieuse qui emprunte à toutes les maladies de l'esprit et du corps leurs plus effrayants caractères. Elle est incurable et contagieuse comme la rage, épidémique comme le choléra et le typhus, héréditaire comme la phthisie. Son influence

désastreuse sévit sur tous les règnes. Elle dessèche les fruits sur leur tige, suspend le cours de la sève dans les canaux des plantes, stérilise les plus beaux lieux du monde; et en même temps qu'elle fait entrer en décomposition les consciences, elle sème partout dans les airs les poisons de la malaria. Elle est née, comme le miracle, de la peur de la mort.

Or, de même que l'horreur des liquides, disons l'hydrophobie, est le symptôme le plus caractéristique de la rage, ainsi l'horreur de la lumière ou la photophobie est le symptôme le plus constant du mal affreux que nous analysons ici. Il est d'observation générale, en effet, que les malheureux atteints de vertige fanatique ont les yeux en dessous, adorent les lieux obscurs, portent des vêtements sombres et se coiffent volontiers d'une sorte d'éteignoir. Ils mangent du philosophe et du maître d'école. La chair d'un hérétique rôti en place publique, et largement épicée de tortures, leur est particulièrement savoureuse. Faire cuire cet hérétique s'appelle, en leur jargon barbare, faire *un acte de foi* (auto-da-fé); ce qui est cause qu'il m'a toujours été très-difficile, ainsi qu'à beaucoup d'autres, de bien comprendre l'alliance de cette Foi avec la Charité, qui nous prescrit d'aimer notre prochain comme nous-même, mais non de le faire cuire. Après ça, si c'est pour son bien...

Le vertige superstitieux est incomparablement plus dangereux que la rage, d'abord parce qu'il ne tue pas les gens qui en sont attaqués, et ensuite et surtout parce que le fanatique qui a goûté une fois de la chair d'hérétique n'en veut plus tâter d'autre. On a vu l'épée soulevée de sang et lasse de frapper, le fanatisme jamais! Certaines âmes pieuses ne peuvent se consoler du départ du chevalet, des tenailles et des autres instruments de la charité orthodoxe.

Mais la superstition ne subsiste que du bon plaisir des téné-

bres. Les ennemis de la nature et du soleil sont trop poltrons pour attaquer ces puissances en plein jour, et les spectres sont trop laids pour sortir de leurs cachettes à l'heure où l'on pourrait les voir. La Nuit, la froide Nuit, qui voile les regards du brave et peuple de fantômes l'imagination du peureux; la Nuit, qui favorise tout mystère de son ombre, la Nuit, complice née des sanglants sacrifices, de l'imposture et de l'assassinat, était le seul champ d'action qui convint à l'Infâme. C'est celui qu'elle a adopté.

Cette option significative, rapprochée de la coiffure de Moïse et de l'acte de foi du bonhomme Samuel qui coupa Agag en morceaux, parce que l'opération répugnait à Saül, facilite singulièrement la tâche de l'analogue.

Il fallait, pour symboliser l'Infâme dans le monde des oiseaux, un moule plus sanguinaire que l'Aigle, plus repoussant d'aspect que le Vautour, un *égorgneur de nuit* (la circonstance de nuit est aggravante dans toute législation criminelle), un scélérat à deux fins qui tint également de la Larve et du Vampire, qui fût propre à l'apparition comme à l'assassinat. Un seul type répondait à cette indication composée : l'oiseau de proie nocturne ou *l'oiseau de la mort*, comme le peuple l'appelle.

Hideux de traits et de physionomie, de langage et de mœurs, l'oiseau de nuit est, en effet, une de ces créations abominables dans lesquelles l'auteur de la nature s'est plu à réunir les éléments de la laideur suprême. L'oiseau de nuit a été doué, comme le serpent, l'araignée, le crapaud et la chauve-souris, du don de répulsion instinctive. Il fait une exception remarquable à cette loi générale dont l'observation avait fait dire que le règne des Oiseaux avait été créé dans un jour de gaieté.

Aucun autre visage de volatile ne se rapproche plus du visage humain que celui du Hibou ; mais cette ressemblance de portraiture est loin de lui avoir réussi comme au lion qui en a su tirer d'admirables effets de majesté olympienne. L'oiseau de nuit a même trouvé moyen d'emprunter à la chatte ses yeux et ses oreilles, et de s'en composer un masque de carnaval affreux. Les Allemands ont dans leurs comédies populaires un personnage astucieux qu'ils nomment *Heulenspiegel*, mot à mot *miroir de hibou*, et dont nous avons fait *espègle*. Le petit bonhomme Th..., qui eut tant de gouvernements tués sous lui, et qui se faisait, suivant les circonstances, mangeur de jésuites ou cagot, était un ministre espègle dans toute la force de l'expression, au physique ainsi qu'au moral ; car la nature l'avait doué tout exprès pour ce rôle d'une physionomie de chat-huant que le crayon de la caricature avait parfaitement saisie.

Cette ressemblance de physionomie avec l'être pivotal de la création, que Dieu n'a pu attribuer à l'oiseau de nuit sans de puissants motifs, vient au Hibou de son attitude verticale, de l'ampleur de sa poitrine, du volume prodigieux d'une tête presque privée de cou et enfouie dans les épaules, de la grandeur et de l'étrange disposition de ses deux yeux, percés dans le même plan rectiligne et qui sont forcés de regarder droit devant eux comme ceux de l'homme. Ces caractères anormaux, qui suffiraient amplement encore pour assigner une place à part à la série des oiseaux de proie nocturnes dans l'ordre des volatiles, ne sont pas cependant les seuls signes dont la nature l'ait marquée. Elle a voulu, en effet, que la séparation entre l'oiseau de jour et l'oiseau de nuit fût tranchée, hostile, antipodique. Néanmoins, dans l'esprit de justice distributive qui préside généralement à ses actes, elle s'est montrée prodigue de consolations et de faveurs envers la série *disgraciée*. Après l'Anglais, qui a reçu la femme blonde et le génie industriel en indemnité de la privation du

soleil, le Hibou est certainement le moins à plaindre de tous les condamnés aux ténèbres.

Et d'abord, l'étrange privilège qu'a cette tête monstrueuse de tourner sur elle-même avec une aisance sans égale, procure à l'oiseau myope la faculté d'embrasser de ses regards tout l'espace, et de tourner sa face vers l'arrière sans bouger le reste du corps. J'ai dit que la mauvaise bête abusait de ce don naturel pour prendre des airs grotesques et des attitudes impossibles. La déclaration d'amour d'un Grand Duc à sa fiancée est une des plus risibles scènes de grimacerie qui se passe sous le ciel.

Ces yeux de chat, d'une dimension exagérée, qu'offense l'éclat du jour, ne doivent leur susceptibilité douloureuse qu'à l'exquise perfection de leur organisation, qui leur permet de colliger et de réunir en faisceaux les moindres atomes de lumière qui flottent dans le sein de l'Erèbe. Et ces yeux délicats sont garnis d'une double paupière clignotante en manière de garde-vue. La pupille, en se rétrécissant, ne prend pas la forme lenticulaire comme celle du chat et du renard; elle conserve sa rondeur. Deux oreilles immenses et douées d'une mobilité surprenante suppléent en tant que de besoin à la faiblesse de la rétine. Le bec, tranchant, crochu et recourbé dès l'origine, est à moitié caché par une double palissade d'épis de plumes courtes, frisées et disposées en rosaces, dont les circonférences se relèvent et se croisent pour lui servir de niche et en faire une sorte de nez. Le corps, épais, trapu, robuste, est couvert des pieds à la tête d'une ample et riche douillette de soie, d'étoffe brune, élégamment striée et mouchetée d'étoiles sombres. Des bras courts et musculeux, ensevelis dans le duvet de la robe et garnis de peluche jaune, des mains odieusement armées et gantées jusqu'à la naissance des ongles, complètent cette tenue confortable. La disposition circulaire des doigts donne à la griffe acérée du rapace la puissance de l'étau pour se cramponner ou saisir. On sait que

cette disposition spéciale, qui indique la transition entre les perroquets et les oiseaux de proie, est due à la mobilité du doigt externe qui peut à volonté se retourner en arrière ou se reporter en avant.

Le vol tournoyant du Grand-Duc est si doux que l'air ne semble pas même se déplacer sous le sourd frôlement de ses ailes, larges et silencieuses comme celles que l'imagination prête à l'oiseau de la mort. Ces ailes, bien qu'arrondies, sont taillées sur un bon modèle. La troisième et la quatrième rémige sont d'égale longueur.

Retenons fidèlement dans la mémoire des yeux chacun de ces détails, pour comprendre la portée du récit qui va suivre :

A l'heure où le soleil fuyant sous l'horizon ne dispute plus que faiblement les champs de l'air à l'envahissement des ténèbres, où les urnes des fleurs versent à plus larges flots leurs parfums pénétrants, où la Grive jaseuse laisse choir sa dernière phrase de la cime aiguë du merisier.... un hōlement formidable et qui semble s'arracher avec effort d'une poitrine humaine, retentit tout à coup dans la solitude des forêts. Rappelez vos esprits, ce n'est pas la réclame de détresse de quelque imprudent qui se noie, de quelque malheureux qu'on égorge, c'est le chant d'allégresse du Grand-Duc, le coryphée en titre des oiseaux de la mort.

C'est la première strophe de son Ode à la Nuit, c'est l'ouverture de la marche funèbre du jour, avec une Invitation au Carnage, adressée du haut des airs à tous les assassins nocturnes, quadrupèdes et bipèdes. Entendez la réponse du loup, les plaintifs vagissements de l'hyène et les miaulements du chacal, les sourds grondements du tigre, du lion, de la panthère. Le signal du meurtre est donné, le concert infernal commence ; avant une heure ou deux les cris déchirants des victimes vous raconteront

les phases de l'orgie sanguinaire. Je voudrais m'appeler Hector Berlioz pour écrire sur ce thème une superbe symphonie, où la sérénade de l'amoureux, les chants du rossignol et le lever du soleil feraient un délicieux contraste de nuances avec la couleur sombre du motif principal. Je crois, en effet, le moment venu de remettre à sa place la nuit, la douce nuit propice aux turpitudes, et de réhabiliter le soleil trop noirci par les myopes.

A cette voix si connue qui déchaîne la tuerie sur les bois et les plaines et fait prendre leur volée aux innombrables essaims des farfadets nocturnes, tous les oiseaux de jour se blottissent en tremblant sous la feuillée épaisse, les forts comme les faibles, les braves comme les timides, car nul n'est à l'abri du poignard de l'ennemi commun. La Huppe s'évanouit de frayeur ; le Rouge-Gorge impétueux se raisonne, le Rossignol interrompt subitement sa cadence amoureuse ; le Merle vigilant sonne le dernier coup de la retraite pour aviser du péril les flaneurs attardés ; le Faucon généreux frémit de rage et s'emporte en imprécations comme Ajax contre l'obscurité qui le cloue à son perchoir et l'empêche de châtier le provocateur insolent... Le Lièvre, qui bondit par les blés, s'arrête comme foudroyé sur place, et se rase immobile sous la coulée herbue. Le chasseur le plus intrépide et le moins accessible aux lâches suggestions des ténèbres ne peut dissimuler un rapide frisson.

Jamais terreur universelle ne fut mieux motivée, du reste ; car le Grand-Duc est, après l'Aigle, le plus fort et le mieux armé de tous les oiseaux de carnage, et ses coups sont plus sûrs, parce qu'il frappe dans l'ombre et que son vol muet le porte sur sa proie sans lui donner l'éveil.

Le lièvre à l'ouïe subtile sent les ongles de l'ogre s'incruster dans ses chairs, avant même d'avoir soupçonné sa présence. Le plus vite, le plus courageux de tous les oiseaux de combat, le vice-roi des airs pendant le jour, le Faucon à la vue perçante,

tombe inanime sous le poignard de l'assassin, avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense.

Ainsi fut la fière Bradamante, crême et fleur de chevalerie, traitreusement occise par le perfide Mayençais.

Donc le Grand-Duc est le dominateur absolu des airs pendant la nuit ; et comme il acclame sa venue par un cri d'allégresse, il insulte par une malédiction à la clarté naissante de l'Aurore qui clot sa dictature.

Il se hasarde néanmoins quelquefois à chasser durant le jour, au printemps, par exemple, quand la faim de ses petits lui crie dans les entrailles.

C'est le destructeur le plus acharné du Lièvre, de la Perdrix et de tout le menu gibier. Son morceau de prédilection, vers les rives de l'Ohio et du Mississipi, est la Dinde sauvage, qui pèse moyennement de 5 à 10 kilogrammes, et qu'il garrotte et transporte au loin malgré ce poids énorme. Les Dindes domestiques elles-mêmes, qui juchent dans l'intérieur des fermes, ne sont pas à l'abri des coups de main du larron. Un ménage de Grands-Ducs, un peu chargé de famille, est le meilleur auxiliaire qu'un propriétaire de lapins, embarrassé de ses richesses, puisse employer pour éclaircir la population de sa garenne. Si j'étais quelque chose dans le conseil municipal de la Seine, mon premier soin, après avoir aboli le rat de cave, serait de porter un coup terrible à celui de Montfaucon en naturalisant le Grand-Duc dans ces parages odieux. L'apprivoisement du Grand-Duc n'est pas chose difficile. Tous ces gros mangeurs, hommes ou bêtes, sont volontiers à qui veut leur bourrer la panse.

Le Grand-Duc, si redoutable dans l'agression, ne l'est pas moins dans la défense. Les ongles rétractiles dont ses doigts sont armés font des blessures aussi terribles que la dent du renard et la griffe du chat sauvage. Ils se rejoignent à travers les chairs à l'aide d'une puissance incroyable de contraction musculaire.

et percent les guêtres de cuir et les empeignes les plus résistantes du soulier du chasseur. Il est besoin de deux ou trois Faucons, et de Faucons de la plus grande espèce, pour lier cet oiseau dans les airs, et ce vol est une des scènes les plus curieuses du drame émouvant de la fauconnerie. L'oiseau chassé, au lieu de fuir en ligne droite, multiplie les ascensions et les culbutes, ne s'occupant qu'à regagner le dessus sur ses adversaires, et à leur grimper sur la croupe. Blessé d'un coup de feu dans la membrure et forcé de s'abattre, il imite le stratagème du blaireau assailli par de nombreux ennemis et décidé à vendre très-chèrement sa vie. Il se renverse sur le dos, attend les chiens, la serre ouverte et haute, et exécute avec son bec une sorte de moulinet à quatre faces qui protège tout son corps. Tous ces mouvements étranges sont accompagnés de roulements d'yeux féroces et de la musique des castagnettes dont j'ai parlé plus haut. Pour prouver la supériorité de cette garde, il me suffira de dire que j'ai vu plus d'une fois le chien d'arrêt le plus impétueux se calmer spontanément à l'aspect des préparatifs de défense du Grand-Duc, et opiner pour les mesures de clémence, contre son habitude.

Le Grand-Duc n'ayant pour ainsi dire d'autre ennemi que l'homme, sa race se serait accrue d'une façon désastreuse, n'eussent été les traces de carnage qu'il laisse autour de lui. Les débris de cadavres dont il a soin de tapisser les abords de son aire trahissent bientôt, en effet, le secret de sa retraite. Il a commis, d'ailleurs une seconde imprudence en faisant chaque soir ouïr son cri lugubre du haut de la roche qu'il habite. Le braconnier, qui le déteste par jalousie de métier, et le chercheur de nids, qui le sait de bonne prise, renseignés par ces divers indices, ont belle à le massacrer et à le surprendre de jour au sein de sa famille. Le Grand-Duc est devenu excessivement rare en France, ce dont je me félicite. On ne l'y rencontre plus guère que dans les

grandes forêts de l'Est, Alpes, Jura, Vosges, Côte-d'Or, ou bien encore dans quelques contrées maritimes émaillées de falaises, comme la vieille Armorique. C'est d'ailleurs un oiseau de passage, et que pour cette raison on peut trouver partout vers certaines époques.

Son nom de Grand-Duc lui vient d'une erreur des anciens qui avaient rêvé que les cailles opéraient leurs migrations semestrielles sous la conduite de ce chef (Dux, ducis, commandant d'armée). Les modernes n'ont eu garde de se départir en cette circonstance de leur méthode habituelle de constater leur respect pour l'Antiquité, en acceptant ses contes. Ils ont donné un corps de réalité à la fable en l'incarnant dans un nom propre, nom absurde et barbare qu'il importe de changer.

Le Grand-Duc et ses congénères, tapis durant le jour au fond des cavités les plus obscures, y passent de longues heures à cuver leurs orgies et à méditer de nouveaux crimes. Obligés de se cacher comme les meurtriers pour se soustraire aux justes répétitions de la vindicte sociale, leur haine pour la volatilité s'échauffe de la solitude et de l'antipathie universelle qu'ils savent avoir méritée. Aussi la vésicule du fiel atteint-elle des proportions monstrueuses chez cette race de maudits !

Le Grand-Duc est l'emblème de la Théocratie, qui règne par la Terreur superstitieuse, comme l'Aristocratie par le Glaive, la Ploutocratie par l'Usure. Son véritable nom était, en Judée, le Prince des Prêtres. Les moules humains dans lesquels il aime à se personnifier sont, après celui-ci, le Grand Inquisiteur et le Grand Justicier. L'allégorie des détails précédemment exposés est si claire, qu'il semble presque inutile d'insister sur les rapprochements.

Ainsi, personne qui n'ait compris par l'énormité des dimensions du fiel chez le Grand-Duc, l'âpreté et la vitalité des haines dont les âmes dévotes sont rougées. *Tout de fiel entre-t-il...*

Personne qui n'ait reconnu dans les deux vastes cornets acoustiques de l'oiseau, les deux modes de délation qui s'appellent la délation politique et la délation religieuse, et qui rapportent heure par heure, aux chefs de la superstition, les secrets de la conspiration avec ceux de l'alcôve. A l'instar du bec formidable et des serres tranchantes de l'oiseau de nuit, la délation frappe dans l'ombre, et la calomnie assassine, familière au Saint-Office, porte des coups mortels qui ne se parent pas.

Les petits, dans cette espèce, mangent leur père, à l'imitation des enfants des hérétiques des Cévennes, qui vendaient leurs auteurs pour hériter plus vite de leurs biens (1).

(1) Un procureur du roi de l'Aveyron nourrissait un Grand-Duc, il y a douze ans de cela. Des gens de la campagne lui apportent deux jeunes oisillons de l'espèce, couverts encore de leur premier duvet. Le magistrat confie à tout hasard l'éducation de cette jeunesse à son pensionnaire, qui était un mâle et qui s'acquitta des devoirs de sa charge avec un zèle tout maternel et digne d'un meilleur sort, car le premier essai que firent de leurs forces les deux jeunes élèves parvenus à l'adolescence, fut d'occire pendant son sommeil leur père nourricier, de lui trancher la tête et de le dévorer. Après quoi le plus fort des deux, la femelle, tua son frère et le mangea comme elle avait fait de son père. Alors le magistrat, effrayé de tant de perversité dans un âge aussi tendre, et ne pouvant plus désormais supporter la vue de la créature scélérate, s'en défit en faveur d'un savant de ses amis qui habitait Toulouse et qui était précisément en quête d'une épouse pour un jeune mâle qu'il avait élevé. Le mariage eut lieu sous les plus favorables auspices; mais l'habitude du cannibalisme est une seconde nature et il n'y avait guère à espérer que celle qui avait débuté dans la vie par le parricide et le fratri-cide, reculât devant le conjugicide. En effet, l'infâme assassine saisit avec ardeur la première occasion qui s'offrit de se charger la conscience d'un nouveau crime et d'un nouveau cadavre. L'histoire ajoute qu'elle ne jouit pas longtemps du fruit de ses forfaits, et qu'elle mourut peu de jours après son dernier attentat, non de remords, mais d'un boyau de veau trop long qu'elle ne put avaler. *Elle aimait trop le veau, c'est ce qui l'a tuée.*

On sait que si le grand roi Louis XIV eut la faiblesse de signer le décret qui attribuait aux enfants convertis la fortune de leurs pères demeurés hérétiques, il ne fit que suivre en cela l'exemple à lui donné par la reine Elisabeth et le protecteur Cromwell, qui avaient compris les intérêts de la foi protestante, comme le grand roi comprit depuis ceux de la foi catholique.

E sempre bene.

De même que les enfants du Grand-Duc mangent leur père, ainsi l'épouse mange son époux, qui est plus petit qu'elle, pour dire que la femme, qui est plus accessible que l'homme à la peur de l'enfer, ruine son ménage et sa famille par ses donations pieuses.

Un des grands torts des ordres religieux de France et des marchands d'indulgences de Rome fut aussi, dans le temps, de faire de leurs richesses un trop fastueux étalage. Cette faute, qui les a tués parce que cette opulence scandaleuse était en contradiction manifeste avec le vœu de pauvreté que le Christ imposa à ses apôtres, tuera également, tôt ou tard, les évêques anglicans. Imprudence du Grand-Duc, qui ne cache pas assez ses meurtres et ses rapines.

Enfin, les croyants aux miracles commencent à devenir rares sur la terre de France, presque aussi rares que les Grands-Ducs, et vous ne les rencontrez plus guère que dans quelques diocèses arriérés de Franche-Comté, de Dauphiné ou de Bretagne, et la police correctionnelle, perdue par la lecture des écrits de Voltaire, en est venue à interdire aux madones peintes de tourner de l'œil dans leurs cadres, et aux plaies de Jésus de saigner.

De par le roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les robes soyeuses de l'espèce, ses mains gantées jusqu'aux ongles symbolisent l'amour du bien-être matériel et des vêtements de luxe qui caractérise l'homme pieux. *Un saint homme de Duc, bien fourré, gros et gras*, aurait dit Lafontaine, s'il eût su que, de tous les Rapaces, ceux de nuit étaient les seuls qui prissent de l'embonpoint.

Les contorsions des derviches-tourneurs et autres entrepreneurs de momeries religieuses expliquent le secret des poses extravagantes et des grimaces risibles des Chouettes et des Hiboux. L'homme pieux, ennemi du progrès, tient volontiers aussi ses regards tournés vers l'arrière, à l'instar du Grand-Duc.

Il y a superstition et superstition, du reste, comme il y a oiseaux de nuit cornus et oiseaux de nuit sans aigrette. Si toutes les impostures religieuses se tiennent par le fond, elles varient quant à la forme ; de là, diversité d'emblèmes et d'espèces dans la série des Rapaces nocturnes.

Le prince des oiseaux de la mort, le Grand-Duc, que nous venons de décrire, symbolise spécialement la superstition moïsiatique, celle qui a le plus puissamment contribué à prolonger la minorité intellectuelle de notre infortunée planète ; celle qui fit crucifier par les princes des prêtres le Messie de la religion d'amour ; celle qui règne aujourd'hui par la bourse et l'usure sur le monde civilisé.

Moïse, en volant au Grand-Duc sa double aigrette pour s'en parer le chef, a singulièrement abrégé la tâche de l'analogiste. Qui ne reconnaît *à priori* dans cette coiffure sinistre la tendance à la domination absolue de la terre pendant la durée des ténèbres !

Moïse, c'est en effet la théocratie elle-même incarnée dans un homme. Aucun législateur n'a su, comme celui-là, faire tenir un État dans une religion, et emprisonner l'âme humaine dans le cercle de peur.

Le premier acte de Moïse est une profession de foi véhémement

en faveur de l'obscurantisme. Il fait condamner Adam à la peine de mort, pour le punir d'avoir touché à l'arbre de la science et rejette lâchement sur la femme la responsabilité de l'acte soi-disant criminel.

Il témoigne en toutes circonstances de mauvais vouloir contre le soleil, source de lumière, le faisant tourner autour de la Terre comme un misérable satellite. Josué, son successeur le décroche et l'arrête avec un sans gêne révoltant, et sous un prétexte insoutenable, pour achever, je crois, une tuerie d'Amalécites ou de Gabaonites. Moïse est le législateur de la contrainte et l'ennemi du libre examen.

Des écrivains superficiels et naïfs, qui ont imaginé de concilier on ne sait trop comment la religion de fraternité et d'amour et la religion de l'isolement et de la haine, m'accusent quelquefois d'injustice systématique à l'égard de l'Ancien-Testament. Je leur répons pour la vingtième fois, que ce n'est pas moi qui ai fait l'histoire, et que ce n'est pas de ma faute, mais bien de celle de la logique et de l'analogie, si je suis contraint de remonter jusqu'aux livres des Juges, des Rois et de Moïse, pour découvrir la source des trois quarts de nos folies et de nos crimes. Et par exemple, je leur demande : qui a inventé le procédé de la fournaise ardente comme spécifique infailible contre l'hérésie, sinon Moïse, qui fit s'ouvrir sous les pas des murmureurs un abîme de feu qui les dévora tous ? Funeste précédent, hélas ! dont l'Inquisition et le Diable s'autorisèrent plus tard pour faire cuire à petit feu tant d'innocentes victimes ! Je demande encore qui a écrit dans l'Exode, sinon Moïse : OEil pour œil, dent pour dent ? Qui coupa le roi Agag en morceaux, sinon le grand-prêtre Samuel ?

Ils vont dire aussi que je plaisante, quand je reproche au législateur des Hébreux sa coiffure à l'oiseau de nuit. Comme s'ils ne savaient pas de quelle vogue immense jouit ce genre de coif-

fure parmi toutes les peuplades sauvages éparses sur le globe, et notamment parmi les tribus friandes de chair humaine, peaux rouges d'Amérique, peaux jaunes de Malaisie, peaux noires d'Océanie ou d'Afrique ! Comme si le plus vorace et le plus sanguinaire de tous les Aigles, l'Aigle-Harpie des bords de l'Amazone, ne portait pas aussi sur le sommet du front la double aigrette des Ducs. Moïse avait le droit d'ignorer ces détails et beaucoup d'autres avec, puisque de son vivant l'Amérique n'était pas encore découverte, et que c'était même le Soleil qui dans ce temps-là tournait après la Terre ; mais on aura de la peine à me convaincre qu'un homme politique de cette taille se soit mis sans raison des cornes sur la tête.

Moïse était, de plus, sorcier et très-fort dans son art, ainsi qu'il le fit voir aux magiciens du roi d'Égypte, qu'il battit à plates coutures en une épreuve solennelle. Or, nous tenons de source historique que jamais sorcière ni sorcier de Judée, ni de Thessalie, ni d'ailleurs, ne procéda à une évocation ou à une incantation quelconque sans l'assistance obligée d'une demi-douzaine de Hiboux. Alors il serait bien étrange que le plus habile et le plus heureux de tous les sorciers de l'histoire n'eût pas eu accointance avec ce gibier-là.

L'ombre du prophète Samuel, qu'évoqua la pythonise d'Endor pour faire du chagrin à Saül, avait le front cornu. Or, ce Samuel fut, après Moïse, de l'avis unanime des sages, la plus forte tête théocratique de Sion.

Mais il y a malheureusement un argument plus puissant que tous ceux-là, un argument cruel et sans réplique, pour démontrer la parenté des principes politiques et religieux du Grand-Duc et de l'enfant d'Israël.

On sait l'antipathie invincible et mortelle qu'inspire l'oiseau de nuit à tous les oiseaux de jour...

Or, l'histoire de l'humanité ne cite qu'un seul peuple qui ait joui du triste privilège d'inspirer les mêmes sentiments à tous les nobles peuples, païens, musulmans ou chrétiens ; mais je tairai son nom par générosité. Ainsi le point de contact sérieux entre le Vautour et le Grand-Duc, que nul n'avait soupçonné jusqu'à ce jour, est trouvé.

La superstition moïsiatique n'est pas la seule qui ait réussi à pervertir l'entendement humain, qu'il est si urgent de refaire. Elle a fait des petits. Après le Grand-Duc, le Moyen-Duc ; après le Moyen, le Petit.

LE MOYEN-DUC. Commun dans tous les pays boisés de France, a été considéré très-longtemps comme le bouc émissaire des iniquités de son espèce, et la bête noire des oiseaux de jour. Olivier de Serre et une foule d'auteurs après lui ont affirmé que c'était le cri du Moyen-Duc que le pipeur imitait pour attirer sur ses gluaux l'irritable gent emplumée. On a ajouté que l'espèce du Moyen-Duc était celle dont la présence enflammait le plus vivement la colère de ses nombreux ennemis. L'assertion n'est pas tout à fait mensongère. Le Moyen-Duc n'est pas en odeur de sainteté auprès du Rouge-Gorge ni de la Grive. Son aspect ne réveille pas de tendres sympathies chez les Mésanges, et sa voix, de loin entendue, n'appelle pas à la paix les hôtes ailés du bocage. J'estime néanmoins qu'il serait plus équitable d'attribuer à la Hulotte le don de répulsion universelle et suprême dévolu au Moyen-Duc par Olivier de Serre. La Hulotte est une espèce voisine du Moyen-Duc par la taille, mais dont le chef n'est pas décoré d'une double aigrette. La Hulotte a la physionomie des Chouettes proprement dites, c'est-à-dire une physionomie encore moins attrayante que celle des Ducs. Son plumage est plus sombre aussi, et elle a plus peur que le Moyen-Duc de la lumière du

jour. Sa taille est moins svelte, et sa voix, que j'ai comparée mille fois avec celle de ses congénères, m'a paru être celle qui met le plus promptement en émoi la forêt. C'est bien celle-là, j'en suis sûr, que les pipeurs de Lorraine s'exercent à reproduire au moyen de la feuille de chiendent velu ou de l'écorce d'érable insérée dans la *Touïte*. La Hulotte est, selon moi, le vrai type du Chat-Huant populaire, et il est très-probable que c'est à cette espèce qu'a été appliquée, pour la première fois, cette appellation naturelle devenue générique pour tous les oiseaux de proie nocturnes, par suite de la confusion des langues. J'ai deux raisons majeures pour m'avancer ainsi : la première est que la Hulotte et l'oiseau vulgairement désigné sous le nom de Chat-Huant ou de Hibou ne sont, malgré la différence de couleur et de taille qui existe entre les deux moules, que des individus mâle et femelle d'une seule et même espèce ; la seconde, que la Hulotte est plus généralement répandue que le Moyen-Duc, habitant tous les pays où se trouvent de vieilles églises, de vieilles masures ou de vieux arbres, tandis que l'existence des Moyens-Ducs semble plus spécialement attachée aux forêts. Les accents de la Hulotte et ceux du Moyen-Duc ne diffèrent guère plus, du reste, que leur genre de nourriture et leurs mœurs. Tous deux restent chez nous pendant l'hiver ; tous deux vivent des mulots qu'ils guettent dans les campagnes ou des petits oiseaux qu'ils surprennent endormis. Étrangers, comme tous les oiseaux de nuit, aux travaux de la bâtisse, ils pondent sans scrupule dans de vieux nids de Geai, de Pie ou de Corbeau ; défenseurs acharnés de la famille et de la propriété en ce qui les concerne, mais pleins d'irrévérence pour les droits de la famille et de la propriété d'autrui. La Hulotte et le Moyen-Duc ont coutume de choisir les carrefours et les clairières des forêts sombres pour théâtres de leurs maléfices. Cette habitude, qui leur est commune avec tous les sorciers de bas aloi et les devins

de village, dit leur analogie. Tous ces hurleurs de nuit symbolisent surtout ces ordres de frères prêcheurs qui se livraient avec succès à la vente des onguents bénis et à la fabrication des petits miracles pour la campagne, avant la révolution. Les Chouans de la Bretagne et les Peaux-Rouges de l'Amérique imitent le cri du Moyen-Duc à s'y méprendre, et l'emploient avantageusement comme procédé de téléphonie nocturne dans leurs guerres d'embuscade. On entend quelquefois dans les romans de Cooper et dans les récits dramatiques de nos guerres vendéennes de ces houloulements de Hibou qui vous font venir la chair de poule.

LE PETIT-DUC. Le Petit-Duc, qui n'est guère plus gros qu'un Merle, est un oiseau de passage qui nous arrive en mai pour nous quitter en septembre. Il niche dans les troncs d'arbre et stationne dans les branchages touffus des peupliers, des ormes et des tilleuls qui bordent les grandes routes. C'est lui qui fait entendre le soir, aux environs des bourgs, cette note mélancolique qu'on serait tenté de prendre pour celle du Crapaud. Le Petit-Duc vit des rogatons de la table des riches et consomme plus d'insectes que de Mulots et de Moineaux-Frânes. Il symbolise les ordres mendiants ; il a énormément perdu à la suppression des couvents après 89, et semble ne pouvoir se consoler de ce désastre.

LE HIBOU BRACHYOTE. Il n'est pas de chasseur de plaine qui n'ait souvent rencontré dans les luzernes, les bruyères et les vignes, vers l'arrière-saison, de ces grands Chats-Huants jaunes qui volent souvent par couples, partent sans bruit sous le nez du chien et vont se poser par terre à cinquante pas plus loin quand on les a manqués, ce qui est assez rare vu qu'ils tombent de peur. Il y a des années où ces Chats-Huants sont si communs, surtout dans les pays de plaine, comme l'Artois, la Beauce, la Champagne qu'il est facile à un chasseur d'en assassiner une douzaine dans la

même journée. Ces individus appartiennent à une espèce originaire du Nord et que les savants désignent sous la dénomination de Hibou Brachyote (Hibou à oreilles courtes). La plupart sont natifs des contrées les plus septentrionales de l'Europe, d'où ils ont l'habitude d'émigrer tous les ans à l'automne à la suite des Lemmings, Mulots des Alpes scandinaves qui descendent vers ce temps en épais bataillons du haut de leurs montagnes pour chercher un tombeau sur les grèves de la Baltique. Ces bandes de Rats voyageurs entraînent après eux non-seulement des oiseaux, mais encore des Renards. Quand cette campagne aux Mulots norvégiens est terminée, il arrive tout naturellement que le Hibou du Nord, qui a pris goût à la curée, traverse le détroit du Sund pour s'attacher à la poursuite des Mulots danois, puis à celle des hanovriens, des prussiens, et finalement à celle des Mulots français, lesquels sont tourmentés, en ce temps-là, du besoin de déplacement comme tous les Mulots du monde.

Ainsi la passion de la chasse et l'amour des voyages nous amènent cet hôte qui se fixe quelquefois dans nos contrées pendant plusieurs années de suite, et niche alors dans nos marais, à terre. Ce Chat-Huant se distingue de tous ses congénères par la blancheur et la tendreté de sa chair, et par son embompoint scandaleux. Il doit être mangeable. Ainsi l'analogie passionnelle vient corroborer d'un exemple saisissant le témoignage permanent de l'histoire.

Le Rat est l'emblème du barbare... Les beaux jours de la superstition coïncident avec la phase de pleine Barbarie, caractérisée par le débordement des Mulots... Détruisez la Barbarie par la diffusion des lumières (progrès agronomiques), vous portez un coup mortel à la puissance de la superstition en lui coupant les vivres.

Sous-genre Chouette. Quatre espèces.

Le sous-genre des Rapaces nocturnes sans aigrettes, ou des Chouettes, comprend quatre espèces : la Hulotte, la Chevêche, la Chevêchette, l'Effraie.

J'ai dit plus haut l'histoire de la Hulotte, au paragraphe du Moyen-Duc. Je n'y reviens que pour conseiller aux chasseurs et aux gardes de procéder avec zèle à la destruction de cette espèce qui fait une consommation prodigieuse de jeunes Levrauts et de jeunes Lapereaux.

LA CHEVÊCHE. La Chevêche est un vilain oiseau, voisin du Petit-Duc par le plumage et la taille, qui niche dans les trous des arbres, dans les carrières abandonnées, et aussi sur la plate-forme des têtards ou arbres étêtés qui bordent tous les champs dans nos provinces de l'Ouest et du Centre. Elle a, comme le Grand-Duc, la funeste coutume de trahir le secret de sa demeure par la répétition de ses clameurs fatigantes, dont l'effet le plus habituel est d'appeler sur sa famille la colère des passants. De cette criailerie importune de la Chevêche est né un dicton qui a cours dans certains pays de la France : *Crier comme une Chevêche* (Chouette, Chavoche). La Chevêche se nourrit de chair crue, comme tous ses parents. Les forêts de sapins du Midi, du Jura et des Vosges servent d'asile à la Chevêchette, oiseau criard, aussi désagréable, mais moins fort que le précédent. Quand la mendicité religieuse disparaîtra du sol, la Chevêche et la Chevêchette s'en iront avec elle.

L'EFFRAIE. Reste à décrire le plus hideux de tous les égorgeurs nocturnes, le moule qui se prête le mieux à l'incarnation de l'hypocrisie sanguinaire, l'Effraie ou la Fresaie, la Chouette blanche des clochers, le véritable oiseau de mort dont la voix sibilante jette l'effroi au cœur des enfants et fait se signer les vieilles femmes.

L'Effraie ne hôte pas, à la façon des Hulottes, des Grands-Ducs, des Hommes, ni des Chacals; elle grince, elle *stride*. Les anciens l'appelaient *strix*, et avaient inventé le mot *stridor* pour exprimer son cri. Son larynx est une exécrable crécelle qui cherche à combiner les notes principales du sifflement des reptiles et du râle des agonisants. Elle habite les églises et les cloîtres en ruines, et dans ces tristes demeures elle recherche de préférence le voisinage des cloches. On dit qu'elle bat des ailes dans le creux de sa niche, quand tinte le glas funèbre, et qu'elle suit mentalement l'office des trépassés. On ajoute qu'elle reconnaît à de mystérieux caractères tracés par une main invisible les maisons où la mort s'est choisi une proie, et que sa première visite; en s'élançant de son clocher chaque soir est pour elles. Son odorat serait si fin qu'elle sentirait le cadavre des semaines et des mois à l'avance, sous les joues les plus roses et les teints les plus satinés. Le peuple superstitieux du Midi l'appelle *Bé-lolli* et l'accuse de boire les saintes huiles. N'accordez jamais que demi-foi à ces contes absurdes, enfants des folles terreurs et des cerveaux malades calcinés par la dévotion.

Ce qui est vrai, c'est que la Chouette des églises, douée de la hideur suprême, porte en même temps plus loin qu'aucun autre oiseau de nuit l'horreur de la lumière, et que si on la surprend de jour au fond de la retraite de pierre ou de feuillage où elle se tient immobile, elle aime mieux se laisser assommer sur place que de risquer une évasion à travers les rayons du soleil. Et néanmoins, malgré cet amour fanatique de l'obscurité qui la rend sé-

dentaire et l'accoquine aux églises, l'Effraie est un des oiseaux voyageurs qui exécutent sur ce globe les plus longues traversées. L'espèce en est en effet incomparablement plus répandue qu'aucune autre, et on la retrouve dans toutes les îles, et dans tous les continents du monde, sous toutes les latitudes...

Bien que l'Effraie ait adopté de tout temps pour séjour de prédilection les villes à cathédrales, elle n'est pas ennemie des églises de village et se retire volontiers dans les trones vermoulus des noyers et des saules qui bordent le champ des morts. Les arbres aux ténébreux feuillages, les ifs et les cyprès qui croissent au voisinage des tombes, ont pour elle un charme puissant.

Elle vit dans nos cités, des Chauves-Souris qui hantent les mêmes vieux édifices qu'elle, des Moineaux-Francis et des Hironnelles, qui dorment à la belle étoile. Elle pénètre dans les colombiers où elle fait main basse sur les Pigeonneaux ; elle étouffe les petits oiseaux à travers les barreaux de leur cage. Quand toutes ces ressources lui font faute, elle se rabat sur les Mulots des champs ; mais elle préfère, et de beaucoup, le gibier-plume au gibier-poil.

Il suffit que l'Effraie ait séjourné quelques heures dans le colombier le plus prospère pour que presque aussitôt la désertion et le vide s'y produisent. Alors le propriétaire se désole et accuse son voisin d'avoir jeté un sort à ses Pigeons. Ce n'est pas le voisin, mais l'Effraie qui a le mauvais œil.

La robe de l'Effraie est faite d'une précieuse étoffe de soie de couleur blanche, constellée d'étoiles jaunes. Son vol silencieux échappe complètement à l'ouïe, comme son corps de fantôme à l'œil ; indice analogique de personnages puissants et habiles à dissimuler la trace de leurs pas.

L'obscurantisme effréné de ce moule odieux, son horreur du soleil et sa passion des cloches, par dessus tout son cosmopolitisme ambitieux qui le fait se trouver en même temps partout,

à Montrouge comme à Rome, en Chine comme au Paraguay, le désignent assez clairement pour l'emblème de cette Compagnie célèbre, connue dans l'univers et dans mille autres lieux pour son hostilité acharnée au progrès des lumières; Société non moins redoutable à la puissance des rois qu'aux libertés des peuples, aspirant à la domination universelle de ce globe pour l'emplir de ténèbres, et travaillant sans relâche dans l'ombre à *cadavériser* les âmes et les corps; Société en commande pour l'exploitation du miracle et de l'imbécillité humaine sur la plus vaste échelle; Société qui confère à ses principaux actionnaires le don d'ubiquité, et dont la plus méritante et la plus fructueuse industrie consiste à baptiser tous les ans une demi-douzaine d'enfants trouvés en Chine, et à envoyer en retour pareil nombre de pauvres diables d'Europe se faire mettre à la broche dans ces lointains parages pour la plus grande gloire de Dieu!

Je laisse à dire si la calomnie s'est fait faute de s'exercer à l'endroit des révérends Pères, et si la malignité masculine les a plus épargnés que la médisance féminine la Chouette des clochers. L'espèce humaine, hélas! est la même partout, surtout quand elle a peur; il faut toujours qu'elle fasse le diable plus noir qu'il n'est. Heureusement que les plus iniques accusateurs de la sainte Compagnie ne sont pas chez nous, mais en Chine.

On sait, en effet, quel mobile pieux et charitable poussa de tout temps les bons Pères vers les terres du Céleste Empire, le désir de gagner des âmes au ciel et rien de plus. Or il faut voir de quelle façon étrange les magots de ce pays ont travesti ce dévouement si pur.

D'abord, comme on chercherait vainement parmi les trois cent cinquante millions d'indigènes qui peuplent cet empire, un seul individu assez dévoué aux intérêts du dieu Fò pour faire quatre mille lieues de mer à seule fin de convertir un chrétien idolâtre

au culte d'icelui, il résulta de cette mécréance native que pas un d'eux n'admit que des missionnaires d'Europe, que des hommes sensés pussent venir d'aussi loin en Chine rien que pour sauver des âmes. Puis, comme il fallait bien donner une cause quelconque à ce déplacement, les lettrés du pays l'expliquèrent en disant que les hommes noirs d'Europe étaient les agents d'une société commerciale qui faisait la traite des jaunes pour les besoins *alimentaires* des barbares d'Occident. Version absurdis-sime et dont la fausseté a été démontrée depuis, mais qui n'en était pas moins de nature à produire une vive impression sur l'imagination d'un peuple farci de préjugés stupides à l'égard de tous les étrangers, et qui, depuis des siècles, vivait dans la croyance que les barbares ci-dessus (nous autres) en étaient restés pour la cuisine aux pratiques élémentaires des Ogres et des Cyclopes. Tant et si bien que l'orgueil national à la fin s'en mêla et fit accréditer cette opinion fâcheuse que de tous les rôtis de chair humaine en vogue dans l'Occident, le plus haut en saveur, le plus exquis et le plus recherché des connaisseurs était celui des jeunes Chinois de l'un et de l'autre sexe;... voire qu'il était d'usage à la cour des Rois de France, de tenir constamment à l'épINETTE, pour les besoins de la bouche royale, certain nombre de ceux-ci. La tendre sollicitude des Pères de la Foi pour les petits enfants s'expliquait naturellement dans ce système; ce qui dispense d'aller chercher ailleurs les raisons du mépris profond que le Chinois affecte pour les nations de l'Europe, et de sa répulsion invincible à traiter avec elles.

Bravez donc les tempêtes, bravez donc le martyre, le fouet, le gril, le pal, pour qu'on vous juge ainsi!

Il est juste maintenant de reconnaître que l'opinion publique de la Chine s'est légèrement modifiée en ce qui nous concerne depuis quelques années, depuis surtout que les canons des flottes anglaises ont ouvert au commerce de l'opium les portes

de l'Empire du Milieu. Je vois une preuve de ce retour salutaire des esprits à une plus sage appréciation de nos usages culinaires, dans la publication toute récente d'un écrit rédigé par un mandarin à bouton de saphir, lequel non-seulement n'hésite pas à s'inscrire en faux contre les préjugés de ses compatriotes. qui persistent à considérer la France comme un pays peuplé d'anthropophages, mais rétablit hautement *la vérité* des faits.

« Le but secret des missions européennes est enfin découvert, écrit ce lettré estimable. Les petits Chinois que les révérends Pères expédient *tous les ans en France* n'y servent pas à confectionner des rôtis de première classe, mais bien des étoffes de soie d'une qualité supérieure, dans une ville nommée Lyon. Les seuls chinois que l'on consomme dans cette partie du monde sont des fruits à l'eau-de-vie. »

Ainsi la vérité finit par se faire jour à travers les ragots, la distance et le temps.

Ce qu'on vient de lire est la biographie complète de tous les oiseaux de proie nocturnes qui infestent la France et lieux circonvoisins. Une triste conclusion s'échappe de la pensée du lecteur à la fin de cette histoire véridique. C'est que le meilleur de tous ces oiseaux ne vaut rien, quand même il détruirait beaucoup de rats.

Cependant un fâcheux de savant m'arrête pour m'empêcher de finir, et m'engage malicieusement à tâcher de m'entendre avec les analogistes de la mythologie païenne qui honoraient le Hibou comme un emblème de sagesse, et qui l'avaient placé auprès de la déesse Minerve en qualité d'oiseau de compagnie.

Je réponds à mon fâcheux, sans le moindre embarras, que l'antiquité grecque a commis là une bourde, mais que ce fait n'a

rien d'étrange, vu que les analogistes grecs ont trois ou quatre mille ans de moins que ceux du temps présent, lesquels ont pu apprendre dans cet intervalle de trente à quarante siècles beaucoup de choses que leurs devanciers ignoraient. J'accueille avec égard l'opinion des anciens en matière de zoologie passionnelle, mais je l'accepte rarement comme une autorité. D'abord, parce que les Grecs étaient trop jeunes pour connaître à fond l'âme humaine, et ensuite parce qu'ils étaient très-crédules, et que les vieux qui sont dominés par la ruse ont abusé de la crédulité de ce peuple pour lui faire accroire que la sagesse était le fruit des cheveux blancs.

Or, les Hiboux qui craignent le mouvement et détestent la lumière, s'étant toujours rangés du côté des immobilistes et des myopes, les vieux qui étaient déjà les maîtres en ce temps-là, leur décernèrent d'emblée un brevet de sagesse.

D'un autre côté, l'esprit égare, et les Grecs en avaient beaucoup. Alors, considérant que l'existence du Hibou s'absorbe dans une espèce de contemplation solitaire, qu'il a l'air d'étudier pendant que tous les autres s'amuse, et que lui seul y voit à se conduire dans les ténèbres... ils furent naturellement tentés d'assigner à ce moule une analogie triomphante. Ils comparèrent ce veilleur infatigable à l'homme pieux qui passe sa vie dans les temples, absorbé par la recherche des lois de l'absolu ; au savant qui suit le cours des astres à travers l'obscurité des nuits et distingue clairement la voie des destinées heureuses à travers le chaos de l'universelle ignorance.

La haine des oiseaux de jour pour l'oiseau de nuit s'expliquait dans ce système par le mépris que font les riches oisifs de l'homme de mérite *obscur* et par le ridicule dont le grand monde couvre le philosophe *mal mis*.

Certes, s'il eût possédé tous ces titres à l'estime de l'opinion publique, le Hibou eût mérité la place de confiance qu'il occu-

paît autrefois auprès de la déesse Minerve, et je ne m'insurgerais pas, comme je fais en ce moment contre l'usurpation. Je vais plus loin dans mon impartialité et dans ma justice, et j'accorde volontiers que les prêtres de Brama, de Citeaux et de Memphis ont quelquefois utilisé par de vaillantes études le droit de fainéantise que leur conférait la constitution sociale, comme j'accorde que les oiseaux de nuit ont rendu plus d'un service à l'homme en protégeant ses moissons contre le débordement des mulots. Mais cette concession légitime et qui ne me coûte guère, ne peut pas m'empêcher de démontrer que l'analogie qui a conféré au Hibou l'emploi d'honneur dont il fut autrefois revêtu, est fautive, et fautive de tout point, toute spécieuse et toute jolie qu'elle est.

En premier lieu, le Hibou n'a jamais travaillé, pas même à se bâtir un domicile, ce qui est la moindre des choses, et il a toujours trouvé plus commode de pondre dans le nid d'autrui. Il a bien l'air de s'enfermer pour étudier dans les cavités de vieux arbres et dans des trous de murailles; mais il n'étudie rien du tout, il dort; ce en quoi il ne ressemble pas mal à ces fainéants qui s'enferment aussi volontiers dans les temples, soi-disant pour prier, mais au fond pour digérer et pour dormir. Et au lieu de pousser de la voix et des ailes au triomphe de la science, le Hibou et les siens n'ont jamais fait que susciter aux savants et aux philosophes tablatures et tortures, martyres et persécutions. Et les oiseaux de nuit ne ressemblent en rien aux vrais ouvriers du grand œuvre qui dînent maigrement dans de pauvres habits, attendu que les manteaux qu'ils portent sont manteaux de velours, de duvet ou d'hermine, et que leurs repas nocturnes sont régals de chanoine. Quant à la faculté incontestable de percer du regard l'obscurité des ténèbres, le Hibou n'en a jamais usé, à ma connaissance, que pour égarer les voyageurs et pour assassiner ses victimes. Peste soit du précieux don!

Mais, Dieu merci ! l'opinion publique est bien faite aujourd'hui sur les mérites de la fourbe séquelle.

Ici se termine le Monde des Oiseaux de France, qui ne possède pas un seul représentant du grand ordre des *Psittaciens* ou des Perroquets, que j'appelle l'ordre des Jugimanes, c'est-à-dire des espèces pourvues de mains prenantes non armées et attelées par paires. J'ai dit que le Perroquet était l'homologue du Singe qui occupe la place correspondante à la sienne dans l'ordre des Mammifères. Le Perroquet se détache de la Carnivorie, comme le Singe, pour passer à la Frugivorie, qui est dominance de l'appétit humain, dominance malheureusement faussée par la misère des temps actuels, mais qui reparaitra un jour et fera considérer nos repas de chair d'aujourd'hui comme des festins de cannibales. Le Perroquet semble né pour la captivité comme le Singe, tant il s'en accomode gracieusement. Il est doué au plus haut degré, comme le Singe, de la faculté d'imiter l'homme dans son langage et dans ses gestes ; il lui ressemble de même par les traits de la physionomie. Il se sert de son bec pour grimper, comme le Sapajou de sa queue.

Le Perroquet est l'emblème du sophiste bavard qui parle sans savoir...

Le Perroquet, emblème du sophiste ! L'Oiseau de nuit, symbole de l'ennemi des lumières ! ... Celui-ci qui proteste à haute voix contre la venue du jour et défend sous peine de mort de toucher aux fruits de l'arbre de science... Celui-là qui publie des millions de volumes pour troubler la cervelle aux gens et prolonger indéfiniment la durée des limbes sociales...

Devine-t-on maintenant le mot de l'énigme perfide que je proposais naguère, et pourquoi Dieu devait unir, par des liens

de parenté si étroits, deux races si bien faites pour s'estimer et se comprendre, et qui ont travaillé jusqu'à ce jour avec tant de zèle et d'accord à la perversion de l'entendement humain!!!

C'est l'Oiseau de nuit qui cloue Prométhée sur le Caucase.
C'est le Vautour qui lui ronge le foie.

Commence-t-on à comprendre les mystères de la classification passionnelle!

L'auteur, sur la demande de quelques amis imprudents, a cru devoir adjoindre à ce volume les quelques fragments d'ornithologie passionnelle qui suivent et qui avaient été publiés précédemment dans la *Presse* et la *Démocratie pacifique*.

LE PÉLICAN.

L'homme ayant été créé pour vivre de poisson aussi bien que de chair, la nature lui devait une série d'auxiliaires de pêche, aussi bien qu'une série d'auxiliaires de chasse. Lui ayant donné le Chien et le Faucon pour l'aider à se rendre maître de l'oiseau et du quadrupède, elle était tenue de lui octroyer la Loutre, le Cormoran et le Pélican, pour lui assurer la conquête du poisson et la jouissance absolue du domaine des eaux.

La nature a rempli religieusement son devoir, mais l'homme, enfant gâté, a négligé ses dons. Peut-être n'y a-t-il aujourd'hui que le Chinois, peuple en dehors de l'humanité, qui emploie au service de la pêche la Loutre, le Cormoran et le Pélican, et qui n'ait pas laissé périr en ses mains ces pièces précieuses de notre mobilier animal.

La série des oiseaux destinés à remplir cet office important d'auxiliaires de pêche de l'homme est marquée de caractères séparatifs tellement tranchés qu'il n'y a pas moyen de la con-

fondre avec les séries voisines. Elle ne renferme que quatre groupes dans toute la nature : le Pélican, le Cormoran, le Fou et l'Anhinga (oiseau-serpent) de Madagascar. Les trois premiers ont des représentants distingués en Europe, voire en France.

On sait que cette série se distingue des autres par l'armature des pieds, qui sont réunis par trois membranes au lieu de deux. Il n'est pas nécessaire d'être versé dans la connaissance de l'art nautique, comme un canotier parisien, pour comprendre la supériorité de marche sous-marine que doit assurer à cette classe de plongeurs un semblable système de voilure. Le Cormoran et le Pélican évoluent entre deux eaux avec la même aisance que l'Hirondelle et le Faucon entre deux airs.

Le Cormoran et le Pélican volent entre deux eaux l'aile ouverte. Si je n'ai pas fait de cette propriété singulière le caractère de la série, c'est que beaucoup d'espèces qui n'ont pas trois membranes aux pieds, les Harles, les Plongeurs et les Pingouins, par exemple, jouissent du même privilège. On sait qu'il y a des Pingouins qui ne se servent jamais de leurs ailes qu'en guise de nageoires.

La puissance des moyens d'action d'une espèce dépendant toujours de l'importance des relations que cette espèce est destinée à avoir avec l'homme, il va sans dire que la série des Pélicaniens, que j'ai appelés Pollicirèmes, a été douée par Dieu de facultés supérieures. La nature, en effet, ne se contredit pas dans ses œuvres et fait même volontiers bonne mesure à l'homme. Nous allons donc avoir à répéter, à propos des membres de cette série fameuse, la plupart des observations que nous avons déjà faites à l'occasion des moules si favorisés du Chien, du Cheval, du Faucon.

Et d'abord les principaux types de la série possèdent une envergure exagérée et une puissance proportionnelle de vol. Chez

le Pélican et le Fou les rémiges sont si longues qu'elles sont obligées de s'entrecroiser au-dessus de la queue; les ailes sont taillées à la façon de celles des plus fameux rameurs, pour piquer dans le vent. Les os, les plumes et les muscles des Pélicans sont évidés avec tant d'art, sont si largement ballonnés de cellules à air que le corps de l'oiseau, malgré la grosseur de son volume, finit par acquérir la légèreté de l'aérostat. Le squelette d'un Pélican ne pèse pas deux livres; l'oiseau vivant en pèse 25 et plus; les os sont transparents comme les tuyaux de plume. On me dirait que ces bêtes-là se couchent dans l'air pour dormir que je le croirais naïvement.

Leur bec est un autre chef-d'œuvre de structure mécanique; mais comme la conformation de cet organe diffère dans les trois espèces, je ferme ici l'exposition des caractères généraux de la série pour arriver à l'analyse détaillée des caractères spéciaux. Le bec du Pélican vaut seul un long poëme.

Le Pélican est le plus gros de tous les oiseaux d'eau de l'Europe et d'ailleurs. Il dépasse le Cygne en hauteur et en volume, et je crois que l'Albatros, vulgairement nommé Mouton du Cap, est le seul palmipède que le Pélican ne soulèverait pas facilement au bout d'une balançoire. Il est difficile à l'homme bien portant de contenir son hilarité à la première vue de ce moule grotesque que la nature créa évidemment dans un accès de gaieté folle. Comme si leur bec immense, creusé en rigole et sous-tendu d'un ballon, ne suffisait pas pour donner à leur physionomie un caractère assez hétéroclite, il y a de ces Pélicans, indigènes de l'Australie, qui joignent à leur masque bouffon l'accessoire d'une perruque frisée et d'une paire de lunettes. Où diable la mascarade va-t-elle se nicher!

Il est plus que probable que le Pélican du Danube et de la Crimée, qui habite un climat tempéré semblable à celui de la France, et qui vit parfaitement en état de domesticité, obtiendrait

au jardin des Plantes de Paris une popularité légitime, s'il y était plus connu.

Il est visible, néanmoins, même à travers ce risible aperçu, que Dieu a dû avoir de grandes vues sur ce moule colossal. Ce n'est pas pour qu'il loge son poisson dans son ventre qu'on donne un carnier de pêche à un oiseau pêcheur. Remarquons, en effet, que de tous les piscivores, le Pélican est le seul que la nature ait fait porte-carnier. L'appendice utrifforme de la Frégate ne compte que pour mémoire.

Le bec du Pélican, fendu jusqu'en arrière des yeux, suivant la tradition de la série, mesure dix à douze pouces de longueur. La mandibule supérieure consiste en une lame mince et plate large d'un pouce et renforcée dans son milieu d'un renflement ou arête longitudinale qui se recourbe en crochet à son extrémité. Cette mandibule supérieure vient s'emboîter hermétiquement entre les deux bordages de la mandibule inférieure qui sont séparés l'un de l'autre par le vide. Ce vide est l'ouverture d'un abîme béant. Cet abîme est une double poche membraneuse, diaphane et susceptible d'une vaste dilatation, que la nature a cousue aux parois inférieures du bec et au cou de cet oiseau, pour lui servir de *boutique* portative. On appelle boutique, en langage de marine, la boîte percée de trous et fermée à cadenas où se garde le poisson.

Les savants, qui ne soupçonnaient pas les vues de Dieu sur le Pélican, se sont bien gardés d'attribuer le don de ce singulier appareil à sa véritable cause. Ils ont dit dans leur simplisme que la nature avait donné cette poche à l'oiseau en guise de garde-manger, parce qu'il avait quelquefois de très-longues courses à faire pour apporter la becquée à ses petits. Explication peu ingénieuse, car tous les oiseaux piscivores nourrissent leurs petits avec du poisson et se passent parfaitement de carnier pour rapporter à leur domicile le produit de leur pêche. Ensuite ce que

les savants appellent de longues distances, des distances de 30 à 40 lieues, ne sont pour les oiseaux de la vitesse du Pélican que de mesquines enjambées. Un Pélican qui s'éloigne de 40 lieues de son nid ne le perd pas même de vue une seconde, il lui semble toujours planer dessus. Les savants devraient bien s'habituer, quand ils parlent des bêtes, à parler un langage intelligible à celles-ci.

L'antiquité juive et romaine qui a beaucoup erré sur le texte du Pélican a également oublié de résoudre le problème et même d'en donner une solution satisfaisante. Les uns ont dit que le Pélican était un gros mangeur atteint d'une fringale constitutionnelle et à qui les aliments ne profitaient pas, ce qui était cause qu'il était forcé d'en tenir une immense provision en réserve. Les autres prenant le contre pied de cette donnée, ont fait du Pélican un gastrosophe sensuel, aimant le poisson fait et surtout cuit à point. La poche, dans cette variante, devient une sorte de vestibule ou de premier estomac dans lequel le poisson subit une première marinade. Lorsqu'il est suffisamment attendri, l'oiseau l'avale et le soumet à une coction complète dans la chaudière de son second estomac; après quoi il le rejette au dehors, se le ressert et le déguste avec volupté, ayant grand soin de laisser de côté les arêtes et les écailles. Je déclare qu'il m'est souverainement impossible de digérer cette version.

La seule et unique solution, la solution naturelle est celle-ci : Le Pélican a reçu une poche pour emmagasiner son poisson, parce qu'il n'est pas destiné à travailler pour lui seul. Or, comme la puissance de son vol et sa force musculaire le mettent à l'abri des attaques des parasites vulgaires, j'en conclus que le Pélican ne peut travailler en qualité de compagnon que pour l'homme.

Vainement les princes de la science zoologique et les navigateurs à courte vue me soutiendront-ils que l'association de l'homme et du Pélican pour la pêche est un mythe; je ne m'em-

barrasse pas de ces objections puérides. La meilleure preuve de la sociabilité du Pélican est sa passion pour la musique, passion commune à tous les amis de l'homme, à la carpe comme au lézard.

Ainsi l'avaient compris, du reste, dans les temps primitifs, une foule de gens simples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, lesquels, avant que le raisonnement n'eût usé leur instinct, avaient parfaitement deviné les intentions secrètes du créateur à l'endroit du Pélican et s'étaient ingénies à tirer parti de ses merveilleuses facultés pour la pêche fluviale. L'espèce est toujours répandue sur les trois quarts de la surface du globe, et il n'est qu'un seul peuple, hélas ! qui ait continué à associer le Pélican à son labeur, et encore le fait est-il nié !

Cependant l'éducation du Pélican n'est pas plus difficile que celle du Faucon et du Cormoran ; elle est plus facile cent fois que celle de la Loutre, dont le concours est probablement moins lucratif et moins avantageux. L'oiseau pêcheur, une fois apprivoisé, il suffit de lui boucler le col par un système de compression quelconque, comme on fait pour le Cormoran dont on veut réfréner la convoitise ; tandis que pour obtenir le concours absolu de la Loutre, il faut commencer par lui inculquer le mépris du poisson et l'amour du gigot de mouton. Il est vrai que si la Loutre est difficile à dresser et de rude entretien, elle est caressante et causeuse, et qu'elle rachète bien des petits travers par l'amabilité.

L'histoire fait mention du reste de mille traits qui attestent la sociabilité du Pélican, la puissante sympathie qui l'attire vers l'homme et la durée de ses affections. Qu'on ouvre le premier almanach venu d'il y a cinquante ans, on y lira l'histoire du Pélican qui vécut pendant seize lustres dans l'intimité de l'empereur Maximilien et des siens, accompagnant fidèlement ce

prince dans toutes ses expéditions militaires. Seulement il est fâcheux d'être obligé de convenir qu'aucun des princes qui régnerent sur la France n'ait jamais songé à disputer à la maison d'Autriche l'honneur d'une semblable amitié. La nature pourtant n'avait pas refusé le Pélican à la France ; il y était même autrefois très-commun sur le cours de tous ses grands fleuves. Il a cessé d'y nicher et d'y apparaître à des époques régulières depuis l'invention de l'arquebuse, et on ne l'y rencontre plus aujourd'hui que par hasard. Quelques chasseurs de marais ont bien pu en revoir sur les grands étangs de la Lorraine, de la Bresse ou du Languedoc, ou bien encore il a pu reparaitre sur nos rivières par l'aventure de quelque débordement d'été ; mais qu'on en ait tué cinq à six depuis cinquante ans sur l'Isère, sur la Saône ou le Rhin, c'est tout le bout du monde, et le Pélican est encore une de ces magnifiques espèces dont il faut que ma patrie fasse son deuil. Le Pélican de France a depuis deux cents ans et plus transporté ses pénates aux rives du Danube, d'où bientôt le chassera la vapeur et où l'indigène barbare ne l'approche déjà plus que pour l'assassiner. Aux termes de mon programme j'avais donc le droit de fermer au Pélican l'entrée de cette galerie ; mais l'illustration historique attachée à son nom par la fable et l'Ancien-Testament ne m'a pas permis de le repousser par une telle fin de non recevoir. Et d'ailleurs il y a autour du Pélican une grave question de personne et d'identité à vider, et l'analogie passionnelle n'a pas le droit de s'abstenir en d'aussi graves débats.

« *Je suis devenu semblable au Pélican de la solitude*, chante le roi David en un quart d'heure d'abrutissement suprême, et *j'ai été fait comme le nycticorax sous le toit... Similis factus sum pellicano solitudinis et factus sum sicut nycticorax in tecto.* » Poésie touchante, poésie sublime, mais trop faite pour donner de la tablature aux commentateurs du saint livre et aux âmes pieuses

Car le Pélican et le Nycticorax du psalmiste n'ont jamais été que des rébus, et des rébus de la plus dangereuse espèce et qui ont épuisé la science de tous les devins de la Judée, de la Chaldée et de l'Égypte.

La version la plus accréditée est celle qui traduit le substantif *pélican* par le substantif *onocrotale*, mot à mot, *qui sonne comme un âne*. Mais cette traduction, hélas ! n'a fait que déplacer la difficulté et ne l'a pas résolue. Quel est l'oiseau qui sonne comme un âne et signe onocrotate ! Est-ce le Pivert, un oiseau gros comme un Merle ? ou le Héron, un oiseau de trois pieds de haut ? car chacune de ces deux espèces revendique avec acharnement l'honneur de la comparaison biblique et chacune a pour elle de fanatiques partisans. A l'heure qu'il est, le procès n'est pas encore jugé

L'analogie appelée à se prononcer décide... Que le Pélican de la Bible n'a aucune espèce de rapport ni avec le véritable Pélican blanc qui n'a jamais inspiré la tristesse, ni avec le Héron du Nil, oiseau très-taciturne..., et que l'Onocrotate des Saintes-Écritures n'est autre que le Pivert, oiseau dont le cri monotone, assez semblable au braiement de l'âne, retentit en effet trop souvent dans la solitude. L'analogie appuie son opinion sur la signification étymologique du substantif *pelecanos* qui voudrait dire *perce bois, ronger bois* (du grec *pelecaò*, je ronger). On sait que la passion du Pivert est de tourner, de cogner et de piocher après le tronc des arbres et même d'y tailler de vastes appartements pour lui et pour les siens, tandis que ces divers genres d'exercice sont complètement interdits au Héron, et surtout au Pélican de nos jours qui est, je le répète, un oiseau très-jovial.

Ainsi le doute ne saurait subsister plus longtemps à l'égard du véritable sens des paroles du saint roi. Lisez au psaume 102 :
« Je suis devenu semblable au Pivert de la solitude. »

J'ai donné l'explication du rébus du *Nyctieorax* à l'article *Bihoreau*.

Le Pélican ne figure pas simplement dans les erreurs de l'antiquité au titre de parangon de tristesse ; une vénérable et ridicule tradition, transmise d'âge en âge par la sculpture, la peinture et l'ignorance, a pour ainsi dire consacré le grand Pélican blanc comme le type le plus pur de l'amour maternel, l'accusant de se percer le flanc pour nourrir ses enfants avec son propre sang. Je sais même plusieurs versions sur la manière dont le Pélican s'y prenait pour consommer le sacrifice, car l'imagination des conteurs s'est donné libre carrière sur ce sujet fantastique.

Les uns, se raccrochant à cette éternelle fable de l'antipathie du Serpent pour toutes les bêtes chéries de Dieu, ont écrit que le Serpent ou si mieux l'on aime le Dragon, cet insigne artisan de maléfices, profitait de l'absence du Pélican pour grimper jusqu'à son nid, et que parvenu là, il soufflait sur les petits ou sur les œufs de l'oiseau le venin de son haleine et les asphyxiais... Puis que, la mère de retour, à la vue du désastre, commençait par prendre le deuil pour trois jours, pendant lesquels elle emplissait la solitude de ses gémissements douloureux ; après quoi elle se perçait le sein, et de son sang généreux, qui est un puissant antidote, lustrait soigneusement le cadavre de ses nourrissons et finissait par les rappeler à l'existence en leur donnant la sienne.

D'autres affirmaient que les choses ne se passaient pas complètement ainsi, et que l'histoire des maléfices du Serpent, par exemple, était un conte. La pure vérité, au dire de ces sceptiques, était que les petits Pélicans venaient au monde à demi-morts, et que cet état de débilité extrême plaçait leurs parents dans la nécessité cruelle de se tirer du sang pour leur en donner

à boire et les réconforter. Mais attendu que des saignées copieuses, trop fréquemment renouvelées, finissent par conduire les sujets les plus vigoureux aux portes du tombeau, il arrivait bientôt que ce n'était plus le père et la mère qui étaient obligés de travailler pour nourrir leurs petits, mais bien ceux-ci qui se trouvaient chargés de l'entretien de leurs parents infirmes. Or, suivant qu'ils s'acquittaient plus ou moins bien de ce devoir filial, les grands parents leur tenaient compte plus tard de leur conduite, les récompensant de leur piété ou les châtiant de leur ingratitude.

Quelques-uns de ces écrivains sacrés ont même cru bien faire de prêter frauduleusement au Pélican les mœurs de la Frégate qui pince les oiseaux pêcheurs à la nuque pour leur faire dégorger le poisson, à cette fin de le comparer au Christ qui frappe le Diable à la tête pour lui faire lâcher ses victimes et qui traite pareillement la mort. *Eodem modo Christus conterere debuit NON CAUDAM, sed ipsum caput diaboli, quod est aeterna mors.*

Il m'est douloureux, comme on pense, d'avoir à citer parmi les auteurs de ces bourdes qui frisent parfois l'impiété, de vénérables Pères de l'Église ayant nom saint Augustin, saint Grégoire, saint Basile, etc. M'expliquera maintenant qui pourra cette incroyable contradiction des esprits de nos jours, qui rougiraient d'accorder la moindre créance à l'autorité de tous ces braves gens de saints en matière de physique ou d'histoire naturelle, sciences pour ainsi dire élémentaires... et qui n'en continuent pas moins à considérer lesdits Pères comme des oracles infallibles en matière de foi, de théodicée et de métaphysique, sujets bien autrement ardues et propices à l'erreur que la physique et la zoologie. Je demande encore qu'on m'explique pourquoi, parmi ces pères si forts en théologie, soi-disant, les uns comparent le Pélican au fils de Dieu, qui par sa mort a ra-

cheté tous les hommes, tandis que les autres l'assimilent au Cyclope et même à moins que cela.

Tous les préjugés répandus dans le monde à l'endroit de l'amour immodéré du Pélican pour sa famille proviennent d'une source unique, de l'habitude qu'il a de tirer son poisson de son estomac pour le distribuer à sa progéniture. Ce qu'il fait là, le Pigeon, le Canari et le Chardonneret le font tous les jours sous nos yeux sans nous faire crier au miracle. La poche du Pélican est un jabot d'une plus grande dimension que celui du Pigeon, voilà tout, mais c'est, comme le jabot du Pigeon ou du Chardonneret et la panse des ruminants, un estomac préparatoire, où l'animal prévoyant emmagasine ses aliments, pour leur faire subir un ramollissement préalable et les avoir sous le bec quand l'heure du repas ou de l'abecquement est venue.

La chair du Pélican, rance et huileuse et par trop imprégnée de l'odeur de poisson, n'est pas mangeable, pas plus que celle du Cormoran, preuve incontestable que l'homme a plus de services à attendre de ces espèces pendant leur vie qu'après leur mort. Sa poche, qui ressemble par le volume, le format et la couleur, à une énorme vessie de porc, sert de blague à tabac en beaucoup de pays. Les dames de l'Amérique espagnole ne dédaignent pas de la broder et de la filigraner de leurs jolis doigts roses, et savent métamorphoser cet engin de pêche en souvenir d'amour. Si j'en possédais un, j'en ferais une puisette.

Les os du Pélican passent également pour faire d'excellents tuyaux de pipes et des flageolets incomparables.

Aldrovande a accusé un Pélican d'Éthiopie d'avoir fourré un jour un enfant dans son sac et de l'avoir emporté dans les airs à une très-grande hauteur ; mais cette accusation n'a pas de fond, car le Pélican n'a pas plus de goût pour la chair humaine que pour les mauvaises plaisanteries. C'est un oiseau de mœurs dou-

ces et complètement incapable de faire aux gens des peurs atroces pour rire. Je conseille à tous ceux qui ignorent Aldrovande de ne pas faire plus ample connaissance avec lui.

Voici la vérité et toute la vérité sur le Pélican blanc. C'est un oiseau pêcheur par excellence, qui préfère le poisson des lacs et des eaux douces au poisson de mer, sans faire fi toutefois d'icelui. Il fond sur sa proie de très-haut, l'étourdit par le fouettement de ses ailes et la saisit avec le bec. Il a le bout du doigt médian armé d'un ongle et se perche, à l'instar du Cormoran et du Fou. Il niche à terre dans les lieux écartés, escarpés, solitaires. Les femelles aiment à se réunir pour pondre en société, et l'amour qu'elles ont pour leurs petits, qui sont les plus affreux nourrissons qu'on puisse voir, ne dépasse pas la commune mesure.

Il y a quatre-vingts siècles, pour ne pas dire plus, que les Pélicans pratiquent dans leurs grandes pêches le procédé de la madrague et de la seine. Tout le monde n'a pas vu la Méditerranée aux flots bleus et ne connaît pas la pêche du Thou à la madrague; mais personne n'ignore l'opération de la pêche à la seine. La seine est un immense filet avec lequel on barre les rivières et que l'on ramène ensuite vers terre par une de ses cornes en lui faisant décrire une espèce d'ellipse, pendant que des pêcheurs, postés en aval, battent la rivière pour faire remonter le poisson dans l'enceinte circulaire formée par les deux côtés du filet. Comme les Pélicans, qui savent beaucoup de choses, ignorent néanmoins l'art de fabriquer les filets et de s'en servir pour la pêche, ils sont obligés de suppléer à ce défaut d'engins par des tours de génie stratégique prodigieux. C'est ici qu'apparaît dans tout son lustre la force incroyable de l'association, si féconde en merveilles.

Nous n'avons pas oublié que la plupart des poissons sont,

comme la plupart des oiseaux, de forcenés navigateurs à qui les nageoires démangent à certaines époques de l'année et qui ne s'arrêtent dans leurs pérégrinations que là où l'eau leur manque. Le mouvement est universel et se fait sentir dans toutes les eaux, eaux douces ou salées, eaux de la mer, des fleuves et des lacs. L'oiseau piscivore attend ces migrations périodiques avec la même impatience que le pipeur des bords de la Meuse le passage du Rouge-gorge et de la Grive.

Quand le poisson commence à s'agiter et à se former en colonnes dans les vastes étangs ou les grands fleuves sur les rives desquels le Pélican a fait élection de domicile, avis en est donné au public à son de trompe : aussitôt tous les pêcheurs se réunissent pour se concerter sur le choix du champ de pêche. C'est le plus communément une anse étroite dans le lac, et dans le fleuve quelque haut-fond situé sous la chute d'un rapide. L'abondance du poisson dans telle ou telle passe est, du reste, la raison déterminante du choix.

L'option décidée à l'unanimité des suffrages, un Pélican vieux d'un siècle, et expert en ce genre de travail, trace de l'aile la ligne de circonvallation ou d'investissement du poisson. A sa suite, s'étagent avec ordre cent, deux cents Pélicans, tout l'effectif disponible de l'armée, qui se posent sur l'eau l'un après l'autre et en ligne, ayant grand soin de laisser entre chaque poste un espace d'une douzaine de pieds, un peu plus ou un peu moins, suffisant en tout cas pour assurer à chacun le libre jeu de ses ailes. L'investissement opéré, et l'anse hermétiquement bloquée, il s'agit de pousser le poisson à la côte. Le signal de l'opération est donné par le vieux Pélican de tout à l'heure, le même qui s'est chargé de distribuer les postes. A ce cri retentissant que répètent sur toute la ligue les sentinelles attentives, succède un bruit d'un autre genre, un bruit de trémoussement et d'ébattement universel. Chaque Pélican, se dressant sur ses

pieds de toute sa hauteur, déploie son envergure immense, fustige l'eau du fouet de ses ailes avec un grand fracas, pique sous lui une tête verticale, et exécute sans bouger de place une série de mouvements rapides qui font clapoter les flots et croire à la tempête. Le poisson, effrayé de ce tintamarre et de ce bouleversement imprévu, s'enfuit dans toutes les directions. Celui qui est emprisonné entre la ligne des Pélicans et le rivage, cherche son salut vers la côte; c'est tout ce que désirent ses persécuteurs acharnés. Toujours bruissant à la surface et fouillant au-dessous, le cordon sanitaire gagne, gagne, les intervalles se rétrécissent, les sentinelles se coudoient; c'est bientôt une muraille vivante, infranchissable, un filet à mailles serrées et saisissantes qui s'avance. Déjà le poisson, qui se voit acculé dans une impasse, qui sent que toute issue lui est fermée et qui rabetote le sol en nageant, perd la tête et s'élance dans les airs par bonds désespérés. Mais ce spectacle, qui ravit de joie le Pélican, ne lui fait pas perdre le sang-froid si nécessaire en pareille occurrence. Loin de céder à l'attrait de la convoitise qui l'entraînerait à rompre les rangs et à ouvrir une issue aux captifs, il redouble de vigilance à mesure que s'approche le moment du bonheur. Voici, en effet, que toutes les poitrines des Pélicans se touchent, que l'eau ne leur vient plus qu'à mi-jambes et que les poissons, pressés dans le cercle fatal, entassés les uns sur les autres, flottent à moitié pâmés. La débandade est désormais sans péril, l'heure de la curée a sonné... Pille, pille, pille, et hardi, qu'on emplisse ses sacoches! Et soudain les longs cous, armés de larges becs, de piquer dans le tas, comme le troupiér dans la gamelle, et les sacoches de s'emplier, et de s'emplier à crever. Quand l'opération est bien conduite et que les pêcheurs sont en nombre suffisant, ce qui est la première condition de succès, la part de prise peut s'élever à vingt livres pesant de poisson pour chaque actionnaire; et notez que le Pélican n'admet guère que

des morceaux de choix aux honneurs de sa table et qu'il dédaigne le menu fretin. Un Pélican qui a saisi une belle pièce se refuse rarement le plaisir de jongler avec ; il la fait pirouetter dans l'air pour faire tous ses voisins jaloux de son bonheur et témoins de son adresse, puis s'y prend de façon à la recevoir dans son vaste jabot la tête la première.

Après les fatigues du travail, la douceur du repos, la hombance et les ris. De même que la bande joyeuse des enfants de Saint-Hubert, après le rabat fructueux, se dirige avec amour vers le carrefour de halte où la collation est servie, ainsi notre troupe de pêcheurs, chargée de son riche butin, gagne en riant l'abri de la corniche escarpée, dont la hauteur la protège contre les surprises du dehors, pour se livrer aux ébats du festin. C'est l'heure des causeries intimes et des commentaires diffus sur les diverses particularités de la fête du jour ; c'est l'heure de la critique et de la louange, des longues racontances et de la vantardise. On vide son carnier pour étaler sa pêche et comparer ses pièces. « Mais palpez-moi donc un peu ce muge, ce sterlet, cette carpe, cette anguille. Mais vites-vous jamais chair plus appétissante, plus dorée et plus ferme ? » Et c'est sur chaque espèce une série de dissertations sans fin. Il faut un terme à tout heureusement, même aux intempérences du bec et aux jouissances des yeux. Après avoir laissé pendant quelque temps libre cours à sa joie, chacun de nos gastrosophes s'occupe de rentrer au garde-manger sa capture, réservant pour son souper son plus bel échantillon de montre, puis saisit ce morceau de roi, le tourne et le retourne dans toutes les dimensions, l'avale d'un seul trait, le digère et s'endort. C'est un curieux spectacle, me contait un observateur, que cette file de grands oiseaux blancs qui dorment immobiles, le bec rabattu sur leur jabot où le poisson frétille, et qui semblent de loin un cordon de grenadiers autrichiens

postés sur un barrage fait de main d'homme pour défendre le passage du fleuve à l'ennemi.

Les grandes pêches du Pélican sont pour tous les oiseaux piscivores de la contrée des occasions de réjouissances publiques et de noces sans frais où les Goëlands, les Mouettes et les Sternes se ruent, comme les Auvergnats se ruaient, du temps de Charles X, aux distributions de cervelas gratuits. A peine ces espèces parasites s'aperçoivent-elles que les Pélicans ont pris leurs dispositions pour la pêche, qu'on les voit voler par bandes nombreuses à l'avant de la ligne des rabatteurs; puis, à mesure que l'enceinte bloquée se rétrécit et que les rangs des poissons s'épaississent, plonger avec un acharnement toujours croissant et se gorger de friture, n'abandonnant la place que lorsque les Pélicans les en expulsent à coups de bec, et y revenant après le départ de ceux-ci pour ramasser leurs miettes et glaner leurs mépris.

Les Pélicans, qui sont naturellement philosophes et qui ne demandent pas mieux que tout le monde vive, s'offensent modérément de ce parasitisme. Des civilisés, à leur place, ne manqueraient pas d'instituer un corps spécial de gendarmerie de pêche dont l'entretien coûterait quatre ou cinq fois la valeur du menu fretin dérobé, et qui finirait bientôt par absorber tous les bénéfices de l'opération principale.

Le Pélican vit deux âges d'homme et n'est pas sujet à la goutte, comme la plupart des financiers qui font abus de quenelles de Brochet, de foies de Lotte et de pâtés de Truite.

Le Pélican, sur qui le Créateur a versé tant de grâces, qu'il a muni d'ailes si vigoureuses et de nageoires si puissantes, à qui il a donné le don de prévoyance avec une poche pour s'en servir; le Pélican n'est pas, comme on le croit, l'emblème de l'amour maternel, pas plus que celui du fils de Dieu ni du

Cyclope : c'est l'emblème du pêcheur de haut titre, comme qui dirait du pêcheur hollandais, lequel a fondé sur la pêche du Hareng un des empires les plus florissants de ce monde, un empire où il y a tant d'or que les marchands n'en veulent plus.

Le Pélican, qui porte une perruque frisée et des lunettes, nobles insignes de la science officielle, est évidemment un emblème de mascarade, un emblème travesti, décidé à tourner en dérision les personnages qu'il symbolise. C'est le plus gros mangeur de l'espèce. Ce Pélican vous représente les parfaits cumulards de l'Institut, myopes, ventrus et chauves, gens plus généralement habiles à émarger les émoluments de dix emplois qu'à faire aller sur l'eau les frégates qu'on leur donne à bâtir, serviles adulateurs du pouvoir quel qu'il soit et qui déshonorent la science par leur avidité.

Maintenant, puisqu'il est constant que le pêcheur hollandais, ce travailleur intelligent qui a conquis sa patrie sur la mer est rançonné par une race parasite et usurière, qui se vante de n'avoir jamais manié nulle part la rame, le mousquet ni la pioche, il faut de toute nécessité que le Pélican, malgré sa grandeur et sa force, paye un tribut de pêche à quelque parasite intime de l'ordre des Frégates ou de l'ordre des Aigles. L'analogie affirme le fait, en dépit de toute assertion contraire, comme elle tient que le Pélican n'a été aussi richement pourvu par la nature que pour aimer et servir l'homme, et lui faciliter la conquête du domaine des eaux.

LE CYGNE.

L'histoire des bêtes mentionnera un jour, à la honte de ce temps, qu'en plein dix-neuvième siècle, le Français civilisé n'avait à son service, dans tout l'ordre des oiseaux, que le Cygne; et bien mieux, que cet *auxiliaire* unique servait l'homme sans que celui-ci s'en doutât. On ne voudrait pas ajouter foi à cette affirmation si je n'avais, pour la corroborer, hélas ! une preuve irréfragable.

Le *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, ouvrage tout récemment imprimé, a osé faire un crime à Buffon et à une foule d'autres poètes de l'antiquité et de l'âge moderne, de leur admiration pour le Cygne, *animal*, a-t-il dit, *propre à faire l'ornement de nos pièces d'eau, mais à qui l'on ne peut rien demander au delà.*

J'avoue volontiers que les anciens ont été un peu loin dans leur engouement pour le Cygne, qui ne chante pas, en lui prêtant une voix mélodieuse pour chanter sa chanson de mort, préjugé que Martial a si délicieusement reproduit dans ce distique :

Mollia defectâ modulatur carmina linguâ
Cantator Cyenus funeris ipse sui.

Et puisque la prémisse est fautive, je conviens que la conséquence l'est aussi à l'endroit de Virgile et de Fénelon, que leurs contemporains ont décorés tous deux de l'épithète de Cygne, en raison de la douceur et de la suavité de leurs chants.

Mais j'aimerais mieux, pour la tranquillité de ma conscience, avoir péché par adulation et par prodigalité envers le Cygne, comme les Grecs, que péché par injustice et par parcimonie comme les auteurs de l'ouvrage ci-dessus.

Car la phrase précitée, qui a le tort de blâmer chez Buffon et ses complices une faiblesse charmante, renferme un déni de justice à l'égard du Cygne.

Il y est dit que le Cygne n'est propre qu'à faire l'ornement de nos pièces d'eau, ce qui est inexact. Le Cygne est un oiseau intelligent et qui s'entend admirablement, au contraire, à marier l'agréable à l'utile. Il ne serait propre qu'à embellir les jardins publics, que je lui vouerais à ce seul titre une très-haute estime ; mais il vaut mieux que cela. Il a des droits sacrés à la reconnaissance des hommes. Le Cygne a été chargé par Dieu de détruire tous les foyers d'infection contagieuse provenant de la putréfaction des herbes aquatiques.

Le Cygne est le plus formidable ennemi de la fièvre des marécages : son rêve est de l'extirper. Il sait que cette épouvantable peste, qui est absolument la même que la fièvre jaune et celle de nos marais d'Algérie et de France, a pour cause la décomposition des herbes qui embarrassent le cours de nos pièces d'eau, de nos rigoles d'irrigation, des fossés de nos citadelles, etc., etc. ; il n'a d'autre occupation et d'autre souci que de faucher ces herbes vénéneuses.

Placez des Cygnes en quantité suffisante dans toutes les eaux dormantes où croupissent des plantes aquatiques, au bout de quelques mois ils auront nettoyé la place et transformé en limpides miroirs les ondes les plus fétides, les plus troubles et les plus obstruées de végétaux fébrifères.

Le grand bassin des Tuileries et celui du Luxembourg sont tous deux habités par un couple de Cygnes, et jamais la lentille d'eau n'a eu le temps d'étendre son manteau de pustules verdâ-

tres sur la face immobile de leurs eaux. Mais au jardin du Palais-Royal, où la pièce d'eau est beaucoup plus petite, où les ondes sont constamment agitées par l'action de la grande gerbe, agitation qui devrait s'opposer puissamment à la formation de la croûte herbacée, la végétation aquatique a cependant réussi à s'implanter et à déshonorer le bassin.

Une bête qui veut tuer la fièvre jaune et prévenir les exhalaisons pestilentiennes de tous les marais du globe; une bête qui métamorphose à vue d'œil les vases infectes en eau potable, est ce que ces infortunés savants appellent une bête inutile et propre tout au plus à charmer les regards dans une promenade publique. J'en suis peiné pour messieurs les auteurs du *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, mais l'erreur des poètes de l'antiquité est plus respectable que la leur, et j'approuve Buffon de ses sympathies rationnelles pour l'oiseau cher à Leda.

Il y aurait cependant un moyen bien simple d'éviter toute erreur en histoire naturelle; mais j'ai beau en indiquer le secret à tout le monde, et gratis, personne ne veut l'employer.

Ce moyen consisterait à s'abstenir de tout propos sur le compte d'une bête avant d'avoir découvert pour quelle cause Dieu a pu créer cette bête et lui assigner tels et tels attributs; car chaque animal est un sphinx qui présente à deviner son énigme, et le vrai savant est l'Œdipe qui déchiffre le mieux ces rébus. Mais les esprits superficiels estiment qu'il est plus commode de se moquer des débrouilleurs d'énigmes que de s'échauffer la cervelle à en chercher le mot avec eux, et on les voit jeter leur langue aux chiens dès le premier insuccès.

Le zoologiste officiel a le tort de singer l'économiste politique, qui veut bien rendre compte de la manière dont se produisent les richesses, mais qui n'ose pas dire pourquoi elles se répartissent quelquefois si inéquitablement. Le zoologiste officiel

veut bien convenir que la queue de la Cigogne est décorée de trente pennes, tandis que celle de l'Aigle et celle du Faucon n'en ont que douze, et que celle du Pivert n'en a que dix ; mais il n'aime pas qu'on le pousse plus loin et qu'on l'interroge sur les causes de cette *inéquité* de répartition. C'est un fait, répond-il, et l'unique office de la science est de constater les faits.

C'est un fait aussi que le Cygne a vingt-trois vertèbres au cou, c'est-à-dire beaucoup plus de vertèbres qu'aucune autre bête à plume. Mais cette explication ne me suffit pas ; je demande le pourquoi de ce chiffre exorbitant. Si messieurs les auteurs du *Dictionnaire d'Histoire naturelle* avaient eu l'excellente idée de s'adresser à eux-mêmes la question que je me pose, au lieu de s'en tenir servilement à constater le fait, il est probable qu'ils eussent mis d'emblée la main sur la clef du rébus du Cygne et se fussent, par conséquent, épargné le désagrément du petit rappel à la vérité que j'ai été obligé de leur infliger en passant.

Le Cygne des jardins, celui dont j'écris l'histoire, est un magnifique oiseau blanc, qui n'a de noir dans tout son costume que les yeux, les pieds et les entournures du bec. Son corps pèse vingt-cinq livres ; ses ailes ont une envergure de plus de deux mètres ; elles sont concaves comme celles de la Cigogne et semblent se gonfler comme des voiles de navire sous le souffle du vent. Son long col onduleux, type souverain de grâce, s'arrondit en une courbe serpentine plus souple, plus caressante encore que celle de l'encolure de l'étalon arabe. Son bec, taillé dans d'heureuses proportions, réunit toutes les conditions de l'élégance, de la dextérité, de la force. Les mandibules sont armées de scies tranchantes, la supérieure se termine par un onglet corné de solide consistance.

Il y a des Cygnes noirs d'Australie et des Cygnes d'Islande à bec jaune, car Dieu avait primitivement répandu l'espèce sur

tous les points du globe pour qu'il n'y eût point de jaloux. Il fut même un temps où les eaux de la Seine, au-dessous de Paris, étaient couvertes d'une si grande quantité de Cygnes qu'une île de ces parages en avait pris son nom. Aujourd'hui encore, presque tous les fossés de nos citadelles du Nord sont gardés par des Cygnes ; on y voit aussi des canons et des soldats de la ligne ; mais j'aimerais mieux des Cygnes tout seuls, les Cygnes étant les meilleurs gardiens de forteresses et de propriétés que je connaisse. J'ai toujours été tenté de leur attribuer le salut du Capitole.

Le Cygne ne vit pas de poisson, à proprement parler, et ne plonge pas comme le canard, ce qui aurait dû naturellement induire les savants à penser que ce long col, armé d'un bec tranchant, ne devait avoir été donné au Cygne que comme instrument d'extirpation à l'usage des bulbes et des racines des végétaux sous-marins. Et une fois en possession de cette donnée lumineuse, qui confère à l'oiseau les hautes fonctions de preservativeur d'infection, de destructeur des grenouilles et de sauvegarde des narines, lesdits savants se fussent abstenus forcément de cette affirmation téméraire que le Cygne n'est bon que pour le plaisir des yeux.

Tout concourt à l'effet de beauté dans ce moule d'élite, et le Cygne, qui a conscience de sa mission hygiénique et ornementale, ajoute à la nature autant qu'il peut par l'art. C'est le plus coquet de tous les volatiles, y compris le Paon et l'Oiseau-Mouche. Il passe encore plus de temps à sa toilette que la Chatte ; il se mire sans cesse dans le cristal des ondes comme le beau Narcisse. Si j'avais intérêt à calomnier le Cygne, je ne dirais pas qu'il n'est bon qu'à décorer des jardins publics, mais bien qu'il n'aime les eaux limpides que comme des miroirs qui reflètent ses traits.

Le Cygne est plus glorieux de sa race que le Cheval de sang. Il arriva une fois qu'une jeune femelle de Cygne, en proie à la tristesse et à la solitude, écouta trop facilement les propos de son cœur qui la priaît d'amour en faveur d'un jeune Jars (le Jars est le mâle de l'Oie; l'Oie est au Cygne ce que l'Ane est au Cheval. Le Cygne de la Léda de Léonard a le triste avantage de ressembler en même temps à une Oie et à un Ane). Or, cette conversation criminelle ayant eu des conséquences, la grande dame refusa de reconnaître ses bâtards, et même s'oublia jusqu'à les traiter d'*espèces*.

Il ne manquera pas de gens pour penser mal du Cygne, d'après ce premier aperçu, et pour l'accuser de tendances aristocratiques. C'est à tort, l'amour du luxe et de la distinction, le respect même exagéré de soi-même ne sont pas des tendances blâmables, mais bien des manifestations d'un titre caractériel supérieur. Je vais plus loin : je dis que la réunion de ces qualités ou plutôt de ces défauts, qui valent plus que des qualités, est ce qui constitue le bon goût, l'*atticisme*, ce qui a fait dans l'antiquité la gloire du peuple athénien, et dans l'âge moderne celle du peuple français. Au compte des détracteurs du Cygne, en effet, tous les ouvriers et tous les écrivains distingués de la France mériteraient également d'être traités d'aristocrates, car leurs produits se distinguent des produits similaires de l'étranger par un cachet spécial de distinction et d'élégance, qui n'est pas autre chose que la marque de fabrique du bon goût.

Au même titre, les jolies femmes de Paris seraient des aristocrates et des raffinées pour toutes les autres jolies femmes d'ailleurs, parce qu'elles donnent le ton à la mode et qu'elles ont au plus haut degré l'*atticisme* de la parure. Il n'y a pas jusqu'aux vins de France à qui l'on ne pourrait adresser ce reproche banal de tendances aristocratiques, à raison de la finesse du bouquet qu'ils exhalent. Mais j'ai hâte de le répéter, à la justifi-

cation du Cygne et des produits les plus enchanteurs de ma belle patrie, ces prétendues tendances aristocratiques ne sont que des aspirations légitimes vers l'idéal de richesse, de beauté, d'harmonie après lequel nous soupirons tous, et la supériorité des hommes et des bêtes se mesure précisément au degré de tension d'un chacun vers cet idéal radieux.

Admettons que l'amour exagéré de soi-même et le besoin de voir se refléter dans les eaux la blancheur immaculée de sa robe, soient les deux seuls mobiles du Cygne en ses travaux d'assainissement et d'hygiène publique, ce n'en sera pas moins par le fait un péché capital (l'orgueil), qui contribuera plus efficacement que toutes les vertus du monde au triomphe des *saines* doctrines. Et que m'importe à moi sceptique, à moi indifférent, l'essence du mobile intéressé qui pousse le Cygne à la démolition des herbes stagnantes et des reptiles croassants ! L'air n'est plus empoisonné de miasmes fétides, la grenouille ne trouble plus le repos de mes nuits ! Voilà tout ce que je sais, et j'en sais assez pour avoir le droit de m'écrier : « Gloire au Cygne, qui m'a fait cet air pur et ces nuits silencieuses ! »

Mais si je ne suis pas sceptique, si je suis analogiste, si je suis convaincu que chaque moule de bête est chargé de symboliser un caractère humain, comme la scène va s'agrandir aux regards de mon intellect ! Ainsi le Cygne ne va plus être un simple palmipède qui préfère les eaux limpides par l'effet du hasard, comme un autre palmipède, le Canard, préfère les eaux troubles. Le Cygne va se métamorphoser en Édile des eaux, et emporter mon imagination sur ses ailes à travers les nappes fantastiques des cascades irisées et les paraboles sans fin des gerbes phosphorescentes et les mille accidents des bassins de Neptune, qui sont nos féeries d'aujourd'hui, qui ne seront bientôt plus que les décorations vulgaires des plus humbles cités, quand le génie

scientifique aura définitivement racheté l'homme de sa misère originelle et transformé le travail en plaisir.

Le Cygne, j'ai dit son nom, c'est l'Édile des eaux qui cumule les fonctions de directeur du génie hydraulique et de conservateur de la salubrité générale. Cette fonction, qui ressort de la Grande Maîtrise des plaisirs publics, n'existant pas encore, les savants sont pour ainsi dire excusables de n'avoir pas compris la destinée du Cygne et le mobile de ses attractions. Les anciens cependant l'avaient presque deviné, lorsqu'ils avaient consacré cet oiseau à Apollon, le dieu des beaux-arts, et à Vénus, déesse de la beauté, c'est-à-dire aux deux plus charmantes personnalités de l'Olympe.

La Grèce a chanté le Cygne comme elle a chanté le Rossignol, la Colombe, l'Hirondelle et toutes les créations gracieuses. Elle peuplait de blancs palmipèdes toutes les eaux de ses fleuves, notamment celles de l'Eurotas, bainoir favori de Lédà. Parce que Lédà fut mère de la blanche Héléne *au col de Cygne*, la poésie imagina que Jupiter s'était métamorphosé en Cygne pour séduire la jolie baigneuse. Je préfère, quoi qu'on en dise, comme moyen de séduction, cette forme élégante à la forme hideuse du Serpent. Je ne connais pas de plus terrible calomniateur de la femme et des espèces animales innocentes que ce farouche rédacteur de la Genèse, qui fit séduire notre première mère par un affreux boa, et qui prohiba la chair du Cygne comme impure, ni plus ni moins que celle du Griffon et de l'Ixiou, deux races de volatiles qui me sont étrangères.

Le Cygne, heureusement, a trouvé dans toutes les littératures des écrivains consciencieux qui l'ont vengé des calomnies de la Bible et des injustices du *Dictionnaire d'Histoire naturelle*. Ces écrivains ont posé le Cygne comme le modèle des amants, des époux et des pères, et la blancheur sans tache de sa robe a été considérée par eux comme l'emblème de la pureté de ses mœurs.

L'Église catholique et l'Église protestante elle-même ont fait de prodigieux efforts d'intelligence et forcé l'analogie pour associer le Cygne à leurs intérêts religieux. Je ne sais pas pourquoi le clergé des deux Églises, qui est généralement vêtu de noir, couleur de l'égoïsme, a cru retrouver son image dans un oiseau vêtu de blanc, couleur de l'unitéisme.

Les uns ont dit que les larges pieds palmés du Cygne figuraient admirablement la base inébranlable sur laquelle la foi catholique est assise.

Comme on croyait alors que le Cygne avait recours au régime de l'ortie pour refroidir les ardeurs de son tempérament, les prêtres célibataires prétendirent aussi que l'oiseau leur avait volé cette pratique. Le Cygne combat avec ses ailes; les deux ailes de l'Église, disent les pères de la foi, sont le verbe et la prière, avec le secours desquels l'homme pieux vient à bout des plus dangereux ennemis.

En l'an d'iniquité 1415, quand les évêques du concile de Constance firent brûler Jean Huss au mépris de la foi jurée, la victime, en montant au bûcher, fit entendre à ses bourreaux cette parole prophétique : « L'innocent que vous allez mettre à mort n'est que l'Oie de la Réforme, mais dans cent ans d'ici viendra le Cygne qui tuera l'imposture et vous fera expier tous vos crimes. » Cent ans après le martyr de Jean Huss vint, en effet, Luther, qui fit beaucoup de mal à l'Église catholique.

Ces témoignages de considération et d'estime accordés au Cygne de toutes parts disent l'immense intérêt qui plana de tout temps sur ce majestueux palmipède, le plus noble de tous les oiseaux d'eau. J'ai passé bien des fois de longues heures à l'admirer dans ses fonctions de père de famille, courant sous toutes ses voiles à l'avant du convoi de sa couvée plantureuse, les ailes amoureuxment tendues au souffle du zéphir, traçant le sillage

sur la surface du lac et inspectant l'espace, le front haut, l'œil ardent et la menace au bec, pendant que la mère surveillait l'arrière-garde dans une attitude non moins fière, et que les petits folâtraient entre eux deux avec toute l'insouciance et la gaieté naturelles à cet âge. O mon Dieu, que je vous remercie de m'avoir accordé tant de grâces et d'avoir attaché pour mes regards tant de charme à ces spectacles que vous donnez gratis ! Que je vous remercie de m'avoir fait dans ma pauvreté tant de jouissances interdites aux heureux ! à ces pauvres heureux qui n'ont jamais trouvé à louer la Providence que pour avoir fait passer les grands fleuves à travers les grandes villes !

Le Cygne, qui glisse sur l'onde sans que l'œil aperçoive le travail de ses rames, est l'image parfaite du navire, une des plus magnifiques conceptions de la haute industrie. La science nautique n'aura dit son dernier mot que lorsqu'elle aura fait adapter au vaisseau le système de voilure du Cygne, et trouvé pour la roue de la machine à vapeur une palette qui se replie en faisceau comme les palmes du Cygne, pour se reporter en avant et prendre un nouveau point d'appui en se développant. Dieu a toujours soin de tenir à la portée de l'homme le modèle des procédés merveilleux qu'il veut que celui-ci découvre pour entrer dans la voie des destinées heureuses.

Le Cygne est considéré à juste titre comme le modèle des pères ; mais sa fidélité est moins longue que sa vie, c'est-à-dire que l'union du mâle et de la femelle ne dure quelquefois qu'une saison d'amour. Peut-être ces amours, pour être moins durables, n'en sont-ils que plus vifs. On n'imagine pas plus de délicatesse, de gracieuse courtoisie, d'ardeur, que le mâle n'en met dans les soins pressés dont il entoure sa femelle. C'est de la galanterie raffinée et de la passion vraie, chauffée à des degrés de pyromètre impossibles. L'homme n'a jamais aimé à cette puissance-là.

Et comme l'affection des pères pour les enfants, chez les bêtes, est toujours proportionnelle à l'amour qui engendre ceux-ci, la tendresse paternelle et maternelle du Cygne a droit d'être citée comme l'idéal du genre. Le Cygne ne calcule jamais ni le nombre ni la force des ennemis qui menacent la sécurité de sa famille; il se rue sur eux avec rage et attaque avec une égale fureur l'Homme, le Chien, le Cheval. Il attend l'Aigle de pied ferme, le bec en arrêt et tendu comme un ressort, et le frappant d'estoc et de taille à la fois, il l'étourdit promptement et finit par le chasser honteusement de ses eaux. Il ne cache son nid à personne, étant là pour le défendre, et le Renard, si rusé, si affamé de jeunes volatiles, n'ose pas même approcher de sa progéniture.

Malheureusement son humeur changeante en amour l'expose à de sanglants tournois pour la possession des femelles. Un combat de Cygnes est presque toujours un duel à mort, mais le différend ne se vide pas en un jour; car ces animaux ont la vie dure, et la force et la rage ne leur suffisent pas pour se tuer. Il faut de plus, pour cela, une haute dose d'adresse, et d'adresse de lutteur. Le coup de merci consiste à enrrouler le col de son adversaire dans l'étau de ses vertèbres et à le tenir ployé et enfoncé sous l'eau jusqu'à ce que la victime expire d'asphyxie. *J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer*, disent les Cygnes, parodiant sans s'en douter le fameux vers de Néron.

Si ces drames échevelés ensanglantent rarement les eaux de nos bassins, c'est que le Cygne domestique mâle est presque toujours condamné à la fidélité conjugale par la rareté des femelles, et qu'il se résigne à être sage par impossibilité de pécher. Mais dans les eaux du Nord, dans les lacs de l'Islande et de la Laponie, où vivent en liberté un grand nombre de Cygnes sauvages, ces oiseaux se livrent avec fureur à la manie sanguinaire du duel, qui lève chaque printemps, sur l'espèce.

son tribut de victimes. La sagesse apparente du Cygne domestique est cause qu'on l'a considéré autrefois comme un parangon de fidélité, et qu'on l'a attelé à ce titre au char de la déesse d'amour; mais cette gloire était usurpée. Ajouterai-je que la violence des passions jalouses du Cygne atteint au diapason des fureurs médéennes et le pousse à l'infanticide, en lui faisant voir un rival dans chacun de ses fils? Le père, dans cette famille, tue quelquefois sa progéniture masculine, quand elle a revêtu la robe blanche de l'adulte.

Il était bien difficile de ne pas prêter à qui était si riche. C'est pour cela que les Grecs, qui étaient fort généreux de leur nature, voulaient à toute force douer le Cygne d'une voix mélancolique et tendre, plus suave et plus flûtée que celle du Rossignol. Le mensonge des Grecs était excusable, comme provenant de leur amour pour la perfection et l'idéal. Pour l'atténuer, ils publièrent que la voix mélodieuse dont ils avaient fait don au Cygne ne s'entendait qu'une seule fois dans la vie de l'oiseau, à l'heure qui précédait sa mort. Le mensonge a réussi, parce qu'il était joli comme tout ce qu'a menti la Grèce. Les poètes lui ont donné force de vérité par leurs vers, et le chant du Cygne a reçu droit éternel de cité dans la langue des peuples, tant la fable a d'attraits pour les faibles mortels.

Je ne vois plus la nécessité de dissimuler la vérité, aujourd'hui que nous avons le bénéfice du mensonge. Le Cygne n'a pas une voix plus harmonieuse que celle du Rossignol; il craquette comme la Cigogne, et cancanne, hélas! comme l'Oie, sa plus proche parente, et l'heure où il fait le plus de bruit, n'est pas celle qui précède sa mort, mais bien celle qui suit l'éclosion de ses petits. Du reste, les anciens avaient déjà réfuté victorieusement la fable.

Pythagore, qui était géomètre, avait naturellement admis la version du chant de mort; même il avait fait mieux. Il avait prouvé

que la douceur de ce chant funèbre était due à la grandeur du circuit que l'âme de l'oiseau était obligée de faire pour s'échapper de son corps à travers son long col. Mais Pline avait combattu avec succès l'opinion du géomètre; et l'explication ingénieuse relative à l'influence de la dimension de la trachée-artère du Cygne sur la suavité de ses cordes vocales, avait dû tomber devant l'argument que cet oiseau ne chante pas.

Antérieurement à Pline, Aristote avait déjà fait une concession louable à la vérité. Il soutenait bien encore que les Cygnes de la mer d'Afrique chantaient d'une façon agréable, mais il affirmait en même temps que cet exercice n'était aucunement défavorable à leur santé et n'annonçait pas leur fin.

Je n'aurais accompli que la moitié de ma tâche, si je me bornais à démontrer la légitimité de l'engouement des anciens pour le Cygne. Pour l'achever, j'ai besoin de réduire à néant les attaques dont le noble oiseau a été l'objet de la part des modernes.

Toutes les attaques des ennemis du Cygne se réduisent à une seule, à savoir que le Cygne, surtout quand il est vieux, est très-mauvais coucheur. On a vu des Cygnes, disent-ils, prendre en grippe des vétérans et des gardiens du Luxembourg, s'élaner hors de leur bassin pour les poursuivre à coups de bec, frapper lâchement des enfants sans défense, casser la jambe à des poulains innocents qui venaient paisiblement s'abreuver à leurs ondes... Le Cygne est un être insociable qui ne peut vivre en paix avec personne, et qui maltraite impitoyablement les Oies et les Canards qui lui offrent leur amitié...

Déplorable conséquence de l'aveuglement de la Science privée du sens analogique ! Voici une bête qui symbolise l'édile des eaux, qui doit être un miroir de pureté, de distinction, d'élé-

gance, d'atticisme, et à qui on fait un crime de ne pouvoir supporter la société des lourdauds !

Ces gardiens des jardins publics ont généralement si bon ton, sont gens si bien appris ! En vérité, messieurs les Cygnes sont tout à fait impardonnables de ne pas comprendre le charme des manières et du langage de ces dignes fonctionnaires publics !

Des Cygnes ont frappé des enfants, dites-vous ; mais où, quand et comment, et dans quelles circonstances ? Et si les Cygnes avaient des petits à défendre, et si ces enfants les avaient provoqués par une foule de vexations et d'espiègleries dont les gamins sont généralement prodigues ? Je n'ai jamais soutenu que les Cygnes ne fussent pas des animaux très-méchants, qui se défendent quand on les attaque ; mais où serait le mal quand des enfants sans cœur, qui se plaisent si souvent à torturer les pauvres petits oiseaux, trouveraient à qui parler une fois dans leur vie !

Des Cygnes ont fait défense à des Chevaux d'entrer dans leurs eaux pour s'y baigner ou pour y boire, et ils se sont portés à des actes de violence contre les contrevenants. Et pourquoi, s'il vous plait, n'agiraient-ils pas de la sorte ? Comment, voilà de pauvres oiseaux qui n'aiment qu'une chose en ce monde, la propreté luxueuse. Ils travaillent sans relâche, le col incliné vers la terre, à clarifier les eaux du bassin où ils vivent. Ils tiennent à honneur à ce que le ciel s'y mire dans son éclat et sa sérénité. Et vous voulez que ces fanatiques amis de la limpidité demeurent impassibles devant l'invasion d'une cavalcade poussiéreuse ou boueuse, mal peignée le plus souvent, et crottée jusqu'à l'échine, qui va gratter de ses sabots toute la vase du fond pour la faire remonter à la surface, qui va ternir pour une semaine entière la face du miroir poli à si grands frais, et détruire en quelques minutes l'ouvrage de quelques mois peut-être !

Oh ! mais alors, pardon, puisque vous ne comprenez pas en pareil cas la légitime irritation de ces bêtes froissées dans leurs attractions les plus chères, vous ne devez pas être moins impitoyables envers la susceptibilité de la ménagère hollandaise qui prend son balai à deux mains pour frapper à tort et à travers sur la bande de Pourceaux, de Poules ou de Canards qui menace de forcer son domicile, ce domicile si soigneusement entretenu, où chaque meuble, ciré, verni, lustré, reluit comme une glace, et dont l'éblouissante propreté fait tout son orgueil et sa gloire. Le luxe de propreté des ménagères de Hollande, de Flandre et d'Angleterre vous blesse-t-il ? avouez-le franchement, qu'on sache à quoi s'en tenir ; mais si vous le considérez ainsi que moi comme un échantillon du luxe universel de l'avenir, si vous trouvez comme moi que c'est une belle et bonne chose, tâchez d'être conséquent avec vous-même, et louez comme moi le Cygne de son horreur pour les eaux troubles, et n'appellez plus insociabilité de caractère ce qui n'est que l'amour de la propreté idéale. N'ayez pas deux poids et deux mesures.

Par la même raison que nous ne voulons pas des hommes mal embouchés et butors, des enfants disgracieux et débraillés, et des bêtes qui se roulent dans la vase, les Cygnes repoussent la compagnie des Canards qui barbottent, et des Oies qui salissent tout ce qu'elles touchent. Les Oies, disent-ils, n'ont pas mission comme nous de détruire les foyers de peste herbacée sur toute la surface de la terre. Les Canards aiment les eaux vaseuses et nous les eaux limpides. A chacun son poste et son rang.

Les savants du *Dictionnaire* ont beau dire, je ne trouve rien que de parfaitement digne et de parfaitement convenable dans ces façons de penser, de parler et d'agir. Et plus je considère le peu de fondement de ces attaques, plus je suis tenté de les attribuer à une vieille pensée de rancune de gens trop peu soi-

gneux de leur personne contre des bêtes trop amies de la parure, et qui passent au bain les trois quarts de leur vie.

En attendant, on dit que les lords d'Angleterre, qui méritèrent toujours mieux des bêtes que des hommes, ont reconnu depuis peu la haute valeur du Cygne, non pas simplement comme objet de luxe et de décoration aquatique, mais encore comme agent de salubrité publique. On dit que c'est la raison qui leur a fait distribuer avec profusion cette espèce dans les eaux de leurs parcs, où chaque famille a son bassin particulier et son canton ou sa fraction de canal à défendre contre l'invasion des plantes aquatiques. On dit que depuis que ces Cygnes se sont multipliés à l'infini en Angleterre, ce pays a fait peau neuve, et que tous les foyers de fièvre marécageuse s'y sont éclipsés peu à peu.

On dit que la Hollande est, à l'heure qu'il est, en train de copier l'Angleterre. Je demande au gouvernement de ma patrie, si riche de contrées fiévreuses, de ma patrie où le percement d'un canal de navigation quelconque est toujours l'ère de l'invasion de la mortalité; je demande au gouvernement, dis-je, d'appliquer à ce mal terrible le spécifique infailible que l'expérience et l'analogie lui signalent.

Le Cygne sera un jour pour l'homme, le plus précieux de ses auxiliaires, quand l'homme entreprendra la grande œuvre de l'assainissement intégral de son globe; mais rien n'empêche un pays sage de commencer chez lui l'entreprise et de la tenter en petit.

Il existe en ce monde trois pestes qui le ravagent impunément depuis des temps infinis : le choléra, ou peste noire, originaire de l'Inde; la peste proprement dite ou la peste à bubons, originaire d'Égypte; la fièvre jaune, originaire d'Amérique. Un bon règlement de police sur les inhumations peut avoir raison des deux premières en six mois. La troisième, qui est, sans contredit la plus difficile à désarmer, ne tiendrait pas dix ans contre les efforts du Cygne et de l'écluse de chasse, sagement combinés.

LA CIGOGNE.

La Cigogne n'est pas auxiliaire de l'homme, en ce sens qu'elle ne met pas directement à son service son intelligence et sa force, à l'instar du Faucon ; elle n'est pas domestique non plus, puisqu'elle vit presque partout à l'état libre. Mais elle habite le comble des édifices bâtis par la main de l'homme, mais elle aime ses enfants, mais elle lui rend pendant sa vie de si nombreux services qu'il est impossible de ne pas la placer au premier rang des bêtes amies de l'homme. Nous instituerions volontiers pour la Cigogne une classe particulière que nous appellerions des *auxiliaires libres*, et dans laquelle nous ferions entrer le Cygne, le Héron garde-bœuf et l'Hirondelle, laissant à l'Américain, à l'Africain et à l'Asiatique, le droit d'y loger, à leur tour, Urubus, Cariamas, Caracaras, Serpentaires, Ibis, etc.

La Cigogne est essentiellement anguivore, c'est-à-dire, mangeuse de Serpents. Elle a reçu pour mission de purger la terre des reptiles immondes et venimeux pour lesquels l'espèce humaine éprouve une insurmontable aversion. Elle s'en acquitte avec amour et gloire. Elle joint à cette industrie la chasse du Mulot, du Crapaud et de la Grenouille, races non moins détestables. Elle suit la charrue dans les champs pour dévorer les vers de hannetons et toutes les autres vermines que révèle à la lumière le soc de l'instrument.

L'Égypte a dû bâtir des temples à la Cigogne. La loi thessa-

lienne décrétait la peine de mort contre le meurtrier de la Cigogne. A Rome, les premiers gourmands qui imaginèrent d'apprêter la Cigogne au gros sel, furent pour ce méfait assaillis d'épigrammes. J'en sais une à l'adresse d'un certain Rufus, où les épices ne sont pas ménagées. En Hollande, en Allemagne, et en vingt autres contrées du globe, l'indigène considère le choix que la Cigogne fait de son domicile pour y établir le sien comme un signe manifeste de la faveur divine. On cite sur les rives du Rhin plus d'un castel et plus d'une maison bourgeoise devenus inhabités par suite du déguerpissement des Cigognes.

La Cigogne est nécessairement un oiseau de passage, puisque les reptiles dont elle fait sa pâture sont engourdis en Europe pendant cinq ou six mois de l'année. Il faut bien que, pendant la durée de cet engourdissement, elle travaille ailleurs. Les Cigognes qui passent la belle saison en France sont donc obligées de passer l'autre semestre en Afrique. On montre à Bâle, en Suisse, dans une salle de l'Hôtel-de-Ville, une Cigogne empaillée, dont le corps est traversé de part en part d'une flèche africaine des environs du Cap. Cet accident n'avait pas empêché l'oiseau de vaquer à ses occupations journalières, ni de partir avec les autres à l'époque du voyage du Nord. Il paraît même que la puissance de son vol n'en était aucunement altérée. Seulement la pauvre bête avait l'air de se servir d'un balancier pour se soutenir dans les airs, à l'imitation du saltimbanque qui travaille sur la corde raide. Cette Cigogne a été donnée à la municipalité bâloise par un savant de la ville, qui, voulant savoir au juste ce qu'elle portait sous l'aile, lui avait cassé la tête d'un coup de feu.

C'est un illustre oiseau que la Cigogne, et qui mérite la plupart des hommages qu'on lui a rendus en tout lieu depuis le commencement du monde ; cependant la reconnaissance des mortels,

injuste quelquefois comme leur haine, a eu tort d'orner cet oiseau de tous les dons de l'esprit et du cœur.

Bélon a revendiqué pour la Cigogne l'honneur de la découverte du clysoir, faussement attribuée par l'antiquité à l'Ibis, lequel ne mériterait, au dire de l'historien, qu'un simple brevet de perfectionnement.

En langage hiéroglyphique, Cigogne voulait dire bienfaisance et pitié. En Grèce et dans l'Asie-Mineure, la venue de la première Cigogne était considérée comme un événement heureux. Celui qui avait la chance de pouvoir annoncer la bonne nouvelle aux autres, avait le droit d'exiger d'eux un petit cadeau, comme le constate un vers du vieil Homère.

Chez les Romains, ainsi que chez les Grecs, la Cigogne était l'emblème de la piété filiale, de la chasteté, de la fidélité conjugale et de la gratitude, trop de vertus, hélas ! pour une bête seule. On était persuadé, dans ces contrées naïves, que les petits des Cigognes faisaient à leurs parents âgés des pensions alimentaires et les entouraient de soins pieux et tendres, si bien que le législateur d'Athènes ne crut pouvoir mieux faire que d'emprunter à ces bêtes une partie de leur législation familiale. De là cette loi *pelargonia*, du mot grec *pelargos*, Cigogne, qui avait pour objet d'assurer le père contre l'ingratitude du fils. Aristophane fait allusion aux mœurs de la Cigogne, quand il veut faire honte aux mauvais fils des hommes des vertus des enfants des brutes. La loi *pelargonia* a passé aussi dans nos codes, mais elle a oublié de passer dans nos mœurs. Que dirait de nos jours Aristophane, parcourant le tableau de nos statistiques criminelles, où le chiffre des parricides va s'enflant chaque jour ? le parricide, ce crime contre nature que la loi de Solon n'avait pas même prévu !

Je ne saurais ajouter foi au dévouement filial des jeunes

Cigognes, parce que le Créateur a l'habitude de proportionner les attractions des bêtes à leurs destinées, et que le dévouement filial n'a aucune raison d'être dans les dons des oiseaux. Dieu a fait la vieillesse si douce et si facile à tous les individus de cet ordre, qu'il les a exemptés des rudes sujétions du besoin et de la nécessité de recourir à la reconnaissance et à la générosité d'autrui. La sphère animique où l'oiseau brille le plus est celle de l'amour maternel, et nul volatile n'a poussé plus loin que la Cigogne l'héroïsme de ce sentiment. Toutes les mères connaissent l'histoire de la célèbre Cigogne de Delft, qui, voyant l'impossibilité de sauver ses petits de l'incendie qui dévorait la toiture de l'édifice où était placé son nid, se précipita au beau milieu des flammes pour périr avec eux. La chose se passait en 1536 ; des Cigognes plus modernes ont mieux fait en 1820. Lors de l'incendie de la ville de Kelbra, en Russie, on vit ces oiseaux ingénieux improviser un service de pompes et éteindre le feu. Le fait est affirmé par un auteur peu connu, il est vrai, mais qui a l'avantage de se nommer Okarius de Rudolstadt.

De nombreux et amusants récits constatent aussi le respect des Cigognes pour les lois de la chasteté et de la fidélité conjugale. Je ne demanderais qu'un peu plus d'autorité aux conteurs qui les ont recueillis et de qui nous les tenons.

Élien rapporte qu'une Cigogne mariée, que le hasard avait rendue témoin d'une conversation criminelle entre une dame de haut parage et son esclave, entra en un tel courroux à cette vue, qu'elle se rua immédiatement sur l'esclave téméraire et lui creva les yeux. Ainsi, d'après Élien, les Cigognes seraient des espèces de surveillantes que la nature aurait données aux maris pour leur garantir la fidélité de leurs épouses. Qui nous garantira maintenant la fidélité d'Élien !

Un témoignage bien autrement convaincant de la haute mora-

lité de la Cigogne est celui que je trouve consigné au traité de physique de Michel Neander en ces termes :

« Sous le règne du duc Hubert Bacarus de Bavière, vivait, dans le bourg de Tangen, une brillante colonie de Cigognes. Or, l'adultère entra dans un des ménages de la tribu ailée, et le Ménélas outragé tira de son Hélène une vengeance éclatante. L'infidèle, dit le texte, choisissait d'ordinaire, pour se livrer à ses honteux écarts, le moment où son époux s'absentait du domicile conjugal, pour aller chercher de la nourriture à ses petits ; mais il arriva qu'un jour celui-ci revint au logis un peu plus tôt qu'on ne l'attendait, et avant que sa coupable moitié n'eût eu le temps de réparer le désordre de sa toilette. Son crime était flagrant, et cependant l'offensé, malgré la certitude de son malheur, eut le courage de dissimuler la douleur de l'affront. Ne voulant pas faire rejaillir sur de pauvres petits innocents la solidarité de la turpitude de leur mère, il ajourna sa vengeance au temps où l'éducation de sa jeune famille serait complètement achevée. Ce jour venu, il traduisit la coupable devant la grande réunion qui précède le départ d'automne, exposa en peu de mots sa conduite peu délicate, nombra les copieuses couleuvres qu'elle lui avait fait avaler de complicité avec l'autre, et finalement l'abandonna à la justice du peuple. Cette justice fut terrible ; l'accusée fut condamnée à la peine de mort à l'unanimité ; son exécution suivit immédiatement la sentence, et ses plumes furent jetées au vent. L'époux inconsolable, quoique vengé, s'enfonça dans un désert sauvage, et oncques, depuis, ses amis ni ses proches n'ouïrent parler de lui... ; car il est de ces douleurs, ajoute le traducteur, dont il est plus aisé de mourir que de guérir. »

Je soupçonne quelque mari menteur, comme j'en connais tant, ou quelque juif de Judée, d'avoir forgé ce conte atroce pour légitimer la barbare coutume où étaient ses aïeux de livrer à

la fureur de la populace les épouses adultères pour les faire lapider.

Les habitants de Smyrne, s'étant aperçus que toutes les Cigognes mâles de l'Asie-Mineure avaient formé une société d'assurance mutuelle contre l'infidélité conjugale, ont exploité cette découverte d'une façon indigne. Comme si l'amour n'était pas chose sérieuse, je dirais presque la seule chose sérieuse de la vie, ils se font un barbare plaisir de mettre à la torture l'esprit des malheureux assurés. Une de leurs plus jolies plaisanteries, par exemple, consiste à déposer un œuf de Poule dans un nid de Cigogne. A la vue de ce produit de contrebande, qu'il est naturellement tenté d'attribuer à l'infidélité de son épouse, le mari entre aussitôt dans un accès de fureur épouvantable, accable la pauvre innocente des noms les plus outrageants, et la livre immédiatement à ses coassurés, qui la mettent à mort. Pour l'honneur de l'intelligence des habitants de Smyrne et des Cigognes de Turquie, j'ai besoin de m'inscrire en faux contre les colporteurs du canard ci-dessus, ne voulant pas croire à autant de méchanceté du côté des hommes, ni à autant de bêtise du côté des bêtes. Mais il n'est que trop vrai que l'union de deux amants bien assortis, bien ardents, bien fidèles, est un spectacle à faire crever d'envie tous les cœurs impuissants. Et comment se venger du bonheur des heureux, si ce n'est par la calomnie? Il faudrait, pour détruire ma foi dans la fidélité conjugale de la Cigogne, des accusations mieux fondées que celles qui précèdent.

Je sais une variaute dans l'épisode de l'infidélité des Cigognes, et une variante que j'avais déjà lue dans l'histoire du Hamster et aussi dans celle d'Agamemnon, roi des rois, si féconde en tragédies. C'est l'éternelle histoire de l'Égypthe et de la Clytemnestre, qui, prévenant par l'initiative du meurtre le châtement qui les attend, s'en vont trouver aux champs l'Agamemnon qui ne songe pas à mal, le surprennent et le tuent.

C'est encore Élien qui raconte ce trait remarquable de gratitude d'une Cigogne, bien digne de figurer à côté de celui du chien de Montargis dans le traité de la Morale en action. La scène se passe à Tarente, ville de l'Italie ou de la Grande-Grèce.

Une dame de cette cité, une veuve inconsolable, avait été pleine de miséricorde et de sollicitude pour une malheureuse petite Cigogne qui, voulant s'échapper de son nid dans un âge encore trop tendre, avait fait une chute et s'était luxé le fémur. La dame, non-seulement avait guéri la pauvette, mais elle lui avait rendu la clef des champs aussitôt que celle-ci s'était trouvée en état de la prendre. Or, l'année suivante, un beau soir que l'intéressante affligée, assise sur sa terrasse, confiait le secret de sa mélancolie à la brise parfumée des flots, on vit une blanche Cigogne s'abattre du haut des nues jusque sur les genoux de la belle rêveuse et laisser tomber dans son giron un petit caillou de la grosseur d'un œuf de tourterelle. Mais quel caillou, bonté divine ! un caillou qui resplendissait de tous les feux du jour dans l'obscurité des ténèbres, bref un diamant de la plus belle eau et dont la valeur ne pouvait manquer de procurer, à celle qui en était propriétaire, de nombreuses demandes de remariage. Et ayant serré la Cigogne sur son sein pour la remercier de son don, elle reconnut à la cicatrice que celle-ci portait à la jambe la pauvre éclopée qu'elle avait eu la chance d'arracher au trépas six mois auparavant.

La Cigogne ne se bornait pas autrefois à apporter des diamants de la plus belle eau aux personnes qui lui remboitaient les membres ; elle enseignait encore aux hommes les propriétés curatives de l'origan et du gingembre. Elle avait même rapporté cette dernière plante de l'Inde, pour inspirer aux Grecs l'idée de pousser une pointe vers les rives de l'Indus.

Enfin, de grossiers beaux esprits, enclins aux méchantes

épigrammes, se sont trouvés pour dire que si la Cigogne méritait d'être considérée comme le modèle des épouses, c'était surtout parce qu'elle était muette... C'est pour cela que ces messieurs, qui s'arrogent le monopole du bavardage et de la chicane au palais et au parlement, sont si riches de cancans et si agréables à entendre. Ajoutons que l'épigramme est absurde et puérile en ce que la Cigogne, pour ne pas parler avec sa langue, comme tout le monde, n'en est pas plus muette pour cela. La Cigogne ne trompette pas comme la Grue, d'accord, mais elle craquette comme le marchand de gaufres de Lyon, qui se sert d'une crécelle pour réveiller le zèle de sa pratique. Or, jamais cet industriel ne passa pour silencieux. J'ai souvent entendu, en Afrique, tomber du haut des airs, à plus d'une lieue de distance, le bruit des castagnettes de la Cigogne. Que vous semble de ces personnes muettes qui s'entretiennent avec vous à ces distances-là?

Voici la vérité sur la Cigogne, toute la vérité, et rien que la vérité :

C'est le modèle des amantes, des épouses et des mères. Elle adore les enfants et se plaît à folichonner avec eux dans la captivité. Elle rivalise de vigilance avec l'Oie et le Cygne sauvage pour la garde du domicile de l'homme. Elle aurait parfaitement sauvé le Capitole, si on le lui eût confié. Sa vie n'est qu'une longue série d'actes honorables et de travaux utiles; et plus d'une s'est endormie du dernier sommeil qui n'eut pas à se reprocher, dans tout le cours de sa longue carrière, le moindre manquement aux préceptes de la loyauté, de la fraternité, de l'honneur. De quel sage, parmi les hommes, en diriez-vous autant? Or, quand la vérité toute seule témoigne aussi favorablement à l'égard d'une bête, je ne vois pas la nécessité de recourir aux adulations de la fable pour flatter son portrait.

Pour avoir une preuve sans réplique des hautes vertus de la

Cigogne, il n'y a qu'à considérer le caractère et le nom de ses ennemis. Ses ennemis intimes s'appellent le Serpent et le Corbeau. Le Serpent et le Corbeau sont des bêtes maudites depuis le paradis terrestre et l'arche de Noé. Si les amis de nos amis sont nos amis, à plus forte raison cela se peut-il dire des ennemis de nos ennemis. Je n'hésite point à proclamer le moule de la Cigogne comme l'un des plus édifiants qu'ait pétris la main du Créateur. La Cigogne a été évidemment destinée, comme l'Hirondelle, à vivre avec le souverain de la terre sur le pied de la cordialité la plus intime.

C'est chose évidemment curieuse à signaler, en effet, que la similitude des mœurs et des fonctions et des dominantes affectives entre les Cigognes et les Hirondelles, ces deux oiseaux de si haut titre, que Dieu a chargés de purger l'air et la terre des insectes et des reptiles hostiles au repos de l'homme. Ne semblerait-il pas que le Créateur, en leur fixant pour commune demeure celle de l'homme, ait eu dessein de tenir perpétuellement sous les yeux de celui-ci un spectacle édifiant de bonnes mœurs et de vertus privées ? Remarquez que l'Hirondelle est, aussi bien que la Cigogne, un modèle achevé de fidélité conjugale et d'amour maternel, et qu'il n'est pas un trait de dévouement héroïque dans la vie de l'un des deux oiseaux qu'on ne retrouve dans celle de l'autre. C'est pourquoi le peuple, qui s'entend mieux que les savants à baptiser les créatures du Seigneur, a marié les deux moules dans sa reconnaissance, et appelle indifféremment la Cigogne et l'Hirondelle du même nom *d'oiseau du bon Dieu*.

A propos d'Hirondelle et d'oiseau du bon Dieu, qu'on me laisse raconter une histoire touchante que l'analogie passionnelle m'avait fait pressentir, quand je faisais de la douce créature, le symbole de la sœur de charité. Un de mes vieux amis de chasse,

le commandant Pouget, m'écrivait de Constantine, l'an passé :

« Vous ne dites pas assez de la charité de l'Hirondelle. Je ne pense pas qu'aucune espèce ait jamais porté ce sentiment aussi loin, et je ne parle pas de la charité pour les siens, qui n'est que tendresse naturelle et forcée pour ainsi dire, je parle de la charité pour autrui. Voici à l'appui de mon opinion deux faits récents qui sont dignes d'avoir place en vos intéressants récits :

» Un enfant de la maison s'en revenait des champs, où il avait assisté à un de ces dénichements monstres de moineaux-francs qui se font ici, tous les ans, vers la mi-avril, et dont vous n'avez pas d'idée en France. Il avait sauvé du massacre une demi-douzaine d'innocents qu'il comptait élever, mais les pauvres petits étaient encore trop jeunes pour pouvoir se passer des soins de leur vraie mère, et deux ou trois étaient morts avant le soir des fatigues de la traversée. Comment faire pour empêcher les survivants de subir le même sort ? Les moments étaient précieux et notre perplexité fort grande, quand les gazouillements d'une Hirondelle, qui chantait au-dessus de nos têtes, et qui avait son nid au plafond de l'appartement où nous délibérions, me suggérèrent l'heureuse idée de lui confier l'éducation de nos malheureux orphelins. L'enfant, en désespoir de cause, donne son adhésion au projet, qui est sur-le-champ mis à exécution. Les jeunes moineaux sont introduits dans le nid, en présence du père et de la mère qui paraissent d'abord plus inquiets que charmés de ce surcroît de famille qui leur tombe du ciel. Cependant, la première émotion se calme et les charitables créatures ne tardent pas à comprendre le service qu'on espère d'elles. Elles sortent, et la première fournée de mouches qu'elles rapportent est pour les nourrissons étrangers, qui auront part, à dater de cette minute, à tous les soins et à toutes les tendresses de leurs parents adoptifs, tant et si bien

qu'avant la fin de la quinzaine ils atteignirent toute leur croissance et prirent leur volée.

» Ce trait de charité sociale n'a rien de bien extraordinaire, je le sais, et trouverait sans peine son pendant dans l'histoire d'une foule d'oiseaux et de bêtes à quatre pattes; mais le second fait que j'ai à vous raconter me semble sortir un peu plus du cadre de la banalité. Les héroïnes de cette seconde histoire sont les mêmes que celles de la première, les Hirondelles qui avaient fait élection de domicile dans l'intérieur de notre appartement.

» Leur nid est vide, les petits moineaux sont partis depuis huit jours, les Hirondelles aussi. L'enfant affriandé par le succès de la première expérience et désireux d'en tenter une seconde apporte une nichée de Rossignols qui ne font que de naître, et sont au nombre de cinq. On les hisse dans le nid vacant. Une demi-heure après, deux Hirondelles qui voltigent dans le voisinage, entrent dans l'appartement, avisent leur demeure occupée, comprennent aussitôt le nouvel appel adressé à leur charité et se mettent immédiatement en devoir d'y répondre. Moins de douze jours après, l'éducation des nouveaux orphelins était parachevée. »

Ces faits là, et mille autres que l'on pourrait citer, parlent assez haut pour pouvoir se passer de commentaires. Je n'ai reproduit l'histoire si touchante des Hirondelles du commandant Pouget, que pour témoigner du grand esprit de sagesse et de justice distributive qui était en l'analogie passionnelle quand elle a attribué à l'Hirondelle l'emblème de sœur de charité.

Chez les Cigognes, ainsi que chez les Pigeons et chez les Hirondelles, le mâle est admis à partager les soins de l'incubation. J'ai dit que ce rare privilège n'avait été dévolu aux mâles que dans des espèces de haut titre. Qui dit tendre maîtresse dit

aussi tendre mère, nourrice passionnée. L'amour des Cigognes pour leur progéniture dégénère en idolâtrie.

Une Cigogne femelle du Vorarlberg (Tyrol) avait été blessée à l'aile quelques jours avant celui fixé pour le départ général. Alors, son époux, qui avait déjà pris des engagements et fait ses préparatifs de voyage, voyant que son amie ne pourrait le suivre, renonça à tous ses projets pour tenir compagnie à la pauvre blessée, et resta l'hiver auprès d'elle, veillant à ses besoins avec l'attention d'une mère, ou plutôt d'un amant. Un homme ne peut guère s'imaginer ce qu'il faut de puissance sur soi-même à un oiseau voyageur pour contraindre le penchant qui l'emporte vers les pays lointains.

Il y a une douzaine d'années que les Hadars de Tlemcen furent chassés de cette ville par nos soldats vainqueurs. La tribu expulsée dut chercher un asile aux frontières du Maroc, où son exil dura trois ans et plus. Or, le jour où les autorités françaises rouvrirent aux exilés les portes de la patrie, toutes les Cigognes de la cité musulmane advolèrent d'un commun essor au devant des bannis, enveloppèrent, pendant une heure ou deux, la troupe de mille cercles de joie, et après avoir épuisé, pour la féliciter de son heureux retour, toutes les formules de l'allégresse, firent avec elle leur rentrée triomphale.

Quand les Cigognes s'apprêtent à quitter nos climats à la suite du soleil, elles ont soin d'étager les départs pour éviter les encombrements de la route. Les Cigognes qui habitent l'Alsace attendent pour partir que celles de la Hollande et des pays plus septentrionaux s'ébranlent : on s'envoie des estafettes de l'une à l'autre patrie ; on se donne des rendez-vous préparatoires, puis des rendez-vous définitifs sur des tours de cathédrales historiques. On discute sur la convenance de Strasbourg, de Cologne ou d'Anvers. On s'arrange de manière à égaliser l'effectif des convois. On fixe la longueur de la course quotidienne, les sta-

tions intermédiaires et la durée des séjours; on prévoit les en-cas d'intempérie et l'on dispose en conséquence. Les mâles les plus vieux et les plus expérimentés sont chargés de prendre les devants et de préparer les logis sur la route. Aussi le passage des Cigognes s'opère-t-il chaque année avec une régularité surprenante. Je connais, dans le département de Seine-et-Oise, aux environs d'Étampes, une station de ravitaillement des Cigognes, où jamais ces oiseaux ne manquent de prendre langue une ou deux fois par an.

Les vieux mâles, comme chez la plupart des espèces voyageuses, précèdent les femelles et les jeunes dans les émigrations. Ils profitent de leur avance pour réparer les vieux nids et nettoyer leur ancien domicile, de manière à ce que les femelles trouvent à leur arrivée leurs appartements en état. Ces préparatifs terminés, ils s'en retournent galamment au devant des arrivantes, et la rencontre est l'occasion d'un échange de crâquettlements d'allégresse et de caresses sans fin.

La Cigogne ne craint pas la captivité comme l'Hirondelle. Elle court même au-devant de la domesticité, et dans cet état elle se lie rapidement d'amitié avec tous les commensaux de la maison qu'elle habite, enfants, chiens, chats, volailles.

Elle témoigne en toutes ses manifestations une vive sympathie pour l'homme, mais surtout pour la femme et pour l'enfant, étant titrée en mineur et non pas en majeur. Néanmoins, il arrive fréquemment que la Cigogne libre qui passe au-dessus d'elle lui tient de tels discours, lui fait, des contrées où elle va, de si poétiques récits, que son imagination s'enflamme, et que la curiosité l'emportant sur la sagesse, elle quitte tout à coup le toit hospitalier. Mais même quand elle cède à ces entraînements, si excusables chez l'oiseau voyageur, ce n'est pas sans esprit de retour. Elle part, mais pour revenir au prochain renouveau, et le souvenir de l'hospitalité reçue ne s'efface jamais de son cœur.

Une autre circonstance atténuante de son apparente ingratitude, se tire de ce que la Cigogne ne produit pas en captivité, et qu'il est bien dur de renoncer aux joies de la famille, quand la nature vous a douée de toutes les aptitudes nécessaires pour vous faire goûter ces jouissances dans toute leur plénitude.

Les historiens des bêtes d'autrefois voulaient absolument que la Cigogne eût guerre avec la Chauve-Souris, et amitié avec la Corneille. Suivant l'antiquité, l'oiseau à poil, l'oiseau du diable, éprouvait un bonheur indicible à ensorceler les œufs de l'oiseau du bon Dieu. Heureusement que la Cigogne, qui était versée, comme on a vu, dans l'étude des simples, était instruite de la profonde antipathie qui existait entre le platane et la Chauve-Souris. Rien de plus commode conséquemment que de garer son nid des maléfices d'icelle; il suffisait de tapisser de feuilles de platane la couche de sa progéniture, ce qu'elle n'omettait jamais de faire; si bien que lorsque la bête diabolique venait pour accomplir son œuvre de perversité, elle trouvait la place garnie du préservatif en question, et se retirait toute confuse avec un pied de nez. Les choses se passent autrement aujourd'hui. Comme la Cigogne a l'habitude de croquer la Chauve-Souris toutes les fois que l'occasion s'en présente, l'oiseau à poil paraît fort peu jaloux de la lui procurer.

Quant à l'amitié de la Cigogne et de la Corneille, qui portait celle-ci à accompagner l'autre en toutes ses courses et à lui servir d'aide de camp, j'ai déjà démontré ailleurs la fausseté de ce conte. Non-seulement les Cigognes et les Corneilles ne voyagent pas de compagnie, puisque les unes s'en viennent quand les autres s'en vont, mais la vérité vraie est que la Cigogne n'a jamais eu de plus mortels ennemis que dans la race des Corneilles, dans celle du Choucas notamment, autrement dit le petit Corbeau des églises. Le Choucas, ainsi que toutes les Corneilles

et tous les Corbeaux du monde, est voleur d'œufs de son métier. Comme il habite les mêmes édifices que la Cigogne, il est en superbe position pour espionner les absences de celle-ci. Il monte donc dans son aire quand elle est partie pour la chasse, et lui ravit ses doux trésors d'amour, quand il ne juge pas plus opportun de les gober sur place. La Cigogne est malheureusement sans défense contre cet ignoble pillard qui trouve à se cacher partout.

Maintenant, la haine du Corbeau, de la Corneille et du Choucas pour la Cigogne est une haine fatale, une haine de bête noire à bête blanche, qui se légitime par un intérêt puissant. Le Corbeau, qui veut rester à tout prix dans l'amitié de l'homme, ne peut justifier son ambition qu'en se faisant valoir comme curcur et balayeur des champs, comme destructeur des vers blancs et des limaces, voire comme croquemort. Si l'homme a jusqu'ici ménagé cet auxiliaire cauteleux, c'est, en effet, qu'il a cru à son utilité. Or, comme la Cigogne, qui est l'ennemi irréciliable de la Corneille, veut ravir à celle-ci sa spécialité tutélaire, le seul bouclier qui la protège contre l'imminence d'une extermination complète, il est tout naturel que la Corneille, placée sous la menace d'un semblable danger, redouble d'efforts pour anéantir sa rivale. J'ai grand'peur qu'elle ne touche au moment du triomphe, en ce pays, du moins.

Car déjà la Cigogne n'avait trouvé que deux départements habitables en cette vaste France, si fertile, si bien arrosée, partant si féconde en reptiles. Deux départements sur quatre-vingt-six, ce n'est guère; et la raison que l'oiseau donne de son établissement exceptionnel en Alsace, est bien faite surtout pour affliger des cœurs véritablement patriotes. Ce n'est pas seulement, dit-elle, parce que les deux départements du Rhin sont ceux où l'industrie agricole et l'industrie manufacturière ont atteint leur plus haut degré de perfection qu'elle les a adoptés pour patrie,

mais, avant tout, parce que ces deux départements nourrissent la population la plus probe et la plus éclairée de France, et parce que l'Alsace est peut-être aujourd'hui la seule province française où la loyauté en amour trouverait un asile si elle était bannie du reste du pays.

Or, il est parfaitement constant que cette noble et héroïque population d'Alsace, si industrielle, si candide, si fidèle à sa foi, est exploitée et saignée à blanc par une race de vampires infimes, par cette race d'usuriers exotiques, dont ma plume écrit le nom toute seule quand elle sent mon pouls s'agiter.

Alors, quand le peuple travailleur alsacien périt sous la dent de l'usure, comment voulez-vous que la pauvre Cigogne tienne contre les attaques du Corbeau, le diminutif du Vautour et le moule omnivore par essence !

Je sais que des guerres intestines ont éclaté quelquefois parmi des tribus de Cigognes. Mais ce n'est pas à nous autres hommes, Chauvins stupides de la nationalité, de condamner des guerres qui ont toujours pour excuse l'amour exagéré de l'édifice natal. Je sais encore qu'on reproche à la Cigogne, ce modèle achevé des mères, de ne pas respecter toujours la progéniture fraîche éclosée d'autrui. Mais que voulez-vous, la faim est si mauvaise conseillère, et quand le Mulot est rare, et aussi le Serpent, et aussi la Grenouille, il faut pourtant bien se rabattre sur quelque chose pour vivre, et alors malheur aux petits oiseaux qui ont la mauvaise chance ; mais une fois n'est pas coutume, et puis, qui est-ce qui est parfait ? Couvrons d'un voile d'oubli ces courts moments d'erreur, et ne jetons pas la pierre à la pauvre bête pour si peu.

La Cigogne est un bel oiseau blanc, au bec et aux pieds roses, aux longues ailes concaves, frangées de noir, à l'envergure immense, aux os pneumatisés. Elle vole les jambes pendantes,

et s'élève dans les airs aussi haut que les Faucons, les Milans et les Aigles. Elle a trente pennes à la queue, en signe du grand esprit de conduite et de sagesse dont Dieu l'a douée. Durant les heures le plus brûlantes de la chaude saison, la Cigogne va chercher le frais aux limites extrêmes de l'atmosphère, où elle dessine sur la voûte du ciel d'immenses orbes que le noir crayon de l'ombre décalque en zones mobiles sur la face des murs blancs et du sol embrasé. Par la puissance de son vol, qui lui donne permis de séjour dans la région des nues; par le genre de sa nourriture, qui est le même que celui des plus grands oiseaux de proie; par la force de son bec et la légèreté de son corps, par sa fidélité en amour, la Cigogne confine à la série des Rapaces planeurs, dont elle est séparée par un groupe ambigu magnifique, celui du serpentaire et du carïama, qui manquent à l'Europe. On sait que ces deux espèces, destinées à purger l'Afrique et l'Amérique australes des innombrables tribus de Serpents qui les infestent, portent des becs d'Aigles sur des cous de Cigogne, et sont montées sur échasses comme celle-ci.

Envisagé sous le point de vue artistique, la question de la Cigogne n'a pas moins d'intérêt que sous le point de vue moral, agricole ou économique. Il est dans la nature de la Cigogne de chercher à unir l'agréable à l'utile. Elle pose, sans le savoir, sans le vouloir peut-être, mais elle pose en tout et partout; de là sa popularité d'atelier. Elle pose quand elle marche à la suite de la charrue d'un pas grave et méditatif, l'air profondément pénétré de l'importance de son travail; elle pose quand elle se cieue immobile sur une patte à la cîme arrondie du minaret d'Orient, comme au bout de la flèche aiguë du clocheton des vieilles cathédrales. Elle objecte, pour se justifier du reproche qu'on lui fait de trop affectionner ces attitudes ambitieuses, qu'elle a mission d'indiquer aux travailleurs de la cité de quel côté le vent souffle, et en cela elle dit vrai. Dieu, en établissant

la Cigogne sur le faite des hautes tours, l'a priée de remplir cet office de girouette vivante à ses moments perdus, et il en a peu coûté, comme on pense, à l'oiseau complaisant d'obéir à l'injonction céleste, et de tourner le dos au vent. Enfin, c'est sa nature, la Cigogne pose au repos, elle pose en marchant, elle pose en volant, et ce n'est pas sa faute si son caractère de décors naturel ne peut la quitter un moment.

Aussi les peintres de l'Orient, les plus fidèles à l'expression de la couleur locale, n'oublient-ils jamais de colloquer un épisode quelconque de Cigogne dans un coin de leur toile. Les amateurs qui ont souvenance d'avoir admiré au Louvre, il y a deux ou trois lustres, un chef-d'œuvre de Decamps, intitulé le *Supplice des crochets*, doivent se rappeler, entre autres beautés de la scène, l'effet saisissant de contraste que produisait avec l'horrible sujet du drame principal, le vol placide et indifférent d'une Cigogne traversant lentement l'éther, le bec ceint d'une couleur, et rapportant à ses petits les joies du repas de famille, à quelques toises de la muraille sanglante où pendait la victime humaine, accrochée par lambeaux. Je suis heureux de trouver cette occasion de dire en face à Decamps, que je le considère comme celui de tous les grands coloristes de ce temps-ci qu'a le mieux inspiré la patrie du soleil.

La Cigogne est l'emblème du ménage humain d'harmonie, d'où n'approchent jamais les caucans, les jalousies ni les querelles. La Cigogne n'a qu'une parole en affaires comme en amour; c'est l'emblème des cœurs droits et sincères, esclaves de leur foi, et sobres de promesses. Chaque commune aura un jour sa ciconière, où les Cigognes, après avoir extirpé la race des Serpents, des Mulots et des Hannetons, seront logées, nourries et entretenues aux frais de la cuisine publique.

LE JARDIN DES PLANTES *.

C'est le jardin du peuple ; on a tout fait sous la Restauration pour le débaptiser, pour le forcer d'adopter le nom de jardin du Roi, il est resté le jardin des Plantes, comme le pont d'Austerlitz est resté le pont d'Austerlitz. C'est le jardin du peuple, car c'est le seul qui fasse bon accueil au pauvre monde et qui ne s'offusque pas de l'humble livrée du travail, recevant le bérêt ou la veste avec les mêmes honneurs que l'habit noir et ce fragment de tuyau de poêle qui s'appelle chapeau rond et qui fait partie obligée du costume de bonne compagnie. Le peuple n'entre pas au jardin des Tuileries, parc réservé à la classe fainéante, à moins qu'il ne fasse excessivement chaud, comme au 10 août ou au 29 juillet, ou qu'il n'éprouve le besoin de changer son gouvernement contre un autre ; ce qui est cause que l'histoire a tenu note de ses visites et que chaque dynastie nouvelle n'a jamais rien eu de plus pressé que de consigner à sa porte le terrible visiteur, dès le lendemain de son installation.

On ne paye pas pour entrer au jardin des Plantes de Paris, comme cela se pratique au jardin *Zoological* de Londres, et la différence qui existe dans le régime économique des deux éta-

* Ceci était écrit et publié en mai 1846, à une époque où existait encore l'aristocratie britannique, morte depuis.

blissements est caractéristique de l'esprit national des deux peuples.

En Angleterre, où l'or est tout, où l'homme ne reconnaît d'autre loi, d'autre Dieu que l'or, où les ministres de la religion les plus vantés pour leur philanthropie (Malthus et consorts) refusent au pauvre le droit d'aimer, à l'enfant du pauvre le droit de vivre ; en Angleterre, pays d'oligarchie et de fausse liberté, où la classe improductive et gouvernante a le plus grand intérêt à prolonger la misère et l'abrutissement des classes laborieuses, les institutions ne peuvent pas porter le cachet démocratique. Un gouvernement de caste ne peut pas raisonnablement doter le peuple d'établissements où l'instruction se distribue gratis, ni s'occuper de développer l'intelligence de ceux à qui l'on n'accorde pas même le droit de *s'asseoir au grand banquet de la vie*. L'aristocratie britannique ferme donc le jardin Zoologique au pauvre et elle a parfaitement raison ; elle frappe l'éducation du peuple d'impôts quasi-prohibitifs en même temps qu'elle dégrève l'alcool, c'est dans l'ordre. Le gin, comme le tabac, aide à l'oppression, car il tue le corps en même temps qu'il abrutit l'âme ; et l'expérience a prouvé que le Saxon et l'Irlandais étaient plus gouvernables ivres qu'à jeun. Si le gouvernement anglais se met quelque beau jour en frais de munificence pour le peuple, ce ne sera jamais que pour lui faire des distributions de gin.

Il n'en saurait être de même en France, terre de charité et de démocratie, où la démarcation entre les classes laborieuses et les classes fainéantes n'est pas *encore* aussi tranchée qu'en Angleterre : où le peuple et le roi ont longtemps combattu sous le même drapeau ; où le peuple et le roi ont eu longtemps besoin de demeurer unis pour briser l'orgueilleuse aristocratie, l'aristocratie *fédérale* et *protestante* qui a vaincu en Angleterre. L'État qui s'appelait le roi en France, lorsque le roi de France s'appe-

lait Henri IV, Richelieu ou Louis XIV, l'État naturellement dut faire beaucoup pour le peuple de France, dans le sein duquel il avait toujours trouvé ses auxiliaires, ses amis. C'est pour cela que toutes les grandes fondations de nos grands rois sont des institutions vraiment démocratiques. Paris a toujours été plein de collèges nationaux où l'enfant du peuple était admis à étudier gratis toutes les sciences et tous les arts, sous la parole des plus célèbres professeurs du monde civilisé.

La pauvreté, en France, n'est encore qu'un vice ; ce n'est pas comme en Angleterre un crime irrémissible. Voilà pourquoi le public ne paye pas pour voir les bêtes et les fleurs au jardin des Plantes. Le gouvernement de France n'a pas encore perdu tout à fait le sentiment de ses devoirs.

En effet, toutes ces galeries si riches et si bien parquetées, c'est pour le peuple, c'est pour nous tous que l'État les a construites, qu'il a rangé avec tant de soin et de somptuosité toutes les pièces intéressantes du mobilier de ce monde et des mondes détruits ; c'est pour nous qu'il appelle tous les jours les plus hautes notabilités de la science aux chaires d'anatomie, de chimie, de zoologie, de minéralogie, de botanique, prenant généreusement à sa charge les frais de l'éducation du peuple. C'est pour nous tous que ces riantes avenues de catalpas, de marronniers, d'arbres de Judée et de virgiliers étalent de si splendides toilettes, que le squelette décharné des sapins s'entoure de ses colliers de glycines comme un mât de navire pavoisé pour une fête ; pour nous que fleurissent les cerisiers à fleur double, les magnolias, les pivoinés et les rhododendrons, et les rouges buissons des groseillers du Canada et des cognassiers du Japon ; pour nous que les flèches roses des tamarins agitent dans les airs leurs élégants panaches, que les iris, les lilas et les roses embaument l'atmosphère de si douces senteurs. Et voyez comme cet entassement de richesses est cependant ordonné avec sagesse et de

manière à ce que l'intérêt de la science n'ait pas trop à souffrir de la coquetterie des groupes qui ne cherchent qu'à séduire les yeux.

Le jardin des Plantes de Paris, avec son luxe d'enseignement gratuit, de collections, de galeries, de bibliothèques, de cultures, est la plus belle création de l'esprit national français. Je le préfère au Louvre.

Une seule chose n'afflige dans ce magnifique assemblage des produits de toutes les zones, c'est d'y voir le règne animal si faiblement représenté en ses verbes vivants, car il s'en faut que la richesse des loges et des pares soit en état de rivaliser avec celle des *écoles* de botanique et des galeries de minéralogie.

Je suis fâché aussi de voir les pauvres fleurs souffrir injustement de l'excessive popularité des bêtes. Un jour l'homme du peuple, dégrossi par la généralisation du bien-être, puis raffiné par l'éducation harmonienne, saura quels rapports secrets unissent l'homme à la plante, et son affection pour les délaissées d'aujourd'hui s'en accroîtra d'autant. Savez-vous pourquoi le culte passionné des fleurs compte plus d'adeptes dans les rangs de la plus belle moitié du genre humain que dans l'autre ? C'est que les liens de parenté qui unissent l'espèce humaine à la fleur sont plus sensibles chez la femme que chez l'homme. Je n'ai jamais connu un homme de goût, un poète, qui m'ait contesté la parenté des jeunes filles et des roses, et rarement ai-je rencontré aussi une jeune fille sachant sa valeur, qui reniât cette parenté. Au contraire, demandez à l'analogiste ou au poète pourquoi la rose est la plus belle des fleurs, la pêche le plus savoureux des fruits, le petit pois le plus délicat des légumes, l'analogiste et le poète répondront : la rose est la reine des fleurs, parce qu'elle est l'emblème de la jeune vierge, élégante, parfumée, pudique ; la pêche est le plus savoureux des fruits, parce

qu'elle est l'emblème de la vierge, dont l'haleine est douce et suave comme le parfum de la pêche et les joues aussi vermeilles et aussi tendrement veloutées que l'enveloppe de ce fruit ; et le petit pois aussi, qui porte comme la pêche le duvet de virginité et veut être mangé dans sa fleur. J'ai entendu dire à des faiseurs de madrigaux et de bouquets à Chloris que la passion des femmes pour les fleurs n'était qu'un essor de coquetterie et d'égoïsme familial. Ils disaient qu'on se plaît à se revoir dans son entourage, qu'on aime à se mirer dans les siens quand on s'aime.

Le civilisé aime le singe, c'est un fait que je ne chercherai pas à expliquer, par la raison ci-dessus, mais un fait bien constant ; le théâtre des Singes est le plus couru de tous les théâtres du jardin des Plantes. C'est une création de M. Thiers. Beaucoup de gens s'étonnent que le chef du ministère du 4^{er} mars, le signataire de la note du 8 octobre, le même qui a rappelé à Toulon la flotte de l'amiral Lalande, ait conservé si longtemps sa popularité et son importance politique. Je ne partage pas l'étonnement général, quand je songe que le palais des Singes, au jardin des Plantes, est l'œuvre de ce ministre ; car c'est là le fondement d'une popularité plus impérissable que celle de l'orateur. Quand le peuple aura oublié les discours et les histoires de M. Thiers, il se souviendra de son palais, comme il a oublié les fautes et les prodigalités du règne de Louis XIV, pour ne plus se souvenir que des Invalides et du Louvre, et des autres créations du grand roi. En vérité, en vérité, je vous le dis, le palais des Singes sera vivant encore dans la mémoire des hommes, et le nom de M. Thiers en honneur au jardin des Plantes, plus de trente ans après que la gloire de l'historien et de l'orateur aura péri, ou du moins qu'on ne citera plus son nom que comme on cite sur le turf ceux de *Félix*, de *Frétilton* et de *Éclipse*, à propos de vitesse prodigieuse parcourue dans un temps donné : « Mon-

sieur un tel, dira le Timon du temps, en parlant de la célèbre parlassière du jour, est un immense orateur qui parle onze colonnes du *Moniteur* à l'heure. — C'est très-joli, assurément, lui répondra quelque érudit versé dans la connaissance des annales parlementaires, mais ils ont eu mieux que cela en civilisation, vers le milieu du dix-neuvième siècle, un petit homme, pas plus haut que ça, qui s'appelait Adolphe Thiers, et qui parlait douze colonnes sans cracher. »

Mais M. Thiers n'a pas créé que le palais des Singes au jardin favori du peuple. La reconnaissance publique inscrira encore son nom sur ces magnifiques cages de verre sous lesquelles vivent enchassées les forêts vierges du Brésil et de l'Inde, et qui auront été les premiers modèles de ces gigantesques palais de cristal et de ces grandioses jardins d'hiver où nos enfants se promèneront sous cloche. Le peuple n'oublie jamais qui s'est occupé de ses plaisirs ; il associera dans sa gratitude le nom du petit homme aux grands noms des La Brosse, des Colbert, des Daubenton, des Buffon, des Cuvier, des Geoffroy Saint-Hilaire, dont les efforts persévérants ont doté la capitale du monde civilisé de son plus bel ornement. A propos de Colbert et du jardin des Plantes, j'ai trouvé dans l'excellent ouvrage que vient de publier M. Pierre Clément sur la vie du grand ministre, une touchante anecdote. C'est un mouvement d'indignation superbe de monsieur le contrôleur général qui, ayant appris que des employés de l'établissement s'étaient permis de planter des chasselas pour leur compte dans un terrain destiné aux cultures scientifiques, se rend sur les lieux une pioche à la main et déracine les ceps usurpateurs. Trouvez-moi donc un homme d'État de ce temps-ci qui oserait porter la pioche dans un jardin usurpé par un grand personnage quelconque sur le domaine public, et un homme d'État capable

d'instituer une chambre de justice pour vérifier la fortune des écumeurs de bourse.

Le vulgaire peut s'amuser des Ours, des Lions et des Panthères noires; moi qui sais les passions et les besoins de ces espèces, je passe en gémissant sur leur captivité. Donnez-moi de l'air et du jeu à ces puissantes machines, si vous voulez que je reconnaisse en elles les moules que le Créateur a pétris. Qu'on les enferme comme les Lionceaux d'Algérie dans un parc où elles puissent se mouvoir et s'étendre au soleil ou se plonger dans l'onde; qu'on élargisse l'espace, ou si l'espace manque, qu'on supprime la représentation des félins en loge grillée.

L'empereur Napoléon qui comprenait toutes les grandes pensées, qui chassa les économistes et les moralistes de l'Institut et voulut retirer la banque et le roulage au commerce, l'empereur Napoléon avait admirablement compris, comme Louis XIV et Geoffroy-Saint-Hilaire, cette importante question du jardin des Plantes. Le vainqueur des Pyramides, qui était destiné à subir si cruellement les tortures de la captivité avait souffert aussi de l'emprisonnement cellulaire des hôtes du jardin des Plantes, et sa munificence leur avait voté en espoir une plus large hospitalité. D'après ses plans, l'emplacement du jardin des Plantes devait s'étendre jusque par delà les rivages fangeux de la Bièvre et embrasser une surface dix fois plus étendue que celle d'aujourd'hui. Alors il y eût eu d'immenses parcs grillés pour les bêtes féroces, des prairies pour les Cerfs, les Antilopes et les Gazelles, des cascades pour le Saumon et la Truite, des lacs dormants pour le Crocodile et pour l'Hippopotame. Les accapareurs de blés, dont la coalition amena les désastres de la campagne de Russie, firent avorter tous ces vastes projets en même temps. Je ne vois pas une page néfaste de notre histoire nationale sur laquelle ne soit écrit un nom d'accapareur.

Mais qu'est-ce encore que ces merveilles écloses dans le cer-

veau de l'Empereur, merveilles déjà rêvées par Alexandre le Grand, il y a beaucoup de siècles, en comparaison des jardins des plantes que l'Harmonie réalisera quelque jour, plus tôt qu'on ne s'y attend, je vous en préviens tous? Un hasard heureux m'a fait tomber entre les mains le plan d'un jardin des plantes d'une capitale d'Heptarchat en Saturne. La crainte de provoquer l'incrédulité de mes lecteurs et aussi le besoin de renfermer ma pensée dans un nombre limité de colonnes, m'empêchent de révéler les détails de cet établissement fabuleux, mais c'est à n'en pas croire son imagination elle-même, quand on en vient à comparer les féeries monumentales qui s'exécutent là haut avec les mesquineries et les pyramides d'ici-bas. J'en rougis pour ce globe. Un jardin des Plantes de là-haut, c'est tout bonnement un petit monde en raccourci, en miniature, où tous les climats, toutes les zones et toutes leurs productions diverses sont rassemblées, organisées et divisées d'après l'ordre sériaire distributeur de l'harmonie. Quand je serai Grand Animalier de France, ce qui est ma vocation, ou pour me servir d'une expression plus propre, la destinée proportionnelle à mes attractions, je veux essayer de reproduire sur une petite échelle le jardin des Plantes que j'ai vu en Saturne. Comme la capitale de la France aura été, à cette époque, transportée à Poissy, près du confluent de l'Oise et de la Seine, et hors des méandres de ce dernier fleuve, c'est le coteau d'Andrezy que je choisirai pour sujet de mon expérimentation.

Au pied de la colline s'étendra un bassin immense divisé en d'innombrables compartiments d'eau salée et d'eau douce, où seront réunis tous les habitants des ondes que je ferai servir suivant leurs goûts et leurs tempéraments. Il y aura le bassin des Baleines, le lac des Crocodiles et celui des Hippopotames et celui des Castors, tous chauffés à la température voulue par les besoins hygiéniques de chaque espèce. Sur les rivages de l'im-

mense plaine liquide, folâtreront dans les vertes prairies toutes les variétés de ruminants, depuis la Girafe jusqu'aux Gazelles microscopiques du Cap, depuis l'Aurochs jusqu'au Béliet, et dans chaque parc destiné à telle ou telle espèce, fleuriront les arbres et les herbes qui sont le fond de sa nourriture sur sa terre natale. Ainsi des Félins, des Plantigrades, des Solipèdes, des Éléphants et des Singes. Une température artificielle et constante, entretenue par des procédés météorologiques à moi connus, entretiendra sur le sommet du mont des neiges éternelles, pour procurer à l'Ours blanc, au Chamois, à l'Élan et aux Rennes un milieu qui les console de la patrie absente, et la montagne et tous ses alentours seront taillés sur le patron de notre globe lui-même, et il y aura une Europe, une Asie, une Afrique, une Amérique et une Océanie, et le voyageur, au moyen de cet universel géorama, pourra parcourir en quelques heures toutes les contrées de la terre, et voir, comme le sage Ulysse, *les mœurs et les villes de beaucoup*; et par mes soins un enfant d'alors apprendra plus d'histoire naturelle et de géographie en huit jours que les plus fortes têtes de Civilisation n'en apprennent en trente ans par les moyens connus. Or, si le palais des Singes a suffi pour mener à bon port le nom de M. Thiers à travers l'océan des âges, jugez quel avenir de gloire est réservé au mien !

Ce qui fait la valeur scientifique du jardin des Plantes, ce qui constitue son indéniable supériorité sur tous les autres établissements publics de Paris, c'est la réunion, dans un seul lieu, de toutes les productions du globe; c'est le rapprochement de la création actuelle de toutes les créations qui l'ont précédée; c'est le spectacle de ce monde en petit, qui permet aux habitants de toutes les zones de retrouver là les quadrupèdes, les arbres et les oiseaux de leur pays natal.

Ici, la science a réussi à acclimater les plantes et les animaux de la région équatoriale. Priez le directeur des serres de vous laisser pénétrer dans l'intérieur de ces grandes maisons de verre, si élégamment construites, et vous allez vous sentir plongé dans l'atmosphère tiède et embaumée des tropiques, au milieu de l'une de ces forêts vierges du Brésil ou de l'Inde que vous ayez rêvées. Voici des arbres en éventail, en escalier, en parasol, en colonnes corinthiennes. Toutes les formes d'architecture primitive, que vous preniez pour des inventions de l'homme, ont leurs modèles sous ces voûtes. Je vous défie de tirer de votre cerveau une conception bizarre ou monstrueuse qui ne trouve à l'instant son original dans cette série de plantes grasses étalées sous vos yeux. Que voulez-vous imaginer de plus bizarre que ces chapelets de couleuvres qui dardent dans toutes les directions, comme des langues de feu, leurs corolles rutilantes, et ces têtes désolées de vieillards aux longs cheveux d'argent, qui semblent pleurer sur des ruines ! A parler franchement, il y a certains contes d'Hoffmann que je n'oserais pas lire à minuit, seul à seul avec ces cactus, sous l'influence des arômes enivrants de la *franciscea* du Brésil. Assurément que je finirais par comprendre la conversation des nopals, comme l'étudiant Anselme, et par les voir descendre de leurs gradins pour exécuter des polkas fantastiques. Vous savez que ces plantes si bizarres, qui ne se nourrissent que d'air, et dont le tronc est une feuille, déploient, pour la plupart, un luxe de floraison scandaleux, à ce point que je ne connais guère que quelques camélias et une amaryllis qui puissent lutter d'éclat avec les cactus à grandes fleurs. Je vous expliquerai un jour, lorsque je le saurai moi-même, en vertu de quelle anomalie ces hideuses tiges produisent de si belles fleurs. La Civilisation et la Sauvagerie aussi sont hideuses, cependant la Civilisation et la Sauvagerie porteront l'Harmonie. Les cactus épineux et les plantes vénéneuses sont évidemment des emblè-

mes des sociétés limbiques sous lesquelles nous avons le bonheur de vivre, et des fléaux qui les accompagnent; mais elles doivent caractériser plus spécialement la Sauvagerie inculte et très-peu commode à manier.

Quand la science a en là ses forêts vierges sous cloche, elle a naturellement éprouvé le désir de posséder aussi les animaux délicats qui en sont l'ornement. Alors, elle a élevé des Crocodiles sous châssis, et des Boas sous couverture. Le public est admis tous les jours à contempler la couverture, mais plus rarement le Serpent. Ces reptiles intéressants, et peu amis de l'homme, sont d'un entretien peu coûteux quant à la nourriture, vu qu'ils se contentent généralement de déjeuner une ou deux fois par an. Il y en a même qui ne mangent pas du tout, et qui ne s'en trouvent pas plus mal. On parle aussi de Tortues de mer et de Phoques qui vivent dans de vastes baquets à lessive, entourés de tout le confort de l'existence amphibie. Ce joli petit museau qui s'aventure à la fenêtre de son terrier de coton, appartient à la Gerboise, une miniature du Kangourou.

La vraie science est, par grâce d'État, sympathique et bienveillante à tout ce qui veut s'instruire. Presque tout le monde est savant, poli, affable au jardin des Plantes. La politesse et la complaisance des chefs y déteignent jusque sur les derniers employés. Je ne connais pas là-bas de porte-clefs ou d'arroseur qui ne soit dans le cas d'en remonter, en fait de civilité puérile et honnête, aux mieux appris de tous les chefs de bureau de nos huit ministères. La suffisance et la morgue, symptômes caractéristiques de la nullité, funestes effets de l'atmosphère épaisse qu'on respire dans les régions ministérielles, sont des maladies inconnues dans celles du Muséum. Entrez chez un professeur quelconque de chimie, de botanique ou de zoologie (une célébrité européenne d'habitude); recommandez-vous auprès du jardinier en chef d'un nom politique ou littéraire quelconque; ayez au bras une jolie

femme curieuse ; soyez même simplement étranger, Anglais ou Allemand, et aussitôt toutes les portes de l'établissement vont s'ouvrir devant vous, portes des bêtes, portes des serres. Toutes les portes, je me trompe, il en est une dont l'entrée est absolument interdite aux profanes ; c'est celle du cabinet de *Barbe-Bleue*, la serre aux plantes redoutables, dont le simple contact vous fait gonfler le corps comme le venin du Boïquirá, et vous prive de la vue.

Ainsi vous pouvez assister aux repas de la Lionne indomptable et à ceux des Hyènes, qui boivent les ossements et la chair. Les jolis petits Renards d'Algérie, le Serval et le Paradoxure n'auront plus pour vous de secrets. Les plus hauts seigneurs de céans, la Girafe, l'Éléphant, s'empresseront de vous accorder une audience. Ce sera toujours avec un nouveau plaisir que celui-ci absorbera le pain d'épice et la pâtisserie que vous aurez l'amabilité de lui offrir. On vous fera voir à distance le Zèbre, ce cheval farouche du désert africain, qui demeure rebelle à la civilisation comme le sauvage, et qui se tatoue comme lui. Or, puisqu'il vous est permis de pénétrer partout, je vous engage à visiter attentivement la région des Loups et des Chiens. Vous rencontrerez là d'effroyables métis des deux races, des Boules-Dogues géants, coiffés en Chauve-Souris, et qui vous rappelleront malgré vous, par leur atroce pourtraicture, l'image de feu Cerbère... Et l'on vous apprendra en passant que si la Louve oublie quelquefois près du Chien ces vieilles haines de sang qui semblaient devoir s'opposer à l'union des deux familles, jamais, du moins, la Chienne n'a compromis la dignité de son espèce par une mésalliance de cette nature. La Chienne, ralliée à la civilisation, et qui repousse impitoyablement les avances du Loup, du bandit, du sauvage, de l'ennemi du travail et de la propriété, tandis que la Louve fait un pas vers le progrès, savez-vous ce que cela veut dire ? Cela est tout bonnement la solution

la plus complète et la plus neuve d'un des plus hauts problèmes d'anthropologie et de politique sociale. Cela veut dire que c'est la période supérieure d'humanité (civilisation) qui doit attirer à elle la période inférieure (sauvagerie, barbarie), et que l'engrènement ou la fusion doit s'opérer par la femme. Quand je vous disais que toute question de progrès humanitaire était une question de femme. Émancipez la femme, qui ne demande pas mieux et l'islamisme est à bas. A mesure que grandit quelque part l'influence de la femme, le règne de la force brutale décline, l'esclavage disparaît.

Le jardin des Plantes ne jouit pas de ses richesses en avare. Au contraire, il les distribue avec une libéralité sage et parfaitement entendue. Il alimente de ses produits une foule d'établissements officiels secondaires. Le jardin du Hamza, près d'Alger, qu'attend un si brillant avenir et que dirige avec habileté le fils du savant pépiniériste en chef du Luxembourg, a eu depuis quelques années une part immense dans ses largesses. Je demande la permission de loger ici l'hommage public de mes remerciements au jeune directeur du jardin du Hamza, pour l'aide et le concours empressé que j'ai reçus de lui dans la création de ma pépinière de B... Car c'est moi qui ai créé dans la fertile plaine de la Mitidja le premier établissement de ce genre, moi qui en ai conquis le terrain sur les marécages les plus mortels de l'Algérie, qui l'ai fait défricher, qui l'ai planté de mes mains et qui l'ai sillonné des nombreuses rigoles qui y entretiennent aujourd'hui la verdure et la vie. Qu'on me pardonne hélas ! ce mouvement trop légitime d'orgueil. Et pourquoi donc ne serait-on pas fier d'avoir converti en jardin un marécage fétide, au péril de sa vie, quand on voit autour de soi tant d'imbécilles et d'oisifs si fiers d'avoir eu pour auteurs des marchands de suifs ou de cirage heureux dans leurs spécu-

lations ? Et puis, ils m'ont dit que mes bananiers, mes phytolaccas, mes orangers, mes mûriers et mes platanes, avaient si bien prospéré depuis quatre à cinq ans. Oh ! mes beaux arbres, Dieu m'est témoin qu'après mes chiens, qui m'ont dû pleurer quelques jours, vous êtes la seule chose qui m'ait laissé au cœur un regret et un doux souvenir de votre triste pays de bataille. Il semble que l'homme prenne racine au sol avec les végétaux qu'il y plante, et que le plaisir de voir grandir ses arbres lui ait été donné pour le consoler de vieillir.

Le jardin des Plantes en conviant à ses expositions quotidiennes tout ce que Paris contient de femmes et d'esprits distingués, a énormément contribué à propager dans les divers rangs de la société un amour éclairé des fleurs. La science des fleurs, si fort à la mode aujourd'hui, est une science adorable, mais je tiens qu'elle ne peut être convenablement enseignée que par de jolies femmes.

Je me suis convaincu de cette vérité à l'Athénée, l'autre jour. Car il faut vous dire qu'il se fait à l'Athénée, tous les jeudis, un cours de botanique, et que ce cours est professé par une jeune personne de vingt ans, une de ces douces et touchantes figures que vous prendriez volontiers pour la muse des fleurs, si elle vous apparaissait tout à coup dans la prairie le soir, le front ceint d'une couronne de bluets ou de marguerites. Elle avait pour public, ce jour-là, des vieillards à cheveux blancs, des hommes mûrs, de jeunes et charmantes auditrices soigneusement abritées sous l'aile de leur mère. Elle improvisait comme improvisent toutes les femmes spirituelles de Paris, avec une élégance exquise, avec une abondance et un choix d'expressions qui me forçaient de faire une foule de comparaisons mortifiantes pour l'éloquence de ces messieurs des deux chambres. Comme elle aimait ses fleurs ! Comme elle leur évitait, sans travail et

sans effort, le choc dangereux de tous ces termes immodestes et barbares qui salissent le langage de la science masculine ! Comme les amours des plantes étaient chastes et pures dans sa bouche ! Comme la parole *du professeur* se colorait du reflet de son culte passionné pour le sujet de sa leçon. Quelquefois elle abandonnait l'exposition des divers caractères des familles végétales, pour établir une distinction ingénieuse entre la botanique du savant et la botanique du monde. Elle disait que les femmes n'avaient à chercher dans l'étude de cette science, que de nouvelles raisons de légitimer leur amour pour les fleurs, et que dès lors il devait leur suffire, pour classer leurs tendresses, d'une méthode simple et facile qui ne s'attachât pour ainsi dire qu'aux caractères extérieurs de la plante. Et, en effet, qu'est-ce que les femmes ont à faire, par exemple, d'une plante dépourvue de corolle ? Alors elle octroyait libéralement aux savants, comme moyen pratique d'instruction, le monopole des réactifs chimiques qui sont des poisons, ainsi que celui du microscope, et elle enseignait à son auditoire féminin le moyen de se passer de ces auxiliaires disgracieux pour reconnaître les liens de parenté des fleurs. D'autres fois son humilité allait jusqu'à calomnier son sexe par un consciencieux mensonge, et comme si elle eût senti le besoin de se faire pardonner sa supériorité et sa jeunesse par ceux qui l'écoutaient, elle disait que le créateur avait réservé exclusivement à l'homme le domaine de la science, de la poésie et de la littérature ; que la femme, absorbée par les affections de la famille et du cœur, n'aurait jamais assez de persévérance ni de liberté d'esprit pour suivre glorieusement les pas de l'homme dans la rude carrière ; que si d'éclatantes exceptions littéraires, ajoutait-elle, avaient fait mentir bien souvent, depuis un demi-siècle, cette règle générale, cela provenait sans doute de ce que la littérature, en descendant jusqu'à la peinture de la vie intime, s'était faite

femme pour ainsi dire. Et tout cela, exposé avec un charme indécible de modestie et de naïveté. Or, le jeune homme blond que j'avais conduit là et moi, nous éprouvions une envie démesurée d'interrompre l'orateur pour lui dire : « Vous faites trop bon marché des droits de votre sexe, mademoiselle, attendu que la femme est souveraine légitime dans le domaine du sentiment, de l'inspiration et de la grâce qui sont les plus purs éléments de la poésie et de la littérature. Et vous-même, Mademoiselle, si vous vous écoutiez parler, vous sentiriez bien que chacune de vos paroles dément l'accusation inique que vous portez contre vous. Si Dieu avait voulu vous fermer le domaine de la science, pourquoi vous aurait-il accordé si libéralement, avec la passion des fleurs, le don de nous attacher par la peinture de vos affections et la puissance de nous les faire partager ! »

Il n'est pas de jour que le jardin du Roi, servi par ses nombreux correspondants des sociétés savantes, par nos ambassadeurs, nos consuls, nos marins, et en outre par les nombreux voyageurs qu'il expédie dans toutes les contrées un peu inconnues du globe, ne reçoive quelque nouvelle plante, quelque nouvel animal. Le nouvel arrivant devient aussitôt *le lion* de la localité. L'année dernière, ce rôle était tombé en partage au Guépard, un délicieux petit Tigre qui s'apprivoise comme un Chien et qu'on fait monter en croupe derrière soi pour aller à la chasse aux Gazelles. Le charmant animal s'est acquitté quelque temps de ses fonctions avec dignité et avec grâce, mais les regrets de la patrie absente et les brouillards de la Seine me paraissent avoir altéré sa joyeuse humeur et sa constitution. Le Guépard d'aujourd'hui n'est plus que l'ombre de celui de l'an dernier ; et c'est à peine si le public oublieux se détourne de la grande route des Singes pour jeter en passant un regard d'intérêt à ce roi détrôné. Je vous parlerai quelque jour d'une épidémie de tendresse paternelle qui se déclara un beau matin, il y a

quelques années, dans le sein de la tribu des Singes, à la suite de la naissance d'un jeune Callitriche, et qui dégénéra rapidement en une monomanie si violente, que l'administration se vit réduite, pour soustraire sa population quadrumane aux funestes conséquences d'une affection rentrée, d'accorder à chaque loge un pauvre petit Singe de Savoyard qui devint aussitôt l'objet des prévenances et des attentions paternelles de tous ses compagnons d'esclavage. On m'a dit que la plupart de ces enfants gâtés étaient morts, victimes de la tendresse exagérée de leurs parents adoptifs. La présentation d'un nouveau débarqué à la cour des Singes peut être pour l'observateur un grave sujet de méditation.

Les Ours nouveau-nés sont toujours sûrs aussi de la popularité. Je ne cache pas mes prédilections pour le Guépard, un ambigu de haut titre qui réunit la grâce et la souplesse du Chat à l'intelligence du Chien. Je concède que le succès de la progéniture de Martin est de moins bon aloi que celui du Guépard; mais je n'en trouve pas moins la gaucherie bonne enfant des jeunes ours pleine de charme. J'aime à leur voir mettre en pratique les savants procédés de la boxe anglaise, et rien ne vaut, selon moi, dans le genre divertissant et comique, les exercices de répétition par lesquels les ambitieux plantigrades préludent à l'ascension du grand mât.

Les *lions* du jardin des Plantes sont aujourd'hui, avec le Pawlonia, deux lourds oiseaux des îles de la Sonde, tenant pour la physionomie du Pigeon et de la Poule domestique et qui portent sur le chef la plus singulière coiffure qui se puisse imaginer, C'est un claque de plumes marabout, gris ardoise, mince comme une feuille de papier et haut de plusieurs pouces. Ces oiseaux, qui vous rappellent involontairement, par leur tournure disgracieuse, les épiciers enrichis nouvellement reçus à la cour et qui sont si embarrassés de leurs chapeaux à plume, s'appellent des *Gouras couronnés*.

Les Chevaliers-combattants, qui habitent dans le voisinage des Gouras, et qui occupent un des compartiments de la faisanderie, ont aussi le privilège d'arrêter en ce moment les regards de l'amateur distingué. Ils étaient cinq ou six individus de cette famille cet hiver, tous habillés de gris, tous portant l'humble livrée du travail, doux et commodes à vivre. Mais voici qu'à la mi-avril, à l'entrée de la saison d'amour, le bon Dieu leur a fait cadeau à tous d'un magnifique manteau d'étoffe à ramages, de couleur *différente*, et leur a paré le chef d'une magnifique armure. Or, à dater de cette époque, le compartiment en question, naguère si paisible, a été transformé en une lice guerrière où chaque chevalier (c'est leur nom véritable) se livre à des passes d'armes perpétuelles pour faire triompher ses couleurs. On compte, pour le moment, pas mal de manteaux avariés et de jambes fracturées. Je plaindrais sincèrement l'intelligence de l'observateur qui ne reconnaîtrait pas dans ces *combattants* acharnés, qui se parent pour le tournoi, un emblème de chevalerie.

Mais à propos de ces parures d'amour et du luxe éblouissant des corolles, il me vient une idée que je ne puis m'empêcher de communiquer à mes lecteurs. C'est que ce créateur, si prodigue de vêtements d'amour pour ses oiseaux et pour ses fleurs, est un être bien profondément immoral, et que c'est certainement mal à moi d'avoir l'air d'admirer de telles œuvres.

Car enfin, ces corolles que Dieu a faites si gracieuses de forme, qu'il a veloutées de si riches couleurs, qu'il a parfumées de si délicats arômes, c'est le *lit nuptial* des fleurs. Et je ne sais pas jusqu'à quel point la morale peut permettre aux fleurs de se livrer d'une façon aussi scandaleuse à leurs attractions amoureuses. J'admire même que la pudeur des journaux vertueux ne se soit pas encore révoltée contre cette immoralité flagrante.

Il manque au jardin scientifique de Paris une rivière, des lacs,

des forêts, des cascades et une centaine d'hectares de champs et de prairies. Mais pourtant tel qu'il est, ce pauvre jardin des Plantes, sans espace et sans eau, étroitement resserré entre la rue Buffon, l'hospice de la Pitié et le quai Saint-Bernard, que de droits il possède à notre affection, à notre gratitude, à nous autres hommes d'étude, déshérités du triste privilège d'oisiveté ! Qui de nous, hélas ! n'a trouvé sous ses ombrages ou dans ses enseignements quelques consolations à ce mal terrible et desséchant de la jeunesse et du désir ! Vous savez quand on a vingt ans, un cœur neuf, des sens inflammables, et que le vent qui souffle du Bois et des Théâtres, paradis des élus, vous apporte par delà les ponts, en la triste mansarde, les bruits de la cité en fête, et que l'esprit de désespérance se loge en vous avec les pensées de révolution et de vengeance et les haines contre les heureux... Ou bien quand l'œil s'humecte à songer que tant de trésors d'affection et d'amour, que Dieu vous avait mis à l'âme, se devront épuiser en de stériles désirs, dans l'isolement et la tristesse, sans apporter le bonheur à personne ! Merci, mon beau jardin d'études, où j'ai passé tant d'années solitaires, où j'ai appris à reporter sur les animaux et les fleurs une part de l'affection que Dieu m'avait donnée pour d'autres créatures. Salut et merci à la fois, car il semble que le parfum printanier de tes tilleuls et de tes maronniers évoque dans mon âme ces sentiments de la première jeunesse que j'ai laissés s'envoler autrefois sous leur voûte discrète, et bien souvent, ainsi que l'insulaire de l'Océanie, dépaysé, perdu au désert de la cité maudite, en revoyant tes arbres, j'ai cru retrouver ma patrie.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

SIXIÈME ORDRE.

SERRIPÈDES (Rapaces).....	1
SÉRIE AMBIGUE OU DE TRANSITION.....	10
OMNIVORES : Caractères généraux.....	15
Genre Casse-noix, 21. — Genre Corbeau : Caractères généraux, 23. — Le Grand Corbeau, 37. — Genre Rollier, 51. — Genre Geai, 52. — Genre Pie, 62. — Famille des Pies-grièches, 71.	
SERRIPÈDES PROPREMENT DITS : Caractères généraux.....	91
Première série : Auxiliaires ou oiseaux de chasse, 98. — Genre Falconien, 99. — Le Faucon-pélerin, 106. — Genre astérien, 113. — L'Épervier, 145. — L'Autour, 152. — Genre Balbusard, 155.	
Deuxième série : Rebelles ou insoumis, 161. — Genre Aigle, 172. Aigle royal, 174. — Sous-genre Pygargue, 204. — Genre Jean- le-blanc, 209. — Genre Milan, 214. — Genre Busard, 220. — Genre Buse, 223. — Genre Gypaète, 226. — Genre Vautour : Caractères généraux, 231. — Le Vautour, 234.	
Deuxième groupe : Nocturnes, caractères généraux, 266. — Le Grand-Duc, 270. — Sous-genre Chouette, 291. — L'Effraie, 292.	
<hr/>	
LE PÉLICAN.....	303
LE CYGNE.....	320
LA CIGOGNE.....	336
LE JARDIN DES PLANTES.....	354